



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE UNIVERSITY

OF ILLINOIS

LIBRARY

922

C69g

v.9

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRÉS CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME NEUVIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1873

922
C695
v. 9

GRANDE VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE MAI.

Saint Philippe, apôtre. — Saint Jacques-le-Mineur, apôtre. — Saint Josias, martyr. — Saint Jérémie, prophète et martyr. — Saint Andéol, martyr. — Saint Ache et saint Acheul, martyrs. — Sainte Grate, veuve. — Saint Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre. — Saint Orens ou Oriens, évêque d'Auch. — Saint Sigismond, roi et martyr. — Saint Africain ou Affrique, évêque de Comminges. — Saint Marcoul, abbé. — Saint Théodulfe ou Thiou, abbé. — Saint Asaph, évêque au pays de Galles. — Saint Arige, évêque de Gap. — Saint Brienc, évêque. — Saint Blandin, anachorète. — Saint Kellac, évêque et martyr. — Saint Ullan ou Outain, apôtre irlandais. — Saint Théodard ou Audard, évêque de Narbonne. — Saint Aldobrand, évêque. — Le Bienheureux Nicolas de Pépules, frère mineur. — La Bienheureuse Jeanne la Récluse. — La Bienheureuse Mafalde, fille de roi. — La Bienheureuse Panasia, vierge et martyre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PHILIPPE, APÔTRE.

Saint Philippe, Apôtre de Jésus-Christ, était Galiléen et natif de Bethsaïde. Il était marié, ce qui ne l'empêchait point de s'occuper de la prière et de la méditation de la loi de Dieu. Il était père de plusieurs filles, qu'il avait élevées dans la crainte du Seigneur¹.

¹ Saint Philippe était père de plusieurs filles. Quelques-unes d'entre elles, dit Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. III, p. 428, embrassèrent l'état du mariage. Deux vécurent dans le célibat, moururent fort âgées, et furent enterrées à Hiérapsle, comme nous l'apprenons de Polycrate, cité par Eusèbe, *Hist.*, l. II, c. xxxi. On lit dans Sozomène, l. VII, c. xxvii, qu'une de ces saintes vierges ressuscita un mort. Papias, qu'Eusèbe cite dans son Histoire, l. III, c. xxxix,

En quittant le lieu où saint Jean baptisait, le Sauveur rencontra Philippe et lui commanda de le suivre. C'était le lendemain de la vocation de saint André et de saint Pierre. Cette parole d'un Dieu qui peut tout ce qu'il veut eut son effet. Philippe suivit Jésus sur-le-champ ; il devint en même temps le disciple et le prédicateur de la vérité. Il courut trouver Nathanaël (qui est, à ce qu'on croit, le même que saint Barthélemy), et lui fit part des lumières dont il venait d'être éclairé. Il lui dit qu'il avait trouvé le Messie, et l'invita à venir avec lui voir Jésus-Christ.

« Nous avons trouvé, lui dit-il, Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des Prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. » Ces paroles ne firent pas d'abord beaucoup d'impression sur Nathanaël : il ne croyait pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth ; mais Philippe lui dit de le suivre, de venir voir par lui-même ce qu'il en était. Il était persuadé qu'il n'aurait pas plus tôt vu Jésus, qu'il le reconnaîtrait sur-le-champ pour le Fils de Dieu. Nathanaël fit ce que son ami exigeait de lui. Jésus le voyant approcher, dit : « Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement ni artifice. » Nathanaël, surpris de ce que Jésus l'appelait par son nom, lui demanda comment il pouvait le connaître. Jésus répondit : « Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier. » Nathanaël, ainsi que l'expliquent les Pères, se rappelant alors qu'il avait été dans un lieu si retiré qu'aucun homme n'avait pu le voir, confessa que Jésus était le Fils de Dieu, le Roi d'Israël, ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les Prophètes.

Trois jours après cet événement, Philippe se trouva aux noces de Cana, où Jésus avait été invité avec ses disciples. L'année suivante, il fut mis au nombre des Apôtres par le Sauveur, lorsqu'il forma le sacré Collège.

Saint Philippe, attaché dès lors au Sauveur du monde, ne le

parle aussi de cette résurrection ; mais il ne dit point qu'elle ait été opérée par aucune de ces saintes vierges ; il dit seulement qu'il avait appris le miracle de leur propre bouche. Polycrate fait mention d'une autre fille de saint Philippe, que la sainteté éminente de sa vie rendit fort célèbre à Ephèse, où elle fut enterrée. Il appelle ces trois sœurs les *lumières de l'Asie*.

quitta point. Il fut fait Apôtre l'année suivante. Lorsque Jésus-Christ voulut nourrir cinq mille hommes qui le suivaient, il demanda à Philippe, pour éprouver sa foi, où l'on pouvait acheter du pain pour tant de monde ; et Philippe, qui ne connaissait pas encore la puissance de Jésus, ou qui ne pensait pas qu'il voulût faire un miracle, répondit qu'il faudrait en acheter pour plus de deux cents deniers, c'est-à-dire, pour plus de trois cents francs. Les Gentils, désirant voir le Sauveur, quelques jours avant sa Passion, s'adressèrent pour cela à Philippe. Cet Apôtre le dit à André et ils en parlèrent ensemble à Jésus.

Dans la dernière cène, Philippe demanda à Jésus-Christ qu'il fit voir le Père à lui et aux autres disciples, et qu'ils seraient contents. Jésus lui répondit que celui qui le voyait, lui qui était le Fils, voyait aussi le Père, parce que le Père et le Fils ne sont qu'un seul et même Dieu, quoique deux Personnes différentes.

Les Apôtres, qui devaient conquérir l'univers à Jésus-Christ, se dispersèrent, après la descente du Saint-Esprit, dans les différentes parties du monde, afin de remplir plus parfaitement leur vocation et de répandre, avec plus de promptitude, la lumière de l'Évangile. Saint Philippe alla prêcher dans les deux Phrygies, comme nous l'apprenons de Théodore et d'Eusèbe, dont le récit est fondé sur les monuments les plus authentiques. On ne peut douter qu'il ne soit parvenu à un âge fort avancé, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui.

Un passage de Polycarpe, cité par Eusèbe, semble prouver qu'il fut enterré à Hiéraple en Phrygie. Cette ville se croyait redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par les reliques du saint Apôtre.

On se trompe souvent en confondant saint Philippe, l'Apôtre, avec saint Philippe, l'un des sept premiers diacres, qui baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie. Saint Philippe le Diacre est fêté le 6 juin.

SAINT JACQUES LE MINEUR,

APÔTRE.

Saint Jacques, que l'on appelle le Mineur, pour le distinguer de saint Jacques, frère de saint Jean, était fils d'Alphée et de Marie, sœur de sainte Anne, ainsi cousin-germain de la très-sainte Vierge et de Notre-Seigneur.

Il est appelé son frère dans l'Évangile, selon la coutume des Juifs, qui appelaient frères tous les descendants du même aïeul, et quelquefois même tous ceux qui étaient alliés ou unis par quelque lien. Il fut surnommé le Juste. La sainteté de ses mœurs, la grandeur de sa foi et sa sagesse, lui avaient mérité ce surnom, plus glorieux que tous les titres qui viennent de l'orgueil humain.

On croit qu'il vint au monde onze ou douze ans avant la naissance de Jésus-Christ. Quelques Pères ont dit qu'il demeurait à Capharnaüm. Peut-être y vint-il lorsque Jésus-Christ s'y établit au commencement de sa prédication, l'an trentième de l'ère chrétienne, qui date de la Nativité bienheureuse du Rédempteur. Deux ans après, il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, avec saint Jude, son frère, la seconde année de la prédication du Sauveur, quelque temps après Pâques.

Jésus-Christ, après sa résurrection, s'étant montré à plus de cinq cents frères ou disciples dans la Galilée, apparut aussi en particulier à saint Jacques. Clément d'Alexandrie ajoute que ce fut alors que le Seigneur lui communiqua le don de science, aussi bien qu'à saint Jean et à saint Pierre.

Saint Jérôme prétend qu'il fut désigné pour être évêque de Jérusalem, par Jésus-Christ même. Mais il n'entra dans les fonctions de l'épiscopat, qu'après la mort de saint Étienne. La persécution qui suivit cette mort, ayant agité l'Église de Jérusalem, les Apôtres songèrent à lui donner un pasteur qui pût la soutenir par son exemple, ses prières et ses instructions. Saint Pierre et les deux fils de Zébédée choisirent saint Jacques, sans lui disputer cet honneur, ni se prévaloir des marques de distinction que le Seigneur leur avait données.

Il se conduisit dans cet emploi avec tant de sagesse et de piété, qu'il était aimé de tous les fidèles et respecté des Juifs mêmes.

Il était Nazaréen; dit saint Épiphané; il ne se faisait jamais couper les cheveux, et ne buvait point de vin ni rien qui pût enivrer. Il ne mangeait rien qui eût eu vie, excepté l'Agneau pascal, qui était encore de précepte. On ajoute qu'il ne portait point de sandales et qu'il n'avait qu'un simple manteau d'une étoffe grossière et une seule tunique. Il se prosternait si souvent en terre pour prier, que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme la peau d'un chameau.

Vers l'an 51, quelques Chrétiens de Judée troublèrent l'Église d'Antioche en voulant forcer les Gentils à la Circoncision, quoiqu'ils n'en eussent reçu aucun ordre de saint Jacques. On envoya pour cela saint Paul aux Apôtres et aux prêtres qui étaient à Jérusalem. Chacun dit son sentiment, et saint Jacques parla le dernier. Il fut décidé qu'on ne devait pas inquiéter les Gentils convertis, et cette décision fut envoyée à Antioche¹.

Saint Jacques gouverna l'Église de Jérusalem durant vingt-neuf ans, jusqu'à l'an 62, où il fut victime de la haine des pharisiens, sous le gouvernement de Festus et l'empire de Néron. Les Actes de son martyre nous ont été conservés par Eusèbe.

Après la mort de Jésus-Christ, dit cet historien, saint Jacques frère du Seigneur, prit avec les Apôtres le gouvernement de l'Église. On le nommait le Juste dès le temps même du Fils de Dieu, et c'était par un nom si saint qu'on le distinguait de quelques autres, qui, comme lui, portaient le nom de Jacques. Il fut consacré à Dieu dès le sein de sa mère; il ne but jamais ni vin, ni aucune autre liqueur qui pût enivrer, et il garda une perpé-

¹ Ce fut vers l'an 59 que saint Jacques écrivit en grec l'épître canonique qui porte son nom. Elle a le titre de *catholique* ou *universelle*, parce qu'elle ne fut point adressée à une église particulière, mais à tout le corps des Juifs convertis qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. L'Apôtre s'y propose de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de saint Paul, enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et que par conséquent les bonnes œuvres étaient inutiles.

tuelle abstinence de viande. Il ne prenait aucun soin de sa chevelure ; jamais rasoir n'y toucha, et l'usage du bain lui fut toujours inconnu.

Une sainteté si éminente lui fit accorder l'entrée du sanctuaire, qui n'était ouvert qu'aux prêtres, et il eut aussi bien qu'eux le privilège de porter la robe de lin. Il avait coutume d'aller au Temple aux heures qu'il n'y avait personne ; et là prosterné devant Dieu, il priait pour les péchés du peuple, et il demeurait si longtemps dans cette posture, que ses genoux s'endurcirent comme la peau d'un chameau. Ce fut cette assiduité à la prière, et cette ardente charité, qui lui firent mériter d'être appelé la justice du peuple de Jérusalem, sa forteresse et sa défense. C'est ce que les Prophètes avaient prédit de lui.

Cependant quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans les différentes sectes qui partageaient les Juifs, s'adressèrent à lui et lui demandèrent ce qu'on devait croire de Jésus-Christ. Il leur répondit que Jésus-Christ était le Sauveur du monde : et cette réponse si nette et si précise en ayant persuadé plusieurs, ils crurent que Jésus était en effet le Christ qu'ils attendaient. La plupart de ces sectes, n'admettaient ni la résurrection ni le dernier avènement du Messie, ni l'éternité des supplices et des récompenses ; mais ceux qui furent assez heureux pour être éclairés des lumières de la foi par le ministère de saint Jacques, renoncèrent aussitôt à leurs anciennes erreurs, et reçurent des vérités qu'ils avaient jusque-là rejetées.

La conversion de ces Juifs, parmi lesquels il se trouvait des personnes de considération et d'un rang distingué, jeta le trouble et la confusion dans la synagogue. Les pharisiens et les docteurs de la loi se mirent à crier en tumulte, que leur religion allait être renversée, que presque tout le peuple séduit se laissait entraîner à la fausse croyance, que Jésus de Nazareth était le Messie ; enfin s'étant rassemblés, et ayant délibéré un moment entre eux, ils vont trouver saint Jacques et lui parlent en ces termes : Nous venons vous prier et vous exhorter tous ensemble, d'employer tout le pouvoir que la sainteté de votre vie vous a acquis sur l'esprit du peuple, pour le porter à renoncer à ces nouveautés

dangereuses, qui en ont déjà perverti plusieurs : détrompez-les de la fausse opinion où ils sont, que ce Jésus est véritablement le Messie qui nous est promis. Vous voyez que la grande fête de Pâques rassemble ici de toute la Judée un peuple nombreux ; inspirez-lui les sentiments qu'il doit avoir de cet imposteur ; nous savons que rien n'est plus pur que votre vertu, et nous sommes convaincus que votre probité est au-dessus de la faveur et de l'intérêt. Persuadez donc à ce peuple de ne plus s'attacher à ce vain fantôme de Messie ; montez sur le haut du Temple, afin que de ce lieu élevé, vous puissiez être entendu de toute cette multitude de Juifs et de gentils, que la solennité a fait venir de toutes parts à Jérusalem.

Les pharisiens ayant ainsi obligé saint Jacques à monter sur la plate-forme du Temple, ils lui crièrent : « Saint homme, faites entendre votre voix à ce peuple ; il est dans l'erreur, en adorant un certain Jésus qui a été attaché à une Croix ; enseignez-lui ce qu'il faut qu'il croie de cet homme ; parlez, expliquez-vous ; vos paroles seront pour nous et pour ce peuple, comme autant d'oracles prononcés par la bouche de la vérité même. » Alors saint Jacques élevant sa voix, leur répondit : « Pourquoi m'interrogez-vous touchant Jésus, Fils de l'homme ? Sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de Dieu, et qu'il doit un jour paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers. » Un témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ d'une manière si authentique, et si peu attendue, servit beaucoup à confirmer les nouveaux Chrétiens dans la foi qu'ils venaient d'embrasser. Ils s'écrièrent tous d'une voix : Gloire au Fils de David, honneur et gloire à Jésus. Mais d'un autre côté, les docteurs de la loi, et les pharisiens, se voyant si loin de leur attente, se disaient l'un à l'autre. « Qu'avons nous fait ? toute notre prudence n'aura donc servi qu'à fortifier cette nouvelle secte d'un témoignage si considérable ? Allons ; courons venger et notre religion outragée et notre politique trompée. Montons sur la terrasse du temple, et que celui qui a fait une injure si sensible à l'une et à l'autre, soit précipité à la vue du peuple, et qu'il apprenne aux autres par sa mort, qu'on ne renonce pas impunément à la religion de

nos pères pour embrasser les nouveaux dogmes d'un inconnu. »

Ils se mirent en même temps à crier : « Quoi ! l'homme de Dieu est aussi dans l'erreur ; » et ce fut alors que l'on vit accomplir ces paroles qu'on lit dans la Sagesse : Mettons à mort le juste, parce qu'il nous est à charge. Animés donc d'une fureur aveugle, ils montèrent au haut du temple, et en précipitèrent le Saint. Cependant il ne mourut pas d'abord, et il eut encore assez de force pour se mettre sur les genoux, et pour adresser à Dieu cette prière : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Mais ces hommes moins hommes que tigres, s'écrièrent : « Il faut le lapider ; » et à l'instant même ils font tomber sur lui une grêle de pierres. Il n'y en eut qu'un d'entre eux, qui touché de quelque sentiment d'humanité, dit aux autres : « Arrêtez, que faites-vous ? Le juste prie pour vous, et vous le faites mourir. » Ces paroles toutefois furent sans effet, et elles n'empêchèrent pas qu'un foulon ne déchargeât de toute sa force sur la tête du Saint un coup d'une espèce de masse de bois dont les foulons se servent pour apprêter leurs étoffes ; et ce coup mit fin au martyre du Juste et à sa vie. Son corps fut enterré au même lieu, et l'on y voyait encore son tombeau du temps d'Eusèbe, à qui nous devons le récit de cette mort¹. Elle fut aux Juifs et aux gentils, un témoignage irréprochable de la divinité et de la mission de Jésus-Christ². Mais Dieu ne la laissa pas longtemps impunie, et il envoya à Jérusalem Vespasien, qui la détruisit et y fit périr onze cent mille de ses habitants.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

¹ Le corps de saint Jacques fut transporté à Constantinople et ensuite à Rome avec celui de l'Apôtre saint Philippe. Ils furent inhumés sous le maître-autel de l'église des Saints-Apôtres, où ces saintes reliques furent retrouvées au commencement de l'an 1873.

² Il y a une liturgie orientale qui porte le nom de saint Jacques, et dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Quel qu'en soit l'auteur, elle est au moins d'une très-haute antiquité. (Voyez le P. Le Brun.) Peut-être saint Jacques aura-t-il donné seulement la direction générale de cette liturgie ; on aura ensuite travaillé sur le même plan, et on y aura fait des additions. Clément d'Alexandrie, *ap. Euseb.*, l. II, c. 1, et saint Jérôme, *l. contra Jovin.*, louent la grande habileté du même Apôtre dans les matières qui ont la religion pour objet.

Dans les premiers temps, on n'écrivait que quelques parties de la liturgie. Jus-

SAINT JOSIAS,

MARTYR.

On lit dans Abdias de Babylone qu'un juif nommé Josias, que saint Jacques venait de guérir de sa paralysie, par le saint nom de Jésus, au moment où les Juifs allaient précipiter l'Apôtre du temple, se mit à professer tout haut sa foi en Jésus-Christ, et que le grand pontife Abiathar lui dit : « Si tu ne renonces à Jacques et si tu ne maudis pas le nom de Jésus, tu seras décapité. » Le malade guéri lui répondit : « Que ton nom à toi soit maudit et béni Celui que Jacques nous prêche. » Et aussitôt Abiathar lui fit couper la tête.

SAINT JÉRÉMIE,

PROPHÈTE ET MARTYR.

Jérémie, fils d'Helcias, de la race sacerdotale d'Aaron, vint au monde dans le temps que Manassès, roi de Juda, en sortit. Il naquit, comme on le croit, dans Anathoth, ville lévitique de la tribu de Benjamin, que Josuée avait adjugée aux prêtres dans le partage de la terre promise, qui avait été ruinée depuis par Saül, après en avoir fait tuer tous les prêtres, c'est-à-dire tous les habitants avec le grand-prêtre Abimélech ; mais qui avait été rétablie et rendue aux descendants d'Aaron par David et les rois ses successeurs. Quelques-uns doutent si son père Helcias n'était pas celui de ce nom qui fut grand sacrificateur sous le règne du saint roi Josias, et qui pouvait avoir sa maison et une partie de sa famille à Anathoth, quoiqu'il demeurât à Jérusalem, comme

qu'au IV^e siècle, on ne sut que par tradition les paroles de l'*invocation sacrée* ou de la *consécration du pain et du vin*, et l'on en agissait de la sorte par un motif de respect. Voyez saint Basile, l. *de Spir. Sanct.*, c. xxvii. Saint Justin dit qu'on priait dans la liturgie pour les empereurs, pour les différents états, etc. Saint Cyrille a donné une explication assez étendue de celle que l'on suivait dans son Eglise.

Les monuments les plus authentiques prouvent que, dès la naissance du christianisme, il y avait une liturgie, et que les premières formules de prières dont elle était composée furent établies par les Apôtres. C'est ainsi que saint Jacques fut le premier auteur de celle de Jérusalem. On y ajouta depuis quelques nouvelles prières, mais on ne toucha point à la partie essentielle : de là vient que les liturgies des Eglises fondées par les Apôtres ont toujours porté leurs noms.

nous voyons que cela est arrivé encore à d'autres grands-prêtres. Selon cette opinion, l'on pourrait le regarder comme le frère puîné du grand sacrificateur Azarias, et comme le grand-oncle d'Esdras, frère puîné du grand sacrificateur Josedech, le chef des docteurs de la loi, dont nous parlerons au 13 juillet.

Jérémie fut sanctifié avant sa naissance, c'est-à-dire, que Dieu le choisit, et se le réserva dès lors, le consacra à son service et le destina particulièrement pour être son prophète. C'est ce que le Seigneur voulut lui apprendre lui-même, lorsqu'en la treizième année ¹ du règne de Josias, fils du roi Amon, et petit-fils de Manassès, il l'appela au ministère prophétique. Il lui dit alors : « Je vous ai connu avant que je vous eusse formé dans les entrailles de votre mère ; je vous ai sanctifié avant que vous fussiez sorti de son sein ; et je vous ai établi Prophète parmi les nations. » Jérémie, qui n'était encore que dans la quinzième année de son âge, répondit : « Ah ! Seigneur mon Dieu, vous voyez que je ne sais point parler, parce que je ne suis qu'un enfant. Le Seigneur lui répartit : Ne dites point que vous êtes un enfant ; car vous irez partout où je vous enverrai, et vous porterez toutes les paroles que je vous commanderai d'annoncer. Ne craignez point de paraître devant ceux à qui je vous enverrai, parce que je suis avec vous pour vous défendre et vous protéger. » En même temps le Seigneur étendit la main, toucha la bouche de Jérémie et lui dit : « Je mets présentement mes paroles dans votre bouche. Je vous établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter. »

Le Seigneur ayant ainsi établi Jérémie pour son Prophète, l'affermir encore, et lui augmenta le courage par deux visions qu'il lui fit voir. La première était d'une verge qui veillait ; la seconde d'une chaudière bouillante ou d'un vase tout en feu, qui venait du côté de l'aquilon. La verge et le vase marquaient, comme on le croit, Nabuchodonosor roi des Babyloniens, qui devait venir du côté de l'aquilon, c'est-à-dire de la Mésopotamie en Judée,

¹ Six cent vingt-neuf ans avant Notre-Seigneur.

pour détruire Jérusalem et emmener le peuple. Il l'envoya aussitôt déclarer aux peuples tout ce qu'il lui avait commandé de leur faire savoir, et lui dit pour l'empêcher de craindre, « qu'il l'avait établi comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain sur toute la terre, contre les rois de Juda, les princes, les prêtres, les prophètes et le peuple, qui devaient tous le combattre, mais sans avantage. »

Ce ne fut selon toutes les apparences, qu'après la mort du saint roi Josias, dont il pleura la perte amèrement, c'est-à-dire, dix-huit ans environ après sa vocation, qu'ayant menacé diverses fois le peuple de sa ruine et de la captivité prochaine, il attaqua les grands du pays, les prêtres même, et les prophètes qui étaient alors ce que les scribes ou les docteurs de la loi furent dans le temple et dans les synagogues après le retour de la captivité. Tous étaient dans une corruption si générale, et tellement endurcis dans l'impiété, l'idolâtrie, l'avarice, la débauche, la fourberie et le mensonge, que la parole de vérité ne fut reçue de personne, et que s'irritant contre celui qui la leur annonçait et qui tâchait de les porter à la pénitence, pour détourner les malheurs dont ils étaient menacés, ils se mirent à le persécuter, et formèrent dès lors le dessein de le perdre. Il continua toujours de les reprendre de leurs crimes, sans se rebuter de leurs injures et de leurs outrages. Plusieurs conspirèrent secrètement d'abord pour lui ôter la vie : il en fut averti par le Seigneur même, qui lui fit voir leurs pensées, et lui découvrit leurs mauvais desseins. « J'étais, dit-il, comme un agneau que l'on porte au sacrifice pour en faire une victime ; je ne savais pas qu'on voulait mettre du bois dans mon pain, pour m'exterminer de la terre des vivants, et effacer mon nom de la mémoire des hommes. » Mais il voulut se reposer sur le Seigneur même, de la vengeance qu'il devait prendre d'eux, parce qu'il avait remis entre ses mains la justice de sa cause.

Les premiers qui firent éclater leurs pernicieuses entreprises contre Jérémie, furent ceux mêmes de la ville d'Anathoth, lieu de sa naissance, qui semble avoir été aussi le lieu le plus ordinaire de sa retraite, quoique Joseph dit qu'il demeura à Jérusa-

lem depuis la treizième année du règne de Josias, jusqu'à la destruction de la ville et du temple. Ses concitoyens le menacèrent de le faire mourir, s'il prophétisait davantage au nom du Seigneur ; mais il n'en fut que plus hardi encore à leur annoncer la colère de Dieu, qui devait faire périr les hommes de ce lieu par l'épée, les femmes et les enfants par la faim, dans le temps destiné à leur châtement.

Dieu ne sauva Jérémie d'entre les mains des habitants d'Anathoth, que pour lui faire souffrir une plus longue suite de contradictions et de tourments à Jérusalem. Afin de l'aider à faire comprendre à son peuple le malheureux état où sa vengeance allait le réduire, il lui fit acheter une écharpe de lin, pour s'en faire une ceinture autour des reins. Il lui dit ensuite d'aller porter cette ceinture au bord de l'Euphrate, vers le pays des Babylo niens, et de la cacher là dans le trou d'une pierre. Quelque temps après, il lui ordonna d'aller retirer la ceinture du trou ; Jérémie la trouva tellement pourrie, qu'elle n'était plus propre à aucun usage. Il lui dit ensuite qu'il en serait du peuple d'Israël et de Juda, comme de cette ceinture ; que comme la gloire et l'avantage d'une ceinture est de demeurer attachée autour des reins de l'homme, il était aussi de la gloire et de l'avantage d'Israël et de Juda, de demeurer attachés à Dieu qui les avait choisis pour son peuple ; mais que pour s'en être détachés, ils auraient le sort de cette ceinture.

La sécheresse qui survint à la Judée en punition de ses péchés, parmi les autres maux qui étaient les avant-coureurs du dernier malheur qui devait l'accabler, affligea Jérémie d'une manière si sensible, que la compassion le fit s'adresser au Seigneur, pour demander qu'il délivrât son peuple de ce fléau. Mais le Seigneur défendit à son Prophète de le prier ; il lui dit qu'il n'écouterait pas même les prières de Moïse ou de Samuel ses serviteurs, qui avaient eu autrefois tant de zèle pour le salut de ce peuple, quand ils voudraient se présenter devant lui pour fléchir sa colère. Il rejeta les jeûnes et les victimes du peuple, pour le punir de toutes ses ingratitude ; et ce fut pour en augmenter encore la punition, qu'il permit que les faux prophètes, qui étaient en grand nombre,

et qu'il devait ensuite exterminer, trompassent ce peuple, en lui promettant tous sortes de prospérités, dans le temps même qu'il joignait la famine aux autres maux. Jérémie se trouva ainsi réduit à ne pouvoir plus donner que des larmes pour ce malheureux peuple, qui nonobstant les exhortations continuelles du saint Prophète, s'endurcissait de plus en plus dans ses péchés, parce qu'il était abandonné du Seigneur.

Jérémie avait trente-trois ans, lorsque le peuple mit Joachaz, autrement dit Shellum, sur le trône de son père Josias, qui avait été tué dans un combat donné mal à propos contre le roi d'Égypte, dans la plaine de Mageddo. Il était alors en âge de prendre une femme ; mais le Seigneur lui défendit de se marier, à cause des maux qui allaient-tomber sur la ville de Jérusalem et sur toute la Judée. Il voulait lui épargner l'affliction d'augmenter le nombre des misérables ; car il lui déclara que les enfants seraient enveloppés sans exception dans le malheur public, avec leurs pères et leurs mères. C'est ce qui a fait juger à quelques anciens Pères, que ce saint Prophète avait toujours gardé le célibat. Joachaz n'était pas l'ainé des enfants du roi Josias ; et il n'y avait eu que le peuple qui l'avait sacré et proclamé roi à la place de son père. Jérémie ne laissa pas de le reconnaître, et il alla aussitôt après son élection, l'exhorter, et le peuple aussi, à agir selon la justice, et à entrer dans les voies du Seigneur ; mais ce fut sans fruit. Cependant le roi d'Égypte Nécao, retournant victorieux des régions de l'Euphrate, et repassant par la Judée, fit prendre Joachaz, qui n'avait régné encore que trois mois ; et après avoir établi sur le trône de Juda son frère aîné Éliakim, qu'il fit appeler Joachim, il emmena Joachaz prisonnier en Égypte, d'où Jérémie lui prédit qu'il ne reviendrait jamais. Ces enfants au lieu d'imiter la piété de leur père Josias, se laissèrent aller à l'impiété, à l'avarice, et à la débauche comme le reste du peuple. Jérémie en fit de fortes remontrances au roi Joachim, comme il avait fait à Joachaz ; mais s'apercevant qu'il parlait à un sourd, il lui prédit la disgrâce qui lui arriva bientôt après. Il ne lui dissimula point qu'à sa mort, qui devait suivre une honteuse servitude de quelques années, il n'aurait point d'autre sépulture que celle d'un

âne, et qu'on le jetterait tout pourri hors des portes de Jérusalem.

Quelque véritables que fussent ces prophéties sur la ruine du pays et la captivité du peuple, personne n'y ajoutait foi. Non-seulement le peuple les méprisait, mais les grands s'en moquaient, et ils entrèrent en une telle fureur contre lui, que faisant passer Jérémie pour un faux prophète, ils pressèrent ce prince de le faire mourir. Jérémie revenant alors de Tophet, qui était la même chose que la vallée appelée Gehenna, où Dieu l'avait envoyé prophétiser, se mit à la porte du temple, et cria aux prêtres et au peuple, que tout ce que le Seigneur lui avait commandé de prédire touchant la destruction de la ville et du temple, la ruine de tout le pays et les autres maux qu'il avait marqués, arriverait infailliblement, parce qu'ils s'étaient tous endurci la tête, pour ne pas obéir à la parole de Dieu.

Un des prêtres nommé Phassur, qui était intendant de la maison du Seigneur, c'est-à-dire préfet du temple, ne pouvant l'entendre parler de la sorte, le frappa, et l'ayant fait lier, il le fit mettre dans la prison qui était à la haute porte de Benjamin contre le temple. Dès le lendemain Phassur, soit par appréhension, soit par quelques remords, fit délier Jérémie. Mais ce saint homme qui ne pouvait être un moment sans prophétiser ou sans prêcher, vint de la prison dire hardiment à Phassur de la part du Seigneur, qu'il le remplirait de frayeur lui et ses amis, et qu'après qu'il aurait vu un grand carnage d'hommes et de femmes, le pillage, puis l'incendie de la ville, il serait emmené captif lui-même avec toute sa famille à Babylone, et qu'il y mourrait avec tous ceux de ses amis, à qui il avait prophétisé le mensonge, en leur prédisant des choses contraires aux desseins de Dieu.

Jérémie s'adressa ensuite au Seigneur, comme pour se plaindre qu'il l'avait séduit ou trompé, lorsque l'envoyant prophétiser et porter sa parole aux pécheurs, il lui avait promis de le protéger et de l'assister. Il en jugeait ainsi, parce que non-seulement il ne faisait point de fruit dans ses prédications, et qu'il était devenu l'objet de la raillerie et du mépris de tous ceux à qui il parlait; mais parce qu'il était encore persécuté et menacé de la

mort à toute heure. Mais il n'avait pas encore bien compris le sens de la promesse du Seigneur, qui en l'assurant qu'il le rendrait ferme comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, vrai dans ses prophéties et ses menaces, victorieux dans les contradictions et les combats qu'il aurait à soutenir, ne lui avait pas dit qu'il n'aurait pas beaucoup à souffrir, et qu'il ne serait point persécuté jusqu'à la mort. Il reprit courage néanmoins au souvenir d'une autre promesse que le Seigneur lui avait faite, de ne point l'abandonner, et d'être avec lui comme un guerrier invincible. Ce qui n'empêcha point qu'en louant le Seigneur même, il ne maudit le jour de sa naissance dans des expressions toutes semblables à celles du saint homme Job.

Étant retourné au vestibule du temple, il continua ses terribles prédictions avec la même force qu'auparavant ; et il dit fort haut, que le temple ne garantirait pas la ville de Jérusalem de la colère du Seigneur, qui la traiterait comme il avait fait Silo, sans avoir égard à son tabernacle qui était en ce lieu, ajoutant qu'il la rendrait l'exécration de tous les peuples de la terre. Les prêtres, les prophètes, et tout le peuple qui l'entendirent, se jetèrent sur lui, criant qu'il fallait le faire mourir sur l'heure, pour l'empêcher de prophétiser davantage au nom du Seigneur. On le saisit pour le conduire au palais, et demander sa mort au roi Joachim, disant qu'il l'avait méritée pour avoir prophétisé contre la ville. Le roi, qui était encore dans la première année de son règne, ne se sentait pas moins animé que les autres contre le saint Prophète ; cependant il crut devoir renvoyer l'affaire au conseil, où tous les princes de Juda, c'est-à-dire les sénateurs, s'assemblèrent pour en délibérer. Ils reconnurent que tout son crime était, non pas d'avoir attiré des malheurs sur la ville, mais d'avoir prédit ceux dont elle menacée de la part du Seigneur, et d'avoir voulu porter le peuple à la pénitence, pour tâcher de les détourner. Les sénateurs déclarèrent donc aux prêtres, aux prophètes et aux principaux du peuple, que Jérémie n'avait point mérité la mort pour avoir parlé au nom du Seigneur.

Quelques-uns des plus anciens, pour s'opposer à la fureur des prêtres et des prophètes, se levèrent de leurs sièges, et dirent

devant toute l'assemblée du peuple, que Jérémie n'était ni le premier, ni le seul qui eût prophétisé les malheurs qui devaient arriver à la ville de Jérusalem. « Michée de Morasthi prophétisa au temps du roi Ézéchias, et dit à tout le peuple : Que Sion se labourerait comme un champ ; que Jérusalem serait réduite en un monceau de pierres, et que cette montagne où est la maison du Seigneur, deviendrait une haute forêt. Fut-il pour cela condamné à mort par le roi Ézéchias ? Ne firent-ils pas au contraire ce qu'ils purent pour apaiser la colère du Seigneur, et ne lui offrirent-ils pas leurs prières pour détourner ces malheurs, comme ils firent ? Croyez donc que nous commettrons un grand crime si nous en usons autrement à l'égard de cet homme. » Ahicam, homme de très-grande autorité dans l'État, fils de Saphan, qui avait été secrétaire du roi Josias, entreprit en même temps la défense de Jérémie, le soutint puissamment contre les prêtres et les prophètes ; empêcha qu'il ne fût abandonné à la discrétion du peuple, et l'arracha ainsi des bras de la mort.

Les gens de bien n'en purent faire autant à un autre prophète du même temps, nommé Urie, fils de Semci, de la ville de Cariatthiarim, qui prophétisant au nom du Seigneur, avait prédit contre la ville de Jérusalem et contre tout le pays de Juda, les mêmes choses que Jérémie. Il s'attira aussi la haine des principaux, tant de la cour que de la ville ; et le roi Joachim résolut de le faire mourir. Urie en ayant été averti, voulut pourvoir à sa sûreté par la fuite, et il se retira en Égypte. Joachim le fit poursuivre par des gens qu'il envoya pour le prendre ; et lorsqu'on le lui eut amené, il le fit mourir avec beaucoup de cruauté, et voulut que son corps fût enseveli sans honneur dans les sépulcres de la lie du peuple.

Ce fut l'année suivante, qui était la quatrième du règne de Joachim, que Jérémie renouvelant les prédictions touchant la ruine de Jérusalem, commença à nommer publiquement l'instrument dont le Seigneur devait se servir pour ses funestes desseins. C'était Nabuchodonosor, roi des Babyloniens, associé à la royauté depuis quelques mois par son père Nabopolassar, qui l'avait envoyé avec une puissante armée pour chasser les Égypt-

tiens des environs de l'Euphrate, où ils s'étaient rendus les maîtres de la ville de Charcamis. Jérémie ayant fait remarquer aux Juifs qu'il y avait près de vingt-trois ans qu'il prophétisait, et qu'il prêchait jour et nuit depuis la treizième année du règne du roi Josias, sans avoir pu les persuader de rien, ni se faire écouter, les avertit de l'arrivée de Nabuchodonosor, qui était en chemin pour venir exécuter les menaces du Seigneur sur eux. Il leur dit nettement que leur captivité sous le roi de Babylone serait de soixante-dix ans, et que quand ces soixante-dix ans seraient finis, Dieu visiterait dans sa colère le roi de Babylone et son peuple, et les livrerait entre les mains de leurs ennemis pour les châtier.

Ces dernières menaces n'eurent point encore la force d'amollir ces cœurs endurcis. Il était encore temps, ce semble, de recourir à la miséricorde du Seigneur par la pénitence et par un changement sincère de vie ; mais ils aimèrent mieux s'abandonner aux dernières extrémités. Quelques mois après ¹, Nabuchodonosor, après avoir chassé les Égyptiens de la Mésopotamie et de la Syrie, et avoir défait leur roi Nécao, fit avancer son armée pour entrer en Judée. Il y avait au delà du Jourdain, près de Jabès, ville de la tribu de Manassé, certains solitaires appelés Récabites, du nom de Récab, l'un des descendants de Jéthro, beau-père de Moïse, qu'on nommait Cinéens, et qui avaient été reçus parmi le peuple de Dieu, en se faisant circoncire. C'étaient des gens d'une vie fort austère, qui ne possédaient rien, et qui ne demeuraient en tout temps que sous des tentes. Ils vivaient dans une abstinence presque continuelle de choses permises aux autres ; et ils passaient leur vie à chanter les louanges de Dieu avec la voix et sur les instruments. L'auteur du livre des Paralipomènes les appelle scribes ou docteurs de la loi ; ce qui marque toute leur profession avec la qualité de chantres et de musiciens qu'il leur donne. Ils se perpétuaient par familles et par générations, ce qui fait juger qu'ils ne mettaient pas le célibat au nombre de leurs abstinences, et qu'ils n'admettaient pas d'étrangers dans leur

¹ Six cent six ans avant Notre-Seigneur.

compagnie. Cet auteur ajoute que c'étaient ceux qu'on appelait Cinéens encore de son temps ¹, c'est-à-dire, un siècle après Jérémie, et il dit qu'ils étaient descendus de Calor, chef de la maison de Récab. Néanmoins les Récabites rapportaient eux-mêmes l'origine de leur institut à Jonadab, fils de Récab, qui vivait du temps de Jéhu roi d'Israël, deux cent quatre-vingts ans environ avant Jérémie. Nabuchodonosor étant sur le point d'entrer dans leur pays avec son armée, ils en sortirent pour se mettre à couvert des hostilités et des insultes des soldats, et ayant passé le Jourdain, ils vinrent se retirer dans Jérusalem.

Ces Récabites étaient nouvellement établis dans la ville, lorsque Dieu voulant confondre les Juifs rebelles à ses volontés et à sa loi, par l'exemple de gens si exacts et si religieusement soumis à l'institut que leur père leur avait prescrit, donna ordre à Jérémie de les aller trouver, et de les tenter pour éprouver leur fidélité, en leur présentant du vin à boire. Jérémie y étant allé, prit Jezonias leur chef, ses frères, ses fils, et toute la maison des Récabites. Il les mena tous au peuple, et les ayant fait entrer dans la chambre du trésor, il fit mettre devant eux des tasses pleines de vin, et leur dit de boire. Ils s'en excusèrent tous, alléguant « que leur père Jonadab fils de Récab, leur avait commandé de ne jamais boire de vin, ni eux, ni leurs enfants dans toute leur postérité, de ne point bâtir de maisons, de ne point semer de grains, de ne point planter de vignes, de ne rien posséder en propre ni champs ni blés et de n'avoir rien à eux, mais d'habiter toute leur vie sous des tentes pour les faire souvenir sans cesse qu'ils étaient étrangers sur la terre où ils demeuraient. » Ils ajoutèrent qu'ayant toujours inviolablement observé jusque-là ce que leur père leur avait ordonné, rien ne serait capable de les en détourner dans la suite.

Alors le Seigneur dit à Jérémie de prendre cet exemple des Récabites, pour faire voir à son peuple et aux habitants de Jérusalem, combien ils étaient inexcusables de refuser d'obéir aux commandements de leur Dieu, qui étaient très-faciles, voyant des

¹ Au temps d'Esdras.

enfants si scrupuleux et si fidèles à exécuter ceux de leur père qui étaient d'une pratique tout autrement difficile. Jérémie après avoir ainsi convaincu ceux à qui il parlait, et leur avoir montré la justice de la vengeance du Seigneur dans les maux qu'il leur avait prédits, et qui commençaient à se faire sentir, dit aux Récabites que pour récompense de l'obéissance qu'ils rendaient ainsi aux préceptes de leur père Jonadab, Dieu les bénirait et les conserverait dans la perte des autres; et que leur race ne cesserait point de produire des hommes qui le serviraient fidèlement, et se rendraient agréables à ses yeux par la sainteté de leur vie.

Peu de jours après, lorsque l'armée de Nabuchodonosor était encore au-delà du Jourdain, Jérémie fut arrêté de nouveau et renfermé dans une prison ou dans une maison particulière, où l'on donna ordre de le retenir pour l'empêcher d'aller prêcher au temple à son ordinaire. Le Seigneur lui dit de prendre un livre et d'y écrire toutes les prophéties qu'il avait faites par son ordre contre Israël, contre Juda et contre tous les peuples depuis le temps du règne de Josias jusqu'à cette heure (c'est-à-dire, depuis vingt-trois ans); afin d'éprouver encore si les Juifs entendant réciter tous les maux dont il avait résolu de les châtier, abandonneraient leurs voies criminelles, parce qu'il était encore prêt à leur pardonner s'ils se convertissaient.

Jérémie fit venir aussitôt Baruch, fils de Nérias, qui était le principal de ses disciples. Il lui dicta de vive voix toutes ses prophéties et toutes les paroles que le Seigneur lui avait dites depuis le temps qu'il lui avait marqué. Après que Baruch eut tout écrit dans le livre, Jérémie lui donna commission de le porter au temple, parce que comme il était enfermé, il ne pouvait y aller lui-même. Il lui dit de le lire devant tout le peuple, tant de la ville que des provinces, qui viendraient pour s'y assembler au jour du jeûne solennel, qui avait été ordonné pour les nécessités publiques, et indiqué au neuvième mois appelé Casleu¹, afin de voir si cette lecture ferait plus d'impression sur leurs esprits, que n'avaient fait ses prédications. Baruch alla donc au

¹ Ou Kiseu.

temple avec le livre des prophéties de son maître au jour de jeûne, et étant monté dans la chambre du trésor où était Gamarias, fils de Saphan, le secrétaire, il se mit dans le vestibule supérieur à la porte neuve du temple, et fit la lecture en présence de tout le peuple. Michéc, fils de Gamarias, alla en avertir son père qui était dans la chambre du trésor du roi, avec beaucoup de personnes de la première qualité, tant de la cour que de la ville. Tous en parurent surpris, et les principaux envoyèrent sur-le-champ Judi à Baruch, lui dire de venir à la chambre et d'apporter son livre. Lorsqu'il fut entré, ils lui en firent faire la lecture devant toute l'assemblée de ces grands. Ils furent épouvantés d'entendre une si longue suite de menaces et de reproches, et ils se contentèrent d'abord de dire en se regardant les uns les autres avec étonnement, qu'il en fallait parler au roi. Après diverses questions qu'ils firent à Baruch pour savoir d'où venait ce livre, comment il l'avait écrit, de quelle manière Jérémie l'avait dicté, ils lui dirent d'aller se cacher lui et son maître, et de faire si bien, que personne ne sût où ils seraient l'un et l'autre, parce qu'ils allaient courir risque de la vie. Ayant laissé le livre en dépôt dans la chambre du secrétaire Elisama, ils allèrent trouver le roi Joachim, et lui rapportèrent tout ce qu'ils avaient entendu. Ce prince qui commençait alors la cinquième année de son règne, envoya prendre le livre par Judi, qui en fit la lecture devant lui et devant tous les grands qui l'environnaient. Comme on était alors au neuvième mois, qui répondait au commencement de notre mois de décembre, le roi était dans son appartement d'hiver, et il y avait devant lui un brasier plein de charbons ardents. Judi n'en avait lu que trois ou quatre pages, que le roi transporté de colère, prenant le canif du secrétaire, les coupa et les jeta dans son brasier. Il prit ensuite tout le reste du livre et le mit dans le feu, jusqu'à ce que tout fût consumé, malgré les oppositions et les remontrances de Gamarias et de quelques autres personnes à qui il était resté quelque crainte du Seigneur. Mais en brûlant le livre, il ne put étouffer la connaissance des vérités qu'il contenait, ni en détourner l'accomplissement. Le roi donna ensuite des ordres pour faire arrêter le Prophète Jérémie

et Baruch son secrétaire, et il ordonna à Jérémie qu'il envoyait pour les prendre, de leur dire que c'était pour avoir écrit et pour avoir publié « que le roi de Babylone se hâtait de venir pour détruire ce pays, et pour en exterminer les hommes et les bêtes. » Mais le Seigneur les garantit de cette poursuite, et il les tint si bien cachés qu'on ne put les trouver. Dieu fit prendre ensuite un autre livre à Jérémie pour y écrire de nouveau tout ce qui était dans celui que le roi Joachim avait brûlé. Il lui commanda en même temps d'aller hardiment dire à ce prince qu'il serait puni en sa personne et en sa race, que son corps serait jeté après sa mort comme celui d'une bête, sans sépulture, que le trône de David serait perdu pour toute sa postérité, et que tout ce qu'il avait prédit, tant contre lui et sa famille que contre tout le reste du peuple juif, allait arriver. Jérémie fit écrire à Baruch dans ce nouveau livre, non-seulement tout ce qui était dans celui qui était brûlé, mais beaucoup d'autres choses encore qui n'y étaient pas.

Cependant Nabuchodonosor vint avec son armée devant Jérusalem, où il ne trouva guère de résistance; il fit d'abord mettre aux fers le roi Joachim, dans la résolution de l'emmener prisonnier à Babylone. Mais ayant changé de dessein, il se contenta de le tenir assujéti sous sa domination dans Jérusalem à des conditions rudes et honteuses, et c'est de ce premier point de servitude que l'on commence à compter les soixante-dix années de la captivité de Babylone. Nabuchodonosor entra dans le temple, d'où il enleva une partie des vases sacrés, qu'il emporta à Babylone, et qu'il mit dans le temple de son dieu Bel. Il emmena aussi alors les premiers captifs, parmi lesquels on croit qu'étaient Daniel et les trois jeunes Hébreux du sang royal. Ce qui obligea Nabuchodonosor de retourner alors si promptement à Babylone, fut la mort de son père Nabopolassar, avec lequel il régnait depuis deux ans sur les Babylooniens et les Assyriens, et cette année que les uns comptent pour la troisième de son règne depuis son association, n'est regardée par d'autres que comme la première depuis qu'il a commencé à régner seul.

Pendant que Nabuchodonosor était occupé des affaires que son

père lui avait laissées en mourant, Joachim à qui il n'avait laissé que l'ombre de la royauté sous une servitude très-réelle, songea aux moyens de secouer ce rude joug ; et mettant son espérance sur je ne sais quels bruits, qui disaient que le roi d'Égypte allait marcher contre le roi de Babylone avec une grande armée, il refusa dès la troisième année de payer le tribut que Nabuchodonosor lui avait imposé, et se révolta ensuite ouvertement. C'est ce qui obligea le roi de Babylone de revenir quatre ans après en Judée avec une armée formidable, qui était composée de Chaldéens, de Syriens, de Moabites et d'Ammonites. Tout le pays de la Judée fut ravagé en peu de temps. Le roi Joachim fut pris et réduit à mourir peu de jours après, soit par le fer des ennemis, soit dans l'écroulement de ses misères. Son corps fut jeté comme celui d'une bête, sans sépulture, selon que le Prophète Jérémie l'avait prédit, plus d'une fois. Son fils Joachim, plus connu sous son autre nom de Jéchonias, fut mis sur le trône à sa place. Mais Jérémie lui prédit que le Seigneur ne l'y maintiendrait pas longtemps, parce que la peine des péchés de son père devait passer sur lui, et qu'il avait juré que le trône de David serait ôté de la maison de Joachim. Il lui déclara qu'il l'enverrait bientôt avec sa famille dans une terre étrangère, d'où il ne reviendrait jamais. Il le menaça même à cause de ses péchés, d'une stérilité, non d'enfants mais de successeurs, pour rétablir le trône de David, et exercer à l'avenir la puissance souveraine dans Juda. Jéchonias écouta Jérémie avec plus de respect qu'il n'avait fait Joachim son père, et pour ne point résister à la volonté de Dieu, il renonça à sa propre défense de l'avis même de notre saint Prophète, et se remit volontairement entre les mains de Nabuchodonosor, après trois mois et dix jours de règne. Il fut transporté à Babylone avec plus de trois mille hommes, à qui Jérémie écrivit une grande lettre pour les exhorter à supporter leur captivité avec patience et soumission aux ordres du Seigneur, à conserver le culte du vrai Dieu, et à vivre en paix et en bonne intelligence avec tous ceux parmi lesquels ils se trouveraient, sans rien contracter néanmoins de leurs superstitions, ni de leurs mauvaises mœurs. Il leur faisait espérer en même temps

qu'à la troisième génération ¹, ou après soixante-dix ans, le Seigneur les rétablirait dans leur pays, s'ils lui étaient fidèles ; et il leur fit voir que leur état était bien moins fâcheux que celui de ceux qui étaient restés à Jérusalem, haïs de Dieu et des hommes, selon que le Seigneur le lui avait déclaré dans une vision qu'il eut de deux paniers de figues. Du nombre de ces captifs furent le Prophète Ezéchiel et Mardochee, oncle de la reine Esther.

Nabuchodonosor avant que de quitter Jérusalem, établit pour roi de Judée Mathanias, qu'il nomma Sédecias, oncle de Jéchonias, frère des rois Sallum et Eliakim, c'est-à-dire Joachas et Joachim, et le dernier des fils du pieux roi Josias. Mais ce nouveau roi aima mieux suivre les traces de ses frères, que celles de son père. Il ne fut pas plus obéissant qu'eux aux ordres de Dieu qui avaient été annoncés par le Prophète Jérémie.

Dès la première année de son règne, Jérémie envoya par le commandement du Seigneur des liens et des chaînes à cinq rois voisins, qui étaient ceux d'Idumée, des Moabites, des Ammonites, de Tyr et de Sidon. Il les mit entre les mains de leurs ambassadeurs, qui étaient venus à Jérusalem auprès de Sédecias, et leur ordonna de dire de la part du Seigneur à leurs maîtres, que comme Créateur et souverain Maître de toute la terre, il avait livré leurs villes et leurs royaumes à Nabuchodonosor, qui les subjuguait depuis, comme il fit la Judée, dans l'espace de treize années qu'il employa au siège de Tyr. Il les exhorta tous à se soumettre volontairement aux rois de Babylone que le Seigneur avait constitués souverains ou monarques de l'Asie, leur promit que par ce moyen ils vivraient en paix dans leur pays avec leurs sujets, mais qu'autrement ils périeraient par l'épée, la famine et la peste. Il les avertit de ne point écouter leurs devins, leurs augures et leurs magiciens, qui les trompaient lorsqu'ils leur faisaient croire qu'ils ne seraient point assujettis au roi de Babylone. Il s'éleva particulièrement contre les faux prophètes de Jérusalem, qui ne repaissaient Sédecias et les misérables restes de son peuple, que de mensonges et de vaines espérances de prospérité.

¹ Baruch dit sept générations de dix ans chaque, ix, 2.

Un de ces faux prophètes nommé Hananie qu'on appelait le prophète de Gabaon, s'opposant à tout ce que disait Jérémie, pour faire éviter au peuple les dernières extrémités dont il était menacé encore, s'il ne retournait à Dieu par la pénitence, se mit à publier que le Dieu d'Israël avait brisé le joug du roi de Babylone ; que dans deux ans il ferait rapporter à Jérusalem tous les vases du temple que Nabuchodonosor en avait emportés à Babylone, et qu'il ferait revenir Jéchonias et tous les autres captifs dans leur pays. C'est ce que ce faux prophète annonçait comme de la part du Seigneur au cinquième mois ¹ de la quatrième année de cette captivité de Jéchonias et du règne de Sédécias. Jérémie lui répondit devant les prêtres et tout le peuple qui se trouvait au temple : « Ainsi soit-il ; puissiez-vous dire vrai. Vous nous prophétisez la paix et le repos, à la bonne heure ; mais d'autres prophètes avant vous et avant moi nous ont prédit la guerre, la désolation et la famine. Il n'y aura que l'événement qui déclarera celui qui aura été véritablement envoyé du Seigneur. »

Depuis que Jérémie avait envoyé des chaînes aux rois voisins de la Judée, il en portait aussi une au cou, qui était un lien de bois tord, selon que le Seigneur le lui avait ordonné, pour marquer le joug des Babyloniens et la captivité du peuple juif. Le prophète Hananie se jeta sur cette chaîne, la lui arracha du cou, et dit devant tout le peuple : « C'est ainsi, dit le Seigneur, que dans deux ans je briserai le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et que je l'ôterai de dessus le cou de tous les peuples. » Jérémie prenant le parti de se taire et de se retirer, s'en allait déjà, lorsque le Seigneur lui commanda de dire à Hananie, qu'au lieu des chaînes de bois qu'il avait brisées, celles du joug que le roi de Babylone mettrait sur le cou des peuples seraient de fer ; qu'au reste on saurait bientôt qu'il n'était point envoyé du Seigneur, qu'il n'était qu'un prophète menteur, et qu'il mourrait dans l'année pour avoir parlé contre la vérité. En effet, Hananie mourut deux mois après, c'est-à-dire au septième mois de la même année.

¹ Ab.

Il y avait en même temps d'autres faux prophètes à Babylone qui séduisaient le peuple captif, et qui par leurs vaines promesses le sollicitaient à la révolte contre Dieu et contre le roi du pays. Jérémie s'opposa hautement à leurs mensonges, et prédit que tous ces prophètes auraient une fin funeste. En effet, Nabuchodonosor, peu de temps après, en fit griller deux nommés Ahab et Sédécias, dans une poêle ardente. On lui montra encore des lettres qu'un autre de ces faux prophètes nommé Séméias, envoyait de Babylone à Jérusalem au nom du Seigneur, pour faire mettre en prison les prophètes comme Jérémie, qui ne prophétisaient que des malheurs, et qui persuadaient aux captifs de demeurer à Babylone. Jérémie lui fit voir qu'il n'était qu'un séducteur, et lui prédit en punition de sa témérité et de ses mensonges, le malheur qui devait arriver à sa personne et à ses descendants. Il avait déjà fait diverses prophéties contre la ville de Babylone, dont il prédisait la ruine pour le temps auquel le Seigneur devait délivrer son peuple de la captivité, et le renvoyer en son pays. Sachant que le roi Sédecias devait envoyer la même année, qui était encore la quatrième de son règne, des gens à Babylone vers Jéchonias son neveu et les autres captifs, il fit un livre de toutes ses prédictions qui regardaient les malheurs et la ruine de Babylone même. Il le donna à Saraïas qui était l'un des premiers prophètes du Seigneur, frère de son disciple Baruch, et qui allait à Babylone, non pas avec le roi Sédecias, comme semble le marquer la Vulgate, mais de la part de ce prince avec les autres députés. Jérémie y joignit une lettre de consolation et une exhortation pour les captifs. Il donna ordre à Saraïas de lire publiquement son livre des prophéties touchant la ruine de Babylone, et lui recommanda que dès qu'il en aurait achevé la lecture, il liât ce livre à une pierre, et qu'il le jetât au milieu du fleuve de l'Euphrate, en disant devant ceux qui seraient témoins de cette action, que ce serait ainsi que la ville de Babylone serait submergée.

Jérémie continua cependant de combattre les faux prophètes dans Jérusalem, et de porter le peuple à la pénitence, sans autres fruits que ceux que sa patience lui faisait recueillir des mauvais

traitements qu'il recevait. Il annonçait le retour funeste de Nabuchodonosor avec son armée à Jérusalem, la mort ou l'enlèvement du reste des habitants, et la destruction totale de la ville et du temple par le fer et le feu des ennemis. On voulut toujours s'obstiner à n'en vouloir rien croire, jusqu'à ce qu'en la neuvième année du règne de Sédecias, on apprit que l'armée ennemie rentrait dans le pays et venait attaquer Jérusalem. Cette année était sabbatique ; c'est pourquoi Sédecias fit avertir de bonne heure qu'on eût à mettre en liberté les serviteurs et les servantes qui étaient du peuple hébreu, pour obéir à la loi qui ordonnait que les esclaves de race israélite qu'on aurait achetés et qui auraient servi six ans, seraient renvoyés libres la septième année. C'est ce que tout le monde fit dans la pensée d'apaiser la colère de Dieu par ce moyen, et de se le rendre favorable contre les ennemis qui mirent enfin le siège devant la ville le dixième jour du dixième mois ¹, qui répondait en cette année au trentième de notre mois de janvier, auquel le Prophète Ézéchiél, captif à Babylone, en eut révélation dans le pays de Chaldée. Le roi Sédecias envoya dès le commencement du siège deux hommes qualifiés ², à Jérémie, pour le prier de consulter le Seigneur sur cet événement, et de tâcher d'en obtenir quelque miracle pour la délivrance de la ville. Jérémie répondit de la part du Seigneur, qu'il était inutile de vouloir résister à l'ennemi, parce que c'était Dieu même qui l'avait envoyé ; que tout périrait plus tôt ou plus tard par l'épée, la famine, la peste, ou dans les fers d'une cruelle captivité, et qu'il n'y aurait que ceux qui se rendraient volontairement aux Chaldéens qui auraient la vie sauve.

Cependant Nabuchodonosor ayant appris que le roi d'Égypte, Pharaon Vaphrée, venait au secours de Jérusalem avec une armée nombreuse, interrompit le siège pour aller au-devant de lui et le combattre. Les habitants de Jérusalem croyant être délivrés, se mirent à maltraiter Jérémie comme auparavant, et à le regarder comme un faux prophète. Ils semblaient se repentir aussi d'avoir fait une action agréable au Seigneur, lorsque pour obéir à la loi.

¹ Tebet.

² Phassur et Sophonias.

ils avaient mis en liberté leurs esclaves israélites, qui étaient leurs frères. De sorte que s'imaginant n'avoir plus besoin de son assistance, ils ne se soucièrent plus de l'offenser comme auparavant, et ils reprirent leurs serviteurs et leurs servantes, les assujettissant de nouveau contre la loi, au joug de la servitude. Une violation si injurieuse irrita tellement le Seigneur, qu'il envoya son Prophète Jérémie au roi Sédecias, aux grands de la cour, et aux principaux du peuple, pour leur annoncer sa colère, et leur déclarer qu'il les reniait et qu'il les renverrait comme n'étant plus à lui ; qu'il les abandonnerait à l'épée de leurs ennemis, à la famine, et à la peste ; qu'il les rendrait errants et vagabonds par tous les royaumes de la terre ; qu'il ramènerait bientôt les Chaldéens devant la ville pour la prendre et la brûler.

Il prédit au roi Sédecias en particulier, qu'il serait pris et livré à Nabuchodonosor, et qu'il serait mené prisonnier à Babylone, après qu'il aurait vu égorger ses enfants en chemin, et qu'il aurait eu lui-même les yeux crevés, mais qu'il ne mourrait point par l'épée, et qu'il aurait même une sépulture honorable dans le lieu de sa captivité. Ces prophéties, mêlées d'exhortations et de menaces, ne firent qu'aigrir les esprits de plus en plus contre Jérémie, et firent faire de nouvelles conspirations contre sa vie. Néanmoins le roi Sédecias, qui avait quelquefois de bons sentiments, envoya encore deux hommes de confiance ¹ à Jérémie pour se recommander à ses prières, afin qu'il s'employât auprès du Seigneur, pour détourner les malheurs dont il venait de les menacer. Mais le Prophète leur fit entendre que l'arrêt prononcé contre la ville, le roi et le peuple, était irrévocable, et que quand les Chaldéens seraient taillés en pièces par les Égyptiens, ce qui n'arriverait pas, il leur resterait toujours assez de blessés et d'estropiés pour venir mettre le feu à la ville, et que d'ailleurs le Seigneur aurait toujours assez de ministres pour exécuter ses décrets.

Jérémie prit l'occasion de la retraite des Chaldéens, qui étaient allés au-devant des Égyptiens, pour sortir de Jérusalem et aller

¹ Jachal et Sophonias.

au pays de Benjamin faire le partage de son bien à ses héritiers, devant les habitants de la ville d'Anathoth. Mais étant à la porte qu'on appelait Benjamin, le capitaine qui était de garde, nommé Jérías, petit-fils de ce faux prophète Hananie dont nous avons parlé, l'arrêta, disant que c'était un traître, et qu'il fuyait pour aller se rendre aux Chaldéens. Jérémie eut beau protester que cela n'était point, il ne fut pas écouté. On le lia et on le conduisit devant les grands, qui étant toujours irrités contre lui à cause de ses prédictions et de ses remontrances, le firent battre cruellement et l'envoyèrent en prison sous la garde du secrétaire Jonathan qui y commandait. Jérémie fut jeté dans la basse fosse d'un pauvre cachot, où il demeura plusieurs jours. Le roi Sédecias que ses prédictions inquiétaient, malgré qu'il en eût, l'envoya retirer du cachot quelque temps après ; puis il le fit venir secrètement dans son palais pour l'entretenir, sans que les prêtres et les grands en sussent rien. Il lui demanda s'il avait quelque chose à lui dire de la part du Seigneur ? « Oui, répondit Jérémie, j'ai à vous dire que vous serez livré entre les mains du roi de Babylone. Quelle faute ai-je donc commise contre vous ou contre les vôtres, pour m'avoir fait ainsi mettre en prison ? Où sont vos prophètes qui soutenaient que le roi de Babylone ne viendrait point ? La grâce que je vous demande maintenant, est de ne me point renvoyer dans la prison du secrétaire Jonathan, de peur que je n'y meure. » Le roi que cette nouvelle hardiesse semblait devoir irriter encore contre lui, eut égard néanmoins à sa demande. Il ordonna qu'il fût mis seulement dans le vestibule de la prison, et qu'on lui donnât tous les jours un pain outre les viandes ordinaires, jusqu'à ce que tout le pain de la ville fût consumé.

Pendant que Jérémie était dans le vestibule de la prison où il n'était plus si resserré, Hanaméel son cousin-germain vint le trouver pour lui faire acheter son champ qui était au territoire d'Anathoth, disant qu'il était son plus proche parent, et que cet héritage lui appartenait s'il venait à mourir sans enfants. Il n'était guère de la prudence, ce semble, de faire des acquisitions à la veille de tout perdre, si ses prophéties étaient véritables.

Cependant le Seigneur qui l'avait averti de la venue de son cousin, lui avait dit en même temps de ne point faire difficulté d'acheter son champ. Il l'acheta donc pour le prix de sept sicles et dix pièces d'argent, qu'il pesa dans la balance. Il en écrivit le contrat, qui fut signé et scellé dans toutes les formes prescrites selon les ordonnances de la loi. Il le donna ensuite à Baruch, son secrétaire, en présence de beaucoup de monde, pour le mettre dans un pot de terre avec un autre contrat qui n'était point cacheté, afin qu'ils pussent se conserver jusqu'après le retour de la captivité, lorsque le Seigneur aurait ramené son peuple de Babylone en son pays, et qu'il l'aurait remis en possession de ses terres. C'est ce qu'il fit pour marquer aux Juifs qu'il n'était pas moins assuré de leur rétablissement, qu'il l'était de leur prochaine désolation.

Cependant Nabuchodonosor ayant mis en fuite l'armée des Egyptiens qui était venue au secours des Juifs, remit le siège devant Jérusalem vers le quinzième jour du troisième mois ¹ de l'année suivante, c'est-à-dire cinq mois et cinq jours après l'avoir investie la première fois. Durant les longueurs du siège, qui traîna plus d'un an, Jérémie ne se lassait point de dire hautement et à toutes sortes de personnes, que ceux qui demeureraient dans la ville périraient, et que ceux qui se retireraient auprès des Chaldéens, sauveraient leur vie, et il assurait toujours que la ville serait livrée aux ennemis, prise et brûlée. Les grands de la cour et les principaux de la ville le regardant comme un séditieux qui excitait le peuple à désertir, et qui décourageait ceux qui auraient été portés à défendre la ville, allèrent trouver le roi Sédecias pour demander que l'on fit mourir un tel homme qui semblait être gagé de l'ennemi et qui ne cherchait que la ruine de son pays et la perte du peuple. Le roi jugeant qu'il s'agissait d'un crime d'État, et qu'il aurait été dangereux de mécontenter des personnes si puissantes, leur remit Jérémie entre les mains pour en faire ce qu'ils jugeraient à propos. Ils l'envoyèrent prendre aussitôt, et ils le firent jeter dans une basse fosse, dont

¹ Sivan.

le fond n'avait point d'eau, mais de la boue, dans laquelle on le fit descendre avec des cordes.

Un Ethiopien qui était eunuque du roi, nommé Abdemelech, eut horreur d'une telle indignité. Il ne la put souffrir, et il représenta si bien au roi qu'il serait honteux aussi pour lui de la souffrir, que ce prince lui donna commission d'aller lui-même tirer le Prophète de ce trou, et de prendre avec lui trente hommes pour l'aider. Abdemelech alla aussitôt dans le garde-meuble du roi prendre de vieux morceaux d'étoffe usés, et vint accompagné des trente hommes avec des cordes au lieu où était Jérémie. Il lui fit mettre sous les aisselles ces morceaux d'étoffe, pour empêcher que les cordes ne le blessassent lorsqu'on l'enlèverait du puits et du bournier de la basse fosse. On le retira de la sorte, et on le remit dans le vestibule de la prison.

Le roi Sédecias l'envoya chercher ensuite pour lui demander son avis ; et dans l'inquiétude que lui donnait l'état de ses affaires, il le conjura de ne lui rien celer. Jérémie lui dit qu'il avait sujet de craindre que s'il lui déclarait la vérité, il ne le fit mourir, et que s'il lui donnait un bon conseil il ne voulût pas le suivre. Le roi lui jura en secret par le Seigneur qui a créé dans nous cette âme qui nous fait vivre, qu'il ne le ferait point mourir ; et qu'il ne le livrerait point entre les mains de ceux qui cherchaient à répandre son sang. Alors Jérémie lui dit de la part du Seigneur, que s'il allait se rendre aux assiégeants, il conserverait sa vie et la ville avec lui ; mais qu'il se perdrait lui-même et que la ville serait brûlée, s'il ne se rendait. Sédecias chercha je ne sais quelles excuses pour ne point se rendre aux Chaldéens, et il recommanda le secret de leur entretien à Jérémie, qui demeura depuis ce jour dans le vestibule de la prison jusqu'à la prise de Jérusalem.

Il y avait plus de treize mois que durait le siège depuis la défaite des Égyptiens, lorsqu'enfin le cinquième jour du quatrième mois, sur la fin de la onzième année du règne de Sédecias, tous les officiers de l'armée ennemie entrèrent dans la ville dès la fin du même jour avec une grande partie des troupes victorieuses ¹. Le roi Sédecias se sauva la nuit, mais il fut pris près de

¹ Cinq cent quatre-vingt-huit ans avant Notre-Seigneur.

Jéricho par des Chaldéens qui le poursuivaient, et mené à Nabuchodonosor qui était alors à Reblatha en haute Galilée. Ce prince après lui avoir reproché son infidélité, et la violation du serment qu'il lui avait fait, fit mourir devant ses yeux ses deux fils, avec beaucoup de personnes de la première qualité. Il commanda ensuite que l'on crevât les yeux à Sédecias, qu'on le chargeât de chaînes, et qu'on l'emmenât prisonnier à Babylone avec la multitude des autres captifs. Il envoya ordre à Nabuzardan, général de son armée, de prendre tout le soin possible du Prophète Jérémie, et de le bien recommander à tous les officiers. Le Seigneur garantit aussi de la mort et des autres malheurs, l'eunuque éthiopien Abdemelech, pour le bon office qu'il avait rendu à Jérémie.

Le saint Prophète prit ce temps favorable pour faire emporter le feu sacré du temple avec le Tabernacle, l'Arche d'alliance et l'Autel des parfums, pour ne les point exposer aux profanations des infidèles. Il les fit porter secrètement au delà du Jourdain, et alla lui-même lorsqu'il fut libre, les enterrer dans une caverne de la montagne de Nébo, où Moïse était mort après avoir considéré de là l'héritage du Seigneur, de l'entrée duquel il était exclu. Jérémie ayant recommandé le secret au petit nombre de témoins qu'il avait pris avec lui, fit en sorte que ce lieu demeurât inconnu jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, espérant qu'alors Dieu le découvrirait miraculeusement, comme il fit du temps de Néhémie.

Le septième jour du cinquième mois, Nabuzardan entra dans la ville avec le reste de son armée. Il employa les deux jours suivants à prendre les richesses qu'il voulait emporter ; et le dixième jour qui était le jour du Sabbat, répondant au 27 de notre mois d'août, le temple de Salomon fut brûlé, avec le palais du roi et les autres édifices de la ville. Les murailles en furent rasées, tous les habitants furent emmenés, hors les plus pauvres, qui furent laissés pour labourer la terre, et travailler aux vignes.

Jérémie fut pris dans le vestibule de la prison sans être connu et conduit à Rama, où le général Nabuzardan lui fit ôter ses chaînes, le traita fort honorablement, lui fit de grands présents

et pourvut à tout ce qui était nécessaire pour sa subsistance. Il lui donna le choix d'aller à Babylone, ou de demeurer en tel lieu de la Judée qu'il lui plairait, sous la protection de Nabuchodonosor, ou de se retirer auprès de Godolias, que le roi de Babylone avait établi gouverneur du pays. Jérémie choisit le dernier, parce que ce Godolias était fils d'Ahicam son ami, qui était un fort homme de bien. Il demeura chez lui à Masphat, occupé à pleurer les malheurs de son pays et les péchés de son peuple dans ses lamentations, jusqu'à ce que ce gouverneur fut assassiné au septième mois de l'année suivante, par dix conjurés et quelques grands de la cour ancienne de Sédecias, qui avaient à leur tête un nommé Ismaël, qui était de la race royale. On tua en même temps les Chaldéens qui étaient avec le gouverneur et plusieurs Juifs de leur parti, qui étaient soumis au roi de Babylone.

Les autres appréhendant le ressentiment des Chaldéens, et le châtiment que le roi ferait des coupables pour venger la mort de ses officiers, prirent la résolution de quitter le pays, et de se retirer en Egypte avec les restes des Juifs. Les principaux allèrent trouver le Prophète Jérémie, pour le prier de consulter le Seigneur sur ce qu'ils devaient faire, et promirent avec serment d'obéir aux ordres qu'il plairait à Dieu de leur donner par son moyen. Jérémie fit volontiers ce qu'ils souhaitaient, et il leur fit connaître dix jours après la volonté du Seigneur, qui était qu'ils demeurassent en Judée soumis au roi des Babyloniens, sous lequel ils seraient en repos ; ajoutant que s'ils allaient en Egypte, tous les maux qu'ils appréhendaient retomberaient sur leur tête, et que tous y périeraient misérablement, ou par l'épée, ou par la famine, ou par la peste. Cependant ils ne voulurent point ajouter foi à ses paroles, et oubliant la protestation qu'ils lui avaient faite, ils le traitèrent comme un imposteur qui aurait voulu fausement leur persuader que ç'aurait été le Seigneur qui leur aurait défendu de passer en Egypte ; au lieu que ce qu'il en disait, n'était selon eux, que pour plaire à Baruch son disciple, qui l'animait contre eux pour les livrer aux Chaldéens, et les faire emmener captifs à Babylone avec les autres.

Ces rebelles avaient pour chef un Johanan, qui avait été d'ailleurs attaché au gouverneur Godolias ; ils emmenèrent donc en Égypte tout ce qui était resté de Juifs dans le pays, contre la volonté du Seigneur ; ils obligèrent même Jérémie et Baruch de les y accompagner, pour empêcher qu'ils ne leur rendissent quelque mauvais office auprès des Chaldéens et du roi de Babylone. Jérémie ne fut pas plutôt arrivé à Taphnis ou Tanis, ville capitale du royaume de la Basse-Égypte, qu'il y prédit de la part du Seigneur, que Nabuchodonosor viendrait bientôt avec une puissante armée ; qu'il détruirait le pays et ses idoles ; qu'il en brûlerait les temples ; qu'il en emmènerait les dieux captifs avec les hommes. Ces funestes prédictions ne purent empêcher les Juifs de se laisser aller à l'idolâtrie des Égyptiens, qui était plus honteuse encore qu'en aucun autre lieu de la terre où l'on ne connaissait point le Seigneur. Jérémie les en reprit avec beaucoup de force, et il n'oublia rien pour tâcher de les en retirer. Mais ses conjurations et ses menaces y furent également inutiles. La complaisance qu'ils eurent pour leurs femmes, qui aimaient aveuglément toutes les superstitions égyptiennes, et qui se plaisaient à sacrifier elles-mêmes aux idoles des divinités les plus extravagantes et les plus infâmes, leur fit répondre insolemment qu'ils ne l'écouterait plus ; qu'ils n'obéiraient plus au Seigneur, mais qu'ils sacrifieraient dorénavant à la reine du ciel, dont le culte leur avait été autrefois fort avantageux. Leurs femmes portèrent l'effronterie encore plus loin ; mais le Prophète retenant son indignation, se contenta de les faire souvenir que c'était pour ces sacrifices et pour ce culte, qu'ils vantaient tant, que le Seigneur les avait si souvent livrés à leurs ennemis. Il ajouta que le Seigneur les rejetant, avait juré par son grand nom, qu'il ne serait plus leur Dieu, et qu'eux ne seraient plus son peuple ; qu'il ne veillerait plus sur eux que pour les faire tous périr malheureusement ; et que le roi d'Égypte¹ en qui ils mettaient leur confiance et leur appui, tomberait lui-même sous la puissance des Babyloniens.

¹ Pharaon Vaphrée, petit-fils de Pharaon Néao.

Ces dernières prédictions du saint Prophète furent accomplies, selon Josèphe, cinq ou six ans après la ruine de Jérusalem, qui était la vingt-troisième année du règne de Nabuchodonosor, lorsque ce prince étant entré dans la Basse-Syrie, la Phénicie, le pays des Moabites, des Ammonites, des Iduméens et des Philistins, et s'en étant rendu maître, selon que Jérémie l'avait prophétisé à diverses fois, porta enfin ses armes en Egypte, la conquit, fit mourir le roi qu'il avait fait son prisonnier, en établit un autre à sa place, et emmena captifs à Babylone presque tous les Juifs qui avaient échappé à l'épée de ses soldats. On est persuadé que Jérémie n'était plus au monde au temps de la descente de Nabuchodonosor et des Chaldéens en Egypte, et qu'étant mort quatre ans et demi environ après la ruine de Jérusalem, il n'a point passé la soixantième année de son âge. On croit qu'il fut lapidé en Egypte par les Juifs mêmes, qui voulurent se délivrer de ses reproches par une voie si criminelle. C'était l'opinion de l'Eglise du temps de Tertullien ; et elle venait d'une ancienne tradition des Juifs mêmes. Baruch quitta l'Égypte après avoir enseveli son maître, et s'en alla à Babylone sans s'arrêter en Judée.

Depuis que l'Égypte est devenue chrétienne, et qu'elle a été délivrée de l'oppression des païens, on a publié beaucoup de choses concernant le tombeau et les reliques de Jérémie. On ne peut nier que dans les vi^e et vii^e siècles de l'Eglise, il ne se fit un grand concours de peuples au lieu où l'on croyait que ce Prophète avait été enterré, et à celui où l'on disait que ses reliques avaient été transférées.

L'auteur de la Chronique d'Alexandrie rapporte : « Qu'il avait appris des gens ¹ d'Antigone et de Ptolémée, personnes graves et avancées en âge, qu'Alexandre le Grand étant venu au lieu où était le sépulcre du Prophète, et ayant su des choses secrètes qu'il avait prédites de lui, avait fait transporter ses reliques à Alexandrie, et les y avait renfermées dans un superbe monument qu'il avait fait élever à sa mémoire ; que depuis ce temps,

¹ Παῖδες, que les traducteurs entendent des descendants d'Antigone et de Ptolémée.

ce lieu avait été garanti des aspics et des crocodiles, de même que l'endroit de sa première sépulture. »

Ce récit se trouve avec tout le reste de ce qui regarde les miracles et le culte de Jérémie dans Dorothée, et l'auteur du Pré spirituel nous apprend, sur le témoignage de ses propres yeux, que l'endroit de la ville d'Alexandrie appelé Tétrapyle, était en grande vénération aux Alexandrins de son temps, qui était le commencement du VII^e siècle, parce qu'on tenait que les os du Prophète Jérémie y avaient été apportés par Alexandre le Grand, fondateur de la ville.

L'impératrice sainte Hélène, mère du grand Constantin, fit en l'honneur de ce Prophète quelque chose encore de plus grand, que ce qu'avait fait Alexandre. Nicéphore, rapporte en outre qu'elle construisit des ouvrages admirables dans la fosse de Jérémie.

L'Église a toujours eu une grande vénération pour ce Prophète. Elle nous le fait considérer comme un Saint, avant même qu'il fût né, et honorer sa sanctification comme le commencement de la sainteté qui s'est trouvée dans toutes les actions de sa vie. On ne peut nier que cette grâce ne l'ait distingué et mis au-dessus de plusieurs Saints que Dieu a séparés dès le ventre de leur mère, comme saint Paul le témoigne de lui-même, pour marquer leur élection éternelle. On voit même ce que le public pensait de sa sainteté, par la réponse que les Apôtres firent à Jésus-Christ, lorsqu'étant près de Césarée de Philippe vers les sources du Jourdain, il leur demanda ce qu'on disait qu'était le Fils de l'homme, c'est-à-dire lui-même¹. Car il paraît que plusieurs croyaient que c'était Jérémie ressuscité ; ils en jugeaient par ses miracles et par sa doctrine.

Dieu ne s'est pas contenté de faire connaître que Jérémie était vivant devant lui comme les autres saints Prophètes et comme les saints Patriarches dont il s'est toujours dit le Dieu après leur mort ; il l'a fait paraître encore comme un intercesseur puissant et affectionné auprès de lui pour son peuple. C'est ce que vit en

¹ Marc., xvi, 14.

songe le prince Judas Machabée dans une apparition qu'il eut de deux saints hommes, dont le premier qui était Onias le grand-prêtre, lui montrant l'autre qui était tout éclatant de gloire, lui dit : « C'est là celui qui aime véritablement ses frères et le peuple d'Israël. C'est Jérémie le Prophète de Dieu, qui prie beaucoup pour ce peuple et pour toute la ville sainte. » Judas vit en même temps Jérémie approcher de lui et lui présenter une épée d'or, disant que c'était un présent que Dieu lui faisait, et qu'avec cela il terrasserait les ennemis de son peuple.

L'Église dans les honneurs qu'elle rend à la mémoire de Jérémie, ne le regarde pas simplement comme les autres Prophètes et prédicateurs de la pénitence ; elle l'honore encore comme un martyr dont la qualité lui a été donnée par les anciens Pères, et surtout comme une figure de Jésus-Christ très-particulière, qu'il a représenté parfaitement dans les mauvais traitements qu'il a reçus jusqu'à la mort de la part d'un peuple ingrat, qui ne pouvait souffrir la vérité qu'il lui annonçait.

Les Orientaux, les Grecs et les peuples qui suivent leur rit, ont choisi tous le premier jour de mai pour célébrer la fête de ce saint Prophète dans leurs églises. Il s'en faisait une solennité particulière à Constantinople, avant sa prise par les Turcs, dans l'église de l'Apôtre Saint-Pierre, près de l'église patriarcale de Sainte-Sophie. C'est ce qui se continue encore, mais selon le rite latin à Jérusalem, où l'on montre une église de son nom à demi ruinée, sur une caverne de trente pas en carré, que l'on dit être la grotte de Jérémie, et près de là un trou que l'on croit avoir été la fosse où ses ennemis l'avaient jeté.

En Occident on s'est réglé sur les Grecs pour le jour destiné au culte de Jérémie, qui se trouve marqué au 1^{er} mai dans tous les martyrologes des Latins, hors les plus anciens du nom de saint Jérôme. Ceux de Bède, d'Adon, et le vieux romain, se contentent de le nommer. Celui d'Usuard mentionne qu'il fut lapidé et enterré à Taphnis. Les pèlerins emportent de la terre de son tombeau, dont on a souvent éprouvé la vertu contre la morsure des aspics. On trouve encore son nom au 26 juin dans quelques calendriers juliens.

Saint Jérémie est très-honoré à Venise, où il y a une église de son nom, avec une confrérie très-nombreuse. C'est de cette ville qu'on a reçu de ses reliques à Prague en Bohême, où elles sont honorées dans la cathédrale avec celles de l'Apôtre saint Jacques.

(BAILLET.)

SAINT ANDÉOL,

MARTYR.

Saint Andéol, disciple de saint Polycarpe, fut envoyé par lui dans les Gaules, où il prêcha l'Évangile à Carpentras et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois au bourg de Bergoïate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder, sous l'invocation du saint Martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale ; c'est celle de Saint-André-des-Arcs. Elle reconnaissait saint Andéol pour son premier patron.

SAINT ACHE ET SAINT ACHEUL.

MARTYRS.

Ces deux Saints dont le culte est assez répandu dans la Picardie, étaient frères et professaient la foi chrétienne. Ache, en latin *Acius* et Acheul (*Aceolus* ou *Achelous*), souffrirent le martyre à une lieue d'Amiens, vers l'an 290, sous Dioclétien. Des miracles ayant signalé leurs saintes reliques, on bâtit une église sur le lieu que leur supplice rendait vénérable. On raconte que depuis lors jusqu'à saint Salve, onzième évêque d'Amiens, le village où reposaient les reliques de saint Acheul était en quelque sorte le centre du diocèse d'Amiens, puisque l'église de Saint-Acheul en était comme la cathédrale. Le bourg de Saint-Acheul est toujours un lieu de pèlerinage fréquenté.

SAINTE GRATE,

VEUVÉ.

Cette vierge illustre, issue de noble race, naquit à Bergame, en Italie, en 247. Lupus son père était gouverneur de cette ville; Alexie sa mère mit tous ses soins à l'élever dans les plus purs principes de l'honneur et de la vertu : lui ayant donné le beau nom de *Grata*, c'est-à-dire gracieuse, elle voulut la rendre digne de le porter.

Elle grandit réellement vêtue de toutes les grâces du corps, et remplie de celles de l'esprit et du cœur ; aussi fut-elle de bonne heure admirée et recherchée : plusieurs, et des plus merveilleux partis, aspirèrent à sa main. La jeune fille eût bien désiré n'en admettre aucun : ses vœux tendaient uniquement à s'unir au Seigneur ; mais ils ne furent pas entendus. Ses parents, — sans qu'elle osât protester contre leur volonté, dont elle s'était fait toujours une loi, — la donnèrent en mariage à un prince de la Germanie ; mais le Seigneur, qui connaissait les vœux de son humble et pure Servante, voulut que son mari vint à mourir, avant la consommation du mariage, et lui conserva ainsi le plus précieux des trésors, qu'elle résolut de conserver à jamais.

Grate était fort instruite dans les lettres humaines ; elle ne l'était pas moins dans les divines, sa science aidait à sa foi ; aussi la conserva-t-elle intacte au milieu des périls d'une ville encore presque toute païenne. Et cette foi fut agissante : nourrie par la prière et les Sacrements, elle porta la pieuse Vierge aux bonnes œuvres de toute sorte. Jamais le monde ne pénétra dans son âme, dont le ciel avait pris possession et qui était embrasée du divin amour. Son bonheur et ses délices étaient à réciter les Psaumes de David, et à méditer les saints Évangiles.

Héritière d'un riche patrimoine, après la mort de ses parents, demeurée seule et maîtresse d'elle-même, elle employa tout son temps et tous ses moyens en œuvres de charité, soulageant les membres de Jésus-Christ, qui sont les pauvres, donnant autour d'elle l'exemple de toutes les vertus, et attirant à la foi par ses pieux discours les âmes qu'elle arrachait aux démons. Elle appre-

nait avec une incroyable joie les combats et les victoires des Martyrs, si nombreux en ces temps de persécution, et son bonheur était de mettre ses soins à consoler et à encourager les victimes des tyrans païens.

Il advint qu'un des officiers de la légion Thébéenne, nommé Alexandre, qui avait échappé par la fuite au massacre de ses compagnons d'armes et de foi, par le glaive du cruel Maximien, chercha un refuge dans la ville de Bergame, avec quelques soldats de sa suite. Grate leur offrit une généreuse hospitalité, et les fit accueillir par ses gens, comme des exilés pour la cause du Christ. Alexandre était de tout point digne des Martyrs qui avaient succombé dans Agaune; échappé au martyre, il devint un apôtre; instruit des lettres grecques et latines, parfaitement versé dans la science de la religion, d'une fidélité à l'épreuve dans tous ses devoirs, brûlant du désir d'amener les âmes à Dieu il se mit à prêcher l'Évangile, et il ébranla bientôt la foule, amenant un grand nombre de païens au Baptême. La vierge Grate eut une part considérable dans les travaux de ce fructueux apostolat.

Les païens ne tardèrent pas à s'ameuter contre cet étranger qui venait porter le trouble dans leur ville, diviser les familles et enseigner à vénérer un autre Dieu que les dieux de l'empire. Ils le dénoncèrent aux magistrats, et il fut arrêté avec les compagnons de son zèle. Jetés en prison, puis sommés de sacrifier aux idoles, ils furent, à leur refus, condamnés à avoir la tête tranchée. Grate vint, avec ses serviteurs, enlever les corps des Martyrs, sans rien craindre des suites de sa sainte hardiesse; elle les fit embaumer, puis ensevelir honorablement.

Sans redouter les persécuteurs, usant de l'influence que ses grands biens et sa position sociale lui avaient acquise, la vertueuse Grate encourageait les fidèles à demeurer fermes dans la foi, et les fortifiait dans la piété par ses exemples et par ses paroles. Elle fit élever trois oratoires en différents centres de la ville, pour aider au culte du vrai Dieu. Ses larges et abondantes aumônes, ses libéralités envers les malheureux, faisaient sans doute fermer les yeux aux autorités locales, sur ses manques

d'égards pour les édits impériaux, si sévères alors contre les Chrétiens. Elle avait fait bâtir un vaste hôpital, où on soignait une foule de malades et d'infirmes, où elle-même allait les servir, les panser de ses nobles mains, retourner leurs grabats, les consoler et enfin les ensevelir. Cet hôpital, où étaient reçus indifféremment les infirmes, sans autre égard que leurs maux, était devenu un champ d'apostolat, et combien d'âmes y trouvaient une guérison qu'elles ne cherchaient pas, la guérison d'une maladie qu'elles ignoraient, la lèpre du péché. La charité de cette mère des malheureux la poussait à se dépouiller de tous ses trésors ; aussi avait-elle coutume de dire : « Nous n'avons rien apporté en venant en ce monde, nous n'emporterons, en en sortant, rien de ces choses caduques et périssables. »

La beauté des âmes attirait les soins de la pieuse vierge beaucoup plus que les misères du corps : elle ne pouvait manquer de favoriser l'ardeur des filles chrétiennes dans les voies de la vertu, surtout dans celles d'une inviolable pureté. Elle avait formé une société de vierges choisies dont elle était vraiment la mère, et qui vivaient, mortes au monde, en une maison qu'elle leur avait donnée, et où elle aimait de vivre au milieu d'elles, en toute humilité, en toute pauvreté, en toute vertu.

Parvenue à l'âge de soixante-dix ans, comblée de vertus et de mérites, la vertueuse Vierge tomba dans une maladie grave, et ce fut le terme de sa vie et de ses travaux. Elle mourut le premier jour de mai de l'an 307 : sa mémoire est demeurée illustre dans la ville de Bergame. En 1027, ses reliques furent transportées dans l'église des religieuses de Sainte-Marie.

(CHAP. I.)

SAINT AMATEUR OU AMATRE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Amateur naquit à Auxerre, d'une des meilleures familles du pays, du temps de l'empereur Constance, et fut élevé avec grand soin sous la discipline de l'évêque saint Valérien. Ce Prélat voyant que toutes les inclinations de l'enfant se tournaient à la vertu, et admirant les grâces dont Dieu l'avait prévenu par sa

miséricorde, comprit qu'il était destiné à quelque chose de grand. Il s'appliqua dans cette vue à le former par ses instructions et par ses bons exemples, pour tâcher de le rendre digne de Dieu, au service duquel il espérait de le pouvoir consacrer, en l'attachant au ministère de son Église. Mais l'avantage, où si on le veut, le malheur qu'avait Amateur d'être fils unique, pensa ruiner toutes les mesures de cette sainte éducation. Car ses parents impatientes de le voir en âge de pouvoir être marié, et de leur donner une postérité ¹, lui trouvèrent un parti sortable, et sans consulter ses désirs, ils le flancèrent à une jeune fille de Langres, nommée Marthe, aussi riche et aussi bien élevée que lui. Le jour des noces étant venu, les époux furent conduits à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale de l'évêque Valérien qui, malgré ses premières intentions et celles d'Amateur, fut obligé d'acquiescer à la volonté des parents. Mais ce Prélat qui était déjà fort vieux, ayant pris un endroit pour un autre dans son manuel, soit par inadvertance, soit par une disposition secrète de l'Esprit de Dieu, dit l'oraison destinée pour la consécration au service de Dieu, au lieu de celle qui était pour la consécration des époux. Comme il prononçait fort bas, il n'y eut qu'Amateur et Marthe qui l'entendirent. Lorsqu'à l'entrée de la nuit ils se virent seuls dans la chambre, Amateur demanda à son épouse si elle avait entendu la prière de l'Évêque, et si elle y avait compris quelque chose. « Je ne l'ai que trop bien entendue, répondit Marthe, et je ne suis pas encore revenue de la frayeur que j'en ai eue. — Soyez persuadée, répondit l'époux, que ce n'a point été une bévue de l'évêque, mais un trait de la providence de Dieu, qui a eu la bonté de nous faire connaître sa volonté. Il ne tiendra qu'à vous que nous l'exécutions avant de nous engager plus avant, et que nous profitons de la liberté qui nous reste. — Marthe répondit que puisqu'il y consentait, c'était de tout son cœur qu'elle se donnerait à Dieu, et qu'elle lui consacrerait avec joie sa virginité, puisqu'elle le voyait si bien porté à le servir dans le célibat.

¹ L'an 364.

Ils passèrent quelques jours ensemble sans faire éclater leur résolution. L'évêque saint Valérien vint à mourir, et soit qu'ils eussent le consentement de leurs parents, soit qu'ils fussent délivrés d'eux, ils allèrent trouver le nouvel évêque Hellade, Amateur pour recevoir la tonsure cléricale, Marthe pour lui demander le voile sacré. Quelques années après, Amateur fut élevé au diaconat, dans le ministère duquel il fit paraître le zèle qu'il avait pour la discipline, au sujet d'une jeune dame nouvellement convertie. Cette dame au sortir des fonts baptismaux, avait été avertie de se préparer à la célébration de la grande fête de Pâques, par une séparation volontaire de quelques nuits d'avec son mari, quoique encore païen, et de quitter les ornements superbes dont elle avait coutume de se parer, lorsqu'elle viendrait au service divin. Elle ne fit ni l'un ni l'autre, quoique ce fût une pratique établie dans l'Église. Elle vint se présenter toute brillante d'or et de pierreries à la Sainte Table, et y reçut le Corps de Jésus-Christ, mais lorsque pour achever la communion, elle voulut aller boire le calice sacré, Amateur qui le distribuait aux fidèles la repoussa, et lui fit une réprimande sur la faute qu'elle avait faite, et qui lui attirait cette exclusion.

Après la mort de l'évêque saint Hellade, il fut choisi tout d'une voix par le peuple et le clergé de l'Église d'Auxerre pour remplir sa place vers l'an 388, et l'on vit bientôt la justification d'un si bon choix dans l'exercice de toutes les vertus épiscopales, qui avaient leur fondement sur une humilité profonde, et qui étaient animées d'une foi vive et d'une charité ardente. Mais Dieu permit qu'au bout de trois ans sa fidélité fût éprouvée par la calomnie, qui attaqua sa réputation sur la pureté de ses mœurs. Son innocence triompha aisément parmi son peuple, et la confusion que reçurent les calomniateurs, dont les chefs étaient les premiers diacres de son Église, Licine et quelques autres clercs, contribua beaucoup à remettre les esprits difficiles dans le devoir, et ne servit qu'à augmenter la confiance et l'affection que le troupeau avait pour son pasteur.

Notre Saint travaillant sans cesse à la sanctification des autres et à la sienne par l'instruction, la prière et l'exemple de sa vie.

ne trouva plus de difficulté considérable dans la conduite de son peuple durant tout le cours de son épiscopat. Il eut néanmoins quelques peines à souffrir de la part du gouverneur d'Auxerre, qui, bien que chrétien de profession, et honnête homme aux yeux du monde, vivait d'une manière séculière qui n'était point assez d'édification pour les fidèles. Comme ce gouverneur, appelé Germain, se plaisait extrêmement à la chasse, il faisait attacher les têtes des cerfs, des loups et des sangliers qu'il y prenait, à un grand arbre qui était au milieu de la ville. Le Saint voyant que cela renouvelait les idées de l'ancienne idolâtrie du lieu, et causait quelque superstition parmi le peuple, le pria souvent de faire couper l'arbre ; mais n'ayant pu l'obtenir de lui, il épia l'occasion de son absence, fit abattre l'arbre qui donnait sujet au scandale, et jeter toutes les têtes qui pendaient à ses branches. Germain ayant appris ce qu'avait fait l'Évêque, entra dans une colère furieuse contre lui, jusqu'à le menacer de le tuer. Saint Amateur ne se jugeant pas digne de la gloire du martyre, n'eut garde de tenter Dieu : il crut devoir céder à cet emportement, et pour laisser passer le chagrin du gouverneur, il se retira à Autun, en priant pour son persécuteur.

Ayant connu là par une révélation divine que sa fin était proche, et que Germain, gouverneur d'Auxerre, était celui que la Providence lui destinait pour successeur, il songea à l'engager dans le clergé. Mais comme Germain était revêtu d'une charge importante, il fallait obtenir l'agrément de la cour. Saint Amateur alla le demander à Jules, préfet des Gaules, qui demeurait à Autun.

Son historien particulier, Étienne Africain, nous apprend quelques circonstances de ce voyage. Saint Amateur traversant une forêt, les paysans qui le reconnurent pour un évêque au petit-reliquaire qu'il portait au cou, lui frayèrent un chemin. Le Saint bénit leur nourriture et guérit un malade par le signe de la Croix. Ce miracle lui attira les acclamations de toute la contrée. Non loin de là, il rencontra un riche habitant de la ville d'Alise, nommé Suffronius, qui faisait la recherche d'une certaine quantité d'argenterie qu'on lui avait enlevée. Ce seigneur se

joignit au saint Évêque qui le consola, et lui donna l'espoir d'une prompte restitution. Les voleurs furent en effet rencontrés à trois milles de là, et la restitution fut faite comme le Saint l'avait prédit. Il détermina Suffronius à leur pardonner et à leur faire seulement promettre sur le tombeau de saint Andoche et de saint Thyrese, qu'ils changeraient de vie. Cette circonstance nous apprend que la rencontre se fit dans le voisinage de Saulieu, où était ce tombeau de nos saints apôtres.

Saint Amateur, approchant d'Autun, y fut reçu avec une grande pompe ; l'évêque, saint Simplicie, alla au devant de lui avec son clergé, et le préfet Jules avec ses officiers. Le lendemain, saint Amateur ayant fait demander audience au préfet, ce religieux magistrat s'avança pour le recevoir, et commença par lui demander sa bénédiction. Le saint Évêque, après la lui avoir donnée, lui parla ainsi : « Dieu m'a fait la grâce de m'apprendre le jour de ma mort, et comme personne n'est plus propre à gouverner mon Église que l'illustrissime Germain, selon que le Seigneur a daigné me le révéler, je prie votre celsitude de m'accorder la permission de le tonsurer. — Le préfet lui répondit : Quoiqu'il soit nécessaire à notre république, cependant puisque le Seigneur se l'est choisi, ainsi que votre béatitude me l'assure, je vous déclare que je ne puis aller contre l'ordre de Dieu. »

Ayant donc obtenu sa demande, saint Amateur se disposa à revenir à Auxerre, comblé de joie. Mais quelques monuments nous apprennent que l'évêque d'Autun le retint encore un peu de temps, pour la dédicace d'un oratoire élevé anciennement sur le tombeau de saint Symphorien. Les deux évêques revenant de la cérémonie de la dédicace, rencontrèrent trois lépreux qu'ils guérèrent par des onctions d'huile bénite, et en leur faisant boire de l'eau du Jourdain, que l'on disait avoir été apportée de la Palestine par le saint évêque Rhétice. Saint Amateur emporta quelques reliques du saint Martyr, et les déposa près d'Auxerre dans un oratoire du Mont-Artre, qui prit le nom de Saint-Symphorien. Peu après, sentant la mort approcher, il se fit porter à l'église. A peine l'eut-on placé sur le trône épiscopal, qu'il expira le 1^{er} mai 418.

SAINT ORENS OU ORIENCE,

ÉVÊQUE D'AUCH.

Saint Orient ou Oriençe, que nous appelons communément saint Orens, gouvernait l'Église d'Auch en Gascogne, du temps de Valentinien III, lorsque ce pays était sous la domination des Visigoths. Il eut beaucoup à travailler et à souffrir pour la conversion des infidèles, dont il y avait encore grand nombre au pied des Pyrénées, et pour celle même des ariens, dont l'hérésie était appuyée de l'autorité et de la faveur du prince. C'est tout ce que nous trouvons de plus vraisemblable dans ce que l'on a écrit de ce saint Évêque, outre la légation qu'on croit qu'il entreprit en l'an 439, avec quelques autres évêques catholiques, pour son roi Théodoric, quoique arien, auprès d'Aétius, général des Romains, pour traiter de la paix. Sa mémoire a toujours été en très-grande vénération dans la ville d'Auch, qui l'a choisi pour son patron. On bâtit longtemps après sa mort une église en son honneur sur son tombeau, avec un monastère qui fut donné depuis à la Congrégation de Cluny. Son corps y a toujours été conservé avec beaucoup de soin et de dévotion. On ne voit pas qu'on ait souffert aucune distribution de ses reliques, si ce n'est qu'on en donna l'an 1354, une partie à la ville de Toulouse, qui lui rendit depuis ce temps un culte solennel dans la chapelle ou l'église des religieux de Sainte-Croix, que l'on dédia sous son nom. Il n'y a presque point de martyrologe, depuis les anciens attribués à saint Jérôme et celui d'Usuard jusqu'au Martyrologe romain, qui ne fasse mention honorable de lui : quelques-uns au 4 mai, d'autres au 14 du même mois, et même au 12 de juillet ; mais la plupart au 1^{er} de mai, que l'on regarde comme le jour de sa mort.

SAINT SIGISMOND,

ROI ET MARTYR.

Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne, abjura publiquement l'hérésie d'Arius, et se réunit à l'Église catholique vers l'an 513. Sigéric, son fils, et petit-fils de Gondebaud, imita bientôt cet exemple, et saint Avit de Vienne fit au peuple une

homélie à ce sujet. Le seul titre qui nous en reste nous apprend qu'une princesse, fille de Sigismond, avait été réconciliée à l'Église le jour précédent; c'est apparemment celle qui fut mariée à Thierry, roi d'Austrasie. Dès que Sigismond eut abjuré l'hérésie, il entreprit le voyage de Rome, pour vénérer les tombeaux des saints Apôtres et rendre ses respects au Chef visible de l'Église, à laquelle il avait eu le bonheur de se réunir. Le Pape Symmaque reçut ce prince avec des honneurs proportionnés à la joie que lui causait sa conversion. Il lui fit présent de plusieurs reliques, et, lui parlant avec la bonté et l'autorité d'un père, il lui donna de salutaires avis, qui ne furent pas moins bien reçus que les présents. Sigismond, à son retour, en témoigna sa reconnaissance dans une lettre au Pape, qui fut dictée par saint Avit, et portée par le diacre Julien. Il y nomme Symmaque le Prélat de l'Église universelle; il attribue sa conversion aux prières de ce saint Pontife, le remercie des avis paternels qu'il lui avait donnés de vive voix, et le prie de lui envoyer des reliques de saint Pierre, parce qu'il n'avait pu refuser à diverses églises une bonne partie de celles qu'il avait apportées de Rome¹. Quoique Gondebaud demeurât dans son hérésie, il ne paraît pas avoir désapprouvé la conversion de son fils; du moins elle ne l'empêcha pas de l'associer à son royaume de son vivant. Sigismond tenait sa cour à Genève. Il donna ses premiers soins à purger cette ville, qui était dès lors comme un asile, non-seulement pour les ariens, mais encore pour les autres hérétiques et schismatiques, ainsi que nous l'apprenons d'une lettre de saint Avit. Saint Maxime, évêque de Genève, anima et soutint le zèle de ce prince; il lui conseilla de faire rebâtir et augmenter le monastère d'Agaune en l'honneur des saints Martyrs de la légion thébéenne.

La première femme de Sigismond étant morte, il en épousa une seconde qui ne paraît pas avoir été d'une naissance pareille. La mésintelligence se mit bientôt entre le beau-fils et la belle-mère. Un jour de fête, Sigéric, reconnaissant sur sa marâtre les

¹ *In test. Avit.*, epist. XXVII.

vêtements de sa mère, lui dit avec aigreur : « Vous n'étiez pas digne de porter ces vêtements de votre maîtresse, c'est-à-dire de ma mère. » La marâtre fut outrée de ce reproche. Afin de se venger, elle mit tout en œuvre pour faire accroire à son mari que son fils, comptant sur l'appui de son aïeul, Théodoric, conspirait contre sa couronne et sa vie. Sigismond, trop crédule, donna ordre d'étrangler son fils, après l'avoir fait enivrer dans un repas. A peine l'ordre est-il exécuté, que le père s'en repent et se jette sur le cadavre de son fils, versant des larmes amères. Un vieillard de sa cour lui dit : « Ce n'est pas sur votre fils que vous devez pleurer ; son innocence est connue ; c'est sur vous-même, qui vous êtes souillé du plus cruel infanticide. » Sigismond suivit ce conseil ; il se retira au monastère d'Agaune, pour expier son péché par les larmes et les jeûnes dans cette sainte solitude. Prosterné devant les tombeaux des saints Martyrs de la légion thébéenne, il demanda instamment à Dieu qu'il ne différât point après sa mort de le punir de son crime, mais qu'il lui en fit porter la peine en cette vie plutôt qu'en l'autre. Il parut bientôt qu'il avait été exaucé.

Les fils de Clovis, roi de France, marchèrent contre Sigismond, qui fut entièrement défait. Dans la déroute il se sauva sur une montagne, où il vécut quelque temps caché, adorant la main qui le frappait. Ayant appris que les Francs étaient maîtres de la Bourgogne et le faisaient chercher de toutes parts, il se coupa les cheveux et prit l'habit de moine. Il voulait se retirer au monastère d'Agaune ; mais afin que rien ne manquât de ce qui pouvait rendre sa disgrâce plus sensible, il fut trahi par quelques-uns de ses sujets et livré à Clodomir, qui l'emmena prisonnier à Orléans, avec sa femme et deux jeunes princes, Gisclades et Gondebaud.

Aussitôt après la retraite des fils de Clovis, Godemar, frère de Sigismond, ramassa les débris de l'armée bourguignonne et reprit sans peine la Bourgogne. A cette nouvelle, Clodomir se disposa à marcher pour la reconquérir, et, dans la colère qui le transportait, il forma le dessein de faire mourir Sigismond, sa femme et les deux princes, ses enfants, avant que de quitter

Orléans. Un Saint, Avit, qui était alors abbé de Micy, après saint Maximin, ayant appris cette cruelle résolution du roi, alla le trouver et lui dit : « Si, par égard pour Dieu, vous changez votre dessein et que vous ne laissiez pas mettre à mort ces personnes, Dieu sera avec vous et vous remporterez la victoire; mais si vous les faites mourir, vous serez livré à vos ennemis et périrez de même; il vous sera fait à vous, à votre femme et à vos enfants, ce que vous aurez fait à Sigismond, à sa femme et à ses enfants. » Clodomir méprisa cet avertissement et répondit que c'était une sottise de laisser des ennemis derrière soi pour aller en combattre d'autres, de manière à être pris entre les deux. Le plus sûr moyen de vaincre était de tuer d'abord l'un pour accabler l'autre plus facilement. Il fit donc mourir aussitôt Sigismond, sa femme et ses deux enfants. L'exécution se fit l'an 524, à Columelle, sur les confins de l'Orléanais et de la Beauce, et les corps furent jetés dans un puits, qui fut nommé le puits de Saint-Sigismond, et, par contraction, Saint-Simond.

La vie pénitente que mena ce prince depuis son péché, la foi avec laquelle il osa demander à Dieu, et la soumission avec laquelle il accepta, pour l'expiation, les plus humiliantes tribulations, et surtout la mort injuste qu'il souffrit, l'ont fait honorer dans l'Eglise comme un martyr, suivant l'usage assez ordinaire de ce temps-là, de donner cette qualité aux personnes vertueuses mises à mort injustement. Il y avait trois ans que son corps, celui de sa femme et de ses enfants étaient dans le puits où ils avaient été jetés, lorsque l'abbé d'Agaune pria un seigneur bourguignon de les demander au prince Théodebert, fils du roi Thierry. Il les obtint, et on les porta, en chantant des psaumes depuis Orléans jusqu'à Agaune, où ils furent enterrés dans l'église de Saint-Jean l'Évangéliste. Les miracles que Dieu opéra au tombeau de saint Sigismond le rendirent de jour en jour plus célèbre. L'Eglise fait la fête de ce saint roi le 1^{er} de mai ¹.

(ROHRBACHER).

¹ Greg. Tur., l. III. *Acta SS.*, 1 maii.

SAINT AFRICAÏN OU AFFRIQUE,

ÈVÈQUE DE COMMINGES.

La vie de saint Africain est tirée d'un ancien office de ce Saint qui comprenait des leçons, des hymnes et une prose. Cet office a été composé vers le xiv^e siècle, sur des documents qui se sont perdus. Parmi ces documents, il existait, dit-on, un livre des nombreux miracles du Saint : ce livre aurait été brûlé dans un incendie. Il y a bien des points obscurs dans la vie de ce Saint, pour laquelle, d'ailleurs, des documents plus authentiques seraient à désirer. On n'est même pas certain du nom de la ville dont il devint évêque. Les anciens documents appellent cette ville *Lugdunum* ; or il y a trois villes épiscopales de ce nom dans les Gaules : *Lugdunum Clavatum*, Laon ; *Lugdunum Secusianorum*, Lyon ; et *Lugdunum Convenarum*, Comminges ; et on doute laquelle des trois est le siège de notre Saint. Les plus fortes probabilités sont cependant pour Comminges.

Saint Africain, ou Affrique, ou Fric (*Africanus*), naquit, dans le vi^e siècle, en Bourgogne, du sang illustre des princes de ce pays, de cette race qui avait donné sainte Clotilde à la France. Il fut élevé avec soin dans la science de la religion ; son éducation fut même confiée à saint Patient, évêque de Lyon. Sous un tel maître, il fit de rapides progrès dans la vertu, comme dans les sciences ecclésiastiques, et il mérita d'être élu évêque de Comminges, près des Pyrénées.

Ce choix était plutôt un fardeau qu'un honneur, surtout à cette époque où l'arianisme avait failli étouffer la religion chrétienne. Le midi de la France, et particulièrement les provinces voisines de l'Espagne étaient infectées de cette hérésie ; elles en étaient même devenues le boulevard dans les Gaules ; les Visigoths ariens, refoulés par Clovis et ses successeurs, maintinrent leur domination encore quelque temps dans ces contrées. Aussi saint Africain ne put-il jouir longtemps de la paix dans son Église : les ariens, furieux du bien qu'il opérait dans son troupeau par ses prédications et sa sainteté, le forcèrent de s'éloigner de Comminges.

Le Saint, dit la légende, se rendit à Rome avec quelques autres évêques, et prit la parole dans l'assemblée du sénat, en grande partie arien, avec une éloquence remarquable. Cette fermeté, que les menaces ne purent ébranler, lui valut les honneurs de la prison. Le lendemain, il comparut de nouveau devant l'auguste assemblée, et fit entendre la parole de Dieu avec le même courage et la même liberté. Il fut alors publiquement battu et condamné à l'exil.

Il retourna donc dans les Gaules, se rendit à Poitiers, pour y saluer le tombeau de saint Hilaire, dont il était le digne émule, et y séjourna quelque temps. Mais le saint évêque, dévoré d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ne pouvait se résigner à l'inaction. Poussé par l'Esprit-Saint, il se dirigea du côté des Ruthènes, et parvint dans le Vabrais, dont les habitants étaient ariens pour la plupart, quelques-uns même encore idolâtres.

La force de sa parole, et plus encore le charme de ses vertus, eurent bientôt changé ce pays hérétique en une terre sainte. De tout côté le peuple se convertissait et témoignait la plus grande vénération à son saint Apôtre. Saint Africain consacra une église en l'honneur de saint Saturnin, sur les bords de la rivière de Sorgue ; dans un lieu nommé Curie (*vicaria Curiensis*), qui devint dans la suite la petite ville de Saint-Affrique.

Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par des miracles éclatants. Un jour, pendant que le prélat célébrait les saints Mystères dans l'église de Saint-Saturnin, au moment de la Communion, les habitants virent apparaître un nimbe éclatant au-dessus de sa tête, comme une couronne de feu.

Le saint évêque, plein de charité pour les pauvres, leur donnait le peu qu'il avait, et se réservait à peine le strict nécessaire. Un jour, un misérable voulant tourner le Saint en dérision, s'approcha de lui, tenant sa main tordue, comme si elle était paralysée et lui demandant l'aumône. Dès qu'il l'eut reçue, il s'en alla en raillant le prélat de sa simplicité. Mais il reçut le châtiment qu'il méritait, et tout à coup Dieu frappa ses deux mains de paralysie. Confus et repentant, il retourne vers le Saint, lui

confesse sa faute et lui fait part de sa punition miraculeuse. Celui-ci l'accueille avec bonté, et, ayant élevé ses yeux au ciel, remercie son divin Maître de la protection dont il ne cesse de le couvrir, et le supplie de rendre à ce misérable repentant l'usage de ses mains. Après cette prière, il fait le signe de la Croix sur l'infirmes, et aussitôt celui-ci recouvre la santé du corps et reçoit en même temps la guérison de l'âme.

Pendant un hiver, la Sorgue grossit tellement qu'elle déborda, et le passage d'une rive à l'autre devint impossible. Un imprudent eut cependant la témérité de vouloir traverser la rivière sur sa nacelle. Mais il fut emporté par le courant; la barque fut coulée à fond, et lui-même fut précipité dans les flots. Il demeura au fond d'un gouffre, et il était sur le point de périr, lorsqu'il invoqua mentalement le secours du saint évêque. Aussitôt il se sentit porté sur la rive par une force invisible, et il s'empressa de courir à l'église, pour rendre grâces à Dieu et à son saint serviteur.

Ces miracles étaient représentés sur d'antiques tapisseries qu'on voyait dans le siècle dernier, et sur un vieux bassin de cuivre émaillé. Tous ces prodiges, et bien d'autres dont la mémoire s'est perdue, convertirent le pays tout entier et le purgèrent de l'hérésie qui l'infestait.

Le saint évêque n'eut pas la consolation de revenir sur son siège; il mourut, le 1^{er} mai, dans un âge très-avancé, au milieu du peuple qu'il venait d'évangéliser. Le pays qu'il avait arrosé de ses sueurs fut le dépositaire de ses restes sacrés. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Saturnin, et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Le jour de sa mort se célébrait le 1^{er} mai, l'invention de ses reliques, le 15 janvier, et leur translation, le 8 février.

L'invention de son corps vénérable se fit avant le ix^e siècle, puisque, d'après un acte daté de l'an 878, on conservait à Albi une relique du corps de saint Africaïn et un fragment de son tombeau, dans une église consacrée à ce Saint. Le bourg de Curie prit bientôt le nom de son saint patron, et devint la ville de Saint-Affrique. Une église plus vaste y fut construite en l'honneur du

saint évêque, avant l'an 1214, ou sûrement avant l'an 1261, d'après divers actes reproduits par les Bollandistes. Les reliques du Saint y furent transférées à cette époque, et c'est probablement de cette translation qu'on faisait autrefois la fête, le 8 février.

Le culte de saint Africain devint alors très-célèbre dans ce pays, et de nombreux miracles recompensèrent la foi de ce bon peuple. De mémoire d'homme, on n'avait vu tomber sur la ville de Saint-Affrique ni la foudre ni la grêle ; et on attribuait cette préservation à la protection du saint Patron. C'est ce qui est attesté par des personnes dignes de foi, dans un acte du xiv^e siècle.

La religion et la piété devinrent si florissantes dans cette ville, que Raymond d'Olargues, second évêque de Vabres, y érigea, l'an 1340, une société de quarante prêtres, tous natifs de la ville. Le vicaire ou chef de cette association, Jean de Pierre, fut élu évêque de Vabres, le siècle suivant. L'église de Saint-Affrique menaçait ruine ; ce prélat la fit rebâtir tout entière, et lorsqu'elle fut presque achevée l'an 1427, il y transféra les reliques du saint Patron renfermées dans une châsse d'argent, et les plaça derrière le maître-autel, en un lieu élevé.

Les actes de cette époque témoignent des miracles qui s'opéraient fréquemment par l'intercession du Saint, et des nombreux ex-voto déposés par la reconnaissance dans son église. Le Pape Eugène IV, dans une bulle datée de l'an 1440, fait lui-même l'éloge de la vénération des habitants de Saint-Affrique pour les reliques de leur Saint, et mentionne les nombreux miracles opérés par son intercession.

Quatre ans après, le même Pontife voulant rendre hommage aux mérites et aux miracles éclatants de saint Africain, transforma la société des quarante prêtres de la ville en une collégiale de vingt-deux chanoines, avec plusieurs dignitaires, et chargea Jean, natif de Saint-Affrique, et abbé de Saint-Tibère, dans le diocèse d'Agde, de pourvoir à cette institution et de lui en adresser un procès-verbal.

L'an 1471, des voleurs sacrilèges, pleins de convoitise pour les riches présents et les tissus précieux dont la piété des fidèles

avait orné l'église de Saint-Africain, les enlevèrent pendant la nuit. Mais par une permission miraculeuse de Dieu, ils ne purent ni fuir ni se cacher; ils furent surpris le lendemain dans leur immobilité, et condamnés à être pendus.

De riches reliquaires furent donnés par les fidèles, pour renfermer les restes vénérables du Saint, entre autres un bras d'argent d'une grande valeur et une magnifique châsse de même matière incrustée de pierreries. Il existait aussi derrière le maître-autel un tombeau de pierre artistement sculpté et porté sur quatre colonnettes très-élancées, dans lequel on conservait les principales reliques du Saint.

Les huguenots ayant envahi cette contrée, en 1562, pillèrent l'église de Saint-Affrique, brisèrent le tombeau du Saint, s'emparèrent des châsses précieuses et jetèrent les reliques dans un puits voisin de l'église. Les chanoines, privés de leur trésor et désireux de se procurer d'autres reliques du saint patron, s'adressèrent au prieur de Mirepoix, près de Toulouse, à qui ils avaient fait don, en 1512, de quelques reliques de leur Saint, et le prièrent de leur en céder une partie. Il y consentit, et les chanoines ayant reçu ces précieuses parcelles, le 2 août 1605, les renfermèrent dans une châsse d'argent, avec quelques autres qu'ils avaient déjà reçues, le 26 avril de cette même année, de l'église de Saint-Africain, à Albi.

La fête de ce Saint se célèbre aujourd'hui le 28 avril, dans le diocèse de Rodez. (L. SERVIÈRES, *Les Saints du Rouergue.*)

SAINT MARCOUL.

ABBÉ.

Saint Marcou, ou plus exactement Marcou, en latin *Marculphus*, naquit à Bayeux au v^e siècle, d'une famille noble et riche. Il se montra de bonne heure plus occupé de plaire à Dieu que de briller dans le monde. Il fut fait prêtre par l'évêque de Contances et se mit à évangéliser les campagnes, où il fit un bien immense. Puis il fonda dans le Cotentin le monastère de Nanteuil, dont il fut le premier abbé. Il avait conquis par ses prières et ses austérités le don des miracles, lorsqu'il mourut en l'an 558. Il fut in-

humé dans son monastère de Nanteuil, par saint Lô, évêque de Coutances ; et cent ans après, saint Ouen, évêque de Rouen, leva ce corps saint, et l'exposa à la vénération publique. Des miracles nombreux l'honorèrent alors et attirèrent des foules de chrétiens des alentours et de Rouen même. Mais vers l'an 905, les invasions des Normands obligèrent les moines de Nanteuil à mettre les reliques de leur Saint en sûreté. Ils l'emportèrent à Corbény ou Corbigny, qui était une résidence royale à quatre lieues de Laon. Charles le Simple y tenait alors sa cour, avec la reine Frédérune sa femme. Non-seulement ce prince et cette princesse reçurent bien les religieux et les reliques, mais ils se décidèrent à leur abandonner leur palais ; ils en firent un prieuré, qu'ils soumirent à l'abbaye de Saint-Remi de Reims.

Les évêques de Normandie consentirent à y laisser les reliques de saint Marcoul. Elles y firent des miracles nombreux, surtout dans la guérison des écrouelles.

Nos rois, qui s'étaient réservé le patronage de ce sanctuaire, prirent dès lors l'habitude de s'en aller, après leur sacre, de Reims à Corbény, pèlerins de saint Marcoul, et d'y faire une neuvaine, en reconnaissance de la grâce qui leur était accordée par l'intercession du Saint, de guérir les écrouelles. Saint Louis y érigea, lorsqu'il y vint, une célèbre confrérie où il se fit inscrire le premier, et qui donna lieu à l'érection de plusieurs autres, principalement dans les lieux où l'on avait quelques parcelles des reliques de saint Marcoul.

Quelque temps après saint Louis, les rois de France qui ne pouvaient pas, à cause de leurs occupations, faire la neuvaine, la faisaient faire par un de leurs aumôniers ; et après leur sacre ils touchaient les scrofuleux en disant : « Le roi te touche ; Dieu te guérisse ! » Ils accompagnaient ces paroles du signe de la Croix. Charles X, le dernier de nos rois qui ait été sacré, observa pieusement cette coutume ; un de ses aumôniers avait fait la neuvaine.

Le don de guérir les écrouelles avait été accordé aux rois de France, depuis le saint roi Robert, disent les uns, plus anciennement, disent les autres. François I^{er} étant à Marseille pour le ma-

riage de son fils Henri II, toucha et guérit plus de cinq cents personnes malades des écrouelles ; c'est ce que rapporte Ruffi dans son *Histoire de Marseille*, au livre VII. Nos rois ont fait souvent ces guérisons, mais après en avoir sollicité le privilège à saint Marcoul.

Or les rois d'Angleterre ont prétendu comme rois de France, car ils prenaient ce titre, qu'ils n'ont abandonné que sous le premier empire, ont prétendu avoir le don de guérir les écrouelles en les touchant. La reine Elisabeth, à son avènement, se fit présenter les écrouelleux et fit sur eux un signe de Croix avec une médaille d'or, mais sans les toucher de ses doigts ; et les malades se retirèrent en se faisant de mutuelles félicitations sur les schellings neufs qu'ils avaient reçus.

Quelques-unes des reliques de saint Marcoul ont été données à l'église de Saint-Étienne de Troyes, à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, à l'église des Carmes de la place Maubert, à Paris (elle a été démolie pendant la Révolution), à l'église de Mantes, où l'on croyait avoir le corps entier, parce que la part que cette ville a eue était mêlée à d'autres reliques des disciples du Saint ¹. Il y en avait aussi à Anvers, depuis l'an 1676, dans l'abbaye de Saint-Sauveur. On raconte qu'elles venaient de Cologne où elles avaient été reçues en l'an 677, de saint Ouen lui-même, le pieux archevêque de Rouen. Ce prélat en avait emporté pour lui quelques légères parties.

Il y a en Normandie deux paroisses qui portent le nom de saint Marcoul.

Mais nous devons donner quelques détails sur ce qui est advenu, dans la Révolution, des reliques de Corbény, qui sont les plus importantes. Nous trouvons ces détails dans une vie du Saint, publiée par un ancien curé du lieu.

Ces reliques étaient conservées dans l'église du prieuré de Bénédictins fondé comme on l'a vu, par le roi Charles le Simple. Cette église était fort belle. Elle fut vendue, ainsi que le monastère, en 1790, et alors les habitants enlevèrent en grande céré-

¹ On s'honorait surtout à Mantes d'avoir la tête de saint Marcoul.

monie les reliques de leur saint Protecteur, qu'ils placèrent dans leur église paroissiale. Trois ans après, en 1793, des hommes qui avaient vu la châsse où étaient renfermées les reliques de saint Marcoul, la dénoncèrent comme un objet de valeur au district de Laon. Elle avait été donnée par Louis XI et successivement enrichie d'or et de pierres précieuses par les rois qui l'avaient suivi. Des hommes furent envoyés de Laon pour l'enlever ; et comme on ne voulait cette châsse que pour en faire argent, les envoyés permirent aux fidèles de retirer les reliques vénérées. On les sauva donc provisoirement et on les enfouit avec révérence sous le porche de l'église. Elles ne restèrent là que jusqu'à minuit. A cette heure un chrétien dévoué de Corbény, il s'appelait Pierre Dubois, assisté de deux aides, chrétiens comme lui et hommes de cœur, déterrèrent le pieux dépôt, qu'ils remplacèrent par de petits fagots de sarment. Mais ce ne fut qu'en 1809 que les restes précieux de saint Marcoul, solennellement reconnus par M^{sr} Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons et de Laon, furent replacés dans la modeste église de Corbény.

Il y avait aussi quelques reliques de saint Marcoul, à Gisey en Bourgogne ; et M. Duplus, curé de cette paroisse, a écrit aussi l'histoire de ce Saint. Il est fêté le 1^{er} mai.

SAINT THÉODULFE ou THIOU,

ABBÉ.

Théodulfe, que nous appelons vulgairement saint Thiou, troisième abbé du mont d'Hor ou de Saint-Thierri, à deux lieues de Reims, était de l'une des meilleures familles de la seconde Aquitaine. A l'âge de vingt ans, il fut touché de Dieu, qui lui inspira le dessein de renoncer au siècle. Il entra dans le monastère de saint Thierri, disciple de saint Remi, où il apprit à mépriser tous les vains avantages que peuvent faire espérer les richesses de la terre avec beaucoup de noblesse. Rien ne parut plus propre pour produire ce bon effet, que l'occupation qu'on lui donna de labourer la terre, et on le laissa pendant vingt-deux ans entiers à la charrue, d'où il fut appelé d'un commun consentement de tous les religieux à la conduite de la communauté, après la mort du

successeur de saint Thierri. Ce fut à leur prière que l'évêque de Reims l'établit abbé, et lui conféra aussi la prêtrise. Lorsqu'il se vit ainsi constitué supérieur des autres, il se crut obligé de les pousser dans tout ce qu'il y avait de plus pénible à pratiquer ; de sorte qu'il enchérit encore sur la dureté du genre de vie qu'il avait mené lorsqu'il était occupé à labourer la terre, quoique outre les jeûnes et les veilles, il eût souffert sans ménagement toutes les fatigues attachées à ce travail, sous les injures de l'air et la rigueur des saisons de l'hiver et de l'été. Il y avait acquis une fermeté d'âme et une constance admirable, qui lui fut d'un grand secours dans toutes les traverses qui survinrent à son administration pendant plus de quarante-sept ans qu'il fut abbé. On vit dans toute sa conduite une grande uniformité, qui servit beaucoup à donner de la consistance à la discipline monastique de l'abbaye. Il veillait sans cesse sur lui-même et sur les autres, toujours égal d'esprit et d'humeur, toujours exact dans les plus petites choses comme dans les plus grandes. Loin de souffrir que ses indispositions ou ses occupations différentes, le détournassent de son assiduité au service divin, il se fit une obligation de doubler son office lorsqu'il eut bâti la nouvelle église de Saint-Hilaire dans son abbaye. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, et il mourut comblé des grâces du ciel et du mérite de ses longs travaux le premier jour de mai vers l'an 590, laissant après sa mort des marques de sa sainteté, et de la gloire dont il jouit dans le repos éternel, par des miracles dont Dieu voulut honorer sa mémoire, et dont il lui avait même donné le pouvoir dès son vivant.

Il fut enterré dans son monastère, où son corps demeura jusqu'à ce que la crainte des Normands le fit transporter à Reims. L'archevêque Foulques le mit l'an 882 dans l'église de Notre-Dame avec celui de saint Basle. L'archevêque Herivée ayant dédié l'église de Saint-Denys, que l'on avait rebâtie vers l'an 920, y mit les reliques de notre Saint avec celles de saint Rigobert. Elles n'y demeurèrent pourtant pas beaucoup de temps, car elles furent reportées dans l'abbaye de Saint-Thierri, et l'on en fit solennellement la translation le 15 avril de l'an 976, en présence du roi

Lothaire, et l'on en a renouvelé la mémoire tous les ans par une fête établie en ce jour, outre celle de sa mort qu'on célèbre au 1^{er} mai. Depuis ce temps on a quelquefois porté ses reliques par les villages jusqu'en haute Picardie, en Hainaut, et en Flandre même, mais elles ont toujours été rapportées à Saint-Thierri. L'an 1629, on les mit dans une châsse d'argent, en présence de la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. L'an 1659, on en retira la tête, qui fut enchâssée dans un reliquaire à part. Quelques-uns ont prétendu que ces saintes reliques étaient à Trèves, mais ils ont confondu notre saint Abbé avec un prêtre du même nom, qui est véritablement honoré à Trèves le second jour de mai, qui est aussi celui où l'on remet la fête de saint Thiou dans l'abbaye de Saint-Thierri, et dans le diocèse de Reims, parce que le premier est occupé de l'office des Apôtres saint Philippe et saint Jacques.

SAINT ASAPH,

ÉVÊQUE AU PAYS DE GALLES.

Saint Kentigern, évêque de Glasgow en Ecosse, ayant été chassé de son siège, fonda un monastère et une chaire épiscopale sur le bord de l'Elwy dans le North-Wales. Ussérius dit, d'après Jean de Tinmouth, qu'il y eut dans ce monastère jusqu'à neuf cent soixante-cinq religieux qui servaient Dieu dans une grande ferveur. Ils étaient divisés en trois différentes classes : la première, composée de trois cents Frères qui n'avaient point étudié les lettres, s'occupait aux travaux de la campagne ; la seconde, également nombreuse, était chargée des ouvrages de l'intérieur du monastère ; la troisième, qui comprenait le reste de la communauté, avait pour emploi de faire l'office divin. Ces derniers ne sortaient jamais sans une pressante nécessité. Ils chantaient nuit et jour les louanges du Seigneur, et, afin qu'il n'y eût point d'interruption, ils se partageaient en différents chœurs, qui se succédaient les uns aux autres, ainsi que cela se pratiquait à Constantinople parmi les Acémètes.

C'était dans cette troisième classe que saint Asaph brillait par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Sa science et sa piété le

placèrent à la tête du monastère d'Elwy et du siège épiscopal qui y était attaché, lorsque saint Kentigern fut rappelé à Glasgow. Il avait un grand zèle pour annoncer au peuple la loi du Seigneur et on lui entendait souvent dire : « Que ceux qui s'opposent à la prédication de la parole divine, se montrent envieux du salut des âmes. » Il mourut vers la fin du vi^e siècle. Il écrivit des canons ou règlements pour son église, une vie de saint Kentigern, et quelques autres ouvrages.

Le siège d'Elwy, qui prit le nom de Saint-Asaph, demeura longtemps vacant, et l'on ne trouve point d'évêque de cette église avant Geoffroi de Monmouth, qui fut élu dans le xii^e siècle. Warthon lui donne cependant un prédécesseur qu'il nomme Gilbert.

SAINT ARIGE,

ÉVÊQUE DE GAP.

Saint Arige, fils d'Apocrasius et de Sempronia, l'un et l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire, en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, et fut honorablement reçu par saint Grégoire le Grand, qui occupait alors la Chaire de saint Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié ; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, et ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le Ciel.

Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres à saint Arige, et lui accorda la permission qu'il lui avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'était pas encore commun dans ce siècle.

Saint Arige vécut peu de temps après son retour de Rome ; on ne sait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1^{er} mai 604, à l'âge d'environ soixante-neuf ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe ; puis, s'étant mis sur la cendre, il reçut le Viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au

1^{er} mai dans divers Martyrologes, et c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence et le Dauphiné.

SAINT BRIEUC,

ÉVÊQUE.

Il naquit, vers 409, d'une famille illustre de la Bretagne insulaire. Son père se nommait Cerpus, et sa mère Eldrude. Il apprit auprès d'eux tout ce qu'en leur pays on pouvait enseigner à un jeune homme de sa qualité, et donna dès ses tendres années des marques d'une grande sainteté.

Il avait environ vingt ans à l'arrivée de saint Germain d'Auxerre dans la Grande-Bretagne, et devint un des principaux élèves du prélat, qui l'emmena en France et lui conféra le sacerdoce.

Brieuc, dirigé par cet excellent guide, fit d'étonnants progrès dans la sagesse et dans les sciences ecclésiastiques. Il était si charitable, qu'il ne pouvait renvoyer les pauvres sans les avoir secourus. Il leur donnait même ses vêtements et tout ce qui se trouvait à sa disposition.

Bientôt enflammé du désir de propager l'Évangile, il projette avec un ami un voyage dans sa patrie ; il s'embarque, il atteint le rivage ardemment souhaité, et joyeux, il revoit le toit paternel.

Sa famille, encore idolâtre, célébrait en grande réunion la fête de Janus, père des faux dieux. En vain Cerpus et Eldrude pressèrent leur fils de participer à la fête. Il leur répondit, avec une fermeté mêlée de respect, qu'un adorateur du vrai Dieu devait fuir et combattre le vice. Il s'expliqua avec tant d'énergie, il sut si bien fortifier ses instructions par ses exemples et ses miracles, qu'il convertit ses parents et une foule de concitoyens qui, touchés de la grâce, s'écrièrent : Son Dieu sera le seul que nous adorons désormais ! Le Saint fit élever plusieurs églises en divers cantons et appela des prêtres à les desservir.

Ce fut sans doute alors qu'il reçut la dignité épiscopale. Il donna des soins particuliers aux auteurs de ses jours, devenus ses enfants spirituels, et de leurs dons il fonda, dans une vaste solitude, un célèbre monastère où il rassembla une multitude de disciples.

qu'il dirigea très-saintement, leur faisant suivre la règle qu'il tenait de son maître. Dans une famine qui ravagea la contrée, un grand nombre de personnes poussées par le besoin vinrent à son couvent ; il les accueillit avec bienveillance et les nourrit des provisions de la communauté.

Vers 480, âgé d'environ soixante-dix ans, sur un avis qu'il reçut du Ciel, le soir de la Pentecôte, d'aller répandre dans l'Armorique l'éclat de sa piété et de ses lumières, il se hâta de s'y rendre avec deux cent soixante-huit religieux. Il débarqua dans un port léonnais, s'avança par terre jusqu'à la rivière de Jandy dans le territoire de Tréguier, y convertit, dit-on, le comte Conan, bâtit par son secours et par celui des fidèles du pays un monastère à Landebaëron. Il le gouvernait, lorsque les Coriticiens vinrent le conjurer de retourner dans leur île, pour en bannir la peste. Il y alla, et par ses prières il trompha du fléau.

Revenu à Landebaëron, il vit qu'il gênait quelques imparfaits, et, laissant pour abbé un de ses disciples, il partit avec quatre-vingt-quatre religieux et vint par mer chez Rigual, autrefois prince de Domnonée, dans la Grande-Bretagne, et alors souverain d'un canton de l'Armorique, près de l'embouchure du Gouet. Grâce aux libéralités de ce comte, qui le reconnut pour son parent et lui témoigna ainsi sa reconnaissance de ce qu'il lui devait sa guérison, d'abord il construisit un oratoire dans une vallée couverte de bois, près d'une agréable fontaine et non loin de la rivière qui se décharge dans le port du Légué ; ensuite, dans les bâtiments en bois que lui céda le généreux seigneur, avec sa terre du Rouvre et dépendances, il bâtit une église sous l'invocation de saint Étienne, premier Martyr, et un monastère dont il eut la direction.

Une foule de personnes, converties par le zèle du pieux évêque, vinrent s'établir autour du nouveau couvent et formèrent la ville de Saint-Brieuc, érigée en évêché, en 844, par Nominœ.

Le Saint y vécut de la manière la plus édifiante, répandant les lumières de la religion sur tous les peuples voisins.

Plus il avançait en âge, plus les exercices de la pénitence et du ministère augmentaient sa ferveur.

Son savoir, son expérience, sa bonté, ses miracles le mirent en si grande considération, qu'on venait à lui de partout, et que sur toutes choses, spécialement en celles du salut, on n'avait confiance qu'en lui.

Rigual, retiré à sa campagne d'Hillion, se voyant très-vieux et fort malade, voulut recevoir les derniers Sacrements par le ministère de son vertueux parent. Briec, qui auparavant allait modestement à pied, fut forcé par son grand âge de se faire porter en charrette à la demeure du comte. Plusieurs de ses religieux le suivaient, chantant avec lui les louanges du Très-Haut. Par de pieuses exhortations, il aida le vieillard à mourir saintement. Il devait le suivre de près. Averti de sa fin par une fièvre légère, il rassembla ses enfants selon la grâce, leur prêcha l'union et l'observance de la règle, leur prescrivit un jeûne de six jours, reçut les derniers secours de l'Église en leur présence, les bénit et mourut en 502.

« Il eut entr'autres disciples, dans son couvent de la vallée double, saint Marcan et saint Sieu. » Les faiseurs de bourses l'avaient pris pour patron, parce qu'on le représente comme un des Saints les plus renommés pour la charité envers les pauvres.

Vers l'an 860, la crainte des Normands fit transporter le corps du Saint à Saint-Serge, près d'Angers, où il resta environ trois cents ans. Mais sans doute, il n'y avait là qu'une partie des reliques de saint Briec; car une autre partie fut envoyée à Paris où elle fut reçue avec grande révérence et placée dans l'église de Saint-Barthélemi, alors chapelle de nos rois.

En 1210 Pierre, premier de ce nom, évêque de Saint-Briec, fit demander et obtint de l'abbé de Saint-Serge un bras, deux côtes et une partie du cou de saint Briec, et il reçut de Paris d'autres portions de ces saintes reliques.

SAINT BLANDIN,

ANACHORÈTE.

Saint Blandin, né de parents obscurs, avait d'abord gardé les troupeaux de porcs d'un seigneur, appelé Raimeric. La sainteté de sa vie l'ayant rendu célèbre, son maître lui permit de se reti-

rer dans une île du Grand-Morin, qui lui appartenait. Saint Blandin y bâtit un oratoire, et tout auprès une cellule où il vécut dans la prière et les austérités de la pénitence. Sa retraite était peu éloignée du monastère de Sainte-Fare ; ce qui, joint au nom de son maître, fait présumer qu'il vivait au VII^e ou au VIII^e siècle. Saint Blandin s'étant endormi dans le Seigneur, sa cellule, illustrée par ses vertus et ses miracles, devint un monastère, qui, dans le XI^e siècle, fut réduit en prieuré. Ce fut l'origine d'un assez fort village de la Brie, qui a conservé le nom de la Celle.

Les reliques de saint Blandin, honorées d'abord dans l'église du prieuré, furent transportées à la fin du XVIII^e siècle dans l'église paroissiale de la Celle. Il en existe quelques fragments dans les églises de Chaumes, de Faremoutiers, de Vaudoy et de Guérard.

(ANCIEN BRÉVIAIRE DE MEAUX.)

SAINT KELLAC,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Ce saint évêque d'Alaïd en Irlande, eut comme saint Jude une mort violente. C'était à ce que l'on croit au VII^e siècle. Un seigneur de Kilmore, resté païen, quand l'Irlande commençait à sortir de son ignorance et de sa brutalité, paya des bandits pour tuer l'évêque Kellac. Il prêchait à Etgair dans la Connacie, lorsque ses assassins y arrivèrent. Ils n'osèrent pas l'attaquer devant la foule qui l'écoutait, mais comme il se retirait doucement, ils le suivirent et le tuèrent à l'écart. Ce ne fut que le lendemain qu'on recueillit ses reliques.

SAINT ULTAN OU OUTAIN,

APÔTRE IRLANDAIS.

On a vu dans les vies de saint Fursy et de saint Foillan de quelle famille descendaient ces saints Apôtres, comment ils passèrent les premières années de leur jeunesse dans l'étude de la science et de la sainteté, et par quels actes de vertu ils se préparèrent au ministère apostolique auquel Dieu les destinait. Saint Ultan, leur digne frère, marcha sur leurs traces et concourut aussi puissamment à la propagation de l'Évangile dans ces contrées. Le séjour

qu'il fit dans le diocèse de Cambrai paraît avoir encore été de quelque durée ; néanmoins les auteurs ne donnent aucun détail sur ses courses et ses prédications. Toute l'histoire religieuse du VII^e siècle nous montre bien le résultat de grands et incroyables travaux, mais les ouvriers, pour la plupart, sont restés dans l'oubli que leur humilité recherchait.

Comme saint Foillan, Ultan alla à Nivelles pour évangéliser les peuples encore barbares du pays, et donner à sainte Gertrude et aux pieuses personnes réunies sous sa conduite, la connaissance des divines Écritures. C'est à lui que la vénérable abbesse céda la terre de Fosse qu'elle tenait de sa famille, afin qu'il y construisit un monastère où seraient reçus les pauvres, les voyageurs, les étrangers, et dans lequel on formerait des Apôtres pour annoncer l'Évangile. Il n'y avait que peu de temps encore qu'il y était, lorsque son frère Foilan voulut aller le visiter dans sa nouvelle demeure, et l'aider dans les pénibles commencements d'une fondation si importante. Mais au moment où il traversait une forêt avec trois compagnons, en répétant les louanges de Dieu, il fut massacré par des brigands ou des idolâtres cachés en embuscade. Une révélation du ciel fit connaître à saint Ultan la mort de son frère ; il l'annonça lui-même à sainte Gertrude qui s'étonnait de son retard. Un peu après il annonça pareillement à la vénérable abbesse de Nivelles, que bientôt elle irait elle-même dans le ciel recevoir la récompense de ses bonnes œuvres : ce qui arriva au jour et à l'heure prédits par l'homme de Dieu.

A la fin de sa vie, saint Ultan fut chargé de la direction du monastère de Péronne, fondé depuis peu de temps dans le lieu où reposait le corps de saint Fursy, son frère. C'est à lui que fut confiée la garde de saint Amé, lorsque ce pontife, injustement calomnié par des hommes jaloux et malveillants, fut condamné à l'exil. Le digne abbé eut toujours pour son véritable captif les égards dus à un innocent, la confiance et le respect que mérite un Saint. Il ne se départit jamais de cette conduite jusqu'à sa mort, qui arriva vers l'an 680.

Le corps de saint Ultan fut transporté à Fosse et inhumé dans

l'église de Sainte-Agathe, que ce Saint avait fait lui-même construire. Sa fête, qui arrive le 1^{er} mai, était remise au 3 du même mois, à cause de la solennité des saints apôtres Jacques et Philippe.

SAINT THÉODARD OU AUDARD,

ÉVÊQUE DE NARBONNE.

Ce saint naquit sous le règne de Louis le Débonnaire, dans le territoire de Toulouse. Ses parents, qui étaient d'une famille noble, le firent élever dans la piété et l'étude des sciences humaines et ecclésiastiques. Il donna des preuves de sa capacité dans une conférence qu'il eut avec les Juifs, qui se plaignaient de la conduite de l'évêque de Toulouse à leur égard. Cette conférence se tint dans un concile où présidait Sigebod, évêque de Narbonne. Ce prélat, touché de la vertu et du savoir de Théodard, l'emmena avec lui, et le fit archidiaque de son Église. Le Saint s'attira l'estime et la vénération de tout le monde par sa douceur, sa modestie, sa piété et sa charité pour les malheureux. C'est ce qui engagea son évêque à l'ordonner prêtre, malgré tout ce qu'il put faire pour éviter le sacerdoce.

Sigebod étant mort, le peuple et le clergé de Narbonne élurent Théodard pour lui succéder. Il fut sacré le 15 août 885, par les évêques de Carcassonne, de Béziers et d'Elne. Tous les autres évêques suffragants de la métropole de Narbonne applaudirent hautement au choix que l'on venait de faire, et en marquèrent même leur joie par les lettres qu'ils écrivirent à cette occasion.

La dignité épiscopale ajouta un nouvel éclat aux vertus du Saint. Les fatigues qu'il essuya, jointes aux mortifications de la pénitence, altérèrent considérablement sa santé. Il ne fit que languir durant les trois dernières années de sa vie. Il mourut à Mont-Oriol, aujourd'hui Montauban, où il avait été transporté pour respirer l'air natal. On l'enterra dans l'église du monastère de Saint-Martin, fondé par ses ancêtres, et qui prit depuis le nom de Saint-Théodard. Cette église fut changée en cathédrale lorsqu'on érigea la ville de Montauban en évêché au commencement du xiv^e siècle.

SAINT ALDOBRAND,

ÉVÊQUE.

Saint Aldobrand, appelé par la grâce à la vie religieuse, entra chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Quelque temps après on le fit prévôt du chapitre de Rimini.

Ses vertus et sa science lui acquirent tellement l'estime de ses concitoyens, qu'on l'éleva à la dignité épiscopale à Fossombrone, quoique jeune encore. Aussi il gouverna longtemps son troupeau. Il l'instruisait assidûment de sa chaire, et sa vie était un saint exemple de piété et d'humilité. Indulgent pour les autres, austère pour lui-même, il portait le cilice et couchait sur les planches. Il donnait tout aux pauvres, ne réservant presque rien pour lui. Sa vie et sa mort furent honorés de miracles.

Il quitta ce monde dans un âge très-avancé, dans le XII^e siècle.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE PÉPULES,

FRÈRE MINEUR.

On a pu voir dans la vie du bienheureux Bernard de Quintavalle, qu'un juriconsulte distingué de Bologne l'accueillit avec bonté, lorsqu'il y vint prêcher la pénitence, en l'an 1211 ; et qu'après l'avoir défendu contre les insultes de la populace, il l'emmena loger chez lui. Cet homme charitable était Nicolas de Pépules. Ce fut lui qui procura à l'Ordre naissant, l'église Sainte-Marie de Puliolis, que les religieux de Saint-François occupèrent en 1213.

Nicolas était de l'illustre famille des Pépoli, et le saint Patriarche lui ayant donné l'habit de son Ordre en 1220, le prit pour son compagnon. Il fut un excellent religieux, qui mérita par ses vertus que Dieu se servit de lui, pour opérer des miracles, entre lesquels nous ne citerons que la résurrection d'un mort et la guérison d'un aveugle.

Il mourut le 1^{er} mai en l'an 1229, et fut inhumé au monastère de Sainte-Claire, sous le titre de Notre-Dame-de-Puliolis, qui a été la première demeure des Frères Mineurs à Bologne. Plusieurs croient que l'église de Saint-Nicolas-de-Pépules a été érigée en son honneur, par ses parents, lorsqu'ils régnaient à Naples.

LA BIENHEUREUSE JEANNE,

RÉCLUSE.

Nous apprenons de Camusat et de Desguerrois que le 1^{er} mai 1246, fut apporté à l'abbaye de Larrivour le corps de cette Bienheureuse, qui, pendant l'espace de vingt ans, a vécu dans la solitude, passant ses jours dans le silence, le jeûne et la prière, ce qui la fit nommer la Récluse. Mais on ne nous dit point quelle était sa patrie, le lieu de sa retraite, son âge, ni les actions de sa vie. Nous pouvons conclure que sa demeure n'était pas éloignée de l'abbaye, et que les religieux connaissant sa sainteté, voulurent avoir ses reliques comme un dépôt précieux qui leur rappelait les vertus de cette pieuse récluse.

Le 23 juillet, jour de saint Jacques le Majeur, son corps fut mis dans la châsse où il est aujourd'hui conservé. Cependant on ne lui rend point de culte, n'ayant pas été canonisée par l'Église. Les religieux de Larrivour n'ont pas l'histoire de sa vie et n'en font aucune fête. Ils avaient seulement conservé un usage qui consistait à sonner toutes leurs cloches à plusieurs reprises et en signe de joie le 1^{er} mai, en mémoire de la translation de ses reliques dans leur église.

LA BIENHEUREUSE MAFALDE,

FILLE DE ROI.

Sanche II, roi de Portugal, eut de la reine sa femme une fille qui reçut le nom de Mafalde, et qui entra dans la vie au mois de mai de l'an 1203. La reine sa mère, à son baptême, la consacra à la très-sainte Vierge. Elle soigna avec tendresse son éducation, et elle eut la douce joie de la voir marcher constamment dans les sentiers qui mènent au ciel.

A onze ans, Mafalde fit sa première Communion. En comprenant le bonheur qu'elle avait d'être unie à son Dieu, elle se voua elle-même de tout son cœur, sans restriction, à Jésus et à Marie. Elle priait tous les jours la Vierge des Vierges de ne lui donner pour époux que son fils Jésus, et de diriger toutes ses actions.

Mais en 1215 (elle avait douze ans), on la maria à Henri 1^{er}, roi

de Castille, qui était à peu près du même âge. Cette alliance jusque-là n'était que politique. En attendant que la princesse Mafalde arrivât en Castille, où l'on devait bénir les jeunes époux et faire les noces, Mafalde effrayée invoquait plus que jamais l'intercession de la très-sainte Vierge. Elle eut le secours qu'elle en espérait.

On avait annoncé ce mariage au saint Pape Innocent III, qui, sachant que Henri et Mafalde étaient parents au troisième degré, ordonna aux évêques de Palencia et de Burgos d'empêcher cette union. Mafalde fut comblée de joie en apprenant cette nouvelle. Et aussitôt elle se fit reconduire à Lisbonne, sans avoir vu l'époux qu'on lui avait offert, et qui ne devait vivre que jusqu'à l'âge de seize ans. Son retour réjouit Sanche II son père, qui était fier du mérite, des vertus et du caractère de Mafalde.

Heureuse alors de visiter les églises, les couvents et les chapelles où Marie était vénérée, elle trouvait le monastère d'Arouca à son gré, malgré quelques relâchements. Elle y prononça ses vœux et fit venir des religieuses Cisterciennes qui ranimèrent la règle. Cette maison sainte marcha dès lors dans les voies de la perfection.

Le roi son père lui donna de grands domaines, avec plein pouvoir d'en user à son gré. Tous ses revenus furent employés en bonnes œuvres. Elle établit des secours réguliers pour les pauvres veuves d'Arouca ; elle y fonda un hospice et deux monastères. Elle fut honorée et bénie par le Pape Honorius III ; et elle vécut constamment d'une vie austère et sainte, implorant dans ses embarras la très-sainte Vierge, et la bénissant dans ses succès.

Les années de Mafalde s'écoulaient heureuses pour son cœur, malgré les fatigues, les privations qu'elle s'imposait et les peines qu'elle acceptait de grand cœur. Mais toujours reconnaissante pour l'auguste Mère de Dieu, elle ne laissait échapper aucune occasion de l'honorer, de la vénérer, de lui témoigner la plus vive tendresse. Elle arriva ainsi à l'âge de cinquante ans, n'ayant plus qu'une seule faiblesse : la peur de la mort et une certaine horreur timide lorsqu'on prononçait ce nom.

Elle n'avait réclamé pour elle, humble religieuse, que la liberté

d'aller saluer sa divine Protectrice dans ses sanctuaires bénis.

Or un jour de l'année 1252, après les fêtes de Pâques, elle revenait d'un pèlerinage à une sainte image très-célèbre et toujours glorifiée dans la cathédrale de Porto ; elle avait soumis à Marie le trouble que lui causait la pensée de la mort, et aussitôt sa puissante et généreuse Protectrice, par une vision, comme on le raconte, lui avait fait voir que la mort des justes est l'entrée glorieuse et triomphale dans la vie éternelle.

Et dans ce voyage de retour, à une certaine distance de son monastère, elle fut saisie d'une fièvre si violente qu'il lui fallut s'arrêter dans un lieu appelé *Rivo Tinto*. Elle fit appeler sur-le-champ l'abbesse d'Arouca, qui prévint aussitôt sa mort prochaine et qui accourut avec les anciennes du monastère. Lorsqu'elles arrivèrent, la malade recevait les derniers Sacrements.

Surprise de la voir si joyeuse en ce moment suprême, l'abbesse lui demanda comment elle avait pu dominer l'effroi que lui avait causé jusque-là le seul nom de la mort. Elle répondit : « Je l'ai toujours redoutée pendant ma vie ; mais à présent, grâce à Marie, les horreurs du départ ont disparu pour moi. »

Elle se fit coucher sur la cendre et le cilice ; elle baisa ardemment le Crucifix, pressa sur son cœur l'image de sa Protectrice, prononça les paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'ai espéré en vous, » et ajouta : « Et en vous aussi, Vierge sainte, Reine des cieux, ma joie et mes amours. » Puis elle sentit son âme s'enlever.

Peu d'instants après sa mort, son visage s'éclaira dans une beauté lumineuse. L'église d'Arouca garda son corps vénéré. C'était le 1^{er} mai 1253.

Trois siècles et demi après cet événement, on leva le corps de sainte Mafalde ; il fut trouvé intact et sans corruption, avec une figure aussi fraîche et aussi colorée qu'à l'instant où la Sainte expirait. Le Pape Pie VI, en 1792, la proclama bienheureuse et approuva son culte.

LA BIENHEUREUSE PANASIA ,

VIERGE ET MARTYR.

Panasia naquit, en 1368, dans une pauvre cabane de la vallée de la Sésia en Piémont. Elle avait pour père Laurent dei Muzzi et pour mère Marie dei Gambini. Laurent avait une âme si droite qu'il ne pouvait supposer chez les autres une âme méchante; Marie était une femme exemplaire, adonnée à la prière et au travail, et digne d'avoir, comme elle l'eut en effet, une Sainte pour fille.

« Dès que sa raison s'entr'ouvrit, dit Silvio Pellico, qui a écrit son histoire, on put remarquer que cette jeune enfant recevait avec avidité et reconnaissance, de la bouche de ses parents et du vénérable pasteur de Quarona, ces vérités aussi douces que sublimes de notre sainte religion; un Dieu qui nous a créés pour être aimé de tous et pour nous donner le Paradis, pourvu que nous soyons innocents ou repentants de nos péchés; un Dieu qui s'est fait homme pour souffrir avec nous et pour nous, dans le but de nous sauver de la mort éternelle, si nous nous efforçons de l'imiter; un Dieu petit enfant, né dans une étable, grandissant au milieu des travaux et des peines, à côté de l'artisan Joseph et de la plus parfaite des Vierges, l'incomparable mais pauvre Marie; un Dieu qui guérit les infirmes, qui convertit les pécheurs, qui embrasse les petits enfants, qui est tout bonté et amour, et pardonne même du haut de la Croix! A peine les premières lueurs de la raison brillèrent-elles pour la jeune Panasia, qu'elle comprit que rien au monde ne mérite d'être souverainement aimé en dehors de Dieu, et qu'après lui nous devons vénérer, avec une tendresse toute spéciale, la Reine des anges, sa Mère et la nôtre.

« Ces pensées élevées et pieuses avaient été l'aliment de Panasia dès l'âge de trois ou quatre ans; sa piété n'avait d'ailleurs rien de cette fausse dévotion qui est toute sauvage et mélancolique; mais elle se faisait remarquer par une constante amabilité, par une attention ingénieuse à contenter ses parents, dans les petits travaux domestiques et dans les autres services qu'ils réclamaient d'elle.

« Les devoirs de son état et ses obligations religieuses préoccupaient sans cesse son esprit. Elle avait une affectueuse vénération pour les autels, les Crucifix, les saintes images ; et, parmi celles-ci, elle honorait d'un culte spécial les images du divin Sauveur et de la très-sainte Vierge. Une intention toujours noble et pieuse présidait même aux délassements de son âge. Au rapport de Zenoni, elle s'était fixé un seul but, celui d'imiter l'enfance des Saints, d'après les conseils et la sage direction de son excellent pasteur. A cette fin, elle avait coutume de réunir d'autres petites filles de son âge, elle s'ingéniait à les divertir, soit par le chant de pieux cantiques, soit en les engageant à prier à genoux avec elle au pied d'une petite croix qu'elle avait élevée de ses mains. Tous ceux qui la connaissaient, se plaisaient à proclamer à l'envi la grâce et l'aménité de son caractère, jointes à une intelligence supérieure à son âge.

« C'est une chose triste à dire ; mais cette sainte enfant dont nous aurions voulu décrire longuement les joies domestiques, ne savoura celles-ci que pour en sentir avec plus d'amertume la cruelle privation. L'un de ces trois cœurs qui palpitaient ensemble avec tant d'affection devait cesser de battre tout à coup ! — Et ce fut le cœur de l'excellente mère de Panasia.

« Panasia n'eut pas le bonheur de trouver une autre mère dévouée, dans la seconde femme de Lorenzo. Cette dernière avait nom *Marguerite dei Galogi*. Elle était native de la terre de Locarno, située au delà de la Sesia, sur la rive de la Dugia, à peu de distance de Quarona. Aussi longtemps qu'elle cherchait un époux, elle s'efforça de montrer un caractère plein de douceur et d'amabilité ; mais hélas ! quelle cruelle déception pour Lorenzo !

« Quel changement en effet ! Auparavant une mère remplie de tendresse, et toujours attentive à ne lui offrir que des exemples d'une affectueuse douceur et d'une conversation toute chrétienne ; et maintenant, une mère qui ne méritait pas d'en porter le nom, toujours agitée par la malveillance, et incapable de présenter autre chose à ses yeux que les emportements d'une injuste colère ! Il y avait là danger imminent que Panasia ne perdît sa douceur et sa dévotion, en se livrant elle-même aux accès de la

colère et en rendant haine pour haine. Mais elle gardait, dans son cœur, la mémoire de sa mère qui n'était plus ; ses paroles et sa conduite étaient sans cesse devant les yeux de Panasia ; il lui semblait la voir encore assise à ses côtés, l'exhortant à croître chaque jour en vertu et en humilité.

« Chaque jour elle récitait dévotement le chapelet ; mais elle était obligée d'offrir en secret à Marie ce faible tribut de son amour, car cette sainte pratique déplaisait à sa marâtre. Un jour que l'admirable enfant priait de cette manière comme ravie en extase, elle fut aperçue par la terrible femme, qui s'élança sur elle ; et comme si c'eût été du temps perdu que de s'occuper alors de la récitation du rosaire, Marguerite lui arracha son chapelet des mains, le brisa et le jeta au loin ; puis elle se mit à maltraiter sans pitié l'innocente enfant, dont la plus grande douleur était moins d'être battue que de voir un semblable affront fait à sa Mère bien-aimée la très-sainte Vierge Marie, et par là même à Notre-Seigneur.

« Après cet événement, Panasia, toujours désireuse d'honorer la Reine du saint Rosaire et n'ayant plus de chapelet, s'en composa un autre à l'insu de la marâtre, comme le rapporte Lancia. Elle arrangea un cordon, qu'elle avait elle-même filé, le long duquel elle marqua les oraisons dominicales et les salutations angéliques, par le moyen de divers nœuds placés de distance en distance. La pieuse invention fut découverte et lui coûta de nouveaux mauvais traitements. Mais en vain ce premier cordon et d'autres semblables lui furent-ils successivement enlevés, elle n'en persistait pas moins à se former toujours de nouveaux chapelets par le même procédé, ou bien elle cherchait un autre moyen de rester fidèle à sa pieuse coutume de réciter le rosaire. L'innocente fille espérait, dans sa simplicité, que la fureur de Marguerite se désarmerait enfin à la vue de sa constance ; mais avant tout, bien loin de rester inactive, elle se chargeait volontiers de tous les travaux qui lui étaient imposés.

« Cependant Marguerite, au lieu de respecter la persévérance de cette aimable enfant à honorer la Mère de Dieu, la qualifiait, au contraire, d'obstination et d'insolence. Elle trouvait, dans

cette courageuse conduite de Panasia, une fréquente occasion de la reprendre avec aigreur et de la maltraiter au risque de l'estropier.

« Un jour elle la battit si cruellement, que la pauvre enfant tomba sans connaissance sous les coups de ce monstre. Le sang ruisselait de ses blessures; elle semblait sur le point d'expirer. Marguerite aurait dû être saisie d'horreur à la vue des suites de sa cruauté; elle aurait dû songer à porter secours à son infortunée victime; mais loin de lui donner du soulagement, elle ne pensa qu'à son propre danger. Aussitôt elle cherche à cacher son crime, s'imaginant sans doute, que Panasia pourrait rendre le dernier soupir sans être aperçue, et qu'ensuite il ne serait pas difficile de faire croire à Lorenzo qu'elle était morte des suites d'un accident quelconque.

« En ce moment-là même, l'horrible femme entendit Lorenzo qui rentrait au logis. Que fait-elle? Elle saisit la malheureuse créature qui gisait sans connaissance, la porte dans l'étable voisine, la jette par terre dans un coin obscur, où se voient encore aujourd'hui les traces du sang vénérable; puis, elle recouvre de paille ce corps qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie.

« Ceci se passait vers le soir, au moment même où Lorenzo revenait de la campagne. Il trouve sa femme et sa seconde fille dans un état d'agitation et de trouble extraordinaire. Il leur demande ce qu'elles ont, mais ne reçoit, pour toute réponse, que les invectives accoutumées. Il cherche sa fille et la trouve toute saignante dans la petite étable....

« Mais nous ne pouvons décrire toutes les souffrances de Panasia, il nous faut arriver à la consommation de son martyre. Un soir que son petit troupeau s'en retournait à la Cabale sous la conduite du chien fidèle, elle resta en prière et en contemplation sur une petite colline où elle priait souvent. Sa marâtre, ne la voyant pas revenir, courut furieuse à elle, et la trouvant immobile, priant tout bas, elle l'apostropha et la saisit brutalement par les cheveux, la jeta par terre et se mit à la battre avec sa propre quenouille; puis rejetant la quenouille, elle tomba sur elle à coups de pierre et de bâton. En vain Panasia la supplie de

se calmer ; en vain lui expose-t-elle les saints motifs qui l'avaient engagée à demeurer en prière devant Dieu, à cette heure et en ce lieu ; en vain fait-elle entendre des gémissements lamentables, en la conjurant de ne point commettre un assassinat, dont elle se repentirait trop tard. La fureur aveuglait tellement cette mère dénaturée, que les premiers excès de sa rage inhumaine lui parurent trop faibles. Elle redoubla ses coups, en se servant du fuseau de Panasia comme d'un poignard, jusqu'à ce qu'elle eût brisé le crâne de l'innocente victime et déchiré son cou et son sein. Le délire homicide de Marguerite ne s'arrêta point que l'âme bienheureuse de Panasia ne fût sortie de son corps virginal mutilé, et qu'elle ne fût, par les Anges, transportée au Paradis comme une martyre de la piété et de la patience.

« Grand était, sans doute, le bonheur de Panasia ! Mais que devint l'abominable marâtre, lorsque, semblable à Caïn après le meurtre d'Abel, elle contempla d'un œil épouvanté le crime qu'elle venait de commettre, ce sang qui coulait à grands flots et l'impossibilité de rendre la vie à ce cadavre ! Elle se repentit, mais à la manière de l'infâme disciple qui vendit Jésus-Christ, c'est-à-dire en désespérant de la miséricorde divine. Les Pères Bollandistes rapportent que, poussée par une indomptable frénésie, elle se précipita du haut du rocher ; d'autres écrivains ont raconté différemment les détails de sa mort ; mais tous s'accordent à dire qu'elle finit comme une âme désespérée, en abrégant ses jours. »

Le martyre de Panasia eut lieu le vendredi 1^{er} mai de l'an 1383. Elle a été béatifiée par le saint Pape Pie V.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

En France, établissement de la prière appelée l'*Angelus* en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Le Pape Calixte III l'avait ordonnée déjà à Rome, pour obtenir de la très-sainte Vierge qu'elle fût favorable aux chrétiens qui combattaient contre les Turcs à Belgrade en Hongrie, l'an 1456. Mais le roi Louis XI fit une ordonnance pour la rendre obliga-

toire dans toute l'étendue de son royaume. Cette ordonnance fut publiée dans un sermon prêché à Paris dans l'église de Notre-Dame par Jean Brète, docteur en théologie, à la suite d'une procession générale pour la paix, le 1^{er} mai de l'an 1472.

Le mois de Marie. — Par une circonstance particulière, on ne célébrait dans l'Eglise, au mois de mai, aucune fête de la très-sainte Vierge, ce qui semblait donner à entendre que le mois tout entier devait lui être consacré; car on ne saurait oublier Marie. Longtemps avant que ce pieux usage fût établi en France, partout dans les églises de l'Italie, dans les monastères et les oratoires, dans les maisons et jusque dans les rues et les places publiques, le peuple se rassemblait dans le mois de mai pour payer à la Mère des miséricordes un tribut d'hommages et d'honneur, devant quelqu'une de ses images les plus vénérées.

De Rome, où cette dévotion se pratiquait si utilement sous les yeux du Chef de l'Eglise, elle se répandit promptement dans tout le reste de l'Italie, à Malte, dans la Sicile, en Espagne et en France, Marie montrant partout, par une protection spéciale, combien lui était agréable cette marque de piété envers elle.

Mère du Rédempteur, elle est en effet notre Mère à tous, et, comme des enfants qui aiment d'une affection sincère Celle qui leur a donné le jour, pourrions-nous n'être pas entraînés à venir en ce mois lui offrir, avec nos fleurs et nos parfums, les parfums bien plus précieux qu'exhalent nos cœurs dans la prière?

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Fête des Apôtres saint Philippe et saint Jacques. Saint Philippe, après avoir converti à la foi de Jésus-Christ presque toute la Scythie, fut crucifié à Hiérapolis, ville d'Asie, et finit glorieu-

KALENDIS MAII.

Natalis beatorum Apostolorum Philippi et Jacobi : ex quibus Philippus, postquam omnem pene Scythiam ad fidem Christi convertisset, apud Hierapolim Asiæ civitatem cruci affixus, et lapidibus obrutus, glorioso fine quievit : Jacobus vero, qui et frater Domini legitur, et primus Jerosolymorum Episcopus, e pinna templi præcipitatus, confractis cruribus, ac fullonis fuste in cerebro percussus interiit, ibique non longe a templo sepultus est. — In Ægypto, sancti Jeremiæ Prophetæ, qui a populo lapidibus obrutus, apud Taphnas occubuit,

sement sa vie sous les pierres dont on l'accabla. Saint Jacques, appelé dans l'Écriture frère du Seigneur, et premier évêque de Jérusalem, ayant été précipité du haut du temple, eut les jambes rompues, la tête écrasée d'un coup de levier d'un foulon, et fut enterré au même lieu, près du temple.

En Égypte, saint Jérémie, Prophète, qui, ayant été lapidé par la populace, mourut à Tanès, et y fut enseveli. Les chrétiens, dit saint Épiphane, avaient coutume d'aller prier à son tombeau, et ils en prenaient de la poussière qui leur servait de remède contre la morsure des aspics.

Dans le Vivarais, saint Andéol, sous-diacre. Envoyé d'Orient avec plusieurs autres par saint Polycarpe, pour prêcher en Gaule la parole de Dieu, il fut, sous l'empereur Sévère, frappé rudement avec des bâtons hérissés d'épines; puis, avec une épée de bois, on lui fendit la tête en quatre parties, en forme de croix, et il accomplit ainsi son martyre.

A Huesca en Espagne, les saints martyrs Orens et Patience.

A Sion en Valais, le martyr de saint Sigismond, roi des Bourguignons, qui, ayant été jeté dans un puits, y fut noyé, et devint célèbre par ses miracles.

A Auxerre, saint Amateur, évêque et confesseur.

A Auch, saint Orens, évêque.

En Angleterre, saint Asaph, évêque, et sainte Wanburge, vierge.

A Bergame, sainte Grate, veuve.

A Forli, saint Pérégrin, de l'Ordre des Servites.

ibique sepultus est : ad cujus sepulchrum fideles (ut refert sanctus Epiphanius) supplicare consueverunt, indeque sumpto pulvere, aspidum morsibus medentur. — In Galliis, territorio Vivariensi, beati Andeoli subdiaconi, quem sanctus Polycarpus una cum aliis ab Oriente misit in Galliam ad prædicandum verbum Dei. Hic sub Severo imperatore spinosis fustibus cæsus, demum ense ligneo capite in quatuor partes in modum crucis conscisso, martyrium consummavit. — Oseæ in Hispania, sanctorum Martyrum Orentii et Patientiæ. — Seduni in Gallia, passio sancti Sigismundi regis Burgundionum, qui in puteum demersus occubuit, ac postea miraculis claruit. — Antisiodori, sancti Amatoris Episcopi et Confessoris. — Auscii, sancti Orientii Episcopi. — In Anglia, sanctorum Asaphi Episcopi, et Walburgæ Virginis. — Bergomi, sanctæ Gratiæ viduæ. — Forolivi, Beati Peregrini, Ordinis Servorum Beatæ Mariæ Virginis.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Philippe et sainte Marianne, filles de l'Apôtre saint Philippe, honorées à Hiérapolis.

Saint Éleuthère, confesseur à Chiéti, dans l'Abruzze.

Sainte Berthe, femme de saint Gombert, vierge et martyre, honorée en ce jour à Avenay.

Saint Apollone et saint Euphème, martyrs en Orient.

Saint Batas persan, martyr en Mésopotamie.

Sainte Florine, vierge et martyre.

Saint Macary ou Macaire, évêque de Comminges, au vi^e siècle.

Sainte Patience, honorée à Huesca en Espagne, et dont parle le Martyrologe romain, était, selon Baronius, la mère de saint Laurent, le grand Martyr.

Saint Justin, prêtre à Cessac, cité par saint Grégoire de Tours.

Saint Divy, évêque régional en Bretagne, au vi^e siècle.

Sainte Salomée, surnommée l'Ascète, à cause de sa vie toute sainte, honorée chez les Éthiopiens.

Sainte Thorette, bergère honorée au diocèse de Moulins, où ses reliques sont conservées : ne serait-ce pas la même que sainte Taurette, vierge honorée le même jour près d'Issoudun ?

Saint Vivald, solitaire en Toscane au xiii^e siècle.

Saint Titien, évêque de Lodi, au x^e siècle.

La bienheureuse Sapience, vierge de l'Ordre de Citeaux.

Les bienheureux Geoffroy, Guillaume, Pierre et Haymon, religieux du monastère de Savigny, dans le diocèse d'Avranches.

Martyrologe de la dernière persécution.

Mathurin-Louis Bouthier, prêtre du diocèse de Nantes, condamné à mort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel du département d'Ille-et-Vilaine, guillotiné à Nantes à l'âge de soixante-deux ans, le 1^{er} mai 1794.

Léger Limoges, curé de Bouchaud en Périgord, resté dans sa paroisse, arrêté sans cause en 1793, conduit dans les prisons de Périgueux, condamné à mort comme contre-révolutionnaire de la Dordogne, guillotiné le 1^{er} mai 1794.

Jean-Baptiste Meillan, chanoine de Basas, n'ayant pas fait le serment révolutionnaire, fut condamné à la déportation, et mourut à l'hôpital Saint-André à Bordeaux, le 1^{er} mai 1794.

Jean-François Claude Legivre, prêtre du diocèse de Metz, évita le serment en quittant la France, y revint quelque temps après et fut condamné à mort, comme émigré rentré, par le tribunal de la Moselle; il fut exécuté le 1^{er} mai 1794.

DEUXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Eglise. — Saint Second, évêque d'Avila. — Sainte Flamine, vierge et martyre. — Saint Vindémial, évêque de Capse, martyr. — Sainte Florine, vierge et martyre. — Saint Germain, évêque régional, martyr. — Saint Florent d'Anjou. — Saint Valbert, abbé de Luxeuil. — Sainte Wiborade ou Guiborade, vierge et martyre, et Sainte Rachilde, sa compagne. — Le Bienheureux Conrad de Selleburen, martyr. — Le Bienheureux Claude Reigne, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE ¹.

Saint Grégoire de Nazianze commence ainsi le panégyrique qu'il prononça en l'honneur du Saint dont nous allons donner la vie : « En louant Athanase, c'est la vertu même que je loue. N'est-ce pas en effet louer la vertu, que de faire l'éloge de celui qui réunissait toutes les vertus dans sa personne...? Athanase, dit-il en finissant, fut la colonne de l'Eglise. Il devint par sa conduite le modèle des évêques. On n'était orthodoxe qu'autant que l'on professait la même doctrine que lui ². »

Athanase naquit dans la ville d'Alexandrie vers l'an 296. Ses parents, qui étaient chrétiens, et recommandables par leurs vertus, prirent un soin singulier de son éducation. A peine eut-il appris la grammaire et les premiers éléments des sciences, que saint Alexandre, qui n'était point encore évêque d'Alexandrie, s'aperçut de ses rares dispositions. Il s'attacha à lui, et se chargea d'être le directeur de ses études. Il voulut qu'il fût toujours sous ses yeux et qu'il mangeât à sa table. Il l'employa depuis

¹ Tiré de ses écrits, ainsi que de ceux des Pères et des historiens contemporains. Voyez sa vie par Hermant, qui le premier a porté la lumière dans les ténèbres dont l'histoire de l'arianisme était enveloppée. Voyez encore Tillemont, Ceillier, Orsi, les nouveaux éditeurs des œuvres de saint Athanase, et le P. Combès, *Bibl. concionat.*, p. 500 et 530. — ² *Or.*, 21.

comme secrétaire. Le disciple s'appliqua tout à la fois à imiter les vertus de son maître, à se pénétrer parfaitement de son esprit et de ses maximes, et à suivre le plan qu'il lui traçait pour ses études, plan dont sa docilité lui fit retirer les plus grands avantages. Il s'accoutuma d'abord à bien écrire. Les belles-lettres ne lui parurent pas un objet digne de l'occuper tout entier ; il ne les négligea cependant pas, et il en prit cette connaissance requise pour réussir dans des sciences plus sublimes et plus importantes. Ce fut surtout par la lecture des bons auteurs de l'antiquité qu'il se forma un style élégant, facile, clair, énergique, et qu'il se rendit capable de traiter les Mystères de la foi avec tant de supériorité.

Les études qui se rapportaient à la religion employaient la plus grande partie de son temps. La suite de sa vie et la lecture de ses écrits feront voir jusqu'à quel point il y excellait. Il cite si souvent et si à propos les Livres Saints, qu'on croirait qu'il les savait par cœur : au moins conviendra-t-on que la méditation les lui avait rendus très-familiers. C'était là qu'il avait puisé cette rare piété et cette profonde intelligence des Mystères de la foi. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchait dans la tradition de l'Église, et il nous apprend lui-même ¹ qu'il lisait avec soin les commentaires des anciens Pères. Il dit dans un autre endroit ², qu'il apprenait la tradition des saints maîtres inspirés, et des Martyrs de la divinité de Jésus-Christ. Comme il avait beaucoup de zèle pour la discipline de l'Église, il acquit aussi une grande connaissance du droit canonique. On voit encore par ses ouvrages, qu'il savait le droit civil, et c'est ce qui lui a fait donner par Sulpice Sévère le titre de jurisconsulte.

Athanase, voulant se perfectionner dans la pratique de la vertu, forma le projet d'aller visiter saint Antoine qui jouissait de la plus haute réputation. Ce fut vers l'an 315 qu'il s'enfonça dans le désert. Il y passa un temps assez considérable, s'estimant heureux d'être au nombre des disciples du saint Abbé. Il avait pour lui une vénération profonde ; il s'empressait de le servir, et

¹ *Orat. contra Gentes*, pag. 1. — ² *L. de Incarn.*, pag. 66.

il regardait comme un honneur de lui donner à laver ¹. S'étant préparé dans la solitude au service des autels, il revint à Alexandrie, où, après avoir passé par les différents degrés de la cléricature, il fut élevé au diaconat vers l'an 319. Alexandre, son ancien maître, occupait alors le siège patriarcal de cette ville. Il avait succédé à Achillas, mort en 313 ².

Le saint Patriarche, charmé de la prudence, du savoir et de la vertu d'Athanase, voulait l'avoir toujours avec lui, et il ne se décidait jamais qu'après l'avoir consulté. Il tira beaucoup d'avantage de ses lumières et de ses talents, lorsque les mélécien^s d'un côté, et les ariens de l'autre, donnèrent à son zèle les plus vives inquiétudes. Voici quelle fut l'occasion du schisme des uns et de l'hérésie des autres.

Le saint patriarche Pierre, touché de compassion pour quelques chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pendant la persécution, sollicité d'ailleurs par les martyrs et les confesseurs, dispensa de la rigueur des canons ces malheureux dont la chute était venue de fragilité; il les reçut même à la communion, sur les marques éclatantes qu'ils donnèrent de leur repentir. Cette indulgence trouva des censeurs, elle déplut surtout à Méléce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Cet homme, d'un caractère turbulent, prit de là occasion de former un schisme en Égypte, et d'élever un mur de division entre les fidèles de cette contrée et le patriarche d'Alexandrie.

Arius, lybien de naissance, et diacre de l'Église d'Alexandrie, se joignit à Méléce lorsque ses pratiques séditionnaires eurent forcé saint Pierre à le retrancher du nombre des fidèles. Le saint Patriarche connaissait trop bien son caractère inquiet et ambitieux pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir; aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion; il n'eut

¹ Athan., *Vit. Anton.*, pag. 794.

² On lit dans Rufin que saint Athanase, encore enfant, baptisa quelques enfants de son âge avec lesquels il jouait sur le bord de la mer, et que le patriarche saint Alexandre approuva ce baptême comme valide. Mais Hermant, Tillemont et plusieurs autres savants critiques regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact; et d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase.

pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il allait au martyre.

Mais Arius trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Achillas, successeur de saint Pierre. Il se soumit à l'extérieur, et affecta de vifs sentiments de repentir. Achillas y fut trompé : il reçut l'hypocrite dans le sein de l'Eglise ; il l'éleva même au sacerdoce, et lui confia le gouvernement d'une des paroisses d'Alexandrie, nommée *Baucalis*.

Achillas étant mort, on élut saint Alexandre pour lui succéder. Arius fut vivement piqué de cette élection, parce que sa vanité lui avait fait croire que personne n'était aussi digne que lui du patriarcat. Peu de temps après, il se mit à dogmatiser, et il porta le blasphème jusqu'à enseigner que Jésus-Christ n'était point Dieu, mais une simple créature, plus parfaite à la vérité que les autres, et formée avant elles, non pas cependant de toute éternité. Inutilement saint Alexandre tâcha de le ramener par les voies de douceur. Arius fut insensible et persista opiniâtrement dans son hérésie. Chaque jour il la répandait parmi les fidèles, et le mal allait toujours en augmentant. Le Patriarche ne crut plus devoir dissimuler ; il excommunia l'hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragants, qui se tint à Alexandrie. Arius se retira dans la Palestine, puis à Nicomédie, dont le fameux Eusèbe était évêque. Par ses lettres, il avait gagné ce Prélat politique, et l'avait fait entrer dans ses intérêts. En 319, saint Alexandre informa tous les évêques de ce qui s'était passé dans l'affaire d'Arius. Il le fit dans une lettre circulaire, qui était signée par Athanase, et par plusieurs autres personnes d'une vertu et d'une probité reconnues.

Cependant l'arianisme gagnait de toutes parts, et le désordre augmentait tous les jours dans l'Eglise. Ce fut pour en arrêter les progrès que le célèbre concile de Nicée fut assemblé en 325. Le diacre Athanase, qui y fut mené par saint Alexandre, brilla du plus vif éclat, dans cette assemblée, et s'y fit admirer universellement par son zèle et son savoir. Il y confondit Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie, Théognis et Maris, qui étaient les principaux protecteurs de cet hérésiarque ; il eut aussi beaucoup de

part aux affaires qui furent agitées parmi les Pères, et aux décisions que forma le concile ¹. Le triomphe qu'il remporta sur l'arianisme devint la source de toutes les persécutions qu'il eut à essuyer dans la suite.

Cinq mois après la clôture du concile, le saint patriarche Alexandre tomba dans la maladie dont il mourut. Conduit par une inspiration céleste, il recommanda à son clergé et à son peuple de lui donner Athanase pour successeur, et il répéta son nom jusqu'à trois fois ; et comme celui-ci était pour lors absent, il s'écria : « Vous croyez, Athanase, réussir à vous échapper, mais vous vous trompez dans votre attente ². » Le saint Diacre, au rapport de Sozomène, s'était caché, dans la crainte qu'on ne l'élevât sur le siège patriarcal. Au reste, son absence lui fut inutile. Saint Alexandre étant mort, le clergé et le peuple élurent Athanase tout d'une voix, et cette élection fut confirmée par les évêques d'Égypte, qui s'assemblèrent à Alexandrie. Il fut sacré en 326 ³, à l'âge d'environ trente ans.

Athanase signala les commencements de son épiscopat par son attention à pourvoir aux besoins spirituels des Éthiopiens. Il *sacra* Frumence évêque, et le leur renvoya, afin qu'il pût achever l'œuvre de leur conversion qu'il avait si heureusement commencée ; et lorsqu'il eut établi un bon ordre dans l'intérieur de la ville, il entreprit la visite générale des églises de sa dépendance.

Les méléciens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Ils continuèrent, après la mort de Méléce leur chef, de tenir des assemblées, et d'ordonner des évêques de leur propre autorité. Partout ils soufflaient le feu de la discorde, et par là ils entretenaient le peuple dans l'esprit de révolte. Athanase essaya tous les moyens possibles pour les ramener à l'unité ; mais il n'y en eut aucun qui lui réussit. Austères dans leur morale, ils s'étaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens simples

¹ Théodoret, Sozomène et saint Grégoire de Nazianze le disent expressément.

² Sozomène, l. II, c. XVII ; Théodoret, l. II, c. XXVI.

³ Il faut adopter cette date, pour trouver les quarante-six ans d'épiscopat que saint Cyrille, *epist.* I, donne à saint Athanase.

auxquels ils en avaient imposé. Les ariens résolurent de profiter des dispositions où ils les voyaient ; ils s'empressèrent donc de rechercher leur amitié. Les mélécien^s n'avaient d'abord erré dans aucun article de la foi ; ils avaient même été des premiers et des plus ardents à combattre la doctrine d'Arius : mais bientôt après ils s'unirent aux partisans de cet hérésiarque pour calomnier et persécuter Athanase. Il se forma entre eux une ligue solennelle, afin que les coups qu'ils lui portaient fussent plus efficaces. Saint Athanase observe à ce sujet ¹ que comme Hérode et Pilate oublièrent la haine qu'ils se portaient mutuellement pour se réunir contre le Sauveur, de même les mélécien^s et les ariens dissimulèrent leur animosité réciproque, afin de former une espèce de confédération contre la vérité. Au reste, voilà l'esprit de tous les sectaires ; ils font cesser leurs divisions lorsqu'il s'agit de déchirer le sein de l'Église, et de déclarer la guerre à ceux qui tiennent pour la doctrine catholique.

Cependant Arius trouva le moyen d'obtenir la permission de revenir de l'Illyrie où l'empereur Constantin l'avait exilé après le concile de Nicée. Il ne s'en tint pas là, il demanda encore à rentrer dans l'Église ; mais Athanase refusa de communiquer avec lui, et s'opposa avec courage à son rétablissement. Arius, soutenu de la protection des amis qu'il avait en Palestine et dans d'autres provinces de l'Orient, engagea Constantin à écrire en sa faveur. La lettre ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. L'intrépide Patriarche répondit au prince que l'Église catholique ne pouvait avoir d'union avec une hérésie qui attaquait la divinité de Jésus-Christ ².

Eusèbe et Théognis voyant Arius revenu du lieu de son exil, écrivirent à l'empereur une lettre qui nous a été conservée par Socrate et Sozomène. Ils lui mandaient qu'il n'y avait plus de division par rapport à la doctrine ; qu'après avoir mûrement examiné la force du mot *consubstantiel*, ils ne faisaient plus difficulté de l'admettre ; qu'il ne tiendrait point à eux que la paix ne fût rétablie dans l'Église ; qu'ils ne pouvaient cependant dire

¹ Or. 1, *contra Arian.* — ² *Apol. contra Arian.*, pag. 178, et Socrate, l. II, c. XXII.

anathème à Arius ; qu'ils avaient remarqué, et dans ses écrits, et par leurs entretiens particuliers avec lui, qu'il n'était point coupable des erreurs qu'on lui imputait ; qu'on trouvait d'ailleurs la preuve de son orthodoxie dans l'accueil favorable qu'il avait reçu de son prince.

L'empereur, séduit par cette lettre artificieuse, révoqua la sentence de bannissement portée contre les deux prélats, et leur permit, après un exil de trois ans, de retourner chacun dans son diocèse.

Eusèbe, dont nous venons de parler, était un homme ambitieux qui s'était fait transférer du siège de Béryte à celui de Nicomédie. Comme cette dernière ville était alors le lieu de la résidence des empereurs d'Orient, il s'était insinué dans les bonnes grâces des ministres, et par là il avait acquis beaucoup de crédit à la cour. Il avait du savoir et des talents ; mais il était en même temps d'un caractère hardi, dissimulé, artificieux. Il fut le principal instrument dont le démon se servit pour persécuter Athanase et l'Église catholique.

A peine fut-il revenu à Nicomédie, qu'il commença à faire jouer les ressorts qu'il avait préparés. Il écrivit à saint Athanase une lettre pleine d'honnêtetés, dans laquelle il essayait de justifier Arius. Le saint Patriarche ne donna point dans le piège ; sa fermeté ne fut pas non plus ébranlée par les menaces qu'on lui fit de la part de l'empereur. Eusèbe écrivit alors aux méléciens que le temps d'exécuter leurs desseins contre l'ennemi commun était enfin arrivé. Ceux-ci furent quelque temps avant de s'accorder sur l'espèce d'accusation qu'il fallait intenter contre Athanase. A la fin ils envoyèrent à Nicomédie trois évêques de leur parti, Ision, Eudémon et Callinique. Ceux-ci accusèrent le patriarche d'avoir imposé au peuple une sorte de tribut, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son Église, et d'avoir envoyé un coffre plein d'or à un certain Philumène, qui ne se proposait rien moins que d'usurper l'autorité souveraine. Athanase fut cité à comparaître devant l'empereur. Il obéit, et se rendit au palais de Psammathie, situé dans les faubourgs de Nicomédie. Il plaida sa cause, et confondit ses ennemis. L'empereur, frappé de la force

de ses raisons, reconnut publiquement son innocence, et le renvoya en Égypte avec une lettre adressée aux fidèles d'Alexandrie. Dans cette lettre, il faisait l'éloge d'Athanase, et lui donnait les titres « d'homme de Dieu » et de « personne vénérable. »

Eusèbe ne se rebuta point du mauvais succès de ses intrigues; il espérait toujours que les circonstances deviendraient plus favorables à l'exécution de ses desseins. Il travailla dans le même temps à faire exiler saint Eustathe, patriarche d'Antioche, qui montrait beaucoup de zèle pour la pureté de la foi; il revint ensuite à son premier projet, et fit accuser Athanase de plusieurs crimes, entre autres de l'assassinat d'un évêque mélézien nommé Arsène. L'empereur, étonné d'une accusation aussi grave que celle d'un assassinat, ordonna au saint Patriarche d'aller se justifier dans un concile qui devait se tenir à Césarée en Palestine, ville dont Eusèbe était évêque. Cet Eusèbe était différent de celui dont nous venons de parler, mais il favorisait aussi le parti des ariens. Athanase ne comparut point au concile, dans la persuasion qu'il n'y aurait pas la liberté de parler pour sa défense. Le refus qu'il fit de comparaître anima de plus en plus ses ennemis contre lui; ils le représentèrent à Constantin comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. Le prince trompé changea de sentiment, et reçut des impressions fâcheuses dont le patriarche se ressentit bientôt. Il convoqua un concile à Tyr, et lui ordonna de s'y trouver, sous peine d'encourir son indignation, et d'être rigoureusement puni.

L'ouverture de ce concile se fit au mois d'août de l'année 335; il était composé de soixante évêques, presque tous dévoués aux ariens. Parmi les principaux, on comptait les deux Eusèbe, Flaccille, patriarche intrus d'Antioche, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, Patrophile de Scythopolis, Ursace de Syngidone, Valens de Murse, Georges de Laodicée. Il y avait déjà quelque temps que le concile était assemblé, lorsque saint Athanase s'y rendit. Il y fut accompagné par un grand nombre d'évêques de sa province, parmi lesquels se trouvaient saint Paphnuce et saint Potamon, qui avaient glorieusement confessé Jésus-Christ. Ses ennemis, qui

étaient tout à la fois juges et parties, ne lui permirent point de prendre séance avec eux ; ils l'obligèrent même de se tenir debout comme un criminel qui attend que l'on prononce sa sentence. Saint Potamon, témoin de tout ce qui se passait, ne put retenir ses larmes. S'adressant ensuite à Eusèbe de Césarée, qui, pendant la dernière persécution, avait été emprisonné avec lui pour la foi, il s'écria : « Quoi ! Eusèbe, vous êtes assis comme juge, et Athanase est debout comme coupable ! Qui pourrait soutenir un tel spectacle ? Répondez-moi, n'étions-nous pas tous les deux en prison durant la persécution ? Comment s'est-il fait que j'y aie perdu un œil, et que vous en soyez sorti avec tous vos membres ? Comment avez-vous pu échapper ainsi ? » Saint Potamon donnait assez à entendre par ces paroles, que le bruit qu'on avait répandu de l'apostasie d'Eusèbe n'était pas sans fondement. Les autres évêques d'Égypte firent paraître les mêmes sentiments que l'illustre confesseur ; ils persistèrent unanimement à récuser pour juges de leur Patriarche, ceux qui se déclaraient si visiblement ses ennemis : mais leurs plaintes et leurs réclamations furent inutiles ; les ariens procédèrent avec autant de fureur que de désordre à l'examen des chefs d'accusation intentés contre Athanase.

Le premier était que Macaire son député avait commis un sacrilège, en brisant par son ordre le calice d'un certain Ischyrras pendant qu'il célébrait les Saints Mystères. C'était une pure calomnie, et l'on en avait déjà fourni la preuve ; mais après le retour des députés qui furent envoyés de Tyr en Égypte pour examiner l'affaire sur les lieux, on vit encore avec plus d'évidence la malice des calomniateurs ; on reconnut aussi qu'Ischyrras, qui à la fin se réconcilia avec Athanase, avait été surborné par quelques évêques de la faction des mélécien.

En second lieu, on accusa le Saint d'avoir ravi l'honneur à une vierge consacrée au Seigneur ; on introduisit même au milieu du concile une femme corrompue, qui attesta avec serment, qu'Athanase, qu'elle avait logé chez elle de bonne foi, lui avait fait violence, et qu'il avait ensuite tâché de l'apaiser par quelques présents. Alors Timothée, l'un des prêtres du saint Patriarche, dit

en s'adressant à cette méchante femme : « Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous, et que je vous ai fait violence ? — Oui, répondit-elle en élevant la voix et en montrant Timothée ; oui, c'est vous-même qui m'avez déshonorée. » Elle s'étendit ensuite sur les circonstances du lieu, du temps et de l'action. L'imposition étant ainsi dévoilée, les ariens furent couverts de confusion, et, dans leur embarras, ils firent sortir la femme de l'assemblée. Athanase voulut la retenir, et l'obliger à nommer ceux qui l'avaient subornée ; mais ses ennemis s'y opposèrent, en disant qu'ils avaient des crimes bien plus importants à lui reprocher, et dont l'évidence était si palpable qu'il ne pourrait s'échapper avec tous ses artifices.

On en vint donc au prétendu assassinat d'Arsène, évêque mélécien. On produisit en même temps une main desséchée, que l'on disait être celle d'Arsène, et que l'on prétendait avoir été coupée par l'ordre d'Athanase pour servir à des opérations magiques. Cet Arsène, que ceux de son parti appelaient évêque d'Hypsèle, était tombé dans quelque irrégularité, et s'était caché en conséquence. On avait profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort, que l'on attribuait au saint Patriarche. Mais Athanase sachant qu'il vivait encore, trouva le moyen de le faire venir secrètement à Tyr pour qu'il attestât lui-même la vérité. Lorsqu'il eut obtenu un peu de silence, il demanda si quelqu'un de l'Assemblée avait connu Arsène ; et comme plusieurs répondirent qu'il leur avait été parfaitement connu, il le fit paraître au milieu du concile, où il montra ses deux mains. Ainsi les ennemis du Saint furent confondus une troisième fois de la manière la plus éclatante. Peu de temps après, Arsène se réconcilia sincèrement avec Athanase, et rentra dans le sein de l'Église catholique ; en quoi il fut imité par un certain Jean, l'un des plus fameux évêques du parti des mélécien.

Les ariens traitèrent Athanase de magicien, et dirent qu'il en imposait aux sens par ses prestiges. Ils étaient transportés de fureur contre lui, et ils l'auraient mis en pièces, si le commissaire de l'empereur ne l'eût arraché de leurs mains. Le Saint voyant que sa vie n'était point en sûreté, résolut de s'embarquer pour

Constantinople ¹ : Quoique les ariens ne l'eussent convaincu d'aucun crime, ils ne laissèrent pas de prononcer contre lui une sentence de déposition. Ils lui défendirent de résider à Alexandrie, sous prétexte que sa présence y pourrait exciter de nouveaux troubles ; et ils ne rougirent pas d'insérer dans la sentence les calomnies dont nous avons parlé, quoiqu'elles eussent été si pleinement réfutées.

Lorsque le Saint fut arrivé à Constantinople, il demanda inutilement audience à Constantin. Ce prince non-seulement la lui refusa, mais il ne voulut pas même le voir. C'est qu'il le regardait comme coupable, et comme justement déposé par un concile. Il ordonna en même temps aux évêques assemblés à Tyr de se rendre à Jérusalem pour y assister à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, qu'il venait de faire bâtir.

Arius vint aussi dans cette ville avec une lettre de l'empereur, et une profession de foi qu'il lui avait présentée. Il disait dans cette profession de foi, — que Socrate nous a conservée, qu'il croyait en Jésus-Christ, engendré avant tous les temps, Dieu le Verbe par lequel toutes choses ont été faites, etc. ; mais on n'y trouvait point le mot *consubstantiel*, ni rien qui en approchât. Arius avait assuré à Constantin qu'il recevait le concile de Nicée, et il était venu à bout de le tromper par son hypocrisie. Le prince cependant ne s'en rapporta pas entièrement à l'hérésiarque ; il recommanda aux évêques assemblés à Jérusalem d'examiner la profession de foi qui lui avait été présentée. Les eusébiens saisirent avec empressement une occasion qu'ils attendaient depuis longtemps ; ils déclarèrent Arius orthodoxe, et l'admirent à la communion.

Athanase, ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, demanda à être confronté avec ses juges, et qu'on lui accordât la liberté de former ses plaintes contre eux. Cette demande parut juste à Constantin ; aussi envoya-t-il un ordre aux évêques du prétendu concile de Tyr pour qu'ils eussent à venir à Constantinople, afin d'y rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait. Il

¹ On lit toutes les particularités que nous avons rapportées, dans l'apologie de saint Athanase faite par lui-même, dans Socrate, Sozomène et Théodoret.

n'y en vint que six des plus intriguants, savoir : Eusèbe, Théognis, Maris, Patrophile, Ursace et Valens. Ils abandonnèrent, il est vrai, leurs anciennes calomnies ; mais ils en inventèrent une nouvelle, qu'ils n'ignoraient pas devoir faire beaucoup d'impression sur l'esprit de l'empereur. Ils dirent qu'Athanase avait menacé d'empêcher l'exportation du blé que l'on envoyait tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Le Patriarche eut beau protester contre la fausseté de l'accusation, Constantin prévenu le jugea coupable et l'exila à Trèves, ville considérable de la Gaule belge. Le Saint partit aussitôt pour le lieu de son exil, et y arriva au commencement de l'année 336. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de respect par saint Maximin, évêque de Trèves, et par Constantin le Jeune, qui commandait l'armée de l'empire. Ce qui le consola principalement dans sa disgrâce, ce fut d'apprendre que son Église refusait constamment de communier avec Arius.

Le peuple d'Alexandrie était inconsolable de l'absence de son pasteur ; il écrivit à l'empereur pour solliciter son rappel. Saint Antoine joignit ses instances à celles des fidèles ; mais on ne put rien obtenir. Constantin répondit qu'il ne lui était pas permis de mépriser le jugement d'un concile ¹.

¹ Saint Jérôme dit, *in Chron.*, an. 338, que Constantin avait du penchant pour l'arianisme ; mais saint Athanase et tous les autres auteurs, à l'exception de Lucifer de Cagliari, reconnaissent qu'il professa toujours la foi de Nicée, que personne n'osa attaquer ouvertement tant qu'il vécut. Arius et Eusèbe ne le trompèrent qu'en protestant qu'ils étaient orthodoxes, et dans la disposition de maintenir les décrets du concile. Si quelquefois il lui arriva de persécuter saint Athanase, ce ne fut jamais pour la doctrine : on a vu les calomnies dont les ariens se servirent pour l'animer contre ce saint patriarche.

On objecte encore contre la Catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie il aurait été baptisé par Eusèbe de Nicomédie. Mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments ; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Église, et que le lieu où le prince aurait reçu le baptême était de son diocèse. D'ailleurs on ne peut plus nier que Constantin n'ait été baptisé à Rome par saint Sylvestre.

S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles

Ce prince mourut le 22 mai de l'année suivante, après avoir vécu soixante-trois ans et quelques mois, et en avoir régné trente-un. On lit dans Eusèbe son historien, qu'un peuple innombrable offrit à Dieu de ferventes prières pour le repos de son âme ¹. Il fut enterré dans le vestibule de l'église des Douze-Apôtres, qu'il avait fait bâtir à Constantinople pour servir de sépulture aux empereurs et aux patriarches ². « Il choisit ce lieu préférablement à tout autre, dit Eusèbe, afin de mériter d'avoir part au Sacrifice mystique et aux saintes prières publiques. »

Aussitôt après sa mort, ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partagèrent entre eux l'empire, suivant les dispositions qu'il en avait faites lui-même ³. Le premier, sous la domination duquel les Gaules se trouvaient, rétablit Athanase sur son siège. Il le renvoya à Alexandrie avec une lettre, où il donnait de grands éloges à sa sainteté, et montrait beaucoup d'indignation contre ses ennemis. Le Saint passa par la Syrie et arriva enfin dans son diocèse. Il fut reçu de son troupeau avec cette pompe et cette

il reçut le Baptême et les autres Sacrements. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect.

Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir contre saint Athanase, et d'accréditer, sans le vouloir, le parti des ariens, qui causa tant de maux et qui occasionna tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux.

Ajoutons à tout ce que nous avons dit, que Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase ; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât ; mais cet ordre ne put être exécuté qu'après la mort de l'empereur, et qu'au milieu de l'année 338.

¹ *Innumerabilis populus una cum sacerdotibus Dei, non sine gemitu ac lacrymis, pro imperatoris anima preces offerebant Deo, gratissimum pio principi officium exhibentes. In hoc etiam Deus prolixam erga famulum suum benevolentiam declaravit ; quippe, quod maxime ambierat, locum juxta apostolorum memoriam ei concesserit, ut anima illius tabernaculum apostolici nominis atque honoris consortio frueretur, divinisque cæremoniis ex mystico sacrificio et sanctorum precum communione potiri mereretur.* Euseb., Vit. Constant., l. IV, c. xi, édit. Vales.

² Il avait aussi fait bâtir l'église de Sainte-Irène pour servir de cathédrale.

³ Constantin, l'aîné des trois frères, eut en partage la Bretagne, l'Espagne, les Gaules, et tout ce qui est en deçà des Alpes. Constance eut la Thrace, l'Asie, l'Égypte et le reste de l'Orient. L'Italie, l'Afrique, la Grèce et l'Illyrie furent l'apanage de Constant.

allégresse qui avaient coutume d'accompagner les triomphes d'un empereur.

Le rétablissement d'Athanase mortifia sensiblement les ariens ; aussi firent-ils jouer de nouveaux ressorts pour le perdre. Ils mirent dans leurs intérêts Constance, qui avait eu l'Orient en partage, et lui représentèrent Athanase comme un esprit inquiet et turbulent, qui depuis son retour avait excité des séditions et commis des violences et des meurtres. Ils l'accusèrent encore d'avoir vendu à son profit les grains destinés à la nourriture des veuves et des ecclésiastiques qui habitaient les contrées où il ne venait point de blé. Ils formèrent les mêmes accusations auprès de Constantin et de Constant ; mais leurs députés, loin de réussir à persuader ces deux princes, furent renvoyés avec mépris. Pour Constance, il se laissa séduire et ajouta foi au dernier chef d'accusation. Il ne fut pas difficile au patriarche d'en démontrer la fausseté, et il n'eut autre chose à faire pour cela que de produire les attestations des évêques de Lybie, où il était marqué qu'ils avaient reçu la quantité ordinaire de froment. La calomnie découverte ne dissipa point les préjugés de Constance. Ce malheureux prince était gouverné par Eusèbe de Nicomédie et par d'autres ariens qui lui inspièrent leurs propres sentiments et qui l'amenèrent au point de leur permettre d'élire un nouveau patriarche d'Alexandrie.

La permission étant accordée, les hérétiques s'assemblèrent à Antioche sans délai ; ils déposèrent Athanase et élurent à sa place un prêtre égyptien de leur secte, nommé Piste. Ce mauvais prêtre, ainsi que l'évêque qui le sacra, avait été précédemment condamné par saint Alexandre et par le concile de Nicée. Le Pape Jules refusa de communiquer avec cet intrus, et toutes les églises catholiques lui dirent anathème ; aussi ne put-il jamais prendre possession d'une dignité qu'il avait usurpée.

Athanase, de son côté, tint à Alexandrie un concile où se trouvèrent cent évêques. On y prit la défense de la foi et on y reconnut l'innocence du Patriarche. Les Pères écrivirent ensuite une lettre circulaire à tous les évêques, et l'envoyèrent nommément au Pape Jules. Le Saint alla lui-même à Rome, où il se tint, en

l'année 341, un concile de cinquante évêques. Il y fut justifié et confirmé dans la possession de son siège; mais le long séjour que les circonstances l'obligèrent de faire dans cette ville, donna aux ariens le temps de tout bouleverser en Orient.

Dans la même année 341, il y eut un synode à Antioche à l'occasion de la dédicace de la grande église. On fit dans ce synode, composé d'évêques orthodoxes et hérétiques, vingt-cinq canons de discipline; mais les prélats orthodoxes ne furent pas plutôt partis, que les hérétiques y en ajoutèrent un vingt-sixième qui regardait évidemment saint Athanase. Il portait que si un évêque déposé justement ou injustement dans un concile, retournait à son Église sans avoir été réhabilité par un concile plus nombreux que celui qui avait prononcé la déposition, il ne pourrait plus espérer d'être rétabli, ni même d'être admis à se justifier. Ils élurent ensuite un certain Grégoire de Cappadoce, qu'ils placèrent par la force des armes sur le siège d'Alexandrie. La conduite de cet usurpateur répondit parfaitement à sa vocation.

Athanase, dont les jours n'étaient point en sûreté, se vit obligé de prendre la fuite; il se retira à Rome, où il passa trois ans, espérant toujours que Dieu aurait enfin pitié de lui et de son troupeau. En 345, l'empereur Constant l'invita à se rendre à Milan, et l'y reçut avec les plus grandes marques de vénération. Ce prince écrivit en même temps à son frère Constance pour le prier de le seconder dans le projet qu'il avait d'assembler un concile général pour mettre fin aux troubles qui affligeaient l'Église.

L'ouverture de ce concile se fit au mois de mai de l'an 347, dans la ville de Sardique en Illyrie; il y vint des évêques de trente-cinq provinces, indépendamment des Orientaux ¹. Saint

¹ L'assemblée était composée de trois cents évêques de l'Occident et de soixante seize de l'Orient, selon Socrate et Sozomène. Saint Athanase en compte cent soixante-dix, sans y comprendre les eusébiens, qui étaient au nombre de quatre-vingts. Ce dernier calcul s'accorde avec le récit de Théodoret, qui en compte en tout trois cent trente.

On donne le titre de *général* au concile de Sardique, et le P. Alexandre a produit les preuves de son œcuménicité. Il n'est cependant regardé que comme une suite du concile de Nicée.

Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza, s'y trouvèrent aussi. Les eusébiens ou ariens s'étant aperçus qu'ils ne seraient pas les maîtres, tinrent entre eux diverses assemblées sur la route et convinrent, avant d'arriver à Sardique, de ne point se joindre aux évêques orthodoxes. Ce fut donc inutilement qu'on les invita à assister au concile. Ils alléguèrent pour raison de leur refus la présence d'Athanase, et d'autres prétextes qui n'étaient pas moins frivoles. A la fin, voyant qu'on les menaçait d'user de rigueur s'ils différaient plus longtemps de comparaître, et s'ils ne se justifiaient pas des accusations formées contre eux, ils s'enfuirent tous pendant la nuit, et allèrent tenir un conciliabule à Philippopolis ¹. Les Pères de Sardique reconnurent l'innocence d'Athanase, de Marcel d'Ancyre et d'Asclépas de Gaza ; ils excommunièrent les principaux d'entre les eusébiens, ainsi que Grégoire de Cappadoce, et défendirent à tous les catholiques de communiquer avec eux ². Ils envoyèrent en même temps deux députés vers Constance, afin de presser l'exécution de leurs décrets. L'empereur Constant écrivit aussi à ce prince de la manière la plus pressante ; il le menaça même de lui déclarer la guerre, s'il ne rétablissait promptement Athanase sur son siège, et s'il ne punissait ses calomniateurs.

Quatre mois après le concile de Sardique, mourut Grégoire de Cappadoce. Cet intrus, appuyé par les gouverneurs infectés

¹ Voyez Socrate, et les fragments de saint Hilaire. On lit dans Cave, que les eusébiens datèrent de Sardique les actes de leur assemblée ; ils voulaient couvrir leurs intrigues du nom d'un concile respectable. Ils citent la lettre synodale des évêques qui étaient restés à Sardique, quoiqu'ils eussent quitté cette ville avant que la lettre en question eût été écrite. C'est un fait dont tous les historiens conviennent.

² Le concile de Sardique publia aussi des canons de discipline. Il y était dit, *can.* 3, 4, 7, qu'il était permis à un évêque déposé dans sa province, d'en appeler à l'Evêque de Rome, que le Pape avait le droit d'examiner ou de ne pas examiner l'affaire de nouveau, selon qu'il le jugerait à propos ; qu'il pouvait députer sur les lieux des évêques de la province, ou même envoyer des commissaires de Rome pour prononcer définitivement. Au reste, c'était moins là une loi nouvelle, que la confirmation de ce qui avait été établi dès les premiers temps. Nous en avons une preuve dans l'appel que saint Athanase avait précédemment interjeté au Pape Jules, sans que les eusébiens ses ennemis réclamaient contre cette sorte de procédure.

comme lui de l'arianisme, avait exercé toutes sortes de cruautés contre les orthodoxes. Saint Potamon entre autres fut battu avec tant d'inhumanité, qu'il en perdit la vie.

Cette circonstance de la mort de Grégoire facilita le retour d'Athanase. Constance n'avait plus de prétextes pour l'empêcher ou même le différer ; il était d'ailleurs engagé dans une guerre malheureuse contre les Perses, et il lui importait beaucoup de ne pas se brouiller avec son frère dans une conjoncture aussi critique. Il écrivit donc par trois fois au saint Patriarche, pour lui marquer le désir qu'il avait de le voir de retour à Alexandrie. Athanase alla prendre congé de l'empereur Constant qui était alors dans les Gaules ; de là il se rendit à Rome pour dire adieu à l'Évêque et à l'Église de cette ville. Ayant satisfait à ces différents devoirs, il ne pensa plus qu'à partir pour l'Égypte : il prit sa route par Antioche. Constance, qui y était alors, le reçut d'une manière fort gracieuse et l'assura de son amitié. Il ne lui demanda qu'une chose, qui fut d'accorder aux ariens une église dans la ville d'Alexandrie. Le Saint répondit qu'en ce cas là on devait aussi en accorder une aux catholiques d'Antioche, qui étaient attachés à Eustathe. Une telle réponse déconcerta les ariens, et l'empereur n'insista pas davantage sur cet article. Il donna les ordres nécessaires pour qu'Athanase fût bien reçu par les gouverneurs d'Égypte. Tout semblait annoncer qu'il était parfaitement réconcilié avec lui, et l'on n'en douta plus lorsqu'on le vit procurer son rétablissement même après la mort de Constant, qui fut assassiné dans les Gaules par Magnence au mois de janvier de l'année 350.

Athanase était à peine rentré dans son Église, qu'il assembla un concile à Alexandrie. On y confirma les décrets de celui de Sardique. Saint Maxime fit la même chose dans un synode nombreux qui se tint à Jérusalem. Plusieurs évêques ariens rétractèrent en cette occasion les calomnies qu'ils avaient avancées contre le saint Patriarche, et abjurèrent publiquement l'hérésie ; de ce nombre furent Ursace et Valens ; mais ils retournèrent ensuite à l'arianisme.

En même temps que Magnence se rendait maître de l'Italie,

des Gaules et de l'Afrique, Vétrannion s'emparait de la Pannonie. Constance s'avança dans l'Occident pour combattre les usurpateurs, qui ne purent tenir longtemps. Un stratagème mit la personne de Vétrannion entre ses mains, et il défit Magnence auprès de Murse en Pannonie. Ce dernier s'étant lui-même donné la mort, son parti se dissipa, et la paix fut rétablie dans l'Occident.

Constance étant à Sirmium en 351, il s'y tint un concile; qui fut principalement composé d'évêques orientaux, ariens pour la plupart. On y excommunia Photin, et on y pronouça une sentence de déposition contre lui, parce qu'il renouvelait l'hérésie de Sabellius, et qu'il enseignait que Jésus-Christ était un pur homme. Ce Photin gouvernait l'Église de Sirmium, et avait déjà été condamné dans deux synodes à Milan. L'empereur l'envoya en exil. On dressa dans le concile une formule de foi qui, communément, est regardée comme orthodoxe. On l'appelle la « première formule de Sirmium. »

Le zèle actif d'Athanase causait toujours aux ariens de vives alarmes; ils craignaient qu'à la fin il n'entraînat la ruine de leur parti. Ils essayèrent donc de prévenir le crédule empereur contre lui, et malheureusement ils ne réussirent que trop. Constance oublia l'amitié qu'il avait jurée au patriarche d'Alexandrie, et il redevint son persécuteur dès qu'il se vit maître de tout l'empire. Il le fit condamner dans deux synodes, dont l'un se tint à Arles en 353, et l'autre à Milan deux ans après. Il n'avait pas rougi de se porter lui-même pour son accusateur. Sa haine ne fut point encore satisfaite : il bannit saint Eusèbe de Verceil, saint Denis de Milan, saint Paulin de Trèves, et plusieurs autres évêques catholiques qui refusèrent de souscrire à la condamnation d'Athanase; ensuite il députa un de ses chambellans à Rome, afin d'y obtenir l'approbation de tout ce qui venait d'être fait.

Libère, qui occupait alors la Chaire de saint Pierre, refusa généreusement ce qu'on lui demandait, et ne fut ébranlé ni par les promesses, ni par les menaces. Non-seulement il ne voulut pas recevoir les présents qu'on lui avait apportés, mais ayant appris qu'on les avait déposés en forme d'offrande dans la basilique du

Prince des Apôtres, il les en fit aussitôt retirer. L'empereur irrité d'une conduite aussi hardie, donna des ordres pour que l'on conduisit Libère à Milan sous bonne escorte. Il eut avec lui une conférence dont il ne dut pas être content ¹. Le Pape dit qu'Athanase avait été déclaré innocent à Sardique; que ses ennemis y avaient été reconnus pour calomnieux; qu'il y avait par conséquent de l'injustice à condamner un homme qui n'avait pu être convaincu juridiquement d'aucun crime. Constance n'eut rien à répondre, il se contenta de dire à Libère qu'il lui accordait trois jours; et que si, ce terme expiré, il ne souscrivait à la condamnation d'Athanase, il l'exilerait à Bérée dans la Thrace. Il eut encore recours aux présents pour le gagner, et il lui envoya cinq cents pièces d'or. Le Pape les refusa, en répondant qu'il fallait les distribuer aux flatteurs du prince. Il refusa aussi un présent qui lui fut envoyé par l'impératrice, en disant à celui qui l'apportait, qu'il devait apprendre à croire en Jésus-Christ, et non point à persécuter l'Église de Dieu. Les trois jours expirés, il partit pour le lieu de son exil. Ce fut en 356.

L'empereur alla à Rome, en 257, pour y célébrer la douzième année de son règne. Les dames romaines, profitant de cette occasion, lui demandèrent le rappel de leur Pasteur. Il répondit qu'il n'y consentirait qu'autant que Libère entrerait dans les sentiments des évêques qui étaient pour lors à la cour.

Ce fut vers ce temps-là que Libère commença, dit-on, à se démentir. La rigueur de son exil aurait ébranlé sa constance. Les entretiens qu'il eut avec Démophile de Bérée et Fortunatien d'Aquilée, dont l'un était arien et l'autre politique, auraient achevé de le perdre. Séduit par une apparence d'accommodement qui ne pouvait que scandaliser l'Église, il aurait signé la condamnation d'Athanase et la formule de foi que les ariens avaient dressée à Sirmium, sans cependant y insérer leur hérésie en termes formels. Mais rien n'est moins assuré que cette chute d'un Pape si saint et si ferme ².

¹ Cette conférence est rapportée par Théodoret.

² Godescard qui croyait à cette chute de saint Libère, prouve qu'il ne s'abaissa point dans l'hérésie, par les observations suivantes :

Mais quand il serait vrai que le Pape Libère, qui avait si généreusement pris la défense de la loi et de ceux qui étaient persécutés pour elle, serait tombé comme saint Pierre ¹, il se releva aussi bientôt à son exemple, et répara promptement le scandale qu'il avait donné. Il n'eut pas plutôt été remis en possession de son siège, qu'il se déclara ouvertement pour la justice et la vérité ; et lorsque les Pères du concile de Rimini eurent été séduits

Il y a eu trois formules de Sirmium. La première, qui est de l'an 351, fut faite contre Photin. Elle était conçue en termes orthodoxes, quoique le mot *consubstantiel* ne s'y trouvât pas. Elle fut l'ouvrage des évêques orientaux, qui composèrent seuls le concile, l'Occident, excepté la Pannonie, étant alors soumis au tyran Magnence.

La seconde eut pour auteurs Valens, Ursace et Germinius, qui la rédigèrent en 357, lorsque Constance fut revenu de Rome à Sirmium. Elle renfermait tout le venin de l'arianisme. Il y était défendu de dire que Jésus-Christ était *de la même substance* que le Père, ou *qu'il lui était semblable en substance*. On condamnait par là les catholiques qui tenaient pour l'*unité*, et les semi-ariens qui admettaient la *similitude* de substance. Les ariens rigides, que l'on nommait aussi eunomiens, d'Eunomius leur chef, niaient l'un et l'autre. Cette formule fut souscrite par Potamius de Lisbonne, et par Osius de Cordoue. Ce dernier, qui avait jusque-là combattu généreusement pour la foi, se laissa vaincre par les tortures, et eut aussi le malheur de tomber dans l'arianisme. Nous apprenons de saint Athanase qu'il reconnut sa faute, et qu'il mourut pénitent en Espagne.

La troisième formule de Sirmium fut publiée par les semi-ariens en 359, deux ans après la chute de Libère.

Il ne s'agit donc plus que de savoir si ce pape souscrivit la première ou la seconde formule. Or, il ne paraît pas possible qu'il ait souscrit la seconde ; elle n'eut pour auteurs qu'un très-petit nombre d'évêques occidentaux, qui en furent si honteux, qu'ils la laissèrent tomber aussitôt dans l'oubli. D'ailleurs saint Hilaire rapporte, *fragm.* 6, p. 1357, que Libère souscrivit la confession de foi dressée par vingt-deux évêques, du nombre desquels était Démophile, ce qui ne peut convenir qu'à la première. Aussi Libère, dans sa lettre aux évêques orientaux, leur disait-il qu'il avait signé leur confession de foi, ou celle qu'ils avaient faite, et qui lui avait été présentée par Démophile ; il lui donnait de plus l'épithète de *catholique*. Toutes ces circonstances, si nous ne nous trompons, forment une preuve solide, et l'on doit conclure de leur réunion que le pape Libère souscrivit la première formule de Sirmium.

Sozomène ajoute, l. IV, c. xv, que quand ce pape fut revenu à Rome, il anathématisa tous ceux qui ne reconnaissaient pas que le Fils était *semblable* au Père *en toutes choses*, c'est-à-dire, qu'il anathématisa la seconde formule de Sirmium. Est-il croyable qu'il l'eût souscrite si peu de temps auparavant ?

¹ Le savant historien catholique, M. Édouard Dumont, a prouvé dans la revue des *Questions historiques* que le Pape saint Libère était resté ferme dans la défense de la foi, et n'avait jamais donné le scandale qu'on lui attribue. (E. D.)

par les ariens, il écarta par son zèle les malheurs dont l'Église catholique était menacée ¹.

Ce fut en 359 que s'assembla le fameux concile de Rimini. Les évêques ariens y prévalurent à la fin, et firent adopter par tous les Pères une formule de foi où n'était pas le mot « consubstantiel ; » mais les prélats orthodoxes ayant vu l'hérésie tirer avantage de leur souscription, se reprochèrent avec amertume la faiblesse qu'ils avaient eue de la donner. Ils se relevèrent d'autant plus aisément de leur chute, qu'ils ne perdirent jamais la pureté de la foi, et qu'ils étaient uniquement tombés, ou pour avoir manqué de courage, ou pour n'avoir pas bien pénétré les artifices des ariens.

Il est temps de revenir aux persécutions qui furent suscitées à saint Athanase. L'empereur ne se contenta pas de bannir les évêques qui prenaient sa défense, il condamna aussi à des peines rigoureuses les officiers et les magistrats qui paraissaient attachés au saint Patriarche, et qui refusaient de communiquer avec les ariens.

Tandis que Constance remplissait l'Occident de confusion, et qu'il y exerçait une puissance tyrannique, Athanase gémissait à Alexandrie sur les maux de l'Église, et adressait à Dieu de ferventes prières pour la conservation de la foi : mais on ne le laissa pas tranquille. Le duc Syrien eut ordre de le persécuter lui et son clergé. Deux notaires arrivèrent en même temps à Alexandrie. Constance les y avait envoyés pour voir s'il était obéi. On essaya de persuader au Saint de quitter la ville ; mais il répondit que l'empereur l'ayant rétabli sur son siège, il ne l'abandonnerait que quand il y serait forcé par le même prince, et jamais avant qu'on lui eût signifié un ordre exprès de sa part. Il ajouta cependant qu'il sortirait d'Alexandrie, si le duc Syrien ou le préfet Maxime lui donnait un tel ordre par écrit. Aucun des deux ne l'ayant voulu faire, les choses en restèrent là pour le moment. Syrien, convaincu de la justice de ses raisons, lui promit de ne pas l'inquiéter, et de laisser au peuple la liberté de faire ses as-

¹ Théodoret, *Hist.*, l. II, c. XVII.

semblées de religion. Cette promesse fut même confirmée par un serment ; mais le duc ne rougit pas de le violer vingt-trois jours après.

Les fidèles assemblés dans l'église de Saint-Thomas devaient y passer la nuit en prières à l'occasion d'une fête qui devait se célébrer le lendemain. Ils s'y virent tout à coup investis par une nombreuse troupe de gens de guerre, à la tête desquels était Syrien. Les portes de l'église ayant été forcées, les soldats y entrèrent et y commirent des désordres horribles. Athanase resta sur son siège, fortement résolu de ne point abandonner son troupeau. En même temps il ordonna à un diacre de chanter le psaume CXXXVI, tandis que le peuple répéterait à la fin de chaque verset : « Car sa miséricorde est éternelle. » Il dit ensuite aux fidèles de se retirer dans leurs maisons, protestant qu'il ne sortirait que le dernier. Lorsque le plus grand nombre fut sorti, les clercs et les moines qui étaient restés auprès de lui le forcèrent de les suivre et de se mettre au milieu d'eux ; par là il échappa à la vigilance et à la fureur des gardes qui cherchaient à s'assurer de sa personne ¹.

La première chose que firent les ariens, fut de placer sur le siège d'Alexandrie une personne dévouée à leur parti. Ils choisirent un certain Georges, homme de basse extraction et d'un caractère féroce. Cet intrus marcha sur les traces de Grégoire, dont nous avons parlé plus haut, et ne servit que trop fidèlement la haine des ariens contre les catholiques.

Cependant Athanase se retira dans les déserts d'Égypte ; mais on ne lui permit pas de jouir longtemps de la compagnie des solitaires qui les habitaient. Ses ennemis mirent sa tête à prix. Des soldats furent chargés de faire partout des perquisitions pour le découvrir. On eut beau maltraiter les moines, ils furent fermes et donnèrent à entendre qu'ils souffriraient plutôt la mort que de décéder le lieu où Athanase était caché. Quelque agréable que fût au Patriarche la compagnie de ses saints hôtes, il résolut de les

¹ Ce que nous venons de dire est tiré de saint Athanase. Voyez son *Apologie pour sa fuite*, et son *Histoire des ariens*.

quitter, afin de ne pas les exposer à de plus rudes souffrances. Il se retira donc dans un lieu plus solitaire, où il pouvait à peine respirer. La seule personne qu'il vît était un fidèle qui lui apportait ses lettres et les choses dont il avait besoin pour subsister ; encore ce fidèle courait-il de grands dangers, tant les recherches des ariens étaient opiniâtres ¹.

La persécution se ralentit un peu par la mort de l'empereur Constance, qui arriva le 3 novembre 361. On détestera à jamais la mémoire de ce prince qui, à un caractère faible, léger, inconstant, dissimulé, joignit un attachement opiniâtre à l'hérésie et une cruauté qui le porta à maltraiter si indignement les catholiques et à tremper ses mains dans le sang de ses proches.

L'année suivante mourut George, cet usurpateur du siège d'Alexandrie. Les païens le massacrèrent à cause de ses cruautés. Ainsi Athanase se vit délivré de ses principaux ennemis.

Julien, successeur de Constance, permit à tous les évêques exilés de retourner chacun à leur siège. Ce n'était pas qu'il fût bien intentionné pour eux ; il voulait par leur rétablissement, augmenter les divisions qui déchiraient l'Église, et empêcher les chrétiens de se réunir contre lui. Il voulait encore flétrir la mémoire de Constance, en le faisant passer pour un tyran et un persécuteur.

La plupart des évêques orthodoxes profitèrent de la permission que Julien avait accordée, et saint Athanase revint à Alexandrie après une absence de plus de six ans : ce fut au mois d'août de l'année 362. Son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe. Les ariens confondus se virent en peu de temps chassés de toutes les Églises qu'ils possédaient.

Pour rétablir la foi dans toute sa pureté, saint Athanase convoqua la même année un concile à Alexandrie. Entre les évêques qui y assistèrent, on compte saint Eusèbe de Verceil, qui revenait de la Thébàïde où il avait été banni ; saint Astère de Pétra,

¹ On lit dans Rufin que saint Athanase vécut plusieurs années caché dans le fond d'un puits : mais ceci paraît être une fable. Si ce fait eût été vrai, saint Grégoire de Nazianze et saint Athanase lui-même n'auraient pas manqué d'en parler.

etc. On y condamna ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et on y arrêta que les auteurs de l'hérésie arienne seraient déposés, et que dans le cas où ils se repentiraient, on ne les recevrait qu'à la communion laïque. On décida aussi que les évêques qui s'étaient laissé séduire pour quelque temps, tels que les Pères de Rimini, conserveraient leurs sièges, pourvu toutefois qu'ils donnassent des preuves de leur repentir et de leur changement. Cette décision fut adoptée dans la Macédoine, l'Achaïe, l'Espagne, les Gaules, etc., et fut même approuvée par l'Église romaine ¹. Le Pape Libère ordonna qu'on suivit cette discipline en Italie. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit alors aux évêques orthodoxes de ce pays. Il les y exhorte à se conformer à ce qui avait été réglé sur ce sujet dans l'Achaïe et l'Égypte, et à exercer leur zèle contre ceux qui étaient tombés, en sorte cependant qu'ils eussent égard à la vivacité du repentir que les coupables témoigneraient ².

Mais quelque sage que fût la décision du concile d'Alexandrie, elle n'eut point une approbation universelle. Lucifer de Cagliari ³

¹ *Conc.*, t. VII, p. 75 et 680. — ² Saint Hilaire, *fragm.* 12, p. 1357 ; Constant, *Ep. Decret.*, XIII, p. 448.

³ Lucifer, évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, se distingua par son détachement du monde et par son zèle contre l'arianisme. Il prit avec chaleur la défense de saint Athanase au concile tenu à Milan en 355, et même dans la palais de l'empereur Constance, ce qui le fit exiler à Germanicie en Syrie. Cette ville avait alors pour évêque Eudoxe, l'un des principaux chefs de l'hérésie régnante. Quelque temps après, Lucifer fut transféré à Eleuthéropolis en Palestine, qui avait aussi un évêque arien, nommé Eutychius.

Ce fut là qu'il écrivit son premier livre contre Constance. Il eut la hardiesse de le lui envoyer, et même de s'en avouer l'auteur en présence de Florentius, grand-maitre du palais, qui avait ordre de le questionner sur ce sujet. Non content d'y montrer à l'empereur qu'il ne devait pas se mêler des affaires ecclésiastiques, il l'y comparait encore au plus cruel des tyrans. Ce premier livre fut suivi d'un second, où se trouvait l'apologie de saint Athanase. Constance, vivement piqué, bannit Lucifer dans la Thébaidé en Égypte, et il y resta jusqu'à la mort du prince.

Lucifer publia encore les ouvrages suivants : 1^o le livre *contre les rois apostats*, où il montrait que les plus détestables tyrans jouissaient souvent des prospérités temporelles ; il ajoutait que c'était la jouissance de ces prospérités qui avait fait croire à Constance qu'il était favorisé du ciel ; 2^o Les livres intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs ; On ne doit point communiquer avec les hérétiques ; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*. Tous les ouvrages de Lu-

et quelques autres évêques traitèrent de lâcheté la conduite pleine de douceur que l'on y prescrivait envers les coupables. Ils soutenaient que ceux qui étaient tombés à Rimini ne pouvaient, malgré leur repentir, être reçus à la communion parmi les évêques ou même parmi les prêtres. Une rigueur aussi contraire à l'esprit de l'Évangile excita l'indignation publique, et fut condamnée par toute l'Église.

Quelque temps après, Athanase se vit exposé à de nouvelles épreuves de la part de Julien. Ce prince avait enfin levé le masque, et il ne déguisait plus ses sentiments par rapport au paganisme. Les prêtres des idoles d'Alexandrie se plaignirent à lui de l'effi-

ciler sont écrits avec beaucoup d'aigreur; et malgré les éloges que quelques Pères ont donnés à ses livres contre Constance, parce qu'ils ne faisaient attention qu'au zèle de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut disconvenir que ses expressions ne sont ni assez mesurées, ni assez respectueuses. On ne doit jamais manquer à son souverain, sans nécessité évidente.

L'évêque de Cagliari ternit l'éclat de ses triomphes sur l'arianisme, par le scandale d'un malheureux schisme auquel il donna naissance. En revenant du lieu de son exil, il passa par Antioche avec Eusèbe de Verceil. Saint Méléce avait été élu patriarche de cette ville après la mort de saint Eustathe. Son élection s'était faite selon toutes les règles; elle fut cependant désapprouvée par quelques catholiques, parce que les ariens y avaient concouru. Ces catholiques refusèrent de communiquer avec saint Méléce, et prirent le nom d'*eustathiens*, de saint Eustathe auquel ils étaient restés attachés durant son exil.

Lucifer, en arrivant à Antioche, se mit à la tête des eustathiens, et ordonna Paulin évêque de cette ville. Saint Eusèbe de Verceil ayant désapprouvé cette ordination, Lucifer ne voulut point communiquer avec lui, et par là il devint l'auteur d'un schisme dont les suites furent très-funestes.

Outre ce schisme, il en causa encore un autre, dont les conséquences allèrent bien plus loin. Il refusa opiniâtrément de communiquer non-seulement avec les Pères de Rimini, qui après leur repentir, avaient été conservés dans leurs sièges, mais même avec ceux qui les recevaient à la communion, c'est-à-dire, avec le Pape et avec toute l'Église. Il se fit un assez grand nombre de partisans à Antioche, en Egypte, en Palestine, en Italie, et surtout en Sardaigne et en Espagne. Il survécut de neuf ans à son retour à Cagliari. On croit qu'il persista toujours dans son opiniâtreté. Il mourut en 374, selon la chronique de saint Jérôme. Les anciens auteurs ne lui reprochent que son schisme : on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à ses sectateurs. Ceux-ci en auront été les inventeurs.

Voyez Théodoret, *Hist.*, l. III, c. 1; saint Jérôme, *Dial. adv. Luciferum*; saint Ambroise, *de obitu Satyri*, p. 316; Socrate, *Hist.*, l. III, c. IX; Sozomène, *Hist.*, l. V, c. XIII; et, parmi les modernes, Tillemont, t. VII, p. 514; Ceillier, t. V, p. 384, etc.

cacité des moyens que le Patriarche employait contre leurs superstitions, et ils ajoutèrent que s'il restait plus longtemps dans la ville, on y verrait bientôt les dieux sans aucun adorateur. Leurs plaintes furent écoutées favorablement. L'empereur répondit qu'en permettant aux chrétiens, qu'il appelait « Galiléens » par dérision, de revenir dans leur pays, il ne leur avait point accordé le droit de rentrer dans leurs églises ; qu'Athanase en particulier n'aurait pas dû porter la témérité si loin que les autres, lui surtout qui avait été exilé par plusieurs empereurs. Il lui fit donc signifier de sortir de la ville aussitôt l'ordre reçu, et cela sous peine d'être sévèrement puni ; il arrêta même sa mort, et un de ses officiers fut chargé de l'exécution de cet arrêt.

Lorsque les ordres du prince furent arrivés à Alexandrie, la douleur et la consternation s'emparèrent de tous les fidèles. Athanase les consola, et leur dit de mettre en Dieu leur confiance, les assurant que l'orage passerait bientôt. Ayant ensuite recommandé son troupeau à ses amis, il s'embarqua sur le Nil pour aller dans la Thébaïde.

L'officier qui avait ordre de le mettre à mort n'eut pas plutôt été informé de sa fuite, qu'il le poursuivit avec ardeur. Le Saint fut averti à temps du danger. Ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfoncer dans les déserts ; mais il n'en voulut rien faire : il ordonna même qu'on le ramenât vers Alexandrie en disant : « Montrons que Celui qui nous protège est plus puissant que celui qui nous persécute. » L'officier les ayant joints sans les connaître, leur demanda s'ils n'avaient point vu Athanase. « Il n'est pas loin d'ici, répondirent-ils, et pour peu que vous vous hâtiez, vous ne tarderez pas à l'atteindre. » L'officier continua sa route, pendant qu'Athanase se rendait à Alexandrie, où il demeura quelque temps caché.

Julien ayant donné de nouveaux ordres pour qu'on le mit à mort, il se retira dans les déserts de la Thébaïde. Il s'y voyait souvent obligé de changer de demeure pour échapper aux perquisitions de ses ennemis. Il était à Antinoé, lorsque saint Théodore de Tabenne et saint Pammon, tous deux abbés solitaires, vinrent lui rendre visite. Ils le consolèrent, en lui assurant que

ses peines allaient finir. Ils lui racontèrent ensuite comment Dieu leur avait révélé la mort de Julien. Ils ajoutèrent encore qu'ils avaient appris par la même voie, que Julien aurait pour successeur un prince religieux, mais que son règne serait fort court.

Ce prince était Jovien. Il refusa d'accepter l'empire qu'on lui offrait, jusqu'à ce que l'armée se fût déclarée pour la religion chrétienne. A peine eut-il été placé sur le trône impérial, qu'il révoqua la sentence de bannissement portée contre Athanase. Il lui écrivit en même temps une lettre où, après avoir donné de justes louanges à sa fermeté et à ses autres vertus, il le pria instamment de venir reprendre le gouvernement de son Église.

Athanase n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour quitter sa retraite ; il en était sorti immédiatement après la mort de Julien, et il était revenu à Alexandrie. Son arrivée imprévue avait causé autant de joie que de surprise. Son premier soin, quand il se vit rendu à son troupeau, fut de reprendre ses fonctions ordinaires. L'empereur le connaissant pour un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie, lui écrivit une seconde lettre, dans laquelle il le pria de lui envoyer une exposition de la vraie foi, et de lui tracer le plan de conduite qu'il devait suivre par rapport aux affaires de l'Église. Athanase ne voulut répondre qu'après avoir conféré avec de savants évêques, qu'il fit assembler pour cet effet. Sa réponse portait qu'il fallait s'attacher à la foi de Nicée, qui était celle des Apôtres, qui avait été prêchée dans les siècles suivants, et qui était encore la foi de tout le monde chrétien, « à l'exception d'un petit nombre de personnes qui avaient embrassé les sentiments d'Arius ¹. »

Les ariens firent d'inutiles efforts pour noircir Athanase dans l'esprit de l'empereur : ils ne retirèrent que de la confusion de

¹ On voit que, dans le court espace de temps où il fut permis à l'Église d'assembler des conciles, il y en eut un grand nombre, tant en France, en Espagne et à Rome, qu'en Dalmatie, en Dardanie, en Macédoine, en Epire, en Grèce, en Crète, en Sicile en Chypre, en Lycie, en Isaurie, en Egypte, en Arabie, et tous ces conciles adhèrent aux décrets de Nicée. Saint Athanase n'exagérait donc pas en parlant comme il le fait, du consentement universel des Églises dans la profession de la doctrine catholique.

leurs calomnies. Jovien eut envie de voir le saint Patriarche dont il avait conçu une si haute idée ; il le manda donc à Antioche où la cour était alors, et il lui donna mille marques d'estime et d'amitié. Athanase, ayant satisfait au désir et aux consultations du prince, partit d'Antioche, et se hâta de retourner à Alexandrie.

Jovien étant mort le 17 février 364, après un règne de huit mois, Valentinien lui succéda à l'empire. Comme il voulait faire sa résidence dans l'Occident, il partagea ses états avec son frère Valens, et lui donna l'Orient à gouverner. Ce dernier, qui avait toujours eu du penchant pour l'arianisme, ne tarda pas à manifester ses sentiments. Ayant reçu le Baptême, en 367, des mains d'Euxode, évêque des ariens de Constantinople, il publia un édit par lequel il bannissait tous les évêques que Constance avait privés de leurs sièges.

A la nouvelle de l'édit, le peuple d'Alexandrie s'assembla en tumulte pour demander au gouverneur de la province qu'on lui laissât son évêque. Le gouverneur promit d'en écrire à Valens, et les esprits se calmèrent. Athanase voyant la sédition apaisée, s'enfuit secrètement de la ville pour se retirer à la campagne, et il s'y cacha durant quatre mois dans le caveau où son père avait été enterré. La nuit suivante, le gouverneur et le général des troupes s'emparèrent de l'église où il faisait ordinairement ses fonctions. Ils l'y cherchèrent inutilement ; sa retraite l'avait dérobé à leur poursuite. C'était la cinquième fois qu'on l'obligeait à quitter son siège.

Dès que le peuple sut le départ du saint Patriarche, il en témoigna sa douleur par ses cris et par ses larmes. Tous s'adressèrent au gouverneur et le prièrent de ménager le retour de leur évêque. Valens, informé de ce qui se passait, craignit qu'il ne s'élevât quelque sédition ; il prit donc le parti d'accorder aux habitants d'Alexandrie ce qu'ils lui demandaient avec tant de chaleur. En conséquence, il manda qu'Athanase pouvait demeurer en paix à Alexandrie, et qu'on ne le troublerait point dans la possession des églises ¹.

¹ On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire

Le détail des autres actions d'Athanase nous est inconnu. Nous ne savons plus de lui autre chose, sinon qu'en 360 il assembla à Alexandrie un concile, au nom duquel il écrivit aux évêques d'Afrique de ne pas se laisser surprendre par ceux qui préféraient les décrets du concile de Rimini à ceux du concile de Nicée.

Mais ce serait peu connaître le saint Patriarche d'Alexandrie, que de s'en tenir à ces traits éclatants qui ont fait de lui un des principaux héros du christianisme. Sa vie privée doit aussi fixer notre admiration. « Il était, dit saint Grégoire de Nazianze ¹, d'une humilité si profonde, que personne ne portait cette vertu plus

de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des ariens paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même.

Les faits dont il s'agit étaient notoires; ils se passaient à la face de tout l'univers, ils étaient consignés dans les synodes des ariens: aussi saint Athanase les inséra-t-il dans son apologie, faite pour devenir publique, avec toutes les circonstances odieuses qui les accompagnaient, sans craindre que l'on s'inscrivît en faux contre ce qu'il avançait.

L'arianisme, timide dans ses commencements, mit en œuvre la souplesse et l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, et ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il semblait menacer l'Eglise d'une destruction entière; mais il ne réussit point, parce que Celui qui a fondé cette Eglise lui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle*.

La foi en la divinité de Jésus-Christ avait armé le bras des persécuteurs pendant plus de 300 ans, et elle avait tenu ferme contre les assauts des plus redoutables tyrans. Les souffrances ne faisaient même que multiplier le nombre des fidèles. Le sang des Martyrs était comme une semence féconde qui produisait de nouveaux chrétiens, et cette nouvelle race, en se reproduisant sans cesse, remplissait toutes les provinces de l'empire.

La conversion des empereurs rendit la paix à l'Eglise, mais le démon ne resta pas tranquille. La chute de l'idolâtrie donna de nouveaux degrés à sa malice et à sa jalousie. Il eut recours à d'autres moyens; il tourna ses armes contre le sein même de l'Eglise. De tous les instruments qu'il choisit parmi les hommes pour le seconder, aucun ne le servit mieux qu'Arius. Il inventa une hérésie qui sapait le christianisme par ses fondements. En effet, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, toute l'économie de notre sainte religion croulait, et son origine n'était pas divine.

Mais Dieu, qui veille à la garde de son Eglise, suscita des pasteurs zélés, qu'il anima de son esprit, et auxquels il inspira le courage de défendre la foi contre ses plus ardents persécuteurs. De ce nombre fut saint Athanase, qui se distingua même entre tous les autres, et qui mérita une couronne égale à celle des plus glorieux Martyrs.

¹ Or., xxi, p. 378.

loin que lui. Doux et affable, il n'y avait personne qui n'eût auprès de lui un accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable une tendre compassion pour les malheureux. Ses discours avaient je ne sais quoi d'aimable qui captivait tous les cœurs ; mais ils faisaient encore moins d'impression que sa manière de vivre. Ses réprimandes étaient sans amertume, et ses louanges servaient de leçon ; il savait si bien mesurer les unes et les autres qu'il reprenait avec la tendresse d'un père, et louait avec la gravité d'un maître. Il était tout à la fois indulgent sans faiblesse et ferme sans dureté. Tous lisaient leur devoir dans sa conduite ; et quand il parlait, ses discours avaient tant d'efficacité, qu'il n'était presque jamais obligé de recourir aux voies de rigueur. Les personnes de tout état trouvaient en lui de quoi admirer et de quoi imiter. Il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles et dans le chant des psaumes, plein de charité pour les pauvres, condescendant pour les petits, intrépide lorsqu'il s'agissait de s'opposer aux injustices des grands. » Il avait, selon le même auteur, le talent de persuader ceux qui étaient d'un sentiment contraire au sien, à moins qu'ils ne fussent endurcis dans le mal, et alors ceux qui ne se laissaient pas gagner ressentaient une vénération secrète pour sa personne. Quant à ses persécuteurs, ils trouvaient en lui une âme inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines. Semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur de l'injustice.

Athanase, après avoir soutenu de rudes combats, et remporté de glorieuses victoires sur les ennemis de la foi, passa à une meilleure vie le 2 mai 373 ¹. Il gouverna quarante-six ans l'Église d'Alexandrie ².

¹ Cette date est appuyée sur l'autorité de la Chronique orientale des Coptes, ainsi que sur celle de saint Protère et de saint Jérôme. Socrate s'est donc trompé en mettant la mort de saint Athanase en 371.

² Les Grecs honorent saint Athanase le 2 mai, jour auquel ses reliques furent déposées dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, lors de la translation qui s'en fit d'Alexandrie en cette ville. (Voyez leurs éphémérides dans leurs sinaxaires.) Ils en font encore mémoire le 18 de janvier, que M. Asémanni, in *Calend. univ.*, t. VI, p. 299, prouve, contre les Bollandistes, avoir été

Voici de quelle manière sa mort est décrite par saint Grégoire de Nazianze : « Il termina sa vie dans un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux Patriarches, aux Prophètes, aux Apôtres, aux Martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité. Je dirai, pour renfermer son épitaphe en peu de mots, qu'il sortit de cette vie mortelle avec beaucoup plus d'honneur et de gloire qu'il n'en avait reçu à Alexandrie lorsqu'après ses différents exils, il y rentra de la manière la plus triomphante. Qui ne sait en effet que tous les gens de bien pleurèrent amèrement sa mort, et que la mémoire de son nom est restée profondément gravée dans leurs cœurs... ? Puisse-t-il du haut du Ciel abaisser sur moi ses regards, me favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, conserver dans mon Église le dépôt de la vraie foi ! Et si pour les péchés de monde nous devons éprouver les ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces maux et nous obtenir par son intercession la grâce de jouir avec lui de la vue de Dieu ! »

le jour de sa mort, comme les Ménéés le disent expressément. Ils honorent le même jour avec lui saint Cyrille, parce qu'il a été évêque de la même ville, quoiqu'il ne soit mort qu'en juin. On trouve une autre fête de saint Athanase marquée au 9 de juin dans les Ménéés, et au 27 du même mois dans le Ménologe de l'empereur Basile. Voyez la réfutation de Bollandus et de Papebroch, dans M. Assémani, *ad 2 maii*, t. VI, p. 301-303.

¹ Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en mettant ici le portrait du saint patriarche que M. l'abbé de la Bletterie a tracé dans son *Histoire de Jovien*, t. I, p. 128 : « Athanase, dit-il, était le plus grand homme de son siècle, et peut-être qu'à tout prendre, l'Église n'en a jamais eu de plus grand. Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hérésies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination.

« Il avait l'esprit juste, vif et pénétrant ; le cœur généreux et désintéressé ; un courage de sang-froid, et, pour ainsi dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans impétuosité ni saillies ; une foi vive, une charité sans bornes, une humilité profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'Évangile ; une éloquence naturelle, semée de traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa vie rendait la vertu respectable ; sa douceur dans le commerce la faisait aimer. Le calme et la sérénité de son âme se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, son extérieur avait quelque chose de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences profanes, mais il évitait d'en faire parade.

Si l'on joint les vertus que saint Athanase pratiqua dans la vie privée, à cet héroïsme de courage, de patience et de zèle qui ne se démentit jamais au milieu des plus horribles persécutions, on ne s'étonnera point du respect que tous les siècles ont eu pour sa mémoire. L'Église le révère d'autant plus, qu'il continue encore de l'instruire et de l'édifier par ses admirables écrits.

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT ATHANASE.

1° Le *Discours contre les païens*, écrit vers l'an 318. C'est le premier ouvrage de saint Athanase. On y remarque une grande

Habile dans la lettre des Écritures, il en possédait l'esprit. Jamais ni Grecs, ni Romains n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase aima l'Église, dont les intérêts furent toujours inséparables des siens. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité, qui étend et raffine le génie lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources, même humaines, quand tout paraissait désespéré. Menacé de l'exil lorsqu'il était dans son siège, et de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, courtisans déliés, maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler lors même qu'il fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis : les ariens l'accusaient de magie, et les païens prétendaient qu'il était versé dans la science des augures, et qu'il entendait le langage des oiseaux, tant il est vrai que sa prudence était une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les moments de se produire ou de se cacher, ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut fixer l'inconstance du peuple (des Alexandrins, c'est tout dire); trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Égypte et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les faiblesses avec une charité et une honte d'âme, qui font sentir que s'il condamnait les voies de rigueur en matière de religion, c'était moins par intérêt que par principes et par caractère. Julien, qui ne persécutait pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardait comme un coup d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du christianisme était attachée à celle d'Athanase. » Cette honorable distinction semblait avoir mis le comble à la gloire du saint évêque.

connaissance de la littérature profane. Le saint Docteur y fait voir l'origine, le progrès et l'extravagance de l'idolâtrie ; il se sert ensuite de deux voies pour conduire les hommes à la connaissance du vrai Dieu : l'une est la nature de notre âme, et l'autre l'existence des choses visibles.

2° Le *Discours sur l'Incarnation*, écrit vers le même temps, n'est qu'une suite du précédent. Saint Athanase y prouve : 1° Que le monde doit avoir été créé ; 2° qu'il n'y a que le Fils de Dieu qui, par son Incarnation, ait pu délivrer l'homme de la mort dont le péché l'avait rendu digne.

3° L'*Exposition de la Foi*. C'est une explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, contre les ariens.

4° Le traité sur ces paroles : *Toutes choses m'ont été données par mon Père*. Le but du saint Docteur est de combattre les fausses interprétations que les ariens donnaient à ces mêmes paroles.

5° La *Lettre aux évêques orthodoxes*, contre l'intrusion de Grégoire sur le siège d'Alexandrie en 344.

6° L'*Apologie* de saint Athanase contre les ariens, composée après le second exil du Saint en 351. C'est un recueil de pièces authentiques qui anéantissent toutes les accusations des ariens, et qui les convainquent de calomnie.

7° Le *Traité des décrets de Nicée contre les eusébiens*. On y trouve l'histoire de ce qui s'est passé au concile de Nicée contre les partisans d'Arius.

8° L'*Apologie de la doctrine de saint Denys d'Alexandrie*, dont les ariens citaient des témoignages pour autoriser leurs erreurs.

9° La *Lettre à Draconce*. Ce Draconce était abbé d'un monastère. Ayant été élu évêque d'Hermopolis, il prit la fuite, et se cacha. Saint Athanase lui écrivit, vers l'an 355, la lettre dont il s'agit ici, pour l'engager à revenir.

10° La *Lettre circulaire aux évêques d'Egypte et de Lybie*, où les mauvais desseins des ariens sont manifestés. Elle fut écrite en 356, lorsque George de Cappadoce était sur le point d'usurper le siège d'Alexandrie.

11° L'*Apologie du Saint*, adressée à l'empereur Constance en 356. C'est un des plus finis et des plus éloquents de tous les ouvrages

de saint Athanase. Il le composa lorsqu'il était dans le désert. Il donna aussi l'année suivante un autre écrit sous le titre d'*Apolo-gie pour sa fuite*, afin de justifier sa retraite. Cette pièce n'est guère moins estimable que la précédente.

12° La *Lettre à Sérapion touchant la mort d'Arius*. On y trouve des choses importantes sur l'histoire de l'arianisme. Il paraît qu'elle fut écrite en 358. Le Sérapion auquel elle fut adressée est, à ce que l'on croit, le célèbre évêque de Thmuis.

13° La *Lettre aux Solitaires*, écrite vers le même temps. Il y est parlé des persécutions de saint Athanase. L'arianisme y est aussi réfuté.

14° Les *quatre discours contre les ariens*, écrits encore vers le même temps, lorsque le saint Docteur était caché parmi les anachorètes. Photius admire dans ces discours une force et une solidité de raisonnement qui écrasent les ariens. C'est là, dit-il, que saint Grégoire de Nazianze et saint Basile le Grand ont puisé cette éloquence mâle et rapide avec laquelle ils ont si glorieusement défendu la foi catholique. Saint Athanase y fait un usage admirable de la dialectique, pour presser ses adversaires ; mais il insiste principalement sur l'autorité de l'Écriture, dont il tire ses armes les plus redoutables.

15° Les *quatre lettres à Sérapion de Thmuis*, écrites vers l'an 360. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée.

16° Le *Traité des Synodes*, écrit l'année précédente. Il contient l'histoire de ce qui s'est passé dans les conciles de Séleucie et de Rimini.

17° Le *Tome* ou la *Lettre à l'Église d'Antioche*, en 362. Le saint Docteur y exhorte tous les catholiques à l'union, et à recevoir les ariens convertis, pourvu qu'ils déclarent professer la foi de Nicée et la divinité du Saint-Esprit. Le nom de *tome* que porte cette lettre se donnait communément aux lettres synodales dans le iv^e et le v^e siècle.

18° La *Lettre à l'empereur Jovien*, en 363. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

19° La *Vie de saint Antoine* fut écrite en 365.

20° Les *deux Lettres à Orsise*, abbé de Tabenne.

21° Le *Livre de l'Incarnation du Verbe, et contre les ariens*. Il est divisé en trois parties. La première contient la réfutation de ce que les anoméens objectaient contre la divinité de Jésus-Christ. La divinité du Saint-Esprit est établie dans la seconde. Saint Athanase emploie la troisième à prouver par l'Écriture la consubstantialité du Verbe.

22° La *Lettre aux évêques d'Afrique*, vers l'an 369. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

23° Les *Lettres à Epictète, à Adelphius et à Maxime*, contre les hérétiques qui attaquaient la consubstantialité du Verbe et la divinité du Saint-Esprit.

24° Les *deux Livres contre Apollinaire*, vers l'an 372.

25° Le *Livre de la Trinité et du Saint-Esprit*, dont nous n'avons plus qu'une traduction latine.

26° Outre les lettres de saint Athanase, dont nous avons parlé, il en a écrit encore plusieurs autres sur divers sujets.

27° Un *Commentaire imparfait sur les Psaumes*, qui montre que le saint Docteur avait beaucoup de talent pour ce genre d'écriture. Nous avons aussi des fragments d'un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui porte le nom de saint Athanase. Dom de Montfaucon, *in Collect. Patr.*, soutient qu'ils sont véritablement de ce Père. Tournély et d'autres savants les mettent au nombre des ouvrages douteux de saint Athanase.

28° On met dans la même classe les livres de *l'Incarnation du Verbe de Dieu, de la Consubstantialité des trois Personnes divines, de la Virginité, la Synopse de l'Écriture*, etc. Ces différents ouvrages sont fort bien écrits, et l'on estime surtout le *Livre de la Virginité*. L'*Histoire de ce Crucifix de Béryte*, dont il sortit du sang lorsque les juifs l'eurent percé en dérision du Sauveur, est indigne de saint Athanase.

29° Le symbole qui porte le nom du saint Docteur lui est attribué communément parce qu'il renferme une explication du Mystère de la Trinité, sur lequel saint Athanase a si bien écrit, et pour la défense duquel il a montré tant de zèle. Waterland a publié une dissertation sur ce symbole. Il a recueilli tout ce qui

avait été dit de plus intéressant sur le même sujet par plusieurs critiques ¹.

Photius observe, *cod.* 140, que le style de saint Athanase est clair, nerveux, plein de sens et de vivacité, sans avoir rien de superflu. Ce Père paraît digne d'être placé, pour le mérite de l'éloquence, immédiatement après saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme.

Erasme était grand admirateur du style de saint Athanase, et il le préférait à celui de tous les autres Pères. Il trouvait qu'il n'était point dur et difficile comme celui de Tertullien, point gêné et embarrassé comme celui de saint Hilaire, point recherché comme celui de saint Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de saint Augustin. Il est partout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri, et admirablement adapté aux différents sujets que traite le saint Docteur ; et si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires et aux persécutions, qui ne permettaient pas à saint Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avait coutume de dire touchant les écrits de notre Saint : « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits. » *Prat. spir.*, c. XL.

SAINT SECOND,

ÉVÊQUE D'AVILA.

Les Espagnols racontent que saint Second qui était Grec, selon quelques auteurs, fut amené à la foi par saint Jacques, qu'il alla ensuite à Rome où il fut ordonné évêque, qu'il revint en Espagne et fut le premier évêque d'Avila. On ajoute qu'il convertit un grand nombre de païens, qu'il fit d'heureuses missions dans son

¹ La meilleure édition des *Œuvres de saint Athanase* est celle du savant Père de Montfaucon, laquelle parut à Paris en 1698. Elle est dédiée au Pape Innocent XII, et en trois volumes in-folio, qui ne font néanmoins que deux tomes. Le deuxième tome de la *Collection des Pères*, que le Père de Montfaucon donna à Paris en 1706, est comme un supplément à son édition des *Œuvres de saint Athanase*.

diocèse, et qu'il mourut en paix à la fin du 1^{er} siècle. On le fête le 2 mai.

SAINTE FLAMINE,

VIERGE ET MARTYR.

Cette Sainte fut martyrisée à Nicomédie, sous les empereurs Dioclétien et Maximien ; elle eut la tête tranchée pour sa foi, par les ordres d'un président nommé Eulalius. Mais son corps fut apporté en France. Elle fut d'abord honorée à Ambres, près de Lavaur. De là ses saintes reliques furent transportées au v^e siècle à Royac en Auvergne, et plus tard à Clermont dans l'église de Saint-Hilaire. Une église à Royac ou près de Royac est sous le patronage de sainte Flamine, qui est invoquée contre les maladies d'yeux. On fait sa fête le 2 mai.

SAINT VINDÉMIAL,

EVÊQUE DE CAPSE, MARTYR.

Vindémial, évêque de Capse en Afrique, au v^e siècle, était l'un des plus fermes soutiens de la foi orthodoxe contre les ariens, lorsque le farouche Hunéric II succéda à son père Genséric en l'an 477. Pendant les trois premières années de son règne, il laissa aux catholiques une sorte de paix. Mais les ariens dont Hunéric favorisait l'hérésie, l'excitèrent enfin à persécuter les catholiques. Il en fit périr quarante mille en divers supplices, la plupart très-cruels ; il bannit de ses États cinq mille ecclésiastiques. Il n'épargna pas même son frère Théodoric, ni ses enfants. Il n'attendait qu'un prétexte pour faire tomber sur le saint évêque Vindémial le poids de sa colère. Une circonstance vint à son aide.

L'évêque arien Cyrille, voulant étayer sa secte d'un miracle public, paya un pauvre homme qu'il chargeait de contrefaire l'aveugle et de se mettre sur son passage pendant une procession qu'il devait faire le lendemain. Cet homme se fit conduire à la place qui lui était indiquée et lorsque Cyrille passa, il implora son assistance en contrefaisant habilement l'aveugle. Cyrille s'arrêta avec dignité et lui touchant les yeux, il dit tout haut : « Pour

prouver aux impies que notre foi est la vraie foi, soyez guéri et recouvrez la lumière. »

Puis il continua sa procession.

Mais il se fit alors un prodige que l'on n'attendait pas. Le faux aveugle était devenu aveugle tout à fait. Il s'écria qu'il ne voyait plus. On le conduisit à l'évêque Vindémial, qui pria sur lui et lui rendit la vue. Cyrille, furieux de se voir démasqué, courut se plaindre à Hunéric en altérant les faits ; et le tyran, sans chercher d'autres éclaircissements envoya à Vindémial un de ses bourreaux qui lui trancha la tête, l'an 484. Peu après Hunéric II expia ses cruautés.

Grégoire de Tours, Isidore, Victor de Vite, et d'autres historiens ont raconté sa mort épouvantable. Il entra dans une frénésie telle, qu'il se mangeait les mains ; des vers, qui sortaient de toutes les parties de son corps le dévoraient. Il eut la même fin qu'Arius : ses entrailles sortirent de son corps, et il tomba en poussant un dernier hurlement.

Saint Vindémial est fêté le 1^{er} février et le 2 mai.

SAINTE FLORINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Jacques Branche, qui fait mention de cette vierge chrétienne, constate qu'elle devait vivre dans le temps des invasions d'Attila, et qu'elle échappa aux Huns en fuyant parmi les rochers et gagnant les bois.

On conserve ses reliques en Auvergne, et on respecte les traces qu'elle a laissées sur des roches élevées de cent cinquante toises. On la vénère comme martyre ; mais on ne sait pas exactement si ceux qui la poursuivirent étaient des Huns ou d'autres ennemis de la foi.

SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE, MARTYR.

Saint Germain d'Auxerre ayant passé dans la Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie des pélagiens, convertit un seigneur écossais nommé Audin, et Aquila sa femme. Ils avaient un fils encor très-jeune. Saint Germain fut si charmé de la physiono-

mie heureuse de cet enfant, qu'il voulut être son parrain et lui donner son nom. Le jeune Germain fut élevé par ses parents dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il renonça depuis aux avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, pour se consacrer entièrement aux fonctions du ministère évangélique. Peu de temps après, il quitta sa patrie, et alla prêcher Jésus-Christ dans les Gaules. Les bords de la Moselle furent le premier théâtre de son zèle. Les miracles qui accompagnèrent ses prédications opérèrent un grand nombre de conversions.

Sévère, évêque de Trèves, le sacra évêque, sans lui assigner toutefois un siège particulier, afin de lui laisser plus de liberté dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. Germain fit un voyage à Rome pour visiter le tombeau des Apôtres, et pour obtenir, par leur intercession, la grâce d'imiter leur zèle ; il vint ensuite en Espagne, et de là il passa dans sa patrie, faisant partout de nouvelles conquêtes à l'Évangile. De retour dans les Gaules, il se rendit en Normandie ; puis, après avoir annoncé Jésus-Christ dans le territoire de Coutances et de Bayeux, il s'avança dans la Picardie. C'était là qu'il devait couronner ses travaux par la gloire du martyre. Il souffrit sur les bords de la Brèle, entre Aumale et Sénarpont, le 2 mai, vers la fin du v^e siècle.

On bâtit sur son tombeau une église qui prit son nom. Ses reliques s'y conservèrent jusqu'au ix^e siècle, que la crainte des barbares les fit transporter à Ribemont au diocèse de Laon. Vers le milieu du xvii^e siècle, on en rapporta à Amiens une portion considérable qui fut déposée dans l'église paroissiale dédiée sous l'invocation du Saint. Il est patron de plusieurs paroisses en Picardie et en Normandie.

SAINT FLORENT D'ANJOU.

Il y avait dans la province de Norsie deux hommes d'une grande vertu, qui pratiquaient les mêmes exercices de piété, et vivaient ensemble : l'un s'appelait Eutiche, et l'autre Florent. Le premier avait un zèle ardent qui le portait à des œuvres écla-

tantes de charité, en sorte qu'il était très-propre à travailler à la sanctification des âmes : mais le second menait une vie simple et retirée, et ne s'occupait qu'à la prière.

Il y avait assez près d'eux un monastère dont l'abbé était mort depuis peu, et dont les moines choisirent Eutiche pour lui succéder. Il consentit aux instances qu'ils lui firent, et les gouverna plusieurs années ; mais afin que la chapelle et la retraite qu'il avait occupée auparavant ne demeurât pas vacante, il y laissa saint Florent.

Depuis que Florent y fut seul, il se mit un jour en prières, et demanda instamment à Dieu qu'il daignât lui accorder quelque secours pour demeurer commodément dans cette solitude. Dès qu'il eut achevé son oraison, comme il rentrait dans sa cellule, il trouva devant la porte un ours qui s'y était arrêté, il baissait la tête contre terre et bien loin de donner quelque marque de sa férocité naturelle, il semblait témoigner au Saint qu'il n'était là que pour son service, et en effet il le comprit aussitôt.

Il avait dans sa cellule quatre ou cinq brebis que personne ne menait paître à la campagne. Florent fut inspiré de les faire garder par cet ours, et lui dit :

« Va mener paître ces brebis, et ramène-les à l'heure de Sexte. »

L'ours, depuis ce temps, ne manqua pas de s'acquitter de cette fonction ; et cette bête, qui se repaissait auparavant de pareils animaux pour sa nourriture, prit soin elle-même de les nourrir. Lorsque le Saint voulait jeûner, il recommandait à l'ours de ne revenir qu'à l'heure de None avec les bestiaux ; et soit qu'il lui eût dit l'heure de None ou celle de Sexte, il ne les confondait jamais.

Ce miracle continua longtemps, et la réputation d'un si grand solitaire devint célèbre en tout ce pays. Mais comme l'ancien ennemi des hommes ne saurait voir le progrès des Saints sans exciter la jalousie des méchants, quatre des disciples d'Eutiche s'indignèrent avec beaucoup d'aigreur de ce que leur abbé ne faisait pas des miracles semblables, et de ce que ce solitaire ingénu qu'il avait quitté en faisait un si merveilleux et si continu : ils dressèrent des embûches à l'ours et le tuèrent.

Comme il ne revenait point à l'heure marquée, le Serviteur de Dieu l'attendit jusqu'à l'heure de Vêpres ; mais il commença à beaucoup s'affliger lorsqu'il vit que cet animal, que sa simplicité lui faisait appeler du nom de frère, ne revenait pas.

Le lendemain il alla dans la campagne pour y chercher ses brebis et son ours qu'il trouva mort. Il s'enquit avec diligence des auteurs de ce meurtre, qui le touchait sensiblement, et il les découvrit. Alors il s'abandonna aux larmes, déplorant encore plus la malice de ces religieux que sa perte. L'abbé le fit venir à son monastère, et tâcha de le consoler du mieux qu'il put ; mais Florent sentant sa douleur se ranimer encore plus en sa présence, dit avec vivacité : « J'espère du Dieu puissant, qu'il tirera vengeance de ces malheureux qui ont été assez méchants pour tuer mon ours qui ne faisait de mal à personne. »

Le Seigneur écouta sa prière, et ces quatre moines aussitôt saisis d'un mal qui les faisait tomber en pourriture, périrent tous quatre à la fois.

Ce trait de la vengeance divine effraya le Saint, et il craignit d'avoir trop promptement souhaité du mal à ces quatre hommes. Le reste de ses jours il pleura cet accident, et s'appelait sans cesse un cruel et un homicide. Dieu en usa de la sorte apparemment afin que ce solitaire, d'une simplicité parfaite, n'osât pas une autre fois proférer aucune autre malédiction contre personne.

Il fit encore un autre miracle. Un diacre à qui le bruit de sa sainteté avait donné beaucoup de confiance en lui, vint le trouver pour se recommander à ses prières. Lorsqu'il approcha de sa cellule, il la vit toute entourée de serpents ; il en eut peur et cria à saint Florent : « Serviteur de Dieu, mettez-vous en oraison. » Le Saint sortit, leva les mains et les yeux au ciel, qui était alors serein, et pria Dieu d'exterminer ces monstres. Aussitôt un furieux tonnerre éclata, et ce bruit horrible fit mourir tous ces animaux.

Lorsque saint Florent les vit morts : « Voilà, dit-il, Seigneur, ceux que vous avez tués ; qui les emportera d'ici ? » Il n'eut pas achevé ces paroles qu'une multitude d'oiseaux les vint

enlever. Le Saint continua de vivre dans les exercices d'une vie simple et retirée, et alla ensuite recevoir dans l'éternité la couronne promise aux âmes qui ont légitimement combattu sur la terre.

On célébrait le 2 mai la translation des reliques de saint Florent dans l'abbaye de son nom à Saumur.

SAINT VALBERT,

ABBÉ DE LUXEUIL.

Valbert (en latin *Valdebertus*), né à la fin du ^{vi}^e siècle, d'une famille du Ponthieu, débuta dans la vie par la carrière militaire et parvint rapidement aux grades avancés. Le tumulte où il vivait lui déplut bientôt, il abandonna les armes et, appelé à des fonctions civiles, il n'y trouva pas non plus le bonheur qu'il cherchait. Son jugement droit et sa conscience l'éclairèrent sur le néant des dignités de ce monde, et il résolut de ne plus s'occuper que du salut de son âme. Dans ce dessein, il dit adieu aux vanités du siècle et s'en alla au monastère de Luxeuil. Il y fut bien accueilli ; et après que sa vocation eut été prouvée, il reçut l'habit monastique, de la main de saint Eustase qui succédait à saint Colomban, dont Luxeuil avait reçu sa règle. Valbert montrait une piété si grande et une si belle intelligence, que saint Eustase l'envoya établir la règle au monastère de Faremoutiers. Il lui donna pour compagnon saint Cagnoald. C'était le fils d'Agnérie qui avait fondé ce monastère en l'an 616. Après un séjour assez long à Faremoutiers, saint Valbert et saint Cagnoald rentrèrent à Luxeuil.

En 525 saint Eustase mourut dans la paix de Dieu, et d'un commun suffrage Valbert fut élu pour lui succéder. Il fit prospérer Luxeuil, tant pour le spirituel que pour le temporel, et ses exemples, aussi bien que ses discours, maintinrent dans la ferveur et la paix les cinq cents moines qu'il gouverna pendant quarante ans. Il mourut chargé d'années et riche de vertus le 2 mai 665, et les miracles qui honorèrent son tombeau proclamèrent sa sainteté.

SAINTE WIBORADE OU GUIBORADE,

VIERGE ET MARTYRE,

ET SAINTE RACHILDE,

SA COMPAGNE.

Sainte Wiborade, qu'on appelle aussi Guiborade et Guiborate, naquit dans la Souabe, d'une famille ancienne, et fut élevée dès l'enfance, dans les sentiments et les exercices de la piété chrétienne. Sa modestie et sa gravité annonçaient en elle une sagesse qu'on a peine à trouver dans les personnes d'un âge mûr.

Elle joignait le travail des mains et les pratiques de la pénitence à la mortification intérieure. Elle allait tous les matins à l'église, qui était éloignée de sa maison d'à peu près une demi-lieue. A son retour elle se renfermait pour s'appliquer à la lecture, au travail et à la prière, fuyant même les entretiens trop fréquents de ses frères, de ses sœurs et de toutes les personnes de la maison. Elle eut beaucoup de joie de voir son frère Hitton entrer dans l'état monastique, et dès qu'il fut prêtre, elle se retira avec lui dans l'espérance de trouver dans sa maison des facilités plus grandes de servir Dieu et le prochain.

Ce digne frère lui abandonna sa maison même pour en faire un hôpital. Son assiduité à traiter les malades, et à nourrir les pauvres ne diminua rien de son application à la prière. Elle apprit les psaumes sous son frère, disant l'office avec lui et le servant même au chœur.

Elle fit avec lui le pèlerinage de Rome pour visiter par dévotion le tombeau des saints Apôtres, et les autres lieux consacrés par le sang des Martyrs. La curiosité n'eut aucune part à ce grand voyage, qu'elle avait elle-même sollicité longtemps auparavant. Elle joignit à la fatigue des chemins, des abstinences et des austerités volontaires, distribuant aux pauvres ce qu'elle retranchait de sa dépense ; et tout le séjour qu'elle fit dans la Ville sainte fut employé à faire des prières et à répandre des larmes aux pieds des autels, et sur les tombeaux des Saints, dont elle réclamait l'intercession.

Au retour de Rome, elle représenta si vivement à son frère les

difficultés qu'il y avait de bien travailler à son salut dans le monde, qu'elle lui persuada de l'abandonner entièrement, et de se retirer dans l'abbaye de Saint-Gal. Après qu'il y eut fait profession de la vie religieuse, il semblait qu'elle dût suivre son exemple, ce qu'elle ne put faire néanmoins que plus de six ans après.

Mais elle vivait ici-bas comme une étrangère, qui n'en suivait ni les lois ni les usages. Elle s'y regardait comme dans un lieu d'exil, où elle ne pouvait goûter aucune satisfaction, que celle que pouvait lui procurer l'espérance d'en sortir ; elle y vivait comme si elle eût été toujours prête à partir, et aller rendre compte à Dieu. Elle ne mangeait point de viande, et ne buvait point de vin.

Elle avait un lit fort propre, et ne couchait jamais que sur la terre, couverte d'un simple cilice. Aussi n'y prenait-elle que peu de repos, interrompant son premier sommeil pour se relever, tandis que tout le monde dormait, et pour passer le reste de la nuit en prières.

Une vie si sainte fut pourtant décriée par une de ses servantes. Dieu, voulant éprouver la fidélité de Guiborate, et purifier sa vertu de plus en plus, permit que la calomnie l'attaquât par le côté le plus sensible, qui était celui de l'honneur. Cette misérable servante accusa la Sainte d'hypocrisie et de crimes horribles. La calomnie était si maladroite qu'elle devait tomber d'elle-même. Mais le monde est si méchant et si lâche qu'il aime à croire le mal, parce qu'il y trouve son excuse. Ceux qui connaissaient la Sainte, n'eurent que de l'indignation pour des calomnies si noires ; mais il n'y eut que trop de gens parmi les autres, qui, suivant la pente naturelle que l'on a pour la médisance, la jugèrent capable d'être tombée dans ces excès, et crurent lui faire grâce de plaindre en elle la fragilité humaine. Guiborate, sans se laisser abattre sous les traits d'une si cruelle diffamation, mit toute sa confiance dans le divin protecteur de son innocence, qui l'était aussi de sa virginité. Elle ne fit point difficulté d'aller se présenter au tribunal de l'évêque de Constance, pour répondre à ces accusations, et de prouver devant lui son innocence, par les

épreuves périlleuses qu'on appelait le jugement de Dieu, et qui étaient alors en grand usage.

L'évêque, qui estimait et honorait auparavant la vertu de Guiborate, se confirma davantage dans la haute opinion qu'il en avait, lorsqu'il vit que Dieu se déclarait si visiblement en sa faveur. Il rechercha avec soin l'occasion de profiter souvent de sa compagnie.

Un jour qu'il allait à l'abbaye de Saint-Gal, qui était de son diocèse, il lui proposa d'en faire le voyage avec lui, et elle y consentit avec joie. Elle en trouva la solitude si fort à son gré, que renonçant de son ancienne demeure, sous prétexte de vouloir céder à la malignité des médisans et des calomniateurs, elle s'arrêta sur une montagne voisine de l'abbaye, s'y fit bâtir une cellule près de l'église de Saint-Georges, et y resta quatre ans à suivre ses austérités. Elle passait les nuits et les jours dans cette église à prier, y demeurant quelquefois trois jours de suite, et ne rentrait dans sa cellule que pour donner à son corps un peu de repos et de nourriture, lorsqu'elle le voyait réduit aux dernières extrémités.

Les peuples d'alentour, considérant qu'elle s'était dépouillée de tout pour Jésus-Christ, et qu'elle s'était appauvrie pour soulager les pauvres, lui portaient à l'envi des aumônes pour la faire subsister, ce qui la remit dans quelque sorte d'abondance, dont elle ne voulut néanmoins profiter que pour secourir ceux qui étaient dans le besoin. La distribution de ses charités, dont elle était occupée pendant toute la journée, et les visites fréquentes de ceux qui lui apportaient de quoi y fournir, ou qui la venaient consulter sur les affaires de leur salut, faisaient une si grande diversion au silence qu'elle voulait garder dans sa retraite, et à la contemplation dans laquelle elle souhaitait de n'être remplie que de Dieu, qu'elle résolut d'embrasser l'institut des récluses, qui menaient la vie des anachorètes dans une clôture perpétuelle. L'évêque de Constance lui bâtit une cellule près de l'église de Saint-Magne, à quelque distance de Saint-Gal, et il fit la cérémonie de la renfermer. La vie qu'elle mena dans cette retraite, pendant l'espace de trente-quatre ans, eut

beaucoup de moins de rapport à celle des hommes, qu'à l'état de ces Esprits bienheureux qui subsistent sans corps, et qui ne sont employés qu'à louer Dieu et à jouir de sa présence. Elle y fut si cachée, qu'elle serait demeurée entièrement inconnue aux hommes, si ses miracles et ses prédictions n'y eussent fait obstacle.

Il y avait dans le voisinage une fille, nommée Rachilde, sujette à beaucoup d'infirmités corporelles, qui l'avaient réduite à une maladie qu'on jugeait incurable. Ses parents, après avoir employé inutilement les remèdes humains, se disposaient à la faire transporter à Rome pour demander à Dieu sa guérison, par l'intercession des saints Apôtres. Guiborate ayant appris cette résolution, et connaissant ce que Dieu voulait faire de cette fille, se la fit amener dans sa cellule. Après l'avoir embrassée, elle l'adopta pour sa fille spirituelle, et lui déclara que pour obéir à Dieu, elle voulait prendre soin de son âme et de son corps le reste de ses jours.

Rachilde se trouva consolée dans ses disgrâces, par les témoignages d'une si grande bonté ; et Dieu, pour ne pas la gratifier à demi, lui rendit une santé parfaite, tant par les prières que par les services de Guiborate.

Les parents de Rachilde, fort joyeux d'une guérison si peu espérée, permirent d'abord que la Sainte retirât leur fille près d'elle. Mais la guerre étant survenue entre Henri de Saxe, nouvellement élu roi de Germanie, et Bulchard, roi de Souabe, ils craignirent de la voir exposée aux fureurs du soldat, ou aux misères de la famine, et voulurent la ramener chez eux ; Guiborate s'y opposa, et leur ayant déclaré la volonté de Dieu sur leur fille, elle les renvoya en paix. Peu de temps après, elle renferma Rachilde, et la fit récluse comme elle. La Sainte fut souvent sollicitée de prendre encore d'autres disciples, que sa humilité et son amour pour la retraite lui firent refuser. Elle ne put néanmoins se dispenser de recevoir une jeune dame qui se croyait veuve, et qui cherchait à servir Dieu sous sa conduite. C'était Wendelgarde, petite-fille de Henri, roi de Germanie, qui avait épousé le comte Uldaric, pris par les Hongrois, dans une

combat, peu de temps après son mariage. La persuasion où l'on était de la mort de son mari, la fit rechercher aussitôt par des partis avantageux ; mais ayant refusé de passer à de secondes noces, elle vint demander à l'abbé de Saint-Gal, qu'il lui fût permis de se bâtir une cellule auprès de celle de sainte Guiborate, qu'elle avait choisie pour sa directrice. Elle obtint aisément sa demande, et n'ayant retenu que ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance, elle fit de grandes aumônes du reste de son bien, aux pauvres et aux religieux de l'abbaye, pour le repos de l'âme de son mari.

Comme elle avait toujours été élevée délicatement, elle eut beaucoup à souffrir pour s'accoutumer aux abstinences et aux autres austérités de la vie qu'elle voulait embrasser. Elle aimait la diversité des viandes et la douceur des fruits ; et quoique Guiborate l'en reprit avec beaucoup de sévérité, et lui représentât que cet appétit pour la variété de nourriture était un grand vice dans une femme, elle avait des peines inconcevables à réprimer ses désirs sur ce sujet.

Un jour qu'elle était dans la cellule de sa maîtresse, elle la pria de lui donner quelques pommes douces, si elle en avait. La Sainte lui dit qu'elle en avait gardé de fort belles pour les pauvres, et lui donna un de ces fruits sauvages, qu'on appelle des pommes de bois. Wendelgarde se jeta dessus avec une avidité qui semblait tenir de la fureur. Mais à peine y eut-elle mis la dent, qu'elle la rejeta, et dit à la Sainte : « Ah ! que vos pommes sont aigres, et que vous êtes dure vous-même ! Plût à Dieu qu'il n'y en eût jamais eu d'autres dans le paradis terrestre ! Ève n'aurait eu garde d'y toucher, et nous ne serions pas réduits à tant de misères. »

« Puisque vous parlez d'Ève, répondit Guiborate, vous devez savoir que c'est sa convoitise pour un fruit délicieux, qui a causé sa chute et notre malheur, et vous pouvez juger par cet exemple, si la vôtre peut être innocente. » Cette remontrance porta coup au cœur de Wendelgarde, qui se retira toute confuse pour aller pleurer ses faiblesses dans le secret.

Depuis ce moment elle travailla si fortement à se corriger,

qu'avec la grâce de Dieu et les conseils de sainte Guiborate, elle vint à bout de mortifier entièrement ses appétits, et de pratiquer une parfaite abstinence.

Elle fit ensuite tant de progrès dans les autres vertus, que l'évêque de Constance, de l'avis de son synode, crut devoir lui donner le voile qu'elle lui demandait. Son zèle alla si loin, que s'accoutumant insensiblement à la vie la plus austère des recluses, elle conjura notre Sainte de lui accorder la survivance de Rachilde, dont on attendait la mort de jour en jour. Mais Dieu en disposa autrement; Rachilde fut réservée pour un long martyre, et pour laisser à la postérité chrétienne un modèle achevé de la patience que Dieu nous demande dans les maux qu'il permet.

Quatre ans après la retraite de Wendelgarde, on apporta la nouvelle de l'heureux retour de son mari, le comte Uldaric, qu'on croyait mort, et qui était demeuré en captivité durant tout ce temps, sous la puissance des Hongrois. Il fallut lui rendre sa femme qu'il redemandait, et les évêques assemblés dans leur synode, jugèrent que la profession religieuse ne pouvait empêcher qu'on la lui restituât. Wendelgarde, ainsi obligée de retourner dans le monde, promit de reprendre ses vœux si elle survivait à son mari, et voua dès lors à Dieu, sous la protection de saint Gal, le premier enfant qu'elle en aurait.

Le comte Uldaric fut le fidèle exécuteur de cette promesse, mais il eut la douleur de perdre sa femme dans les maux de l'enfantement.

Cependant les Hongrois ayant recommencé leurs courses, vinrent fondre avec fureur sur la Souabe et les pays voisins. Chacun se réfugia dans des lieux fortifiés, pour pourvoir à sa sûreté; et l'abbé de Saint-Gal pressa instamment sainte Guiborate de vouloir prendre une retraite dans une forteresse qui dépendait de son abbaye, et qui était en état de faire résistance aux barbares. Mais la Sainte, qui avait prédit cette irruption, et qui était avertie intérieurement de ce qui devait lui arriver à elle-même, remercia l'abbé, et renvoya les députés qui étaient venus la chercher, témoignant qu'elle ne voulait point s'opposer à ce que

Dieu avait ordonné d'elle. Elle fit sauver les ecclésiastiques qui servaient l'église de Saint-Magne, dont son frère Hitton était le premier, et les autres personnes qui demeuraient autour d'elle, hors sa chère fille Rachilde, qui était toujours sur la paille, et de la conservation de laquelle elle assura ses parents qui étaient venus pour l'enlever.

Cependant les Barbares se répandirent dans la contrée, détruisant avec le fer et le feu ce qu'ils ne pouvaient piller. Ils brûlèrent l'église de Saint-Magne, et n'en ayant pu faire autant à la cellule de la Sainte, qui était bien close, ils montèrent sur le toit qu'ils découvrirent, et trouvant Guiborate à genoux, qui priait dans son petit oratoire, ils la dépouillèrent de tous ses habits, ne lui laissant que son cilice, et irrités de ne pas trouver d'argent dans sa cellule, ils lui déchargèrent sur la tête trois coups de hache, dont elle tomba par terre. Ils la laissèrent à demi-morte au milieu de son sang, qui coula en si grande abondance, que les murs en parurent teints pendant plusieurs années. Elle vécut ainsi épuisée jusqu'au lendemain matin, qu'elle rendit son âme à son Créateur. C'était le second jour de mai de l'an 925.

Son frère Hitton était revenu peu d'heures après de la retraite où elle l'avait envoyé se cacher ; il voulut enterrer le corps sur-le-champ, parce qu'il craignait que les Barbares ne le brûlassent à leur retour. Mais la bienheureuse Rachilde, que ces furieux avaient épargnée, s'y opposa, et l'abbé de Saint-Gal vint l'enterrer avec ses religieux, en grande cérémonie, dans son église, où il demeura jusqu'à la mort de sa chère fille Rachilde, qui vécut encore plusieurs années, dans des infirmités et des langueurs continuelles.

Cependant Dieu faisait éclater la gloire dont il avait couronné sainte Guiborate, par divers miracles qu'il opérait à son tombeau. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Magne qu'on avait rétablie. On y déposa aussi celui de sainte Rachilde, dont on crut devoir honorer la mémoire avec celle de sainte Guiborate, sur les indices qu'on eut de sa sainteté.

Les honneurs publics qu'on rendit à sainte Guiborate, dans l'abbaye de Saint-Gal, se changèrent en un culte religieux dès le

jour de son anniversaire, de sorte que la première célébration de sa fête se fit le second jour de mai de l'an 926, comme d'une Sainte vierge et martyre. Cependant elle ne fut canoniquement mise au nombre des Saints que l'an 1047, par le Pape Clément II.

Nous devons voir dans sainte Guiborate un grand modèle de confiance en Dieu, nous reposer comme elle dans le sein de la Providence, mépriser les espérances et les craintes de ce monde, la suivre dans ses austérités, et imiter l'admirable patience de la bienheureuse Rachilde.

LE BIENHEUREUX CONRAD DE SELLEBUREN,

MARTYR.

Conrad, baron de Selleburen, avait fondé dans le pays d'Unterwald en Suisse, le monastère d'Engelbert. Ce nom veut dire Mont des Anges ; et en effet il s'était peuplé de Saintes religieuses qui priaient et chantaient les louanges de Dieu. C'était au commencement du XII^e siècle. Conrad avait doté largement cette maison pieuse et l'avait mise au sommet d'une haute montagne ; mais dans les temps de trouble, la paix n'était jamais de longue durée. Des voisins avides attaquèrent les domaines des religieuses et voulurent les en dépouiller. Conrad ne pouvait manquer de les protéger, et il s'arma contre les spoliateurs. Mais ces misérables le tuèrent en l'an 1125. La sainteté de sa vie jointe à sa glorieuse mort le firent proclamer martyr. On l'honore le 2 mai.

LE BIENHEUREUX CLAUDE REIGNE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Claude Reigne naquit en France, dans la province de Bourgogne, au XV^e siècle. Le nom et l'état de ses parents, le temps de sa naissance et celui de sa vocation, nous sont inconnus. Tout ce que les historiens de l'Ordre Séraphique nous en apprennent, c'est qu'il a été distingué dans son institut, par un zèle ardent pour sa propre perfection et pour le salut du prochain. Sa mort, ajoutent-ils, fut précieuse aux yeux de Dieu, et sa mémoire est demeurée en vénération dans l'esprit des hommes. Claude Reigne mourut au couvent de l'Île, dans le pays d'Auxois,

au diocèse de Langres, le deuxième jour de mai 1510. C'est tout ce que nous en savons ; et ce n'est pas le seul homme, recommandable, dont le détail des vertus ne nous soit point parvenu, soit par la négligence de leurs contemporains, soit par l'effet des guerres civiles excitées par les hérétiques, qui ne manquaient pas de faire main basse sur tous les écrits qui pouvaient avoir quelque rapport à la religion.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

A Malines, institution de la confrérie du saint Rosaire, le 2 mai 1627, par Jacques Boon, archevêque de cette ville.

Le même jour de l'an 1473, à Valenciennes, assemblée des Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or, sous les auspices de la Mère de Dieu et de saint André.

Cette assemblée fut tenue par Charles le Téméraire, fils de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, et comte de Flandre, qui institua les Chevaliers de la Toison d'or, le même jour qu'il épousa Isabelle de Portugal, en 1430. Les lettres patentes pour cet Ordre furent expédiées le 27 novembre 1431. Cet Ordre a premièrement été institué à la louange et à la gloire de Dieu le Père tout-puissant, de Jésus-Christ son Fils notre Sauveur, à l'honneur de la glorieuse Marie sa Mère, et du bienheureux Apôtre saint André. Cet Ordre a été institué en second lieu pour exciter et animer la noblesse chrétienne à la défense et à la propagation de la foi, et à l'affermissement de la religion catholique. Dans l'épithaphe de ce duc de Bourgogne Philippe le Bon, on lit :

*Tuta a nobilibus quo Ecclesia firmior esset,
Nobilis inventus Velleris ordo mihi est.*

« C'est moi qui ai trouvé et institué le noble Ordre de la Toison, afin que l'Église fût défendue et appuyée par la noblesse. »

La première assemblée des Chevaliers de cet Ordre se tint à Lille en Flandre, deux ans après son institution, le jour de la fête même de saint André, pour examiner les Chevaliers qui avaient

été reçus les premiers dans cet Ordre. Philippe n'y admit que des personnes nobles, irrépréhensibles dans leur vie, dans leur réputation, et dans leur valeur : il s'en déclara le chef et le protecteur. Il leur donna à chacun une robe de laine couleur de feu : mais Charles le Téméraire, dans l'assemblée de cet Ordre qui se tint à Valenciennes, la changea en une de soie ; et on leur donna un collier d'or, d'où pend une Toison d'or. Il se tint aussi à Tournai une assemblée de cet Ordre le troisième jour de décembre de l'an 1531, par Charles-Quint.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Alexandrie, saint Athanase, évêque de cette ville, homme très-éminent en doctrine et en sainteté, dans la persécution duquel presque tout l'univers était conjuré. Lui cependant défendit la foi catholique avec un courage intrépide, depuis le temps de Constantin jusqu'à celui de Valens, contre les empereurs, contre les gouverneurs de province, et contre un nombre infini d'évêques ariens. Ceux-ci lui tendirent tant de pièges, qu'il devint fugitif sur tout le globe, et qu'il ne lui restait plus aucun lieu sûr pour se cacher. Enfin après bien des combats et des triomphes

1

SEXTO NONAS MAII.

Alexandriæ, natalis sancti Athanasii ejusdem urbis Episcopi, sanctitate et doctrina clarissimi, in cujus persecutionem universus pene orbis conjuraverat : ipse tamen Catholicam fidem a tempore Constantini usque ad Valentem adversus imperatores, præsidés, et innumeros episcopos arianos strenue propugnavit ; a quibus plurimas perpessus insidias, profugus toto orbe actus est, nec ullus ei tutus ad latendum supererat locus : tandem ad suam Ecclesiam reversus, post multos agones, multasque patientiæ coronas, quadragesimo sexto sui sacerdotii anno migravit ad Dominum, tempore Valentiniani et Valentis imperatorum. — Romæ, sanctorum Martyrum Saturnini, Neopoli, Germani et Cælestini, qui multa passi, in carcerem demum conjecti, ibi in Domino quieverunt. — Item, sanctorum Martyrum Exuperii et Zoes uxoris ejus, Cyriaci et Theodoli filiorum, qui sub Hadriano imperatore passi sunt. — Hispali, sancti Felicis Diaconi et Martyris. — Eodem die, sancti Vindemialis Episcopi et Martyris, qui una cum sanctis episcopis Eugenio et Longino, doctrina et miraculis adversus arianos decertans, ab Hunerico rege capite obtruncari jubetur. — Abule in Hispania, sancti Secundi Episcopi, de quo etiam infra idibus maii cum aliis agitur. — Florentiæ, sancti Antonini Episcopi, ordinis Prædicatorum, sanctitate ac doctrina celebris, cujus festus dies agitur sexto idus maii.

qu'il remporta par sa patience, étant revenu à son église, il émigra vers le Seigneur, la quarante-sixième année de son épiscopat, du temps des empereurs Valentinien et Valens.

A Rome, les saints martyrs Saturnin, Néopole, Germain et Célestin, qui, après avoir beaucoup souffert, furent jetés dans une prison, où ils moururent en paix dans le Seigneur.

De plus, les saints Martyrs Exupère, sainte Zoé son épouse, avec Cyriaque et Théodule leurs enfants, qui souffrirent sous l'empereur Adrien.

A Séville, saint Félix, diacre et martyr.

Le même jour, saint Vindémial, évêque et martyr, qui avec les saints évêques Eugène et Longin, combattant les ariens par sa doctrine et par ses miracles, fut décapité par l'ordre du roi Hunéric.

A Avila en Espagne, saint Second, évêque dont il est encore parlé le quinzième jour de ce mois avec d'autres.

A Florence, saint Antonin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs célèbre par sa sainteté et sa science. On ne solennise sa fête que le dixième jour de mai.

Additions des autres martyrologes.

Saint Sicaire, enfant martyr, que l'on croit être l'un des saints Innocents, honoré ce jour à Saint-Pierre en Périgord.

Saint Walbert, comte d'Arc, religieux de Saint-Bertin.

Saint Hesperius, évêque de Metz au vi^e siècle.

Sainte Pétronille, vierge, honorée à Beauvais.

Saint Constantin, confesseur, honoré en Calabre.

Saint Valentin, évêque de Gènes au iv^e siècle. Une partie de ses reliques est vénérée dans la cathédrale.

Sainte Rachilde, martyre à Rome.

Sainte Cunisse, vierge, honorée près de Bâle en Suisse.

Saint Félix, martyr à Séville en Espagne.

Saint Longin, évêque, martyr avec saint Vindémial.

Saint Pirain, confesseur au vii^e siècle, dans la province de Cornouailles.

Saint Mémorien, prêtre d'Auxerre qui florissait au VI^e siècle.

Saint Florent, évêque dans l'île de Corse, honoré à Trévise où l'on garde ses reliques.

Martyrologe de la dernière persécution.

André Borie, prêtre d'Albi, condamné à mort comme prêtre réfractaire, le 2 mai 1794.

Thérèse Marguerite Talliend, religieuse du Saint-Sacrement au couvent de Boullène dans le Comtat-Venaissin, emmenée à Orange et condamnée à mort par la commission populaire de cette ville, guillotinée le 2 mai 1794 avec trois autres religieuses et un prêtre.

Claude Mantel, prêtre du diocèse de Chambéry, arrêté en septembre 1797, déporté dans la Guyane, et mort le 2 mai 1799.

Jean Brugière, prêtre du diocèse de Clermont, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 2 mai 1794.

Massilian (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Montpellier, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut arrêté chez son père, conduit à Montpellier et guillotiné là à l'âge de trente-deux ans, le 2 mai 1794.

Laurent Pétra, curé de Lèvemont au diocèse de Rouen, fit le serment schismatique, puis, se rétracta éclairé par la grâce. Condamné à mort comme fanatique, à Paris où on l'avait emmené, il fut guillotiné le 2 mai 1794, à l'âge de cinquante-cinq ans.

TROISIÈME JOUR DE MAI.

L'invention de la Sainte Croix. — La Sainte Croix de Poitiers et quelques autres portions de la Vraie Croix. — Le saint Sang de Notre-Seigneur, à Bruges. — Le saint Snaire de Notre-Seigneur à Besançon. — Saint Alexandre, pape et martyr. — Saint Juvénal, évêque et martyr. — Saint Timothée et sainte Maure, martyrs. — Saint Brocade, évêque. — Sainte Antoinette, vierge et martyre. — Sainte Galla, veuve, et saint Alexandre, confesseur. — Saint Philippe le Solitaire. — Saint Aufroi, évêque d'Utrecht. — Le Bienheureux Stanislas de Cazimir, chanoine régulier de Latran en Pologne. — Le Vénérable Henri Garnett, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Le Vénérable chanoine Antoine Roulhac, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'INVENTION OU LA DÉCOUVERTE

DE LA SAINTE CROIX ¹.

L'Église jouissait d'une paix profonde sous la protection de l'empereur Constantin le Grand. Ce prince, qui avait triomphé de ses ennemis par le pouvoir miraculeux de la Croix, conservait pour Jésus-Christ la plus vive reconnaissance : de là cet empressement à marquer sa vénération pour les lieux où s'était opéré le salut du genre humain. Il forma même le projet de bâtir une église magnifique dans la ville de Jérusalem, qui avait été particulièrement honorée par la présence, les instructions et les miracles du Fils de Dieu.

Sainte Hélène, mère de ce prince, avait comme lui une grande dévotion pour les Lieux saints. Ce fut pour la satisfaire qu'elle passa dans la Palestine en 326, quoiqu'elle fût âgée de près de quatre-vingts ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la Croix sur laquelle Jésus-

¹ Tiré de saint Cyrille de Jérusalem, *Cat.* x ; de saint Paulin, *epist.* xxxi, p. 193 ; de saint Sulpice Sévère, de saint Ambroise, de saint Chrysostome, de Rufin, de Théodoret, de Socrate et de Sozomène. Voyez Tillemont, sur sainte Hélène, t. VII, p. 5.

Christ avait souffert pour nos péchés ; mais rien ne désignait où elle pouvait être ; la tradition même ne donnait aucunes lumières sur ce sujet.

Les païens, en haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple à Vénus, afin qu'il parût que les fidèles venaient honorer cette fausse divinité lorsqu'ils allaient rendre leurs adorations à Jésus-Christ. Ils avaient aussi profané le lieu où s'était accompli le mystère de la résurrection, en y élevant une statue de Jupiter, qui subsista depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin¹.

Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de Jérusalem, et tous ceux dont elle pouvait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquait pas de trouver les instruments de son supplice. En effet, c'était la coutume chez les Juifs de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort était enterré, et d'y jeter tout ce qui avait servi à leur exécution. Ces sortes de choses étaient devenues un objet d'horreur, et l'on se hâtait d'en dérober la vue pour toujours.

La pieuse impératrice fit aussitôt démolir le temple et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place, et l'on se mit à creuser. Enfin, l'on trouva le saint sépulcre. Il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le titre qui avait été attaché au haut de sa croix. Il fut aisé de connaître que l'une de ces croix était celle que l'on cherchait, et que les autres étaient celles des malfaiteurs au milieu desquels Jésus-Christ avait expiré ; mais on ne savait pas comment les distinguer, d'autant plus que le titre était séparé, et ne tenait à aucune des trois.

Dans cet embarras, voici le parti que crut devoir prendre saint

¹ Nous apprenons ceci de saint Jérôme.

Macaire, évêque de Jérusalem. Il dit de porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité, ce qui fut fait ; s'étant ensuite adressé à Dieu par une prière fervente, il appliqua séparément les croix sur la malade, qui ne ressentit aucun effet des deux premières, mais qui se trouva parfaitement guérie dès qu'elle eut touché la troisième ¹,

Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion du miracle qui faisait connaître la vraie Croix. Elle fonda une église à l'endroit où ce précieux trésor avait été trouvé, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait enfermer dans un étui extrêmement riche. Elle en donna une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect ²; elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome et qui est connue sous le nom de la Sainte-Croix de Jérusalem ³. Elle fit présent à la même église du titre de la Croix du Sauveur. On le mit sur le haut d'une arcade, où il fut trouvé, en 1492, renfermé dans une boîte de plomb ⁴, l'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges, et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus* et *Judæorum* sont effacés. La planche a neuf pouces de long ⁵, mais elle doit en avoir eu douze ⁶.

¹ Sozomène, Théodoret et Rufin.

² Constantin signala son respect pour l'instrument sacré de la mort de Jésus-Christ, dans la vingtième année de son règne. Il défendit de crucifier les malfaiteurs dans toute l'étendue de l'empire. Les juges se conformèrent à cette défense; et encore aujourd'hui, l'on ne condamne personne au supplice de la croix parmi les chrétiens.

³ On y voit encore aujourd'hui cette précieuse relique.

⁴ Bozius a donné une relation détaillée de cette découverte dans son traité de *Cruce*, l. I, c. II; l. III, c. XIV.

⁵ Voyez Juste Lipse, l. de *Cruce*.

⁶ Le titre que l'on garde à Notre-Dame-la-Daurale de Toulouse, est une imitation de celui qui est à Rome. L'inscription du premier est en cinq lignes, au lieu que celle du second n'est qu'en trois. C'était la coutume chez les Romains de faire porter devant les malfaiteurs que l'on menait au supplice, un écriteau où était le nom du crime pour lequel on les condamnait à mort. Suétone dit, en parlant d'un criminel, in *Caligula*, c. XXXVIII : « On portait devant lui un écriteau où le public lisait la cause de son supplice. » Dion, l. LIV, assure la même chose. Voici ce qu'Eusèbe, *Hist.*, l. V, c. I, rapporte de saint Attale, martyr à Lyon : « On le conduisit autour de l'amphithéâtre, en portant devant

Sainte Hélène fit enfermer dans un étui d'argent la plus considérable portion de la Croix, et la laissa à Jérusalem sous la garde du saint évêque Macaire, pour la conserver à la postérité. On la déposa dans la magnifique église que l'impératrice et son fils

lui une table sur laquelle étaient écrits les mots suivants : *ATTALE, CHRETIEN.* »

Conformément à ce qui se pratiquait chez les Romains, Pilate fit porter au Calvaire devant le Sauveur, et fit attacher à sa croix un *titre* ou écriteau qui marquait la cause de son supplice. Il voulait, par ce *titre*, donner à entendre que Jésus-Christ n'était mis à mort que pour avoir aspiré à la souveraine puissance. Mais ici tout était conduit par la Providence. Dans le fait, Jésus-Christ était le vrai roi des Juifs, des Grecs et des Romains ; on l'avait écrit dans la langue de ces trois peuples, afin qu'ils pussent le lire, et rendre leurs hommages à Celui qui avait droit de les exiger. Voyez saint Prudence, *Apoth. adv. gentes*, v. 381.

Quand le malfaiteur était attaché à la croix, on appliquait ordinairement sur ses plaies une éponge trempée dans du vinaigre. Par cette liqueur, qui est astringente, on arrêtait le sang jusqu'à un certain point, et on prolongeait conséquemment la vie et les douleurs du patient. On garde à Rome dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'éponge qui servit au crucifiement de Jésus-Christ, laquelle est teinte de rouge ou de sang.

On garde aussi dans la même ville la lance qui ouvrit le sacré côté du Sauveur, mais elle n'a plus de pointe. Elle avait été enterrée avec la croix, suivant André de Crète, de *Exalt. crucis*. Saint Grégoire de Tours, l. de *glor. Mart.*, c. xvii, et le vénérable Bède, de *loc. sanct.*, c. ii, assurent que de leur temps elle était à Jérusalem. La crainte que l'on avait des Sarrasins la fit enterrer secrètement à Antioche. On la trouva dans cette ville en 1098, et il s'opéra plusieurs miracles en cette occasion, comme nous l'apprenons du moine Robert, *Hist. Hieros.*, l. VII, et de plusieurs témoins oculaires. Elle fut portée d'abord à Jérusalem, et peu de temps après à Constantinople. L'empereur Baudouin II en envoya la pointe à la république de Venise, comme un gage d'une somme d'argent qu'on lui avait prêtée. Saint Louis, roi de France, racheta cette relique en payant aux Vénitiens la somme pour laquelle elle était engagée, et la fit porter à Paris. On l'y garde encore dans la sainte Chapelle ; le reste de la sainte lance resta à Constantinople, même après que les Turcs s'en furent rendus les maîtres. En 1492, le sultan Bajazet l'envoya par un ambassadeur au pape Innocent VIII. Elle était renfermée dans un étui fort riche. Le sultan fit dire en même temps au Pape, que la pointe de la lance était en la possession du roi de France.

L'empereur Baudouin II voyant la ville de Constantinople en danger de tomber entre les mains des Sarrasins et des Grecs, donna la couronne d'épines à saint Louis, qui était son parent. Il voulait encore par là reconnaître tout ce que ce prince avait fait pour la défense de l'empire d'Orient et de la Palestine. Saint Louis fut extrêmement sensible à un tel présent ; il en marqua sa reconnaissance en payant de lui-même un emprunt que l'empire avait fait à la république de Venise. Ce précieux trésor, renfermé dans une boîte scellée, fut tran-

avaient fait bâtir. On y accourait de toutes parts pour la vénérer, comme nous l'apprenons par les vies de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Porphyre de Gaza, etc. On en coupait souvent des morceaux que l'on donnait à des personnes pieuses, sans qu'il y

porté, avec une grande dévotion, de Venise en France par des religieux d'une sainteté reconnue. On peut consulter sur cette cérémonie, Guillaume de Nangis, Vincent de Beauvais, et les autres historiens français du même temps.

Saint Louis alla au-devant de la relique sacrée, et s'avança jusqu'à cinq lieues au delà de Sens. Il était accompagné de la reine sa mère, de ses frères, et d'un grand nombre de princes et de prélats. Il se chargea avec Robert d'Artois, son second frère, du soin de porter la sainte couronne dans la cathédrale de Sens. Il était nu-pieds, et suivi d'une nombreuse procession. Son recueillement, et les larmes qui coulaient de ses yeux, annonçaient les vifs sentiments de religion dont son cœur était pénétré. De Sens, la *sainte couronne* fut solennellement transportée à Paris. Le pieux roi voulut qu'on la déposât dans une chapelle qu'il avait fait bâtir, et où il avait fondé un chapitre de chanoines. C'est la *sainte Chapelle*.

Quelque temps après, saint Louis reçut de Constantinople une portion considérable du morceau de la vraie croix que sainte Hélène avait envoyée à l'empereur Constantin son fils. Il en enrichit la *sainte Chapelle*, ainsi que de plusieurs autres reliques fort précieuses.

On a détaché quelques épines de la *sainte couronne*, pour les distribuer à plusieurs églises. Il est aussi quelquefois arrivé qu'on les ait imitées par dévotion. Ces épines sont communément très-longues.

On a aussi imité, par un semblable motif, les *clous* avec lesquels le Sauveur avait été attaché à la croix. Calvin en compte quatorze ou quinze, qu'il prétend que les catholiques reconnaissent pour véritables; mais il en nomme plusieurs dont on n'avait point entendu parler avant lui : tels sont, celui de l'église de Sainte-Hélène à Rome (cette église est la même que celle de la Sainte-Croix); ceux de Sienne, de Venise, des Carmélites de Paris, de la sainte Chapelle, de Draguignan, du village de Tenaile (ce village est imaginaire).

Le vrai *clou* qui est à Rome dans l'église de la Sainte-Croix, a été limé, et n'a plus de pointe aujourd'hui. On a renfermé cette limaille dans d'autres clous faits de la même manière que le véritable, et par ce moyen, on l'a en quelque sorte multiplié. On a trouvé encore un autre moyen de le multiplier : c'a été d'y faire toucher des clous tout semblables, que l'on distribuait ensuite. Saint Charles Borromée, prélat très-éclairé, et de la plus scrupuleuse exactitude en fait de reliques, avait plusieurs clous faits comme celui que l'on garde à Milan, et les distribuait après qu'ils y avaient touché. Il en donna un au roi Philippe II, comme une relique précieuse. Il y a des traces d'une pareille dévotion dans les siècles fort éloignés du nôtre. Saint Grégoire le Grand et d'autres anciens Papes donnaient comme une relique un peu de limaille des chaînes de saint Pierre : ils en mettaient aussi dans d'autres chaînes faites de la même manière. On lit dans le P. Honoré de Sainte-Marie, un fait qui confirme encore ce que nous venons de dire. Il s'agit d'un miracle authentique opéré par le moyen d'un cœur

eût pour cela aucune diminution dans le bois sacré. Ce fait est rapporté par saint Paulin dans sa lettre à Sévère¹. Vingt-cinq ans après la découverte de la Croix, saint Cyrille de Jérusalem disait² que ce bois coupé en petits morceaux était répandu par

de taffetas fait à la ressemblance du cœur de sainte Thérèse. L'auteur cité n'était point homme à croire indifféremment ; il occupe une place distinguée parmi les critiques les plus judicieux.

Revenons aux vrais clous que sainte Hélène avait trouvés avec la croix du Sauveur. Cette pieuse princesse étant en danger de périr sur la mer Adriatique agitée par une violente tempête, y jeta un des clous, qui calma les flots sur-le-champ. *Gregor. Turon.*, l. I, de *glor. Mart.*, c. vi. On lit dans saint Ambroise, de *obit. Theod.*, n° 47, et dans d'autres auteurs, que Constantin le Grand en mit un au riche diadème qu'il portait aux jours les plus solennels, et un autre à une bride magnifique de son cheval, le regardant comme un rempart assuré dans les périls de la guerre. Il y avait, au rapport de saint Grégoire de Tours, *loc. cit.*, deux clous à la bride du cheval de l'empereur.

On est partagé sur le nombre des clous qui servirent au crucifiement de Jésus-Christ : les uns en comptent trois, et les autres quatre. Il paraît y avoir plus de probabilité dans l'opinion de ceux qui supposent que le Sauveur eut les pieds attachés séparément, et non point l'un sur l'autre avec un seul clou. Les Romains, selon Pline, mettaient des pièces de bois au bas des croix, afin que les malfaiteurs y appuyassent leurs pieds. Voyez Juste Lipse, dans son livre de *Cruce*.

La colonne à laquelle Jésus-Christ fut lié pendant sa flagellation, se gardait anciennement à Jérusalem sur le mont Sion avec d'autres saintes reliques. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, *or. 4 in Julian.* ; de saint Paulin, *epist.* xxxiv ; de saint Grégoire de Tours, l. I de *glor. Mart.*, c. vii ; du vénérable Bède, de *locis sanctis*, c. iii ; de saint Prudence, de saint Jérôme, etc. Cette colonne se voit présentement à Rome, à travers un grillage de fer, dans une petite chapelle de l'église Sainte-Praxède. Suivant une inscription placée au-dessus de la chapelle, elle y fut apportée, en 1223, par le cardinal Jean Colonne, légat du saint Siège en Orient sous le Pape Honorius III. Elle est de marbre gris, et longue d'un pied et demi. Elle a dans sa base un pied de diamètre, et huit pouces seulement par le haut. On y voit encore un anneau de fer auquel on attachait les criminels. Quelques-uns pensent qu'elle n'est que la partie supérieure de la colonne dont parle saint Jérôme ; mais on n'y aperçoit aucune marque de fracture. Les Juifs fouettaient les criminels, premièrement sur le dos, ensuite (au moins souvent) sur le ventre, puis sur les deux côtés. Il paraît que la même chose s'observait chez les Romains.

Le sang de Jésus-Christ que l'on garde en quelques endroits, et dont le plus fameux est celui de Mantoue, n'est autre chose que ce qui a quelquefois décollé miraculeusement des crucifix que les juifs ou les païens avaient percés en dérision du Sauveur. On trouve de ces sortes de faits dans des histoires fort authentiques. Voyez saint Thomas, l. III, p. 44, ad 4, et *quodl.* 8, a. 5.

¹ Ep. xii.

² Voyez les catéchèses 4, 10 et 12. Voyez aussi Gretzer, de *Cruce*.

toute la terre, et il comparait ce prodige à celui qu'opéra Jésus-Christ, lorsqu'il nourrit miraculeusement cinq mille hommes dans le désert.

L'église dont nous venons de parler était appelée la basilique de la Sainte-Croix¹, à cause du précieux trésor dont elle était en possession. Celui qui en avait la garde était toujours un prêtre vénérable. La basilique de la Sainte-Croix s'appelait encore église du Sépulcre de la Résurrection. C'est parce qu'il y avait une chapelle bâtie sur le sépulcre ou la caverne dans laquelle le corps du Sauveur avait été renfermé, et qui était dans le jardin attenant au mont Calvaire. On doit juger par là de la grandeur de la basilique ; elle couvrait le sépulcre, s'étendait jusqu'au mont Calvaire, et renfermait le roc de Golgotha, ainsi que le lieu même où la Croix de Jésus-Christ avait été plantée lors de son crucifiement².

Cet édifice fut renfermé dans l'enceinte de Jérusalem lorsqu'on rebâtit cette ville.

Constantin fit aussi bâtir une église à l'endroit où Jésus-Christ était monté au ciel. Ce lieu était, depuis la naissance du christianisme, consacré par la vénération des fidèles, et ils y avaient toujours été adorer le Sauveur, autant que leurs ennemis le leur

¹ On trouve la description des riches ornements de cette église, dans Eusèbe, *Vit. Constantin.*, l. III.

² Cette basilique, que Constantin avait fait bâtir, contenait, à proprement parler, deux églises, l'une dite *Anastasis*, de la résurrection ou du Sépulcre, l'autre dite *Martyrium* ou de la Croix, parce qu'elle couvrait le lieu où Jésus-Christ avait été crucifié. Adamnan dit qu'elles étaient séparées par une petite cour, *plateolam*. Voyez cet auteur, l. I de *locis sanctis*, c. IV, ap. *Mabil.*, *Act. Ben.*, sect. III, part. II, p. 506. On lit dans saint Jérôme, *epist.* xxxviii (*alias* 61), ad *Pammach.*, adv. *Joan. Hieros.*, p. 312, que saint Epiphane allant de l'église dite *Anastasis* à celle de la Croix, les fidèles s'attroupèrent autour de lui : que chacun d'eux s'empressait de lui baiser les pieds, ou de toucher le bord de son habit, et qu'on lui présentait les petits enfants, afin qu'il les bénît. Voyez le P. Sirmond dans l'excellente explication qu'il a donnée d'une médaille antique qui avait pour inscription *Anastasis* en caractères grecs. *Op.*, t. IV, p. 436 et 794. Voyez aussi du Cange, *diss. de nummis infer. ævi*, § 66. Il y a des savants qui soutiennent avec M. de Valois, *ep. de Anastasi et Martyrio*, ad *calcem Eusebii*, p. 304, ed. 1, que les deux églises n'en faisaient qu'une seule. A la bonne heure ; mais c'est seulement en ce sens qu'elles étaient jointes par une cour ou galerie.

avaient permis. Nous avons rapporté les moyens dont se servirent les idolâtres pour anéantir cette dévotion.

La fête de l'invention de la sainte Croix est très-ancienne; on la célèbre dans l'Église latine depuis le v^e ou le vi^e siècle¹.

Ce fut en 326 que sainte Hélène découvrit le bois sacré sur lequel s'est opéré le mystère de notre Rédemption, dans la vingt-unième année du règne de l'empereur Constantin et dans la troisième du pontificat de saint Silvestre². (GODESCARD.)

LA SAINTE CROIX DE POITIERS,

ET QUELQUES AUTRES PORTIONS DE LA VRAIE CROIX.

« Sainte Radegonde, dit M. de Chergé, avait toujours montré un vif désir de posséder de saintes reliques et d'attirer par leur présence dans son monastère la protection du Très-Haut. Elle fit donc tous ses efforts pour en réunir un grand nombre, et elle y parvint. Mais ce n'était pas assez pour sa foi ardente; il lui

¹ Voyez les Bollandistes, sous le 3 de mai.

² L'histoire de l'invention ou de la découverte de la croix étant rapportée par saint Cyrille de Jérusalem et par plusieurs autres auteurs contemporains, on ne conçoit pas comment Basnage a osé avancer, *Hist. des Juifs*, l. VI, c. XIV, sect. 10, p. 1244, que saint Grégoire de Tours est le premier qui en ait parlé. Voilà un de ces traits d'ignorance ou de mauvaise foi que l'on ne peut pardonner à un savant.

On objecte contre la vérité de la découverte de la croix, qu'Eusèbe n'en parle ni dans son histoire, ni dans sa vie de Constantin, quoiqu'il décrive fort au long les bâtiments de l'église du Sépulcre. Nous répondons que l'on reproche à Eusèbe, ainsi qu'à Josèphe, d'avoir omis dans son histoire des choses très-essentielles; mais sans vouloir approfondir le motif de l'omission dont il s'agit ici, nous ne craindrons point de dire que le silence d'Eusèbe ne doit point contrebalancer l'autorité d'un si grand nombre d'auteurs contemporains, qui, par leurs témoignages réunis, constatent invinciblement la vérité du fait que nous discutons.

D'ailleurs nous apprenons du Père de Montfaucon, qu'Eusèbe fait mention de la découverte de la croix dans son Commentaire sur le psaume LXXXVII, p. 519, où il est parlé des miracles opérés de son temps au sépulcre du Sauveur, et de l'église qui avait été bâtie dessus par sainte Hélène. Si l'on prétend que ce passage est une fourrure qu'une main étrangère aura fait passer dans le texte d'Eusèbe, nous demanderons comment on prouverait que l'omission dont il s'agit ne doit point être mise sur le compte des copistes. Rien de plus aisé que de passer un article ou un paragraphe. Les copistes ont donné plus d'une preuve de leur inadvertance en ce genre.

fallait une relique plus insigne encore ; il lui fallait un morceau de l'Arbre du salut. Elle envoya donc, à cet effet, avec l'autorisation du roi Sigebert, des ambassadeurs à l'empereur d'Orient. Justin le Jeune occupait alors le trône impérial ; sa piété et celle de l'impératrice Sophie, sa femme, accueillirent favorablement la demande de la veuve de Clotaire, de la bru de Clovis, si renommé dans le monde.

« Une croix fut taillée dans la Croix du Sauveur¹ ; elle fut enchâssée dans l'or et les pierreries, et accompagnée de riches présents et de reliques des Saints d'Orient, elle fut envoyée avec honneur à Radegonde, qui voulut la recevoir avec la pompe dont elle était digne.

« Elle pria le roi de désigner lui-même l'évêque qui, en l'absence de Mérovée, évêque de Poitiers, célébrerait le grand jour. Saint Euphrône de Tours fut chargé de cette sainte mission ; et il arriva suivi de son clergé. Le clergé poitevin se réunit au brillant cortège ; et le bois vénéré fut accueilli avec un pieux enthousiasme, au bruit des acclamations et des chants d'une population pleine de joie et de reconnaissance.

« Ce fut alors que pour la première fois furent dites² des hymnes composées à cette occasion par Fortunat, administrateur temporel du monastère. Parmi ces hymnes, il en est une que l'Église répète encore après tant de siècles ; c'est le *Vexilla regis prodeunt*, chant magnifique, approprié à la circonstance qui l'avait inspiré et dont les Poitevins doivent être fiers, parce qu'elle est digne du grand mystère célébré par leur poète.

« L'entrée triomphale du bois sacré fut le signal d'innombrables miracles qui remplirent les populations de respect pour le lieu chargé de garder ce précieux dépôt ; et aujourd'hui même, après les mauvais jours que firent subir à la cité les ravages des Normands et les fureurs barbares des révolutionnaires, cette relique insigne, grâce au zèle pieux de saintes âmes, est encore dans les

¹ Une croix très-légère, tirée de la portion de la croix qui était alors à Constantinople.

² Et chantées.

maines des filles de sainte Radegonde, l'objet d'une vénération bien méritée¹. »

M. le vicomte de Bussière a écrit aussi l'histoire de sainte Radegonde, sur les monuments contemporains ; car cette vie héroïque nous a été conservée par Fortunat, son conseil et son appui, par la pieuse Baudonovie, religieuse de Sainte-Croix de Poitiers, élève de sainte Radegonde, et par d'autres ; et ces écrits ont été précieusement recueillis par les Bollandistes.

« Dès que le bois de la Croix eut été placé dans l'église du monastère de Poitiers, les pèlerins y affluèrent et les miracles furent nombreux et éclatants. Tous ceux qui venaient avec foi obtenaient la délivrance de leurs maux : beaucoup de sourds, de muets, d'aveugles, de boiteux et de possédés obtenaient leur guérison². »

Grégoire de Tours, contemporain de sainte Radegonde, rapporte que, comme le peuple passait la nuit dans l'église de la Sainte-Croix, au temps de la Passion, il vit paraître à la cinquième heure, devant l'autel, une petite étincelle très-brillante, qui s'éleva doucement et grandit de manière à présenter l'aspect d'une étoile répandant de longs rayons ondoyants ; puis montant plus haut encore, elle prit l'apparence d'un grand phare et versa les flots d'une lumière éclatante et pure sur les fidèles qui priaient, remplis de crainte et d'admiration. Après avoir brillé pendant quelque temps, la miraculeuse clarté pâlit et s'éteignit enfin au moment où le soleil se levait.

Le saint évêque raconte également le miracle de la multiplication de l'huile des lampes qui brûlaient jour et nuit devant le bois de la Croix, voici son récit³ :

« J'avais entendu dire souvent que les lampes allumées devant la sainte Relique bouillonnaient par un effet de la puissance di-

¹ « Ce fut à dater du jour où il entra en possession de ce trésor, que le monastère de Sainte-Marie (à Poitiers) prit le nom de Sainte-Croix, sous lequel il figure désormais avec tant d'éclat. » (M. Ch. de Chergé, dans son *Histoire des Congrégations religieuses de Poitiers*.)

² Baudonovie, citée par M. le vicomte de Bussière.

³ Gregorii Turon., de *Gloria martyrum*, l. I.

vine, et que l'huile en débordait tellement que les vases qui étaient placés au-dessous en étaient remplis. Néanmoins, dans mon aveuglement, je ne pouvais le croire avant que mes propres yeux eussent convaincu la stupide paresse de mon esprit. Je vais donc exposer ce que j'ai vu.

« Comme je venais de visiter le tombeau de saint Hilaire, la piété me poussa à aller chez la sainte Reine. J'entrai dans le couvent, et après l'avoir saluée, je me prosternai devant la Croix adorable et je fis mon oraison. J'avais à ma droite une lampe allumée, et m'étant relevé j'aperçus des gouttes d'huile qui en tombaient fréquemment. Voyant au-dessous un vase destiné à recevoir la liqueur qui s'échappait, je crus que la lampe était cassée. Alors, me tournant vers l'abbesse, je lui dis : — Quelle est votre négligence ! ne pouvez-vous donc avoir une lampe non brisée, au lieu de celle-là qui perd son huile ? Mais l'abbesse me répondit : — Cette lampe n'est pas brisée : ce que vous voyez est l'effet des mérites de la sainte Croix.

« Rentrant alors en moi-même et me souvenant de ce qui m'avait été dit, je dirigeai mes regards vers la lampe et ce que je vis était comme une marmite bouillonnant à gros bouillons. L'huile était très-agitée, elle dépassait sans cesse les bords et montait de plus en plus, comme pour convaincre mon incrédulité. En vérité dans l'espace d'une heure, la lampe, qui ne contenait pas un quarteron, rendit plus d'un setier. J'admirai en silence, et depuis lors j'ai fait connaître la vertu de la Croix adorable ¹. »

Les objections blasphématoires de Calvin, qui, dans sa haine pour les saintes reliques, voudrait persuader que la Croix de Notre-Seigneur n'a pu suffire aux morceaux qui en ont été détachés, disparaissent devant le simple bon sens. La Croix de Notre-Seigneur, longue au moins de quatre mètres avec des traverses de deux mètres et plus, ne pouvait pas être légère, et d'ailleurs les bourreaux furent réduits à donner un aide à Jésus dans la personne de Simon le Cyrénéen. Admettons que son bois n'ait eu que trente centimètres de large sur vingt centimètres

¹ Gregor. Turon., de *Gloria Martyr.*, l. 1.

d'épaisseur, cela fait plus d'un million de centimètres carrés ; et si vous remarquez comment sont faites les petites reliques de la sainte Croix que l'on donne aux fidèles, vous reconnaîtrez qu'on en peut extraire cinquante d'un centimètre ; et quoique les reliques majeures, qui sont célèbres, puissent avoir absorbé une dixième partie de la Croix, les calculs rigoureux démontreront que le bois sacré de la vraie Croix, malgré toutes les distributions qu'on en a faites n'est pas amoindri de moitié, et qu'un homme pourrait porter, si elles étaient réunies et rassemblées, toutes les particules détachées où Calvin voit la charge de trois cents hommes.

Les grands morceaux de la Croix que l'on voit à Rome, dans l'église de la Sainte-Croix, à Paris dans l'église de Notre-Dame, à Saint-Pierre de Rome, à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame d'Avignon, et dans quelques autres villes, ne sont grands que par leur enchâssement. Il en est ainsi des Croix de Naples, de Bologne, de Saint-Denis de Marseille. On révère dans l'église de Saint-Etienne à Bologne une croix d'or longue d'un pied qui renferme deux petits morceaux de la Croix placés là par saint Pétrone. Ces deux brins mis en croix ne mesurent pas un centimètre carré.

Le trésor de Saint-Denis reçut deux fois des reliques de la sainte Croix ; le premier morceau lui fut donné par Beaudoin de Jérusalem, le second fut un présent du Pape Clément III à Philippe-Auguste. Le morceau de la Croix qui est adoré avec la Couronne d'épines dans l'église de Notre-Dame de Paris, a été acquis par saint Louis avec la sainte Couronne. Il passe pour le plus grand morceau qui ait été détaché, et il n'est pas grand. C'est, dit-on, le morceau que sainte Hélène donna à son fils Constantin.

On lit, dans le journal de l'*Estoile*, que le morceau précieux qui était gardé à la Sainte-Chapelle fut volé dans la nuit du 10 mai 1575, qu'aucune recherche ne put faire découvrir le voleur, et que, pour apaiser les Parisiens que cette perte désolait, Henri III fit faire une croix de vermeil, semblable à la première et y fit enchâsser un autre morceau du bois sacré, donné par les moines de Saint-Denis. Elle fut présentée aux fidèles le jour de Pâques-

Fleuri de l'année suivante, « de quoi le peuple de Paris fut fort joyeux et content. »

On sait que Pilate fit mettre au haut de la Croix de Jésus-Christ, cette inscription en hébreu, en grec et en latin : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. On a vu que ce titre fut trouvé auprès de la Croix par sainte Hélène. C'était une planche de cèdre où les lettres, gravées par un burin, étaient rehaussées de rouge sur la planche peinte en blanc. Ce précieux souvenir de la Passion se voit encore à Rome dans la basilique de la Sainte-Croix où il fut déposé par l'impératrice sainte Hélène au commencement du iv^e siècle ¹.

Toulouse possède une copie du titre de la Croix, et parmi les fidèles, il en est qui croient avoir la vraie Relique. Mais ce n'est que le titre de quelque Crucifix insigne qui a été détruit par les albigeois.

La ville de Tours possédait une croix d'or et d'émail qui portait enchâssée une parcelle de la vraie Croix. Les huguenots en la pillant ne se contentèrent pas de la profaner. Ils publièrent, par la plume de Théodore de Bèze, que cette Croix qu'ils emportaient n'avait, au lieu de bois sacré, dans son enchâssement, qu'une agathe où se trouvaient représentés Adonis et Vénus.

Calomnier ceux qu'on vole c'est le comble de l'infamie.

Misson, autre semeur de mensonges effrontés, fait des railleries sacrilèges à propos du morceau de la vraie Croix qui est à Venise, le pèlerinage des marins, et qui a été illustré par plusieurs miracles. Il parle aussi d'une croix de bronze qui a été trouvée flottante sur les vagues ; et il est étonné qu'on ne puisse pas expliquer cette merveille. La première de ces Croix est dans le couvent de Saint-Michel.

On conserve sans doute encore à Tarascon la Croix que sainte Marthe portait toujours avec elle. C'est, dit-on, avec cette Croix qu'elle dompta la Tarasque, c'est-à-dire le paganisme immonde qui florissait là, lorsqu'elle y apporta l'Évangile.

Saint Jérôme avait chargé sainte Mélanie de remettre à saint

¹ M^{me} de Ségur, *Qu'est-ce que Jésus-Christ*.

Paulin un petit morceau du bois de la vraie Croix. Or, un violent incendie s'étant élevé, comme la maison où demeurait saint Paulin allait être la proie des flammes, il s'avisa de leur opposer son petit morceau du bois de la Croix, et l'incendie s'arrêta aussitôt.

On montrait dans le trésor de la Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambaut, une belle croix d'or pur, dont le montant était long de dix-huit pouces, et le travers d'un pied. Cette croix était ornée de trente grosses perles, de cinq pierres précieuses, et surmontée d'une couronne d'or. On y avait enchâssé une épine de la couronne de Jésus-Christ, et une croix faite du bois de la vraie Croix. Une montagne de vermeil servait de piédestal. Au bas étaient à genoux le duc Jean de Bourgogne, la duchesse Jeanne de France, sa femme ; la Magdeleine embrassait la Croix, et la très-sainte Vierge était auprès soutenue par saint Jean. Au pied de la Croix étaient une tête et quelques os de mort en argent. Cette croix, qui a peut-être été fondue, pesait treize livres, et on en raconte quelques miracles.

On vénère à Astorga dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Croix, une grande croix miraculeusement donnée à un Frère-lai d'un couvent voisin, et qui, aussitôt qu'elle fut placée devant la sainte image de Notre-Dame ¹, arrêta tout-à-coup et complètement une violente épidémie qui dépeuplait la cité. A Séville on prie devant une croix plantée auprès d'un puits d'où une invocation à la très-sainte Vierge retira un noyé et le rendit à la vie ².

LE SAINT SANG DE NOTRE-SEIGNEUR,

A BRUGES.

On fait à Bruges le 3 mai, la fête du Saint-Sang de Notre-Seigneur, qui fut rapporté dans cette ville par Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Thierry d'Alsace s'était croisé quatre fois. Dans sa quatrième croisade, il resta en Palestine longtemps après les autres souverains de l'Europe, et lorsqu'enfin il dut songer à

¹ Appelée depuis lors, 9 mars 1449, Notre-Dame-de-la-Croix.

² Voyez l'histoire de ces deux croix dans les *Légendes des saintes images*.

regagner son beau comté de Flandre, le roi Baudouin III, d'accord avec le patriarche de Jérusalem, lui fit don, comme du plus précieux gage de reconnaissance qu'il pût lui offrir, d'une portion du Sang de Jésus-Christ précieusement conservé dans l'église de Jérusalem.

Voici comment l'histoire rapporte la manière dont le Saint-Sang fut remis à Thierry dans la ville sainte :

« Roudomire et Thierry, accompagnés d'une suite nombreuse de barons et de nobles des deux États, se rendirent à l'église où le dépôt sacré était conservé.

« Le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux et assisté d'un nombreux clergé, vint au-devant de ce brillant cortège et le conduisit dans le temple. Alors il retira la précieuse relique du tabernacle et la montra aux deux cours assemblées et au peuple attendri ; puis il sépara le liquide sacré en deux parties ; de l'une de ces portions il remplit les deux tiers d'une fiole octogone d'environ huit pouces et d'une circonférence de deux pouces et demi. Cette fiole, dont l'orifice fut soigneusement cacheté et scellé, fut mise dans un tube de cristal, dont les deux bouts furent fermés et recouverts de rosettes d'or ; les extrémités de ces rosettes étaient garnies d'anneaux où l'on attacha une chaîne d'argent qui rendit le vénérable objet d'un transport facile. (Cette chaîne existe encore aujourd'hui.) »

Le Saint-Sang, d'après la tradition des fidèles, est le même qui fut recueilli par saint Joseph au pied de la croix du Christ mourant.

Ce n'est pas ici le lieu de relater tous les miracles que le Saint-Sang a opérés depuis que la chapelle de Saint-Basile de Bruges a l'insigne honneur de le posséder.

Comment les Brugeois accueillirent leur comte bien-aimé, revenant de la Terre-Sainte, non-seulement chargé de gloire, mais, en outre, possesseur d'une relique si précieuse, c'est ce que l'on comprend sans peine. Aussitôt après son arrivée, en 1148, Thierry s'empressa de faire construire une magnifique chapelle pour y déposer le saint trésor, et institua une procession pour perpétuer le souvenir de ce dépôt. C'est pour cela que le jubilé

de 1850 fut appelé un jubilé de sept cents ans. Si l'on voulait être bien rigide, il faudrait dire sept cent deux ans, puisque ce fut en 1148 que Thierry revint de Palestine. Mais, l'année 1848 parut peu favorable pour célébrer le jubilé séculaire, — qu'il ne faut pas confondre avec le jubilé annuel. Déjà, en 1748, un retard analogue se produisit; le jubilé séculaire ne put avoir lieu par suite de la guerre que se faisaient alors l'Autriche et la France. La paix ayant été conclue, il fut célébré l'année suivante. On sait toutes les vicissitudes par lesquelles a dû passer le précieux dépôt de la chapelle Saint-Basile. Les guerres de religion d'abord, les révolutions ensuite lui firent courir bien des dangers. Dans la seconde moitié du xvi^e siècle, les iconoclastes, conduits par le premier bailli de Termonde, dévastèrent la chapelle et fondirent en lingots la magnifique châsse dans laquelle la sainte Relique était renfermée. Heureusement cette dernière avait été enlevée par un marguillier, don Juan Perez de Malvenda, qui la scella dans une muraille de sa maison, où elle resta pendant quatre années. A l'époque de la Révolution française, la chapelle du Saint-Sang fut de nouveau dévastée par les hordes révolutionnaires; mais la relique fut encore soustraite à leur fureur par le dévouement de quelques pieux citoyens. Cette fois, la relique resta cachée pendant près de trente ans, et ce fut en 1819 seulement que M^{me} Gertrude de Pelichy, dernière dépositaire, la remit aux autorités pour être solennellement replacée dans la chapelle Saint-Basile restaurée.

L'ancienne châsse, ai-je dit, devint la proie des iconoclastes. Celle qu'on fit confectionner pour la remplacer échappa au vandalisme révolutionnaire. C'est un petit monument d'une extrême richesse; il paraît qu'au point de vue de l'art, l'ancien reliquaire lui était de beaucoup supérieur. Sans connaître ce dernier, on peut se ranger à cette opinion, quand on examine, sur les autres objets de cette nature confectionnés à la même époque, quel sentiment exquis, quelle délicatesse d'exécution les artistes mettaient à ces œuvres. La châsse actuelle est entièrement en or et en argent, et enrichie, en outre, d'un nombre considérable de perles fines et de pierres précieuses. Elle représente une espèce

de petit temple haut de 1^m,27 et ayant 0^m,61 de largeur. Sa forme est hexagone. Six colonnes cannelées supportent l'entablement, surmonté lui-même de trois petits pavillons ou chapelles renfermant des statuettes. Au sommet de la chapelle du milieu se trouve un pélican, emblème adopté pour la chapelle Saint-Basile, parce que le pélican nourrit ses enfants avec son sang, et que le Sauveur du monde donna le sien pour nous.

Au-dessous du baldaquin dont je viens de parler, se trouve la châsse proprement dite, dans laquelle est renfermée la fiole qui contient le Sang du Christ. C'est un coffret surmonté au milieu d'une croix soutenant une couronne qu'on dit être celle de Marie de Bourgogne. A droite et à gauche de la croix sont les statuettes de la très-sainte Vierge et de saint Jean. La châsse ne pèse pas moins de 769 onces et fut exécutée en 1617 par J. Crable. La chapelle souterraine, dite du Saint-Sang, où elle se trouve, fut dédiée à saint Basile et était connue sous le nom de crypte. Ce fut là que les premiers chrétiens de la contrée reçurent le Baptême. Le rétable de l'autel fait allusion à cet événement en représentant le baptême du Christ : c'est un bas-relief d'un grand mérite.

L'architecture est, du reste, extrêmement simple, comme celle de la chapelle dite des Maçons, située à côté et presque au-dessus de la première, et que fit construire Thierry d'Alsace en 1150, pour y conserver la sainte Relique. Le principal tableau de la chapelle du Saint-Sang est de Gaspard de Craeyer : une descente de Croix. Non loin de cette chapelle se trouve un autre monument, qui se rattache aussi à l'époque où Baudouin entraînait ses hommes d'armes à la conquête du saint Tombeau. C'est l'église de Jérusalem, qui est la copie exacte de l'église de la Résurrection à Jérusalem.

La tradition rapporte que l'architecte était un pèlerin, qui alla à deux ou trois reprises, visiter la Terre-Sainte. L'église était presque entièrement achevée à Bruges lorsque le saint artiste se vit subitement arrêté dans l'exécution d'un décor intérieur par l'infidélité de ses souvenirs. Que fait-il ? Il reprend, sans hésiter, son bourdon de pèlerin, et il a la confiance d'aller rectifier, à la

vue même du modèle, ce qu'il y avait de défectueux dans son œuvre, et il réussit.

LE SAINT SUAIRE DE NOTRE-SEIGNEUR,

A BESANÇON.

Plusieurs sanctuaires ont quelques portions des linceuls vénérés qui ont enseveli le Corps adorable de Notre-Seigneur. Il y en avait un à Chambéry, qui de là a passé à Turin, un autre à Compiègne, mais ce ne sont que des parties d'un tout. Le Saint-Suaire le plus célèbre est celui de Besançon; il représente dans son empreinte Notre-Seigneur vu par-devant. Mais les traces sanglantes qui le dessinent un peu sont moins fortes qu'à celui de Turin.

Ce Suaire a huit pieds de long. On croit que c'est le même suaire dont parle le vénérable Bède, qui écrivait au commencement du VIII^e siècle. Il raconte que les Sarrasins, voulant le soumettre à l'épreuve du feu, le jetèrent dans un brasier allumé, mais qu'un vent très-violent, survenu tout à coup, l'enleva et l'emporta dans les bras d'un chrétien. Il fut apporté à Besançon; et un fait important, c'est qu'en 1544 il délivra Besançon d'une grande peste.

On le porta en procession le 3 mai, entouré d'un fort détachement de troupes, et toutes les portes de la ville fermées.

La Révolution n'a fait que suspendre un instant ce culte cher aux populations ¹.

SAINT ALEXANDRE,

PAPE ET MARTYR.

Alexandre, personnage d'une haute sainteté, s'assit le cinquième depuis le bienheureux Apôtre Pierre sur la chaire de l'Église de Rome; jeune encore, il avait la foi du vieillard. La grâce divine lui ayant concilié l'affection profonde de tout le peuple, il avait converti au Seigneur une grande partie des sénateurs, et même il baptisa Hermès, préfet de la ville, avec son épouse, sa sœur et ses fils,

¹ On trouvera, au 20 août, le détail des autres reliques de la Passion données à la Sainte-Chapelle de Paris.

ainsi que douze cent cinquante esclaves, leurs femmes et leurs enfants, auxquels le préfet accorda la liberté le saint jour de Pâques, pour qu'ils fussent régénérés ensuite dans les eaux du Baptême. Après les avoir ainsi affranchis, Hermès leur accorda de grands avantages.

Ces faits parvinrent à la connaissance de l'empereur Trajan, et il envoya de Séleucie, ville d'Isaurie, Aurélien, commandant de l'une et l'autre milice, avec l'ordre de faire périr tous les chrétiens; mais, par la volonté de Dieu, Trajan mourut cette même année. Aurélien étant entré dans Rome, tout le sénat le reçut avec tant de déférence, que l'on eût cru que c'était l'empereur lui-même. Aussitôt, les pontifes et les sacrificateurs allèrent le trouver, et, par leurs rapports pleins d'envie, excitèrent si vivement sa colère, qu'il ordonna de jeter dans les fers Hermès, préfet de la ville, et d'emprisonner aussi le saint Pape Alexandre; ce qui excita dans Rome un grand soulèvement. Les uns criaient : « Qu'Alexandre soit brûlé tout vif ! » d'autres disaient que l'on devait livrer aux flammes cet Hermès qui avait détourné tant de milliers de personnes du culte des dieux, en leur faisant désertier les temples, et qui engageait tant de citoyens à briser les dieux lares de leurs foyers.

Cependant Hermès, préfet de la ville, était en prison sous la surveillance du tribun Quirinus. Cet officier lui dit : « Est-il raisonnable qu'un homme illustre comme toi, qui exerce une magistrature sacrée, se laisse réduire à cet état misérable, et après s'être exposé à perdre les honneurs du prétoire, supporte si tranquillement d'être chargé de chaînes comme un simple particulier ? » Le bienheureux Hermès répondit : « Je n'ai pas perdu la charge de préfet, je l'ai échangée; car les dignités de la terre sont fragiles et variables, mais les dignités du ciel participent de l'éternité. » Quirinus dit : « Je m'étonne qu'un homme aussi sage que toi devienne insensé au point de croire qu'il y a encore quelque chose après cette vie, quand nous voyons le corps humain réduit en cendres, sans que l'on puisse même en retrouver les ossements. » Hermès dit : « Il y a quelques années, je me moquais aussi de ces idées; je soutenais que cette vie grossière

est une douce chose. » Quirinus dit : « Prouve-moi que ta croyance est fondée, et moi aussi je croirai. »

Hermès répondit : « Le bienheureux Alexandre qui est retenu dans les fers a été mon maître. » Quirinus entendant ces paroles se prit à maudire Alexandre; il dit ensuite : « Très-noble seigneur, illustre Hermès, reviens à de plus sages pensées; n'abandonne pas ta préfecture, ton patrimoine, ta famille et tout cet éclat de ta maison. C'est pour te sauver que mon maître Aurélien, chef de l'une et l'autre milice, m'envoie vers toi; car si tu veux sacrifier, ta préfecture te sera rendue, et tu pourras te venger de ces ennemis qui insultent maintenant à ton malheur. » Hermès dit : « Tu ne me permets pas de parler de ce que tu désirerais connaître. » Quirinus répondit : « Je t'ai demandé de m'expliquer sur quoi ta croyance est fondée; et tu me parles d'un magicien que je tiens enchaîné dans la prison la plus profonde; aussi, dès que t'ai entendu nommer ce scélérat qui t'a entraîné dans l'erreur, je n'ai pu t'écouter davantage. Car je te considère comme un paysan séduit par un misérable jongleur qui s'est égaré lui-même en te trompant, que l'on a chargé de fers, jeté dans un cachot obscur, pour être bientôt livré aux flammes en expiation de ses crimes. S'il en a le pouvoir, qu'il te délivre et se sauve lui-même. » Hermès répondit : « Les Juifs disaient à Jésus-Christ, mon Maître, quand il était attaché à la croix : « S'il est si puissant, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » Il serait descendu, s'il les avait vus disposés à croire, s'il n'avait pas eu horreur de la noire perfidie de leurs âmes. » Quirinus reprit : « Si tes paroles sont vraies, je cours à lui pour lui dire : Veux-tu que je te croie le véritable héraut de Dieu, que j'appelle vrai Dieu celui que tu adores? fais en sorte que je te trouve auprès d'Hermès, ou Hermès auprès de toi, et j'aurai foi en toutes tes paroles. » Hermès répondit : « Qu'il en soit ainsi. » Quirinus ajouta : « Je vais à l'instant tripler ses chaînes et ses gardiens, et je lui dirai de se trouver auprès de toi à l'heure du repos; s'il se rend présent ici pendant toute cette nuit, je croirai qu'il peut aussi m'instruire. »

Le tribun Quirinus étant allé auprès du bienheureux Alexandre

pour tripler ses gardiens et ses chaînes, le Saint se mit en prières et dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez fait asseoir sur la chaire de votre Apôtre Pierre, permettez que votre Ange, sans me dérober au martyre, me conduise aujourd'hui, vers le soir, auprès de votre serviteur Hermès, et qu'il me ramène ici au matin, sans que personne s'en aperçoive, jusqu'à mon retour. » Dès que le silence de la nuit commença à s'établir, un Enfant parut dans la prison portant une torche ardente, et dit au bienheureux Alexandre : « Suis-moi. » Le Saint répondit : « Vive Jésus-Christ, mon Maître ! mais je ne te suivrai pas que tu n'aies fléchi le genou et récité l'oraison de Jésus-Christ mon Maître. » Cet Enfant ne semblait pas avoir plus de cinq ans ; il fléchit le genou et pria une demi-heure, et s'étant levé il récita l'Oraison dominicale ; ensuite, saisissant la main du bienheureux Alexandre, il le conduisit à la fenêtre qui était fermée, et l'ouvrant comme une porte, transporta le Saint auprès d'Hermès enfermé chez Quirinus dans une chambre bien close.

Lorsque Quirinus vint ouvrir la porte, et qu'il les vit ensemble priant les mains étendues, avec cette torche allumée auprès d'eux, il fut saisi d'effroi. Les Bienheureux le voyant hors de lui, lui adressèrent ces paroles : « Puisque tu as décidé dans ton esprit que tu croirais, si tu nous voyais réunis de corps, nous deux dont les âmes n'ont pas cessé d'être en communication, tu nous vois, crois donc maintenant. Cependant, ne t'imagines pas que c'est pour nous évader que nous nous présentons devant toi débarrassés de nos liens ; car demain tu nous trouveras encore enchaînés comme nous l'avons été par ton ordre : mais cela a été fait pour ta propre délivrance ; afin que tu crois que Jésus-Christ Fils de Dieu est le vrai Dieu, qui exauce ceux qui ont foi en lui, et qui t'accordera tout ce que tu lui auras demandé. »

Quirinus dit : « L'art magique peut aussi faire de ces choses. » Hermès répondit : « Est-ce par notre pouvoir que nous avons forcé nos cachots ? Tu as dit que tu croirais, si tu nous voyais réunis après nous avoir enfermés sous une triple garde ; crois donc ; car Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est manifesté par des bienfaits semblables, quand il éclairait les aveugles, purifiait les

lèpreux, guérissait les paralytiques, chassait les démons et ressuscitait les morts. C'est aussi de cette manière que je suis arrivé à croire aux paroles du bienheureux Pape Alexandre. Je n'avais qu'un fils qui, se livrant encore à l'étude des belles-lettres, était miné depuis longtemps par la maladie ; sa mère et moi nous le conduisîmes au Capitole, et quand nous eûmes offert pour lui des sacrifices à tous les dieux et porté des offrandes à tous les pontifes, il mourut. Sa nourrice ne cessait de me reprocher son trépas, en me disant : « Si tu avais conduit ton fils au tombeau du bienheureux Pierre, et si tu avais eu foi dans le Christ, ton fils serait encore plein de vie. » Je lui répondis : « Tu es aveugle, et tu n'as pas encore été guérie, comment oses-tu prétendre que tu me rendras mon fils plein de vie ? » Elle répondit : « Bien que j'aie perdu la vue il y a plus de cinq ans, si je croyais au Christ, mes yeux me seraient rendus. » Je lui dis : « Va donc et crois ; et si Alexandre peut ouvrir tes yeux, je ne douterai plus qu'il ne puisse aussi me rendre mon fils. » Elle partit donc aveugle vers la troisième heure, et voilà qu'à la sixième heure elle revint à moi complètement guérie, et prenant aussitôt le corps de mon fils sur ses épaules, elle se mit à courir avec tant de vitesse, que mes jeunes gens et mes esclaves avaient peine à la suivre. Arrivée auprès d'Alexandre, elle jeta le corps de l'enfant à ses pieds, en disant : « Seigneur, que je redevienne aveugle, pourvu que cet enfant soit rappelé à la vie. » Alors le bienheureux Alexandre dit : « Daigne le Christ le ressusciter, sans t'enlever la lumière qu'il t'a rendue ! » Il se mit alors en prières, rendit la vue à mon fils, et vint en personne le remettre entre mes bras, plein de santé.

Aussitôt je me jetai à ses pieds, le priant de me faire chrétien, et depuis ce jour j'ai eu foi dans le Christ. J'ai prié Alexandre d'être le tuteur de mon fils, et je lui remis en conséquence tout le patrimoine de la mère qui était morte, et aussi quelque partie de mes biens, dont je distribuai le reste avec la liberté à mes esclaves devenus chrétiens comme moi ; le surplus fut donné aux pauvres. Maintenant, dépouillé de tout, je ne crains ni la confiscation, ni les injures d'aucun homme mortel, ayant la cou-

fiance de partager l'héritage de ceux qui obtiennent pour le nom du Christ la couronne du martyre. »

Quirinus, entendant ces paroles, se jeta à leurs pieds et dit : « Que le Christ daigne ainsi conquérir mon âme par votre ministère ! J'ai une fille déjà adulte, et je désire lui donner un époux ; mais quoique son extérieur soit agréable, une tumeur qu'elle a au cou la dépare ; guérissez-la, je lui céderai alors tous mes biens, et comme vous je confesserai le nom du Christ. » Le bienheureux Alexandre dit : « Amène-la moi sur l'heure dans la prison ; alors, tu enlèveras cette chaîne de mon cou, et tu la mettras sur elle ; et au matin, tu la trouveras guérie. » Quirinus répondit : « Tu es à présent dans ma demeure ; comment donc pourrai-je te trouver dans la prison ? » Le bienheureux Alexandre reprit : « Hâte-toi, fais ce que j'ai prescrit ; car celui qui m'a amené ici avant ton arrivée saura bien m'y reconduire. » Quirinus sortit après ces paroles, et ne voulut pas fermer l'appartement où le bienheureux Hermès était détenu ; mais le Pape Alexandre et Hermès lui dirent : « Ferme toutes les portes comme c'est la coutume ; » et comme il s'y refusait, ils le forcèrent à le faire. Les Bienheureux se dirent adieu en priant ; l'Enfant parut alors avec sa torche, il ouvrit la fenêtre, et dit à Alexandre : « Suis-moi ; » et en un instant il le remit dans la prison, lui rendit ses chaînes et disparut.

Une heure après, Quirinus se rendit auprès des gardes qu'il avait placés devant le cachot ; il les trouva veillant tous quatre avec soin, il vit les portes et les sceaux dans toute leur intégrité comme il les avait laissés ; ouvrant alors, et apercevant le bienheureux Pape Alexandre, il se jeta aussitôt à ses pieds en s'écriant : « O maître, daigne prier pour moi, que la colère du Dieu dont tu es le Pontife ne m'atteigne pas. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Mon Dieu ne veut la mort de personne, mais la conversion des pécheurs ; car lorsqu'il était en croix, il a prié pour ceux qui l'avaient crucifié. » Quirinus dit alors, en se prosternant : « Voilà ma fille, ta servante, que tu m'as ordonné de l'amener. » Le bienheureux Alexandre reprit : « Combien de prisonniers renferment ces cachots ? » Quirinus répondit : « Vingt à

peu près. » Le bienheureux Alexandre dit : « Informe-toi s'il en est quelques-uns qui aient été emprisonnés pour le nom du Christ. » Quirinus fit cette recherche, et revenant ensuite, dit : « Il y a ici le vieux prêtre Eventius, et Théodule, autre prêtre, que l'on dit venu de l'Orient. » Le Pape Alexandre dit : « Tu vas te rendre auprès d'eux en diligence et les amener ici avec honneur ; mais auparavant enlève cette chaîne de mon cou pour la mettre sur ta fille. » Quirinus se hâta de le délivrer de ses fers, et lui baisant les pieds dit : « Impose-lui tes mains. » Alexandre l'ayant fait, pressa de nouveau Quirinus de partir. Pendant qu'il s'éloignait, voilà que le petit Enfant paraît avec son flambeau, et s'approchant de la jeune fille, lui adresse ces paroles : « Sois guérie, conserve ta virginité, et je te ferai voir ton Époux qui a répandu son sang par amour pour toi. » Ayant dit ces paroles, il disparut.

Quirinus, étant arrivé avec les prêtres Eventius et Théodule, trouva sa fille guérie ; il s'écria alors : « Seigneur Alexandre, sors promptement de cette prison ; car pendant que tu t'y trouves encore, le feu du Ciel peut tomber sur moi et me consumer. » Le bienheureux Alexandre reprit : « Si tu veux me rendre un service, persuade à tous ceux que renferme cette prison de recevoir le Baptême, afin qu'ils deviennent chrétiens. » Quirinus répondit : « Vous autres chrétiens, vous êtes des saints ; mais parmi ces jeunes gens, il y a des voleurs, des adultères, des magiciens, des criminels de toute espèce. » Le bienheureux Alexandre dit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est descendu du Ciel, et est né d'une Vierge, pour appeler tous les hommes au pardon ; n'aie donc aucune crainte et fais-les tous venir devant moi. » Alors Quirinus cria à haute voix : « Que tous ceux qui veulent se faire chrétiens le deviennent, et quiconque aura été baptisé s'en ira en liberté où il lui plaira. »

Lorsqu'ils furent tous réunis auprès du bienheureux Pape Alexandre, Dieu lui ouvrit les lèvres, et il commença ainsi à leur parler : « O mes enfants, écoutez mes paroles et croyez. Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, qui lance la foudre et fait gronder le tonnerre, qui donne la mort et

qui rend la vie, à qui obéissent le soleil, la lune, les étoiles, le calme et la tempête, les nuages et la pluie, a daigné envoyer de son royaume céleste son Fils sortant du sein d'une vierge, afin que Celui dont la naissance n'a pas eu de commencement, naquît cependant de l'homme, et commençât une nouvelle existence en Celui qui est né de la Vierge. Il a invité tout le genre humain à croire en lui, et comme les Juifs étaient durs à croire et ne voulaient pas avoir foi en lui, il opéra devant eux une foule de prodiges. Étant à table avec eux, et le vin ayant manqué aux convives, il changea l'eau en vin ; il révélait aux hommes leurs propres pensées, ouvrait les yeux aux aveugles, déliait la langue aux muets, redressait les boiteux, chassait les démons, guérissait les malades agités par la fièvre et ceux qui dépérissaient de langueur ; ressuscitait les morts, commandait aux vents, éloignait les tempêtes, et marchait sur les eaux. Une immense multitude, qui avait été témoin de ces miracles, crut en lui ; mais les Phari-siens et les Juifs, animés par la haine qu'ils avaient conçue contre lui, le crucifièrent. Il eût pu l'empêcher ; mais il ne le voulut pas, parce qu'il voulait réduire en esclavage l'auteur de notre perte. Après ce supplice, il ressuscita le troisième jour d'entre les morts ; et en présence d'un très-grand nombre de témoins, il monta au Ciel, laissant à ses disciples le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges. Il doit revenir à la fin des siècles comme Juge, pour récompenser les bons et punir les méchants. Vous voyez maintenant en qui vous devez croire ; donnez vos noms afin de devenir chrétiens. »

Tous ayant cru, il ordonna à Théodule et à Eventius de leur imposer les mains et de les faire catéchumènes. Ensuite Quirinus et sa fille Albina furent baptisés avec toute leur maison et avec les prisonniers. Après le baptême, la prison fut ouverte, et ce fut comme une église qui commençait.

Alors le gardien de la prison se rendit auprès d'Aurélien, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Le magistrat irrité ordonna d'amener Quirinus en sa présence, et lui dit : « Je t'ai aimé comme un fils, et toi, trompé par cet Alexandre, tu t'es joué de moi. » Quirinus répondit : « Je suis devenu chrétien. Tu peux me livrer

à la mort, me battre de verges, me jeter dans les flammes, je ne serai jamais autre. Moi-même j'ai persuadé à tous ceux qui étaient dans la prison de se faire chrétiens, je les ai ensuite mis en liberté ; mais ils n'ont pas voulu partir. J'ai prié le bienheureux Pape Alexandre et l'illustre Hermès de s'éloigner, ils n'en ont rien fait ; ils sont tous ensemble dans la prison, qui disent : Si, par nos péchés, nous avons mérité de mourir, combien plus devons-nous être disposés à offrir nos vies pour le nom du Christ ? J'ai encore supplié tous ceux qui venaient d'être baptisés, et qui étaient revêtus de robes blanches, comme le demande la religion chrétienne, de sortir ; mais tous attendent en ce moment l'heure du martyre, aussi disposés à mourir qu'une personne affamée à se livrer aux joies du festin ; maintenant tu peux agir comme il te plaira. »

Aurélien lui fit couper la langue et dit : « Je te fais arracher la langue à toi qui n'as pas craint de me révéler ainsi tes secrets ; tu seras mis sur le chevalet, bien que tu ne sois plus en état de parler. » Quirinus, après qu'on lui eut coupé la langue, parla néanmoins et dit : « Malheureux, pense à sauver ton âme, si tu ne veux pas endurer des peines éternelles ! » Le Martyr fut ensuite tourmenté sur le chevalet. Il ne cessait d'adresser des reproches à Aurélien, qui ordonna alors de lui couper les pieds et les mains et de le jeter aux chiens, après qu'on lui aurait tranché la tête. Les chrétiens enlevèrent son corps et l'ensevelirent sur la voie Appienne au cimetière de Prétextat. Sa fille, la bienheureuse Balbina, conserva toujours la sainte virginité. Souvent elle baisait le collier de fer qui l'avait guérie ; mais le bienheureux Alexandre lui dit : « Ce n'est pas ce collier qu'il faut baiser, cet honneur n'est dû qu'aux chaînes du bienheureux Pierre : cherche-les pour leur donner ces marques de vénération, et ne baise plus mes fers. » Elle rechercha donc avec un grand empressement les chaînes du Prince des Apôtres, et quand elle les eut trouvées, elle les confia à Théodora, très-illustre dame, qui était sœur du bienheureux Hermès, préfet de la ville. Celui-ci fut décapité par ordre d'Aurélien, et son corps recueilli par Théodora, sa sœur, qui l'ensevelit sur l'ancienne voie Salaria, non loin de Rome, le 5 des

kalendes de septembre. Quant à ceux qui avaient été baptisés dans la prison, Aurélien les fit jeter sur un vieux navire. On les conduisit en pleine mer, et après qu'on leur eut attaché des pierres au cou, ils furent tous précipités dans les flots.

Quelque temps après, Aurélien se fit amener le bienheureux Pape Alexandre, et lui dit : « Tu vas d'abord me dévoiler tous les mystères de ta secte, afin que je sache comment il se fait que, pour ce Christ venu de je ne sais où, vous préféreriez tous mourir plutôt que de céder. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Ce sont des choses saintes que tu veux connaître, et le Christ défend de les jeter aux chiens. » Le comte Aurélien dit : « Je suis donc un chien ? » Le bienheureux Alexandre répondit : « Je voudrais que tu fusses un chien ; mais par malheur tu es pire qu'un chien, car cet animal n'ira pas brûler dans les feux éternels pour ses méfaits ; une fois mort tout périt en lui, et son corps et le souffle qui l'anime. L'homme, au contraire, créé à la ressemblance de Dieu, sera livré à des tourments sans fin, s'il lui refuse par ses mauvaises actions le culte qui lui est dû ; car il est aussi coupable que le serait devant toi celui qui oserait souiller ton portrait ou insulter ta statue. Toi, homme d'un jour, tu ne peux infliger aux hommes que des peines temporaires ; mais Dieu, qui est éternel, a le pouvoir de condamner les pécheurs à des tourments sans fin, au feu qui ne doit jamais s'éteindre. » Le comte Aurélien dit : « Sache bien que tu seras frappé de verges, si tu fais aussi peu de cas de mes interrogations. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Tyran, oses-tu encore me faire de pareilles menaces, à moi qui ne crains personne, si ce n'est mon Roi, qui a son trône dans les cieux ? Tu te trompes si tu penses t'instruire par la discussion avec les chrétiens, au lieu de croire à leurs paroles. »

Le comte Aurélien dit : « Cesse enfin de tenir tous ces discours de rhéteur ; car tu auras à te défendre non devant un juge ordinaire, mais en la présence de celui dont l'univers révère la puissance. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Ne te vantes donc point de ta force, car le moment est proche où celui qui était orgueilleux de son pouvoir le verra s'évanouir. » Le comte Aurélien reprit : « Malheureux, je te laisse parler, parce que tout à

l'heure ton corps sera livré aux plus cruels supplices. » Alexandre répondit : « Tu ne feras rien de nouveau ; quel est l'innocent qui a pu s'échapper de tes mains ? Ceux-là seulement ont trouvé grâce à tes yeux qui n'iaient avoir jamais été les serviteurs du Christ. Pour moi qui espère ne jamais renier mon Maître, je dois attendre de ta part une sentence de mort, comme le bienheureux Hermès, qui à cette heure mérite vraiment d'être appelé illustre, comme Quirinus qui vient d'agir en véritable tribun, comme tous ceux dont les âmes éclairées naguère des lumières de la foi ont passé aux célestes Demeures. » Le comte Aurélien dit : « C'est là ce que je veux apprendre de ta bouche ; quel est donc ce bien si précieux qui vous engage à mourir plutôt que de céder ? » Alexandre répondit : « Déjà je te l'ai dit : on ne peut donner aux chiens les choses saintes. » Aurélien dit : « Tu m'appelles un chien ; arrête tes paroles, car les verges sont prêtes. » Alexandre répondit : « Je ne les crains pas ; je ne puis redouter un supplice qui passe vite, et finit ; les seuls tourments qui m'effraient sont ceux que tu ne crains pas. »

Aurélien, dans sa colère, ordonna de le suspendre au chevalet, de le tourmenter avec des ongles de fer et des torches enflammées. On fit longtemps durer ce supplice, sans que le Bienheureux laissât échapper une parole ; Aurélien lui dit : « Pourquoi gardes-tu le silence ? » Le bienheureux Alexandre répondit : « C'est que dans la prière le chrétien converse avec Dieu. » Aurélien reprit : « Réponds à mes interrogations, et je ferai cesser les tourments. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Insensé, je me moque de toi et de tes cruautés. » Le comte Aurélien dit : « Pense donc que tu n'as que trente ans ; comment veux-tu laisser périr ainsi la fleur de ta jeunesse ? » Le bienheureux Alexandre répondit : « Si tu voulais du moins ne point perdre ton âme ! » Pendant que le bienheureux Alexandre était suspendu sur le chevalet, la femme d'Aurélien lui envoya dire : « Délivre le bienheureux Alexandre, mets-le en liberté, autrement tu feras une malheureuse fin et je serai une veuve abandonnée. » Aurélien lui fit répondre : « Est-il donc de tes amis, pour que tu plaides ainsi sa cause ? »

Ayant donc fait détacher le bienheureux Alexandre du chevalet où l'on suspendit ensuite Éventius et Théodule, il lui adressa encore ces paroles : « Dis-moi, Alexandre, qui sont ces hommes ? » Alexandre répondit : « Ce sont deux hommes saints, deux prêtres. » Alors Aurélien, s'adressant à Éventius qu'on venait d'appliquer au chevalet, lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » Le bienheureux Éventius répondit : « Mon nom selon la chair est Éventius ; mais selon l'esprit je m'appelle chrétien. » Aurélien dit : « Depuis quelle époque es-tu chrétien ? » Le bienheureux Éventius répondit : « Depuis soixante-dix ans ; car on m'a baptisé à l'âge de onze ans ; j'ai été ordonné prêtre à ma vingtième année ; maintenant j'ai quatre-vingt-un ans, et cette dernière année je l'ai passée, à ma grande joie, dans la prison et dans les fers. » Aurélien dit : « Aie des égards pour ta vieillesse, renie le Christ pour ton Dieu, et je te ferai mon ami, je te donnerai des richesses, tu deviendras comte. » Éventius répondit : « Qu'as-tu fait de ton esprit et de ton jugement ? Je te croyais quelque sagesse ; mais l'aveuglement de ton cœur t'empêche de goûter les choses divines. Apprends donc, malheureux, quoique un peu tard, que tu es un homme mortel ; fais donc pénitence ; crois enfin que le Christ Fils de Dieu est le vrai Dieu, afin d'obtenir de lui qu'il te fasse miséricorde. » Aurélien le fit alors écarter, et Théodule, par son ordre, ayant été appliqué au chevalet, il lui dit : « N'es-tu pas ce Théodule qui ne tient aucun compte de mes ordres ? » Le bienheureux Théodule répondit : « En effet, je ne fais aucun cas de toi qui tourmentes si cruellement les saints de Dieu. Comment en effet le bienheureux Alexandre a-t-il mérité les horribles souffrances qu'il a endurées par ton ordre ? » Aurélien dit : « Te crois-tu à l'abri de ces mêmes supplices ? » Théodule répondit : « J'espère de la miséricorde de mon Dieu que je ne serai pas séparé de la société de ses bienheureux martyrs. »

Aurélien commande alors de chauffer fortement une fournaise, d'attacher dos à dos Alexandre et Éventius, et de les y précipiter quand elle serait toute embrasée. On devait placer Théodule à l'entrée de la fournaise, afin qu'épouvanté par le supplice des deux autres, il consentit enfin à sacrifier aux idoles. Quand on

les eut précipités, le bienheureux Alexandre cria à haute voix : « Mon frère Théodule, hâte-toi de nous rejoindre, car Celui qui apparut le quatrième auprès des trois jeunes Hébreux est aussi à nos côtés. » Aussitôt, le bienheureux Théodule s'élança dans la fournaise, et tous trois rendant grâces à Dieu, disaient : « Seigneur, vous nous avez examinés par le feu, et l'iniquité ne s'est pas trouvée en nous ¹. » Aurélien, quand il apprit ce qui s'était passé, fut transporté de colère, et dans sa fureur et son dépit il ordonna, pour en finir, de trancher la tête à Éventius et à Théodule ; quant à Alexandre, il commanda que tous les membres de son corps fussent percés à coups d'épée.

Pendant qu'Aurélien insultait à leur trépas, une voix du Ciel se fit entendre et lui dit : « Aurélien, ceux que tu insultes ont vu s'ouvrir devant eux le Paradis des délices ; mais toi tu seras englouti dans les profondeurs de l'enfer. » Ces paroles firent trembler Aurélien, et il dit à Sévérine son épouse : « Un jeune homme s'est présenté devant moi tenant en sa main une verge de fer embrasé, il l'a jetée à mes pieds et m'a dit : « Aurélien, tu as ce que tu mérites. » Depuis ce moment je ne cesse de trembler, la fièvre m'a saisi, je ne sais que faire. Sévérine, va offrir pour moi tes prières à ton Dieu, pour qu'il me pardonne. » Sévérine répondit : « J'irai, et j'ensevelirai moi-même les Martyrs, de peur qu'un pareil malheur ne m'arrive. » Elle se rendit alors à une terre qu'elle possédait sur la voie Nomentane, à sept milles de Rome, et déposa Éventius et Alexandre dans un même tombeau ; mais elle ensevelit séparément Théodule. Tous les clercs de Rome et les pieux fidèles qui avaient assisté aux funérailles, y demeurèrent encore ; mais Sévérine s'empressa de retourner à la ville, où elle trouva Aurélien dans le délire d'une fièvre ardente, et en proie à tous les maux. Sévérine lui dit : « Tu n'a pas voulu écouter ma voix ; voici que tu meurs d'une mauvaise mort, et que tu vas me laisser veuve. » En effet, il expira bientôt en mordant sa langue. Sévérine, son épouse, se revêtit alors d'un cilice, et elle ne cessait de se prosterner sur les tombeaux des bienheureux Martyrs qu'elle

¹ *Psalm.*, xvi, 3.

avait ensevelis, jusqu'à ce qu'arriva d'Orient le bienheureux évêque Sixte. Elle obtint de lui l'ordination d'un évêque sur son domaine, afin d'y honorer tous les jours les bienheureux Martyrs par l'oblation du Sacrifice. C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, ce lieu a un évêque qui lui est propre. La fête de saint Alexandre se célèbre, en tout honneur et gloire, le 5 des nones de mai. Béni soit Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESME.)

SAINT JUVÉNAL,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

On croit que saint Juvénal fut sacré évêque de Narni en Ombrie, où il fut envoyé par le Pape pour y prêcher l'Évangile. Pendant environ sept années que dura son épiscopat, il se montra animé de l'esprit des Apôtres et il amena par ses discours, par la sainteté de sa vie et par ses miracles, une multitude de païens à la foi en Jésus-Christ.

On ne sait ni l'époque, ni le genre de sa mort. Plusieurs hagiographes le disent simplement Confesseur et croient qu'il a fini ses jours en paix. Cependant saint Grégoire le Grand, dans plusieurs de ses écrits, lui donne formellement le titre de Martyr, et il est honoré comme tel par les fidèles de Narni.

Les reliques de saint Juvénal, enlevées de Narni dans des temps de troubles par Adalbert, marquis de Toscane, ont été transférées à Rome, d'où elles ne sont revenues à Narni que dans l'année 1642.

Les chrétiens de Narni fêtent leur Apôtre le 7 août ; mais partout ailleurs il est honoré le 3 mai.

SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURE,

MARTYRS.

Après la mort de Dioclétien, Galère et Maximin, ses successeurs, continuaient à persécuter les chrétiens. Au nombre de ceux qui, sous leur règne, reçurent la couronne du martyre, furent Timothée et Maure sa femme. Timothée était du château de Pérage, dans la Thébaidé. Sa vie exemplaire le fit choisir pour

lecteur par son évêque. Il épousa Maure, fille chrétienne, âgée seulement de dix-sept ans. Trois semaines au plus après son mariage, Arrien, gouverneur de la province, à qui on l'avait dépeint comme l'ennemi le plus ardent de ses dieux, le fit saisir. « Connaissez-vous, lui dit-il, les ordres de l'empereur contre ceux qui ne sacrifient pas aux dieux ? — Je les connais, répondit Timothée, mais je suis prêt à mourir plutôt que de commettre une telle impiété. — Eh bien, reprit le gouverneur, vous serez appliqué aux tourments, et nous verrons ensuite comment vous parlerez. » Et ayant appris qu'il était lecteur, il lui commanda de livrer les saintes Écritures qu'il avait en son pouvoir. Le Saint les refusa absolument, et le gouverneur furieux lui fit enfoncer dans les oreilles des fers rougis au feu, supplice atroce, qui lui faisait sortir les yeux de leur orbite par l'excès de la douleur.

Malgré ce cruel tourment, Timothée se mit à louer Dieu, et le tyran toujours plus enflammé de colère le fit pendre par les pieds à un gibet, avec une grosse pierre attachée au cou et un baillon à la bouche pour l'empêcher de parler. S'apercevant que la douleur ne pouvait vaincre Timothée, il se fit amener Maure, et lui déclara qu'il dépendait d'elle de délivrer son mari, en le déterminant par ses prières et ses larmes à sacrifier aux dieux. Maure y courut ; elle vit son mari dans cet état pitoyable et n'épargna aucun moyen de l'attendrir et de le gagner. Timothée, à qui l'on avait ôté le baillon, lui répondit : « Comment, Maure, vous êtes chrétienne, et au lieu de m'animer à souffrir pour la foi, vous m'exhortez à l'abandonner, afin que pour un peu de vie qui me reste, je sois condamné aux peines éternelles de l'enfer ? Est-ce là l'amour que vous me portez ? » Ces reproches firent rentrer Maure en elle-même. Elle tomba à genoux, revint à Dieu, et, avec une abondance de larmes plus justes et plus chrétiennes, elle le pria de lui pardonner. Ensuite elle demanda pardon à Timothée, l'exhorta à demeurer ferme dans la foi, et témoigna le désir de pouvoir réparer sa faute en partageant son martyre. Timothée, ravi du retour de sa femme, lui répondit que ses dernières paroles lui faisaient oublier toutes ses douleurs. Il l'engagea à se retracer devant le gouverneur, et à lui déclarer qu'elle était prête à

mourir pour Jésus-Christ. Maure commença par hésiter et par se défier de sa faiblesse, mais Timothée pria le Seigneur de donner à sa femme la force nécessaire. Sa prière fut exaucée, et Maure exécuta courageusement le salutaire conseil de son mari.

Le gouverneur, surpris de son changement, tenta de la dissuader, et l'assura qu'après la mort de Timothée il se chargerait de lui procurer un excellent parti. Maure répondit qu'après la mort de Timothée elle ne voulait d'autre Époux que Jésus-Christ. Alors Arrien lui fit arracher tous les cheveux à la fois, et comme la Sainte ne témoigna que de la joie d'un pareil tourment, le tyran ordonna qu'on lui coupât les doigts, et qu'on la mit dans une chaudière d'eau bouillante. Elle en sortit sans aucune brûlure, et ce miracle surprit Arrien et contribua beaucoup à sa conversion, qui eut lieu au bout de quelques jours. Dans ce moment, pour ne pas désobéir à l'empereur, il n'en fit pas moins appliquer sur les chairs de la Sainte de la poix et du soufre enflammés ; enfin voyant son intrépidité, il la condamna à mourir sur la croix avec son mari.

Pendant qu'elle marchait vers le lieu de son supplice, sa mère l'embrassa en pleurant, mais la Sainte se dégagea de ses bras et courut à la croix qu'on lui avait préparée. On laissa les deux époux sur la croix, sans les étrangler, afin que leur supplice fût plus long. Il dura plusieurs jours, qui ne furent employés par eux qu'à bénir Dieu, à se donner mutuellement du courage dans l'espérance de s'unir bientôt à Jésus-Christ dans le Ciel. Ces deux glorieux Martyrs obtinrent leur couronne le 19 décembre, au commencement du iv^e siècle. Leur fête est célèbre de nos jours parmi les Grecs et les Moscovites. Il y avait autrefois à Constantinople une église sous leur invocation. Le Martyrologe romain les nomme le 3 mai.

SAINT BROCADE,

ÉVÊQUE.

Conan-Mériadec et sainte Darérea lui donnèrent le jour dans la petite Bretagne, au commencement du v^e siècle. Le prince reçut une éducation digne de son rang, et joignit aux vertus de sa

mère l'héroïsme de l'auteur de ses jours. Les historiens parlent des enfants du premier souverain de l'Armorique, comme d'autant de valeureux guerriers qui triomphèrent des ennemis de leur patrie.

Brocade releva cette gloire par un mérite plus grand. Il fut un de ces envoyés du Ciel qui portèrent à l'Irlande le flambeau de la foi, la vraie civilisation, les sources du bonheur. Il éclaira, il convertit des milliers d'âmes, il bâtit des églises, il épura les mœurs, il fit des saints. Son oncle, ravi de tant de zèle et de succès, le sacra évêque d'Imleach.

Le nouveau prélat continua de faire du bien à tout le monde. Sa prudence le faisait consulter par les plus saints pontifes. Saint Loman, son frère, évêque de Thrim, sentant sa fin approcher, lui mena Fortcherne, qu'il désirait avoir pour remplaçant, et ce fut devant saint Brocade que ce désir de Loman fut exaucé. Le prélat de Thrim s'en retourna satisfait et s'endormit dans le Seigneur avant 460.

Saint Brocade le suivit bientôt au Ciel.

SAINTE ANTOINETTE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sous la persécution de l'empereur Maximien on arrêta, auprès de Constantinople, une jeune vierge chrétienne qui se nommait Antoinette, et qui passait sa vie dans l'exercice des bonnes œuvres et des plus héroïques vertus. Les juges tentèrent vainement de l'engager à sacrifier à Diane ; et après trois jours d'une hideuse prison, on la conduisit au lieu infâme pour être prostituée. Mais Dieu la garantit miraculeusement des atteintes du crime, et après diverses épreuves, elle reçut dans les flammes la couronne du martyre. On célébrait sa mémoire à Constantinople le 3 mai.

SAINTE GALLA,

VIERGE,

ET SAINT ALEXANDRE,

CONFESSEUR.

Ce même jour 3 mai, on honore à Clermont en Auvergne deux saints personnages, dont saint Grégoire de Tours a conservé les

noms et que Jacques Branche n'a pas oubliés. Le premier est sainte Galla, qui avait au ^{vi}^e siècle un tombeau très-honorable où on lisait : *Sancta memoriae Gallæ* : à la mémoire de sainte Galla. Ce tombeau était dans l'église de Saint-Vénérand.

Une autre tombe, près de cette même église, renfermait le corps d'un saint religieux nommé Alexandre. On n'est pas plus instruit de sa vie que de celle de sainte Galla. Mais le tombeau du Saint fut honoré de miracles. Les malades qui pouvaient râcler un peu de poussière de la pierre de son sépulcre et la buvaient, recouvraient sur-le-champ la santé. Et du temps de saint Grégoire de Tours on avait percé la pierre à force de la râcler.

SAINT PHILIPPE LE SOLITAIRE.

Le bienheureux Philippe était né en Angleterre. Il quitta sa patrie au commencement du ^{viii}^e siècle pour aller vénérer les tombeaux des Apôtres et des Martyrs, et il fit à Rome un séjour de quelques années. Là, sa sainte vie le fit ordonner prêtre. Mais voulant ne s'occuper que du salut de son âme, il résolut de quitter le monde. Il s'en alla cherchant une solitude ; il ne la trouva à son gré qu'auprès de Worms, dans le palatinat du Rhin. Il était accompagné d'un de ses amis qui partageait ses désirs. Il y bâtit deux cellules, l'une pour lui, l'autre pour son compagnon. Ils y menèrent d'abord la vie des ermites. D'autres fidèles vinrent bientôt se joindre à eux ; et ce lieu qu'on a nommé Rellenthal devint un village de cellules, qu'on appela le monastère des Celles. Philippe quittait quelquefois sa solitude pour aller dans les hameaux d'alentour offrir le saint Sacrifice, instruire et confesser. — Il mourut très-saintement dans les dernières années du ^{viii}^e siècle ; et son culte fut longtemps célèbre en Allemagne. Son monastère de Celles devint une collégiale au ^{xiii}^e siècle.

SAINT AUFROY,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Saint Aufroy, que quelques-uns appellent saint Ansfrid, naquit au ^x^e siècle d'une grande famille qui était alliée aux ducs de Bra-

bant. Il fut élevé par son oncle Robert, évêque de Trèves. Il débuta dans la vie par la profession des armes, et il se distingua si vite par sa valeur et son intelligence, que l'empereur Othon III le fit comte de Huy et de Louvain. Henri II, qui succéda à cet empereur, lui donna le droit d'assister aux Diètes et aux autres assemblées publiques. Aufroy était marié depuis longtemps, et peu à peu les vertus d'Hilduinde, sa pieuse épouse, l'avaient détaché des vanités du monde. De concert avec Hilduinde, il fonda le monastère de Thorren au pays de Liège, dans le comté de Horn ; et Bénédicte, leur fille unique, en fut la première abbesse. Cette maison de prières ayant pris la Règle de Saint-Benoît, la pieuse Hilduinde voulut s'y retirer. Elle reçut le voile des mains de sa fille et mena dès lors la vie la plus sainte. Aufroy, de son côté, se préparait à la vie monastique, lorsqu'il fut nommé par l'empereur, sur le vœu du clergé et du peuple d'Utrecht, évêque de ce siège. Il voulut décliner ce fardeau ; mais on parvint à le rassurer ; il se laissa donc sacrer après bien des efforts pour rester libre. C'était en l'an 995. Alors, tout en gouvernant son diocèse avec une grande sagesse et de grandes vertus, il fonda sous le patronage de la très-sainte Vierge le monastère de Marienberg, qu'il soumit comme l'autre à la Règle de Saint-Benoît. Six ans ou sept ans après son élévation au siège épiscopal d'Utrecht, saint Aufroy devint aveugle. Il en bénit Dieu, car dès lors il pouvait ne plus s'occuper que de son âme. Il passa le reste de sa vie avec ses moines, qu'il édifiait par ses exemples, par son exactitude à suivre la Règle et par ses vertus. Il mourut de la mort des Saints le 3 mai de l'an 1010. Ses reliques sont conservées dans l'église d'Utrecht.

LE BIENHEUREUX STANISLAS DE CAZIMIR,

CHANOINE RÉGULIER DE LATRAN EN POLOGNE.

Les Chanoines de Latran en Pologne étaient divisés en trois congrégations ou provinces. La première et la plus ancienne était celle de Trzemeszno ou Tremesse, au diocèse de Gnesne.

La seconde se nommait Czerkénène, au diocèse de Posnan, et non pas Plozko.

La troisième congrégation était celle de Cracovie, qui reconnaît pour fondateur D. Martin Kloezyński, prévôt de Cracovie. Elle était gouvernée par un prévôt claustral qui prenait la qualité de général des Chanoines Réguliers dans le royaume de Pologne et dans le grand duché de Lithuanie. Cette congrégation devrait plutôt s'appeler de Cazimir, puisque son principal monastère est situé à Cazimir, qui est une des quatre villes qui divisent Cracovie, dont Cazimir n'est séparée que par la Vistule. Ce monastère fut fondé par le roi Ladislas II, l'an 1402, sous le titre du Saint-Sacrement. C'est pourquoi ces Chanoines avaient pour armes un calice surmonté d'une hostie.

Cette congrégation a produit beaucoup de saints personnages. Celui qui tient le premier rang est le bienheureux Stanislas, surnommé de Cazimir, à cause du lieu de sa naissance. Il avait été religieux du monastère du Saint-Sacrement de cette ville, où il mourut l'an 1489, le 3 mai ; et depuis ce temps-là, il y a toujours eu une grande affluence de peuple à son tombeau, où il se fait encore tous les jours plusieurs miracles. Le corps du bienheureux Adam Sibonius, qui a été autrefois prieur du même monastère, repose aussi dans cette église, où Dieu a fait connaître sa sainteté par la vertu qu'il a accordée à ses saintes reliques de chasser les démons des corps des possédés. Les corps des bienheureux Nicolas Siekierki et Gelase Zorauski se sont conservés jusqu'à présent sans corruption. Le bienheureux Nicolas de Radomsko délivra sa patrie d'un incendie qui la menaçait de ruine, et apparut pendant ce temps à ses concitoyens au milieu des nues. Les bienheureux Nicolas de Biecz, Jean de Lesblin, Jean de Nissa, Étienne Smolenski et plusieurs autres, se sont aussi rendus célèbres par leur sainteté. Enfin D. Jacques Mrovinski, sous-diacre, et Jean-Baptiste Malonouski, prévôt de Kranistaw, ont répandu leur sang pour la défense des biens de ce monastère, le premier ayant été tué par les Suédois, et l'autre par les Cosaques. (HÉLYOT.)

LE VÉNÉRABLE HENRI GARNET,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Le vénérable Garnet, jésuite, naquit à Nottingham en Angleterre, l'an 1555 ; après avoir enseigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célèbre Clavius, il devint provincial de sa Compagnie en Angleterre, et travailla jusqu'en 1606, avec autant de zèle que de succès, à y soutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occasion aux ennemis de cette religion, de se défaire d'un adversaire redoutable. Ils l'accusèrent d'avoir eu connaissance de cette odieuse entreprise ; il l'avait eue effectivement, mais par la voie de la confession, et avait employé tous les moyens de la persuasion pour détourner les conjurés de leur dessein. Le ministre Cécil lui fit faire son procès ; le Père Garnet fut pendu et écartelé, le 3 mai, en présence d'une multitude incroyable de peuple qui voulait voir mourir le *grand jésuite*, c'est ainsi qu'on l'appelait communément, même parmi les protestants. Les catholiques le révérent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi sur lequel était tombée une goutte de sang, où le visage du Père Garnet était peint avec la plus grande ressemblance. Larrey dit que c'est une superstition ; Dupleix et les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi ; mais l'ambassadeur d'Espagne l'avait déjà fait passer au collège anglais à Liège.

LE VÉNÉRABLE CHANOINE ANTOINE ROULHAC,
CONFESSEUR DE LA FOI.

Antoine Roulhac, chanoine de la collégiale de Saint-Martial, à Limoges, fut déporté à l'âge de trente-trois ans et embarqué pour Cayenne. Voici en quelle circonstance il donna sa vie pour sa foi. C'était, dit un de ses compagnons de souffrances, le 3 mai 1794, jour de l'Invention de la Sainte-Croix. Il faisait un temps obscur et affreux, de la pluie, un grand vent. L'air de nos officiers était sombre, leur regard farouche : tout contribuait à porter la tristesse jusqu'au fond de nos âmes. Nous savions qu'un de nos con-

frères était aux fers pour quelque propos imprudent ; nous n'étions pas cependant inquiets : cela arrivait si fréquemment !... Un peu après dîner on nous donne ordre de descendre, sans doute parce que nous encombrions le pont et gênions les passages. A peine la moitié, à peu près, des prêtres déportés étaient-ils descendus dans le cachot, qu'on ordonne à ceux qui ne l'étaient pas encore de rester, sans dire ni aux uns, ni aux autres, la cause de ces divers ordres. J'étais descendu des premiers, et j'attendais tranquillement, à ma place, le résultat du mouvement extraordinaire qui se faisait dans le vaisseau. Je logeais justement au-dessous de la partie du bâtiment qui était affectée à l'équipage. A travers le murmure sourd que faisaient dans notre cachot environ deux cents hommes qui parlaient tous à la fois, débitant chacun leurs conjectures, j'entendais très-distinctement au-dessus de ma tête un bruit peu commun, des armes à feu qu'on remuait, qu'on paraissait charger. Je ne sais quel secret pressentiment du sort qui attendait notre malheureux confrère me glaçait l'âme. Je voulus le communiquer à mes plus proches voisins ; ils se moquèrent de moi. Leur sécurité me rassura un peu. Je me bornai à croire qu'on infligerait à M. Roulhac (c'était le nom de notre confrère accusé) une punition moindre, à la vérité, que la mort, mais toutefois pire que les fers. Comme je réfléchissais là-dessus, cherchant à deviner quel pourrait être ce châtiment, nous entendons tout-à-coup partir de l'autre extrémité du bâtiment, sur le pont, un bruit pareil à celui d'un coup de canon ou de plusieurs coups de mousquet partis à la fois. Ceux de mes confrères qui étaient le plus confiants, commencèrent alors à craindre pour l'infortuné Roulhac, et moi je ne doutai plus du tout qu'il n'eût péri... En effet, un moment après arrive mon plus proche voisin, qui était resté sur le pont. « Priez Dieu pour l'infortuné Roulhac, nous dit-il tout hors de lui-même ; il n'est plus, on vient de le fusiller sous mes yeux. » A ces mots je laisse à penser la consternation et le morne silence qui se répandirent en un moment parmi nous. Je ne crois pas avoir passé de ma vie un aussi triste quart d'heure. Je bénirai, le reste de mes jours, la divine Providence, de n'avoir pas permis que je fusse témoin de cette horrible

exécution. J'en appris les principales circonstances par le rapport de ceux de mes confrères qui y avaient assisté.

Un malheureux de l'équipage, je ne sais lequel, avait accusé l'infortuné Roulhac d'avoir dit : « Cet équipage n'est pas si redoutable ; cent hommes comme moi en viendraient facilement à bout. » Ce n'étaient pas là ses propres paroles ; les voici dans l'exacte vérité : « Ils ont tort de nous craindre, disait-il à un de ses confrères ; nous sommes ici quatre cents. Si nous voulions leur faire du mal, il n'en faudrait pas tant : cent comme vous et moi suffiraient. » Ces paroles, comme on voit, forment un sens bien différent du premier. Mais quand Roulhac eût tenu le propos qu'on lui attribuait, il est bien évident qu'il ne méritait pas la mort. Outre que les lois qu'on nous avait lues lors de notre arrivée au vaisseau, ne statuaient la peine de mort, même pour le fait de révolte, qu'en cas de récidive, le propos dénoncé n'exprimait lui-même que la possibilité de réussir dans une révolte, si on eût eu le dessein de la tenter, et nullement ce dessein. Et en effet, nos idées et nos projets, si nous en formions quelques-uns, étaient bien loin de là ; et Roulhac en particulier était peut-être l'homme le moins entreprenant qu'il y eût parmi nous. Quoiqu'il en soit, sur ce propos ainsi dénaturé, on le met provisoirement aux fers, on assemble le jury militaire, et sans confronter l'accusé avec son dénonciateur, sans lui donner la liberté de se défendre, sans le faire même comparaître, on le condamne à mort. Aussitôt on va lui annoncer sa sentence, ne lui donnant que trois quarts d'heure pour découvrir les prétendus complices de sa prétendue révolte. Il lui eût été impossible de le faire. Aussi déclara-t-il d'abord, et persista-t-il, au bout des trois quarts d'heure, à affirmer qu'il n'avait pas de complices, et que jamais il n'avait songé à se révolter ; il nia tout aussi constamment qu'il eût tenu le propos qu'on lui imputait, avouant cependant qu'il avait pu lui échapper quelques mots imprudents, et protestant que si on lui accordait la vie, il serait plus circonspect à l'avenir : tout fut inutile. Alors il se retrancha à demander qu'on lui permit au moins de se confesser ; on eut la barbarie de le lui refuser¹. On le

¹ Le Seigneur ne voulut pas pourtant qu'il fût privé dans ce moment critique

raîne donc au supplice à travers ses frères épouvantés, avec dévotion à ceux-ci, sous peine de mort, de demander grâce pour lui. Arrivé sur le pont, au lieu de l'exécution, on l'attache à un échafaud, le visage tourné contre ses bourreaux, qui le couchaient en joue presque à bout portant ; on ne prend pas même la précaution que prescrit en pareil cas l'humanité, de lui bander les yeux ; et après un intervalle assez long, pour lui faire savourer toutes les horreurs d'un pareil trépas, on lui fait sauter le crâne par le vingt balles parties à la fois.

Sa mort fut des plus édifiantes, et telle qu'on avait lieu de l'attendre d'un Confesseur de la foi. Il déploya dans cet instant critique, et soutint jusqu'au dernier moment un caractère courageux et bien prononcé que peu de personnes lui avaient connu jusqu'alors. Il fit surtout paraître de profonds sentiments de religion. Il nous demanda pardon de la mauvaise édification qu'il pouvait nous avoir donnée, assura qu'il pardonnait à ceux qui le faisaient périr injustement, et reçut le coup de la mort en protestant de son innocence.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Utrecht, près du Rhin, dédicace du monastère de Saint-Benoît en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ce monastère avait été bâti par le bienheureux Aufroy, évêque d'Utrecht.

Le lundi 3 mai 1282, le bienheureux Sostegno, vicaire général de l'Ordre des Servites pour la France, et le bienheureux Ugucione, vicaire général du même Ordre pour l'Allemagne, revenant ensemble au Mont-Sénario, discouraient de tous les accroissements que le Seigneur avait daigné accorder à la Congrégation des serviteurs de sa très-sainte Mère. Pleins de reconnaissance et

du bienfait de l'absolution. Quelque troublés que fussent mes confrères présents à cette affreuse scène, il s'en trouva, de ma connaissance, deux au moins, qui eurent assez de présence d'esprit pour l'absoudre dans le temps qu'on le conduisait au supplice. Un des deux fut le P. Imbert, ex-jésuite, homme d'esprit et de tête, qui mourut peu de temps après. Je tiens de lui-même que l'infortuné patient s'aperçut très-bien à son geste qu'il lui donnait l'absolution. Il emporta au moins cette consolation au tombeau, en dépit de ses assassins.

d'amour, ils demandaient à Dieu de les réunir aux pieds de Notre-Dame, dont ils avaient procuré la gloire autant qu'ils avaient pu. Ils eurent alors un avertissement du Ciel que leur prière était exaucée. Et en effet s'étant mis à genoux pour réciter la Salutation angélique, ils moururent tous deux en même temps.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Jérusalem, l'Invention de la sainte Croix de Notre-Seigneur, sous l'empereur Constantin.

A Rome, sur la voie de Nomente, martyr de saint Alexandre, pape, et des saints prêtres Evence et Théodule. Saint Alexandre, après avoir été mis aux fers, sous l'empereur Adrien et le juge Aurélien, après avoir enduré la prison, le chevalet, les ongles de fer et le feu, fut percé par tout le corps d'une infinité de coups de poinçons qui lui arrachèrent la vie. Evence et Théodule, après avoir languì longtemps en prison, furent éprouvés par le feu, et enfin décapités.

A Narni, saint Juvénal, évêque et confesseur.

A Constantinople, les saints martyrs Alexandre, soldat, et An-

¹

QUINTO NONAS MAI.

Jerosolymis, Inventio sacrosanctæ Crucis dominicæ, sub Constantino imperatore. — Romæ, via Nomentana, passio sanctorum Martyrum Alexandri Papæ, Eventii et Theoduli Presbyterorum : ex quibus Alexander sub Hadriano principe et Aureliano judice post vincula, carceres, equuleum, ungulas et ignes, punctis creberrimis per tota membra confossus, ac peremptus est : Eventius vero et Theodulus post longos carceres ignibus examinati, ad ultimum decollati sunt. — Narniæ, sancti Juvenalis episcopi et Confessoris. — Constantinopoli, sanctorum Martyrum Alexandri militis, et Antoninæ virginis, quæ in persecutione Maximiani sub præside Festo ad lupanar damnata, et ab Alexandro, qui pro ea ibi remanserat, mutato habitu clam educta, cum eo postmodum jussa est torqueri : et ambo simul præcisæ manibus in ignem pro Christo injecti, egregio peracto certamine, coronantur. — In Thebaide, sanctorum Martyrum Timothei et Mauræ conjugis, quos Arianus præfectus post multa tormenta cruci jussit affigi, in qua novem diebus vivi pendentes, ac seipsos in fide roborantes, martyrium consummarunt. — Aphrodisiæ in Caria, sanctorum Martyrum Diodori et Rodopiani, qui in persecutione Diocletiani a civibus suis, lapidati sunt. — In monte Senario prope Florentiam, beatorum Sostenæ et Uguccionis Confessorum, qui cœlitus admoniti, eadem die et hora salutationem angelicam recitantes e vita migrarunt.

tonine, vierge, qui, sous le président Festus, durant la persécution de Maximien, ayant été d'abord condamnée à être prostituée dans un lieu de débauche, en fut retirée secrètement par Alexandre qui, changeant d'habit avec elle, demeura en sa place. Elle fut ensuite condamnée avec lui à la torture; ils eurent tous deux les mains coupées, et furent jetés ensemble dans le feu, où, étant morts pour Jésus-Christ, ils reçurent la couronne de gloire.

En Thébaïde, saint Timothée et sainte Maure sa femme, qui, par l'ordre d'Arrien, gouverneur de la province, après plusieurs autres tourments, furent mis en croix où, ayant vécu pendant neuf jours, se fortifiant l'un l'autre dans la foi, ils accomplirent leur martyre.

A Aphrodisiade en Carie, les saints martyrs Diodore et Rodopien qui, durant la persécution de Dioclétien, furent lapidés par leurs concitoyens.

Au mont *Senario* près de Florence, les bienheureux Sostegno et Ugucione, confesseurs, qui, ayant reçu un avertissement du Ciel, moururent le même jour et à la même heure, en récitant la Salutation angélique.

Additions des autres Martyrologues.

Saint Hermogènes, martyrisé en Asie dans le 1^{er} siècle.

Saint Arbon, martyr.

Sainte Viola, vierge et martyre, honorée à Vérone.

Saint Avit, diacre, honoré à Auxerre, où l'on a transféré ses reliques.

Sainte Orse de Salzena, honorée à Vicence.

Saint Collaeth ou Colléath, évêque de Kildare, honoré en Irlande.

Saint Eusèbe, prêtre d'Auxerre, honoré avec saint Avit.

Saint Flovié, martyr du v^e siècle, vénéré près de Châtillon-sur-Indre.

Saint Isdebould, abbé, honoré à Bruges.

Saint Pierre, évêque dans le Péloponèse, au x^e siècle, vénéré chez les Grecs.

Saint Gène (Iliginus), confesseur au iv^e siècle, fêté à Lectour et à Moissac.

Martyrologe de la dernière persécution.

Frébault (prénoms inconnus), prêtre de Saint-Pierre-le-Moutier, pour refus du serment schismatique, fut envoyé à Nantes pour être déporté, mourut en mer le 3 mai 1793, et son corps fut jeté dans les flots.

François Lajeat, prêtre du diocèse de Tréguier, caché avec un confrère chez une bonne femme, pour éviter le serment, fut condamné et mis à mort à Lannion, le 3 mai 1794; leur hôtesse périt avec eux.

QUATRIÈME JOUR DE MAI.

Sainte Monique, mère de saint Augustin. — Saint Florian, martyr. — Sainte Egelinde, martyre. — Saint Silvain, évêque de Gaza, martyr. — Saint Cyriaque ou Quiriace, évêque et martyr. — Saint Enemour, abbé. — Sainte Hélène, vierge, patronne de Troyes. — Saint Vénère, évêque de Milan. — Saint Sardos, évêque de Limoges. — Saint Mallulphe, évêque de Senlis. — Saint Ethelred, roi de Mercie. — Saint Nicéphore de Midicion. — Saint Godard ou Gothard, évêque en Allemagne. — Saint Jean Thérèste, abbé en Calabre. — La Bienheureuse Hélène de Saint-Antoine, clarisse. — Le Bienheureux Philippe d'Aquila, frère mineur. — Le Vénérable Augustin Webster, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAI N T E M O N I Q U E ,

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

Monique naquit l'an 332, dans cette partie de l'Afrique qu'on appelait la Numidie, et qui est aujourd'hui l'Algérie. Ses parents qui craignaient Dieu, eurent soin de la faire élever dans la vertu et la piété ; ils confièrent son éducation à une vieille gouvernante, qui en eut grand soin. Elle apportait beaucoup de circonspection à instruire la jeune Monique, et elle avait égard à ce que demandait la faiblesse de son âge.

Malgré toutes ses précautions, Monique s'était accoutumée peu à peu à boire du vin. Elle allait ordinairement à la cave, comme la plus sobre ; après qu'elle avait puisé dans le tonneau, elle portait le vase à sa bouche, avant de verser le vin dans la bouteille, et se contentait d'en avaler quelques gouttes. Ce n'était que l'effet d'une légèreté à laquelle les enfants se laissent aisément emporter, si l'on n'est exact à la réprimer de bonne heure. Cependant Monique prit insensiblement goût au vin, et tandis que dans les commencements, elle n'en avalait que quelques gouttes, elle s'habitua de jour en jour à en prendre davantage.

Dien, qui voulait la sauver, la guérit par un moyen prompt. Un jour qu'elle se trouvait seule avec une servante, qui l'accom-

pagnait d'ordinaire quand elle allait à la cave, elles vinrent à se quereller l'une l'autre. Cette servante lui reprocha son intempérance d'une manière cruelle, et l'appela ivrognesse. Ce mot la piqua si vivement, qu'elle ouvrit les yeux, et considéra combien le vice qu'on lui reprochait était honteux. Au lieu de s'en fâcher, elle se condamna elle-même sur l'heure, et s'en défit pour jamais.

Elle fut baptisée quelque temps après, et conserva la grâce de son Baptême. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, ses parents lui firent épouser un bourgeois de la ville de Tagaste nommé Patrice, qui se trouvait engagé dans les ténèbres du paganisme; elle vécut avec lui dans une soumission entière; elle lui obéissait comme à son maître.

Elle ne cherchait à l'amener au Christianisme que par sa bonne conduite et par sa vertu; elle lui devint non-seulement aimable par là, mais digne de respect et d'admiration. Quoiqu'il fût d'un bon naturel, et qu'il aimât tendrement sa femme, il était quelquefois colère et violent. Monique prit le parti de ne lui pas résister. Ce fut par ces moyens de douceur et de soumission, qu'elle s'attira enfin la grâce que Dieu lui fit de gagner son mari à Jésus-Christ, puisqu'il renonça à ses débauches et à ses erreurs un an avant qu'il mourût. Elle s'estima dédommée de tout ce qu'il lui avait fait souffrir, par la joie que lui causa sa conversion; et depuis qu'il eut embrassé la foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre des désagréments qu'elle avait eus à essuyer avant qu'il fût chrétien.

La sagesse de la conduite de Monique n'éclata pas moins dans la manière dont elle se gouvernait avec les autres personnes de sa famille. Sa belle-mère, aigrie par la malice et les faux rapports de quelques servantes, vivait mal avec elle dans le commencement; mais elle sut si bien la gagner par son obéissance, sa douceur et sa patience, que cette femme, au lieu d'écouter ce qu'on venait lui dire contre sa belle-fille, allait d'elle-même s'en plaindre à son fils pour faire châtier les médisants.

La bonté de Monique portait encore ses effets au delà de sa maison; elle mettait toujours la paix partout, autant qu'il lui était possible. Il arrivait souvent que les femmes qui étaient mal

ensemble, venaient chacune de leur côté lui faire leurs plaintes ; jamais elle ne rapportait à aucune des parties, que ce qui était le plus propre à les adoucir et à les réconcilier, persuadée que ce n'est pas assez de ne pas faire naître et de ne pas entretenir la haine par la médisance, mais qu'il faut encore l'éteindre.

Elle eut trois enfants de son mariage, deux fils et une fille, qu'elle mit au monde, dans la résolution de les élever pour le ciel. L'ainé fut Augustin, dont le salut lui coûta d'abord plus d'inquiétudes et de larmes, et lui causa ensuite plus de joie que celui des autres. Elle eut grand soin de lui donner les principes de la foi chrétienne, avant que les impressions étrangères pussent se saisir de son cœur ; et Dieu permit que l'autorité de son mari, encore païen, ne pût prévaloir dans l'esprit de l'enfant.

Elle n'osa néanmoins le faire baptiser si tôt, de peur que les emportements de la jeunesse ne lui fissent profaner l'auguste caractère qu'il aurait reçu dans ce Sacrement. Elle eut le chagrin de voir sa prévoyance vérifiée, car ses précautions et ses remontrances n'eurent pas la force de réprimer l'impétuosité du naturel de son fils, qu'elle vit porté au mal avant même qu'il fût sorti de l'enfance. Elle ne se rebuta pas néanmoins. En demandant à Dieu par la prière, par les jeûnes, par les aumônes et par toutes sortes de bonnes œuvres, la conversion d'un fils dont le salut lui était si cher, elle ne cessa de l'avertir de ne pas se laisser aller au désordre.

Mais quoiqu'elle s'étudiât à ne rien oublier pour le retirer de l'impureté, elle ne pensa pas à prévenir ses dérèglements par un sage mariage, parce qu'elle ne voulait pas ruiner l'espérance qu'elle avait de le voir habile dans les belles-lettres.

Après la mort de son mari, elle soutint la dépense qu'il fallait faire pour la continuation des études de son fils à Carthage, où elle alla demeurer elle-même pour l'amour de lui. Mais elle eut la douleur d'apprendre bientôt après qu'il était tombé dans l'hérésie des Manichéens. Cette chute lui coûta beaucoup de larmes. Elle en répandait jour et nuit en la présence de Dieu, pour tâcher d'attirer sa miséricorde sur lui. Comme elle le voyait mort, parce qu'elle regardait les choses des yeux de la foi, et qu'elle en ju-

geait par la lumière intérieure de l'esprit que Dieu lui avait communiquée, elle le pleurait bien plus amèrement que les autres mères ne pleurent leurs enfants quand elles les voient porter en terre.

Mais Dieu ne voulut pas qu'elle demeurât longtemps sans consolation et sans espoir au milieu de sa douleur. Il lui envoya un songe, dans lequel elle se vit elle-même sur une longue règle de bois, et auprès d'elle un jeune homme tout brillant de lumière, qui, la voyant plongée dans l'affliction, lui demanda avec un visage souriant, quel était donc le sujet de cette douleur qui l'accablait, et de ces torrents de larmes qu'elle répandait tous les jours. Elle répondit qu'elle pleurait la perte de l'âme de son fils. — « Demeurez en repos, lui dit-il, ne voyez-vous pas que ce fils que vous pleurez, est où vous êtes ? »

Sur quoi, ayant regardé à côté d'elle, elle vit son fils sur la même règle où elle était. Ce songe la consola de telle sorte, qu'elle permit à son fils de demeurer et de manger avec elle, ce qu'elle n'avait pas voulu souffrir depuis qu'elle avait su qu'il était engagé dans les erreurs des Manichéens.

Cependant la joie dont ce songe donnait le présage, était bien éloignée, puisqu'Augustin demeura encore près de neuf ans dans l'erreur, la sainte veuve continuant de prier et de pleurer pour son fils.

Enfin Augustin se dégoûta de l'erreur des Manichéens, et passa à Rome, de là à Milan, où sainte Monique ne tarda pas à le joindre. Son fils crut lui apprendre une nouvelle bien agréable à son arrivée, en lui déclarant qu'il n'était plus Manichéen ; mais elle lui fit connaître que sa joie ne serait parfaite que quand elle le verrait catholique et fidèle, et qu'elle se promettait cette satisfaction avant de mourir. Elle continua à Milan le genre de vie sainte, qu'elle avait toujours menée en Afrique, dans les exercices de la piété envers Dieu, de la charité envers son prochain.

Comme elle avait coutume en Afrique d'apporter au tombeau des Martyrs et aux églises, du pain, du vin et des viandes, par manière d'oblation, elle voulut faire de même à Milan, mais le portier de l'église, pour l'en empêcher, lui dit que saint Ambroise

l'avait défendu. Elle obéit aussitôt avec une soumission qui faisait voir qu'elle n'avait aucun attachement à ses habitudes.

Enfin Monique vit paraître le temps heureux où Dieu devait essuyer ses larmes. Son fils Augustin, après quelques conférences avec saint Ambroise, se détermina à embrasser la foi catholique et à se mettre au rang des catéchumènes. Il vint lui-même, accompagné d'Alipe son ami et le compagnon de son bonheur, apporter l'heureuse nouvelle de sa conversion parfaite à sainte Monique. Elle en fut toute transportée de joie.

Après le baptême de saint Augustin, Monique partit de Milan avec lui pour retourner en Afrique. Étant arrivés à Ostie, ils s'y reposèrent des fatigues du long chemin, en attendant le temps de leur embarquement. Un jour saint Augustin et sainte Monique se trouvèrent seuls appuyés sur une fenêtre, s'entretenant ensemble avec une merveilleuse douceur, et portant toutes sortes de pensées sur l'avenir, dans un entier oubli de tout le passé. Pendant qu'ils parlaient de la sagesse éternelle, et que le mouvement de leurs affections les portait tout entiers vers elle, un transport soudain de leurs cœurs les fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir et de la goûter en quelque sorte; et la vue de ce grand objet les fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement.

Saint Augustin, dit M. Poujoulat, nous a laissé un résumé de cet entretien¹; son historien ne pouvait pas le passer sous silence, quoique ce morceau, d'un charme infini et d'une saisissante profondeur, soit connu de tous les gens instruits. Nous traduisons :

« A peu de distance de ce jour où ma mère devait sortir de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous ignorions, il était arrivé, par un effet de vos vues secrètes, comme je le crois, qu'elle et moi, nous nous trouvions seuls appuyés sur une fenêtre, d'où se voyait le jardin de la maison qui était notre demeure à Ostie, à l'embouchure du Tibre, et dans laquelle, séparés de la foule, après la fatigue d'un long voyage, nous nous préparions à nous remettre en mer : nous parlions donc là seuls, avec

¹ *Confess.*, l. IX, c. x.

une douceur ineffable; oubliant le passé, occupés de l'avenir, nous cherchions entre nous, auprès de cette vérité qui est vous-même, quelle devait être l'éternelle vie des Saints, que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, et qui n'est jamais montée dans le cœur de l'homme. Nous ouvrions la bouche du cœur pour recevoir les célestes eaux de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'en étant inondés autant que nous le pouvions, nous comprissions de quelque manière une aussi grande chose.

« Comme la conclusion de notre entretien était que les plus vifs plaisirs des sens n'étaient pas dignes d'être comparés aux joies de l'autre vie, ni même d'être rappelés en leur présence, nous montions avec le plus ardent amour vers les félicités immortelles, parcourant successivement tous les objets corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions toujours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admirant vos ouvrages : et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les traversâmes pour atteindre à cette région d'inépuisable fécondité où vous nourrissez de vérité Israël éternellement, où la vie est la sagesse, par laquelle se font toutes les choses, celles qui ont été, et celles qui doivent être; et elle-même n'a point été faite, mais elle est comme elle a été, et comme elle sera toujours; ou plutôt elle n'a pas été et ne sera point, mais seulement elle est parce qu'elle est éternelle, car, avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et tandis que nous parlons et que nous nous ouvrons à cette haute région, nous la touchons un peu de tout l'élan de notre cœur; et nous avons soupiré, et nous avons laissé là les prémices de l'esprit, et nous sommes revenus au bruit de nos lèvres où la parole commence et s'achève ! Quelle parole est semblable à votre Verbe, qui demeure en lui-même sans vieillir, et qui renouvelle toutes choses ?

« Nous disions donc : S'il y avait un homme pour qui fissent silence les mouvements de la chair, les fantômes de la terre, des eaux et de l'air, les pôles et l'âme elle-même; un homme qui s'isolât de sa propre pensée, et pour qui cessassent d'exister les songes et les rêveries de l'imagination, toutes les langues et tous les signes, tout ce qui s'est passé; s'il pouvait fermer l'oreille à

tout, car s'il écoute, toutes ces choses lui diront : « Nous ne « nous sommes pas faites nous-mêmes, mais Celui-là nous a « faites, qui demeure éternellement ; » ces paroles dites, si elles se taisaient après avoir porté l'oreille de l'homme vers Celui qui les a créées, et que le Créateur seul parlât, non point au moyen de ses créatures, mais par lui-même, non point par la langue de la chair ni par la voix d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par paraboles ; si Celui que nous aimons dans ses créatures se faisait entendre à nous sans elles, comme maintenant notre pensée rapide nous a emportés vers l'éternelle Sagesse qui demeure au-dessus de toute chose ; si cela se continuait et que s'effaçassent les autres visions d'un genre différent, et si cette chose seule ravissait, absorbait, abîmait dans des joies intérieures son contemplateur, de manière que ce qui a été pour nous un éclair d'intelligence, objet de nos soupirs, devînt pour cette âme une vie sans fin, ne serait-ce pas l'accomplissement de cette parole : « Entrez dans la joie de votre Seigneur ? » Quand s'accomplira-t-elle, cette parole ? Sera-ce quand nous ressusciterons tous ? Mais nous ne serons pas tous changés.

« Tel était notre entretien ; et si la forme et les paroles n'étaient pas les mêmes, vous savez, Seigneur, que ce jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs nous paraissaient bien vils. Alors ma mère me dit :

« — Mon fils, pour ce qui me touche, plus rien ne me charge en cette vie. J'ignore ce que je dois faire encore ici et pourquoi j'y suis, après que mon espérance de ce siècle a été accomplie. Il n'y avait qu'une chose pour laquelle je désirasse rester un peu dans cette vie, c'était de vous voir chrétien catholique avant de mourir. Mon Dieu m'a accordé cela au delà de mes vœux ; je vous vois son serviteur, non content d'avoir méprisé les terrestres félicités : que fais-je donc ici ? »

Ne dirait-on pas une conversation faite aux portes du ciel ?

La tendresse, les prières et les pleurs de sainte Monique ont exercé une si grande influence sur saint Augustin, qu'il nous faut l'écouter encore, nous racontant la mort de sa mère.

On a entendu les derniers mots de Monique, à la fenêtre de

la maison d'Ostie : « Je ne me souviens pas bien, dit Augustin, de ce que je lui répondis ; mais cinq jours après, ou guère plus, les fièvres la saisirent.

« Durant sa maladie, elle tomba un jour en défaillance et perdit un peu connaissance. Nous accourûmes auprès d'elle ; elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère (Navigius) et moi, debout auprès de son lit, elle nous dit, avec l'air de chercher quelque chose : Où étais-je ? Puis, nous voyant accablés de douleur : Vous enterrerez ici votre mère, ajouta-t-elle. Je ne répondis rien, et je retenais mes larmes ; mais mon frère parla pour laisser entrevoir qu'il eût été plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère. A ces mots, elle jeta sur lui un regard sévère, qui lui reprochait de semblables pensées, et se tournant vers moi : « Voyez, me dit-elle, « voyez comme il parle ; ensuite s'adressant à tous deux : En- « terrez mon corps en quelque lieu que ce soit, ajouta-t-elle, et « ne vous en mettez nullement en peine ; tout ce que je vous de- « mande, c'est que partout où vous serez, vous vous souveniez « de moi à l'autel du Seigneur. »

Peu de jours après, en l'absence d'Augustin, quelques-uns de ses amis, ayant demandé à la sainte malade si elle n'éprouvait pas une sorte de chagrin à laisser son corps dans un pays éloigné du sien : « Rien n'est éloigné de Dieu, leur répondit sainte Monique, et je ne crains point qu'à la fin des siècles il ne me reconnaisse pas pour me ressusciter. »

Elle mourut le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge. Ce fut Augustin qui ferma les yeux à sa mère. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, le jeune Adéodat poussa un grand cri et se mit à sangloter. Augustin, son frère et ses amis, quoique remplis de douleur, eurent la puissance de contenir leurs larmes, et forcèrent Adéodat à imposer silence à son désespoir. Leur pensée à tous c'était que de telles funérailles ne devaient pas être accompagnées de plaintes, de pleurs et de gémissements. La mort ne pouvait pas être considérée comme un malheur pour Monique ; on savait qu'il n'y avait de mort que la moindre partie d'elle-même, et que son âme

venait de passer au sein de Dieu, qui l'avait faite à son image. Augustin trouvait un autre adoucissement à son chagrin, dans le témoignage que sa mère lui avait rendu à ses derniers jours ; elle l'appelait son bon fils, et se plaisait à rappeler, dans un sentiment d'inexprimable tendresse, que jamais elle n'avait entendu sortir de la bouche d'Augustin la moindre parole qui pût lui déplaire. Heureuse la mère qui, au terme de sa vie, peut adresser une telle louange à son fils ! Plus heureux le fils qui s'est rendu digne d'une aussi sainte gloire !

Évode prit un psautier, et commença auprès du corps de Monique le psaume : « Je chanterai, Seigneur, à la gloire de « votre nom, votre justice et votre miséricorde. » Et tous chantaient alternativement avec Évode. Le corps ayant été déposé à l'église d'Ostie, Augustin alla et revint sans laisser échapper une larme ; il ne pleura même pas pendant les prières récitées au bord de la fosse, ni lorsque avant d'y descendre sa mère on offrit pour elle le sacrifice de la Rédemption. Mais, pendant toute la journée, la tristesse qu'il cachait au fond du cœur l'accablait. Il conjurait le Seigneur de le tirer d'un état si douloureux, et le Seigneur ne l'écoutait point. Augustin eut l'idée d'aller au bain ; il avait ouï dire que les Grecs l'avaient appelé *Balaneïon*, parce que le bain dissipait les inquiétudes de l'esprit. Mais il en sortit tout aussi affligé qu'auparavant. Quand vint l'heure du sommeil, il s'endormit. A son réveil, il crut reconnaître que sa douleur avait perdu de sa violence. Toutefois, bientôt ramené à ses premières pensées sur cette mère qui venait de le quitter, et repassant sa vie de religion et de tendres dévouements, il trouva doux de répandre ses larmes devant Dieu, de les répandre à cause d'elle et pour elle, à cause de lui et pour lui à qui une grande consolation sur la terre était tout à coup ravie. Augustin laissa donc couler librement ses pleurs qu'il avait retenus jusque-là, il les laissa couler dans toute leur abondance, et se sentit le cœur soulagé. Saint Augustin confesse ces choses devant Dieu, et demande qu'on lui pardonne d'avoir pleuré quelques instants sa mère morte, elle qui, durant tant d'années, l'avait pleuré pour le faire vivre en Dieu. Il pria pour sa mère, qui n'ordonna point

qu'on ensevelit son corps dans de riches étoffes, ni qu'on l'embaumât avec des aromates précieux ; pour sa mère, qui ne désira ni d'avoir un tombeau magnifique, ni d'être transportée dans le tombeau qu'elle-même s'était préparé à côté de son époux au pays natal. Monique n'avait recommandé à son fils que de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur !

Au milieu des colonnes et des débris de l'ancienne ville d'Ostie, ajoute M. Poujoulat, on rencontre aujourd'hui une chapelle qui, d'après la tradition, marque la place où fut la maison occupée par Monique et Augustin. Ce lieu est glorieux et saint ; il entendit l'entretien séraphique de la mère et du fils, vit mourir l'admirable femme, et fut témoin du deuil religieux d'Augustin, de son frère et de ses amis.

Sainte Monique a pris rang parmi les plus illustres mères. La mémoire humaine garde son nom avec vénération et gratitude. Il est mille fois probable que sans les larmes et la tendresse religieuse de Monique, l'Église catholique n'aurait pas eu le grand Augustin. Elle fut sa mère dans la foi après l'avoir été dans la vie naturelle ; les pleurs de Monique et ses hautes vertus enfantèrent Augustin à la vie chrétienne.

Le corps de sainte Monique fut transporté d'Ostie à Rome en 1430, sous le Pape Martin V, et il y est conservé dans l'église de Saint-Augustin. Martin V a fait lui-même l'histoire de cette translation, et celle de plusieurs guérisons miraculeuses opérées par l'intercession de sainte Monique.

SAINT FLORIAN,

MARTYR.

Florian naquit vers le milieu du III^e siècle à Zeiselmaur, bourg de la Basse-Autriche, et fut élevé dans le christianisme. Il servait dans les armées de l'empire, lorsque Aquilin, gouverneur pour les Romains, publia les édits de l'empereur contre les chrétiens, et les exécuta dans toute leur rigueur. Déjà il avait livré à la mort quarante généreux confesseurs, et il avait donné des ordres pour que des soldats parcourussent la Norique¹, afin d'y

¹ La Norique, aujourd'hui l'Autriche, avait Lorch pour capitale. Lorch n'est plus qu'un village.

découvrir les chrétiens. Florian rencontra de ses compagnons d'armes, qui étaient ainsi à la poursuite des fidèles, et poussé par l'esprit de Dieu, il leur dit : « Pourquoi prendre tant de peine pour chercher des chrétiens. Vous en voyez un devant vous ; conduisez-moi au gouverneur. » Les soldats le saisirent aussitôt et le conduisirent devant Aquilin.

« Est-il vrai que tu sois chrétien ? lui dit le gouverneur. — Je le suis. — Imite tes camarades, sacrifie aux dieux et tu échapperas au courroux de l'empereur. — Je ne le ferai pas. — Si tu ne veux pas obéir de bon gré, nous saurons t'y forcer par les tourments. »

Le généreux soldat, sans répondre à Aquilin, leva les yeux au ciel. « Mon Seigneur et mon Dieu, dit-il, c'est en vous que j'ai placé mon espérance ; je ne vous renierai jamais. C'est pour vous que je combats ; que votre droite me soutienne, que votre nom soit béni dans le ciel et sur la terre. Donnez-moi, Seigneur, la force de souffrir, placez-moi au nombre de vos vaillants soldats, des fidèles confesseurs de votre saint nom, afin que je vous loue et que je vous glorifie, ô vous qui êtes béni dans tous les siècles. — Que veux-tu dire avec toutes tes vaines paroles ? es-tu assez audacieux pour mépriser les ordres de l'empereur ? — Tant que j'ai porté les armes dans vos armées, j'ai servi mon Dieu en secret. Aujourd'hui, comme soldat, je suis encore soumis à vos ordres ; mais comme chrétien, je n'obéis qu'à Dieu seul. Vous pouvez tout sur mon corps, rien sur mon âme ; et il n'est point de puissance qui puisse me forcer à sacrifier aux idoles, qui sont des créatures de l'homme. »

Aquilin ne put entendre cette courageuse réponse sans entrer en fureur ; il ordonna qu'on dépouillât le confesseur de ses vêtements et qu'on lui fit souffrir la bastonnade. « Je ne crains pas les tortures, s'écriait Florian pendant le supplice ; allumez un bûcher et je monterai au milieu des flammes, au nom de Jésus-Christ. »

La colère du gouverneur croissait en même temps que l'intrépidité du chrétien. Il ordonna de redoubler les coups, et d'arracher la chair des épaules avec des crochets aigus. Voyant enfin

que rien ne pouvait altérer la constance et la sérénité du vaillant athlète, il le condamna à être précipité dans l'eau avec une pierre au cou. Florian rendit grâce à Dieu de ce qu'il l'avait jugé digne de donner sa vie pour la gloire de son saint nom, et il remporta la palme du martyre, le 4 mai 297 ; selon d'autres en 304. Une pieuse dame, nommée Valérie, enterra le corps du Saint dans sa campagne.

Dans la suite on érigea une église dans ce lieu, puis un couvent de Bénédictins. Le corps du Saint fut ensuite transféré à Rome et réuni à ceux de saint Etienne et de saint Laurent. Dans le XI^e siècle, Casimir, roi de Pologne et Gédion, évêque de Cracovie, obtinrent du Pape Lucius III, quelques reliques de saint Florian, qui, depuis cette époque, fut regardé comme un des patrons de la Pologne ¹.

SAINTE ÉGÉLINDE,

MARTYRE.

Elle était l'épouse fidèle et dévouée de saint Florian. Elle souffrit avec lui le martyre, au même lieu et condamnée par le même tyran. Dans quelques Martyrologes on ne la sépare pas de son époux. La sainte matrone Valérie l'ensevelit à côté de saint Florian.

SAINT SILVAIN,

ÉVÊQUE DE GAZA, MARTYR.

Silvain, n'étant encore que prêtre, avait plusieurs fois confessé Jésus-Christ devant les persécuteurs ; il avait été mis dans des prisons dures, envoyé aux mines et torturé de diverses manières, mais il avait pu retourner à Gaza où les suffrages du clergé et du peuple chrétien l'élevèrent à l'épiscopat. En l'an 307, Maximin-Daïa renouvela la persécution, et Silvain fut emmené à Césarée où présidait le cruel Urbain, gouverneur de la Palestine. Il comparut devant cette bête féroce, qui le trouvant inaccessible aux séductions et impassible devant les menaces, lui fit brûler les jointures des pieds et l'envoya aux mines de cuivre de Phenno.

¹ Emprunté au supplément dont M^{re} Doney a enrichi Godescard.

Le **c**ourageux évêque souffrit sans se plaindre. Il s'attendait à une mort prompte. Mais peu après Urbain, qui avait fait mourir beaucoup d'innocents, fut décapité pour ses exactions criminelles, et les condamnés aux mines étant rendus à la liberté, S. Silvain put se faire reporter à Gaza où son peuple le reçut avec bonheur.

Hélas ! en ce temps-là s'il y avait peu de sûreté pour les chrétiens, il n'y en avait pas pour les évêques. Un autre monstre nommé Firmilien vint succéder à Urbain ; il fit ramener le saint évêque à ses mines. Il paraît qu'il y languit jusqu'à l'an 310. Alors Maximin-Daïa qui ne voulait pas que la vie restât à aucun chrétien, envoya un ordre formel de trancher la tête au saint évêque et à trente-neuf autres confesseurs.

Presque tous étaient de son clergé. Il les encouragea de ses paroles et de son exemple, et entra avec eux dans les cieux.

SAINT CYRIAQUE OU QUIRIACE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

La vie de saint Cyriaque, appelé aussi saint Quiriace, est peu connue, quoiqu'il soit vénéré en beaucoup de lieux. On pense qu'il fut évêque d'Ancône dans le iv^e siècle, aux jours où Julien l'Apostat persécutait les chrétiens. Comme on racontait que cet ennemi de Jésus-Christ faisait rebâtir le temple de Jérusalem pour donner un démenti aux prédictions de Notre-Seigneur, saint Cyriaque s'en alla dans la Terre-Sainte pour soutenir la foi des fidèles. Il entra dans Jérusalem, dont les Juifs redevenaient les maîtres. Il voulut défendre les chrétiens qui s'y trouvaient et amener les Juifs à l'évidence de la vérité. Il ne recueillit que le martyre, mais il le reçut avec joie, en proclamant la divinité de Jésus-Christ. Les fidèles d'Ancône parvinrent à recouvrer une partie de ses reliques, qui furent partagées à plusieurs églises. Ce généreux Évêque est honoré à Ancône, à Orléans, à Utrecht et à Provins, où Henri I^{er}, comte de Champagne, lui fit élever une magnifique église collégiale dans laquelle on conserve une partie de la tête du saint Martyr. On faisait le 29 juillet la fête de la translation de cette sainte relique, que Henri I^{er} avait rapportée d'Orient.

SAINT ENEMOUR,

ABBÉ.

Saint Enemour ou Enéour, est patron de Plonéour. Sa fête s'y célèbre le premier dimanche de mai et le deuxième de septembre. Il est patron primitif de Plonéis, Plonéour-Menez et Plonéour-Trez. Dans cette dernière commune, au bas du jardin presbytéral, un monticule et une fontaine conservent son nom. Au-dessus de la porte principale de l'église est placée une statuette que les habitants appellent saint Guynéour. Elle semble porter le costume d'ermite. Au côté gauche du fond du chœur de Plonéour-Menez, le Saint a une belle statue dorée, qui le représente mitré et crossé, mais sans croix pastorale, ce qui annonce un abbé.

Il aura tout quitté pour Dieu. Ses austérités, ses vertus, ses miracles lui auront attiré des disciples qu'il aura dirigés dans la perfection. Il aura évangélisé et soulagé des peuples, et la reconnaissance lui a décerné des honneurs religieux. La Providence a mis cet élu près du berceau de notre église pour que son exemple, ses mérites et sa protection s'étendent sur tous les fidèles bretons. Son culte, propre au Finistère, fait croire que c'est là qu'il s'est sanctifié. Il était frère de sainte Thumette, compagne de sainte Ursule, martyrisée en 383.

SAINTE HÉLÈNE,

VIERGE, PATRONNE DE TROYES.

On pense qu'elle vivait du temps de saint Chrysostome, archevêque de Constantinople, et de l'empereur Arcade, c'est-à-dire au commencement du v^e siècle. Son corps qui était à Corinthe, fit partie du dépôt des reliques dont fut chargé Garnier, évêque de Troyes, en 1204. Ce prélat étant mort, Jean Langlois, son chapelain, transporta le corps de sainte Hélène à Troyes, où il n'arriva qu'en 1209, ou même selon quelques-uns en 1211.

La joie des Troyens à la vue de ces reliques fut bientôt changée en inquiétude. On ne connaissait point la Sainte dont on venait de recevoir le corps, et Langlois n'avait apporté aucun acte qui

instruisit de son histoire. Quelques-uns voyant les ornements dont ces reliques étaient accompagnées, pensèrent que c'était la mère du grand Constantin. Dans cette incertitude et pour fixer l'objet du culte, l'évêque Hervé, successeur de Garnier, et le chapitre de la cathédrale, renvoyèrent Langlois à Constantinople, pour s'informer de la naissance, des actions, de la mort et du culte de la Sainte. Peu de jours après son arrivée, il découvrit dans cette ville un ecclésiastique nommé Angermér, du diocèse de Troyes, et du village de Courbetant, près Montmirail-en-Brie, qui avait acquis l'usage de la langue grecque et était devenu lecteur de l'Église de Chalcédoine.

Langlois lui déclara le sujet de son voyage et le pria de lui donner les éclaircissements qu'il venait chercher. Angermér les lui promit. Il fit à la hâte une vie de sainte Hélène, qu'il dit avoir trouvée dans les anciennes bibliothèques et dans de très-amples collections dont il lui donnait un extrait pour remettre à l'évêque de Troyes.

Il y rapporte que sainte Hélène prit naissance dans la ville de Natas peu éloignée de la mer et de Constantinople, entre cette ville et Selymbria, aujourd'hui Sélivria; que son père était Agiel roi de Corinthe et que sa mère s'appelait Gratulie. On y voit que sa naissance fut annoncée par un présage miraculeux, et que lorsqu'elle vit le jour, Evagre, évêque de Philippes, la nomma Héléne, d'un mot grec qui signifie lampe, lumière, comme devant être un flambeau de l'Église; que, dès sa plus tendre enfance, elle avait reçu le don des miracles. Aussi lui en fait-il opérer une multitude qu'il est impossible de rapporter, et qui la plupart sont accompagnés d'anachronismes qui les rendent suspects.

Il n'est pas étonnant que les légendes fondées sur cette histoire et rapportées par Camusat, Desguerrois et les anciens bréviaires, aient été révoquées en doute à cause des circonstances extraordinaires dont elles sont remplies. M. Grosley, dans l'éloge qu'il a fait de M. Breyer, dit que la légende de sainte Héléne est incroyable, et qu'il y a tout lieu de penser qu'elle a été inventée par le chapelain et par l'antiquaire qui disaient l'avoir

découverte à Constantinople. Le fait par lequel on assure que cette Sainte a vécu dans l'Eglise grecque, qu'elle y a été honorée par plusieurs évêques ses contemporains, et qu'elle y a joui d'un culte public, est d'autant plus surprenant, disent les Bollandistes, qu'on ne voit aucune mention de sa fête dans le calendrier de Constantinople, ni chez les Grecs : que les évêques avec lesquels on dit qu'elle a vécu sont tous du ^{xiii}^e siècle, et que le roi Agiel n'est qu'un roi imaginaire ; qu'ainsi il est évident que cette histoire ne peut être attribuée à aucun auteur grec, encore moins à saint Jean Chrysostome, comme l'assura Angermer dans sa lettre à l'évêque de Troyes.

Tant de raisons engagèrent à examiner si l'on devait laisser ou supprimer dans les bréviaires la légende de sainte Hélène. On consulta des docteurs de Sorbonne, qui, d'après plusieurs considérations, donnèrent leur avis pour la suppression. Lorsqu'on travailla à un nouveau bréviaire d'Auxerre en 1726, il s'éleva à ce sujet une contestation. Le sous-chantre de cette église soutint que cette légende devait être retranchée, d'autres voulaient la conserver. On convint de s'en rapporter à la décision de la Sorbonne. On s'adressa d'abord à M. Dupin seul, qui donna son avis le 13 juillet 1718, et ensuite à MM. Hideux, Lambert, Quinot, Dupin et Auvray, qui donnèrent ensemble leur décision, et en conséquence la légende fut supprimée. Le dernier Bréviaire de Troyes en 1718 s'est contenté d'extraire ce qui est rapporté par Villehardouin et par Camusat sur la translation du corps de la Sainte à Troyes.

Quoi qu'il en soit des actes de la vie de sainte Hélène, son culte est suffisamment autorisé par des faits certains et reconnus pour tels par une longue tradition et par le témoignage de Villehardouin, témoin oculaire et non suspect. Desguerrois rapporte trente-cinq miracles opérés par les reliques de cette Sainte, depuis que son corps est déposé dans la cathédrale. On peut le consulter à cet égard. La fête était autrefois chômée dans tout le diocèse. le 4 mai. Elle le fut ensuite dans la seule ville de Troyes, enfin elle fut supprimée, avec plusieurs autres, en 1763, et l'office se

fait le dimanche qui suit le 4 mai, excepté à la cathédrale où il se célèbre encore le même jour, parce que cette Sainte est regardée comme une des patronnes de la ville et du diocèse.

SAINT VÈNÈRE,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Vènère fut élevé par saint Ambroise, dans le clergé de l'Église de Milan ; et sa jeunesse s'écoula dans les exercices de la piété et de l'étude. Il fut élevé au diaconat, dignité qu'il honorait sous l'épiscopat de saint Ambroise. Il fut un des quatre diacres qui s'entretenaient de savoir quel personnage vénéré pourrait succéder à saint Ambroise alors dans les approches de la mort, quand saint Ambroise lui-même les détermina à proposer le vieillard Simplicien, dont on pourra lire la vie au 16 août. Saint Ambroise mourut le 4 avril de l'an 397. Aussitôt les quatre diacres appuyés par le clergé proposèrent Simplicien, qui fut proclamé à l'unanimité évêque de Milan. Ce saint Vieillard mourut à son tour le 13 août de l'an 400 ; et Vènère fut élevé à son tour pour gouverner l'Église de Milan.

Successeur de ces deux Saints, Vènère eut leurs vertus. Il conduisit son peuple avec une charité et une sagesse consommée. Il travailla à le nourrir de la parole de Dieu et à le garantir des hérésies.

Il était uni par les liens de la charité et de l'amitié, avec les plus grands et les plus saints évêques de son temps, avec saint Paulin de Nole, saint Delphin de Bordeaux, saint Chromace d'Aquilée, saint Jean Chrysostome de Constantinople, les évêques les plus considérables d'Afrique, le Pape saint Anastase. Il signala les commencements de son épiscopat par le zèle qu'il fit paraître contre les origénistes. Rufin, prêtre d'Aquilée, a traduit en latin les livres d'Origène les plus dangereux, et cette version avait communiqué à l'Occident des erreurs, qui jusque-là n'avaient été connues que dans l'Orient. Le Pape Anastase averti par saint Jérôme, voulut prévenir les suites funestes de ce mauvais office, que Rufin avait rendu à l'Église. Il condamna d'abord la version

qu'il avait faite des livres d'Origène, et il envoya sa censure à saint Vénère, avec une grande lettre pleine de témoignages d'estime pour lui, demandant qu'il voulût joindre ses lumières et ses forces aux siennes. C'est à quoi Vénère tint puissamment la main, secondé par saint Chromace d'Aquilée, comme nous l'apprenons de saint Jérôme.

L'année suivante, qui était de Jésus-Christ 401, les évêques d'Afrique touchés des désordres que le schisme des donatistes causait dans leurs Églises, qu'il avait presque dépeuplées de prêtres et de clercs, s'assemblèrent à Carthage, sous Aurèle leur métropolitain, pour tâcher d'y trouver quelque remède. Ils n'y trouvèrent d'autre expédient, que d'envoyer des députés au Pape Anastase, et à Vénère de Milan, pour les prier de leur donner des ministres ecclésiastiques, qui fussent capables de rétablir la pureté de la foi et des mœurs dans leurs églises. Nous ne savons pas comment saint Anastase satisfait aux demandes des évêques Africains, quoique son zèle ne nous permette pas de douter qu'il n'y satisfait. Pour ce qui est de saint Vénère, nous ne pouvons pas douter qu'il ne contribua de tout son possible à leurs besoins, et nous voyons qu'entre les autres, il leur envoya le diacre Paulin, auteur de la vie de saint Ambroise, qu'il composa à la prière de saint Augustin. Notre Saint travailla aussi fortement avec le Pape saint Innocent, successeur de saint Anastase, pour procurer le rétablissement de saint Chrysostome, qui avait été chassé de son siège avec beaucoup d'injustice et de violence. C'est ce qu'on a su principalement de ce saint prélat, qui lui écrivit du lieu de son exil une belle lettre, où il relevait par de grands éloges le courage et le désintéressement avec lequel il soutenait la vérité et la justice, la piété, la vigilance et la charité, qu'il faisait paraître dans toutes les occasions qui se présentaient pour servir l'Église, et secourir ses frères. Après avoir fait profiter avec beaucoup de soin et de succès, pendant l'espace de neuf ans, les talents qu'il avait reçus de Dieu pour l'utilité du troupeau qui lui avait été confié et de toute l'Église, et pour sa propre sanctification, il fut appelé à la vie éternelle, pour y être récompensé de ses travaux et de sa fidélité. On croit que sa mort arriva le 4 mai

l'an 409. Son corps fut enterré dans l'église des Apôtres, où il demeura sans exposition, jusqu'à ce qu'au xvi^e siècle, saint Charles, archevêque de Milan, accompagné des évêques de sa province, le plaça en un lieu plus honorable, après l'avoir fait porter dans une procession solennelle.

SAINT SARDOS OU SACERDOS,

ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Saint Sardos, appelé *Sacerdos* en latin, est diversement nommé en français Sacerdos, Sardoc, Sardot, Sadroc, Serdot et Sardou. Il naquit à Bordeaux d'une famille illustre vers le milieu du vii^e siècle. Son père se nommait Laban et sa mère Mundana¹. Encore enfant, il fut confié à saint Capuan, évêque de Cahors, qui lui inculqua les éléments de la doctrine chrétienne et forma son cœur à la vertu. Ce saint prélat l'ordonna diacre. Le jeune lévite se retira alors dans le monastère de Calabre, où il avait été baptisé. C'est dans ce pieux asile, dont le temps n'a pas même respecté le nom², que l'humble serviteur de Dieu prépara son âme au sacrement de l'Ordre. Dès qu'il fut prêtre, il fut choisi pour abbé du monastère et il sut honorer sa charge par la pratique des vertus les plus éminentes.

De sa vie monastique la Providence n'a laissé arriver jusqu'à nous que deux actes miraculeux, la guérison d'un lépreux et la résurrection de son propre père. Laban, chrétien sincère et édifiant, avait été surpris par une mort subite. Son fils désespéré se met en prières ; le défunt revient à la vie, reçoit la sainte Communion, bénit son cher enfant et regagne le chemin de l'éternité.

Ces deux prodiges portèrent au loin le nom du pieux abbé de Calabre. L'Église de Limoges, veuve de son pasteur Aggericus, le demanda pour évêque. Le Saint accepta le nouveau fardeau qui lui était offert et gouverna son peuple avec un zèle tout apos-

¹ Sainte Mondane est honorée le 5 mai.

² Le nom primitif de *Calabre* a été dénaturé ou remplacé par celui de *Cabriac*⁴ village du Périgord, à deux lieues de Sarlat.

tolique. Epuisé par ses travaux, il pressent sa fin prochaine et veut aller finir ses jours dans sa chère solitude de Calabre. Une fièvre violente l'arrête à Argentac, sur les bords de la Dordogne. Là, dit une légende, il demande des œufs. Mais on en cherche en vain dans le village, les poules ayant été dévorées par les milans et les éperviers. Le saint attristé par ce fléau, prie en faveur du pays qui vient de lui donner l'hospitalité, et depuis cette époque, Argentac est préservé des oiseaux de proie ; miracle équivalent à celui qu'opéra saint Martin en délivrant un fleuve de la voracité des oiseaux plongeurs.

Saint Sacerdos mourut à Argentac, mais son corps fut porté à Calabre ; une odeur suave, symbole de ses vertus, s'échappait de son tombeau, où venaient prier toutes les infortunes. Mundana, sa mère, qui avait recouvré la vue en allant au-devant de sa dépouille mortelle, dut à son assiduité auprès de son tombeau la couronne du martyr. C'est pendant qu'elle y était prosternée dans une oraison ardente qu'elle fut immolée par les Vandales.

Les reliques du Saint ne furent déplacées qu'à l'époque de Charlemagne ; elles furent alors transportées de Calabre à Sarlat et déposées dans l'église de Saint-Sauveur, qui changea ce nom contre celui de basilique de Saint-Sacerdos. De nombreux miracles glorifièrent son second tombeau. Sarlat l'honora comme son patron et son protecteur. Deux localités du nom de Saint-Sardos, l'une dans le diocèse de Montauban, l'autre dans celui d'Agen, lui ont emprunté leur nom.

Trop peu connu dans le pays qui le vit naître, saint Sacerdos a obtenu une place dans le Martyrologe romain, qui fixe sa fête au 4 mai, et dans la célèbre collection des Bollandistes, où Godefroi Henschenius a ajouté ses propres notes à la vie jusqu'alors manuscrite du Saint par Hugues de Fleury.

Les huguenots profanèrent et dispersèrent les reliques du Saint, mais les catholiques eurent le bonheur d'en recueillir une partie. Le culte de ces reliques a été encouragé par l'insertion d'un office complet de saint Sacerdos dans le *Propre des Saints* du dio-

cèse de Périgueux. Le Limousin et le Périgord sont les pays où il est, à juste titre, le plus honoré ¹.

SAINT MALTULPHE,

ÉVÊQUE DE SENLIS.

Maltulphe (*Madelulphus*) succéda à saint Sanctin sur le siège de Senlis. Il dut son élévation à son seul mérite, et siégea dans le dernier quart du vi^e siècle. Sa charité était sans bornes, et nous n'en citerons qu'un trait. En 584, le roi Chilpéric I^{er} que Grégoire de Tours appelle l'Hérode et le Néron de son siècle, régnait dans cette partie de la France où étaient Senlis et Paris. Il était décrié pour ses crimes et sa tyrannie. Maltulphe lui demanda une audience, qui lui fut refusée. Quelques jours après, ce prince cruel, avare et immonde, fut assassiné dans son château de Chelles au moment où il revenait de la chasse. Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, tous ceux qui l'avaient entouré et servi s'enfuirent, tous les courtisans disparurent. Cette nouvelle et ces circonstances parvinrent bien vite aux oreilles de l'évêque Maltulphe, qui en fut très-ému ; car il n'avait sollicité une audience que pour le ramener à la vie chrétienne. Il se rendit au plus vite au palais de Chelles avec un de ses clercs ; il lava le corps abandonné de Chilpéric, le revêtit de ses habits royaux, passa la nuit en prières auprès de ce cadavre, et le lendemain il le fit transporter à Paris, où il l'enterra dans l'église qui a été appelée Saint-Germain-des-Prés.

Ce saint évêque mourut vers la fin du vi^e siècle.

SAINT ÉTHELRED,

ROI DE MERCE.

Wulfère, roi de Mercie, se voyant près de mourir en 675, et n'ayant pour lui succéder qu'un enfant en bas âge nommé Coenred, remit son trône et sa couronne à son pieux frère Éthelred, en le priant de régner jusqu'aux jours où son neveu serait en âge de gouverner son peuple.

¹ Cette Vie est de M. de Pardiac.

Éthelred, acceptant cette mission, régna avec une grande sagesse, donna ses plus grands soins à son neveu, gouverna très-dignement le royaume, s'occupa d'achever la conversion de ceux de ses sujets qui étaient encore enfoncés dans l'idolâtrie. Sainte Wéréburge, sa nièce, le secondait de son mieux en établissant partout la discipline dans les maisons des religieuses, en fondant les convents de Hambury, de Tilbury et de Trentham, tandis que lui-même fondait le monastère d'Éverham et la collégiale de Saint-Jean-Baptiste à West-Chester.

Quand son neveu Coenred eut vingt-cinq ans, il lui remit le sceptre qu'il le jugeait digne de porter.

Lui-même se retira alors à Bardney, où il se fit moine; puis il en devint abbé et sortit de ce monde par un mort toute sainte.

SAINT NICÉPHORE,

DE MIDICION.

Le monastère de Saint-Serge, établi à Midicion, sur le mont Olympe, près de la ville de Pruse, en Bithynie, fut fondé par un Saint, du nom de Nicéphore. Il y établit la Règle des Acémètes, qui se partageant en quatre phalanges, chantent continuellement, jour et nuit, les louanges de Dieu. Le plus célèbre de ses disciples fut saint Nicétas, qui est honoré le 3 avril.

SAINT GODARD OU GOTHARD,

ÉVÊQUE EN ALLEMAGNE.

Ce Saint naquit dans la Bavière. Les progrès qu'il fit dans les sciences et dans la vertu donnèrent de lui de grandes espérances. Son attrait pour la solitude le porta à quitter le monde, afin de se consacrer uniquement à Dieu. Il fut successivement prieur et abbé du monastère d'Altaich, qu'il avait choisi pour le lieu de sa retraite. La régularité qu'il sut maintenir parmi ses Frères donna beaucoup d'édification à l'Église. Il justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui, pour établir la réforme dans les abbayes de Hesfeld en Hesse, de Tergensée au diocèse de Frisiguen, et de Chremsmunster au diocèse de Passaw.

Le siège épiscopal de Hildesheim étant devenu vacant par la

mort de Bernward en 1021, Godard fut élu pour le remplir. Il fallut que l'empereur saint Henri lui fit une sorte de violence, afin de l'engager à acquiescer à son élection. Après son sacre, il se livra tout entier au gouvernement de son diocèse. Il avait surtout une extrême attention à pourvoir aux besoins spirituels et corporels des indigents. Il institua des écoles, pour former la jeunesse dans la vertu comme dans les lettres; il veillait d'une manière toute spéciale sur les élèves du sanctuaire, et il les appliquait aux sciences sacrées et humaines. Il bâtit des églises et des monastères, fonda des hôpitaux; et, entre autres, celui de Hildesheim, où on recevait les malades de toute espèce et les indigents. Les étrangers, comme les gens du pays, y trouvaient un asile où les soins les plus charitables leur étaient prodigués. Il n'accordait qu'une retraite de quelques jours aux gens sans aveu, ou aux mendiants vagabonds, qui ne sont, à quelques exceptions près, que des fainéants déguisés, et qu'il avait coutume d'appeler, en riant, les péripatéticiens de son siècle. Lorsqu'il rencontrait de ce nombre de véritables serviteurs de Dieu, qui avaient embrassé ce genre de vie par esprit de pénitence, il les assistait secrètement, afin qu'il ne parût pas autoriser la conduite des autres.

Il mourut le 4 mai 1038, et fut canonisé par Innocent II en 1131. Plusieurs églises d'Allemagne l'honorent avec le titre de patron; il y a aussi beaucoup d'endroits qui portent son nom.

Sa vie illustrée par plusieurs miracles a été écrite par Wolfherd, son disciple. On l'appelle aussi saint Gothard.

SAINT JEAN THÉRESTE,

ABBÉ EN CALABRE.

On célèbre aujourd'hui à Palerme la Translation des reliques de saint Jean Théreste. Ce saint Religieux suivait et enseignait avec une grande sagesse la Règle de Saint-Basile au monastère Calabrais de la ville de Stile, dont il était abbé. Il était tellement révérend de tous, que saint Nil et saint Barthélemy, abbés de Grotta-Ferrara, ne l'appelaient pas autrement que le Saint. Nous ne savons pas autre chose de lui, sinon que le nom de Saint qu'on lui donnait en son vivant, et qui lui est resté après sa mort, arrivée

vers l'an 1129, a été confirmé par les miracles qui ont illustré ses reliques.

Saint Jean Thérèse est honoré aussi le 25 juin dans l'Ordre de Saint-Basile.

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE DE SAINT-ANTOINE,

CLARISSE.

Cette Bienheureuse était fille d'Alphonse III, roi de Portugal. Elle obtint du Pape Alexandre IV la permission d'établir à Santarem, ville de l'Estramadure, à quatorze lieues de Lisbonne, un monastère de filles sous la Règle de Sainte-Claire. Les bâtiments furent commencés aux dépens du roi son père, en l'an 1259, et achevés en 1272. Alors Hélène dota cette maison de tous ses biens, et y entrant avec ses compagnes, fit profession sous le nom de Sœur de Saint-Antoine.

Son humilité parfaite et son ardente charité la retinrent toute sa vie dans l'exercice des plus bas emplois de la communauté dont elle était fondatrice : elle y fut tour à tour cuisinière et infirmière, et ses Sœurs n'avaient qu'à se louer des services qu'elle leur rendait.

Elle joignait à toutes les qualités qui peuvent rendre la vie douce à ceux qui passent leurs jours avec nous, une vertu pure et sans tache, et une telle ferveur dans l'oraison, qu'elle mérita les faveurs du ciel.

Longtemps après la mort d'Hélène, lorsque l'on retira ses os de terre pour les placer dans un lieu plus décent, on fut obligé de passer par l'infirmerie, et celles des malades qui implorèrent son assistance, recouvrèrent la santé.

Il avait été fait un recueil de plusieurs prodiges opérés par les mérites de la bienheureuse Hélène, mais il a été pris, et l'on a fait d'inutiles recherches pour le découvrir.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE D'AQUILA,

FRÈRE MINEUR.

Amy Fociano et Impératrice donnèrent naissance au bienheureux Philippe, à Cascina, dans le territoire d'Aquila, dont il a

retenu le nom. Il n'avait que cinq ans quand il perdit ses père et mère, et ce fut un de ses oncles qui prit soin de son éducation.

Dès sa plus tendre jeunesse, Philippe s'adonna de lui-même à tous les exercices de piété, et prévint le péché et l'occasion d'y tomber par la pénitence. Un peu de paille formait son lit, il y donnait peu de temps au sommeil, et passait le reste de la nuit en prières.

Aussitôt qu'il eut l'usage de la raison, il s'appliqua avec soin aux études, dans le dessein d'être ecclésiastique; mais par la suite, de nouvelles réflexions et le désir de se consacrer plus spécialement à la pénitence, le déterminèrent à entrer dans l'Ordre de Saint-François.

C'était la louable envie de se sanctifier qui l'avait conduit dans cet état, et quand il fut admis, il ne s'occupa plus qu'à acquérir toutes les vertus dont il y trouvait des exemples. Il mit alors en pratique le jeûne, s'abstint de toute chair, usa rarement de vin, affligea son corps par des disciplines rigoureuses, et se dévoua sans réserve à l'obéissance.

Son maintien et sa manière de s'exprimer annonçaient une grande simplicité; mais ses actions et ses conseils décelaient un esprit aussi juste qu'étendu. Il se distingua dans son Ordre par un grand zèle pour la pauvreté, qui ne lui permettait pas de souffrir rien de superflu, et par une chasteté qui ne reçut jamais la moindre atteinte.

Pendant qu'il fut maître des novices, il montra beaucoup d'exactitude et de prudence, et proposant à ses disciples l'exemple de Jésus-Christ, surtout dans la circonstance de la Passion, il s'appliquait à leur apprendre les moyens de se détacher des choses d'ici-bas, et leur recommandait de s'occuper moins à mortifier leur corps, qu'à déraciner les vices du cœur, et les passions qui, par leur véhémence, entraînent l'homme loin de lui, et lui font perdre toute la dignité de son caractère. Ce Bienheureux parlait d'autant plus disertement sur les souffrances du Sauveur, qu'il en était lui-même pénétré, au point de n'y pouvoir songer sans verser des torrents de larmes.

Philippe fut obligé en plusieurs cas d'accepter diverses charges

de son Ordre : il les remplit à la satisfaction de ses Frères, qui souhaitaient tous l'avoir pour supérieur; mais dans quelque situation que la Providence l'ait placé, son humilité profonde ne s'est jamais démentie un seul instant.

Pour récompenser ses vertus dès cette vie, le Seigneur lui donna la faculté de prévoir les choses futures, et sa foi fut couronnée par le don des miracles.

Depuis vingt ans il soupirait après l'éternité; il connut enfin que ses désirs allaient être exaucés. Il tomba malade et fut assailli de douleurs violentes, sans prononcer un seul mot d'impatience. Il se contentait de dire : Dieu est ma force, mon refuge et mon libérateur. La violence du mal l'avait réduit à une extrême faiblesse; néanmoins quand il sentit sa fin approcher, il sortit du lit, se mit à genoux, la corde au cou, et demanda humblement pardon de ses fautes; puis ayant reçu le Saint-Viatique en cette situation, il rendit l'esprit le 4 mai 1456, au couvent de Sulmona, dans l'Abruzzi. Son corps, de basané qu'il était durant sa vie, devint très-blanc après sa mort, et ses membres demeurèrent souples, comme s'il eût été animé. L'évêque de Sulmona (aujourd'hui cet évêché est réuni à celui de Valva), frappé de cette merveille, eut soin de faire recueillir les preuves de plusieurs de ses miracles par un notaire; et depuis lors il s'en est opéré beaucoup d'autres à son tombeau. D'ailleurs Philippe a pour lui le témoignage de saint Jean de Capistran, lequel ayant appris sa mort, s'écria, en versant des larmes : « Hélas ! pourquoi mon pèlerinage est-il si fort éloigné ? Pourquoi faut-il que je soupire dans les misères de cette vie, après la mort d'un si saint homme ? Heureuse la ville de Sulmona, qui a mérité de posséder un si grand trésor ! »

LE VÉNÉRABLE AUGUSTIN WEBSTER,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Augustin Webster était un saint Religieux de la Chartreuse de Beauval, dans le Nottinghamshire en Angleterre. Il fut, à cause de sa droiture et de son intelligence, établi prieur de sa communauté, dans un temps où Henri VIII forçait son peuple à se sé-

ar du Saint-Siège. Augustin Webster, comme beaucoup d'autres religieux ou prêtres, refusa de reconnaître la suprématie du roi qui voulait être le Pape de son royaume. Il fut condamné à mort et pendu, le 4 mai 1535. Beaucoup d'autres allaient le suivre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 4 mai, dans l'Ordre des religieuses de l'Annonciade, fondé par sainte Jeanne de Valois, on célébrait la fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ, trouvé à l'âge de douze ans au nombre des Docteurs dans le temple de Jérusalem. Le Pape Léon X a approuvé la messe qu'elles chantaient en ce jour.

Ouverture du cinquième Concile général, qui est le deuxième de Constantinople, dans lequel les dogmes impies de Nestorius et de Théodore de Mopsueste furent condamnés pour la troisième fois, et le glorieux titre de Mère de Dieu conservé et assuré à la très-sainte Vierge.

Ce Concile s'ouvrit à Constantinople en ce jour de l'an 553, sous le pontificat du Pape Vigile, et sous l'empire de Justinien. Il fut composé de cent soixante-cinq évêques, qui décidèrent qu'on appellerait toujours la très-sainte Vierge Mère de Dieu.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Ostie, décès de sainte Monique, mère de saint Augustin, qui lui-même en a écrit la vie très-sainte, au neuvième livre de ses Confessions.

QUARTO NONAS MAII.

Apud Ostia Tiberina, natalis sanctæ Monicæ matris beati Augustini, cujus ille præclaram vitam in libro nono *Confessionum* testatam reliquit. — In metallo phœnensi Palæstinæ, natalis beati Silvani Gazæ Episcopi, qui in Diocletiani persecutione Galerii Maximiani Cæsaris mandato, cum plurimis suis Clericis martyrio coronatus est. — Item, sanctorum triginta novem Martyrum, qui ibidem ad metalla damnati, post ferri candentis adustionem, et alia tormenta, simul capite cæsi sunt. — Jerosolymis, sancti Cyriaci Episcopi, qui cum loca sancta visitaret, sub Juliano Apostata cæsus est. — In Umbria, sancti Porphyrii Martyris. — Nicomediæ, natalis sanctæ Antoniæ Martyris, quæ nimium torta, et variis afflictis cruciatibus, altero brachio tribus diebus suspensa, et in carcere annuo detenta, ad ultimum a Priscilliano præside in confessione Domini flam-

Aux mines de Phenno, dans la Palestine, la fête de saint Silvain, évêque de Gaza, qui, durant la persécution de Dioclétien, reçut la couronne du martyr par l'ordre de César Galère-Maximien, avec plusieurs autres membres de son clergé.

En outre, trente-neuf saints Martyrs, qui avaient été condamnés à travailler aux mines au même lieu, après avoir été brûlés avec des fers chauds, et tourmentés en diverses manières, furent enfin décapités tous ensemble.

A Jérusalem, saint Cyriaque, évêque, qui en visitant les saints lieux, fut martyrisé sous Julien l'Apostat.

En Ombrie, saint Porphyre, martyr.

A Nicomédie, sainte Antoinette, martyre, qui fut d'abord mise à la question d'une manière cruelle, et éprouvée par d'autres sortes de tortures; ensuite, durant trois jours, suspendue par un bras, puis renfermée deux ans dans un cachot, enfin brûlée par ordre du président Priscillien, pour sa persévérance à confesser le Seigneur.

A Lork en Autriche, saint Florian, martyr, qui sous l'empereur Dioclétien, fut, par l'ordre du président Aquilin, précipité dans la rivière d'Ens, avec une grosse pierre au cou.

A Tarse, sainte Pélagie, vierge, qui ayant été renfermée dans un bœuf d'airain ardent, accomplit son martyre sous Dioclétien.

A Cologne, saint Paulin, martyr.

A Milan, saint Vénère, évêque, dont saint Jean Chrysostôme a fait connaître les vertus dans une lettre qu'il lui écrivit.

En Périgord, saint Sardos, évêque de Limoges.

A Hildesheim en Saxe, saint Godard, évêque et confesseur, mis au nombre des Saints par Innocent II.

A Auxerre, saint Curcodème, diacre.

mis exusta est. — Lauriaci in Norico Ripensi, sancti Floriani Martyris, qui sub Diocletiano imperatore, Aquilini præsidis jussu, ligato ad collum saxo in flumen Anisum præcipitatus est. — Tarsi, sanctæ Pelagiæ Virginis, quæ sub Diocletiano in bovem æneum candentem inclusa, martyrium complevit. — Colonia, sancti Paulini Martyris. — Mediolani, sancti Venerii Episcopi, cujus virtutes sanctus Joannes Chrysostomus in Epistola ad eum scripta testatas reliquit. — In territorio Petragoricensi, sancti Sacerdotis Episcopi Lemovicensis. — Hildesheimi in Saxonia Sancti Godehardi Episcopi et confessoris, ab Innocentio Secundo in Sanctorum censum relati. — Antisiodori, sancti Curcodomi Diaconi.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Lupin, dont le corps est conservé dans l'église cathédrale de Carcassonne.

Plusieurs religieux français, massacrés en Palestine sur le mont Thabor.

Saint Marse, saint Alexandre, saint Jovien, clercs d'Auxerre, compagnons de saint Curcodème.

Saint Archélaüs et saint Cyrille, martyrs.

Saint Antoine du Rocher, solitaire en Touraine au VII^e siècle.

Saint Godroy (Gédrocus), chanoine, mort à Cracovie dans le couvent de Saint-Marc, le 4 mai 1485.

Saint Martial, saint Bellique, saint Miton, martyrs en Afrique.

Saint Briand, évêque de Cluainfert en Irlande, au XI^e siècle.

Saint Meldas et ses compagnons, martyrs en Galilée, près du lac de Génézareth.

Le bienheureux Obice, mort vers l'an 1200, honoré à Brescia.

Saint Paulin de Sinigaglia, honoré dans cette ville.

Saint Olbien, évêque régional en Carie, martyr avec plusieurs de ses disciples dans la persécution de Dioclétien.

Saint Possesseur, évêque de Verdun au V^e siècle, mort en 487.

Saint Valérien, martyr du V^e siècle, patron de Forlì.

Martyrologe de la dernière persécution.

Bernardon (prénoms inconnus), prêtre de la cathédrale de Montpellier, condamné à mort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel de l'Hérault, exécuté le 4 mai 1794.

Louis-Joseph-Théodore Roch, prêtre du diocèse de Besançon, pour éviter le serment schismatique, s'en alla en Suisse en 1792, revint dans son diocèse en juillet 1793, croyant tout calmé, fut arrêté en 1794, enfermé à Besançon dans un cachot, condamné à mort à l'âge de trente-quatre ans, et guillotiné le 4 mai suivant.

Victor Grandouin, prêtre du diocèse de Toulouse, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel de la Haute-Garonne, exécuté le 4 mai 1794.

CINQUIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pie V, Pape. — Saint Maxime, évêque de Jérusalem. — Saint Jovinien, lecteur et martyr. — Saint Grat, évêque de Carthage. — Saint Euloge, évêque d'Edesse, et saint Protogène, évêque de Carres. — Sainte Avoye ou Aurèle, vierge et martyre. — Saint Hilaire, évêque d'Arles. — Sainte Maldrade ou Vaudrée, abbesse. — Saint Mauront, abbé de Bruel. — Saint Avertin l'Aumônier. — Saint Ange, carme, martyr. — Le Vénérable Bernard, moine de Cluny. — Le Vénérable Père Sébastien Michaëlis, réformateur des Frères Prêcheurs en France. — Le Vénérable Père Jean-Baptiste du Saint-Sacrement, fondateur des religieux déchaussés de Notre-Dame-de-la-Merci — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIE V,

PAPE ¹.

Michel Ghisléri, qui depuis fut Pape sous le nom de Pie V, naquit le 27 janvier 1404, dans la petite ville de Bosco au diocèse de Tortone. Il sortait d'une famille noble et distinguée du Bolonais, mais qui par le malheur des temps se trouvait alors peu favorisée des biens de la fortune, et qui par cette raison avait beaucoup perdu de son ancien lustre. Les leçons de piété qu'on lui donna dans sa jeunesse firent sur lui une vive impression ; il ne les oublia

¹ Nous avons deux vies originales et authentiques de saint Pie V. L'une en italien, qui a été extrêmement louée par Sixte V, a pour auteur Jérôme Catena, secrétaire du cardinal d'Alexandrie, et consultant dans plusieurs Congrégations à Rome ; l'autre en latin, dont Clément VIII a fait de grands éloges, a été écrite par Antoine Gabutio, supérieur des Clercs réguliers de Saint-Paul. Voici les titres de ces deux ouvrages : *Hieron. Catena vita del gloriosissimo papa Pio V, et Racolta di lettere di papa Pio V* ; *Gabutii de vita Pii V, libri IV*. Bzovius, dans ses annales sur Pie V, a ajouté à cette seconde vie des particularités importantes. Voyez son *Pie V* ; Archangelo Carracio, *Brevis narratio gestorum Pii V* ; Murarelli, Ord. prædicat., *Vita S. Pii V, Romæ, 1712*. *Apostolicarum Pii V epistolarum libri quinque opera Fr. Gaubau*, an. 1649 ; Paul Alex. Maffei, *vita di Pio V*. Feuillet, vie du Pape Pie V. *Galesini translatio corporis Pii V, à Sixto V celebrata* ; *Agatio di Somma*, vie du saint Pape, écrite en italien, et traduite en français par D. Felibien, en 1672 ; les remarques d'Henschénius, *ad 5 maii*. t. I, p. 617 ; le P. Touron, *Hom. illust.*, t. IV, p. 506.

mais, et il y conforma sa conduite tant qu'il vécut. Il étudia la grammaire chez les Dominicains de Voghéra. Le goût qu'il prit sous les mêmes maîtres pour les exercices de la religion, le détacha parfaitement du monde. Il résolut de s'éloigner du commerce des hommes, et d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il exécuta sa pieuse résolution.

Persuadé que les âmes lâches ne sont point faites pour la vraie vertu, et qu'il n'y a qu'une ferveur soutenue qui puisse sûrement conduire, il s'occupa tout entier des moyens de remplir ses devoirs de la manière la plus parfaite. Il travaillait chaque jour à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance. Un désir sincère de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté dirigeait toutes ses démarches ; par là chacune de ses actions devenait un sacrifice agréable au Seigneur, et celles qui paraissaient les moins importantes acquéraient un très-grand prix. La prière, le jeûne, les veilles et les différentes pratiques de la mortification faisaient ses plus chères délices. Malgré la fatigue du jour, il employait encore plusieurs heures de la nuit à prier et à méditer, ou devant l'autel, ou dans sa cellule.

Le fervent religieux se prépara par de longues retraites à la réception des saints Ordres : il fut ordonné prêtre à Gênes en 1528. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la philosophie et la théologie, il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès durant l'espace de seize ans. Il fut longtemps maître des novices, et prier dans plusieurs maisons de son Ordre. Il s'appliqua partout à faire revivre l'esprit de son saint fondateur. Toutes les fois qu'on l'élut prier, il eut recours aux prières et aux larmes pour se délivrer du fardeau qu'on lui imposait, et il n'y avait que l'obéissance qui pût l'obliger à se rendre. Jamais il ne s'absentait du chœur, et il fallait des raisons bien pressantes pour qu'il sortît du couvent. Il apprenait aux autres, par son exemple, à ne point séparer l'étude de la piété. C'était selon lui l'unique moyen qu'eussent les religieux de s'entretenir dans l'amour de Dieu et dans le mépris du monde. Son détachement des choses créées était admirable. Il pratiquait la pauvreté évangélique dans un degré éminent. Lorsqu'on l'exhortait à acheter un manteau pour

se garantir de la pluie, quand il allait à Milan confesser le marquis de Guast, gouverneur du Milanais, il avait coutume de répondre : « De pauvres disciples de Jésus-Christ doivent se contenter d'une seule tunique. » Il allait à pied dans tous ses voyages, il y gardait un profond silence, ou s'il s'entretenait avec ses compagnons, ce n'était que pour leur parler des choses de Dieu.

En 1556, le Pape Paul IV le fit malgré lui évêque de Nepi et de Sutri : ces deux sièges, situés dans l'état ecclésiastique, avaient été unis ensemble, et n'en faisaient plus qu'un. Le nouvel évêque renouvela en peu de temps la face de ces diocèses. L'année suivante, il fut créé cardinal du titre de Sainte-Marie-sur-Minerve, mais il prit le nom de cardinal Alexandrin, de la ville d'Alexandrie en Lombardie, qui était peu éloignée du lieu de sa naissance.

Toutes ces dignités ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à ses vertus ; elles ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avait qu'un très-petit nombre de domestiques, et il n'en admettait aucun qu'il ne fût d'une conduite exemplaire. Il avait pour eux des sentiments de père, et il les traitait comme ses enfants.

Le Pape Paul IV étant mort en 1559, Pie IV, qui était de la famille des Médicis, lui succéda. Il transféra le cardinal Alexandrin à l'évêché de Mondovi en Piémont. Personne ne lui avait paru plus digne de gouverner un diocèse que les ravages de la guerre avaient réduit à l'état le plus déplorable. Le Saint se hâta d'aller joindre son troupeau. Ses travaux et ses exemples furent si efficaces, qu'il rétablit partout l'union et la paix. Il réforma aussi les divers abus qui s'étaient glissés dans son Église, et lui rendit son ancienne splendeur.

Ayant été rappelé à Rome par le Pape, il eut beaucoup de part aux affaires qui furent alors agitées, et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des lois et de la discipline de l'Église. Lorsque Pie IV voulut agréger au Sacré Collège Ferdinand de Médicis, qui n'était âgé que de treize ans, notre Saint représenta que la dignité de cardinal ne pouvait être conférée à un enfant,

et il parla avec tant de vigueur et de sagesse, qu'il s'attira l'admiration de tout le consistoire.

L'empereur Maximilien II avait écrit au Pape, afin de l'engager de permettre aux prêtres de se marier. Il apportait pour raison que cette condescendance contribuerait merveilleusement à la réunion des sectaires. Tous les cardinaux furent d'avis qu'il ne fallait rien relâcher de l'ancienne discipline : mais il n'y en eut point qui montrât plus de zèle que le Saint pour l'observation des saints Canons, ni qui fit mieux sentir les inconvénients qui résulteraient de l'abolition d'une loi dont l'origine était si sacrée. La charité exige sans doute que les premiers pasteurs aient des ménagements pour les hérétiques, et qu'ils leur accordent tout ce qu'ils peuvent, afin de les gagner à Jésus-Christ ; mais ces ménagements ne pouvaient avoir lieu dans le cas dont il s'agissait. On avait affaire à des hommes qui ne voulaient point de réconciliation, et qui s'étaient séparés de l'Église, non pas précisément à cause de la loi qui ordonnait la continence aux prêtres, mais à cause de leur attachement à des dogmes contraires à la foi catholique.

Après la mort de Pie IV, qui arriva le 9 décembre 1565, le pieux cardinal Sirlet fut d'abord proposé pour lui succéder ; mais saint Charles Borromée voyant que celui-ci ne pouvait être élu, réunit tous les suffrages en faveur du Pape Alexandrin. Ce choix fut universellement approuvé. Pour le Pape élu, il eut recours aux prières et aux larmes, afin de n'être pas chargé du gouvernement de toute l'Église, qu'il regardait comme un fardeau beaucoup au-dessus de ses forces. Il n'y eut que la crainte de résister à la volonté de Dieu qui lui fit donner son consentement le 7 janvier 1566. Il prit le même nom que son prédécesseur. Les Papes, à leur couronnement, avaient coutume de faire de grandes largesses au peuple de Rome ; elles étaient employées à des réjouissances publiques, et souvent elles fournissaient matière à plusieurs désordres. Le Saint voulut que les sommes qui se dépensaient en pareilles circonstances fussent converties en aumônes, et distribuées aux pauvres ; il envoya aussi aux couvents de la ville ce qui était destiné à l'entretien des cardinaux, des

ambassadeurs, et de toutes les personnes qualifiées qui assistaient à la cérémonie.

Son premier soin fut de régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle. Il engagea les cardinaux à établir aussi le bon ordre dans leurs maisons. Il proscrivit les combats de bêtes, comme contraires à l'humanité ; il porta de sages règlements pour arrêter les débauches qui se commettaient dans les cabarets, et pour bannir la médisance des assemblées publiques ; il remit en vigueur les lois que le non-usage avait en quelque sorte abolies, il décerna des peines corporelles contre un grand nombre de femmes de mauvaise vie, si elles étaient trouvées dans Rome ; il relégua les autres dans un quartier obscur, et leur défendit, sous les mêmes peines, de se montrer en quelque lieu que ce fût.

Tous les jours il disait la Messe, et faisait deux méditations à genoux devant son crucifix. Sa maxime était qu'un pasteur trouvait dans la prière la force et la consolation dont il avait besoin au milieu de l'embarras et du tumulte des affaires. Son humilité avait quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant de religion, se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Son amour pour la mortification était si grand, qu'il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses abstinences, même en maladie.

Pour réussir plus facilement dans le pieux dessein qu'il avait de réformer l'Église, il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. Ce fut aussi à son zèle que l'on dut la publication du catéchisme du même concile. Enfin il prit les plus sages mesures pour abolir les abus dans toute la chrétienté, et pour y substituer l'amour et l'observation des vraies règles. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes et aux extrémités du nouveau monde, en s'appliquant à faciliter le succès des travaux apostoliques des missionnaires.

Non content de travailler à la propagation de la foi, il mit aussi tout en œuvre pour arrêter les progrès que faisait l'ennemi commun du nom chrétien. Il envoya des secours puissants aux che-

valiers de Malte pendant qu'ils étaient assiégés par une armée formidable de Turcs. Ses libéralités suffirent pour remettre l'île des pertes qu'elle avait faites, et pour bâtir la nouvelle ville, qui prit le nom du grand-maître de la Valette ¹. Il ne s'oublia pas

¹ Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dits aujourd'hui de *Malte*, étaient originellement hospitaliers. Ils furent institués par des marchands d'Amalfi au royaume de Naples, qui, faisant le commerce dans le Levant, obtinrent du calife des Sarrasins la liberté de bâtir une maison à Jérusalem, et pour eux et pour les chrétiens de leur pays qui viendraient visiter les lieux saints. Ils s'obligèrent de payer un tribut annuel au calife et à ses successeurs. Quelque temps après, ils fondèrent un hôpital pour les pèlerins, et une église qui fut dédiée à saint Jean-Baptiste, d'où ils prirent le nom d'*hospitaliers de Saint-Jean* de Jérusalem. Godefroi de Bouillon s'étant emparé de cette ville en 1099, il leur accorda de grands privilèges. Ils étaient consacrés à Dieu par les trois vœux de religion ; mais en 1104, ils y en ajoutèrent un quatrième, par lequel ils s'engageaient à défendre des insultes des Sarrasins les chrétiens qui visiteraient la Terre-Sainte. Ce fut alors que leur Ordre commença à devenir militaire. Ils prirent pour symbole une croix à huit pointes.

En 1187, Saladin, calife de Syrie et d'Égypte, enleva pour toujours la ville de Jérusalem aux chrétiens, qui avaient eu huit rois durant l'espace de quatre-vingt-neuf ans. Les chevaliers de Saint-Jean se retirèrent à Acre (anciennement Ptolémaïde), port de mer de la Palestine. Ils en furent chassés par les Sarrasins en 1291. Ils allèrent s'établir dans le royaume de Chypre. En 1310, ils se rendirent maîtres de l'île de Rhodes qui appartenait aux infidèles, et s'assurèrent cette conquête par leur valeur. Ils furent en partie redevables des victoires qu'ils remportèrent, aux secours que leur fournit Amédée V, comte de Savoie.

Lorsque la ville de Constantinople eut été prise, en 1453, par les Turcs que commandait Mahomet II, les chevaliers de Rhodes furent plus que jamais le boulevard de la chrétienté. En 1480, ayant le grand-maître d'Aubusson à leur tête, ils défendirent leur île pendant deux mois contre une armée de plus de cent mille hommes. C'était celle de Mahomet II, le plus grand guerrier de tous les empereurs turcs, prince qui s'était emparé de deux cents villes, et qui, outre douze royaumes, avait conquis les empires de Trébizonde et de Constantinople. Soliman II vint aussi les attaquer avec une puissante armée en 1522. Ils firent des prodiges de valeur ; mais il fallut à la fin qu'ils cédassent par un effet de la trahison du chancelier de l'Ordre. Ils furent donc obligés de chercher une nouvelle retraite, sous la conduite de Villiers de l'Isle-Adam, leur grand-maître.

L'empereur Charles-Quint leur donna l'île de Malte en 1530. Ils y furent assez tranquilles jusqu'en 1565, que toutes les forces de l'empire ottoman se réunirent contre eux. La défense qu'ils firent pendant un siège de quatre mois est la plus mémorable dont il soit parlé dans l'histoire. Les Turcs furent enfin forcés de se retirer et d'abandonner leur entreprise. Ils avaient pourtant quatre-vingt mille hommes, tandis que le grand-maître Jean de la Valette n'en avait que six mille.

Les chevaliers de Malte doivent prouver quatre générations de noblesse ; de

non plus durant les troubles qui agitèrent la France sous le règne faible de Charles IX. Il vint à bout, par sa vigilance, de sauver la ville et le territoire d'Avignon de tous les stratagèmes de Coligny. Ses soins purgèrent l'État ecclésiastique des voleurs et des

façon cependant que ni l'anobli, ni son fils qui est simplement noble, ni son petit-fils qui est gentilhomme, mais seulement l'arrière-petit-fils qui est premier réputé gentilhomme de nom et d'armes, peut compter pour première génération ou premier degré des quatre. Il en est de même du côté maternel : néanmoins on accorde des dispenses, mais jamais pour le côté paternel.

Les chevaliers reçus au berceau paient environ 9,000 livres de notre monnaie pour leur passage (c'est ainsi qu'on appelle le droit de réception). Les chevaliers reçus de douze à quinze ans (on les appelle les pages), paient environ 6,000 livres, et ceux qu'on appelle de majorité, reçus de seize ans et en deçà, paient 4,400 livres. Cet argent est pour le trésor de l'Ordre.

Comme les chevaliers de Malte font les trois vœux de religion, ils ne peuvent se marier. Les constitutions qu'ils observent sont tirées de la Règle des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. L'Ordre était composé de huit langues avant que celle d'Angleterre, qui était la sixième, eût été éteinte par le roi Henri VIII. Le grand-maître actuel a consenti à l'érection d'une huitième langue, qui est celle de Bavière. Chaque langue se divise en grands prieurs, et chaque prieur en commanderies.

Les chevaliers servants et les chapelains (on appelle ceux-ci diacos) doivent prouver quatre générations de bourgeoisie tant du côté paternel que du côté maternel. L'état de bourgeoisie consiste à vivre honorablement de ses rentes. Par conséquent tout *boutiquier* ne peut entrer dans les preuves des quatre degrés requis du côté paternel ; on accorde des dispenses du côté maternel.

Tous les chevaliers laïques et ecclésiastiques qui sont à Malte concourent à l'élection du grand-maître : mais pour avoir voix, il faut être profès, avoir fait ses caravanes, avoir cinq ans de résidence dans le couvent, c'est-à-dire à Malte, et les chevaliers diacos doivent être prêtres. Tous doivent dans cette circonstance se conformer à la bulle du Pape Urbain VIII, qui a réglé la forme de l'élection.

Ce fut sous le magistère de Raymond du Puy que l'Ordre devint militaire. Roger des Moulins, qui périt avec plusieurs des siens en 1187, dans un combat près de Nazareth, est le premier que l'on voit qualifié grand-maître dans les chartes.

Nous ne devons pas oublier d'observer que les diacos et les chevaliers servants paient pour leur passage jusqu'à l'âge de neuf ans, comme les chevaliers nobles reçus au berceau ; lorsqu'ils sont reçus de neuf à quinze, comme les chevaliers reçus pages ; et de seize en avant, la somme de 4,400 livres.

Voici les différentes classes dont l'Ordre est composé : les chevaliers nobles ; les chevaliers ou frères servants d'armes ; les diacos (ceux-là sont seuls membres de l'Ordre) ; les frères d'obédience ou chapelains qui desservent les collégiales et les cures de l'Ordre, et qui font les vœux, mais qui ne peuvent parvenir à des commanderies ; enfin, les donnés, qui ne peuvent se marier.

assassins qui l'infestaient. On lui proposa de se délivrer, par la voie de la perfidie, du principal chef de ces malfaiteurs ; mais il rejeta une pareille proposition, comme contraire à toutes les lois de la probité, de l'honneur et de la religion.

et portent une croix d'or à trois branches, au lieu que celle des chevaliers en a quatre.

Les chevaliers, les servants d'armes et les diacos desservent l'hôpital de Malte chacun à leur tour ; chaque langue a son jour.

La fin de l'Ordre militaire des chevaliers de Malte est de protéger l'innocence et de défendre la chrétienté contre les insultes des mahométans. Ils imitent le zèle des Machabées qui, dans l'ancienne loi, sacrifiaient leur propre vie pour la défense du peuple de Dieu.

Cet Ordre a produit plusieurs Saints qui sont honorés à Malte, et sur lesquels on peut voir le *Martyrologe des chevaliers de Malte*, par Goussancourt. Quand aux grands hommes qui l'ont illustré par leur valeur, on trouvera le récit de leurs exploits dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé de Vertot. C'est dommage que l'auteur n'y ait pas soutenu la réputation qu'il s'était acquise par ses autres ouvrages, et qu'il n'y montre ni cette pureté de style, ni cette exactitude qu'on admire dans l'*Histoire de la conjuration de Portugal* et dans celle des *Révolutions de la république romaine*.

Les chevaliers doivent, après leur profession, porter une croix blanche à huit pointes, cousue sur le côté gauche de leur habit. Avant leurs vœux, ils portent une croix d'or, aussi à huit pointes, émaillée de blanc et attachée par un ruban noir. Ils peuvent différer l'émission de leurs vœux, et ils ne le font ordinairement que lorsqu'ils sont sur le point d'avoir une commanderie. Les langues qui subsistent actuellement dans cet Ordre sont celles de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne, de Castille et de Bavière.

Il y a en Espagne d'autres Ordres religieux et militaires, tels que ceux d'*Alcantara* et de *Calatrava*, lesquels furent institués après la prise des deux villes de ce nom sur les Maures. Ces chevaliers suivent la Règle de Cîteaux, mais ils peuvent se marier une fois. L'Ordre d'*Avis*, en Portugal, suit aussi la Règle de Cîteaux. Il fut remis en honneur après la victoire remportée à Evora sur les Maures, et confirmé en 1234 par le Pape Innocent IV.

Nous allons dire quelque chose des autres Ordres de chevalerie dont il est quelquefois parlé dans cet ouvrage. Les chevaliers connus sous le nom de *Templiers* furent institués à Jérusalem, en 1118, par sept gentilshommes, pour défendre les pèlerins des insultes des infidèles, et pour garder les passages libres à ceux qui feraient le voyage de la Terre-Sainte. Ils prirent le nom de *Templiers*, de la première maison qui leur fut donnée par Baudouin II, roi de Jérusalem, et qui se trouvait auprès du lieu où avait été autrefois le temple de Salomon. Ils acquirent par la libéralité de plusieurs princes des biens considérables. Leurs richesses les ayant rendus orgueilleux et insolents, ils devinrent insupportables, même aux rois qui s'étaient déclarés leurs protecteurs. Philippe le Bel, roi de France, résolut leur ruine entière. Ils furent accusés de trahison et de plusieurs autres crimes énormes ; d'où s'ensuivit la suppression de leur

Il est vrai qu'il employa quelquefois la sévérité, mais les circonstances la lui rendaient nécessaire, et le rétablissement de la tranquillité publique fut toujours l'unique mobile de sa conduite. D'ailleurs son inclination le portait à cette douceur qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ, et il en donna des preuves en plusieurs occasions. Un Espagnol, ayant publié contre lui un écrit plein d'invectives et de calomnies, avait été dépouillé de ses biens, et condamné à mort par une sentence du magistrat; le Saint lui pardonna généreusement, en lui disant avec bonté, qu'il le priait de l'avertir désormais des fautes dans lesquelles il le verrait tomber.

Michel Baïus, docteur de Louvain, s'étant mis à dogmatiser sur les matières de la grâce, on déféra au Saint-Siège plusieurs propositions où était contenue la doctrine qu'il enseignait. Pie V les proscrivit par une bulle, le 1^{er} octobre 1567 ¹.

Deux ans après, le saint Pape récompensa le zèle de Cosme de Médicis, duc de Florence, en lui donnant, par une bulle, le titre de grand-duc, qui emportait avec lui une autorité véritablement

Ordre par un décret du Pape Clément V et du concile général tenu à Vienne en Dauphiné l'an 1312. L'année suivante, leur grand-maitre, qui était français, fut brûlé à Paris : d'autres chevaliers furent aussi condamnés à mort. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que tous protestèrent, jusqu'au dernier soupir, qu'ils n'étaient point coupables de ce dont on les accusait. On ne peut douter que leurs ennemis n'aient exagéré les crimes dans lesquels ils pouvaient être tombés, et que plusieurs innocents n'aient été enveloppés dans la proscription générale. On donna une grande partie de leurs biens aux chevaliers de Rhodes ou de Malte.

Les chevaliers *Teutoniques* doivent leur origine à quelques gentilshommes de Brême et de Lubeck en Allemagne, qui les instituèrent au siège d'Acre en Palestine. Cet Ordre, qui avait à peu près la même fin que celui des Templiers et des Hospitaliers de Saint-Jean, fut approuvé, en 1192, par le Pape Calixte II. En 1250, les chevaliers Teutoniques soumièrent les idolâtres de la Prusse, qui avaient résisté à tous les efforts des Polonais. Ils bâtirent les villes d'Elbing, de Marienbourg, de Thorn, de Dantzick et de Königsberg. Albert, marquis de Brandebourg, leur grand-maitre, ayant embrassé le luthéranisme avec plusieurs de ses chevaliers, quitta le titre de grand-maitre et anéantit l'Ordre dans la Prusse, qu'il laissa à la maison de Brandebourg. Depuis ce temps-là les chevaliers Teutoniques n'ont plus que quelques pauvres commanderies. Leur grand-maitre réside à Mergentheim ou Marienthal en Franconie. (CODESCARD.)

¹ Voyez le *Synodicon Belgicum*, t. I, p. 162-167.

souveraine. Il le couronna à Rome en cette qualité. L'empereur refusa quelque temps de reconnaître ce nouveau titre ; mais à la fin les choses s'arrangèrent, de sorte qu'il n'y eut plus de contestation.

Le saint Pape tenait vigoureusement la main à l'observation des règlements qu'il avait portés dès le commencement de son pontificat ; il donna aussi un bref pour faire revivre les anciens canons qui ont pour objet la vénération due aux temples du Seigneur. Il y défendit, entre autres choses, de mendier et de donner l'aumône dans les églises ; il permit seulement aux pauvres de se tenir à la porte, afin d'y recevoir les charités des fidèles. Cette défense était appuyée sur l'autorité de plusieurs conciles. Il serait à souhaiter qu'elle fût fidèlement observée ; on supprimerait par là plusieurs sujets de distraction, et l'on ne verrait pas dans les églises violer si souvent, et d'une manière si scandaleuse, le silence et le respect qui sont dus au Lieu saint¹.

L'attention que le Saint était obligé de donner aux affaires publiques, ne l'empêchait pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure. Il donnait le plus de temps qu'il pouvait à la prière et à la méditation, afin d'entretenir dans son cœur la divine charité. A la prière il joignait la pratique de la mortification et l'amour des pauvres.

Les hôpitaux ressentirent plus d'une fois les effets de sa libéralité ; souvent il les visitait en personne. Il lavait les pieds des pauvres, baisait leurs ulcères, les consolait de leurs peines, et les disposait lui-même à mourir chrétiennement. Une sage économie dans l'usage de ses revenus le mettait en état non-seulement de faire chaque jour d'abondantes aumônes, mais encore de former de pieux établissements, qui avaient surtout pour objet l'instruction de la jeunesse. Ce dernier article lui paraissait si important qu'il donna une bulle, en 1571, pour le recommander à tous les pasteurs ; il assigna aussi des fonds considérables pour marier un certain nombre de pauvres filles. Ce fut par une

¹ Cette plainte de Godescard est aujourd'hui sans objet ; nous l'avons conservée cependant comme un trait des mœurs de notre pays au XVIII^e siècle.

suite de cette tendresse pour les malheureux, qu'il prit un vif intérêt à la triste situation où se trouvait la reine Marie Stuart. Ne pouvant la remettre sur le trône, il lui écrivit pour l'exhorter à la patience, et pour la consoler durant le long emprisonnement qu'elle souffrit à cause de son zèle pour la foi catholique. Dans une famine qui affligea la ville de Rome, il fit venir à ses dépens une grande quantité de blé ; une partie fut distribuée gratuitement aux pauvres, et l'autre fut vendue à très-bas prix.

En même temps qu'il s'efforçait de faire fleurir la vertu, il travaillait aussi à exciter l'émulation parmi les savants. Les hommes de mérite étaient sûrs de trouver en lui un protecteur. C'est à lui qu'on est redevable de l'édition des œuvres de saint Thomas, qui parut en 1570, et qui est la plus exacte que nous ayons.

Sélim II, fils et successeur de Soliman, empereur des Turcs, enivré du succès de ses armes, ne pensait à rien moins qu'à la conquête de toute la chrétienté. Il commença par sommer les Vénitiens, qui venaient de perdre leur arsenal par un incendie, de lui rendre l'île de Chypre. Il n'avait aucun droit de faire une pareille demande ; aussi allégua-t-il des prétextes chimériques. Les Vénitiens n'ayant pas répondu d'une manière conforme à ses désirs, il tourna toutes ses forces contre l'île de Chypre. Il prit d'assaut Nicosie, en 1570, après un siège de quarante-huit jours. L'année suivante, il attaqua Famagouste, qui fit la plus vive résistance pendant près de trois mois. Cette place fut à la fin obligée de capituler, et d'ouvrir ses portes. Les infidèles ratifièrent solennellement les articles de la capitulation, qui était fort honorable aux assiégés ; mais le pacha Mustapha, par la plus indigne perfidie, traita indignement tous les officiers vénitiens. Le gouverneur de la place eut le nez et les oreilles coupés, fut appliqué à diverses tortures pendant plusieurs jours, et fut enfin écorché vif. Il expira au milieu de ce supplice, qu'il souffrit avec une patience admirable, et avec les plus grands sentiments de piété.

Pie V, alarmé du danger que courait la chrétienté, forma une

ligue avec les Vénitiens, et Philippe II, roi d'Espagne, pour s'opposer aux progrès des Mahométans. Il voulut aussi y engager les autres princes chrétiens ; mais ils refusèrent de le faire, alléguant pour raison qu'ils étaient occupés à étouffer les semences de divisions qui troublaient leurs états. Le traité d'alliance dont nous venons de parler, fut ratifié au mois de mai de l'année 1571. Pour entretenir la bonne intelligence parmi les confédérés, on déclara le Pape chef de la ligue. Pie V nomma Marc-Antoine Colonne général des galères, et Don Juan d'Autriche généralissime de toute l'armée. En envoyant sa bénédiction au général, il l'assura de la victoire ; il lui ordonna en même temps de se défaire de tous les soldats qui ne semblaient être animés que par l'espoir du pillage, ainsi que de toutes les personnes qui avaient des mœurs déréglées, de peur que leurs crimes n'attirassent la colère livine sur l'armée.

Les chrétiens s'étant embarqués, partirent de Corfou pour aller chercher les Turcs. Ils trouvèrent leur flotte à l'ancre dans le port de Lépante. La bataille qui se donna eut des suites trop importantes pour que nous ne la décrivions pas avec une certaine étendue. Le centre de l'armée chrétienne était commandé par Don Juan d'Autriche, qui avait sous lui Colonne et Vénéri. A l'aile droite était André Doria, et à la gauche Augustin Barbarigo. Pierre Justiniani, qui commandait les galères de Malte, et Paul Jourdain, étaient postés aux deux extrémités de cette ligne. Le marquis de Sainte-Croix, à la tête de soixante vaisseaux, formait un corps de réserve prêt à porter du secours aux endroits où l'ennemi paraîtrait avoir l'avantage. Jean de Cordoue, avec huit autres vaisseaux, était chargé d'aller à la découverte, afin de donner avis de tout ce qui se passerait. La flotte avait pour avant-garde six galères vénitiennes.

Peu de temps après le lever du soleil, les Turcs se rangèrent en bataille presque dans le même ordre que les chrétiens ; mais ils donnèrent à leur flotte la forme d'un croissant, conformément à un usage qui s'observe chez eux. Comme ils n'avaient point de corps de réserve, leur ligne avait beaucoup plus de largeur que celle des chrétiens, ce qui était un grand avantage. Hali était au

centre avec Pethauch ; Louchali et Siroch commandaient chacun une aile.

Don Juan d'Autriche donna le signal en élevant la bannière que le Pape lui avait envoyée, et sur laquelle était l'image de Jésus-Christ. Les officiers chrétiens ayant harangué leurs soldats en peu de mots, ceux-ci se mirent à genoux devant un Crucifix, et prièrent jusqu'à ce que les deux flottes se fussent approchées l'une de l'autre. On leur donna un second signal, et la bataille commença.

Les Turcs chargèrent l'armée chrétienne avec fureur. Tout semblait leur promettre la victoire. Le vent leur était favorable ; ils avaient l'avantage du nombre ; leur front avait aussi plus d'étendue que celui de leurs ennemis ; mais le vent changea tout à coup, et leur devint entièrement contraire. Comme il était très-fort, il portait le feu et la fumée de l'artillerie des chrétiens sur les infidèles, et leur ôtait presque l'usage de la vue. Après trois heures de combat, l'aile gauche des chrétiens, commandée par Barbarigo, coula à fond la galère que montait Siroch. Les Turcs, effrayés, et vigoureusement pressés par les Vénitiens, s'enfuirent vers la côte. Don Juan d'Autriche, que ce succès anima d'un nouveau courage, doubla son feu, tua Hali, se rendit maître de sa galère, en arracha le pavillon, et cria victoire. Ce ne fut plus qu'une boucherie au centre de l'armée turque. Louchali résistait toujours à Doria ; mais, à l'arrivée du marquis de Sainte-Croix, il prit la fuite avec trente galères. Les autres furent prises ou coulées à fond ¹. Cette victoire est une des plus complètes qui aient jamais été remportées sur les Turcs. La bataille se livra le 7 octobre 1571, et dura depuis six heures du matin jusqu'au soir. Les chrétiens, qui craignaient l'obscurité de la nuit et le gros temps, se retirèrent dans les ports voisins. Ils firent un butin immense, et mirent en liberté quinze mille captifs qui étaient sur les galères des infidèles ².

¹ Voyez l'*Histoire de Chypre*, par Gratiani.

² Les Turcs perdirent à la journée de Lépante trente mille hommes avec Hali leur général, plus de deux cents tant vaisseaux que galères, sans compter les quatre-vingt-dix qui échouèrent, ou qui furent brûlées ou coulées à fond. On

Cette défaite jeta les Turcs dans une grande consternation. La ville de Constantinople s'imaginait voir l'ennemi à ses portes. La frayeur porta plusieurs des habitants à donner leurs trésors en garde aux chrétiens. Les infidèles apprirent enfin qu'ils n'étaient point invincibles ; qu'il est un Dieu suprême qui donne des limites aux empires, dont la Providence règle toutes les révolutions ; que si ce Dieu punit ses enfants coupables, il leur fait aussi miséricorde lorsqu'ils reviennent à lui ; qu'il sait déconcerter les projets ambitieux de leurs ennemis, et les arrêter au milieu du cours de leur prospérité. Depuis ce temps-là, les Turcs se sont affaiblis par leur propre politique , et ils craignent aujourd'hui les mêmes chrétiens auxquels leur nom seul causait autrefois de la terreur ¹.

leur enleva trois cent soixante-douze pièces, tant de gros que de petits canons. Parmi les prisonniers qu'on leur fit, il y avait un grand nombre d'officiers de marque, entre autres les deux fils de Hali, qui étaient neveux de l'empereur.

¹ Les Turcs ont une origine commune avec les Scythes de la grande Tartarie. On ne doit donc pas suivre les auteurs qui les confondent avec les Turcomans d'Arménie et d'Assyrie, et avec les peuples du Turkestan. Ils sont sortis, selon le prince Cantemir, de cette partie de la grande Tartarie qui est au-dessus de la mer Caspienne, et d'où partirent ces essaims nombreux qui se répandirent dans la Sarmatie et la Scythie européenne.

Les Turcs étaient anciennement une nation fort puissante. Ils s'établirent dans la Scythie européenne (aujourd'hui la Moscovie), près du Wolga. Il est parlé d'eux, comme habitant ce pays, dans les historiens qui ont écrit depuis le règne de l'empereur Maurice. Voyez Constantin Porphyrogénète, *l. de Regendo imperio et de Legationibus*, et les autres auteurs de la Byzantine. Les Turcs se répandirent aussi en Asie au-dessus de la mer Caspienne, et ce fut peut-être de là que quelques tribus de ces peuples passèrent en Europe. Selon M. de Guignes, *Hist. génér. des Huns, des Turcs, etc.*, t. III, les Huns sortirent originairement de la partie orientale de la Tartarie qui confine à la Chine. Ce savant ajoute que leurs guerres fréquentes avec les Chinois, et les révolutions qui arrivèrent chez eux, leur firent abandonner leur patrie ; qu'ils s'avancèrent vers l'Occident ; que les uns s'établirent près du Wolga, et les autres vers la mer Caspienne ; qu'ils prirent ensuite le nom de *Turcs*.

Parmi les Turcs ou Tartares d'Asie, parut le fameux Gingiskan. (Le mot de Gingiskan signifie dans la langue du Mogol, *roi des rois*.) Ce prince, qui commandait aux Tartares oguziens vers l'an 1200, fit la conquête du Mogol et de la Perse. Sur les ruines du dernier empire, il en éleva un nouveau, qui comprenait tout le pays de l'Orient que connaissaient les Grecs. Ce conquérant étant mort en 1224, un de ses fils lui succéda dans la Perse, un autre dans le Mogol, et un troisième dans une partie de la Tartarie. Ses gouverneurs s'approprièrent le

Dès le commencement de cette expédition, Pie avait ordonné des jeûnes et des prières publiques. Comme un autre Moïse, il avait toujours eu les mains levées au ciel, afin d'attirer la béné-

reste de son empire, et se rendirent indépendants. C'est d'une autre branche de Tartares oguziens ou de Gingiskan que les Turcs descendent.

Soliman Shah, prince de la ville de Néra, située sur le bord de la mer Caspienne, et chef d'une tribu errante des mêmes Tartares, entreprit de marcher sur les traces de Gingiskan en 1211. Il passa le mont Caucase avec cinquante mille hommes d'élite, et s'avancant vers l'Asie, il se rendit maître d'un grand nombre de contrées : mais il se noya en 1219, en voulant passer l'Euphrate à cheval. On voit près d'Alep son tombeau, qui est encore en grande vénération chez les Turcs. Ses fils donnèrent souvent du secours aux sultans des Sarrasins, qui étaient alors maîtres des provinces orientales de l'empire des Grecs. Souvent aussi ils faisaient seuls la guerre aux empereurs de Constantinople, et portaient le ravage dans leur pays. Ce fut vers ce même temps qu'ils renoncèrent à l'idolâtrie, pour embrasser le mahométisme, qui était la religion des Sarrasins.

Othman, l'un des descendants de Soliman Shah, rendit de grands services à Aladin, sultan des Sarrasins d'Iconium ; mais ce dernier fut forcé par des divisions intestines d'abandonner ses états : il se retira auprès de l'empereur Michel Paléologue, qui le tint perpétuellement en prison. Othman profita de cette révolution pour s'assurer le pays d'Aladin, et jeta, vers l'an 1300, les fondements de l'empire des Turcs à Iconium ; il conquit ensuite la Bithynie. En 1326, il prit la ville de Pruse, où il fixa sa résidence. Depuis ce temps-là, la famille impériale des Turcs porte le nom d'*Othmans* ou d'*Ottoman*.

Tamerlan, fondateur d'un grand empire dans la Tartarie, prince qui possédait toutes les qualités guerrières, vint au secours de l'empereur de Constantinople qui était continuellement exposé aux incursions des Turcs. Il attaqua ces peuples, les vainquit, et prit Bajazet leur sultan, qu'il renferma dans une cage de fer. La bataille se donna auprès de Pruse, selon les Grecs ; mais il est certain qu'ils se trompent. Le prince Cantemir prouve que ce fut sur les bords de l'Euphrate.

Malgré cet échec, les Turcs continuèrent d'étendre leurs conquêtes sur les Sarrasins et les Grecs. Enfin, Mahomet II, leur empereur, prit Constantinople en 1453, et Trébizonde en 1456.

Les Perses appelaient *Turcs* les Scythes de Gingiskan, qui avaient conquis leur pays, et les Othmans dont nous venons de parler. Les derniers sont connus sous le nom de *Turcs* chez tous les peuples. Voyez sur leur origine l'*Histoire de l'empire othoman*, écrite en latin par Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, et traduite en français par M. de Joncquières, Paris, 1743. Cette histoire est tirée des monuments les plus authentiques, et elle s'accorde avec le récit de Chalcondyle, le seul historien grec auquel on doive ajouter foi sur ce qui concerne les Turcs.

Les Turcs, comme l'observe le prince Cantemir, avouent que les Tartares de Crimée descendent de la même tribu qu'eux par une autre branche ; et ils ont plusieurs fois déclaré que si la famille des Othmans venait à s'éteindre, celle de la Tartarie-Crimée lui succéderait à l'empire.

dition du Seigneur sur les armes des chrétiens. Il était à travailler avec les cardinaux, tandis que la bataille se donnait, mais il les quitta tout à coup, puis après avoir regardé le ciel quelques moments, il ferma la fenêtre qu'il avait ouverte, et dit : « Il ne s'agit plus de parler d'affaires ; nous ne devons plus penser qu'à rendre grâces à Dieu, pour la victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne ¹. » Le Saint, en reconnaissance de cette victoire, voulut que l'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre ; il inséra aussi les mots de « Secours des chrétiens » dans les litanies de la très-sainte Vierge. Il décerna un triomphe à Don Juan d'Autriche, et récompensa tous les officiers chrétiens avec beaucoup de libéralité.

L'année suivante, il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèles ; mais il mourut de la pierre, le 1^{er} mai 1572. Il était âgé de soixante-huit ans, trois mois et quinze jours. Il fut béatifié par Clément X, en 1672, et canonisé par Clément XI, en 1712. Son corps est dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

(GODESCARD.)

De tous ceux qui l'entouraient, dit Rohrbacher, ce grand Pape aimait particulièrement ceux qui lui faisaient remarquer ses moindres fautes. Un jour qu'on lui recommandait quelqu'un de sa maison : « Il est bon, répondit-il, mais il ne me contredit jamais. » Prions Dieu qu'il nous fasse la grâce d'aimer ainsi ceux qui nous reprennent de nos défauts.

On lit encore dans la vie de ce saint Pape : « Un pauvre garçon, au service d'un gentilhomme milanais, suivant un jour son maître à cheval, rencontra près de Toncino un moine harassé de fatigue, qui portait un sac sur ses épaules par un temps d'excessive chaleur. Il en eut compassion, et offrit au religieux la croupe de son cheval. Celui-ci accepta seulement d'y déposer son fardeau, et ils cheminèrent côte à côte jusqu'à une rivière, où le pauvre garçon voulut absolument, pour achever sa charité, payer le pas-

¹ Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique, et il est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du Saint. Voyez Benoît XIV, de *Beat. et canonis. Sanctor.*, t. I, p. 524.

sage au batelier, et ne restituer le sac qu'au lieu même de sa destination. Bien des années s'étaient écoulées, lorsque ce bon serviteur, à sa grande surprise, se vit appelé à Rome, pour occuper un office honorable dans le palais pontifical : le moine inconnu était devenu le Pape Pie V¹. »

Mais au moins la ville de Rome se montrait-elle digne d'un tel Pontife ? Voici ce qu'en dit un témoin oculaire, venu du fond de l'Allemagne pour s'en assurer. C'est un seigneur allemand, écrivant de Rome, le 9 avril 1566, à un prince de la même nation.

« J'ai souvent entendu dire, je l'avoue, et j'ai lu dans les écrits des ennemis de Jésus-Christ et de son corps mystique, qui est la sainte Église, des particularités très-mauvaises et dont on ne peut parler sans horreur, sur la ville de Rome. J'en étais venu au point de croire que la piété, la religion et toute honnêteté en étaient bannies, pendant que l'impiété, l'impudicité et les autres vices de tout genre y marchaient impunément tête levée. J'ai donc souvent demandé à Dieu, que, soutenu par sa grâce, il me fût permis d'aller moi-même visiter ces lieux, pour reconnaître la vérité, et juger si les choses étaient ou non telles qu'on le disait. Celui qui est toujours près de ceux qui l'invoquent a bien voulu exaucer ma prière, et il m'a offert cette occasion si favorable de tout voir par moi-même. Combien les choses sont différentes dans la réalité, de ce qu'elles sont dans la bouche des impies qui ne cessent de vociférer la calomnie ! Je m'en suis assuré, illustre prince. Certes si je ne savais que la modération plaît à Votre Altesse, je dirais que c'est de cette espèce d'hommes que le Prophète Isaïe a parlé lorsqu'au chapitre xxviii, il dit : Nous avons placé notre espérance dans le mensonge, et nous avons été protégés par lui.

« En effet, pour rendre hommage à la vérité, et pourquoi dissimuler ce que les murs, les carrefours, les maisons, les temples de cette auguste cité, témoins de ce que je dis, crient si haut ? je dois déclarer que, depuis le premier moment de mon séjour à Rome, je vois, non sans étonnement et sans admiration, tous les

¹ De Falloux, t. II, p. 180.

fidèles de l'un et de l'autre sexe merveilleusement adonnés aux exercices de la piété. Pendant tout le temps du dernier carême, l'observation du jeûne était si exacte, la prière de ceux qui s'approchaient de l'autel si fervente, le zèle religieux qui porte à visiter successivement les différentes églises de la ville, si ardent ; la multitude de ceux qui confessaient aux prêtres leurs péchés, les ceux qui en étaient vivement contrits et qui satisfaisaient à la justice divine, si grande, que l'on ne pouvait rien voir au-dessus. Mais c'est surtout dans cette semaine qu'à juste titre nous nommons sainte, parce qu'on y remet sous nos yeux la Passion de Jésus-Christ, que tous, avec un soin plus grand encore qu'auparavant, se livrèrent aux pratiques pieuses qui ont l'efficacité de modérer nos désirs et de détourner notre esprit de toute sollicitude pour les choses terrestres. Non, je n'ai pas d'expressions pour vous peindre ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dire des exercices si multipliés de pénitence et de piété auxquels on s'y livrait. Le sommeil pris sur la dure, les mortifications corporelles, les veilles, les prières, les jeûnes observés avec la plus rigoureuse exactitude ; enfin, pour me servir des paroles d'un saint Père, tous les saints artifices de la pénitence étaient mis en œuvre pour y trouver les biens de l'âme... Oui, la ville de Rome m'a paru, pendant toute cette semaine, tellement étrangère à toutes les affaires du siècle, tellement absorbée dans la contemplation de Jésus-Christ s'immolant sur la Croix comme prêtre et victime, que je ne puis me garantir d'une juste indignation contre ceux qui ne rougissent pas de défigurer ainsi la ville de Rome, ni m'empêcher de détester au fond du cœur leur impiété...

« Mais quand le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, le jeudi saint, jour de la dernière Cène, se montra au public, Dieu immortel ! quelle majesté dans sa démarche et dans sa contenance !... À ses côtés se tenaient ceux des cardinaux dont la piété et la science sont les plus estimées... Sur l'immense place qui se déploie devant la basilique de Saint-Pierre, se pressait la multitude la plus variée, accourue de toutes les régions du monde chrétien. Là, dans une attitude suppliante et respectueuse, elle ne lève les yeux que pour vénérer celui en qui une inébranlable foi lui

montre le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Pénétrée de crainte et d'émotion, elle écoute la sentence d'excommunication que lisent en latin et en italien, d'une voix assez haute pour être entendue de tous les assistants, deux cardinaux spécialement désignés, entre lesquels se trouve le Souverain Pontife. A cette terrible sentence succède, comme l'éclat du tonnerre, le bruit du canon des forts, des palais et du château Saint-Ange. En vérité, illustre prince, je me crus à ce grand jour du Seigneur, jour de colère et de désastre, qui ébranlera le ciel et la terre, et auquel le Seigneur, accompagné de ses Anges, viendra dans sa majesté pour juger le monde, tandis que les hommes de tous les pays et de tous les âges, réunis devant sa face, attendront la récompense ou le châtiment.

« Le même jour, au soir, je vis une longue file de pénitents marchant avec ordre, lesquels, dans la contrition de leurs péchés, dans la profonde douleur d'avoir eux-mêmes causé la Passion, le crucifiement et la mort de Jésus-Christ, d'être eux-mêmes la verge qui déchira son corps et le crime qui lui arracha la vie, se déchirèrent les épaules par tant de coups et d'une manière si lamentable, que le sang en coulait jusqu'à terre. Ces associations de flagellants sont fort nombreuses. Lorsqu'elles furent arrivées à la basilique de Saint-Pierre, on leur offrit à contempler la Lance dont Longin perça le côté du Sauveur, et le Voile qui reproduit les traits sacrés du visage de Jésus. J'aurais cent langues et cent bouches, que je ne pourrais redire les sanglots, les cris, les prières que poussèrent à haute voix, en se prosternant, tant les flagellants eux-mêmes que la foule immense qui était accourue en les accompagnant. Je ne me tairai pas cependant, et tant que je vivrai, à la honte de Satan et à la confusion de tous ses ministres, j'attesterai de vive voix et par écrit, publiquement et à la face du monde entier, que j'y ai vu dans ce temps les œuvres les plus éclatantes de la piété et de la pénitence¹. » (ROHRBACHER.)

¹ *Apud Bzovium*, 1566, p. 84 et 263.

SAINT MAXIME,
ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Maxime, successeur de saint Macaire sur le siège de Jérusalem en 311, fut condamné aux mines sous l'empire de Maximin, après avoir perdu l'œil droit et le jarret pour la défense de la foi. Il parut avec éclat au concile de Nicée en 325, et à celui de Tyr en 335. Les ariens dominaient dans cette dernière assemblée. Saint Paphnuce, voyant qu'ils étaient les plus puissants, prit saint Maxime par la main en lui disant :

« Puisque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous de mes souffrances pour Jésus-Christ, et que j'ai perdu, comme vous, un de ces yeux corporels pour jouir plus abondamment de la lumière divine, je ne saurais vous voir assis dans une assemblée de méchants, ni vous voir tenir de rang entre les ouvriers de l'iniquité. »

Il le fit sortir, et l'instruisit de toutes les intrigues des ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, deux ans après, un concile à Jérusalem, où saint Athanase fut reçu à la communion de l'Église. Les ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposèrent Maxime. Ce saint évêque termina sa carrière en 350.

SAINT JOVINIEN,
LECTEUR ET MARTYR.

Saint Jovinien fut envoyé en France par le saint Pape Sixte II en l'an 238. Il accompagnait, comme lecteur, saint Pérégrin ou Pèlerin, premier évêque d'Auxerre, qu'il seconda ardemment dans son apostolat. Il fut le premier lecteur de l'Eglise d'Auxerre, travaillant avec ardeur à propager la bonne nouvelle et à fonder la foi. Mais la persécution s'étendit bientôt dans les Gaules. Jovinien vit le martyre de son saint évêque, qui eut la tête tranchée. Lui-même souffrit divers tourments pour le nom de Jésus-Christ, et gagna enfin la couronne.

Il est nommé en ce jour comme Martyr dans le Martyrologe romain.

SAINT GRAT,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Saint Grat (Gratus), élevé sur le siège de Carthage, florissait dans la première moitié du iv^e siècle. Il assista en 347 au célèbre concile de Sardique, où se réunirent trois cents évêques, dont trente-quatre des Gaules. Il s'agissait encore là des ariens. On les appelait alors les eusébiens, à cause d'Eusèbe de Nicomédie qui était un de leurs chefs. Saint Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaza, Grat de Carthage, Vérissime de Lyon, la majorité des prélats gaulois, condamnaient l'arianisme, condamne aussi par le célèbre Osius de Cordoue, qui présidait très-dignement ce concile, où les ariens furent excommuniés de nouveau.

Deux ans après, en 349, Gratus convoqua un autre concile où il appela tous les évêques de l'Afrique. Il désirait réunir à l'Eglise orthodoxe les donatistes, sectaires furieux qui amenaient par la violence, et par les tortures, ceux qui résistaient à leur doctrine. Mais par une grâce de Dieu, un grand nombre de ces déserteurs de l'Eglise demandaient à y rentrer. Ce concile parvint à atténuer, puis bientôt à éteindre cette secte. On y avait fait treize canons de discipline, qui sont parvenus jusqu'à nous. Gratus se rendit à la cour de l'empereur Constant, qui leur donna force de loi dans l'empire.

Ce sage évêque ne survécut pas longtemps à son pieux triomphe. car on assigne sa fin à l'an 350.

SAINT EULOGÉ,

ÉVÊQUE D'ÉDESSE,

ET SAINT PROTOGÈNE,

ÉVÊQUE DE CARRES.

L'empereur Valens, prince arien, ayant allumé par tout l'empire d'Orient une sanglante persécution contre l'Eglise catholique. voulut mettre un évêque de sa secte à Edesse, en Mésopotamie. à la place de saint Barsès qu'il en avait exilé. Mais tout le peuple. plutôt que de se joindre à ce faux pasteur, aima mieux sortir de la ville et s'assembler dans les champs. C'est ce que Valens lui-

même eut le chagrin de voir de ses propres yeux. Il en fut tellement irrité, que s'emportant contre Modeste, qui était préfet du prétoire d'Orient, il le frappa de la main, parce qu'il n'avait pas eu soin d'empêcher ces assemblées. Il lui ordonna de ramasser promptement les soldats qu'il avait sous sa charge, pour dissiper cette multitude et la contenir dans la ville sous l'évêque qu'il y avait établi. Modeste, quoique arien, fit secrètement avertir les catholiques de ne se point assembler le lendemain au lieu où ils avaient coutume de faire leurs prières, parce qu'il avait ordre de l'empereur de punir ceux qui s'y trouveraient. Il espérait par cette menace empêcher l'assemblée et apaiser l'empereur. Mais ces avis ne firent qu'exciter encore davantage les fidèles d'Édesse à s'assembler ; et dès le grand matin, ils se rendirent avec plus de diligence qu'à l'ordinaire au lieu accoutumé, qui se trouva plus rempli même que les autres fois. Le préfet Modeste l'ayant appris, se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avait à prendre. Il marcha néanmoins vers le lieu de l'assemblée, accompagné des troupes de la garnison, des milices et des soldats, dont on se servait pour envoyer lever les tributs, affectant de faire avec cette grande suite un bruit extraordinaire pour épouvanter le peuple. En passant par la place publique de la ville, il vit une pauvre femme qui sortait brusquement de sa maison sans même fermer la porte, portant un enfant dans ses bras, et laissant traîner son manteau négligemment au lieu de se couvrir à la manière du pays. Elle coupa la file des soldats qui marchaient devant le préfet, et passa avec un extrême empressement. Il la fit arrêter, et lui demanda où elle allait si vite : « Je me presse, dit-elle, pour ne trouver au lieu où les catholiques sont assemblés. — Vous êtes donc la seule, dit Modeste, qui ne sachiez pas que le préfet y marche avec ses troupes, et qu'il fera mourir tous ceux qui s'y rencontreront ? — Oui, répondit-elle, je l'ai ouï dire, et c'est pour cela même que je me presse, craignant de manquer l'occasion de souffrir le martyre. — Mais pourquoi, dit le préfet, portez-vous cet enfant avec vous ? — C'est, dit-elle, afin qu'il meure avec les autres, et qu'il ait part à la même gloire. » Modeste, étonné du courage de cette femme, et jugeant des autres par elle, retourna au palais ;

il en entretint l'empereur, et lui persuada d'abandonner une entreprise dont le succès ne pouvait être que honteux et mauvais.

L'empereur, sur cette remontrance, résolut d'épargner la multitude ; mais il donna ordre au préfet de faire venir les prêtres, les diacres, et les principaux d'entre le peuple, de leur persuader de communiquer avec l'évêque arien, de les chasser de la ville s'ils le refusaient, et de les reléguer aux extrémités de l'empire. Modeste les ayant tous assemblés, essaya de les porter par la persuasion à faire ce que souhaitait l'empereur, disant qu'il fallait être insensé pour vouloir résister à un si grand prince. Voyant que tous demeuraient dans le silence, il s'adressa au prêtre Euloge, qui était leur chef, et lui demanda pourquoi il ne répondait point. « Je ne me croyais pas obligé, dit Euloge, de parler lorsqu'on ne m'interroge point. Si vous vous adressiez à moi en particulier, je pourrais vous dire ma pensée. — Eh bien, reprit le préfet, je vous dis de communiquer avec l'empereur. » Euloge, qui était un vieillard de grand sens, et fort grave, lui répondit plaisamment : « Est-ce que l'empereur a reçu le sacerdoce avec l'empire ? » Modeste, piqué de cette réponse, reprit : « Ce n'est pas ce que je vous dis, impertinent ; je vous déclare seulement qu'il faut communiquer avec ceux avec lesquels l'empereur communique. — Nous avons un pasteur, dit Euloge, voulant parler de saint Barsès, et nous suivons ses ordres. » Le préfet, jugeant par cette réponse de la disposition de tous les autres, les fit arrêter et les relégua en Thrace, au nombre de quatre-vingts. Les honneurs extraordinaires qu'ils reçurent sur les chemins durant leur voyage, excitèrent la jalousie de leurs ennemis. Car les villes et les bourgades sortaient au-devant d'eux pour venir les féliciter sur leur victoire. L'empereur Valens l'ayant appris, fit séparer ces illustres Confesseurs deux à deux, donnant ordre qu'on ne laissât point ensemble ceux qui étaient parents, afin d'augmenter encore la peine de leur bannissement. Les uns furent commandés pour continuer de marcher en Thrace, d'autres furent envoyés aux extrémités de l'Arabie, et d'autres dispersés dans les petites villes de la Thébaïde.

Euloge, qui était le premier du clergé de la ville d'Edesse, et

Protogène, celui d'après lui, furent relégués à Antinoüs, sur les confins de la haute Égypte et de la basse Thébaidé. Ces deux saints Prêtres avaient vécu longtemps dans les exercices de la vie monastique avant de passer au ministère de l'Église, et avaient fait de grands progrès dans la vertu. Ils trouvèrent que l'évêque d'Antinoüs était catholique, et ils assistèrent à ses assemblées. Mais voyant qu'elles étaient peu nombreuses et que la plupart des habitants étaient encore païens, ils eurent compassion de leur infidélité et s'appliquèrent à les convertir. Euloge se renferma dans une cellule où il passait les jours et les nuits en prières. Protogène, qui avait été instruit dans les lettres et les sciences, et qui était fort exercé à écrire en notes, c'est-à-dire, par chiffres et par abréviations, ayant trouvé un lieu commode, y établit une école, où il montrait aux enfants cette manière d'écrire. Il les instruisait en même temps dans la piété, leur faisant apprendre les psaumes de David et les passages du Nouveau Testament qui leur convenaient le plus. Un de ces enfants étant un jour tombé malade, Protogène l'alla voir, le prit par la main et le guérit par sa prière. Les parents des autres enfants ayant appris cette merveille, le menaient aussi chez eux et le priaient de secourir leurs malades. Mais il leur faisait entendre qu'il ne pouvait se résoudre à offrir sa prière à Dieu pour ce sujet, si ces malades ne recevaient le Baptême auparavant, et le désir de la guérison les y faisait consentir. De sorte que plusieurs recevaient tout à la fois la santé de l'âme avec celle du corps, par le double effet d'une même grâce qui purifiait leur premier motif. Si quelqu'un se convertissait en santé, Protogène le menait à Euloge et le priait de lui administrer le Baptême. Celui-ci souffrait avec peine que l'on interrompît sa prière ; mais Protogène lui représentait que rien n'est préférable au salut éternel de ceux que Dieu tire de l'erreur et qui ont besoin de secours. Tout le monde s'étonnait de voir qu'un homme qui savait si bien instruire, et qui faisait de tels miracles, cédât à un autre l'honneur de conférer le Baptême et le rang de la préférence encore en tout autre chose. Chacun conjecturait de là que la vertu d'Euloge devait être encore plus éminente que la sienne. Mais il paraît que Protogène avait

pour lui cette déférence, parce qu'il était son ancien dans la prêtrise. Nous pourrions supposer même que saint Eulogé avait déjà reçu l'ordination épiscopale par honneur, sans assignation de siège et sans diocèse, si nous en voulions croire Sozomène, qui prétend que lui et saint Barsès, aussi bien qu'un autre Solitaire du pays, nommé Lazare, avaient été sacrés évêque de la sorte. et seulement par récompense pour leur vertu. Ce qui ne peut être que suspect, n'ayant point été remarqué par Théodoret, qui était beaucoup mieux informé que Sozomène de tout ce qui regardait la Syrie et la Mésopotamie.

Les deux Saints, faisant ainsi tourner leur exil à la gloire de Dieu et à l'avantage de ceux parmi lesquels ils se trouvaient relégués, demeurèrent en ce lieu jusqu'à la mort de l'empereur Valens, qui mit fin à la persécution l'an 379. Gratien, son neveu, envoya des ordres qui furent ensuite renouvelés par Théodose, qu'il éleva à l'empire pour le rétablissement de tous ceux qui avaient été bannis pour la foi catholique. Eulogé et Protogène retournèrent en Mésopotamie comblés de bénédictions et des actions de grâces de ceux d'Antinoüs, mais en même temps poursuivis par leurs larmes et leurs regrets. Surtout l'évêque du lieu marqua par ses plaintes, combien il était sensible à la perte qu'il faisait de ces deux excellents ouvriers, qui avaient travaillé avec tant de succès à déraciner l'idolâtrie dans la ville et son diocèse, et à y planter la foi de Jésus-Christ. Plusieurs évêques étaient morts en exil, et entre les autres saint Barsès, qu'on avait transporté de Phénicie en Thébaïde. Saint Eusèbe de Samosate rétabli sur son siège, porta sa sollicitude sur toutes les Églises de Syrie et de Mésopotamie, que la persécution avait dépourvues de pasteurs ; et entre plusieurs évêques qu'il ordonna ou qu'il fit ordonner par ses confrères dans les lieux qui vquaient, il établit saint Eulogé à Édesse. Saint Protogène travailla sous ce nouvel évêque pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce qu'il fût lui-même placé sur le siège épiscopal de la ville de Carres, dans la même province, où il y avait encore un grand nombre de païens, au lieu que tout était chrétien dans Édesse depuis fort longtemps. Saint Eulogé l'ordonna évêque après la mort de Vite, avec lequel il avait assisté

au concile œcuménique de Constantinople l'an 381. On ne sait ni le temps que vécurent nos deux Saints, ni le détail de leurs actions depuis leur épiscopat. Le Martyrologe romain fait mention de l'un et de l'autre : de saint Euloge le 5 mai, et de saint Protogène le jour suivant.

SAINTE AVOYE ou AURÉE.

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Aurée, appelée vulgairement sainte Avoye, était proche parente et compagne de sainte Ursule. Elle naquit en Ecosse, vers le commencement du III^e siècle. Son père, qui se nommait Quintien, était du nombre de ces rois que les Romains toléraient dans les pays qu'ils avaient conquis, et qui dépendaient absolument de leur empire. Ils étaient païens, fortement attachés au culte des faux dieux, et ils persécutaient cruellement les fidèles. Mais la mère de sainte Avoye, qui se nommait Gerasime, était chrétienne. Elle eut la gloire de convertir son mari, qui mourut en reconnaissant Jésus-Christ.

Gerasime avait un grand nombre d'enfants, dont sainte Avoye était la dernière. Elle les éleva tous dans l'amour de la vertu. Lorsque la jeune Avoye eut atteint l'âge de quinze ans, sa beauté inspira de l'amour à un jeune homme qui la rechercha en mariage. Mais elle s'était déjà consacrée à Dieu ; elle rejeta cette proposition avec dédain, et pria Dieu de lui retirer le funeste don de la beauté, qui ne servait qu'à la faire regarder des hommes. Elle y travailla elle-même en pratiquant toutes les rigueurs d'une longue pénitence. Cette conduite lui valut de grandes grâces de la part de Dieu.

La reine Gerasime étant demeurée veuve, passa en Irlande avec ses enfants, pour assister aux noces de sainte Ursule, qui était sa nièce. Elles furent reçues dans ce pays avec une grande joie. Ursule fit bientôt part à ses parents du dessein où elle était d'éviter le mariage qu'on voulait lui faire contracter, et sainte Avoye la suivit dans l'exil qu'elle s'imposait pour conserver sa virginité. Un grand nombre d'autres Saintes les accompagnèrent. On lira

dans l'histoire de sainte Ursule et de ses compagnes comment elles trouvèrent le martyr à Cologne.

Sainte Avoye tomba entre les mains d'un barbare qui employa toutes les ressources de la séduction et de la violence pour l'engager à oublier les devoirs des vierges saintes. Avoye demeura toujours inébranlable. Étant parvenue à s'échapper des mains de son geôlier, elle vécut quelque temps dans une solitude des environs de Boulogne ; et bientôt, dans une nouvelle irruption de barbares, elle reçut glorieusement les palmes du martyr, au milieu de supplices inouïs qu'elle endura avec un courage inébranlable, sans cesser de célébrer les louanges de Jésus-Christ.

Sainte Avoye avait dans Paris une église célèbre, et elle recevait un grand culte dans divers autres pays.

SAINT HILAIRE,

EVÊQUE D'ARLES.

Saint Hilaire, parent de saint Honorat d'Arles, naquit dans les Gaules, vers l'an 401. Sa famille était fort distinguée selon le monde. Il fut élevé d'une manière conforme à son illustre naissance. On lui donna des maîtres habiles pour l'instruire dans la connaissance des beaux-arts. Il fit de grands progrès dans les différentes branches de la littérature, surtout dans la philosophie et l'éloquence. Mais nous apprenons de lui-même le peu d'estime que l'on doit avoir pour tous ces avantages, lorsqu'ils sont séparés des biens de la foi. « Nous sommes, dit-il, tous égaux en Jésus-Christ. Le plus haut degré de noblesse est d'être compté parmi les serviteurs de Dieu. Des parents illustres, et les qualités de l'esprit, ne nous élèveront au-dessus des autres qu'à proportion que nous nous mépriserons nous-mêmes. » Au reste, saint Hilaire ne se conduisit pas toujours d'après ces maximes ; il y eut un temps où il aima le monde, et en chercha les honneurs. Saint Honorat son parent, fut l'instrument dont Dieu se servit pour lui ouvrir les yeux sur le danger que courait son salut.

Honorat, après avoir abandonné sa patrie, s'était retiré dans l'île de Lérins, et y avait fondé un grand monastère. Son éloignement du monde n'avait rien pris sur ses tendres sentiments

pour Hilaire ; il crut même ne pouvoir lui donner de plus solides preuves de son amitié, qu'en essayant de le gagner entièrement à Dieu. Il partit donc de Lérins pour aller trouver Hilaire. Persuadé que les réflexions qui l'avaient détaché du monde produiraient le même effet sur le cœur de son ami, il les lui suggéra de la manière la plus touchante et la plus pathétique. « Que de larmes, dit saint Hilaire, ne répandit pas ce vertueux ami pour amollir la dureté de mon cœur ! Combien de fois ne m'embrassait-il pas avec tendresse, afin d'obtenir de moi que je pensasse sérieusement au salut de mon âme ! Je restai cependant insensible ; rien ne fut capable de m'ébranler. »

Honorat voyant que tous ses efforts étaient inutiles, résolut d'avoir recours à la prière. « Eh bien ! dit-il en s'adressant à Hilaire, j'obtiendrai de Dieu ce que vous ne voulez pas m'accorder. » Il prit ensuite congé de lui, et se retira. Cependant Hilaire réfléchit sur ce qui venait de se passer, et ses réflexions occasionnèrent un rude combat dans son âme. Voici comment il le dépeint lui-même : « D'un côté, il me semblait que le Seigneur m'appelait à lui ; de l'autre, le monde me retenait en m'offrant ses plaisirs et ses charmes séduisants. Ma volonté flottante et indécise m'empêchait de prendre aucun parti. Enfin Jésus-Christ triompha en moi. Trois jours après qu'Honorat m'eut quitté, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjuguait mon âme rebelle. » Hilaire ne balança plus, il se rendit auprès d'Honorat. Autant il avait été orgueilleux et indocile, autant il devint humble et soumis.

Depuis ce moment, il parut un homme tout nouveau. On remarqua en lui ce changement merveilleux que le Saint-Esprit produit dans une âme sincèrement convertie. Toute sa conduite extérieure portait l'empreinte de l'humilité, de la douceur, de la mortification et de la charité. Il avait mis la main à la charrue pour ne plus regarder en arrière, et le monde qu'il avait quitté n'excitait plus en lui un seul désir. Brûlant de zèle pour la perfection, il vendit tous ses biens à son frère, et distribua les fonds qui lui en revinrent, tant aux pauvres qu'aux monastères indigents. Lorsqu'il se fut entièrement affranchi de tous les liens qui

pouvaient l'attacher au monde, il quitta sa patrie afin d'aller s'enfermer dans l'abbaye de Lérins¹. Il y parut, dès son entrée, digne de vivre dans la compagnie des Saints. En effet, il y montra tant de zèle et de ferveur pour l'accomplissement de ses devoirs, qu'il devint en peu de temps le modèle de ceux parmi lesquels il était venu étudier les maximes de la perfection monastique. Il se distinguait surtout par son amour pour la prière et la mortification. Sans cesse il veillait sur lui-même, afin d'éviter jusqu'aux plus petites fautes. Il travaillait aussi tous les jours à se corriger de ces imperfections qui sont une suite de la fragilité humaine. Ce fut ainsi qu'il se prépara à recevoir le don des larmes.

Saint Honorat ayant été élu évêque d'Arles en 426, Hilaire le suivit dans cette ville ; mais il ne fut pas longtemps sans regretter sa solitude ; il revint donc à Lérins. Tous les habitants de l'île le reçurent avec de grands témoignages de joie. Le Saint de son côté fut charmé de se revoir parmi eux. Au reste, cette joie ne fut pas de longue durée ; Dieu, qui avait d'autres desseins sur son serviteur, ne permit point que ses vertus restassent cachées dans la retraite. Saint Honorat le pria de se rendre auprès de lui, et de ne lui pas refuser le secours de ses exemples et de ses conseils. Comme ses prières ne produisaient aucun effet, il alla lui-même le chercher à Lérins, et l'obligea de le suivre.

Après la mort de ce saint évêque, qui arriva vers l'an 429, Hilaire ressentit une vive douleur de se voir séparé d'un ami qu'il aimait si tendrement. Il se consola toutefois, en pensant qu'il n'avait quitté cette vie que pour jouir pleinement de la liberté des enfants de Dieu. Son premier soin fut de prendre la route de Lérins ; mais les habitants d'Arles n'eurent pas plus tôt été informés de son départ, qu'ils résolurent de le faire arrêter sur la route. Quelques-uns d'entre eux s'étant détachés, l'atteignirent et le ramenèrent dans la ville. On l'élut évêque d'une voix unanime, et l'on procéda à la cérémonie de son sacre, quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans.

¹ On croit qu'il ne reçut le Baptême qu'après sa retraite.

La dignité de l'épiscopat ne fit que donner un nouveau lustre aux vertus de saint Hilaire. Il s'humiliait intérieurement à proportion de ce qu'il était élevé au-dessus des autres. Ses besoins étaient renfermés dans des bornes fort étroites, et jamais il ne se permettait que ce qui est absolument nécessaire. Hiver et été, il portait le même habit. A la méditation de l'Écriture-Sainte, il joignait la prière, le jeûne et les veilles. En même temps qu'il s'appliquait à la sanctification de son âme, il tâchait aussi de procurer le salut de son troupeau, en le nourrissant assidûment du pain de la parole divine. Il avait des heures réglées pour le travail des mains, et le but qu'il se proposait en cela était de gagner quelque chose qui pût lui servir à augmenter ses aumônes. Toujours il choisissait un genre de travail compatible avec la prière. Il ne voyageait jamais qu'à pied. A force de vaincre la nature, il avait acquis une si parfaite tranquillité d'âme, qu'il n'était jamais troublé par la moindre impatience.

Le talent que saint Hilaire avait pour la prédication était singulièrement remarquable. Lorsqu'il parlait aux savants du monde, il s'exprimait avec cette grâce, cette élégance et ce ton de noblesse qui caractérisent les grands orateurs; mais s'il avait à instruire des gens sans lettres, il changeait sa manière et proportionnait ses discours à la capacité des plus ignorants. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que dans les instructions les plus familières, il savait allier un style simple et naïf avec la majesté de l'Évangile. Il prêchait la vérité sans déguisement, et sans jamais flatter les grands. Nous en citerons un exemple. Il avait souvent averti en particulier un juge de la province, qui administrait la justice avec une criminelle partialité. Ses avertissements n'avaient produit aucun effet. Un jour qu'il prêchait, le magistrat, suivi de ses officiers, entra dans l'église; à peine l'eut-il aperçu, qu'il interrompit son discours. Son auditoire paraissant étonné, il dit qu'un homme qui avait si souvent négligé les avis qu'on lui avait donnés pour le salut de son âme, ne méritait pas d'être nourri de la parole divine avec le peuple fidèle. Le juge, frappé de cette réflexion, rougit, et rentra en lui-même. Le Saint reprit ensuite le fil de son discours. Ayant remarqué

un autre jour que plusieurs personnes sortaient de l'église après la lecture de l'Evangile, et précisément dans le moment où il allait prêcher, il les fit revenir en leur disant : « Il ne vous sera pas facile de sortir des cachots ténébreux de l'enfer, si vous avez le malheur d'y tomber. »

L'amour que le saint évêque avait pour les pauvres ne connaissait point de bornes ; et ce n'était qu'afin d'être en état de leur procurer des secours plus abondants, qu'il vivait lui-même dans une extrême pauvreté. Il vendit, pour racheter les captifs, jusqu'aux vases sacrés de l'église, et se servit, dans la célébration des divins Mystères, de calices et de patènes de verre. Sa sensibilité pour les nécessités des corps doit faire juger de la compassion qu'il avait pour les misères des âmes. Il supportait les faibles avec tendresse, sans cependant favoriser le désordre des passions. Lorsqu'il mettait quelqu'un en pénitence, il fondait lui-même en larmes, ce qui inspirait de la ferveur au coupable ; il tâchait aussi par ses soupirs et ses prières de lui obtenir de Dieu la grâce d'une vive componction. Son zèle s'étendait à toute la province : il en visitait les évêques, afin de les exhorter à retracer en eux l'image de Jésus-Christ, le Prince des pasteurs. Il fonda plusieurs monastères, et y fit observer la plus parfaite régularité. Il se fortifiait dans la pratique de toutes les vertus épiscopales, par les exemples de saint Germain d'Auxerre, avec lequel il était lié d'une amitié fort étroite, qu'il appelait son père, et qu'il respectait comme un apôtre.

Durant son épiscopat, il se tint plusieurs conciles auxquels il présida¹. Il n'y en eut aucun dans lequel il ne soutint la haute idée que l'on avait conçue de lui. Ce fut principalement à son zèle et à sa prudence que l'on doit les canons de discipline qui furent faits dans tous ces conciles.

La fermeté de saint Hilaire lui fit des ennemis. Quelques-uns d'entre eux ayant mal interprété ses actions, donnèrent de lui une idée désavantageuse au Pape saint Léon. Il faut toutefois

¹ Tels furent le concile de Riez en 439, le premier d'Orange en 441, celui de Vaison en 442, et probablement le second d'Arles en 443.

convenir que le zèle de l'évêque d'Arles n'avait point été assez mesuré en certaines circonstances; mais ceci ne venait point de la passion : le Saint s'était trompé de bonne foi, et tout l'ensemble de sa conduite ne permet pas de porter de lui un autre jugement. Ainsi la contestation qui s'éleva entre saint Léon et saint Hilaire ne servit qu'à faire éclater le zèle du premier, et la patience du second. Mais il faut remonter à l'origine de cette contestation.

L'évêque Chélidoine avait été déposé par saint Hilaire. Les motifs de sa déposition étaient : 1° qu'il avait épousé une veuve avant son sacre; 2° qu'il avait, comme magistrat, condamné quelques personnes à mort. On inférait de là qu'il n'avait pu recevoir les saints Ordres, les canons déclarant irréguliers ceux qui se trouvaient dans le même cas. Chélidoine appela à Rome de la sentence rendue contre lui, dans l'espérance qu'il viendrait à bout de se justifier. Saint Léon reçut son appel.

Saint Hilaire, instruit que son suffragant était allé à Rome, l'y suivit. Il fit le voyage à pied, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Le Pape tint un concile pour juger l'affaire dont il s'agissait, et l'évêque d'Arles prit séance parmi ceux qui le composaient. Comme il ne se mit point en devoir de prouver que Chélidoine était irrégulier, il donna par son silence lieu de croire qu'on lui en avait imposé sur le fait dont il était question. Il prétendit toutefois que la cause de l'évêque devait être jugée sur les lieux par des commissaires que le Pape nommerait; en quoi il pensait comme quelques évêques d'Afrique. On n'eut point égard à ses raisons, le contraire ayant souvent été pratiqué quand les parties appelaient à Rome. Saint Léon prononça donc que Chélidoine n'avait point encouru l'irrégularité dont on l'avait chargé. Au reste, on convint que la manière de juger les appels n'est qu'un point de discipline qui peut varier selon les lieux et les circonstances.

Saint Hilaire se trouva engagé dans une autre affaire qui souffrit aussi beaucoup de difficultés. Projecte, évêque de sa province, étant malade, Hilaire ordonna promptement celui qu'il destinait à lui succéder. Le malade guérit, et il se trouva que le même siège avait deux évêques. Saint Hilaire se déclara pour celui

qu'il avait sacré, peut-être parce que Projecte n'était plus en état d'exercer ses fonctions. L'auteur de la vie du Saint n'éclaircit point ce fait ; mais il y a tout lieu de penser que le métropolitain avait de bonnes intentions. Au reste, la discipline de l'Église sur ces sortes de matières n'avait point encore été aussi positivement fixée par les canons, qu'elle l'a été depuis. Saint Hilaire s'imagina donc qu'il n'outre-passait point les devoirs qu'il avait comme métropolitain ; mais saint Léon, attaché aux vraies règles, envisageait les choses différemment. Il jugea que l'ordination du successeur d'un évêque encore vivant était irrégulière, sujette à beaucoup d'inconvénients, et capable d'introduire un schisme dans l'Église. Il défendit à Hilaire d'ordonner aucun évêque à l'avenir. Le Saint souffrit sans se plaindre la sévérité que l'on exerçait à son égard, et il effaça par sa patience la faute qu'il avait commise. Saint Léon lui-même conçut une haute idée de l'évêque d'Arles, et dans une lettre qu'il écrivit peu de temps après sa mort, il l'appelait, *Hilaire, de sainte mémoire* ¹.

Enfin, le saint Pasteur succomba sous le poids du travail et des austérités. Il mourut le 5 mai 449, à l'âge de quarante-huit ans. Saint Honorat de Marseille ², qui nous a donné sa vie, rapporte qu'étant encore sur la terre, il opéra plusieurs guérisons miraculeuses ³. Saint Hilaire est nommé en ce jour dans le Martyro-

¹ *Epist. xxxii ad Ravenum (S. Hilarii successorem)*, p. 256.

² Ce Saint est loué pour son éloquence et sa piété, dans le catalogue des hommes illustres que Geunade, prêtre de Marseille, écrivit en 494 pour servir de suite à celui de saint Jérôme. Il avait été disciple de saint Hilaire d'Arles. On met le commencement de son épiscopat vers l'an 483. L'opinion la plus commune est qu'il mourut vers l'an 494. Saint Honorat de Marseille avait composé des homélies et plusieurs vies de saints ; mais tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de la vie de saint Hilaire d'Arles. Voyez D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 644.

³ Il est faux que saint Hilaire soit tombé dans les erreurs des semi-pélagiens qui, après tout, n'avaient point encore été condamnées par l'Église. Ceci se prouve par plusieurs passages de sa vie, donnée par saint Honorat de Marseille. Il est dit aussi dans les Martyrologes de Raban et de Notker, qu'il montra beaucoup de zèle pour éclaircir et pour corriger les sentiments pélagiens qui se trouvent dans les Conférences de Cassien. Voyez Tillemont, t. XII, p. 480 ; t. V, p. 63 ; D. Rivet, *Hist. littér.*, t. II, p. 274 ; Henschenius, sous le 5 mai, p. 34.

Saint Hilaire avait composé une explication du Symbole extrêmement louée par les anciens ; mais cet ouvrage est perdu, ainsi que les homélies du Saint

loge romain. Nous avons encore son épitaphe dans une chapelle souterraine, sous le maître-autel de Saint-Honorat-lès-Arles. Elle est gravée sur une grande table de marbre enchâssée dans la muraille, et rompue en plusieurs morceaux ¹. Au milieu du XII^e siècle, ses reliques furent transférées de Saint-Honorat où le Saint avait été enterré, dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville; mais il n'y en reste presque plus, à cause des fréquentes distributions qui en ont été faites. (GODESCARD.)

sur toutes les fêtes de l'année, qui étaient aussi fort estimées. La meilleure édition que nous ayons de ce qui reste des ouvrages de saint Hilaire, est celle qui fut donnée à Rome, en 1732, par Jean Salinas, chanoine régulier de Saint-Jean-le-Latran, à la suite du *Commonitorium* de Vincent de Lérins

¹ Baronius qui l'a donnée, a omis le dixième vers. Saxi l'a copiée dans son *Pontificium Arelatense*, p. 61, mais avec une négligence qui surprend, dans un auteur qui était sur les lieux. Elle a été aussi publiée par Quesnel, *Op. S. Leon.*, t. I, p. 378; par Salinas, *SS. Prosperi Aquit. et Honorati Massil. op.*, Romæ, 1732, p. 341, et par les Bollandistes; mais ces auteurs y ont également laissé des fautes. Nous allons la rapporter d'après M. l'abbé Bonnemant, qui l'a transcrite avec la plus grande fidélité, et pour les mots et pour l'orthographe. Elle est en beaux caractères romains :

*Antistes Domini qui paupertatis amorem
Preponens auro rapuit celestia regna
Hilarius cui palma obitus et vivere XPS
Contemnens fragilem tereni corporis usum
Hic carnis spoliū liquit ad astra volans
Sprevit opes dum quærit opes mortalia mutans
Perpetuis cælum donis terrestribus emit
Gemma sacerdotum plebis orbisque magister
Rustica quin etiam pro XPO munia sumens
Servile obsequium non dedignatus adire
Officio vixit minimus et culmine summus
Nec mirum si post hæc meruit tua limina XPE
Angelicasque domos intravit et aurea regna
Divitias paradisi tuas flagrantia semper
Gramina et halantes divinis floribus hortos
Subjectasque videt nubes et sidera cæli.*

Les auteurs qui rapportent cette épitaphe, ajoutent que sur son tombeau, qu'ils disent être dans la chapelle souterraine de Saint-Honorat, on lit l'inscription suivante : *Sacro-sanctæ legis Antistes Hilarus hic quiescit*. Mais M. l'abbé Bonnemant l'y a cherchée inutilement; il croit même que c'est sans fondement qu'on attribue à saint Hilaire ce tombeau. Deux raisons le confirment dans ce sentiment : 1^o La table sur laquelle est gravée l'épitaphe, est d'une longueur et d'une largeur qui ne répondent pas à celle du tombeau; par conséquent elle ne

SAINTE WALDRADE OU VAUDRÉE, ABBESSE.

Issue de la race des rois mérovingiens, Waldrade, vulgairement Vaudrée, naquit à Metz, en Austrasie, vers la fin du vi^e siècle. Dès sa plus tendre jeunesse, elle se montra docile aux inspirations de la grâce et ne cessa de croître en sagesse, à mesure qu'elle avançait en âge; faisant mépris de toutes les délices de la cour des rois et des pompes du monde, elle s'y prêtait à regret, soupirant après le moment où lui serait donnée la liberté de les fouler aux pieds. Humble de cœur, affable à tous, patiente au sein des épreuves, pieuse et pure, elle nourrissait le secret désir de se donner entièrement à Dieu, en se consacrant à lui par un vœu de continence perpétuelle. En attendant le jour où elle pourrait se dépouiller de tout pour embrasser la sainte pauvreté, elle se dépouillait peu à peu en faveur des pauvres, qu'elle choyait comme une tendre mère, se nourrissant elle-même de jeûnes, de veilles et de prières.

Le prince Lothaire, son parent, homme très-honoré de tous, et chargé des faveurs des rois d'Austrasie, dont il maniait les affaires principales, s'affectionna beaucoup à sa cousine et favorisa grandement sa piété. Waldrade et lui s'entendirent pour élever un monastère en l'honneur du Prince des Apôtres, y rece-

peut jamais avoir servi à le couvrir. 2^o Le prétendu tombeau de saint Hilaire, qui est de beau marbre, d'un travail fini, et que les connaisseurs jugent être du bon siècle de la sculpture, représente une assemblée des dieux bien caractérisés par les attributs de chacun. Or, il n'est pas vraisemblable qu'on ait renfermé dans un monument aussi profane le corps d'un évêque qui avait établi dans son église un diacre spécialement chargé de détruire ou de mutiler tous les monuments du paganisme. En 1738, on tira de la terre, à vingt pieds de profondeur, dans l'église collégiale de N.-D.-de-la-Major d'Arles, un autel votif à la Bonne-Déesse ainsi mutilé. Il a environ quatre pieds de hauteur sur deux et demi de largeur. Il est d'un travail très-frais, très-recherché et très-proprement exécuté. L'église où il a été trouvé est le plus ancien monument de ce genre qui soit à Arles. L'établissement du diacre dont nous venons de parler se prouve par la vie de saint Hilaire, édit. Quesn. et édit. Salinas, p. 285. Au reste, le zèle qui portait saint Hilaire à détruire les monuments du paganisme était alors de saison; il fallait ôter de la vue des fidèles les objets qui auraient pu leur rappeler des idées capables de leur faire regretter leurs anciennes superstitions.

voir les jeunes filles nobles et les y mettre à l'abri des séductions et des dangers du monde. Ils réunirent tous leurs moyens pour y réussir. Une part des grands biens que possédait Lothaire, joints à ceux que possédait Waldrade, furent employés à cette pieuse fondation, qui eut ainsi de bonnes rentes, et put pourvoir à l'entretien des nobles demoiselles qui s'y retireraient pour y vaquer au service de Dieu. Telle fut l'origine de l'illustre collège des dames de Saint-Pierre, à Metz.

Lothaire voyant la piété fleurir dans la nombreuse communauté que dirigeait Waldrade, s'applaudissait de l'usage qu'il avait fait de ses richesses; il mettait son bonheur à s'y trouver aux offices dans les principales fêtes de l'année, et à s'y entretenir de Dieu et des choses célestes avec sa sainte parente. Mais d'autres parents, moins désireux de biens spirituels qu'avidés de richesses terrestres, voyaient avec peine s'amoindrir, au profit d'une maison religieuse, un héritage qu'ils convoitaient, et dont ils se regardaient déjà comme les possesseurs légitimes. Les libéralités toujours croissantes de Lothaire les mirent en fureur, et ils résolurent d'y mettre un terme en lui enlevant la vie. Un jour qu'il retournait du monastère de Saint-Pierre, ils l'épièrent sur la route, et ils le massacrèrent sans pitié, non loin de la ville, où son corps fut transporté, nettoyé du sang de ses blessures, et enseveli dans l'église du monastère qu'il avait fondé. Ce martyre eut lieu le 29 octobre.

Cette mort tragique, bien que précieuse devant Dieu, attrista singulièrement Waldrade et ses nobles demoiselles. Non-seulement elles se voyaient privées d'un appui essentiel, mais elles avaient à craindre encore de se voir dépouillées, par des hommes aussi puissants que l'étaient les auteurs de ce meurtre, des terres qui leur avaient été données. Toutefois, il n'en fut rien : elles aussi avaient des protections puissantes à la cour, et personne ne put leur nuire. Elles conservèrent tous les biens dont Lothaire avait disposé en leur faveur, et elles eurent de plus en lui un protecteur au ciel, dont la mémoire se maintint en perpétuelle bénédiction dans le noble collège des dames de Saint-Pierre.

Le monastère de Waldrade sembla prospérer plus que jamais

par les merites de ce sang du juste répandu dans ses fondements. Elle vit arriver, en ce lieu de refuge pour la piété, une foule de jeunes filles nobles d'Austrasie, d'Allemagne, de Bourgogne, et bientôt elle se vit à la tête d'une communauté tellement nombreuse, qu'elle trouva sa maison insuffisante. Le temps était propice à ces fondations : le siècle avait tant d'embarras et offrait tant de périls de toutes sortes, qu'on affluait dans ces asiles de paix et de douce solitude. C'est en ce moment que Romaric, parent de Waldrade, quittait la cour d'Austrasie et s'en allait à sa terre d'Avend, appelée depuis Remiremont, fonder un monastère, qui devint, dans la suite, si célèbre par son chapitre de grandes dames chanoinesses.

La pieuse abbesse gouverna longtemps sa maison avec une prudence consommée ; elle édifia par ses admirables vertus, non-seulement ses filles, mais toute la ville de Metz, alors capitale de l'Austrasie, et tout le royaume, dans lequel sa réputation de sainteté, de zèle, de charité, allait se répandant de jour en jour ; elle obtint du Ciel, par ses ferventes prières, un grand nombre de miracles ; puis elle connut, par une révélation intime, que son terme approchait et qu'elle allait passer à une meilleure vie. Elle annonça la nouvelle de sa mort à ses filles chéries, leur en indiquant le jour et l'heure ; elle les encouragea, les consola, les bénit, leur promit de ne jamais les oublier devant Dieu, dans le glorieux séjour où elle espérait d'entrer. Au jour prédit, après une maladie assez courte, elle rendit doucement sa belle âme à son Créateur, dans les commencements du vii^e siècle, vers l'an 612.

Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, près de l'autel dédié à sainte Agathe, d'où il fut plus tard levé pour être exposé à la vénération des fidèles. Sainte Vaudrée est honorée le 5 mai.

(CHAPLA.)

SAINT MAURONT,

ABBÉ DE BRUEL ¹.

Mauront était l'aîné des enfants du bienheureux Adalbaud et de sainte Rictrude. Il naquit en 634, et fut baptisé par saint Ric-

¹ Aujourd'hui la gracieuse petite ville de Marville.

quier. Son illustre naissance, jointe à une grande capacité, lui promettait dans le monde la plus brillante fortune. Ses parents l'envoyèrent à la cour du roi Clovis II et de la reine Bathilde. Il y passa plusieurs années et y exerça des emplois fort honorables. Il était seigneur de Douai, et devint extrêmement riche par la mort de son père.

Étant retourné en Flandre, il se proposait de conclure un mariage dont le contrat avait déjà été dressé : mais Dieu le destinait à un genre de vie plus parfait ; il se servit, pour l'arracher au monde, de saint Amand, évêque de Maestricht, qui était alors dans le monastère d'Elnone. Mauront fut si touché des discours que le saint Prélat lui fit sur la vanité et les dangers du siècle, qu'il résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il quitta donc le siècle, et se retira dans le monastère de Marchiennes fondé par sa mère. Il y reçut la tonsure cléricale des mains de saint Amand. Quelques années après, il fut diacre et prieur de Hamay ou Hamage, qui était sur la Scarpe, et à une demi-lieue de Marchiennes.

Il bâtit le monastère de Bruel sur sa terre de Merville au diocèse de Thérouane, et lorsqu'il eut été achevé, on le chargea du soin de le gouverner en qualité d'abbé. Ce fut là qu'il reçut saint Amé, évêque de Sens, qui, sur de faux rapports, avait été chassé de son siège par le roi Thierry III. Il profita beaucoup dans la conversation de ce saint évêque. Son respect pour lui était si grand, qu'il lui résigna son abbaye, afin de vivre sous sa conduite ; mais il fut obligé de reprendre sa place après la mort de saint Amé, qui arriva en 690. Il était à Marchiennes lorsque Dieu l'appela à lui le 3 mai 706, dans la soixante-douzième année de son âge. Son nom est marqué en ce jour dans les Martyrologes de Belgique. Au ix^e siècle, son corps fut transporté de Bruel à Douai, où on le garde précieusement dans l'église de Saint-Amé. Les anciennes archives ne donnent à saint Mauront que les titres de « lévite » ou de « diacre, » ce qui porte à croire qu'il n'a jamais été élevé au sacerdoce.

Nous empruntons ici à la grande et belle vie de saint Mauront, écrite par M. l'abbé Destombes dans ses Vies des Saints du dio-

cèse de Cambrai, des faits posthumes qui expliquent l'attachement de la bonne ville de Douai au culte de son saint Protecteur :

Lors des guerres civiles qui désolèrent la France à l'apparition du calvinisme, Gaspard de Coligny, amiral du royaume, voulut s'emparer de la ville de Douai, qui était soumise à la maison d'Espagne. Dans ce dessein, il vint se placer en embuscade dans ses environs, et disposa tout pour donner un assaut dans la nuit du 6 janvier. Cette soirée étant consacrée, dans la Flandre surtout, à des fêtes et des réjouissances de famille, il espérait trouver plus de facilité pour surprendre les habitants dans le moment du premier sommeil. Ce projet bien conçu et exécuté par un homme aussi adroit, aurait sans doute réussi si Dieu n'avait permis que saint Mauront donnât à cette cité, si dévouée à son culte, un témoignage éclatant de sa protection. En effet, vers le milieu de la nuit, au moment où les soldats de Coligny faisaient leurs préparatifs, le Saint apparut au gardien de l'église de Saint-Amé, et lui ordonna de sonner les Matines. Après un moment de trouble et d'hésitation, celui-ci se mit en devoir d'obéir ; mais la cloche, au lieu de donner le son ordinaire pour annoncer l'office de la nuit, répétait sans cesse le tocsin d'alarme par lequel les citoyens étaient appelés aux armes. Réveillés par ce bruit, les habitants se précipitèrent en foule vers les murs de la ville que les ennemis allaient escalader. En même temps ils aperçurent saint Mauront revêtu d'une robe brillante et couverte de lys dorés, parcourant les remparts avec un sceptre dans la main, tel, en un mot, qu'il était représenté dans la collégiale de Saint-Amé ¹.

Coligny, voyant son dessein découvert et son entreprise manquée, s'éloigna de la ville qui fit éclater aussitôt les transports de sa joie. Le bruit de cet événement se répandit rapidement dans toutes les provinces de France et des Pays-Bas. Un calendrier bénédictin, imprimé à Mâcon en 1622, en fait mention au 6 janvier, et Ferrarius, dans son Martyrologe, le rappelle aussi à cette

¹ Buzelin, l. II, c. v, p. 266 et 267. — Arnould Wion, religieux bénédictin, natif de Douai, ajoute, en rapportant ce fait, que son père, Amé Wion, alors procureur général de la ville, monta un des premiers sur les remparts de la ville, et vit très-bien l'apparition.

même époque. Depuis lors jusqu'à l'époque de la révolution de 1793, on fit à Douai, chaque année, le jour de la fête des Rois, une procession solennelle pour remercier Dieu de la protection spéciale accordée aux habitants, par l'intercession de son serviteur saint Mauront. Les chanoines de la collégiale de Saint-Amé portaient eux-mêmes, en cette occasion, ses précieuses reliques dans les rues de la ville.

On attribuait encore à ce saint Patron la délivrance obtenue en 1479, lorsque les Français voulurent surprendre la ville et la soustraire à l'obéissance de l'archiduc Maximilien. La mémoire de ce grand bienfait fut également rappelée par une procession solennelle. Elle avait lieu le premier dimanche après le 16 juin ; les chanoines des deux collégiales de Saint-Pierre et de Saint-Amé, les prêtres des paroisses et les ministres de tout ordre, les magistrats de la ville, le recteur de l'Université avec tous les professeurs prenaient part à la fête, ainsi que les corporations des métiers, les compagnies militaires et d'autres associations. On y portait avec beaucoup de pompe les corps de saint Mauront, de saint Amé et d'autres serviteurs de Dieu. Sorti de bon matin de la collégiale de Saint-Amé avec la Croix en tête, les bannières déployées et une multitude de cierges allumés, au milieu de la foule du peuple tant de la ville que des campagnes, le cortège traversait la cité et se rendait, en priant, à l'église de Notre-Dame. Puis, après une messe chantée en musique, on montait sur les remparts pour faire processionnellement le tour de la ville. A chacune de ses portes on s'arrêtait, et le clergé en chœur chantait une antienne de reconnaissance pour le bienfait obtenu.

L'église actuelle de Saint-Jacques, à Douai, possède encore quelques reliques de saint Mauront : on trouve aussi près de la Scarpe, et non loin de l'endroit où se trouvait l'ancienne collégiale de Saint-Amé, une fontaine qui porte son nom. Il n'est pas rare de voir des personnes puiser de l'eau à cette fontaine, ou y tremper des linges pour les malades. Une guérison prompte ou inespérée a récompensé bien souvent la pieuse confiance des fidèles.

A Merville, le culte de saint Mauront, comme celui de saint

Amé, s'est aussi très-fidèlement conservé jusqu'à ce jour. Il y a quelques années à peine qu'une famille pieuse fit élever, sur la route qui conduit de cette ville au village de Vieux-Berquin, une chapelle sous le patronage de ces deux illustres protecteurs de la contrée. Le 5 mai, jour de la fête de saint Mauront, on y commence une neuvaine, durant laquelle le saint Sacrifice est célébré, chaque matin, au milieu d'une foule de religieux habitants qui viennent réclamer avec confiance, pour eux et pour leurs parents, les grâces et les bénédictions du Ciel.

SAINT AVERTIN L'AUMONIER.

Saint Avertin, diacre et Chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Gilbert, en Angleterre, était affectueusement dévoué à saint Thomas de Cantorbéry. Mais ce grand prélat, qui défendait les droits de l'Eglise contre les envahissements des princes, fut obligé, à la fin de l'an 1164, de s'exiler en France, pour laisser aux fureurs de ses ennemis le temps de se calmer. Avertin suivit le saint évêque dans cet exil ; il partagea l'amertume de ses tribulations et ne négligea rien de ce qui pouvait les adoucir.

Après le martyre de saint Thomas de Cantorbéry, assassiné au pied de l'autel, en 1170, Avertin se retira dans le village de Vinzai, en Touraine, où il se consacra de tous ses moyens au service des pauvres et des étrangers, jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1189.

Il est le patron de Bougival, entre Marly et Saint-Germain-en-Laye ; et une paroisse du diocèse de Tours porte son nom.

SAINT ANGE,

CARME, MARTYR.

Saint Ange était juif d'origine, et il naquit à Jérusalem l'an 1185, de parents convertis à la religion chrétienne. Il fut mis avec un autre frère qu'il avait, sous la discipline du patriarche qui tenait alors son siège à Acre, pour être élevé dans la piété. On les tint quelques années dans un couvent où ils se formèrent dans la perfection de la vie religieuse par les exercices de la

retraite et de la pénitence. Saint Ange, touché du désir de s'avancer de plus en plus, quitta le couvent après avoir tiré de l'état monastique tout le profit qu'il en pouvait espérer, et il embrassa la vie austère des anachorètes dans un ermitage proche du Jourdain. Il passa de là dans le désert du Mont-Carmel, autour duquel il y avait déjà d'autres ermitages qui rendaient cette montagne célèbre. Ces ermites, las de vivre sans règle et sans direction, avaient demandé au bienheureux Albert, qui d'évêque de Verceil en Piémont, avait été fait patriarche latin de Jérusalem l'an 1206, quelques statuts qui pussent servir à les assujettir sous une discipline réglée, et les réunir en communauté sous un supérieur. Saint Ange, qui avait déjà reçu l'Ordre de la prêtrise lorsqu'il vint se retirer au pied du Carmel, était selon toutes les apparences du nombre de ces bienheureux Solitaires qui, avec l'autorité et les règlements du patriarche Albert, donnèrent la naissance à l'Ordre religieux des Carmes vers l'an 1212. Mais une vocation extraordinaire le retira bientôt de leur compagnie pour lui faire suivre le mouvement que Dieu lui donna de passer en Occident. Il s'embarqua, vers l'an 1217, pour la Sicile, qu'il regardait comme le lieu de sa mission. Lorsqu'il y fut arrivé, il jugea bientôt par la corruption des mœurs où vivaient les insulaires, qu'il aurait beaucoup à souffrir pour défricher ce grand champ.

Après avoir passé quelque temps à Messine et aux environs, il alla à Rome, soit pour faire autoriser sa mission par le Pape Honorius III, soit pour satisfaire la piété qu'il avait de visiter le tombeau des Apôtres. On rapporte qu'il y vit saint Dominique et saint François, dont les noms et les nouveaux Instituts commençaient à faire grand bruit dans l'Église. A son retour en Sicile, il prêcha la pénitence à Palerme, à Girgenti et dans divers autres lieux de l'île, où joignant la sainteté de sa vie à la véhémence de la prédication, il fut regardé comme un nouvel Apôtre et un homme envoyé de Dieu pour remettre les pécheurs dans les voies du salut. Il y avait à Léocate ou Alicate un seigneur des plus puissants du pays nommé Bélingar ou Bérenger, qui causait un horrible scandale à l'Église en retenant sa propre sœur. Ce

désordre était tellement invétéré que l'on voyait déjà plusieurs enfants sortir de cet inceste public, dont Bérenger se glorifiait même avec beaucoup d'ostentation et d'insolence comme s'il eût voulu insulter à toutes les lois. Il s'était rendu d'ailleurs si redoutable par ses violences, que les évêques et les prêtres du pays n'osaient l'approcher. Mais saint Ange, animé de l'esprit d'Élie, et porté par l'exemple de saint Jean-Baptiste, ne fit point difficulté d'aborder un homme plus impie qu'Achab et plus déréglé qu'Hérode. Il trouva le cœur de Bérenger tellement endurci, qu'il lui parut entièrement abandonné de Dieu. Mais sa-sœur Marguerite, la malheureuse compagne de ses incestes, fut si vivement touchée des exhortations du saint homme, qu'elle rompit les chaînes de ce honteux esclavage, et vint le trouver toute fondante en larmes pour apprendre de lui ce qu'elle avait à faire. Bérenger, irrité de ce changement, fit d'abord divers efforts pour la faire retourner à ses premières habitudes. Mais voyant qu'il y perdait ses peines, il tourna sa fureur contre celui qui l'avait convertie, et posta des assassins qui le massacrèrent à l'issue d'une prédication qu'il avait faite le cinquième jour de mai de l'an 1220.

On rapporte qu'il se fit à sa mort, et depuis à son tombeau, des miracles qui portèrent les peuples à honorer sa mémoire et à réclamer son intercession auprès de Dieu. Les Carmes s'étant longtemps après établis en Sicile, le regardèrent comme un des premiers Saints de leur Ordre et lui décernèrent les honneurs du martyr dans leur office. Le corps du Saint fut levé de terre vers l'an 1265 par l'évêque de Girgenti, et mis au-dessus de l'autel de l'église qu'on avait bâtie sur son tombeau et qu'on commençait à appeler de son nom, quoiqu'elle fût dédiée sous celui de saint Philippe et saint Jacques. Depuis ce temps, le culte de saint Ange devint public à Alicata, quoiqu'on n'en eût point fait de canonisation à Rome ; et son église fut donnée l'an 1559, aux Carmes, qui en prirent possession l'an 1606. La seconde translation de son corps se fit l'an 1486, lorsqu'on le changea de son ancien cercueil dans une châsse d'argent, mais ce ne fut qu'après que le Pape Pie II eut permis d'en faire publiquement l'office ; et l'on commença depuis ce temps à l'insérer dans les calendriers, les bré-

naires et les martyrologes. Au chapitre général des Carmes, qui eut lieu l'an 1598, il fut résolu que l'on ferait tous les jours qui ne seraient point empêchés, sa commémoration à vêpres et à laudes avec celle de saint Albert le Patriarche, comme des deux principaux de l'Ordre. Son nom est inscrit au Martyrologe romain. Outre la fête du 3 mai, qui est célébrée à Alicata avec grand appareil, on en a encore institué une autre qui n'est pas moins solennelle pour le 16 août, et qui outre ses processions, a aussi des foires et ses jeux publics. Cet établissement se fit en 1625, deux ans après la nouvelle translation qu'on avait faite de ses reliques dans une chässe neuve ; et l'année suivante, qui était de Jésus-Christ 1626, la ville de Palerme le mit aussi au rang de ses saints patrons.

(BAILLET.)

LE VÉNÉRABLE BERNARD,

MOINE DE CLUNY.

Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans, auteur de la vie de saint Hugues, nous a transmis quelques détails intéressants sur un saint religieux de Cluny, nommé Bernard, qui suivit de près saint Hugues au tombeau. C'était un homme juste, timoré, jouissant de l'estime de tous ses frères. Au moment où saint Hugues rendit à Dieu sa belle âme, Bernard, enseveli dans un profond sommeil, ne put être éveillé ni par le bruit des pas, ni par les cris des religieux éplorés ¹. Peu de temps après, il tomba lui-même dangereusement malade, et se voyant sur le point de mourir, il appela les religieux et leur parla ainsi :

« Je crois être obligé, mes frères, de vous révéler une vision dont le Seigneur m'a favorisé. Gardez-vous de soupçonner mon récit de fausseté : quand je n'aimerais pas la vérité, je n'oserais mentir sur mon lit de mort, en présence de mon juge.

« Vous savez que naguère j'ai quitté de mon plein gré le monastère de Nogent. Mais vous ignorez peut-être le motif de cette démarche, le voici : Un vénérable personnage m'apparut pendant mon sommeil ; après m'avoir dit qu'il était saint Denys l'Aréopa-

¹ Vita S. Hugonis Biblioth. Cluniac., Col. 436, etc.

gite, il ajouta : « Il faut que tu retournes au plus tôt à Cluny, et
 « que tu dises adieu à l'abbé Hugues, qui entrera bientôt dans la
 « voie de toute chair. Tu verras aussi son successeur ; la grâce
 « divine l'enverra du territoire romain ¹, et les Princes des Apôtres
 « lui confieront le gouvernement abbatial. »

« Excité par cet avertissement, je me suis hâté de revenir à Cluny. Mais, infortuné que je suis ! mon père a quitté la terre, et je n'ai pas mérité de lui adresser mes derniers adieux ! Faut-il me plaindre du sommeil qui m'accablait, ou m'en réjouir ? Je l'ignore. Ce sommeil m'a été aussi utile que nuisible. Les yeux de ma chair n'ont pas vu le départ du saint Abbé, mais les yeux de mon âme ont pu voir le lieu qui l'a reçu. J'ai vu, j'en atteste le Seigneur, oui, j'ai vu les Saints du Ciel, les Anges, et la bienheureuse Marie, Mère de Dieu. A l'aspect de la très-sainte Vierge, quelques démons armés de flèches fuyaient, pleins de terreur et de confusion. J'ai vu une multitude de Martyrs et de Confesseurs, parmi lesquels j'ai pu reconnaître saint Martin et saint Benoît, la gloire des abbés.

« J'ai vu saint Martin et saint Benoît conduire l'âme de saint Hugues dans une vigne très-fertile, et l'y placer comme dans un lieu de repos après les fatigues de la vie. Tandis que j'admirais la gloire des Saints et tout ce qui se passait sous mes yeux, le bienheureux Abbé tourna vers moi des regards pleins de douceur, et me parla ainsi : « Viens, mon frère, mange avec nous de ces raisins, si
 « beaux et si abondants. Je dois me reposer ici un peu de temps.
 « jusqu'à ce que l'enflure de mes pieds ait disparu, et que j'aie
 « secoué la poussière d'un si long voyage. Ensuite je passerai
 « dans une autre demeure, que le Seigneur m'a préparée pour
 « toujours. Tu diras à Pontius, mon successeur, de ne se départir
 « jamais de l'humilité, d'aimer les œuvres de miséricorde, d'oublier les injures qui lui seront faites et d'être sensible à celles
 « des autres, d'être animé d'un zèle ardent pour la discipline, de
 « corriger les coupables sans faiblesse et sans dureté. »

« Il parlait encore, quand cette douce vision s'évanouit avec

¹ Sans doute parce que Pontius avait été légat du Pape.

on sommeil. Pour vous, mes frères, vous saurez que ce que j'ai dit est vrai, si cette maladie termine ma course en ce monde. J'étais, j'attirerais sur moi la colère de mon Juge. » Cette relation toucha les religieux, qui eurent bientôt une preuve de la sincérité de Bernard, car il mourut trois jours après¹, laissant à ses frères l'assurance consolante de son propre salut et de la gloire de leur saint Abbé.

LE VÉNÉRABLE P. SÉBASTIEN MICHAÉLIS,

RÉFORMATEUR DES FRÈRES PRÊCHEURS EN FRANCE.

On ne saurait représenter avec des couleurs assez vives, la grandeur de la plaie qu'avait faite à l'Église dans le xvi^e siècle, un esprit d'erreur et de libertinage, conçu dans les ténèbres, enflammé par l'orgueil, et soutenu par toute la puissance de l'enfer. L'Église de Jésus-Christ attaquée par ses propres enfants, combattue en même temps dans sa doctrine, dans sa discipline et dans son autorité, voyait toutes ses lois méprisées, et ses plus saintes pratiques devenues l'objet de la dérision des hommes charnels, qui osaient se donner le nom de réformateurs suscités de Dieu, pour rétablir la pureté de son culte, selon la vérité de sa parole.

Après avoir fait révolter contre les pasteurs, contre les souverains même, ceux qui ne devaient avoir en partage que la soumission et l'obéissance : après avoir renversé la hiérarchie, et mis la confusion dans les États, il n'était pas difficile à ces ministres de Satan, de troubler les plus saintes retraites, en faisant glisser jusque dans le cloître le venin de leurs maximes corrompues.

On eut moins d'attention à observer les vœux monastiques, parce que les novateurs affectaient de les décrier. On se familiarisa avec la fréquente transgression des règles. On tomba enfin dans le plus pitoyable relâchement ; et on trouva le secret de se tranquilliser dans un état, où tout était à craindre pour le salut.

¹ En l'année 1109.

En parlant ainsi nous ne prétendons pas dire que la défection fût alors générale. Nos Annales nous ont conservé la mémoire des glorieux combats, que plusieurs saints Religieux soutinrent avec une confiance héroïque, pour la défense de la foi et la pureté de leur institut. Selon Palavicini, le cardinal Charles de Lorraine parlant dans le concile de Trente, l'an 1563, ne fit point difficulté d'assurer, que dans le seul royaume de France et dans l'espace de peu de mois, trois mille religieux de différents Ordres avaient souffert un cruel martyre, en s'opposant de toutes leurs forces, aux profanes nouveautés ¹. Il est vrai que ce qui tournait à la gloire des uns, servait à l'affaiblissement des autres. Si le courage de ces illustres défenseurs de la vérité faisait honneur aux corps dont ils étaient membres, leur mort y laissait aussi un vide qu'on ne pouvait réparer. Le petit nombre qui tenait encore ferme, plus exposé que jamais aux pièges des méchants, était continuellement éprouvé par le feu de la tribulation. Il n'était pas donné à tous de résister à de telles épreuves. Les faibles ou les sensuels, trop accoutumés à une vie commode, aimaient mieux s'accommoder aux temps, que de souffrir la persécution, ou de se faire à eux-mêmes une sainte violence, pour vivre selon l'Évangile : et s'ils conservaient encore la foi, ils n'en faisaient point les œuvres.

C'est ce que l'illustre Vincent Justiniani, général des Frères Prêcheurs, avait remarqué, en faisant la visite de son Ordre, dans le royaume de France. Il en gémit, et il s'en plaignit amèrement dans son Chapitre général, tenu à Avignon dans le mois de mai 1561. Il cherchait dès lors le remède à un si grand mal ; et c'est ce qui l'occupa principalement dans les dernières sessions du concile de Trente, où il eut l'honneur d'assister sous Pie IV. Les Pères de ce concile, peu contents d'avoir proscrit l'erreur, et

¹ De Regularibus illustre præconium habuit Lotharingus, testatus tria Regularium millia in Gallia, paucorum mensium spatio crudele martyrium passos fuisse, quod obedientiam Romano Pontifici debitam abjurare nolissent. Quapropter uti cæterorum clericorum immunitatem ab Episcopis plurimum improbat, ita eandem in Regularibus admodum a se comprobati ; et patres cohortabatur, ut illorum privilegia illæsa præstarent. (*Hist. Conc. Trid.*, l. XXIV. c. III, n° 7.)

vengé les vérités de la foi obscurcies ou combattues par les hérétiques, donnèrent encore des règles pleines de sagesse, pour faire revivre dans tous les Ordres religieux, le premier esprit de leurs fondateurs. Il ne s'agissait plus que de les réduire en pratique, ces lois et ces règles, si propres à rendre à un état si saint son ancienne beauté. Parmi les grands hommes que la Providence suscita, pour les charger de ce glorieux travail, celui dont nous allons écrire l'histoire, mérite de tenir un rang distingué.

Sébastien Michaëlis était né vers l'an 1543 à Saint-Zacharie, petit bourg de Provence, bâti au pied de la montagne appelée communément la Sainte-Baume, dans le diocèse de Marseille. Ses pieux parents lui procurèrent d'abord toute l'éducation qu'ils pouvaient lui donner selon leurs facultés, qui n'étaient pas grandes quoiqu'ils fussent des principaux du lieu. Mais le génie du jeune Michaëlis, son émulation, sa piété, et le désir de se consacrer à Dieu, suppléèrent au reste. Sachant à peine les premiers éléments de la langue latine, il alla se présenter aux Dominicains de Marseille, qui lui donnèrent l'habit de religieux ; parce qu'ils firent moins d'attention à ce qu'il pouvait avoir acquis, qu'aux belles dispositions et à la bonne volonté, qu'il faisait paraître. Les maîtres qu'on lui donna, soit dans le même couvent de Marseille, soit depuis dans celui de Toulouse, le prirent toujours en affection ; et à proportion de sa docilité, ils redoublèrent leurs soins, pour le former à la vertu et aux sciences. On s'aperçut bientôt qu'on travaillait sur un riche fonds.

La ferveur du jeune religieux croissait toujours ; et sa fidélité à tous les points de sa règle le faisait admirer de ceux mêmes qui ne lui donnaient point l'exemple d'une aussi exacte régularité. Il était aimé de tous ses frères, parce qu'il n'en méprisait aucun, et qu'il ne paraissait remarquer en eux, que ce qu'il y avait de bon, ce qui pouvait contribuer à le rendre meilleur. Par son application à l'étude et à la prière, il acquit un trésor de connaissances. Déjà bon philosophe et bon théologien, versé dans les Saintes Ecritures et dans l'histoire, il apprit la langue grecque sans le secours d'aucun maître. Le P. Echard qui nous a donné la chronologie de son histoire sur de bons mémoires, remarque que

dès le 17 mars 1665, Michaélis, âgé seulement de vingt-deux ans, fut ordonné prêtre par dispense. Ce fut Pierre Dannée, évêque de Lavaur, qui lui imposa les mains. Envoyé ensuite dans les écoles de Paris, il y puisa de nouvelles lumières, et étudia l'hébreu, sous le célèbre Génébrard, depuis archevêque d'Aix. La lecture des ouvrages des Pères, surtout de ceux de l'Eglise grecque, lui donna occasion de faire plusieurs utiles collections, qu'il sut mettre à profit, particulièrement dans l'exercice du saint Ministère.

L'an 1670, ayant été chargé d'enseigner la philosophie, et d'expliquer l'Ecriture Sainte dans le couvent de Toulouse, le P. Michaélis fut prié par le Chapitre de Saint-Etienne, de prêcher l'Avant et le Carême, dans cette métropole. Quelques applaudissements, que le public eût donnés aux premiers sermons qu'il avait déjà prêchés, il n'osait accepter l'honneur que lui faisaient les chanoines. Sa modestie cependant céda enfin à leurs instances ; et le succès dépassa de beaucoup tout ce qu'il était permis d'espérer d'un prédicateur qui à l'âge de vingt-sept ans remplissait un emploi qu'on ne confie ordinairement qu'à ceux qui, par leurs talents et par de longs travaux, se sont fait une brillante réputation. Il exerça avec le même fruit les fonctions apostoliques, dans les villes d'Avignon, d'Arles, et dans plusieurs autres. On le rappela souvent à Toulouse ; il y était en 1687, lorsque les calvinistes entrèrent à main armée dans notre église, pillèrent les vases sacrés, et enlevèrent la châsse d'argent où étaient les reliques de saint Thomas d'Aquin. S'ils ne rompirent point celle d'ivoire, qui les renfermait immédiatement, c'est que les catholiques, qui vinrent au secours, ne leur en laissèrent pas le temps. Ils ne se retirèrent cependant de la maison, qu'après y avoir détruit ou gâté tout ce qu'ils ne purent emporter. Le P. Michaélis ne perdit dans cette occasion, que quelques papiers, parce que l'étroite pauvreté, dont il fit toujours profession, ne lui permettait pas d'avoir rien dans sa cellule qui fût capable de tenter la cupidité.

La vie régulière, austère et pénitente, qu'il commença à mener dès son entrée dans le noviciat, ne fut que comme son coup d'essai.

Il avançait toujours dans la pratique de toutes les vertus ; toujours semblable à lui-même, il pouvait servir de modèle à ceux qui voulaient vivre selon la perfection de leur état. Et lorsqu'il fallut mettre la main à l'œuvre, pour introduire une réforme, dont tous les gens de bien sentaient la nécessité, il fut trouvé comme un vase d'honneur, préparé pour toutes sortes de bonnes œuvres.

Ayant été envoyé à Rome, en qualité de définitéur général de sa province, il assista au Chapitre tenu sous Sixte-Quint, le 21 de mai 1589 ; et il donna son suffrage pour l'élection du Père Hippolyte Beccaria. Le zèle que ce nouveau général fit d'abord paraître, pour le rétablissement de la vie régulière dans toutes les provinces de son Ordre, enflamma encore davantage celui du Père Michaélis. Les tendres exhortations, les avertissements, les ordonnances d'un si digne supérieur, il les recevait comme autant d'oracles du Ciel, et plus résolu que jamais de faire dans notre France, ce que le Père général allait faire en personne, dans les royaumes du Nord, il n'attendait que le moment, ou l'occasion favorable, pour exécuter ce que le Seigneur lui mettait dans le cœur.

Ce temps n'était point éloigné. Le chapitre de sa province s'étant assemblé à Arles, après les fêtes de Pâques 1590, le Père Michaélis y fut élu Provincial. Il accepta d'autant plus volontiers cette charge, qu'elle semblait le mettre en état de travailler utilement au salut de ses Frères. Ce n'est pas qu'il ne prévît dès lors une partie des obstacles et des contradictions, qu'il ne pouvait manquer de rencontrer dans l'exécution de ses desseins. Mais de quoi n'est pas capable un homme ferme et généreux, animé de l'esprit de Jésus-Christ, et tout brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, et le salut des âmes ? Il ne cherche pas à plaire aux hommes, mais à les sauver ; et il ne craint ni le travail, ni les fatigues, ni les affronts, parce que tout cela peut servir à le purifier et à le couronner. Après tout, ce n'est point dans ses propres forces qu'il met sa confiance, mais uniquement dans le secours de Dieu, qui tient tous les cœurs dans ses mains, et qui les change quand il lui plait.

Ce fut sur ce plan, que le zélé Provincial régla d'abord ses entreprises, ou ce qu'il devait proposer à tous les supérieurs, et à toutes les communautés de sa province, pour les faire entrer les uns et les autres dans ses vues. La ferveur de la prière, la persuasion, la vigilance et l'exemple furent les seuls moyens qu'il voulut employer, pour déraciner les abus, abolir les mauvaises coutumes, faire respecter les vœux, et rétablir toutes choses selon l'esprit de la loi. Il faisait ses visites dans le même esprit, et de la même manière que les avait faites saint Dominique. S'il ne parlait pas avec la même autorité, on voyait au moins en lui le parfait imitateur de ses vertus, et le rigide observateur de tout ce que le saint Patriarche avait prescrit à ses enfants. Il exigeait toujours moins des autres, que ce qu'il pratiquait lui-même, et par un sage tempérament de fermeté et de douceur, il essayait de vaincre la résistance des indociles, et de donner du courage, ou de l'émulation aux plus lâches. Lorsque ses travaux paraissaient avoir quelque succès, il en donnait à Dieu toute la gloire, et le priait de vouloir achever par la puissance de sa grâce, ce qu'il avait commencé par sa miséricorde. S'il reconnaissait quelquefois qu'il avait travaillé en vain, il ne l'attribuait qu'à ses propres péchés, et il redoublait la ferveur de ses oraisons, avec la rigueur de ses pénitences.

Sachant bien que Dieu a ses moments, et que ce qu'il refuse dans un temps, il l'accorde dans un autre, lorsque la prière est accompagnée d'humilité et de persévérance, le saint homme ne se lassait pas d'avertir, d'exhorter et de presser. La charité de Jésus-Christ, dont son cœur était rempli, lui faisait quelquefois verser des larmes sur l'aveuglement de ceux qui ne pleuraient pas eux-mêmes leurs péchés. Ses paroles toutes de feu en touchaient quelques-uns. Plusieurs parurent résolus de conformer désormais leur vie à la sainteté de leur profession. Mais nous sommes obligés d'avouer, qu'en finissant son provincialat, le Père Michaélis n'avait encore que peu avancé l'ouvrage de la réforme. Ce travail devait être celui de toute sa vie; et ce qu'il avait déjà fait pouvait être une préparation à ce qu'il lui restait à faire.

Toujours soumis à la volonté de Dieu, et plein d'espérance de voir enfin l'accomplissement de ses désirs, il alla tenir son chapitre provincial à Fanjaux, lieu célèbre dans le pays, par le miracle que Dieu y opéra dans le ^{xiii}^e siècle, en faveur de saint Dominique, ou plutôt en faveur des vérités qu'il prêchait aux hérétiques albigeois. Le Père Michaélis proposa dans ce chapitre, et y fit accepter des réglemens, qui auraient suffi sans doute pour assurer les commencemens de la réforme, si tous les supérieurs des maisons avaient été animés du même esprit, qui faisait agir le Serviteur de Dieu. Mais il comprit bien qu'il fallait quelque chose de plus que des réglemens. Pour ne rien négliger dans une affaire, qui intéressait si particulièrement la religion, il tenta encore deux choses qui lui réussirent; ce fut de faire élire pour son successeur un Religieux de mérite, bien intentionné pour la régularité; et de choisir pour lui-même un couvent presque abandonné où, avec ceux qui voudraient se joindre à lui, il pût former une nouvelle communauté, propre à servir de modèle à toutes les autres.

Dans la petite ville de Clermont de Lodève, l'Ordre de Saint-Dominique avait un couvent, autrefois en état de loger commodément une cinquantaine de Religieux. Mais ce sanctuaire venait d'être presque entièrement ruiné par les calvinistes. Peu contents de s'être emparés d'un vaste enclos qui appartenait à la maison, et d'avoir enlevé les meubles, les ornemens et tous les vases sacrés, ces sectaires avaient affecté de détruire tous les lieux réguliers. L'Église seule subsistait encore en entier, soit que la solidité de l'édifice, bâti d'une espèce de marbre du pays, eût résisté à la violence du feu, soit que les hérétiques ne l'eussent conservé que pour le faire servir un jour à leurs usages. Tout le reste ne consistait plus que dans quelques mesures, habitées encore par deux ou trois Religieux.

Tel était le lieu de retraite que le Père Michaélis, en 1594, demanda au chapitre de Fanjaux. Il obtint sans peine l'agrément de l'assemblée; et par sa constance il surmonta toutes les difficultés qu'on lui fit, lorsqu'il se présenta à Clermont de Lodève. L'ordre et l'arrangement qu'il mit d'abord dans ce pauvre cou-

vent, la ferveur de ses prédications, et la bonne odeur que sa vertu répandait dans le pays; tout cela lui attira bientôt, et l'admiration des peuples, et la compagnie de plusieurs de ses Frères, qui se rendirent auprès de lui, pour pratiquer à son exemple tout ce qui est prescrit par la Règle. Dans très-peu de temps on vit s'élever sur ces masures un petit bâtiment, régulier et commode, et, ce qui est l'essentiel, une communauté formée sur le modèle de celles que saint Dominique, ou ses premiers enfants avaient autrefois établies. Le Père Claude Du Belly, dont le Père Michaélis s'était déjà servi, pour commencer la réforme dans le couvent d'Avignon, fut fait prieur de celui de Clermont de Lodève, et il répondit parfaitement aux espérances du saint Réformateur. Le nouveau Provincial, appelé Matthieu Barthélemy, et après lui Étienne Le Maire, favorisaient ses pieux desseins, et la Providence lui adressait tous les jours des sujets de mérite, qui demandaient d'être reçus dans ce nouveau sanctuaire, où on n'était occupé le jour et la nuit qu'à chanter les louanges du Seigneur, et d'où on ne voyait jamais sortir les Religieux, que pour annoncer la parole de Dieu aux fidèles, et leur donner tous les autres secours spirituels.

Le zèle du Père Michaélis ne lui permit pas de se refuser aux besoins des catholiques de Montpellier, qui le firent prier de venir à leur secours, parce que le parti des calvinistes s'y fortifiait, et devenait tous les jours plus redoutable à ceux qui n'embrassaient pas leurs nouvelles opinions. Cette secte insolente et séditieuse, sans respect pour le trône, et sans obéissance aux pasteurs, avait déjà détruit ou profané presque tout ce qu'il y avait d'églises, de couvents, de monastères, dans la ville de Montpellier. Les ministres continuaient à corrompre la foi des peuples, et à les séduire par leurs discours artificieux. Le grand couvent des Dominicains, qui entretenait près de cent Religieux, et en logeait un plus grand nombre, lorsqu'on y assemblait les chapitres généraux, dans le XIII^e et le XIV^e siècle, n'était plus avant la fin du XVI^e, qu'un vaste désert, que les usurpateurs ont depuis changé en champs et en vignes. Mais toute la puissance, le nombre et la fureur des sectaires n'empêchaient pas qu'il ne se

trouvât encore à Montpellier plusieurs zélés catholiques, sincèrement attachés à la religion de leurs pères.

C'était donc pour appuyer la constance de ceux-ci, et combattre les faux dogmes de ceux-là, que le Père Michaélis se rendit dans cette ville l'an 1595. Il ne cessa, l'espace de trois ou quatre années, de prêcher avec toute l'intrépidité d'un apôtre, les vérités de la foi et la morale de l'Église. Il disputa souvent, et toujours avec avantage, contre les ministres de l'erreur ; il les confondit.

Mais cette confusion n'opéra pas leur changement. A défaut de bonnes raisons, les ministres employèrent les menaces et la violence. Plus d'une fois ils essayèrent de lui ravir la vie ; mais le Seigneur le conserva par un miracle de protection ¹. Le zèle, dont il était dévoré, semblait s'enflammer davantage à la vue du péril. Il devint à son tour formidable à ses ennemis, et ne parut occupé que du désir, ou de les rappeler eux-mêmes à la foi, ou d'empêcher qu'ils n'entraînaient le reste des citoyens dans leur hérésie. L'histoire nous apprend, que le Père Michaélis avait déjà refusé, ou qu'il refusa depuis, deux évêchés, pour ne point abandonner l'affaire de la réforme ; il ne craignit pas néanmoins de suspendre quelque temps tout le reste, pour vaquer uniquement à sa mission. Il ne l'avait pas terminée sur la fin de 1598, qu'il fut fait prieur du couvent de Toulouse ; après les fêtes de Pâques de l'année suivante, il alla prendre possession de sa nouvelle charge, qu'il considérait avec raison comme le plus grand moyen que le Ciel lui eût fourni, pour le rétablissement de la vie régulière.

Ceux qui venaient de le choisir pour supérieur, ne l'avaient préféré à plusieurs autres sujets de mérite, que par le désir et dans l'espérance d'une prompte réforme. Ils l'avaient autrefois appréhendée ; et pendant tout le provincialat du Père Michaélis.

¹ In ea vero urbe (*Claro Montensi*) ita agebat, ut potissimum anni pertem in Montepessulano duceret, verbo Dei instans, et cum ministris calvinianis ibidem fere dominantibus continuo concertans : ubi et periculum capitis non semel subit, sclopeto majori etiam aliquando in eum, licet frustra, servante Deo, expulso, etc. *Echard*, t. II, p. 409, c. 2.

ils s'étaient montrés fort peu disposés à l'embrasser. Mais le bon exemple de la petite communauté de Clermont faisait, dans toute la province, les plus fortes impressions sur les esprits. Ce qu'on racontait de la vie toute angélique de ces nouveaux réformés, et des grands fruits qu'ils faisaient dans le pays, avait excité une sainte émulation dans le couvent de Toulouse. On rapporte, que lorsque le Père Étienne Le Maire, alors provincial, vint faire sa visite dans cette communauté, tous les jeunes étudiants, animés et conduits par leur professeur, appelé le Père Gratien Siméon, allèrent se jeter à ses pieds, pour lui demander de leur procurer les moyens de se sauver en vivant régulièrement.

Une demande si raisonnable ne pouvait qu'édifier un supérieur, ami lui-même de la régularité. Il en fut touché jusqu'aux larmes ; il loua le zèle de ces jeunes gens, leur promit tout, et, pour commencer d'accomplir sa promesse, le prieuré de Toulouse étant venu à vaquer, il procura l'élection du Père Michaélis, et le pressa par ses lettres de se rendre à Toulouse, aussitôt que les affaires qui le retenaient depuis si longtemps à Montpellier, pourraient le lui permettre. En attendant son arrivée, le sage Provincial ménageait toutes choses avec les anciens, et pour y mieux réussir, il fit venir deux religieux de Clermont, formés de la main du Père Michaélis. La présence de ces deux véritables enfants de saint Dominique, la gravité, la modestie de leur extérieur et la joie de leur âme qui paraissait sur leur front, au milieu des plus grandes austérités : tout cela était une prédication qui se faisait entendre au cœur de leurs Frères. Après avoir observé attentivement leur conduite, on commença à les admirer, à les aimer, à les suivre, et à vouloir les imiter.

On en était là, lorsque le Père Michaélis arriva à Toulouse, vers le mois d'avril 1599. Il serait difficile d'exprimer quelle fut sa joie, en voyant l'œuvre de Dieu si heureusement commencée. C'était à lui à la continuer avec sa prudence ordinaire, et à porter la réforme à sa perfection. Il le fit, mais avec tant de succès, que toute cette grande communauté, réunie dans les mêmes sentiments et dans les mêmes pratiques, semblait représenter au naturel celle que notre saint Fondateur avait lui-même formée dans

la première maison de Saint-Romain. Le silence y était profond, la prière presque continuelle, l'obéissance exacte et la pauvreté rigoureuse. Le travail, l'étude, la psalmodie, les autres saints exercices se succédaient et remplissaient tous les moments; aucune parcelle du temps n'était laissée à l'oisiveté. Les jeûnes et les veilles semblaient faire les seules délices de ces fervents religieux. La charité parmi eux était parfaite, et le zèle du salut des âmes les rendait tous utiles au prochain. Toute la ville de Toulouse ne pouvait assez admirer et louer un si heureux changement. Le nombre de sujets qui se présentèrent d'abord pour demander l'habit, fut si grand, que dans l'espace de deux ou trois années, le Père Michaélis se trouva en état d'envoyer comme des colonies de religieux dans différents couvents de la province. Il en envoya d'abord plusieurs dans celui d'Alby, qui est compté parmi les premiers qui embrassèrent la réforme.

Le chapitre provincial, assemblé l'an 1602 dans la même ville, donna aux religieux réformés les couvents de Béziers, de Montauban et de Castres. Les calvinistes depuis plusieurs années avaient ruiné ces trois maisons; ils les avaient traitées comme celle de Clermont de Lodève; c'est-à-dire, qu'après en avoir enlevé tous les meubles, ils avaient détruit et renversé les édifices, ou se les étaient appropriés. Ainsi le présent que le chapitre provincial faisait au Père Michaélis et à ses disciples, les obligeait à se procurer des logements, avant que de pouvoir former des communautés. La difficulté ne les arrêta point. Le prieur et la communauté de Toulouse fournirent des sujets. Ceux-ci travaillèrent avec tant de zèle, et les peuples, attirés par l'odeur de leurs vertus, les assistèrent si efficacement, que les trois couvents furent bientôt rétablis, tant pour le temporel que pour le spirituel. Le Père Michaélis conduisait tout; il était l'âme de tout.

Le général de l'Ordre, Hippolyte Beccaria, extrêmement zélé pour la vie régulière, n'apprit qu'avec une joie sensible les beaux commencements de cette réforme. Résolu de la soutenir et de l'étendre de toutes ses forces, il avait déjà assigné le chapitre prochain à Toulouse. Mais sa mort arrivée bientôt après, fit que ce chapitre se tint à Rome. Le Père Jérôme Xavière y fut élu

supérieur de tout l'Ordre, et le nouveau général entrant dans les vues de son prédécesseur, prit sagement toutes les mesures qui parurent nécessaires, pour affermir la réforme naissante. Le chapitre de Rome fit pour cela divers règlements, et déclara que nul religieux, dans la province du Languedoc, ne pourrait désormais être promu à aucun office, non pas même à celui de Lecteur, s'il n'était résolu de vivre dans l'exacte observance de la vie régulière.

Malheureusement le Père Joseph Bourguignon, élu Provincial dans le chapitre d'Alby, n'avait pas les mêmes sentiments dans le cœur, quoiqu'il les fit paraître au dehors. Aussi ne marcha-t-il pas sur les traces des trois provinciaux qui l'avaient précédé. C'était d'ailleurs un homme d'un génie élevé, et habile docteur de Paris; ses talents l'avaient mis en considération dans son Ordre. Mais la réforme n'était pas de son goût, et il ne dissimula quelque temps, que pour mieux réussir à l'étouffer dès sa naissance. Il écrivit au Père Général, que le Père Michaëlis et ses religieux introduisaient un nouvel ordre dans l'Ordre de Saint-Dominique, que leur prétendue réforme tendait visiblement à la division, et qu'on avait qu'à considérer leur manière de vivre, d'agir, ou de s'habiller, pour être convaincu qu'ils pensaient à se soustraire à l'obéissance des supérieurs, sans reconnaître même l'autorité du Général. L'accusation était grave, mais elle n'était point fondée. Cependant elle fit impression sur l'esprit d'un supérieur général qui n'avait rien plus à cœur que de conserver l'unité, et d'écarter de son Ordre tout ce qui aurait pu en causer la division. Le Provincial reçut bientôt la réponse qu'il attendait de Rome; elle était conforme à ses desirs, puisqu'on lui ordonnait de faire incessamment sa visite dans le couvent de Toulouse, d'examiner mûrement toutes choses, d'éprouver l'obéissance des religieux, et, s'il le jugeait à propos, de les disperser dans différents couvents de la province, en déposant même de l'office de prieur, celui, qui était le chef et l'auteur de cette nouvelle manière de vie.

Avec de tels ordres et de tels pouvoirs, le politique Provincial se préparait à frapper le coup qu'il avait médité à loisir. Déjà il

s'applaudissait d'avoir conduit prudemment une affaire, que tout autre n'aurait osé entreprendre. Mais ses projets n'étaient point inspirés par un vrai zèle, ils devaient être confondus. La prière dans cette occasion, comme dans toutes les autres, fut la première ressource du Père Michaëlis, et il ne pria pas en vain. Le Seigneur, qui avait suscité cet autre Néhémie, pour relever la gloire de sa nation, ou pour en réparer les ruines, donna aussi une bonne volonté à ceux qui, par leur autorité, pouvaient soutenir cette entreprise. Le célèbre cardinal d'Ossat, français de nation, mais résidant à Rome, s'y porta avec zèle ; le roi très-chrétien, Henri le Grand, ne dédaigna point de la favoriser. Le Pape même et son légat en France, le cardinal de Joyeuse, n'oublièrent rien pour faire que les premiers fondements de la réforme fussent solides. Enfin les généraux de l'Ordre, comme les plus intéressés à l'Œuvre de Dieu, y donnèrent aussi leurs soins particuliers. Nous pouvons dire cependant que les Toulousains furent les premiers qui firent éclater leur zèle.

Le Père Provincial ayant pris ses mesures pour exécuter l'ordre qu'il s'était procuré, en surprenant la religion du Général, s'était enfin rendu à Toulouse, et il avait amené avec lui un bon nombre de religieux, qu'il voulait mettre à la place des réformés. M. de Verdun, alors Premier Président du Parlement de Toulouse, informé de tout, se rendit d'abord à notre couvent, où il voulut entendre les raisons du Provincial et du prieur. Le premier assura d'abord, qu'il était venu dans ce couvent, non pas pour y ruiner la vie régulière, comme quelques-uns se l'étaient imaginé, mais pour exercer les devoirs de sa charge, et savoir si ces religieux voulaient vivre dans l'obéissance de l'Ordre ou selon leur caprice, comme ils semblaient avoir commencé de faire, ce qui ne pourrait tendre qu'à la destruction de la communauté et de la religion. Ces paroles donnèrent lieu au Père Michaëlis de répondre que, si le révérend Père Provincial n'avait autre chose à faire, il n'aurait pas dû amener avec lui une si grande troupe de religieux, qu'il n'avait qu'à venir seul ou avec son compagnon dans le couvent, où il aurait eu le plaisir de voir qu'en vivant comme ils faisaient, bien loin de se soustraire à

l'obéissance, ils en gardaient d'autant plus parfaitement tous les points, qu'ils s'étudiaient à ne rien négliger de ce qui est prescrit dans la Règle. Après ce peu de mots il se tut.

Le premier président ajouta : « Vous faites bien, Père provincial, de travailler à ce que dans ce couvent et dans tous les autres de votre juridiction, les religieux vous rendent l'obéissance qui vous est due ; mais vous feriez un grand mal si, sous prétexte d'obéissance, vous entrepreniez quelque chose qui fût contraire à l'observance de vos lois. Ainsi gardez-vous bien de changer l'état de la maison, tant pour ce qui regarde les religieux en général, que le prieur en particulier : car si vous l'entreprenez, non-seulement la cour ne vous serait point favorable, mais elle vous résisterait de toute son autorité. »

Cette déclaration du premier président, extrêmement applaudie dans toute la ville, assura d'abord le repos de la Communauté et arrêta la vivacité du Père provincial, qui voyait par là tous ses projets déconcertés. Il fit cependant sa visite, mais selon nos usages ordinaires, et sans entreprendre aucun changement. Il entendit séparément tous les religieux, en commençant par les plus jeunes. Il leur fit mille questions, et tous, depuis le dernier des profès jusqu'au plus ancien, répondirent à ses interrogations avec tant de modestie et de sagesse ; ils firent paraître tant de confiance en leur prieur, et une si ferme résolution de vivre désormais comme ils avaient commencé, dans la plus exacte régularité, qu'il aurait dû reconnaître l'œuvre de Dieu dans la conduite si bien soutenue de ses serviteurs. S'il en parut peu touché, les personnes sages et non prévenues y firent beaucoup d'attention. Tous les religieux de la province les mieux intentionnés, en conçurent de bonnes espérances, et on comprit dès lors que le couvent de Toulouse, déjà le berceau de tout l'Ordre de Saint-Dominique, serait aussi le soutien et le plus ferme appui de la Réforme. On sait qu'il l'a été jusqu'à nos jours, et qu'il n'a cessé d'élever de grands hommes, de véritables enfants de saint Dominique et de savants disciples de saint Thomas.

Cependant le caractère du Père provincial pouvait faire craindre les suites de son mécontentement. On ne doutait pas qu'il n'eût

encore recours à Rome, et qu'en rapportant les choses à sa façon, il n'indisposât de plus en plus le Supérieur général. Il était de la prudence de se pourvoir de ce côté-là. Le Père Michaélis résolut donc de faire le voyage d'Italie ; il y fut accompagné par le Père Claude Du Belly, personnage respectable, l'un des premiers religieux qui avaient embrassé non-seulement la Réforme, mais travaillé utilement à l'établir et à l'étendre. Arrivés à Rome, ils trouvèrent leur Général fort prévenu contre eux ; ils s'y attendaient, et ils n'en espérèrent pas moins. La vérité, la justice, l'innocence, la religion, n'ont besoin que d'elles-mêmes pour se défendre : on les aime, dès qu'on les connaît. Le Père Michaélis en fit l'expérience auprès du Père Jérôme Xavière. Il parla, il fut écouté, et obtint tout ce qu'il était venu demander. Le Pape Clément VIII le reçut avec bonté au baiser des pieds ; et le cardinal Baronius, qui l'invita à sa table, voulut avoir quelques conférences avec lui sur des matières d'érudition et d'histoire.

Vers les fêtes de Pâques de 1603, le Père Michaélis était de retour à Toulouse. Bientôt après il fut fait prier du couvent de Béziers, dont on relevait les masures. Sa présence et l'activité de son zèle aplanirent bien des difficultés, et sa réputation attira bien des citoyens, quelques-uns même qui avaient été dans les charges, et qui vinrent se ranger sous sa discipline dans la même profession. Le chapitre général de l'Ordre ayant été convoqué à Valladolid, en Espagne, l'an 1605, le Père Michaélis s'y rendit par le seul désir de faire approuver et autoriser la Réforme. On y fit en effet des Ordonnances qui en favorisèrent le progrès. Une de ces Ordonnances défendait aux provinciaux d'inquiéter en aucune manière ceux qui avaient embrassé la vie régulière, et de rien innover dans les couvents où on l'avait heureusement introduite.

Le cardinal François de Joyeuse, qui étant archevêque de Toulouse, avait particulièrement connu le mérite du Père Michaélis et ses talents pour la prédication, fut aussi un des puissants promoteurs de sa Réforme. Après un assez long séjour à Rome, ce cardinal était de retour en France, avec la qualité de légat apostolique, pour tenir sur les fonts de baptême au nom de sa Sain-

teté, le dauphin appelé depuis Louis XIII ; il vit avec plaisir tout ce que le serviteur de Dieu avait déjà fait, et ce qu'il continuait de faire pour rendre à son Ordre son ancien éclat. Peu content d'admirer son zèle infatigable et de donner à ses travaux les justes louanges qu'ils méritaient, il voulut avoir lui-même quelque part à une œuvre si sainte. Par ses lettres du 19 septembre 1606, il recommanda très-expressément au Père Joseph Bourguignon, encore provincial, de soutenir et d'avancer de tout son pouvoir la Réforme. Le légat lui défendait en même temps, sous peine d'excommunication, d'envoyer aucun religieux non réformé dans les couvents de Toulouse, d'Alby, de Béziers, ou de Clermont de Lodève ; il lui ordonnait enfin de prendre toujours dans les maisons les plus régulières, les Supérieurs qui devaient les gouverner.

Il ne faut pas douter que le même cardinal n'ait rendu de bons services au Père Michaélis auprès du roi très-chrétien Henri IV. Il est certain que ce prince le reçut très-gracieusement, quand il se présenta à Sa Majesté l'an 1607. Le prieuré du couvent royal de Saint-Maximin, en Provence, étant alors vacant, les archevêques d'Aix et d'Embrun, qui se trouvaient à la cour, crurent rendre un service important à cette Communauté en lui procurant un Supérieur tel que le Père Michaélis. Le roi écouta avec plaisir tout le bien que ces prélats lui dirent de ce grand réformateur ; il voulut bien s'entretenir familièrement avec lui et s'informer de sa façon de vivre, du nombre de couvents qui avaient embrassé la Réforme, des contradictions qu'il avait éprouvées et de l'état où se trouvaient les choses. Le monarque, en le nommant au prieuré de Saint-Maximin, lui recommanda expressément de faire dans cette maison royale ce qu'il avait déjà fait dans celle de Toulouse, lui promit sa protection, et fit écrire à son ambassadeur à Rome, pour obtenir de sa Sainteté que les couvents réformés fussent érigés en une Congrégation particulière, indépendante des Provinciaux qui n'avaient pas embrassé la même Réforme. Ce point était essentiel. Personne n'en sentait mieux la conséquence que le Père Michaélis, aussi n'oublia-t-il rien pour en voir la réussite.

Dès qu'il eut mis les premiers arrangements dans le couvent de Saint-Maximin et dans celui de la Sainte-Baume, qui en dépend, il se disposa à faire une seconde fois le voyage de Rome. Le Père Xavière ayant été fait cardinal, le chapitre de l'Ordre s'était assemblé au mois de mai 1608, pour nommer un autre Général, et le Père Michaëlis crut devoir profiter de cette occasion pour le succès de l'affaire dont il paraissait que la Providence l'avait chargé. Une grave maladie dont il fut attaqué presque en arrivant à Rome, ne le fit point repentir d'avoir entrepris ce voyage. Les suites en furent très-heureuses et selon ses désirs. Le Seigneur lui rendit la santé, lorsque les médecins n'espéraient plus de la lui procurer. Le chapitre et le Père Augustin Galamini, qui y fut élu Général de l'Ordre, se montrèrent également favorables à la Réforme. Le cardinal d'Ossat, au nom du roi très-chrétien, sollicitait avec zèle le Pape Paul V ; enfin sa Sainteté fit expédier un Bref pour ériger en Congrégation les couvents réformés. C'était tout ce que le serviteur de Dieu s'était proposé d'obtenir, mais le Pape et le nouveau Général firent quelque chose de plus ; puisqu'en remettant le Bref apostolique entre les mains du Père Michaëlis, ils le nommèrent lui-même premier Supérieur ou Vicaire général de cette Congrégation. On ne pouvait rien faire de plus à propos pour donner à cette Réforme naissante toute la perfection, la solidité et l'étendue qu'elle devait avoir.

A proportion que les occupations du Père Michaëlis se multipliaient, son zèle devenait aussi plus ardent. Il était en même temps inquisiteur d'Avignon, prieur de Saint-Maximin et supérieur d'une Congrégation répandue dans plusieurs diocèses, comme elle le fut bientôt après dans plusieurs provinces. Avec cela, il continuait toujours l'exercice du ministère apostolique et il donnait quelques ouvrages au public. Nous avons un de ses discours, avec ce titre : « Oraison funèbre faite aux funérailles de très-puissant et invincible roi de France et de Navarre, Henri IV, prononcée dans l'église du couvent royal de Sainte-Madeleine, en la ville de Saint-Maximin en Provence, le 10 août 1610. » La même année, Michaëlis prêcha l'Avent dans l'église cathédrale d'Aix, et il fit imprimer un livre intitulé : *Accord et union de deux*

fameux prédicateurs catholiques contre la vanité des trophées, et fausses suppositions des adversaires de notre foi. Ces deux prédicateurs étaient un religieux minime et le théologal de l'Église d'Arles. Le dernier avait écrit pour combattre deux propositions, avancées par le premier, touchant le feu du purgatoire et la sanctification des fêtes. Comme leurs disputes pouvaient scandaliser les fidèles et que les hérétiques prétendaient en tirer avantage pour autoriser leurs nouvelles opinions, le Père Michaélis entreprit d'expliquer les points disputés, de montrer que les deux prédicateurs étaient d'accord dans le fonds, et que les calvinistes étaient également condamnés dans le sentiment de l'un et de l'autre.

Ce n'était pas la première fois que ce savant homme avait pris la plume pour réfuter les erreurs ou les calomnies des ennemis de l'Église. Il avait déjà fait imprimer à Toulouse ses disputes touchant la vérité de l'Eucharistie, contre Jean Gigord, ministre de Montpellier. Mais dans le courant de cette année 1610 ou dans la suivante, il publia un écrit d'un autre genre qu'il appelait : *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente, séduite par un magicien*, etc.

L'auteur joignit à cette histoire un *Traité des esprits*, pour expliquer tout ce qui regarde cette matière des sorciers et des magiciens. Voici ce qui lui avait donné occasion de faire cet ouvrage, qu'il présenta à la reine régente Marie de Médicis.

Deux religieuses Ursulines d'un monastère d'Aix se trouvaient dans un état extraordinaire et qui faisait beaucoup de bruit dans tout le pays. Leur état passait dans l'esprit de plusieurs pour une véritable possession. D'autres n'attribuaient le tout qu'à certaines maladies, et chacun raisonnait à sa manière. On avait voulu d'abord éviter l'éclat. Les médecins essayèrent vainement la vertu des remèdes, et un vertueux prêtre de la Doctrine chrétienne, supérieur ou directeur du monastère des Ursulines, n'employa pas avec plus de succès les exorcismes et les prières de l'Église. La réputation du Père Michaélis fit qu'on le pria d'agréer qu'on lui amenât à Saint-Maximin ou à la Sainte-Baume, les deux religieuses, appelées Madeleine de la Pallud et Louise Capeau. Il

y consentit ; il éprouva leur esprit, examina avec soin leur état présent, et s'informa de leurs habitudes passées. Persuadé enfin avec bien des personnes sages que la possession était réelle, il recommença les exorcismes, et les fit continuer pendant le mois de décembre 1610 par le Père François Dooms, Dominicain flamand, docteur de Louvain, qui s'était retiré à la Sainte-Baume, pour y vivre dans la solitude et la plus étroite observance. La suite ou le dénoûment de cette affaire, fut que Louis Gaufridi, un des curés de Marseille, fut accusé et convaincu d'avoir employé le secours de l'enfer, le maléfice et le sortilège, pour séduire une de ces jeunes filles lorsqu'elle était encore dans le monde, et pour se venger de l'autre qui vivait fort saintement dans le cloître. Les preuves qu'on produisit contre lui parurent si fortes, que le parlement de Provence le condamna à être brûlé vif. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1611.

Le Père Michaélis venait de prêcher le Carême dans la métropole d'Aix, et il en partit après les fêtes de Pâques, pour assister au chapitre général de son Ordre, convoqué à Paris pour le mois de mai de la même année. Ce n'était pas cependant le seul motif qui l'avait appelé dans cette capitale. Le cardinal Pierre de Gondy, qui en était évêque, souhaitait y fonder un couvent en faveur des réformés ; le Père général, alors présent dans le couvent de Saint-Jacques, pour présider au chapitre, avait donné son consentement, et le Père Michaélis, toujours zélé pour les progrès de la vie régulière, fit venir dix excellents sujets avec lesquels il voulait travailler à cet établissement. On les logea d'abord dans une maison d'emprunt, au Collège de Boissy, d'où ils répandirent une si bonne odeur qu'elle ne contribua pas peu à lever les obstacles que rencontrait la fondation projetée. La réputation du Père Michaélis croissait aussi toujours et lui faisait de nouveaux amis. Estimé dans la ville et à la cour, tant par l'éclat de ses vertus que par ses talents, il fut encore admiré par la force et l'onction de ses prédications. L'évêque de Paris l'engagea à prêcher le Carême de 1612 dans sa cathédrale, ce qu'il fit avec autant de fruit que d'applaudissement. Dès le mois de mars de l'année suivante, il jeta les fondations du couvent de l'Annon-

ciation, dans le faubourg Saint-Honoré. Le cardinal de Gondy en est regardé comme le fondateur.

On vit aussitôt dans ce nouveau sanctuaire tout ce que l'on admirait depuis quelques années dans celui de Toulouse. La régularité, la piété et l'étude y fleurirent également. Ils devinrent l'un et l'autre la retraite de plusieurs saints et savants person-nages, qui ont porté au loin et transmis jusqu'à nous les fruits précieux de leur zèle et de leur doctrine. Pendant que les religieux de Saint-Honoré, toujours chéris et favorisés par le cardinal de Gondy, continuaient à édifier le public et à perfectionner leur nouvel établissement, le Père Michaélis travaillait avec le même succès à étendre sa Congrégation dans le Languedoc, par l'ac-quisition de plusieurs maisons qui embrassaient la Réforme avec un empressement digne de louange.

Il y avait huit ans qu'il remplissait avec un zèle incroyable la charge de vicaire général de cette Congrégation, lorsqu'en 1616 il fit nommer à sa place le Père Girardel, profès du couvent de Toulouse, et aussi distingué par son érudition que par toutes les autres qualités qu'on pouvait désirer dans un successeur du Père Michaélis. Celui-ci revint alors à Paris et fut élu prieur du cou-vent de Saint-Honoré, où il vécut encore deux ans dans la pra-tique de toutes les vertus. Épuisé enfin par tant de travaux et chargé de mérites, il mourut en odeur de sainteté le 5 mai 1618, dans sa soixante-quatorzième année. Son corps, d'abord inhumé dans une petite chapelle, fut depuis transféré près du grand au-tel de l'église. Dans les deux translations qu'on en a faites, on l'a toujours trouvé sans aucune corruption, et on a été témoin des sentiments de vénération dont les fidèles, les grands même du siècle, ont paru pénétrés pour ce grand serviteur de Dieu.

Outre les ouvrages dont nous avons eu occasion de parler, le Père Michaélis nous a laissé plusieurs homélies et quelques autres discours moraux, avec les sermons de la fête et de l'octave du Saint-Sacrement. Ses premiers écrits, intitulés : *Démonstra-tions évangéliques sur la vraie généalogie de sainte Anne et de ses trois filles, les trois Marie*, avaient été imprimés à Toulouse l'an 1590. Mais ce sentiment, qui donne deux sœurs à la très-sainte Vierge,

n'a jamais été commun dans l'Église ni reçu parmi les savants.

Le plus beau titre ou le plus grand sujet de gloire du Père Michaélis, c'est sans doute d'avoir comme ressuscité, dans quelques provinces de France, l'esprit de saint Dominique, et rappelé dans des jours de corruption le siècle d'or de son Ordre. Nous avons vu avec quel courage il osa entreprendre ce qui paraissait alors moralement impossible, avec quelle constance il sut conduire, soutenir, étendre un ouvrage dont les faibles commencements ne promettaient point des progrès si rapides. Cette petite Congrégation, érigée dix ans seulement avant la mort du pieux réformateur, a formé depuis deux provinces : celle de Toulouse et celle de Saint-Louis. La première comptait plusieurs couvents dans le Languedoc, la Guyenne, la Provence, le Dauphiné et le Velay. L'autre s'étendait dans la Normandie, la Picardie, la Lorraine. C'est de là aussi qu'on prit des sujets pour réformer nos couvents de Bretagne et celui de Saint-Sixte à Rome.

Dans l'édition qui fut faite du Martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, après la mort du Père Michaélis, on inséra son éloge parmi ceux de plusieurs autres religieux recommandables par leur sainteté. On y a depuis substitué une autre légende, qui renferme l'abrégé de sa vie, en ces termes :

« La mort du vénérable Père, Frère Sébastien Michaélis, docteur en théologie et inquisiteur d'Avignon, qui, par ses vives prédications, a travaillé pendant quarante ans à la conversion des hérétiques, et par un zèle infatigable a essuyé les plus grands travaux pour rétablir l'observance régulière dans plusieurs monastères. Il avait formé par son exemple, et étendu par ses soins, la Congrégation appelée de l'Occitaine, qu'il a gouvernée pendant huit ans. Pour ne point abandonner une œuvre si sainte, il a refusé deux évêchés, celui d'Orange et celui de Fréjus, qui lui étaient offerts. Ayant fondé le couvent de l'Annonciation à Paris, il le conduisit en sage et vigilant supérieur. Accablé enfin par le poids des années et des travaux, rigide observateur de ses lois jusqu'à la dernière période de sa vie, il s'est reposé en paix dans le Seigneur. Homme chéri des princes et des prélats, estimé et respecté dans toute la France pour sa haute piété, son excellente

doctrine, sa candeur et son zèle. On dit qu'il a été doué du don de prophétie, et on lui a attribué pendant sa vie et après sa mort quelques guérisons miraculeuses. » (TOURON).

LE V. P. JEAN-BAPTISTE DU SAINT-SACREMENT,
FONDATEUR DES RELIGIEUX DÉCHAUSSÉS DE NOTRE-DAME-DE-LA-MERCI.

Le Père Alphonse de Monroy, étant Général de l'Ordre de la Merci, voulut y établir une réforme sur la fin du xvi^e siècle, et destina sept couvents à ce sujet dans la province de Castille, afin que les religieux qui souhaitaient vivre dans une plus étroite observance que celle qui se pratiquait dans tout l'Ordre, pussent la pratiquer dans ces couvents ; mais il ne leur accorda cette permission qu'à condition qu'ils ne changeraient point l'habit de l'Ordre, et qu'ils resteraient toujours soumis à l'obéissance des supérieurs. Avec cette permission, le Père Jean-Baptiste Gonzalez, que le Général avait choisi pour le chef et le directeur de cette réforme, se retira au couvent de Hueta, qui était le principal des sept qui avaient été destinés pour y pratiquer l'étroite observance. Mais on se lassa bientôt de la ferveur de ce religieux, et comme il avait attiré à ce nouveau genre de vie un fameux professeur de Salamanque, et qu'on appréhenda que cet exemple d'humilité n'eût des suites et n'en attirât encore d'autres, le Général relégua le Père Jean-Baptiste au couvent de Raizes, dans l'Asturie, et cette réforme, qui avait été commencée par les ordres du Général, fut presque dans le même temps détruite aussi par ses ordres. C'était au zèle seul et à la ferveur du Père Jean-Baptiste que Dieu avait réservé l'ouvrage de cette réforme, et pour la commencer et l'étendre, il n'eut pas besoin des anciens couvents, mais il en fonda de nouveaux, comme nous verrons dans la suite.

Il naquit à Hueta, dans le royaume de Castille, le 8 février 1553, de parents nobles de l'ancienne famille des Gonzalez. Il fut élevé dès ses plus tendres années dans la crainte de Dieu, et ce fut sur ce fondement solide qu'il établit la règle de sa conduite pour conserver la grâce parmi les dangers fréquents où les jeunes gens sont exposés à la perdre avec l'innocence. Il s'appliqua de bonne

heure à l'étude : on l'envoya pour cet effet à Madrid, où il apprit les premiers principes de la langue latine. On ne vit jamais d'écolier plus enclin à la vertu, et ses maîtres le proposaient à ses compagnons comme le modèle qu'ils devaient suivre et imiter. Ses humanités étant achevées, il obtint permission de ses parents d'aller étudier en philosophie sous le Père Christophe Gonzalez, son frère aîné, religieux de la Merci, que les supérieurs de la province de Castille envoyaient enseigner au couvent d'Olmédo. Comme il ne se proposait d'autre fin dans ses études que de s'en servir utilement pour son salut, il avançait d'un pas égal dans la piété et dans les sciences ; il fréquentait souvent les Sacraments, il assistait les fêtes et dimanches au service divin, il était assidu à entendre la parole de Dieu, et après avoir satisfait à ces obligations, il ne manquait pas d'aller servir les malades dans l'hôpital.

Ce fut dans ces saints exercices de piété et de miséricorde qu'il se sentit fortement appelé de Dieu à l'état religieux. Il demanda instamment l'habit de l'Ordre de la Merci au commandeur du couvent d'Olmédo, qui le lui donna avec d'autant plus de joie qu'il connaissait ses excellentes qualités. Il le reçut l'an 1572, et après l'année de noviciat il fit sa profession. Huit jours après, on l'envoya au couvent de Madrid, d'où il sortit l'an 1573 pour aller gagner le jubilé à Rome, avec la permission de ses supérieurs. Il n'entreprit ce voyage que par un esprit de pénitence ; il le fit à pied, en mendiant son pain de porte en porte et dans un si grand recueillement d'esprit, qu'il ne parla à personne dans tout le chemin que de choses absolument nécessaires. Étant de retour dans sa province, l'an 1576, on l'envoya étudier en théologie à Tolède où, malgré toutes ses résistances et son humilité, les supérieurs lui ayant fait recevoir les Ordres sacrés, il dit sa première messe l'an 1578. Ce nouvel état lui fut un nouveau motif de s'avancer plus que jamais dans la perfection ; on l'engagea à prêcher et à confesser, et il réussit si bien dans l'une et dans l'autre de ces fonctions, qu'il gagna un grand nombre d'âmes à Dieu.

Ayant appris que les religieux de son Ordre avaient beaucoup souffert pour la foi dans les Indes, principalement dans le Pérou,

et combien ils y avaient converti d'infidèles, animé d'une sainte émulation, il demanda à ses supérieurs la permission d'y passer, pour participer aux travaux et aux peines de ses frères. Il y fit un si grand progrès dans le salut des âmes par la sainteté de sa vie, par son exemple, par ses rares vertus et par ses prédications tout embrasées du feu de l'amour divin, qu'il retira un grand nombre de païens du culte des idoles, et qu'il les attira à la connaissance du vrai Dieu ; mais ce qui est digne d'admiration, c'est que les richesses de ce pays-là ne le tentèrent point, et il ne fit pas comme un grand nombre de religieux de différents Ordres qui en sont revenus chargés d'or et d'argent. Après avoir employé le temps de sa mission très-utilement au service de Dieu et du prochain, il retourna en Espagne, ne portant sous son bras que son bréviaire et tenant d'une main une tête de mort, sur laquelle il jetait continuellement les yeux pour se faire ressouvenir de ce qu'il était et de ce qu'il serait un jour.

Ce fut ce saint homme, si zélé pour la gloire de Dieu et si amateur de la pauvreté, que le Père Alphonse de Monroy, Général de l'Ordre de la Merci, choisit pour être le chef et le directeur de la réforme qu'il avait entrepris d'établir dans son Ordre ; mais quoiqu'elle eût été détruite dans son commencement, comme nous avons dit ci-devant, le Père Jean-Baptiste Gonzalez ne perdit point l'espérance de la voir rétablie ; il chercha les moyens d'y parvenir, il en forma les projets, et ayant été rappelé du couvent de Raizes et mis de famille au couvent de Madrid, il crut que Dieu lui présentait les moyens d'exécuter son entreprise. Comme il était sacristain de ce couvent, et que son emploi l'obligeait de parler souvent à la comtesse de Castellar, Béatrix Ramirez de Mendoza, qui était une dame d'une grande piété, il prit la résolution de lui communiquer son dessein, dans l'espérance qu'elle y contribuerait par ses libéralités. Il ne se trompa point : il recommanda cette affaire à Dieu. Il offrit à cette intention le saint Sacrifice de la Messe ; il parla à cette dame de la réforme étroite qu'il voulait établir dans son Ordre, et elle le fortifia dans cette résolution, s'offrant de fonder deux couvents de cette réforme dans ses terres.

Le Général n'ayant pas voulu donner son consentement à l'établissement de ces deux couvents pour servir de fondement à cette réforme, la comtesse de Castellar s'adressa, à son refus, au Pape Clément VIII, qui lui accorda deux Brefs. Par le premier, il la dispensait du vœu qu'elle avait fait de fonder un couvent de religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, et lui permettait d'en bâtir deux aux religieux de l'Ordre de la Merci; et par le second Bref, il érigeait une Congrégation de religieux du même Ordre, qui désireraient vivre dans l'étroite observance, de laquelle il établit pour Général le Père Barthélemy d'Alcala, religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, à condition qu'il quitterait l'habit de son Ordre pour prendre celui de la Merci, avec une autorité absolue d'y recevoir les religieux de cet Ordre qui voudraient embrasser cette réforme, et les séculiers qui se présenteraient pour recevoir l'habit; qu'il gouvernerait cette Congrégation jusqu'à ce qu'elle eût huit couvents, et que s'il voulait persévérer dans l'Ordre de la Merci, il exercerait encore l'office de Général pendant six ans.

Le Père Jean-Baptiste, à l'insu duquel la comtesse de Castellar avait obtenu ces Brefs, fut fort surpris quand il eut appris ce qu'ils contenaient. Il représenta à cette dame qu'il n'avait jamais eu d'autre dessein que d'avoir quelques couvents dans lesquels on gardât la Règle et les Constitutions de l'Ordre de la Merci à la lettre et sans aucune dispense, sous l'obéissance du Général de l'Ordre, dont il ne se séparerait point, parce que les religieux qui voudraient embrasser cette observance ne voudraient pas se soumettre à la conduite d'un étranger. La comtesse approuva ses raisons; elle fit voir au Général les Brefs qu'elle avait obtenus sur le refus qu'il avait fait de consentir à l'établissement des couvents qu'elle voulait fonder pour commencer la réforme que le Père Jean-Baptiste méditait, et l'attachement que ce Père avait à l'Ordre. Le Général en fut si touché, qu'il promit à la comtesse de favoriser cet établissement, et pour lui témoigner sa sincérité, il dressa lui-même les Constitutions qui devaient être observées par les religieux de cette réforme.

La comtesse, de son côté, pour avancer ce grand ouvrage, lui promit de leur faire bâtir incessamment deux couvents, et de les

doter de revenus suffisants, l'un dans sa terre de Viso, à quatre lieues de Séville, et l'autre à Almorayna, dans son comté de Castellar, à trois lieues de Gibraltar et de l'évêché de Cadix, s'engageant encore de les fournir de meubles et d'ornements d'église. Elle en passa contrat, qui fut ratifié dans le chapitre provincial tenu à Guadalaxara, le 26 avril 1603, où l'on approuva aussi l'établissement de cette étroite observance et les Constitutions que les religieux qui l'embrasseraient devaient suivre. A cette nouvelle, le Père Jean-Baptiste et cinq compagnons, auxquels il avait inspiré l'esprit de la réforme, en prirent publiquement l'habit le jour de l'Ascension, dans la chapelle de Notre-Dame-du-Remède, dans l'église des religieux de la grande observance du même Ordre, et quittant en même temps le surnom de leurs famille, le Père Jean-Baptiste prit celui du Saint-Sacrement au lieu de Gonzalez.

Comme dans l'établissement de l'Ordre, le roi d'Aragon, Jacques 1^{er}, donna un appartement dans son palais à saint Pierre Nolasque et à ses compagnons, de même la comtesse de Castellar reçut d'abord le Père Jean-Baptiste et ses compagnons dans son hôtel de Madrid, où ils firent leurs exercices de dévotion et pratiquèrent les observances régulières, pendant qu'on bâtissait les deux premiers couvents de cette étroite observance. Mais comme ces saints religieux ne respiraient qu'après la retraite et la solitude, et qu'ils étaient trop exposés au grand monde dans la maison de cette dame, elle les envoya dans son château de Ribas, bourg distant de Madrid de trois lieues, et ils allaient tous les jours célébrer la Messe dans une chapelle dédiée à sainte Cécile, qui était dans le même bourg.

Quelques personnes trop attachées à leurs propres intérêts, appréhendant que ces religieux ne fissent un couvent d'un lieu qu'ils n'avaient que par emprunt, leur firent d'étranges vexations ; ils détachèrent leur cloche, renversèrent l'autel qui avait été dressé pour célébrer la Messe : l'évêque même se joignit à eux, et défendit aux religieux de la célébrer, non-seulement dans cette chapelle de Sainte-Cécile, mais même dans l'église de la paroisse, ce qui obligea ces religieux de retourner à Madrid.

Mais les habitants de Ribas furent si édifiés de leur vie exemplaire, qu'ils firent ce qu'ils purent pour les retenir dans leur bourg. Ils prièrent la comtesse de Castellar de leur bâtir un monastère, et cette pieuse dame leur accorda leur demande, promettant que sitôt qu'elle aurait achevé les deux couvents qu'elle faisait bâtir en Andalousie pour ces religieux, elle ferait aussi commencer un nouveau monastère à Ribas.

Les bâtimens de ces deux premiers couvents ayant été achevés avec le consentement de l'archevêque de Séville et de l'évêque de Cadix, la comtesse de Castellar alla en Andalousie disposer toutes choses pour recevoir les nouveaux réformés qui, s'étant mis en chemin pour aller prendre possession de ces deux couvents, reçurent de nouveaux chagrins à Séville de la part des religieux de la grande observance qui, étant scandalisés de l'habillement de ces religieux réformés, leur firent malicieusement entendre que le définitoire d'Aragon avait envoyé ordre de les arrêter et de les obliger à retourner à la grande observance. Mais ces avis se trouvèrent faux ; le Père Jean-Baptiste et quelques-uns de ses compagnons se rendirent à Almorayna pour prendre possession de ce nouveau couvent, où ils entrèrent l'an 1603 ; et ce couvent, qui fut dédié à Notre-Dame-des-Rois, fut le premier de la réforme. Les autres compagnons du Père Jean-Baptiste, auxquels le général avait donné pour commandeur le Père Jean de Saint-Joseph, entrèrent dans celui de Viso le 25 janvier de l'année suivante, 1604. Ces deux nouveaux couvents furent bientôt remplis des principaux religieux de l'Ordre, qui s'y retirèrent pour y vivre dans l'étroite observance. Le nombre s'étant augmenté, la comtesse de Castellar fonda un troisième couvent dans sa terre de Ribas, comme elle l'avait promis aux habitants de ce lieu, et la même année le Père Jean-Baptiste en alla prendre possession. Il se fit encore d'autres fondations quelques mois après, l'une à Séville, l'autre à Rota, et dans la suite ce saint réformateur eut la consolation de voir douze autres fondations, dont les plus considérables furent à Madrid, à Salamanque et à Alcalá de Hénarez. Il s'en fit même jusque dans la Sicile, où après sa mort le nombre des couvents est devenu si considérable, qu'on en a formé une

province particulière sous le nom de Saint-Raymond, et ceux d'Espagne ont été divisés en deux provinces.

Dieu fit connaître par plusieurs miracles la sainteté du Père Jean-Baptiste qui, après avoir vécu dans sa réforme quinze ans, mourut à Madrid dans le couvent de cette réforme, au mois de mai 1618. On l'enterra dans la sépulture ordinaire des religieux ; mais l'année suivante les supérieurs, à la sollicitation de plusieurs personnes qui avaient une singulière vénération pour ce serviteur de Dieu, le levèrent de terre pour le mettre dans un lieu plus honorable. On trouva son corps aussi entier et aussi flexible que s'il venait de mourir ; sa langue était encore vermeille, et Dieu permit que ce saint corps restât plusieurs années en cet état.

Paul V approuva la réforme de ces religieux l'an 1606. Grégoire XV, l'an 1621, les sépara entièrement de ceux de la grande observance, et Urbain VIII, la même année, leur donna un vicaire général, qui fut le Père Jean Marotti, surnommé de Saint-Joseph, qui a beaucoup étendu cette réforme par la fondation de plusieurs couvents.

(HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 5 mai 1586, le Pape Sixte-Quint confirme la Congrégation de Notre-Dame-des-Feuillants, de l'Ordre de Citeaux, et lui accorde des indulgences et des privilèges qui furent amplifiés par le Pape Paul V.

Indulgences accordées en ce jour de l'an 1581, par le Pape Grégoire XIII, à la Confrérie du Saint-Rosaire, pour tous ceux de ses membres qui assisteront à la procession du premier dimanche de chaque mois.

Le 5 mai 1618, mourut à Paris, comme on l'a vu plus haut, au couvent de l'Annonciation de la très-sainte Vierge, le Père Sébastien Michaélis, réformateur de l'Ordre de Saint-Dominique en France, premier vicaire général de la Congrégation Occitane. C'est ce zélé religieux qui avait fait bâtir ce couvent dans la rue Saint-Honoré, et qui l'avait dédié à la très-sainte Vierge.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, le saint Pape Pie V, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui, en s'appliquant avec zèle et avec succès à rétablir la discipline ecclésiastique, à extirper les hérésies, et à réduire les ennemis du nom chrétien, donna à l'Eglise catholique qu'il gouverna les exemples d'une vie sainte et des lois pleines de sagesse.

A Rome encore, sainte Crescentienne, martyre.

Au même lieu, saint Sylvain, martyr.

A Alexandrie, saint Euthyme, diacre, qui mourut en prison pour Jésus-Christ.

A Thessalonique, la fête des saints Irénée, Pèlerin et Irène, qui expirèrent dans les flammes.

A Auxerre, martyre de saint Jovinien, lecteur.

A Alicate en Sicile, saint Ange, prêtre, de l'Ordre des Carmes, qui, pour la défense de la foi catholique, fut massacré par les hérétiques.

A Jérusalem, saint Maxime, évêque et confesseur, que le César Maximien-Galère, après lui avoir fait arracher un œil et brûler un pied avec un fer chaud, condamna aux mines.

¹ TERTIO NONAS MAII.

Romæ, sancti Pii Papæ Quinti ex Ordine Prædicatorum, qui ecclesiasticæ disciplinæ restituendæ, hæresibus extirpandis, et Christiani nominis hostibus conterendis, strenue ac feliciter incumbens vitæ ac legum sanctitate catholicam Ecclesiam gubernavit. — Item, sanctæ Crescentianæ Martyris. — Ibidem, sancti Silvani Martyris. — Alexandriæ, sancti Euthymii Diaconi, ob Christum in carcere quiescentis. — Thessaloniciæ, natalis sanctorum Martyrum Irenæi, Peregrini et Irenes, ignibus combustorum. — Antisiodori, passio sancti Joviniani Lectoris. — Leocatæ in Sicilia, sancti Angeli Presbyteri, Ordinis Carmelitarum, qui ab hæreticis ob defensionem catholicæ fidei trucidatus est. — Jerosolymis, sancti Maximi Episcopi et Confessoris, quem Maximianus Galerius Cæsar post effossum oculum, pedemque ignito ferro adustum, ad metalla damnavit. — Edessæ in Syria, sancti Eulogii Episcopi et Confessoris. — Arelate in Gallia, sancti Hilarii Episcopi, doctrina et sanctitate conspicui. — Viennæ, sancti Nicetii Episcopi, venerabilis sanctitatis viri. — Bononiæ, sancti Theodori Episcopi, meritis clari. — Eodem die, sancti Sacerdotis Episcopi Saguntini. — Mediolani, sancti Geruntii Episcopi. — Ibidem, conversio sancti Augustini Episcopi et Ecclesiæ Doctoris, quem beatus Ambrosius Episcopus fidei catholicæ veritatem docuit, et hac die baptizavit.

A Edesse, en Syrie, saint Euloge, évêque et confesseur.

A Arles, saint Hilaire, évêque, illustre par sa sainteté et par sa science.

A Vienne, saint Nizier, évêque, vénérable par sa sainteté.

A Bologne, saint Théodore, évêque, célèbre par ses vertus.

Le même jour, saint Serdon, évêque de Sagonte en Espagne.

A Milan, saint Geronce, évêque.

Au même lieu, la conversion de saint Augustin, évêque et docteur de l'Eglise, que l'évêque saint Ambroise instruisit des vérités catholiques, et qu'il baptisa en ce jour.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Irène, martyre du 1^{er} siècle, honorée à Constantinople.

Sainte Herine, fêtée à Otrante.

Saint Félicissime, saint Grégoire et saint Archélaüs, martyrs en Afrique.

Saint Aribert, évêque de Tortone, en Italie.

Saint Bretoin (Britonius), évêque de Trèves, qui assista en 374 au concile général des Gaules tenu à Valens en Dauphiné.

Saint Athanase, évêque de Corinthe.

Saint Gaïen et saint Gaïus, probablement frères, martyrisés ensemble et honorés à Constantinople.

Saint Pétran, cité en ce jour, se trouvera le 7 mai avec saint Gébrien, son frère.

Saint Léon de Bova, religieux de l'Ordre de Saint-Basile.

Saint Land (Lando), martyr à Orta, près du Tibre, honoré à Bassanella.

Sainte Théotérie ou Theutère, vierge du VII^e siècle, à Vérone, où une église, consacrée sous son nom, possède ses reliques vénérées.

Sainte Mondane, veuve, mère de saint Sardos, évêque de Limoges.

Sainte Otte, appelée plus régulièrement Jutta, veuve du XII^e siècle, honorée à Chelms, en Prusse.

Saint Rose (Rosins), évêque en Afrique, honoré au pays de Naples.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Savary, né à Mortemar, prêtre religieux de l'Ordre des Carmes, ne fit pas le serment schismatique, fut déporté au commencement de 1794 et mourut le 5 mai, même année.

Lachassaigne (prénoms inconnus), chanoine de la cathédrale de Nevers, resté fidèle à la foi catholique, condamné à la déportation, mort en mer, comme le précédent, le 5 mai 1794.

SIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Jean devant la porte Latine. — Saint Evode, premier évêque d'Antioche après saint Pierre. — Sainte Bénédicté, vierge. — Saint Jean Damascène. — Saint Edbert ou Eadbert, évêque. — Le Bienheureux Hatta, premier abbé de Saint-Waast d'Arras. — Saint Pétronax, abbé du Mont-Cassin. — Le Bienheureux Jean de la Puebla, frère mineur. — La Bienheureuse Elisabeth, dominicaine. — La Bienheureuse Elisabeth de la Tour, clarisse. — Le Vénérable Jean de Ruysbroeck. — La Vénérable Jeanne Brien. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE ¹.

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connaissaient encore ni le mystère de la Croix, ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque par l'organe de leur mère, ils le priaient de les faire asseoir l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, c'est-à-dire de leur donner les deux premières places de son royaume. Pouvez-vous, leur dit le Sauveur, boire le calice que je dois boire? Pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances? Les deux disciples répondirent affirmativement, et protestèrent à leur divin Maître qu'ils étaient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Notre-Seigneur leur prédit qu'ils boiraient son calice, et qu'ils auraient beaucoup à souffrir pour la vérité de son Évangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans saint Jacques, lorsque Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professait.

Quant à saint Jean, qui aimait si tendrement son divin Maître.

¹ Tiré de Tertullien, *Præscrip.*, c. xxxvi; de S. Jérôme, in *Jovin.*, t. I, p. 14, et de Tillemont, *Hist. eccles.*, t. I, p. 338, et de l'*Istoria della Chiesa di S. Giovanni avanti porta Latina, scritta da Gio. Mario Crescembeni*, Roma, 1716, in-4^o.

et qui en était si tendrement aimé, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il but du calice du Sauveur, et qu'il en partagea l'amertume lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet son cœur était déchiré par le sentiment des douleurs qu'il lui voyait souffrir; mais ce n'était encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit, il se vit condamné, avec les autres Apôtres, à la prison, aux fouets et aux opprobres. Enfin la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement, lorsqu'il mérita, sous Domitien, la couronne du martyr.

L'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'Église, était universellement haï pour sa cruauté, son orgueil et ses impudicités. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus cruel que Néron, et il prenait plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares dont l'autre au moins se dérobaient ordinairement la vue. Sous son règne, Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitants. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avaient la réputation d'hommes vertueux, entre autres Dion Chrysostome et le philosophe Épictète¹; mais ce fut sur les chrétiens que tombèrent ses principaux coups. Outre qu'il ne pouvait souffrir la sainteté de leur doctrine et de leur vie, qui lui était un reproche tacite de ses crimes, il était encore animé contre eux par cette haine que leur portaient tous les païens.

Saint Jean l'Évangéliste vivait encore. Il était chargé du gouvernement de toutes les Églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de cette éminente dignité que pour ses vertus et ses miracles. Ayant été arrêté à Éphèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard,

¹ L'auteur de l'*Enchiridion*, le plus parfait abrégé de morale qui soit sorti de la plume d'un païen. C'est avec raison que les stoïciens ont regardé Épictète comme le plus grand philosophe de leur secte. L'empereur Marc-Antonin ne pouvait se rassasier de lire ses ouvrages. Saint Augustin et saint Charles Borromée les lisaient aussi avec beaucoup de plaisir. L'édition la plus complète et la meilleure que nous en ayons, est celle qui parut à Londres en 1761, 2 vol. in-4^e, par les soins et avec les notes de Jean Upton.

ent la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il y a toute apparence que le saint Apôtre souffrit d'abord une cruelle flagellation, conformément à ce qui se pratiquait à l'égard des criminels qui n'avaient point le droit de bourgeoisie romaine. Quoi qu'il en soit, on ne peut au moins douter qu'il n'ait été jeté dans l'huile bouillante : Tertulien, Eusèbe et saint Jérôme le disent expressément.

Nous ne craignons point d'assurer que le Saint fit éclater une grande joie lorsqu'il entendit prononcer sa sentence ; il brûlait d'un ardent désir d'aller rejoindre son divin Maître, de lui rendre amour pour amour, et de se sacrifier pour Celui qui nous a tous sauvés par l'effusion de son sang. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre ; il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

L'empereur fut très-frappé, ainsi que la plupart des païens, de cet événement ; mais il l'attribua au pouvoir de la magie. Ce que l'on publiait des prétendus prodiges opérés par le fameux Apollonius de Tyane qu'il avait fait venir à Rome, ne contribua pas peu à le confirmer dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'Apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le Saint dans l'île de Pathmos. Ce mauvais prince ² ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités, et d'un caractère naturellement pacifique,

¹ Une des îles Sporades, situées dans la mer Egée ou l'Archipel, où se trouve dans le couvent de Saint-Jean, nommé l'Apocalypse, un séminaire grec, avec une école, une bibliothèque et une collection de médailles.

² Domitien régna depuis l'an 81 jusqu'en 96. Nous apprenons de Suetone d'Eusèbe, qu'il porta l'impiété jusqu'à se faire donner le titre de *Seigneur et Dieu*. C'était lui qui, renfermé dans son cabinet, employait une partie de ses temps à prendre des mouches, qu'il enfilait ensuite avec un poinçon. On voit surtout après sa mort combien il était détesté. On abattit ses statues, on ôta son nom des édifices publics, et ses décrets furent annulés par le sénat.

lique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil, et de retourner à Éphèse ¹.

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* par les Romains ², qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle, on consacra une église dans cet endroit sous les premiers empereurs chrétiens. On dit qu'il y avait un temple de Diane, dont on changea la destination pour le faire servir au culte du vrai Dieu. Cette église fut rebâtie en 772 par le Pape Adrien I^{er}.

La fête de saint Jean devant la porte Latine a été longtemps chômée en plusieurs Églises. Elle a été d'obligation en Angleterre, au moins depuis le xii^e siècle jusqu'à la prétendue réforme; mais on la mettait seulement au nombre des fêtes du second rang, auxquelles toute œuvre servile était défendue, excepté le labour des terres. Les Saxons qui s'établirent dans la Grande-Bretagne avaient une dévotion singulière à saint Pierre et à saint Jean l'Évangéliste.

Jésus-Christ, pour mettre à l'épreuve l'amour de ses deux disciples, leur fit cette question : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » Il donnait le nom de calice à ses souffrances, pour les deux raisons suivantes : 1^o Par suite de l'excès de son amour pour les hommes, il avait un ardent désir de nous racheter par sa mort, et ce désir, semblable à une soif brûlante, ne pouvait être rassasié que par les ignominies et le supplice de la Croix. 2^o Les Juifs appelaient calice ce qui était échu à quelqu'un en partage. Le Sauveur donnait donc à entendre par cette expression, que les souffrances et la Croix étaient le partage qu'il avait reçu de son Père, dans la résolution d'accomplir entièrement sa volonté, et de s'offrir à lui comme une victime digne de l'honorer et de satisfaire à sa justice. Ainsi lorsqu'il présente son calice à ses serviteurs, son but est de les rendre semblables à lui, de les faire croître en vertu, et de leur communiquer les grâces les

¹ Nerva ne régna qu'un an et quatre mois; ainsi il n'eut pas le temps de rendre à l'empire son ancien lustre, ni de faire tout le bien que l'on attendait de lui.

² Parce qu'elle conduisait au pays connu sous le nom de *Latium*.

plus abondantes. La seule chose qu'il exige d'eux, est qu'ils portent leur croix avec lui, qu'ils l'embrassent affectueusement pour l'amour de lui, et qu'ils unissent leurs souffrances aux siennes. O Croix précieuse, ô chemin royal du ciel qui a été ouvert et sanctifié par notre divin Chef ! que saint Jean fut heureux d'accompagner son cher Maître jusque sur le Calvaire ! Il eut avec Marie et Madeleine le glorieux privilège de ressentir dans son cœur les douleurs et tous les opprobres dont Jésus fut rassasié, et si, par une permission du ciel, il échappa à la fureur des Juifs, la vivacité de son amour lui fit remporter la palme d'une sorte de martyr, qui, sans être sanglant, n'en fut pas moins méritoire.

(GODESCARD.)

SAINT ÉVODE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ANTIOCHE APRÈS SAINT PIERRE.

On peut juger de l'opinion qu'Évode avait donnée de sa sainteté aux Apôtres et aux premiers fidèles, par le choix que saint Pierre fit de lui entre tant de saints personnages, pour gouverner l'Église d'Antioche à sa place, lorsqu'il la quitta pour aller à Rome. C'est où se réduit tout ce que nous savons de certain touchant ce qui le regarde. Un évêque qui s'est trouvé digne de remplir une place que quittait saint Pierre, ne peut pas, ce semble, avoir été beaucoup inférieur aux Apôtres en mérite. La vertu du successeur choisi d'une telle main, a dû avoir de la proportion à celle de la personne à qui il succédait, comme nous voyons que lorsqu'on ôte une grande pierre des fondements d'une maison, on tâche d'en mettre à la place une autre pareille. C'est ce qu'on a pu dire de saint Évode, autant que de saint Ignace, que plusieurs ont cru choisi pareillement par les Apôtres pour succéder à saint Pierre dans les mêmes fonctions. L'Église d'Antioche, quoique naissante, était alors dans l'état le plus florissant où on l'ait jamais vue depuis. Elle était composée d'apôtres, de prophètes, de martyrs et de docteurs, et ce fut dans son sein que les disciples de Jésus-Christ commencèrent à prendre le nom de chrétiens qui, de là, se communiqua bientôt par toute la terre. Elle avait même cet avantage au-dessus de celle de

Jérusalem, qu'elle était indifféremment composée de gentils et de Juifs. Comme les Apôtres avaient arrêté dans le concile de Jérusalem, qu'on n'obligerait point les premiers à judaïser, c'est-à-dire, à observer les cérémonies légales, dont on laissait l'usage libre à ceux qui se convertissaient d'entre les Juifs, cela forma comme deux corps dans une même Église. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs de croire que saint Évode et saint Ignace avaient été établis par les Apôtres en même temps sur cette Église, et que la conduite des Gentils avait été donnée à l'un et celle des Juifs à l'autre. Saint Évode mourut le premier, n'ayant survécu qu'environ deux ans aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, et après lui saint Ignace ayant réuni les deux parties du troupeau, gouverna toute l'Église d'Antioche, comme le successeur de celui dont il avait été auparavant l'associé, selon l'opinion de ceux qui assurent que les Apôtres qui l'avaient choisi n'étaient autres que saint Pierre et saint Paul. La connaissance que l'on peut avoir de la durée de l'épiscopat de saint Évode, dépend de celle qu'on a du temps de la venue de saint Pierre à Rome, et l'opinion de ceux qui lui donnent vingt-six ans, est sujette à beaucoup de difficultés.

Les Grecs qui lui donnent la qualité d'apôtre, et qui se sont persuadés même qu'il avait été l'un des soixante-dix disciples de Jésus-Christ, font sa fête le 29 avril et encore le 7 septembre. Les Latins, qui le regardent comme un Martyr, en parlent dans leurs martyrologes au 6 mai.

SAINTE BÉNÉDICTE,

VIERGE.

Bénédicté, que le saint Pape Grégoire le Grand mentionne avec de grands éloges, et qu'il présente comme un modèle, était une pieuse vierge qui vivait avec sainte Galle la Romaine, auprès de l'église Saint-Pierre, au milieu du *vi*^e siècle. Ces deux Saintes passaient leurs jours dans la prière, les mortifications, les bonnes œuvres et les plus saints exercices de la vie chrétienne. Elles s'enrichissaient encore pour le ciel par les aumônes. Saint Pierre, en qui elles avaient une grande foi et qu'elles priaient instam-

ment, révéla à Bénédicte qu'elle suivrait au ciel sainte Galle trente jours après le départ de cette sainte veuve.

Or sainte Galle, qu'on ne fête que le 5 octobre à cause de quelque translation, s'en alla de ce monde le 6 avril, et sainte Bénédicte la suivit le 6 mai 551.

SAINT JEAN DAMASCÈNE.

Les mahométans avaient conquis la Chaldée, la Perse, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et l'Égypte, lorsque Jean naquit vers la fin du ^{vii}^e siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de Damascène. Sa famille était illustre et chrétienne. Quoique les chrétiens eussent à souffrir de temps à autre des avanies et des persécutions, surtout quand les musulmans étaient battus par les Grecs, son père occupait une place de conseiller d'État auprès du calife de ces infidèles. Au lieu de dissiper ses grands biens en dépenses inutiles, il les employait en œuvres de charité, principalement à racheter les captifs qu'on amenait à Damas pour être vendus ou égorgés. Un jour, dans une troupe de ces malheureux exposés sur la place publique, on vit ceux qui étaient destinés à la mort se jeter aux pieds de l'un d'entre eux pour se recommander humblement à ses prières. C'était un religieux italien, nommé Cosme, pris sur mer avec les autres. Les barbares, ayant remarqué le respect que lui témoignaient ses compagnons de malheur, lui demandèrent de quelle dignité il avait été revêtu parmi les chrétiens. Il répondit qu'il n'en avait point d'autre que celle de prêtre. « Je suis, ajouta-t-il, un inutile moine qui a étudié non-seulement la philosophie chrétienne, mais encore la philosophie étrangère ; » et, en disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. Le père de Jean étant survenu, lui demanda la cause de sa tristesse. Cosme lui confessa naïvement qu'il s'affligeait de mourir avant d'avoir pu communiquer d'autres les sciences qu'il avait acquises. Or, depuis longtemps le père cherchait pour son fils un homme qui pût lui donner une éducation convenable. Ravi de trouver ce trésor dans un captif qu'on allait égorgé, il courut le demander au calife, qui le lui

accorda sans peine. Cosme non-seulement reçut la liberté, il devint l'ami du père, le maître du fils, qui, sous sa direction, apprit avec un succès prodigieux la grammaire, la dialectique, l'arithmétique de Diophante ou l'algèbre, la géométrie, la musique, la poésie, l'astronomie, mais surtout la théologie ou la science de la religion. Ses progrès ne furent pas moindres dans la vertu que dans les sciences. Il avait pour compagnon d'études un orphelin de Jérusalem, que son père avait adopté. Quand son éducation fut achevée, Cosme se retira en Palestine, dans la laure de Saint-Sabas, d'où il fut tiré pour être fait évêque de Majume¹. Le mérite de Jean fut bientôt connu du prince des Sarrasins, qui le fit chef de son conseil après la mort de son père.

Circonstance bien remarquable ! c'est un pauvre moine d'Italie, captif, voué à la mort, qui introduit les sciences de la Grèce et de Rome à la cour des califes de Damas, qui les enseigne au fils du grand vizir ; et ce fils, devenu grand vizir lui-même, puis moine, sous le nom de saint Jean Damascène, parvient à naturaliser, pour un temps, ces sciences étrangères parmi ces mêmes musulmans, parmi ces mêmes Arabes, qui les avaient prosrites et brûlées avec la bibliothèque d'Alexandrie. D'après ces faits, qui viennent d'être constatés par des savants de France, ce ne sont pas les chrétiens qui ont appris ces sciences humaines des musulmans, comme certains hommes se plaisent à le dire, mais les musulmans qui les ont apprises des chrétiens.

On avait vu plus d'un empereur grec de Constantinople protéger l'hérésie ; il y en eut un qui inventa lui-même une hérésie nouvelle : ce fut de condamner et de briser les images des Saints comme une idolâtrie. C'était l'empereur Léon, surnommé l'Isaurien, parce qu'il était natif d'Isaurie, pays et peuple pour le moins aussi barbares que l'étaient alors les Huns et les Vandales. Comme il était très-ignorant, il se mit en tête qu'en honorant les saintes images, les catholiques honoraient non pas les Saints qu'elles représentent, mais la matière et la couleur dont ces images sont faites. Il entreprit de les abolir, les fit ôter des églises et brûler sur les places publiques. Les catholiques qui s'y

¹ Vit. SS. Joan. Dam., Act. S., 6 maii.

opposaient furent tourmentés et mis à mort. Son fils Constantin Copronyme se montra encore plus furieux. Constantinople devint un théâtre de supplices : on crevait les yeux, on coupait les narines aux catholiques ; on les déchirait à coups de fouet, on les jetait dans la mer. L'empereur en voulait surtout aux moines : il n'y avait ni outrages ni tourments qu'il ne leur fit souffrir ; on leur brûlait la barbe enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des Saints peintes sur bois. Son plus grand plaisir était de présider à ces supplices. Il y eut encore quatre ou cinq empereurs semblables. Ainsi, tandis que les rois barbares s'adoucissaient en Occident, les empereurs de Constantinople devenaient barbares.

Dieu n'abandonna pas les siens dans ces temps difficiles ; il suscita plusieurs Saints pour soutenir la multitude des fidèles. Saint Jean Damascène, quoiqu'il vécût parmi les musulmans, composa en faveur des saintes images d'excellents écrits, que nous avons encore, et dans lesquels l'hérésie des iconoclastes est réfutée avec une grande force.

Il écrivit un premier discours adressé à ses amis, en les priant de le répandre parmi les fidèles. Il commence avec beaucoup de modestie. « Je devais plutôt, connaissant mon indignité, garder un perpétuel silence et me contenter de confesser à Dieu mes péchés ; mais voyant l'Église fondée sur la Pierre agitée d'une violente tempête, je ne crois pas devoir me taire, parce que je crains Dieu plus que je ne crains l'empereur. Au contraire, c'est ce qui m'excite ; car l'autorité des princes est d'un grand poids pour séduire les sujets. Quoique l'on sache que les rois de la terre sont soumis au Roi du ciel, et que les lois sont au-dessus d'eux, il y en a peu néanmoins qui méprisent leurs commandements injustes. » Saint Jean Damascène pose ensuite pour fondement de son discours, que l'Église ne peut errer et qu'il n'est pas permis de la soupçonner d'un aussi grossier abus que l'idolâtrie ; il prie enfin le peuple de Constantinople, avec son excellent pasteur, d'accueillir avec bienveillance ses paroles, sans faire attention à sa dignité, qui était petite, ni à son éloquence, qui était encore moindre, mais au fond même des idées.

Puis, entrant en matière : « Je sais, dit-il, que Celui qui ne ment point a dit : Le Seigneur, ton Dieu, est un ; tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul ; tu ne feras point de sculpture ni d'image de ce qui est au ciel et sur la terre. Aussi je n'adore qu'un seul Dieu, et je ne rends qu'à lui seul l'adoration de latrie. Je n'adore point la créature à la place du Créateur ; mais le Créateur qui s'est fait créature, pour honorer la nature humaine et me rendre participant de la Nature divine. J'adore avec ce grand Roi et ce Dieu, le corps qui est pour ainsi dire sa pourpre. J'ose faire une image du Dieu invisible, non en tant qu'il est invisible, mais en tant qu'il s'est rendu visible pour nous par la chair et le sang. Par cette image, je ne prétends point représenter la Divinité, mais la chair qui a été vue. Si je ne puis former une image de l'âme, bien moins pourrais-je en faire une de Dieu, qui a lui-même accordé à l'âme de n'être point matérielle.

« Mais Dieu a dit à Moïse : Tu ne feras point d'images. Apprenez comment Moïse l'explique lui-même dans le Deutéronome : Le Seigneur nous a parlé du milieu du feu ; vous n'avez vu aucune image, vous avez seulement entendu sa voix, de peur qu'en regardant le ciel, et voyant le soleil, la lune et les étoiles, vous ne vous laissiez séduire pour les adorer et les servir. Voyez-vous que son dessein n'est que de vous détourner d'adorer la créature au lieu du Créateur, et de rendre à quelque autre qu'à lui l'adoration de latrie ? Ce précepte était donc pour les Juifs enclins à l'idolâtrie ; mais pour nous, à qui il est donné de connaître parfaitement la Nature divine, et qui avons passé l'enfance, nous savons ce qu'il est possible et ce qu'il est impossible de représenter par des images. Comment pourrait-on faire une image de Celui qui n'a ni figure ni bornes ? ou peindre par des couleurs Celui qui n'a point de corps ? Mais, depuis qu'il s'est fait homme, vous pouvez faire l'image de sa forme humaine. Vous pouvez peindre sa naissance de la Vierge, son baptême dans le Jourdain, sa transfiguration sur le Thabor, ses tourments, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension. Exprimez tout cela par les couleurs aussi bien que par les paroles. Ne craignez

rien. Je connais la différence des adorations (*proskyneseos*) et des images.

« L'image est une ressemblance qui caractérise l'original, mais avec une certaine différence, car une image ne saurait être en tout pareille à l'original. Le Fils de Dieu est l'image vivante du Père, image ressemblante en tout, si ce n'est que le Père n'est pas du Fils, mais le Fils du Père. Les idées de Dieu sont les images et les paradigmes des choses qu'il veut faire. Les choses même visibles sont des images des choses invisibles. Ainsi l'Écriture, pour s'accommoder à notre faiblesse, nous représente quelquefois Dieu sous des figures corporelles. Ainsi, pour représenter la Trinité, nous employons nous-même la comparaison du soleil, de sa lumière et de son rayon. Nous appelons encore image le signe des choses futures. Ainsi l'arche d'alliance, la verge d'Aaron et l'urne de la manne, signifiaient la très-sainte Vierge ; le serpent d'airain signifiait Jésus-Christ en Croix ; la mer et la nuée signifiaient le Baptême. On nomme encore image ce qui conserve la mémoire des choses passées, soit par les lettres comme quand Dieu écrivit sa loi sur des tables, et ordonna d'écrire la vie des hommes qui lui étaient chers ; soit par d'autres monuments sensibles, comme l'urne et la verge qu'il fit garder dans l'arche. Otez donc toutes sortes d'images, et déclarez-vous contre celui qui les a fait faire, ou recevez-les toutes, chacune comme il lui convient.

« L'adoration *proskynesis*, est un signe de soumission et de respect. Nous en connaissons différentes espèces. La première, qui s'appelle adoration de latrie, est celle que nous rendons à Dieu, seul adorable par sa nature. Il y en a une autre que nous rendons, à cause de Dieu, à ses amis et à ses serviteurs, comme quand Josué et Daniel adorèrent des Anges, ou aux lieux et aux choses consacrés à Dieu, ou aux princes qu'il a établis, comme quand les Israélites adoraient le tabernacle, quand Jacob adora Esaü, son frère aîné, et même Pharaon, et quand Joseph fut adoré par ses frères. Il y a aussi une adoration qui n'est qu'un honneur qu'on se rend l'un à l'autre, comme quand Abraham et les enfants d'Ilémor s'adorèrent réciproquement. Otez donc toutes

les adorations, ou bien recevez-les toutes, mais avec les différences et dans les occasions convenables.

« Dites-moi : Dieu n'est-il pas un ? le législateur n'est-il pas un ? Pourquoi donc ordonne-t-il des choses contraires ? Car les Chérubins sont du nombre des créatures. Pourquoi donc ordonne-t-il que les Chérubins faits de mains d'hommes ombragent le propitiatoire ? N'est-ce pas pour faire entendre que de Dieu même, comme étant infini, on ne peut faire aucune image, afin qu'aucune créature ne reçoive l'adoration de latrie ; mais que les chérubins, étant des êtres limités, sont représentés comme des ministres autour de son trône ? L'arche, l'urne et le propitiatoire, ne sont-ce pas les ouvrages des hommes, faits d'une vile matière, comme vous aimez à le dire ? Qu'est-ce que le tabernacle tout entier, sinon une image, une ombre, une figure ? La loi même qui, suivant l'Apôtre, n'avait que l'ombre des biens futurs, et non leur image réelle, n'est-elle pas la figure d'une image ? et le tabernacle, une figure de figure ? Comment donc la loi défendrait-elle de représenter quelque chose par image ? Il n'en est point ainsi ; mais chaque chose a son temps.

« Autrefois Dieu, n'ayant ni corps, ni figure, n'était représenté par aucune image. Mais depuis que Dieu a été vu dans la chair et qu'il a conversé parmi les hommes, je représente en image ce qu'il a rendu visible. Ce n'est pas la matière que j'adore, mais l'auteur de la matière, qui s'est fait matière pour moi, qui a habité dans la matière, et qui, par la matière, a opéré mon salut. Et je ne cesserai point de révéler la matière par qui j'ai été sauvé : non pas que je la révère comme Dieu ; jamais ! mais comme l'instrument de sa grâce. Le bois sacré de la Croix n'est-il pas matière ? Et le lieu du Calvaire, et la pierre du saint Sépulcre, source de notre résurrection, et les lettres dont les Évangiles sont écrits, et la Sainte-Table, et l'or et l'argent dont on a fait des Vases sacrés, enfin le Corps et le Sang de Notre-Seigneur : tout cela n'est-il pas matière ? Otez donc le culte et la vénération de toutes ces choses, ou convenez qu'on peut honorer les images de Dieu et de ses amis. Ne calomniez pas la matière. Ce que Dieu a fait n'est point méprisable. C'est une pensée de manichéens. Il

n'y a de méprisable que ce que Dieu n'a pas fait ; une seule chose, fruit de notre libre arbitre, le péché.

« Ce qu'est un livre à ceux qui le savent lire, une image l'est à ceux qui ne le savent pas ; ce que le discours fait à l'ouïe, l'image le fait à la vue. Les images sont un mémorial des œuvres divines. Dieu commanda de prendre douze pierres dans le Jourdain et d'en faire un monument perpétuel de ce miraculeux passage. Pourquoi ne représenterais-je pas les miracles et les souffrances de Jésus-Christ, afin que, si mon fils m'interroge, je lui réponde : C'est que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il a ramené à sa félicité première tout le genre humain ? Mais, disent-ils, contentez-vous de faire l'image de Jésus-Christ et de sa Mère. Quelle absurdité ! Ne voyez-vous pas que vous vous déclarez ouvertement les ennemis des Saints ? Car si vous peignez l'image du Christ et non des Saints, ce ne sont donc pas les images que vous défendez, mais c'est aux Saints que vous refusez l'honneur. Le temple de Salomon était orné tout à l'entour de Chérubins, de palmes, de grenades, de bœufs, de lions. N'est-il pas plus décent d'orner les murailles de la maison de Dieu, d'images des Saints que d'animaux sans raison ? Nous ne voulons pas peindre Jésus-Christ sans les Saints qui composent sa cour. Que l'empereur de la terre se dépouille de la sienne avant de dépouiller son Maître.

« Autrefois on ne bâtissait point de temples aux hommes, et on ne célébrait point la mort des justes par la joie, mais par les larmes. Au contraire, quiconque avait touché un mort, fût-ce le corps de Moïse, était réputé immonde. Otez donc les fêtes instituées en l'honneur des Saints, contre les maximes de l'ancienne loi, ou bien recevez leurs images, que vous prétendez contraires à la loi. Mais il vous est impossible d'abolir ces fêtes établies par les Apôtres et les Pères. Car, depuis l'Incarnation du Verbe, nous sommes vraiment sanctifiés, délivrés par ses souffrances, immortels par sa résurrection. Depuis ce temps, nous honorons la mort des Saints par la joie, et non par le deuil. L'ombre ou la ceinture des apôtres guérissait les malades et chassait les démons : pourquoi leur image ne serait-elle pas honorée ? Ou n'adorez rien de matériel, ou ne soyez point novateur, et n'ébranlez point

les bornes séculaires plantées par vos pères, qui ont établi les usages de l'Église, non-seulement par leurs écrits, mais par la tradition. »

Saint Jean Damascène répond à l'objection tirée de saint Épiphane, qui déchira un rideau où était peinte une image. Il dit premièrement que l'écrit d'où est tiré ce fait n'est peut-être pas de saint Épiphane, ou que ce Saint a pu en user ainsi pour corriger quelque abus, comme saint Athanase ordonna d'enterrer les reliques des Saints pour abolir la mauvaise coutume des Égyptiens, qui gardaient leurs morts sur des lits ; car, que saint Épiphane n'ait pas prétendu abolir les images, on le voit par son église, qui en est encore ornée. Enfin, de même que, suivant le proverbe, une seule hirondelle ne fait pas le printemps, ainsi l'autorité d'un seul homme ne saurait prévaloir contre la tradition de toute l'Église.

A la fin de ce discours, saint Jean Damascène rapporte plusieurs passages des Pères en faveur du culte des images : premièrement de saint Denys l'Aréopagite ; puis de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, qui dit avoir été touché jusqu'aux larmes de la peinture du sacrifice d'Abraham ; de saint Chrysostome, de Léonce, évêque en Chypre. Sur ce dernier, il ajoute : « Quel est le meilleur interprète de saint Boniface, ou ce saint évêque qui a prêché dans la même île de Chypre, ou ceux qui parlent selon leur sens particulier ? » Enfin, après avoir encore cité Sévérien de Gabales et le Pré spirituel de saint Sophrone de Jérusalem, et qui est proprement de son ami Jean Mosch, il conclut : « Il y a plusieurs évêques et plusieurs empereurs chrétiens, distingués par leur piété, leur doctrine et leur sainte vie ; on a tenu plusieurs conciles, auxquels ont assisté les saints Pères inspirés de l'Esprit-Saint ; d'où vient que personne d'entre eux n'a osé condamner le culte des images ? Nous ne permettrons pas que l'on enseigne une nouvelle foi, ni que nous ayons l'air de varier selon les temps, de peur que les infidèles ne regardent notre foi comme un jeu et une raillerie. Nous ne souffririons pas que l'on obéisse à l'édit de l'empereur, qui veut renverser la coutume de nos pères. Il n'est pas d'un empereur pieux de prétendre

abolir les usages et les décrets de l'Église. Ce n'est pas agir en père, mais en brigand, que de commander avec violence, au lieu de persuader par raison. C'est ce qu'on voit dans le deuxième concile d'Éphèse, que l'on appelle jusqu'aujourd'hui le brigandage, parce que tout s'y passa avec violence de la part de l'empereur : témoin le martyre de saint Flavien. Décider sur ces sortes de matières, n'appartient pas aux princes, mais aux conciles. Ce n'est point aux rois que Jésus-Christ a donné la puissance de lier et de délier, mais aux Apôtres et à leurs successeurs, aux pasteurs et aux docteurs de l'Église. « Quand ce serait un Ange, dit l'Apôtre saint Paul, qui vous prêcherait un autre Évangile que celui que vous avez reçu... » N'ajoutons pas ce qui suit, c'est-à-dire : qu'il soit anathème ! pour leur donner lieu de changer de sentiment. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils persistent opiniâtrement dans leur erreur, alors nous prononcerons le reste, c'est-à-dire l'anathème ¹.

Il est sans doute bien remarquable de voir un ministre, un vizir du calife, du successeur de Mahomet, écrire avec cette profondeur, cette justesse et cette force sur les saintes images, à l'empereur et au peuple de Constantinople. On conçoit qu'un pareil écrit, venant d'une pareille main, dut faire une grande sensation.

Voici comment l'empereur répondit, d'après les écrivains grecs, aux lettres de saint Jean Damascène en faveur des saintes images. Jean était encore ministre du calife et gouverneur de la ville de Damas. Ses lettres, car il en fit plusieurs, passant de main en main, furent d'un grand secours à ceux que la crainte de la persécution aurait pu ébranler. L'iconoclaste Léon en fut tellement irrité, qu'ayant trouvé une de ces lettres, il usa de ce moyen pour se venger. Il en fit imiter l'écriture par un habile faussaire, se fit écrire une lettre au nom de Jean, qui l'engageait à marcher sur Damas, promettant de l'en rendre maître. Il envoya cette lettre supposée au calife, comme un gage de son amitié et une preuve du désir sincère qu'il avait d'entretenir la paix avec lui. Le calife, outré de colère et sans écouter les protestations de

¹ *Opera S. Joan. Damasc.*, édit. Lequien, t. I, p. 307-330.

Damascène, lui fit couper sur-le-champ la main droite. L'auteur de sa vie, qui est Jean, patriarche de Jérusalem, et que l'on croit Jean IV, qui fut brûlé par les Sarrasins l'an 969, rapporte que Damascène ayant obtenu qu'on lui rendit sa main, il se prosterna devant une image de la très-sainte Vierge, la suppliant d'intercéder auprès de son Fils, afin qu'il la lui remit en état de continuer à défendre la cause des saintes images; que sa main ayant été parfaitement rétablie, le calife, surpris du miracle, reconnut son innocence et le pria de rester à la cour.

Quoi qu'il en soit, Damascène, aimant mieux renoncer au monde, donna la liberté à ses esclaves, distribua ses biens à ses parents, aux pauvres et aux églises, et s'en alla à Jérusalem, et de là dans la laure de Saint-Sabas, avec le jeune homme qui avait été élevé avec lui sous le moine Cosme. Le supérieur de la laure le mit successivement sous la conduite de quelques anciens des plus sages; mais ils s'excusèrent tous de s'en charger, ne se croyant pas en état de conduire un homme où il paraissait tant d'érudition. Il y en eut un néanmoins qui accepta la commission, mais qui le traita durement, jusqu'à lui commander les choses les plus répugnantes à la nature, et jusqu'à le punir sans ménagement des moindres fautes. Après diverses épreuves endurées avec une merveilleuse patience, on le laissa maître de son temps, qu'il employa à composer plusieurs ouvrages. Le patriarche de Jérusalem, qui était ou Jean III ou Eusèbe, son successeur, l'obligea à recevoir l'ordre de la prêtrise. Damascène ne s'y soumit que par obéissance; après quoi il retourna dans sa cellule continuer ses exercices de pénitence et ses ouvrages pour l'utilité de l'Église. Il y était excité par le moine Cosme, son ancien précepteur, depuis évêque de Majume en Palestine, près de Gaza ¹.

Saint Jean Damascène mourut vers l'an 780. Dans ses nombreux et excellents écrits il combat toutes les hérésies anciennes et nouvelles, y compris celle de Mahomet et celle des iconoclastes de Constantinople. Il les combat non simplement par des discours et des ouvrages détachés, mais par un vaste ensemble

¹ *Acta SS.*, 6 maii.

de doctrine, qui sous le nom de source de la science, embrasse depuis les premiers éléments du langage et du raisonnement scientifique jusqu'aux plus hautes élévations de la foi chrétienne.

Ce corps de doctrine que le saint docteur adresse à Cosme, évêque de Majume, son ancien précepteur, qui l'avait comme obligé de le faire, se compose de trois parties : la première sous le nom de dialectique, expose les principes et les règles pour parler et pour raisonner juste en matière de science ; la seconde est l'histoire et la réfutation sommaire de toutes les hérésies depuis l'origine du monde jusqu'à son temps ; la troisième, intitulée *de la Foi orthodoxe*, expose et établit cette foi dans quatre livres.

La science, suivant saint Jean Damascène, est la connaissance vraie de ce qui est. Notre esprit, ne l'ayant pas en lui-même, non plus que l'œil la lumière, a besoin d'un maître. Ce maître est la vérité même, le Christ, qui est la sagesse et la vérité en personne et en qui sont cachés tous les trésors de la science. On peut tout apprendre par l'application et le travail, mais avant tout et après tout, par la grâce de Dieu. Comme l'Apôtre nous avertit d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon, nous consulterons les écrits des sages de la gentilité ; peut-être y trouverons-nous quelque chose d'utile à notre âme. Un artisan quelconque, pour faire son ouvrage, a besoin d'instruments ; il convient d'ailleurs que la reine soit servie par quelques suivantes. Les sciences purement humaines sont les servantes de la vérité, des instruments et des armes pour la défendre.

La philosophie est la science naturelle de ce qui est, en tant que cela est ; la science des choses divines et humaines ; la méditation de la mort ; l'imitation de Dieu ; l'art des arts, la science des sciences ; enfin l'amour de la sagesse. Or, la vraie sagesse c'est Dieu ; donc l'amour de Dieu est la vraie philosophie. La philosophie se divise en spéculative et en pratique ; la spéculative se subdivise en théologie, physiologie et mathématique ; la pratique, en morale, économie et politique. Le propre de la théologie est de considérer les êtres immatériels, Dieu, les Anges et les âmes. La physiologie est la science des choses matérielles.

telles que les animaux, les plantes, les pierres; tout ce qu'on appelle aujourd'hui *histoire naturelle*. La science mathématique considère les choses qui, quoique sans corps par elles-mêmes, sont néanmoins considérées dans les corps; tels, les nombres, les accords, les figures, les mouvements des astres. La théorie des nombres constitue l'arithmétique; la théorie des sons, la musique; la théorie des figures, la géométrie; la théorie des astres, l'astronomie. La philosophie pratique traite des vertus, règle les mœurs et la conduite; si elle donne des règles à l'individu, elle s'appelle morale; à une maison tout entière, elle s'appelle économie; à des villes et à des pays, elle s'appelle politique.

Comme la philosophie est la science de ce qui est, nous parlerons de l'être. Nous commencerons par la logique ou l'art de raisonner, qui est moins une partie de la philosophie que l'instrument dont elle se sert pour toutes les démonstrations. Nous traiterons d'abord des mots simples qui expriment des idées simples, et nous viendrons ensuite aux raisonnements. L'être est un nom commun à tout ce qui est; et il se divise en substance et en accident. La substance est ce qui existe en soi-même, et non dans un autre, par exemple, un corps; l'accident est ce qui ne peut exister en soi-même, mais que l'on considère dans un autre, par exemple, une couleur.

C'est avec cette justesse et cette clarté que saint Jean Damascène précise les mots et les idées qui constituent le langage et la raison scientifiques. Quand on fait attention que les discordances philosophiques parmi les païens, que les grandes hérésies parmi les chrétiens, venaient toutes d'une obscurité et d'une confusion plus ou moins volontaires touchant les mots et les idées d'être, de substance, de nature, de forme, d'hypostase, de personne, on voit que saint Jean Damascène ne pouvait mieux commencer que par les bien définir, et que quiconque cherche la vérité en conscience, ou veut la défendre sincèrement, doit faire de même.

Dans son *Traité des hérésies*, où il en compte une centaine jusqu'à son temps, les quatre-vingts premières, dont vingt avant Jésus-Christ, sont résumées de l'ouvrage de saint Épiphane. Parmi les hérésies antérieures à l'ère chrétienne, l'un et l'autre

mettent les principales sectes de la philosophie grecque. Parmi les vingt hérésies les plus récentes, celle que saint Jean de Damas expose et réfute le plus au long est le mahométisme. « Jusqu'à présent, dit-il, la superstition des Ismaélites, avant-courrière de l'Antechrist, continue de tromper les peuples. On en rapporte l'origine à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar; aussi les Ismaélites sont-ils communément appelés Agaréniens. Ils étaient idolâtres, adoraient l'étoile de Lucifer, et Vénus, qu'ils appellent Chaba ou grande, jusqu'aux temps d'Héraclius. Dès lors il s'éleva parmi eux un faux prophète, nommé Mahomet, qui, étant tombé sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ayant eu des entretiens avec un moine arien, composa une hérésie propre. S'étant concilié la faveur de sa nation par une apparence de piété, il répandit le bruit qu'il lui arrivait des écrits du ciel. Il fit un livre plein de choses ridicules, où il leur expose sa religion. Il pose un Dieu de l'univers, qui n'est point engendré et n'a point engendré. Il dit que le Christ est le Verbe de Dieu et son Esprit, mais créé et serviteur; qu'il est né, sans aucune coopération humaine, de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, par l'opération du Verbe de Dieu, qui est entré en elle; que les Juifs, ayant voulu, par un crime détestable, l'attacher à une croix, ils se saisirent de lui, mais ne crucifièrent que son ombre; en sorte que le Christ ne souffrit ni la croix ni la mort, Dieu, à qui il était très-cher, l'ayant enlevé dans le ciel. » Saint Jean Damascène cite de l'Alcoran plusieurs autres contes plus ou moins ridicules plus ou moins impies; entre autres, la manière à la fois impie et infâme dont Mahomet s'y prit pour épouser la femme de son fils adoptif, et il donne quelques exemples pour réfuter les mahométans.

Nous leur demandons : Quel témoin avez-vous que Mahomet ait reçu de Dieu son Alcoran ? ou quel prophète a prédit qu'il s'élèverait un prophète pareil ? — A cela, comme ils ne savent que répondre, nous ajoutons : Moïse a reçu la loi sur le mont Sinaï, lorsque Dieu, à la vue de tout le peuple, s'y manifesta au milieu des foudres et des éclairs. Tous les Prophètes, à commencer par Moïse, ont annoncé que le Christ est Dieu, qu'il se fera

homme, qu'il mourrait sur la Croix, qu'il ressusciterait, et qu'il serait le juge des vivants et des morts. Pourquoi votre prophète n'a-t-il pas pour lui un témoignage semblable? Ils répondent : Dieu fait tout comme il lui plaît. Sans doute, répliquons-nous. Mais enfin de quelle manière l'Alcoran est-il descendu à votre prophète? — C'est pendant qu'il dormait, disent-ils. Voilà qui est curieux, reprenons-nous en riant : s'il a reçu ce livre en dormant, il ne l'a donc pas senti venir. C'est le cas de vous rappeler ce proverbe : Vous nous contez là des songes ! vous nous faites là des contes à dormir debout. Comment ! votre prophète lui-même vous défend de faire sans témoin quoi que ce soit, fût-ce de vendre ou d'acheter un âne, et votre Alcoran, vous le recevez sans témoin !

Les Sarrasins nous reprochent de donner un compagnon à Dieu, parce que nous disons que le Christ est son Fils et Dieu comme lui. Mais, leur répondons-nous, pourquoi vous en faites-vous un reproche, vous qui dites que le Christ est le Verbe et l'Esprit de Dieu ? Car de deux choses l'une : ou bien le Christ est en Dieu, comme son Verbe, sa pensée, sa parole et comme son esprit, et alors il est Dieu ; ou bien il est hors de Dieu, et alors Dieu sera sans Verbe, sans pensée, sans parole et sans esprit. Ainsi, pour ne pas donner à Dieu un compagnon, vous le mutiliez, et vous en faites une pierre, un morceau de bois, ou toute autre chose privée de sens ¹.

Le Sarrasin nous demande : Avant que Moïse prêchât le judaïsme, le monde n'était-il pas livré au culte des idoles ? Sans doute, répondons-nous. Ceux qui, à la prédication de Moïse, préférèrent le judaïsme à l'idolâtrie, ne firent-ils pas bien ? — Sans doute. — De même, ceux qui, à la prédication et à l'enseignement du Christ, préférèrent le christianisme au judaïsme, n'eurent-ils pas raison ? — Sans doute encore. — Donc ceux qui, à la prédication et à l'enseignement de Mahomet, ont préféré l'islamisme au christianisme ont également bien fait, et les autres ont fait mal. — Point du tout. — Et comment cela ? — Le voici. Le

¹ *Opera S. Joan. Damasc.*, édit. Lequieu, t. I, p. 110-113.

Christ et Moïse ont été dignes de foi, non parce qu'ils prêchaient et enseignaient, en sorte que nous fussions obligés d'en croire Mahomet uniquement parce qu'il prêche et enseigne ; mais Moïse a prouvé sa mission par des miracles, et le Christ, outre qu'il a été prédit par les Prophètes, a fait des miracles non moins grands que ceux de Moïse. Vous en convenez. Or, le Christ a dit à ses disciples : La Loi et les Prophètes sont jusqu'à Jean : que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! Où sera donc votre prophète à vous ? La chose parle assez d'elle-même ¹.

Les Sarrasins nous accusent encore d'idolâtrie parce que nous adorons ou révérons la Croix, qu'ils ont en horreur. Mais, leur demandons-nous, comment se fait-il donc que vous usiez la pierre noire de votre caaba à force de la baiser et de l'embrasser ? Les uns en donnent pour raison que c'est sur cette pierre qu'Abraham connut Agar ; d'autres, que c'est à cette pierre qu'Abraham attachait son chameau lorsqu'il allait immoler Isaac. Fables ineptes. Mais enfin, si vous n'avez pas honte de baiser une pierre sur laquelle Abraham a connu sa servante, ou à laquelle il a attaché sa bête, comment nous faites-vous un crime de révérencer la Croix du Christ, par laquelle ont été détruits l'empire de Satan et les tromperies des démons ² ?

Lequel des deux, demandait un Sarrasin, vous paraît le plus grand : de celui qui sanctifie ou de celui qui est sanctifié ? Le Saint répondit : Je vois bien ce que vous voulez dire. — Eh bien, si vous le voyez, répondez-moi. — Si je répons : C'est celui qui sanctifie, vous répliquerez aussitôt : Allez donc adorer Jean Baptiste, qui baptise et sanctifie votre Christ. — C'est cela même, dit le Sarrasin. — Mais, reprit saint Damascène, quand vous entrez dans un bain avec un esclave qui vous lave et vous nettoie, lequel des deux direz-vous être le plus grand ? Est-ce le misérable que vous avez acheté, ou bien vous, qui êtes son maître ? Or, Jean est le serviteur et Jésus le Seigneur. Le Sarrasin, étonné, s'en alla sans rien dire ³.

¹ *Opera S. Joan. Damasc.*, édit. Lequien, p. 470. — ² *Ibid.*, p. 113.

³ *Opera S. Joan. Damasc.*, édit. Lequien.

Saint Jean Damascène finit son *Traité des hérésies*, comme avait fait saint Épiphané, par une profession de foi ; mais il n'est pas si exact sur la procession du Saint-Esprit. Saint Épiphané, dans son grand *Traité des hérésies* et dans son *Ancorat*, non-seulement prouve la divinité et la consubstantialité de l'Esprit-Saint, mais il répète dans l'un et dans l'autre, au moins jusqu'à dix fois, qu'il est de la substance du Père et du Fils, qu'il est du Père et du Fils, qu'il procède du Père et du Fils, qu'il procède du Père et reçoit du Fils, qu'il procède de l'un et de l'autre ¹.

Aux règles de la dialectique et à l'histoire des hérésies, saint Jean Damascène fait succéder son ouvrage de la *Foi orthodoxe*, en cent chapitres, que l'on divise communément en quatre livres. Il y parle de Dieu, de ses œuvres, de sa Providence, de l'Incarnation et de ses conséquences. Sur chaque vérité, il résume l'Écriture et la tradition. Parmi les Pères qu'il résume et transcrit sans les nommer en détail, il suit particulièrement saint Grégoire de Nazianze, dont il avait beaucoup lu les écrits ; il cite encore souvent saint Denys l'Aréopagite, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Némésius, évêque d'Émèse en Syrie, Saint Cyrille d'Alexandrie, saint Léon, Pape, Léonce de Byzance, saint Maxime, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Épiphané et plusieurs autres. Voici comme il débute :

« Personne n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, l'a raconté lui-même. Dieu est donc ineffable et incompréhensible. Car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ; ni le Fils, si ce n'est le Père. L'Esprit connaît pareillement ce qui est de Dieu, comme l'esprit de l'homme connaît ce qui est dans l'homme. Après cette première et bienheureuse nature, personne n'a jamais connu Dieu, si ce n'est à qui Dieu même s'est révélé. Je ne parle pas seulement des hommes, mais des Vertus célestes, les Chérubins et les Séraphins. Cependant Dieu ne nous a pas laissé dans une complète ignorance ; car, dans tous, il a semé naturellement la connaissance qu'il est un Dieu. La création

¹ Epiph., t. I, p. 895-898. *Adv. hæres.*, l. III, c. VII-X, t. II. *Ancorat*, p. 13, 14, 16, 71, 75, 77, 78, etc.

même du monde, sa conservation et son gouvernement, proclamant la majesté de la Nature divine. De plus, par la Loi et les Prophètes, ensuite par son Fils unique, Notre-Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, il a augmenté cette connaissance au degré qu'il nous est possible d'atteindre. C'est pourquoi tout ce qui nous a été transmis tant par la Loi et les Prophètes que par les Apôtres et les Évangélistes, nous le recevons, nous le reconnaissons, nous le vénérons; sans rien chercher au delà. Car Dieu étant bon et nullement envieux, il nous a révélé ce qu'il nous importait de connaître, et a tu ce qui surpassait nos forces ¹. »

Après avoir expliqué le mystère de la très-sainte Trinité, il ajoute, avec saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse : « De cette manière, par l'unité de nature, nous détruisons l'absurde polythéisme des gentils, et, en reconnaissant le Verbe et le Saint-Esprit, nous renversons le dogme des Juifs, et il reste de part et d'autre ce qui est bon, savoir : du judaïsme, l'unité de nature, du gentilisme, la distinction des personnes ². »

Entre les œuvres de Dieu, il parle des Anges, des créatures visibles, du ciel, de la lumière, des astres, de l'air, de l'eau, de la terre, du paradis terrestre ; mais surtout de l'homme, dont il expose avec soin et en détail les passions et les facultés. Cela peut surprendre dans un *Traité de la foi orthodoxe* ; cependant, il n'est pas malaisé d'en sentir la raison. Des idées vagues, fausses, confuses, sur ces divers sujets, servaient de point d'appui aux manichéens, aux nestoriens, aux eutychiens, aux monothélites, pour accréditer leurs erreurs sur les vérités de la foi catholique, et particulièrement sur l'incarnation du Verbe. Il fallait donc, pour ruiner ces erreurs par la base, substituer des idées justes et précises aux idées fausses et confuses dont elles s'appuyaient.

En parlant de l'Eucharistie, il dit entre autres choses : « Si la parole du Seigneur est vivante et efficace, et si le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu ; s'il a dit : Que la lumière soit, et que la lumière fut ; si le ciel et la terre, et tout ce que le monde renferme, en particulier l'homme, cette créature si admirable, a été

¹ S. Joan. Damasc., l. IV, c. XIII, p. 268-271. — ² Ibid., t. I, p. 123, l. I, c.

fait par la parole du Seigneur ; si le Verbe-Dieu lui-même, parce qu'il l'a voulu, s'est fait homme et s'est formé un corps par le sang très-pur de la très-sainte Vierge, ne peut-il pas faire le pain son corps et le vin son sang ? Comment cela arrivera-t-il ? disait la très-sainte Vierge. Et l'Ange lui répond : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et maintenant vous demandez : Comment le pain devient-il le corps de Jésus-Christ, et le vin et l'eau son sang ? Je réponds aussi : Le Saint-Esprit survient et opère cette merveille au-dessus de la raison et de la pensée. C'est le corps vraiment uni à la divinité, le corps pris de la très-sainte Vierge ; non que le corps qui est monté au ciel en descende, mais parce que le pain même et le vin sont changés au corps et au sang de Dieu. Si vous demandez la manière dont cela se fait, il vous suffit d'entendre que c'est par le Saint-Esprit, comme le Seigneur s'est fait de la très-sainte Vierge un corps pour lui-même. Nous n'en savons pas davantage, sinon que la parole de Dieu est vraie, efficace et toute-puissante, et la manière incompréhensible. D'ailleurs, le pain et le vin que nous mangeons et que nous buvons naturellement, se changent au corps et au sang de qui mange et qui boit, et ne deviennent pas autre corps que le sien ; de même le pain et le vin avec l'eau, par l'invocation et la descente du Saint-Esprit, se changent surnaturellement au corps de Jésus-Christ et en son sang, et sont non pas deux corps, mais un seul et même. Enfin, le pain et le vin ne sont pas la figure du corps et du sang de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise ! mais le corps même déifié du Seigneur. Car le Seigneur lui-même a dit : Ceci est, non la figure de mon corps, mais mon Corps ; non la figure de mon sang, mais mon Sang ¹. »

Pour compléter cette encyclopédie de saint Jean Damascène, il faut y joindre son grand ouvrage des *Parallèles*. C'est une comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Écriture, sur presque toutes les vérités morales. Elles sont rangées par manière et avec beaucoup de soin, suivant l'ordre de l'alphabet grec.

¹ L. I, c. VII, p. 131.

Le saint Docteur les avait d'abord distribuées en trois livres, dont le premier traitait de Dieu et des choses divines ; le second, de l'état et de la condition des choses humaines ; le troisième des vertus et des vices ; mais il jugea depuis que son ouvrage serait plus commode aux lecteurs s'il en divisait les titres par ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'avantageux dans ce recueil, c'est que saint Jean Damascène nous y a conservé bien des fragments d'anciens auteurs, dont nous n'avons plus de connaissance.

Le cardinal Maï a retrouvé de saint Jean Damascène plusieurs hymnes ou odes en l'honneur de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Nicolas de Myre, de saint Georges et de saint Blaise. Ces hymnes sont en prose poétique. Il y en a huit en l'honneur de saint Basile, sept en l'honneur de saint Chrysostome : on y voit célébrées les vertus et les actions que nous connaissons de l'un et de l'autre. Dans les neuf odes en l'honneur de saint Nicolas, mais dont les deux premières manquent, le poète de Damas résume la tradition commune des Grecs et des Latins sur l'illustre Pontife de Myre : « Ni le sable qui est sur le bord de la mer, lui dit-il, ni la multitude des flots, ni les perles de la rosée et les flocons de neige, ni le chœur des astres, ni les gouttes de la pluie et les courants des fleuves, ni les bouillonnements des fontaines, n'égaleront, ô Père, le nombre de vos miracles ¹. Tout l'univers a en vous un prompt secours dans les afflictions, un encouragement dans les tristesses, une consolation dans les calamités, un défenseur dans les tentations, un remède salutaire dans les maladies. » Damascène célèbre particulièrement sa puissance à délivrer les prisonniers qui l'invoquent dans les fers ; son apparition à l'empereur Constantin au milieu de la nuit pour sauver trois généraux de la mort injuste à laquelle on les avait condamnés ; son zèle à confesser la foi dans la persécution, à combattre l'hérésie d'Arius pour en préserver son troupeau ; sa charité incomparable, qui dérobe à la connaissance du malheureux la main qui le soulage, qui sauve ainsi du déshonneur un

¹ *Acta SS.*, 3 februar., S. Blas., *Comment. præv.*, n. 9.

père et ses trois filles que l'excès de la misère allait livrer au crime. Dans les sept ou huit hymnes en l'honneur de saint Georges, Damascène chante les mêmes tourments et les mêmes miracles que nous voyons célébrer par son compatriote André, archevêque de Crète : la roue, les feux, les brodequins de fer, le breuvage empoisonné, la résurrection du mort, la conversion du magicien Athanase, les démons contraints à confesser leur impuissance et la divinité de Jésus-Christ.

Dans ses hymnes sur saint Blaise, le docteur et poète de Damas rappelle et chante absolument les mêmes faits et les mêmes miracles que nous lisons dans les quatre ou cinq vies en prose : l'emprisonnement de saint Blaise, son corps déchiré par les peignes de fer ; les femmes converties par sa doctrine et son exemple, déployant un courage au-dessus de leur sexe, noyant les idoles au fond de l'eau, endurant les peignes de fer et les flammes de la fournaise, puis le glaive du bourreau ; saint Blaise, lui-même, marchant sur les eaux, assis au milieu du lac, visité par un Ange, et accomplissant enfin son martyre par le glaive ¹.

Quant aux hymnes de saint Jean Damascène sur saint Pierre, qu'il appelle le Coryphée, il ne nous en reste que quatre avec une partie de la cinquième. On y lit ces paroles au Prince des Apôtres : « Ayant reçu du Christ l'Église, que le Seigneur lui-même a formée et non pas l'homme, vous l'avez gouvernée comme un navire. Gardien de Rome, trésorier du royaume céleste, pierre de la foi, fondement inébranlable de la foi catholique, soyez célébré dans les saints cantiques. » Dans la première strophe de la seconde hymne, saint Damascène parle du voyage instantané de saint Pierre de Rome à la montagne de Sion, pour assister aux funérailles de la très-sainte Vierge, qu'il appelle la Nuée vivante de Dieu. Dans la première strophe de la cinquième, il parle du triomphe de l'Apôtre sur Simon le Magicien.

Mais ce qu'il y a surtout de pieusement remarquable, c'est que la dernière strophe de chaque hymne est une louange et une in-

¹ *Spicileg. rom.*, t. IX, p. 733-739.

vocation à la Maternité divine de la très-sainte Vierge Marie. Il lui dit, par exemple, dans les deux dernières hymnes à saint Basile : « Celui qui n'a point de corps est sorti avec un corps de tes entrailles ; lui qui par la Parole a formé la nature incorporelle, lui qui a donné l'essence à toute essence créée, raisonnable et irraisonnable, lui la parole de Dieu le Père : c'est pourquoi, Mère de la vie, faites mourir en moi les passions du corps, qui font mourir mon esprit. C'est vous, toute très-sainte Vierge, que je présente, Avocate irrécusable et bienveillante Médiatrice, à Celui qui est né de vous ; et je vous supplie d'effacer entièrement, par votre maternelle intercession, la multitude de mes fautes. » — Dans la première et la seconde à saint Pierre : « C'est par votre enfantement immaculé qu'a été rouvert l'antique paradis, fermé par notre première mère, et qu'a été rendue au genre humain, l'ancienne patrie. — C'est vous, auguste Souveraine, puissant refuge, patronne toujours prête à sauver, que j'implore et supplie ardemment : protégez mon âme, quand elle sortira de cette tente et qu'elle s'éloignera de la terre pour un autre monde. » — Dans la première, la seconde et la quatrième à saint Georges : « La langue traînante et à la voix grêle, la bouche au son désagréable, craignent de vous entonner des hymnes, ô Dame souveraine ! car vous êtes chantée par les langues des Anges, langues de feu et de flamme, et par la bouche de ceux qui n'ont point de corps. — La tempête des péchés, les vagues de l'iniquité, les fréquents écueils de la malice, me poussent ensemble dans le gouffre béant du désespoir : donnez-moi la main, ô Vierge ! de peur que les flots ne m'ensevelissent tout vivant. — Le lion rugissant tourne autour, cherchant à me dévorer : ne m'abandonnez pas en proie à ses dents, ô vous Immaculée, qui avez enfanté Celui qui de sa main divinement puissante a brisé les dents molaires des lions. » (ROHRBACHER.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT JEAN DAMASCÈNE.

1° Le *Livre de la Dialectique*. Quoique la philosophie de Platon fût en vogue du temps de saint Jean Damascène, il adopta celle d'Aristote, comme Boèce avait fait parmi les Latins. Il fit dispa-

raître l'obscurité qui enveloppait la physique de ce philosophe, et en montra les principes dans tout leur jour. Il réduisit sa logique en un corps de règles, sans tomber dans une prolixité fastidieuse; par ce moyen, l'art du raisonnement devint facile à apprendre. On a souvent abusé de la logique, en y traitant des questions inutiles, et même ridicules; grâce au bon sens, la plupart de ces questions ont été prosrites des écoles. On ne perd plus un temps précieux à étudier des misères; mais il faut ne pas réfléchir pour mépriser la logique lorsqu'elle se renferme dans ses justes bornes. Elle étend l'esprit, et lui donne de la précision et de la justesse; elle met de l'ordre et de la clarté dans les idées; elle apprend à juger des choses en elles-mêmes, et selon les vrais principes; enfin, elle dispose à l'étude des autres sciences, dont elle est en quelque sorte la clef. Sous le terme général de sciences, nous comprenons aussi la théologie, qui ne peut absolument se passer du secours de la logique. Ce furent toutes ces considérations qui déterminèrent S. Jean Damascène à donner un abrégé de la Logique et de la Physique d'Aristote.

2° Le *Livre des Hérésies*, qui n'est qu'un abrégé de saint Épiphane. Quant aux hérésies qui ne sont venues que depuis ce Père, saint Jean Damascène puise ce qu'il en dit dans les écrits de Théodoret, de Timothée de Constantinople, etc. Il y parle cependant de plusieurs hérétiques dont aucun auteur ne fait mention; il y réfute aussi le mahométisme.

3° Les quatre *Livres de la Foi orthodoxe*. C'est un corps de doctrine qui renferme tout ce que l'on doit croire, ainsi que les principaux articles de la discipline de l'Église. Le saint docteur traite, dans le premier, de Dieu et de ses attributs; dans le second, de la création des Anges, de l'homme, de la liberté et de la prédestination; dans le troisième, du mystère de l'Incarnation; dans le quatrième, des Sacrements, etc.

4° Les trois *Discours sur les Images*. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

5° Le *Livre de la sainte Doctrine*. Ce n'est, à proprement parler, qu'une profession de foi raisonnée. Le Saint y distingue en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles.

6° Le *Livre contre les monophysites*, c'est-à-dire contre ceux qui n'admettaient qu'une Nature en Jésus-Christ après l'union hypostatique. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force et de solidité.

7° Le *Livre ou le Dialogue contre les manichéens*. Les erreurs de ces hérétiques y sont fort bien réfutées.

8° La *Dispute contre un Sarrasin*, qui n'est qu'en latin dans les anciennes éditions. On l'a donnée pour la plus grande partie en grec sur les dialogues de Théodore Abucarras, évêque de Carane en Syrie.

9° Les *Opuscules sur les dragons et les sorcières*, dont nous n'avons plus qu'un fragment. Le but de ces ouvrages était de montrer le ridicule de certaines histoires fabuleuses qui avaient cours parmi les Sarrasins.

10° Le *Livre de la Trinité*, par demandes et par réponses. S'il n'a pas saint Jean Damascène pour auteur, il est au moins une compilation de ses ouvrages.

11° La *Lettre à Jourdain sur le Trisagion*, où il est prouvé que la triple répétition du mot saint s'adresse à la Divinité subsistante en trois Personnes, et au Fils seul. Le Saint rejette les additions des Syriens monophysites, en montrant que par rapport à ces sortes de rits, on doit s'en tenir à ce qui se pratique dans l'Église.

12° La *Lettre sur le jeûne du carême*. Saint Jean Damascène y loue la discipline qui s'observait dans l'Église de Jérusalem. Le jeûne durait sept semaines dans cette Église, et l'on ne mangeait tous les jours qu'après le lever du soleil, excepté les samedis et les dimanches. Pendant la première semaine, on s'abstenait seulement de viande; mais on ne laissait pas de jeûner jusqu'au soir : c'est ce qu'on appelait la préparation au carême. Les six autres semaines, outre la viande, on s'abstenait encore d'œufs, de fromage et de laitage. La semaine de la Passion, on ne se nourrissait que de xérophagie ou d'aliments secs. Le Saint ne condamnait point ceux qui ajoutaient au carême une huitième semaine; mais il donnait la préférence et son estime à ceux qui suivaient l'usage commun, et il avait coutume de répéter à ce

sujet sa maxime favorite : « Le bien n'est pas même bien, s'il n'est bien fait. »

13° *Le Livre des huit vices capitaux*. Le saint Docteur comptait huit vices capitaux, parce qu'il distinguait la vaine gloire de l'orgueil, avec les anciens auteurs ascétiques. Après avoir montré en quoi ils consistent, il donne les moyens de les combattre et de les détruire ; ce qu'il fait avec beaucoup plus de précision que Cassien et saint Nil, qui avaient traité le même sujet.

14° *Le Livre de la vertu et du vice*. On y trouve une courte description des vertus et des vices.

15° *Le Traité de la nature composée*, contre les acéphales ou monophysites ; le *Traité des deux volontés*, contre les monothélites ; le *Livre contre les nestoriens*. Ce sont des réfutations des erreurs de ces différents hérétiques sur le mystère de l'Incarnation.

16° *Le Discours sur ceux qui sont morts dans la foi*, n'est point de saint Jean Damascène, non plus que plusieurs autres opuscules qui sont dans le second tome de la nouvelle édition de ses œuvres.

17° Une *Profession de foi*, que quelques auteurs contestent au Saint. Des *Proses*, des *Odes et des Hymnes* pour différentes fêtes. Il n'est pas sûr qu'elles soient toutes du saint docteur.

Dans le second tome des œuvres de saint Jean Damascène, on trouve : 1° un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul* ; 2° les *Parallèles*, c'est-à-dire la comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Écriture, sur un grand nombre de vérités morales. Il y a dans ce recueil quantité de fragments de plusieurs anciens, dont nous n'avons plus les ouvrages ; 3° plusieurs *Homélies* sur différents sujets.

C'est surtout dans ses écrits dogmatiques que saint Jean fait paraître l'étendue de son génie. Son style y est plein de force et de clarté ; ses raisonnements sont solides et concluants. L'auteur y montre partout une singulière pénétration d'esprit, et une sagacité merveilleuse à expliquer les mystères de la foi. Dans son *Livre de la foi orthodoxe*, il a tellement lié toutes les vérités, qu'il en résulte un corps complet de théologie. On le regarde comme l'inventeur de la méthode que l'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que saint Anselme introduisit depuis

parmi les Latins. Cave refuse le titre d'homme judicieux, à qui-conque n'admire pas dans les écrits de saint Jean Damascène une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, une force non commune dans les raisonnements. Jean IV, patriarche de Jérusalem, loue la profonde connaissance que le saint Docteur avait des mathématiques. Selon Baronius, saint Jean Damascène s'est trompé quelquefois par rapport aux faits historiques; mais ceci ne venait que de l'infidélité de sa mémoire.

Le Père Lequien, Dominicain, a donné une bonne édition des œuvres de saint Jean Damascène, avec des notes et des dissertations, *Paris*, 1712, 2 vol. *in-fol.* Cette édition a reparu à Vérone en 1748, avec des améliorations.

Le Père Lequien avait promis un troisième volume qui contiendrait plusieurs ouvrages faussement attribués au saint Docteur. Du nombre de ces ouvrages était l'histoire du saint ermite Barlaam, et de Josaphat, fils d'un roi des Indes. Cette histoire porte le nom de saint Jean Damascène dans beaucoup d'éditions; mais les manuscrits la donnent à divers auteurs. Voici le jugement qu'en porte M. Huet : « C'est un roman, mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour divin; l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du sang des Martyrs.... Non pas que je veuille soutenir que tout en soit supposé : il y aurait de la témérité à désavouer qu'il n'y ait jamais eu de Barlaam ni de Josaphat. Le témoignage du Martyrologe romain qui les met au nombre des Saints, ne permet pas d'en douter... Cet ouvrage, soit pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de son invention, soit pour sa piété, a été si fort au goût des chrétiens d'Égypte, qu'ils l'ont traduit en langue cophte, et qu'il est aujourd'hui assez commun dans leurs bibliothèques. » *De l'origine des romans*, p. 87, *Paris*, 1685. (GODESCARD.)

N. B. Il est parlé dans le *Catalogus Mss. bibliothecæ Bernensis*, auctore J. R. Sinner bibliothecario, imprimé en 1760, d'un manuscrit d'un *Etymologicon* de saint Jean Damascène, qui fournit des corrections importantes pour les dictionnaires d'Hésychius et de Suidas.

SAINT EDBERT OU EADBERT,

ÉVÊQUE.

Eadbert ou Edbert était un saint homme qui excellait dans la connaissance des divines Écritures, et qui donnait chaque année aux pauvres la dixième partie de ses biens. Il succéda en 687, à saint Cuthbert sur le siège épiscopal de Lindisfarne, et gouverna onze ans son diocèse avec beaucoup d'édification. Il s'était fait une loi de passer le carême et les quarante jours qui précèdent la fête de Noël, dans un lieu solitaire où son prédécesseur avait servi Dieu avant de venir dans l'île de Farne. Éloigné, pendant tout ce temps-là, de la compagnie des hommes, il gardait une abstinence rigoureuse, et ne s'occupait que des exercices de la prière et de la contemplation.

Onze ans après la mort de saint Cuthbert, les moines de Lindisfarne ayant trouvé son corps entier, et sans aucune marque de corruption, ainsi que les vêtements dont il était enveloppé, demandèrent à leur évêque la permission de transférer ses précieuses reliques. Ils lui portèrent dans sa solitude où il était alors, une partie des vêtements qui avaient enveloppé le saint corps. Eadbert les baisa respectueusement, puis ordonna que les reliques de son saint prédécesseur, renfermées dans un coffre tout neuf, fussent mises dans le sanctuaire au-dessus du niveau du pavé. « Le tombeau, ajouta-t-il, sanctifié par un tel miracle, ne restera pas longtemps vide. » Par là il désignait sa mort prochaine. En effet, il tomba dangereusement malade, et mourut le 6 mai suivant. Il fut enterré dans le tombeau de saint Cuthbert, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

LE BIENHEUREUX HATTA,

PREMIER ABBÉ DE SAINT-VAAST D'ARRAS.

On a vu dans la vie de saint Aubert, que ce pontife avait commencé la construction de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras sur l'emplacement de l'oratoire, où cet apôtre des Atrebates avait coutume de se retirer pour prier, et où son corps fut dans la suite transporté. Ce fut saint Vindicien, son successeur, qui

acheva ce monastère et qui le gouverna pendant quelques années; mais en 685, ce prélat, de concert avec Thierry III, roi de Francs, appela le bienheureux Hatta, dont ils avaient entendu louer la vertu et la sagesse, pour lui confier la direction de cette importante abbaye.

Hatta vivait alors dans le monastère de Blandinberg, près de Gand, bâti par saint Amand; ce saint missionnaire fondait sur lui de grandes espérances et l'estimait beaucoup à cause de la sagesse de sa conduite. Le fervent disciple s'efforçait de marcher sur les traces de son maître, et les auteurs disent à sa louange qu'il reproduisait fidèlement toutes les vertus qu'il avait remarquées et étudiées en lui.

On ne connaît rien en détail sur les œuvres du bienheureux Hatta pendant son administration de l'abbaye de Saint-Vaast; mais l'excellente direction imprimée à cette communauté et l'esprit de discipline et de ferveur qui y régna longtemps, font suffisamment l'éloge de ce saint abbé.

En 686, il accompagna à Hamage saint Vindicien, qui avait été invité par Gertrude II, abbesse de ce monastère, à consacrer une nouvelle église, élevée à la gloire de Dieu, sous le vocable de Sainte-Marie.

Les auteurs du *Gallia Christiana*, t. III, p. 374, parlent aussi d'un privilège qui aurait été accordé par ce saint évêque au bienheureux Hatta, et dans lequel étaient garanties l'entière liberté de ses religieux et la permission de suivre la règle de Saint-Benoît.

Quelques auteurs lui donnent dans ses écrits le titre de Saint quoique d'ordinaire on ne lui applique que celui de Bienheureux; son nom a toujours été en grande vénération dans l'abbaye de Saint-Vaast. On croit qu'il mourut vers l'an 699 ¹.

SAINT PÉTRONAX,

ABBÉ DU MONT-CASSIN.

Saint Pétronax naquit à Brescia en Italie, dans un temps où les Lombards troublaient encore ce pays. Pieusement élevé, d

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

qu'il fut majeur, il fit le pèlerinage de Rome. En visitant les basiliques de la Ville sainte, il fut vivement touché de voir dans le monastère de Latran les enfants de Saint-Benoît réfugiés là depuis un siècle, car leur abbaye du Mont-Cassin avait été entièrement détruite par les Lombards en l'an 580, et il n'en restait que des ruines. Attiré par la sainteté et la résignation de ces bons religieux, il se sentit appelé à entrer dans cet Ordre. Il y fit ses vœux vers l'an 706. Trois ans après, le saint Pape Grégoire II, ayant su apprécier Pétronax, le crut envoyé de Dieu pour relever le Mont-Cassin. Il le mit à la tête d'une troupe de Bénédictins dont il connaissait la vertu, et l'envoya, avec la dignité d'abbé, relever de leurs ruines les sanctuaires fondés par saint Benoît. Dans ce désert et parmi ces ruines, ils trouvèrent quelques frères qui vivaient là, soutenus par la prière et l'espérance, et qui ne voulant point quitter cette terre désolée, y pratiquaient la vie religieuse. Ces solitaires s'unirent à la colonie amenée par saint Pétronax; et aussitôt tous les bras se mirent à l'œuvre. Aidés de quelque secours que Dieu leur envoya, ils relevèrent les murs de l'abbaye, rebâtirent leur église de Saint-Martin, l'enrichirent des reliques de saint Faustin et de saint Jovite, que Pétronax avait reçues de sa ville de Brescia. Le monastère, chef-lieu de l'Ordre de Saint-Benoît était rétabli, lorsque son abbé Pétronax fut appelé à Dieu en l'an 752. On le fête le 6 mai, jour de son passage à la vie bienheureuse.

LE BIENHEUREUX JEAN DE LA PUÉBLA,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Jean de la Puébla naquit d'Alphonse de Soto-Major, comte de Belalcaçar et d'Elvire Zuniga. Deux visions successives le portèrent à se faire religieux de Saint-Jérôme au monastère de Guadélupa, malgré tous les efforts que fit sa mère pour l'en détourner.

Après avoir passé quatre années parmi les Hyéronimites, il alla à Rome dans le dessein de solliciter la permission d'entrer dans un institut plus austère que celui qu'il avait embrassé; et le Pape Sixte IV, instruit de ses vertus et de sa naissance, lui fit un ac-

cueil honorable et consentit qu'il entrât dans l'observance. Le Souverain Pontife lui conféra l'habit de Saint-François, et reçut lui-même sa profession le 24 janvier 1480. Cette grâce fut accompagnée d'un bref adressé au vicaire général de la province de Saint-François, qui autorisait le nouveau profès à demeurer autant de temps qu'il le voudrait au couvent des Prisons, sur le Mont-Soubase.

Jean de la Puébla resta dans cette solitude jusqu'à l'an 1487, que le Pape l'en retira pour l'envoyer en Espagne, chargé du soin de l'éducation et de l'administration des biens d'Alphonse, son neveu, dont le père venait d'être tué à la guerre de Grenade.

Cet emploi qui faisait rentrer Jean de la Puebla dans les affaires, qu'il avait abandonnées, lui causa beaucoup de peine; mais il obéit néanmoins et s'acquitta dignement de cette espèce de tutelle; mais les embarras qu'elle lui occasionna ne lui firent point perdre de vue la réforme qu'il avait projetée. Il déclara son dessein à la reine d'Espagne, Elisabeth, qui le goûta; et se voyant déchargé du pouvoir de cette princesse, il entama sa pieuse entreprise par la province appelée des Anges, où il fit de grands progrès, malgré les oppositions et les clameurs des partisans du relâchement.

En vertu d'un bref du Pape du 13 octobre 1487, André de Perouse, Hilarion de Todi et François de Bastia, religieux de la province de Saint-François, en Italie, dans laquelle Jean de Puébla avait reçu les exemples de l'austérité qu'il voulait rétablir, eurent ordre de passer en Espagne pour se joindre à lui et d'y séjourner autant de temps qu'il serait nécessaire à la restitution de l'ancienne discipline. Ce même bref défendait à tous supérieurs d'empêcher ni retarder cette réforme; cependant les observantins et conventuels se plainquirent hautement du réformateur; mais sa patience et son zèle surmontèrent tous les difficultés, et il parvint à introduire l'austérité conforme à la première discipline, dans plusieurs communautés d'Espagne.

Martin-Alphonse de Villeseiche, parent de Jean de la Puébla, voulant contribuer à l'œuvre de la réforme, obtint du Pape Innocent VIII la permission de bâtir deux couvents où les religieux

vivraient dans la pratique de la plus austère pauvreté, restant toujours néanmoins sous l'obédience du vicaire des Observantins.

La réforme en était là, lorsqu'en 1490, Frère Jean choisit pour sa demeure un rocher escarpé sur la montagne de Sierra-Moréna. Il y construisit avec de la terre et des branches d'arbres, un petit logement et une église qu'il dédia à Notre-Dame-des-Anges. Quoique ce lieu fût très-élevé, il y trouva des eaux en abondance et de la terre suffisamment pour y faire des jardins.

On rapporte que le démon jaloux des progrès de la réforme, et prévoyant que les vertus allaient reflleurir dans ce lieu solitaire, fit sortir de la terre des flammes qui embrasèrent le nouvel édifice; que Frère Jean, que rien ne rebutait, le reconstruisit de la même façon, et que ce dernier ouvrage a subsisté jusqu'après l'an 1522, que le bienheureux François des Anges, général de l'Ordre, et depuis cardinal du titre de Sainte-Croix, le fit rebâtir en pierre. Il y ajouta quatre ermitages, sous l'invocation des saints Anges Michel, Gabriel, Raphaël et de l'Ange Gardien. C'est dans ces bâtiments isolés que les religieux de la principale maison vont chaque semaine faire une retraite plus ou moins longue, pendant laquelle ils ne vivent que de pain et d'eau.

Ces différents édifices furent réduits en cendres une seconde fois, toujours par la malice des démons, dans le temps que Louis de la Croix, frère du duc de Béjar, y était novice, et cette illustre famille donna une somme considérable pour les rétablir. Philippe II, roi d'Espagne, passant par ce lieu là pour aller à Grenade, fit à ce monastère des largesses qui furent employées à en perfectionner les bâtiments.

Ainsi s'est établie la réforme des Récollets qui, après avoir pris racine en Espagne, en Portugal, s'est étendue jusque dans les Indes Orientales et Occidentales, et a été adoptée en France en l'an 1597.

Le réformateur, Jean de la Puébla, était un homme doué de toutes les vertus, amateur sincère de la pauvreté évangélique et de l'exact accomplissement de l'ancienne discipline. Il était d'un caractère doux, mais ferme, inflexible envers lui-même et compatissant envers les autres. Il marcha toujours pieds nus, et n'eut

jamais qu'une planche pour lit. A quelques travaux que sa réforme l'engageât, il ne laissa pas de pratiquer constamment le jeûne, et dans l'usage ordinaire il ne mangeait que des viandes communes et sans aucun assaisonnement. Il ajoutait à ces austérités de rudes disciplines, et prenait grand soin de mater son corps, pour conserver la pureté qu'il avait vouée à Dieu, et pour tirer de l'oraison tout le fruit qu'elle produit, lorsqu'elle est faite dans un parfait recueillement.

Son gouvernement fut marqué par une foule de traits de sagesse et de prudence qui lui méritèrent l'estime des plus grands personnages de son temps.

Étant tombé malade, il eut avis de sa fin prochaine par une voix céleste qui lui dit : « Venez, mon fils, recevoir le centuple de ce que vous avez quitté pour moi. » Il se prépara de la manière la plus édifiante à paraître devant Dieu, et dans les actes de foi, d'amour et d'espérance, il s'endormit paisiblement pour l'éternité, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges de Belalcazar l'an 1495, et y fut enterré.

Soixante ans après sa mort, François Zuniga, duc de Béjar, voulant donner une sépulture plus distinguée au bienheureux réformateur, fit lever son corps de terre : on le trouva sain et entier, et exhalant une odeur agréable. On en sépara alors la tête qui fut portée au couvent de la montagne de Sierra-Morena, qui avait été comme le chef-lieu de la réforme, et dont il avait été gardien pendant cinq ans, et le reste du corps fut déposé dans le tombeau que le duc de Béjar lui avait fait préparer. Son cilice est encore conservé par les religieuses Clarisses de Belalcazar.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH,

DOMINICAINE.

Cette bienheureuse princesse était fille d'André III, roi de Hongrie. Elle était destinée à vivre dans les splendeurs par sa naissance. Mais ayant lu l'histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, fille d'André II, elle méprisa, comme des pièges, les avantages de sa royale naissance, et dégoûtée des vanités du monde, elle embrassa la vie religieuse. Abandonnant sa patrie, elle vint

en Suisse, où elle entra dans un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle y fut pour ses Sœurs un modèle d'humilité, de piété et de ferveur, et y mourut très-saintement le 6 mai 1338.

LA BIENHEUREUSE ÉLISABETH DE LA TOUR,

CLARISSE.

Élisabeth de la Tour était Espagnole. Nous ne savons pas l'époque de sa naissance ni celle de sa vocation. Ce fut à Burgos qu'elle prit le voile dans l'Ordre de Sainte-Claire, et la mémoire de ses vertus s'y est conservée jusqu'à ce jour. On rapporte qu'un dimanche, où elle avait été occupée auprès d'une religieuse malade, il lui avait été impossible de se confesser ni de communier ; que, se croyant coupable d'une grande faute par rapport à cette omission d'un devoir qu'elle regardait comme inviolable, aussitôt qu'elle fut libre, elle descendit au chœur pour s'humilier devant Dieu et lui demander pardon ; qu'alors elle eut une apparition dans laquelle le sacrement de Pénitence et celui de l'Eucharistie lui furent administrés d'une manière miraculeuse. L'heure de sa mort lui fut révélée ; elle l'annonça pour le 6 mai 1510, et ce jour-là même elle rendit l'âme comme elle l'avait prédit.

Par respect pour les vertus qu'elle avait fait paraître pendant sa vie et en conséquence de plusieurs miracles, les religieuses de Burgos l'inhumèrent dans leur chœur et lui firent élever un sépulcre d'une belle construction, où elle repose et où elle est vénérée comme bienheureuse par les peuples d'Espagne.

LE VÉNÉRABLE JEAN DE RUYSBROECK.

Le bienheureux Jean de Ruysbroeck, né vers l'an 1293, dans le village dont il porte le nom, fut le premier prieur des chanoines de Saint-Augustin, au monastère de Groenendal, près de Bruxelles ; il y mourut en 1381, âgé de quatre-vingt-six ans, honoré du titre de très-grand contemplateur et de docteur divin. Sa réputation attira chez lui une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant Dominicain

l'avait en grande vénération, et quoiqu'il fût plus grand théologien que Ruysbroeck, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. Voici ce qu'en dit le savant cardinal Pitra, dans sa *Hollande sainte* :

« Le père des mystiques hollandais est le pieux Jean de Ruysbroeck. Il ne fut pas seulement, comme on l'a appelé, le docteur extatique et divin, il eut éminemment l'un des caractères distinctifs de la vraie et solide contemplation, un zèle infatigable pour les œuvres d'édification. C'est pourquoi il resta longtemps simple vicaire de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. C'est de ce humble poste qu'il correspondait avec les chefs d'Ordre et les plus éminents personnages, qu'il dirigeait, de près et de loin, les âmes et les communautés les plus avancées dans la spiritualité, qu'il réformait l'abbaye de Saint-Séverin de Château-Landon, et la collégiale du Val-Vert, où il mourut en odeur de sainteté, vers la fin du xiv^e siècle. »

LA VÉNÉRABLE JEANNE BRIEN.

Une pieuse fille du diocèse de Vannes, qui se nommait Jeanne Brien, et qui pleurait tous les jours le massacre des ministres du Seigneur, cacha dans sa maison un pauvre prêtre que l'on poursuivait, pour le mettre à mort. Cette sainte action fut cause que Jeanne fut traduite devant le tribunal criminel de Vannes, qui la condamna à la peine de mort, comme recéleuse de prêtres réfractaires. Elle fut guillotinée le lendemain, 6 mai 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On a vu dans la vie de saint Jean Damascène comment Léon l'Isaurien, pour se venger des écrits que ce Saint avait publiés pour la défense des saintes images, excita contre lui la colère du calife de Damas, qui lui fit couper la main droite. Cette main avait été clouée à un poteau sur la place publique ; saint Jean fit prier le calife de la lui rendre, ce à quoi ce prince consentit, car sa colère commençait à s'apaiser. La nuit suivante, saint Jean

porta cette main dans son oratoire, et se prosternant devant une image de la glorieuse Vierge Marie, il lui rappela en pleurant que c'était pour avoir défendu le culte rendu à ses saintes images et à celles de son Fils, qu'on la lui avait coupée; et l'approchant de son bras, il la supplia de l'y rattacher, afin qu'il pût continuer à la servir et à publier ses louanges.

Après avoir fait cette prière, saint Jean s'étant endormi, la très-sainte Vierge lui apparut en songe et lui dit : « Vous voilà guéri, composez des hymnes à ma louange et tenez votre promesse. » A son réveil le Saint trouva en effet sa main si bien rejointe qu'il ne paraissait presque pas qu'elle avait été coupée. Il se mit aussitôt à remercier et à bénir la très-sainte Vierge; et il chantait si haut des cantiques en son honneur, que ses voisins, qui étaient mahométans l'entendirent. Ayant vu qu'il n'était plus mutilé, ils l'allèrent accuser auprès du calife de s'être entendu avec le bourreau pour simuler le supplice et substituer à la sienne la main de quelque esclave que l'on avait clonée au poteau. Le prince, voulant savoir la vérité, fit visiter la main et le bras, et l'on vit à la jointure du poignet une cicatrice qui marquait le lieu où l'épée les avait séparés. Ne pouvant nier le prodige, le calife demanda comment il s'était opéré. Le Saint lui dit que Notre-Seigneur l'avait fait pour prouver son innocence. Le prince le crut et voulut lui rendre son autorité première; mais saint Jean le remercia, désirant se consacrer entièrement à chanter les louanges de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère. Ce miracle arriva en l'an 728.

La sainte image ¹ devant laquelle saint Jean avait prié, fut d'abord un but de pèlerinage pour les chrétiens et même pour les Sarrasins et les Juifs. Elle fut transportée dans la suite à Constantinople, d'où les Vénitiens la portèrent à Venise en 1349. On la mit d'abord dans l'église du monastère de Saint-Nicolas, puis dans l'église des saints Jean et Paul, qui appartenait aux

¹ On l'appelait Notre-Dame de Damas; il en découlait une sorte de baume qui guérissait beaucoup de malades. On en conservait une fiole au couvent de Cluny.

Dominicains. Le 15 octobre de l'an 1503, elle y fut placée dans la chapelle de Notre-Dame de la Paix, où on l'honore encore aujourd'hui.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, saint Jean devant la Porte Latine, qui, ayant été amené garrotté d'Éphèse à Rome, suivant l'ordre de l'empereur Domitien, fut, par jugement du sénat, plongé, devant cette même porte, dans une cuve d'huile bouillante, d'où il sortit plus net et plus fort qu'il n'y était entré.

A Antioche, saint Évode, qui, ordonné premier évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre, comme l'écrit saint Ignace au peuple d'Antioche, y termina sa vie par un glorieux martyre.

A Cyrène, saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres*.

En Afrique, les saints martyrs Héliodore et Vénuste, avec soixante-quinze autres.

En Chypre, saint Théodote, évêque de Cérines, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Licinius, rendit son esprit à Dieu lorsque l'Église était en paix.

1

PRIDIE NONAS MAI.

Romæ, sancti Joannis ante portam Latinam, qui ab Epheso jussu Domitiani vinctus Romam perductus, et judicante senatu, ante eandem portam in olei ferventis dolium missus, purior et vegetior inde exiit, quam intravit. — Antiochiæ, sancti Evodii, qui (ut beatus Ignatius ad Antiochenses scribit) primus ibidem a sancto Petro Apostolo ordinatus Episcopus glorioso martyrio vitam finivit. — Cyrenæ, sancti Lucii Episcopi, quem in Actibus Apostolorum sanctus Lucas commemorat. — In Africa, sanctorum Martyrum Heliodori et Venusti, cum aliis septuaginta quinque. — In Cypro, sancti Theodoti Episcopi Cyrinæ, qui sub Licinio imperatore gravissima passus, in pace tandem Ecclesiæ spiritum Deo reddidit. — Damasci, natalis beati Joannis Damasceni, sanctitate et doctrina celebris, qui pro cultu sanctorum Imaginum verbo et scriptis adversus Leonem Isauricum strenue decertavit : cujus jussu cum ei dextera manus amputata fuisset, imagini beatæ MARIE virginis, quam defenderat, seipsum commendans, protinus dexteram integram sanamque recepit. — Carrhis in Mesopotamia, sancti Protonis Episcopi. — In Anglia, sancti Eadberti Episcopi Lindisfarnensis, doctrina et pietate insignis. — Romæ, sanctæ Benedictæ Virginis. — Salerni, translatio sancti Matthæi Apostoli, cujus sacrum corpus olim ex Æthiopia ad diversas regiones, et denique ad eam urbem delatum, ibidem in Ecclesia ejus nomine dedicata summo honore conditum fuit.

A Damas, la fête du bienheureux Jean Damascène, illustre par sa vertu et par sa science, et qui combattit fortement, de vive voix et par écrit, contre Léon l'Isaurien, pour soutenir le culte des saintes images. Ayant eu la main droite coupée par l'ordre de ce prince, il la recouvra saine et entière, dès que, prosterné devant une image de la très-sainte Vierge, dont il avait défendu la gloire, il se fut recommandé à son intercession.

A Carres en Mésopotamie, saint Protogène, évêque.

En Angleterre, saint Eldbert, évêque de Lindisfarne, célèbre par sa science et sa piété.

A Rome, sainte Benoîte, vierge.

A Salerne, la translation de l'apôtre saint Matthieu, dont le saint corps, ayant été porté jadis d'Éthiopie en diverses provinces, enfin dans cette ville, y fut déposé avec beaucoup d'honneur dans l'église dédiée sous son nom.

Additions des autres martyrologes.

Saint Valérien, évêque d'Auxerre, qui assista au concile de Cologne.

Sainte Aufdie et sainte Judith, martyres à Milan, avec saint Possin, saint Bafrobit, saint Tasse et plusieurs autres.

Sainte Prudence, vierge, fondatrice du monastère de la Visitation, à Côme, en Italie, au ^{xv}^e siècle.

Saint Maureille, évêque d'Imola, au ^{vi}^e siècle.

Le bienheureux Henri, évêque, retiré au monastère de Cambrou, en Hainaut.

Saint Corbré, évêque en Irlande, à la fin du ^{ix}^e siècle.

Sainte Bonizelle, veuve d'un Piccolomini, morte en 1300, honorée à Sienne.

Saint Giroux ou Girons (*Geruntius*), honoré à Aire au département des Landes, où un village porte son nom.

Saint Jared, honoré chez les Éthiopiens, avec saint Jectre et saint Sosthène.

Saint Just, évêque de Vienne, en Dauphiné, au ⁱⁱ^e siècle.

Saint Maurèle, honoré à Imola, en Italie.

Saint Plait, abbé du monastère de Saint-Symphorien, à Autun.

Saint Thérin, martyr, avec d'autres chrétiens, à Constantinople.

Martyrologe de la dernière persécution.

Philippe Donneux, prêtre et religieux Bernardin, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut condamné à la réclusion, emprisonné à Dijon, et mourut dans sa prison, le 6 mai 1794.

Claude Viot, prêtre chapelain à Chanceaux, au diocèse d'Autun, n'ayant pas fait le serment, fut pareillement emprisonné à Dijon, et mourut dans cette même prison, le 6 mai 1793.

SEPTIÈME JOUR DE MAI.

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, martyr. — Saint Benoît II, Pape. — Sainte Flavie Domitille, vierge et martyre, avec ses compagnes sainte Euphrosyne et sainte Théodora. — Saint Donne ou Donge, évêque de Salone. — Sainte Mâlie, vierge de Troyes, martyre. — Saint Constantin, roi breton. — Saint Gibrien, prêtre. — Saint Domitien, évêque de Maëstricht. — Saint Blandin. — Sainte Sisétrade, vierge de Faremoutier. — Saint Cérénic et saint Sérene, reclus au diocèse de Séz. — Saint Placide, abbé de Saint-Symphorien. — Saint Létard, évêque. — Saint Jean de Béverley, évêque d'Yorck. — La Bienheureuse Mathiasse, clarisse. — Le Vénérable Lambert, évêque d'Arras. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT STANISLAS,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE, MARTYR.

Stanislas Szepanowski, fils de Wielislas et de Bogna, tous deux des plus illustres familles de Pologne, naquit le 26 juillet 1030, à Szepanow dans le diocèse de Cracovie. Il ne vint au monde qu'au bout de trente ans de mariage, et lorsque ses parents avaient perdu toute espérance d'avoir des enfants; aussi le reçurent-ils comme un présent du ciel, et pour mieux marquer à Dieu leur reconnaissance, ils lui consacrèrent leur fils dès le berceau. Ils eurent grand soin de le former de bonne heure à la vertu. Leurs instructions étaient d'autant plus efficaces, qu'ils y joignaient l'exemple d'une rare piété, d'un tendre amour pour les pauvres et d'un parfait détachement du monde.

Le jeune Stanislas se montra digne fils de tels parents. Quoique dans un âge où l'on n'a de goût que pour la frivolité, il aimait singulièrement la prière, ainsi que les exercices d'une vie sérieuse et mortifiée. Il gardait dans ses repas la plus exacte sobriété. Souvent il lui arrivait de coucher sur la terre nue, et de souffrir volontairement le froid et plusieurs autres incommodités. Ses parents admiraient en lui les effets de la grâce, et loin de le troubler dans ses exercices par une tendresse mal entendue, ils

l'exhortaient à y persévérer, afin de se rendre de jour en jour plus agréable au Seigneur. Il faisait aussi de grands progrès dans l'étude des lettres ; mais le désir qu'il avait d'apprendre n'approchait point de celui qu'il se sentait pour se perfectionner dans la piété. Les amusements lui étaient insipides, et il ne se permettait de récréation qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas altérer sa santé. Il déposait secrètement dans le sein des pauvres l'argent qu'il recevait de sa famille pour des plaisirs légitimes.

Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il alla continuer ses études à Gnesne, où était la première université du royaume de Pologne ; ses parents l'envoyèrent ensuite à Paris. Sa douceur, sa modestie, sa simplicité et sa candeur, jointes à de très-heureuses dispositions pour les sciences, le firent partout chérir et admirer de ses maîtres et de ceux qui le connaissaient. Après avoir étudié sept ans à Paris le droit canonique et la théologie, il ne tenait qu'à lui de prendre le grade de docteur qu'on lui offrait ; mais il le refusa constamment par humilité. Il ne pensa plus qu'à retourner en Pologne. La mort de son père et de sa mère l'ayant rendu possesseur d'une fortune considérable, il disposa de tout ce qu'il avait en faveur des pauvres, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Lampert Zula, évêque de Cracovie, qui connaissait la vertu et la capacité de Stanislas, l'ordonna prêtre, et le fit chanoine de sa cathédrale. Quelque temps après, il le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu. Stanislas s'en acquitta avec un succès étonnant. Ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et engagèrent même plusieurs personnes à quitter le monde pour suivre Jésus-Christ. Il avait la confiance de toute la Pologne. Un grand nombre de laïques et d'ecclésiastiques venaient le consulter sur les affaires de leur conscience, et lui demander l'éclaircissement de leurs doutes. Lampert ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un si excellent ouvrier. Son unique désir était de l'avoir pour successeur ; il le pressa donc d'accepter la démission de son évêché : mais le Saint, par humilité, ne voulut jamais acquiescer à cette proposition.

Cependant le siège de Cracovie devint vacant par la mort de

Lampert. Stanislas fut élu pour l'occuper, et ce choix eut une approbation universelle. Il ne voulait point encore se rendre, tant il craignait le fardeau de l'épiscopat. Le Pape Alexandre II, informé de ce qui se passait, lui ordonna d'acquiescer aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple. Le Saint cessa pour lors de résister, de peur d'aller contre la volonté de Dieu, qui se manifestait si visiblement. La cérémonie de son sacre se fit en 1072¹.

Stanislas se voyant revêtu d'un aussi auguste caractère, résolut de vivre d'une manière conforme à son éminente dignité. Sa maison devint le refuge des pauvres, et il se fit donner une liste exacte des veuves et de tous ceux qui étaient dans le besoin. Son zèle pour ses fonctions, et surtout pour le ministère de la parole, ne connaissait aucunes bornes ; il le rendait efficace par les austérités de la pénitence et par l'exercice d'une prière continue. Tous les ans il visitait son diocèse, et apportait un prompt remède aux désordres qui pouvaient s'être glissés, tant parmi les laïques que parmi les ecclésiastiques.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince s'était acquis de la gloire par le succès de ses armes ; mais il se deshonorait en même temps par des actes si horribles de tyrannie et d'injustice, qu'on lui donna le surnom de *Cruel*. Rien ne le rendit plus odieux à ses sujets que ses infâmes débauches. Quoiqu'il fût marié, il ne rougissait pas de faire violence à des femmes de qualité. Il n'était même plus retenu par cette pudeur qui fait chercher des ténèbres au crime ; il s'oublia jusqu'à le commettre en public. De tous ceux qui l'approchaient, il n'y en avait pas un seul qui osât l'avertir de ses désordres, tant on craignait les suites de ses emportements.

Stanislas, plus courageux que les courtisans, se hasarda de l'aller trouver. Il lui représenta en particulier l'énormité de ses crimes, et le scandale affreux qui en résultait. Le prince voulut d'abord s'excuser, mais le saint évêque le pressa si vivement par ses raisons, qu'il parut se repentir, et avoir quelque envie de se corriger. Malheureusement cette impression ne fut

¹ Le siège de Cracovie n'avait plus alors les droits de métropolitain dont il avait joui autrefois.

point durable. Le roi retomba dans ses désordres, et conçut de l'aversion pour Stanislas, qui n'avait pas craint de lui dire la vérité. Il se plaignit de cette hardiesse à ses confidents, qui, au lieu de l'adoucir, ne firent que l'animer davantage.

Sur ces entrefaites, le roi fut violemment épris d'une dame de la plus rare beauté. C'était la femme de Miécislas, gentilhomme du palatinat de Sirad. N'ayant pu la séduire par ses offres, il la fit enlever de force, et en eut plusieurs enfants. Ce nouveau scandale remplit la noblesse d'indignation. Elle pria l'archevêque de Gnesne, et les évêques qui allaient à la cour, de parler fortement au roi, et d'employer tous les moyens possibles pour le faire rentrer en lui-même; mais ces prières furent inutiles. Les prélats ne dirent rien pour ne pas déplaire à leur souverain. La noblesse se vengea d'eux, en publiant qu'ils étaient des âmes mercenaires, et qu'ils avaient bien moins d'égard à la cause de Dieu qu'à leur fortune et à leur ambition.

Stanislas fit encore paraître son zèle en cette occasion; mais avant de rien entreprendre, il tâcha, par de ferventes prières, de s'assurer la protection de Dieu. Il se rendit ensuite à la cour avec quelques gentilshommes et quelques ecclésiastiques. Étant en la présence du roi, il le conjura de mettre fin à ses débauches; et pour l'y déterminer, il employa les motifs les plus capables de toucher un cœur qui n'est point encore arrivé au comble de l'endurcissement. Il conclut son discours par dire au prince que son opiniâtreté dans le mal l'exposait au risque d'être retranché de la communion des fidèles. Quand Boleslas s'entendit menacer de l'excommunication, il entra dans une étrange fureur, et jura de se venger.

Le saint évêque avait, dit Rohrbacher, acheté l'héritage d'un homme riche, nommé Pierre, pour son église, et lui en avait payé l'argent, mais il n'avait point de quittance. Il y avait trois ans que le maître de cet héritage était mort. Or, ses héritiers, pour faire plaisir au roi et profiter de cette occasion, mirent l'évêque en procès, disant qu'il avait usurpé l'héritage qui leur appartenait. L'affaire fut traitée devant le roi : comme l'évêque n'avait pas les quittances nécessaires, et que les témoins qui sa-

vaient la vérité n'osaient parler à cause du roi, il fut condamné à délaisser la possession et la jouissance de cette terre. Voyant cela, il demanda trois jours de délai, pour faire comparaître en personne Pierre son vendeur, qui était mort depuis trois ans. On le lui accorda par moquerie. Le Saint jeûna, veilla et pria instamment Jésus-Christ de défendre sa cause, et au bout de trois jours, après avoir dévotement célébré la Messe, il s'en alla au lieu où Pierre était enterré, fit ôter la tombe, creuser la terre, et découvrir le cadavre qu'il toucha de son bâton pastoral, en lui commandant de se lever. Le mort obéit aussitôt à la voix du Saint, se leva, et par son commandement le suivit en justice, où le roi, les grands et les juges de la cour étaient assemblés. Stanislas leur dit : « Voici Pierre qui m'a vendu l'héritage, et il est ressuscité pour se trouver devant vous : interrogez-le si ce n'est pas la vérité que je lui ai payé entièrement ce qu'il m'a vendu pour l'église. C'est un homme connu, sa sépulture est ouverte, Dieu l'en a ressuscité pour confirmer la vérité ; sa parole doit être plus ferme et plus croyable que toutes les dépositions des témoins, et que tous les renseignements qu'on pourrait produire. » Les parties adverses du saint évêque demeurèrent bien étonnées d'un miracle si évident, et ne surent que répliquer : car Pierre déclara entièrement la vérité, et avertit ses héritiers de faire pénitence d'un si grand péché, d'avoir ainsi molesté Stanislas contre tout droit et toute justice. Le Saint lui offrit, s'il voulait encore vivre quelques années, de les lui obtenir de Notre-Seigneur : mais Pierre aima mieux retourner au repos de la sépulture, que de mener une vie pleine de périls et d'angoisses ; il dit au Saint qu'il était en purgatoire et qu'il n'avait plus guère de temps à y demeurer, pour achever l'expiation des fautes qu'il avait commises pendant sa vie ; qu'il aimait mieux être assuré de son salut, encore qu'il endurât les peines qu'il lui restait à souffrir, que de se mettre au hasard de se perdre, en rentrant dans la mer orageuse de ce siècle ; mais qu'il suppliait le saint évêque de faire tout envers Notre-Seigneur pour qu'il lui remit ses peines et qu'il le fit bientôt jouir de sa gloire avec les Bienheureux. Après cela, Pierre s'en retourna à sa sépulture, accompagné de l'évêque

et d'une grande multitude de peuple : il se coucha dans sa fosse, priant toute l'assistance de le recommander à Dieu, et mourut une seconde fois pour vivre éternellement.

Ce miracle fit impression sur Boleslas. Il réprima quelque temps ses débauches et ses cruautés. Ce prince fit même une expédition glorieuse contre les Russes, et se rendit maître de Kiew, alors capitale de la Russie. Mais là, au milieu de l'enivrement de la victoire, il s'abandonna de nouveau à ses passions déréglées. Non content de ses excès avec les femmes, il vint à commettre publiquement les abominations de Sodome et de Gomorrhe. Son exemple fit un mal affreux, d'abord dans l'armée, ensuite en Pologne même. Quand les femmes polonaises y apprirent que leurs maris les oubliaient entre les bras des femmes russes, plusieurs d'entre elles s'abandonnèrent à leurs domestiques. Quand cette nouvelle se répandit à Kiew, toute l'armée s'en émut et demanda au roi de rentrer en Pologne. Sur son refus, la plus grande partie s'en retourna sans permission. Boleslas, devenu plus cruel que jamais, les fit exécuter à mort comme des transfuges, et contraignit leurs femmes à allaiter de petits chiens, au lieu de leurs propres enfants. Cette horrible tyrannie s'exerçait par toute la Pologne.

Le primat du royaume, l'archevêque de Gnesne, n'osait ouvrir la bouche pour réprimer de si odieux excès. Saint Stanislas, comme un autre Jean-Baptiste, se dévoua au martyre pour la gloire de Dieu et le salut de la Pologne. Il jeûna, il pria, et fit plusieurs pénitences pour la conversion du roi ; il lui rendit plusieurs visites pour le ramener à de meilleurs sentiments. Quelques courtisans parlaient au roi dans le même sens que l'évêque, mais le plus grand nombre dans un sens contraire.

Enfin, voyant toutes ses remontrances inutiles, et les scandales de Boleslas s'accroître de jour en jour, le saint évêque l'excommunia publiquement et lui défendit l'entrée de l'église.

Dès lors la fureur de Boleslas ne connut plus de bornes. Sachant que l'évêque allait dire la messe à une église de Saint-Michel hors de la ville, il envoya des satellites pour l'en tirer et le massacrer. Ils y allèrent ; mais quand ils voulurent mettre

les mains sur le Saint qui célébrait la messe, une lumière céleste les épouvanta et les renversa par terre. Il en arriva autant deux et trois fois à d'autres, que Boleslas envoya pour le même effet. A la fin il vint lui-même l'épée nue, attaqua le Saint à l'autel, et lui donna un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il en fit rejaillir la cervelle contre la muraille. Ceux de sa garde achevèrent de mettre en pièces le corps du Saint, et jetèrent ses membres épars dans les champs pour servir de proie aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Mais Notre-Seigneur envoya de quatre côtés quatre grands aigles qui se tinrent autour du corps, et le défendirent miraculeusement deux jours entiers : la nuit on voyait aussi plusieurs lumières sur les saintes reliques. Quelques prêtres et quelques personnes pieuses furent grandement touchés de ce miracle, et prirent la résolution de recueillir les membres épars et de les assembler. Ces membres saints se rejoignirent aussi parfaitement que s'ils n'eussent jamais été divisés, et sans qu'il y parût aucune cicatrice de tant de coups. Ils enterrèrent le corps à la porte de l'église de Saint-Michel, où il avait été assassiné. A dix ans de là ils le transportèrent dans la ville de Cracovie, et l'ensevelirent au milieu de la forteresse avec une grande magnificence.

Mais tout d'abord le roi Boleslas avait porté la barbarie jusqu'à défendre que l'on témoignât la moindre douleur de la mort de Stanislas, qui était arrivée le 8 mai 1079.

Le Pape Grégoire VII excommunia Boleslas avec tous ses complices. Le malheureux prince, déchiré par les remords de sa conscience, et universellement détesté de ses sujets, se sauva en Hongrie où il finit tristement ses jours. Quelques auteurs rapportent qu'il se donna lui-même la mort.

En 1088, le corps du saint évêque fut transféré dans la cathédrale de Cracovie, et honoré d'un grand nombre de miracles. Innocent IV canonisa solennellement le Serviteur de Dieu en 1253.

(GODESCARD ET ROHRBACHER.)

SAINT BENOÎT II,

PAPE.

Benoît, romain de naissance et prêtre de l'Église de Rome, fut appelé au Saint-Siège, après dix mois de vacance après la mort de Léon II. Il fut élu le 26 juin 684. Sa piété, sa science des saintes Écritures et ses vertus, son humilité, sa charité étaient admirables. L'empereur Constantin Pogonat, ravi de son rare mérite, lui donna de grands témoignages de sa vénération. Saint Benoît dépensa de grandes sommes pour la restauration de Saint-Pierre, et montra un grand zèle pour la propagation et la défense de la foi. Il écrivit à ce sujet au patriarche d'Antioche et aux évêques d'Espagne.

Le règne de saint Benoît II ne dura que dix mois et quelques jours. Dieu l'appela à lui le 7 mai 685, et il fut enseveli au Vatican.

SAINTE FLAVIE DOMITILLE,

VIERGE ET MARTYRE,

AVEC SAINTE EUPHROSINE ET SAINTE THÉODORA.

Flavie Domitille était nièce du consul Flavius Clément et petite-nièce de l'empereur Domitien, qui, ne pouvant souffrir qu'elle fût chrétienne, la relégua pour ce sujet dans l'île de Pontia. Elle y fut servie par deux de ses eunuques, nommés Nérée et Achillée, que leur martyre a rendus fort célèbres depuis dans l'Église, et par les filles qui l'avaient suivie, dont quelques-unes sont aussi honorées comme les compagnes de sa piété, de sa confession et de sa gloire.

Après la mort de Domitien elle demeura dans le lieu de son exil, soit par un effet de la politique des empereurs Nerva et Trajan, soit par le désir de vivre dans la retraite, pour y servir Dieu avec plus de dégagement et de sûreté. Les souffrances de sainte Domitille, ajoute saint Jérôme, qui l'appelle la plus sainte des femmes, rendirent célèbre la petite île où la confession de la foi en Jésus-Christ l'avait fait bannir. Elle s'y était logée avec ses gens, dans de petites cellules qu'on y voyait encore trois cents ans après ; et lorsque sainte Paule, dame romaine, passa par cet

endroit, en allant à Jérusalem, sur la fin du iv^e siècle, elle fut si touchée de la vue de ces cellules, qu'elle en conçut une nouvelle ardeur pour le service de Dieu.

Enfin, sous l'empereur Trajan, Flavie fut enfermée dans une cellule à laquelle on mit le feu ; elle y fut consumée toute vive, avec ses deux suivantes Euphrosine et Théodora, vierges comme elle.

SAINT DOMNE OÙ DONGE,

ÉVÊQUE DE SALONE.

Saint Domne ou Donge, disciple de saint Tite, compagnon fidèle de l'Apôtre saint Paul, fut le premier évêque de Salone, en Dalmatie. Il mourut en paix vers la fin du i^{er} siècle.

Salone avait alors le titre de métropole, qui a été transféré plus tard à Spalatro.

SAINTE MATIE,

VIERGE DE TROYES, MARTYRE.

Vers la fin du i^{er} siècle ou au commencement du ii^e après Jésus-Christ, naquit à Troyes, suivant la tradition, une vierge que l'antiquité qualifie du titre de Royale (*Virgo regia*), soit qu'elle sortit de la maison qui gouvernait alors la ville de Troyes et tout le pays des Tricasses, soit qu'elle tirât son origine seulement d'une des plus nobles familles du pays. D'après Desguerrois, cette opinion serait fondée sur l'état où sainte Matie fut trouvée dans son tombeau, puisque, dit-il, « on a trouvé du pourpre dont elle était enveloppée, dans sa châsse, et même dans son tombeau, » et de plus sur l'existence d'une tour attenante à la maison de la Sainte, près de la cathédrale, au coin du Pont-Ferré, laquelle maison portait pour enseigne : *A la tour de Sainte-Mastie*. Selon d'autres, notre Sainte aurait été simplement fille ou servante d'un boulanger, toujours au même lieu, et aurait distribué aux pauvres de grandes aumônes de pain, sans que la quantité en diminuât. Cette seconde opinion n'est appuyée sur aucun document et même sur aucune donnée ; et, si la première n'est pas plus certaine au point de vue de l'histoire, au moins elle a pour elle plus de probabilité. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions,

disons que les actes de sainte Matie nous sont absolument inconnus. Desguerrois donne pour raison du silence qui couvre la vie de cette Sainte, que, dans les deux premiers siècles de l'Église nous n'avons point d'histoire de ce qui s'est passé au diocèse de Troyes, et c'est pourquoi il pense que la naissance de sainte Matie doit être placée à la fin du 1^{er} ou au commencement du 1^{re} siècle. Comment se ferait-il en effet, qu'une Sainte dont le nom a traversé les âges, dont les reliques ont opéré mille merveilles, n'eût pas excité de son temps l'admiration de ses concitoyens, et qu'aucun n'eût recueilli les actes de son admirable vie ?

On pense que sainte Matie souffrit le martyre ; et ce sentiment n'est pas dépourvu de vraisemblance. En effet, son corps fut enseveli sous un autel, et l'on sait que cet honneur, suivant l'ancienne discipline de l'Église, n'était accordé qu'à ceux qui avaient versé leur sang pour Jésus-Christ. De plus, il était enveloppé d'un linceul de pourpre : ce qui, chez les premiers chrétiens, était une marque distinctive des Martyrs. Enfin, ajoute Courtaillon, ce qui confirme encore cette pensée, c'est que, lorsque l'évêque René de Breslay visita ses reliques en 1606, on remarqua que la tête était détachée du corps, comme si elle eût été décapitée. Après la mort de sainte Matie, son corps fut déposé dans la chapelle du Sauveur qu'avaient élevée saint Potentien et saint Sérotin, près de la maison ou dans la maison même de cette Sainte. C'est l'opinion de Desguerrois. « De ma part, dit-il, je me persuaderais volontiers que son père ou son aïeul étant homme noble, bien apparenté, appartenant au gouverneur et comte de Troyes, ou à quelque autre seigneur, ou lui-même l'étant, fut l'hôte bienheureux de saint Potentien et de saint Sérotin, et que, comme Pudens, noble sénateur romain, père de saint Novat, saint Timothée, sainte Praxède et sainte Pudentienne, reçut en sa maison saint Pierre, qui les convertit tous à la foi chrétienne, et en cette maison y bâtit et fit une chapelle, la première sainte église de Rome ; ainsi l'aïeul ou le père de sainte Matie reçut en son logis saint Potentien et saint Sérotin, qui les convertirent tous à Dieu, desquels était la vierge sainte Matie, et, depuis, ce saint Prélat y fit ce premier lieu d'oraison qui est la chapelle du

Sauveur, dédiée à Jésus-Christ, sous le nom de Saint-Pierre. Aussi la Sainte y a été ensépulturée, ou bien proche ; et relevée qu'elle fut du tombeau, et mise en une châsse digne de sa sainteté, est toujours demeurée en la même chapelle, jusqu'à nos jours présents où elle est encore reposante et honorée. »

Nous avons dit que sainte Matie était vierge. En effet, une prose que l'on chantait dans l'Église de Troyes au ix^e siècle nous a déjà appris que sainte Matie, vierge royale, était native de Troyes : *virgo regia, treca civis*. Ajoutons, avec Camusat, que sa virginité était la conséquence d'un vœu, *Deo dicata*. Nous pouvons donc, comme le pieux Desguerroy, accepter cette antique tradition de nos pères, qui nous représente la vierge de Troyes vivant en continuelle oraison dans cette chapelle du Sauveur, où le céleste Époux qu'elle a choisi vient inonder tellement son âme de joie et de consolation, qu'elle ne peut s'arracher de ce lieu de délices. Aussi, en récompense de l'amour et de la pureté virginale de son épouse, l'Amant divin n'a pas voulu que la pourriture souillât les os de sa bien-aimée, et son corps est demeuré tout entier sans corruption.

Camusat, parlant de notre Sainte, l'appelle vierge incomparable : *virgo comparatione difficilis* : ce qui prouve que, si l'on ne connaissait pas les détails de la vie angélique de sainte Matie, on savait du moins qu'elle avait été brillante de vertus et pleine de mérites. C'est ce que témoigne, dans sa *Chronique*, Robert, moine de Saint-Marien d'Auxerre, lorsque, en parlant de sainte Matie, il l'appelle vierge élue de Dieu : *Electa Dei virgo*.

Le culte de sainte Matie est très-ancien dans l'Église de Troyes. Dès le ix^e siècle, elle était honorée d'un culte public ; et saint Prudence, évêque de Troyes, en parle dans son discours sur la vie de sainte Maure, inséré dans Camusat. Il nous apprend que sainte Maure, quand les Matines de la cathédrale étaient terminées, s'en allait à l'autel où reposait le corps de sainte Matie, l'embrassait étroitement et le couvrait de baisers ; qu'ensuite, après l'heure de Sexte célébrée par les Frères, la même Sainte retournait se jeter au pied de l'autel qu'elle arrosait de ses larmes en se voyant forcée de le quitter. Tel est le témoignage de saint

Prudence ; et ce fait, il le rapporte comme en ayant été le témoin oculaire. C'est l'acte le plus ancien que nous ayons sur le culte de sainte Matie : Camusat le place en 840 et Desguerrois en 845.

En 980, le 7 mai fut un grand jour de fête pour les Troyens. Milon, évêque de Troyes, faisant augmenter l'église cathédrale qui portait alors le nom de Monastère de Saint-Pierre, fit détruire l'autel de l'ancienne église qu'il savait renfermer le corps de sainte Matie. D'abord il avait trouvé les tombeaux de plusieurs prélats illustres, ses prédécesseurs ; ensuite, en fouillant plus avant, il trouva enfin le précieux cercueil de la vierge troyenne, immédiatement placé sous celui d'un évêque qui avait voulu, pour ainsi dire, s'en constituer le gardien. Touchante et admirable idée des premiers fidèles : quand ils mouraient, leur vœu le plus cher était d'être ensevelis près des saints Martyrs.

A l'ouverture du tombeau de notre Sainte, l'évêque Milon trouva le corps précieux, *sancti corporis gemmam*, comme parle Camusat, enveloppé de pourpre, et aussi bien conservé que s'il avait été enterré la veille. Tout le peuple, accouru en foule, le reçut avec le plus grand honneur. Le saint corps fut exposé à la vénération des fidèles et déposé sur un autel où il resta plusieurs années. Enfin la nouvelle église étant terminée, on le transporta avec honneur, au milieu d'un concours immense de peuple, près de l'autel, dans une chapelle située au nord du chœur et dédiée à saint Jean-Baptiste.

Depuis cette époque, les miracles opérés par l'intercession de sainte Matie se sont multipliés, et ont perpétué son culte dans le diocèse de Troyes ; tous les ans, le 7 mai, jour de sa fête, on voyait dans la cathédrale un grand concours du peuple qui venait révéler ces saintes reliques. C'était une grande fête chômée non-seulement pour le peuple de Troyes, mais encore pour toute la Champagne. On y venait en pèlerinage, et la chapelle de la Sainte était littéralement assiégée. Les jeunes filles des campagnes se faisaient surtout remarquer par leur empressement ; elles portaient à la main des narcisses ou des tulipes, qu'elles faisaient toucher à la chässe. De là le nom de Fête des Vierges.

Pendant bien longtemps on garda la coutume de passer les nuits entières près de la chässe de sainte Matie ; et ces veilles duraient toute l'octave de la fête. Ce ne fut qu'en 1446, le lundi 2 mai, que le chapitre de Saint-Pierre ordonna qu'on n'y veillerait plus, à cause de certains désordres qui s'étaient glissés dans cet usage. Cent ans plus tard, 3 janvier 1543, le même chapitre empêcha de vendre aucune marchandise aux environs de l'église le jour de la fête de sainte Matie, pour que la piété des vrais fidèles ne fût pas distraite.

A toutes les époques, dans les temps de disette et de calamités publiques, la chässe de sainte Matie fut exposée à la vénération des fidèles ; et, aux processions publiques, elle était portée dans les rues de la cité avec les reliques de saint Loup, de sainte Hoïde, de sainte Hélène et de saint Savinien. On croyait alors, et avec raison, que le fléau devait s'enfuir à l'approche de ces saints protecteurs.

Mais le culte de sainte Matie n'était pas renfermé seulement dans la ville de Troyes et dans la Champagne ; nous le voyons traverser les limites de la province et s'implanter dans la capitale du royaume. En effet, l'abbé Lebeuf nous apprend que l'Eglise de Troyes fit présent aux Chartreux de Paris de quelques reliques de cette Sainte. Plus tard, en 1630, la reine Anne d'Autriche, qui était alors à Troyes, désira assister à l'ouverture de plusieurs chässes, et surtout à celle de sainte Matie ; et l'évêque René de Breslay donna à cette princesse une portion du corps de la Sainte. Cent ans après, la ville d'Anxerre vint aussi honorer la vierge d'un culte particulier.

Dans les dernières années du xviii^e siècle, le nombre des pèlerins qui vinrent implorer le secours de sainte Matie était immense à sa fête, et M. Amédée Aufauvre, qui, bien que philosophe, a raconté plusieurs des miracles de sainte Matie, termine son récit par ces paroles :

Il est assez intéressant de remarquer que les certificats les plus importants, consignés dans les procès-verbaux de 1606-1618, émanent des notabilités médicales de l'époque. Les praticiens attestent leur impuissance, avouent des guérisons, et les certifient

avec une bonne grâce dont peu de médecins se montreraient aujourd'hui capables.

Jusqu'à la révolution, la popularité de sainte Matie resta vivante et profonde. Sa fête fut marquée par une pompe et par un éclat qui ne devaient plus se manifester aux yeux de la population, car ce que les contemporains ont pu voir encore, n'était qu'une réminiscence affaiblie des anciens pèlerinages.

En 1794, la châsse de la jeune vierge fut brisée et profanée. Les coupables oublièrent que Matie était la patronne et la protectrice des jeunes filles, la providence implorée par les malades, l'espoir de ceux pour lesquels la science n'avait plus d'espérance. Quinze siècles de vénération ne leur parurent qu'un titre de plus à la destruction; ils portèrent la main sur les ossements de la Sainte. La vierge troyenne fut arrachée de l'autel où elle avait bravé la guerre et les événements de toute espèce qui remplissent cette longue période, quinze fois séculaire.

L'histoire a conservé les noms et les actes de ceux qui s'associèrent à une spoliation dont la cause n'a pas même l'excuse de l'entraînement politique. Dans les châsses qui furent profanées le 9 et le 10 janvier 1794, on cherchait avant tout les pierres précieuses, les ornements ciselés, l'or, l'argent, et les émaux qu'une piété généreuse avait prodigués pour honorer les restes des Martyrs. Une virulente philippique; à laquelle ne résista pas le républicanisme de l'un des auteurs de l'effraction, a dévoilé le mobile qui guidait les profanateurs.

Rappelons seulement que cet homme, orfèvre, graveur, ciseleur et modelleur, fut accusé d'avoir détourné une partie des valeurs du trésor du chapitre, évaluées à près de deux millions!

Peut-être eût-on pu espérer le bénéfice d'une hésitation, ou d'un scrupule d'hommes entraînés par les excès et les erreurs de la passion; mais qu'attendre de l'avidité abritée par une cocarde?

Enfin, la châsse fut brisée, les ossements de la Sainte furent dispersés en partie, et en partie jetés au feu. Trois employés de l'église sauvèrent des fragments de la tête et d'un pied. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de la vierge troyenne.

Toutefois, il est des choses qui ne périront pas ; c'est le souvenir de son patronage ; c'est le symbolisme qui sert d'auréole à son inépuisable charité, c'est enfin l'histoire d'un culte qui, durant des centaines d'années, eut assez de vitalité et de puissance, quand sa périodicité printanière en ramenait la célébration, pour devenir la bannière des malades, des pèlerins et des pauvres.

Avec la vierge Matie, comme avec bien d'autres figures qui resplendissent au martyrologe, on est, hélas ! réduit à regretter et à se souvenir ; mais la mémoire et le regret multipliés, comme ils commencent à l'être sous toutes les formes, ne sont-ils pas aussi un commencement de réparation ?

Sainte Matie dans la cathédrale de Troyes, où elle occupait une si grande place, vient d'être le sujet d'un vitrail neuf, dans lequel sont représentées, avec talent, les phases diverses de sa vie, La légende populaire, la visite de Louis XIII, de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche à la châsse, le récit des actes qui font supposer que la vierge était d'origine royale ; en un mot, tout l'ensemble, symbole et histoire, se rencontre dans cette verrière, exécutée avec la simplicité et la vigueur qui sont les premières conditions des représentations iconographiques du XIII^e siècle.

SAINT CONSTANTIN,

ROI BRETON.

Saint Neventer, patron de Plounéventer, représenté en guerrier et honoré le premier dimanche de mai, est probablement Constantin. Saint Constantin, fils de saint Salomon I^{er}, naquit en Armorique vers 409. Son père mourut en 434. Il faudrait placer dans les onze années suivantes, le pèlerinage du prince à Jérusalem et ses travaux apostoliques.

En 445, le trépas de Grallon rendit le sceptre à la dynastie de Salomon. Audren régna, secondé de Constantin. Ils accueillirent les Anglais qui fuyaient les Saxons.

En 446, Guitelin, évêque de Londres, vint à Châtelaudren, demander l'appui du souverain de la Petite-Bretagne et lui proposer la Grande. Le prince, content de l'héritage de ses pères, en-

voya Constantin avec deux mille hommes, au secours des opprimés. Le héros débarqua à Torton. Les jeunes Bretons insulaires le joignirent. Saint Germain et saint Sévère unirent leurs vœux à leurs efforts ; les barbares furent vaincus. Les Bretons dispersés rentrèrent et choisirent à Chichester leur libérateur pour roi. Il épousa une noble romaine, élève de Guitelin, et en eut trois fils. Il faisait le bonheur des peuples, lorsque vers 456, un Picté attaché à son service, l'attira dans un verger pour l'entretenir, et l'y tua d'un coup d'épée. La biographie assure que Constantin ou Cystennin le Saint a une église en Arvon.

SAINT GIBRIEN,

PRÊTRE.

Saint Gibrien, né en Irlande, passa en France sur la fin du v^e siècle, suivi de Hêlain, de Trésain, de Véran, d'Abram et de Pétran ses frères, et de ses trois sœurs, Franche, Promptie et Possenne. Ils s'arrêtèrent tous dans le territoire de Châlons-sur-Marne. Ils se dispersèrent ensuite dans des lieux solitaires, mais assez voisins les uns des autres pour qu'ils pussent se visiter mutuellement. Gibrien fixa sa demeure à Coolus. Ses frères et ses sœurs venaient le consulter souvent pour se perfectionner, par ses avis, dans les voies de la piété. Il était l'aîné et revêtu du sacerdoce. Sa vie sainte lui mérita une bienheureuse mort. Il fut enterré dans sa solitude, où plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. On bâtit un oratoire sur son tombeau, et il s'y fit un grand concours. Cet oratoire ayant été détruit durant les guerres des Normands, les reliques de saint Gibrien furent portées à Reims, du consentement de l'évêque de Châlons, et déposées dans l'église de Saint-Remi. Un village du diocèse de Châlons porte le nom de saint Gibrien. Ses frères et ses sœurs sont aussi honorés d'un culte public. On compte, dans les diocèses de Reims et de Châlons, plusieurs églises dédiées sous l'invocation de saint Véran, de saint Hêlain, de saint Trésain et de sainte Possenne.

SAINT DOMITIEN,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Domitien, né en France, d'une famille riche, à la fin du v^e siècle. fut élevé vers l'an 530 sur le siège épiscopal de Maestricht. Le Saint refusa l'honneur qu'on lui faisait ; mais il se vit enlevé et emporté malgré lui dans cette ville. Il y fut reçu avec de si vives acclamations, qu'il crut voir dans ce qui lui arrivait la volonté de Dieu. Il se soumit donc, et il gouverna avec un grand zèle ce diocèse étendu. Ses historiens disent qu'il fut pendant les trente années qu'il occupa le diocèse, « la lumière du monde et le ciel de la terre. » Il assista en 544 au concile d'Orléans, où sa science et sa sagesse brillèrent en même temps que sa sainteté. De retour dans son diocèse, il reprit ses courses pour évangéliser tout son peuple. Dans une disette qui survint, il apprit que les riches cessaient leurs aumônes, car ils craignaient sa durée. Il reprocha vivement partout cette offense à la charité, dans un temps où elle doit éclater le plus. En engageant les riches à donner, il leur annonçait, malgré les mauvaises apparences, une abondante récolte, et Dieu lui accorda l'accomplissement de ses promesses. Son épiscopat fut glorieux. Il mourut très-saintement le 7 mai 560, et fut enterré à Huy, dont il est le patron.

On raconte que, par ses prières puissantes, il avait délivré les environs de Huy d'un animal monstrueux qui faisait de grands ravages et que personne n'osait attaquer. Il avait amené à la foi chrétienne beaucoup d'habitants de Huy, qu'il avait trouvés à son arrivée encore plongés dans l'idolâtrie. Il eut pour successeur saint Monulphe, qui est honoré le 16 juillet.

SAINT BLANDIN DE LAON.

Saint Blandin était l'époux de sainte Salaberge, qui est fêtée à Laon le 22 septembre ; le père de saint Baudouin, honoré le 8 janvier dans la même ville, et de sainte Austrude, vénérée le 17 octobre. Saint Blandin florissait au vi^e siècle. Sa maison était

comme un monastère. Sainte Salaberge, qui voulait depuis longtemps se consacrer à Dieu, obtint de lui la liberté de vivre en religieuse ; elle fonda deux monastères qu'elle gouverna l'un après l'autre, et devint illustre par sa sainteté. Leur fils, Baudouin, entra dans le clergé et fut chanoine de Laon ; sa sœur Austrude se fit religieuse dans l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste, dont leur mère était abbesse. Saint Blandin mourut dans la grâce de Dieu un peu après le milieu du VII^e siècle. Il est fêté le 7 mai. On conservait ses reliques dans le monastère de Saint-Jean, de Laon.

SAINTE SISÉTRUDE,

VIERGE DE FAREMOUTIER.

Sisétrude était cellérière du monastère de Faremoutier, dans la première moitié du VII^e siècle. Elle était très-aimée de son abbesse sainte Fare, qui eut le chagrin de la voir quitter ce monde avant elle, vers l'an 650. Le vénérable Jonas, moine de Bobbio, parle des circonstances miraculeuses et des merveilles qui accompagnèrent sa mort.

SAINT CÉRÉNIC ET SAINT SÉRÈNE,

RECLUS AU DIOCÈSE DE SÉEZ.

Cérénic et Sérène, ou Sérenède, son frère, étaient italiens de naissance, d'une famille noble de Spolète ¹. Après avoir étudié l'Écriture et les ouvrages des Pères, ils sentirent augmenter en eux le mépris qu'ils avaient déjà conçu pour le monde. Ils quittèrent leur patrie et se rendirent à Rome, où ils furent tous deux ordonnés diacres-cardinaux ². Le tribut de respect qu'on payait à leur vertu alarma leur humilité. Ils passèrent en France, et s'établirent dans le village de Saulge, au diocèse du Mans.

Cérénic quitta depuis son frère, et se retira dans le territoire d'Hyesme. Le lieu où il se fixa est tellement environné de la Sarthe, que c'est presque une île. Son dessein était d'y vivre in-

¹ Saint Cérénic est encore appelé *saint Seléring* et *saint Sénerg*.

² Ces diacres-cardinaux étaient chargés du soin des pauvres et des étrangers.

connu aux yeux des hommes ; mais sa charité le détermina à recevoir ceux qui venaient se mettre sous sa conduite. Il fut donc obligé de changer sa cellule en un monastère. Il jeta les fondements d'une église en l'honneur de saint Martin, laquelle fut depuis achevée par Milehard, évêque de Séez ¹. Son humilité l'empêcha de recevoir la prêtrise. L'étude et la méditation des Livres saints emportaient tous les moments qu'il pouvait dérober à la prière et au soin des âmes. On place sa mort vers l'an 669. Il est honoré en ce jour dans le diocèse de Séez, où il y a trois églises principales de son nom.

Saint Sérène, son frère, demeura toujours à Saulge. On dit qu'il refusa la dignité d'archidiacre que l'évêque du Mans voulait lui conférer. Il eut sous lui quelques disciples, et fut honoré du don des miracles.

SAINT PLACIDE,

ABBÉ DE SAINT-SYMPHORIEN.

Voici ce que nous lisons dans les notes ajoutées par Holstenius au Martyrologe romain, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Christine, reine de Suède : « A Autun, déposition ou sépulture du bienheureux Placide, prêtre et abbé de la basilique de Saint-Symphorien, martyr. » Le *Gallia Christiana* reproduit la même chose, sans y rien ajouter.

On croit qu'il vivait vers l'an 680.

L'église de Saint-Symphorien ² avait été bâtie vers l'an 421, par saint Euphrone, prêtre, et depuis évêque d'Autun. Elle fut, jusqu'au VII^e siècle, occupée par des moines qui suivaient la règle de saint Antoine et de saint Basile. Cette abbaye se distingua, surtout dans ses commencements, par sa régularité et sa ferveur. Nous lisons dans la vie de saint Droctovée : « Dans la ville des Eduens est l'insigne monastère de Saint-Symphorien, martyr de Jésus-Christ, qui souffrit sous l'empereur Aurélien ³. Nuit et jour en présence du vénérable tombeau, une troupe de saints religieux

¹ Milehard est honoré d'un culte public dans le diocèse de Séez, le 11 mai.

² *Hist. de l'Église d'Autun*, l. V, c. II.

³ Min pour *Marc-Aurèle*.

font entendre au Roi éternel les doux chants de leurs louanges. »

Le plus ancien des abbés de Saint-Symphorien dont le nom soit venu jusqu'à nous, est saint Germain, né à Autun. Il fut tiré de ce monastère pour occuper le siège de Paris, qu'il illustra par toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. Saint Droctovée en sortit aussi quelque temps après, avec plusieurs moines, pour fonder la célèbre abbaye de Saint-Vincent-de-Paris, qu'on appela depuis Saint-Germain-des-Prés. Saint-Symphorien donna encore à l'Église saint Virgile, archevêque d'Arles ; Hermenaire, successeur de saint Léger et son généreux défenseur dans sa captivité ; Vascon qui succéda à Anshert, et beaucoup d'autres pieux personnages.

Les premiers moines furent remplacés au ^{vii}^e siècle par des chanoines. L'abbaye fut remise depuis aux moines de Fleury qui devaient la réformer. Les clercs ou chanoines en appelèrent au Pape Grégoire VII. Il paraît que ce Pontife leur donna gain de cause ; car il y avait dans cette église, en 1288, un prieur et des chanoines. Enfin les Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève y furent introduits en 1636 par les soins de Claude de la Madeleine de Ragny, évêque d'Autun, frère et tuteur de François de la Madeleine, qui était alors prieur. Ce titre de prieur avait remplacé celui d'abbé depuis Obert, en 1131.

Ce monastère, dont le prieuré était de nomination royale, ayant été brûlé en 1568 par l'amiral de Coligny, fut rebâti après les troubles des guerres civiles, et ruiné de nouveau pendant la révolution de 1789 ; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une aile du cloître.

SAINT LÉTARD,

ÉVÊQUE.

Létard suivit la reine Berthe en Angleterre, comme nous l'avons rapporté dans la vie de saint Ethelbert, et fut mis auprès d'elle en qualité d'aumônier et de directeur. Les semences du christianisme qu'il jeta dans le royaume de Kent, préparèrent les voies au saint missionnaire Augustin. Il fut enterré sous le portail de l'ancienne église de Saint-Martin, où il célébrait les divins Mystères pour la reine Berthe. On l'honorait autrefois à Cantorbéry, le 7 mai. On

y gardait ses reliques dans l'église abbatiale de Saint-Augustin, et on les portait à la procession des Rogations. On l'invoquait surtout dans les temps de sécheresse, et l'on éprouva souvent les effets de son intercession. Il mourut dans le VII^e siècle.

On croit qu'avant de suivre la princesse Berthe en Angleterre, il était évêque de Senlis.

SAINT JEAN DE BÉVERLEY,

ÉVÊQUE D'YORCK.

Ce Saint naquit au village de Harphan, dans la province des Dèirois ¹. Le désir d'apprendre à servir Dieu le fit passer dans le pays de Kent. Il y fréquenta la célèbre école de saint Théodore de Cantorbéry, et y étudia les lettres ainsi que les maximes de la piété, sous la conduite du saint abbé Adrien. De retour dans sa patrie, il choisit pour sa retraite le monastère de Whitby, gouverné par saint Hilde. On l'en tira au commencement du règne d'Alfred, et on le donna pour successeur à Eate, évêque de Hagulstad ou de Hexam.

Il se fit une loi de consacrer à la contemplation tous les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses fonctions. De temps en temps, et surtout en Carême, il se retirait dans une cellule qui était auprès de l'église de Saint-Michel, au delà de la Tyne. Sa coutume était d'avoir toujours quelques pauvres avec lui. Il prit une fois, au commencement du Carême, un jeune homme muet de naissance, et qui avait d'ailleurs la tête couverte d'une dartre hideuse. Il le fit loger auprès de lui, et l'admettait souvent dans sa cellule. Le second dimanche de Carême, il forma le signe de la Croix sur sa langue, et la lui délia ; après quoi il se chargea lui-même de lui apprendre à lire. Un médecin ayant entrepris la cure de la tête de ce jeune homme, le Saint donna sa bénédiction aux remèdes, qui par là opérèrent une entière guérison.

Lorsque saint Wilfrid fut revenu de son exil, Jean lui céda le siège de Hagulstad ; mais quelque temps après, il succéda sur le

¹ Elle comprenait les comtés d'Yorck, de Lancastre, et toute la partie du royaume des Northumbres qui s'étendait le long du bord méridional de la Tyne. Le pays d'au delà de la rivière se nommait *Bernicie*.

siège épiscopal d'Yorck, à Bosa, homme d'une grande vertu. Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, rend un ample témoignage à sa sainteté. Il rapporte qu'il guérit avec de l'eau bénite la femme d'un seigneur du voisinage. Il parle encore de plusieurs autres miracles qu'il avait appris de témoins oculaires, tels que Bercthum, abbé de Béverley, et Hérébald, abbé de Tintmouth.

Nous avons observé que le saint évêque faisait de fréquentes retraites. Son but était de se renouveler par là, et de s'entretenir sans cesse dans l'esprit intérieur. Il se renfermait souvent dans le monastère qu'il avait bâti à Béverley, et dont il a pris son surnom. Ce monastère, selon la coutume de ce temps-là, était composé de deux maisons, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Jean en donna la conduite à son disciple Bercthum ou Brithum. Il s'y retira tout à fait en 712, après avoir résigné son évêché à saint Wilfrid le Jeune, et y passa le reste de ses jours dans les exercices de la vie religieuse. Sa mort arriva le 7 mai 721. Son successeur, marchant sur ses traces, gouverna quinze ans son diocèse, et mérita, par sa sainte vie, une place parmi les Bienheureux. L'Église honore sa mémoire le 29 avril.

Le monastère de Béverley ayant été détruit par les Danois, le roi Athelstan, qui avait obtenu une grande victoire sur les Ecosais par l'intercession de saint Jean, bâtit à la même place une collégiale, qu'il fit dédier sous l'invocation de son protecteur. Le roi Henri V se crut redevable à l'intercession du même Saint, des succès qu'eurent ses armes à la fameuse journée d'Azincourt. Il se tint à cette occasion un concile, qui ordonna que l'on chômât par toute l'Angleterre la fête de saint Jean de Béverley. Les Bollandistes ont publié quatre livres des miracles opérés par la vertu des reliques du Saint, et qui tous ont été écrits par des témoins oculaires.

En 1037, Alfric, archevêque d'Yorck, transféra solennellement dans l'église les reliques de saint Jean, et l'on célébrait autrefois la mémoire de cette translation le 25 octobre.

En creusant une fosse dans l'église de Béverley, le 13 septembre 1664, on découvrit une voûte de pierre où était une boîte

de plomb qui renfermait plusieurs fragments d'os avec un peu de poussière. Des inscriptions firent connaître que c'étaient les restes de la dépouille mortelle de saint Jean de Béverley. On les y avait cachés au commencement du règne d'Édouard VI. On les enterra au milieu de la même église.

Alcuin avait une grande dévotion à saint Jean de Béverley. Il a donné dans son poème sur les Saints d'Yorck une longue histoire des miracles obtenus par l'intercession de saint Jean de Béverley.

LA BIENHEUREUSE MATHIASSE.

CLARISSE.

La bienheureuse Mathiasse naquit à Mantellica, dans la Marche d'Ancône, et eut pour père Mathias Gentile, et pour mère Sibylle. Quand elle fut en âge, ses parents voulurent la marier à un jeune homme de sa condition ; mais pour éviter cet engagement, elle se réfugia au monastère de Sainte-Madeleine, où elle demanda le voile. L'abbesse, qui était sa parente, refusa d'abord de l'admettre : alors la jeune Mathiasse, pour lui donner un signe certain de sa vocation, se coupa elle-même les cheveux, quitta ses habits mondains et revêtit une bure grossière. Son père, qui ne fut pas longtemps sans apprendre ce qui se passait, entra en fureur et vint la trouver, la menaçant de toute son indignation, si elle ne rentrait à la maison paternelle. Dans cette circonstance délicate, où le devoir filial était combattu par le motif surnaturel de la religion, Mathiasse se conduisit avec tant de prudence, elle donna à son père de si bonnes raisons de sa démarche, qu'elle le fit consentir à sa vocation. L'année de probation étant finie, Mathiasse prononça ses vœux entre les mains de l'évêque de Camérino. Peu après l'abbesse, sa cousine, vint à mourir, et les religieuses l'élurent à sa place, à cause de ses grandes vertus, et ce fut en vain qu'elle tâcha, par toutes sortes de moyens, de détourner leur choix sur une autre. Tous les vœux se réunirent sur elle. La sagesse qu'elle apporta dans l'administration du monastère, les bons exemples qu'elle donnait à ses Sœurs, l'observance exacte de sa Règle, sa charité et son amour

du prochain, enfin toutes les qualités qui constituent une parfaite religieuse, lui concilièrent l'estime de tous, au dedans et au dehors du monastère. Comblée de bonnes œuvres, elle rendit son âme à Dieu en l'an 1513, et s'est rendue fort célèbre pendant sa vie et après sa mort, par les miracles qu'elle a opérés, au rapport des historiens.

LE VÉNÉRABLE LAMBERT, ÉVÊQUE D'ARRAS.

Lambert, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il était chanoine de Lille, que les Artésiens, désirant séparer leur Église de celle de Cambrai, à laquelle elle était unie depuis cinq cents ans, l'élurent pour leur évêque en 1112. Urbain II confirma cette élection et sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisien.

Lambert assista à quelques conciles, et mourut en 1115. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe qui annonce que « la très-sainte Vierge était apparue à Lambert, et lui avait donné un cierge qui avait la vertu de guérir du mal des ardens, alors si commun en France. »

On a, dans les *Miscellanea* de Baluze, un *Recueil de chartes et de lettres* concernant l'évêché d'Arras, et qui est attribué à Lambert.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

A Aubervilliers, près Paris, fête très-célèbre de Notre-Dame-des-Vertus. On la fête le second dimanche de mai, dans l'église de ce bourg. La sainte image de Notre-Dame-des-Vertus y est en grande vénération par les miracles qu'elle a opérés et qu'elle opère encore, comme on peut le voir dans les tableaux dont sa chapelle est remplie. Cette image est honorée par les peuples depuis plus de quatre cents ans.

Un grand serviteur de Marie rapporte en ce jour un exemple touchant de la charité que nous devons avoir pour nos frères mourants, et de la protection que la très-sainte Vierge accorde à cette heure suprême à ceux qui sont fidèles à l'invoquer.

•

Il y avait dans la ville de Brescia un gentilhomme nommé Alexandre Luzago, qui pour mériter la protection de Marie, récitait chaque jour le Rosaire, et à certains jours de la semaine il y ajoutait la récitation du petit office. Il profita d'une occasion favorable pour aller visiter, en Lombardie, tous les sanctuaires où l'on rend à Marie un culte particulier et de plus grands honneurs.

Lorsqu'il était à la campagne, il se chargeait lui-même du soin de sonner l'*Angelus* trois fois par jour. Il avait la sainte habitude de recommander chaque nuit, à la très-sainte Vierge, les personnes qui meurent sans recevoir les secours spirituels ; et pour être plus utile encore à ces infortunés, il engageait tout le monde à s'acquitter de cette pieuse pratique.

Un jeune homme de sa Congrégation éprouva combien sont tendres les soins que Marie prend alors de ses enfants. Ce jeune homme était attaqué d'une maladie grave qui le mit à l'extrémité ; mais il n'avait personne pour le secourir. Cependant les démons entrèrent dans sa chambre et, pour le faire tomber dans le désespoir, ils lui rappelèrent trois péchés qu'il avait commis ; le malade répondit qu'il les avait confessés et qu'il en avait fait pénitence. Par ces paroles, il chassa les esprits tentateurs ; alors il vit apparaître trois Anges : l'un d'eux s'assit sur le bord de son lit et lui dit que sa mort était prochaine. A cette nouvelle, le pieux jeune homme adressa plusieurs prières à Marie sa protectrice, et la conjura de venir l'aider en ses derniers moments. Ensuite il récita la formule de consécration qu'on fait réciter aux congréganistes lorsqu'on les reçoit dans la Congrégation de la très-sainte Vierge, et il mourut dans la paix du Seigneur.

MARTYBOLOGE ROMAIN ¹.

A Cracovie, en Pologne, la fête de saint Stanislas, évêque et martyr, mis à mort par l'impie roi Boleslas.

A Terracine, dans la Campanie, la fête de sainte Flavie Domi-

¹ NONIS MAII.

Cracoviæ in Polonia, natalis sancti Stanislai Episcopi et Martyris, qui a Boleslao impio rege necatus est. — Tarracinæ in Campania, natalis beatæ Flavie

tille, vierge et martyre, fille de la sœur du consul Flavius Clément, et consacrée à Dieu par saint Clément, Pape, qui lui avait donné le voile. Ayant été, avec plusieurs autres, exilée dans l'île Pontia, pour la confession du nom de Jésus-Christ, durant la persécution de Domitien, elle y souffrit un long martyre. Depuis, ayant été ramenée à Terracine, et ayant converti plusieurs personnes à la foi de Jésus-Christ par ses exhortations et par ses miracles, le juge fit mettre le feu à la chambre qu'elle habitait avec deux vierges ses compagnes, Euphrosine et Théodora ; et elle termina ainsi le cours d'un glorieux martyre. On célèbre encore sa mémoire, avec celle des saints martyrs Nérée et Achillée, le 12 mai.

Le même jour, saint Juvénal, martyr.

A Nicomédie, les martyrs Flavius, Auguste et Augustin, frères.

Au même lieu, saint Quadrat, martyr, qui, après avoir été tourmenté à plusieurs reprises durant la persécution de Dèce, eut enfin la tête tranchée.

A Rome, saint Benoît, Pape et confesseur.

A Yorck, en Angleterre, saint Jean, évêque, célèbre par sa vie sainte et ses miracles.

A Pavie, saint Pierre, évêque.

A Rome, la translation du corps de saint Étienne, premier Martyr, qui, de Constantinople, fut apporté en cette ville, sous le

Domitillæ Virginis et Martyris, quæ cum esset Flavii Clementis consulis sororis filia, et a sancto Clemente sacro velamine consecrata, in persecutione Domitiani ob testimonium Christi cum aliis plurimis in insulam Pontiam exilio deportata, longum ibi martyrium duxit : novissime vero Tarracinam deducta, cum doctrina et miraculis plurimos ad fidem Christi convertisset, jussu Judicis incenso cubiculo, in quo simul cum suis virginibus Euphrosyna et Theodora morabatur, cursum gloriosi martyrii consummavit. Celebratur etiam una cum sanctis martyribus Nereo et Achilleo die duodecima maii. — Eodem die, sancti Juvenalis Martyris. — Nicomediæ, sanctorum Martyrum Flavii, Augusti et Augustini fratrum. — Ibidem, sancti Quadrati Martyris, qui in persecutione Decii sæpius ad tormenta repetitus, demum capite truncatus est. — Romæ, sancti Benedicti Papæ et Confessoris. — Eboraci in Anglia, sancti Joannis Episcopi, vita et miraculis clari. — Papiæ, sancti Petri Episcopi. — Romæ, Translatio corporis sancti Stephani Protomartyris, quod Pelagio Summo Pontifice e Constantinopoli ad urbem allatum, atque in sepulchro sancti Laurentii Martyris in agro Vercano positum, ibidem magna piorum religione colitur.

pontificat de Pélage, et déposé dans le tombeau de saint Laurent, martyr, au Champ-Véran, où il est honoré avec beaucoup de dévotion par les fidèles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Misselin, prêtre de Tarbes.

Saint Valérien ou Valère, troisième évêque d'Auxerre.

Le bienheureux Adam, abbé du monastère de la Trappe, dans le Perche.

Saint Evoald et saint Sixte, martyrisés à Girone, en Espagne, par le proconsul Dacien.

Saint Justinien, martyr avec saint Gallique, saint Alexis, saint Odemer, sainte Péculière et plusieurs autres.

Saint Albert le Laboureur, honoré à Bergame.

Saint Bason, confesseur au VII^e siècle. Ses reliques sont conservées à Laon.

Saint Réginald et saint Franc, solitaires en Calabre.

Saint Villano, évêque de Gubio, mort en 1230.

Saint Pierre, évêque de Pavie, au VIII^e siècle.

Sainte Mème, vierge et martyre.

Saint Innocent, originaire d'Afrique, martyr à Gaète.

Saint Hernin, solitaire.

Saint Génethle, évêque de Carthage au IV^e siècle, mentionné avec éloges par saint Augustin.

Sainte Ezéléide, vierge en Angleterre.

Saint Euthée et saint Macrobe, martyrs.

Saint Brocan ou Breccan, honoré en Angleterre.

Martyrologe de la dernière persécution.

• Noël Brien, prêtre du diocèse de Vannes, condamné à mort, comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel du Morbihan, exécuté le 7 mai 1794.

HUITIÈME JOUR DE MAI.

L'apparition de saint Michel Archange. — Saint Boniface IV, Pape. — Saint Victor le Maure, martyr. — Saint Hellade, évêque d'Auxerre. — Sainte Aglaé, pénitente. — Saint Acathe, martyr. — Saint Jean, évêque de Châlons-sur-Saône. — Saint Idunet. — Saint Désiré, évêque de Bourges. — La Bienheureuse Ilte ou Iduberge. — Saint Godon ou Gon, évêque de Metz. — Saint Wiron, évêque irlandais. — Le Bienheureux Frédéric, abbé d'Hirsauge. — Saint Pierre de Tarentaise. — Le Bienheureux Aimé Ronconi. — Saint Ange de Masacchio, martyr. — Le Vénérable Gauthier, évêque d'Autun. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'APPARITION DE SAINT MICHEL,

ARCHANGE.

Le Seigneur déploie dans la production de ses créatures, les richesses de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire ; elles sont comme un miroir qui réfléchit ses divines perfections. L'univers est, pour ainsi dire, un vaste temple où il donne continuellement des marques visibles de sa présence, comme il fit autrefois à la dédicace de ce temple célèbre bâti par Salomon. Fut-il jamais un plus puissant motif de le louer, de le bénir et de le remercier pour toutes ses œuvres ?

Mais cet hommage, nous le lui devons surtout pour la création de ces purs Esprits sur lesquels il a plus spécialement empreint les traits de son image. En les enrichissant des trésors de sa grâce il leur a communiqué le don précieux de la sainteté, et les a rendus dignes d'habiter éternellement dans son royaume.

La nature des purs Esprits est supérieure à celle des hommes¹. Ceux-ci n'occupent que le second rang dans la classe des êtres raisonnables ; s'ils ont des rapports avec le monde spirituel, ils en ont aussi avec le monde matériel. Par leur âme, ils tiennent aux Intelligences célestes, mais par leur corps, ils participent aux

¹ *Hebr.*, II, 7 ; *Ps.* VIII, 6.

qualités de la matière. Il est donc vrai de dire que les hommes sont essentiellement inférieurs aux purs Esprits du côté des perfections naturelles, ce qui n'empêche pas que la grâce ne puisse élever les premiers au-dessus des seconds ; et ceci est effectivement arrivé à l'égard de la très-sainte Vierge, que l'Église place dans un rang de beaucoup supérieur à celui des plus distingués d'entre les Esprits célestes.

Dieu, en créant les purs Esprits, les mit dans un état où ils pouvaient mériter et démériter. Plusieurs qui avaient Lucifer à leur tête, abusèrent de leur liberté, et s'abandonnèrent à l'orgueil. Leur crime fut puni sur-le-champ. Dieu les précipita du haut du ciel dans un abîme de misères ; et c'est à eux que l'on donne le nom d'esprits malfaisants ou de démons. Pour ceux qui persévérèrent dans la justice, ils reçurent l'immutabilité de cette persévérance ; ils furent confirmés en grâce, et couronnés d'une gloire éternelle. On les appelle bons Esprits.

Il est évident par plusieurs passages de l'Écriture que Dieu emploie souvent le ministère des Esprits célestes dans l'exécution des décrets de sa Providence par rapport au monde en général, et surtout par rapport aux hommes ; de là le nom d'Ange ou d'envoyés qui leur est donné, nom qui ne désigne pas leur nature mais leur office. Il est cependant attribué d'une manière spéciale à un certain Ordre d'Esprits bienheureux.

Les Pères, d'après les Livres saints, distinguent neuf Ordres d'Esprits bienheureux ; savoir, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ;, les Dominations, les Vertus et les Puissances ; les Principautés, les Archanges et les Anges ¹. Saint Grégoire le Grand ² et saint Denys l'Aréopagite, divisent ces neuf Ordres en trois Hiérarchies, et chaque Hiérarchie en trois Chœurs. Les Esprits dont chaque Ordre est composé, ont des perfections qui les caractérisent et des fonctions qui leur sont propres ; en sorte que par là ils représentent et glorifient d'une manière particulière quelque attribut de la Divinité. Les Chérubins, par exemple,

¹ Voyez l'Épître aux Ephésiciens, c. 1, 21, et l'Épître aux Colossiens, c. 1, 16. —

² Rom. XXIV in *Evangelio*.

représentent et glorifient sa toute-science; les Séraphins, son amour infini, etc. Les Archanges sont ceux que le Seigneur envoie pour exécuter ses desseins les plus importants; il se sert des Anges pour la dispensation ordinaire de sa Providence à l'égard des hommes.

Le nombre de ces Esprits est innombrable : l'Écriture l'exprime par des termes qui ont une signification indéterminée, tels que ceux de milliers et de millions. « Qui pourrait, dit le saint homme Job ¹, compter les soldats de l'Armée céleste ? » Ces Esprits font l'ornement de la sainte Sion. Clément d'Alexandrie les appelle les premiers-nés de Dieu ²; saint Sophrone, les images vivantes et représentatives de la Divinité ³. Ces expressions n'ont rien qui doive nous étonner. Dieu, comme un habile architecte, a, pour ainsi parler, donné plus de poli aux pierres destinées à occuper les premières places dans son édifice.

Les Anges (et sous cette dénomination nous comprenons tous les Esprits bienheureux), les Anges sont des substances immatérielles ⁴, et qui par conséquent n'ont aucune des propriétés des corps, telles que l'étendue, la divisibilité, la figure, la couleur, etc.

Il suit de là que les Anges sont d'une nature plus excellente que tous les êtres qui habitent ce monde. Ils l'emportent encore sur eux par les propriétés de cette nature, et par tous les avantages qui en sont les suites, comme la subtilité, la promptitude de leur pénétration, l'étendue de leurs connaissances. Il n'est pas moins certain qu'ils ont la faculté de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ce commerce, dit Théodoret ⁵, ne s'entretient que d'une manière intellectuelle; mais il n'en est que plus parfait.

On demandera peut-être comment les Anges s'entre-communiquent leurs pensées. Nous répondrons que l'Écriture ne s'explique point sur cet article d'une manière positive. Voici ce que saint Thomas et les théologiens enseignent communément d'a-

¹ xxv, 3. — ² Strom., l. IV. — ³ Or. de Angel. excel. — ⁴ Ps. ciii, 4; Hebr., l. 14; Ephes., vi, 12; S. Ignat. ad Trallian. Vide testimonia PP. apud Petavium, l. de Angelis. — ⁵ In 1 Cor., xiii, 1.

près saint Grégoire ¹. Dieu parle aux Anges, en leur découvrant intérieurement sa volonté, et en les inclinant avec douceur à exécuter ses ordres. Les Anges se parlent les uns aux autres par le désir intérieur, ou par la volonté qu'ils ont de se communiquer leurs pensées et leurs sentiments. Comme ils s'entendent entre eux, ils entendent aussi le langage de nos âmes, surtout lorsque nous nous adressons à eux, et qu'il leur importe de connaître ce qui se passe en nous. Par la même raison, nos Anges gardiens peuvent en un instant instruire de ce qui nous regarde les Esprits qui sont éloignés de nous. D'ailleurs qui empêcherait que Dieu ne leur révélât immédiatement nos pensées ? S'il n'était pas vrai qu'ils connussent ce qui nous concerne, et qu'ils s'intéressassent charitablement à notre bonheur, lirait-on dans l'Évangile, que les Anges se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence ² ?

L'autorité des Livres saints ne nous permet pas de douter que des Esprits ne puissent agir sur les corps ; et sous la dénomination d'Esprits, nous n'entendons pas seulement les bons Anges, mais même les démons, lorsque Dieu n'empêche pas ces derniers de faire usage de leurs forces naturelles. Ils tuèrent les sept premiers maris de Sara ; ils précipitèrent dans la mer un troupeau de pourceaux, et enlevèrent Jésus-Christ dans les airs. Leur pouvoir s'étend aussi sur nos esprits, qu'ils troublent par de mauvaises pensées, et sur notre imagination, qu'ils remplissent de fantômes dangereux. Souvent ils aperçoivent que notre cœur se donne à la tentation, et ils nous accusent au tribunal du Souverain Juge.

Inutilement voudrions-nous concevoir l'activité des Anges : ils ont le pouvoir de se transporter d'un lieu à un autre, et ce transport se fait avec une rapidité dont il n'y a point d'exemple dans les choses visibles. Il leur faut infiniment moins de temps pour venir du haut du ciel dans les lieux les plus bas de la terre, qu'il n'en faut à la lumière pour arriver du soleil jusqu'à nous ³.

¹ *Moral.*, II, c. XI. — ² *Luc*, xv, 7-10.

³ Suivant Roemer, Newton et Boscowich, la lumière vient du soleil à nous

Ce que nous avons dit jusqu'ici, est un abrégé de ce qu'enseignent les théologiens touchant la nature et les propriétés des bons Anges. Il faudrait encore les considérer sous un autre rapport, du côté des dons surnaturels dont la grâce les a comblés; mais les expressions nous manquent, et eux seuls pourraient nous instruire des merveilles que Dieu a opérées en leur faveur. Ministres du Très-Haut, ils sont continuellement devant son Trône. Occupés à contempler ses perfections infinies, ils s'enivrent dans le torrent de délices que produisent la vue et l'amour de son ineffable beauté. Leur emploi pendant toute l'éternité sera de l'adorer sans cesse, de louer, de bénir et de glorifier son Nom.

Dans l'état d'imperfection où nous sommes, nous ne pouvons avoir qu'une très-faible idée du pouvoir des Esprits; mais la révélation a suppléé au défaut de nos lumières, et a tiré une partie du voile qui nous dérobait la connaissance du monde immatériel. C'est elle qui nous apprend que les mauvais esprits emploient mille moyens pour nous faire tomber dans le péché, et qui nous ordonne en conséquence de veiller et de nous tenir sur nos gardes, afin que nous puissions nous garantir de la séduction de leurs ruses. C'est elle qui nous enseigne en même temps, que Dieu charge souvent les bons Anges du soin de nous assister; que ces saintes Intelligences s'intéressent vivement à notre sanctification, et que nous recevons de leur charité des secours efficaces. Nous lisons encore dans l'Écriture, que nous entrerons en participation du bonheur des Esprits célestes, et qu'eux-mêmes conduiront nos âmes dans le séjour de la gloire, si nous avons mené une vie sainte. Quant aux pécheurs, ils seront précipités dans d'horribles ténèbres; ils tomberont sous la puissance des anges apostats dont ils ont suivi les funestes suggestions, et ils brûleront avec eux dans les flammes qui ne s'éteindront jamais.

Parmi les Archanges, il y en a trois que l'Écriture distingue particulièrement : saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël¹.

en sept ou huit minutes. L'imagination se refuse à nous faire concevoir une si prodigieuse vitesse. La physique offre peu de phénomènes aussi surprenants.

¹ Gabriel (mot qui en hébreu signifie *force de Dieu*) fut l'ambassadeur du Ciel dans le plus grand de tous les mystères, dans celui de l'incarnation du Verbe :

Saint Michel, que l'Église honore en ce jour, était le Prince des Anges fidèles qui s'opposèrent à Lucifer et aux compagnons de sa révolte. Son nom, qui est hébreu, signifie « Qui est semblable à Dieu ? » C'était là comme sa devise lorsqu'il s'éleva contre les anges apostats, et qu'il réprima leur orgueil ¹. Il continue encore de protéger les Saints contre leurs assauts.

Le Seigneur avait ordonné que l'on enterrât secrètement le corps de Moïse, de peur que les Juifs, naturellement portés à l'idolâtrie, ne rendissent au saint législateur le culte superstitieux que les Égyptiens avaient coutume de rendre après la mort à leurs princes et à leurs amis. Le démon voulut empêcher l'exécution de l'ordre céleste, afin d'entraîner les Juifs dans le péché; mais Michel arrêta les effets de son insolence, en lui commandant, de la part du Seigneur, de se désister de son entreprise ².

Ce saint Archange est le protecteur spécial de l'Église contre les attaques du démon. Ce fut en cette qualité qu'il prit toujours la défense de la synagogue des Juifs, comme nous l'apprenons des Prophètes Daniel ³ et Zacharie ⁴. La même chose est attestée par les plus anciens livres des rabbins. Ceux-ci pensent même que ce fut saint Michel qui conduisit le peuple hébreu dans la Terre promise, qui lui apporta la loi de la part de Dieu, et qui opéra tant d'autres prodiges en sa faveur. L'Église chrétienne tient la même doctrine que la judaïque par rapport à la protection de saint Michel; elle lui attribue, après Dieu, les nombreuses victoires qu'elle a remportées sur ses divers ennemis : de là cette dévotion avec laquelle les fidèles invoquent son secours, dévotion qui s'est accrue par les différentes apparitions du saint Archange.

(GODESCARD.)

ce fut lui aussi que Dieu chargea d'en faire au Prophète Daniel la promesse la plus solennelle.

Raphaël est encore un nom hébreu qui signifie *guérison de Dieu*. Ce fut cet Archange qui conduisit le jeune Tobie à Ragès, qui rendit la vue à Tobie le père, qui chassa et enchaîna le démon Asmodée, c'est-à-dire qui lui ôta le pouvoir de nuire; car c'est là, selon saint Augustin, l. X de Civ., c. VII, VIII, ce qui s'appelle dans l'Écriture, *enchaîner* les malins esprits. *Matth.*, XII, 29; *Marc.* III, 27; II *Petr.*, II, 4; *Apoc.*, XX, 2.

¹ *Apoc.*, XIII, 7. — ² *Jud.*, IX. — ³ C. XII. — ⁴ C. I.

Nous trouvons en effet, dit le Père Giry, dans les histoires ecclésiastiques, diverses apparitions de cet Archange, et nous y remarquons plusieurs églises consacrées en son honneur, tant en Orient qu'en Occident.

Siméon Métaphraste rapporte une de ces apparitions, faite dès le 1^{er} ou le 11^e siècle de l'Église, près de Chone, en Phrygie, à un homme de Laodicée; elle fut cause de sa conversion et de celle de sa fille, et de la guérison de cette même fille, qui était muette. Elle fut aussi suivie du bâtiment d'un temple en l'honneur de ce glorieux protecteur, tel que la persécution et le malheur des temps le pouvaient permettre. Florus de Trapani, le plus ancien des poètes chrétiens, assure qu'avant son temps saint Michel était apparu à Rome, et qu'on y faisait une fête solennelle en son honneur : ce qui ne peut être que fort ancien. Ses vers sont rapportés par le cardinal Baronius, en ses *Commentaires sur le Martyrologe romain*.

Sozomène et Nicéphore font mention d'une apparition de saint Michel à Constantin le Grand, dans les premières années de son empire; elle le porta à bâtir, dans Constantinople, une église magnifique qui fut appelée Sosthène. Procope raconte que l'empereur Justinien, qui régnait dans le 6^e siècle, fit dédier six églises en mémoire du même Prince du ciel, et qu'il les orna de riches présents. La peste désolant la ville de Rome, en l'année 590, saint Grégoire le Grand vit, au-dessous d'un fort appelé le Môle d'Adrien, un Ange qui remettait son épée dans le fourreau, pour marquer que la colère de Dieu était apaisée par les prières du peuple, et que ce mal allait cesser; et, en mémoire de ce miracle, vingt ans après ou environ, le Pape Benoît III ou IV fit construire au même lieu une église de Saint-Michel, qui fit changer de nom à ce fort et le fit appeler le château Saint-Ange. Cette église fut bientôt accompagnée d'une autre de même nom dans le marché appelé de la Pêcherie. Enfin, nous apprenons, par une ancienne inscription que l'on voit à Rome, gravée sur un marbre, que le Pape Léon IV, après avoir remporté une insigne victoire sur les Sarrasins et les avoir chassés du port de Rome, fit bâtir un nouveau temple au Vatican, sous le nom de ce Chef des armées de Dieu : ce fut vers l'année 849.

La France n'a pas non plus manqué de témoignages de la protection et de l'assistance de saint Michel. Nos historiens remarquent que, vers l'année 709, il honora saint Aubert, dixième évêque d'Avranches, d'une apparition très-considérable, et lui déclara que la volonté de Dieu était qu'il lui fit bâtir une église dans la mer, sur le haut d'un rocher appelé La Tombe. Le saint, qui voulait s'assurer de la vérité de cette vision, n'obéit pas aussitôt ; mais l'Archange lui apparut deux autres fois, et, à la troisième, il le frappa à la tête, lui fit un trou qui lui est demeuré toute sa vie, et que l'on voit encore à son crâne. Ainsi il fut obligé de se rendre ; et, ayant fait bâtir l'église à l'endroit qui lui avait été marqué, il y mit des chanoines séculiers. Elle fut ensuite donnée aux religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. C'est ce que nous appelons le Mont-Saint-Michel, dont le pèlerinage est si célèbre, et que Dieu a rendu illustre par une infinité de miracles et de secours surnaturels.

Mais la plus insigne et la plus remarquable apparition de saint Michel est celle que l'Église célèbre aujourd'hui et qui se fit au mont Gargan, que l'on nomme maintenant le mont Saint-Ange, près de la ville de Siponto, dite aujourd'hui Manfredonia, dans la province de la Pouille et le royaume de Naples.

En voici l'histoire ¹. Au temps du Pape Gélase I^{er}, l'an 492, un homme riche nommé Gargan, ayant de grands troupeaux à la campagne, un de ses taureaux s'éloigna des autres bestiaux et s'enfuit dans les montagnes. On le chercha quelques jours inutilement ; mais l'ayant enfin trouvé dans une caverne, on lui tira une flèche, laquelle, rejaillissant contre celui qui l'avait lancée, le blessa. Ses compagnons, étonnés de cet accident et jugeant qu'il y avait quelque chose de mystérieux là-dessous, eurent recours à l'évêque de Siponto, pour apprendre de lui ce que ce pouvait être. Ce prélat ordonna un jeûne de trois jours et exhorta les fidèles à se mettre en prières pour obtenir du Ciel la grâce de découvrir ce que signifiait le miracle. Au bout de trois jours, saint Michel lui apparut et lui déclara que cette caverne, où le

¹ Le savant Père Mabillon ayant visité les lieux et examiné toutes les pièces, déclara qu'on ne pouvait la mettre en doute. (*Act. Ord. S. Ben.*, sect. III.)

taureau s'était retiré, était sous sa protection, et que Dieu voulait qu'elle fût consacrée sous son nom en l'honneur de tous les Anges. L'évêque, accompagné de tout son clergé et de son peuple, alla la reconnaître et la trouva déjà toute disposée en forme d'église : on commença d'y célébrer les divins offices et l'on y bâtit aussi un temple plus magnifique, où la puissance divine a opéré déjà plusieurs grands miracles qui font bien voir la vérité de la révélation. Saint Romuald, fondateur de l'Ordre des Camaldules, ordonna à l'empereur Othon d'y aller nu-pieds depuis Rome, en pénitence de ce qu'il avait fait mourir Crescence, ou du moins consenti à sa mort. C'est une marque de la vénération que l'on a toujours eue pour ce saint temple, et une preuve que c'était un lieu de dévotion où les pèlerins allaient pour implorer sa miséricorde.

(GIRY.)

SAINT BONIFACE IV.

PAPÉ.

Boniface IV, fils d'un médecin de Valéria, dans l'Abruzze ultérieure, ancien pays des Marses, succéda en 607 à Boniface III. Il obtint de l'empereur Phocas le célèbre temple bâti vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, par Marcus Agrippa, en l'honneur de Jupiter vengeur et de tous les dieux, ce qui lui avait fait donner le nom de Panthéon. Il le transforma en une église dédiée au vrai Dieu en l'honneur de la très-sainte Vierge et tous les Saints. De cette dédicace est venue la fête de tous les Saints, qui se célèbre le 1^{er} novembre. Dès lors le Panthéon s'est appelé Notre-Dame-de-la-Rotonde, à cause de la parfaite rotondité de l'édifice, qui fait l'admiration des pèlerins qui vont à Rome.

Le saint Pape Boniface IV mourut en 614, dans la nuit du 7 au 8 mai, ayant mérité la place qu'il occupe parmi les Saints.

SAINT VICTOR LE MAURE.

MARTYR.

Victor, que l'on distingue ainsi parce qu'il était de la Mauritanie, servait dans les armées de l'empire sous Maximin, et dans les jours les plus sanglants de la grande persécution. Il était à

Milan lorsque l'empereur Maximin y arriva en l'an 303. Aussitôt il voulut l'obliger à sacrifier aux idoles. Furieux de le voir inébranlable dans sa foi, il le fit accabler de coups de bâton. Le Martyr paraissant ne rien souffrir, il le fit asperger de plomb fondu. Le chrétien subit cette autre peine sans en être atteint. Maximin, qui avait admiré sa bravoure à la guerre, ne se décida pas à l'immoler tout à coup. Il l'envoya en prison, dans l'espoir qu'il fléchirait ; et un mois après, il le fit amener devant lui. Le retrouvant aussi ferme dans son amour pour Jésus-Christ, il s'emporta comme un frénétique, et lui fit trancher la tête. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire de Tours et saint Charles Borromée citent Victor le Maure comme l'un des plus illustres Martyrs.

Les chrétiens de Milan eurent grand soin de relever son corps, que leur saint évêque Materne ensevelit avec honneur.

SAINT HELLADE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Ce fut saint Hellade qui admit saint Amateur dans les Ordres sacrés et qui donna le voile à Marthe son épouse. Il est dit, dans la vie de saint Amateur ou Amatre, qu'Hellade coupa les cheveux à ce jeune homme et qu'il le fit ensuite diacre. C'est le plus ancien exemple de tonsure ecclésiastique dont il soit fait mention dans l'histoire religieuse de la France. C'est peut-être cet évêque dont le nom a été souvent défiguré qui, en 374, quatorzième année de son épiscopat, fut un des Pères du concile de Valence et signa du nom d'Evode les Actes de cette grande assemblée. On ne trouve à cette époque aucun évêque des Gaules, d'un nom approchant, si ce n'est lui.

Saint Hellade ou Elade convertit plusieurs infidèles et mourut le 8 mai 385. On l'ensevelit au Mont-Artre, auprès de ses prédécesseurs.

SAINTE AGLAÉ,

PÉNITENTE.

Il y avait à Rome, vers le commencement du iv^e siècle, une femme riche et puissante qui se nommait Aglaé, et qui aimait

tellement le faste qu'elle donnait au peuple des jeux publics à ses dépens. Elle entretenait un commerce criminel avec l'intendant de sa maison, nommé Boniface, homme adonné à toutes sortes de débauches, mais qui, parmi ses défauts, avait une grande compassion pour les malheureux et faisait beaucoup d'aumônes. Dieu dessilla enfin les yeux d'Aglaré et lui montra toute l'horreur de sa conduite, qu'elle ne chercha plus qu'à réparer. Elle envoya Boniface jusqu'en Orient chercher les reliques des Martyrs. La grâce toucha le cœur de cet homme pendant le voyage ; il fit pénitence de ses crimes passés, confessa glorieusement le nom de Jésus-Christ devant les persécuteurs, et termina ses jours par un saint martyre.

Aglaré ayant appris cette nouvelle, fit venir le corps de Boniface, l'enterra auprès de Rome et renonça entièrement au monde. Elle donna tous ses grands biens aux pauvres, affranchit tous ses esclaves et se purifia par les plus austères exercices de la pénitence.

Après avoir vécu treize ans de cette sorte, elle s'endormit en paix devant le Dieu qui pardonne. L'Église honore sa mémoire le 8 mai.

SAINT ACATHE,

MARTYR.

Acathe (*Acathius*) était centurion dans l'une des armées des empereurs, aux premiers jours du iv^e siècle. Le tribun Firmus à qui on l'avait dénoncé comme chrétien, essaya de le ramener aux idoles. Ceci se passait à Périnthe, autrement Héraclée dans la Thrace. Firmus n'ayant pu le persuader, le fit conduire à Byzance, où le proconsul Flaccus, vaincu aussi par la fermeté d'Acathe, lui fit couper la tête, le 8 mai 303.

Son corps, jeté dans la mer, fut retrouvé dans le golfe de Squillace en Calabre, et il est honoré dans cette ville. Il eut plus tard à Constantinople une église sous son patronage, et lors qu'elle tomba en ruines, l'empereur Justinien la fit rebâtir.

SAINT JEAN,

ÉVÊQUE DE CHALON-SUR-SAÔNE.

Saint Jean, dont l'église de Châlon célébrait aujourd'hui la fête, nous est connu par la lettre suivante de saint Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne ¹ ou de Clermont.

« Sidoïus à son cher Domnulus, salut.

« Je ne puis tarder plus longtemps à vous faire partager notre grande joie, puisque vous désirez savoir ce que notre père en Jésus-Christ, le pontife Patiens (de Lyon), a fait à Châlon avec sa religion et sa fermeté accoutumées. Il arriva dans cette ville précédé et accompagné des évêques de la province, réunis pour donner un chef à l'église de ce municipe, chancelante dans sa discipline depuis la retraite et la mort de l'évêque Paul le Jeune.

« L'assemblée des clercs trouva dans la ville des factions diverses, ces intrigues privées qui se forment toujours au détriment du bien public, et qu'avait excitées un triumvirat de compétiteurs.... Saint Patiens et saint Euphrone (d'Autun) reconurent bientôt l'état des choses. Ils tinrent d'abord conseil avec les évêques leurs collègues, avant de rien manifester en public ; puis, bravant les cris d'une troupe de furieux, ils imposèrent tout à coup les mains sans qu'il se doutât de rien, et formât aucun vœu pour être élu, à un saint homme nommé Jean, recommandable par son honnêteté, sa charité et sa douceur.

« Jean, d'abord lecteur, a servi à l'autel dès son enfance ; puis, à la suite de beaucoup d'années et de travaux, il est devenu archidiaque. Longtemps retenu dans ce ministère à cause de ses talents, il n'a pu être élevé en dignité, parce qu'on ne voulait pas le décharger du soin des affaires ecclésiastiques. Il était donc prêtre du second ordre ; et au milieu de ces factions si acharnées, personne n'exaltait par ses louanges un homme qui ne demandait rien ; mais personne aussi n'osait blâmer un homme qui ne méritait que des éloges. Au grand étonnement des factieux, à l'extrême confusion des méchants, aux acclamations des gens de

¹ Sidon, l. IV, *Epist.* xxv.

bien, et sans que personne n'osât on voulût réclamer, nos évêques ont consacré leur collègue. »

Nous ne connaissons ni les circonstances de l'épiscopat de saint Jean, ni l'époque précise de sa mort, qui arriva vers l'an 473.

SAINT IDUNET.

Saint Idunet vivait au v^e siècle, et était disciple de saint Guénolé, premier abbé de Ladévennec. Il était plus ancien que saint Ethbin, avec lequel on a voulu le confondre. D'autres prétendent qu'il pourrait bien être saint Guethenoc, frère de saint Guénolé l'Ancien.

On sait que saint Idunet vécut près de la rivière d'Aven, dans une grotte de la montagne de Châteaulin, ville dont il est patron. On célèbre sa fête à Pluzunet, le cinquième dimanche après Pâques et ailleurs le 8 mai.

SAINT DÉSIRÉ¹,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Le règne du grand Clovis allait finir ; l'illustre chef des Francs n'avait plus d'ennemis à vaincre. La monarchie, tout irrégulière qu'elle était et grossièrement constituée, était cependant établie. Des héritiers nombreux allaient bientôt se partager le pouvoir et régner à leur tour.

Au milieu des troubles de cette espèce de fondation, plusieurs hommes, remarquables par leurs vertus et par leurs talents vinrent heureusement contrebalancer l'influence barbare, qui livrait tout à une sorte d'anarchie. — Parmi ces hommes, un des plus éminents et en même temps des plus inconnus est saint Désiré, dont nous allons essayer de retracer la vie.

En l'an 510, il y avait, dans les environs de Soissons, un homme riche et puissant, nommé Auginus, compagnon d'armes de Clovis et son fidèle ; vaillant guerrier de la nation des Saliens, il avait combattu avec le bouillant monarque, à Soissons et à Tolbiac. Avec lui il s'était fait chrétien, après cette dernière bataille.

¹ Par M. Alexandre Bourgeois.

Homme plein de force et de vertu, il avait épousé une femme nommée Agia, qui joignait, dit-on, à la noblesse du sang, car il y avait chez les Francs des races illustres, toutes les qualités qui relèvent une femme. Déjà il avait eu d'elle deux enfants : l'aîné avait été nommé Didier ¹ ; le second Déodat, ou Dieudonné ², lorsqu'un troisième naquit, à sa grande joie ; il lui donna le nom de Désiré ³.

Agia s'occupa d'élever cet enfant avec les soins les plus tendres et les plus attentifs. On ne tarda pas à remarquer en lui des dispositions heureuses. Dès qu'il eut atteint l'âge de raison, il se distinguait déjà par sa patience et sa généreuse bonté pour tous ceux qui l'entouraient. A neuf ans, il était le ministre des charités de sa mère et le distributeur de ses aumônes.

Les largesses d'Auginus étaient si grandes et son zèle si ardent, depuis sa conversion, que ses revenus tout entiers se dépensaient en bonnes œuvres au profit des pauvres, en secours aux indigents étrangers. Plusieurs monastères, où la prière montait au ciel sans relâche pour le salut des Gaules, ne vivaient que des dons de cet homme de bien.

Tandis que tous ses voisins prolongeaient bien avant dans la nuit leurs festins, et se livraient aux grossiers passe-temps des bouffons, des baladins ignobles et des mimes grimaciers, Auginus, renfermé avec sa famille et quelques étrangers auxquels il avait donné l'hospitalité, s'occupait de la lecture des saints Évangiles, ou de la méditation des mystères chrétiens. Aux grandes fêtes, et les jours où l'on avait le bonheur de recevoir quelque personnage de l'Église, on célébrait, dans des chants dialogués, les faits augustes des Livres saints.

Lorsque les trois fils d'Auginus furent en âge de choisir une carrière, Didier prit l'habit monastique. Déodat, comme s'il eût voulu prouver que l'on peut plaire à Dieu dans toutes les positions, lorsqu'on les occupe dignement, entra à la cour, où il eut bientôt l'intendance des trésors de Clotaire. Conservant sa piété et sa vertu au milieu des splendeurs, il remplit, avec une fidélité

¹ Desiderius. — ² Deodatus. — ³ Desideratus.

exemplaire, cette fonction si dangereuse et si pleine de séduction pour les âmes faibles.

Désiré, voyant la fortune de son frère et le poste brillant qu'il occupait, s'en réjouit avec lui, mais refusa constamment d'entrer dans une aussi brillante route. Il voulait, comme son aîné, se consacrer à Dieu, qui l'avait conservé pour servir d'exemple au monde. Clotaire, néanmoins, ayant entendu parler de sa prudence et sa sagesse déjà vantées, quoiqu'il n'eût que vingt ans, l'appela à Soissons. Il dut obéir, et il n'obéit qu'à regret aux ordres du souverain. Le roi, charmé de sa modestie et frappé de son mérite, qui brillait dans toutes ses paroles et dans toutes ses démarches, l'admit à ses conseils et le fit son secrétaire.

Dans ces fonctions nouvelles pour lui, Désiré se montra ce qu'il avait toujours été chez son père, plein de douceur et de bonté. Il était l'intercesseur de tous les malheureux auprès du roi. Son air gracieux et affable le faisait aimer de tous; son éloquence simple et calme, mais pénétrante, était douée de force; la charité dictait ses moindres paroles; tout en lui était si parfait, que ses concitoyens disaient en le voyant :

— Le Saint-Esprit est en lui ¹.

Le roi, reconnaissant tous les jours de plus en plus sa prudence et son habileté, n'agissait que par ses avis; et rien ne se faisait dans le royaume qui n'eût été approuvé par Désiré. Toutes ses décisions étaient respectées comme des oracles. Sans cesse il exhortait son prince à servir Jésus-Christ, le Roi des rois, le Créateur et le Rédempteur de tous, sans qui personne ne règne justement. Il l'engageait à lui obéir en toutes choses, à l'aimer, à le servir, à se regarder plutôt comme le frère de ses sujets que comme leur maître.

Zélé pour l'ordre et la paix du royaume, Désiré faisait punir les coupables; il excitait son maître à faire la guerre aux méchants; il lui faisait comprendre qu'il devait défendre son territoire et protéger ses frontières. Il appuyait lui-même l'Eglise, dispersait les hérétiques, ruine de l'unité et fléau de l'ordre.

¹ Bollandistes, *de sancto Desiderato, octava maii.*

faisait bâtir des monastères. Il veillait à l'observance des règles.

Sa charité paraissait sans bornes ; sa maison était toujours remplie d'indigents et de pauvres pèlerins, qu'il allait chercher jusque sur les routes, pour les emmener chez lui. Il leur donnait l'hospitalité avec tant de générosité et de délicatesse, qu'il semblait plutôt être obligé par eux que les obliger. Les veuves et les orphelins étaient sous sa protection et l'appelaient leur père.

Clotaire, qui admirait sa bonté, ne lui refusait rien. De son côté, Désiré rappelait souvent au monarque que les biens des rois ne leur sont donnés que pour être le partage de leurs sujets et la garantie de leur bonheur. Le roi pouvait donc s'estimer heureux d'avoir en lui un aussi digne conseiller, d'autant plus que de toutes parts il était victorieux, que ses sujets l'aimaient, et que, tant que le Saint fut auprès de lui, il se vit appeler le meilleur et le plus glorieux des monarques. C'est cependant ce même Clotaire qui se distinguera dans la suite par des actions dures.

Quoique comblé d'honneurs et de richesses par son prince, Désiré conservait toujours sa simplicité à tel point, que, dans les triomphes et au milieu des appareils de la guerre, il avait toujours l'air d'un religieux, plutôt que l'air d'un ministre et d'un capitaine. Quelquefois cependant il était obligé de paraître dans les cérémonies. Mais c'était toujours à regret qu'il revêtait cette vaine pompe ; et les ordres formels du roi pouvaient seuls l'y décider. D'ailleurs, il portait toujours sur sa peau un rude cilice et observait de grandes abstinences, même au sein des splendides festins de la cour.

Il montrait tant d'éloignement pour tous les plaisirs, que les Francs disaient qu'il habitait son pays comme un exilé, tout en le servant avec plus de zèle que les meilleurs citoyens.

Désiré jouissait depuis quelques années de cette haute considération, lorsque l'idée qu'il avait conçue autrement d'abandonner le monde, lui revint plus vivement. Il ne songea plus qu'au bonheur de se livrer entièrement à Dieu. Il forma le projet de bâtir un monastère et de s'y retirer ; mais le roi et les grands lui représentèrent qu'il serait injuste de sacrifier à sa pieuse dévotion et à son intérêt particulier l'intérêt de l'État. En effet,

quelle vie plus pénitente aurait-il pu mener dans la solitude du cloître ? Et pourquoi priver le peuple des exemples de vertu et de sainteté qu'il donnait aux chrétiens au milieu du monde ? Aussi facile à écouter les conseils qu'il était habile à les donner, Desiré abandonna encore son projet.

Mais le siège épiscopal de Bourges, un peu plus tard, s'étant trouvé vacant, par la mort d'Arcadius, on fut quelque temps en suspens pour lui nommer un successeur. Alors, le roi, qui voyait Desiré devenu triste, et qui se souvenait de son amour pour la vie ecclésiastique, crut lui être agréable et l'honorer en le proposant à la ville de Bourges ; c'était en l'an 545 ; Desiré avait trente-cinq ans. Le clergé et le peuple de Bourges accueillirent ce message avec des transports de joie, et proclamèrent Desiré évêque, d'une voix unanime.

L'humble chrétien n'accepta qu'avec peine une charge aussi importante. Mais, quoiqu'il tremblât devant la responsabilité grave dont il était chargé, il se fit bientôt chérir de son troupeau, et fut béni à Bourges comme il l'était à Soissons.

Dieu, touché de sa piété et de son zèle, lui accorda le don des miracles. La terre d'Aquitaine était desséchée par une longue et ardente chaleur ; les plaines n'offraient plus qu'un aspect misérable et désolé ; le laboureur, retiré dans sa chaumière, fuyait une chaleur qui l'accablait. Ému de tant de misères, Desiré se prosterna devant Dieu et le supplia de mettre un terme à ces maux. Bientôt une pluie abondante vint féconder le sol aride.

Le saint prélat s'était proposé pour modèle le Prophète Élie dans sa pureté d'abord et dans sa charité. Il avertissait et reprochait les princes de leurs défauts. Rien ne pouvait le détourner de ses devoirs, et jamais il ne négligeait l'occasion de faire le bien.

Un jour qu'il revenait à son évêché, fatigué d'une longue tournée, on lui annonça qu'à quelque distance d'Angers, il y avait un homme devenu très-malheureux, pour avoir violé l'un des commandements de Dieu. Malgré la lassitude qui l'accablait, Desiré s'en alla sur-le-champ trouver le pauvre pécheur, dont la main était restée attachée au bois de sa meule, qu'il avait voulu

tourner le dimanche. Rien n'avait pu jusque-là l'en détacher. Cette main s'était crispée et se desséchait peu à peu. Le saint évêque, plaignant le patient et l'exhortant au repentir, se mit en prières; puis, faisant sur lui le signe de la Croix, il obtint de Dieu que la main se détachât d'elle-même.

La réputation de saint Désiré allait chaque jour croissant; et chaque jour aussi sa vive charité était mise à l'épreuve par des malheureux, qui venaient en foule auprès de lui; il les recevait toujours avec bonté et ne les renvoyait jamais sans les avoir secourus de sa bourse et consolés de sa parole.

Un riche habitant de la ville de Bourges était depuis longtemps malade; un dernier accès le mit aux portes du tombeau. Déjà, parents, serviteurs et amis, croyant que s'en était fait de lui, l'avaient abandonné. Dans cet état affreux, le moribond vit paraître devant lui sainte Eulalie, laquelle lui annonçait, de la part de Dieu, que, s'il bâtit un monastère à la place où il était gisant, Dieu le prendrait en pitié, et qu'en se faisant bénir par Désiré, il obtiendrait que sa vie fût prolongée. Le roi Clotaire était à Bourges alors. Le malade, ayant fait ce qui lui était prescrit, fut guéri en effet, en présence du monarque et de sa cour, par la bénédiction de Désiré, et il vécut encore vingt années après.

Saint Désiré assista en 549, au cinquième concile d'Orléans, et peu après, au second concile d'Auvergne. Ces conciles condamnèrent les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et firent de sages règlements pour la discipline ecclésiastique.

Le pieux évêque, depuis longtemps, souhaitait avec ardeur l'accomplir le saint pèlerinage de Rome. Ayant enfin vaincu les oppositions de Clotaire, qui le retenait sur la terre des Francs, il partit pour la ville où l'Eglise a toujours reconnu son centre.

Là, les traces encore récentes des persécutions et des souffrances des Martyrs, le souvenir des Apôtres, la présence du Chef de l'Eglise, frappèrent à tel point son âme ardente, qu'il passait presque toutes ses journées en contemplation auprès des autels, devant les tombeaux des Saints; et souvent on trouvait ses dalles du sanctuaire humides de ses larmes.

Il vivait à Rome dans la paix et dans les exercices de sa tendre piété, lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre de retourner dans son diocèse. Obeissant et soumis, il partit aussitôt, emportant avec lui un précieux trésor de reliques, que lui avait généreusement données le Souverain Pontife, et dont il allait enrichir la ville de Bourges.

Il trouva, à son retour, une nouvelle occasion d'exercer sa charité : les habitants de l'Anjou étaient en guerre avec ceux de Poitou et ravageaient leur territoire. Chaque jour était signalé par des incendies et des massacres ; rien ne semblait pouvoir arrêter la fureur des deux partis. L'Ange de Bourges, affligé et navré de la misère de ces deux provinces, acharnées l'une contre l'autre, se fit le médiateur entre elles et les amena bientôt à la paix.

Chaque jour, le Saint allait croissant en vertu et en sainteté, et Dieu multipliait les miracles sous sa main. A Cologne, où il avait passé, il avait rendu la parole à un homme qui, depuis quinze ans, était privé de l'usage de sa langue ; à Verdun, il pria dans une église, lorsqu'une femme y entra comme poussée par une force invincible et vint se jeter à ses pieds. Désiré, voyant qu'elle était tourmentée de l'esprit malin, lui prit la tête dans ses deux mains, et la pressa fortement jusqu'à ce qu'il eût fait sortir l'esprit qui l'obsédait.

De grands chagrins affligèrent la dernière année de sa vie. On vint un jour lui apprendre que Forbuis, homme arrogant et mal réglé, auquel on avait confié l'église du Puy, s'était rendu coupable d'une infidélité grave. Plein de douleur à cette nouvelle, il pleura sur la chute de Forbuis ; mais il ne voulut pas le laisser impuni ; et il envoya son vicaire Flavien au Puy, pour déposer l'évêque coupable. Flavien revenait d'exécuter les ordres de son évêque, lorsqu'il mourut dans le chemin. Le saint prélat, à cette nouvelle, tomba malade à son tour ; et, sentant que sa fin approchait, il rassembla son peuple et son clergé, donna ses derniers conseils, et dit qu'il allait bientôt mourir. Il marqua même le dimanche prochain comme devant être son dernier jour. En effet, le 8 mai 554, comme il l'avait prédit, il rendit l'esprit, ap

avoir, pendant neuf ans, occupé le siège de Bourges. Il n'était âgé que de quarante-quatre ans.

LA BIENHEUREUSE ITTE ou IDUBERGE.

La bienheureuse Iduberge, que l'on a nommée vulgairement Itte, naquit vers l'an 590 ; elle descendait d'une des premières familles d'Aquitaine et était sœur de saint Modoald, évêque de Trèves. Elle épousa, fort jeune encore, Pépin de Landen, gouverneur du Brabant, maire du palais et premier ministre des rois d'Austrasie. Itte, pleine de piété, vécut saintement dans le mariage et s'occupa d'élever ses enfants suivant les lois de la religion. Elle eut un fils nommé Grimoald, qui fut l'aïeul de Charlemagne. Elle eut aussi deux filles, dont l'aînée était sainte Begghe et la cadette sainte Gertrude.

Après la mort de Pépin, qui fut honoré du culte des Bienheureux, Itte demeura seule avec sa fille Gertrude, qui n'avait alors que quatorze ans. Elle vécut retirée du monde, ne s'occupant que d'exercices pieux et cherchant les moyens de se consacrer particulièrement à Dieu dans la retraite.

Grimoald avait succédé aux dignités de son père. Sainte Begghe était déjà mariée ; mais Gertrude montrait le plus grand éloignement pour le mariage, et sa mère ne pouvait se résoudre à la laisser seule dans le monde. S'étant mise sous la direction de saint Amand, évêque de Maestricht, elle lui confia ses incertitudes. Le saint homme lui conseilla de fonder un monastère pour des personnes de son sexe et de s'y retirer avec sa fille. La pieuse veuve suivit aussitôt ce conseil, s'étonnant qu'une résolution si sainte et si avantageuse pour son salut et pour celui de sa fille ne lui fût point venue d'abord.

Elle reçut le voile et bâtit l'abbaye de Nivelles en Brabant ; elle y consacra non-seulement sa personne, mais encore tous les biens qu'elle s'était réservés. Dieu permit, pour exercer sa fidélité et sa constance, que sa vocation fût éprouvée par les outrages que lui firent les personnes mêmes qui étaient les plus obligées à seconder ses bonnes intentions. Craignant qu'on ne s'efforçât de séduire

Gertrude, qui avait pris part aux persécutions qu'on lui faisait éprouver, et même qu'on la lui enlevât, elle lui coupa les cheveux en forme de couronne, comme un signe de la conformité qu'elle devait avoir avec Jésus-Christ, et comme un engagement à tout souffrir pour lui dans cette vie passagère.

Enfin, au bout de plusieurs années de souffrances, le monastère de Nivelles étant achevé, Itte resta maîtresse de s'y retirer. Elle présenta sa fille aux évêques, qui lui donnèrent le voile, et quoique Gertrude ne fût âgée que de vingt et un ans, elle lui confia le gouvernement du nouveau monastère et l'en fit nommer abbesse, se contentant de vivre dans l'état de simple religieuse. Elle aidait sa fille de ses lumières et lui donnait les instructions dont elle avait besoin, l'aidait de ses sages conseils et vivait dans la pénitence, sans permettre qu'on fit aucune distinction entre elle et ses sœurs.

Après avoir passé cinq ans dans le monastère, sous la conduite de sa fille, la bienheureuse Itte mourut saintement le 8 mai, âgée d'environ soixante ans.

SAINT GODON OU GON,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Godon (*Godon*), qu'on appelle aussi saint Gon, fut le vingt-neuvième évêque de Metz, où il mourut vers l'an 660. Nous savons qu'il fut aimé de saint Sigebert, roi d'Austrasie, qui, à sa prière, fonda un monastère important auprès de Luxembourg.

SAINT WIRON,

ÉVÊQUE IRLANDAIS.

Saint Wiron, dont le culte est fort étendu dans la Gueldre et d'autres provinces du Bas-Rhin et de la Meuse, était né au vi^e siècle en Irlande, qui portait encore alors le nom d'Ecosse. Il reçut dans son enfance une éducation fort chrétienne, et joignit avec beaucoup de succès l'étude des lettres aux exercices de la piété. Le désir qu'il eut de s'avancer dans la vertu lui fit choisir pour ses modèles saint Patrice, saint Cuthbert, évêques, et saint Colomb, abbé, trois Saints des plus célèbres des îles Britanniques.

Il fut ensuite élevé à l'épiscopat sans être apparemment attaché à aucune Église particulière, selon un usage qui était devenu fort commun depuis un siècle ou deux dans ces îles, où l'on voyait grand nombre de ces évêques régionnaires dont quelques-uns passaient quelquefois la mer pour venir prendre de l'emploi en France, surtout dans la Bretagne Armorique.

Mais avant que de se laisser ordonner, il entreprit le voyage de Rome qu'il méditait depuis longtemps, et il se fit accompagner de saint Plechelme, prêtre, et de saint Otger, qui était diacre. Le Pape, qui selon quelques-uns pouvait être saint Serge I^{er}, les reçut très-favorablement. Il sacra lui-même saint Wiron évêque, et donna le même caractère à saint Plechelme : et tous trois s'en revinrent dans leur pays où ils travaillèrent chacun dans leurs fonctions, soulageant les évêques qui avaient des diocèses limités. Quelques années après, ils repassèrent tous trois en France, et saint Wiron obtint pour lui et pour ses deux compagnons le mont de Sainte-Odile, à une lieue de Ruremonde, de la libéralité de Pépin dit de Herstal, que la mairie du palais rendait presque le maître de la France sous le nom de nos rois. Ils s'y retirèrent dans la résolution d'y mener une vie pénitente entièrement dégagee du commerce du monde. Ils y bâtirent une petite église sous l'invocation de la très-sainte Vierge, et on s'y dressant quelques cellules, ils jetèrent les fondements du monastère que l'on y construisit dans le siècle suivant sous le nom de Saint-Pierre. On rapporte que Pépin fut si rempli d'estime pour la sagesse et la sainteté de Wiron, qu'il le voulut avoir pour le directeur de son âme dans les voies du salut, et même pour le conseiller de ses desseins dans ses principales entreprises.

Cet emploi ne l'empêcha pas de mener une vie cachée aux hommes dans la solitude, hors le temps qu'il donnait à la conversion des peuples ; et Dieu qui le voyait dans le secret, le retira enfin à lui, pour le récompenser de sa fidélité et de son zèle après avoir comblé la mesure de ses grâces. On n'est point assuré de l'année non plus que du jour de sa mort ; on sait seulement qu'il fut enterré dans l'église de la très-sainte Vierge sur sa montagne, vers les commencements de la Mairie de Charles Martel.

Ses compagnons, saint Plechelme et saint Otger, ayant aussi heureusement achevé leur course, y eurent pareillement leur sépulture. Leurs corps y furent conservés dans l'abbaye de Saint-Pierre, jusqu'à ce qu'en 1361, on les transporta à Ruremonde, lorsque s'y fit la transmigration des chanoines de la montagne de Sainte-Odile. Mais longtemps auparavant, les chanoines d'Utrecht en avaient enlevé une partie considérable durant les incursions des Normands. C'est ce qui fit établir leur culte jusqu'au fond de la Hollande et dans la Frise, par la distribution que ceux d'Utrecht en firent à leurs voisins. Ce qu'on avait transporté à Ruremonde demeura longtemps caché sous le grand autel de l'église, qui devint depuis cathédrale, lorsque la ville fut érigée en évêché. C'est ce qui contribua à les garantir de la fureur des calvinistes des Pays-Bas, ou plutôt des soldats du prince d'Orange l'an 1572. Ces reliques furent retrouvées l'an 1594, et levées de terre avec honneur ; et l'on célèbre encore la fête de cette translation tous les ans, le mardi d'après la Trinité, sous le titre de leur Invention et de leur Élévation.

Après la paix de Nimègue, l'évêque de Ruremonde et le curé de Berg, ou d'Odilie-Berg, c'est-à-dire du mont Sainte-Odile, où saint Wiron s'était retiré avec ses compagnons, entreprirent de rebâtir son église, que les guerres avaient ruinée avec son monastère de Saint-Pierre. L'ouvrage fut achevé l'an 1686, et dédié le 10 mai sous le nom de Saint-Wiron, comme principal Patron. Mais la fête de cette dédicace fut remise au premier dimanche de septembre, pour n'être point confondue avec celle de la mort du Saint et de ses compagnons, qui se célèbre le 10 mai à Ruremonde et dans son territoire, quoique partout ailleurs elle se fasse le huitième jour auquel elle est marquée dans le Martyrologe romain. Deux jours après la consécration de cette église, l'évêque y transporta en grande cérémonie la moitié des reliques de saint Wiron, de saint Pléhelme et de saint Otger, qui étaient dans l'église cathédrale de Ruremonde.

LE BIENHEUREUX FRÉDÉRIC,

ABBÉ D'HIRSAUGE.

Le bienheureux Frédéric, né d'une famille noble de la Souabe, se donna à Dieu dès sa jeunesse et, aussitôt qu'il fut libre, il s'en alla à Einsiedeln, où il prit l'habit dans l'église célèbre et vénérée de Notre-Dame-des-Ermites. Il y gagna la confiance et l'estime de ses compagnons ; et lorsqu'on parla de relever l'abbaye d'Hirsauge dans le diocèse de Spire, qui devenait un désert, on y envoya d'Einsiedeln une colonie de moines dont la vie était exemplaire et qui était conduite par Frédéric, élevé à la dignité d'abbé d'Hirsauge. C'était en l'an 1065. Il sut rétablir en cette maison de prières la discipline monastique, en même temps qu'avec l'aide du comte Adelbert de Calwi et de sa pieuse épouse, il réparait les bâtiments. Mais des envieux s'élevèrent contre lui un peu plus tard ; on lui supposa des torts qu'il n'avait pas et qui le firent exiler. Il mourut le 8 mai 1070, et la sainteté de sa vie fut prouvée par ses miracles.

SAINT PIERRE DE TARENTEISE.

Il était né dans le diocèse de Vienne, l'an 1102, de parents d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, qui, après avoir élevé leurs enfants, s'appliquèrent entièrement à l'aumône et à l'hospitalité, pratiquant en leur particulier la vie érémitique sous la direction des Chartreux et des moines Cisterciens de Bonnevaux. Le frère aîné de Pierre, nommé Lambert, fut destiné à l'Église et aux études ; pour lui, il était destiné à une autre profession ; mais il ne laissait pas d'étudier par émulation de son frère et par inclination ; en sorte qu'il fit en peu de temps de grands progrès. Les deux frères devinrent tous deux clercs. Pierre, étant venu en âge de prendre parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux. Avec le temps, toute sa famille suivit son exemple. Son père et ses deux frères choisirent le même monastère de Bonnevaux pour leur retraite ; sa mère et sa sœur entrèrent chez des Cisterciennes qui étaient dans le voisinage.

Il y avait un an que Pierre avait pris l'habit monastique,

lorsque dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession, après les épreuves ordinaires. Mais Amédée, de l'avis de personnes sages et vertueuses, se retira depuis à Cluny et y passa quelque temps, pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison ; l'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, étant venu le voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son Ordre, du nombre desquels fut celui de Tamié, au diocèse de Tarentaise. Il en fit nommer premier abbé, Pierre, son ami intime, qui n'avait point encore trente ans accomplis. Pendant qu'on bâtissait ces monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait fait élever dans la piété avec tant de soin, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

Les religieux de Tamié étaient comme autant d'anges terrestres ; ils étaient continuellement unis à Dieu par la ferveur de leur oraison. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie et de Maurienne, qui l'appelait souvent dans ses conseils, fonda dans le monastère un hôpital pour les étrangers et les pauvres malades, et il se faisait un plaisir de les servir lui-même.

Le siège de Tarentaise étant devenu vacant, le saint abbé de Tamié fut élu en 1142 pour en être archevêque. Un autre Pierre

de l'Ordre de Cîteaux et abbé de la Ferté, avait déjà rempli ce siège depuis 1124 jusqu'en 1132, qu'il mourut en odeur de sainteté. Mais depuis, cette église avait été envahie et occupée pendant dix ans par un nommé Idrael, qui ruina tout le bien qu'avait fait son prédécesseur, tant pour le temporel que pour le spirituel. Cet indigne archevêque ayant été déposé par l'autorité du Pape, l'abbé de Tamié fut élu unanimement pour lui succéder. Comme il ne voulait point y consentir, le clergé de Tarentaise attendit le chapitre général de Cîteaux, où l'abbé Pierre s'étant trouvé comme les autres, ne put résister à l'autorité de tout l'Ordre, et principalement de saint Bernard, pour lequel il eut toujours un respect singulier. Il fut donc mis entre les mains du clergé qui le demandait, et ordonné archevêque de Tarentaise. Il gouverna cette Église trente-trois ans.

Pierre ne changea guère sa manière de vivre dans l'épiscopat. Son habit était pauvre, et, si on lui en donnait un meilleur, il ne le gardait guère sans le donner. Sa nourriture était du pain bis et des légumes de la même marmite que l'on mettait pour les pauvres. Il réparait par des prières secrètes le long office du monastère, dont il s'affligeait d'être privé, et suppléait le travail des mains par la fatigue des voyages et des fonctions épiscopales, donnant quelquefois la Confirmation depuis le matin jusqu'au soir. Il prêchait assidûment ; mais il laissait à d'autres les sermons étudiés pour les auditeurs plus délicats, et s'appliquait à instruire les simples, à consoler, à exhorter, à reprendre et à intimider les pécheurs. Il trouva dans son Église un clergé composé de nobles, mais peu réglés, et qui faisaient le service négligemment. Il fit si bien que, sans grand scandale, il mit à leur place des Chanoines réguliers, qu'il instruisait et gouvernait comme ses enfants, assistant avec eux au chœur, au cloître, au chapitre. Il leur donna un revenu suffisant, et ne laissa pas d'augmenter celui de sa mense par les dîmes et les autres biens usurpés qu'il retira des seigneurs, soit par la crainte des censures ecclésiastiques, soit à prix d'argent. Il pourvut les églises de meubles et d'ornements nécessaires, et fit en sorte, nonobstant la pauvreté du pays, qu'il ne laissa presque pas une chapelle dans son dio-

cèse qui n'eût un calice d'argent. Il rebâtit ses maisons et celles de son clergé, mais de telle manière que, sans attirer l'admiration, elles étaient commodés et passablement agréables.

Le plus grand soin du saint Prélat était pour les pauvres et les malades. Sa maison était un hôpital, principalement les trois derniers mois avant la moisson, où les vivres manquent le plus dans ces montagnes. Dans ses visites, il prévenait les besoins, sans attendre qu'on lui demandât. Deux fois, en passant les Alpes, il ôta sa tunique pour en revêtir de pauvres femmes qui mouraient de froid, s'exposant à périr lui-même, et ne gardant que son cilice et sa coule. En un seul voyage, il dépensa en aumônes deux mille pièces d'argent. Des miracles sans nombre accompagnaient sa charité. On accourait de toutes parts pour lui demander les remèdes du corps et de l'âme, pour obtenir la faveur de le toucher, de recevoir sa bénédiction.

Un jour que des affaires le firent séjourner plus d'un mois au monastère de Saint-Eugend, autrement Saint-Claude, dans le Jura, il guérit tant de malades, qu'il accourut une multitude incroyable qui semblait avoir juré sa perte, tant elle s'empressait à le voir et à l'entendre. Pour empêcher qu'il ne fût étouffé par la foule, on ne trouva que ce moyen : il monta dans la tour de l'église, où conduisaient deux escaliers ; en haut il s'assit sur un siège, entouré d'une forte balustrade ; les pèlerins, les malades montaient par l'un des escaliers, recevaient sa bénédiction, l'imposition de ses mains et ses conseils, et descendaient par l'autre escalier, sans se gêner les uns les autres. Là, il rendit la vue à tant d'aveugles, l'ouïe à tant de sourds, la parole à tant de muets, la santé à tant de malades ou d'infirmes de tout espèce, qu'il serait difficile de les dénombrer ou de les écrire. Ce sont les paroles de son biographe, qui ne rapporte les faits que pour les avoir vus, ou du moins appris de témoins oculaires.

Il était encore au monastère de Saint-Claude, lorsqu'y arrivèrent de Lausanne trois hommes, pour le remercier d'avoir rompu leurs fers. Ils étaient tous les trois enchaînés dans un cachot, lorsque tout le monde vint à parler dans la ville des miracles du saint archevêque de Tarentaise. Les prisonniers, rentrant en

eux-mêmes et se convertissant, se mirent à invoquer son nom. Un jour donc, en plein midi, les gardes jouaient aux dés devant la porte du cachot : les prisonniers déploraient leur misère et invoquaient le saint pontife. Tout à coup il apparaît, rompt leurs chaînes, leur donne la main, ouvre la porte et leur commande de sortir. Eux le suivent, passent sur les planches où jouaient les gardes, sans en être vus, et ne voient disparaître leur libérateur que quand ils sont en lieu de sûreté. Aussitôt ils font vœu de ne manger ni boire qu'ils n'aient été le trouver en personne, pour raconter les grandes merveilles de Dieu. C'est ce qui amena ces trois hommes à Saint-Claude.

Comme ce lieu était bien stérile et l'apport des vivres malaisé, le saint homme, touché de compassion pour cette grande multitude, faisait venir des provisions de chez lui et de son diocèse. Or, il arriva qu'un samedi le mauvais temps empêcha les vivres d'arriver. Cependant il y avait plusieurs milliers de pèlerins et de pauvres ; pour toute provision, il ne restait qu'un jambon et une petite quantité de vesces. Il y avait de quoi remplir une bonne marmite ; mais qu'était-ce pour tant de monde ? Le Saint commanda de faire ce qu'on pouvait et de donner ce qu'on avait, puisqu'il n'y avait moyen de se procurer davantage. Le matin, ayant fait cuire le tout, on fit entrer dans la cour le nombre de pauvres à qui l'on pensait que cela pourrait suffire. Ceux-là repus, comme il restait encore de quoi manger, on en fit entrer d'autres, et ainsi successivement jusqu'à la fin de la journée, où la nourriture manqua avec les pauvres.

Cependant, affligé et épouvanté de la vénération que lui attirait la multitude de ses miracles, le saint Pontife se retira de sa ville épiscopale, secrètement et de nuit, avec un seul compagnon, par des chemins difficiles et des lieux inaccessibles ; et, après avoir changé plusieurs fois de guides pour mieux dérouter les recherches, il arriva seul dans un monastère de Cîteaux en Allemagne, où il était inconnu, n'entendait point la langue et n'était point entendu. Il y fut reçu comme simple moine, et y goûta quelque temps le repos qu'il désirait. Cependant ses domestiques et son peuple, ne sachant ce qu'il était devenu, étaient dans une

extrême affliction ; on le cherchait de tous côtés, sans en découvrir aucune trace. Enfin, dans le nombre de ceux qui le cherchaient de toutes parts, un jeune homme qu'il avait élevé dès son enfance, arrive au monastère où il s'était caché. Au moment où les Frères vont au travail, il les examine l'un après l'autre, le reconnaît, l'arrête aussitôt et pousse un grand cri. Tous les religieux de s'étonner. Mais quand ils ont appris son nom, toute la communauté se jette à ses pieds et lui demande pardon de ne lui avoir point rendu le respect qui lui était dû. Tous fondaient en larmes et louaient son obéissance et son humilité ; mais lui pleurait plus que tous les autres, de ce qu'il ne lui était plus donné de jouir des douceurs de la retraite. La nouvelle de cette merveille se répandit dans tout le pays ; partout on publiait qu'on avait découvert le Prophète puissant en œuvre et en parole. Le concours du peuple fut plus considérable et plus empressé que jamais. Impossible surtout de dire les transports de joie avec lesquels on le revit dans son diocèse. A son retour, il éteignit des inimitiés invétérées et implacables ; il réconcilia des seigneurs et termina des guerres qui ruinaient le pays. Il fit encore des miracles sans nombre.

Le schisme de l'empereur Frédéric Barberousse ayant éclaté, comme il était dans les terres de l'empire, il fut presque le seul archevêque qui résistât ouvertement aux schismatiques et demeura paisible dans son Église. Il en ramena même un grand nombre à l'unité catholique, allant dans les provinces voisines et prêchant avec une grande liberté. L'empereur le respectait autant qu'il persécutait cruellement les autres catholiques. Et comme les schismatiques lui en faisaient des reproches et lui disaient que c'était ruiner sa propre cause que d'honorer un homme qui la combattait, qui les signalait comme des hérétiques et les frappait d'anathème, il leur répondit : « Si je résiste aux hommes qui le méritent, voulez-vous que je m'oppose aussi à Dieu ? » Herbert, archevêque de Besançon, était, en ces quartiers-là, le plus ardent des schismatiques. L'empereur étant venu dans cette ville, l'archevêque Pierre l'y vint trouver, et l'exhorta à cesser la persécution contre les catholiques, particulièrement

contre les religieux. Et comme le peuple de la ville et des lieux voisins venait en foule honorer le saint Prélat, il leur ordonna de prier en commun que Dieu convertit l'archevêque Herbert, ou qu'il en délivrât l'Église. Ils prièrent, et Herbert mourut quatre ou cinq jours après.

Le Pape Alexandre étant informé du zèle avec lequel le saint archevêque de Tarentaise s'était déclaré contre les schismatiques, le fit venir auprès de lui. Pierre, se rendant auprès du Pape, consolait les catholiques dans la Toscane et le reste de l'Italie, comme il avait fait en Bourgogne et en Lorraine, et confondait partout les schismatiques, prêchant publiquement contre eux dans les villes mêmes dont les évêques étaient du schisme; car il était écouté du peuple avec une dévotion merveilleuse, et soutenait ses discours par des miracles. Le Pape lui rendit plus d'honneur qu'à aucun autre, et il n'y eut point alors d'évêque si admiré, si respecté, si chéri de l'Église romaine : personne, en cette cour, n'attendait de lui des libéralités, elles n'étaient que pour les pauvres. Il y eut toutefois un seigneur qui l'attaqua au retour, voulant profiter d'environ cinq chevaux qu'il avait, et de son petit équipage; mais, comme il courait après, son cheval tomba et se rompit la jambe. Cet accident le fit rentrer en lui-même; il suivit le saint Prélat, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon, attribuant à sa bonté de ce qu'il n'était pas mort lui-même au lieu de son cheval ¹.

Cependant Pierre continuait à pratiquer les plus hautes vertus et à opérer d'éclatants miracles. Plus il cherchait à fuir le monde, plus le monde l'aimait et le vénérail. Cette affection universelle le remplissait de crainte; il se rappelait cette parole du Sauveur : « Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait comme étant à lui. » Il délibérait donc avec les hommes les plus parfaits, s'il ne vendrait pas le peu de chevaux qu'il avait, pour avoir de quoi mieux assister les pauvres. Henri, abbé de Haute-Combe, depuis de Clairvaux et enfin cardinal-évêque d'Albano, consulté à ce sujet, représenta au saint Archevêque qu'il pourrait bien

¹ Vita S. Petri Tarent. Acta SS., 8 maii.

faire ses visites à pied dans l'étendue de sa province, mais qu'il lui serait impossible de faire ainsi des voyages plus longs, qu'il ne pourrait éviter. La délibération durait encore, lorsque arriva un courrier du Pape Alexandre, avec des ordres pressants au saint Archevêque, d'aller bien vite en France travailler à réconcilier les deux rois de France et d'Angleterre, dont la division causait tant de maux, la mort des hommes, la désolation des pays, la ruine des églises. Pierre, dont une des vertus était d'obéir toujours et en tout à l'autorité apostolique, partit aussitôt pour la France, accompagné de l'abbé de Cîteaux.

Arrivé à Prully, dans le diocèse de Sens, il y fut retenu malade près d'un mois, rendant toutefois la santé à beaucoup d'autres malades. Comme les peuples accouraient de toutes parts, le Saint avertit les religieux du monastère de ne pas s'inquiéter pour la distribution des vivres, attendu que le Seigneur bénirait leurs greniers. Et de fait, les religieux témoignèrent depuis que, quoique l'on cuisît moins de pain qu'à l'ordinaire, il suffisait néanmoins à toute la multitude. Un chevalier, voyant tout le monde courir au saint Pontife, y alla lui-même avec son fils devenu aveugle. Mais avant d'arriver à Prully, son fils voyait déjà. Ils avaient rencontré un homme qui remportait un pain que le saint homme avait béni. Le chevalier, plein de foi, en prit un peu de mie, en fit un collyre qu'il plaça sur les yeux de son fils, qui aussitôt recouvra la vue. Ils allèrent néanmoins tous deux à Prully, non pour demander au Saint la guérison, mais pour l'en remercier.

A Corbeil, saint Pierre de Tarentaise fut logé dans le palais du roi, d'après les ordres du prince. Le commandant du palais avait une fille de cinq ans, boiteuse de naissance. Le Saint la guérit par la prière et l'imposition des mains. A Chaumont en Vexin, il trouva le roi Louis et le jeune roi d'Angleterre, Henri, son gendre. Ce dernier accourut au-devant du saint Prélat, et, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval, courut lui embrasser les pieds, et, malgré sa résistance, lui ôta sa chape ou son manteau, dont plusieurs avaient déjà coupé des pièces. Et comme les moines qui accompagnaient l'Archevêque demandaient au jeune

prince ce qu'il voulait faire de ce vieil habit dans son trésor : « Vous parleriez autrement, répliqua-t-il, si vous saviez combien de malades ont été guéris par sa ceinture, que j'ai reçue ces années passées. »

Le saint Prélat fit plusieurs miracles depuis son arrivée, entre autres le suivant. Un jour qu'il traitait familièrement de la paix avec les deux rois et le comte de Flandre, il vit une pauvre femme qui faisait effort pour arriver jusqu'à lui, mais que les officiers du roi repoussaient. Il la fit approcher, avec son fils de douze ans, mais aveugle depuis sept. Prenant les cheveux de l'enfant et le caressant avec bonté, il lui demanda ce qu'il voulait. « Seigneur, lui dit-il, que je voie ! » Le Saint lui mit dans la main un denier, et, ayant mouillé ses doigts de sa salive, lui fit le signe de la Croix sur les yeux et sur la tête, et pria un peu. Les deux rois et les autres le regardaient, et se demandaient s'il le faisait sérieusement. Cependant l'enfant commença à voir, à regarder le denier qu'il tenait, ainsi que les hommes, et s'écria : « Je vois, ma mère, je vois ! je vois les hommes et tout ce qu'il y a par ici. » La pauvre mère se tourna vers l'Archevêque, comme si c'eût été un autel, se mit à genoux, étendit les mains et leva les yeux au ciel, priant ardemment. Le roi de France examina le miracle, et, en ayant reconnu la vérité, se mit à genoux devant l'enfant, en qui il adorait la puissance de Dieu, lui baisa la tête et les yeux, et lui donna son offrande dans la main.

Le jour des Cendres, qui, cette année 1174, fut le 6^m de février, les deux rois se rendirent au monastère de Mortemer, de l'Ordre de Cîteaux, dans la forêt de Lions en Normandie. Le saint Archevêque y officia et donna les cendres aux deux rois. Il y guérit un chevalier qui depuis longtemps avait perdu un œil par une blessure. Il fit encore d'autres miracles à Gisors, dans l'abbaye de Lierre et à Haute-Bruyère. Mais ce fut tout le fruit de son voyage, et il ne réussit pas dans la négociation de la paix pour laquelle le Pape l'avait envoyé. A son retour, il tomba malade et fut obligé de s'arrêter au monastère de Belleval, dans le diocèse de Besançon. Il y mourut le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14^m de septembre de la même année 1174, et fut

enterré le troisième jour par Évrard, archevêque de Besançon, accompagné de plusieurs abbés. Il avait vécu soixante-treize ans, et rempli pendant trente-trois ans le siège de Tarentaise. L'Église honore sa mémoire le 8 mai. Sa vie fut écrite, d'après l'ordre du Pape, par l'abbé Geoffroi de Haute-Combe, témoin oculaire.

(ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX AIMÉ RONCONI.

Aimé Ronconi naquit vers l'an 1200 à Saludez en Romagne; il était d'une famille assez riche. On lui connaît un frère nommé Jérôme, qui était son aîné, et une sœur nommée Claire.

Son frère Jérôme s'étant marié, voulait que son frère Aimé épousât la sœur de sa femme. Mais Aimé s'était donné tout à Dieu, ce qui amena une certaine froideur dans le cœur de Jérôme. Les deux frères alors partagèrent les biens que leur avaient laissés leurs parents. Après quoi Aimé alla s'installer modestement dans une maison située sur le bord d'une grande route, où il pouvait exercer généreusement l'hospitalité pour les pauvres voyageurs. Il les nourrissait et les servait lui-même.

Pour lui, il menait une vie pénitente et mortifiée, se nourrissant de légumes, ne mangeant jamais de viande et ne buvant que de l'eau. Ses habits, simples et grossiers, couvraient un cilice qui ne le quittait jamais. Les railleries du monde tombaient sur lui sans l'émouvoir. Il travaillait pour Dieu et pour le salut de son âme. Son frère Jérôme et sa belle-sœur étaient devenus ses ennemis, parce que sa vie condamnait la leur. Ils firent circuler contre lui des calomnies qui parvinrent aux oreilles du juge de Saludez. Mais un miracle le justifia tout à coup. Dieu lui en accordait fréquemment. Il reçut un jour des pauvres dans sa maison hospitalière. N'ayant rien à leur offrir en ce moment, il dit à sa sœur Claire, qui, pieuse comme lui, n'avait pas voulu le quitter : « Allez au jardin, ma sœur, et recueillez-y quelques légumes. — Mais, lui répondit-elle, il n'y a plus rien dans le jardin que les raves que vous avez semées hier. — Allez toujours, reprit-il, Dieu a nourri quarante ans son peuple d'une nourriture

celeste. Ne peut-il pas avoir béni les graines que j'ai semées ce matin ? » La sœur y alla et rapporta des raves d'une grosseur extraordinaire. Ce miracle ne put être caché, et dès lors, Aimé devint l'objet de la vénération des habitants voisins, à tel point que ne pouvant souffrir leurs marques de respect, il s'enfuit et fit le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, où il voulut retourner trois fois encore. Enfin, avec l'héritage que lui avait laissé son père, il fonda un hôpital ouvert à tous les pauvres ; et c'est en les servant jusqu'à sa dernière heure, qu'il mourut le 8 mai 1266.

Des guérisons miraculeuses honorèrent sa tombe, et le saint Pape Pie VI, en 1776, approuva le culte immémorial qu'on lui rendait.

SAINT ANGE DE MASACCHIO,

MARTYR.

Saint Ange de Masacchio, religieux de l'Ordre des Camaldules, avait converti par ses prédications dans la Marche d'Ancône, un grand nombre d'hérétiques de la secte des Berlots (abréviation des Baralots), qui mettaient en commun tous leurs biens et même leurs enfants et leurs femmes, et qui se livraient à de honteux excès. Les plus endurcis de ces malheureux retombés dans l'état sauvage, s'irritant de voir leur nombre diminuer chaque jour, massacrèrent le saint Missionnaire, près d'lési, le 8 mai, vers 1440.

LE VÉNÉRABLE GAUTHIER,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Waltère, ou Gauthier ¹, remplaça Gérard sur le siège épiscopal d'Autun. Il n'est connu que par son épiscopat, qui fut de longue durée, et par son application continuelle à se rendre utile à l'Église. Ordonné évêque, au plus tard, en 975, il s'empressa de rétablir partout la régularité ; en quoi, il fut secondé par le pieux Halinard, son disciple et son filleul, qui devint ensuite archevêque de Lyon.

¹ *Hist. de l'Égl. d'Autun*, l. I.

L'an 991, notre Évêque assista au concile de Basle, près de Reims. Trois ans après, il souscrivit à l'élection de saint Odilon, abbé de Cluny, et lui confia la direction du prieuré de Mesvres, qui était tombé dans le relâchement. Il y mit les conditions suivantes : 1° Que l'abbaye de Cluny serait toujours unie par les liens de la charité au collège des chanoines de son église d'Autun, et qu'on y ferait réciproquement mémoire des morts; 2° que Mesvres resterait sous la juridiction de Gauthier et de ses successeurs, aidés du conseil des chanoines, lesquels cependant ne pourraient y établir un prieur sans l'agrément de l'abbé de Cluny.

Ce Prélat combla de biens les monastères bourguignons, et sur tout ceux de Saint-Bénigne de Dijon, de Cluny et de Flavigny. Il rétablit dans celui-ci la régularité par le ministère d'Heldric, en faveur duquel il se démit du titre d'abbé, possédé par ses prédécesseurs depuis Adalgard. Il lui donna, l'an 998, dix-neuf autels qui ont formé depuis les prieurés, paroisses et chapelles dépendants de cette abbaye.

En 1001, Gauthier, à la prière d'Hildegrin, abbé de Saint-Martin, releva de terre le corps de saint Hugues ¹, premier prieur d'Anzy. C'était l'ancienne manière de canoniser les Saints et d'en permettre le culte aux fidèles.

Enfin, ce pieux et charitable Évêque fit réunir encore, en 1023, à l'abbaye de Flavigny la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste, qui était, en 1789, une paroisse de la ville d'Autun. Il voulut qu'elle servit d'hospice aux religieux de cette abbaye.

Gauthier mourut saintement, le 8 mai 1024, après quarante-neuf ans d'épiscopat. Il donna à la cathédrale de Saint-Nazaire les églises de Broye, Auxy, Saint-Symphorien de Marmagne et Dompierre, près Flavigny, pour la célébration de son anniversaire. Cette église lui est aussi redevable d'un grand nombre de précieux manuscrits, conservés encore aujourd'hui dans la bibliothèque du séminaire. Il prouvent que ce Prélat s'attachait à faire

¹ 13 décembre.

leur les études aussi bien que la piété, zèle très-remarquable dans ce siècle d'ignorance ¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Indulgences accordées en ce jour aux confrères du Rosaire par Clément VII, la onzième année de son pontificat, l'an 1534, par une bulle qui commence par ces mots : *Et si temporalium cura.*

A Avila, en Espagne, une religieuse aveugle par suite de maladie, et appartenant à l'Ordre de Saint-Bernard dans le monastère de Sainte-Anne, le 8 mai 1570, recouvra la vue, après avoir invoqué la puissance et les mérites de la très-sainte Vierge dans la chapelle souterraine de l'église dédiée en l'honneur de saint Vincent, sainte Sabine et sainte Christèle, martyrs, que la ville d'Avila reconnaît pour ses patrons. Il y a dans cette église une célèbre et ancienne image de la très-sainte Vierge, qui est en très-grande vénération à Avila et dans le pays circonvoisin. Le miracle dont nous venons de parler, fut examiné et vérifié, et à cette occasion une fête fut ordonnée pendant huit jours par Alvarez Mendoza, évêque d'Avila. Le dernier jour de cette fête, il se fit une procession nombreuse et solennelle par toute la ville, et on y porta en triomphe cette image de la très-sainte Vierge.

Image de la très-sainte Vierge trouvée dans la ville de Stracnitz au royaume de Bohême, durant la guerre contre les hérétiques, dans un combat donné près de Prague, le 8 novembre

¹ La note suivante se lit sur un manuscrit du grand séminaire :

« Hunc librum cum cæteris moralium qui sequuntur dedit Beato Nazario suus pontifex Walterius. Contulit etiam illi omnes suos codices, quos ipse aut plures scribi fecit aut nonnullos dono acquisivit, quorum quoque numerus hic annotantur et tituli. Horum autem quemlibet si quis ab hujus loci jure quocumque modo subtraxerit, ultione anathematis donec restituat percussus se noverit. Hanc et alios de *Moralibus* ; — duas homilias Gregorii *Super Ezechiel* ; — Augustinus de *Confessione* ; Augustinus de *Verbis Domini* ; — expositiones super libros *Regum*, *Daniel* et *Esdæ* ; — Boëtium de *Consolatione philosophiæ* ; — Duos *epistolæ* Hyeronimi ; — Duos quoque de *canonibus* ; — In expositione *librorum* Salomonis, *Parabolarum* videlicet. »

La suite des pages manque ; la note est aussi ancienne que le manuscrit. (M. Devoucoux.)

1620. Et à cause de la victoire que les catholiques remportèrent par la protection de la très-sainte Vierge, on appela cette image Notre-Dame de la Victoire. L'empereur Ferdinand II, Maximilien, duc de Bavière, et plusieurs autres princes l'ont ornée de présents de grand prix. Le Pape Grégoire XV la fit porter à Rome en ce jour, 8 mai 1622. Il y eut à cette translation un pompeux cortège de tout le clergé de la ville de Rome et des cardinaux. Cette sainte image fut placée avec beaucoup de dévotion et de respect dans l'église de Saint-Paul des Carmes Déchaux, qui prit depuis son nom. Elle représente la très-sainte Vierge à genoux, adorant l'Enfant Jésus nouveau-né.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Au mont Gargan, l'apparition de saint Michel, Archange.

A Milan, la fête de saint Victor, martyr, maure de nation et chrétien dès son enfance, qui, servant dans les troupes impériales, et demeurant toujours très-fortement attaché à Jésus-Christ, malgré les efforts de Maximien pour l'engager à sacrifier aux idoles, fut d'abord cruellement meurtri de coups de bâton; mais, par la protection de Dieu, il n'en ressentit aucune douleur; puis arrosé de plomb fondu, sans en recevoir aucun mal. Enfin, ayant eu la tête coupée, il acheva le cours de son glorieux martyre.

A Constantinople, saint Acathe, centurion, qui, durant la per-

¹

OCTAVO IDUS MAII.

In monte Gargano, Apparitio sancti Michaelis Archangeli. — Mediolani, natalis sancti Victoris Martyris, qui natione Maurus, et a primævæ ætate christianus, cum esset in castris imperialibus miles, compellente Maximiano, ut idolis sacrificaret, in confessione Domini fortissime perseverans, primo graviter fustibus cæsus, sed Deo protegente doloris expers, deinde liquenti plumbo perfusus, sed nihil penitus læsus, novissime gloriosi martyrii cursum capitis abscissione complevit. — Constantinopoli, sancti Acathe centurionis, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani a Firmo tribuno delatus quod christianus esset, et a Bibiano iudice Perinthe sævissime tortus, Byzantii demum a Flaccino proconsule capitis damnatus est : cujus corpus ad Scyllacium litus divinitus postea delatum, ibi honorifice asservatur. -- Viennæ, sancti Dionysii Episcopi et Confessoris. — Antisiodori, sancti Helladii Episcopi. — In territorio Bisuntino, sancti Petri Episcopi. — In Scotia, sancti Wironis Episcopi.

sécution de Dioclétien et de Maximien, ayant été dénoncé comme chrétien par le tribun Firmus, fut mis cruellement à la question, à Périnthe, par l'ordre du juge Bibien ; puis enfin, à Byzance, fut condamné par le proconsul Flaccus à perdre la tête. Son corps, miraculeusement porté sur le bord de la mer à Squillace, y est conservé avec honneur.

A Vienne, saint Denis, évêque et confesseur.

A Auxerre, saint Hellade, évêque.

Dans le diocèse de Besançon, saint Pierre, évêque de Tarentaise.

En Écosse, saint Wiron, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Taraise, thaumaturge, honoré en Lycaonie.

Saint Mèle, auteur d'hymnes sacrés, honoré chez les Grecs.

Saint Metron, prêtre, honoré à Vérone.

Le bienheureux Bernard, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Le bienheureux Gauthier, religieux convers de Clairvaux.

Saint Martin, dit le Voyageur, honoré à Sens.

Saint Maxime, martyr à Byzance, avec plusieurs autres.

Saint Aurélien, évêque de Limoges, où ses reliques sont vénérées dans une chapelle qui lui est consacrée.

Sainte Dorothee d'Arles.

Le bienheureux Schœir, fondateur de l'abbaye de Chaumozey, en Lorraine.

Le vénérable Paphnuce-Cephala, dont la prudence fut louée par saint Antoine.

Le vénérable Antoine Hautcolas, curé de Vadonville, au diocèse de Verdun, mort en odeur de sainteté, le 8 mai 1709.

Martyrologe de la dernière persécution.

Bertault aîné (prénoms inconnus), curé d'Arleuf, au diocèse d'Autun, expulsé de sa paroisse pour avoir refusé le serment schismatique, mis en reclusion en 1792, conduit à Nantes, puis à Brest, mort en mer à l'âge de soixante-quatre ans, le 8 mai 1794.

· Simon Augé Nadau, prêtre du diocèse d'Albi, qui refusa le serment schismatique, puis partit de cette ville le matin du 8 mai 1793, avec quatre autres prêtres. Ces bons curés furent massacrés tous les cinq, près de Saint-Chinian.

François Fanard, prêtre et religieux Cordelier du couvent de Briey, diocèse de Metz, n'ayant pas fait les serments révolutionnaires, fut condamné à mort et guillotiné le 8 mai 1794.

NEUVIÈME JOUR DE MAI.

Saint Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople, docteur de l'Église.
— Saint Hermas, disciple des Apôtres. — Sainte Blande et saint Félix, martyrs.
— Sainte Languide, compagne de sainte Ursule. — Saint Théodore, saint Urbain et leurs compagnons, martyrs. — Saint Bié ou Bêat, solitaire. — Saint Tudin et saint Guénolé, abbés. — Le Bienheureux Fort-Gabrielli, ermite. — Saint Grégoire, cardinal, évêque d'Ostie. — Le Bienheureux Nicolas Albergati, cardinal, évêque de Bologne. — La Vénérable Catherine Calabrez, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE ¹.

Grégoire, surnommé le *Théologien*, à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit dans le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée en Cappadoce ². Grégoire son père et Nonne sont honorés dans l'Église d'un culte public, l'un le 1^{er} de janvier, et l'autre le 1^{er} d'août.

Nonne, par d'abondantes aumônes, attira sur sa famille les bénédictions du ciel. Sa charité pour les pauvres ne l'empêchait cependant pas de remplir les devoirs de la justice à l'égard de ses enfants ; elle savait, par une sage économie, conserver et

¹ Tiré de ses ouvrages et des autres monuments de son siècle. Voyez sa *Vie*, écrite par Grégoire de Césarée ; Hermant, Tillemont, t. IX ; Ceillier, t. VII. Voyez encore la *vie du Saint*, que Baronius a composée d'après ses écrits. Albérici l'a jointe, t. II, en forme d'appendice, à la *vie et aux lettres du savant cardinal*, qu'il publia à Rome en 1759.

² Le village d'Arianze fut le lieu de sa naissance.

même augmenter leur bien. Les exercices de piété emportaient une grande partie de son temps ; mais elle avait une attention extrême à remplir les devoirs de son état.

Grégoire son mari suivait, dès l'enfance, les superstitions du paganisme. Il était de la secte des hipsistaires, ainsi nommés, parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu Très-Haut. Ils adoraient en même temps le feu comme les Perses, et observaient avec les Juifs le sabbat et la distinction des viandes. Il n'est parlé de cette sorte de païens que dans les écrits de notre saint Docteur.

Grégoire était le premier magistrat de la ville, et il remplissait les devoirs de sa charge avec beaucoup d'intégrité. Il avait aussi toutes les vertus morales qui font un honnête homme selon le monde ; il ne lui manquait que d'être chrétien. Nonne employait les larmes et les prières auprès de Dieu pour obtenir sa conversion. Elle fut à la fin exaucée. Son mari abjura le paganisme, et fut baptisé à Nazianze vers le temps où se tint le premier concile général de Nicée. Autant il avait apporté de dispositions au Baptême, autant il prit de soin pour en conserver la grâce. Son mérite le fit élever peu de temps après sur le siège épiscopal de Nazianze, qu'il gouverna environ quarante-cinq ans. Il mourut à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans¹. On lit dans

¹ Grégoire ayant été baptisé vers l'an 325, et fait évêque quatre ans après, quelques critiques en ont conclu que notre Saint était né sous l'épiscopat de son père. Quand on admettrait cette conséquence, on n'en pourrait rien inférer contre la pratique universelle de l'Eglise touchant le célibat des ministres sacrés. Ce serait une dispense de la loi, fondée sur l'espérance d'un grand bien comme sur la certitude d'avoir de saints pasteurs, qu'il n'eût point été possible de se procurer sans une pareille dispense ; mais il n'est pas nécessaire, dans le cas dont il s'agit, d'avoir recours à un semblable raisonnement. On ne peut douter que saint Grégoire ne soit né longtemps avant l'épiscopat de son père. C'est ce que le P. Stilling a démontré par l'âge du père et de la mère du Saint, ainsi que par plusieurs circonstances tirées de la vie et des ouvrages du dernier. La même chose a été aussi démontrée par Baronius dans ses *Annales* et dans sa *Vie de saint Grégoire de Nazianze*, publiée par Albérici en 1759.

Les vers du Saint sur lesquels l'opinion contraire est appuyée, sont fort obscurs, et ne peuvent par conséquent être cités en preuve. Grégoire le père y parle ainsi à son fils :

« Vous n'avez point encore vécu autant d'années que j'en ai passé dans

les ouvrages de son fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité ¹. Il laissa trois enfants : une fille nommée Gorgonie, et deux garçons qui étaient Grégoire et Césaire.

Grégoire fut regardé comme le fruit des prières de sa mère ; aussi fut-il consacré au Seigneur dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. La connaissance de Dieu était le principal objet de son étude ; et pour croître de plus en plus dans cette connaissance, il se fit une sainte habitude de lire assidûment les livres de piété. Il eut dans sa jeunesse un songe mystérieux, qu'il rapporte de la manière suivante : « Il me sembla voir deux femmes d'une rare beauté, qui représentaient, l'une la chasteté, et l'autre la tempérance ; elles me caressaient comme leur enfant, et m'invitaient à les suivre. Venez avec nous, me disaient-elles, et nous vous élèverons jusqu'à la lumière de la Trinité immortelle. » Dès ce moment, le jeune Grégoire conçut un ardent désir de vivre dans le célibat. On voit par ses écrits qu'il avait une estime singulière pour ce saint état ; il en a représenté fort au long l'excellence et les avantages ². Il est aussi très-énergique, lorsqu'il parle de l'obligation de garder le vœu de chasteté ; il

les sacrifices. » Nos adversaires doivent montrer que le mot *thusión* s'entend du sacrifice des chrétiens, ce qui ne leur sera pas facile. Il est bien plus naturel de l'entendre des sacrifices païens auxquels Grégoire participa si longtemps. Enfin, Baronius cite ces mêmes vers, pour prouver que le Saint était né avant le baptême de son père. Voyez le Père Stilting, *Diss. de ætate S. Greg. Naz. ante*, t. III, septemb. Ce savant jésuite montre que l'on doit placer la naissance du Saint entre les années 312 et 318, et avant la conversion de son père. Il confirme son sentiment par plusieurs preuves, et même par un témoignage formel du saint Docteur, *Or. 19*.

Il y a peu de manuscrits des poèmes et des lettres de notre Saint, encore sont-ils communément remplis de fautes. C'est ce que nous apprenons de D. Prudent Maran, de la Congrégation de Saint-Maur, qui avait préparé une nouvelle édition des œuvres de saint Grégoire de Nazianze.

Observons encore que le Saint loue son père pour avoir toujours suivi rigoureusement les canons de l'Église dans tous les points. D'ailleurs il se déclare lui-même en plusieurs endroits de ses ouvrages, pour le célibat des clercs, et il le regarde comme une loi que l'on ne peut violer sans crime.

¹ *Orat. XIX, carm. 2.* — ² *Carm. VIII, etc.*

donne à la violation d'un pareil vœu, les noms de mort, de sacrilège, de perfidie ¹.

Le Saint, après avoir appris la grammaire dans son pays, fut envoyé à Césarée en Palestine, où était une école célèbre de rhétorique. Il alla ensuite passer quelque temps à Alexandrie, pour y continuer les mêmes études; mais, comme Athènes avait la réputation de posséder les plus habiles maîtres de l'éloquence, il s'embarqua pour cette ville au mois de novembre. Le vaisseau fut battu par une violente tempête durant l'espace de vingt jours, et le danger fut si grand, que les matelots et les passagers n'avaient plus aucune espérance de sauver leur vie. Grégoire, prosterné sur le tillac, n'était occupé que du salut de son âme, qui n'avait point encore été régénérée par le Baptême. Il implorait avec larmes le secours du ciel, et renouvelait continuellement la promesse qu'il avait faite de se consacrer sans réserve au service de Dieu, en cas que la vie lui fût conservée. Sa prière fut exaucée. Le vaisseau aborda heureusement à Rhodes, puis à Egine, il le peu éloignée d'Athènes.

Grégoire avait passé par l'ésarée de Cappadoce, lorsqu'il allait en Palestine; il était resté quelque temps dans cette ville, afin de profiter des leçons des maîtres qui y enseignaient avec le plus de réputation. Pendant le séjour qu'il y fit, il contracta une étroite liaison avec saint Basile. Celui-ci étant venu à Athènes dans le même temps, Grégoire serra de plus en plus les liens qui l'unissaient à son ami. On cite encore aujourd'hui ces deux grands hommes, comme des modèles accomplis d'une amitié tendre et sainte. Ils étaient inséparables l'un de l'autre. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait uni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues, l'une qui conduisait à l'église, et l'autre qui conduisait aux écoles publiques. Leur vie était fort austère; ils ne prenaient sur l'argent que leur envoyaient leurs familles, que ce

¹ *Carm.* III.

qui était nécessaire pour fournir aux plus indispensables besoins de la nature; le reste était distribué aux pauvres. L'envie ne troublait point la tranquillité de leur âme; ce qui arrivait d'heureux à l'un, faisait la joie et le bonheur de l'autre. Ils s'excitaient mutuellement à faire de bonnes œuvres, et, par une sainte émulation, ils s'efforçaient de l'emporter l'un sur l'autre dans la pratique du jeûne, de la prière et des différents exercices de piété.

Saint Basile étant parti d'Athènes, saint Grégoire resta encore quelque temps dans cette ville pour y continuer ses études. La haute réputation qu'il s'acquit, et les ouvrages qu'il a laissés, seront à jamais la preuve des progrès qu'il fit dans l'éloquence, la philosophie et la connaissance de l'Écriture; mais il est encore bien plus estimable pour avoir su se maintenir dans la crainte et l'amour de Dieu, et pour avoir rapporté tous ses travaux à sa sanctification.

Julien, qui fut depuis empereur, vint à Athènes, en 355. Saint Basile et saint Grégoire l'y connurent, parce qu'ils étudièrent quelque temps avec lui l'Écriture et les belles-lettres. Quelque déguisé qu'il fût, les personnes clairvoyantes démêlaient à travers son extérieur le dérèglement de son esprit. Saint Grégoire présagea dès lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein, et ce présage, il le fondait sur je ne sais quoi d'extraordinaire qu'on remarquait en ce prince. En effet, Julien avait la démarche peu assurée; des épaules qui se haussaient et se baissaient tour à tour, la tête toujours en mouvement, des yeux égarés et inquiets. Il parlait et riait avec excès. Sa langue, quoique rapide, ne pouvait pas toujours suivre ses pensées; son discours était quelquefois entrecoupé, et sa voix hésitante; souvent il faisait des questions et des réponses hors de propos, ou qui manquaient de justesse ¹.

L'année suivante, Grégoire quitta Athènes pour se rendre à Nazianze : il prit sa route par Constantinople. Il trouva dans cette ville son frère Césaire arrivé depuis peu d'Alexandrie, où il avait étudié avec le plus grand succès toutes les parties de la

¹ Or. IV, p. 121.

littérature, et surtout la médecine. Césaire, par son mérite, se fit singulièrement estimer de l'empereur Constance, qui lui donna la première place parmi ses médecins. Il exerça sa profession d'une manière très-généreuse, même à l'égard des riches, ne se conduisant jamais par des motifs d'intérêt. Il était le père des pauvres, et, outre le soin qu'il prenait du rétablissement de leur santé, il leur distribuait encore la plus grande partie de ses revenus ¹.

Mais, pour revenir à Grégoire, plusieurs personnes voulurent l'engager à se fixer à Constantinople. Vous pourrez, lui disait-on, suivre le barreau ou enseigner la rhétorique; vous aurez par là occasion de faire briller vos talents, et de vous avancer promptement dans le monde. Ces discours ne furent point capables d'éblouir le Saint; il répondit qu'il portait ses vues plus loin, et que son dessein était de ne vivre que pour Dieu.

La première chose qu'il fit en arrivant à Nazianze, fut de recevoir le Baptême des mains de son père. Il se dévoua pour lors entièrement au service de Dieu. « J'ai donné, dit-il ², tout ce que j'ai à Celui de qui je l'ai reçu, et je l'ai pris seul pour mon partage. Je lui ai consacré mes biens, ma gloire, ma santé, ma langue et mes talents. Tout le fruit que j'ai retiré de ces avantages, a été le bonheur de les mépriser pour l'amour de Jésus-Christ. » Mort au monde et à tous ses charmes, il n'avait plus d'ardeur que pour les choses de Dieu. Du pain, du sel et de l'eau faisaient toute sa nourriture ³. Ses habits étaient grossiers, et la terre nue lui servait de lit. Il s'occupait le jour à des travaux pénibles, et passait une grande partie de la nuit à prier, ou à contempler les perfections divines ⁴. L'éloquence profane qu'il avait étudiée si longtemps lui parut, ainsi que les richesses, un objet digne de mépris. Il n'eut plus de commerce avec ses livres classiques, ni avec ceux qui traitaient de l'art oratoire; il les abandonna, comme il le dit lui-même ⁵, aux vers et aux teignes. Les honneurs n'étaient à ses yeux que de vains songes dont l'illusion séduit les hommes; il craignait les précipices que l'ambi-

¹ Voyez la vie de saint Césaire, le 25 février.

² Or. I, p. 32. — ³ Carm. II, p. 34. — ⁴ Carm. I.V. — ⁵ Carm. I.

tion creuse sous les pieds de ses esclaves. On ne voyait rien en lui qui annonçât de l'attachement à la terre ; il était, pour ainsi dire, hors du monde, et il n'avait de conversation qu'avec le ciel ¹. Cela ne l'empêcha cependant pas de se charger pour quelque temps du gouvernement de la maison de son père, et de l'administration de ses affaires.

Sa patience fut souvent éprouvée par de cruelles maladies. Le dérangement de sa santé venait de ses austérités, et des larmes qu'il versait avec tant d'abondance et de continuité, qu'elles l'empêchaient quelquefois de dormir ². Il se réjouissait dans ses infirmités, qui lui fournissaient l'occasion de pratiquer la mortification et le renoncement à lui-même ³. Il déplorait avec amertume les ris immodérés de sa jeunesse, qui avaient eu leur principe dans un caractère extrêmement gai. A force de combats, il vint à bout de réprimer jusqu'aux mouvements indélébiles de la colère, et de se rendre tellement maître de lui-même, qu'il n'avait plus que de l'indifférence pour toutes les choses qui lui étaient auparavant les plus chères. Ses aumônes le rendaient toujours le plus indigent des hommes ; ses biens étaient à tous ceux qui se trouvaient dans le besoin, comme un port est à tous ceux qui sont sur la mer ⁴. Personne n'aima jamais plus que lui la retraite et le silence. Il gémissait sur les dérèglements qu'entraîne la démangeaison de parler, et sur cette manie pitoyable qu'ont certaines gens de vouloir s'ériger en maîtres du genre humain ⁵.

Depuis longtemps, Grégoire désirait rompre tout commerce avec les hommes, afin de vaquer plus librement au service de Dieu. Ce fut pour satisfaire ce désir, qu'en 358 il alla joindre saint Basile, qui vivait dans la solitude ⁶. Les veilles, les jeûnes et la prière faisaient les délices de ces deux grands hommes ; ils y joignaient le travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Écriture sainte. Ils suivaient dans l'explication des divins oracles, non leurs propres lumières, ni leur esprit particulier,

¹ Or. XXIX. — ² *Carm.* LV. — ³ *Ep.* LXIX. — ⁴ *Carm.* XLIX. — ⁵ Or. IX, 2. —

⁶ Près de la rivière d'Iris, dans le Pont.

mais la doctrine des anciens Pères et des docteurs de l'Eglise¹.

Grégoire ne resta dans la solitude qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour connaître les douceurs que l'on y goûte. Son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, le rappela, afin qu'il l'assistât dans le gouvernement de son diocèse. Pour en tirer plus de secours, il l'ordonna prêtre, de force, et dans le temps qu'il s'y attendait le moins. Il en usa de la sorte, parce qu'il connaissait les sentiments de son fils à l'égard du sacerdoce, et la difficulté qu'il aurait à le faire-consentir à recevoir l'imposition des mains. On met communément cette ordination au jour de Noël de l'année 361.

Le Saint se plaignit hautement de la violence qu'on lui avait faite. Il était inconsolable de son ordination ; il prit la fuite, et alla trouver son ami Basile, pour déposer dans son sein la douleur dont il était accablé. Plusieurs personnes improuvèrent sa manière d'agir. On disait que sa fuite venait d'orgueil, d'opiniâtreté, ou de quelque autre motif semblable. Bientôt Grégoire se condamna lui-même. Le châtiment de Jonas, puni pour avoir désobéi aux ordres de Dieu, lui inspira d'autres sentiments. Il revint à Nazianze, d'où il était absent depuis dix semaines, et y prêcha son premier sermon le jour de Pâques.

Ce discours fut bientôt suivi d'un second qui porte le titre d'*Apologie*, parce que le Saint y justifie sa fuite. La matière qui en fait le sujet est très-importante. Grégoire y traite de la dignité et des dangers du sacerdoce ; des devoirs des prêtres ; de la sainteté requise pour approcher de l'autel et pour paraître devant un Dieu qui est la pureté même ; de la difficulté de gouverner les consciences, et d'appliquer les remèdes convenables aux différentes maladies des âmes ; de la science nécessaire aux ministres sacrés, afin qu'ils puissent éclaircir les doutes des fidèles, et réfuter les erreurs. De tout ce détail, il conclut qu'il a eu raison de trembler à la vue du fardeau dont on voulait le charger, et qu'il a dû au moins se préparer quelque temps au sacerdoce par la prière, la pénitence et la méditation. Il est vrai, ajoute-t-il, que

¹ Rufin, *Hist.*, l. II, c. IX, p. 254.

la crainte du compte terrible que Dieu demandera de la conduite des âmes, m'a fait quelque temps refuser le travail ; mais, comme un autre Jonas, je suis revenu pour accomplir les devoirs de l'état auquel j'ai été appelé. J'espère que l'obéissance me soutiendra au milieu des dangers, et qu'elle m'obtiendra de Dieu les grâces dont j'ai besoin.

Dans le discours dont nous venons de parler, saint Grégoire loue l'Église de Nazianze pour l'union de ses membres dans l'attachement à la vraie foi. Malheureusement cette unanimité fut troublée sur la fin du règne de Julien ¹. L'évêque de Nazianze signa un écrit dressé par les partisans secrets de l'arianisme, et conçu en termes équivoques et captieux. Il s'y était prêté par complaisance pour quelques personnes qu'il espérait faire rentrer dans le sein de l'Église ; mais cette démarche imprudente scandalisa ses diocésains ; les plus zélés, et surtout les moines, refusèrent de communiquer avec lui. Son fils, prévoyant les suites funestes de cette division, mit tout en œuvre pour l'étouffer dans sa naissance, et il sut si bien manier les esprits, qu'il réconcilia parfaitement le troupeau avec le pasteur. Dans cet accommodement, il joignit la fermeté à la douceur, en sorte qu'il n'accorda rien à l'erreur de ceux qui avaient séduit son père, et qui, en lui arrachant une souscription, avaient fait douter de la pureté de sa foi. Il prononça un beau discours à l'occasion du rétablissement de la paix dans l'Église de Nazianze ².

Quelque temps après la mort de Julien, il composa ses deux discours contre ce prince apostat. Il y parle avec cette force qu'employaient les Prophètes, lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois impies. Son unique but était de défendre l'Église contre les païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

Saint Grégoire eut enfin la consolation de voir son frère Césaire renoncer au monde, afin de ne vivre plus que pour Dieu ; mais la mort le lui enleva au commencement de l'année 568. Césaire fut enterré à Nazianze, et l'Église l'honore d'un culte

¹ Or. III, p. 53. — ² Or. XII.

public. Saint Grégoire prononça son oraison funèbre. Dans le détail qu'il donne de ses vertus, il remarque qu'au milieu des honneurs, il regarda toujours l'avantage d'être chrétien comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres. Il prononça aussi l'oraison funèbre de sainte Gorgonie, sa sœur, qui mourut peu de temps après. Il y relève sa ferveur dans la prière, son humilité, sa résignation, son respect pour les ministres sacrés et les choses saintes, sa libéralité envers les pauvres, ses mortifications, son zèle pour l'éducation de ses enfants, etc. Il regarde comme miraculeuse la guérison d'une paralysie, qu'elle obtint en priant devant l'autel, ainsi que la conservation de sa vie, après les meurtrissures dangereuses qu'elle s'était faites en tombant de son char.

En 372, la Cappadoce fut divisée, par l'ordre de l'empereur, en deux provinces. Celle qu'on appelait la seconde eut la ville de Thyane pour capitale. Cette division causa du trouble dans l'Eglise. Anthimo, évêque de Thyane, prétendait avoir une juridiction archiépiscopale sur la seconde Cappadoce. Saint Basile s'opposa à cette prétention, et réclama son droit comme archevêque de Césarée, et soutint qu'une division purement civile ne lui ôtait point la qualité de métropolitain de la Cappadoce. L'amour de la paix lui fit cependant relâcher quelque chose dans la suite : il consentit que le siège de Thyane fût regardé comme la métropole de la seconde Cappadoce.

Durant la contestation, saint Basile élut Grégoire son ami, évêque de la ville de Sasimes, qui était de la petite division qu'on lui disputait. Grégoire s'opposa à son élection. Il se soumit pourtant à la fin par un effet de l'autorité réunie de son père et de son ami. Il fut sacré par saint Basile à Césarée vers le milieu de l'année 372. Après la cérémonie, il revint à Nazianze, en attendant, pour prendre possession de son église, une occasion favorable qui ne se présenta jamais. En effet Anthime, qui avait mis le nouveau gouverneur dans ses intérêts, et qui était maître de tous les chemins, l'empêcha de pénétrer jusqu'à Sasimes. Saint Basile ayant accusé Grégoire de manquer de courage, celui-ci lui répondit qu'il n'était point disposé à combattre pour une

église¹. Il gouverna cependant celle de Nazianze sous son père, qui était fort âgé, et qui mourut l'année suivante. Il se chargea lui-même de l'oraison funèbre de ce vénérable vieillard, et il la prononça en présence de saint Basile, et de sainte Nonne sa mère, qui ne survécut pas de beaucoup à son mari.

Son dessein, après la mort de son père, était de vivre dans la solitude, qui avait toujours été l'objet de ses plus ardents desirs ; mais on le pressa si vivement de ne point abandonner l'Église de Nazianze, qu'il consentit à en prendre soin jusqu'à ce que les évêques de la province lui eussent donné un pasteur.

Comme cette affaire traînait en longueur, et que d'ailleurs sa santé était considérablement dérangée, il se retira, en 375, à Séleucie, métropole de l'Isaurie. Il passa cinq ans dans cette ville. La mort de saint Basile, arrivée en 378, fut pour lui un coup très-sensible. Il composa en l'honneur de son ami douze épi-grammes ou épitaphes. Il prononça son panégyrique à Césarée quelques années après, c'est-à-dire en 381 ou 382.

La persécution ayant cessé par la mort de l'empereur Valens, qui périt misérablement en 378, la paix fut enfin rendue à l'Église. Les évêques catholiques cherchèrent les moyens de réparer les ravages que l'hérésie avait faits ; ils tinrent pour cet effet plusieurs assemblées, et résolurent d'envoyer des hommes aussi savants que zélés dans les provinces où la saine doctrine avait le plus souffert. De toutes les Églises, il n'y en avait point qui fût dans un état aussi déplorable que celle de Constantinople. Elle gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des ariens. Le peu de catholiques qui y restaient avaient été longtemps sans pasteur, et même sans église. Ils s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Ils engagèrent plusieurs évêques à se joindre à eux, afin d'obtenir plus sûrement l'effet de leurs prières. Tant de sollicitations réunies furent quelque temps inutiles, rien ne pouvant tirer Grégoire de sa retraite de Séleucie, où il vivait dans un parfait détachement du monde. A la fin cependant il fut forcé de se rendre.

¹ Ep. xxxii.

On le reçut d'abord assez mal à Constantinople. Les habitants de cette ville, amateurs du faste, méprisèrent un homme déjà cassé par l'âge, ayant la tête chauve, le visage exténué de larmes et d'austérités, revêtu d'habits grossiers, et montrant en tout les marques d'une extrême pauvreté. Les ariens en firent le sujet de leurs railleries ; ils l'accablèrent d'injures, et noircirent même sa réputation par leurs calomnies. La persécution devint générale : les grands, comme le peuple, traitaient l'homme de Dieu de la manière la plus indigne ; mais ils ne faisaient que lui procurer par là l'occasion d'acquérir le glorieux titre de Confesseur.

Grégoire logea chez des parents qu'il avait à Constantinople, et c'était dans leur maison que les orthodoxes s'assemblaient pour l'entendre. Quelque temps après, il changea cette maison en une église, à laquelle il donna le nom d'*Anastasie*, ou de Résurrection, parce que ce fut là où ressuscita, pour ainsi dire, la foi catholique, qui jusqu'alors avait été si fortement opprimée dans cette ville. On lit dans Sozomène ¹, que le nom d'*Anastasie* fut confirmé à cette église par un miracle. Une femme enceinte, dit cet auteur, s'y étant tuée en tombant du haut d'une galerie, elle recouvra la vie par les prières des fidèles assemblés. On y déposa depuis le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre, qui fut apporté de Sirmick à Constantinople vers l'an 460 ². Il ne faut pas confondre cette église avec une autre église du même nom, qui était entre les mains des novatiens sous les règnes de Constance et de Julien l'Apostat ³.

Le Saint faisait assidûment des instructions dans sa petite église, et il voyait avec joie que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Les ariens et les apollinaristes, réunis avec divers autres hérétiques, tâchaient d'empêcher l'effet de ses discours en le diffamant par des calomnies atroces ; ils avaient même recours à la violence. Ils le poursuivaient à coups de pierres dans les rues ; ils le traînaient devant le magistrat comme un brouillon qui ameutait le peuple. Le Saint souffrait avec patience tous ces mauvais traitements. « Il est vrai, se disait-il a

¹ L. VII, c. v. — ² Théod. Lect., l. II, p. 191. — ³ Socrate, l. II, c. XXXVIII.

lui-même, que le parti des hérétiques est le plus fort ; mais je combats pour la bonne cause. S'ils possèdent les églises, j'ai Dieu dans mes intérêts. Qu'ils ne se glorifient pas d'avoir le peuple de leur côté ; j'ai avec moi les Anges qui me protègent et me défendent. »

Le saint Pasteur menait une vie fort retirée ; jamais il ne faisait de visites, à moins que la nécessité ne l'y obligeât. Le temps qu'il n'employait point aux fonctions du ministère, était consacré à la prière et à la méditation. Il ne se nourrissait que de pain, et d'herbes assaisonnées d'un peu de sel. On voyait sur ses joues les traces des larmes qu'il versait presque continuellement. Nuit et jour il implorait la miséricorde divine sur son troupeau. Tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer son profond savoir, ainsi que le rare talent qu'il avait de rendre sensibles les vérités les plus abstraites, et de s'exprimer avec autant de clarté que d'élégance. Les hérétiques et les païens s'étant humanisés peu à peu, eurent la curiosité d'aller l'entendre, et malgré leurs préventions, ils furent forcés de reconnaître la supériorité de son mérite. Chaque jour le fruit de ses discours devenait plus sensible. Le nombre des catholiques s'augmentait de plus en plus. Les partisans de l'erreur ouvraient les yeux et s'empressaient de rentrer dans le sein de l'Église. Il n'y avait qu'une chose qui affligeait le Saint : c'étaient les applaudissements avec lesquels on écoutait ses sermons ; il craignait que son cœur ne fût infecté par le poison de la vaine gloire, et cette crainte faisait qu'il ne parlait en public qu'avec une sorte de timidité et d'embarras. On ne lui reprocha jamais de flatter les grands. L'unique but de ses discours était d'expliquer et d'affermir la foi catholique, et de réformer le désordre des mœurs. Il s'élevait fortement contre la manie de disputer sur les matières de religion, abus qui était alors fort commun à Constantinople. La voie du salut est fermée, selon lui, à tous ceux que possède l'esprit de dispute. On ne peut aller au Ciel que par l'observation des commandements du Seigneur ¹. Il faut donc avoir soin de faire l'au-

¹ *Carm.* I.

mône, d'exercer l'hospitalité, de visiter et de servir les malades, de prier, de gémir sur ses péchés, de mortifier ses sens, de réprimer les saillies de la colère, de veiller sur sa langue, d'assujettir la concupiscence.

Les vertus et les talents de Grégoire attiraient auprès de lui un grand nombre de personnes. Saint Jérôme quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples du Saint ; il étudia sous lui l'Écriture, et il se glorifia toujours d'avoir eu un tel maître, comme nous le voyons par ses écrits.

Le merveilleux succès des travaux de saint Grégoire excita l'envie du démon et de ses ministres. Du nombre de ces derniers, fut un faux chrétien, qui faisait profession de la philosophie cynique : c'était le fameux Maxime, né dans la ville d'Alexandrie. Ce fourbe, tout rempli de l'impudence et de l'orgueil de sa secte, se rendit à Constantinople, où il sut déguiser, sous un extérieur hypocrite, l'ambition qui le dévorait, ainsi que ses autres vices. Il en imposa d'abord à plusieurs personnes. Saint Grégoire tomba lui-même dans le piège et prononça, en 379, l'éloge de Maxime ¹.

Ce loup, caché sous la forme d'une brebis, gagna quelques laïques et un mauvais prêtre, après quoi il se fit ordonner clandestinement évêque de Constantinople. Il reçut l'imposition des mains de quelques évêques d'Égypte qui étaient arrivés depuis peu pour cet effet. Une ordination aussi irrégulière souleva tout le monde. Le Pape Damase écrivit une lettre où il témoigna la douleur que lui causait un tel crime, et où il déclarait que l'élection de Maxime devait être regardée comme nulle. L'empereur Théodose le Grand, qui était pour lors à Thessalonique, montra aussi beaucoup d'indignation contre l'intrus.

Lorsque ce prince fut arrivé à Constantinople, il proposa à Démophile, évêque arien, ou de recevoir la doctrine du concile de Nicée, ou de sortir de la ville. Celui-ci se décida pour le dernier parti. Théodose ayant vu Grégoire, lui donna de grandes marques

¹ Nous l'avons encore sous le titre d'*Éloge du philosophe Hérôn*. Saint Jérôme pense qu'il faut substituer le nom de *Maxime* à celui de *Hérôn*.

de son estime et de son affection. Les catholiques, lui dit-il en l'embrassant, vous demandent pour évêque, et je vous assure que leur choix est très-conforme à mes désirs. Quelques jours après son arrivée, il ôta les églises aux ariens, et mit Grégoire en possession de celle de Sainte-Sophie dont toutes les autres dépendaient.

Durant la cérémonie, le peuple demanda tout d'une voix que Grégoire fût évêque de Constantinople. Les cris que l'on entendait de toutes parts causèrent une espèce de confusion. Le Saint cependant la fit cesser, en disant que pour le moment on ne devait penser à autre chose qu'à remercier le Seigneur d'avoir rétabli la vraie foi. La modestie qu'il montra en cette occasion reçut de grands éloges de la part de l'empereur.

Il y avait de la difficulté par rapport au siège de Constantinople. On ne pouvait le remplir qu'après qu'un concile l'aurait déclaré vacant, et qu'il aurait annulé l'ordination de Démophile, ainsi que celle de Maxime le Cynique. Heureusement les évêques de tout l'Orient étaient alors assemblés à Constantinople. C'était saint Méléce, patriarche d'Antioche, qui présidait au concile. Les Pères, à sa sollicitation, prirent le parti de Grégoire de Nazianze, et l'établirent canoniquement évêque de Constantinople, sans avoir égard aux larmes que son humilité lui faisait verser.

Saint Méléce étant mort durant la tenue du concile, Grégoire y présida dans les dernières sessions. Il mit tout en œuvre pour rétablir la paix dans l'Église d'Antioche troublée par le schisme, en pressant l'exécution de l'accord par lequel on était convenu que celui qui de Méléce ou de Paulin survivrait à l'autre, serait regardé comme pasteur légitime ; mais il ne lui fut pas possible de réussir. Les Orientaux ne voulurent jamais reconnaître pour patriarche Paulin, à l'ordination duquel ils s'étaient opposés ; ils s'offensèrent même de ce que le Saint avait dit, et se liguèrent contre lui avec ses ennemis. Grégoire, qui n'avait consenti qu'avec peine à son élection, fut prêt à quitter sa nouvelle dignité. C'était ce que désiraient ses ennemis, qui pensaient à lui ôter la vie. Une fois entre autres, ils chargèrent un assassin de les

défaire d'un homme qui leur était si odieux. Le Ciel permit que leur fureur ne fût pas servie comme ils le désiraient. L'assassin, touché de remords, s'approche du Saint, les yeux baignés de larmes, frappant sa poitrine et avouant son crime. Grégoire lui répondit : « Que Dieu vous le pardonne ; sa bonté, qui m'a conservé, demande que je vous accorde votre grâce. Vous êtes présentement à moi par votre crime ; mais je ne vous demande qu'une chose, c'est de renoncer à l'hérésie, et de vous donner sincèrement à Dieu. » Cette douceur fit beaucoup de partisans au saint Evêque, même parmi les ariens. La bonté avec laquelle il traita ses plus ardents persécuteurs ne fut désapprouvée que de certains catholiques qui se laissaient conduire par les saillies d'un zèle indiscret.

Sur ces entrefaites, les évêques d'Égypte et de Macédoine arrivèrent au concile. Quoiqu'ils fussent pour Paulin d'Antioche, dont Grégoire avait pris si hautement le parti, ils ne laissèrent pas de s'opposer à l'élection du dernier, alléguant qu'elle était contraire aux canons, qui défendaient de transférer un évêque d'un siège à un autre. Le Saint répondit avec tranquillité que les canons allégués avaient perdu leur force en Orient par le non-usage, ce qui était de la plus grande notoriété ; il ajouta que d'ailleurs ils ne pouvaient le regarder, puisqu'il n'avait point pris possession du siège de Sasimes, et qu'il n'avait jamais gouverné le diocèse de Nazianze en qualité d'évêque titulaire. Voyant que ses raisons ne produisaient aucun effet, et qu'il y avait beaucoup de fermentation dans les esprits, il s'écria au milieu de l'assemblée : « Si mon élection cause tant de troubles, je consens à subir le sort de Jonas ; qu'on me jette dans la mer pour apaiser la tempête, quoique je ne l'aie point excitée. Si tous veulent suivre mon exemple, l'Eglise jouira bientôt d'une paix profonde. Je n'ai jamais désiré d'être évêque, et si je le suis, c'est contre ma volonté. S'il vous paraît expédient que je me retire, je suis prêt à retourner dans ma solitude, afin que l'Eglise de Dieu puisse enfin devenir tranquille. Je vous prie seulement de réunir vos efforts pour que le siège de Constantinople soit rempli par une personne de vertu, et qui ait du zèle pour la défense de la

foi¹. » Après avoir ainsi parlé, il sortit de l'assemblée fort content d'être déchargé d'un fardeau si pesant. Les évêques furent extrêmement surpris de sa démarche ; mais ils eurent la faiblesse d'accepter sur-le-champ sa démission.

Au sortir du concile, Grégoire se rendit au palais. S'étant prosterné aux pieds de l'empereur, et lui ayant baisé la main, il lui dit : « Je viens, seigneur, non dans le dessein de demander des richesses et des honneurs pour moi ou pour mes amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les Églises, je viens demander la permission de me retirer. Votre Majesté sait que j'ai été placé malgré moi sur le siège de cette ville. Je suis devenu odieux, même à mes amis, parce que j'envisage uniquement les intérêts du Ciel. Je vous conjure de faire agréer ma démission. Ajoutez à la gloire de vos triomphes, celle de rétablir dans l'Église l'unité et la concorde. » L'empereur fut singulièrement frappé d'une telle grandeur d'âme, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il accorda au saint Évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur.

Grégoire fit son adieu par un beau discours qu'il prononça dans la grande église, en présence des Pères du concile et d'une multitude innombrable de peuple². Il y compare l'état où il avait trouvé l'Église de Constantinople à son arrivée, avec l'état où il la laisse en se retirant. Il y rend grâces à Dieu du rétablissement de la foi catholique ; il y proteste qu'il s'est conduit avec le plus parfait désintéressement depuis son élection, et qu'il ne s'est rien approprié des revenus du siège épiscopal ; il y reproche à la ville son amour pour les spectacles, le luxe et la magnificence ; et comme on l'accusait de porter trop loin la simplicité dans son extérieur, et de ne pas soutenir l'éclat de sa dignité, il fait ainsi son apologie : « Je ne savais pas qu'il fût de mon devoir de le disputer en faste aux consuls, aux gouverneurs, aux généraux d'armées, qui ne savent employer leurs richesses qu'à une pompe mondaine. J'ignorais qu'on pût se servir du bien des pauvres pour se nourrir délicatement, pour monter un beau cheval, pour

¹ *Carm.* I. — ² *Or.* XXXII.

se faire traîner dans un char pompeux, pour entretenir une foule de domestiques. Si, en agissant d'une autre manière, je vous ai offensés, la faute est faite, et j'espère que vous me la pardonnerez. » Il finit son discours par prendre congé de sa chère *Anastase*, qu'il appelle sa *gloire* et sa *couronne*, des autres églises de la ville, des saints Apôtres qui y étaient honorés, de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu, de l'empereur et de toute la cour, de l'Orient et de l'Occident, des Anges tutélaires de son Église, et de la sainte Trinité qu'on y honorait. « Mes chers enfants, ajouta-t-il, gardez le dépôt de la foi, et souvenez-vous des pierres que l'on m'a jetées, parce que je travaillais à mettre la vraie doctrine dans vos cœurs. »

Cependant les fidèles, ceux surtout qu'il avait d'abord gagnés à Jésus-Christ, étaient inconsolables. Ils lui avaient déjà donné des preuves de l'attachement le plus tendre, en souffrant diverses persécutions pour l'amour de lui. Ils le suivirent en pleurant, et en le conjurant de rester avec eux. Grégoire fut attendri par leurs larmes ; mais des motifs supérieurs l'obligèrent à exécuter son dessein. Rendu à lui-même, il en ressentit une grande joie, comme il le manda depuis à un de ses amis. « Je ne puis assez estimer, disait-il, les avantages que mes ennemis m'ont procurés par leur jalousie ; ils m'ont délivré du feu de Sodome, en me délivrant des dangers de l'épiscopat ¹. »

Avant de donner sa démission, il avait fait son testament que nous avons encore. Il est signé par six évêques et par un prêtre, et les formalités prescrites par le droit romain y sont observées. Le Saint y confirme la donation de tous ses biens réels et personnels à l'Église et aux pauvres de Nazianze. Le peu qu'il se réservait pour vivre, il le légua à quelques-uns de ses amis et de ses domestiques qui étaient dans le besoin.

On est étonné de la conduite que l'on tint à l'égard de saint Grégoire, quand on se rappelle tout ce qu'il fit à Constantinople. Par son zèle, il avait retiré de l'arianisme la plus grande partie

¹ Ep. LXXV.

des habitants de cette ville. Sa douceur et sa patience avaient triomphé de l'opiniâtreté des hérétiques. Jamais il ne voulut user du pouvoir qu'il avait de les faire punir de toutes les persécutions qu'ils lui suscitèrent ¹ ; il engagea les catholiques à les traiter avec la même modération. La vengeance, leur disait-il, est défendue aux disciples de Jésus-Christ. Ils doivent souffrir patiemment et rendre toujours le bien pour le mal ². Le rétablissement de la foi devait être suivi de la réformation des mœurs. Déjà le Saint avait travaillé efficacement à ce dernier article ; mais on ne lui donna pas le temps d'achever ce qu'il avait commencé. Les vrais fidèles se seraient au moins consolés, si on ne lui eût pas donné Nectaire pour successeur.

Nectaire était sénateur romain, et en même temps préteur ou gouverneur de Constantinople. Non-seulement il était laïque, mais il n'était pas même baptisé lorsqu'on procéda à son élection ; il avait vécu dans l'incontinence, et montré peu de sagesse dans plusieurs occasions. Toutes ces circonstances doivent faire rabattre beaucoup des louanges que lui a données l'historien Soerate. Il paraît aussi qu'il ne possédait point le talent de la parole ³.

Saint Grégoire était parti de Constantinople avant l'élection de Nectaire. Nazianze fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Il y composa le *Poème sur sa vie*, où il insistait particulièrement sur la conduite qu'il avait tenue à Constantinople. Son but en cela était de détruire diverses calomnies que l'on publiait contre lui. Il travailla de toutes ses forces à faire donner un évêque à la ville de Nazianze ; mais il n'y put réussir, à cause des oppositions d'une partie du clergé.

Le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de se retirer à Arianze. On croit que ce fut avant la fin de l'année 381. Il ne regretta dans la solitude que l'absence de ses amis ⁴. Quoiqu'il

¹ Or. XXXII. — ² Or. XXIV.

³ Cette observation est de Tillemont. Pallade en fait une toute semblable sur Arsace, frère de Nectaire, que l'on mit sur le siège archiépiscopal de Constantinople au préjudice de saint Chrysostome.

⁴ Ep. LXXV.

eût toujours été fort circonspect dans ses discours, il ne laissait pas de s'accuser d'avoir trop peu veillé sur sa langue. Pour se punir de toutes les paroles inutiles qu'il avait proférées, il garda un silence absolu pendant les quarante jours du carême de l'année 382. Malgré sa vie retirée, il ne refusait point de se communiquer aux personnes qui avaient besoin de ses lumières : il donnait d'excellents avis à tous ceux qui le consultaient. Rien n'est plus sage que les règles de conduite qu'il trace pour les femmes mariées, dans son *Poème parénétiq*ue à sainte Olympiade. Entre autres choses, il lui dit : « Premièrement, honorez Dieu ; respectez ensuite votre mari comme l'œil de votre vie : car il doit diriger vos actions et toute votre conduite. N'aimez que lui ; qu'il soit votre joie et votre consolation. Ne lui donnez jamais l'occasion de se fâcher contre vous. Cédez-lui lorsqu'il est en colère ; assistez-le, consolez-le dans ses peines et ses afflictions. Parlez-lui avec beaucoup de douceur et avec tendresse ; soyez modeste dans les remontrances que vous lui ferez, et prenez pour cela un moment favorable. Imitiez ceux qui veulent apprivoiser les lions ; au lieu d'user de violence à leur égard, ils les flattent et les caressent. Compatissez aux faiblesses de votre mari, et ne les lui reprochez jamais avec amertume. Il ne vous est pas permis d'en agir de la sorte envers celui que vous devez préférer à tout ce qu'il y a dans le monde. » Le Saint fait des vœux pour qu'Olympiade devienne mère de plusieurs enfants, et cela afin qu'il y ait plus d'âmes qui chantent les louanges de Jésus-Christ ¹. Une des maximes qu'il inculquait fortement, était qu'il faut commencer et finir chaque action en offrant à Dieu, par une courte prière, son cœur et tout ce que l'on fait ². Nous devons à Dieu tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il accepte et récompense nos plus petites actions, lorsqu'il en est le principe ; il a égard pour lors, non au peu que nous faisons, mais aux sentiments dont nous sommes animés. Il ne rejette point un cœur qui, dans la pauvreté, donne ce qu'il a et ce qu'il est capable de don-

¹ *Quo plures celebrent magni præconia Regis*, t. II, p. 144. — ² *Or.* I, p. 1 : *Or.* IX, p. 152-154, etc.

ner, pour reconnaître, autant qu'il est en lui, les bienfaits et le souverain domaine de son Seigneur.

Cependant, le siège de Nazianze était toujours vacant. Saint Grégoire, comme nous l'avons dit, avait été obligé d'en prendre le gouvernement après la mort de son père, et il l'avait confié à Clédonius durant son absence. Il voyait avec douleur différents abus auxquels un évêque seul pouvait remédier. Il s'était déjà donné des mouvements pour en faire élire un ; mais ils ne lui avaient pas réussi. Il redoubla ses efforts en 382, et l'église de Nazianze eut enfin un pasteur. Le choix tomba sur un vertueux prêtre nommé Eulalius.

Le Saint résolut de passer le reste de ses jours dans la retraite auprès d'Arianze. Il était alors fort âgé et très-infirmes ; mais cela ne l'empêchait pas de rendre encore service à l'Église, et surtout à celle de Nazianze. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois, qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne, les seuls qu'il se permit. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles ; il jeûnait et veillait souvent ; il priait beaucoup à genoux. Écoutons-le lui-même. « Je vis au milieu des rochers et des bêtes sauvages. Je ne vois jamais de feu, et je ne me sers point de chaussure. Une simple tunique fait tout mon vêtement ¹. Je couche sur la paille, et je n'ai qu'un sac pour couverture. Mon plancher est toujours arrosé des larmes que je répands ². »

Sur la fin de sa vie, il se mit à composer des poèmes sur des sujets de piété, afin de contribuer à l'édification de ceux des fidèles qui aimaient la musique et la poésie. D'ailleurs les apollinaristes avaient fait des poèmes pour répandre leurs erreurs, et le plus sûr moyen de les décréditer était de leur en opposer d'autres qui fussent orthodoxes, et dont la lecture pût instruire et édifier, en même temps qu'elle amuserait l'esprit.

Dans ses poèmes, saint Grégoire raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances ; il y publie ses tentations, ses faiblesses, ses fautes, et entre à cet égard dans un bien plus grand détail que

¹ *Carm.* v et LX. — ² *Carm.* CXLVII.

lorsqu'il est question des choses qui pourraient lui faire honneur. Il s'y plaint, malgré sa vieillesse et ses austérités, d'éprouver toujours les révoltes d'une chair corrompue ; mais il reconnaît en même temps que la grâce a conservé en lui le trésor précieux de la virginité. Ces tentations lui arrivaient par un effet de la miséricorde divine ; elles le prémunissaient contre les pièges de l'orgueil, et l'entretenaient dans la vigilance, en l'avertissant sans cesse de la nécessité de combattre. Ses poésies sont encore remplies d'aspirations enflammées, par lesquelles il sollicite le secours de Jésus-Christ. Il y déclare que nous sommes dans une dépendance absolue du Sauveur. Sans sa grâce, dit-il, nous ne sommes que des cadavres qui exhalent une odeur de péché ; il nous est aussi impossible d'opérer le bien, qu'il l'est à un oiseau de voler sans air, et à un poisson de nager sans eau. C'est lui qui nous fait voir, agir et courir ¹. Le Saint, non content de veiller et de prier, s'éloignait de tout ce qui pouvait avoir quelque rapport au péché, s'efforçant de réduire son corps en servitude par des mortifications continuelles ².

Dans ses lettres, il donnait d'excellents avis, et ne prescrivait rien qu'il ne pratiquât lui-même. Nous en citerons un exemple. Un saint prêtre étant injustement persécuté en conséquence d'une calomnie, il lui écrivit trois lettres pour le consoler. Il lui parlait ainsi dans la troisième : « Que peut-il, après tout, nous arriver de mal ? Nous n'avons qu'une chose à craindre, c'est de nous mettre, par notre faute, dans le cas de perdre Dieu et la vertu. Laissons aller les autres choses comme il plaira au Seigneur : il est le Maître de notre vie, et il sait la raison de tout ce qui nous arrive ; craignons seulement d'agir d'une manière indigne de notre piété. Nous avons nourri les pauvres, nous avons servi nos frères, nous avons chanté des psaumes à la louange de Dieu ; s'il ne nous est pas permis de continuer les mêmes exercices, employons-nous à quelque autre chose. La grâce n'est pas stérile ; elle ouvre différentes voies, qui toutes conduisent au Ciel. Vivons dans la retraite, vaquons à la contemplation, purifions nos âmes

¹ *Carm.* LIX. — ² *Ep.* CXCVI, p. 393.

par la lumière de Dieu : cela n'est peut-être pas moins relevé que tout ce que nous pourrions faire ¹.

Telles furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 389, ou, selon d'autres, en 391. Tillemont ne lui donne que soixante ou soixante-un ans ; mais il est certain qu'il était beaucoup plus

¹ Voici la liste des ouvrages de saint Grégoire de Nazianze : 1° Des *discours*, au nombre de cinquante. Les quatre derniers paraissent n'être point de ce Père. Les deux qui sont adressés à Clédonius, et dans lesquels les erreurs des apollinaristes sont réfutées, étaient originairement des lettres. Quelques-uns de ces discours traitent des mystères de la foi, et de divers points de la morale chrétienne ; d'autres ont pour objet de défendre la doctrine de l'Eglise contre les attaques des hérétiques ; d'autres sont des panégyriques qu'il prononça en l'honneur de plusieurs martyrs le jour de leur fête.

2° Deux cent trente-sept *lettres*, dont la plupart sont très-intéressantes.

3° Des *poèmes*, qui sont au nombre de cent cinquante-huit dans l'édition de l'abbé de Billy. Jacques Tollius en a donné vingt autres intitulés : *Carmina Cycneæ*, soit à cause de la douceur de leur style, soit parce que le Saint les composa dans sa vieillesse. Ce savant les fit imprimer à Utrecht en 1696, dans ses *Insomnia itinerarii italici*, in-4°. L'infatigable Muralori, bibliothécaire du duc de Modène, publia à Padoue, en 1709, in-8°, deux cent vingt-sept épigrammes de saint Grégoire que l'abbé de Billy n'avait pas connues.

Dans les cent vingt unième et cent vingt-deuxième des ces épigrammes, le saint Docteur reconnaît qu'il fut redevable de sa naissance aux prières de sa mère, et qu'étant tombé dangereusement malade, il recouvra la santé *par la sainte Table*, c'est-à-dire par le sacrifice de l'autel.

Il enseigne et pratique en plusieurs endroits de ses ouvrages l'invocation des Saints. Il rapporte, *or.* XVIII, p. 229-238, que sainte Justine demanda, par l'intercession de la Mère de Dieu, d'être délivrée du danger auquel sa pureté était exposée. Selon lui, les âmes des Saints connaissent dans le sein de la gloire, ce qui nous concerne, *epist.* CCI, p. 898. Il dit, en parlant de saint Athanase, *or.* XIV, p. 435, « qu'il voit nos besoins du haut du Ciel, qu'il tend les bras à ceux qui combattent encore pour la vertu, et qu'il s'intéresse d'autant plus en leur faveur, qu'il est affranchi des liens du corps. » Il conjure saint Basile, *or.* IX, p. 372, 373, d'intercéder dans le Ciel pour ceux qu'il avait gouvernés et aimés sur la terre. Ailleurs, *or.* XVII, p. 386, il prie saint Cyprien de l'assister. Il reproche à Julien son aversion pour les martyrs dont on célébrait les fêtes, et le refus qu'il faisait d'honorer leurs corps qui chassaient les démons et guérissaient les malades. On voit que de son temps il s'opérait plusieurs miracles par la vertu des cendres de saint Cyprien. Ceux, dit-il, *or.* XVIII, p. 285, qui l'ont éprouvé, l'attestent hautement. De là ce zèle avec lequel il s'éleva contre les païens, qui, sous Julien l'Apostolat, brûlaient les tombeaux des Martyrs et jetaient leurs reliques au vent, afin de les priver de l'honneur qu'on leur rendait, *or.* III, p. 126. Julien lui-même, *Misopog.*, p. 53, reproche aux chrétiens de

agé. En 950, l'empereur Constantin Porphyrogénète fit transporter ses reliques de Nazianze à Constantinople, et ordonna qu'elles fussent déposées dans l'église des Apôtres. Elles furent apportées à Rome du temps des croisades, et elles sont encore sous un autel de l'église du Vatican. Les Latins honorent saint Grégoire de Nazianze le 9 mai. (GODESCARD.)

n'avoir employé durant la persécution de sept mois qu'ils souffrirent à Antioche d'autres moyens pour se défendre, que la dévotion de vieilles femmes qu'ils envoyaient prier assidûment devant les tombeaux des martyrs. *Odiosam utamur severitatem septimum jam mensem perpessi, vota quidem et preces, quo tantis malis eriperemur, ad vetulas dimisimus quæ circum sepulcra mortuorum assidue versantur.* Tous les passages de saint Grégoire que nous venons de rapporter, ont fait dire au ministre Daillé, *de cultu Relig.*, p. 51, que ce saint Docteur avait beaucoup contribué par ses paroles et ses exemples à accréditer et à étendre le culte des Saints.

Si le style de saint Grégoire de Nazianze a moins de douceur et de facilité que celui de saint Basile, il est certainement plus fleuri et plus majestueux. Ce Père conçoit toujours les choses noblement, et il les exprime avec une délicatesse et une élégance inimitables. On remarque dans ses écrits une vivacité, une chaleur et une noblesse qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue; aussi Erasme n'osa-t-il en entreprendre la traduction, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, l. XXVI, *epist.* XXXIII.

Selon quelques auteurs, saint Grégoire est le plus grand des orateurs, tous sacrés que profanes. Saint Basile partage cette gloire avec lui, au jugement de Dupin et de plusieurs autres savants. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de présenter à ses lecteurs trop de beautés, et de faire peut-être un usage excessif des fleurs et des figures.

Ses vers sont vraiment homériques, pleins de douceur et de facilité; on y trouve aussi une sublimité qui leur assure la préférence sur toutes les productions du même genre qui sont sorties de la plume des écrivains ecclésiastiques. Ils mériteraient bien d'être lus dans les écoles publiques.

La meilleure traduction latine que nous ayons des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, est celle de l'abbé de Billy, qui fut imprimée à Paris en 1609 et en 1630, 2 vol. in-fol. Il y a peu de copies qui, à tous égards, représentent aussi bien leur original. Cette traduction a été adoptée, à quelques corrections près, par D. Maran et ses doctes associés, qui publièrent une édition très-complète de ses œuvres du saint Docteur. Le premier volume parut en 1778 à Paris, en grec et en latin, il contient les discours du Saint. Il y a à la tête du volume une vie de saint Grégoire, que les Bénédictins ont composée principalement d'après ses ouvrages.

SAINT HERMAS,

DISCIPLE DES APOTRES ¹.

Ce Saint était un romain d'une famille distinguée. C'est lui que saint Paul salue dans son Épître aux fidèles de Rome. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé le *Pasteur*, qu'il écrivit avant la persécution de Domitien. Ce livre est divisé en trois parties : La première contient des *révélations*, la seconde des *préceptes*, la troisième des *similitudes*, où l'on trouve des révélations à peu près de même nature que dans la première. Hermas a intitulé son livre le *Pasteur*, parce qu'il écrivait ce que lui enseignait un Ange revêtu de la forme extérieure d'un berger. Il dit que chaque homme a un Ange pour le garder et un démon pour le tenter ; il y recommande la prière, l'aumône et les autres bonnes œuvres ; il y parle avec éloge de l'état de continence ; il y enseigne que la pénitence, suivie de fréquentes rechutes, est communément infructueuse.

SAINTE BLANDE ET SAINT FÉLIX,

MARTYRS.

Sainte Blande, jeune fille chrétienne de Rome, fut recherchée en mariage par un jeune homme qui était encore plongé, ainsi que sa famille, dans l'idolâtrie. Comme on admirait sa bonne conduite et son honnêteté, Blande ne le repoussa pas ; mais elle lui dit qu'elle ne pouvait lui donner sa main que s'il adorait comme elle le vrai Dieu.

Elle lui exposa en peu de paroles la doctrine chrétienne, qu'elle opposa au chaos du panthéisme ; le jeune homme comprit, admira et s'en alla recevoir le Baptême. Il devint donc époux de la jeune Sainte ; et comme on vivait sous Alexandre-Sévère, où

¹ On pense qu'il était grec d'origine, comme le prouve son nom, mais qu'il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome. Il est mis par les Grecs au rang des Apôtres et des soixante-douze disciples. Ils ajoutent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace, et ils font sa fête le 8 de mars aussi bien que le 5 octobre. Les latins marquent sa fête au 9 de mai. Mais saint Hermas, auteur du livre du *Pasteur*, était un simple laïque qui était marié, et avait encore sa femme et ses enfants lorsqu'il écrivit cet ouvrage.

l'on traquait un peu moins les chrétiens, Félix passa quelque temps sans être dénoncé. Mais un jour on arrêta sa jeune épouse et on la traduisit devant un juge. Son mari voulut l'accompagner. Tous deux confessèrent généreusement leur foi et ne reculérent pas devant le martyre, qui leur ouvrait les cieux. L'époux et l'épouse furent décapités.

SAINTE LANGUIDE,
COMPAGNE DE SAINTE URSULE.

On fête aujourd'hui, dans plusieurs églises des Pays-Bas, la mémoire de sainte Languide, que l'on croit née en Angleterre, et qui avait consacré sa virginité à Jésus-Christ. Elle accompagna sainte Ursule dans sa fuite et partagea la gloire de son martyre. On conserve ses reliques à Tournai.

S. THÉODORE, S. URBAIN ET LEURS COMPAGNONS,
MARTYRS.

Saint Théodore, contemporain de saint Grégoire de Nazianze, était un vertueux prêtre de Constantinople ; il fut mis, avec un autre prêtre, nommé Urbain ou Urbas, à la tête d'une députation de quatre-vingts prêtres orthodoxes envoyés à l'empereur Valens, alors en Bithynie, pour réclamer son intervention contre les ariens, dont les violences et les cruautés désolaient les catholiques fidèles de sa capitale. Valens, arien forcené, pâlit de colère, expulsa les quatre-vingts députés avec des gestes furibonds et il allait donner l'ordre de les massacrer tous, lorsqu'une idée lui vint. Il appela le préfet Modeste, lui commanda de reconduire ces envoyés, de les faire embarquer ; et le reste, il le lui dit à l'oreille. Modeste comprit ; il rejoignit les quatre-vingts prêtres. les embarqua et monta avec eux sur le navire.

Lorsqu'on fut en pleine mer, sur un signe qu'il fit, tous les matelots et lui-même descendirent dans des barques qu'on avait attachées au navire ; aussitôt le feu fut mis au vaisseau, et les quatre-vingts prêtres furent brûlés et engloutis. C'était, dit-on, le 9 mai de l'an 370.

SAINT BIÉ OU BÉAT,

SOLITAIRE.

Saint Bié ou Bêat, était du pays d'Aquitaine ¹. Ayant pris la résolution de se donner totalement à Dieu, il embrassa la pauvreté volontaire. Il s'en allait par la campagne en divers lieux, prêcher l'Évangile. Il consolait et confortait les chrétiens, convertissait les païens, par ses saintes exhortations, à la foi de Jésus-Christ. En travaillant ainsi à la vigne du Seigneur, il parvint à Nantes, où il séjourna quelque temps, augmentant toujours les disciples de la religion chrétienne par ses divines prédications. De là, dans le désir qu'il avait d'embrasser la vie solitaire, il s'en vint près de Vendôme et se retira dans une grotte que lui avait indiquée un batelier de la Loire. Ayant d'y entrer, il se munit du signe de la Croix, et chassa un serpent qui était fort nuisible aux habitants du pays. Ce serpent disparut, sans qu'on l'ait jamais revu dans la suite. Dans cette grotte, saint Bêat ne vivait que de racines et d'herbes sauvages, ne mangeant de pain qu'aux fêtes solennelles, où quelques gens de bien lui en portaient en l'allant visiter. Son boire était de l'eau, et en petite quantité ; son vêtement était une haire ; il se tenait nuit et jour en oraison et en contemplation. Enfin il mourut dans le v^e siècle, le neuvième jour de mai, et fut enterré dans sa grotte, où se sont faits plusieurs miracles.

Ses reliques furent depuis transportées à Laon, au moins en partie ; si toutefois le Saint que l'on honore en cette ville comme l'Apôtre du Laonnais, est le même que saint Bêat de Vendôme.

SAINT TUDIN ET SAINT GUÉNOLÉ,

ABBÉS.

Saint Guénolé édifiait le pays de Quimper et y jouissait d'une grande réputation de sainteté. Grallon l'envoya avec saint Corentin et saint Tudin à Tours, auprès de saint Martin, pour que ce prélat illustre consacrat l'un d'eux évêque.

A leur arrivée, le pontife réunit ses religieux, en qui il avait

¹ On croit plus généralement qu'il était originaire de Rome.

grande confiance. Il trouva que Tudin excellait par la science et la vertu, Guénolé par l'éloquence et la piété, Corentin par un air plein de dignité et de candeur, et par une sainteté parfaite. Inspiré par le Saint-Esprit, et à l'instance de Tudin et de Guénolé, il sacra saint Corentin, évêque de Cornouaille, et le renvoya avec ses saints compatriotes à sa cathédrale.

Le nouvel évêque sachant combien Tudin et Guénolé étaient recommandables par les qualités du cœur et de l'esprit, les fit abbés et les bénit, afin qu'ils fussent ses collaborateurs dans le soin de propager la foi catholique.

Ils furent les apôtres de la contrée. Leur mort qui arriva dans le v^e siècle les mit en jouissance du fruit de leurs travaux. Ce saint Guénolé diffère de saint Guénolé de Landevennec, né cinquante-huit ans après la mort de saint Martin.

On honore saint Tudin et saint Guénolé le 9 mai.

LE BIENHEUREUX FORT-GABRIELLI,

ERMITE.

La vie de ce Bienheureux est assez peu connue. On sait qu'il naquit à Gubio, dans le duché d'Urbain, tout à la fin du x^e siècle, qu'il avait des parents très-pieux, dont les entretiens lui faisaient comprendre que pour gagner le ciel il faut se donner tout à Dieu. Il conçut de là un goût prononcé pour la vie solitaire, et comme on lui citait de fervents ermites qui vivaient dans une grande sainteté aux confins de l'Ombrie, il quitta tout jeune sa famille et son pays, et s'en alla à la recherche d'une solitude. Il visita les solitaires qu'on lui avait vantés comme des modèles ; leur genre de vie le toucha ; leurs austérités ne l'effrayèrent pas, et il se choisit dans leur voisinage une caverne isolée dont il prit possession. Il vécut comme eux, d'herbes et de fruits sauvages, coucha sur la terre et ne s'occupa plus que de plaire à Dieu. Ayant pensé dans la suite qu'il serait plus méritoire d'embrasser la vie monastique, où la règle impose des devoirs, il résolut de faire à Dieu le sacrifice de sa volonté, et en l'an 1030, il se présenta au monastère de Font-Avellana qu'on venait de fonder. Après quelques jours d'épreuves, le prieur qui était le vénérable

Gui d'Arezzo lui donna l'habit. Il vécut là dix ans dans une grande sainteté, et il s'en alla à Dieu le 9 mai de l'an 1040. Il est très-vénéré dans la ville de Gubio, sa patrie, et Benoît XIV approuva le culte qu'on lui rendait, le 17 mars 1756.

SAINT GRÉGOIRE,

CARDINAL ÉVÊQUE D'OSTIE.

Ce Saint, qui est honoré à Ostie dans la campagne de Rome, est vénéré aussi dans la Navarre où il mourut. Il fut envoyé en Espagne, par le Saint-Siège, à la fin du *x^e* siècle ou aux premiers jours du *xii^e*, mais il mourut avant d'arriver dans l'Espagne proprement dite. Il fut inhumé au village de Pinave, entre Viana et Logrono, aux confins de la Navarre. Son corps fut levé en 1260, et trouvé intact et frais. On l'invoque contre les sauterelles. Il est très-honoré dans ces contrées, et l'Église où l'on conserve ses reliques est dédiée sous son nom.

LE BIENHEUREUX NICOLAS ALBERGATI,

CARDINAL ÉVÊQUE DE BOLOGNE ¹.

La famille Albergati, l'une des plus anciennes et des plus nobles de Bologne, en Italie, reçut dans le *xiv^e* siècle, un nouveau lustre, en produisant le bienheureux Nicolas. Ce saint homme naquit en 1375. Appliqué aux études aussitôt qu'il en fut capable, il termina de bonne heure ses humanités et s'occupa ensuite du droit civil sous la direction de son père qui voulut lui servir de maître. Tout semblait lui annoncer une carrière brillante dans le monde. Sa naissance, son esprit, ses succès dans les sciences, avaient fait concevoir de lui de grandes espérances à ses parents ; il allait être promu, dans sa ville natale, au baccalauréat, par l'université dont il était le meilleur élève, lorsqu'à

¹ Jacques Zeno, évêque de Feltre, écrivit la vie de ce Bienheureux, peu d'années après sa mort. Les Bollandistes l'ont publiée et y ont joint celle qui fut composée dans le *xvi^e* siècle par Sigonius. Des auteurs, en grand nombre, ont parlé de ce célèbre et saint cardinal. On peut voir à ce sujet Benoît XIV, *Appendix de servorum Dei beatificatione, etc.*, t. VI de l'édition de Rome de 1751 qui cite tous ces écrivains.

l'âge de vingt ans il se sentit appelé de Dieu à l'état religieux et eut assez de courage pour suivre sa vocation, malgré tous les obstacles que le démon opposa à son pieux dessein. Le désir d'assurer son salut, loin des distractions et des amusements du siècle, le détermina à entrer dans l'Ordre des Chartreux, qui, par leur vie solitaire et recueillie, avaient fait sur son esprit une impression profonde. En se donnant à Dieu, le vertueux jeune homme ne partagea point son cœur ; il se dévoua tout entier au service du divin maître qu'il avait pris pour son partage ; il devint bientôt un fervent religieux et donna de sa piété et de son mérite une si grande idée à ses confrères, qu'à peine eut-il été ordonné prêtre, on lui confia successivement divers emplois dans la maison, et qu'il en fut élu prieur en l'année 1407. Il gouvernait son monastère depuis dix ans, lorsque l'évêque de Bologne étant mort en 1417, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder ¹. Des commissaires allèrent lui porter le décret, mais ils ne purent vaincre son humilité. Nicolas se prosternant par terre les pria de ne pas le priver du repos et de la paix dont il jouissait ; il leur dit qu'il était sans expérience et qu'il se trouvait incapable et très-indigne du rang où l'on voulait l'élever, tant la véritable vertu inspire de bas sentiments de soi-même !

La résistance du saint Religieux ayant duré six mois, pendant lesquels l'Église de Bologne demeura veuve et désolée, les habitants de cette ville employèrent un nouveau moyen pour le contraindre de répondre à leurs vœux ; ce fut d'envoyer des députés en France au prieur de la Grande-Chartreuse, général de l'Ordre, pour le prier de contraindre Nicolas à accepter l'épiscopat. Les députés s'acquittèrent de leur commission et surent se rendre favorable à Dom Jean de Griffemont qui gouvernait alors les Chartreux et qui, confirmant l'élection de Nicolas, lui commanda de se soumettre. Le nouveau Prélat fut en conséquence sacré le 4 juillet 1417. Sa nouvelle dignité ne lui fit point oublier son premier état ; il continua de porter l'habit religieux et d'observer les abstinences de son Ordre. Choisi par les habitants de

¹ Bologne n'était alors qu'évêché, il fut érigé par Grégoire XIII en archevêché le 10 décembre 1582.

Bologne pour allier en leur nom complimenter le Pape Martin V qui, après la clôture du concile de Constance, retournait en Italie, il fut reçu par ce Pontife avec beaucoup de distinction et en obtint diverses grâces. De retour dans sa ville épiscopale, il s'appliqua avec un grand zèle à remplir tous les devoirs que sa charge lui imposait. Les pauvres furent surtout l'objet de ses soins particuliers ; plein de compassion pour leur misère, il ne se contentait pas de soulager ceux qui venaient réclamer ses secours, et qu'il ne renvoyait jamais sans leur avoir donné, il faisait même chercher dans la ville tous les indigents, afin de pourvoir à leurs besoins. Mais il ne se bornait pas à soulager les maux corporels ; sans cesse occupé du salut de son troupeau, il travaillait avec ardeur à instruire son peuple et remplissait toutes les autres fonctions qui sont réservées aux évêques.

Tandis que le Bienheureux cherchait ainsi sans relâche à procurer la sanctification des âmes qui lui étaient confiées, la Providence permit qu'il eût à souffrir une rude épreuve et qui servit d'exercice à sa vertu. Sa ville épiscopale était divisée en factions et les habitants ne voulaient pas vivre sous la domination du Pape. Ils députèrent donc encore leur évêque vers le Pape Martin V, pour tâcher de connaître les intentions de ce Pontife à leur égard. Celui-ci s'apercevant de la mauvaise disposition des Bolognais et de la résistance qu'ils mettaient à reconnaître son autorité temporelle, résolut de les soumettre. N'ayant pu y réussir, il jeta sur la ville un interdit et confia les lettres, qui infligeaient cette peine, à Nicolas, avec l'ordre de partir sur-le-champ pour Bologne et de ne les ouvrir que lorsqu'il y serait arrivé. Le saint Prélat, depuis longtemps accoutumé à pratiquer l'obéissance, repart sans délai, et aussitôt qu'il est arrivé à Bologne, il se met en devoir d'exécuter la triste commission dont il est chargé, convoquant à cet effet les principaux habitants ; mais à peine eut-il prononcé l'interdit que les factieux se mirent en fureur, se jetèrent sur leur évêque et lui arrachèrent des mains les lettres qu'il venait de lire. Ils ne parlaient rien moins que de lui ôter la vie, et plusieurs des chefs allèrent au palais épiscopal, conduisant avec eux des bourreaux pour le mettre à mort ; mais ils ne

purent néanmoins exécuter leur dessein sacrilège, car personne n'osa mettre la main sur lui. Nicolas crut devoir fuir ce séjour de confusion. Après donc s'être déguisé, il sortit de la ville dès le lendemain et se retira dans la Chartreuse de Florence, où pendant quelques mois il goûta les douceurs de la solitude. Les Bolognais s'étant enfin soumis à leur souverain, le vertueux pasteur revint au milieu de son troupeau.

Il ne put jouir longtemps à Bologne du rétablissement de la tranquillité publique. Le Pape qui connaissait son mérite et sa vertu lui confia une question délicate en l'année 1422. Il ne s'agissait rien moins que de réconcilier ensemble deux nations puissantes qui se faisaient depuis longtemps la guerre, au grand détriment des peuples ; c'étaient les Français et les Anglais ; mais Charles VI, roi de France, et Henri V, roi d'Angleterre, étant morts sur les entrefaites, ces événements empêchèrent le succès des démarches pacifiques du Bienheureux et le forcèrent de retourner en Italie. Après avoir rendu compte de sa commission au Souverain Pontife, il s'empressa de partir pour Bologne, où pendant deux ans il s'occupa de prodiguer à son troupeau les soins les plus paternels.

Les affaires de l'Eglise exigèrent au bout de ce temps que le Pape Martin V réclamât de nouveau les services de Nicolas ; mais avant de l'envoyer traiter avec les puissances, il voulut honorer son mérite et sa vertu en l'élevant à la dignité de cardinal, sous le titre de Sainte-Croix, et le chargea ensuite d'aller rétablir la paix entre le duc de Milan, les Vénitiens et les Florentins. Le saint Prélat se livra à cette bonne œuvre avec un grand zèle, et il était sur le point de terminer heureusement cette affaire importante, lorsque la mauvaise foi d'un des personnages rendit tous ses efforts inutiles. Mais comme la charité régnait dans son cœur, et qu'il désirait vivement procurer la paix aux peuples qui en étaient privés, il ne perdit pas courage, et après une année employée en négociations, il parvint enfin à réconcilier ensemble les parties belligérantes.

Tandis que le Serviteur de Dieu s'employait avec tant d'application à pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les Mila-

nois et les Vénitiens, et que de retour à Bologne il s'occupait à procurer le bien spirituel de son diocèse, ainsi qu'à aplanir quelques difficultés survenues depuis la conclusion de la paix qu'il avait rétablie, des séditeux se révoltèrent de nouveau contre le saint Évêque, en criant : Vive le peuple et la liberté ! Le désir de se soustraire à l'autorité temporelle du Saint-Siège était le véritable motif de leur révolte. Le peuple prit les armes et fit appeler par un homme de la populace son premier pasteur au conseil de ville. Comme on ne put obtenir qu'il s'y rendit, six des principaux de Bologne vinrent chez lui pour lui signifier les intentions de leurs concitoyens, qui n'étaient pas même bien arrêtées. Le saint Évêque les reçut en présence de toute sa maison et leur parla avec tant de raison, et tout à la fois avec tant de force ; il montra tant de dignité et tant de charité, que ces députés ne purent répondre un mot et se retirèrent la tête baissée. Néanmoins la fureur populaire continuant toujours à se manifester, Nicolas se sauva une seconde fois de sa ville épiscopale et se retira à Mantoue. Des auteurs assurent que l'irritation des Bolonais fut telle qu'ils pillèrent son palais, et que l'ayant déclaré traître à la patrie, ils prétendirent élire à sa place un autre évêque.

Bologne n'était pas le seul lieu d'où la tranquillité fût bannie. La guerre avait recommencé entre le duc de Milan et les Vénitiens. Le serviteur de Dieu envoyé par le Pape vers eux, en qualité de légat, réussit encore à leur faire déposer les armes. A peine avait-il fini cette importante affaire, que le Souverain Pontife le chargea d'une autre bien plus difficile ; c'était de terminer la querelle qui durait encore entre les Français et les Anglais. Ces derniers disputaient au roi Charles VII la possession de son royaume dont ils s'étaient emparés. Nicolas était en route pour se rendre en France, lorsqu'il apprit la mort de Martin V, décédé à Rome le 20 février 1431. Il s'arrêta aussitôt, jusqu'à l'élection d'Eugène IV, qui le confirma dans sa légation. Ayant donc passé les monts, il arrive en France et trouva le pays en feu. Pendant trois ans que dura sa mission, il ne cessa de porter les peuples à la paix, et, dans ce dessein, il parcourut les principales villes du

royaume ; mais malgré tous ses efforts , il ne put réussir à atteindre le but de son voyage.

Le saint cardinal, au bout de trois ans de séjour en France, était prêt à reprendre le chemin de l'Italie, lorsque le Pape lui ordonna d'aller présider le concile de Bâle, cette assemblée fameuse, qui montra si peu de respect pour les droits du Saint-Siège. Il y fut reçu avec respect ; et son mérite ainsi que sa vertu lui gagnèrent tellement la confiance des Pères, qu'on l'honorait presque autant que s'il eût été le Souverain Pontife, et que, dans les difficultés, on recourait à lui comme à une autorité certaine. Sa prudence et sa douceur eussent procuré au concile une heureuse issue ; mais il fut, après une année de séjour à Bâle, rappelé en Italie qu'il devait de nouveau pacifier. Puis il revint en France et se rendit à Arras, où ayant demeuré seize mois, il parvint à réconcilier Philippe, duc de Bourgogne, avec Charles VII, roi de France, et à faire finir la guerre qui durait depuis si longtemps entre les Français et les Anglais. La vertu du saint légat brilla du plus grand éclat dans l'assemblée où la paix fut conclue, assemblée la plus nombreuse de ce siècle, et où se trouvèrent des ambassadeurs de tous les princes chrétiens ; il y opéra même en présence du duc de Bourgogne un miracle qui contribua beaucoup à ramener ce duc à des sentiments plus pacifiques que ceux qu'il avait d'abord manifestés.

De nouvelles affaires dont il fut chargé rappelèrent bientôt le Serviteur de Dieu en Italie. Il se rendit à Bologne qui s'était soumise, et fut député par le Souverain Pontife pour aller au-devant de l'empereur des Grecs, qui venait avec le patriarche de Constantinople traiter au concile de Ferrare de la réunion des deux Églises. Il devait présider ce concile en qualité de légat ; mais le Pape jugea à propos de l'envoyer en Allemagne, où le Saint-Siège avait de grands intérêts à ménager : il s'en occupa avec zèle, quoiqu'il fût accablé de fatigue, à cause des longs et fréquents voyages qu'il avait été obligé d'entreprendre. Le concile avait été transféré de Ferrare à Florence ; Nicolas, à la fin de sa légation d'Allemagne, vint dans cette dernière ville pour assister à cette auguste assemblée. Ce fut alors qu'Eugène IV le

créa grand pénitencier de l'Église romaine. Cette nouvelle dignité ne changea rien au genre de vie simple et modeste du vertueux cardinal. On admirait en lui une humilité sincère, jointe à un caractère ferme et plein d'élévation, la candeur jointe à la prudence, une charité qui était pour tous bienveillante, un grand amour pour les pauvres qu'il soulageait autant qu'il le pouvait, et un zèle ardent pour la religion. Sa maison était parfaitement réglée; aussi plusieurs de ceux qui la composaient parvinrent-ils aux plus hautes dignités de l'Église; deux d'entre eux furent même élevés à la papauté sous les noms de Nicolas V et de Pie II. Attaché de cœur à son premier état, il pratiquait sous la pourpre romaine les austérités des Chartreux. Ami des lettres, il forma une bibliothèque considérable qu'il légua à sa mort à divers monastères. Il se disposait à suivre le Pape qui retournait à Rome, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Sienne, chez les Augustins, de l'Ordre desquels il était le protecteur depuis dix-sept ans. Une énorme pierre qu'il portait lui causait d'affreuses douleurs. Il les endurait avec une patience invincible; mais le mal continuant à faire de nouveaux progrès, il succomba enfin et rendit sa sainte âme à Dieu, à l'âge de soixante-huit ans, le 9 mai 1443. Ses entrailles furent inhumées dans l'église de la maison, et l'on porta son corps à la chartreuse de Florence, où il est encore conservé. Benoît XIV qui avait été un des successeurs du bienheureux Nicolas, dans le siège de Bologne, approuva le 6 octobre 1744 le culte rendu de temps immémorial à ce saint Pontife. (M^{re} DONEY.)

LA VÉNÉRABLE CATHERINE CALABREZ.

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La vénérable Catherine naquit en Espagne dans la Catalogne, de parents pauvres, qui la voyant remplie d'intelligence, l'envoyèrent à l'école pour apprendre à lire et à écrire; mais la petite Catherine était pleine de dissipation, comme il arrive aux enfants de son âge et d'une intelligence précoce.

Étant déjà grande, il lui tomba dans les mains l'histoire d'une jeune fille, fort dévote à la très-sainte Vierge, qui vint, à l'heure de sa mort, chercher son âme pour la mener en Paradis. Cette

histoire fit sur elle une telle impression, qu'elle résolut de lui ressembler : pauvre comme elle, il lui fallait comme elle s'enrichir dans la vertu.

Catherine se distingua dès lors par une piété fervente; touchée de plus en plus par la miséricorde divine, et redoutant les dangers du monde, qui dévorent d'une manière si cruelle les pauvres filles sans ressources, elle eut la pensée de se réfugier, contre ces dangers et contre sa faiblesse, dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Mais elle eut à lutter ici contre la fausse tendresse de ses parents, qui, l'aimant d'une façon trop humaine, lui voulaient donner un époux mortel. Avec l'aide de la grâce et les conseils d'un sage directeur, elle tint ferme et surmonta toutes les tentations. Elle obtint de s'enrôler sous la bannière du Tiers-Ordre.

Quand elle en eut reçu l'habit, se voyant obligée à une plus grande perfection, elle se fit un genre de vie tout extraordinaire. Vivant d'un peu de pain et de quelques légumes, verts ou secs, elle travaillait pour se procurer son nécessaire, et tout le reste de son temps fut donné à Dieu et aux bonnes œuvres : elle ne manquait point, à moins d'une grave raison, d'aller chaque jour à l'église, pour y faire ses prières et ses dévotions, cachées en quelque coin ; elle méditait ordinairement trois heures dans le jour, surtout sur la Passion du divin Sauveur, et cela couchée sur la terre nue, les bras étendus en croix. Elle prenait son repos sur des planches, vêtue de ses habits ; à l'ordre de son confesseur, elle étendait cependant quelquefois un peu de paille sur la terre. Cette austérité était d'autant plus rude, que la sainte fille portait sur la chair un dur cilice, qu'elle ceignait d'une chaînette de fer. Jamais elle ne quittait sa cellule que pour aller à l'église : ce qui l'entretenait dans un recueillement merveilleux et la disposait admirablement à recevoir l'auguste sacrement de l'Eucharistie, dont elle faisait sa plus précieuse nourriture. Le dimanche et les fêtes, elle passait presque tout le jour en un coin obscur de l'église.

Elle mena quelque temps cette vie angélique dans la maison même de ses parents ; mais elle y était bien gênée pour se livrer

À ses austères pratiques : elle songea donc à se retirer dans une solitude plus entière. Elle vint, dans la ville de Gironne, au royaume de Majorque, afin d'y jouir de l'assistance spirituelle des Pères Dominicains. Quoiqu'il lui fût plus difficile d'y vivre qu'à la campagne, elle préféra se priver davantage et avoir une plus grande abondance de nourriture céleste. Dieu, pour qui on ne fait rien qu'il ne le rende au centuple, la dédommagea de son généreux sacrifice ; car il arriva qu'on lui fit tant d'aumônes, qu'elle eut à partager avec d'autres pauvres. Sa vertu ne tarda pas à répandre sa bonne odeur et à lui attirer une considération qu'elle ne cherchait pas. Un bon gentilhomme lui offrit de la loger dans sa propre maison, et de l'y traiter comme si elle était sa fille ; elle préféra demeurer en une petite cabane, où deux personnes du Tiers-Ordre ne cessèrent jamais de l'assister charitablement : elle se trouva trop favorisée des biens de ce monde, et l'abondance des secours que Dieu lui envoyait, lui faisait redouter de recevoir sa récompense dans cette vie, elle qui n'était altérée que des jouissances de l'autre.

L'amour saint vint habiter cette âme simple et pure, avec une telle effusion, qu'elle en tomba malade. A force de soupirer après le terme de son exil, et la vue et la possession de son Bien-Aimé, la pieuse Catherine en vint à une sorte de langueur qui dura jusqu'au terme de sa vie. Les élans de son amour lui rompirent, dit-on, une veine de la poitrine, ce qui la jeta dans une phthisie : à la mort elle n'offrait plus qu'un squelette couvert de sa peau. Elle souffrit avec une patience merveilleuse, contente de se trouver avec Jésus sur la Croix ; on lui demandait un jour comment elle allait : « Dieu merci, assez bien, dit-elle ; mais j'ai passé une terrible nuit. » Son mal n'interrompit jamais le cours de ses prières, même quand elle eut perdu la parole, on la voyait les mains jointes, les yeux au ciel, dans l'attitude d'une personne qui prie. Après avoir une dernière fois reçu la sainte Communion et munie des Onctions des malades, elle s'en alla jouir des innocentes délices que prodigue à ses chastes épouses l'Agneau sans tache, un vendredi, 9 mai de l'an 1614. (CHAPIA.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Cournai, dédicace de l'église cathédrale, sous le titre de Notre-Dame, le 9 mai de l'an 1213. On ignore par quel évêque elle fut consacrée ; mais il est certain que cette dédicace est fêtée en ce jour par toute la ville de Tournai.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Nazianze, la fête de saint Grégoire, évêque, surnommé le Théologien, à cause de la connaissance profonde qu'il eut des choses divines. Il rétablit à Constantinople la foi catholique qui y était presque entièrement détruite, et étouffa des hérésies naissantes.

A Rome, saint Hermas, dont parle saint Paul dans l'Épître aux Romains, qui se sacrifiant lui-même, devint une hostie agréable à Dieu, et célèbre par ses vertus, entra dans le royaume céleste.

En Perse, trois cent dix bienheureux Martyrs.

A Cagli, sur la voie Flaminienne, saint Géronce, évêque de Cervia.

A Vendôme, la fête de saint Bié ou Béat, confesseur.

A Constantinople, translation de saint André, apôtre, et de saint Luc, évangéliste, apportés d'Achaïe, et de saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, apporté d'Éphèse. Longtemps

1

SEPTIMO IDUS MAII.

Nazianzi, natalis beati Gregorii Episcopi, ob singularem divinarum rerum doctrinam cognomento Theologi : qui collapsam Constantinopoli catholicam fidem restituit, hæresesque insurgentes compressit. — Romæ, sancti Hermæ, cujus Apostolus Paulus in Epistola ad Romanos meminit. Hic digne semetipsum sacrificans, acceptabilisque Deo hostia factus, virtutibus clarus cælestia regna petiit. — In Perside, sanctorum Martyrum trecentorum et decem. — Callii via Flaminia, sancti Gerontii Episcopi Ficodensis. — In castro Vindecino, depositio sancti Beati Confessoris. — Constantinopoli, Translatio sanctorum Andreæ Apostoli et Lucæ Evangelistæ de Achaia, et Timothei discipuli beati Pauli Apostoli ab Epheso : corpus autem sancti Andreæ longo post tempore Amalphim delatum, ibi pio fidelium concursu honoratur : ex cujus sepulchro liquor ad languores curandos jugiter manat. — Romæ item Translatio sancti Hieronymi Presbyter. et Ecclesiæ Doctoris ex Bethlehem Judæ ad basilicam sanctæ MARIE ad Præsep. — Barii quoque in Apulia, Translatio sancti Nicolai Episcopi ex Myra civitate Lyciæ.

après, le corps de saint André fut transporté à Amalfi, où il est honoré par le pieux concours des fidèles. Il coule sans cesse de son tombeau une liqueur qui guérit les maladies.

A Rome encore, translation de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église, porté de Béthléem de Juda dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à la Crèche.

A Bari, dans la Pouille, translation aussi de saint Nicolas, évêque, apporté de Myre, ville de Lycie.

Additions des autres martyrologes.

Saint Denis, évêque de Vienne en Dauphiné, décédé en ce jour vers l'an 190.

Saint Quirille et saint Zénon, martyrs à Axiopolis.

Sainte Luminosa ou Lumineuse, morte à Pavie le 9 mai 180, citée par S. Ennode comme une femme d'une étonnante sainteté.

Saint Caste, honoré à Milan, dans l'église de Saint-Ambroise.

Saint Prisque, évêque de Nocéra près de Salerne, au v^e siècle.

Saint Codras, martyr à Héliopolis, avec plusieurs autres, sous l'empereur Valérien.

Saint Quindée, martyr à Axiopolis en Mysie, avec saint Quirille et saint Zénon.

Saint Polyme, diacre de Milan, honoré dans l'église de Saint-Ambroise.

Saint Éphénique, martyr à Milan.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Jacques Farsac, prêtre du diocèse d'Albi, massacré comme prêtre insermenté en traversant le bourg de Saint-Chinian, le 9 mai 1793.

Antoine Boyer, prêtre et religieux Augustin du diocèse d'Albi, massacré au même lieu et le même jour à Saint-Chinian, pour les mêmes motifs.

Louis-Jean Serres, prêtre de Castelnaudary, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut conduit de ce chef dans les prisons de Carcassonne, condamné à mort par le tribunal criminel du département de l'Aube, et exécuté le 9 mai 1794.

DIXIÈME JOUR DE MAI.

Saint Antonin, archevêque de Florence. — Saint Job, prophète. — Saint Simplicie et saint Palmace, martyrs. — Saint Calépode, martyr. — Saint Epimaque martyr. — Saint Gordien, martyr. — Saint Monderic, évêque. — Saint Mauran le Sage. — Saint Hingueten, évêque. — Saint Comgall, abbé en Irlande. — Saint Mochuda, évêque de Lismore. — Saint Bourbaz ou Wulband, martyr. — Sainte Solange, vierge et martyre. — Saint Isidore le Laboureur. — Le Vénérable Jean d'Avila. — Le Vénérable Père François Alric, frère précheur, et ses compagnons, Confesseurs de la foi. — La vénérable princesse Elisabeth de France, vierge et martyre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANTONIN, ARCHEVÊQUE DE FLORENCE ¹.

Saint Antonin, né à Florence l'an 1389, sur la fin du pontificat d'Urbain VI, était fils de Nicolas Forciglioni et de Tomassina, tous deux fort considérés parmi leurs concitoyens, autant par leur religion que par l'antiquité de leur noblesse. Le grand père du

¹ Comme l'éclat des vertus de saint Antonin le faisait appeler, de son vivant, le Saint et l'ami de Dieu, on se fit un devoir de publier partout ses **louanges** en écrivant ses belles actions. Le Pape Pie II, qui l'avait particulièrement connu pendant sa vie, fut un de ses premiers panégyristes aussitôt après sa mort; et plusieurs autres auteurs se hâtèrent de faire connaître à la postérité un saint Prélat, dont la vie formée sur les plus pures maximes de l'Évangile devait édifier tous les fidèles et servir de modèle aux premiers Pasteurs.

Hugolin, célèbre poète du x^e siècle, a écrit exactement cette histoire en vers héroïques. Mais François Castillio, chanoine de Florence, qui avait eu l'avantage de vivre en la compagnie et dans la maison du saint Archevêque, fut le premier peut-être qui mit la main à la plume pour remplir ce devoir de reconnaissance et de religion. Quoique habile théologien, également versé dans les lettres grecques et latines, il a écrit la vie de saint Antonin avec beaucoup de simplicité, et néanmoins avec toute la sincérité et l'exactitude possible, ne voulant, dit-il, rapporter que ce qu'il avait vu lui-même ou ce qu'il savait d'ailleurs avec certitude. Les éditeurs des Actes des Saints ont inséré cet écrit dans leur premier tome de mai, et nous nous y conformerons d'autant plus volontiers qu'on peut y remarquer tous les caractères d'un historien instruit, sensé et fidèle.

Saint, nommé Nicolas Pierrozi, avait été secrétaire de la ville de Florence et quatre fois proconsul de la République, ce qui lui donnait un rang distingué et une grande autorité. Mais rien sans doute n'a plus illustré cette maison que le mérite et les sublimes vertus de notre Archevêque.

Le nom d'Antoine, qu'on lui avait donné au Baptême, fut depuis changé en celui d'Antonin, et quoique nous trouvions toujours le premier dans ses ouvrages manuscrits, dans la plupart de ses historiens, et dans la bulle même de sa canonisation, le second lui est demeuré, et c'est aujourd'hui le seul sous lequel il soit connu : l'usage a prévalu. Ses pieux parents s'appliquèrent d'abord avec d'autant plus de soin à lui donner une sainte éducation, qu'il était l'unique fruit de leur mariage. Aussi leurs attentions eurent-elles tout le succès qu'on pouvait se promettre de l'heureux naturel d'un enfant, qui semblait déjà formé à la vertu, avant que son âge lui permit d'en connaître le mérite. Plein de pudeur et de modestie, toujours docile aux saintes instructions, il ne montra d'inclination que pour la piété, ni d'horreur que pour le vice. Ennemi dès lors et de l'oisiveté et de tous les vains amusements de l'enfance, la lecture de quelque bon livre, ou la conversation avec des personnes qui lui parlaient de la religion ou des victoires des Martyrs, faisaient ses plus chères délices ; son attrait pour la prière était aussi marqué, et lorsqu'après les exercices de l'école il n'était point enfermé dans sa maison, on était assuré de le trouver dans l'église, plus ordinairement dans une chapelle de la très-sainte Vierge ou devant une image du Crucifix, qu'on visitait avec une particulière vénération, dans l'église de Saint-Michel, appelée du Jardin.

Soit que le jeune disciple de Jésus-Christ se renfermât dans son oratoire, ou qu'il fût devant les autels, il demeurait à genoux ou prosterné contre terre, avec une persévérance qui surprenait tout le monde et qui, dans sa plus tendre jeunesse, lui acquit cette réputation qui, sans jamais se démentir, s'augmenta toujours avec son âge. Appliqué en même temps à l'étude, il y fit des progrès considérables, et on n'en était point surpris, puisqu'on lui voyait faire un si sage usage des talents qu'il avait

reçus de la nature. Un esprit aisé, vif, pénétrant, une mémoire heureuse, et autant d'assiduité que d'amour pour le travail ; tout cela en fit un savant et le rendit habile, dans un âge où les autres ont à peine commencé d'apprendre les éléments des sciences. Il donna bientôt des preuves de sa capacité qui lui firent honneur.

Mais tous les historiens remarquent que quelque amour qu'eût Antonin pour les belles-lettres, cette noble passion n'égalait pas son ardeur à acquérir la science du salut. Dans toutes ses prières il ne demandait presque autre chose à Dieu, sinon qu'il daignât l'éloigner par sa grâce, de toute occasion de péché, conduire ses pas et lui apprendre à faire toujours sa volonté. Dès son enfance il avait souhaité se consacrer au service du Seigneur, et pendant qu'il faisait de sages réflexions sur l'état de vie qu'il devait embrasser, pour travailler plus sûrement à son salut et se rendre utile au prochain, il eut le bonheur d'entendre souvent les prédications du célèbre Jean-Dominique de Florence, et d'être témoin des grands exemples de vertu qui le faisaient admirer des peuples.

Ce saint personnage faisait alors bâtir l'église et le couvent de Fiésole, et sous la conduite de cette communauté naissante, répandait au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Saint Antonin ne sortait presque jamais de Florence, que pour aller entendre cet homme apostolique, dont la demeure ordinaire était à trois petits quarts de lieue de la ville. Enfin après s'être longtemps éprouvé lui-même, ne voulant point résister à l'attrait qui l'appelait à la retraite dans l'Ordre de Saint-Dominique, il alla se présenter au digne supérieur, dont les discours l'avaient touché et confirmé dans la vocation qu'il n'avait encore manifestée à personne. Si le Père Jean-Dominique fut charmé de la beauté de son esprit, de la candeur et de l'innocence de ses mœurs, surtout de son empressement à embrasser un état de pénitence dans une étroite réforme, il ne crut pas que la prudence lui permit de répondre si tôt aux pieux désirs d'un jeune homme, dont la faible santé et la complexion très-délicate paraissaient bien au-dessous de sa ferveur et de la rigueur de la règle, dont il prétendait faire profes-

sion. Il lui conseilla donc d'attendre encore quelques années, et pour avoir une défaite, ayant su qu'il se plaisait à lire le décret de Gratien : « Étudiez bien, lui dit-il, le droit canonique, et quand vous le saurez tout par cœur, je vous promets que vous serez reçu. »

La condition ne paraissait pas facile à remplir. Aussi le prudent supérieur n'avait-il prétendu que renvoyer le jeune postulant, sans paraître le refuser absolument. Antonin ne l'entendit pas de même, et sans se rebuter, il ne pensa qu'à se mettre en état de pouvoir obtenir ce qu'il demandait. Il étudia donc avec une nouvelle ardeur, et il pria avec encore plus d'assiduité. A la prière et à l'étude il ajouta de nouvelles pénitences, pour faire l'essai de ses forces ; il jeûnait fréquemment, il commença dès lors les abstinences qu'il se proposait de garder le reste de sa vie ; il réussit même à cacher à ses parents les petites mortifications qu'il pratiquait dans leur maison et à la table. Le Seigneur bénit les pieuses intentions et les saints désirs d'un cœur tout rempli de son amour. Dans moins d'une année, ayant déjà appris par cœur tout le décret de Gratien, Antonin se présente de nouveau au prieur de Fiésole : prêt à lui rendre compte de tout le droit canon, il le somme modestement de tenir sa parole. On le met à l'épreuve, et à mille questions qu'on lui fait, il répond toujours avec tant de présence d'esprit, d'ordre et de facilité, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer en lui, ou la vivacité et la justesse de son génie, ou ce prodige de mémoire.

Le savant supérieur, lui-même habile canoniste, reconnaît sans peine l'œuvre du Seigneur ; sa joie égale sa surprise, et il n'est plus arrêté par toutes ces considérations, qui l'avaient porté autrefois à congédier honnêtement son prosélyte. Tous les religieux de la communauté entrèrent avec plaisir dans les mêmes rues, et le saint jeune homme, au comble de ses désirs, reçut enfin l'habit, qu'il honora toujours depuis, encore plus par ses vertus que par ses dignités.

Daniel Papebroch rapporte le témoignage de deux écrivains du x^e siècle, qui ne s'accordent pas sur l'âge de notre Saint, lorsqu'il embrassa l'état religieux. L'un ne lui donne que treize

ans, et il était dans sa seizième année, selon l'opinion de l'autre que nous croyons mieux fondée. Quoiqu'il en soit, le fervent novice dissipa bientôt toutes les craintes où on était de le voir succomber aux rigueurs de la discipline régulière. Son courage lui donna des forces, et comme il recevait toujours de nouvelles grâces, à mesure de sa fidélité, en peu de temps il fit bien du chemin, dans les voies de la perfection. Il parut en toutes choses non-seulement le plus humble, le plus obéissant, le plus recueilli, mais aussi le plus égal dans les pratiques austères de la régularité. Ses abstinences, ses veilles, l'amour de la pauvreté, l'application et l'assiduité à la prière : tout cela le faisait déjà considérer de ses Frères comme leur modèle.

Le sacrifice qu'il fit pour toujours de sa liberté, par la profession religieuse, le rendit encore plus vigilant sur lui-même, et le sacerdoce augmenta sa piété. On ne le voyait jamais à l'autel, que trempé de ces douces larmes, que le saint amour faisait couler de ses yeux. On eut beau modérer ses austérités, sa vie ne fut qu'un exercice continu de pénitence. Sain ou malade, il couchait toujours sur la dure. On eût dit qu'il n'avait point de corps, tant il l'avait soumis à l'esprit, pour le faire servir à tout ce qui pouvait le conduire à une haute sainteté. Il venait de perdre en quelque manière le saint Religieux qui lui servait de guide et de père ; Jean-Dominique de Florence, devenu archevêque de Raguse et cardinal, avait été obligé de s'arrêter auprès du Pape Grégoire XII. Mais son absence ne fit qu'exciter davantage la vigilance et l'émulation de son fidèle disciple. Il était entré dans toutes ses vues, et il remplissait parfaitement ses desseins. Ce que le premier avait commencé avec succès, pour rendre à plusieurs maisons de son Ordre leur première beauté, le second parut en état de le continuer et de le porter à sa dernière perfection. La vertu suppléant à l'âge, quoique fort jeune, saint Antonin fut choisi pour gouverner le couvent de la Minerve à Rome, et il fit paraître tant de sagesse, de prudence, de modération dans ce premier emploi, qu'on l'élut successivement prieur à Naples, à Gaète, à Cortone, à Sienne, à Fiésole, à Florence. Dans toutes ces différentes maisons, Antonin rétablit ou affermit la régula-

rité, en y renouvelant l'esprit de ferveur, l'amour de la prière et de l'étude, et le zèle dans l'exercice du ministère apostolique.

La sollicitude du gouvernement, et toutes les occupations qui en sont les suites, ne l'empêchaient pas de remplir lui-même les fonctions de l'apostolat. Il prêchait souvent et il prêchait toujours avec fruit, parce que la sainteté de sa vie donnait un nouveau poids à ses discours. Les peuples et les savants montraient le même empressement à le suivre, l'onction de ses paroles attirait les uns, et l'abondance de sa doctrine faisait plaisir aux autres. Les ouvrages qu'il publiait quelquefois, fruits précieux de ses veilles, augmentaient encore sa réputation ; il était consulté de toutes parts par les théologiens ou les canonistes, et on suivait avec confiance ses décisions. Le cardinal Jean-Baptiste de Lucques compte notre Saint parmi les savants auditeurs de Rote, qui, par leur sagesse et l'éclat de leur doctrine, ont le plus illustré cet auguste tribunal. Un autre auteur, cité par le Père Echard, croit que saint Antonin avait été honoré de cette dignité, lorsqu'il gouvernait le couvent de la Minerve, sans doute sous le pontificat de Martin V.

Devenu vicaire général d'une célèbre Congrégation, composée de différents couvents, tant de la province de Rome que de celle de Sicile, qui avaient embrassé une plus étroite réforme, le Serviteur de Dieu s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver, étendre et perfectionner tout le bien que ses prédécesseurs avaient introduit dans ces sanctuaires de piété, et à leur imitation, c'était moins par l'autorité du commandement ou par la sagesse de ses ordonnances, que par la vertu de l'exemple qu'il inspirait à ses Frères, la fidélité à toutes les pratiques régulières. D'autant plus humble qu'on l'élevait davantage, il commençait toujours la visite des monastères par l'exercice des offices les plus humiliants et les plus abjects. On voyait ordinairement le vicaire général confondu avec les derniers des Frères, dans le même travail ; la ferveur seule le distinguait, et cette ferveur parut quelquefois aller trop loin. Malgré la rigueur des saisons et l'épuisement de ses forces, il continuait avec la même sévérité ses jeûnes, et il faisait ses longs voyages à pied.

Ces fatigues continuelles contribuèrent à ruiner sa santé, affaiblie d'ailleurs par des maladies, qui l'avaient conduit plus d'une fois aux portes de la mort. Dans les intervalles les moins critiques, il était travaillé d'une fièvre quarte ou d'une espèce de phthisie qui le desséchait entièrement. Mais son esprit, soutenu par la grâce de Jésus-Christ et par la considération de ses souffrances, ne se trouvait jamais plus fort que dans les plus grandes infirmités. Dieu l'avait toujours élevé au-dessus de ses maux, et ce qui épuisait son corps servait à purifier davantage sa vertu, à éprouver sa fidélité et à le mettre en état de continuer ses services à son Ordre et à l'Église.

Le mérite de ce saint homme, qui le rendait extrêmement cher aux peuples, comme il l'avait toujours été à ses Frères, lui conciliait particulièrement la vénération des grands et leur confiance. Le Pape Eugène IV fut de ce nombre, et la première marque qu'il lui donna de son estime fut de l'appeler au concile de Florence où ce Pontife ne se contenta pas d'inviter les évêques et les autres prélats qui avaient droit d'assister à ces sortes d'assemblées, il eut encore soin d'y faire venir les plus célèbres docteurs et les personnages les plus distingués par la doctrine et la sainteté. C'est à ce titre que saint Antonin, n'étant pas encore archevêque de Florence, se trouva néanmoins à toutes les sessions du concile, et fut témoin des victoires que nos théologiens y remportèrent sur ceux de l'Église grecque. Il en parle lui-même dans la troisième partie de sa Somme historique, où il nous apprend quelques particularités, que M. Sponde a insérées dans ses annales.

Pendant le séjour de saint Antonin à Florence, il accepta le célèbre couvent de Saint-Marc, et il y établit la même régularité qu'on admirait dans celui de Fiésole. Côme de Médicis, appelé le Père de la Patrie, y fit bâtir en même temps avec de très-grandes dépenses, une magnifique église, dont il mit saint Antonin en possession. Le Pape Eugène IV donna avec plaisir son consentement, et Sa Sainteté fit bientôt après la consécration de cette église, comme Martin V avait fait quelques années auparavant celle de Sainte-Marie-Nouvelle. Selon l'abbé Ughelli, les Florentins

chargèrent notre Saint de diverses légations auprès de plusieurs princes ; nous ignorons le temps, le sujet et le succès de ces négociations, que le même auteur appelle difficiles, et qu'il place avant son épiscopat. Mais nous savons qu'après avoir rempli le couvent de Saint-Marc de plusieurs bons sujets, la plupart formés de sa main, il reprit le cours de ses visites dans la Toscane et le royaume de Naples. Le zèle dont il brûlait pour la beauté de la maison du Seigneur ne se reposait pas, et les grands succès qui accompagnaient ordinairement ses travaux, les lui rendaient agréables, quoiqu'ils fussent bien au-dessus de ses forces corporelles.

Tandis qu'ainsi occupé à faire revivre dans son Ordre le premier esprit de saint Dominique, le sage supérieur ne pensait qu'à assurer son salut, en continuant à travailler à celui de ses frères, le siège de Florence, sa patrie, vint à vaquer par la mort de l'archevêque Barthélemy Zabarella de Padoue. Le Pape Eugène IV s'intéressait d'autant plus à le remplir d'un digne sujet, qu'un désir de procurer le bien de cette Église, il joignait une inclination particulière pour la ville de Florence, non comme l'a cru Baillet, qu'il eût pris naissance dans cette ville, puisqu'il était vénitien, mais parce que les Florentins lui avaient toujours été fort attachés et l'avaient servi utilement dans les occasions. Un double motif de religion et de reconnaissance engageait donc le Souverain Pontife à ne donner à ce peuple qu'un pasteur propre à l'instruire, à l'édifier et à le défendre. Mais son esprit se trouvait partagé ou du moins fatigué par les vives sollicitations et les brigues de ceux qui aspiraient à cette dignité ou qui voulaient la procurer à quelqu'un de leurs parents. Ceux-ci s'appuyaient du crédit qu'ils avaient dans la ville, et ceux-là sur la faveur de la cour de Rome. Les Florentins cependant demandaient un homme que sa doctrine et sa vertu rendissent également recommandable, et ils souhaitaient surtout, qu'il fût du nombre de leurs concitoyens, afin qu'il pût faire plus de fruit, par la connaissance qu'il aurait du naturel et des mœurs du peuple qui serait confié à ses soins.

Le Pape trouvait ces demandes raisonnables, et malgré les sol-

licitations importunes des aspirants, il était résolu de répondre aux justes désirs de la République. Mais la difficulté était de trouver un sujet tel qu'on le souhaitait. Neuf mois s'étaient déjà écoulés depuis la mort du dernier archevêque de Florence, sans que la République ni le Pape Eugène IV, se fussent déterminés sur le choix. Ce Pontife s'entretenant un jour familièrement avec un Dominicain, habile peintre, qu'il avait fait venir à Rome pour travailler à quelque ouvrage, il se plaignait que le choix d'un archevêque pour l'Église de Florence, lui donnait plus d'inquiétude que toutes les autres affaires. On me demande, disait Sa Sainteté, un homme savant, vertueux, expérimenté et citoyen de Florence. Ma peine est de ne pas connaître un sujet qui réunisse toutes ces qualités à un certain degré. — Mais, répliqua le Dominicain, Votre Sainteté ne trouverait-elle pas toutes ces qualités dans le Père Antonin, vicaire général de la province de Naples ?

A cette proposition, Eugène IV parut comme si on lui eût ôté le bandeau de devant les yeux; il fut surpris, et en quelque manière confus, de n'avoir pas songé par lui-même à un homme dont le mérite lui était si particulièrement connu et qui devait, ce semble, s'être présenté le premier à son esprit, dès qu'il eut la pensée de donner un pasteur à l'Église de Florence. Il le nomma donc sans autre délibération à ce siège; la ville l'accepta avec autant de joie que de respect, et elle témoigna sa reconnaissance pour un si digne choix. Mais le Serviteur de Dieu en apprit la nouvelle avec des sentiments bien différents : le Pape et les Florentins se reprochaient de n'avoir pas plutôt pensé à un sujet si capable de fixer leur choix, et le Saint au contraire avait peine à se persuader que pour remplir un si grand siège, on eût pu jeter les yeux sur lui. Une si rare modestie ajoutait un nouveau degré à son mérite, mais en même temps elle mettait un grand obstacle aux désirs de tout un peuple.

Saint Antonin, absent de Florence depuis plus de deux ans, revenait de la visite de ses monastères lorsqu'on lui fit savoir sa promotion. Il en fut sensiblement affligé, et résolu de ne jamais accepter cette dignité, au lieu de continuer son chemin vers Flo-

rence, il s'enfuit du côté de la mer de Toscane. Son dessein, comme on l'apprit depuis, était de se retirer secrètement dans l'île de Sardaigne et d'y vivre inconnu le reste de ses jours, ou du moins jusqu'à ce qu'un autre eût été nommé à l'archevêché de Florence. Un de ses neveux était venu à sa rencontre pour lui apporter la première nouvelle de sa dignité ; mais dans la pensée où était le Saint de fuir et de se cacher, il comprit bien que ce jeune homme était de trop en sa compagnie ; aussi fit-il tout ce qu'il put pour le renvoyer. Le neveu, au contraire, prétendant qu'il devait obéir au Pape, ne voulut ni le quitter, ni souffrir qu'il s'embarquât pour la Sardaigne ; il gagna le Frère qui l'accompagnait, et tous deux déterminèrent le prélat élu à s'arrêter dans la ville de Sienne.

Ce fut de là que saint Antonin écrivit des lettres très-pressantes au Pape pour conjurer Sa Sainteté, avec toute l'humilité et les instances possibles, de ne pas mettre ce redoutable fardeau sur ses faibles épaules. Il était alors dans sa cinquante-septième année, et ses fréquentes maladies, ses longs travaux, sans parler de ses veilles et de ses pénitences, avaient presque entièrement ruiné sa santé. Il ne manqua pas de faire valoir ce défaut de forces nécessaires pour soutenir le poids de l'épiscopat, et il exagéra avec encore plus d'éloquence sa prétendue indignité ou son incapacité. Il suppliait le Vicaire de Jésus-Christ de ne pas le traiter en ennemi, après l'avoir honoré de tant de marques d'amitié, et il ne put finir sa lettre sans l'arroser de ses larmes.

Mais si l'incertitude du succès l'accablait déjà de douleur, il fut bien plus vivement touché lorsqu'il reçut la réponse du Pape, qui lui déclarait en termes exprès qu'on ne pouvait rien changer à ce qui avait été fait, et qu'il ne se laisserait jamais persuader par ses raisons ni fléchir par ses prières. Sa Sainteté lui ordonnait en même temps de se rendre sans délai au couvent de Saint-Dominique, dans la ville de Fiesole, qui est à une petite distance de celle de Florence. Le Saint obéit, et il se flatta encore que les puissants amis qu'il avait parmi les plus illustres Florentins pourraient le servir dans cette occasion. Mais les véritables intérêts de ceux-ci ne leur permettaient point d'entrer dans ses vues.

et le Souverain Pontife n'avait pas manqué de leur écrire qu'ayant conduit leur archevêque jusqu'à leurs portes, il attendait de leur zèle qu'ils feraient le reste pour avoir enfin son consentement; il les chargeait de ce soin. On ne s'en fit point prier à Florence, dès qu'on y eut appris que l'archevêque était arrivé à Fiesole; quoiqu'il n'eût pris encore aucune marque de sa dignité, on y courut en foule. Les principaux du clergé et du sénat y furent des premiers : Côme de Médicis était à leur tête.

Au lieu des compliments de félicitation qu'on a coutume de faire dans ces sortes de rencontres, ce ne fut de part et d'autre que prières, supplications, instances réitérées. Ceux-là n'omirent rien de tout ce qu'ils crurent capable de fléchir la fermeté du Saint, pour l'engager à prendre soin d'un grand peuple qui se glorifiait déjà de l'avoir pour pasteur; et celui-ci, toujours semblable à lui-même, ne répondit à tous leurs discours que pour essayer de les convaincre de son incapacité et les obliger, d'une manière ou d'une autre, à écrire tous ensemble au Pape pour demander un autre archevêque. L'éloquence quoique persuasive de saint Antonin ne put à la vérité obtenir ce qu'il demandait. Mais ses pieuses importunités engagèrent enfin Côme de Médicis à le favoriser auprès d'Eugène IV. Ce prince, depuis longtemps lié d'amitié avec le Saint et bien instruit de son mérite, aimait assez sa patrie pour ne pas la priver du présent que le Ciel lui faisait; mais touché aussi par les larmes d'un ancien ami, qui faisait de plus fortes sollicitations pour éloigner de lui une grande dignité, que les hommes ambitieux n'en pourraient faire pour l'obtenir, il lui fit entendre qu'il écrirait à Rome selon ses desirs. Il écrivit en effet, et représenta d'une manière fort pathétique l'extrême affliction du serviteur de Dieu; il n'oublia pas même de faire observer que la violence dont on userait à son égard pourrait abrégér des jours qui étaient précieux à l'Eglise et à la république. Un auteur ajoute que Médicis ne laissa pas d'envoyer en même temps des lettres secrètes au Pape pour applaudir à son choix et reconnaître qu'on ne saurait le changer qu'au préjudice de l'Eglise de Florence. En cela, dit cet ancien historien, ce prince préférerait le bien public à ses intérêts particuliers; puisqu'il avait

dans sa famille plus d'un sujet sur lequel il aurait pu faire tomber une dignité si recherchée.

Mais c'est Dieu même qui avait choisi un homme selon son cœur, et il faisait concourir toutes les volontés à l'exécution de la sienne. Celle du Saint était aussi soumise, quoique son humilité combattit encore. Le Pape se lassa d'exhorter, de prier et d'attendre, et voyant que tous les Brefs qu'il avait écrits à l'archevêque nommé n'avaient pas eu l'effet désiré, il lui fit savoir par les lettres de plusieurs prélats, et en particulier du cardinal Dominique Capranica, que sa résolution était invariable, sans qu'on pût jamais espérer de la faire changer par aucune puissance. Sa Sainteté envoya en même temps au prélat ses bulles gratuitement, avec menace d'excommunication, s'il ne se disposait incessamment à obéir à Jésus-Christ et à son Vicaire, en acceptant le gouvernement de l'Église de Florence. L'ordre était trop précis pour laisser encore quelque lieu à l'espérance ou à la fuite. La crainte de résister à la volonté de Dieu par de nouvelles instances, obligea saint Antonin à prendre tout sur lui-même et à faire un sacrifice qui lui coûtait infiniment.

Son premier soin fut d'assembler à Fiésole même les prélats qui s'étaient rendus auprès de lui, plusieurs abbés ou autres ecclésiastiques de réputation, et quelques citoyens les plus distingués de Florence. Après un discours que la piété et la religion semblaient avoir dicté, ayant exposé avec beaucoup de sincérité et de candeur, d'une part, la volonté trop expresse du Pape, et de l'autre, les justes sujets qu'il croyait avoir pour ne jamais accepter une dignité qui lui paraissait au-dessus de ses forces, il pria tous ceux qui composaient cette assemblée de dire selon Dieu ce qu'ils en pensaient. Tous lui répondirent d'une même voix qu'il ne lui était plus permis de se refuser aux vœux du peuple ni aux ordres du Vicaire de Jésus-Christ ; qu'il devait tout espérer du secours de Dieu, qu'il l'appelait à l'épiscopat, et de la docilité de ceux qui auraient l'honneur de lui obéir. Le Saint leur demanda alors le secours de leurs prières et, se prosternant la face contre terre, il accepta en tremblant ce qu'on ne lui laissait point la liberté de refuser. Les assistants mêlèrent leurs larmes

avec les siennes ; mais le motif qui les faisait couler était bien différent : la crainte de n'être élevé que pour tomber peut-être de plus haut faisait pleurer celui-là, et la profonde humilité d'un homme si saint, ou le plaisir de l'avoir pour pasteur, excitaient en ceux-ci des larmes de joie et de consolation.

Saint Antonin connaissait bien les peuples dont on l'obligeait de se charger, et quand sa modestie se serait moins opposée à son élévation, les précautions qu'il prenait n'auraient pas été inutiles, pour s'assurer de leur docilité et prévenir les suites de leur inconstance naturelle. Après la cérémonie de sa consécration, toutes choses étant déjà disposées à Florence, pour la réception du saint archevêque ¹, il fit son entrée le 13 mars 1446, un dimanche de Carême. La pompe et l'éclat de cette solennité furent très-magnifiques selon la coutume, quoiqu'on en eût retranché tout ce qu'elle pouvait avoir de profane ou de trop séculier. Mais ce qu'on y admira davantage fut la rare modestie de cet ami de Dieu, qui faisait monter avec lui sur le trône épiscopal toutes les vertus qui doivent accompagner un véritable évêque.

L'ancien historien avoue ici qu'il ne saurait rapporter tout ce qu'il lui avait vu faire de beau et d'héroïque dans le gouvernement de son Église. Il suffit de dire d'abord que quelque grandes que fussent les espérances qu'on avait conçues de sa sagesse, de sa prudence, de son zèle, de sa douceur et de sa fermeté, il remplit ou il surpassa même l'attente des fidèles. Le règlement de sa personne et de sa famille était conforme à ce que nous lisons dans l'histoire des plus saints évêques des premiers siècles. Sa table, son lit, sa chambre, ses habits, tout en lui était simple, modeste, religieux. Il avait coutume de dire que toutes les richesses d'un successeur des Apôtres ne devaient se trouver que dans sa vertu. Quand il le fallait, il parlait et il agissait en grand évêque, mais il vécut toujours en pénitent et en religieux. Autant qu'il était possible, il garda dans son palais les observances régulières

¹ C'était le cinquième archevêque de Florence depuis que ce siège, auparavant épiscopal, avait été érigé en archevêché par le Pape Martin V, l'an 1420, en faveur d'Aimeric Corsini, qui gouvernait cette Église depuis le mois de juillet 1411. (*Ita. Sacra.*, t. III, col. 166.)

qu'il avait pratiquées dans le cloître, mais sans rien négliger de ce que demandait la sollicitude pastorale ; ce n'était point avilir sa dignité, mais la relever.

Tout son train se réduisait à six personnes, à qui il donnait des gages considérables, pour les empêcher de rien recevoir de ceux qui avaient des affaires devant son tribunal. Il avait d'abord choisi pour ses vicaires généraux deux ecclésiastiques fort habiles et d'une grande réputation. Mais s'étant aperçu qu'ils n'étaient pas toujours d'accord entre eux, il en supprima un, encore ne laissait-il que peu de chose à faire à l'autre, prenant connaissance par lui-même de tout ce qui regardait la religion et l'administration de son Église. Il se reposait sur un homme de probité, de ce qui ne concernait que le temporel, et il ne partageait avec personne le soin de ce qui méritait ses attentions particulières.

Tous les jours il donnait audience à toutes sortes de personnes, particulièrement aux pauvres, dont il voulait être le père, le protecteur et l'avocat. Persuadé que les revenus d'un évêque sont une partie de leur patrimoine, et que rien ne relève davantage cette auguste dignité que la charité et la libéralité envers ceux qui sont dans l'indigence, il avait défendu à ses domestiques de renvoyer jamais aucun pauvre les mains vides ; et après avoir épuisé en aumônes sa bourse et ses greniers, on l'a vu donner ses meubles, quelquefois une partie de ses habits, et se réduire lui-même, pour les pauvres, à une extrême pauvreté, sans rougir de solliciter en leur faveur ceux qui étaient en état de les secourir. Il n'avait ni vaisselle d'argent, ni aucun autre meuble précieux ; il ne nourrissait ni chiens ni chevaux : une seule mule qu'on lui avait donnée suffisait pour les nécessités de la maison les plus pressantes. Mais lorsqu'il n'avait plus rien à donner aux pauvres, il faisait vendre cet animal que quelque riche citoyen ne manquait pas d'acheter, pour le renvoyer bientôt après au charitable archevêque.

Ce qu'il donnait d'une main, la Providence le lui rendait de l'autre ; on en rapporte bien des exemples édifiants. Ce qu'il y a de certain, c'est que malgré les grandes distributions qu'il faisait tous les jours, surtout dans les temps de disette, malgré ses libé-

ralités continuelles qui allaient bien au delà de tous ses revenus, il trouva encore le moyen de fonder le collège appelé de Saint-Martin, où il établit douze administrateurs du bien des pauvres en faveur des familles qui, souvent réduites à la dernière misère, n'osent mendier leur pain. Dieu, qui inspirait à son serviteur cette tendre charité qu'il prétendait continuer même après sa mort, y a répandu une bénédiction si visible, que cette fondation entretient aujourd'hui plus de six cents familles et fournit à leurs plus pressants besoins. L'ancien auteur ajoute que, lorsque le Saint faisait cette fondation, il assura qu'il travaillait pour plusieurs familles qui vivaient alors dans l'opulence et qui depuis ont eu besoin de ce secours. Il est glorieux à un successeur des Apôtres de consacrer ses revenus à de semblables usages. Que de maux ne fait-il pas éviter ! Que de bénédictions le pauvre peuple ne lui donne-t-il pas dans la suite des siècles ! Qu'il serait digne de la sainteté de notre religion de voir dans tous les diocèses ces respectables monuments de la charité de ceux qui en ont eu la conduite ?

La charité de l'archevêque de Florence s'étendait à tout ; il n'était jamais rebuté ni du travail ni des importunités de ceux qui réclamaient son secours dans leurs affaires ou dans leur affliction. Les clercs et les laïques s'adressaient à lui avec la même confiance, pour terminer leurs différends par la sagesse de ses lumières. Visible à toute heure, affable, accessible à tout le monde, il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ ; le pauvre et le paysan étaient écoutés comme le noble et le riche. On trouvait toujours en lui un directeur, un pasteur, un père et le plus doux de tous les hommes ; rien ne fut jamais capable d'altérer sa douceur et sa tranquillité. C'est le témoignage que lui rendit après sa mort un ecclésiastique, qui avait plaidé avec beaucoup de chaleur pour un bénéfice et soutenu un procès contre l'archevêque même.

Cette douceur pleine de charité parut avec encore plus d'éclat dans la conduite de notre Saint à l'égard d'un autre ecclésiastique, dont les mœurs très-corrompues et les dangereux emportements scandalisaient les uns et le rendaient redoutable aux autres. Cite

devant le tribunal de l'archevêque, au lieu de s'humilier pour ses crimes multipliés, ce mauvais prêtre y voulut mettre le comble en assassinant son juge avant même qu'il eût essayé d'éprouver les effets de sa charité ordinaire. Armé d'un poignard et prévenant l'heure de l'audience, il entre hardiment dans la chambre du Saint, le trouve seul, et, sans dire une parole, il lève d'abord le fer sur sa tête et porte le coup avec tant de violence que le prélat, s'étant un peu détourné, le poignard demeura enfoncé au dos de la chaise. Le Serviteur de Dieu ne fut ni troublé, ni ému ; son premier soin fut de rendre au Seigneur des actions de grâce de sa conservation, et le second, de prier pour la conversion de l'assassin. Il ne voulut point qu'on le poursuivît, parce qu'il ne souhaitait point sa mort, mais son salut. Ce misérable, cependant, croyant avoir tué l'archevêque, courait de toutes parts comme un furieux ; il cherchait à se cacher et il se vantait de son crime. Mais tandis qu'il ne pensait pas encore à sa conversion, le Saint continuait à la demander ; il la sollicita avec tant de confiance et d'ardeur qu'il l'obtint enfin de la divine Bonté. Ciardi (c'est le nom de ce prêtre parricide,) rentra au dedans de lui-même, reconnut le nombre et la grandeur de ses iniquités, et pour les expier par une pénitence aussi longue que sa vie, il alla prendre l'habit de Saint-François dans le petit couvent de Saint-Michel. Sa persévérance édifia les fidèles et fut un sujet de consolation pour le saint Archevêque.

Nous passerions les justes bornes que nous nous sommes prescrites dans cet abrégé, si nous voulions rapporter une partie des beaux exemples de modération, de charité et de douceur, dont l'histoire de saint Antonin est remplie. Il suffit de remarquer que cette douceur naturelle n'avait rien de mou, et qu'elle n'affaiblissait jamais la grandeur de son courage dans les occasions. Rien n'égalait son intrépidité ou sa fermeté épiscopale, lorsqu'il agissait de défendre le bien public et les droits du peuple contre la tyrannie des grands, ou les immunités ecclésiastiques contre les entreprises de ceux qui osaient les attaquer. François de Padoue, trésorier d'Eugène IV et depuis évêque de Ferrare, étant venu à Florence, y fut arrêté par ordre du sénat. Notre Saint se

plaignit d'abord de cette violence faite contre les droits à un officier du Pape, et il demanda sa liberté ; n'ayant pu l'obtenir, il cessa l'office divin dans la cathédrale, en présence des magistrats, mit l'église en interdit et porta contre eux-mêmes les censures prescrites par les canons. On s'avisa de le menacer et de le maltraiter de paroles ; il demeura inflexible. En montrant à ceux qui le menaçaient de le chasser de son siège, la clef de la cellule qu'il avait occupée dans son couvent : Quand on m'obligera, leur dit-il, de sortir de Florence, je trouverai toujours un asile pour me retirer. Dans une autre occasion, il agit et il parla avec la même fermeté au Conseil souverain de Florence, qui avait traité ignominieusement deux ecclésiastiques dont la punition devait être réservée à l'archevêque. Les magistrats reconnurent leur faute et demandèrent avec humilité l'absolution des censures ; le Saint leur fit savoir qu'ils n'avaient qu'à s'adresser au Pape ; ils le firent, du moins par leurs députés ; mais Sa Sainteté les renvoya à leur archevêque, qui leur fit réparer le scandale par une pénitence publique.

Un hérétique déguisé se servait adroitement de l'accès que lui donnait, dans les maisons des particuliers, la réputation qu'il avait d'habile médecin, pour semer ses erreurs et vomir plusieurs blasphèmes contre l'honneur de la très-sainte Vierge. Saint Antonin en fut informé, et il travailla d'abord à la conversion de celui qui ne pensait qu'à pervertir les autres. Ses avertissements, ses prières, ses charitables corrections furent inutiles. Le prétendu médecin continuait à dogmatiser, et le saint Prélat, animé de zèle, prit d'autres mesures pour arrêter les progrès du mal. Il fit voir encore dans cette occasion que la douceur évangélique ne connaît point de faiblesse quand il s'agit des intérêts de la religion et du salut des âmes.

Il trouva parmi son peuple bien des abus à réformer, et bien des obstacles à vaincre dans l'exécution de ses pieux desseins ; il se mit toujours au-dessus des difficultés. Puissant en œuvres, il l'était encore en paroles ; il prêchait ordinairement tous les dimanches et toutes les fêtes, dans quelqueune des églises de la ville ; le concours des peuples était toujours grand, et on assure

qu'aucun de ses discours ne fut jamais sans quelque conversion. Il priait beaucoup avant que de prêcher, et la sainteté de ses exemples touchait encore plus que ses instructions. Aussi eut-on la satisfaction de voir en peu de temps les abus retranchés, les différends accordés, les désordres abolis, l'usure et les autres pratiques criminelles détruites, et les mœurs réformées. Rien ne pouvait échapper à sa vigilance, ni éluder sa sollicitude. L'oisiveté et la cupidité avaient introduit à Florence des jeux de hasard, qui ruinaient les familles; le saint archevêque entreprit de les abolir, et il en vint à bout. Ces jeux ruineux, qui gâtaient la jeunesse, dérangeaient le commerce et faisaient languir les arts, étaient encore introduits à Rome. Mais, dit un ancien auteur, l'exemple de saint Antonin porta le Souverain Pontife à faire parmi les Romains, ce que le Saint avait fait chez les Florentins.

S'il était si attentif à ôter aux personnes mêmes du siècle, toutes les occasions du péché, pour les faire entrer dans les voies du salut, sa vigilance n'était pas moindre pour former un clergé capable d'édifier les fidèles, et de leur servir de modèle. Il y avait à la vérité beaucoup à faire, et bien des choses à réformer; mais il ne désespéra pas du succès. Il commença d'abord par le Chapitre de sa métropole, et continua par les autres églises de la ville; il n'en oublia aucune de son diocèse, ni de sa province ecclésiastique. Ses instructions, ses ordonnances, ses exemples surtout réveillèrent la piété, le zèle, l'esprit de prière et l'amour de la discipline parmi les ministres de l'autel.

Au commencement de son épiscopat, il disait son office dans sa chapelle avec ses aumôniers et les clercs qu'il entretenait chez lui; et toujours aux mêmes heures qu'on le disait dans les maisons de son Ordre. Mais ayant appris que l'office divin ne se faisait pas dans sa cathédrale, avec la décence, la modestie, et le respect qu'il convenait; il se fit une loi d'assister à toutes les heures canoniales: quoiqu'il veillât fort avant dans la nuit, il prévenait toujours les chanoines à matines; sa présence et sa piété remirent le bon ordre, et rallumèrent la ferveur dans le Chapitre.

Peu content d'avoir interdit à ses ecclésiastiques les jeux pu-

blics, les spectacles, et tout ce qui n'était pas conforme à la sainteté de leur état ; le saint prélat aimait à prendre connaissance de leurs occupations particulières, et à diriger leurs études. La manière toujours douce, dont il agissait avec eux, et le respect qu'on avait pour sa sainteté, faisaient qu'on se rendait sans peine, et toujours avec fruit, à ses sages conseils. Le célèbre Marsile Ficin reconnaît que si les livres de Platon, dont il était presque idolâtre, ne l'avaient pas fait tomber dans quelque hérésie, il en était redevable aux soins de saint Antonin, car le vigilant Pasteur, voyant l'ardeur incroyable du jeune chanoine, pour la lecture de cet ancien philosophe, craignit avec raison, que trop flatté de la beauté du langage, il n'avalât inconsidérément le poison si bien préparé ; c'est pourquoi il l'engagea d'abord à suspendre cette lecture, pour ne la reprendre qu'après qu'il aurait lu les quatre livres de saint Thomas contre les Gentils.

Presque tous les ans saint Antonin faisait la visite de tout son diocèse ; et il porta souvent ses attentions dans ceux de Fiesole, et de Pistoie, qui appartenaient à sa province. Il n'amenait ordinairement avec lui qu'un religieux de son Ordre, et deux ou trois ecclésiastiques, qui marchaient comme lui dans une grande simplicité ; mais il arriva plus d'une fois que la difficulté des chemins et la rigueur des saisons, les pluies, les neiges ou les chaleurs excessives, les auraient fait succomber sous le travail, s'ils n'avaient été soutenus par l'exemple du saint Prélat, que rien n'était capable de rebuter, ni d'arrêter. Aussi assure-t-on que ses visites furent souvent accompagnées de miracles : on en peut lire quelques-uns dans les Actes des Saints ; je trouve que le plus grand de tous, ou du moins le plus utile au salut des âmes, fut le changement de quelques ministres, dont les mœurs et les exemples n'étaient pas une odeur de vie, pour les peuples qu'ils conduisaient.

Le prudent archevêque s'attachait particulièrement à ramener au devoir, par l'instruction et la persuasion, les pasteurs si peu dignes de ce nom. Il ménageait leur délicatesse, pour gagner leur confiance ; lorsqu'il trouvait en eux de la docilité, il leur

épargnait la honte d'une correction publique, ou si elle était nécessaire, il la faisait toujours de manière, que les fidèles étaient édifiés, et leurs pasteurs n'étaient point déshonorés : il laissait ensuite à leur religion, le soin de réparer, par une conduite désormais régulière, le scandale qu'ils avaient donné. Selon l'expression d'un ancien auteur, ses premières corrections étaient les avertissements d'un Père. Il montrait plus de sévérité lorsqu'on le mettait dans la nécessité de corriger une seconde fois le même coupable. Mais si dans une troisième visite, il trouvait encore les mêmes désordres à réprimer, il employait alors les plus forts remèdes, selon la rigueur des canons, quoique, dans ce cas même, la justice ne fût point sans miséricorde. La charité qui réglait tous ses démarches, conservait toujours en lui un cœur de père, même pour les plus coupables, et servait quelquefois à la conversion de ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors incorrigibles.

Ces sortes de conversions étaient pour notre Saint un grand objet de consolation. Il les considérait comme la récompense la plus précieuse de ses travaux, ou plutôt comme l'effet de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, à qui il en donnait toute gloire. Sa réputation cependant devenait toujours plus éclatante, et l'opinion qu'on avait de sa sainteté, était si répandue dans l'Italie, que partout où on savait qu'il devait passer, les peuples accouraient en foule pour recevoir sa bénédiction. Rendu dans sa ville épiscopale, il n'y jouissait pas d'un plus grand repos : les savants, les évêques, les princes et quelquefois les cardinaux (ou le Souverain Pontife même) le consultaient, et remettait à sa décision les affaires les plus importantes ou les plus difficiles, parce qu'on ne connaissait pas moins son intégrité. Cette étendue de lumières, qui lui avait fait donner le nom d'Antonin des Conseils.

Cependant la multitude de tant de différentes affaires, dont on aurait cru quelquefois accablé, ne fit jamais la moindre diversion à sa prière, ni à ses autres exercices de piété. Aussi appliqué à Dieu, au milieu de ses plus grandes préoccupations, que l'on eût eu à penser qu'à une seule chose, on ne le voyait ja-

mais distrait, jamais difficile; la paix de son cœur paraissait dans la sérénité de son front, dans ses actions, et dans toutes ses paroles. François Castillio, alors son secrétaire, et depuis son historien, lui disait un jour que le sort des évêques était à plaindre, si pour remplir les devoirs de la sollicitude pastorale, ils devaient être ainsi exposés à une si grande suite d'affaires, et aux importunités de tant de gens qui assiégeaient tous les jours le palais. Le Saint lui fit une réponse, que cet auteur aurait voulu écrire en lettres d'or : Il n'est pas possible, répondit le saint archevêque, que nous jouissions jamais de la paix, parmi les troubles de cette vie, si dans le fond de notre cœur nous n'avons comme un cabinet secret, où nous puissions nous retirer, sans que les affaires du monde y trouvent entrée, et qu'en cessant de nous appliquer à l'homme extérieur, nous ne recourions d'abord comme à un asile assuré, à ce que l'Apôtre appelle l'homme intérieur. Mais cela demande beaucoup de fidélité à la grâce; et tous ne sont pas également capables de cette fidélité¹.

Celle du pieux prélat lui avait appris ce secret, qui lui faisait trouver du temps pour tout. Il dormait peu; et au retour de matines, il employait à l'oraison, à l'étude, ou à la composition de ses ouvrages, le temps qu'on accordait aux autres pour prendre du repos. Après la messe, qu'il disait régulièrement à neuf heures, il se donnait tout entier aux affaires de son diocèse jusqu'à l'entrée de la nuit. Avec cela il ménageait si bien ses moments, qu'outre l'office ordinaire, il récitait tous les jours l'Office de la Vierge et les psaumes de la pénitence, l'Office des morts deux fois la semaine, et le psautier entier les jours de fête. Il ne faut point s'étonner si une vie si pure, et une piété toujours soutenue, lui méritaient les faveurs du ciel, l'estime des peuples, et la confiance des princes de l'Eglise. Le Pape Eugène IV, qui avait eu toujours pour lui une tendre amitié, voulut recevoir de sa bouche quelque consolation dans sa dernière maladie : le Saint se rendit aussitôt à Rome, et entretenait souvent le Pape, selon qu'il convenait à la piété de l'un, et à l'état présent de l'autre.

¹ Ad quod consequendum, magna aiebat arte opus esse, etc. (*Act. Sancti*, p. 318, n° 13)

Un historien florentin, cité par Surius et par Oderic Raynald, assure que ce Pontife, qui, selon le bruit commun, prétendait élever notre archevêque à une dignité plus éminente, le pria de ne point s'éloigner de son lit ; et qu'après lui avoir fait sa confession, il voulut encore recevoir de sa main le saint Viatique, et le dernier Sacrement de l'Église. Comme la maladie d'Eugène IV devenait toujours plus considérable, et que les médecins assuraient qu'il n'y avait point de moment à perdre, saint Antonin l'alla trouver avec les saintes Huiles ; mais ce Pape lui ordonna de différer un peu, et ayant fait venir dans sa chambre tous les cardinaux qui étaient à Rome, il leur parla ainsi, en présence de notre archevêque :

« Voici, mes chers frères, le moment fatal, qui me va séparer de vous. Je ne dois pas me plaindre de ce qu'il me faut quitter la vie, puisque j'en ai joui longtemps et fort heureusement. Dieu veuille me pardonner les fautes que j'ai pu commettre dans le gouvernement de l'Église. Ce qui me console dans ce dernier moment, c'est que la divine Miséricorde regarde plutôt notre bonne volonté que le succès de nos entreprises. Il est vrai que la faiblesse humaine m'a fait prendre plaisir à me voir élevé à la dignité que je suis obligé de quitter présentement ; cependant je puis dire avec vérité, que je n'ai pas recherché avec trop d'empressement cet éclat passager des honneurs. J'avoue qu'il est arrivé plusieurs choses fâcheuses au Saint-Siège pendant mon pontificat ; mais j'ai dû regarder ces événements comme des moyens dont Dieu s'est servi, pour me faire réfléchir sur l'instabilité des choses humaines : il envoie des fléaux à ceux qu'il aime, de peur qu'ils ne se méconnaissent dans la bonne fortune. Je voyant sur le point de lui aller rendre compte de mes actions, j'ai voulu vous prier de venir ici, pour vous recommander la paix et une parfaite union, comme Jésus-Christ fit à ses disciples, avant que de se livrer aux ministres de sa mort, en leur disant : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. »

« Comme je vous ai donné à tous la pourpre, à la réserve d'un seul, que je n'ai pas moins traité comme mon fils ; je vous recommande comme mes frères, et vous prie instamment de conserver

toujours cette sainte union si nécessaire au bien de l'Église, et d'éviter le schisme, comme le plus grand malheur qui puisse lui arriver. Suivez le commandement de Jésus-Christ, qui vous ordonne de souffrir les défauts les uns des autres. L'Église, qui est son Épouse, va bientôt demeurer sans Chef. Vous savez parfaitement les qualités qui sont nécessaires à celui qui doit la gouverner après moi. Choisissez une personne qui ait de la doctrine et de la probité : bannissez dans ce choix toutes les considérations humaines, et préférez à vos intérêts particuliers, la gloire de Dieu, le bien public et l'honneur de l'Église ; surtout choisissez une personne qui puisse être agréable à tout le monde ; parce que l'Esprit de Dieu est toujours là où la paix et la concorde se rencontrent. Je vous supplie aussi très-humblement de ne me point faire d'obsèques magnifiques ; je n'ai point d'autre intention que d'être enterré sans cérémonie, comme le fut Eugène III, dont je porte le nom. »

Si le Saint-Père avait fait tout ce discours avec beaucoup d'impétuosité et de présence d'esprit ; il prononça les dernières paroles d'une manière si touchante, qu'il fit couler les larmes des yeux de tous les assistants. Saint Antonin mêla les siennes avec celles des cardinaux. Après quoi il administra le Sacrement de l'Extrême-Onction au malade ; et bientôt après il rendit le dernier soupir. le 23 février 1447. Dans plus d'un endroit de ses ouvrages, il a fait l'éloge des vertus et des grandes qualités de ce Pape, qui n'a été blâmé que par des écrivains trop attachés au concile de Bâle.

Depuis l'arrivée de saint Antonin à Rome, il s'était trouvé à la procession solennelle et aux prières publiques, qu'on y fit en actions de grâces, pour la paix qui venait d'être conclue entre le Saint-Siège, l'empereur Frédéric III, et les princes d'Allemagne. Il assista aux obsèques d'Eugène IV, et à l'élection de son successeur, Nicolas V, dit auparavant Thomas de Sarzane, cardinal de Bologne, qui fut élu le 6 mars dans le couvent de la Minerve. Ayant reçu la bénédiction du nouveau Pape, qui ne le chérît pas moins qu'avait fait son prédécesseur, le saint archevêque se hâta de revenir dans son diocèse, où de nouveaux besoins l'appelaient.

La peste se faisait déjà sentir dans quelques endroits de la Toscane; et ce terrible fléau, qui désola tout le pays, dans le cours de l'année suivante fut, pour l'archevêque de Florence, une nouvelle occasion de continuer les preuves de sa tendre compassion ou de son ardente charité. Ce ne fut pas seulement dans son diocèse, mais presque dans toutes les terres de la république, qu'il porta ses attentions, pour que les fidèles affligés ne manquassent d'aucun secours, soit spirituel ou temporel. Il excita d'abord le zèle des magistrats et de ses religieux de Saint-Marc; il voulut que ceux-ci, en méprisant les horreurs de la mort, se répandissent dans les campagnes, dans les bourgs et les villages, où il pouvait manquer de ministres, afin de suppléer à leur défaut, et donner les Sacrements et toutes sortes de consolation aux malades. Lorsque le mal fut plus étendu, ou que la contagion eut enlevé plusieurs de ces religieux, saint Antonin employa au même ministère ceux des couvents de Fiésole et de Sainte-Marie-Nouvelle. Ils moururent pour la plupart dans cet exercice de charité, et le saint archevêque, qui s'était exposé des premiers, pour encourager les autres par son exemple, fit prier alors le Général des Frères Prêcheurs, d'envoyer quelques religieux de Lombardie au secours de ceux qui restaient en fort petit nombre dans les trois maisons que nous venons de nommer.

Le fléau de la famine ne manque guère de suivre de près celui de la peste : c'est une suite naturelle, ou de la corruption de l'air, ou de la cessation du travail nécessaire à la culture de la terre; les Florentins éprouvèrent successivement l'une et l'autre calamité. Mais la charité inépuisable de leur saint Pasteur offrit toujours une ressource aux misérables. Il est vrai que ses revenus, déjà assez modiques, ne lui auraient pas donné le moyen de faire quelque réserve, quand il en aurait eu la volonté : mais, si de son propre fonds il avait peu de chose à distribuer, il trouvait dans la bourse de ses amis, dans les mains mêmes des princes de l'Église, de quoi soulager la misère de son troupeau. Outre les aumônes publiques, qu'il porta les magistrats à faire aux pauvres citoyens, il obtint de plusieurs cardinaux des sommes considérables; et sur les humbles représentations qu'il fit au Pape Ni-

colas V, Sa Sainteté lui envoya cinq cents ducats d'or. Les riches de Florence, à son exemple, se piquèrent aussi d'une louable émulation ; et le saint archevêque eut la consolation de voir que, dans un temps de cherté et de disette, le peuple fut suffisamment pourvu du nécessaire.

La calamité publique cessa, mais saint Antonin ne cessa pas d'exercer ses pieuses libéralités envers les particuliers dont il connaissait les besoins, ou qui venaient les lui exposer avec confiance. Passant un jour par la rue, qu'on appelle de Saint-Ambroise, il entra dans une maison, où il trouva trois pauvres filles, qui y menaient une vie très-obscur, mais très-chrétienne : occupées le jour et la nuit de leur travail, pour avoir de quoi nourrir leur mère, et pour s'entretenir elles-mêmes. Le Saint en fut touché et leur assigna une pension, qui leur donnait de quoi vivre honnêtement. Son intention était de récompenser ou d'aider la vertu, et non de favoriser l'oisiveté. Cependant ces trois filles se voyant à leur aise, négligèrent leur travail ordinaire, et donnèrent dans le relâchement. Saint Antonin ne put l'ignorer ; il en fit une charitable correction à la mère et à ses filles, et leur retrancha une partie de l'aumône, pour les obliger de fuir l'oisiveté, qui pouvait les conduire au dernier malheur. *

Un bourgeois de Florence, dit encore l'ancien historien que nous suivons, étant venu prier le saint archevêque de lui donner quelques secours, pour établir quelques-unes de ses filles, le prélat, qui avait épuisé en aumônes tout son revenu, conseilla à ce père obéré d'aller faire tous les jours sa prière dans l'église de l'Annonciade, lui promettant que la très-sainte Vierge, à l'honneur de laquelle cette église est dédiée, ne manquerait pas de lui obtenir ce qui était nécessaire à sa famille. Cet homme allant un jour de grand matin à cette église, entendit deux aveugles mendians, qui ne croyant pas être entendus de personne, se disaient confidemment l'un à l'autre ce qu'ils avaient de fonds. Pour moi, disait l'un, j'ai deux cents ducats d'or, cachés dans mon bonnet. — J'en ai bien, disait l'autre, trois cents dans ma camisole. Le bourgeois surpris de cette aventure, va aussitôt la raconter à l'archevêque, qui fait venir en sa présence les deux aveugles, leur

reproche le tort qu'ils font aux pauvres, se charge de les nourrir le reste de leur vie, et leur ôte ces cinq cents ducats, qu'il remet entre les mains du bourgeois pour l'établissement de ses filles.

Un ecclésiastique qui avait gagné une grosse somme à quelque jeu de hasard, fut puni de la même manière par saint Antonin, qui le reprit sévèrement et fit distribuer cet argent aux pauvres, dont le nombre n'était pas alors petit à Florence. Les gens de bien connaissaient assez la droiture de ses intentions et l'équité de ses jugements pour les respecter et s'y soumettre toujours avec plaisir. Il arriva cependant quelquefois que les plus coupables en murmurèrent; quelques-uns même appelèrent de ses sentences au tribunal du Pape. Mais Nicolas V ordonna que tous les appels que l'on ferait des jugements de l'archevêque de Florence, ne seraient point recus à Rome, parce qu'il était persuadé qu'il n'y avait rien à revoir après un homme si saint, si éclairé, si désintéressé. Ce Pontife avait une si haute opinion des vertus de notre Prélat, qu'on lui entendit dire quelquefois qu'il croyait l'archevêque de Florence aussi digne d'être mis au nombre des Saints de son vivant, que Bernardin de Sienne, qu'il venait de canoniser, l'était après sa mort. Aussi a-t-on remarqué que ce Prélat ne demandait jamais quelque chose, soit pour son Église ou en faveur de quelque particulier, qu'il ne l'obtint facilement du Saint-Siège.

Cette approbation générale ne le flattait pas, parce qu'il était bien éloigné d'avoir des sentiments aussi avantageux de lui-même : l'humilité qui lui faisait cacher, autant qu'il était possible, ses pratiques particulières de pénitence et de piété, dérobaient encore à ses propres yeux toutes ces héroïques vertus que les autres admiraient en lui. Sévère censeur de la flatterie et ennemi des louanges, il ne voyait qu'avec peine les respects qu'on lui rendait et n'entendait jamais sans une espèce d'indignation, l'éloge qu'on faisait publiquement de sa sainteté. Pendant que tout occupé du soin de son salut et de celui de son troupeau, il redoublait ses attentions pour former des imitateurs de ses vertus, dont plusieurs ont fait honneur à la religion, tant dans le cloître que dans le clergé séculier, un pauvre lépreux

vint lui faire des plaintes sur la conduite qu'un citoyen de Florence tenait à son égard. L'examen que le Prélat voulut faire de la justice ou de l'injustice de ces plaintes, lui fit connaître un trésor caché dans la personne de ce citoyen.

C'était un simple artisan, dont l'éminente sainteté n'avait été jusqu'alors connue que de Dieu et peut-être de son directeur. Uniquement appliqué aux exercices de la pénitence, à la prière et au travail, ce disciple de Jésus-Christ vivait dans l'obscurité d'une profonde retraite. L'Homme-Dieu était son modèle, l'Évangile sa règle et le ciel le seul objet de ses désirs. Ses mains fournissaient à ses besoins et à ceux de plusieurs pauvres, à qui il distribuait secrètement tous les soirs, une partie de ce qu'il avait gagné dans la journée. Il passait les dimanches et les fêtes en prière dans les églises ou au service des malades dans l'hôpital de Saint-Paul. Mais pour avoir une occasion toujours présente de pratiquer la patience et la charité, il avait retiré chez lui un lépreux abandonné et rebuté de tout le monde. Il le nourrissait et il le servait avec humilité, parce qu'il considérait en sa personne celle de Jésus-Christ même. Aussi nettoyait-il ses plaies avec une sorte de respect et avec toute l'affection que la charité chrétienne est capable d'inspirer aux plus grands Saints. Jamais la crainte de contracter un mal contagieux, ni l'infection qui sortait de ce corps plein d'ulcères, ni les amers reproches que ce malade ingrat faisait souvent à son bienfaiteur, n'avaient pu diminuer l'assiduité de ses soins, ni altérer sa douceur ou lasser sa patience.

Tel était ce parfait chrétien, inconnu du monde, et dont le monde n'était point digne. Le lépreux à qui depuis longtemps il rendait ses services, en était encore plus indigne : c'était cependant contre lui qu'il était venu solliciter la justice de l'Archevêque de Florence, comme si la charité qu'on exerçait gratuitement à son égard, eût été un devoir de justice auquel on eût manqué. Saint Antonin reconnut aisément le caractère de celui qui se plaignait, mais une pieuse curiosité l'ayant porté à tout examiner, la connaissance particulière qu'il prit des sublimes vertus de cet artisan, le réjouit extrêmement. Il fit à l'un la cor-

rection qu'il méritait ; il souhaita la persévérance à l'autre, en l'assurant qu'une grande récompense l'attendait dans le ciel ; et après avoir remercié le Seigneur de lui avoir fait connaître un homme selon son cœur, il se proposa de travailler lui-même avec une nouvelle ardeur à tout ce qui pouvait le rendre agréable aux yeux de Dieu.

L'éclat des honneurs, qu'il avait inutilement fui, et qu'il n'avait jamais aimé, lui parut encore plus importun, et il sentit s'accroître dans son âme, ce puissant attrait qu'il n'avait jamais perdu, pour une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Mais chaque Saint a sa mesure de grâces et sa vocation ; Dieu veut être glorifié d'une manière dans les uns et d'une autre manière dans les autres. La sainteté de l'Archevêque de Florence devait servir au salut de plusieurs, à l'édification de l'Église et au bien général de la République. C'était la lumière, le conseil, la ressource du sénat et du peuple dans toutes les nécessités. Après la mort du Pape Nicolas V, arrivée le 24 mars 1455, les Florentins le choisirent pour être le chef d'une illustre ambassade qu'ils envoyèrent au nouveau Pape Calixte III.

Un auteur assure que ce Pontife, aussitôt qu'il vit paraître notre Archevêque, comme s'il avait été attiré par l'odeur de sa sainteté, se leva de son siège, alla au devant de lui, et l'embrassant avec beaucoup de tendresse, lui donna le saint baiser.

L'Archevêque de Florence, ayant à ses côtés Jean de Médicis et les autres ambassadeurs qui l'avaient accompagné à Rome, prononça en présence de Sa Sainteté et des cardinaux un excellent discours, qui fut d'abord applaudi du Sacré Collège, et qui fit depuis l'admiration de tous ceux qui eurent le plaisir de le lire, particulièrement des Florentins. L'esprit, l'érudition, l'éloquence y brillent partout et relèvent encore les sentiments de religion, de zèle et de piété que l'orateur veut inspirer. La dignité du Saint-Siège, les qualités du nouveau Pape, l'ancien attachement des Florentins à la Chaire de Saint-Pierre, les besoins présents de l'Église, les vœux des chrétiens, leurs espérances ou leurs craintes dans l'expédition qu'on méditait alors contre les Turcs, pour essayer d'arrêter les progrès de leurs armes victo-

rieuses ; tout y est touché avec beaucoup de discernement et de délicatesse. On peut dire en deux mots, que notre Archevêque s'expliqua en cette occasion avec toute la dignité que demandaient la grandeur du sujet, la majesté du Trône, les intérêts de sa République et l'auguste assemblée, devant laquelle il avait l'honneur de porter la parole. On trouve cette harangue dans les Annales d'Oderic Raynald et dans la Somme historique de saint Antonin, qui l'a publiée, sous le nom d'un ambassadeur des Florentins auprès du Pape Calixte III. Nous ne la traduirons pas ici, parce que nous ne pensons qu'à abrégér.

Mais nous ne devons point omettre les grands exemples de charité, que le saint Archevêque continua de donner à tous ses diocésains, pendant les nouvelles calamités dont le ciel punit leurs péchés. Il y avait déjà quelques années que de fréquents tremblements de terre avaient alarmé les peuples d'Italie et ruiné bien des particuliers, dont les maisons avaient été englouties ou renversées. La ville de Florence n'avait pas été la moins maltraitée. Ces violentes agitations, selon un auteur italien, avaient commencé le 28 septembre 1453, et deux ans après, une tempête, la plus violente peut-être qu'on eût jamais essayée dans ce pays, renouvela les frayeurs des peuples et leur consternation.

Cet orage qui commença de grand matin, le 23 août 1455, ne laissa presque rien dans les campagnes qui ne fût rompu, brisé, arraché ou entraîné par la violence des vents et des eaux. Les toits des maisons furent abattus, on vit de gros arbres et des édifices entiers, changés de place et transportés au loin. La perte des fruits, des plantes et des troupeaux ne fut pas la seule ni la plus considérable qu'on eût à regretter, puisque dans l'espace de huit heures que dura la tempête, plusieurs personnes de tout âge et de tout sexe périrent misérablement, ou sous les ruines des bâtiments ou dans des torrents subitement formés par une espèce de déluge. Ce fut dans le bourg de Saint-Cassien, à trois petites lieues de Florence, que l'orage causa les plus grands maux.

Saint Antonin, comme un bon pasteur au milieu d'un troupeau affligé, ne parut jamais plus grand que dans cette suite de calamités. Ses entrailles toujours ouvertes aux malheureux, ne

se refusèrent point à tant de personnes si dignes de compassion. Peu content de lever ses mains au ciel pour apaiser la colère de Dieu, et de porter ensuite des paroles de consolation à son peuple, il donna généreusement, ou il procura à ceux qui étaient dans le besoin, tout le secours qu'on pouvait attendre de sa charité ou de sa sollicitude pastorale. Comme il ne se lassait pas de distribuer ses revenus, sans se réserver même le nécessaire pour la subsistance du jour, il continuait aussi à exhorter les riches à ne pas se lasser eux-mêmes, de répandre une partie de leurs biens, pour racheter leurs péchés par les aumônes. Il se mit ainsi en état de soulager une infinité de gens, qui dans une matinée avaient tout perdu. Il nourrissait les uns, il logeait les autres, et il contribua à faire relever les maisons de plusieurs.

- Mais en même temps qu'il pourvoyait avec tant de vigilance aux nécessités temporelles des fidèles, il n'avait garde de négliger ce qui regardait l'amendement des mœurs et le salut des âmes ; c'était au contraire vers cet objet que se portaient toujours ses premières ou ses principales attentions, et les fléaux redoublés sous lesquels on gémissait, étaient pour lui de nouveaux moyens pour rappeler les peuples de leurs voies égarées et leur faire embrasser la pénitence. Ce qu'il n'aurait su peut-être persuader durant des jours d'abondance et de prospérité, il le faisait pratiquer dans ces temps orageux où la main du Seigneur s'appesantissait en tant de différentes manières. Les voluptueux, les avares, les usuriers, les vindicatifs, les mondains autrefois le plus livrés à toutes leurs passions, venaient écouter avec respect les instructions de leur saint pasteur et se soumettre avec docilité à tous les sages réglemens qu'il jugeait à propos de publier, pour faire cesser les scandales et rétablir partout le bon ordre, la concorde et la paix. C'est sans doute sur ce fondement que Côme de Médicis avait coutume d'attribuer à la vigilance du saint Archevêque et au mérite de ses prières la conservation de la ville. Il y a longtemps, disait cet illustre personnage, que nous éprouvons les plus terribles fléaux. A de cruelles guerres ont succédé de nouvelles dissensions, les complots secrets, la peste, la famine, les tremblements de terre, le dérangement des sai-

sons, les tempêtes et plusieurs autres calamités qui pouvaient ruiner entièrement notre patrie. Si elle subsiste encore, je pense que nous sommes redevables de cette faveur aux vertus de notre saint Prélat et à ses oraisons.

L'Ordre de Saint-Dominique, dont cet Archevêque continuait à honorer l'habit et à garder la règle, n'avait pas moins éprouvé dans les occasions, quelle était la vertu de ses prières. Nous avons déjà remarqué que c'était à sa considération que le même Côme de Médicis avait fait bâtir, avec une magnificence de prince, le couvent et l'église de Saint-Marc, mais depuis les ravages causés par la dernière contagion, ce sanctuaire demeurait presque sans ministres. Plusieurs étaient morts au service des pestiférés, et il se présentait peu de jeunes gens pour les remplacer. Un saint religieux, chargé de l'éducation des novices, ayant témoigné à notre Prélat quelle était son inquiétude sur ce sujet, il en reçut une réponse qui dissipa d'abord sa tristesse et dont il ne tarda pas à voir les heureuses suites. Saint Antonin pria le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa vigne, et dans le cours de l'année 1456, dix excellents sujets se firent recevoir dans le couvent de Saint-Marc; leur exemple en attira bientôt plusieurs autres, dont la piété et les talents réparèrent dans la suite toutes les pertes qu'on avait faites pendant les maladies épidémiques, et qu'on faisait de temps en temps par la mort des premiers restaurateurs de la vie régulière. Saint Antonin compte parmi ceux-ci le bienheureux Laurent de Ripafracta, son ancien professeur en théologie, dont il loue beaucoup l'innocence, le zèle, la pureté de cœur, et la ferveur dans le service de Dieu. S'il faut juger des vertus du Maître par celles du disciple, Laurent de Ripafracta mérite sans doute toutes les louanges qu'on lui donne.

Le Pape Calixte III, après trois ans et quatre mois de pontificat, étant décédé à Rome le sixième jour d'août 1458, et le cardinal de Sienne, Énée Piccolomini, lui ayant succédé sous le nom de Pie II, les Florentins choisirent d'abord leurs ambassadeurs, pour aller complimenter le nouveau Pontife et traiter avec lui de quelques affaires qui regardaient leur République. Saint Anto-

min fut encore prié de vouloir être le chef de cette ambassade, et les intérêts de l'Église ne lui permirent point de se refuser aux desirs de ses concitoyens. On ne pouvait prévenir plus favorablement Pie II qu'en lui envoyant un Prélat qui lui était infiniment cher, et pour la sainteté duquel il avait toujours eu une singulière vénération ; aussi le reçut-il avec la distinction qui était due à ses vertus ; toute la cour et la ville de Rome firent paraître les mêmes sentimens à son égard, et le succès de cette seconde légation ne fut ni moins heureux, ni moins agréable au sénat de Florence, que l'avait été celui de la première. Nous en fûmes témoins, dit l'auteur de la vie de notre Saint, qui avait suivi son Archevêque dans l'un et l'autre voyage à Rome, et tout le peuple vit avec plaisir les marques sensibles de joie et d'admiration que fit paraître le Conseil souverain, lorsqu'à son retour le saint Prélat rendit compte, selon la coutume, de ce qui s'était passé entre le Pape et lui.

Le Souverain Pontife ne pouvait témoigner plus hautement le cas qu'il faisait de la prudence et de la sagesse de l'Archevêque de Florence, qu'en le choisissant comme il fit pour travailler avec quelques anciens cardinaux, à la réforme de la Cour de Rome. Il est vrai que ce pieux dessein n'eut point son effet, parce que la guerre qu'on voulait entreprendre contre les Turcs, en fit différer l'exécution, et que le Seigneur bientôt après, appela le saint Prélat au repos de l'éternité.

Je ne sais dans quelle année ni pour quel sujet, les Florentins voulurent le charger d'une ambassade en Allemagne, auprès de l'empereur Frédéric III. Dès l'an 1452, lorsque ce monarque, accompagné de plusieurs princes, vint en Italie pour se faire couronner, notre Prélat l'avait complimenté à son arrivée à Florence, et ce fut sans doute en cette occasion que le roi de Hongrie ne jugeant peut-être de son mérite que par la simplicité de son extérieur ou par la pauvreté de ses habits, l'avait d'abord méprisé, mais il n'eut pas plutôt appris qui il était, qu'il l'honora publiquement par les témoignages du plus profond respect. Il y a apparence que ce ne fut que plusieurs années depuis cet événement, qu'on voulut faire entreprendre à notre Saint le voyage

d'Allemagne, puisqu'on assure qu'il s'en excusa sur son grand âge. Il ne faut pas cependant douter que le principal motif de ce refus ne fût l'amour de son troupeau, duquel il ne pouvait se résoudre à s'éloigner, que dans les cas où il avait occasion de travailler utilement, soit pour le bien général de l'Église, soit en particulier pour les intérêts spirituels de son diocèse. Dans cette seule vue, dit un auteur français, il avait accepté les deux ambassades auprès du Saint-Siège.

Quelque grands que fussent les honneurs que ces emplois lui procuraient, jamais il ne se laissa éblouir à leur vain éclat, jamais on ne lui vit rien changer dans la simplicité de son train ordinaire ; jamais les plus grandes affaires ne le rendirent distrait sur celle qu'il considérait comme la plus essentielle de toutes, qui était le soin de son salut et celui de son peuple. Avait-il rempli une commission honorable, dont la religion même ne lui permettait point de se dispenser, on le voyait rentrer aussitôt dans son diocèse, et reprendre le cours de ses visites ou ses exhortations, avec son application infatigable à l'étude, à la prière et à la pénitence. Ce fut en continuant toujours ces saints exercices, qu'il s'endormit dans le baiser du Seigneur, le 2 mai 1459, veille de l'Ascension, après soixante-dix ans de vie et treize d'épiscopat. Ces mêmes paroles qu'une sainte joie mettait souvent dans sa bouche, il les répéta en mourant : *Servire Deo regnare est* ; c'est régner que de servir Dieu.

Les merveilles que Dieu opéra après sa mort en faveur de ceux qui réclamaient avec piété ses intercessions, ne laissèrent aucun sujet de douter de sa sainteté, dont on avait été déjà si persuadé de son vivant. Le Pape Pie II, qui se trouvait alors à Florence, voulut honorer ses funérailles de sa présence, comme avait fait seize ans auparavant Eugène IV, à l'égard du bienheureux cardinal Albercati, quoique l'usage y fût contraire. Tous les citoyens étaient en deuil, et les pauvres en larmes. On venait de fort loin à Florence pour rendre les derniers devoirs à cet ami de Dieu ou pour obtenir du Ciel quelque faveur par ses mérites, et quoique le concours des peuples fut déjà très-grand, le Pape contribua encore à l'augmenter en faisant publier des indulgences de sept

années pour ceux qui viendraient honorer le corps saint à son tombeau. On le porta avec une pompe extraordinaire de l'église métropolitaine dans celle de Saint-Marc, où il avait choisi sa sépulture parmi ses frères ; et pendant huit jours entiers qu'on différa l'enterrement pour contenter la piété des fidèles , les prodiges se renouvelèrent souvent et la foule fut toujours plus grande. Le cilice de ce saint Archevêque, et quelques parties de ses habits, servirent d'instruments à la divine Bonté pour la guérison de plusieurs malades. Le cardinal de Saint-Sixte, Jean de Turrecrementa, religieux du même Ordre, qui avait entretenu une étroite amitié avec le Saint, fit brûler une lampe devant son corps, et le Pape fit souvent son éloge, dont nous trouvons encore une partie dans ses Commentaires, en ces termes :

« Antonin, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, archevêque de Florence, s'est reposé dans le Seigneur, laissant après lui l'odeur de ses vertus. Vrai disciple de Jésus-Christ et toujours semblable à lui-même, il avait dompté l'avarice, foulé aux pieds le faste et l'orgueil, et ignoré le plaisir sensuel. Son abstinence fut extrême, sa modestie et sa douceur admirables ; jamais il ne succomba à la colère, ni à l'envie, ni à aucune autre passion. Profond théologien et zélé prédicateur, il a écrit plusieurs volumes estimés des savants ; il n'a jamais cessé de faire la guerre au vice et il a corrigé les mœurs dépravées du clergé et du peuple. Les dissensions, les querelles, les inimitiés, il les avait bannies de la ville. Ses revenus étaient toujours distribués à ceux qui manquaient du nécessaire ; et il ne donnait rien à ses parents s'ils n'étaient eux-mêmes dans la nécessité. Sa vaisselle n'était que de verre ou de terre, et le petit nombre de ses domestiques vivaient dans une frugalité édifiante. Ses obsèques ont été faites avec magnificence, mais des deniers publics, puisqu'il ne s'est rien trouvé chez lui qu'une mule, dont il avait coutume de se servir, et fort peu de meubles les plus vils. Les mains des pauvres étaient les dépositaires de tout le reste. Du jour de sa mort on le regarda, avec raison, comme un habitant de la Jérusalem céleste. »

Comme Dieu augmentait de jour en jour la gloire de son serviteur parmi les hommes, on crut devoir consacrer, par l'autorité

publique de l'Eglise, le culte que l'on rendait déjà à sa mémoire. Le Pape Léon X nomma des commissaires apostoliques pour informer de sa vie et de ses miracles, afin qu'on pût procéder ensuite à sa canonisation. Son successeur, Adrien VI, poursuivit l'affaire et la termina. Mais, quoiqu'il eût fait toutes les cérémonies de la canonisation avant que de mourir, il n'eut pas le temps de publier la bulle, et ce fut Clément VII qui fit cette publication dans les premiers jours de son pontificat, au mois de novembre 1523, soixante-quatre ans après la mort du saint Archevêque. Le même Pape établit d'abord la fête de saint Antonin au second jour de mai, qui était celui de sa mort, et ordonna qu'on en ferait l'office comme d'un Confesseur Pontife et Docteur, non-seulement dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, où il devait être double avec octave, mais aussi par toute l'Eglise, où on le laissait dans le rang des fêtes simples. Mais à la prière du grand-duc de Toscane, le Pape Innocent XI, par un Bref du 17 août 1683, a transporté cette fête au 10 mai, auquel elle se trouve aujourd'hui fixée.

Avant la canonisation du Saint, le Pape Adrien avait résolu de faire faire la translation de son corps ; mais la contagion qui désolait alors la ville de Florence, et dans la suite divers autres accidents, firent souvent remettre cette solennité à un autre temps. Ce dessein fut enfin exécuté l'an 1589, par l'autorité du Pape Sixte V. La translation, si ardemment désirée par le peuple de Florence, se fit le neuvième jour de mars et continua le lendemain avec une solennité tout extraordinaire : outre le sénat, la noblesse et tout le clergé du diocèse, plusieurs cardinaux et prélats y assistèrent, ainsi que la cour du grand duc, les envoyés et résidents de presque toutes les puissances de l'Europe. Le corps saint, dont toutes les parties furent trouvées entières, fut mis dans une riche châsse, sous l'autel de la chapelle, qu'on avait préparée pour cela dans l'église de Saint-Marc, et confiée à la garde des deux frères les sieurs Salviati, par un Bref exprès du Pape ¹.

¹ L'illustre maison de Salviati, qui ne le cédait point à celle de Médicis, dans les sentiments de respect et de dévotion envers le Saint, avait fait bâtir et orner

Les ouvrages que saint Antonin nous a laissés ne doivent pas nous être moins précieux que ses cendres, puisqu'on peut les considérer comme autant d'illustres monuments de son esprit, de sa doctrine et de sa piété. Les principaux sont : 1° Une Somme de théologie morale, divisée en quatre parties ; 2° une Chronique ou Somme historique, tripartite, qui contient en abrégé les plus remarquables événements, arrivés de siècle en siècle depuis le commencement du monde jusqu'en l'année 1458, qui précéda celle de la mort de l'auteur ; 3° une petite Somme pour l'instruction des confesseurs ; 4° Divers Traités des vertus, des préceptes, des péchés et des censures : ces derniers se trouvent dans le Recueil des Traités du Droit ; 5° Plusieurs Sermons ou Discours des louanges de la très-sainte Vierge ; 6° Quelques Dialogues sur les disciples d'Emaüs. Tous ces ouvrages ont été souvent imprimés en Italie, en France, en Allemagne. On en connaît plusieurs autres qui se conservent encore en manuscrit dans quelques bibliothèques de Florence. Le recueil des Sermons pour le Carême, intitulé : *Flos florum opus quadragesimalium Sermonum*, n'est pas du saint Auteur, mais d'un écrivain postérieur qui cite quelquefois saint Antonin. Le Père Echard croit aussi que les *Notes sur la donation de Constantin* ne sont pas non plus de lui, du moins en entier.

(TOURON.)

SAINT JOB,

PROPHÈTE.

Il y avait un homme dans la terre de Hus qui s'appelait Job. C'était un homme simple et droit de cœur ; il craignait Dieu et fuyait le mal. On croit que la terre de Hus, où il demeurait, était la même dont parle Jérémie dans ses Lamentations, où l'on voit qu'elle faisait partie de l'Idumée. De là on a pensé que Job était un prince iduméen de la race d'Edom, ou Esaü, frère aîné de Jacob et petit-fils d'Abraham. De sorte que si l'on considère la longue vie que l'Écriture lui attribue, et qui ne permet guère de le mettre en-deçà du siècle de Moïse, on peut le regarder comme avec beaucoup de magnificence, la nouvelle chapelle, où l'on mit le corps saint après la translation. (*Vide Act. Sanct.*, t. I, maii, p. 355, § 4.)

étant le même que Jobab, qui eut Esaü pour bisaïeul et qui régna dans l'Idumée après Balé, longtemps avant que les Israélites, enfants de Jacob, eussent des rois ou peut-être même des gouverneurs ; quoique saint Jérôme ait trouvé plus de vraisemblance encore à le croire fils de Hus, qui avait pour père Nachor, frère d'Abraham.

Job avait sept fils et trois filles. Il possédait sept mille montons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses, et il était puissant et illustre entre tous les Orientaux. Ses enfants, déjà pourvus chacun dans leur établissement, allaient les uns chez les autres, et ils avaient leurs jours réglés pour se traiter chacun à leur tour. Ils envoyaient prier leurs trois sœurs de venir manger et boire avec eux. Lorsque ce cercle des jours de festin était achevé, Job, qui n'oubliait point les obligations d'un père et qui veillait toujours sur leur conduite, envoyait chez eux pour leur faire rendre compte de ce qui s'était passé. Il les purifiait pour les mettre en état de rendre leur culte à Dieu, et dès le grand matin il offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Ce qu'il faisait principalement dans l'intention d'expier leurs fautes s'ils en avaient commis, et de les réconcilier à Dieu par des sacrifices. C'est ainsi que Job se conduisait tous les jours de sa vie, vivant avec ses enfants dans la crainte du Seigneur, qui se communiquait à lui par les grâces et les lumières dont il le favorisait, quoi qu'il ne fût point de la race de ceux à qui il avait promis ses bénédictions et qu'il avait choisis pour être son peuple et son héritage.

Ce n'était pas avec ses enfants seuls que Job travaillait à se sanctifier. Il n'était pas moins bon maître que bon père, comme il le faisait voir dans la manière dont il se conduisait avec ses domestiques. Il ne les traitait point avec hauteur, et jamais il ne dédaigna d'entrer en jugement avec son serviteur et avec sa servante, lorsqu'ils disputaient avec lui. Il s'abaissait jusqu'au moindre détail de leurs besoins ou de leurs peines pour les prévenir. Il les traitait comme ses égaux et sans considérer la fortune ou la condition qui l'élevait au-dessus d'eux, il ne s'arrêtait qu'à la nature commune du genre humain, qui les avait rendus tels

que lui par leur naissance. Voici la raison qu'il alléguait pour justifier une telle conduite : « Celui qui m'a créé, dit-il, dans le sein de ma mère, n'a-t-il pas créé aussi celui qui me sert ? N'est-ce pas le même Dieu qui nous a formés tous deux ? »

Il n'en usait pas avec moins de modération et de bonté à l'égard de ses fermiers et de tous ceux qui étaient chargés de recevoir ses revenus. Fort éloigné de vouloir exiger d'eux ce qu'ils ne pouvaient raisonnablement lui donner, il marquait son indulgence dans les diverses remises qu'il leur faisait. Il écoutait favorablement leurs plaintes et leurs remontrances, et avait égard à toutes leurs pertes. Il ne souffrait pas que leurs travaux fussent frustrés de leurs récompenses, lors même que l'ingratitude de la terre ou les injures de l'air leur en faisaient perdre les fruits. C'est ce qu'il nous a fait connaître lorsqu'il disait : « Si la terre que je possède crie contre moi, et si j'ai donné sujet à ses sillons de pleurer avec elle ; si j'ai mangé les fruits avant que de les avoir payés ; si j'ai affligé l'âme des laboureurs qui l'ont cultivée, je consens qu'elle produise pour moi des ronces au lieu de froment, et des épines au lieu d'orge. »

Il avait une tendresse tout extraordinaire pour les pauvres et beaucoup de compassion pour les misérables et les affligés. Cette vertu, qu'il exerça dans toute son étendue, lui était comme naturelle ; c'est ce qui lui a fait dire : « Que la compassion était sortie avec lui du sein de sa mère, et qu'elle était toujours crue en lui avec l'âge depuis son enfance. C'est pourquoi il disait : « Si j'ai jamais refusé aux pauvres ce qu'ils voulaient, si j'ai fait attendre en vain les yeux de la veuve, si j'ai mangé seul mon pain et si l'orphelin et l'indigent n'en ont point eu leur part, si j'ai négligé de revêtir ceux qui manquaient d'habits, si je n'ai pas réchauffé avec les toisons de mes brebis ceux qui mourraient de froid, je consens que mon épaule me tombe du corps et que mon bras se brise avec tous ses os. Jamais je n'ai laissé l'étranger lemeurer dehors ; ma porte a toujours été ouverte aux passants et à tous ceux qui n'avaient point de retraite. J'étais le père des pauvres, j'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; je souffrais ce que je voyais souffrir aux autres ; je pleurais sur ceux

que je voyais affligés ; je compatissais à leurs maux ou j'y remédiais, ou je les consolais. »

Au milieu de ses grandes richesses, il vivait dans un détachement merveilleux des biens de la terre. Il n'aurait eu aucun besoin de la persécution du démon pour se résoudre à les perdre, et lorsqu'il les eut perdus, il fit bien connaître que son cœur n'en avait rien souffert, et il ne daigna pas même les regretter. Aussi témoignait-il qu'il n'avait point mis sa force dans l'or, ni sa confiance dans ses trésors.

Il n'était pas moins chaste que modeste et désintéressé. A considérer sa conduite en ce point, on le prendrait pour un observateur zélé des conseils évangéliques, plutôt que pour un homme qui, par rapport à son siècle et à sa liberté, semblait pouvoir s'accorder sur cela tout ce qu'il aurait pu souhaiter, jusqu'à la polygamie même, que les plus saints patriarches et les plus saints rois du peuple de Dieu se sont permise sans scrupule. Il ne s'est point contenté de marquer l'horreur qu'il avait de tout commerce ou habitude criminels, et de tous les autres dérèglements qui peuvent se commettre en ce genre, en disant que « son cœur ne s'était jamais laissé surprendre par la beauté d'une femme, et qu'il n'avait jamais eu la pensée de tendre un piège à un mari. » Ce qu'il regardait comme un crime détestable et comme le comble de l'iniquité, de même que l'idolâtrie, dont il proteste qu'il s'était toujours gardé avec toute la précaution possible jusqu'à la moindre ombre de superstition. Mais après avoir dit que cet amour dérégulé est « un feu qui dévore jusqu'à tout détruire, jusqu'à exterminer les rejetons et consumer les semences de toutes les vertus, » considérant la corruption naturelle et la fragilité de l'homme, et persuadé que les moindres étincelles passent bientôt à de funestes embrasements, il assure « qu'il avait fait un pacte avec les yeux pour ne penser pas seulement à une fille, » c'est-à-dire, pour ne leur pas laisser seulement la liberté d'un regard. « Car autrement, ajoute-t-il, quelle union Dieu aurait-il pu avoir avec moi, et quelle part le Tout-Puissant me donnerait-il à son céleste héritage ? »

Une autre vertu de Job qui doit nous persuader que ce saint

homme était parvenu à la perfection de l'Évangile que Jésus-Christ est venu faire connaître sur la terre, est l'amour des ennemis qui, sans en demeurer à l'oubli ou au pardon des injures, qui n'est qu'une vertu commune, nous oblige à aimer véritablement ceux qui nous haïssent et à vaincre tout le mal qu'ils nous font par tout le bien que nous sommes capables de leur faire. On peut juger combien il aurait été éloigné de profiter de la liberté que l'on avait en ces temps-là, et que la loi même semblait autoriser parmi le peuple de Dieu, de haïr son ennemi ou de demander même œil pour œil et dent pour dent, lorsqu'on lui entend dire : « Que jamais il ne s'était réjoui de la ruine de celui qui le haïssait, qu'il n'avait point pris plaisir à le voir tomber dans la peine ou l'affliction ; qu'il n'avait point ouvert la bouche pour faire des imprécations contre lui ou pour en mal parler, et qu'il n'avait point souhaité sa mort.

La manière dont Job gouvernait ses sujets ne démentait point la sainteté de sa conduite particulière ; il en était respecté encore plus pour sa vertu que pour son autorité. Toutes ses paroles en étaient reçues comme autant d'oracles et comme autant de commandements. On n'osait y rien ajouter ; on n'en perdait rien ; on ne pouvait porter les yeux sur lui sans être frappé de quelque sorte de frayeur ou de frémissement, qui retenait dans le silence et le respect ceux qui l'approchaient ; et pas un regard de ses yeux ne tombait à terre. Tout était en lui si majestueux et si grave, que quand il riait quelquefois avec ceux qu'il traitait familièrement, on ne pouvait croire même ce qu'on voyait, tant son ris était sérieux ; mais ce n'était pas une gravité sévère ni rebu-tante. Il n'en était ni moins affable ni moins accessible ; et lorsqu'il était assis « sur le trône environné de ses gardes, » il ne laissait pas d'un poste si élevé de tendre la main aux affligés et aux misérables. De sorte que ceux qui le craignaient et le révéraient comme leur roi, ne pouvaient se défendre de l'aimer et de l'honorer comme leur père.

Il rendait la justice avec une sagesse et une intégrité qui faisaient le sujet de l'admiration de tout le monde ; aussi était-ce de Dieu même qu'il recevait les lumières et la force qui lui étaient

nécessaires pour la bien administrer. On en peut juger par le témoignage qu'il a rendu dans son adversité à la manière dont il en usait durant sa prospérité. « Dans ce temps, dit-il, où Dieu prenait lui-même soin de me garder ; lorsque sa lampe luisait sur ma tête et que je marchais à sa lumière au milieu des ténèbres, j'étais sur le siège dans la place publique, les vieillards demeuraient debout devant moi, les princes et les grands qui m'environnaient se mettaient le doigt sur la bouche. Alors l'oreille qui m'écoutait me publiait bienheureux, et l'œil qui me voyait rendait témoignage que j'avais délivré le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir. Celui qui s'était vu sur le point de périr me comblait de bénédictions, et je remplissais de consolation le cœur de la veuve. Je me suis revêtu de la justice ; ma pourpre et mon diadème était l'équité que je gardais dans mes jugements. Je m'instruisais avec un soin extrême des affaires que je ne savais pas. Je brisais les mâchoires de l'injuste et du ravisseur, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. » C'est ainsi que Job entretenait la sûreté et le repos dans son royaume, et qu'il maintenait les lois de la justice naturelle et divine qui pouvaient rendre ses sujets heureux.

Mais quelque avantageux que pût être le témoignage que sa conscience lui rendait sur la sincérité avec laquelle il s'acquittait de tous ses devoirs, il n'avait pas la vanité de se croire juste, ni l'ingratitude de vouloir s'attribuer un mérite qu'il reconnaissait appartenir tout entier à Dieu, de qui il avait reçu toutes les grâces et les autres moyens qui lui avaient servi à l'acquérir. L'humilité qui formait ses sentiments et qui soutenait toutes ses vertus, le rendait véritablement grand lorsqu'il s'étudiait le plus à s'abaisser devant Dieu ; mais on peut assurer que la grandeur de son âme a paru avec beaucoup plus d'éclat encore dans tout ce qu'il a eu à souffrir, que dans tout ce qu'il a fait. De sorte que s'il a eu des égaux dans toutes les autres vertus que nous avons représentées, il n'en a point eu dans la patience héroïque avec laquelle il a soutenu dans une entière innocence tous les maux que l'on peut souffrir sans perdre la vie.

« Les enfants de Dieu, c'est-à-dire, les Anges ou les Esprits

célestes, s'étant un jour présentés ¹ devant le Seigneur, Satan, cet esprit déchu de la béatitude des autres et devenu ennemi du bien des hommes, se trouva aussi parmi eux. Le Seigneur lui demanda d'où il venait? Satan répondit qu'il venait de faire le tour de la terre, et qu'il l'avait parcourue tout entière. N'as-tu point considéré mon serviteur Job, lui dit le Seigneur, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme irrépréhensible, qui craint Dieu et qui vit dans l'innocence? Est-ce donc gratuitement, répondit Satan, que Job craint Dieu et qu'il le sert? Ne l'avez-vous pas mis à couvert; n'avez-vous point fait autour de sa personne, de sa maison et de tous ses biens, un rempart pour sa défense? Vous avez béni les œuvres de sa main, et c'est vous-même qui faites multiplier tout ce qu'il possède sur la terre. Voilà ce qui l'intéresse à vous servir; mais si vous étendiez seulement votre main pour frapper ce qui est à lui, vous verriez alors s'il ne vous maudirait pas en face. »

Le Seigneur, qui connaissait la sincérité et le désintéressement de son serviteur, voulut bien le mettre à l'épreuve de ce calomniateur. Il dit donc à Satan qu'il lui abandonnait tout ce qui était à Job; qu'il lui permettait d'en faire ce qu'il voulait; qu'il lui défendait seulement de porter la main sur lui. Satan alla user aussitôt du pouvoir qui venait de lui être accordé, et pour surprendre Job sans lui laisser le temps de réfléchir ou de se préparer, il fit tomber tout à coup sur tout ce qui était à lui les maux dont il avait envie de l'accabler.

Un jour donc que les fils et les filles de Job mangeaient ensemble dans la maison de leur frère aîné, on vint lui dire que les Sabéens, c'est-à-dire des Arabes, étaient venus fondre par surprise sur ses bœufs qui labouraient dans les champs et sur ses ânesses qui paissaient dans les prairies, et qu'ils avaient tout enlevé après avoir passé tous ses gens au fil de l'épée. Dans le même temps arriva un autre homme qui venait lui annoncer la perte de ses troupeaux, qui avaient été inopinément brûlés avec ceux qui les gardaient par le feu du Ciel, qui était tombé sur les bergeries.

¹ Manière d'exprimer des choses toutes spirituelles selon le langage des hommes.

Celui-ci n'avait pas achevé, lorsqu'un troisième courrier survint pour l'avertir que les coureurs de Chaldée, divisés en trois bandes, s'étaient jetés sur ses chameaux et les avaient enlevés après avoir tué tous ceux qui les conduisaient. Job écoutait ces trois fâcheuses nouvelles avec beaucoup de tranquillité, lorsqu'on lui en apporta une quatrième qui éprouva encore plus rudement sa constance. On lui dit que comme ses dix enfants étaient à table dans la maison de l'ainé, un vent impétueux s'étant levé tout soudain du côté du désert, avait ébranlé les quatre coins de la maison, et que tous avaient été écrasés sous ses ruines.

La vertu de Job ne se laissa pas encore abattre à cette dernière secousse ; mais pour marquer qu'elle n'était pas le fruit d'une insensibilité fière ou stupide, il se leva de son siège, déchira ses vêtements, se rasa la tête, se jeta par terre et adora Dieu. Il se contenta de dire : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et j'y retournerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni. » C'est ainsi que ce saint homme, détaché de tout ce qui pouvait périr, se maintint dans l'attachement, la fidélité et la soumission qu'il devait à Dieu, sans qu'il fût possible au démon de le faire murmurer ou de l'émouvoir.

Après cette épreuve, le Seigneur dit à Satan : « Vois-tu comment mon serviteur Job se conserve encore dans l'innocence malgré ce que tu m'as fait faire contre lui pour l'affliger sans sujet ; tu n'en as remporté aucun avantage. » Satan lui répondit : « L'homme donnera toujours peau pour peau ¹ et abandonnera tout pour sauver sa vie ; mais étendez votre main sur son corps et frappez-le dans ses os et dans sa chair, alors vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. » Le Seigneur lui permit encore cette tentation et lui abandonna le corps de Job pour le traiter comme il voudrait ; il lui ôta seulement le pouvoir de toucher à sa vie. Satan, retiré de devant la face du Seigneur, alla incontinent attaquer Job en son corps. Il le frappa d'une effroyable plaie depuis la plante des pieds jusqu'à la tête.

¹ La peau d'un autre pour la sienne.

Job, en cet état, ne pouvant se souffrir dans sa maison, alla se mettre sur un fumier, où il râclait avec le têt d'un pot de terre la pourriture qui sortait de ses ulcères. Sa femme, que Satan n'avait pas jugé à propos de lui ôter avec le reste, dans la pensée sans doute de la faire servir à ses fins, qui étaient de jeter son mari dans l'impatience et le désespoir, vint lui faire des reproches et lui dit : « Quoi, vous demeurez encore dans votre simplicité ? Il ne vous reste plus qu'à maudire Dieu et à mourir. La douleur d'avoir tout perdu avec lui avait beaucoup de part à ce mauvais discours ; mais si elle était à plaindre dans son malheur, elle n'était pas excusable, après avoir succombé à cette tentation, d'y vouloir faire tomber son mari et de vouloir le détourner de la fidélité qu'il devait à Dieu. C'est ce qui porta Job à la reprendre avec sévérité : « Vous parlez, lui dit-il, comme une femme insensée. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux ? » En toute cette rencontre, il n'échappa point à Job ni le moindre mouvement d'impatience, ni la moindre parole de murmure contre la Providence divine ou contre la conduite particulière de Dieu à son égard.

Cependant trois amis de Job ayant appris l'état déplorable où il se trouvait réduit, furent touchés de compassion et de douleur, et ils partirent chacun de leur pays pour venir le consoler ou le plaindre au jour qu'ils s'étaient donné. C'étaient trois princes ou trois petits rois de ses voisins, instruits de la philosophie et de la religion du vrai Dieu comme lui. Ils s'appelaient Éliphas de Theman, Baldad de Suh et Sophar de Nahamath. Lorsqu'ils le virent de loin sur son fumier, ils ne le reconnurent point. S'étant approchés ils jetèrent un grand cri, et commencèrent à verser des larmes à la vue d'un si affreux spectacle. Ils déchirèrent leurs vêtements, prirent de la poussière qu'ils jetèrent en l'air pour la faire ensuite retomber sur leur tête. Ils demeurèrent d'abord assis contre terre autour de lui, et furent sept jours et sept nuits entières dans une espèce de consternation, se contentant de le regarder sans lui parler, parce qu'ils voyaient que sa douleur était extrême.

Il fallut que Job moins troublé qu'eux encore de ses propres maux, prit la parole pour les exciter à lui déclarer ce qu'ils pensaient de l'état où ils le voyaient. C'est ce qu'il fit en maudissant le jour de sa naissance, non pour se plaindre de Celui qui l'avait fait naître, mais pour se plaindre de lui-même, et pour marquer à combien de malheurs on s'expose en entrant dans le monde. Quoiqu'il semble désirer d'être mort avant que de naître, et qu'il relève les avantages de ceux qui ne sont plus, au-dessus de ceux qui vivent, il proteste que les jugements de Dieu qui en avait disposé autrement à son égard, n'ont point empêché qu'il ne conservât toujours la retenue et la patience.

Éliphaz parut choqué de ses plaintes, et les prit pour des marques d'impatience. Il lui reprocha même que sa vertu n'avait point de fermeté : « N'est-ce pas vous, lui dit-il, qui instruisiez les autres autrefois, qui souteniez les faibles, qui affermissiez ceux qui se laissaient ébranler, qui rassuriez ceux qui étaient prêts à s'abandonner au découragement ? Maintenant, à peine sentez-vous la plaie, que vous perdez courage ; dès que Dieu vous frappe, vous êtes dans le trouble. Où est donc cette crainte de Dieu ; où est cette force, cette patience ; où est cette perfection qui a paru dans toute votre conduite ? » Cet ami portant son zèle et son indiscrétion encore plus loin, voulut ôter à Job ce qui lui restait pour sa consolation, qui était le témoignage que sa conscience lui rendait d'une vie irréprochable. Jugeant de la conduite de Dieu sur lui, suivant les sentiments que les sens et la surface des choses avaient accoutumé d'inspirer aux hommes grossiers, il crut que Job devait être coupable de quelque grand crime, puisqu'il était si sévèrement châtié.

Non-content de se prévenir ainsi lui-même sur de simples apparences, il voulut encore que Job en fût aussi persuadé. Il entreprit de lui montrer d'abord que Dieu n'avait jamais laissé périr un innocent, et que ceux qui avaient le cœur droit, marchaient sans avoir sujet de craindre d'être jamais exterminés. Il tâcha ensuite de lui prouver que comme Dieu n'afflige que ceux qui ont mérité de l'être, les afflictions que le Seigneur lui envoyait, étaient un signe de sa colère contre lui, et que, puisqu'il

en était frappé d'une manière si terrible, il fallait qu'il eût commis de grands crimes qu'il avait tenus cachés aux yeux des hommes. C'était fort mal connaître la conduite de Dieu, et vouloir en même temps pénétrer le secret de ses jugements avec beaucoup de témérité. Élip haz et les autres amis de Job qui firent après lui des raisonnements semblables, ignoraient encore ce que Job savait parfaitement, qui est que souvent ceux qui paraissent innocents et justes aux yeux des hommes, sont coupables et grands pécheurs aux yeux de Dieu, fussent-ils dans la plus grande prospérité du monde, et que ceux au contraire qui paraissent malheureux sur la terre, déshonorés, apauvris et méprisés comme des misérables, sont souvent les amis et les favoris de Dieu, et ceux qu'il se plaît à enrichir de ses dons.

Élip haz, passant des reproches à l'exhortation, dit à Job que l'homme est heureux, quand Dieu veut bien le corriger lui-même ; qu'ainsi il ne devait pas rejeter le châtiment du Seigneur, parce que s'il fait du mal, il donne en même temps le remède, et que la main qui blesse, est celle qui guérit. Job sans prétendre faire valoir son innocence, ou disputer à Dieu le droit qu'il avait de l'affliger, dit que si l'on mettait dans une balance les péchés par lesquels il pouvait avoir mérité la colère de Dieu et les maux qu'il souffrait, on verrait peut-être ceux-ci surpasser les autres de toute la pesanteur du sable de la mer. Il voulait dire seulement que Dieu n'imposait pas pour l'ordinaire de si grandes peines aux fautes que l'infirmité humaine fait commettre aux justes, et qui étaient celles où il pouvait être tombé. Mais qu'encore qu'il n'y eut point de rapport entre ses souffrances et les péchés qu'on pouvait justement lui reprocher, et qu'il se portât à demander la mort pour voir finir ses douleurs, il aurait toujours la consolation de ne contredire en rien la conduite du Seigneur, et de demeurer soumis à la volonté de Celui qui l'affligeait.

La plainte qu'il fit ensuite de la manière indigne dont Élip haz son ami l'avait traité, n'empêcha point que Baldad ne l'attaquât encore avec des armes semblables. Il voulut lui prouver que son malheur et celui de ses enfants, n'était que la peine de leurs péchés. Il alla même plus loin que n'avait été Élip haz, jusqu'à lui

soutenir que toute sa vertu n'avait été qu'une hypocrisie, reconnaissant néanmoins que l'énormité, ni la multitude de ses péchés et de ceux de ses enfants, ne l'excluait pas du pardon et des effets de la miséricorde de Dieu, s'il y avait recours par la prière, et si étant retourné à Dieu, il marchait devant lui avec un cœur pur et droit.

Job répondant à Baldad, avoua que l'homme n'a point de justice qui lui soit propre, et que si on le compare avec Dieu, il ne sera point juste. Mais il lui soutint que les maux de cette vie ne sont point des preuves de l'iniquité de ceux qui les souffrent; que Dieu afflige aussi bien les justes que les méchants quand il lui plaît; que les causes et les motifs de sa conduite sont inconnus aux hommes; que ses jugements sont bien différents des leurs, et que personne ne peut se justifier devant lui.

Sophar succédant à Baldad, parla encore plus durement à Job que ses deux autres amis. Il le traita d'une manière tout à fait outrageante, et voulut se mêler ensuite de lui donner des avis pour le consoler et pour le réconcilier avec Dieu. Job voyant que ses amis s'oubliaient eux-mêmes dans leurs remontrances, crut devoir rabattre la présomption et la vanité qui les faisait parler. Il leur fit voir combien leurs discours étaient éloignés de la véritable sagesse dont ils se croyaient les dépositaires, et il s'affermir contre leurs raisonnements dans la confiance qu'il avait en Dieu, résistant de toute sa force à la tentation du désespoir, où leurs reproches semblaient devoir le jeter. Ses amis voulurent répliquer, et ils le chargèrent encore plus qu'auparavant par des médisances et des calomnies atroces. Élip haz l'accusa de blasphème, d'arrogance et d'impatience, prétendant que la manière dont il recevait ce châtiment de Dieu, le rendait encore plus criminel que les péchés mêmes par lesquels il le recevait. Baldad s'efforça aussi de l'effrayer et de lui faire perdre sa confiance. Job dont les maux semblaient encore s'aigrir davantage par la dureté de ceux qui se disant ses amis, devaient n'être venus que pour les adoucir, se consolait intérieurement d'une part de ce qu'il avait toujours Dieu pour témoin de son innocence, et de l'autre il témoignait n'attendre plus que la mort pour en être

délivré ; mais c'était une attente soutenue par l'espérance de la résurrection.

Cependant il continua toujours la défense de sa propre cause, non pas contre Dieu dont il reconnaissait et adorait la justice et la sagesse, soit dans sa propre disgrâce, soit dans la félicité des méchants, mais contre les nouvelles attaques de ses trois amis, et celles d'un quatrième nommé Éliu de Buz, qui voyant les autres confondus et réduits au silence, s'était flatté de réussir mieux qu'eux à l'abattre. Nous avouerons qu'il y a dans presque toutes les réponses qu'il fit à ces cruels amis, diverses choses que nous ne pouvons pas nous vanter de bien comprendre, surtout celles qui sont exprimées en des termes qui semblent nous le représenter sur le bord des précipices même qu'il voulait éviter, ou du moins au delà des bornes de son humilité, de sa patience, de sa douceur, de sa confiance, hors desquelles ces adversaires l'avaient jeté en tâchant de le pousser à bout. Si dans la nécessité de ne point abandonner la cause de son innocence, et dans les efforts qu'il a faits pour la défendre, il lui est échappé quelque chose d'inconsidéré, nous n'entreprendrons pas de le justifier, voyant surtout que Dieu a voulu l'en reprendre pour ne rien laisser d'impur dans sa vertu. Job croyait avoir convaincu ses amis, qu'ils ne comprenaient rien à la toute-puissance et à la sagesse de Dieu ; mais le Seigneur voulut lui faire voir ensuite que lui-même ne connaissait pas encore cette puissance et cette sagesse dans toute leur étendue. C'est ce qu'il lui fit sentir par la considération de ses plus beaux ouvrages, dans les cieux, sur la terre et dans la mer.

Job s'humiliant sous cette puissance et cette sagesse incompréhensible devant Dieu, reconnut son ignorance, avoua qu'il avait parlé trop légèrement, confessa humblement sa faute et il dit au Seigneur : « Je sais que vous pouvez toutes choses, et qu'il n'y a point de pensée qui vous soit cachée. Qui est-ce qui par un effet de son ignorance prétendrait dérober à Dieu le conseil et la sagesse ? C'est pourquoi j'ai parlé indiscretement et de choses qui surpassent de beaucoup toute la lumière de ma science... Mon oreille auparavant vous avait entendu, mais maintenant je

vous vois de mes propres yeux ¹. C'est pourquoi je m'accuse moi-même, et je fais pénitence dans la poussière et la cendre. »

Le Seigneur ayant reçu cette satisfaction de Job, dont il avait suffisamment éprouvé le cœur et la fidélité, parla à Éliphez de Theman, et lui dit : « Ma fureur s'est allumée contre vous et contre vos deux amis, parce que vous n'avez point parlé devant moi dans la droiture de la vérité comme mon serviteur Job. Prenez donc sept taureaux et sept bœufs, et allez à mon serviteur Job : offrez-les pour vous en holocauste par son ministère. Il priera pour vous, je le regarderai et l'écouterai favorablement, afin que cette imprudence ne vous soit point imputée. » Éliphez, Baldad et Sophar obéirent, et le Seigneur écouta Job en leur faveur. Il se laissa aussi fléchir à la pénitence de Job, lorsqu'il pria pour ses amis. Il le rétablit dans une parfaite santé, et lui rendit au double tout ce qu'il possédait auparavant. Ses proches, ses alliés, ses amis et tous ceux qui l'avaient connu dans son premier état, vinrent le visiter dès qu'ils virent son rétablissement et s'en réjouir avec lui. Ils le consolèrent de toutes les afflictions que le Seigneur lui avait envoyées, et il lui donnèrent chacun une brebis et un pendant d'oreilles d'or. Mais le Seigneur bénit Job dans son dernier état encore plus que dans le premier, et il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Il eut aussi sept ² fils et trois filles qui devinrent les plus belles femmes du monde, et furent appelées Die, Cassie et Cornustibie, noms qui spécifiaient le genre de beauté dans chacune d'elles.

Job vécut cent-quarante ans après son rétablissement dans une grande prospérité. Il vit les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut fort âgé.

Personne (hors ceux qui l'ont à tort voulu prendre pour un personnage parabolique) n'a douté qu'il n'eût été enterré dans son pays ; mais tout le monde n'a point été d'accord touchant ce qui est arrivé à son corps. Entre ceux qui estiment que jamais il

¹ Connaissance de Dieu plus parfaite qu'auparavant.

² Les Pères disent qu'il n'eut pas le double de ses enfants, parce que ceux qui étaient morts devaient ressusciter.

ne fut enlevé au lieu de sa sépulture, quelques-uns prétendent que son tombeau s'est conservé jusqu'en ces derniers siècles aux extrémités de l'Idumée où ils mettent la terre de Hus, près de Borsa ville de l'Arabie Pétrée, et où s'étendait autrefois le partage de la tribu de Manassès. L'on montre encore aux voyageurs et aux pèlerins de notre temps une pyramide que l'on dit avoir été érigée près de ce tombeau, pour y servir de monument à la postérité, selon que les anciens avaient coutume d'en user. D'autres ont prétendu que l'on avait transporté son corps à Constantinople. Il est vrai que l'on voyait dans cette ville, dans le ^{vi}^e siècle, une église et un monastère du nom de Job, dont les Archimandrites ou abbés se faisaient considérer par leur mérite ; mais l'histoire ne dit pas que les reliques de Job aient donné lieu à la construction de ces édifices. Aussi cette opinion de la translation du corps de Job à Constantinople, semble être fondée sur une erreur, qui dans les siècles postérieurs a fait prendre pour le saint homme Job, un sarrasin ou arabe de ce nom, mahométan de religion, qui fut tué au siège de Constantinople, l'an 672, et qui fut enterré au pied des murailles de la ville. C'est du tombeau de ce dernier qu'est venu le nom d'un endroit des faubourgs de Constantinople, appelé Job, plutôt que du monastère du saint homme Job, quoique les Turcs aussi bien que les chrétiens du quartier, se soient laissé persuader du contraire.

Outre le tombeau de Job, qu'Alphonse Toëstat évêque d'Avila, disait subsister encore de son temps près du Jourdain, et être toujours visité avec grande dévotion par les peuples, il semble que son fumier fut respecté aussi comme ses reliques, au moins du temps de saint Chrysostome. S'il faut prendre littéralement et sans figure, ce que ce Père en a dit au peuple d'Antioche, on sera obligé de reconnaître que ce fumier tout autrement précieux que le trône des rois et le lit des reines, attirait en Arabie une infinité de pèlerins de delà les mers et des extrémités de la terre, pour voir ce théâtre des combats et de la patience victorieuse du saint homme, et en tirer des instructions.

Entre les saints personnages qui ont paru avant et après

Jésus-Christ, l'Église n'en connaît guère qui ait mérité plus de culte et de vénération que Job, qui a eu l'avantage d'être saint dans tous les états de sa vie, dans le repos et la prospérité de même que dans la calamité et les douleurs, selon le témoignage de Dieu même, qui voulut le faire éprouver par Satan, c'est-à-dire par l'ennemi du genre humain, le seul qui osât contester cette sainteté. Depuis la mort de Job, le Saint-Esprit a rendu encore divers témoignages à sa sainteté dans l'Écriture. Il est représenté dans Ézéchiël comme un ami de Dieu, capable d'intercéder pour les autres, jusqu'à faire de lui comme de Noé et de Daniel une espèce de proverbe, pour dire que quand il se trouverait parmi les pécheurs et les impies, des justes aussi saints que ces trois hommes, ils n'empêcheraient pas que Dieu punit le péché des autres dans sa colère, mais que leur justice leur servirait à se sauver eux-mêmes. Job avait déjà été reçu intercesseur de son vivant auprès de Dieu pour ses amis. Outre qu'il est proposé dans le livre de Tobie comme un modèle de la patience sanctifiante, il semble que l'Apôtre saint Jacques ait voulu le canoniser encore dans son épître. « Vous voyez, dit-il, que nous appelons les Prophètes bienheureux de ce qu'ils ont souffert : Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et avez vu la fin dont le Seigneur l'a couronné. »

L'Église fait profession d'honorer Job comme un prophète, comme un martyr, et comme le type ou la figure de Jésus-Christ, d'autant plus parfaite qu'il a joint les souffrances avec l'innocence. C'est ce que l'on trouve expliqué par les saints Pères avec autant d'étendue et de variété que pouvait le demander l'importance du sujet pour former des modèles à tous les fidèles. Les Grecs et les Orientaux ont choisi le sixième jour de mai pour faire la fête de Job dans leurs églises, ce qui se pratique aussi chez les chrétiens d'Arabie, d'Égypte et d'Éthiopie, chez les Russes ou Moscovites, et les autres peuples qui se gouvernent sur le rit des Grecs. Les Latins ont mieux aimé assigner son culte au 10 du même mois. C'est le premier des Saints de l'Ancien Testament, après les frères Machabées, martyrs, à qui l'Église d'Occident ait décerné publiquement ces honneurs religieux. Les au-

cieus Martyrologes du nom de Saint-Jérôme, se servent des termes de jour natal et de déposition, mais qui ne signifient rien ici. Ils donnent à Job la qualité de prophète ; ce qui a été observé dans ceux d'Adon et d'Usuard, et dans le romain. Saint Chrysostome lui avait déjà attribué celle de Martyr, comme ont fait d'autres encore depuis. Quelques autres Martyrologes ne le marquent qu'au 11 du mois. Un calendrier Julien le met au 9, et il est remarquable que toutes les églises de la terre se sont accordées à le mettre dans le même mois et dans l'espace de six jours ; ce qui ne se trouve guère en ceux qui ont un culte étendu en Orient et en Occident.

Nous ne connaissons point de Saints parmi les prophètes, les patriarches, et les autres justes qui ont précédé Jésus-Christ, en l'honneur de qui on ait élevé des églises ou des chapelles en plus grand nombre. On en voit dans l'Italie plus qu'en aucun autre pays des Latins. Son office est de rit semi-double à Venise, et partout le diocèse, de même que celui du Prophète Jérémie. On solennise sa fête comme celle des plus célèbres d'entre les Saints venus depuis Jésus-Christ, dans plusieurs villes de Lombardie, de Toscane, de l'État ecclésiastique de Rome. Il y est devenu le patron d'un nombre prodigieux d'hôpitaux. Les malades de diverses espèces, principalement ceux qui étaient attaqués de la lèpre, de la ladrerie, de la galle et de la vérole en Italie, se sont mis sous sa protection particulière, pour obtenir ou leur guérison ou le don de la patience qui leur est nécessaire par son intercession.

(BAILLET.)

SAINT SIMPLICE ET SAINT PALMACE,

MARTYRS.

Simplice, sénateur romain, était en l'an 222, un chrétien zélé. Sa femme et ses enfants étaient chrétiens comme lui, et entraînés par eux, soixante-huit personnes de leur famille avaient embrassé la foi en Jésus-Christ. Toute cette phalange de chrétiens fut arrêtée et présentée à un juge qui, sur leur refus de retourner aux dieux de l'empire, les condamna à perdre la vie. Tous sans exception furent décapités, et toutes les têtes de ces

Martyrs furent exposées en divers endroits de Rome, pour intimider les chrétiens.

Ce qui est remarquable, c'est que ce grand massacre eut lieu pendant l'inauguration de l'empereur Alexandre Sévère, qui succédait à Héliogabale, sous l'habile tutelle de Mammée, sa mère. Or, Mammée était chrétienne et son fils Alexandre Sévère fut toujours favorable aux chrétiens. Il paraît certain qu'il adorait Jésus-Christ, dont il avait l'image dans son *Lararium*, ou chapelle domestique.

La même année, Palmace, qui était consul et dont la famille était nombreuse aussi fut pareillement décapité avec tous les siens pour la foi en Jésus-Christ qu'ils avaient professée, et pour le refus de brûler de l'encens devant les idoles.

SAINT CALÉPODE,

MARTYR.

Calépode était un saint prêtre de l'église de Rome. Il s'occupait avec ardeur à éclairer les païens, à les amener à la vérité; il en avait baptisé un grand nombre, dont plusieurs étaient de grands personnages. Leur conversion ne put être cachée. Le Préfet Ulpien, implacable ennemi des chrétiens, profita du moment où l'on inaugurait le jeune empereur Alexandre Sévère, pour arrêter le saint prêtre Calépode. Il le fit tuer; après quoi les bourreaux traînèrent son corps par la ville et le jetèrent dans le Tibre.

Ce martyre avait eu lieu dans les derniers jours d'avril 222. Le saint Pape Calixte 1^{er}, à qui on présenta le corps du saint prêtre martyr, le fit enterrer dans un cimetière qu'on appela dès lors le cimetière de Saint-Calépode.

SAINT ÉPIMAQUE,

MARTYR.

L'Église joint ordinairement la mémoire de saint Epimaque à celle de saint Gordien, quoique le premier ait confessé à Alexandrie en l'an 250 et que le second ait témoigné à Rome en l'an 362.

Saint Epimaque est, à ce qu'on croit, celui dont parle saint Denis, évêque d'Alexandrie, dans la relation qu'il a faite de-

saints Martyrs de sa ville, qui confessèrent généreusement la foi de Jésus-Christ de son temps, durant la persécution de l'empereur Dèce. Il fut jeté dans une affreuse prison avec un autre confesseur nommé Alexandre. On les laissa longtemps dans les fers pour tâcher d'abattre leur confiance par ces longueurs. On les en tira ensuite pour les fustiger : on leur déchira les côtés avec des ongles de fer, et enfin ils furent brûlés dans de la chaux vive. On fit mourir en même temps quatre saintes femmes, qui furent les compagnes de leur triomphe et de leur félicité, comme nous le verrons plus particulièrement au 12 décembre. On prétend que le corps de saint Épimaque fut transporté depuis à Rome, dès le temps de l'empereur Constantin ou de son fils Constance, et l'on doit supposer que l'on en a fait de même de celui de saint Alexandre, le compagnon de son martyre, s'il est vrai que l'on garde les reliques de l'un et de l'autre dans une des églises de la ville que l'on appelle de Saint-Laurent *in Lucina*, où l'on fait conjointement leur fête tous les ans.

SAINT GORDIEN,

MARTYR.

Gordien n'était pas chrétien. Il vivait sous Julien l'Apostat ; et il était, à ce qu'il paraît, juge ou officier subalterne de justice, lorsqu'on lui présenta un prêtre nommé Janvier, pour qu'il le condamnat comme ministre de la religion chrétienne. Mais lorsqu'il eut entendu ce saint prêtre, il en fut si touché qu'il se sentit entraîné lui-même à embrasser la foi de Jésus-Christ ; de sorte que bientôt après il se fit baptiser avec toute sa famille. Le préfet de Rome en étant averti, relégua le prêtre qui avait fait cette conversion, et soit qu'il eût ordre de l'empereur, soit qu'il suivit son propre mouvement pour persécuter les chrétiens dans la ville, il fit prendre Gordien, et le mit entre les mains d'un officier, nommé Clémentien, qui travailla en vain pour le faire retourner à l'idolâtrie. Ce juge irrité de la manière peu respectueuse dont le Saint traitait les dieux de l'empereur Julien et ceux de la ville de Rome, lui fit premièrement déchirer le corps à coups d'escourges, et couper la tête ensuite. Il fut enseveli dans la

grotte où l'on avait mis le corps du martyr Épimaque, qu'on avait apporté d'Alexandrie à Rome peu de temps auparavant.

Les Grecs font la fête de l'un et de l'autre au 9 mai, et ils supposent que tous deux étaient Romains, et qu'ils souffrirent ensemble. Leur culte se trouvait publiquement établi dans Rome au vi^e siècle, et peut-être encore plus tôt ; il passa en France vers le temps de Charlemagne, comme il paraît par les anciens calendriers, qui marquent leur fête au 10 de mai, où l'on voit néanmoins que quelques-uns ne font mention que de saint Gordien, et que d'autres lui joignent deux Martyrs, Cyrille et Pierre.

SAINT MONDERIC,

ÉVÊQUE.

En 567, saint Tetric, évêque de Langres, avait eu une attaque d'apoplexie qui l'avait mis hors d'état de vaquer aux fonctions de son ministère. Le clergé de Langres ne voyant pas d'espérance qu'il recouvrât la santé, demanda un évêque au roi Gontran. Ce prince fit ordonner pour ce siège Monderic, frère de saint Ferréol d'Uzès, à condition néanmoins que du vivant de saint Tetric il demeurerait à Tonnerre et gouvernerait cette Église en qualité d'archiprêtre. Mais quelque temps après, Monderic ayant encouru la disgrâce de Gontran, il fut relégué. Saint Nicet fit changer le lieu de son bannissement, et il le retint à Lyon, où il n'omit rien pour lui rendre son exil agréable ; mais un exil ne peut guère le devenir. Monderic voyant qu'il ne pouvait pas obtenir de retourner à Tonnerre, se réfugia à la cour du roi Sigebert, où sa noblesse fut pour lui une puissante recommandation. Sigebert n'ayant pas d'évêché à lui donner, l'établit évêque de Larsat, canton du Rouergue, où il y avait environ quinze paroisses qui avaient été sous la domination des Goths, et que saint Dalmace, évêque de Rhodéz, prétendait être de son diocèse. Saint Monderic borna toute son ambition à ce petit évêché, qui subsista encore quelque temps après sa mort. On assure qu'elle fut précieuse devant Dieu ; et quelques auteurs le mettent au rang des Saints.

(LONGUEVAL.)

Saint Monderic est nommé le 10 mai dans plusieurs martyro-

loges, et ne doit pas être confondu avec saint Mondry, solitaire près de Blois, qui est honoré le 12 mai.

SAINT MAURAN LE SAGE.

Saint Mauran, surnommé Barban et le Sage, était fils de Conan-Mériadec, et de sainte Daresque, sa seconde épouse.

Au 9 de ce mois, les Bollandistes citent un saint Banbhan ou Bannan le Sage, parent de saint Patrice, d'après Colgan. C'est le même que saint Barban. Il était neveu de l'apôtre de l'Irlande. Colgan dit que ce fut un fidèle prophète de Dieu. Il est mentionné dans la vie tripartite de saint Patrice, partie II^e, où au n^o 67, il est marqué que c'est le 10 mai qu'il faut mettre sa fête.

M. Baron du Taya pense que le Saint a pu laisser son nom à Maure ou Mauron, paroisse de la contrée où s'étendait la forêt de Broceliande.

SAINT HINGUETEN.

ÉVÊQUE.

Cet illustre évêque de Vannes fut sacré en 637, gouverna avec zèle pendant deux ans le troupeau que le ciel lui avait confié, et mourut en 639. Il contribua puissamment à faire entrer saint Mériadec dans le clergé et lui donna les Ordres.

SAINT COMGALL.

ABBÉ EN IRLANDE.

Comgall, un des plus illustres fondateurs de la vie monastique en Irlande, naquit en 516, soixante ans après la mort de saint Patrice, dans le nord de l'Ultonie. Ses parents étaient distingués par la noblesse de leur extraction. Il fut élevé, sous la conduite de saint Fintan, dans le monastère de Cluain-Aidhnech situé au pied des monts Bladin, dans le comté de Queen. Il puisa dans cette école le véritable esprit de piété, et un amour singulier pour la perfection. Lorsqu'il en fut sorti, il fonda, vers l'an 550, la grande abbaye de Bangor ou Benchor au comté de Down. Cette abbaye devint fort nombreuse et fort célèbre : elle fut, parmi les Irlandais, ce qu'était parmi les Bretons, celle de

Bangor dans le North-Vales quelque temps après la mort de saint Dubrice, c'est-à-dire vers le milieu du vi^e siècle.

Camden s'est trompé, en avançant que saint Comgall fut le patriarche des moines en Irlande. Il est certain que saint Patrice fonda lui-même des monastères dans cette île, sans qu'on sache précisément quelle règle il leur prescrivit. Ce fut peut-être celle de saint Martin de Tours, qu'il avait apprise en France. Quoi qu'il en soit, saint Comgall étendit beaucoup en Irlande l'état religieux. On dit qu'il eut sous sa conduite trois mille moines, tant à Benchor que dans d'autres maisons. On s'occupait dans ces différentes communautés au travail des mains, et surtout à labourer la terre.

Saint Colomban fut disciple de saint Comgall. Il établit la règle qui s'observait à Benchor, dans la Bretagne, la France et l'Italie. Il sortit aussi du même monastère un grand nombre d'abbés, d'évêques et d'autres personnages, qui édifièrent l'Église par l'éclat de leurs vertus.

Les anciens écrivains donnent de grandes louanges à la sainteté et à la prudence de Comgall; aussi son amitié était-elle recherchée par tous ceux qui tendaient à la perfection. Il fut, au rapport de Notker, l'héritier des vertus de saint Colomb. On trouve aussi son éloge dans Jonas, auteur de la vie de saint Colomban et dans saint Bernard.

Ce dernier dit que le monastère de Benchor ayant été détruit par les pirates, saint Malachie le fit rebâtir, parce que les corps de plusieurs Saints y reposaient.

Vers l'an 562, saint Comgall passa dans le pays de Galles, et y bâtit un monastère dans le lieu qui se nommait alors la Terre de Heth. De retour en Irlande, il y en fonda un autre appelé Cell-Comgall, aujourd'hui Sayn-Killo, lequel a été uni à l'évêché de Dublin. Le saint homme mourut le 10 mai 604.

SAINT MOCHUDA,

ÉVÊQUE DE LISMORE.

Saint Mochuda, appelé aussi Corthag, était disciple de saint Comgall. Sa piété, ses vertus et sa science le firent élever à l'épis-

copat, et c'est pour lui que Lismore dont il fut le premier pasteur, fut érigé en évêché. Il augmenta l'importance de sa ville en y fondant un monastère, il en créa un autre dans le West-Méath, et donna à ces deux maisons de prières une règle monastique qui fut suivie longtemps. Il fut appelé à Dieu, le 10 mai 637.

SAINT BOURBAZ OU VULBAND,

MARTYR.

Saint Vulband qu'on appelle aussi saint Bourbaz, était patrice de Bourgogne qui vivait dans la petite province de Bugey, aujourd'hui département de l'Ain. Comme il était juste et fidèle, et qu'il refusait son concours aux intrigues et aux envahissements d'Ébroin, il fut massacré par les émissaires de ce monstre, en l'an 660. Il fut honoré dès lors comme martyr, et sa maison devint une église. Saint Grégoire de Tours a fait son éloge. On le fête le 10 mai.

SAINTE SOLANGE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Solange naquit au bourg de Villemont, à deux lieues de Bourges. Son père était un pauvre vigneron qui menait une vie très-chrétienne. Dieu récompensa sa piété en lui donnant une fille, qui fut un modèle de perfection. Belle et bien faite, sa beauté était peu en comparaison de la piété solide et de la vertu qu'elle possédait à un haut degré. Ses parents lui avaient inspiré, dès ses plus tendres années, une haine mortelle pour le péché, et en même temps un amour si tendre pour Dieu, qu'elle avait horreur des plus petites fautes. Elle préférerait à tous les vains discours et aux jeux de son âge, les leçons et les sages avis de ses parents. Elle ne cessait de bénir le nom du Seigneur, de le prononcer avec un sentiment de piété qui faisait connaître qu'elle l'avait profondément imprimé dans le cœur. Elle résolut, dès sa plus tendre jeunesse, de se consacrer entièrement à Jésus-Christ, et de n'avoir jamais d'autre époux.

Ses parents lui ayant confié le soin de conduire aux champs un troupeau de brebis, elle se retirait souvent dans un lieu soli-

taire, à peu de distance du bourg, où elle pouvait offrir librement à Dieu ses vœux et ses prières. Dieu récompensa cette ferveur en lui accordant le don des miracles. Sa seule présence chassait les démons, guérissait les malades et dissipait les tempêtes. Ses prières étaient exaucées dans le ciel. Ses vertus ne purent demeurer inconnues, et Solange attira bientôt sur elle l'attention de ce monde qu'elle fuyait.

Le fils du comte de Bourges l'ayant entrevue plusieurs fois, conçut pour elle le plus ardent amour. Il se rendit un jour, sous prétexte d'aller à la chasse, vers le champ où il savait qu'elle était souvent en prières. Il descendit de cheval, et la priant de l'écouter un moment, il lui dit qu'il souhaitait de l'avoir pour épouse, et fit valoir auprès d'elle son rang, ses grands biens, et tous les avantages qu'elle retirerait de cette union. Solange, qui avait déjà voulu prendre la fuite à l'aspect de ce jeune homme, se contenta de lui répondre qu'elle s'était consacrée à Dieu, et qu'elle n'aurait jamais que Jésus-Christ pour époux.

Le comte ne pouvant souffrir de se voir dédaigné par une simple paysanne, à qui il venait d'offrir le rang de son épouse, se saisit de Solange, et l'enleva de vive force. La jeune vierge cherchant à s'échapper de ses mains, se laissa tomber de cheval et voulut prendre la fuite. Le comte furieux tira aussitôt son épée, et donna la mort à cette fidèle épouse de Jésus-Christ. C'était vers l'an 880. Le lieu où elle avait coutume de se retirer, et où elle reçut la couronne du martyre, s'appelle encore aujourd'hui le Champ de Sainte-Solange. La ville de Bourges l'a prise pour patronne, et l'honore comme une autre Geneviève.

SAINT ISIDORE LE LABOUREUR.

Isidore naquit à Madrid vers l'an 1110, de parents honnêtes, mais pauvres. Il ne put étudier et ne sut jamais lire ; ce qui ne l'empêcha pas de devenir un grand Saint. Mais s'il ne lisait pas, il priait, il assistait aux instructions chrétiennes, et destiné par son père aux travaux agricoles, il s'arrangea constamment, malgré ses travaux, pour assister tous les jours à la sainte Messe.

se levant pour cela avant le jour. En labourant, il se tenait en la présence de Dieu et méditait. Jean de Vargas, de qui il cultivait les terres, voyant à quel point les travaux d'Isidore étaient bénis, le traitait comme un frère, plutôt que comme un serviteur.

Isidore resta toujours attaché au service du même maître. Il pouvait lui dire comme Jacob à Laban : « J'ai veillé durant les nuits ; j'ai supporté le froid et le chaud pour conserver et augmenter votre bien. Vous aviez peu de chose avant que je fusse venu avec vous, et présentement vous voilà riche. » Jean de Vargas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait dans la personne d'Isidore, le traitait comme son frère, se rappelant cet avis de l'Ecclésiastique : « Chérissez comme votre âme le Serviteur qui a de la sagesse. » Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'église. Le Saint n'en abusa point ; il se levait tous les jours de grand matin pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion que de croire plaire à Dieu en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré, et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175 ; et elle est honorée en Espagne parmi les Saints. Son culte fut solennellement approuvé par Innocent XII en 1697.

Saint Isidore étant tombé dans la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers Sacrements, tira des larmes des yeux de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles.

Quarante ans après, on transporta son corps du cimetière dans l'église de Saint-André ; il a depuis été déposé dans la chapelle de l'évêque, et il est encore aujourd'hui frais et entier. Entre autres miracles opérés par l'intercession de saint Isidore, nous

en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut recuser.

Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte, que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession du clergé, de la cour et du peuple de Madrid, dans laquelle on porterait les reliques du Saint à la chambre du prince malade. Les prières de tous les fidèles réunies ne restèrent point sans effet. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église, que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle entra dans sa chambre.

L'année suivante on tira le corps de saint Isidore de la châsse où il était, afin de le mettre dans une autre beaucoup plus riche. Elle coûta seize cents ducats d'or.

Quelque temps avant, c'est-à-dire en 1619, le Serviteur de Dieu avait été béatifié par Paul V, à la sollicitation du roi Philippe III. On le canonisa solennellement le 22 mars 1622, sur les instances de Philippe IV ; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que par Benoît XIII.

Saint Isidore est nommé en ce jour dans le martyrologe romain ; mais sa fête ne se célèbre en Espagne que le 15 du même mois.

LE VÉNÉRABLE JEAN D'AVILA.

Le vénérable Jean d'Avila, qu'on peut appeler le père d'un si grand nombre de Saints qui parurent en Espagne dans le xvi^e siècle, naquit au diocèse de Tolède. Il fut envoyé à Salamanque, à l'âge de quatorze ans, pour y étudier en droit. On le vit, dès son enfance, se porter avec la plus grande ferveur à tous les exercices de piété. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique pour lequel il s'était toujours senti beaucoup d'inclination. Le principal but qu'il se proposa fut de travailler de toutes ses forces à allumer dans les cœurs le feu sacré de l'amour divin. Ses parents l'ayant rappelé chez eux, ils ne furent pas moins surpris qu'édifiés de l'ardeur avec laquelle il pratiquait tout ce que la perfection a de plus héroïque ; et comme ils craignaient Dieu, ils se donnèrent bien de garde de résister aux impressions

de l'Esprit-Saint qui agissait dans l'âme de leur fils. Ils lui permirent de suivre son attrait pour la mortification. Jean sut bien profiter de cette permission. Il recherchait, mais toutefois sans affectation, la nourriture la plus simple et la plus grossière. Il couchait sur des fagots de sarment, portait le cilice et prenait souvent la discipline. Aux mortifications du corps, il joignait celle de l'esprit. Il mourait tous les jours à lui-même par la pratique d'un renoncement absolu, d'une humilité profonde et d'une obéissance entière. Il consacrait à la prière tous les moments qu'il avait de libres, s'approchait fréquemment des Sacrements, et surtout de celui de l'Eucharistie, pour lequel il avait la dévotion la plus tendre. Sa coutume était de ne recevoir la sainte Communion qu'après s'y être préparé longtemps par les actes de vertu qui sont les plus propres à purifier le cœur et à l'embraser d'amour pour Jésus-Christ.

Ayant été envoyé à Alcala pour y continuer ses études, il se distingua dans l'université de cette ville, autant par sa piété que par ses progrès dans les sciences. Le célèbre Dominique Soto, Dominicain, sous lequel il prit des leçons, conçut pour lui une tendre affection et une haute estime ; il déclara même plus d'une fois que son disciple était destiné à être un jour un grand homme, ce qui fut confirmé par l'événement. Pierre Guerrera, depuis archevêque de Grenade, était un des principaux admirateurs de Jean d'Avila, et il se lia avec lui d'une amitié qui ne fit que s'accroître de jour en jour.

Ce fut vers ce temps-là que Jean perdit son père et sa mère ; il ne pensa plus qu'à se disposer à recevoir les saints Ordres. Le jour qu'il célébra sa première Messe, il habilla douze pauvres, leur donna à diner et les servit de ses propres mains. Ayant appris qu'un jeune prêtre venait de mourir après sa première Messe : « C'en est assez, dit-il, pour avoir un compte rigoureux à rendre au tribunal de Jésus-Christ. »

De retour dans sa patrie, il vendit son patrimoine et en distribua le prix aux pauvres, afin d'imiter les Apôtres, auxquels Jésus-Christ avait recommandé le détachement de toutes les choses de ce monde. Il entra ensuite dans le ministère de la pré-

dication, se proposant sans cesse l'exemple de saint Paul, qu'il avait pris pour patron et pour modèle. Il se prépara aux fonctions sublimes de l'apostolat, non-seulement par l'étude des dogmes de la religion et des règles de la morale chrétienne, mais encore par la pratique de l'humilité, de la charité et de l'abnégation. Sa maxime était que la science ne servait qu'autant qu'elle était jointe à une piété solide. Un jeune ecclésiastique l'ayant un jour consulté sur les moyens de prêcher avec fruit, il répondit qu'il n'en savait point de meilleur que d'aimer beaucoup Jésus-Christ. Son exemple était une preuve sensible de la sagesse et de la vérité de sa réponse.

L'homme de Dieu partageait tout son temps entre la prière et les fonctions du ministère. Les travaux les plus pénibles, les dangers les plus pressants n'avaient que des charmes pour lui, lorsqu'il s'agissait de travailler à la conversion des pécheurs; il semblait même que les obstacles donnaient à son zèle un nouveau degré de force et d'activité. Ses discours, auxquels l'amour divin communiquait une onction admirable, touchaient les cœurs les plus endurcis. Il se fût fait un crime d'imiter ces prédicateurs qui sont bien plus jaloux des applaudissements des hommes, que de l'accroissement de la gloire de Dieu. Il ne montait jamais en chaire, qu'il n'eût imploré le secours divin, afin d'attirer les bénédictions célestes, et sur lui et sur ses auditeurs. On eût dit que le Saint-Esprit lui-même parlait par sa bouche, tant ses discours étaient remplis de ces traits de feu qui convertissent et changent les cœurs. Il retirait du vice ceux qui y étaient plongés, et confirmait dans le bien ceux qui ne s'étaient point écartés des voies de la justice. Les personnes qui ne pouvaient l'entendre n'étaient pas pour cela privées de ses instructions; il leur écrivait des lettres pour leur indiquer les moyens qu'il fallait prendre pour se sanctifier.

Nous avons un recueil des lettres du vénérable Jean d'Avila, lesquelles ont été traduites en plusieurs langues : elles ne peuvent être l'ouvrage que d'un homme brûlant de charité, et fort versé dans la connaissance des voies du salut. La facilité avec laquelle elles sont écrites annonce un homme parfaitement ins-

truit des principes de la morale, et doué du talent de rendre ses idées avec méthode et avec clarté. On sent que le cœur seul les a dictées. La vertu y est peinte avec des couleurs si aimables, le vice y est représenté sous des traits si hideux, qu'on ne peut s'empêcher de chérir l'une et de détester l'autre. Enfin, on y trouve des règles de conduite appropriées à toutes les circonstances, des instructions aussi sages que solides pour les divers états de la vie, et des motifs puissants de consolation pour toutes les épreuves où le chrétien peut se trouver.

Jean d'Avila récitait son office et disait la Messe avec une ferveur vraiment angélique. Il ne montait à l'autel qu'après s'être longtemps préparé à la célébration de l'auguste Sacrifice ; il donnait aussi beaucoup de temps à son action de grâces. Outre cela, il faisait encore quatre heures de méditation par jour, deux le matin et deux le soir. Il se couchait à onze heures, et se levait à trois. Sur la fin de sa vie, les infirmités l'ayant rendu incapable d'exercer les fonctions du ministère, il consacrait presque tout son temps à la prière. Il fut toujours pauvre dans ses habits et dans sa nourriture, et ne voulut jamais avoir de domestique. Il ne cessait de recommander aux autres l'amour de la pauvreté. La pratique de cette vertu, disait-il, faisait mourir plusieurs passions, et nous rend semblables à Jésus-Christ, qui est né, qui a vécu et qui est mort dans la pauvreté. Il portait le détachement du monde à un tel point, qu'il a eu depuis bien peu d'imitateurs. Un seigneur lui ayant un jour montré ses jardins et ses bâtiments, où toutes les beautés de la nature et de l'art se trouvaient réunies, il fut fort étonné de voir que Jean ne contemplait tout cela qu'avec indifférence, et il lui en demanda la raison : « J'avoue, répondit le saint homme, qu'il n'y a rien là qui me satisfasse, parce que mon cœur n'y prend aucun plaisir. » Effectivement son cœur était si parfaitement rempli de Dieu et de l'amour des biens invisibles, qu'il n'avait que du dégoût pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à une fin si noble.

Ce saint prêtre prêcha avec le plus grand succès à Séville, à Cordoue, à Grenade et dans toute l'Andalousie. Par ses instructions, il porta à la vertu la plus éminente, plusieurs personnes

de l'un et de l'autre sexe, entre autres saint Jean de Dieu, saint François de Borgia, sainte Thérèse, Louis de Grenade, la comtesse de Féria et la marquise de Piégo. Il avait un talent singulier pour la direction des âmes. Il inculquait d'abord la nécessité de connaître Dieu et de se connaître soi-même, cette double connaissance étant la base et le fondement de la perfection chrétienne. Mais si l'on veut savoir jusqu'à quel point il était versé dans la vie intérieure, on n'a qu'à lire le traité qu'il composa sur ces paroles du psaume XLIV : « Écoutez, ma fille, prêtez l'oreille, etc. » Voici quelle fut l'occasion de cet ouvrage.

Dona Sancha Carilla, fille de Don Louis Fernandez de Cordoue, seigneur de Guadalcazar, laquelle joignait de grandes vertus à une rare beauté, était sur le point d'aller à la cour, et de s'y attacher à la reine en qualité de dame d'honneur. Déjà tout était prêt pour son voyage, mais elle voulut, avant que de partir, se confesser à Jean d'Avila. A son retour de l'église on ne la reconnut plus, tant était grand le changement qui s'était fait en elle. Tous les avantages du monde ne furent plus à ses yeux que des vanités indignes de fixer un cœur chrétien ; elle y renonça, et prit le parti de rester dans la maison paternelle, où elle mena jusqu'à sa mort la vie la plus édifiante. Ce fut pour son instruction que notre saint Prêtre composa le traité dont nous avons parlé plus haut. Il lui indiquait les moyens qu'elle devait employer pour vaincre ses passions, et surtout celle de l'orgueil, pour mortifier ses sens et sa volonté, et pour allumer dans son cœur le feu sacré de l'amour divin. Il lui recommandait de méditer souvent sur la Passion de Jésus-Christ, et sur l'excès d'amour qui a porté ce divin Sauveur à souffrir pour nous : •

On voit par tous les écrits de Jean d'Avila, qu'il avait une dévotion extraordinaire envers Jésus crucifié. La même chose est attestée par tous les auteurs qui ont parlé de lui. Ce fut en méditant la Passion du Sauveur qu'il se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus ; ce fut par ce moyen qu'il alluma en lui le désir ardent de souffrir pour Jésus-Christ ; et voilà aussi pourquoi il exhorte si fortement les hommes à rendre grâces au Seigneur, lorsqu'il leur fournit l'occasion de souffrir quelque

chose pour son saint Nom. Le bon usage qu'on fait des épreuves, disait-il, fortifie l'âme, et la rend capable de souffrir encore davantage.

Dieu permit que son Serviteur devînt pour un temps la victime de l'envie. Quoiqu'il n'eût jamais prêché que la morale de l'Évangile, on ne laissa pas de l'accuser d'un rigorisme outré, qui lui faisait exclure les riches du royaume du ciel. L'accusation était destituée de toute vraisemblance : il fut cependant arrêté à Séville, et mis dans les prisons de l'inquisition. Il souffrit les mauvais traitements de ses persécuteurs avec une patience et une douceur admirables ; et lorsque son innocence eut été reconnue, il porta l'héroïsme jusqu'à remercier ceux qui avaient voulu le perdre.

Il fut affligé de diverses infirmités à l'âge de cinquante ans. Au milieu des douleurs aiguës qu'il ressentait, on l'entendait répéter souvent cette prière : « Seigneur, augmentez mes souffrances, mais accordez-moi la patience. » Enfin, après avoir souffert durant dix-sept ans au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il mourut le 10 mai 1569.

Le vénérable Jean d'Avila fut un homme puissant en œuvres et en paroles, un prodige de pénitence, la gloire du sacerdoce. Il mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Église. C'était un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révéré de toute l'Espagne, connu de tout l'univers chrétien, un homme enfin dont la réputation était parvenue à un point, que les princes se soumettaient à ses décisions, et que les savants lui demandaient le secours de ses lumières. Nous finirons son portrait en disant que sainte Thérèse le regardait comme son protecteur, le consultait comme son maître, et le suivait comme son guide et son modèle.

LE VÉNÉRABLE PÈRE FRANÇOIS ALRIC,

FRÈRE PRÊCHEUR,

ET SES COMPAGNONS,

CONFESSEURS DE LA FOI.

François Alric, né vers 1743, entra dans le couvent des Dominicains à Alby, où jeune encore, il fit sa profession ; il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. Lorsque le décret du 25 avril 1792, qui condamnait les prêtres insermentés à la déportation, eut été connu, il résolut de quitter la France. Quatre prêtres se réunirent à lui, et après avoir obtenu tous les papiers nécessaires des autorités de la ville d'Alby, ils se dirigèrent tous les cinq vers Narbonne dans l'intention de s'embarquer. Mais ils furent arrêtés à Saint-Chaumont, où se trouvait alors le révolutionnaire Rouyer, ancien maire de Béziers, et conduits à la maison commune où leurs passeports devaient être visés. Tandis que cette formalité s'accomplissait avec une extrême lenteur, le peuple se réunit sur la place, et bientôt des pierres furent lancées contre les cinq ecclésiastiques ; des municipaux ayant voulu les soustraire à la brutale fureur de la populace, des assassins en armes se précipitèrent sur les prêtres, les percèrent de coups de bayonnette et de sabre, et lorsqu'ils leur eurent arraché la vie, ils insultèrent aux corps des Martyrs et commirent sur eux d'horribles profanations. Les victimes ne reçurent la sépulture que le lendemain.

LA VÉNÉRABLE PRINCESSE ÉLISABETH DE FRANCE.

VIERGE ET MARTYRE.

Philippine-Marie-Hélène-Élisabeth, sœur du roi Louis XVI. était le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Née à Versailles le 3 mai 1764, elle avait vingt-cinq ans lorsque la révolution commença. Nous ne pouvons raconter sa vie, d'ailleurs pure et sans reproches ; nous ne mentionnons ici que son martyre et son courage tout chrétien. Nous emprunterons ces détails premièrement à une lettre de la duchesse d'Angoulême, écrite de Vienne en 1795 :

« Vous me demandez des détails sur ma sainte tante Élisabeth. Hélas ! je veux bien vous les donner ; mais ils vous feront mal : on ne peut se faire une idée de la barbarie de ces gens-là ; je vais pourtant vous raconter ses derniers temps et notre séparation. — Il y avait déjà quelque temps qu'on nous traitait fort sévèrement ; on ne voulait pas permettre à ma tante de faire maigre ; n'ayant pu l'obtenir, elle jeûna les vendredis et les samedis. Elle ne mangeait que du pain ; mais ce qu'il y eut de plus exemplaire fut le carême de 1794. — Voici comment elle le passa. Le matin, rien ; à diner, une tasse de café et du pain sec ; c'est ainsi qu'elle vécut le carême tout entier ; elle se levait de bonne heure, priait beaucoup, disait tous les jours son office, faisait des méditations. Voilà par quelle voie elle mérita le martyre. Enfin, le 9 mai, un vendredi, jour qu'elle n'avait pas soupé, on vint la chercher. Nous allions nous coucher ; on frappa brusquement à la porte qu'on pensa enfoncer. On lui dit : « Citoyenne, veux-tu bien descendre ? » Sa bonté lui fit demander ce que je deviendrais. On lui répondit qu'on s'en occuperait, mais qu'il fallait qu'elle descende. Elle m'embrassa, me recommanda d'avoir confiance en Dieu. Les gens s'impatientèrent et lui dirent de nouveau : « Citoyenne, prends ton bonnet et descends. » Ils l'accablèrent d'injures dont on ne peut se faire l'idée. Elle descendit avec ces monstres. On fouilla ses poches ; de là on la conduisit dans un fiacre à la Conciergerie, toujours avec des injures ; elle y passa la nuit. Le lendemain, on la fit venir au tribunal et on lui demanda son nom et son âge. Elle dit : « Élisabeth de France ; j'ai trente ans. — « Où étiez-vous le 10 août ? » — Auprès du roi mon frère, que je n'ai pas quitté. — « Qu'avez-vous fait de vos diamants ? » — Je ne sais ce qu'ils sont devenus. » Sans autres questions, ils la firent descendre. Elle monta dans la charrette et fut conduite à la Conciergerie. »

Secondement, nous citerons deux pages de M. de Beauchesne, dans son beau livre consacré aux Martyrs de 1793 :

« Les êtres les plus susceptibles de faiblesse dans le cours ordinaire de la vie bravent héroïquement la mort quand un grand sentiment les anime. La marquise de Crussol d'Amboise faisait

habituellement coucher deux de ses femmes dans sa chambre : une araignée lui faisait peur ; l'idée d'un péril même imaginaire la remplissait d'épouvante. L'exemple de M^{me} Elisabeth la transforme tout à coup : elle est calme au tribunal, dans la prison, devant la mort. L'émotion s'est communiquée à tous les prisonniers. M^{me} Elisabeth leur apparaît, à cette heure terrible, illuminée du reflet du divin Maître ; car devant ces cœurs brisés qui l'entouraient, elle manifeste la vérité qui éclaire, la douceur qui attire, la sainteté qui édifie. « On n'exige point de nous, dit-elle, « comme des anciens Martyrs, le sacrifice de nos croyances ; on « ne demande que l'abandon de notre misérable vie ; faisons à « Dieu ce sacrifice avec résignation. »

« Rien de plus propre à remuer profondément les âmes que ce souffle ardent de la foi qui domine le sentiment de la douleur. Jamais cette ferme et vivifiante espérance dont l'Église a fait une vertu, jamais la charité, jamais le courage n'ont inspiré des paroles plus tendres et plus héroïques. Quelles paupières ne se mouilleraient au cri de cette belle âme qui console et qui relève tant d'âmes déchirées ou abattues ! Elisabeth ne cherche pas à combattre et à ne pas mourir ; elle ne proteste pas contre l'iniquité des hommes ; elle n'a pas un mot de regret, encore moins un mot de reproche ; elle va vers Dieu avec confiance ; elle ne veut pas y aller seule ; elle entraîne ses compagnons et leur montre les bras miséricordieux qui leur sont ouverts.

« Cette femme évangélique rencontrait donc, dans ce dernier moment, un grand sujet de joie : elle avait ranimé des âmes endolories ou inertes ; elle avait fait pénétrer la vigueur de la foi dans les défaillances de la nature. Elle avait fait de cette dernière heure d'agonie l'épreuve préparatoire du sacrifice ; elle avait émoussé l'aiguillon de la mort et fait poindre à des yeux déjà fermés au monde les lueurs anticipées de la délivrance.

« Le dernier appel se fait bientôt entendre. La toilette funéraire s'accomplit. Les portes de la prison s'ouvrent, et les charrettes du bourreau, que Barère appelait « les bières des vivants, » reçoivent les condamnées. M^{me} Elisabeth se trouve assise sur la même charrette que M^{me} de Senozan et de Crussol d'Amboise, et

elle s'entretient avec elles pendant le trajet de la Conciergerie à la place Louis XV. Aux plaintes qui échappent à quelques condamnés, elle répond par de touchantes exhortations. A la descente du pont neuf, le mouchoir blanc qui couvre la tête de la princesse se détache et tombe aux pieds de l'exécuteur, qui le ramasse. Dès ce moment M^{me} Elisabeth, demeurée seule tête nue au milieu de ses compagnons d'infortune, attire par cela même tous les regards ; et c'est ainsi que tant de personnes qui, sans cette circonstance, ne l'eussent peut-être pas remarquée, ont pu rendre témoignage du calme et de la sérénité de ses traits.

« On arrive à la place de la Révolution. Madame descend la première. Les victimes avaient trouvé au pied de l'échafaud une banquette sur laquelle on les fit asseoir. On présume que cette attention inaccoutumée était due à un calcul de prudence : le gouvernement révolutionnaire avait craint, a-t-on dit, que la fournée étant considérable, il ne se trouvât quelques patients qu'une trop longue attente devant l'instrument de mort eût fait défaillir. Aucun ne défaillit.

« Encouragé par la présence et le regard de la sœur de Louis XVI, chaque condamné s'est promis de se lever bravement à l'appel de son nom, et d'accomplir sa tâche avec fermeté. Le premier nom prononcé par l'exécuteur est celui de M^{me} de Crussol. M^{me} de Crussol se lève aussitôt, va s'incliner devant M^{me} Elisabeth et, témoignant hautement le respect et l'amour que la princesse lui inspire, elle lui demande la permission de l'embrasser. « Bien volontiers, et de tout mon cœur, » lui dit M^{me} Elisabeth avec cette expression d'affabilité qui lui était si naturelle ; et la royale victime, avançant son visage, lui donne le baiser d'adieu, de supplice et de gloire. Toutes les femmes qui suivirent obtinrent le même témoignage d'affection. Elles montèrent ainsi à l'échafaud, sacrées par cet angélique baiser qui rappelle les actes des Martyrs, pour la bienheureuse immortalité. Les hommes s'honorèrent aussi de leur respect pour M^{me} Elisabeth, en allant, chacun à son tour, courber devant elle la tête qui, une minute après, tombait sous le couperet de la guillotine. Déjà plusieurs têtes étaient tombées lorsqu'un homme de la lie du peuple ,

curieux de savoir quelle était la personne qu'on saluait ainsi, parvint à apercevoir sa figure et reconnut M^{me} Elisabeth. « On a « beau lui faire des salamalecs, dit-il avec une expression cynique, « la voilà f... comme l'Autrichienne. »

« Cet homme était assez près du banc pour que sa parole y fût entendue. M^{me} Elisabeth, qui n'avait que de vagues soupçons sur le meurtre de la reine, bénit le Ciel en apprenant qu'elle avait cessé de souffrir et qu'elle allait la retrouver au sein de Dieu. Pendant tout le temps que dura le sacrifice, la sainte femme, qui semblait y présider, ne cessa de dire le *De Profundis*. Celle qui allait mourir priait pour les morts. Elle était réservée à périr la dernière. Les maîtres de la guillotine ne pouvant la tuer qu'une fois, voulurent du moins qu'elle se sentit mourir autant de fois qu'elle verrait des victimes immolées sous ses yeux. Quand la vingt-troisième vint s'incliner devant elle, elle lui dit : « Courage « et foi dans la miséricorde de Dieu ! » puis elle se lève elle-même pour se tenir prête à l'appel de l'exécuteur. Elle monte d'un pas ferme les marches de l'échafaud ; ici le bourreau lui tend la main ; mais l'attitude de la victime lui fait comprendre qu'elle est assez forte pour y monter sans secours, et, regardant le ciel, elle se livre à l'exécuteur. Son fichu tombant à terre au moment où on l'attache à la planche fatale, laisse apercevoir une médaille d'argent représentant une immaculée Conception de la très-sainte Vierge, qui était attachée à son cou par un cordon de soie. L'aide du bourreau se mettant en devoir de lui enlever ce signe de piété, elle lui dit : « Au nom de votre mère, Monsieur, couvrez- « moi. » Ce fut le dernier mot de M^{me} Elisabeth. Jusqu'alors, à aucune exécution, on n'avait remarqué autant d'émotion autour de la guillotine. Il n'y eut pas un cri de : « Vive la république ! » Chacun s'en alla triste de son côté. Le témoin oculaire dont je tiens ces détails ajouta : « Au moment où j'aperçus la charrette « sur laquelle on plaçait les cadavres et les têtes des victimes, j' « suis parti comme le vent. » Toutes les relations et tous les mémoires de ce temps s'accordent à dire qu'à l'instant où M^{me} Elisabeth reçut le coup mortel, une odeur de rose se répandit sur toute la place Louis XV. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE NAZARETH EN DALMATIE.

La sainte maison de Nazareth n'est jamais tombée dans l'oubli. Une tradition recueillie sur les lieux mêmes par un pieux voyageur, porte « que les Apôtres consacrèrent ce saint Lieu, après l'Ascension de Jésus-Christ, et qu'ils y célébrèrent, comme dans le premier temple du monde, le divin Sacrifice de la Messe, sur un autel qu'ils y dressèrent de leurs propres mains. » (*Voyage à Jérusalem*, par le chanoine Morizon, l. I, c. vi.)

Après la dispersion des Apôtres, les premiers chrétiens environnèrent de respect et de vénération ce Sanctuaire à jamais mémorable. Car si les persécutions ne firent qu'augmenter leur amour pour Jésus, s'ils marchèrent avec courage sur les traces ensanglantées de ce divin Maître, s'ils montèrent généreusement avec lui au Calvaire, comment eussent-ils négligé l'humble demeure témoin des vertus de son enfance ?

Enfin, après trois siècles de persécutions, la paix fut donnée à l'Église, et sainte Hélène, mère du grand Constantin, quoique âgée de quatre-vingts ans, entreprit le voyage de la Palestine (362), et entre autres monuments dont elle décora les Saints Lieux, elle fit bâtir à Nazareth, en l'honneur de l'Incarnation du Verbe, une grande et magnifique église, dans laquelle fut enfermée la sainte Maison, qui fut conservée dans sa simplicité primitive. Ainsi un diamant est enchâssé dans l'or précieux et en rehausse le prix.

Saint Jérôme s'étant retiré en Palestine (396) pour échapper aux délices de Rome, allait souvent déposer ses hommages aux pieds de l'autel élevé dans les murs où « le Verbe s'est fait Chair » : « Nous irons à Nazareth, écrit-il à la vierge Eustochie, et nous verrons la fleur de la Galilée : *Ibinus Nazareth et florem videbimus Galileæ*. » (Ad Eustochi.)

Vers le vi^e siècle, la Palestine fut envahie par les aveugles disciples de Mahomet ; la Terre Sainte fut désolée, les sanctuaires détruits et les chrétiens dispersés. Toutefois, l'avarice des vain-

queurs conserva quelques monuments dont la sainteté appelait de tous les points de la terre de nombreux pèlerins, qui n'obtenaient qu'à force d'argent la permission de visiter la sainte Maison de Nazareth. Saint Villibrod, au VIII^e siècle, dit que les chrétiens furent souvent obligés de la racheter à prix d'argent pour empêcher sa destruction. (Saint Bernard, t. IV, p. 974.)

Au XI^e siècle, les pèlerins d'Europe qui allaient en Syrie pour visiter Jérusalem et Nazareth, essuyèrent des traitements barbares dont le récit enflamma de courroux les nations d'Occident : et les princes chrétiens, touchés d'ailleurs de la grande désolation qui pesait sur la Terre Sainte, entreprirent de la délivrer. Leurs efforts, malgré quelques revers partiels, furent quelque temps couronnés de succès, et Jérusalem et tous les saints Lieux furent rendus à la vénération des chrétiens ; pendant ces quelques années, la sainte Maison de Nazareth « fut longuement fréquentée et honorée par les chrétiens, voire même par divers princes, et entre autres par notre très-chrétien roi saint Louis, qui y communia le propre jour de l'Annonciation (1252). » (*Chronographie du P. Gaultier*, p. 717.)

Enfin, en 1291, malgré les efforts multipliés des Templiers et des Hospitaliers, après la prise de Ptolémaïs par Saladin, roi d'Égypte, les chrétiens d'Orient, privés de secours, s'enfuirent découragés ou se rendirent sans résistance. Ce dernier revers fit pour toujours retomber la Terre Sainte sous le joug des Musulmans ; tout fut détruit par le fer et par le feu, et la religion, en versant des larmes, s'éloigna de ces lieux augustes où elle avait pris naissance.

Mais la puissance de Dieu se manifesta sur la Maison de Nazareth d'une manière toute spéciale. Par un prodige nouveau et permanent, Notre-Seigneur a voulu redire à tous les siècles l'affection qu'il a pour sa sainte Mère. Car de même qu'il ne permit pas que le corps sacré de Marie fût livré à la corruption du tombeau, ainsi il ne voulut pas que le sanctuaire de Nazareth fût profané et demeurât au milieu d'un peuple barbare et sans foi.

L'église magnifique bâtie à Nazareth par sainte Hélène, venait de tomber sous le marteau destructeur ; la sainte Maison qu'elle

renfermait allait peut-être avoir le même sort, lorsque Dieu ordonna à ses Anges de la transporter en Europe, au centre du monde catholique.

Sous le pontificat de Nicolas IV, en 1291, le 10 mai, d'honnêtes et simples bûcherons, qui allaient tous les matins recueillir du bois sur le mont Tersato, en Dalmatie, furent bien étonnés de trouver, en un petit pré entouré d'arbres que la veille ils avaient vu désert, un édifice inopinément sorti de terre ou subitement tombé du Ciel ; car il était posé tout fraîchement dans son entier, sans apparence de travail, sans fondations et sans pavé, sur l'herbe nouvelle.

Étonnés et presque effrayés d'un événement si extraordinaire, ils courent dans tous les environs : le bruit du prodige se répand, on accourt, on examine avec une sorte de stupeur le bâtiment mystérieux.

L'anxiété était grande : tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre ; lorsque se présente Alexandre, évêque de Tersatz. Depuis longues années retenu au lit par une paralysie cruelle et sans espoir de guérison, il s'était adressé à Marie..., et Marie, environnée d'une foule d'Anges, lui apparut.

« Mon fils, lui dit-elle, me voici ; sache que la sainte Maison apportée récemment sur ce territoire, est la Maison même où j'ai pris naissance et reçu presque toute mon éducation : c'est là qu'à la nouvelle apportée par l'Archange Gabriel, j'ai conçu par l'opération de l'Esprit-Saint le divin Enfant. C'est là que le Verbe s'est fait Chair. Après mon trépas, les Apôtres ont consacré ce toit illustré par de si hauts mystères et y ont célébré l'auguste Sacrifice. L'autel est celui que dressa l'Apôtre saint Pierre. L'auteur de cet événement est Dieu même, et afin que tu en sois le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison ; ton retour subit à la santé, au milieu d'une si longue maladie, fera foi de ce prodige. »

Ce récit fait au peuple par Alexandre lui-même, plein de vie et de santé, excite un enthousiasme impossible à décrire. Tous les doutes se dissipent ; chacun crie au miracle, et à cause de la guérison subite de l'évêque dont la longue et dangereuse maladie

était connue de tous, et à cause de la présence de la sainte Maison : double prodige dont le premier était la preuve et la confirmation du second.

Or, voici la disposition de la sainte Chambre quand elle vint se reposer en Dalmatie :

Ce bâtiment mystérieux était construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par un ciment. Ces pierres n'étaient pas, comme on pourrait le croire, des briques cuites au feu, mais bien des pierres vives et travaillées, légères, rougeâtres, poreuses, les unes plus grandes, les autres plus petites, ce qui ne permettait point de les confondre avec des briques faites à la forme, et qui ont toutes la même dimension. Sa structure était singulière, son air antique et sa forme orientale. Il était posé sur la terre nue, sans aucun fondement ; élevés en carré oblong, ses murs épais d'une coudée étaient construits sans règle et sans niveau, et ne suivaient point exactement la ligne verticale ; ils étaient à l'intérieur recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez étroite était pratiquée dans une des parties latérales ; à droite s'ouvrait une étroite et unique fenêtre : en face s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique ornée d'un Crucifix peint sur une toile collée au bois, et où se lisaient ces mots : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. »

Près de l'autel on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage. A gauche était un foyer surmonté d'une niche dans laquelle se trouvait une statue de cèdre, qu'une tradition respectable affirme avoir été faite par l'Évangéliste saint Luc. Cette statue représentait la bienheureuse Vierge Marie, debout, et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Une couronne de perles, posée sur la tête de Marie, relevait la noblesse de son front virginal ; ses cheveux, partagés à la Nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules. L'Enfant Jésus levait les premiers doigts de la main droite comme pour donner la bénédiction, et de la gauche soutenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers. L'image de la très-sainte Vierge, au moment de

son arrivée, était couverte d'une robe de laine de couleur rouge, qui se conserve encore aujourd'hui et demeure sans altération.

Aucun de ces détails n'échappa à la pieuse curiosité des visiteurs nombreux qu'un fait si extraordinaire jetait dans l'étonnement et l'admiration. Il n'y avait pas à discuter, il fallait croire et adorer la puissance de Dieu, car le prodige était palpable, et chacun pouvait redire comme les Apôtres : « Nous vous annonçons ce que nous avons vu de nos yeux, et touché de nos mains : *Quod oculi nostri viderunt, et manus nostræ contrectaverunt, hoc annuntiamus vobis.* »

Toutefois, pour ne pas se laisser entraîner à une dévotion inconsiderée, Nicolas Frangipane, gouverneur de la Dalmatie, choisit quatre hommes prudents, parmi lesquels l'évêque Alexandre, et les envoya à Nazareth pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire.

Le rapport fut concluant : à Nazareth de Galilée, la Maison natale de la très-sainte Vierge ne s'y trouvait plus ; elle avait été détachée de ses bases qui existaient encore, fraîchement rasées à fleur de terre et comme coupées avec un rasoir, selon le mot d'un vieil historien. Nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements et la qualité de celles qui composent le saint Édifice : conformité parfaite dans les mesures pour la longueur et la largeur du bâtiment. Le témoignage des quatre envoyés est rédigé par écrit et confirmé par un serment solennel ; alors plus de doute, plus d'incertitude ; aussi la dévotion des peuples prit-elle un rapide essor.

Mais que les desseins de Dieu sont incompréhensibles : ni les hommages des fidèles, ni le dévouement des princes, ne purent fixer en Dalmatie le séjour de la sainte Maison. Trois ans et demi après son arrivée, portée par les Anges, elle s'éleva de nouveau dans les airs et disparut aux regards de ce peuple désolé. Une chapelle commémorative fut bâtie sur les traces mêmes de la sainte Maison, et on y lit encore cette inscription : « La sainte Maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294. »

(A. MOUROT, *les Litanies de Lorette.*)

On célèbre aujourd'hui à Mauriac la fête de Notre-Dame-des-Miracles, établie en 1855 par le Pape Pie IX, sur la demande de l'évêque de Saint-Flour.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Antonin, archevêque de Florence, dont le décès est rapporté le second jour de ce mois.

A Rome, sur la voie Latine, les saints martyrs Gordien et Epimaque, dont le premier, pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ du temps de Julien l'Apostat, fut longtemps flagellé avec des cordes plombées, et enfin décapité. Durant la nuit, les chrétiens enterrèrent son corps sur la même voie, dans une grotte.

1

SEXTO IDUS MAII.

Sancti Antonini Confessoris et Archiepiscopi Florentini, cujus natalis dies sexto nonas maii recensetur. — Romæ via Latina, natalis sanctorum Martyrum Gordiani et Epimachi; quorum prior pro confessione nominis Christi tempore Juliani Apostatæ diu plumbatis cæsus, et ad ultimum capite truncatus, nocte a christianis sepultus fuit eadem via, in crypta in quam beati Epimachi Martyris reliquiæ paulo ante translatae fuerant ab Alexandria, ubi ille pro Christi fide martyrium compleverat. — In terra Hus, sancti Job Prophetæ, admirandæ patientiæ viri. — Romæ, beati Calepodii Presbyteri et Martyris, quem Alexander imperator gladio fecit occidi, et corpus ejus per civitatem trahi, atque in Tiberim jactari; quod inventum Callistus Papa sepelivit. Decollatus est etiam Palmatinus consul cum uxore et filiis, et aliis promiscui sexus quadraginta duobus de domo sua: Simplicius quoque Senator cum uxore, et sexaginta octo de familia sua: item et Felix cum uxore sua Blanda, quorum capita suspensa sunt per diversas portas Urbis ad exemplum christianorum. — Item Romæ via Latina ad centum aulas, natalis sanctorum Martyrum Quarti et Quincti, quorum corpora Capuam translata sunt. — Apud Leontinos in Sicilia, sanctorum Martyrum Alphii, Philadelphi, et Cyrini. — Smyrnæ, sancti Dioscoridis Martyris. — Bononiæ beati Nicolai Albergati Monachi Carthusiani ejusdem civitatis episcopi, et sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalis, sanctitate et apostolicis legationibus clari, cujus corpus Florentiæ apud Carthusianos conditum est. — Apud Tarentum sancti Cataldi Episcopi, miraculis clari. — Mediolani, inventio sanctorum Martyrum Nazarii et Celsi, quando beatus Ambrosius Episcopus sancti Nazarii corpus recenti adhuc sanguine conspersum reperit, atque ad Basilicam Apostolorum transtulit una cum corpore beati Celsi pueri, quem idem ipse nutrierat, et Anolinus in Neronis persecutione simul cum eo gladio feriri jusserat quarto kalendas Augusti, quo die festivitas eorum martyrii celebratur. — Matriti, sancti Isidori Agricolæ, quem miraculis clarum Gregorius Decimus-quintus una cum sanctis Ignatio, Francisco Xaverio, Theresia, et Philippo Nerio in Sanctorum numerum retulit.

dans laquelle les reliques de saint Épimaque avaient été peu auparavant transférées d'Alexandrie, où il avait souffert le martyre pour la foi de Jésus-Christ.

Dans la terre de Hus, le saint prophète Job, homme d'une admirable patience.

A Rome, saint Calépode, prêtre et martyr, que l'empereur Alexandre fit tuer par le glaive ; puis il ordonna que son corps, après avoir été traîné par toute la ville, fût jeté dans le Tibre ; mais le Pape Calliste l'ayant trouvé, lui donna la sépulture. Palmace, consul, fut aussi décapité avec sa femme et ses enfants, et quarante-deux personnes de sa maison, tant hommes que femmes. Le sénateur Simplicie fut condamné au même supplice avec sa femme, ses enfants, et soixante-huit personnes de sa famille, de même que Félix et Blande, sa femme. Leurs têtes furent exposées sur diverses portes de la ville, pour intimider les chrétiens.

De plus, à Rome, sur la voie Latine, aux Cent-Salles, fête des saints martyrs Quartus et Quintus, dont les corps ont été transférés à Capoue.

A Lentini, en Sicile, les saints martyrs Alphius, Philadelphie et Cyrin.

A Smyrne, saint Dioscoride, martyr.

A Bologne, le bienheureux Nicolas Albergati, religieux charreux, évêque de cette ville et cardinal de la sainte Église romaine, illustre par sa sainteté et par les légations dont le Saint Siège le chargea. Son corps a été inhumé à la Chartreuse de Florence.

A Tarente, saint Catalde, évêque, célèbre par ses miracles.

A Milan, l'Invention des saints Nazaire et Celse, en mémoire du jour où saint Ambroise, évêque, ayant trouvé le corps de saint Nazaire couvert de sang qui paraissait encore tout frais, le transféra dans l'église des saints Apôtres, avec celui du bienheureux Celse, enfant, que ce saint Martyr avait élevé et que le juge Anolin avait fait décapiter avec lui, durant la persécution de Néron, le 28 juillet, jour auquel on solennise leur fête.

A Madrid, saint Isidore, laboureur, célèbre par ses miracles, canonisé par le Pape Grégoire XV, avec les saints Ignace, François Xavier, Thérèse et Philippe de Néri.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Guérin, évêque de Toul.

Sainte Stadiole, 1^{re} abbesse de Moyen-Moutier, à Bourges.

Sainte Confesse, vierge, honorée à Tarbes.

Saint Sirénée, confesseur, honoré à Clermont-Ferrand.

Saint Félicien (Felicio), martyr à Tarse en Cilicie, avec saint Refflent et un grand nombre d'autres chrétiens des deux sexes.

Le bienheureux Mire, solitaire, honoré à Sorigo, en Lombardie.

Saint Prime, saint Jason et saint Marc, martyrs à Trieste.

Saint Jean, septième évêque de Jérusalem, à la fin du deuxième siècle.

Saint Mondry (Modericus), évêque en Auvergne.

La bienheureuse Béatrix Alestine, vierge de l'Ordre de Saint-Benoît.

Saint Pallade ou Pallais, neuvième évêque de Bourges au iv^e siècle.

Saint Sylvestre, évêque de Besançon, illustre par ses miracles.

Saint Frominie, successeur de saint Sylvestre sur le siège de Besançon.

Martyrologe de la dernière persécution.

François de Savignac, né au diocèse de Limoges, ordonné prêtre dans le diocèse du Mans, ayant refusé le serment schismatique, ayant de plus suivi l'armée catholique et royale en 1793, fut arrêté, conduit à Laval, et condamné à quinze ans de fers ; puis, ce jugement ayant été annulé, il fut livré à une Commission militaire qui le fusilla le 10 mai 1796.

Avignon (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Montpellier, enfant de cette ville, condamné à mort comme réfractaire, exécuté le 10 mai 1794.

ONZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Mayeul, abbé de Cluny. — Saint Anthime, saint Maxime et leurs compagnons, martyrs. — Saint Népoulien. — Saint Mamert, évêque de Vienne. — Saint Mucius, martyr. — Saint Tudi, abbé. — Saint Gengoul, martyr. — Saint Gautier, abbé d'Esterp. — Saint François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus. — Le Bienheureux Vincent d'Aquila, frère mineur. — Le Vénérable Matthieu Gam, martyr en Cochinchine. — La Vénérable Catherine Aubert. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MAYEUL,

ABBÉ DE CLUNY.

Au milieu des variations politiques du x^e siècle, la Congrégation de Cluny continuait à produire des Saints et à propager la restauration religieuse. Le saint abbé Aimard, successeur de saint Odon, ayant perdu la vue, prit pour coadjuteur saint Mayeul, né en Provence vers l'an 906. Foucher, son père, était de la première noblesse, et si riche qu'il donna au monastère de Cluny vingt terres avec les églises qui en dépendaient, situées dans les diocèses de Riez, d'Aix et de Sisteron. Saint Mayeul était encore jeune quand il perdit son père et sa mère; et ses terres ayant été ravagées par les barbares, il fut obligé de quitter son pays et d'aller en Bourgogne, où il se retira à Mâcon. Ces barbares étaient les Sarrasins et les Hongrois, mais principalement les Sarrasins, qui, de leur forteresse de Freysinet, dans les Alpes, faisaient des courses dans tous les pays voisins. Le jeune Mayeul fut reçu à Mâcon par un seigneur de ses parents; et, après quelque séjour, l'évêque Bernon, connaissant son beau naturel, le mit entre ses chanoines et lui recommandait en secret de se conserver dans la pureté, comme il fit. Ayant appris qu'il y avait à Lyon un docteur fameux, Antoine, abbé de l'île Barbe, il alla étudier sous lui, et y profita beaucoup pour les mœurs aussi bien que pour la doctrine; car Lyon était alors l'école la

plus célèbre du pays, et on y étudiait sérieusement les arts libéraux et la philosophie.

Saint Mayeul en étant revenu, fut promu, par tous les degrés, jusqu'au diaconat, par l'évêque de Mâcon, qui le fit même archidiaque. Dans cette dignité, il fit paraître principalement sa charité envers les pauvres, s'appliquant aussi à instruire les clercs qui venaient le trouver de divers lieux. Sa réputation devint telle, que l'archevêché de Besançon venant à vaquer, il fut élu par un commun consentement du prince, du clergé et du peuple ; mais il s'y refusa constamment, et conçut même dès lors la pensée de quitter le monde. Comme le monastère de Cluny était dans le voisinage de Mâcon, saint Mayeul y faisait de fréquentes visites du temps de l'abbé Aimard, et y avait souvent des entretiens spirituels avec les moines, qui, de leur côté, le souhaitaient pour confrère, comme un homme capable de les gouverner un jour. Celui qui contribua le plus à l'y attirer, fut Hildebrand, prévôt du monastère, qui refusa deux fois d'en être abbé. Enfin, vers 943, Mayeul embrassa la vie monastique dans cette sainte communauté.

Il ne s'y distingua que par ses vertus, surtout l'obéissance et l'humilité. L'abbé le fit bibliothécaire et apocrisiaire ; la première charge lui donnait l'intendance des études, et il s'en servait pour détourner les moines de la lecture des poètes profanes, même de Virgile. La fonction d'apocrisiaire comprenait la garde du trésor de l'église et des offrandes, et le soin des affaires du dehors. Saint Mayeul fut envoyé à Rome en cette qualité, et pendant ce voyage, étant à Ivree, il guérit, par l'onction de l'Huile sainte, le moine Heldric, qui l'accompagnait. Il avait été des premiers de la cour du roi d'Italie ; mais, attiré par la réputation de saint Mayeul, il quitta sa femme, ses biens qui étaient grands, et sa charge, et vint se rendre moine à Cluny.

La sixième année depuis que saint Mayeul y fut entré, c'est-à-dire l'an 948, le saint abbé Aimard, se sentant vieux et aveugle, et craignant que ses infirmités ne fussent cause de quelque relâchement dans l'observance, le déclara abbé, du consentement de toute la communauté ; et, afin que saint Mayeul ne pût s'en

excuser, il prit le conseil de quelques évêques et de quelques abbés. Nous avons l'acte authentique qu'il en fit dresser, où il déclare qu'il lui donne le gouvernement du monastère de Cluny, avec toutes les abbayes et les autres lieux qui en dépendent. Cet acte fut souscrit par Mainbolde, évêque de Mâcon, et par deux autres évêques, par deux abbés et par cent trente moines, soit de Cluny, soit des monastères voisins. Létolde, comte de Mâcon et avoué ou protecteur de Cluny, donna ses lettres d'approbation. Par cet acte, saint Aimard prenait saint Mayeul plutôt pour coadjuteur que pour successeur; car on trouve Aimard nommé comme abbé dans plusieurs chartes des années suivantes, jusqu'en 964 ¹.

Après la mort du vénérable Aimard, arrivée vers l'an 965, Mayeul gouverna seul cette abbaye pendant près de trente ans. La lecture des Livres saints faisait ses délices; en voyage même et à cheval, il avait le plus souvent un livre à la main. Il ne méprisait pas, toutefois, les philosophes et les autres écrivains profanes, pour en tirer ce qu'il y trouvait d'utile. Il ne cédait à personne dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, des canons et des lois. Il joignait à la doctrine une grande facilité de parler, et on l'écoutait avec plaisir quand il faisait quelque discours de morale. Comme il avait gardé la virginité, il avait grand soin de conserver la pureté de ses moines. Il reprenait les fautes avec zèle, mais ensuite il adoucissait la correction par tous les moyens possibles. Plusieurs hommes riches et puissants, touchés de ses exhortations, embrassèrent la vie monastique et augmentèrent considérablement la communauté de Cluny, sans que l'union fût altérée par la diversité des nations. L'abbé Mayeul cherchait toujours la retraite, même dans les voyages, et priait avec une telle componction que le plus souvent on trouvait la terre trempée de ses larmes. Il déplorait ses moindres fautes comme des crimes.

Il avait aussi le don des miracles. Étant allé par dévotion au Puy-en-Velay visiter l'église de Notre-Dame, entre plusieurs

¹ *Acta Bened.*, sect. v, *Acta SS.*, 11 mai.

pauvres qui lui demandaient l'aumône, il vint un aveugle qui dit avoir eu révélation de saint Pierre qu'il recouvrerait la vue en lavant ses yeux de l'eau dont l'abbé Mayeul aurait lavé ses mains. L'abbé le renvoya avec une forte réprimande, et, sachant qu'il avait demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit avec menaces de lui en donner. L'aveugle ne se découragea point; mais, après avoir été rebuté plusieurs fois, il attendit l'abbé sur le chemin, prit son cheval par la bride, et jura qu'il ne le quitterait point qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandait. Et, afin qu'il n'y eût point d'excuse, il portait de l'eau dans un vase pendu à son cou. Le Saint en eut pitié; il descendit de cheval, bénit l'eau selon l'usage de l'Eglise, en fit le signe de la Croix sur les yeux de l'aveugle, puis, avec les assistants, se mit à genoux et pria la très-sainte Vierge avec larmes. Avant qu'il se fût relevé, l'aveugle recouvra la vue. Syrus, auteur de la vie du Saint, dit après avoir appris ce miracle de ceux qui en furent témoins. Dans une terre de l'abbaye de Cluny, un paysan s'étant fait donner secrètement de l'eau dont l'abbé s'était lavé les mains, en lava les yeux de son fils aveugle, qui recouvra la vue aussitôt. Le saint homme l'ayant su, faisait depuis répandre en sa présence l'eau dont il s'était lavé; mais on ne laissait pas de lui en dérober, qui guérissait les malades. On raconte de lui un grand nombre d'autres miracles.

Il augmenta considérablement les biens temporels de Cluny, et en étendit l'observance à plusieurs monastères qu'on le chargea de réformer en France et ailleurs. L'empereur Othon le Grand, connaissant son mérite par le rapport de plusieurs personnes, désirait ardemment de le voir; car les soins de l'empire ne l'empêchaient pas d'avoir une grande affection pour les monastères, et il gémissait souvent de voir les moines mener une vie séculière. Heldric, qui, comme nous l'avons vu, après avoir été un seigneur considérable en Italie, avait tout quitté pour se rendre moine à Cluny, procura à l'empereur la connaissance particulière de l'abbé Mayeul. Ce prince le fit donc venir près de lui, et le prit tellement en affection, qu'il voulut lui donner le gouvernement de tous les monastères qui dépendaient de lui en Italie et en

Germanie. L'impératrice sainte Adélaïde aurait voulu le servir comme la moindre femme ; il était aimé et respecté de tous les seigneurs ; c'était le confident de l'empereur, et tous ceux qui avaient des affaires auprès du prince recherchaient sa médiation. En ce temps-là, c'est-à-dire en l'an 966, il réforma l'abbaye de Classe, près de Ravenne, dédiée à saint Apollinaire, et y mit un abbé ; et, à la prière de l'impératrice, il rétablit le monastère de Saint-Sauveur, près de Pavie, nommé le Ciel-d'Or, fondé par le roi Luitprand, et fameux par les reliques de saint Augustin.

Saint Mayeul fit un autre voyage à Rome en 973, et, à son retour, il prédit aux Frères qui l'accompagnaient que le roi Othon le Grand mourrait cette année. Au passage des Alpes, il fut pris par les Sarrasins de Freysinot, avec une grande troupe de personnes de divers pays, qui se croyaient en sûreté à la suite d'un si saint homme. Les Sarrasins mirent aux fers tous ceux qu'ils prirent ; et le saint abbé, en voyant un qui, du haut d'une roche, lançait un dard sur un de ses serviteurs, mit la main au devant, reçut le coup et en porta la cicatrice toute sa vie. Il ne craignait point la mort ; mais il était sensiblement affligé de ne pouvoir secourir tant de captifs arrêtés à cette occasion. Toutefois il obtint, par ses prières à Dieu, qu'ils n'en fissent mourir aucun. Comme ils le menaient à leur logement, les principaux d'entre eux lui rendaient honneur, d'autres s'en moquaient et parlaient avec mépris de la religion chrétienne.

Alors le saint abbé commença à leur montrer, par de fortes raisons, l'excellence de notre religion et la fausseté de la leur ; ce qui les irrita à tel point, qu'ils lui mirent les fers aux pieds et l'enfermèrent dans une grotte affreuse. Là, il demandait à Dieu la grâce du martyr ; mais il eut un songe qui lui fit croire qu'il serait délivré, et il trouva sur lui le *Traité de l'Assomption de la très-sainte Vierge*, attribué dès lors à saint Jérôme, que les Sarrasins lui avaient laissé par mégarde, en lui ôtant les autres livres. Il compta combien il restait de jours jusqu'à l'Assomption, et il trouva qu'il y en avait vingt-quatre, c'est-à-dire que c'était le 23^e de juillet. Alors il pria la très-sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils, afin qu'il célébrât cette fête avec les chrétiens ;

après quoi il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva libre de ses fers. Les infidèles, étonnés de ce miracle, n'osèrent l'attacher davantage et commencèrent à le respecter. Ils lui demandèrent s'il était assez riche dans son pays pour se racheter lui et les siens. Il répondit qu'il ne possédait rien en ce monde qui lui fût propre, mais qu'il commandait à des gens qui possédaient de grandes terres et beaucoup d'argent. Alors ils l'exhortèrent eux-mêmes à envoyer un des siens pour apporter sa rançon, et la taxèrent à mille livres pesant d'argent, afin que chacun d'eux en eût une livre. L'abbé Mayeul envoya donc un de ses moines, avec une lettre de sa main qui ne contenait que ces mots : « A mes seigneurs et mes frères de Cluny, Frère Mayeul, malheureux captif. Les torrents de Bélial m'ont environné, les filets de la mort m'ont prévenu. Maintenant donc envoyez, s'il vous plaît, la rançon pour moi et pour ceux qui sont avec moi. » Cette lettre ayant été apportée à Cluny y causa une extrême affliction, ainsi que dans tout le pays. On vendit tout ce qui servait à l'ornement du monastère ; plusieurs gens de bien contribuèrent de leurs libéralités, et on amassa promptement la somme promise.

Cependant le saint abbé s'attirait de plus en plus la vénération des barbares. L'heure du repas étant venue, ils lui offrirent de ce qu'ils mangeaient, c'est-à-dire de la chair et du pain très-rude. Il répondit : « Si j'ai faim, c'est au Seigneur à me nourrir ; ce que vous m'offrez n'est point à mon usage. » Alors un d'eux eut compassion de lui ; il releva ses manches, lava ses mains et un bonelier, sur lequel il pétrit un pain assez promptement en présence de l'abbé, le fit promptement cuire et le lui apporta. Le Saint le reçut, fit sa prière et le mangea avec action de grâces. Un autre Sarrasin, voulant polir un bâton, mit le pied sur une Bible que Mayeul portait toujours avec lui. Le saint homme en gémit, et les autres reprirent leur camarade, disant qu'il ne fallait pas traiter ainsi les paroles des grands Prophètes. Le même jour, ce Sarrasin ayant pris querelle avec d'autres, ils lui coupèrent le pied dont il avait foulé la Bible. Enfin la rançon étant venue, saint Mayeul fut ainsi délivré, ainsi que tous ceux qui avaient été pris avec lui, et il célébra la fête de l'Assomption chez

les chrétiens, comme il l'avait demandé. Les Sarrasins ne demeurèrent pas longtemps sans être entièrement chassés de leur poste de Freysinot par les troupes de Guillaume, duc d'Arles; ce qui fut regardé comme une punition divine de la prise du saint abbé. On lui renvoya ses livres, qui furent trouvés dans leur bagage¹.

Quelque temps après le retour de saint Mayeul à Cluny, l'empereur Othon II et l'impératrice sainte Adélaïde, sa mère, l'ayant fait venir, le prièrent instamment d'accepter le Saint-Siège de Rome, qui était vacant. L'abbé Mayeul refusa constamment cette dignité, disant qu'il voulait vivre pauvre et ne quitter jamais son petit troupeau. Comme l'empereur et l'impératrice le pressaient fortement, il demanda du temps pour y penser. Il se mit en prière et se trouva ensuite fortifié dans sa résolution. Il dit donc aux seigneurs et aux évêques qui voulaient lui persuader de se rendre aux désirs de l'empereur : « Je sais que je manque des qualités nécessaires à une si haute dignité, et les Romains et moi nous sommes autant éloignés de mœurs que de pays. » Enfin il demeura ferme dans son refus, et ce n'est peut-être pas le moindre de ses miracles.

La bonne odeur des fruits de la réforme que Mayeul avait déjà établie en divers lieux porta les évêques et les seigneurs, notamment le roi Hugues Capet, à mettre sous sa discipline les monastères de leur dépendance; car, pour les moines, loin de désirer la réforme, la plupart la craignaient d'autant plus qu'ils en avaient plus de besoin.

Ne pouvant suffire tout seul à tant d'affaires, à cause de son grand âge, saint Mayeul crut devoir désigner saint Odilon pour son successeur. Ayant donc assemblé sa communauté, il le fit élire de son vivant, de crainte, comme il le dit, que les infirmités de la vieillesse ne l'empêchassent de maintenir en vigueur la discipline régulière. Nous avons l'acte de cette élection, lequel est signé de saint Mayeul, de Rodolphe II, roi de Bourgogne, de plusieurs prélats et de cent soixante-dix-sept moines. On peut croire que le roi et les prélats ne le signèrent qu'après comp.

¹ *Acta Bened.*, sect. v., *Acta SS.*, 11 maii.

pour montrer qu'ils approuvaient et ratifiaient cette décision.

Après cette disposition si importante, Mayeul, qui ne se croyait plus utile sur la terre, ne soupirait plus que pour le ciel ; mais sa réputation et son zèle ne lui permirent pas de goûter le repos dont il s'était flatté. Le roi Hugues, qui avait eu de grandes plaintes des moines de Saint-Denis, pria saint Mayeul de venir y établir la réforme. Le saint abbé se mit aussitôt en chemin, malgré ses infirmités ; mais à peine fut-il arrivé au prieuré de Souvigni, qu'il tomba malade. Ayant bientôt connu que sa dernière heure était arrivée, il l'envisagea avec cette sainte joie que la confiance chrétienne donne aux Saints. Ses religieux fondaient en larmes autour de son lit ; il les consola lui-même de sa mort. « Dieu m'appelle, disait-il, et après le combat, il m'invite à la couronne. Si vous m'aimez, pourquoi vous affliger du bonheur dont je vais jouir ? » Ils lui demandèrent sous la protection de qui il les laissait. Il leur répondit : « Si vous observez votre règle, Jésus-Christ, le souverain Pasteur, sera lui-même votre protecteur, » Ils le conjurèrent de leur donner l'absolution, et ils se prosternèrent tous pour la recevoir. Il la leur donna avec sa bénédiction ; après quoi, s'entretenant amoureusement avec Dieu, comme s'il eût déjà goûté les joies célestes, il s'écriait : « Seigneur, je suis charmé de la beauté de votre maison. Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu ! » Puis, gardant quelque temps le silence, il récitait tout bas des prières, et faisant souvent sur lui le signe de la Croix, il passa ainsi au repos du Seigneur, plein de jours et de mérites, dans la quarante et unième année depuis qu'il avait été établi abbé de Cluny. Il mourut l'an 994, le 11 de mai, qui, cette année, était le lendemain de l'Ascension. Sa vie a été écrite par saint Odilon, son successeur, et par trois autres de ses disciples.

Saint Mayeul fut enterré à Souvigni, dans l'église de Saint-Pierre, et son tombeau y devint célèbre par un si grand nombre de miracles, que Pierre le Vénérable n'a pas craint de dire qu'après la très-sainte Vierge, il n'y avait aucun Saint dans l'Europe qui eût fait plus de miracles. Le roi Hugues Capet ayant appris la mort de saint Mayeul, se rendit à Souvigni pour assister à ses

funérailles. Bégon, évêque de Clermont, consacra un autel sur son tombeau peu de temps après sa mort, et Urbain II leva son corps de terre en 1093, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

(ROHRBACHER.)

S. ANTIME, S. MAXIME, ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

Sergius Terentianus, illustre personnage qui fut deux fois préfet de Rome, avait épousé Protina, petite-fille de l'empereur Gallien par sa mère Galla ; il eut de cette union trois enfants, Claude, Pompéianus et Lucine, qu'il maria à un grand seigneur de Rome, nommé Falco Pinianus. Quelque temps après son mariage avec Lucine, Pinianus reçut des empereurs Dioclétien et Maximien la charge de proconsul d'Asie, et partit pour son gouvernement. Or il avait auprès de lui, comme conseiller, un certain Chérémon, homme d'un esprit sacrilège et rempli de perversité. Ce Chérémon persécuta les chrétiens avec une cruauté inouïe ; mais en punition de ses crimes, le démon s'étant emparé de lui, il tomba un jour publiquement de sa litière, en proie à des convulsions effroyables qui durèrent plusieurs heures ; il expira enfin, invoquant les saints Martyrs qui avaient été ses victimes.

Pinianus était témoin de ce triste spectacle ; il en reçut une impression si vive, qu'il tomba malade. Les médecins essayèrent en vain de le guérir, et déclarèrent qu'il n'y avait plus de remède. Lucine, qui était une dame d'une grande prudence, réfléchissant que ce mal lui était venu pour s'être souillé du sang des chrétiens, et avoir ainsi donné prise sur lui au démon, résolut de recourir aux confesseurs du Christ ; elle s'informa de ceux qui étaient alors dans les prisons de Rome (où son mari était revenu sans doute à cause de sa maladie), et s'en fit présenter plusieurs en secret. Parmi ces confesseurs se trouvaient le prêtre Anthime et le diacre Sisinnius, avec quelques pieux chrétiens, Maxime, Bassus, Fabius, Dioclétius et Florentius. Lucine leur dit donc : « Si vous pouvez guérir mon mari de la maladie qui le tue, je vous récompenserai magnifiquement, et saurai vous obtenir votre liberté.

— Veux-tu vraiment, répondit saint Anthime, sauver la vie de ton mari ? engage-le à se faire chrétien, et aussitôt il sera guéri ? »

Lucine se rendit aussitôt auprès de Pinianus. « Tu sais, lui dit-elle, que les médecins, même les plus célèbres, sont unanimes à ne nous donner aucun espoir. Mais j'ai trouvé des hommes qui ne te demandent absolument rien pour te guérir en un moment : la seule condition nécessaire, c'est que tu te fasses chrétien.

— Il faudrait que je fusse fou, répondit Pinianus, pour ne pas regarder comme le vrai Dieu celui qui peut rétablir une santé aussi désespérée, et rappeler les morts à la vie. »

Lucine étant retournée à la prison, en ramena le prêtre Anthime et le diacre Sisinnius ; elle les fit entrer dans la chambre où son mari gisait presque expirant, et les pria de s'asseoir : mais les hommes de Dieu dirent à Pinianus : « Nous ne sommes pas venus pour nous asseoir ; nous sommes venus pour obtenir ta guérison.

— Faites donc en sorte, répondit Pinianus, de me délivrer des douleurs de la fièvre qui me dévore.

— L'art des médecins est inutile, dit le prêtre Anthime, là où la vertu de Jésus-Christ peut seule opérer.

— Qu'il me secoure donc par votre moyen, reprit Pinianus. afin que je croie qu'il est le seul Dieu tout-puissant.

— Ouvre ton cœur, dit Anthime, à ce que nous t'allons annoncer, et quand tu croiras, tu seras sauvé.

— Si je ne croyais déjà de tout mon cœur, répondit Pinianus, je ne vous aurais point laissés entrer ici.

— Écoute alors ce que tu dois croire, reprit Anthime. Celui que nous adorons est le Dieu unique, qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment. Ce Dieu a proféré de sa bouche le Verbe plein de puissance, dont la parole affermit les cieux, qui tirent leur force de son Esprit ; c'est lui qui a renfermé comme dans une outre les eaux de la mer et entassé les abîmes comme dans un trésor. Ce Dieu est un, quoique en trois Personnes : le Père qui a proféré de son cœur le Verbe parfait¹ ; le Fils, qui

¹ « Pater, qui eructavit ex corde Verbum bonum. » C'est une allusion à ce premier verset du psaume XLIV : « Eructavit cor meum verbum bonum. »

est le Verbe, par lequel toutes choses ont été faites : le Saint-Esprit, qui anime tout. Parmi ses créatures, Dieu fit l'homme à sa ressemblance ; il lui donna une loi ; et, si l'homme l'eût observée, il eût joui d'une vie éternelle. Mais le démon jaloux lui fit violer cette loi par ses perfides conseils, et ainsi la mort entra dans le monde. C'est pourquoi le Verbe, Fils de Dieu, daigna prendre la nature humaine, et naître d'une Vierge. Comme il était égal à son Père en force et en vertu, il triompha de toutes les tentations du démon ; enfin il souffrit qu'on le conduisit au supplice, chargé de sa croix, et qu'on l'y attachât, afin de substituer l'arbre de sa Passion à l'arbre de rébellion, et de réparer, en mourant pour les pécheurs, cette vie que le péché nous avait fait perdre. Mais le troisième jour, il ressuscita d'entre les morts ; il apparut pendant quarante jours à ses disciples, et leur donna le pouvoir de chasser les démons en son nom, de rendre la santé aux infirmes par l'imposition des mains, de guérir toutes les maladies, d'apaiser toutes les souffrances, de rappeler les morts à la vie. En dernier lieu, les ayant conduits sur une montagne, il s'éleva au ciel à leurs yeux. Pendant qu'ils en étaient dans la stupéfaction, les Anges leur apparurent et leur dirent : Pourquoi restez-vous ainsi les regards tournés vers le ciel ? Ce Jésus, qui vient de disparaître dans les cieux, en descendra un jour de la même manière que vous l'y avez vu monter. C'est donc au nom de ce Seigneur que nous t'imposons les mains, certains qu'il accomplira ses promesses. »

Alors Pinianus étendit ses bras vers le ciel en disant : « O Christ, j'avais ignoré jusqu'ici qui tu étais, et c'est enfin maintenant, par le discours de tes serviteurs, que j'ai appris à te connaître ; mais avant de devenir chrétien, je veux te confesser, et je crois que tu me rendras la santé, dont tous les médecins désespéraient entièrement. »

Cependant le prêtre Anthime et le diacre Sisinnius s'étaient prosternés, adressant à Dieu de ferventes prières. Tout à coup une lumière resplendissante apparut, qui éclaira la chambre durant une demi-heure environ, et s'éteignit peu à peu. Quand leur prière fut finie, Anthime et Sisinnius dirent à Pinianus : « Lève-

toi, car le Christ, Fils de Dieu, en qui tu as cru, t'a visité. »

Pinianus se souleva aussitôt, et s'assit sur son lit ; il essaya d'abord de mettre un pied par terre, puis il descendit, et voyant qu'il pouvait se tenir debout, il commença de marcher ; enfin, se sentant parfaitement guéri, il s'écria d'une voix forte : « Tu es le vrai Dieu, ô Christ, car tu m'as rendu la santé contre toute espérance. »

Alors il envoya chercher les autres prisonniers chrétiens Maxime, Bassus, Dioclétius et Florentius ; tous se mirent ensemble en prière pour remercier Dieu. Les saints confesseurs instruisirent ensuite Pinianus et Lucine, sa femme, des mystères de la Foi et des règles de la perfection. Après les avoir catéchisés pendant sept jours, ils les baptisèrent.

Pinianus étant retourné dans son gouvernement, où il demeura encore une année, se fit amener tous les chrétiens qui étaient condamnés aux mines, enfermés dans les cachots et dans les prisons ; il les reçut avec respect, leur lavant les pieds, leur baisant les mains, selon les enseignements qu'Anthime et Sisinnius lui avaient donnés ; il leur fournit des chars et de l'argent pour leur voyage, puis, il les renvoya pleins de joie. Quand le temps de son proconsulat fut achevé, il revint à Rome avec tous ceux qui voulurent le suivre. Le bruit s'en répandit dans la ville ; le peuple disait : « Pinianus a ramené les chrétiens avec lui. » Comme ils étaient fort nombreux, ce qui ne lui permettait pas de les garder tous dans son palais, il les distribua dans les terres qu'il avait autour de Rome et dans la province voisine, où il possédait des biens immenses auprès de la ville d'Osimo. Il y donna, en particulier, une terre considérable au diacre Sisinnius, à Dioclétius et à Florentius, auxquels s'étaient joints plusieurs autres fidèles. Ils y demeurèrent trois ans en paix, vaquant à la prière et chantant les louanges de Dieu, jusqu'au jour où le Seigneur les décora de la palme du martyre.

Tous les trois ans, il se faisait dans ce pays une assemblée de païens pour consulter les oracles. Ils se réunissaient sur une montagne voisine, et après avoir offert aux démons de sanglants sacrifices, ils prétendaient que leurs dieux répondaient aux ques-

tions qu'on leur adressait. Or, cette fois, le démon répondit que « si Sisinnius, Dioclétius et Florentius ne sacrifiaient aux dieux, ils ne pourraient rendre leurs oracles accoutumés. » Le peuple courut les chercher ; on les entraîna de force au pied de la montagne, et comme ils refusaient de sacrifier, les païens les ayant lapidés, laissèrent leurs corps sous un monceau de pierres. Quand ce cruel peuple se fut dispersé, les chrétiens purifièrent ce lieu, où ils enterrèrent les saints Martyrs. Le Seigneur y fit beaucoup de miracles à la prière de ses Serviteurs. Pinianus apprit avec joie leur mort glorieuse et en rendit grâces à Dieu.

Saint Anthime n'avait pas quitté Rome, non plus que saint Maxime, son ami, et ses autres disciples, Fabius et Bassus. Il s'était caché près d'une villa que Pinianus possédait à une petite distance de la ville, sur la voie Salaria. Or, un jour que des paysans offraient des sacrifices dans un bois voisin consacré au dieu Sylvain, le sacrificateur, possédé tout à coup par le démon, se jeta l'épée à la main sur ceux qui l'entouraient. Il en tua et blessa plusieurs : les autres s'enfuirent ; et l'on vint raconter à saint Anthime que ce furieux les poursuivait, frappant tous ceux qu'il pouvait atteindre. Anthime, après s'être recommandé à Dieu, courut à sa rencontre, et lui dit : « Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, arrête-toi, respecte les liens spirituels que je t'impose : jette cette épée, teinte du sang humain. »

A sa voix, cet homme devint immobile. Saint Anthime le prit par la main, et l'emmena dans sa demeure, où il le retint pendant trois jours qu'il passa en jeûnes et en prières ; et non-seulement il lui rendit ainsi la raison, mais il le fit chrétien. Cet homme, à son tour, gagna sa femme à la foi, ainsi que ses enfants, avec beaucoup d'autres païens. Ils abattirent à coups de hache le bois sacré de Sylvain, et brisèrent ses autels, punissant le démon du massacre qu'il avait fait faire. Mais les païens qui ne s'étaient point convertis résolurent de venger leur dieu.

Il passa par là un consulaire, fort puissant dans Rome, et nommé Priscus : le peuple l'arrêta pour lui raconter que le prêtre Anthime avait renversé les statues de leurs dieux, et brûlé les bois qui leur étaient consacrés. Priscus fit saisir Anthime, afin

de le forcer à sacrifier. Voyant qu'il méprisait leurs instances aussi bien que leurs menaces, les païens, sur l'ordre de Priscus, lui attachèrent au cou une pierre énorme, et le jetèrent au milieu du Tibre. Comme il allait périr au fond du fleuve, l'Ange du Seigneur lui apparut, brisa ses liens et le ramena dans la cellule de son oratoire.

Le lendemain matin, les païens rencontrant les chrétiens qui allaient, selon leur coutume, prier avec le saint Prêtre, les railaient et les insultaient. « Allez, disaient-ils, retrouver votre Anthime : il git en ce moment au fond du Tibre.

— Nous avons pourtant vu, répondaient les chrétiens, Anthime le Serviteur du Christ ; il a fait sa prière avec nous comme à l'ordinaire ; il était sain et sauf et sans aucune blessure. »

Les païens se dirent alors entre eux : « Nous l'avons si rudement trainé, que tous ses membres devaient être rompus ; d'ailleurs, c'est nous-mêmes qui avons, de nos mains, lié la pierre à son cou, et qui l'avons ensuite jeté dans le Tibre ; qu'est-ce que ces gens viennent donc nous dire ? Cependant ils entrèrent dans l'oratoire, où ils trouvèrent le Saint parfaitement intact, et qui faisait un discours aux fidèles. A ce spectacle, remplis d'étonnement, la plupart de ceux qui l'avaient précipité dans le Tibre se jetèrent à ses genoux : ils firent pénitence, et reçurent le Baptême.

Quand le consulaire Priscus repassa, les autres païens lui racontèrent que non-seulement on n'avait pu tuer le prêtre Anthime, mais qu'il avait converti ceux qui l'avaient voulu noyer. Priscus se le fit amener ; pendant trois jours il le tint enchaîné, essayant tous les moyens de terreur, pour le contraindre d'immoler aux idoles ; enfin il ordonna de lui couper la tête. Les nouveaux chrétiens enlevèrent son corps et l'inhumèrent dans son oratoire. Ils s'attachèrent ensuite à son meilleur ami, saint Maxime, qui continua son œuvre de prosélytisme. Ils eurent un jour le courage de dire à Priscus : « Ennemi de Dieu et des chrétiens, qu'as-tu gagné à faire périr Anthime ? Maxime, son ami, continue ses conquêtes. » Priscus envoya des gardes pour se saisir de Maxime. Le peuple voulait les chasser, mais Maxime lui dit :

« Mes enfants, ne retardez pas mon départ. » Et il s'en alla d'un cœur intrépide trouver Priscus.

En l'apercevant, Priscus s'écria : « N'est-ce pas toi qui détruis la religion de nos princes, qui détournes tous les paysans de leur culte, pour les gagner à ton Dieu ? » Puis, emporté par la colère, il le fit frapper de coups de bâton, afin de le forcer à sacrifier. Maxime demeura ferme dans sa foi. Le voyant inébranlable, Priscus lui fit aussi couper la tête. Les chrétiens purent soustraire son corps, qu'ils enterrèrent dans le lieu où il avait coutume de prier.

Bassus et Fabius restaient encore. Bassus consolait le peuple fidèle, lui disant qu'il ne fallait pas pleurer la mort des Saints, mais se réjouir de leur triomphe. Or il se tenait en cet endroit, que l'on appelait le Forum-Neuf, un marché où les paysans affluaient en grand nombre. Un jour qu'ils offraient des sacrifices à Bacchus, quelques-uns d'eux s'emparèrent de Bassus, et lui dirent : « Sacrifie au dieu Bacchus, qui nous donne de belles vendanges, et à la déesse Cérès, qui nous accorde de riches moissons.

— C'est au ciel, leur répondit Bassus, que demeure le Dieu qui fait tomber la pluie du soir et du matin, et qui nous fournit toutes les choses nécessaires à la vie. Quant à ces statues, elles sont muettes et inanimées ; elles ne peuvent rien, ni pour elles, ni pour les autres. »

En même temps, Bassus souffla sur les idoles qui tombèrent en morceaux. Le peuple, furieux, se jeta sur lui. Ils l'assommèrent de coups de pied, de poing et de coups de bâton, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit. Ils livrèrent ensuite Fabius à Priscus, qui le retint longtemps en prison. Perdant enfin l'espoir de le voir sacrifier au démon, il lui fit couper la tête.

Ainsi parvinrent à gloire tous les saints confesseurs qui avaient converti l'illustre Pinianus et sa femme Lucine : Anthime, Maxime, Bassus et Fabius, auprès de Rome, sur la voie Salaria, qui mène au Picenum ; Sisinnius, Dioclétius et Florentius, auprès d'Osimo, dans la province du Picenum ¹. Pinianus pensait

¹ Le Martyrologe romain place la mort de saint Anthime au 11 mai, et fait

souvent à ses saints amis, dont il enviait le triomphe : après une vie très-chrétienne, il mourut en paix et les alla rejoindre au sein de Dieu.

Quand elle eut perdu son mari, sainte Lucine résolut de demeurer veuve. Elle était d'une beauté remarquable; mais le désir de la sainteté lui fit mépriser tous les plaisirs du monde. Elle passait les nuits dans la prière et la lecture des Livres saints. Elle se macérait au delà de ses forces, restant jusqu'à trois jours sans prendre aucune nourriture. C'est en ce temps que lui apparut le Martyr de Dieu, saint Sébastien, pour l'avertir de retirer son corps de l'égoût. Lucine racontait qu'après lui avoir désigné le lieu où elle le trouverait, le saint Martyr lui recommanda de modérer ses austérités. Il lui dit d'user d'un peu de vin, selon le conseil de l'Apôtre (I *Tim.*, v, 23); de se contenter du jeûne quotidien, et de prendre son repas lorsque les prêtres qui se cachaient chez elle à cause de la persécution, ayant achevé le Saint-Sacrifice, lui auraient donné leur bénédiction.

Nous avons raconté dans la vie du Pape saint Marcel avec quel courage sainte Lucine secourut le Saint-Siège dans la persécution; et s'exposa à perdre sa fortune et sa vie. Elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans « employant tout son temps, disent ses Actes, aux aumônes, aux prières, aux jeûnes et aux cantiques, et persévérant dans la foi, la chasteté, la sainteté, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen. » (E. DARAS.)

SAINT NÉPOTIEN.

Népotien, né dans la Gaule cisalpine, avait un oncle nommé Héliodore, homme de sainte vie, qui fut évêque d'Altino. Cet oncle habitait l'Orient, lorsqu'il apprit la mort du mari de sa sœur. Cette nouvelle lui fit quitter le séjour de la Palestine et la compagnie de saint Jérôme, son ami, pour revenir en Italie prendre soin de son neveu encore enfant. Il lui tint lieu de père.

mémoire, le même jour, des autres saints Martyrs, ses compagnons et ses disciples.

et fut son maître dans l'étude des sciences et de la vertu, s'appliquant particulièrement à lui inspirer la piété chrétienne avec les principes de la religion. Népotien, muni de cette excellente éducation, alla se mettre dans le service du prince à la cour. Dieu ne l'y abandonna pas, parce qu'il lui fut fidèle ; et il le préserva au milieu des écueils et des tempêtes jusqu'à ce qu'il l'eût ramené au port. Népotien, tout jeune et tout délicat qu'il était, portait sous la casaque militaire un rude cilice dont il affligeait sa chair. Il jeûnait aussi sévèrement qu'un solitaire ; et il le crédit que lui donnait l'office qu'il avait à la cour était employé principalement à servir et à protéger les veuves, les orphelins, les pauvres et les affligés. Quelque facilité que l'on eût de servir Dieu à la cour de Gratien et de Théodose, qui étaient des princes fort chrétiens, Népotien ne fut pas content qu'il ne se fût procuré une liberté plus grande. Il quitta le service des empereurs de la terre pour entrer dans une milice plus sainte et plus avantageuse ; et dans la résolution qu'il avait formée de renoncer entièrement au siècle, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait amassé à la cour. Il revint auprès de son oncle qu'on avait fait évêque d'Alino, et n'ayant réservé de tout ce qu'il avait qu'une tunique et un manteau d'étoffe fort simple pour se garantir du froid, il se mit en état de suivre Jésus-Christ sous la discipline et les exemples de ce prélat. Il vivait dans l'abstinence et la pauvreté, vêtu selon la mode du pays, sans affectation, évitant également les extrémités du trop grand soin et de la négligence.

Ce n'est pas qu'il ne fût paraître de temps en temps le désir qu'il aurait eu de se retirer dans les déserts de la Thébaïde, dans les solitudes de la Mésopotamie ou dans les îles de Dalmatie, qui étaient moins éloignées de son pays, pour imiter les Solitaires admirables de tous ces lieux consacrés à la pénitence dans la perfection de la vie spirituelle. Mais il était retenu par la présence du saint prélat, son oncle, qui lui fournissait tous les exemples de vertus qu'il aurait pu chercher ailleurs. Il trouvait en lui le modèle des moines et des évêques. Les assiduités qu'il lui rendait ne lui donnaient de familiarité avec lui qu'autant qu'il en était besoin pour mieux profiter de ses instructions. Le respect qu'il avait pour lui

le lui faisait regarder chaque jour comme s'il l'eût vu pour la première fois. Son oncle le fit clerc, et l'éleva par les interstices des degrés de l'ordination jusqu'à la prêtrise. On ne peut exprimer, dit saint Jérôme, les gémissements et les lamentations qu'il fit pour l'éviter, ce fut en cette occasion qu'il parut en colère contre son oncle. Ce fut la première et l'unique fois : sa résistance ne servit qu'à attirer les yeux du public sur lui et à le faire juger d'autant plus digne du sacerdoce qu'il croyait l'être moins. Il le considéra non comme un rang d'honneur, mais comme une charge qui ne lui imposait que de nouvelles obligations de tendre à la perfection où Jésus-Christ invite ses vrais disciples. Il eut pourtant quelques envieux qui voulurent ne le regarder que comme une dignité qu'ils croyaient trop au-dessus du mérite d'une personne si jeune. Mais Népotien surmonta leur envie par son humilité ; ne leur ayant donné aucune prise sur lui, il les réduisit à ne pouvoir accuser que son âge, auquel néanmoins ils n'auraient eu garde de trouver à redire, s'ils se fussent arrêtés à peser son mérite plutôt qu'à compter ses années. Il se tenait le dernier d'entre ceux du clergé, mais il semblait qu'il en était le premier quand il s'agissait du culte de Dieu ou du service du prochain. Son zèle pour ce culte paraissait non-seulement dans son ardeur à la prière et son assiduité aux offices, mais même dans le soin qu'il avait de tout l'extérieur pour la propreté et l'ornement des lieux saints, pour le bon ordre du ministère et des cérémonies. De l'église il passait aux hôpitaux et dans les autres lieux où sa charité pouvait trouver de l'exercice à instruire les ignorants, à visiter les malades, à nourrir les pauvres, à consoler les affligés et à soulager tous ceux qu'il voyait dans quelque nécessité de l'âme ou du corps que ce pût être. Il rapportait premièrement à Dieu et ensuite à son oncle, sous le nom et l'autorité duquel il travaillait, le bien qui résultait de tant de bonnes œuvres, et s'il s'y trouvait des défauts, il se les attribuait à lui-même.

Après avoir fait ainsi les fonctions de prêtre au dehors, il se retirait dans le cabinet pour vaquer à celles de solitaire par l'étude, l'oraison, dans les veilles, les jeûnes et les autres exer

cies rigoureux de la pénitence. Il mangeait à la table de son oncle, qui était toujours fort frugale ; et quoiqu'il ne touchât toujours que fort légèrement à ce qu'on y servait, il évitait avec grand soin le scrupule et la superstition dans le discernement qu'il en faisait et dans son abstinence. Tout son entretien durant les repas n'était que de l'Écriture sainte ; on il proposait, ou il écoutait des questions. Il y répondait avec modestie et toujours par les paroles de quelque Père de l'Église, voulant insinuer qu'il ne savait rien de lui-même, en quoi il découvrait sa grande érudition, lors même qu'il s'étudiait le plus à la cacher. Il profita beaucoup de l'amitié que son oncle entretenait avec saint Jérôme à qui il prit l'habitude d'écrire souvent pour lui demander tantôt l'explication de quelque endroit difficile de l'Écriture, et tantôt les avis sur ses devoirs. Nous avons encore ce que ce Saint lui écrivit touchant la vie que les clercs et les prêtres doivent mener pour satisfaire à leurs obligations. L'amour ardent qu'il avait pour Dieu et qui l'avait entièrement dégoûté des choses de la terre, lui rendait déjà le monde fort à charge lorsqu'il lui plut de s'en retirer, par une maladie, qui coupa les grandes espérances que son oncle et son Église formaient sur une vie de plus longue durée. Mais le fruit était mûr pour l'éternité, Dieu combla la mesure des grâces dont il avait voulu le sanctifier en peu de temps. Népotien vit approcher la mort d'un visage gai qui marquait la paix et la joie de son âme. Il consolait ceux qui le pleuraient ; il les exhortait à remercier Dieu avec lui et à ne regarder sa mort que comme un passage et un changement de lieu, auquel on devait aspirer pour se garantir des misères de la vie. Il mourut fort jeune, mais nous ne savons pas à quel âge. Nous ne pouvons dire aussi en quelle année précisément, mais seulement en général que ce fut vers la fin du iv^e siècle, quatre ans avant la mort de sainte Fabiola, dame romaine, et deux avant celle de Pauline, femme de Pammaque, fille de sainte Paule. Ce qui nous porte à dire que Népotien n'a point passé l'an 396.

SAINT MAMERT,

ÉVÊQUE DE VIENNE ¹.

Saint Mamert succéda à Simplicie sur le siège épiscopal de Vienne. Il fut, dans le v^e siècle, une des plus brillantes lumières de l'Église gallicane. Il joignait, à une sainteté éminente, un profond savoir et le don des miracles. On doit à sa piété l'établissement des supplications publiques connues sous le nom de *Rogations*. Voici quelle en fut l'occasion ² :

Dieu, pour punir les péchés des peuples, permit qu'ils fussent affligés par la guerre et divers autres fléaux ; il les effraya aussi par un grand nombre d'embrasements, par de fréquents tremblements de terre et par la vue des bêtes sauvages qui venaient en plein jour jusque dans les places publiques. Les impies attribuaient ces événements au hasard ; mais les personnes sages les regardaient comme les effets de la colère de Dieu, qui les menaçait d'une ruine totale.

Au milieu de ces calamités, le Ciel accorda à la foi de Mamert une marque de sa bonté. Un terrible incendie que l'on ne pouvait arrêter menaçait la ville de Vienne d'un embrasement général. Le saint Évêque se mit en prières, et le feu s'éteignit tout à coup. Il profita de ce miracle pour exhorter les pécheurs à cesser leurs désordres, à les expier par la pénitence et à désarmer le bras de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres. La nuit de Pâques, il arriva un second incendie qui causa dans la ville de nouvelles alarmes. Le saint Pasteur eut recours à ses armes ordinaires ; il se prosterna devant l'autel, et les flammes s'éteignirent d'une manière que saint Avit nomme « miraculeuse ³. » Ce fut dans la même nuit qu'il forma le pieux projet d'établir des supplications publiques, qui se feraient chaque année durant trois jours. Elles avaient pour but d'apaiser le Ciel irrité, et elles consistaient dans le chant des psaumes, dans la confession des péchés et dans la

¹ Tiré d'une homélie de saint Avit, son disciple, sur l'établissement des Rogations, t. II, *Op. Sirmondi*, p. 156, et de Sidoine Apollinaire, l. VII, *epist.* I ; l. V, *epist.* XIV. Voyez Ceillier, t. XIV, p. 23, et Rivet, *Hist. littér. de la Fr.* t. II, p. 480.

² Sidon. Apollin., l. VII, *epist.* I, p. 1014. — ³ *Homil. de Rogat.*, p. 136.

rière, accompagnée du jeûne, des larmes et de la componction du cœur ¹. Cette sainte institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne ; celui de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'Eglise d'Occident.

Le Saint avait un frère plus jeune que lui, qu'il ordonna prêtre et avec lequel il partagea les travaux de l'épiscopat. Il se nommait Mamert Claudien, et saint Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. C'était un savant universel, en état de répondre à toutes sortes de questions et de combattre toutes les erreurs ; mais sa modestie et sa vertu le rendaient encore bien plus recommandable que son savoir. Il mourut vers l'an 474, après avoir rendu d'importants services à son frère ².

Quant au saint évêque de Vienne, nous ne savons plus rien de ce qui concerne le reste de sa vie. Il mourut en 477. Son nom se trouve en ce jour dans le Martyrologe romain.

SAINT MUCIUS.

MARTYR.

Mucius, prêtre de Constantinople, sortait d'une famille patricienne qui depuis longtemps professait la religion chrétienne. Muce, prêtre fidèle, fut arrêté dans la persécution de Dioclétien. On ne voit pas qu'il ait alors accompli son martyre. Son père Euphrasius et sa mère Eustathia ont pu suspendre un certain

¹ Les messes et les leçons que les Eglises des Gaules disaient aux jours des Rogations, se trouvent dans l'ancienne liturgie gallicane, publiée par Mabillon. On attribue à saint Mamert deux sermons, l'un sur les *Rogations*, l'autre sur la *pénitence des Ninivites*.

² Mamert Claudien est l'auteur de l'hymne : *Pange lingua, gloriosi praelium certaminis*, que quelques savants ont faussement attribuée à saint Fortunat de Poitiers. Sidoine Apollinaire le loue pour avoir composé plusieurs hymnes à l'usage de l'Eglise de Vienne.

Nous avons encore du même auteur un traité de la *Nature de l'âme*, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères, t. VI, p. 1062, édit. Lugd. Il est divisé en trois livres. Le but de Mamert Claudien est de réfuter Fauste de Riez, qui soutenait que Dieu seul était incorporel, et que les Anges, ainsi que les âmes humaines, étaient des substances matérielles. On admet dans cet ouvrage l'élévation, jointe à la solidité et à l'esprit de méthode.

temps son supplice en le faisant échapper. Mais un peu plus tard, interrogé de nouveau à Amphipoli, il confessa généreusement Jésus-Christ et souffrit de cruelles tortures par les ordres du proconsul Laodice. Après ce second témoignage, il fut conduit à Bysance où, vers l'an 314, sous l'empereur Maximia II. il fut mis à mort.

En l'honneur de son triple martyre, on fonda à Constantinople une église sous le patronage de saint Mucius. Les ariens s'en emparèrent sous le règne de Théodose le Grand. Mais ils n'en jouirent que quelques mois ; elle tomba sur eux un jour qu'ils y faisaient l'office divin à leur manière. Elle fut plus tard relevée par l'empereur Justinien.

Saint Mucius est honoré le 11 mai par les Grecs, et le 13 par les Latins.

SAINT TUDI.

ABBÉ.

Les Actes de saint Maudez rapportent que Tudi était, dès sa plus tendre jeunesse, disciple de ce vertueux abbé. On prétend qu'il se retira dans l'île de Tudi, à quatorze lieues de Quimper, et qu'il y édifia, en 494, un monastère qui fut appelé Enez-Tudi. Après sa mort, l'église fut transférée où est la paroisse de Loc-Tudi.

Dans l'île de Grouais, à onze lieues de Vannes, on révere un Saint nommé Tudi qui, dit-on, fuyant la persécution des Scots et des Pietes, alors fléaux de l'Angleterre, sa patrie, où il vivait dans la solitude, vint en Bretagne et se fixa, en 388, dans l'île de Grouais, qui était habitée dès cette époque.

SAINT GENGOUL,

MARTYR.

Saint Gengoul ou Gengolphe (Gengulphus), né au ^{viii}^e siècle, d'une famille illustre, chez les Burgondes ou Bourguignons, épousa une fille de haute naissance aussi, mais de mœurs dissolues. Pendant qu'il suivait les princes à la guerre, elle se livra à des débauches qui la déshonorèrent ; et Gengoul voulut se séparer

d'elle. Pour éviter la honte qu'elle en devait subir, sa femme le fit assassiner ; ce qui le fit regarder comme martyr de la chasteté.

Sa mort eut lieu le 11 mai 760, dans un village du Bassigny, département de la Haute-Loire, et son tombeau fut illustré de plusieurs miracles. Comme on les racontait à son indigne épouse, elle en fit des railleries si grossières qu'elle en fut punie aussitôt par un mouvement de son estomac et de ses entrailles, qui ne la quitta plus jusqu'à sa mort.

Le corps de saint Gengoul fut levé quelque temps après et porté dans l'église de Saint-Pierre, à Varennes, dans le diocèse de Langres. C'était le Saint qui avait fondé cette église ; et son transport y eut lieu par les soins de ses tantes Wildetrudis et Wildegosa.

Les miracles obtenus auprès des reliques de saint Gengoul le rendirent si célèbre, qu'on en détacha quelques parcelles qui furent données à Florence, au pays de Liège, à Trèves, à Prague et à d'autres sanctuaires.

SAINT GAUTIER,

ABBÉ D'ESTERP.

Saint Gautier vint au monde dans l'Aquitaine vers l'an 990, d'une famille noble de ce pays. Son père Raimond était de race consulaire, et sa mère Gauburge venait du sang des seigneurs francs. Elle vivait avec son mari dans une retenue et une abstinence aussi grande qu'auraient pu faire les veuves les plus réformées, et dans le retranchement de toutes les délices de la vie, distribuant aux pauvres non-seulement les épargnes qu'elle faisait sur ses habits et sa dépense, mais encore ce qui lui restait de son bien après avoir pourvu à l'entretien de sa famille. Elle commença de bonne heure à former le cœur de son fils et à lui inspirer les sentiments de la vertu et de la piété chrétienne. C'est ce qui le fortifia peu à peu dans l'aversion du vice, et qui le détacha de l'amour des plaisirs de la jeunesse. Il fit en peu de temps de grands progrès dans les lettres, ayant apporté à l'étude beaucoup d'inclination, et toutes les autres dispositions de l'es-

prit les plus avantageuses que l'on aurait pu souhaiter. Comme il avait une grande pénétration, il ne se contentait pas de l'autorité de ses maîtres, ni de celle des auteurs qu'on lui expliquait, il voulait encore tout examiner par le secours du raisonnement, et il apprenait ainsi beaucoup plus qu'on ne lui enseignait. Il n'avait point de temps à donner au jeu, ni aux amusements puériles ; toujours occupé de l'étude ou des exercices de la piété, il faisait paraître tant de sagesse et de gravité dans ses mœurs, qu'il aurait pu servir de modèle aux vieillards. L'amour qu'il avait pour la pureté du corps et du cœur, paraissait dans sa modestie et sa pudeur, dans ses discours et ses actions, et dans la fuite de toutes les occasions dangereuses. Il était ennemi de la médisance et de la raillerie, comme du mensonge et de la calomnie, et ne pouvait souffrir qu'on parlât desobligeamment de personne. Loin de chercher à s'élever au-dessus de ses égaux, il s'abaissait encore au-dessous de ses inférieurs, de sorte que chacun avait tout à la fois de l'amour, de l'estime et du respect pour sa vertu. Lorsqu'il se vit en âge de se déterminer sur le genre de vie qui lui paraîtrait le plus convenable au dessein qu'il avait de se consacrer au service de Dieu, il se mit sous la discipline du bienheureux Israël, chanoine du Dorat, dans la Basse-Marche. Il fut fait lui-même chanoine de la même église, et soit qu'il fût au chœur, soit qu'il fût chez lui, il était toujours occupé de la présence de Dieu dans la prière. Il mortifiait continuellement sa chair par les jeûnes, le cilice, les veilles, et par le retranchement de tout ce qui aurait été capable de flatter les sens. Il perdit bientôt son maître le bienheureux Israël, mais il se trouvait dès lors tellement fortifié dans les voies étroites de la perfection évangélique, qu'avec la grâce de Dieu, il ne s'en écarta jamais et ne recula point en arrière. Quoiqu'il fût regardé de ses confrères comme leur modèle, il ne laissait pas de les observer pour étudier leurs vertus et les imiter ; il savait même profiter de leurs défauts pour corriger les siens, et pour veiller sur soi-même avec une précaution continuelle.

Ayant encouru l'indignation de l'abbé ou prieur de son Église, pour avoir essayé d'adoucir l'humeur féroce avec laquelle il

maltraitait les chanoines, et voyant que tout ce qu'il faisait pour lui gagner le cœur, ne servait qu'à l'aigrir contre lui, il crut devoir céder au temps, et il se retira dans le bourg de Conflans ou Confolens dont les principaux étaient de ses parents. La réputation que sa vertu lui avait acquise le fit bientôt connaître aux chanoines réguliers de l'Esterp, abbaye voisine du bourg, dans la Marche limousine, et du diocèse de Limoges, comme le Dorat. Ces religieux n'oublièrent rien pour l'attirer dans leur communauté, et ils n'eurent point de peine à y réussir. Il n'y fut pas plutôt entré qu'il devint l'objet de leur admiration dans toute sa conduite, et ils conçurent dès lors le dessein de le choisir pour leur supérieur dès que leur abbé viendrait à manquer. Un pèlerinage de dévotion qu'il fit ensuite à la Terre-Sainte, ne leur fit point perdre cette résolution, et Dieu permit que son retour et la mort de l'abbé concourussent dans le même temps pour la leur faire exécuter. Sa résistance fut longue, mais elle fut surmontée à la fin par la violence qu'ils lui firent, et par l'autorité d'Aymard, seigneur du pays. Gautier qui avait alors environ quarante-deux ans, s'appliqua à gouverner sa communauté, moins par son autorité que par les exemples de sa vie, les lumières de ses instructions et les secours de la prière continuelle qu'il faisait à Dieu pour attirer les grâces du ciel sur eux comme sur lui-même. Il ne se considérait que comme le dernier d'entre eux; il ne retenait du rang que sa dignité lui donnait au-dessus d'eux, que l'obligation de marcher à leur tête dans le chemin pénible et étroit de la perfection religieuse, et de les surpasser dans le degré des vertus. Il veillait sur tous aussi exactement que s'il n'en eût eu qu'un à conduire; il étudiait leurs tempéraments, leurs forces, leurs inclinations, et se faisait tout à tous, afin de pouvoir accommoder sa conduite à tous leurs besoins. C'est par cette prudente dispensation qu'il modifiait ou changeait quelquefois les règlements généraux en faveur des particuliers, persuadé que ce qui est utile à l'un peut devenir quelquefois nuisible à l'autre.

Il savait si heureusement discerner ce qui était vice d'avec ce qui était nature, qu'il déracinait l'un en épargnant l'autre, avec

plus d'adresse et d'assurance que les médecins les plus adroits n'en ont pour lever la gangrène sans endommager la chair vive.

Cette grande application à ses frères n'empêchait pas qu'il ne prît encore beaucoup de soin de ceux du dehors. Il faisait en toutes saisons de grandes distributions d'aumônes; il jeûnait pour avoir de quoi apaiser la faim des pauvres, et souffrait le froid pour pouvoir couvrir leur nudité et les garantir de la rigueur des hivers, et n'étant sévère qu'à lui-même, il se refusait tout pour donner tout aux autres. Il ne se contentait point de maltraiter son corps par les austérités ordinaires de la pénitence, mais par un genre de tourment qui était alors assez nouveau dans l'Église, et qui s'étant depuis introduit plus communément, a été qualifié du nom de discipline, il se levait la nuit, et se déchirait de coups de fouet dans l'obscurité et sans témoin. Ce qu'il faisait non pas pour punir de quelque révolte sa chair qui lui était fort soumise depuis longtemps, mais pour la mettre hors d'état de se révolter jamais. Comme il s'aperçut dans la suite que les forces lui manquaient, et qu'insensiblement son dos commençait à s'accoutumer à son bras, il fit un marché secret avec un homme robuste pour lui prêter le sien.

Le Pape Victor II apprit ce que la renommée publiait des grands talents que Dieu avait donnés à notre Saint, pour travailler au salut des autres. Jugeant de là combien ses services pourraient être utiles à l'Église, il lui envoya un pouvoir extraordinaire pour écouter les confessions de tous ceux qui voudraient se présenter à lui, pour lier et délier selon sa prudence, et même pour exclure de l'Église par l'excommunication, et y faire rentrer les pécheurs par l'absolution. Gautier donna lieu de croire que Dieu avait attaché le salut de plusieurs personnes à l'usage qu'il fit de ce pouvoir; il s'en servit pour faire rentrer une infinité de pécheurs dans les voies de la pénitence, pour garantir les uns du désespoir et les autres de la présomption. Au milieu de toutes ses occupations, Dieu purifia de temps en temps sa vertu par le feu des adversités et des tribulations. Il exerça en dernier lieu sa patience par la privation de la vue, qu'il perdit sept ans avant sa mort. Après l'avoir longtemps éprouvé de la sorte, et l'avoir

trouvé toujours égal dans sa constance et sa fidélité, il l'appela à la récompense éternelle, le onzième jour de mai de l'an 1070. Il avait alors quatre-vingts ans.

Pendant ses derniers jours, tout accablé qu'il était de ses maladies, il fit paraître tout le courage d'un jeune soldat pour attendre et recevoir la mort. Il commença par un grand discours de consolation à ses frères, se fit donner le Sacrement de l'Extrême-Onction et ensuite celui de la Sainte Eucharistie. Après cela il se fit ôter sa chemise, puis le cilice qu'il avait toujours porté sur sa chair. On en fut surpris, et il dit à ceux qui lui en demandèrent la raison qu'ayant reçu l'Onction sainte, il se regardait comme un athlète qui devait se battre nu, afin que son adversaire qui était nu de son côté n'eût point prise sur lui, et ne pût le retenir ou l'arrêter par quoi que ce fût. Il se fit porter aussitôt à l'église, se fit mettre nu sur la cendre, couvert seulement d'un sac ou cilice, et rendit ainsi au pied des autels son âme à son Créateur.

Il fut enterré dans la même église avec un concours prodigieux de peuples, qui étaient accourus à la nouvelle de sa mort, et Dieu honora son tombeau de divers miracles qui servirent à confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Gautier en avait fait aussi quelques-uns de son vivant pour la guérison des corps. Mais selon la remarque de l'auteur de sa vie, ils doivent être de fort petite considération auprès de ceux qu'il avait obtenus de Dieu pour guérir les âmes de leurs vices. Son nom est marqué dans les martyrologes au 11 et au 13 mai, et dans quelques autres au 13 avril. Sa fête était déjà toute établie dès l'an 1091, mais quoique son culte ait toujours été public depuis le commencement du XIII^e siècle, il paraît néanmoins qu'il n'a été guère en usage que chez les Chanoines réguliers.

SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Saint François de Girolamo naquit le 17 décembre 1642, à Grottaglia dans le royaume de Naples, de parents vertueux et chrétiens, qui le firent élever dans la pratique de tous les devoirs

qu'impose la religion. Il n'était encore âgé que de dix ans, lorsque les prêtres chargés de son éducation lui confièrent le soin de catéchiser les petits enfants : tant ils trouvaient en lui de gravité, d'instruction et de ferveur ! En 1666, il fut ordonné prêtre et placé, en qualité de préfet, au collège des nobles de la ville de Naples. On raconte qu'il y eut un jour une occasion particulière de montrer toute la perfection de sa vertu. Comme il avait été obligé de punir un jeune homme qui avait manqué à la règle, le frère de celui-ci accabla François d'injures et lui donna un soufflet. Alors le saint Prêtre, sans s'émouvoir, se jeta à genoux, et présenta l'autre joue, selon le conseil donné par Notre-Seigneur dans l'Évangile. Ce fait, bientôt connu de toute la ville, lui attira une estime et une admiration universelles.

Après avoir passé cinq ans dans ce collège, François entra dans la Compagnie de Jésus, excité par le désir de mener une vie plus dégagée du monde. C'était en 1670 ; il avait vingt-huit ans, et malgré son âge, sa qualité de prêtre et sa réputation de science, il se soumit de la manière la plus exemplaire à toutes les épreuves du noviciat, si sévères et si mortifiantes pour la nature dans la règle de saint Ignace. A la fin du temps fixé, il prononça les vœux simples, et il fut aussitôt employé à donner des missions dans les environs d'Otrante. En 1688, après avoir fait les quatre vœux solennels, il reçut la charge de diriger les missions dans le royaume de Naples, et pendant quarante ans il en remplit sans interruption le laborieux ministère.

Il n'est presque pas de lieu, entre Bénévent et Messine, qui n'ait en plusieurs fois le bonheur d'entendre de sa bouche la prédication de la parole sainte ; il n'en est point où il n'ait produit de nombreuses conversions, affermi une multitude de justes, établi des moyens efficaces de persévérance. Naples surtout fut le principal théâtre de ses travaux évangéliques. Toutes les classes d'habitants, tous les établissements de cette grande cité, éprouvèrent les effets de son zèle et de sa charité. Les enfants, les soldats, les pêcheurs, les forçats, furent l'objet de sa sollicitude. Il prêchait dans les communautés, les hôpitaux, les séminaires, les prisons et les galères. En général, ses sermons étaient

fort courts, mais toujours pleins de force et d'onction. Son grand but était de toucher les cœurs et de disposer les fidèles à recevoir les Sacraments de la Pénitence et de l'Eucharistie. La fréquentation de ces deux Sacraments lui paraissait à bon droit non-seulement le signe le plus assuré d'une véritable conversion, mais encore le remède le plus puissant contre les dangers de la rechute. L'effet de ses exhortations était tel, que huit ou dix mille personnes communiaient ordinairement chaque troisième dimanche du mois, dans une église qu'il désignait à l'avance; et il avait soin de les y préparer pendant les quinze jours qui précédaient, par des prières et des instructions publiques. Souvent même il se rendait chez les chefs de famille pour les engager à donner à leurs domestiques et à leurs enfants la liberté de profiter de ces saints exercices; ou bien encore il les y exhortait par des lettres pressantes, lorsqu'il ne pouvait les visiter.

La conversion de ces malheureuses créatures qui font la honte et le scandale des pays chrétiens, fut aussi pour notre Saint l'objet d'un zèle tout particulier, et il eut le bonheur d'en ramener un grand nombre à la vertu. Un jour qu'il prêchait dans la rue, une de ces femmes perdues de mœurs, vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes et lui demandant de lui trouver un asile où elle pût rentrer en grâce avec Dieu. Le Saint la recommanda à l'assemblée, et tout à coup une fenêtre s'étant ouverte, on jeta de l'argent dans la rue. Aussitôt François lève les yeux vers l'endroit d'où il est tombé, et s'écrie : Qui que vous soyez, qui avez fait cette bonne action, prenez courage; la grâce de Dieu est près de vous. Le jour suivant une femme vint se placer dans son confessionnal, lui dit que c'était elle qui avait jeté l'argent par la fenêtre, et implora son secours pour opérer le changement de vie qu'elle méditait. Elle fut depuis un modèle de pénitence et de régularité.

Un des moyens de sanctification qu'il employait avec le plus de succès, c'étaient les exercices spirituels de saint Ignace : il ne laissait échapper aucune occasion de les faire pratiquer à ceux qu'il évangélisait. Dans les monastères et les communautés, les

retraites étaient aussi la ressource à laquelle il ne manquait jamais de recourir pour réformer les abus et mettre la règle en vigueur. Au séminaire de Naples, il obtint un succès extraordinaire par ce moyen, et tous les clercs qui l'habitaient, se livrèrent publiquement à des pratiques de pénitence qui annonçaient les changements heureux opérés dans leurs cœurs. Il en fut de même dans les exercices qu'il donna à la Confrérie de la Sainte-Trinité. On s'y portait en foule; ce n'était de tous côtés que pleurs et sanglots. Un pécheur scandaleux y confessa ses fautes devant tout le monde, et s'ensevelit ensuite dans la retraite, pour y faire une pénitence exemplaire. Tels furent encore les effets qu'il produisit au collège des jeunes nobles, tenu par les Jésuites. Il inspira à ces jeunes gens une telle frayeur de l'enfer et des jugements de Dieu, qu'on les vit tous recevoir avec joie les pratiques de pénitence qu'il leur imposa, et que quinze d'entre eux résolurent de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse.

Le Père François établit aussi une congrégation de marchands dont tous les membres se faisaient distinguer par leur scrupuleuse probité, par l'exactitude à s'acquitter des exercices pieux qui leur étaient prescrits, et spécialement par une admirable charité pour le prochain. Son historien dit qu'on aurait pu nommer cette Congrégation une société d'Anges, tant les membres qui la composaient étaient édifiants !

Nous ne finirions pas cette notice, si nous voulions donner le détail de tout ce que sa foi, sa charité, son humilité, son amour pour la pénitence lui firent entreprendre pendant le cours de sa longue vie pour la gloire de Dieu, pour le salut et le soulagement du prochain, et pour sa propre sanctification. Ses vertus avaient jeté un si grand éclat dans le royaume de Naples, que tout le monde et même les personnages les plus considérables étaient pénétrés de la plus haute vénération pour lui.

Ce zélé Serviteur de Dieu mourut le 11 mai 1716, âgé de soixante-treize ans, après une douloureuse maladie dans laquelle il montra la résignation et la patience la plus inaltérable. Aussitôt que cette nouvelle se répandit dans la ville de Naples, on

accourut de toutes parts au lieu où son corps était exposé. Cependant vers le soir la foule diminua, et il ne restait plus que quelques personnes, entre autres la duchesse de Lauria, épouse du gouverneur de la ville, avec sa fille âgée de dix ans, estropiée, paralytique, hideusement contrefaite, et qui ne pouvait faire entendre que des sons inarticulés. La duchesse, pleine de confiance dans le pieux Serviteur de Dieu qui venait de mourir, pria l'un des Pères qui étaient présents de faire le signe de la Croix sur la tête de sa fille avec la main de Girolamo. Le religieux y consentit, et pendant ce temps-là, les assistants récitèrent le *Miserere*. Alors, au grand étonnement de tout le monde, la petite fille cria à haute voix : Mettez-moi par terre, mettez-moi par terre ; je suis guérie. La duchesse s'évanouit de joie, et se souvint que le bienheureux Girolamo lui avait autrefois promis que son enfant serait guérie après sa mort, en ayant obtenu l'assurance de saint Cyr et de saint François-Xavier, à qui il l'avait recommandée. Pie VII a béatifié le bienheureux François de Girolamo, le 2 mai 1806 ; et Grégoire XVI le canonisa en 1839.

(M^{sr} DONEY.)

LE BIENHEUREUX VINCENT D'AQUILA.

FRÈRE MINEUR.

Aquila, ville d'Italie, fut le lieu où naquit le bienheureux Vincent. Pour prévenir la rébellion des sens, il pratiquait d'étonnantes austérités, ne vivant que de pain et d'eau, de quelques herbes crues et d'absinthe : comme il ne respirait que pour Dieu, il fuyait la conversation des hommes, celle même des religieux, ses frères, et passait les jours et souvent les nuits entières en oraison. L'humilité, la patience, furent des vertus qui ne se démentirent jamais en lui.

Dieu permit que Vincent, simple Frère lai, possédât la science des événements futurs et s'en servit pour confondre la sagesse du monde. Il prédit donc à Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, les ravages que Charles VIII, roi de France, ferait dans son royaume ; et lui annonça la perte de la bataille que, contre son avis, il voulut livrer à l'armée du Pape Innocent VIII.

Après avoir édifié par ses exemples et fait éclater la grandeur de Dieu par des miracles, Vincent mourut en l'an 1504, et fut enterré au couvent de Saint-Julien, près d'Aquila. Au bout de quatorze années, on trouva son corps sans aucune marque de corruption ; on le tira de terre et il fut déposé dans une caisse de noyer, éclairée par des cristaux, autour de laquelle on voit différents tableaux représentant les actions miraculeuse du Bienheureux.

LE VÉNÉRABLE MATTHIEU GAM.

MARTYR EN COCHINCHINE ¹.

Matthieu Gam, âgé de trente-quatre ans, était né de parents chrétiens, dans la province de Bièn-hoa. Sa conduite avait toujours été exemplaire, mais sa ferveur avait encore redoublé depuis deux ans qu'il s'était voué au service de la Mission. Il était conducteur de la barque qui portait M^r l'évêque d'Isanropolis et M. Duclos en Cochinchine, l'année dernière, et fut arrêté avec eux le 6 juin. C'était celui de tous nos matelots indigènes qui se trouvait, par son emploi, le plus gravement compromis. Aussi Thièn-tri ne lui a pas fait grâce. L'édit du roi était ainsi conçu : « Le *Bôï* (c'est le nom qu'il donnait à Matthieu Gam) est coupable d'avoir suivi la fausse religion de Jésus, d'être allé commercer en pays étranger, d'avoir introduit des Européens dans notre royaume ; par son refus d'abjurer son culte, il s'obstine évidemment dans la violation des lois. En conséquence, l'année prochaine, à l'expiration du temps prohibé, il aura la tête tranchée suivant la sentence. Ses sept compagnons seront mis à mort après un long emprisonnement. »

Le décret royal ne fut envoyé aux mandarins chargés de son exécution que dans le courant de février 1847. Ceux-ci, par un reste de commisération pour le sort de Matthieu Gam, en qui ils ne voyaient pas de crime qui méritât la mort, écrivirent aux grands mandarins de la cour, les priant de solliciter auprès du roi la remise de la peine capitale. Mais, sur ces entrefaites, arriva

¹ Ce récit est emprunté à une lettre de M^r Lefebvre, évêque d'Isanropolis, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale.

l'affaire de M. le commandant Lapierre à Tourane ; alors les mandarins, n'espérant plus aucune faveur de la part du monarque irrité contre les chrétiens, ordonnèrent les apprêts du supplice.

Cependant Matthieu Gam brûlait du désir de mourir pour la foi ; il craignait, disait-il, que ses péchés ne l'eussent rendu indigne d'une si grande grâce et que le roi ne mitigeât la sentence. Quand il apprit qu'elle devait être exécutée sans rémission, il manifesta une joie sensible. Trois jours avant sa mort, on l'a entendu dire en versant des larmes : « Seigneur, la peine que je dois subir est encore insuffisante pour expier mes péchés. » Je ne saurais mieux exprimer les sentiments de sa belle âme qu'en traduisant sa lettre à M^{sr} Miche, qui lui avait fait annoncer sa fin prochaine : « Je n'ai pas formé d'autre souhait, écrivait-il, depuis le jour où j'ai été arrêté ; cette vie passe avec tant de rapidité ; mais au Ciel nous serons éternellement bienheureux. Tout mon désir est de glorifier le saint nom du Seigneur. Tous les jours que j'ai passés dans cette prison ont été pour moi des jours de joie ; je n'ai éprouvé ni tristesse ni inquiétude à l'égard de mon père, de ma mère, de mes frères, de ma femme et de mes enfants. Telle est la volonté de Dieu ; je dois m'en réjouir, l'adorer et l'accomplir avec amour, afin de me rendre digne d'être regardé comme son enfant. Celui qui remporte ici-bas la victoire recevra dans le Ciel une récompense infinie. »

Matthieu avait déclaré bien des fois devant les mandarins qu'il n'abandonnerait jamais sa religion, quoiqu'il fût certain qu'une apostasie seulement extérieure eût suffi pour sauver sa vie. Quand le président du tribunal vint le trouver dans sa prison pour le conduire au supplice, il lui dit encore : « Si tu veux abjurer ton culte, j'en vais référer au roi et tu échapperas à la mort. — Qu'on me livre à l'exécuteur, répondit Matthieu, je n'abjurerai pas. » Arrivé au prétoire, le mandarin lui dit une dernière fois : « Tu n'as pas d'autre crime que celui d'être chrétien, et c'est pour cela que tu dois mourir ; si tu renonces à ta religion, tu ne seras pas décapité. — Mandarin, dit Matthieu, je suis chrétien et j'observe la religion depuis mon enfance, je ne l'abandonnerai pas, même pour éviter la mort. » Le mandarin ajouta : « Ce n'est pas moi

qui te condamne, ce sont les lois : ne parle pas davantage, cela suffit ; j'ai pitié de ta femme et de tes enfants. » Matthieu disait encore à quelques mandarins subalternes : « Que je suis content de mourir ! Jamais je n'ai éprouvé tant de joie ; si je voulais dire un mot, j'évitais la mort ; mais j'aime mieux être coupable aux yeux du roi que d'offenser mon Dieu. Encore un instant, et je serai en possession du vrai bonheur. »

En sortant du palais de justice, il aperçut une chrétienne de sa connaissance et lui dit : « Quel est mon bonheur ! Notre-Seigneur, qui était l'innocence même, a souffert la mort, et moi, tout pécheur que je suis, j'ai part au même sacrifice. » Remarquant qu'on proclamait sa sentence à voix trop basse, il dit au crieur : « Parle haut, pour que tout le monde entende. » Puis se tournant vers le mandarin : « Que craignez-vous ? dit-il, je suis si content de mourir ainsi ; pourquoi n'ordonnez-vous pas qu'on proclame ma sentence à haute voix ? » Cette sentence était ainsi conçue : « Le *Boi*, chrétien, est allé à Syngapore, il a introduit des ministres de la religion d'Europe, il ne veut pas renoncer à sa religion ; le roi ordonne qu'il ait la tête tranchée. »

Matthieu s'était confessé trois fois pendant sa captivité ; la dernière fois, le prêtre lui promit de lui donner encore une dernière absolution, quand on le conduirait au supplice. Depuis ce jour, il dit adieu à toutes les choses du monde ; il fit porter à sa femme et à ses enfants la prière de ne pas venir le voir, de peur que leur présence ne troublât la paix qu'il goûtait dans son cœur. A peine sorti des portes de la ville, son premier soin fut de chercher le prêtre parmi la foule. Il regardait de côté et d'autre ; s'il apercevait un chrétien, il le saluait et lui disait adieu d'un air souriant. Le prêtre s'étant offert à sa vue, il baissa les yeux et inclina la tête comme un homme qui s'excite à la contrition de ses péchés. Arrivé au lieu du supplice, il dit au bourreau : « Je vous demande un instant. » Puis ayant jeté un regard vers le prêtre, il se prosterna la face contre terre, récita une prière, pendant laquelle on le vit frapper trois fois sa poitrine, et le prêtre lui donna l'absolution. Ensuite il s'assit un moment tandis que les soldats coupaient la cangue ; ce travail achevé, il s'agenouilla et voulut être

décapité dans cette posture ; il fut impossible aux soldats de le forcer de s'asseoir suivant l'usage. Il resta donc à genoux, immobile comme un homme qui est entré dans une méditation profonde. Au signal donné par le mandarin, le bourreau frappe un premier coup qui ne porte qu'une légère blessure ; un second tranche le cou à moitié, enfin au troisième coup la tête tombe. Cependant Matthieu ne laissa échapper aucun cri, ne fit aucun mouvement ; il s'offrit au glaive, dit un témoin, comme une brebis à la boucherie. Après que les soldats se furent retirés, les chrétiens approchèrent, cousurent la tête à sa place naturelle, ensevelirent le corps et l'inhumèrent en terre sainte. Les païens mêmes avouaient hautement que cet homme n'était point coupable de crime qui méritât une pareille peine.

Ce sacrifice a été consommé le 11 mai 1847. Il n'est aucune des circonstances rapportées ci-dessus qui ne soit appuyée sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi. Parmi nos chrétiens, on croirait faire injure au généreux néophyte en priant pour lui, tant on est persuadé que sa mort est celle d'un Martyr.

LA VÉNÉRABLE CATHERINE AUBERT.

Anne-Catherine Aubert, née à Paris en 1753, avait pris le voile sacré des épouses de Jésus-Christ, dans le couvent des Filles de Saint-Thomas. Elle ne trouvait de plaisir que dans la méditation et la prière ; et, lorsque les réformes de 1791 l'eurent arrachée de son couvent, elle se retira dans une maison modeste où elle continua ses pieux exercices. Vers la fin de 1793 la persécution, qui était alors dans toute sa force, la vint tirer de son asile. Elle fut jetée dans un cachot, et bientôt le tribunal révolutionnaire donna ordre de l'envoyer à la mort. Elle reçut la palme du martyre en bénissant Dieu pour qui elle avait combattu.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

CONSTANTINOPLE CONSACRÉE ET MISE SOUS LA PROTECTION DE
LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'empereur Constantin le Grand, après la tenue du concile de Nicée, donna un grand et splendide repas à tous les évêques qui s'étaient trouvés à ce concile. A la fin de ce repas, Constantin se leva et pria l'assemblée des évêques, qu'après avoir pris tant de peines et être venus de si loin pour se trouver au concile de Nicée, ils voulussent bien encore aller aussi à Byzance, ville qu'il avait nouvellement bâtie et fondée, afin de la fortifier par leurs prières. Les évêques firent ce qu'il leur demandait; ils partirent sur-le-champ et arrivèrent à Byzance où, pendant huit jours, ils offrirent le Saint-Sacrifice, firent des prières et des processions par toute la ville, qu'ils dédièrent et qu'ils mirent sous la protection de la très-sainte Vierge, et donnèrent à la ville de Byzance le nom de nouvelle Rome, ou de Constantinople du nom de son fondateur. Ceci se passa le 11 mai, sous le pontificat d'Alexandre, évêque de Byzance.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sur la voie Salaria, la fête de saint Anthime, prêtre, qui, après avoir brillé par ses vertus et ses prédications fut, dit-

1

QUINTO IDUS MAII.

Romæ via Salaria, natalis beati Anthimi Presbyteri, qui post virtutum et prædicationis insignia, in persecutione Diocletiani in Tiberim præcipitatus, et ab Angelo exinde ereptus, oratorio restitutus est : deinde capite punitus, victus migravit ad cœlos. — Eodem die, sancti Evellii Martyris, qui cum esset de familia Neronis, ad passionem sancti Torpetis in Christum credidit, pro quo et decollatus est. — Item Romæ, sanctorum Martyrum Maximi, Bassi et Fabii, qui sub Diocletiano via Salaria cæsi sunt. — Camerini, sanctorum Martyrum Anastasii et sociorum, qui in persecutione Decii sub Antiocho præside cæsi sunt. — Auximi in Piceno, sanctorum Martyrum Sisinii Diaconi, Diocletii, et Florentii discipulorum sancti Anthimi Presbyteri, qui sub Diocletiano lapidibus obruti martyrium compleverunt. — Varenus, sancti Gangulphi Martyris. — Vientur sancti Mamerti Episcopi, qui ob imminentem cladem solemnes ante Ascensionem Domini triduanas Litanias in ea urbe instituit : quem ritum postea universali-

rant la persécution de Dioclétien, précipité dans le Tibre, d'où un Ange le retira, et le ramena à son oratoire ; depuis, ayant eu la tête coupée, il entra victorieux dans le Ciel.

Le même jour saint Ével, martyr, l'un des officiers de Néron qui, lors du martyre de saint Torpès, crut en Jésus-Christ, pour lequel il fut aussi décapité.

De plus, à Rome, les saints martyrs Maxime, Bassus et Fabius, qui furent exécutés sur la voie Salaria, du temps de l'empereur Dioclétien.

A Camérino, les saints martyrs Anastase et ses compagnons, qui furent tués sous le président Antiochus durant la persécution de Dèce.

A Osimo, dans la Marche d'Ancône, les saints Sisinne, diacre, Dioclès et Florent, disciples de saint Anthime qui, sous Dioclétien, ayant été accablés de pierres, accomplirent leur martyre.

A Varennes, saint Gengoul, martyr.

A Vienne, saint Mamert, évêque qui, pour détourner des calamités imminentes, institua en cette ville de solennelles litanies, durant les trois jours qui précèdent l'Ascension de Notre-Seigneur. L'Eglise universelle ayant reçu ce rit, l'approuva.

A Sauvigny, décès de saint Maïeul, abbé de Cluny, dont la vie a été illustrée par ses œuvres saintes.

A San-Severino, dans la Marche d'Ancône, saint Illuminat, confesseur.

A Grottaglia, dans le diocèse de Tarente, saint François de Rolamo, confesseur, de la Compagnie de Jésus, d'une patience d'une charité admirable pour le salut des âmes. Il fut mis au nombre des Saints par le Pape Grégoire XVI. Son corps repose à Naples dans l'église de la maison professe, où sa fête se célèbre avec une grande solennité.

lesia recipiens comprobavit. — Apud Silviniacum, depositio sancti Majoli patris Cluniacensis, cujus vita sanctis meritis fuit præclara. — In Piceno apud Tempedanum, sancti Illuminati Confessoris. — In oppido Cryptalearum Tatinæ diocesis sancti Francisci de Hieronymo confessoris Societatis Jesu, eximie in procuranda animarum salute charitatis, et patientiæ, quem Gregorius decimus sextus in Sanctorum canonem retulit. Ejus autem depositio Neapolim in Ecclesia domus professæ, ubi corpus quiescit, summa celebritate colitur.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Lissière, vierge et martyre, à Sens.

Saint Ruf et saint Agolombre, évêque de Metz.

Saint Maillard, évêque de Séez, au vi^e siècle.

Saint Mavile, martyr livré aux bêtes à Adruméto, sous le règne de Septime Sévère.

Le bienheureux Guy, frère aîné de saint Bernard, honore Pontigny.

Saint Dioscoride, martyr à Smyrne.

Saint Frémond, roi et martyr en Angleterre.

Saint Eudald, confesseur au viii^e siècle, à Ripol en Catalogne, honoré à Dax.

Martyrologe de la dernière persécution.

Angélique Desmarais, née à Paris en 1733, religieuse des Filles Saint-Thomas dans cette ville, chassée de son cloître en 1791, condamnée à mort sur l'accusation d'avoir fanatisé les citoyens, guillotinée le 11 mai 1794, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Paul-Louis-François Lecointre, chanoine de la cathédrale de Mans, n'ayant fait aucun serment, condamné pour un prétendu complot et guillotiné à Paris avec cinq autres personnes. Il avait soixante-treize ans. — Le 11 mai 1794.

Autoine-Louis Desmonceaux, né à Nogent-le-Rotrou, prêtre du diocèse de Chartres, attaché à celui de Paris, accusé de conspiration et mis à mort le 11 mai 1794.

DOUZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Nérée et saint Achillée, martyrs. — Saint Pancrace, martyr. — Saint Athéodore, évêque en Egypte. — Saint Philippe d'Argyrion. — Saint Epiphane, évêque de Salamine. — Saint Modoald, évêque de Trèves. — Saint Mondry, solitaire. — Saint Germain, patriarche de Constantinople. — Sainte Rictrude, abbesse de Marchiennes. — Sainte Berthilie. — La Bienheureuse Imelda, Vierge. — La Bienheureuse Catherine de Cardone, vierge. — Le Vénérable Vibald, évêque d'Auxerre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NÉRÉE ET SAINT ACHILLÉE,

MARTYRS.

Flavia Domitilla, nièce de l'empereur Domitien, était chrétienne ; mais elle avait été fiancée à Aurélien, fils d'un consul. A l'approche du jour de ses noces, elle préparait ses riches ornements pour la fête, ses diamants et ses robes tissues d'or et de pourpre. Or, elle avait attaché à sa personne deux serviteurs, Nérée et Achillée, que le bienheureux Apôtre Pierre avait gagnés à Jésus-Christ. Ceux-ci, témoins de ces préparatifs, en prirent occasion pour enseigner à leur maîtresse l'excellence de la virginité, qui réjouit les cieux et que le Seigneur aime, parce qu'elle nous rend semblables aux Anges. « Les vierges chrétiennes, ajoutaient-ils, ont un Époux qu'aucun prince ne saurait égaler en beauté, en richesses et en puissance. C'est le Seigneur Jésus-Christ, le Roi de gloire, le Fils du Tout-Puissant, qui leur offre et son amour et sa foi. Dès ici-bas, il les comble de ses divines caresses et les revêt du riche manteau de ses vertus, en attendant qu'un jour il les couronne lui-même de sa gloire, au sein d'éternelles délices. »

Domitilla, en vierge très-prudente, leur répondit : « Oh ! si cette science de Dieu était venue plus tôt jusqu'à moi, jamais je n'aurais admis de fiancé, et j'aurais pu prétendre à ce beau titre

de sainteté que vous m'apprenez aujourd'hui à connaître. De même que dans le Baptême j'ai renoncé au culte des idoles, mieux instruite, j'eusse méprisé aussi les voluptés sensuelles. Mais puisque Dieu, en ce moment, vous a ouvert la bouche pour obtenir mon amour, j'ai la confiance qu'il vous inspirera aussi sa sagesse, et que je pourrai par vous obtenir un bonheur que je désire désormais uniquement. »

Aussitôt Nérée et Achillée se rendirent auprès du saint Evêque Clément, et lui dirent : « Vous avez mis toute votre gloire en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour lui vous avez foulé aux pieds les honneurs de ce monde. Cependant nous savons que le consul Clément était le frère de votre père. Or, sa sœur Plautille nous avait pris à son service ; et quand le bienheureux Apôtre Pierre lui fit connaître la parole de vie et la baptisa, nous deux avec elle, ainsi que sa fille Domitilla, nous reçûmes en même temps le saint Baptême. La même année, le bienheureux Apôtre Pierre alla recevoir des mains du Christ la couronne du martyr, et Plautille le suivit au Ciel, laissant à la terre sa dépouille mortelle. Cependant Domitilla, sa fille, était fiancée à un illustre romain, nommé Aurélien. Tout chétifs que nous sommes, nous lui avons appris la parole sainte que nous avons nous-mêmes recueillie des lèvres de l'Apôtre : que la vierge qui, pour l'amour du Seigneur, garde la virginité, mérite d'avoir le Christ pour Époux, et qu'elle vivra avec lui dans cette heureuse union pendant l'éternité, comblée de bonheur et de gloire. Domitilla, dès qu'elle a connu cette promesse, a demandé à être consacrée vierge, et à recevoir de vos mains le voile saint de la virginité. » L'Evêque Clément leur répondit : « Dans les jours où nous vivons, une telle demande m'assure que Dieu nous appelle à lui, et que vous et moi et la noble vierge nous touchons à la palme du martyr ; mais le Seigneur Jésus nous a ordonné de ne pas craindre ceux qui tuent le corps, de mépriser au contraire l'homme mortel, et de nous efforcer, quoi qu'il arrive, d'obéir au Prince de la vie éternelle. » Le saint Evêque Clément vint donc trouver Domitilla, et la consacra vierge du Christ.

Il serait trop long de raconter en détail les fureurs d'Aurélien

et toutes les persécutions qu'il fit endurer à Domitilla. Enfin, il obtint de l'empereur Domitien que, si elle refusait de sacrifier, elle serait envoyée en exil dans l'île Pontia. Il se flattait d'ébranler la constance de la noble vierge, par les ennuis de l'exil. Or, pendant qu'elle était ainsi reléguée dans cette île, et, avec elle, ses deux serviteurs Nérée et Achillée, il se trouva que deux malfaiteurs, disciples de Simon, subissaient au même lieu la peine de leurs crimes ; l'un se nommait Furius, et l'autre Priscus. Ces hommes, par leurs opérations magiques, avaient séduit presque tous les habitants de l'île, leur faisant adorer Simon le Magicien pour le Fils de Dieu, et leur persuadant que Pierre s'était déclaré son ennemi sans motif. Nérée et Achillée s'opposèrent à eux et furent protégés dans leur zèle par une foule assez nombreuse. A la fin ils dirent au peuple : « Vous connaissez Marcellus, le fils de Marcus, préfet de la ville. » Le peuple répondit : « Et qui ne le connaîtrait pas ? » Nérée et Achillée continuèrent : « Admettriez-vous son témoignage au sujet de Simon et de Pierre ? » Le peuple reprit : « Il serait bien insensé celui qui refuserait de croire à un tel personnage. — Eh bien ! alors, dirent les deux serviteurs de Domitilla, consentez à la démarche que nous vous proposons ; il y va du salut de vos âmes. Jusqu'à ce que Marcellus ait reçu nos lettres et nous ait répondu ce qu'il faut penser du bienheureux Apôtre Pierre et de Simon le Magicien, suspendez votre jugement. Nous allons écrire la lettre, et nous voulons qu'elle vous soit communiquée ; vous choisirez parmi vous quelqu'un pour la porter, et la réponse sera lue de même devant tout le peuple. » On applaudit à cette proposition, et le peuple fit partir un homme de son choix avec la lettre des saints Nérée et Achillée.

Cette lettre était ainsi conçue : « Nérée et Achillée, serviteurs de Jésus-Christ, à Marcellus leur frère, qui fut avec eux disciple du même maître, salut éternel. Exilés dans l'île Pontia, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous sommes heureux de nos souffrances ; mais notre bonheur est troublé par deux disciples de Simon, Furius et Priscus, exilés avec nous, à cause des crimes de leur magie. Ils disent que Simon était innocent, et que

l'Apôtre Pierre l'avait maudit sans raison. Nous, en répétant au peuple qu'il ne devait pas croire à ces mensonges, nous lui avons assuré qu'il trouverait en vous une personne honorable et digne de foi, capable de manifester ce qu'était ce magicien et quelle a été sa vie. Nous vous conjurons de ne pas tarder à nous répondre, afin que nous puissions arracher des innocents à la séduction dont ils sont les victimes. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. » (On croit qu'à cette lettre les Saints en ajoutèrent une autre, dans laquelle ils priaient Marcellus de leur donner des détails sur la mort de Pétronille, la fille spirituelle du bienheureux Apôtre Pierre ; car Marcellus, à la suite de sa réponse, donne sur la Sainte une courte notice que Nérée et Achillée, dit-il, lui avaient demandée.)

Voici donc la réponse de Marcellus : « Marcellus, serviteur du Christ, aux saints confesseurs Nérée et Achillée. La lecture de vos lettres m'a rempli de joie ; car j'y ai vu combien vous étiez fermes dans la foi, et avec quel zèle vous combattiez pour la vérité. Et puisqu'on vous objecte, me dites-vous, l'innocence de Simon, je veux vous raconter un trait de sa vie, par lequel seul vous pourrez juger de tout le reste ; car moi-même j'ai d'abord été son disciple, et ce n'est qu'après l'avoir reconnu pour un scélérat, un infanticide, un cruel artisan d'infâmes maléfices, que je l'ai abandonné, pour m'attacher au saint Apôtre Pierre mon maître. » (Ici Marcellus décrit au long comment saint Pierre confondit l'orgueil de Simon, en ressuscitant un mort. Nous ne répétons point tous ces détails déjà donnés dans le martyre du bienheureux Apôtre.) Puis Marcellus continue : « Le magicien ne put souffrir la honte d'une telle humiliation, et il ne reparut pas durant toute une année. Mais ensuite il trouva quelqu'un qui le fit rentrer dans les bonnes grâces de Néron ; c'était le méchant qui se liait d'amitié avec un plus méchant que soi. Dans ce même temps, le Seigneur apparut en vision à l'Apôtre Pierre, et lui dit : « Simon et Néron, tous deux possédés par de nombreux démons, se sont réunis pour te perdre ; mais ne crains rien, je suis avec toi, et je te donnerai pour consolation et pour appui l'Apôtre Paul, mon serviteur, qui demain doit arriver à Rome. Vous combattrez ensemble contre

lui pendant sept mois ; et quand vous l'aurez chassé, vaincu et précipité dans l'enfer, tous deux vainqueurs, vous viendrez à moi. Or, tout arriva comme le Seigneur avait dit ; car le lendemain, Paul entra dans la ville. Maintenant, la rencontre des deux Apôtres, leur vie à Rome durant sept mois et leurs luttes contre Simon, vous en avez été les témoins ; car vous étiez alors avec nous, et vous avez tout vu de vos yeux. J'ai donc cru inutile de vous répéter des faits que vous connaissez.

« Quant à Pétronille, la fille de mon maître le bienheureux Apôtre Pierre, je vous dirai avec exactitude et en peu de mots quelle a été sa mort, puisque vous me le demandez. Vous savez déjà qu'elle était retenue dans un état de paralysie par la volonté expresse de Pierre ; car je me rappelle que vous étiez avec nous, un jour que nous étions réunis un grand nombre de disciples à la table de notre maître, et que Titus s'adressant au bienheureux Apôtre lui dit : « Puisque tous les infirmes reçoivent de vous la santé, pourquoi laissez-vous Pétronille paralytique ? » L'Apôtre répondit : « C'est qu'il est mieux pour elle qu'il en soit ainsi. Et pour que vous ne croyiez pas que je veuille couvrir par mes paroles mon impuissance à la guérir : « Pétronille, lève-toi, lui dit-il, et sers-nous. » Et aussitôt délivrée des liens de la maladie, elle se leva ; mais quand elle eut achevé de nous servir, Pierre lui ordonna de retourner à son lit. C'est là, au milieu des souffrances endurées avec une sainte frayeur des jugements de Dieu, qu'elle s'éleva à une haute perfection.

« Le Seigneur enfin lui rendit la santé, et même accorda à ses prières la vertu de guérir un grand nombre de malades. Mais comme elle était d'une grande beauté, un officier, nommé Flaccus, vint avec ses soldats dans le dessein de l'enlever et d'en faire son épouse. Pétronille lui dit : « Tu viens avec des soldats armés chez une jeune fille sans défense. Si tu veux que je devienne ton épouse, envoie-moi dans trois jours des matrones et de nobles vierges, afin qu'elles me conduisent à ta demeure. » Flaccus consentit à ce délai, et la vierge passa les trois jours dans les jeûnes et la prière, avec une autre pieuse jeune fille, Félicula, sa sœur de lait, et parfaite, comme elle, dans la crainte de Dieu. Le troi-

sième jour, le saint prêtre Nicomède vint chez elle et célébra les Mystères du Christ; mais à peine la Sainte eut-elle reçu le Sacrement du Seigneur, qu'elle s'étendit sur son lit et expira. Ainsi la foule nombreuse des matrones et des nobles vierges que Flaccus envoya pour lui amener Pétronille, ne se trouva là que pour donner plus de solennité aux funérailles de la vierge chrétienne.

« Flaccus, alors, rejetant sa passion sur Félicula, lui dit : « Sois mon épouse, ou sacrifie aux dieux ; choisis. » Félicula lui répondit : « Je ne serai point ton épouse, parce que je suis consacrée au Christ ; et je ne sacrifierai point aux idoles, parce que je suis chrétienne. » Flaccus, après cette réponse, la remit à son lieutenant, avec ordre de la tenir enfermée dans une salle obscure, durant sept jours, sans lui donner de nourriture. Or, dans cette prison, les femmes des gardes venaient lui dire : « Pourquoi t'obstines-tu à vouloir mourir d'une mort cruelle ? Prends Flaccus pour époux ; il est noble, riche, jeune et bien fait ; c'est un officier ami de l'empereur. » Mais à ses conseils Félicula se contentait de répondre : « Je suis vierge du Christ, et je ne donnerai jamais ma foi à un autre. » Au bout des sept jours, on la fit sortir et on la conduisit aux vierges de Vesta, auprès desquelles elle resta sept jours encore sans prendre de nourriture ; car jamais on ne put la faire consentir à rien accepter des mains de ces prêtresses. Suspendue ensuite sur le chevalet, elle répétait à haute voix : « C'est maintenant que je commence à voir le divin Amant de mon cœur, le Christ à qui j'ai donné tout mon amour. » Tout le monde, ses bourreaux même, l'exhortaient : « Dis que tu n'es pas chrétienne, et tu seras renvoyée. » Mais Félicula répondait : « Moi ! non, je ne renie pas mon divin Amant, qui pour moi a été nourri de fiel, abreuvé de vinaigre, couronné d'épines et attaché à une croix. » On la détacha enfin du chevalet et on la précipita dans un cloaque.

« Mais le saint prêtre Nicomède, qui avait tout observé, enleva le corps secrètement, et pendant la nuit le transporta, sur un chariot, dans la petite habitation qu'il avait sur la voie Ardeatine, à sept milles de Rome, et l'y ensevelit. Les fidèles ont tou-

jours continué depuis d'aller prier au tombeau de Félicula, et leurs prières sont récompensées par d'éclatants prodiges. Cependant Flaccus apprit ce qu'avait fait Nicomède; il le fit arrêter et conduire au temple pour y sacrifier aux idoles. Le saint prêtre disait : « Je ne sacrifie qu'au Dieu Tout-Puissant qui règne dans le Ciel, mais non à ces dieux qu'on tient enfermés dans des temples, comme dans une prison. » Pour punir ces courageuses paroles et beaucoup d'autres semblables, il fut longtemps frappé avec des fouets armés de balles de plomb, et, au milieu de ce supplice, son âme s'envola dans le sein de Dieu. Son corps fut jeté dans le Tibre; mais un de ses clercs, qui méritait par ses œuvres saintes le nom de Juste qu'il portait, recueillit le corps, le plaça sur un chariot, et le conduisit à son petit jardin, près des murs, sur la voie Nomentane, et l'y ensevelit. Là aussi les prières des fidèles sont exaucées par l'intercession de ce saint Martyr, qui a souffert pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ici se termine la lettre de Marcellus à Nérée et à Achillée. Commencent ensuite les Actes du martyre de ces deux Saints, tels qu'ils furent adressés à ce même Marcellus :

« Eutychès, Victorinus et Maro, serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Marcellus. Lorsque tes lettres aux bienheureux Nérée et Achillée sont arrivées ici, il y avait déjà trente jours qu'ils avaient reçu la couronne. Ils avaient enseigné à leur maîtresse, la très-illustre vierge Flavia Domitilla, l'excellence de la virginité; c'est pourquoi Aurélien, son flancé, qui se vit rejeté par elle, l'avait fait reléguer dans cette ile, sous prétexte d'attachement à la religion chrétienne. Il y vint lui-même peu après, et chercha à gagner par des présents Nérée et Achillée, espérant par leur moyen ébranler le cœur de la noble vierge. Mais les deux Saints, ayant rejeté de telles offres avec horreur, et fortifié encore davantage Domitilla dans sa fidélité, Aurélien les condamna à une cruelle flagellation, puis les fit conduire à Terracine, où ils furent remis aux mains du consulaire Memmius Rufus. Celui-ci employa le chevalet et les torches ardentes pour les forcer à sacrifier aux idoles; mais tous deux répétaient qu'ayant été baptisés par le bienheureux Apôtre Pierre, rien ne

pourrait les faire consentir à ces sacrifices impies. On finit par leur trancher la tête.

« Leurs corps furent enlevés par Auspicius, un de leurs disciples, et qui avait servi de père nourricier à la sainte vierge Domitilla. Il les transporta sur une barque, et vint les ensevelir dans l'arenarium de la maison de campagne de Domitilla, sur la voie Ardéatine, à un mille et demi des murs de la ville, non loin du tombeau de Pétronille, la fille de l'Apôtre Pierre. Nous avons su tous ces détails par Auspicius lui-même. Nous prions votre charité de ne point nous oublier et de vouloir bien nous envoyer quelqu'un qui nous donne de vos nouvelles et console notre exil. C'est le iv des ides de mai (12 mai) que les deux Martyrs sont nés à la vie bienheureuse du Ciel. »

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT PANCRACE,

MARTYR.

Pancrace était originaire de Synnade, ville de Phrygie, et perdit ses parents sans avoir eu le bonheur de les connaître. Il fut recommandé par son père à un oncle nommé Denis, qui lui servit de tuteur. Denis ayant quitté la Phrygie alla s'établir à Rome, où il mena son neveu. La Providence permit qu'ils se logeassent dans la même rue et à une petite distance de la maison qu'occupait le Pape saint Caïus, pendant la cruelle persécution que Dioclétien et Maximien avaient allumée contre l'Église de Jésus-Christ. Édifiés par les vertus modestes de ce bienheureux Pasteur, ils désirèrent avoir un entretien avec lui. Le vénérable Pontife accéda à leurs désirs, et s'entretint avec eux sur la sainteté du christianisme. L'oncle et le neveu, subjugués par les preuves solides que leur donna saint Caïus, de la divinité d'une religion qui comptait déjà à cette époque d'innombrables Martyrs, ouvrirent les yeux et se convertirent à la vérité. L'eau du Baptême les régénéra bientôt et en fit de fervents chrétiens. Denis fut enlevé quelques jours après par une maladie, et mourut dans de grands sentiments de piété.

Pancrace pleura son oncle en chrétien, et quoiqu'il fût privé

par cette mort de l'unique appui qui lui restait au monde, il supporta cette perte avec une résignation qui frappa tout le monde. On ne pouvait concevoir qu'à l'âge de quinze ans, il montrât tant de calme et de grandeur d'âme. Dieu servit alors de père à l'infortuné Pancrace. On crut s'apercevoir que le saint enfant faisait profession du christianisme. C'était assez pour le dénoncer. Aussitôt il fut arrêté et présenté à Dioclétien qui, ayant autrefois connu son père, n'oublia rien pour le faire retourner au paganisme. Il lui fit d'abord des promesses flatteuses, il essaya ensuite de l'intimider par des menaces, et employa enfin la ruse pour l'ébranler.

« Vous vous flattez inutilement, lui répondit ce jeune héros, en me menaçant de me faire perdre la vie ; la mort n'a rien d'affreux pour les chrétiens ; ils regardent comme un bonheur de donner leur sang pour Jésus-Christ. Et que pourrait-il m'arriver de plus heureux que de quitter cette terre à l'âge où je suis, et d'aller échanger une vie de quelques jours contre une félicité sans fin ? »

L'empereur, irrité d'une réponse si courageuse, chassa de sa présence l'intrépide enfant et ordonna à ses satellites de lui trancher la tête.

Cette sentence fut exécutée le soir aux flambeaux ; on avait espéré intimider Pancrace par cet appareil ; mais il offrit sa tête avec un courage au-dessus de tout éloge, et alla rejoindre dans le ciel son oncle, dont il n'avait jamais perdu le souvenir.

SAINT ATHÉNODERE,

ÉVÊQUE EN ÉGYPTÉ.

Athénodore le Confesseur, dont nous ignorons le siège en Égypte, fut un de ces généreux prélats qui, dévoués à l'Église, s'attachèrent à saint Athanase et défendirent avec lui l'exacte orthodoxie. Il combattit de tout son pouvoir l'arianisme, l'une des pires hérésies du temps. Le farouche empereur Constance, qui appuyait avec violence les partisans d'Arius, l'exila dans les contrées désolées de la Lybie, qu'on a appelées les déserts de Barca. Ce confesseur a son nom au Martyrologe romain.

SAINT PHILIPPE D'ARGYRION.

Ce Saint, patron de la Sicile, y fut envoyé par le Pape saint Damase pour y prêcher l'Évangile. Il arriva dans cette île célèbre vers la fin du iv^e siècle, et il amena à la foi en Jésus-Christ plus de la moitié de ses habitants. Beaucoup de Siciliens idolâtres, frappés des manéges de leurs prêtres païens, étaient devenus évergumènes ; il les délivra par l'imposition des mains : et ses autres miracles, joints à celui-ci, firent connaître à tous sa sainteté.

Il est honoré, le 12 mai, dans l'île où il a porté la foi.

SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE SALAMINE.

Saint Épiphanes naquit avant le concile de Nicée, à Besandue, bourgade de la Palestine, dans le territoire d'Éleuthérople, qui était dès lors une ville épiscopale. On a tout lieu de croire qu'il reçut une éducation chrétienne de ses parents ; il est certain au moins que dès sa jeunesse il embrassa la vie religieuse. Il y fut instruit par d'excellents maîtres, tant en Palestine qu'en Égypte. Il fréquenta principalement saint Hilarion pendant tout le temps qu'il demeura près du lieu de sa naissance. Mais ce ne fut qu'après avoir passé quelques années dans divers monastères de l'Égypte, où il observait et pratiquait ce qui se trouvait de plus parfait dans les exercices des solitaires. A son entrée en Égypte il était demeuré quelque temps dans le monde, et selon les apparences pour achever ses études à Alexandrie avant que de se retirer dans les monastères. Dans cet intervalle, il conversa avec des gnostiques et apprit de leur bouche leurs dogmes et leurs mystères. Leurs femmes se mêlaient aussi de dogmatiser et employaient tout ce qu'elles avaient d'artifice et d'effronterie pour attirer le monde dans l'infamie de leur hérésie. Il y en eut qui osèrent aborder Épiphanes pour le tenter, et qui s'étudièrent encore plutôt à lui corrompre le cœur que l'esprit. Mais quand il fût encore fort jeune, il eut assez de force pour résister, et par la grâce de celui qui s'était autrefois rendu le conservateur

de la chasteté de Joseph, il fut garanti de leurs pièges. Comme il avait eu recours à la prière pour obtenir de Dieu cette victoire, il employa les mêmes moyens pour en conserver les fruits, de sorte que ces misérables femmes voyant qu'elles n'avaient pu le corrompre, disaient en leur style : « Il ne nous a point été possible de sauver ce jeune homme. » La pureté de sa foi ne fut pas moins à l'épreuve de leurs hérésies, et loin de s'y laisser surprendre, il les découvrit aux évêques des lieux qui en firent bannir plus de quatre-vingts. Ainsi sans avoir eu la moindre part à leurs impiétés ni à leurs ordures, il lui resta de la lecture de leurs livres et de leurs conversations une connaissance qui le rendit plus propre à combattre leurs erreurs, et qui servit à l'attacher plus fortement à la vérité orthodoxe.

Étant retourné en son pays il y fonda un monastère dont il prit lui-même la conduite. Il y fit d'excellents disciples qu'il forma par ses exemples et ses instructions, et qu'il eut soin de munir contre le poison de l'arianisme, qui se répandait alors presque par tout l'Orient sous la protection de l'empereur Constance. Il y acquit tant de réputation, qu'il fut choisi pour être évêque de la métropole de l'île de Chypre, qui était l'ancienne ville de Salamine, qu'on appelait alors Constance, près des ruines de laquelle il ne reste maintenant qu'une ville ruinée qu'on appelle la vieille Famagouste. Épiphané était prêtre depuis quelques années, et l'on croit que celui qui contribua le plus à son élection fut saint Hilarion, qui fuyant la Palestine et l'Égypte où il était trop connu, s'était retiré d'abord en Sicile et de là en Dalmatie, d'où il était venu habiter la Chypre; où il mourut depuis. Saint Épiphané ne fut pas aisé à persuader, ni à se laisser tirer de son monastère. Il ne fut ordonné que malgré lui, et se trouvant ainsi à la tête de quinze évêques, il se vit engagé non-seulement à veiller sur son Église particulière, mais encore à préserver toute l'île de Chypre de l'hérésie arienne, que l'empereur Valens protégeait avec autant d'ardeur qu'avait fait Constance. Il conserva dans l'épiscopat les vertus qu'il avait pratiquées dans les monastères, et quoiqu'il fût obligé de relâcher quelque chose touchant certaines abstinences et le choix de

quelques aliments, il ne s'écarta jamais des voies de la mortification et de la pénitence qu'il avait suivies. Si sa charité le fit aimer de son peuple, sa science et sa vertu le firent estimer et respecter non-seulement des catholiques, mais des ariens même qui devaient le regarder d'ailleurs comme l'un des adversaires les plus à craindre. Aussi voit-on que ces hérétiques armés de toute la puissance de l'empire n'osèrent l'attaquer dans le temps qu'ils persécutaient l'Église, et qu'ils chassaient les autres évêques orthodoxes de leurs sièges.

Saint Épiphané demeura paisible dans son Église durant toute la tempête, et il employa ce calme à faire régner Dieu dans les cœurs de ceux qui étaient soumis à sa conduite par la pureté de la foi et des mœurs. Son peuple le regardait comme un père plein de tendresse et de soins : il l'était particulièrement des pauvres du pays et de ceux d'entre les étrangers, que les naufrages jetaient de temps en temps sur la côte de Chypre, nus et dépourvus de toutes choses. Il assistait les uns et les autres avec tant de profusion, que non content d'y sacrifier son bien, il y employait encore celui de son Église, qui était fort riche. Cette charité l'épuisait souvent, et le réduisait quelquefois lui-même à une si grande nécessité, qu'elle donna lieu à ses économes de s'en plaindre et de murmurer contre lui. Mais Dieu prit visiblement la défense de son Serviteur, et fit, selon l'historien Sozomène, quelques miracles inespérés qui servirent tout à la fois à remédier à ses besoins et à justifier sa conduite ¹. Une charité si héroïque qui était accompagnée des autres vertus qui font un saint évêque, porta la réputation d'Épiphané fort loin, et elle fit de si bonnes impressions sur les esprits, que diverses personnes de piété lui envoyèrent des provinces de l'empire les plus éloignées, des sommes considérables pour être employées à ces aumônes. Plusieurs aussi de ceux du pays lui faisaient de gros legs en mourant, persuadés que ce qu'ils avaient à donner aux pauvres serait beaucoup plus agréable à Dieu, sortant des mains de saint Épiphané, que des leurs.

¹ L'un des plus remarquables fut la mort réelle d'un misérable qui avait voulu contrefaire le mort.

L'arianisme ne fut pas la seule hérésie que ce Saint eut à combattre dans les premières années de son épiscopat : il s'opposa encore fortement à celle d'Apollinaire, après s'être détrompé de lui et avoir découvert l'hypocrisie sous laquelle il avait toujours tâché de paraître catholique. Étant à Antioche, il voulut conférer avec les principaux de ses sectateurs, pour savoir si on ne leur imposait pas, et si les dogmes qu'on leur imputait venaient véritablement d'un homme que les plus saints évêques d'Orient avaient estimé jusque-là pour l'intégrité de ses mœurs. Il eut un entretien avec Vital, qu'Apollinaire avait donné pour évêque dans Antioche à ceux de son parti, et reconnut par sa bouche l'erreur des Apollinaristes, qui consistait à soutenir que Jésus-Christ n'avait point d'autre entendement ni d'autre âme que sa divinité. La dispute dura longtemps, mais sans fruit, et saint Épiphané se retira sensiblement affligé de voir errer ainsi des hommes de ce mérite. Des sectateurs d'Apollinaire vinrent d'autres hérétiques appelés anti-dico-marianites, c'est-à-dire, adversaires de Marie, soutenant que cette bienheureuse Mère de Dieu n'était pas demeurée vierge, et qu'après la naissance de Jésus-Christ elle avait eu des enfants de saint Joseph. Saint Épiphané entreprit de réfuter cette erreur dans une grande lettre qu'il adressa aux évêques, aux fidèles et aux catéchumènes de l'Arabie.

Dans le même temps et dans le même pays, on vit paraître une autre erreur qui lui était entièrement opposée, et qui faisait regarder la très-sainte Vierge comme une espèce de divinité. C'était celle des Collyridiens, qu'on appelait ainsi du nom d'un gâteau qu'ils avaient coutume d'offrir sur ses autels dans le culte qu'ils lui rendaient, et dont les femmes étaient les ministres ordinaires. Saint Épiphané combattant cette superstition entreprit particulièrement de faire voir deux choses ; premièrement, que jamais dans la vraie religion les femmes n'ont eu part au sacerdoce ; en second lieu, que ce culte était une idolâtrie, puisqu'il n'avait que la créature pour objet. Il ne fit point paraître moins de zèle et de lumière pour découvrir et détruire les autres hérésies qui semblaient s'introduire dans le monde de jour à autre, et s'élever contre l'Eglise à la faveur de l'arianisme.

Mais pour ne plus diviser ses forces en attaquant séparément toutes les hérésies de son temps, il résolut de les renfermer toutes dans quelques ouvrages généraux dont plusieurs personnes lui firent concevoir le dessein, pour instruire et affermir les catholiques dans la créance de la foi orthodoxe. Ce fut à la prière de quelques prêtres et de quelques laïques vertueux de l'église de Suèdres, ville de Pamphilie, qu'il publia le traité auquel il donnait le titre d'Ancorat, pour le faire considérer à ses lecteurs comme une ancre propre à affermir l'esprit agité de doutes sur les points de la religion. Il y traite amplement le mystère de la Trinité des Personnes en Dieu, et celui de l'Incarnation de Jésus-Christ contre de nouvelles hérésies. Il y mêle quelques digressions dont la principale est un abrégé de chronologie depuis le commencement du monde jusqu'au temps auquel il écrivait cet ouvrage, c'est-à-dire jusqu'à l'an 374, qu'il caractérise par le troisième consulat de Gratien et celui d'Equice, par la dixième année du règne de Valentinien et de Valens, et par la quatre-vingt-dixième depuis Dioclétien, qui était alors l'époque ordinaire des chrétiens.

Dix-huit mois après ou environ, il commença son grand ouvrage contre les hérésies, appelé le *Panarion*, comme qui dirait une boîte de toutes sortes de médicaments et de remèdes contre divers poisons. Il le fit à la prière des prêtres Acace et Paul, archimandrites ou abbés de deux monastères dans la Syrie, qui lui en écrivirent l'an 375, par une lettre datée de la quatre-vingt-douzième année depuis Dioclétien, la douzième de Valentinien et de Valens. L'ouvrage est écrit contre toutes les hérésies qui jusqu'alors avaient affligé l'Eglise; l'auteur en compte jusqu'à quatre-vingts dont il fait l'histoire, et il les réfute chacune en particulier, finissant à celle des Massaliens. Il met à la fin une exposition des dogmes de l'Eglise, et il fait une description des principaux points de sa discipline. Saint Jérôme a dit de cet ouvrage et des autres que notre Saint a composés, que les livres de saint Épiphanes étaient lus par les savants pour les choses, et par les moins habiles pour les paroles.

On ne peut pas disconvenir néanmoins que son style ne soit un peu trop rude, trop embarrassé, trop populaire pour pouvoir

être mis en parallèle avec celui des Chrysostome, des Grégoire et des Basile. Il n'avait pas donné autant de temps qu'eux à l'étude de l'éloquence, et au lieu de se borner comme eux à se perfectionner dans l'usage de la langue grecque, il s'était encore appliqué à apprendre la syriaque, l'hébraïque, l'égyptiaque, et même la latine qu'il entendait passablement. C'est ce qui a donné lieu aux Origénistes, surtout à Rufin d'Aquilée, de dire en se plaignant de lui, qu'il appliquait à mal parler d'Origène le don des langues que Dieu n'avait destiné que pour annoncer l'Évangile par toutes les nations. S'il était moins éloquent que la plupart des saints Pères de l'Église grecque de son temps, on peut assurer qu'il avait plus d'érudition que plusieurs d'entre eux. S'il est trompé quelquefois, comme il lui est arrivé lorsque sa bonne foi et sa facilité lui ont fait recevoir sans examen des traditions vulgaires, des pièces apocryphes et d'autres mémoires qui lui tombaient entre les mains, cela ne regarde ordinairement que quelques faits peu importants qui ne sont qu'historiques, et qui sont de nulle conséquence pour la vérité des dogmes de la foi.

La proximité de l'île de Chypre avec la Syrie, donnait de grandes facilités à saint Épiphané, pour entretenir des habitudes particulières avec l'Église d'Antioche. Elle se trouvait alors partagée par un fâcheux schisme entre les catholiques qui s'assemblaient sous l'évêque saint Méléce, uni de communion avec les Églises d'Orient, et ceux qui suivaient Paulin que Lucifer de Cagliari avait ordonné évêque mal à propos, et qui était reconnu par les Occidentaux et le Pape Damase. Saint Épiphané qui était particulièrement lié à ceux-ci, aima mieux se déclarer pour Paulin que pour saint Méléce, dans la difficulté qui se trouva pour la réunion de ces deux prélats et de leur troupeau. Après la mort de saint Méléce, l'élection de saint Flavien continua le schisme. L'empereur Théodose le Grand qui avait beaucoup de zèle pour la paix de l'Église, voulut qu'on s'assemblât en Orient et en Occident pour trouver des expédients à la pacification de celle d'Antioche. Le Pape Damase en tint un à Rome, où selon saint Jérôme les ordres de ce prince firent rassembler des évêques d'Orient avec ceux de l'Occident. Saint Épiphané et

Paulin d'Antioche firent ce grand voyage, et menèrent avec eux saint Jérôme, que ce dernier avait fait prêtre malgré lui.

Saint Épiphané étant à Rome, logea pendant tout son séjour chez la célèbre veuve sainte Paule, dame romaine déjà fort illustre par son rang, et depuis encore plus illustre par sa retraite et sa sainteté. Il passa l'hiver à Rome où ses conversations et la vue de sa vertu excitèrent celle de cette sainte hôtesse, et augmentèrent encore le désir qu'elle avait de tout quitter pour suivre Jésus-Christ, à quoi contribuèrent aussi beaucoup les discours de Paulin, qui est loué par saint Jérôme pour la sainteté de ses mœurs. Les deux prélats retournèrent en Orient au printemps de l'année suivante, et quelque temps après ils y furent suivis par sainte Paule, qui ne manqua point de s'arrêter au port de Salamine. Saint Épiphané l'y reçut et la retint pendant dix jours, croyant les employer à la rafraîchir des fatigues de la mer qu'elle avait souffertes. Mais elle les passa en œuvres de piété; elle visita les monastères de son diocèse, et procura diverses assistances aux solitaires que l'amour et l'estime pour notre saint Évêque y avait attirés de tous les endroits du monde.

Saint Jérôme était resté à Rome après le départ de saint Épiphané et de Paulin; mais le Pape Damase étant mort l'an 383, il retourna en Orient et s'enferma peu de temps après dans un monastère de Béthléem que sainte Paule y avait fondé pour des hommes auprès de celui qu'elle gouvernait. Saint Épiphané qui ne pouvait oublier celui qu'il avait autrefois bâti près du lieu de sa naissance, dans le diocèse d'Éleutherople, y faisait souvent des retraites qui lui donnaient lieu par la commodité du voisinage de voir saint Jérôme et de connaître les autres religieux qui demeuraient avec lui.

Il n'y avait dans toute cette communauté de Béthléem que deux prêtres, Vincent et lui. Tous deux étaient si humbles qu'ils s'abstenaient d'offrir le Sacrifice et de faire les autres fonctions de leur prêtrise. Saint Jérôme avait un frère nommé Paulinien, qui vivait dans le même monastère et qui, s'estimant indigne du sacerdoce, dont tout le monde le jugeait très-digne, évitait avec grand soin la rencontre des évêques, de peur d'être ordonné. Un

jour que saint Épiphané était venu dans son monastère près d'Éleutherople, Paulinien qui ne le regardait que comme l'ami de son frère et le sien, sans songer que c'était un évêque, l'y alla voir avec quelques moines, pour lui donner satisfaction sur quelque mécontentement qu'il avait d'eux. Saint Épiphané qui connaissait les intentions ou les désirs de la communauté sur lui, crut que la Providence le lui adressait, et comme on célébrait l'office dans l'église d'un village voisin de son monastère, il l'y mena, le fit prendre par plusieurs diacres lorsqu'il ne se doutait de rien, leur commanda de lui tenir la bouche, de peur que pour se délivrer il ne les conjurât au nom de Jésus-Christ. Ainsi il l'ordonna diacre malgré toute sa résistance et les protestations qu'il faisait de son indignité. Il l'obligea à en faire les fonctions; et comme Paulinien servait au sacrifice, il l'ordonna prêtre avec les mêmes peines en lui faisant tenir la bouche. Il écrivit ensuite aux prêtres et aux autres moines de la communauté de Béthléem, pour les faire souvenir qu'il y avait plus d'un an que plusieurs s'étaient plaints à lui de n'avoir personne pour célébrer les saints Mystères chez eux, et que tous souhaitaient l'ordination de Paulinien comme très-utile au monastère. On aurait eu raison de douter si ces raisons suffisaient pour rendre canonique l'ordination d'un prêtre, faite dans un diocèse étranger par un évêque étranger. Mais Paulinien, comme s'il eût voulu la rectifier, suivit saint Épiphané en Chypre, et lui demeura soumis comme étant de son clergé. L'évêque de Jérusalem nommé Jean, homme d'humeur bizarre, trouva fort à redire à cette ordination : il s'en plaignit hautement, disant que saint Épiphané n'avait aucune juridiction sur Paulinien, et que quand il en aurait eu, il n'aurait pas dû l'ordonner dans la Palestine qui n'était point sa province. Il ajoutait que Paulinien était trop jeune pour être prêtre, quoiqu'il eût trente ans. Il joignait à ses plaintes quelques reproches personnels contre saint Épiphané, entre autres qu'il demandait à Dieu dans ses sacrifices, qu'il ouvrît les yeux à Jean de Jérusalem, pour reconnaître la vérité comme s'il eût été dans quelque hérésie. Il est vrai que saint Épiphané accusait Jean de soutenir les erreurs qu'on attribuait

à Origène. Mais il protesta depuis dans la lettre qu'il lui écrivit pour répondre à ses reproches, qu'il n'avait jamais parlé de lui dans les prières publiques, autrement que de tous les autres évêques de la communion catholique, pour lesquels il demandait la grâce de connaître et de prêcher la vérité.

Jean prétendait que saint Épiphanes ne s'était avisé de lui reprocher l'origénisme que depuis qu'il se plaignait de l'ordination de Paulinien ; saint Épiphanes, au contraire, et saint Jérôme avec lui, soutenaient que Jean ne s'était plaint de cette ordination que par vengeance de ce qu'ils reprenaient sa doctrine. Le Saint, pour justifier ou excuser l'ordination qu'il avait faite contre la discipline ordinaire, dit que la crainte de Dieu l'y avait obligé ; qu'il n'y a point de diversité dans le sacerdoce lorsqu'il s'agit de pourvoir à l'utilité de l'Église qu'encore que les évêques aient chacun leur église dont ils prennent soin, et qu'on ne doive pas s'étendre sur les bornes de l'autre, on doit préférer à ces règles celles de la charité de Jésus-Christ. Il ajoute qu'on en usait avec cette liberté dans l'île de Chypre ; que plusieurs évêques avaient souvent ordonné des prêtres dans son diocèse, non pour son usage, mais pour le leur, et qu'au contraire il avait reçu au service de son Église des diacres et des sous-diacres qu'ils lui avaient envoyés. Dans la même lettre, saint Épiphanes expose à Jean les erreurs d'Origène, qu'il prétendait être la véritable cause de son animosité contre lui. Il les rapporte à huit chefs, et l'exhorte à y renoncer. Il lui envoya avec la lettre un rideau pour l'église d'un village de Palestine ¹, dont le sujet mérite d'être su. Quelque temps auparavant, comme il passait par ce village pour aller à Bethel célébrer la collecte avec Jean de Jérusalem, il était entré dans l'église de ce lieu pour prier. Il avait trouvé un rideau attaché à la porte de cette église, où était peinte une image comme de Jésus-Christ ou de quelque Saint, car il dit qu'il ne se souvenait pas bien de ce qu'elle représentait. Ayant vu seulement que c'était l'image d'un homme exposé dans l'Église de Jésus-Christ contre l'autorité de l'Écriture, il

¹ Anablata.

avait déchiré le rideau, et avait conseillé à ceux qui gardaient le lieu d'en envelopper plutôt le corps mort de quelque pauvre pour l'enterrer. Voyant que ceux-ci murmuraient et disaient que s'il avait envie de déchirer ce rideau, il devait bien au moins leur en donner un autre, il leur en avait promis un. C'était pour acquitter sa dette qu'il pria Jean de faire mettre celui qu'il envoyait à la place de celui qu'il avait déchiré, et d'ordonner en même temps qu'on n'exposât plus à l'avenir ces sortes de représentations qui faisaient du scandale, et qui étaient contre notre religion. On voit par là que les usages des églises de ce temps étaient différents, touchant les peintures et les images. Elles y étaient certainement reçues en plusieurs endroits de l'Orient et de l'Occident, comme il paraît par les écrits de quelques Pères des quatre et cinq premiers siècles. Mais il se peut faire que le grand nombre des Juifs qui demeuraient en Palestine et dans les pays voisins, obligât les évêques à user de retenue sur les images dans ces lieux, pour ne les pas scanliser sans nécessité.

Jean de Jérusalem au lieu de répondre à la lettre de saint Épiphané, comme il l'en avait prié, écrivit une apologie qu'il adressa à Théophile d'Alexandrie, mais qui en effet était une lettre circulaire à tous les évêques, pour se justifier du cas de l'origénisme et se plaindre de notre Saint. Mais comme il ne s'avisa point de lui reprocher la rupture du rideau qui s'était faite dans son diocèse, quelques-uns ont cru que son silence pouvait rendre le fait douteux, et faire croire que l'endroit de la lettre de saint Épiphané où il en est parlé, y aurait été inséré après coup. Conjectures qui sont trop faibles, et dont nous n'avons aucun besoin pour maintenir l'honneur dû aux images de Jésus-Christ et des Saints contre leurs ennemis. Les exemplaires de cette lettre célèbre de saint Épiphané, que nous n'avons plus que de la traduction latine de saint Jérôme, qui s'est contenté d'en exprimer le sens, se répandirent bientôt dans toute la Palestine et dans les autres provinces. Elle passa jusqu'à Rome aussi bien que l'apologie de Jean de Jérusalem, ce qui rendit la querelle de notre Saint avec ce Prélat toute commune dans cette grande ville et dans l'Italie. Le bruit qu'on en faisait excita Pamphaque, sei-

gneur romain, gendre de sainte Paule, cousin de sainte Marcelle, d'écrire à saint Jérôme, son ancien ami, pour le prier d'expliquer l'état de la question et de faire connaître la vérité à tout le monde. C'est à quoi saint Jérôme satisfit par une grande lettre de l'an 393, qui nous apprend qu'il y avait déjà près de trois ans que durait le différend entre saint Épiphané et Jean qui n'était évêque que depuis 389. C'est par cette lettre que nous savons combien notre Saint eut à souffrir d'affronts et d'insultes de la part de Jean et des siens, lorsqu'en 391 il prêchait dans Jérusalem contre Origène, et comment malgré la jalousie et la malignité de ce Prélat, la foule des peuples de tout âge et de tout sexe accourait à saint Épiphané, lui présentant des enfants, lui baisant les pieds, arrachant la frange de son manteau, et le suivant partout pour l'entendre ou recevoir sa bénédiction.

Quoique Théophile d'Alexandrie, à qui Jean de Jérusalem avait envoyé son apologie contre saint Épiphané, parût alors comme un médiateur pacifique qui cherchait à raccommoder ces deux prélats, et à remettre bien aussi saint Jérôme avec Jean, il ne prétendait pas favoriser l'origénisme dont il avait lui-même autant d'aversion que ces deux Saints. Mais comme ses intentions n'étaient pas aussi pures que celles de saint Épiphané et de saint Jérôme, il fit servir bientôt après cette aversion à d'autres fins que celle de la gloire de Dieu. Entre les solitaires de l'Égypte il y en avait quatre qu'on appelait les Grands-Frères, qu'il estimait particulièrement à cause de leur vertu. Il en avait fait un évêque, et avait obligé les trois autres à recevoir de ses mains l'ordre de prêtrise pour travailler dans son Église. Il était très-content de leurs services, mais eux voyant ce Prélat trop attaché à ses intérêts, et craignant de blesser leur conscience en lui laissant suivre son ambition et son avarice, le quittèrent et revinrent dans leur désert. Cette retraite déplut fort à Théophile dont la colère augmenta encore, quand il apprit que le moine Isidore, grand hospitalier de son Église qu'il persécutait, s'était retiré avec eux, et qu'ils l'assistaient dans sa disgrâce. Pour trouver de la couleur à la vengeance qu'il méditait contre eux, il les accusa de soutenir les erreurs d'Origène, et les chassa de

l'Égypte avec près de quarante autres qui leur adhèrent. Ils se réfugièrent en Palestine, d'où il les fit encore sortir, et il les poursuivit de province en province par les lettres qu'il écrivait contre eux aux évêques, pour empêcher qu'on ne leur donnât retraite nulle part. Ces solitaires ne sachant où aller, se réfugièrent à Constantinople, où l'évêque saint Jean Chrysostome les reçut avec beaucoup de charité. Il pourvut à leur subsistance, mais il s'abstint de les admettre à la participation des Sacrements jusqu'à ce qu'il fût pleinement informé de leur affaire. Cependant il en écrivit à Théophile pour essayer de les réconcilier avec lui. Ce Prélat, au lieu de prendre en bonne part ces marques de l'honnêteté et de la modération de saint Chrysostome, s'en irrita jusqu'au point de tourner contre lui-même l'animosité qu'il avait contre ces moines, et il songea dès lors aux moyens de le perdre. Il écrivit des lettres circulaires aux évêques contre les livres d'Origène, sans faire paraître où il tendait, et il rechercha particulièrement l'amitié de saint Épiphanes, qu'il connaissait fort opposé aux origénistes, assuré du renfort qu'il procurerait à son parti, s'il pouvait y attirer un homme qui était en si grande réputation dans toute l'Église pour sa sainteté et son érudition. Notre Saint qui ne trouvait dans les lettres de Théophile que de l'aversion pour les livres d'Origène et des plaintes contre les origénistes et leurs défenseurs, ne fit point difficulté de se joindre à lui. Il oublia volontiers l'injure que ce Prélat lui avait faite autrefois, de le faire passer pour un anthropomorphite, c'est-à-dire pour un de ces hérétiques qui donnaient une forme humaine à Dieu, et il tint un concile des évêques de Chypre, dans lequel il fit défendre la lecture des livres d'Origène. Il envoya ensuite la lettre synodale de son concile aux évêques, et surtout à ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople, pour les exciter à en tenir de semblables chez eux, et à condamner Origène comme lui. Théophile n'eut garde d'y manquer, et comme saint Jean Chrysostome ne se pressait pas d'en faire autant, il en prit occasion pour décrier sa conduite dans l'esprit de saint Épiphanes; il le lui dépeignit comme un homme fier, incommunicable, comme un défenseur des origénistes, un protecteur des

moines rebelles et fugitifs qu'il avait chassés de l'Égypte. Cependant les députés qu'il avait envoyés à Constantinople ayant fort mal défendu sa cause devant les commissaires nommés par l'empereur Arcade, pour examiner les plaintes des moines qu'il avait chassés, il reçut ordre lui-même d'y venir. C'était comme un criminel qu'il y était cité, pour répondre sur les points dont les Grands-Frères l'accusaient; mais par ses intrigues il trouva moyen de gagner les grands de la cour, surtout ceux qui étaient mécontents de saint Chrysostome, et il sut profiter si adroitement de la faiblesse d'Arcade et des ressentiments de l'impératrice Eudoxie contre ce saint Prélat, qu'il fit détourner sur lui la tempête dont il était menacé. Assuré de sa cabale, il fit embarquer les évêques d'Égypte pour aller au concile de Constantinople, où il devait être lui-même le juge de saint Chrysostome. Comme il devait faire le voyage par terre et fort lentement pour donner lieu à son parti de se fortifier, il écrivit avant que de partir aux évêques d'Orient, et surtout à saint Épiphané, pour le prier de porter un prompt remède au mal. Notre saint qui, dans une vieillesse de plus de quatre-vingts ans faisait paraître encore tout le feu d'une jeunesse vigoureuse, quand il s'agissait de défendre les intérêts de la justice ou de la vérité, partit pour Constantinople avec les meilleures intentions du monde, mais portées toutes contre saint Chrysostome par la surprise que lui avait faite Théophile, de la passion duquel il se laissa aveugler plutôt que de la sienne.

Lorsque saint Chrysostome sut qu'il était arrivé dans l'hebdome ou la banlieue de Constantinople, ainsi appelée parce qu'elle s'étendait jusqu'à sept milles de la ville, il disposa son clergé pour le recevoir avec honneur. Il alla lui-même au devant de lui et le pria de venir loger dans la maison épiscopale. Saint Épiphané, qui le croyait fauteur des hérésies d'Origène, refusa cette civilité d'une manière assez dure, et témoigna qu'il ne voulait point avoir de communion avec lui. Il alla donc prendre son logement dans une maison particulière, où rassemblant les évêques qui se trouvèrent dans la ville, il leur communiqua les décrets de son concile faits contre les erreurs d'Origène, et porta

plusieurs des prélats à y souscrire ; quelques-uns aussi refusèrent de le faire avant que d'avoir examiné la chose par eux-mêmes. Saint Chrysostome ne se rebutant point de la prévention du Saint le sollicitait toujours de prendre sa maison et de vouloir célébrer les Mystères dans la même Église que lui, afin d'ôter le scandale que leur division pourrait causer parmi le peuple. Mais Épiphané lui répondait aussi toujours qu'il ne voulait avoir aucune communion avec lui ni pour l'église ni pour le logement, s'il ne condamnait les livres d'Origène et ne chassait de Constantinople les moines d'Égypte qu'il protégeait. Chrysostome répliquait que l'équité ne lui permettait pas de faire ce qu'il désirait le lui avant l'examen de la cause des uns et des autres, et leur condamnation juridique. Ainsi ces deux saints Prélats demeurèrent toujours séparés. Saint Épiphané, dans la chaleur excessive du zèle qui le possédait et qui l'empêchait de discerner les intérêts particuliers de haine et d'envie dans les ennemis de Chrysostome, se laissa porter à une entreprise qui ne pouvait être que très-périlleuse pour lui dans son exécution. Ce fut de venir dans la basilique des douze Apôtres où devait se faire l'assemblée des évêques, et là de condamner tout haut les livres d'Origène avec Dioscore et ses compagnons, qui étaient les moines d'Égypte que l'Épiphile persécutait, et que Chrysostome avait reçus. Son dessein était de taxer aussi l'évêque du lieu devant son propre peuple comme fauteur des Origénistes. Il était en chemin et déjà fort près de l'église lorsque le prêtre Sérapion vint le trouver de la part de Chrysostome, et lui représenta que ce qu'il voulait faire non-seulement était contre toute justice et contre la discipline ecclésiastique, mais qu'il s'exposait encore au hasard d'exciter une sédition parmi le peuple, dans laquelle il pouvait courir quelque danger. Épiphané que Dieu ne voulait pas abandonner jusqu'à la fin, fit réflexion au discours de Sérapion qui lui fit connaître qu'on l'avait engagé mal à propos, de sorte qu'au lieu de poursuivre son chemin, il retourna promptement à la maison où il logeait.

Les Grands-Frères, c'est-à-dire les moines qu'il persécutait avec tant de zèle, respectant d'ailleurs sa piété et sa réputation,

et se persuadant aisément qu'il n'agissait contre eux que par prévention et à la suggestion d'autrui, souhaitaient extrêmement de pouvoir conférer avec lui pour essayer de le détromper et de lui faire connaître leur innocence. Ils obtinrent cette entrevue, et si l'on en croit l'historien, ce fut avec l'approbation et l'agrément de l'impératrice. Ammonius l'un d'entre eux qui parlait pour tous, lui demanda d'où il savait qu'ils tenaient les erreurs d'Origène, s'il avait lu jamais aucun de leurs écrits, ou s'il avait entendu sur cela quelqu'un de leurs disciples ? Épiphané dit que non, mais que ce qu'il en savait venait de ce qu'on lui en avait dit. « Hé ! comment donc notre Père, dit Ammonius, avez-vous pu vous résoudre à nous condamner comme des hérétiques, sans connaître et sans examiner notre doctrine ? Nous en avons bien usé autrement à votre égard, car sur ce que nous avons vu attaquer votre réputation, nous avons voulu entendre vos disciples et voir vos ouvrages avant que de rien prononcer sur ce qu'on nous rapportait de vous. Entre autres comme plusieurs personnes décriaient et censuraient votre livre qui a pour titre l'*Ancorat*, prétendant qu'il contenait des hérésies, nous l'avons défendu comme il était bien raisonnable, et comme le respect dû à votre dignité nous y obligeait. C'est pourquoi il ne fallait pas aussi nous condamner sur de simples bruits ou sur le récit des autres, sans nous entendre et reconnaître si mal le bon office de ceux qui disent tant de bien de vous. » Ce discours adoucit beaucoup l'esprit de saint Épiphané ; il commença à ouvrir les yeux sur le précipice où on avait voulu le jeter. Soit qu'il se repentît d'être venu à Constantinople pour une si méchante affaire, soit qu'il sentît sa fin approcher et qu'il voulût aller mourir dans son pays, il pressa extrêmement son retour. Et comme il était sur le point de s'embarquer, il dit pour tout adieu aux évêques qui l'avaient accompagné jusqu'au vaisseau : « Je vous abandonne la ville, le palais et la scène ; je me retire le plus promptement qu'il m'est possible, et je ne pourrai jamais être sorti assez tôt de ce lieu. » Ces paroles ont fait juger avec raison qu'il reconnaissait que la querelle entre Chrysostome et Théophile n'était point une querelle de religion mais un démêlé particulier.

n'ayant découvert les pratiques du dernier et des évêques de sa faction pour se venger de son ennemi et le faire déposer, il n'aurait point voulu prendre part à l'injustice de cette entreprise.

On veut que pour toute réconciliation avec saint Chrysostome, il lui ait prédit en partant qu'il serait chassé de son siège et que le Saint, de son côté, lui ait prédit aussi qu'il ne reverrait point son Église ni son pays. Mais on a grand sujet de croire que la prédiction n'a été formée que sur les événements, et qu'elle ne fut faite qu'après la mort de l'un et le bannissement de l'autre. Quoiqu'il en soit, saint Épiphané mourut en chemin avant que d'avoir pu revoir l'île de Chypre. Ce fut aussi avant que Théophile d'Alexandrie fût arrivé à Constantinople, ou parti même pour s'y rendre, puisque ce prélat écrivant à saint Jérôme sur les desseins qu'il avait contre saint Chrysostome, il appelle saint Épiphané un homme de Dieu « d'heureuse mémoire, » qui avait paru dans le monde comme un astre brillant. Ainsi, l'on ne peut guères douter que cette mort ne survint dès le mois d'avril de l'an 403. Il était parvenu à une vieillesse de plus de quatre-vingts ans, dont on en avait passé trente-six au moins dans l'épiscopat.

Sozomène, qui pouvait l'avoir connu étant jeune, ou avoir fréquenté au moins quelques-uns de ses disciples ou de ses amis, assure que Dieu déclara sa sainteté par des miracles après sa mort, comme il avait déjà fait de son vivant. Le second concile de Nicée, tenu au ^{viii}^e siècle, témoigne que ses disciples consacrèrent dans l'île de Chypre un temple en son honneur, qu'ils lui firent porter son nom et qu'ils y placèrent son image. Il est certain que sa mémoire a toujours été en très-grande vénération dans les Églises de l'Orient et de la Grèce, où l'on célèbre sa fête le 12 mai, que l'on croit avoir été celui de sa mort. Ce que l'on peut expliquer en disant que ce fut celui auquel son corps fut apporté dans l'île de Chypre et déposé dans son église. L'office que les Grecs en font lui est commun avec saint Germain, patriarche de Constantinople, mais il y tient le premier rang et en fait la principale partie. L'Église latine a aussi honoré sa mémoire assez bonne heure, ce que l'on peut rapporter à la fin du ^v^e siècle ou au commencement du suivant, puisqu'il en est fait

mention dans le Martyrologe de Bède, qui a été suivi par ceux d'Adon, de Vienne et d'Usuard, et par le Martyrologe romain.

(BAILLET.)

SAINT MODOALD,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Saint Modoald tirait son origine de la première noblesse d'Aquitaine, s'il est vrai qu'il fut frère de la bienheureuse Itte ou Iduberge, femme du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie, et mère de sainte Gertrude. L'inclination qu'il avait à la vertu, et les maximes de la piété dont on avait eu grand soin de l'instruire en son enfance et dans tout le cours de ses études, lui avaient fait choisir d'abord un genre de vie retirée du grand monde pour servir Dieu dans la solitude et vaquer à la méditation et à la pratique des vérités du salut. Mais sa qualité et son mérite même furent de fâcheux obstacles à ses pieux desseins. Lorsque Clotaire II, roi de France, donna le royaume d'Austrasie à son fils Dagobert, et qu'il choisit pour chefs de son conseil saint Arnoul, évêque de Metz et le bienheureux Pépin, Modoald fut contraint, tant par l'autorité du jeune roi que par celle du maire du palais son beau-frère, de venir en cette nouvelle cour pour y prendre de l'emploi. La sainteté de ses mœurs et l'intégrité qu'il faisait paraître dans le maniement des affaires qu'on lui donnait à traiter, donna une si haute idée de sa vertu et de sa capacité, que dès la fin de la même année, qui était de Jésus-Christ l'an 622, on ne jugea personne plus digne que lui de remplir le siège épiscopal de Trèves, que la mort de saint Sebaud laissait vacant. Il fit de grands efforts pour éviter cette haute dignité, qu'il regardait moins comme un poste d'honneur que comme un écueil environné de dangers. Mais il se soumit ensuite à l'autorité de ceux qui lui firent voir des marques de sa vocation à l'épiscopat.

Saint Modoald soutint le poids de cette charge par son humilité, par la prière, par les austérités d'une vie pénitente, par son zèle et sa vigilance, par sa charité et par toutes les autres vertus épiscopales qui l'ont fait mettre au rang des grands évêques qui ont rendu les règnes de Dagobert et de saint Sigebert, son fils.

célebres par leur sainteté et leur multitude. Il bâtit quelques monastères, entre autres celui de Saint-Symphorien. Il assista l'an 625 au concile assemblé à Reims, pour régler divers points de la discipline de l'Eglise : et outre saint Cunibert, évêque de Cologne, et saint Arnoul de Metz, avec lesquels il était très-étroitement uni pour coopérer à l'ouvrage de Dieu, il y vit encore plusieurs autres prélats français fort célèbres par leur vertu, comme saint Sulpice de Bourges, saint Donat de Besançon, saint Ballade d'Auxerre, saint Chadoin ou Haduin du Mans, saint Mainbeuf ou Magnobole d'Angers, saint Cagnou ou Cagnoald de Caen. Il passa ensuite le reste de ses jours en bonnes œuvres, appliqué à remplir dignement tous les devoirs d'un véritable évêque, veillant sans cesse sur lui-même et sur son troupeau, et apportant tous les fruits de ses prières, de ses jeûnes et de ses travaux, à la sanctification de son peuple et à la sienne.

Il mourut après avoir sacrifié à Dieu pour lui tous ses soins et sa santé même, que ses mortifications et les fatigues du ministère épiscopal avaient entièrement ruinée : et longtemps après sa mort, que l'on met ordinairement au 12 mai, vers l'an 640, on vit sur la terre des marques de sa gloire par beaucoup de faveurs extraordinaires que l'on recevait du Ciel par son intercession. C'est en ce jour que sa fête est marquée dans la plupart des Martirologes. Son corps fut transporté l'an 1107 avec quelques parcelles de ceux de quelques autres saints évêques de Trèves, à Helm-Wardshuis, vulgairement Helmershausen ¹, dans le pays de Basse-Saxe, sur les confins du duché de Brunswick, au diocèse de Paderborn. Mais ses cendres restèrent à Trèves, ce qui a donné lieu à dire qu'on y possédait ce qu'il avait eu de plus noble, comme son cœur et sa langue, outre que l'on prétend avoir réservé sa main et l'os d'une jambe dans l'église de Saint-Paulin, et quelques ossements dans celle de Saint-Matthias, qu'on avait sans doute déjà séparés avant le transport. On en détacha aussi vers le même temps quelque portion pour l'abbaye de Saint-Jacques, de Liège. Ce fut sans doute ce qui porta Tietmar, abbé de Helmers-

On croit que les hérétiques ont dissipé ces reliques.

hausen, à prier Étienne, abbé de Saint-Jacques de Liège, de composer une nouvelle vie de saint Modoald, après la perte qu'on avait faite de l'ancienne durant les incursions des barbares qui avaient ruiné la ville de Trèves.

SAINT MONDRY,

SOLITAIRE.

Au vi^e siècle cet anachorète vint fonder, à deux lieues de Blois, aux bords du Beuvron, une église et un village appelé Cellettes, en mémoire de sa cellule primitive (*Cella sancti Munderici*). Le bienheureux Patron y mourut et reposa dans l'humble sanctuaire qu'il avait érigé. Ses reliques furent momentanément déplacées à l'époque de l'invasion anglaise ; mais l'église de Cellettes les recouvra en 1446, suivant le procès-verbal authentique signé d'un évêque de Chartres ; et son culte subsiste encore dans le pays, où il est fêté le 12 mai.

SAINT GERMAIN,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Germain, fils du patrice Justinien, vint au monde sur la fin de l'empire d'Héraclius, ou plutôt durant celui de son petit-fils Constantin, vers le milieu du vi^e siècle. Ce prince ayant été tué en Sicile l'an 668, eut pour successeur son fils Constantin, surnommé Pogonat, c'est-à-dire le Barbu, qui était catholique et qui arrêta les progrès que le monothélisme avait faits dans l'Église d'Orient sous l'empire de son père et de son bisaïeul. Mais, quelque bien que l'on ait dit de sa piété, les commencements de son règne ne furent pas fort louables. Car voyant que le peuple demandait avec trop d'ardeur et d'empressement qu'il fit couronner ses deux frères Tibère et Héraclius, qu'il avait déjà associés à l'empire, il conçut tant de jalousie contre eux, qu'il les fit pendre après leur avoir fait couper le nez. Il ne fut pas moins cruel envers le patrice Justinien, à qui il fit couper la tête sur des soupçons très légers. Ayant su que Germain, son fils, portait cette disgrâce avec beaucoup d'impatience, il voulut l'en punir et le fit rompre. Mais touché ensuite de compassion et plus encore du mérite de

jeune homme, il eut soin qu'il fût admis dans le clergé de Constantinople, et lui fit même donner un emploi dans la grande Église.

Saint Germain honora son office par l'exemple de ses vertus. Il s'y appliquait uniquement aux exercices de la piété, à l'étude des saintes Écritures, aux pratiques de la pénitence et aux œuvres de charité. On croit qu'il fût bientôt élevé à la première dignité de cette Église et qu'il était à la tête du clergé depuis plusieurs années, lorsqu'il fut fait évêque de Cyzique dans l'Hellespont. Il prit l'administration de ce diocèse vers la fin du VII^e siècle, et quoi que l'on ne soit pas informé fort particulièrement du détail des choses qu'il y fit, on peut assurer sur le témoignage que le public a toujours rendu à la pureté de sa foi et à la sainteté de ses mœurs, qu'on lui a fait injustice de le compter parmi ceux qui favorisaient l'hérésie des monothélites contre le sixième concile œcuménique, du temps de l'empereur Philippique Bardane. Quelques-uns croient au contraire qu'il eut à souffrir alors pour le sujet avec le bienheureux Cyr, patriarche de Constantinople, et que l'an 712 il fut relégué comme lui dans le monastère de Choras, près de la ville.

Philippique, fauteur des monothélites, ayant été chassé, on mit sur le trône Artème, qui se fit appeler Anastase et qui se déclara aussitôt pour la foi catholique. Il n'y avait que quatorze mois qu'il était le maître de l'empire, lorsque touché de voir le siège patriarcal de Constantinople occupé par un hérétique, il fit venir saint Germain de la ville de Cyzique pour le remplir, après avoir banni le faux patriarche Jean, que son prédécesseur avait mis à la place de saint Cyr. Germain fut reçu du clergé, du sénat et du peuple avec une joie universelle; et bientôt l'on fut persuadé que cette translation, qui le portait d'un siège sur un autre, était un coup singulier de la Providence de Dieu, qui voulait établir dans le premier poste de l'Église grecque, un homme qui avait assez de lumières et de courage pour défendre la vérité contre les puissances séculières qui devaient bientôt l'attaquer. Le jour de son entrée dans la grande église de Constantinople, une femme en suite montée sur un banc pour le voir passer, se mit à crier

devant toute la multitude : « Seigneur, bénissez le fruit que je porte. » Germain, jetant la vue sur elle, lui répondit : « Que Dieu le bénisse par l'intercession du premier Martyr. » Cette bénédiction donna la pensée à cette femme de mettre le fils qu'elle eut sous la protection de saint Étienne, dont elle lui fit porter le nom. C'est celui que nous appelons saint Étienne le Jeune, et qui dans la suite souffrit le martyre sous Constantin Copronyme, pour la défense des images.

Peu de mois après l'installation de saint Germain sur le siège patriarcal, Théodose III fut élevé à l'empire par une faction de gens qui étaient dégoûtés d'Anastase. Celui-ci fut réduit à prendre la tonsure cléricale et à aller se renfermer dans Thessalonique, qui fut le lieu de son exil. Ses amis furent relégués à Nicée, et l'on prétend que saint Germain fut de leur nombre, mais qu'il fut bientôt rappelé. Théodose n'était pas un méchant prince, mais il sentit bientôt qu'il n'était point capable du gouvernement. Il consulta le patriarche et le sénat sur ce qu'il avait à faire ; et sur l'avis de saint Germain, il se démit volontairement de l'empire et se fit clerc, après avoir obtenu toutes sortes de sûretés de son successeur par sa médiation. Le saint Patriarche, songeant à l'utilité de l'Église encore plus qu'à l'intérêt de l'empire, ne voulut couronner ce successeur, qui était Léon l'Isaurien, qu'après qu'il lui eut promis de protéger la foi catholique ; et lorsqu'on le sut dans ces bonnes dispositions à Rome, on y reçut ses images selon la coutume. Les commencements de cet empire furent assez tranquilles pour l'Église, et rien ne troubla l'espérance qu'avait saint Germain de voir durer ce calme, qu'un fâcheux pressentiment qu'il eut l'an 719 au baptême du fils de l'empereur, qui fut nommé Constantin, et qui pour une action naturelle mais de mauvais augure qu'il fit dans les saints Fonts, fut surnommé Copronyme.

L'Église aurait respiré encore longtemps, si Dieu eût permis qu'elle eût joui de la paix jusqu'à ce que cet enfant se vit en état de la persécuter. L'empereur son père le prévint et abrégua bientôt le terme du repos, qui était une suite forcée de la promesse qu'il avait faite à saint Germain de la protéger, plutôt que l'eût

d'aucune inclination qu'il eût pour la foi catholique, quoiqu'à son avènement il en eût envoyé une profession au Pape Grégoire II. Les juifs qu'il avait contraints, par un édit de l'an 723, à se faire chrétiens, trouvèrent moyen de s'insinuer dans son esprit, et sous la spécieuse apparence de ruiner les restes de l'idolâtrie, ils lui persuadèrent de déclarer la guerre aux images de Jésus-Christ et des Saints que l'on plaçait dans les temples. C'est ce qu'il fit l'an 723, par la publication d'un édit obtenu par les poursuites de Constantin, évêque de Nacolie, que les juifs avaient gagné pour avoir accès à la cour. Le patriarche Germain et les autres évêques orthodoxes s'opposèrent courageusement à l'exécution de cette ordonnance; et s'étant bientôt aperçus qu'ils n'avaient pas assez de force pour y résister, ils en avertirent le Pape Grégoire, qui n'oublia rien pour remédier au mal dans son principe. Les lettres qu'il en écrivit à ce prince dès le commencement, ne produisirent aucun effet, non plus que les remèdes plus forts qu'il crut devoir y appliquer dans la suite. Saint Germain, de son côté, connaissant l'esprit de l'empereur, essaya de l'adoucir pendant plus de deux ans et de lui faire changer de disposition, demeurant toujours ferme à empêcher cependant qu'on ne brisât les saintes images ou qu'on ne les ôtât des églises. Pour rendre raison de son opposition et pour encourager les catholiques, il fit divers écrits contre les iconoclastes, entre autres une lettre à l'empereur remplie d'un zèle apostolique, où il lui marquait les motifs qu'on avait eus dans l'Eglise, après la destruction de l'idolâtrie, de proposer l'image du Sauveur et celles même de la très-sainte Vierge et des autres Saints, aux yeux des fidèles, pour en recevoir un culte rapporté à celui qui leur était dû et qu'on leur rendait publiquement. Il fut généreusement secondé dans ces soins par saint Jean de Damas, qui vivait encore alors à la cour du calife ou prince des Sarrasins, et qui y faisait, dit-on, les fonctions de ministre ou secrétaire d'état.

L'empereur Léon, voyant les effets que ces écrits faisaient parmi les catholiques pour les retenir dans le devoir, crut qu'il fallait dissimuler d'abord la peine qu'il en avait et essayer d'attirer le patriarche Germain à son sentiment sans violence. Il le

manda sous prétexte de vouloir conférer avec lui ; et après lui avoir fait honnêteté dans l'entretien, il lui proposa divers endroits de l'Écriture qui semblaient ne devoir point favoriser le culte des images. Germain, sans se laisser éblouir, répondit avec beaucoup de sagesse et avec tout le respect qui était dû à la majesté de l'empereur. Après avoir satisfait aux objections, il lui dit avec beaucoup de fermeté : « Nous avons entendu dire sur je ne sais quelle malheureuse prédiction, et le bruit court effectivement, que l'on doit abattre les saintes images ; mais cela ne doit point arriver du temps de votre règne. — Sous le règne de qui donc, repartit l'empereur ? — Sous celui d'un prince qui se nommera *Canon*, si l'on en croit la prédiction, reprit le saint Patriarche. »

L'empereur dit : « C'est moi justement, car le nom de *Canon* est celui que j'ai reçu au baptême. » Germain lui répondit : « A Dieu ne plaise, Seigneur, qu'un si grand mal se commette sous votre empire ou par votre commandement. Celui qui le fera sera précurseur de l'antechrist, l'ennemi et le destructeur de l'Incarnation de Jésus-Christ. » Ce fait est rapporté par saint Théophane le Chronographe, qui vivait soixante ans après et qui se trouva au VII^e concile œcuménique tenu à Nicée pour la défense des images.

Saint Germain fit sur la fin de son entretien une autre remontrance à ce prince, lorsqu'il lui reprocha avec la liberté d'un véritable évêque, l'infidélité qu'il avait de manquer à la promesse solennelle qu'il lui avait faite de défendre la foi catholique et de protéger l'Église à son avènement à l'empire. Ce fut principalement ce reproche qui alluma la colère de ce prince contre le saint Patriarche. Il usa de grandes menaces contre lui avant que de le renvoyer ; il ne lui fit pourtant point d'autre mal ¹ alors, parce qu'il voulut se donner le temps d'imaginer quelque artifice ou quelque calomnie spécieuse, pour avoir lieu de le chasser de son siège comme un criminel de lèse-majesté, dans la vue d'empêcher que les catholiques ne le regardassent comme un confesseur de Jésus-Christ dans son bannissement. Quelques-uns prétendent

¹ Selon quelques-uns, il en reçut un soufflet et fut chassé honteusement du palais.

qu'il ne fut retenu que par une raison d'État, parce qu'il se servait utilement de lui pour ramener sous son obéissance les Italiens qui s'étaient révoltés. Car quoique cet empereur fût hérétique, le saint Patriarche ne laissait pas de considérer toujours en lui la qualité de prince légitime, à qui la loi de Dieu commandait d'obéir. C'est à quoi il exhortait tous les rebelles de satisfaire, en même temps qu'il leur marquait l'obéissance qu'ils devaient à Dieu.

Si Léon eut cette considération, elle ne le retint point longtemps. Le patriarche était un trop puissant obstacle à ses desseins pour pouvoir se résoudre à le souffrir. Il gagna un de ses prêtres nommé Anastase, qui avait été de ses disciples et qui était synecelle de son église, c'est-à-dire celui qui l'approchait le plus près, et lui promit de le mettre à la place du patriarche, s'il pouvait lui faire trouver un prétexte plausible pour se défaire de lui. Le Saint n'ignora point longtemps les pratiques du traître Anastase, et sans faire paraître trop d'inquiétude pour se précautionner contre ses embûches, il se contentait de l'avertir de temps en temps, avec sa douceur ordinaire, qu'il fût un peu plus sincère et plus modéré dans ses démarches. Théophaue écrit qu'un jour qu'il allait au palais parler à l'empereur, voyant Anastase qui le suivait avec trop d'empressement jusqu'à lui marcher sur la queue du manteau, il lui dit de ne point tant se presser, parce qu'il arriverait toujours trop tôt au cirque et plutôt qu'il ne voudrait. Il ajoute que cette prédiction fut vérifiée quinze ans après, au grand étonnement de tout le monde, lorsque Anastase, ce faux patriarche, tomba dans la disgrâce de Constantin Copronyme, qui le fit honteusement fouetter en le faisant promener dans l'hippodrome monté sur un âne, tout nu et tout ensanglanté, le visage tourné vers la queue.

Saint Germain, désespérant enfin de pouvoir changer l'esprit de l'empereur, et s'apercevant que son grand âge, qui était de plus de quatre-vingts ans, et les émissaires du prince l'empêchaient de faire le fruit qu'il aurait souhaité, se démit volontairement de l'épiscopat, après avoir fait une dernière remontrance à l'empereur, et alla se retirer à Platane dans sa maison pater-

nelle, après quatorze ans, cinq mois et six jours de pontificat. C'est ainsi que le rapporte Théophane, qui ajoute qu'Anastase, qui fut intrus à sa place, fut bientôt excommunié par le Pape Grégoire II. Mais d'autres écrivent que l'affaire ne se passa pas si doucement ; que l'empereur, outré de la liberté avec laquelle il lui avait reproché son impiété et son ingratitude envers Dieu, le fit souffleter, fouetter, traiter avec outrage et ignominie par les soldats qu'il avait envoyés pour le jeter à bas du siège patriarcal, et qu'il l'envoya ensuite en exil.

Saint Germain se retira dans un monastère, qui n'était autre que celui de Choras : il y vécut encore trois ou quatre ans et y mourut en paix le 12 mai, vers l'an 733 et 734, âgé de près de quatre-vingt-dix ans et de plus même, s'il est vrai qu'il soit né sur la fin du règne d'Héraclius. L'auteur grec du livre des synodes dit que Léon le fit étrangler dans le monastère de Choras, mais c'est sans apparence de vérité. Son corps fut enterré dans ce monastère ; mais on rapporte qu'il fut apporté de là en France, lorsque les Français se rendirent maîtres de Constantinople : qu'il fut déposé dans l'église du bourg de Borty, entre le Limousin et l'Auvergne, où l'on célèbre sa translation ou la réception de ses reliques le 3 février.

Les Grecs, qui en font de grands éloges dans leurs *Menées*, et les Latins, qui en font mémoire dans leurs principaux *Martyrologes*, se sont accordés à marquer le jour de sa fête au 12 mai. Il fut canonisé, pour ainsi dire, dans le vii^e concile général tenu à Nicée l'an 788, où son nom fut consacré dans les diptyques ecclésiastiques, et toute l'Église l'honore comme le premier défenseur des saintes images. Elle le regarde aussi comme un des principaux Pères du viii^e siècle, et elle admire particulièrement les magnifiques louanges qu'il a données dans ses écrits à la très-sainte Vierge.

SAINTE RICTRUDE,

ABBESSE DE MARCHIENNES.

Rictrude descendait de l'une des plus illustres familles de l'Aquitaine. Elle naquit dans le Hainaut, vers l'an 614, et fut ins-

truite dans les principes de la religion et dans le devoir de la vie chrétienne par saint Amand, qui fut depuis évêque de Maëstrict. Elle profita si bien des leçons de ce saint homme, qu'elle se rendit toujours dans la suite beaucoup plus recommandable par sa vertu que par la grandeur de sa naissance, de sa beauté ou de ses richesses. Elle fut mariée à l'un des grands seigneurs de la cour de France, nommé Adalbaud, qui était puissant et très-riche, qui a mérité que l'Église consacra sa mémoire au second jour de février.

Rictrude eut quatre enfants de son mariage, qui parvinrent tous, par ses instructions, ses aumônes, ses jeûnes et ses prières, à une telle sainteté, qu'ils sont reconnus et honorés d'un culte public. Ces enfants, ce sont : saint Mauron, abbé de Bruel ; la bienheureuse Clotsinde, l'aînée des filles, abbesse de Marchiennes après sa mère ; sainte Eusébie ou Ysoye, abbesse de Hamage, et la bienheureuse Adalfende, religieuse.

C'est ainsi que Rictrude, appliquée à servir Dieu fidèlement dans l'état du mariage, occupée à ce qu'elle devait à son mari et à ses enfants, sut rendre sa famille toute sainte par ses soins et par les exemples de sa vertu. Après la mort du bienheureux Adalbaud, qui fut assassiné par des scélérats dans un voyage qu'il fit de Flandre en Gascogne, elle résolut de consacrer sa virginité à Dieu, et tournant toutes ses pensées vers le Ciel, elle commença à les détacher des soins qu'elle avait été obligée de prendre pour la conservation des biens qu'elle possédait sur la terre. Elle travailla à procurer aussi le même engagement à ses enfants.

Le roi Clovis II lui proposa des secondes noces, et voulut l'obliger à épouser un des principaux seigneurs de sa cour. Mais elle demeura ferme dans sa résolution, et par le conseil de saint Amand, sous la direction duquel elle s'était remise lorsqu'elle était venue en Flandre vivre sous les lois d'un mari, elle quitta les habits séculiers et prit le voile ; elle se retira ensuite dans l'abbaye de Marchiennes, au diocèse d'Arras. Ce lieu était dans le pays d'Offrevant, canton qui avait appartenu presque tout entier au bienheureux Adalbaud, son mari, et qui contenait ce qu'on a

appelé depuis la Flandre Vallone, avec un coin du Hainaut. Saint Amand ayant reçu la terre de Marchiennes de la libéralité d'Adalband et de Rietrude, y avait bâti un monastère pour des hommes qui vivaient dans une grande édification. Sainte Rietrude établit, à peu de distance, une communauté de religieuses dont elle eut la conduite, et y consacra ses trois filles, dont elle envoya la seconde sous la conduite de Gertrude, aïeule de son mari, abbesse de Hamage, à un quart de lieue de Marchiennes.

Elle vécut près de quarante ans dans cette maison avec une conformité de conduite admirable, toujours vêtue d'un rude cilice, jeûnant, veillant et priant sans cesse. Elle gouverna pendant plusieurs années sa sainte Communauté avec prudence et douceur, mais toujours avec fermeté, pour empêcher ses religieuses de s'arrêter ou de reculer dans le chemin de la perfection où elles étaient entrées avec elle. Quelque temps avant sa mort, elle se démit de sa charge, afin de pouvoir finir ses jours dans l'assujettissement et l'obéissance où elle avait toujours souhaité de vivre ; elle y mourut de la mort des justes, le douzième jour de mai de l'an 688, après avoir passé soixante-quatorze ans sur la terre, et fut ensevelie dans l'église de sa communauté.

SAINTÉ BERTHILIE.

Berthilie naquit dans le Hainaut, au commencement du vi^e siècle. On lui fit épouser le bienheureux Walbert, issu du sang royal de France, avec qui elle eut le bonheur de mener une vie sainte. Elle en eut plusieurs enfants qui furent sa consolation et sa gloire. Nous ne citerons que sainte Waldegrude et sainte Aldegonde, qu'elle éleva pour le ciel.

On a conservé peu de détails sur la vie de la bienheureuse Berthilie ; elle mourut dans un âge avancé, laissant une grande réputation de sainteté devant Dieu et devant les hommes.

LA BIENHEUREUSE IMELDA,

VIERGE.

Cette jeune sainte, née en 1322, de la famille des Lambertini, entra à l'âge dix ans chez les Dominicaines de Bologne, qu'elle

charma par sa piété vive et profonde. Elle aimait avec une grande tendresse Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle honorait surtout dans le Sacrement où il se donne à nous ; elle soupirait après le jour où elle pourrait le recevoir, et fondait en larmes lorsqu'elle voyait les Sœurs communier.

Nous ne saurions comprendre pourquoi on lui différait ce bonheur ; elle avait treize ans, et ne pouvait encore que désirer. Dieu vint à son aide.

Un jour que les religieuses étaient à la Sainte-Table, une Hostie descendit tout à coup d'en haut et s'arrêta suspendue au-dessus de sa tête. L'officiant, saisi de frayeur et à la fois d'admiration, reçut cette Hostie mystérieuse sur la patène, il la mit avec un profond respect sur la langue d'Imelda, qui, emportée par son amour, en reçut un tel mouvement de bonheur, qu'elle expira, noyée de larmes ardentes, entre les bras des Sœurs.

Ce miracle eut lieu le 12 mai 1333.

Le corps de la bienheureuse Imelda se conserve à Bologne.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE CORDOUE.

Cette Bienheureuse, née à Naples en l'an 1519 d'une noble famille, était contemporaine de sainte Thérèse. Comme elle, son cœur fut dès ses jeunes années donné à Dieu. Lorsqu'elle eut vu le monde où elle pouvait briller, elle trouva ses plaisirs si vains et si périlleux, qu'elle en eut le plus profond mépris. Elle se consacra à la vie sainte des vierges. On croit qu'elle était en correspondance avec sainte Thérèse, et que c'est sur le conseil de cette Sainte que le roi Philippe II l'appela en Espagne pour l'éducation difficile d'un prince qui désolait son père. C'était Don Carlos. Elle avait quarante et un ans. Elle se sentit effrayée en arrivant à la cour d'Espagne, devant les grandeurs humaines ; et elle regretta d'avoir cédé aux invitations qui lui étaient faites. Mais son effroi augmenta lorsqu'elle put juger le petit monstre qu'elle devait christianiser. Nos historiens ont voulu faire de Don Carlos un homme, mais elle le vit autrement. Son aïeul Charles-Quint, en se rendant à sa retraite de Saint-Just, avait été si stupéfait de

son caractère, qu'il en avait frémi. Il déplaisait aussi à son père, qui le voyait indomptable dans ses défauts. Elle comprit rapidement qu'on ne pouvait en faire ni un prince, ni un chrétien. Elle s'enfuit et s'alla cacher dans une caverne où elle mena la vie des anachorètes. Elle n'avait pour lit que la terre nue, et pour nourriture que les herbes des champs. Elle n'avait gardé pour vêtement qu'un cilice de crin. Elle passa dans ce refuge trois ans, au bout desquels des bergers l'ayant rencontrée, le bruit de sa sainteté attira en foule les villageois de la contrée. Pour éviter leurs visites, elle s'enfuit et se retira dans une grotte qui tenait à un monastère de Carmes déchaussés. Elle y fut protégée pendant sept ans qu'elle vécut encore, dans une pénitence rigoureuse. Elle mourut saintement en 1570, à l'âge de cinquante-huit ans. Sainte Thérèse en parlait comme d'une grande Sainte; elle est honorée chez les Espagnols, qui invoquent son secours dans plusieurs maladies.

LE VÉNÉRABLE VIBALD,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Vibald avait été d'abord disciple de Jean Scott. Ses parents le produisirent à la cour de Louis-le-Bègue, qui, cinq ans après à la mort de Wala, évêque d'Auxerre, voulant récompenser la conduite prudente et sage de Vibald, fit savoir au clergé et au peuple d'Auxerre qu'il le verrait avec plaisir leur évêque. Il fut donc élu et sacré par Antegise, archevêque de Sens, le 3 avril 879.

Il se distingua aussitôt par une grande douceur et une admirable charité. Il embellit sa cathédrale, se fit aimer de tous. Cependant, sur le point de terminer sa carrière, il ressentit les plus cruelles frayeurs des jugements de Dieu, il se déclarait publiquement le plus criminel des hommes et demandait pardon à tout le monde, craignant d'avoir offensé quelqu'un. Il espérait cependant en la Miséricorde divine; et, après saint Étienne, il avait une grande confiance en saint Clément, Pape. Il demanda qu'on l'inhumât à la porte de son église. Mais après sa mort, arrivée le 12 mai 887, les chanoines l'enterrirent à la porte, mais à l'intérieur de la cathédrale.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Saint Dominique de Calzade, que l'on honore aujourd'hui, fut uni de cœur à Marie, pendant toute sa vie; et il passait des journées entières dans un oratoire de la très-sainte Vierge qu'il avait-lui-même élevé tout près de sa demeure. Aussi Marie, après la mort de son serviteur, voulut-elle coopérer aux miracles qu'on obtint par son intercession. Un français et son épouse allaient en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, et conduisaient avec eux leurs fils, jeune homme âgé de dix-huit à dix-neuf ans. Lorsqu'ils furent arrivés à Calzade, ils s'y arrêrèrent pour y visiter le tombeau de saint Dominique et furent obligés de passer la nuit dans une hôtellerie. La fille de l'hôte brûla tout à coup, pour le jeune homme, d'une passion coupable à laquelle celui-ci résista courageusement; alors cette fille criminelle voulut se venger de la manière suivante : elle cacha une tasse d'argent dans l'habit du jeune homme, et le lendemain matin, quand les pèlerins furent partis, elle les accusa d'avoir volé la tasse et les fit poursuivre. Ils furent arrêtés, l'objet qu'elle disait avoir été volé, fut trouvé sur le jeune homme, et on le condamna à être pendu. Il serait impossible d'exprimer combien fut grande la douleur de ses parents infortunés; ils continuèrent cependant leur voyage et à leur retour ils repassèrent par la ville qui renfermait le tombeau de saint Dominique. La mère du jeune homme ne put résister au désir d'aller voir si le corps de son fils était encore suspendu à la potence. Lorsqu'elle se fut approchée du lieu fatal, elle vit son fils et l'entendit lui adresser ces paroles : « Ne pleurez pas ma mort, car, vous le voyez, la très-sainte Vierge et saint Dominique m'ont conservé la vie. » La douleur de cette bonne mère se changea aussitôt en joie; elle courut avertir le gouverneur qui se rendit au lieu du supplice, accompagné du clergé et d'une foule nombreuse; on trouva le jeune homme plein de vie et de santé, on le détacha de l'infâme poteau, et on le conduisit au tombeau de saint Dominique pour y remercier le Saint, ainsi que Marie sa libératrice, de la faveur qu'ils venaient de lui accorder.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome, sur la voie d'Ardée, les saints Martyrs Nérée et Achillée, frères, qui souffrirent d'abord un long exil pour Jésus-Christ, dans l'île de Ponce, avec Flavie-Domitille, dont ils étaient ennuques; ensuite ils subirent une cruelle flagellation, après quoi le consulaire Minucius Rufus, ayant en vain tenté, par les tourments du chevalet et du feu, de les contraindre à sacrifier, et eux disant qu'ayant été baptisés par l'apôtre saint Pierre, ils ne pouvaient en aucune manière sacrifier aux idoles, il leur fit trancher la tête. Leurs saintes reliques, avec celles de sainte Flavie-Domitille, furent, par l'ordre du Pape Clément VIII, solennellement transférées de la sacristie de Saint-Adrien, dans l'ancienne église de leur nom, où autrefois on les avait placées, et qu'on avait réparée depuis. Cette translation se fit la veille de ce jour.

Au même lieu, sur la voie Aurélienne, saint Pancrace, martyr, qui ayant eu la tête tranchée à l'âge de quatorze ans, accomplit son martyre sous Dioclétien.

¹**QUARTO IDUS MAII.**

Romæ via Ardeatina. sanctorum Martyrum Nerei et Achillei fratrum, qui primo cum Flavia Domitilla, cujus erant eunuchi, in insula Pontia longum pro Christo duxerunt exilium; postmodum gravissimis verberibus attracti sunt deinde, cum a Minucio Rufo consulari equuleo et flammis ad immolandum compellerentur, dicerentque se a beato Petro Apostolo baptizatos, nulla ratione posse idolis immolare, capite cæsi sunt. Horum sacræ reliquæ, simulque Flavie Domitillæ, ex Diaconia sancti Hadriani in antiquum eorum titulum, ubi olim reconditæ asservabantur, nunc restauratum, jussu Clementis Papæ Octavi solenniter translatae sunt pridie hujus diei. — Ibidein via Aurelia, sancti Pancratii Martyris, qui cum esset annorum quatuordecim, sub Diocletiano martyrii capitis obruncatione complevit. — Item Romæ, sancti Dionysii patris ejusdem beati Pancratii. — In Sicilia, sancti Philippi Argyrionis, qui a Romano Pontifice ad eam insulam missus, magnam illius partem ad Christum convertit: ejus sanctitas in liberandis energumenis maxime declaratur. — Salaminæ in Cypro, sancti Epiphanii Episcopi, qui multiplici eruditione et sacrarum litterarum scientia excellens, vitæ quoque sanctitate, zelo catholicæ fidei, munificentia in pauperes, et virtute miraculorum extitit admirandus. — Constantinopoli, sancti Germani Episcopi, virtutibus et doctrina insignis, qui Leonem Isauricum adversus sacras Imagines edictum promulgantem, magna fiducia redaruit. — Treviris, sancti Modoaldi Episcopi. — In civitate Calciatensi, sancti Domitii Confessoris.

A Rome encore, saint Denis, oncle paternel du même saint Panerace.

En Sicile, saint Philippe d'Argyrion, qui, envoyé dans cette île par le Souverain Pontife, en convertit à Jesus-Christ la plus grande partie. Sa sainteté éclata principalement dans la délivrance des énergumènes.

A Salamine en Chypre, saint Épiphané, évêque, éminent par son érudition immense et par sa science des saintes Lettres; il fut admirable par la sainteté de sa vie, par le zèle de sa foi catholique, par sa libéralité envers les pauvres, et par le don des miracles.

A Constantinople, saint Germain, évêque, illustre par ses vertus et par sa science, qui reprit avec une grande fermeté Léon l'Isaurien qui faisait publier un édit contre les saintes Images.

A Trèves, saint Modoald, évêque.

A Calzade, saint Domingue, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Agathimbre, évêque de Metz.

Saint Quint, le Thaumaturge, martyr dans l'Éolide, célèbre par ses miracles pendant sa vie et après son martyre.

La bienheureuse Jeanne, infante de Portugal, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, honorée à Aveiro.

Saint Macaire, abbé dans la Guyenne, au diocèse de Dax.

Saint Guidon, honoré à Andreec, près de Bruxelles.

Saint Baronce, martyr à Beltoné, près d'Assise, avec saint Chrépold, évêque, sainte Teutèle, sa sœur et plusieurs autres servantes de Dieu.

Saint Dange (Damnius), honoré en Italie, au diocèse de Bologne.

Sainte Antonine, que l'on croit compagne de sainte Ursule, honorée à Cologne dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Saint Germain, fondateur du monastère de Cosinitre, en Thrace.

La bienheureuse Gemme, récluse à Sulmonce.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Joseph Gardye de la Chapello, né à Hennebon en 1754, prêtre du diocèse de Vannes, ayant refusé le serment schismatique, fut condamné à la déportation, et embarqué pour des plages lointaines. Il mourut dans l'entrepont du bâtiment *les deux Associés*, dans la nuit du 11 au 12 mai 1794.

TREIZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Jean le Silencieux, évêque et solitaire. — Saint Victor et sainte Couronne, martyrs. — Sainte Glycère et saint Léodice, son geôlier, martyrs. — Les saints martyrs d'Alexandrie sous les ariens. — Saint Servais, évêque de Tongres. — Saint Marcellin, évêque d'Auxerre. — Saint Onésime, évêque de Soissons. — Saint Flavius, évêque de Chalon-sur-Saône. — Sainte Agnès, première abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. — Sainte Disciple, compagne de sainte Agnès. — Saint Serge, confesseur de la foi. — Saint Pierre Régat, frère mineur. — Le Bienheureux Albert le Laboureur, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Louis de Hongrie, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN LE SILENCIEUX,

ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE.

Saint Jean, surnommé le *Silencieux*, à cause de son amour pour le silence et le recueillement, naquit, en 454, à Nicopolis en Arménie. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de province; mais ils étaient encore plus illustres par leur vertu que par la noblesse de leur extraction. Ils employèrent tous leurs soins pour donner une éducation chrétienne à leur fils, et ils le virent avec plaisir répondre parfaitement à leurs vœux.

Saint Jean était encore fort jeune lorsque la mort lui enleva son père et sa mère. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il consacra ses soins à de pieux usages. Il bâtit à Nicopolis une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, et un monastère dans lequel il se renferma avec dix personnes animées de la même ferveur. Il n'avait alors que dix-huit ans. Son but était de ne s'occuper que de la sanctification de son âme, et d'en faire l'unique objet de toutes ses pensées.

Comme l'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus, il la demandait sans cesse à Dieu par des prières ferventes. De son côté, il travaillait à l'acquiescer par des méditations

fréquentes sur ses misères et la bassesse de son néant, sur la majesté infinie et les perfections adorables de l'Être suprême; par là, il apprenait à connaître Dieu et à se connaître lui-même. Il avait une sainte avidité pour les humiliations, et il les recevait avec joie de quelque part qu'elles lui vinssent; il recherchait surtout celles qui causent le plus de répugnance à la nature, et qui, par conséquent, sont les plus propres à faire mourir l'orgueil. Le renoncement à sa propre volonté était le moyen dont il se servait pour étouffer le germe des autres vices. Il y ajoutait les macérations corporelles, afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit, et de disposer son âme aux exercices de la prière et de la mortification. La pratique du silence lui parut aussi fort importante. Il parlait rarement, par esprit d'humilité, par amour du recueillement, et par la crainte de tomber dans les péchés dont la langue est le funeste instrument. Si la nécessité l'obligeait de parler, il le faisait en peu de mots, et toujours avec beaucoup de discrétion. Il bannit l'oisiveté de sa petite communauté, la regardant avec raison comme la source de tous les vices. Des travaux pénibles, et en même temps utiles, remplissaient tous les intervalles qui n'étaient occupés ni par la prière publique, ni par d'autres travaux essentiels. La douceur, la sagesse et la piété de Jean lui gagnaient l'estime et l'affection de ses frères. Tous avaient les yeux attachés sur lui, et s'efforçaient à l'envi d'exprimer en eux les différents traits de leur modèle.

Malgré le soin que Jean prenait de cacher ses vertus, il ne put empêcher qu'elles n'éclatassent au dehors. L'archevêque de Sébaste le força d'abandonner sa solitude, et l'éleva sur le siège épiscopal de Colonie en Arménie, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans. Il voulut inutilement s'opposer à son sacre, qui se fit dans l'année 487. Il conserva dans cette dignité l'esprit de son premier état, et continua les mêmes exercices, autant que les devoirs de l'épiscopat le lui permirent.

Son frère et son neveu, qui avaient des emplois honorables à la cour de l'empereur, furent singulièrement touchés de ses exemples. Ils surent mépriser le monde au sein des honneurs et des richesses, et la grâce, qui sanctifie les anachorètes dans les

deserts, fit de tous les deux des Saints à la cour. Jean ne fut pas également satisfait de la conduite de son beau-frère, qui était gouverneur d'Arménie ; plus d'une fois il lui fallut défendre son église contre les oppressions d'un homme qui lui était si étroitement uni par les liens du sang. Ses remontrances et ses prières étaient inutiles, il fut obligé d'avoir recours à l'empereur Zénon, qui lui rendit justice et lui accorda sa protection.

Il y avait neuf ans que le Saint gouvernait son église. Toujours il avait vécu d'une manière très-pénitente et s'était refusé même le nécessaire, afin d'avoir de quoi assister plus abondamment les pauvres. Ses prédications et ses exemples faisaient fleurir la piété dans son diocèse. Les affligés trouvaient en lui un consolateur qui partageait leurs peines. Il était le père de ses diocésains ; il les portait tous dans ses entrailles, pour les transformer en autant de vrais disciples de Jésus-Christ.

Certains maux auxquels il ne pouvait remédier, joints à une forte inclination qu'il se sentait pour la solitude, lui inspirèrent un ardent désir de se démettre de l'épiscopat. Il est vrai que selon les lois de l'Église, il ne pouvait abandonner le troupeau dont la garde avait été confiée à ces soins ; aussi se défia-t-il d'abord de son désir pour la retraite. Il eut recours à la prière, afin de connaître plus parfaitement la volonté de Dieu. On lit dans sa vie qu'étant une nuit en oraison, il vit une croix lumineuse se former dans l'air, et qu'il entendit une voix qui lui disait : « Si vous voulez être sauvé, vous n'avez qu'à suivre cette lumière. » Il lui sembla que la lumière allait devant lui comme pour le conduire, et qu'elle lui indiquait la laure de Saint-Sabas. Cette vision, continue l'auteur de sa vie, ne lui laissa plus aucun doute sur sa vocation. Il se démit donc de l'épiscopat, et s'embarqua pour la Palestine.

Lorsqu'il fut arrivé, il visita d'abord les Lieux saints à Jérusalem, après quoi il se retira dans la laure de Saint-Sabas, laquelle était peu éloignée de cette ville, et où l'on comptait cent cinquante solitaires, qui tous étaient animés de l'esprit de leur saint abbé. Il avait alors trente-huit ans. Saint Sabas l'ayant reçu sans le connaître, le remit entre les mains de l'économe, qui l'en-

voyait chercher de l'eau, et qui lui faisait porter des pierres aux ouvriers occupés à bâtir un nouvel hôpital. Jean obéissait avec une grande simplicité. Il gardait un silence perpétuel, avait un visage serein et paraissait toujours recueilli.

La manière dont il supporta cette épreuve l'eut bientôt fait connaître à son supérieur. On le chargea du soin de recevoir les étrangers. Il servait chacun des hôtes, comme il aurait servi Jésus-Christ lui-même. Tout le monde était frappé de son extérieur modeste et édifiant. Saint Sabas ne pouvait assez admirer la conduite que tenait un religieux dans une place qui est si dangereuse, même pour les plus parfaits. Rien en effet n'était capable de distraire son âme toujours unie à Dieu. Le saint abbé ne douta plus que Jean ne fût doué, dans un degré éminent, de l'esprit de sa vocation ; voulant donc lui faciliter les moyens de faire de nouveaux progrès dans l'exercice de la contemplation, il lui permit d'aller vivre dans un ermitage séparé, ce qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus solidement établis dans la perfection.

Jean, renfermé dans sa cellule, était cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture. Il ne sortait que les samedis et les dimanches, encore n'était-ce que pour aller assister à l'office public de l'Église. Après avoir vécu trois ans de la sorte, il fut fait économe de la laure. Sa vertu attira visiblement les bénédictions du ciel sur toute la communauté. Les occupations inséparables de son emploi ne prenaient jamais sur le recueillement de son âme. Étant embrasé d'amour pour Dieu, il n'avait pas besoin de faire d'effort pour penser à lui continuellement. Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence du Seigneur, et de ne jamais le perdre de vue, il ne l'avait point acquise tout d'un coup, mais par degrés. Il s'occupa d'abord à entremêler dans ses actions extérieures ces prières connues sous le nom de *jaculatoires*, qu'il puisait dans son propre cœur, ou dans les Livres saints. A force de répéter ces prières, qui contenaient des actes d'amour, de louange, de componction, etc., il se rendit familière la pratique de la divine présence, et cette continuité de recueillement dont nous venons de parler.

Notre Saint exerça quatre ans l'emploi d'économe. Son abbé, extrêmement édifié de ses vertus, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce ; il le présenta donc à Élie, patriarche de Jérusalem, afin qu'il lui conférât les ordres. Lorsqu'on fut arrivé dans l'église du Mont-Calvaire où se devait faire l'ordination, Jean dit au Patriarche qu'il avait quelque chose à lui communiquer en particulier, et qu'il se laisserait ensuite ordonner si on l'en jugeait digne. Élie l'ayant pris à l'écart lui permit de s'expliquer. Le Saint lui demanda le secret, puis continua de parler ainsi : « Mon Père, j'ai été fait évêque ; mais la multitude de mes péchés m'a déterminé à prendre la fuite, et à me retirer dans ce désert pour y attendre la visite du Seigneur. » Le Patriarche étonné appela saint Sabas, et lui dit : « Dispensez-moi, je vous prie, d'ordonner cet homme ; j'en suis empêché par quelques particularités qu'il vient de me découvrir. » Saint Sabas s'en retourna fort affligé. Il craignait que Jean n'eût autrefois commis quelque grand crime. Dans cette perplexité, il s'adressa humblement à Dieu pour avoir révélation de ce qui causait sa peine et son inquiétude. Sa prière ayant été exaucée, il fit venir son disciple, et se plaignit à lui de la réserve dont il avait usé à son égard. Jean, qui se voyait découvert, était sur le point de quitter la laure ; mais saint Sabas l'engagea à y rester, après lui avoir promis toutefois de ne révéler son secret à personne.

Jean vécut les quatre années suivantes sans parler à personne, qu'à celui qui lui apportait de quoi se nourrir. Quelques moines éditieux ayant obligé saint Sabas à quitter sa laure en 603, notre Saint, qui ne voulait point prendre part à ces troubles, se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Il ne conversa qu'avec Dieu durant tout ce temps-là, et ne subsista que des herbes et des racines qui croissaient dans le désert. Saint Sabas fut rappelé en 610 ; il alla aussitôt trouver le Saint dans sa solitude ; et il le ramena avec lui à la laure. Jean, accoutumé à l'exercice d'une sublime contemplation, ne trouvait dans toute autre chose que vide et amertume. Il rentra dans son ancienne cellule, où il continua de mener une vie tout angélique. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de

personnes. Il ne refusait jamais ses instructions aux personnes qui venaient le consulter.

Parmi ces personnes était Cyrille, qui écrivit la vie du Saint quarante ans après qu'il fut revenu dans son ermitage, et lorsqu'il était dans sa cent-quatrième année, Jean, malgré son grand âge, conservait encore une présence d'esprit et une douceur de caractère qui le faisaient aimer et respecter de tous ceux qui le voyaient.

Cyrille, auteur aussi savant que judicieux, rapporte qu'ayant environ seize ans, il alla consulter le Saint, qui en avait alors quatre-vingt-dix, sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Le vénérable vieillard lui conseilla de se consacrer à Dieu dans le monastère de Saint-Euthyme. Cyrille en choisit un de ceux qui étaient situés sur le bord du Jourdain ; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il tomba malade. Son état devenant plus dangereux de jour en jour, il commença à se repentir de n'avoir pas suivi exactement le conseil du serviteur de Dieu. Jean lui apparut pendant la nuit, et après l'avoir repris avec douceur de son attachement à son propre sens, il lui dit que s'il se rendait au monastère de Saint-Euthyme, il y trouverait la santé du corps et le salut de l'âme. Le lendemain matin, Cyrille s'étant levé se sépara de ses Frères, malgré les instances qu'ils lui firent pour qu'il restât avec eux ; il se mit en route, sans avoir reçu d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, et il marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au monastère de Saint-Euthyme. A peine y était-il entré, que sa santé se trouva parfaitement rétablie.

Voici deux traits qui sont encore rapportés par le même Cyrille. Un jour que je m'entretenais avec le serviteur de Dieu, un homme appelé George lui apporta son fils qui était possédé du démon, et le mit à ses pieds sans dire un seul mot. Jean comprit l'état malheureux de l'enfant ; il lui fit le signe de la croix sur le front avec de l'huile bénite, et à l'instant l'enfant fut délivré du malin esprit. Un gentilhomme de Constantinople, infecté des erreurs de l'eutychieisme, ayant été présenté au même Saint par un nommé Théodore, Jean donna sa bénédiction au dernier ; non-seulement il refusa de bénir le premier, mais il le

reprit encore avec douceur de son attachement au schisme et à l'hérésie. Celui-ci étonné, et sentant bien que ces circonstances ne pouvaient être connues de Jean que par révélation, se convertit, et rentra aussitôt dans le sein de l'Eglise.

Il y eut beaucoup d'autres personnes à la sanctification desquelles le Saint contribua, et par ses exemples et par ses conseils. Toujours renfermé dans son ermitage, il persista constamment à retracer, autant que peut le permettre la fragilité humaine, la fonction glorieuse des Esprits célestes, qui sont sans cesse occupés à bénir et à aimer le Seigneur. Il mourut peu de temps après l'année 558. Il passa soixante-seize ans dans le désert, et sa retraite ne fut interrompue que par la courte durée de son épiscopat.

(GODESCARD.)

SAINT VICTOR ET SAINTE COURONNE,

MARTYRS.

Saint Victor, martyr en Syrie sous l'empereur Antonin, fut soumis à d'horribles tortures. Le juge qui représentait Antonin en Syrie se nommait Sébastien. La femme d'un soldat, — elle se nommait Couronne, — voyant assommer et déchirer le courageux Martyr, s'écria : « Oh ! que vous êtes heureux, Victor, de souffrir ainsi pour Jésus-Christ ! » Le juge bondit sur son siège à cette exclamation. Il fit prendre la généreuse femme et la condamna à être démembrée. Pendant qu'on donnait cet ordre, Couronne vit descendre deux couronnes ; elle comprit qu'il y en avait une pour Victor et une pour elle. Cependant on s'était emparé d'elle ; les bourreaux l'attachèrent à deux arbres qu'on avait ployés, et qui en se redressant séparèrent en deux parties le corps de la Sainte. En même temps on décapitait saint Victor.

SAINTE GLYCÈRE ET SAINT LÉODICE, SON GEÔLIER,

MARTYRS.

Sainte Glycère, romaine de naissance, vivait à Héraclée, dans la Thrace. Comme elle était chrétienne, elle fut arrêtée et mise en prison, n'ayant pas voulu renier sa foi. Elle avait pour geôlier Léodice, qu'elle eut le bonheur de convertir. En apprenant cette

nouvelle, le président Sabin devint furieux. Il fit amener devant lui le geôlier et la prisonnière ; il les trouva si fermes dans l'amour de Jésus-Christ, qu'il les condamna tous deux à la mort, qu'ils reçurent avec joie.

Après les persécutions, la ville d'Heraclée leur bâtit une église qui fut illustrée par plusieurs miracles.

LES SAINTS MARTYRS D'ALEXANDRIE

SOUS LES ARIENS.

L'Église romaine honore le 13 mai plusieurs Saints d'Alexandrie en Égypte, qui furent tués l'an 373 dans l'église de Saint-Théonas, par les ariens, pour la foi catholique. Ces hérétiques ayant repris courage à la mort de saint Athanase, entreprirent de chasser son successeur Pierre, qu'il avait marqué lui-même en mourant pour gouverner l'Église d'Alexandrie après lui. Ils employèrent pour ce sujet l'autorité ou le nom de l'empereur Valens, leur protecteur, qui était alors à Antioche. Euzoïus, évêque de leur secte dans cette ville, crut devoir se charger lui-même de toute cette entreprise, et fut d'avis d'aller mettre en possession de l'Église d'Alexandrie un prêtre arien nommé Lucius, que les hérétiques avaient déjà ordonné ou destiné onze ans auparavant, pour y être leur évêque après la mort de Georges, qu'ils avaient opposé à saint Athanase, et qui avait été tué par les païens. Valens, non content d'approuver le voyage d'Euzoïus, lui donna encore des troupes pour le servir sous la conduite du comte Magnus, homme qui avait signalé son impiété sous Julien l'Apostat, et qui avait pensé perdre la tête sous Jovien pour ce sujet ; et bientôt après le préfet d'Égypte, nommé Pallade, reçut un ordre au nom de ce prince pour chasser l'évêque catholique. Pallade, qui était païen de religion, et qui avait marqué en diverses rencontres l'aversion qu'il avait pour celle des chrétiens, reçut avec plaisir une commission qui lui donnait lieu de leur nuire et de déclarer impunément la guerre à Jésus-Christ. Il vint fondre sur l'église de Saint-Théonas avec une troupe de soldats ramassés, composée de juifs, de gentils, d'athées et de scélérats, durant que les fidèles y tenaient leur assemblée. L'ayant envi-

ronnée, il obligea l'évêque Pierre d'en sortir : et il s'était à peine retiré, que cette foule d'infidèles entra dans l'église comme dans une ville prise d'assaut. Parmi les huées, les cris et les battements de mains, on entendit retentir les louanges des idoles, des discours insolents et des paroles infâmes contre les vierges consacrées à Jésus-Christ. Les gens de bien, qui ne pouvaient fuir, se bouchaient les oreilles ; mais ces barbares, ne se contentant pas de marquer leur brutalité par des paroles, se jetèrent sur ces vierges, leur déchirèrent les habits, et les ayant dépouillées toutes nues, ils les menèrent ainsi par la ville, insultant par mille outrages à la honte qu'elles avaient de se voir en cet état, et maltraitant ceux qui voulaient arrêter leurs emportements. Plusieurs de ces vièrges furent violées ; il y en eut aussi beaucoup qui furent assommées à coups de bâton sur la tête. On ne permit pas même d'enterrer leurs corps, dont plusieurs furent détournés et perdus, nonobstant les recherches que firent leurs parents pour les trouver.

Les hommes furent aussi fort maltraités dans cette église ; mais rien ne leur parut plus insupportable que la profanation de l'autel du Saint-Esprit. Les infidèles y firent monter, comme sur le théâtre, un jeune garçon, qui avait renoncé à son sexe par sa vie efféminée et ses infamies, fardé de rouge aux joues et de noir aux sourcils, déguisé en femme à la manière des idoles. Ce bouffon se mit à danser en gesticulant des mains et faisant des postures qui faisaient horreur aux fidèles, tandis que les autres éclataient de rire et proféraient des blasphèmes. Un autre, fort décrié dans la ville pour ses débauches, se dépouilla tout nu et monta effrontément sur le trône épiscopal comme pour prêcher. S'étant fait faire silence, il parla aux assistants dans les termes les plus infâmes, débitant l'impiété, louant l'impudicité, l'ivrognerie, le larcin, les excès les plus abominables que les païens même avaient toujours soumis à la peine de mort, et s'efforçant de montrer l'avantage de tous ces crimes en dérision de la morale chrétienne. Le faux évêque Lucius arriva d'Antioche peu de temps après, avec Euzoïus et le comte Magnus ; il se saisit de l'église patriarcale avec leur secours et celui du préfet Pallade.

Les païens, qui étaient présents à cette invasion, lui applaudissaient, persuadés que c'était un ennemi de Jésus-Christ, et lui souhaitaient les bénédictions de leur dieu Sérapis. En même temps, Magnus fit prendre dix-neuf ecclésiastiques, tant prêtres que diacres, dont quelques-uns avaient plus de quatre-vingts ans. Les ayant fait amener devant son tribunal comme des criminels, il les somma, de la part de l'empereur, de prendre le parti des ariens, et employa les promesses, puis les menaces, pour les y contraindre. La fermeté qu'ils firent paraître dans leurs réponses et dans leur contenance, le porta à les renfermer dans les prisons. Il les y retint longtemps et leur y fit souffrir de grandes incommodités, espérant les vaincre par ce moyen et les obliger à changer. Les voyant inébranlables, il les fit fouetter et tourmenter cruellement en présence du peuple, qui gémissait à ce triste spectacle ; puis, ayant fait dresser son tribunal dans un bain public, proche du port, et s'étant laissé entourer de juifs et de païens apostés pour crier contre les saints Confesseurs, il les condamna tous au bannissement. Ils furent envoyés à Héliopolis, en Phénicie, dont tous les habitants étaient idolâtres et ne pouvaient même souffrir le nom de Jésus-Christ ; et ce juge, qui connaissait le pays et l'humeur des habitants, pour y avoir favorisé le paganisme du temps de Julien, fit embarquer les bannis sur-le-champ. Il les pressait lui-même, l'épée à la main, sans leur donner le temps de prendre les choses nécessaires, sans attendre que la mer, qui était agitée, devint calme, et sans être touché des cris et des larmes de leurs parents et de tout le peuple catholique. La ville d'Héliopolis devint presque toute chrétienne quelque temps après, et l'on a tout sujet d'attribuer cet effet de la miséricorde de Dieu aux prédications et aux exemples de nos illustres exilés. et elle devint le siège d'un évêque sous la métropole de Damas.

La ville d'Alexandrie, où les catholiques seuls passaient de beaucoup tous les ariens, les juifs et les païens ensemble, paraissait presque toute dans le deuil. Mais le préfet Pallade, auteur de la première et de la plus sanglante exécution, fit mettre en prison ceux qui osaient pleurer. Il en envoya vingt-trois travailler aux mines et aux carrières, après les avoir fait déchirer de coups

et leur avoir fait souffrir encoro d'autres tourments. La plupart de ces condamnés étaient moines, et il semblait en vouloir particulièrement à ceux de cet Institut. Il envoya des troupes au nombre de plus de trois mille hommes dans les déserts, pour attaquer les solitaires, qui ne firent point d'autre résistance que de présenter la gorge à leurs bourreaux, et offrir leur vie pour la défense de la foi catholique. Un diacre de Rome, que le Pape Damase avait envoyé à Alexandrie porter ses lettres au patriarche Pierre, fut pris par ordre du gouverneur, mené publiquement, les mains derrière le dos, par les bourreaux, de rue en rue ; et après avoir souffert les coups de fouets, de pierres, d'escourgées ou lanières plombées, il s'embarqua avec les autres Confesseurs que l'on conduisait en Phénicie sans autre provision que le signe de la Croix qu'il fit sur son front, et alla, comme eux, travailler aux mines de cuivre de Phénès. La fureur des persécuteurs ne se termina pas encore là : on fit mourir dans les tourments jusqu'à de tendres enfants, et l'on refusa même à leurs parents la liberté de retirer leurs corps et la consolation de pouvoir leur donner la sépulture. La compassion même que l'on avait pour leur douleur fut funeste à ceux qui la témoignèrent, et l'on fit couper la tête à plusieurs pour ce seul sujet. Un ordre de l'empereur, venu peu après l'intrusion du faux évêque Lucius, pour chasser d'Alexandrie et de toute l'Égypte ceux qui croyaient la consubstantialité du Verbe, c'est-à-dire l'unité de substance dans le Père et le Fils éternels, fit continuer la persécution comme elle avait commencé. On traînait les catholiques devant les tribunaux, on les jetait dans les prisons, on les mettait à la torture : ceux qui avaient assez de force pour résister aux tourments étaient chassés du pays, après avoir été dépouillés de leurs biens. D'Alexandrie le feu gagna bientôt au reste de la province. Le comte Magnus fit arrêter divers évêques, qui furent persécutés en différentes manières. Il y en eut onze entre les autres qui furent relégués à Diocésarée de Palestine, qui n'était habitée que par des juifs. Des clercs et des moines catholiques, qui se trouvaient à Antioche, étant informés de tant de cruautés, portèrent leurs plaintes à l'empereur Valens. Mais ce prince, prévenu par

les ariens, envoya ces catholiques en exil dans la province du Pont, où la rigueur du climat les fit bientôt mourir.

SAINT SERVAIS,

ÉVÊQUE DE TONGRES.

Saint Servais, enfant de cette gaule Belgique qui a produit tant de saints, fut une des gloires de l'Église en Occident. On sait peu de choses de sa naissance et de ses premières années ; mais tous les historiens qui ont eu l'occasion de parler de lui font l'éloge de sa vertu. Il était évêque de Tongres dès l'année 338, puisque saint Athanase, dans l'un de ses exils, vint le trouver en cette année. On raconte qu'il assista, en 346, à un concile, et qu'il y parla le treizième pour procéder à la condamnation d'un évêque hérétique, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Mais les Actes de ce concile sont perdus.

L'année suivante, saint Servais se rendit au concile que venaient de convoquer les deux empereurs Constance et Constantin, et qui allait s'ouvrir dans la ville de Sardique, en Illyrie, sur les confins de la Thrace, où leurs empires se joignaient. Saint Athanase y fut absous comme il l'avait été déjà dans toutes les autres assemblées des évêques catholiques ; et saint Servais eut part à tous les autres règlements qui s'y firent. Il y était venu des évêques de plus de trente-cinq provinces de l'empire. Avec saint Servais, on y vit des extrémités des Gaules, non-seulement saint Maximin de Trèves, mais encore Euphratas de Cologne, que quelques-uns croient avoir été nouvellement substitué à ce faux évêque, condamné et déposé l'année précédente dans le concile de cette ville. Il est visible au moins que ce ne pouvait être celui qui y avait été déposé pour son hérésie, puisqu'il est hors de toute apparence qu'on eût voulu charger, comme fit le concile de Milan dès la même année, un homme ainsi noté, d'une commission aussi glorieuse que celle d'aller en députation avec Vincent de Capoue, solliciter en Orient auprès de l'empereur Constance, l'exécution du concile de Sardique et le rétablissement des évêques catholiques injustement chassés de leurs sièges. Le tyran Magnence, après avoir ôté l'empire et la vie à l'empereur

Constant, son maître, crut que le moyen d'affermir son usurpation serait de faire beaucoup d'honnêtetés à l'empereur d'Orient Constance, et de rechercher son alliance. Il résolut de lui envoyer une célèbre ambassade, et sachant que ce prince avait de grands égards pour les évêques, il choisit saint Servais, auquel il joignit un autre prélat des Gaules nommé Maxime, et deux hommes qualifiés parmi les laïques, savoir Clément et Valons. Notre Saint ne pouvait regarder ce tyran comme un prince légitime, qui n'était parvenu à l'empire que par un détestable crime ; mais le bien de l'Eglise, dont le repos dépendait de cet usurpateur, demandait qu'il obéît et qu'il le regardât jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu d'en décider, comme saint Ambroise et saint Martin firent depuis à l'égard du tyran Maxime, après l'assassinat de l'empereur Gratien. Servais et sa suite passèrent par Alexandrie, où ils virent saint Athanase, pour aller à Antioche trouver de la part de Magnence l'empereur Constance, nouvellement revenu de Mésopotamie. On ne sait quelle réception ils eurent de ce prince, ni quel pût être le succès d'une si difficile ambassade. Mais il paraît que les ennemis de saint Athanase prirent occasion de leur passage par Alexandrie, pour calomnier ce Saint auprès de l'empereur et l'accuser d'avoir eu des intelligences avec le tyran. Calomnie qu'il repoussa en prenant à témoin saint Servais et les autres ambassadeurs de Magnence.

L'empereur Constance devenu le maître de l'un et de l'autre empire, ayant dessein de réunir tous les évêques de la chrétienté dans une seule communion, indiqua l'an 359, deux conciles généraux à la fois, l'un pour l'Orient à Séleucie en Isaurie, l'autre pour l'Occident à Rimini en Italie, sur la mer Adriatique. Celui qui se tint dans cette dernière ville, fut si nombreux qu'on y compta plus de quatre cents évêques, dont il n'y en avait que quatre-vingts qui fussent ariens. Les plus célèbres d'entre les catholiques qui y allèrent des Gaules, furent saint Servais de Tongres et saint Phébade d'Agen, qui pour n'avoir point d'obligation ou d'engagement à l'empereur qui favorisait les hérétiques, et pour être plus libres à défendre la foi orthodoxe, aimèrent mieux s'entretenir à leurs dépens, comme firent aussi

les autres prélats du même pays, que de profiter de la libéralité du prince qui avait donné des ordres pour pourvoir à la dépense de tous ceux qui en voudraient user. Sans entrer dans l'histoire particulière de ce concile, il suffit de remarquer que le commissaire pour l'empereur qui était Taurus, préfet du prétoire d'Italie, exécuta ponctuellement l'ordre qu'il avait reçu de ne point laisser aller les évêques qu'ils ne convinssent d'une même foi. Celle de Nicée y fut longtemps soutenue par les catholiques, qui ne voulaient point admettre d'autres formules, quelque orthodoxes qu'elles parussent. Dans la suite la faiblesse devint si générale parmi eux, qu'il n'en resta que vingt qui tinssent bon pour la véritable foi de Nicée. Ces généreux prélats avaient à leur tête Phébade et Servais, que l'on considérait particulièrement pour leur piété. Le préfet Taurus, à qui l'empereur avait promis le consulat, s'il venait à bout de réduire tous les évêques à l'unité de profession, employa les menaces pour porter ces deux défenseurs de la foi de Nicée à suivre l'exemple de leurs confrères. Mais il les trouva disposés à souffrir toutes choses plutôt que de signer la confession de foi qu'il leur présentait. Voyant qu'il ne pouvait les gagner par la crainte ni du bannissement ni de la mort, il eut recours aux prières. Il les conjura les larmes aux yeux de se laisser vaincre et de ne pas préférer leur sentiment particulier à celui de tant d'évêques, qu'on ne pouvait pas accuser de trahir l'Église ou leur conscience. Il parla de même aux dix-huit autres qui demeuraient fortement attachés à nos deux Saints. Il leur représenta qu'ils étaient cause des misères que souffraient tant d'évêques renfermés dans Rimini depuis sept mois, et qu'on ne pouvait délivrer qu'après leur réunion.

Quelques jours se passèrent dans cette contestation, sans que Taurus pût rien obtenir de ces courageux Prélats. Mais enfin ceux qui avaient été invincibles aux menaces et aux promesses, voyant que la paix n'avancait pas, commencèrent à écouter une proposition captieuse, aux apparences de laquelle ils se laissèrent surprendre. Phébade se relâchant insensiblement de sa première fermeté, fut suivi de Servais et des autres, qui, sans chan-

ger de foi, consentirent à la suppression du mot de substance ou de consubstantiel comme n'étant point de l'Écriture sainte, sur ce qu'on les assurait que de là dépendait la réunion de l'Église d'Occident avec celle d'Orient. Ce qui acheva de les persuader, fut l'offre que Valens de Murse et Ursace de Singidon, les plus artificieux d'entre les évêques ariens, firent à Phébadé et à Servais d'ajouter tout ce qu'ils voudraient à la formule de foi qu'on leur présentait, si elle ne leur paraissait pas assez ample, avec promesse d'y souscrire et d'y faire consentir tous ceux de leur parti. La formule de foi qu'on leur proposait et qui était celle de Sirmich en Pannonie et de Nice en Thrace, n'avait rien d'hérétique en apparence. Il n'y manquait qu'un mot qui ne paraissait point essentiel et qui scandalisait, disait-on, les simples par sa nouveauté. On dit qu'il ne fallait point se mettre en peine d'un mot lorsqu'on voyait le sens catholique en sûreté. De sorte que les vingt prélats catholiques qui restaient, ne cherchant plus qu'à finir l'affaire de quelque manière que ce fût, et se laissant persuader que rien n'était plus convenable à des Serviteurs de Dieu que de contribuer à l'union des esprits et à la paix de l'Église, n'osèrent résister plus longtemps. Ils n'eurent pas plutôt souscrit qu'il se répandit un bruit parmi le peuple, que cette exposition de foi était frauduleuse. Valens de Murse, qui l'avait composée, déclara hautement devant le préfet Taurus qu'il n'était point arien et qu'il détestait les blasphèmes de cette secte. Cette protestation ne suffisant pas pour apaiser les soupçons du peuple, on lui fit faire le lendemain les anathèmes dans l'église devant les évêques du concile. Il les prononça dans toutes les formes contre « ceux qui diraient, que Jésus-Christ n'est pas Dieu Fils de Dieu, engendré du Père avant les siècles ; que le Fils de Dieu n'est pas semblable au Père selon les Écritures ; que le Fils de Dieu n'est pas éternel avec le Père ; que le Fils de Dieu est tiré du néant et non pas de Dieu le Père ; qu'il y a eu un temps auquel le Fils n'était pas. » Chacun applaudit avec beaucoup de joie à ces anathématismes de Valens, qui s'applaudissant aussi lui-même, ajouta comme pour fortifier la doctrine catholique : « Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu est créature comme sont les autres

créatures, qu'il soit anathème. » Tous les prélats répondirent comme aux autres propositions, qu'il soit anathème, sans s'apercevoir du venin caché sous celle-ci. Car les catholiques entendaient que Jésus-Christ n'est point du tout créature, et Valens entendait qu'il était créature, mais plus parfaitement que les autres.

Nos saints évêques reconnurent depuis, mais trop tard, le double sens de l'équivoque et la faute qu'ils avaient faite de s'y laisser surprendre. Ils ne tardèrent pas à se relever de leur chute et à réparer le mal que leur faiblesse aurait pu causer à l'Eglise. C'est à quoi les excita principalement saint Hilaire de Poitiers, qui ne fut pas plutôt revenu de son exil, qu'il ramena dans les voies la plupart des évêques des Gaules, qui s'en étaient écartés à Rimini. Ce Saint y fit assembler divers conciles, entre autres celui de Paris, l'an 362, pour faire condamner et abolir ce qui s'était fait à Rimini, et rétablir la foi des églises des Gaules dans son premier lustre. Nous ne doutons pas que saint Servais n'ait puissamment coopéré avec lui pour un si saint ouvrage, mais il nous est inutile de rien conjecturer au delà de que l'histoire nous a marqué. Il gouverna depuis son peuple particulier avec une vigilance et une charité telle qu'on peut se l'imaginer dans un grand évêque, plein de zèle et de lumière, et qui travaillait par ses jeûnes, ses larmes et ses prières continuelles, à attirer sur lui-même les grâces qu'il demandait pour ceux du salut desquels il était chargé.

Il continuait avec une application infatigable les fonctions de pasteur, lorsque les troubles de l'empire commencèrent à lui faire craindre pour le repos du pays. Les Huns ayant passé le Danube vers l'an 376, chassèrent les Goths, qui s'étaient emparés de quelques provinces, et commencèrent à menacer l'empire romain de leurs incursions.

On prétend que le bruit, qui se répandit qu'ils devaient passer aussi le Rhin et ravager les Gaules, donna l'alarme à saint Servais. Si l'on en croit saint Grégoire de Tours, le Saint ayant connu par un sentiment intérieur, que Dieu ne voulait point exaucer la prière qu'il lui faisait pour garantir sa ville de Tongres

de la fureur des barbares, alla à Rome solliciter les saints Apôtres sur leur tombeau, de vouloir s'intéresser dans sa demande et obtenir ce qu'il croyait que ses péchés et ceux de son peuple lui faisaient refuser. On ajoute qu'après avoir longtemps prié, pleuré et jeûné, jusqu'à passer souvent deux et trois jours de suite sans rien prendre, il fut averti par l'Apôtre saint Pierre, de ne pas songer à vouloir changer les décrets immuables de Dieu, mais d'aller lui-même préparer ce qui était nécessaire pour ses funérailles, parce que Dieu le voulait retirer du monde avant que les malheurs tombassent sur sa ville, afin de lui en épargner les chagrins; qu'à son retour il ne se donna que le loisir de prendre ce qu'il fallait pour sa sépulture, dit adieu pour la dernière fois à son clergé et à son peuple, et se retira à Maëstricht, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il tomba malade de la fièvre dont il mourut ¹.

Sa mort arriva le 13 mai de l'an 384, un lundi, lendemain de la Pentecôte, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, s'il est vrai qu'il était déjà évêque lorsque saint Athanase fut relégué dans les Gaules. Son corps fut enterré près du pont de la grande chaussée où on lui mit une tombe de marbre, jusqu'à ce que saint Monulphe ou Mondolf, évêque de Maëstricht, au vi^e siècle, en fit la translation dans une belle église qu'il bâtit en son nom vers l'an 541, et qu'il dota de tous ses biens, entre autres de la terre et du château de Dinant. La seconde translation de son corps se fit vers l'an 727, par les soins de saint Hubert qui passa de Maëstricht à Liège. C'est de cette translation qu'on a célébré la mémoire tous les ans le 7 juin. La plupart des martyrologes depuis ceux qui portent le nom de saint Jérôme, jusqu'au Martyrologe romain, font mention de lui au 13 mai.

Quinze ou seize ans après cette translation, le bienheureux Vandon, nommé à l'abbaye de Saint-Vandrille, passant par Maës-

¹ La ville de Tongres fut pillée et ruinée par Attila peu de temps après la mort du Saint; elle n'a plus rien de son ancienne splendeur. Quelques auteurs ont prétendu que saint Servais avait transféré son siège à Maëstricht un peu avant sa mort; mais il est certain que cette translation ne se fit que dans le siècle suivant, et après que la ville de Tongres eut été détruite par Attila.

tricht au retour d'Utrecht où il avait été banni, apporta des reliques du Saint, qu'il mit dans une église de ce monastère qu'il fit bâtir sous le nom de Saint-Servais. Peu de temps après, saint Angilbert en fit venir aussi pour son abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu. Baronius témoigne que le menton ou la mâchoire inférieure du Saint, se garde à Rome dans l'église de Saint-Pierre. L'empereur Charles IV étant à Maëstricht l'an 1372, reçut des chanoines de Saint-Servais la mâchoire supérieure où tenaient quatre dents. C'est ce que l'on conserve à Prague en Bohême, où son culte s'est fort étendu en cette occasion. On dit que l'empereur Othon I, à la sollicitation de la reine Mathilde, sa mère, fit transporter son corps à Quedlinbourg, au comté de Regenstein, en Westphalie, pour honorer le tombeau du roi Henri l'Oiseleur, son prédécesseur. Mais on ajoute que, trois ans après, les habitants de Maëstricht recouvrèrent leur trésor, ayant employé l'adresse et la force pour l'enlever. L'empereur saint Henri en obtint des reliques pour le monastère qu'il avait bâti sous son nom et celui des Apôtres saint Simon, saint Jude, à Goslar, ville de la basse Saxe, et les fit enchâsser dans un chef d'or, ce qui fait juger que c'était son crâne. On en montre aussi diverses parties à Cologne, non-seulement dans l'église qui porte son nom, mais dans six ou sept autres encore.

SAINT MARCELLIEN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Marcellien, évêque d'Auxerre, succéda à saint Pélérin, qui fut martyrisé dans les premières années du iv^e siècle. Il était Gaulois de nation et avait été converti par le zèle de saint Pélérin. Il vit mourir les collaborateurs de saint Pélérin, Marse, Corodome, Alexandre et Jovinien, qui tous furent inhumés au Mont-Artre, vaste cimetière au Sud-Ouest d'Auxerre. Il y reçut lui-même la sépulture, vers 330, le 13 mai, jour où son nom est inséré dans les divers martyrologes.

SAINT ONÉSIME,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Onésime, premier de ce nom, fut le septième évêque de Soissons. Il siégeait au iv^e siècle, et on voit dans les Bollandistes que par son zèle, il avait détruit dans ce diocèse tous les restes de l'idolâtrie. Il mourut d'une mort sainte, le 13 mai de l'an 361, et fut inhumé dans l'église de Saint-Georges, hors sa ville épiscopale. On dit que ses saintes reliques se gardent à Donchery, près de Sedan.

Auprès de Donchery-sur-Meuse, dans les Ardennes, on va prier à la fontaine de Saint-Onésime. En voici la source :

Quand la chasse de saint Onésime, patron de cette ville, fut rapportée de Saint-Médard de Soissons, où elle avait été mise en dépôt, ceux qui la portaient s'arrêtèrent au milieu du chemin, épuisés de soif et de fatigue. Aussitôt que la chasse eut touché la terre, il en jaillit, pour soulager la soif des porteurs et de ceux qui suivaient, la fontaine miraculeuse qui coule encore à présent.

SAINT FLAVIUS,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-SAÔNE.

Saint Flavius n'était pas moins distingué par ses vertus que par sa naissance. La haute considération dont il jouissait déterminait saint Gontran, roi de Bourgogne, à le choisir pour son référendaire ou chancelier. Il lui confia donc le sceau royal et le soin de distribuer ses aumônes. Cette charge honorable demandait un homme juste, zélé, vigilant, ferme et charitable. Flavius réunissait toutes ces qualités, et le choix de Gontran fit autant d'honneur au roi qu'à son ministre.

Après la mort de saint Agricole, en 580, le clergé et le peuple de Châlons élurent pour évêque le pieux chancelier. On pensait que ses talents pour l'administration et l'habitude de traiter d'importantes affaires, lui faciliteraient l'exercice de la charge pastorale. Le roi de Bourgogne y consentit, heureux de voir choisir un évêque parmi ses principaux officiers. Les historiens du temps vantent l'éloquence de Flavius, forte et douce, également puis-

sante à foudroyer le vice et à charmer les cœurs par les attraits de la vertu. Ce pieux évêque assista aux deux premiers conciles de Mâcon en 581 et 585, au troisième de Lyon en 583, et au second de Valence en 584. On le voit encore assister à Nemours, *Numptodurum*, au baptême du jeune Clotaire, fils de Frédégonde, avec Ætherius de Lyon et saint Syagre d'Autun.

Saint Flavius fonda ou du moins restaura l'abbaye de Saint-Pierre, en 584. Comme ce monastère tient une grande place dans les annales de Châlons, il convient d'en retracer brièvement l'histoire. L'abbaye de Saint-Pierre était placée sur une éminence au nord de la ville, dans un lieu où un saint ermite avait élevé un oratoire près du cimetière public ¹. Détruite par les Sarrasins, l'évêque Gilbold la rétablit en 887 sous la Règle de Saint-Benoît et y choisit sa sépulture et celle des chanoines. Elle fut fort endommagée par le feu du ciel, le 29 août.

Pillée par les calvinistes en 1562 elle fut, l'année suivante, changée en citadelle par ordre de Charles IX. Les moines dispersés ayant refusé le château de Germoles, dans la crainte d'y être insultés par les huguenots, se réunirent en la commanderie de Saint-Antoine, dont la maison leur fut adjugée par le roi. Mais sur l'opposition des Antonins, ils se retirèrent chez les Carmes. Après avoir tenté en vain de s'unir au chapitre de Saint-Vincent, ils bâtirent une église qui fut consacrée par Pontus de Thyard.

Cette abbaye fut unie à la Congrégation de Saint-Maur en 1662, sous l'abbé Claude Espiard. Tous les religieux étaient nobles; ils avaient leur noviciat à Chapèze. Les Bénédictins, en 1692, jetèrent les fondements d'une nouvelle basilique dédiée, le 29 août 1713², par M^{sr} François Madot. Elle sert aujourd'hui d'église paroissiale.

Saint Flavius mourut avant la fin du vi^e siècle, vers l'an 595, et fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre. Relevé de terre par l'évêque Gilbold, il fut canonisé par Jean VIII en 879. Son chef, que l'on conservait à l'abbaye dans un reliquaire d'argent, fut

¹ Courtépée, t. IV, p. 478.

² Voyez ce jour.

profané et pillé par les huguenots. Ces malheureux iconoclastes enlevèrent aussi le chef de saint Loup, que l'on a retrouvé depuis, dix châsses magnifiques où étaient les corps des Saints, les statues de Notre-Dame, de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques et de saint Loup, placées aux quatre piliers qui soutenaient la voûte du chœur, et toutes couvertes d'or fin et d'azur.

On trouve dans plusieurs anciens missels de France et dans quelques missels autunois manuscrits ou imprimés, antérieurs au ^{xvii}^e siècle, une hymne composée par saint Flavius de Châlons pour le lavement des pieds, le Jeudi-Saint. Un coutumier très-ancien de l'église de Cluny affirme que saint Flavius est réellement l'auteur de cette pièce intéressante qui commence par ces mots :

*Tellus et æthra jubilant
In magni cæna principis.*

Cette hymne entoure le fait évangélique de quelques embellissements poétiques, que la foi et la piété expliquent facilement. — Sur un des chapiteaux de Saint-Lazare, comme dans cette hymne, Jésus-Christ, lavant les pieds de saint Pierre, est représenté assisté par des Anges.

(Note de M. DEVOUCOUX, dans le *Légendaire d'Autun*.)

SAINTE AGNÈS,

PREMIÈRE ABBESSE DE SAINTE-CROIX, DE POITIERS.

Lorsque sainte Radegonde eut le bonheur de descendre du trône pour se donner toute à Dieu, elle s'en alla fonder à Poitiers le monastère de Sainte-Croix, qui dut ce nom à un morceau considérable de cet arbre de salut sur lequel Notre-Seigneur nous a rachetés. On a pu lire, le 3 de ce mois, l'histoire sommaire de cette relique auguste.

Aussitôt que le monastère fut établi, la sainte reine rassembla, au nombre de près de deux cents, une troupe de jeunes vierges qui renonçaient aux vanités du monde et ne voulaient plus vivre que pour le Ciel. De ces jeunes filles, qui sortaient pour la plupart des premières familles du royaume, elle choisit Agnès pour en être l'abbesse.

Elle avait élevé Agnès dès ses plus tendres années et se sentait sûre de ses vertus et de son mérite. Elle avait adopté pour cette maison la Règle de Saint-Césaire.

Pour elle-même, Radegonde ne voulait être que simple religieuse.

Après avoir guidé Agnès dans les voies de la sainteté, elle la vit diriger les jeunes vierges avec tant de prudence et de charité, qu'elle reconnut que Dieu avait béni son choix.

Sainte Agnès triompha de tous les obstacles; elle sut constamment entretenir la paix et la fidélité à la Règle. Elle attribuait ses succès à la présence de sainte Radegonde, qui était pour toutes ses filles un admirable modèle. Aussi, lorsque Dieu rappela de ce monde la pieuse fondatrice, sainte Agnès, qui allait être privée de ses conseils et de ses lumières, demanda ardemment à Dieu la grâce d'être bientôt réunie à l'heureuse Radegonde; et sa prière fut exaucée. Sainte Radegonde était morte le 13 août 587; la bienheureuse Agnès put la revoir dans le Ciel le 13 mai 588.

SAINTE DISCIOLE,

COMPAGNE DE SAINTE AGNÈS.

Parmi les religieuses qu'avaient attirées de toutes parts au monastère de Sainte-Croix, les exemples d'Agnès et les entretiens de sainte Radegonde, la jeune Disciole, nièce de saint Salvi, qu'on appelle généralement saint Sauve, et qui était évêque d'Albi, brilla aussi par son humilité et sa modestie, par sa simplicité et son fidèle attachement à la Règle; elle s'était faite un modèle des plus hautes vertus, et sa vie s'écoula dans les exercices d'une continuelle ferveur.

Se sentant près de mourir, elle dit à ses sœurs rassemblées autour d'elle et qu'attristait l'attente de son dernier soupir : « Retirez-vous un peu, mes sœurs, afin que je puisse reposer. » Elles la quittèrent donc, tout en ne s'éloignant pas de sa cellule; elles purent s'apercevoir des ardents desirs du Ciel, qu'elle exprimait par ses ferventes aspirations. Cette joie qui la remplissait en abordant le Juge suprême, était le fruit de son parfait détachement de la terre. Depuis longtemps elle attendait, dans une sainte

impatience, le jour où, enfin délivrée de son corps de mort, elle s'unirait sans retour à Jésus-Christ, Époux divin qu'elle aimait uniquement.

Sa mort fut donc précieuse devant Dieu ; et lorsqu'elle eut rendu au Seigneur son âme innocente, on vit son corps tout éclatant d'une merveilleuse splendeur : image sensible de la gloire dont elle prenait possession ; céleste encouragement pour celles qui devaient marcher sur ses traces ¹.

SAINT SERGE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Serge (Sergius) était un fidèle catholique à Constantinople, qui défendit de tout son pouvoir le culte des saintes images, lorsque l'empereur Léon l'Arménien voulut établir l'hérésie des iconoclastes. Il fut persécuté de ce chef et il eut beaucoup à souffrir sous Michel le Bègue, successeur de Léon, et enfin sous l'empereur Théophile. Ce dernier l'exila avec sa femme, la bienheureuse Irène, et avec leurs enfants. Serge mourut, constant dans sa foi, au milieu du ix^e siècle ; et il est honoré le 13 mai.

SAINT PIERRE RÉGALAT,

FRÈRE MINEUR.

Des parents illustres par leur noblesse et recommandables par leur piété et leur charité envers les pauvres, donnèrent le jour au bienheureux Pierre Régalat en 1390 ; Valladolid, grande ville d'Espagne et capitale de l'ancienne Castille, fut sa patrie.

Peu de temps après sa naissance, il perdit son père ; et sa mère mit tous ses soins à lui donner une pieuse éducation, d'où dépend presque toujours la conduite de la vie entière. Aussi dès ses plus tendres années, on vit briller en lui les marques évidentes de sa piété ; évitant les compagnies qui pouvaient l'induire au mal, et se mortifiant par les veilles, les jeûnes et les disciplines, afin de conserver cette précieuse pureté de corps et d'âme dans laquelle il a eu le bonheur de persévérer jusqu'à la fin.

¹ Emprunté à la *Vie des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber.

L'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, étaient si profondément imprimés dans son cœur, qu'il crut ne pouvoir jamais se consacrer assez tôt au service des autels ; il se fit donc religieux dès l'âge de treize ans, ainsi que les lois le permettaient dans son siècle ; et après une année de noviciat, il fut reçu à la profession chez les Conventuels de Valladolid.

Dans cet état, il ne s'attacha pas seulement à l'observance exacte de la Règle, qui ne masque quelquefois qu'un pharisaïsme hypocrite ; il y ajouta une grande assiduité à l'oraison, une humilité profonde, une charité ardente, une parfaite abnégation de lui-même, et un désir pressant de la réformation de son Institut. Le Seigneur, qui connaissait la pureté des desseins de son serviteur, les seconda, et il eut la consolation de les voir presque entièrement accomplis avant de quitter le monde.

Le bienheureux Père Pierre Villacret étant venu à Valladolid, avec un pouvoir du Général de l'Ordre pour recevoir dans l'observance ceux qui voudraient l'embrasser, Pierre Régalat se joignit à lui. En vain les Conventuels voulurent le retenir ; leurs efforts furent inutiles : il suivit une vocation après laquelle il avait tant soupiré, et il fut se confiner avec Villacret dans un ermitage que celui-ci avait fondé en 1404, auprès d'Aquiler.

L'odeur de la vertu de ces deux saints personnages ne tarda pas à se répandre dans les lieux voisins du nouvel établissement et une foule de prosélytes s'y rendit. Cependant Pierre Villacret étant obligé de partir pour aller former de nouveaux couvents et réformer les anciens, laissa la conduite de son ermitage au disciple qu'il chérissait et dont il connaissait la vertu et la capacité, pour subvenir pendant son absence aux besoins spirituels et temporels de ses frères.

Villacret mourut sur ces entrefaites, et le gouvernement des deux maisons de la Broio et d'Aquiler, où la réforme avait commencé, tomba à la charge de Pierre Régalat, lequel s'en acquitta avec une prudence admirable, qui lui acquit l'estime des supérieurs, tandis que d'ailleurs ses austérités et sa vie toute sainte lui attiraient le respect et la vénération des peuples. Il marcha toujours nu-pieds jusqu'à ce que ses infirmités le forcèrent d'en

user autrement. Sa nourriture ordinaire était de pain, d'eau et d'herbes crues, et il observait par an neuf carêmes, durant lesquels il ne prenait qu'un seul repas par jour : les pauvres trouvaient en lui un consolateur utile, et il ne rencontrait point de malades, même de lépreux, qu'il ne les emmenât dans son couvent, où il pansait leurs plaies et ne les renvoyait qu'après les avoir pourvus de ce dont ils avaient besoin.

La réforme que notre Saint embrassa et qu'il soutint ensuite avec fermeté, lui suscita des persécuteurs dont il supporta les outrages avec un courage héroïque et avec cette joie intérieure qui naît d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Ces circonstances n'empêchèrent pas que l'œuvre du Seigneur ne s'accomplît, et que la réforme ne se propageât dans toute l'Espagne et même dans les Indes.

Néanmoins, comme des succès particuliers ne pouvaient satisfaire au zèle de cet excellent religieux, il craignit avec raison que le relâchement ne s'introduisît bientôt et que l'étroite observance, encore au berceau, ne touchât à sa ruine ; c'est pourquoi, se voyant accablé sous le poids des années, il alla trouver Frère Loup de Salins, lui exposa l'état où était la réforme et les moyens qu'il convenait d'employer pour l'affermir et pour empêcher que leur famille n'eût le malheur de s'affranchir du joug salutaire d'une discipline régulière. Il lui représenta, entre autres choses, que les deux principaux appuis de la réforme étant décédés et se trouvant sur le point de les suivre, il n'y avait que lui seul qui fût capable de la soutenir par son exemple et son autorité. Il ajouta à ces représentations plusieurs conseils dont Frère Loup profita dans la suite et qu'il laissa à ses successeurs.

Après avoir donné à Frère Loup toutes les instructions que sa sagesse éclairée par la religion pouvait lui suggérer, le Saint revint au couvent d'Aquiler, où il tomba malade vers le commencement du Carême. Ses douleurs augmentèrent considérablement dans la Semaine Sainte ; et le jour de Pâques, il fit une exhortation à ses frères, leur donna sa bénédiction et reçut le Saint-Viatique. Sentant ensuite ses forces diminuer, il supplia l'évêque d'Osma de lui administrer l'Extrême-Onction et de lui

accorder sa bénédiction, comme le dernier gage de l'amitié qu'il lui avait témoignée. Enfin, après avoir chanté des hymnes d'allégresse et recommandé son âme à Dieu, il expira tranquillement, les yeux tournés vers le Ciel, le 28 mars de l'année 1436, et la soixante-sixième de son âge. Ses membres conservèrent leur flexibilité, son visage devint beau, et dans cet état il resta plusieurs jours exposé à la vénération des fidèles. Avant et après sa mort, il a opéré beaucoup de miracles dont les détails et les preuves se sont conservés. Elisabeth, femme de Ferdinand, roi de Castille, attirée par le bruit de ses merveilles, voulut voir son corps et fit ouvrir le tombeau où il était renfermé depuis trente-six ans. On le trouva sans aucune marque de corruption, et elle le fit déposer en un mausolée qu'elle lui édifia dans la principale chapelle, où on le voit encore sans altération. Philippe III a fait solliciter sa canonisation auprès du Pape Paul V : mais elle fut retardée alors. Depuis, Philippe IV, en reconnaissance d'avoir été délivré par son intercession des périls de la mort, l'a poursuivie avec de vives instances. Innocent XI permit à l'Ordre séraphique d'en célébrer la Messe et d'en réciter l'office ; et enfin le Pape Benoît XIII l'a inscrit au catalogue des Saints, dont les mérites font une partie des trésors de l'Église. (FÉROT.)

LE BIENHEUREUX ALBERT LE LABOUREUR.

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Albert, né à Villa-Dogna, dans le Bergamasque, en Italie, aux premiers jours du XIII^e siècle, était fils d'un laboureur qui l'éleva dans son état, et l'occupa dès son enfance aux travaux des champs. Il était admirable de douceur, mais il avait, ce qui est plus précieux encore, une grande piété. Dès l'âge de sept ans, il aimait la prière et les devoirs religieux. Ses vertus le faisaient chérir de tous. Il priait presque toujours ; dans un âge si tendre, il s'imposait des jeûnes fréquents et donnait son premier repas aux pauvres. Les instructions qu'il entendait à l'église, il les méditait au milieu de ses occupations. Quand il se fut marié, il assista les pauvres avec une charité que sa femme n'approuvait pas toujours. Il supportait ses blâmes, n'en donnant pas moins tout ce

qu'il pouvait se retrancher ; et on rapporte que Dieu multiplia plusieurs fois ses ressources. Il fit pour se sanctifier le pèlerinage de Rome et celui de Saint-Jacques-de-Compostelle. Pendant ces absences, des habitants riches de sa contrée lui disputèrent quelques champs dont il avait hérité et parvinrent à l'en dépouiller. Il ne se laissa pas abattre par ces injustices ; il loua ses journées et trouva encore le moyen d'assister les pauvres de son travail.

Ce saint laboureur mourut à Crémone le 13 mai 1279. Il était, depuis quelque temps, attaché au Tiers-Ordre des Dominicains. On lui rendit, dès le jour de sa mort, un culte public, que Benoît XIV approuva en 1740.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE HONGRIE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Louis de Hongrie étant venu à Rome pour le Jubilé de l'an 1350, se fixa dans cette ville et y pratiqua pendant quelques années toutes les œuvres de la charité. Il s'aperçut de la tranquillité que procurait à son âme une conduite vraiment chrétienne ; et pour rendre son état plus permanent, et donner une forme fixe à des exercices qui faisaient son bonheur, il embrassa le Tiers-Ordre de la Pénitence, que saint François avait institué en faveur des personnes de toutes conditions, régulières ou séculières.

Aussitôt qu'il eut prit l'habit, sa dévotion lui inspira d'aller à Assise pour y visiter le tombeau du saint Patriarche et de gagner l'indulgence de Sainte-Marie-des-Anges. Il remplit ces deux souhaits ; mais à son retour, il tomba malade à Foligno et fut se rendre à l'hôpital, où l'on prit un grand soin de sa santé. Aussi, dès qu'il l'eut recouvrée, il crut ne pouvoir mieux marquer sa reconnaissance des services qu'on lui avait rendus, qu'en se consacrant à celui des malades.

Il passa de longues années dans cette pieuse occupation et devint un modèle de patience, de douceur et de charité ; il était également chéri des malades et de ceux qui le voyaient leur rendre, avec une joie inexprimable, les offices les plus répugnants.

Les enfants exposés étaient encore l'objet de sa pitié et de son zèle ; il les nourrissait ou les faisait nourrir, et prenait la peine de les instruire quand ils étaient en âge.

Malgré ces diverses occupations, Louis donnait beaucoup de temps à la prière et affligeait son corps par une pénitence très-austère et par des macérations de toute espèce. La réputation de sainteté dont il jouissait attirait auprès de lui grand nombre de personnes, qui venaient le consulter sur l'importante affaire de leur salut et se recommander à ses prières dans des circonstances fâcheuses.

Sa vieillesse fut accompagnée de beaucoup d'infirmités, qui achevèrent d'épurer sa vertu par la patience et la résignation avec lesquelles il les endura. Enfin, sentant la mort s'approcher, il reçut les Sacraments de l'Eglise dans de grands sentiments de piété, et rendit son âme à Dieu le 13 mai 1398, après avoir passé quarante-huit ans dans l'observance exacte de la Règle du Tiers-Ordre. On l'inhuma dans l'hôpital de Foligno, et ses obsèques furent honorées d'un grand concours de peuple.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau augmentèrent bientôt la vénération qu'on avait pour lui, et la dévotion s'accrut encore lorsqu'en l'an 1608 on ouvrit son tombeau. Son corps, qui y reposait depuis près de deux cents ans, fut trouvé parfaitement entier et sans aucune tache de corruption. On le releva, et il fut mis dans une châsse très-riche, que l'on plaça sur le grand autel de l'église de l'hôpital, où on le voit encore dans la même état d'incorruptibilité.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

A Rome, dédicace de l'église de Sainte-Marie-aux-Martys, *sanctæ Mariæ ad Martyres*, ou de Sainte-Marie-de-la-Rotonde. l'an 607.

Le Pape Boniface IV écrivit à l'empereur Phocas et lui demanda par ses lettres le temple qui était à Rome, nommé Panthéon, parce qu'il était le temple de tous les dieux. Il avait été bâti par Marc Agrippa, vingt-cinq ans avant la naissance de Jésus-Christ.

sous le règne de l'empereur Auguste. L'ayant obtenu et ayant ôté les idoles, il le consacra et le dédia en l'honneur de la très-sainte Vierge et de tous les saints Martyrs la première année de son pontificat, la cinquième de l'empire de Phocas, six cent trente-deux ans après avoir été bâti. C'est ce qui fait qu'il est encore aujourd'hui appelé Notre-Dame-aux-Martyrs, *ad Martyres*, ou la Rotonde, de sa forme ronde. Ce temple est le plus beau de tous. Il est aussi large que haut, de cent quarante-quatre pieds.

MARTYROLOGE ROMAIN 1.

A Rome, dédicace de l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, que le bienheureux Pape Boniface IV, après avoir purifié ce vieux temple, qu'on appelait le Panthéon, consacra en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge et de tous les Martyrs, du temps de l'empereur Phocas.

A Constantinople, saint Muce, prêtre et martyr, lequel, ayant d'abord beaucoup souffert sous le proconsul Laodice et l'empereur Dioclétien, pour la confession du nom de Jésus-Christ, dans la ville d'Amphipoli, fut ensuite de là mené à Byzance, où il eut la tête tranchée.

A Héraclée, sainte Glycère, romaine, martyre, qui souffrit sous l'empereur Antonin et le président Sabin.

1

TERTIO IDUS MAII.

Romæ, Dedicatio Ecclesiæ sanctæ MARIE ad Martyres, quam Leatus Bonifacius Papa Quartus expurgato deorum omnium veteri fano, quod Pantheon vocabatur, in honorem beatæ semper virginis MARIE et omnium Martyrum dedicavit, tempore Phocæ imperatoris. — Constantinopoli, beati Mucii Presbyteri et Martyris, qui sub Diocletiano imperatore et Laodicio proconsule, primo Amphipoli multis pœnis atque cruciatibus ob Christi confessionem afflictus, postea Bysantium usque perductus, capitali sententia occubuit. — Heracleæ, sanctæ Glyceriæ Martyris Romanæ, quæ sub Antonino imperatore et Sabino præside passa est. — Alexandriæ, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui ob fidem catholicam ab Arianis in Ecclesiâ Theonæ occisi sunt. — Apud Trajectum, sancti Servatii Tungrensensis Ecclesiæ Episcopi; ad cuius meritum omnibus demonstrandum cum tempore hiemis omnia in circuitu nix repleret, sepulchrum ejus nunquam operuit, donec industria civium Basilica super illud ædificata est. — In Palestina, sancti Joannis silentiarii. — Vallisoleti Sancti Petri Regalati confessoris, ordinis Minorum, regularis disciplinæ in Hispaniæ cœnobiis restitutoris, quem Benedictus decimus quartus Pontifex Maximus Sanctorum fastis adnumeravit.

A Alexandrie, commémoration de plusieurs saints Martyrs, que les ariens massacrèrent dans l'église de Saint-Théonas, en haine de la foi catholique.

A Maëstricht, saint Servais, évêque de l'Église de Tongres, dont Dieu fit connaître le mérite, en ce qu'en hiver tout le pays d'alentour étant plein de neiges, jamais son tombeau n'en fut couvert, jusqu'à ce que, par les soins des habitants, une église eût été bâtie dessus.

En Palestine, saint Jean le Silencieux.

A Valladolid, saint Pierre Régulat, confesseur, de l'Ordre des Frères-Mineurs, restaurateur de la discipline régulière dans les couvents d'Espagne, et mis au rang des Saints par le Pape Benoît XIV.

Additions des autres martyrologes.

Saint Natalis, archevêque de Milan, mort en 751.

Sainte Gemme, vierge recluse, qui vécut saintement près de Sulmone, dans l'Abruzze, et mourut le 13 mai 1429. Elle fut inhumée à Castro-Gorriano, dans une église qui, depuis, porte son nom.

Saint Onésime de Soissons, qui, selon les Bollandistes, eut le bonheur d'extirper les restes de l'idolâtrie dans ce diocèse.

Saint Bonose, évêque de Salerne, fêté là le 13 mai.

Saint Pausicaque, évêque de Sinnade en Phrygie, au vi^e siècle.

Saint Christantien, solitaire près d'Ascoli, dans la marche d'Ancône.

Sainte Dominique (*Dominica*), vierge qui florissait à Côme en Lombardie, au vi^e siècle.

Saint Garga, honoré chez les Coptes et chez les Ethiopiens.

Sainte Rastragène, vierge martyre, honorée à Coincy, diocèse de Soissons, où l'on conservait ses reliques.

Sainte Rolleinde (*Rollandis*), vierge qui florissait au viii^e siècle auprès de Bouvines. Elle est honorée en quelques lieux du département du Nord.

Saint Secondien, martyr, honoré autrefois à Carthage.

Le vénérable Antoine le Hongrois, dont les reliques étaient

gardées à Constantinople dans l'église du Saint-Esprit. Il vivait à Foligno, en Ombrie, au xiv^e siècle.

Le vénérable Pierre Ragot, curé de la paroisse du Crucifix, au Mans. De son vivant on l'appelait le Père des pauvres. Sa mémoire est toujours honorée. Il mourut le 13 mai 1683.

Martyrologe de la dernière persécution.

Mestre (prénoms inconnus), curé près de Marvéjols, au diocèse de Mende, refusa le serment révolutionnaire, fut condamné à mort comme séditieux par le tribunal criminel de la Lozère et guillotiné le 13 mai 1794.

Charles Saint-Pez, curé au diocèse de Dol, dans la paroisse de Lancalen, ayant refusé le serment, fut chassé de sa cure. Alors il s'en alla à Jersey. Au bout de deux ans, croyant la France plus calme, il revint dans son pays, où il fut arrêté au moment où il allait administrer un malade. On l'emmena à Dol aussitôt; c'était le 28 avril 1794. De là on l'emmena garotté à Saint-Malo, où il fut été en prison. On ne l'en tira que pour le traduire devant la Commission révolutionnaire établie en cette ville. Il y fut condamné à mort comme prêtre réfractaire et exécuté le 13 mai 1794.

QUATORZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Pacôme, abbé de Tabenne, instituteur des Cénobites. — Saint Pascal 1^{er}, Pape. — Saint Maxime, martyr. — Saint Isidore de Chio, martyr. — Saint Barbre et saint Colluth, martyrs. — Saint Pontius, martyr. — Saint Boniface, martyr. — Saint Pever. — Saint Apruncule, évêque de Langres et ensuite de Clermont. — Saint Salve, ermite. — Saint Erembert, évêque de Toulouse. — Sainte Julitte, mère de saint Paterne. — Saint Carthag le Jeune, évêque. — La Bienheureuse Ercantrude, vierge. — Le Bienheureux Gilles de Sainte-Trène, frère prêcheur. — La Vénérable Adélaïde de Savoie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PACOME,

ABBÉ DE TABENNE, INSTITUTEUR DES CÉNOBITES.

Saint Pacôme naquit dans la Haute-Thébaïde, au-dessus de la fameuse ville de Thèbes, qui donna son nom à cette province.

Ses parents l'élevèrent dans les superstitions de l'idolâtrie, mais il parut dès son enfance par des signes non équivoques et miraculeux, qu'il en serait un jour le grand ennemi. Outre que son estomac ne pouvait retenir le vin offert aux idoles, un jour qu'on le mena à un temple où on allait offrir des sacrifices, sa présence rendit muet le démon, qui parlait ordinairement par la bouche de l'idole, ce que le prêtre attribua, selon ses préjugés, à la haine de ses dieux contre le jeune Pacôme, et ordonna qu'on le fit sortir comme un objet qui leur était odieux.

Ses parents qui l'y avaient amené, affligés de cet événement extraordinaire, en augurèrent mal, et craignirent qu'il ne fût malheureux dans la suite. Le temps les remit peu à peu de leur frayeur; ils le laissèrent vivre en repos, l'obligeant seulement d'apprendre la langue égyptienne et la science des anciens.

Lorsqu'il eut environ vingt ans, il fut enrôlé de force et mis sur un vaisseau avec plusieurs autres qu'on avait pris au sujet des nouvelles levées que l'empereur avait ordonnées; il fut ainsi conduit à une ville dont les habitants étaient chrétiens. Ceux-ci touchés de voir tant de jeunes gens gardés à vue, et rongés de

chagrin de ce qu'on les obligeait de marcher malgré eux, n'oulièrent rien pour les consoler dans leur disgrâce, et s'empresèrent de leur fournir abondamment tous les secours dont ils avaient besoin.

Pacôme admira leur charité et leur générosité, dont il n'avait pas encore vu d'exemple dans les païens, parmi lesquels il avait vécu jusqu'alors. Sa surprise le porta à s'informer curieusement du caractère et de la religion de ses bienfaiteurs, et pour quel motif ils s'exerçaient à ces œuvres de miséricorde. On lui dit que ces gens étaient des chrétiens, ainsi appelés parce qu'ils croyaient en Jésus-Christ Fils unique de Dieu, par qui ils espéraient d'être récompensés dans une autre vie du bien qu'ils faisaient en celle-ci à leur prochain.

Dieu agit dans son âme par sa grâce tandis qu'on lui tenait ce discours. Il se sentit pénétré intérieurement d'une joie secrète, l'autant plus consolante qu'elle lui était nouvelle, et d'une sainte frayeur qui lui fit respecter encore plus les mystères de la religion dont on lui parlait. Cela fit qu'il profita du premier moment qu'il fut seul pour se livrer en liberté aux dispositions de son âme, et levant alors les mains au ciel il adressa à Dieu cette prière. « Mon Dieu qui avez créé le ciel et la terre, si vous daignez jeter les yeux sur moi sans avoir égard à ma bassesse, pour me délivrer de l'état fâcheux où je me trouve, et pour me faire connaître comment je dois vous servir, je vous promets que j'emploierai tout le temps de ma vie à accomplir votre sainte volonté et que je ne négligerai jamais d'exercer la charité que vous nous commandez d'avoir pour le prochain. »

Le lendemain il s'embarqua avec les autres ; mais il veillait si bien sur lui-même, que ni les sollicitations, ni le mauvais exemple de ses compagnons ne purent l'entraîner au mal ; il y résista toujours courageusement, se souvenant qu'il avait promis à Dieu de lui être fidèle.

La guerre finie et les troupes licenciées, il revint en Haute-Hébaïde et se rendit à l'église du bourg de Chénobosque ¹, où

¹ Quelques écrivains ecclésiastiques ont conclu de ce fait que saint Pacôme ait né à Chénobosque.

il se fit instruire dans la religion chrétienne, et fut ensuite régnéré dans les eaux du Baptême. La nuit d'après, il eut un songe mystérieux, durant lequel il lui sembla qu'on répandait sur lui une rosée céleste, laquelle ayant coulé dans sa main droite, s'y était changée en miel, et de là avait arrosé la terre; et il entendit une voix qui lui dit : « Fais attention, Pacôme, à ce que tu vois, et comprends par ce signe ce que la grâce de Jésus-Christ veut faire dans ton âme, et dans celle des autres par ton ministère. »

Cette vision alluma dans son cœur un si ardent amour pour Dieu, qu'il ne pensa plus qu'à se retirer dans la solitude où il pût vaquer uniquement à son service. Pour cet effet, il alla trouver un saint anachorète nommé Palémon, dont il avait ouï parler, qui demeurait dans le fond du désert, et frappa hardiment à la porte de sa cellule.

Le vénérable ermite, à qui l'amour de la retraite rendait importun le commerce des hommes, ne lui ouvrit la porte qu'à demi, et lui demanda d'un air austère, ce qu'il désirait de lui. Pacôme lui répondit humblement qu'il souhaitait de se rendre solitaire sous sa direction. « Vous ne le sauriez, dit le vieillard : car ce n'est pas une chose si aisée. Plusieurs ont voulu l'entreprendre, et ont montré d'abord assez de courage; mais rebutés par les difficultés, ils n'ont pas persévéré. — Éprouvez-moi, je vous prie, répliqua Pacôme, après quoi vous ferez de moi comme vous le trouverez bon. — Éprouvez-vous plutôt vous-même pendant un certain temps dans un autre monastère, repartit Palémon; la vie que je mène ici est trop rude pour un commençant. Je jeûne en été tous les jours, et en hiver je ne mange que de deux jours l'un. Je n'use ni d'huile, ni de vin, et je me contente de pain et de sel. Je passe ordinairement la moitié de la nuit et fort souvent la nuit entière en prières, ou à méditer les saintes Écritures. »

Pacôme, que l'aspect du vieillard tenait dans une crainte respectueuse, ne se rebuta pas du genre de vie dont il lui faisait le détail. Il se sentit au contraire plus de courage pour l'embrasser, et dit avec confiance : « J'espère, mon père, que par le secours de vos prières, Dieu me fera la grâce de pratiquer les mêmes choses.

Palémon reconnaissant à ces mots la fermeté de sa résolution, l'introduisit dans sa cellule, le revêtit de l'habit monastique, ce qui fait voir que dès lors il y en avait un particulier, et le prit sous sa conduite. Ils s'exerçaient donc ensemble dans la prière, la psalmodie et les autres pratiques de leur état. Leurs occupations manuelles étaient de faire des cilices, et ils ne s'épargnaient pas dans leur travail, bien qu'ils n'en eussent pas besoin pour l'entretien de leur vie ; mais c'était pour avoir moyen d'assister les pauvres.

Palémon exigeait surtout de Pacôme qu'il s'accoutumât aux veilles, et s'il s'apercevait que le sommeil le pressait durant l'office de la nuit, il le menait à la montagne et lui faisait transporter du sable d'un lieu à un autre, en lui disant : « Veillez, Pacôme, de peur que le démon ne vous tente et ne vous dérobe le fruit de vos travaux. » C'est ainsi qu'il l'accoutumait à vaincre le sommeil, et qu'il lui faisait souvent passer toute la nuit en oraison et en prière. C'était encore assez leur usage d'étendre leurs bras en forme de croix lorsqu'ils priaient : cette situation secondant mieux leur ferveur et les empêchant de s'endormir.

Leur nourriture était du pain et du sel pilé, à quoi ils ajoutaient, quoique fort rarement, quelques herbes sans huile et sans vinaigre. Ils y mêlaient même quelquefois de la cendre pour mieux fortifier le goût.

Une année, au jour de Pâques, Palémon dit à son disciple de préparer à dîner, c'est-à-dire, de devancer l'heure du repas à cause de la solennité du jour. Pacôme crut que tous les chrétiens se réjouissant dans ce jour de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur, il pouvait sans manquer aux règles de la mortification monastique, régaler un peu mieux que de coutume son père spirituel, et mêler un peu d'huile et de vinaigre dans les herbes qu'il avait préparées ; mais quand Palémon, après avoir fait la prière, s'approcha de la table et aperçut cet apprêt, il porta la main sur son front, et dit en versant des larmes : « Mon Sauveur a été crucifié, et moi je mangerais à présent de l'huile ! » Il ne put s'y résoudre, quelques instances que lui en fit Pacôme ; de sorte qu'il fallut ôter les herbes, après quoi il se

mit à table et ne mangea avec son disciple, que du pain et du sel comme de coutume.

Cependant Pacôme, extrêmement attentif à mettre à profit les leçons et les bons exemples de son père spirituel, s'avancait dans l'humilité et les autres vertus religieuses, et s'exerçait courageusement dans les travaux de la pénitence ; mais il s'y ranima encore plus à l'occasion de la chute d'un solitaire, qui depuis peu était venu se mettre comme lui sous la conduite de saint Palémon.

Une nuit qu'ils veillaient tous les trois ensemble et avaient allumé du feu, ce nouveau venu, que le démon de l'orgueil commençait à obséder, leur dit : « Si quelqu'un de vous a la foi, qu'il se tienne debout sur ces charbons allumés en prononçant l'Oraison Dominicale. » Palémon comprit d'abord l'illusion, et reprit ce présomptueux de sa témérité. Mais celui-ci ne fit point cas de la correction, et se tint hardiment sur le feu, dont le démon, pour mieux le confirmer dans la vanité, arrêta l'ardeur afin qu'il n'en fût pas brûlé. Après cela il se sépara d'eux en leur reprochant leur peu de foi, et alla s'établir ailleurs plein de lui-même comme un Saint à miracles.

Il fit bientôt la triste expérience des funestes suites de l'orgueil. Le démon, qui le trouva disposé par là à toutes ses malignes suggestions, lui tendit un piège dans lequel il tomba ; après qu'il se livrant au désespoir, il erra quelque temps dans le désert, et arriva enfin à la ville de Pane, où il se précipita dans une fournaise dont les flammes le consumèrent.

Cet exemple tragique servit d'aiguillon à Pacôme pour l'exciter à veiller sur son âme. Il fut attentif plus qu'il ne l'avait jamais été à la conserver dans une pureté parfaite ; à réprimer fidèlement toutes les affections vicieuses qui s'y pouvaient élever ; à tendre par tous ses efforts à l'acquisition des vertus intérieures ; à se dégager des vains désirs des choses du monde, pour n'aspirer qu'aux biens de la vie future ; à méditer continuellement et à s'appliquer à lui-même les maximes du salut que le Saint-Esprit a dictées dans les divines Écritures, et surtout à pratiquer l'humilité, la douceur, la patience et la pureté d'intention. La

progrès qu'il fit dans toutes ses vertus fut si sensible, que son père spirituel ne le pouvait voir sans admiration, et sans ressentir dans son âme une consolation extraordinaire.

D'ailleurs il était si ardent à se mortifier et si patient dans les fatigues et les peines, qu'allant ordinairement nu-pieds pour ramasser du bois dans un désert couvert de ronces, il souffrait courageusement les piqures des épines qui s'enfonçaient quelquefois bien avant dans sa chair, et il s'animait à les supporter par le souvenir des clous dont Jésus-Christ avait été percé sur l'arbre de la Croix.

C'était principalement dans ce désert qu'il s'arrêtait avec plus de complaisance, par la facilité qu'il y trouvait à vaquer à l'oraison, et à s'entretenir familièrement avec Dieu, loin du commerce des créatures et dans le profond silence de la solitude. Là il répandait son cœur avec plus de liberté et une affection plus tendre. Il y ranimait sa confiance avec une plus douce onction et plus d'amour pour obtenir de Dieu qu'il le fortifiât contre la malice des ennemis de son âme : et sa charité se dilatant sur les autres, par la conviction où il était depuis sa conversion, que l'amour du prochain est souverainement agréable à Dieu, il le priait aussi afin qu'il les garantît des pièges que le démon tend presque sur tous nos pas.

Le Seigneur, qui lui inspirait ces pieux sentiments de charité, parce qu'il le destinait au ministère du salut des âmes, lui manifesta sa volonté là-dessus dans une des oraisons, lorsqu'il s'était enfoncé plus avant dans la solitude. C'était dans un désert appelé Tabenne, que plusieurs placent dans une grande île du Nil, non loin de la ville de Siène ¹, mais que nous croyons plutôt, avec un auteur très-exact, être plus bas sur bord du Nil dans le diocèse de Tentyre ².

Tandis qu'il priait avec ardeur et qu'il avait prolongé son oraison plus que de coutume, il entendit une voix qui lui dit :

¹ Aujourd'hui Assouan. Cette ville formait la frontière de l'Égypte du côté de l'Éthiopie.

² La ville de Tentyre est aujourd'hui nommée Denderah ; elle est située sur la rive gauche du Nil, à 48 kil. nord de Thèbes.

« Fixe ici ta demeure et y bâtis un monastère, parce que plusieurs viendront pour embrasser la vie religieuse, et tu les conduiras selon la règle que je te montrerai. » En même temps il vit un Ange qui lui présenta une table d'airain sur laquelle était tracée la forme de vie qu'il devait faire observer à ceux qui se rangeraient sous sa conduite.

Pallade, Sozomène et Denis le Petit, dans la traduction de la Vie du Saint, disent que cette règle contenait les choses suivantes :

Permettez à chacun selon ses forces de boire et de manger, et obligez-les de travailler à proportion de ce qu'ils mangeront, sans les empêcher ni de manger modérément, ni de jeûner. Imposez de plus grands travaux aux plus robustes et à ceux qui mangeront raisonnablement, et de moindres travaux aux faibles et à ceux qui jeûneront.

Bâtissez-leur diverses cellules. Faites-les demeurer trois dans chacune. Que leur repas soit apprêté dans un même lieu, et qu'ils mangent tous ensemble.

Qu'ils soient vêtus durant la nuit de robes de lin, et ceignent leurs reins. Qu'ils aient tous un manteau blanc de poil de chèvre, qu'ils ne quitteront jamais, ni en mangeant, ni en dormant ; mais lorsqu'ils approcheront de la sainte Communion, qu'ils détachent leur ceinture et quittent ce manteau, se contentant seulement d'un capuce.

Il était aussi ordonné par la même règle de diviser tous les solitaires en vingt-quatre lettres grecques, et de donner à chaque troupe le nom d'une de ces lettres commençant depuis l'*alpha* jusqu'à l'*omega*, afin que quand dans une si grande multitude on interrogerait le supérieur de l'humeur de quelqu'un de ces solitaires, on pût aisément connaître par sa réponse quel il était ; le caractère de chacun étant désigné par la lettre sous laquelle il était placé. Par exemple, on marquait les plus simples par l'*iota*, et par le *zeta* ceux qui étaient plus fâcheux et plus difficiles à traiter.

C'est ainsi qu'on accommodait chaque lettre aux perfections et aux défauts de chaque religieux, sans que personne y pût rien

comprendre que ceux qui avaient l'intelligence de ce que cela signifiait. Nous verrons ceci plus détaillé dans le chapitre de la discipline de Tabenne.

On dit aussi qu'il était marqué dans la même table, que s'il venait d'un autre monastère quelque religieux qui n'eût pas le même habit qu'eux, il ne mangerait pas en communauté avec les autres, mais seulement avec ceux des Frères qui étaient obligés d'aller dehors. Que celui qui serait une fois entré dans le monastère n'en pourrait plus sortir, et que, durant les trois premières années, il ne s'occuperait pas à l'étude de la sainte Écriture mais à travailler seulement avec simplicité aux ouvrages qui lui seraient ordonnés ; et qu'après ce temps il entrerait dans la carrière des combats spirituels.

Qu'ils abaisseraient leur capuce en mangeant, afin de ne se point voir les uns les autres. Qu'ils observeraient le silence durant le repas et ne jetteraient point les yeux hors de dessus la table.

L'Ange dit aussi à Pacôme qu'on ferait douze oraisons durant le jour, autant le soir, et autant la nuit. A quoi le Saint répondant que c'était bien peu, l'Ange répliqua : « Je ne vous ordonne que cela afin que les faibles le puissent observer sans peine ; mais quant aux parfaits, ils n'ont pas besoin de cette règle, puisque étant retirés dans leur cellule et dans une très-grande pureté de cœur, ils se nourrissent de la contemplation de Dieu, et le prient continuellement. »

Pacôme avait trop de confiance en son Père spirituel saint Palémon pour lui cacher cette révélation. Il ne manqua pas à son retour de lui en rendre compte, et le pria de venir avec lui au lieu où Dieu lui avait manifesté sa volonté. Ils se rendirent donc ensemble à Tabenne, et après y avoir construit un petit logement, Palémon lui dit : « Puisque je ne saurais douter que Dieu veut que vous demeuriez ici, promettons-nous de ne nous séparer jamais tant que nous serons en cette vie, et de nous consoler par des visites que nous nous rendrons réciproquement. » Pacôme y acquiesça avec joie, et ils furent fidèles à l'exécuter jusqu'à la mort du saint vieillard.

Celui-ci revint ensuite à sa demeure ordinaire, et commença à sentir de grandes incommodités par une vive douleur de rate, que ses excessives austérités lui avaient causée; car il était si mortifié, que souvent il mangeait sans boire; et tout son corps se repentait d'une si rude pénitence, sans qu'il y apportât d'adoucissement.

Quelques solitaires qui le vinrent voir le trouvant accablé de mal, le pressèrent beaucoup de ne pas achever de ruiner sa santé en continuant son abstinence, et de souffrir qu'on prit soin de lui. Il se rendit pour quelque temps à leur sollicitation, plutôt dans un esprit de charité que pour prolonger sa vie; mais voyant que cela n'empêchait pas les progrès du mal, il reprit son premier usage, donnant pour raison que si les Martyrs avaient souffert avec courage de grands tourments jusqu'à la mort, il ne devait pas céder à des douleurs moindres aux leurs et craindre des infirmités passagères pour vivre un peu plus de temps. Ce fut par cette résolution qu'il persévéra fidèlement dans sa pénitence le peu de temps qu'il vécut encore, pendant lequel Pacôme se tint toujours auprès de lui, le servit avec l'affection la plus tendre, et lui rendit après sa mort les devoirs de la sépulture.

Étant retourné à Tabenne, Dieu le consola de la perte qu'il avait faite, par l'arrivée de Jean, son frère aîné, qui vint se joindre à lui, sur ce qu'il avait ouï dire de la vie parfaite qu'il menait. La joie fut égale de part et d'autre; car Pacôme n'avait vu aucun de ses proches depuis son baptême, et ils travaillèrent de concert à leur perfection. Leur exercice était de méditer nuit et jour les commandements de Dieu, afin d'y conformer leurs mœurs. Ils distribuaient journellement aux pauvres ce qui leur restait du produit de leur travail, sans être en sollicitude du lendemain. Ils ne portaient que des habits de toile, qu'ils changeaient seulement pour les laver. Pacôme se couvrait le plus souvent au dedans d'un cilice, afin de mieux dompter son corps.

L'esprit de mortification le portait aussi à ne se rassasier jamais, non pas même de pain; et ce qui est incomparablement plus austère, il ne se couchait pas lorsqu'il voulait dormir; mais il s'asseyait au milieu de sa cellule, sans s'appuyer d'aucun en-

droit ; ce qu'il pratiqua pendant l'espace de quinze ans. Il resta même dans une année quarante jours sans dormir, et demanda à Dieu de pouvoir se passer tout à fait du sommeil, afin d'être mieux en état de combattre contre les ennemis invisibles de son salut. Son histoire ne dit point que Dieu ait exaucé cette prière, que son amour pour la pénitence lui avait dictée.

Cependant Pacôme se souvenant de la promesse que Dieu lui avait faite de lui adresser des solitaires en ce lieu, pensa tout de bon à agrandir son monastère. Son frère, qui aimait mieux la vie paisible des anachorètes, et qui ignorait apparemment la révélation qu'il avait eue, ne goûtait pas son dessein, et l'en reprit même une fois un peu aigrement, comme d'une entreprise ou inutile ou présomptueuse.

Pacôme y fut sensible, voyant qu'il s'opposait à une œuvre qui lui venait de Dieu ; mais comme il avait accoutumé de modérer les moindres émotions qui s'élevaient dans son cœur, il souffrit ce reproche en silence. Il eut néanmoins du scrupule de sa sensibilité, bien qu'elle n'eût pas paru au dehors ; et la nuit suivante étant descendu au lieu le plus bas de l'édifice, il s'y prosterna la face contre terre, s'humilia profondément devant Dieu, et le conjura avec beaucoup de soupirs et de larmes de le fortifier contre ses passions.

« Je vois bien, disait-il, Seigneur, que la prudence de la chair domine encore en moi. Je vois bien que je suis encore assujéti à sa loi. Malheur à moi qui n'ai pas encore appris à réprimer la colère depuis le temps que je vis dans le désert ! Qu'importe que ce soit pour une bonne œuvre, cela ne m'excuse point. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ! Ne permettez pas que je succombe à la tentation du démon ; car si votre grâce ne me soutient contre lui, il me réduira bientôt sous sa tyrannie... Comment oserai-je entreprendre d'instruire les autres, moi qui n'ai pas encore appris à me vaincre ? »

Telle était la componction de Pacôme pour un mouvement intérieur d'impatience, qu'il avait tâché de réprimer. Telle était son attention à garder son cœur. Il passa toute la nuit à s'humilier ainsi devant Dieu ; son regret fut si vif, que la sueur causée par

L'excessive chaleur du lieu étant jointe à ses larmes, le pavé sur lequel il avait prié parut le lendemain aussi mouillé que si on y avait répandu de l'eau. Il continua depuis à vivre avec son frère dans une douceur, une humilité, une condescendance admirable, sans jamais se démentir jusqu'à ce que la mort le lui enleva.

Alors il poursuivit son bâtiment avec plus de liberté ; mais ce ne fut pas sans obstacles de la part des démons, qui ne cessèrent de lui tendre des pièges, et renouvelèrent contre lui la sanglante guerre qu'ils avaient si cruellement déclarée au grand Antoine. Dieu le permit ainsi non-seulement pour éprouver sa foi, mais afin que l'expérience de la tentation le rendît plus propre à montrer aux autres comment il fallait combattre.

Tantôt les malins esprits tâchaient de l'effrayer par des fantômes horribles. Tantôt ils faisaient devant lui mille gestes ridicules pour le porter à rire. D'autres fois, pour le tenter de vanité, ils l'attendaient en grand nombre lorsqu'il revenait de la prière, et se rangeant autour de lui, ainsi que des satellites qui accompagnent un prince, ils se disaient les uns aux autres : « Faites place, faites place à l'homme de Dieu. » Une nuit ils donnèrent une si violente secousse à sa cellule, qu'il semblait qu'elle allait crouler et l'écraser sous ses ruines. Ils l'attaquaient ainsi en différentes manières, soit pour le faire tomber en quelque faute, ou tout au moins pour troubler sa paix ; mais Pacôme mettant en Dieu toute sa confiance et lui adressant continuellement ses vœux, demeurait intrépide malgré leurs attaques, et gémissait plutôt de leur malice, qu'il ne faisait cas de leurs efforts.

Sa constance les rendit plus furieux, et leurs premiers assauts ne leur ayant pas réussi, ils déchargèrent leur rage sur son corps par des coups redoublés qui lui causèrent des douleurs extrêmes : c'est ce qu'ils firent plusieurs fois et des nuits entières. Le combat ne pouvait être plus rude ; mais Dieu, qui le fortifiait intérieurement par sa grâce, le consola aussi au dehors par la visite d'un bon religieux nommé Hiéracapollon, ou Apollon selon la version de Denis le Petit, dont la conversation redoubla son courage. Ce pieux solitaire le venait voir depuis fort

souvent, et mourut entre ses bras dans une visite qu'il lui fit.

La foi de Pacôme reçut des accroissements avec les victoires qu'il remporta sur les esprits des ténèbres ; et bien qu'il n'eût pas alors acquis, au rapport de son historien, une parfaite connaissance, telle qu'il l'eut dans la suite, des choses spirituelles, il ne laissa pas de faire plusieurs miracles, comme de marcher sur les serpents et les scorpions sans en être piqué, et d'obliger les crocodiles par son seul commandement de le porter sur leur dos lorsqu'il voulait passer le Nil : Dieu, qui prenait un soin particulier de son Serviteur, accordant ces merveilles à la pureté de son cœur et à la simplicité de sa confiance filiale.

Le temps marqué dans l'ordre de la Providence pour l'établissement de son Ordre étant arrivé, le Seigneur le lui fit connaître par un Esprit céleste qui lui apparut dans une île du Nil proche de Tabenne où il s'était rendu avec d'autres solitaires des environs pour couper des roseaux dont on faisait les nattes. Pacôme s'étant retiré à l'écart, afin de faire oraison, demandait à Dieu qu'il lui fit la grâce de connaître sa volonté et de l'exécuter ; l'Ange se fit voir à lui et lui dit ce peu de mots : « La volonté du Seigneur est que vous aidiez les hommes à se réconcilier avec lui ; » après quoi il disparut.

Ne pouvant donc plus douter de l'ordre de Dieu qui lui était signifié pour la troisième fois, c'est-à-dire dans la vision qu'il eut d'abord après son baptême, dans celle où un Ange lui présenta la table d'airain, et dans celle-ci ; il commença à recevoir ceux qui se présentaient pour embrasser la vie religieuse, et après s'être assuré du consentement de leurs parents et les avoir suffisamment éprouvés, il les revêtait de l'habit monastique.

Tant qu'ils furent en petit nombre, il se chargea de tout le soin du monastère, afin que, dégagés de toute sollicitude, ils fissent un bon fondement dans la récollection et la vie intérieure. Il préparait tout ce qui était nécessaire au réfectoire ; il semait et cultivait les herbes au jardin ; il répondait à ceux qui frappaient à la porte du monastère ; il assistait nuit et jour les malades ; il se faisait le serviteur de tous, et ne leur laissait que la douce consolation de vaguer aux exercices spirituels.

Ainsi il les formait principalement par ses instructions et par son exemple, afin qu'avant qu'il en survînt d'autres, et qu'il fût obligé de prendre des aides parmi eux pour les différents emplois du monastère, ils eussent eu le loisir d'étudier dans sa conduite celle qu'ils devaient garder lorsqu'il faudrait joindre la vie active à celle du recueillement.

Ses nouveaux disciples ne pouvaient assez admirer tant de vertus qu'ils découvraient en lui ; et surtout tant de charité, d'humilité, de mortification et de récollection qu'il conservait au milieu d'une action presque continuelle. « Voyez, disaient-ils entre eux, combien grande est la bonté de Dieu. Nous avons devant nos yeux un homme né dans le sein de l'idolâtrie, et qui pourtant s'est élevé par sa ferveur à une très-haute perfection. Pourquoi ne nous efforcerions-nous pas d'y arriver nous-mêmes en suivant ses traces, comme il suit fidèlement celle des Saints qui l'ont précédé ? »

Cette considération leur inspirait une telle ferveur qu'ils s'excitaient mutuellement à persévérer sous sa conduite ; et dans l'empressement où ils étaient de l'imiter, ou tout au moins de le soulager dans ses fatigues, ils vinrent le presser de permettre qu'ils partageassent avec lui la peine de ses travaux. Mais Pacôme leur dit qu'il se regardait comme un animal destiné à tourner la roue, pour lequel il ne fallait avoir nulle compassion ; que quand il en serait temps, il se déchargerait sur les autres d'une partie du soin qu'il prenait, selon que Dieu les mettrait en état de le faire.

Cependant, dit l'historien de sa vie, il leur prescrivit des règles très-propres à les faire avancer dans les perfections religieuses, surtout par rapport à la simplicité des habits, à la tempérance dans le boire et le manger, à la décence et à la modestie du coucher ; ce qui fait voir qu'outre la règle qu'il avait reçue de l'Ange, il ajouta plusieurs constitutions plus détaillées pour la discipline de son Ordre ; et peut-être que son historien a voulu désigner par là ce que nous appelons communément la règle de S. Pacôme traduite par S. Jérôme, et dont nous traiterons amplement en parlant des usages qu'on observait dans ses monastères.

Mais dès ces premiers temps sa charité ne se borna pas à ses disciples ; elle s'étendit aussi sur les gens des environs, où s'étant aperçu que plusieurs bergers, tout occupés du soin de leurs troupeaux, étaient privés du bonheur d'entendre la parole de Dieu et de participer aux Sacrements. Il en conféra avec Sérapion, évêque de Tentyre, et, de concert avec lui, il procura qu'on bâtît une église, où l'on rassemblait ces pauvres gens le samedi et le dimanche.

Il se chargea d'y aller en ces jours avec quelques-uns de ses religieux pour les instruire, en attendant qu'on eût pourvu la nouvelle église d'un prêtre ; et il continua depuis à exercer la même charité quand le prêtre qu'on y avait mis était obligé de s'absenter. Il y parlait avec tant de sagesse, que les plus bornés comprenaient et étaient vivement touchés de ce qu'il leur disait ; car non-seulement ses paroles étaient des paroles de vie, mais son zèle et sa piété paraissaient sur son visage et dans ses actions ; en sorte que tout se ressentait dans son extérieur de la sainteté et de l'ardeur de son âme : ce qui fit que plusieurs idolâtres qui l'entendirent embrassèrent la foi chrétienne.

Le nombre des disciples de saint Pacôme augmenta bientôt jusqu'à cent, et crût après si considérablement, que son monastère étant trop étroit, il fut obligé d'en fonder d'autres. Il bâtit le premier dans un lieu désert appelé Prou ou Pabau, qu'on nomme aussi Bau ou Baum. Ce monastère, quoique le second, devint dans la suite le plus grand et comme le chef de l'Ordre, bien que le nom général de la Congrégation se prit de celui de Tabenne et qu'on ait toujours appelé Tabenosiastes ou de Tabenne les religieux soumis à la règle de saint Pacôme.

Quelque temps après la fondation de Pabau, un vénérable vieillard, nommé Eponyme, abbé d'un monastère appelé de Chénobosque, qui était habité par des religieux fort anciens et fort respectables par leurs vertus, touchés de celles qu'on pratiquait à Tabenne sous la direction de notre Saint, vint le prier d'unir son abbaye à son Ordre, ce qu'il agréa selon les inclinations de son zèle et de sa charité ; et il s'y rendit avec quelques-uns de ses religieux pour y mettre sa règle en vigueur.

D'autres solitaires qui formaient aussi une communauté à Monchose, ou Muchons, suivirent l'exemple de ceux de Chénobosque et lui donnèrent une quatrième maison.

Il en fonda dans la suite cinq autres ; savoir : celle de Tase, dont l'histoire ne nous dit rien de particulier ; celle de Thebeu ou Thebué, dont Psénède, père de Pétrone, qui succéda au Saint après sa mort dans le gouvernement de l'Ordre, donna le terrain, en entrant lui et toute sa famille dans la Congrégation ; celle de Panes, qu'il bâtit à la sollicitation de l'évêque de cette ville, appelée Arée ou Vârus ; celle de Tismen ou Men, dans le même diocèse ; et celle de Pichnum ou Pachnum, appelée aussi Chinum, sur le bord du Nil vers Latopole ¹.

Ce furent là les monastères que saint Pacôme fonda de son vivant, outre celui des religieuses dont nous ferons un article particulier.

On ne peut rien ajouter à la sagesse, au zèle, à la charité et à l'application avec laquelle ce grand supérieur gouvernait cette multitude de religieux. Il paraissait dans toute sa conduite que l'Esprit de Dieu le guidait, comme il lui en avait inspiré le dessein. Il n'est point de vertu dont il ne donnât l'exemple à ses religieux, point de moment où il n'agît pour leur utilité ; point d'occasion de les instruire qu'il laissât échapper ; et enfin point de peine et de fatigue qu'il n'endurât volontiers pour leur procurer les besoins spirituels et l'entretien temporel, selon l'esprit de la pauvreté et de l'observance religieuses.

Mais pour mieux détailler l'économie de son gouvernement, nous ferons observer avant toutes choses, ainsi qu'on a déjà pu le remarquer, que saint Pacôme ne s'ingéra pas de lui-même dans la supériorité, mais qu'il y entra par un ordre exprès de Dieu, et par conséquent par la porte légitime de la vocation d'en haut ; et que nonobstant cet ordre du Ciel, il ne prévint pas pour l'exécution le temps que Dieu avait fixé ; ce qui montre en lui

¹ Toutes ces fondations eurent lieu dans la Haute-Égypte ; mais sans être très-éloignés les uns des autres, les monastères de saint Pacôme n'étaient pas dans le même nome ou gouvernement. Latopolis, aujourd'hui Esnéh, était le chef-lieu d'un nome.

un dégagement et une pureté d'intention très-parfaite. Aussi une vocation si marquée et une docilité si fidèle aux desseins de Dieu, fut-elle suivie d'une bénédiction très-abondante de grâces. Pacôme reçut conséquemment toutes les qualités nécessaires pour gouverner. Il ne manqua ni de lumières, ni de dons éminents; et les fruits de vie qu'il produisit dans les âmes, en furent les effets et les preuves en même temps.

La douceur et la condescendance furent le fond principal de son caractère. On oserait presque dire qu'il excéda dans ces vertus. Les actes de sa vie en fournissent des exemples éclatants. Comme il se présenta en peu de temps grand nombre de gens pour vivre sous sa discipline, sa bonté, qui ne savait guère se refuser à personne, fut cause qu'il s'introduisit parmi ceux qu'il reçut, certains sujets difficiles à traiter et qui ne s'accommodèrent pas dans la suite des maximes de perfection qu'il tâchait de leur inspirer.

Ses remontrances et ses exhortations ne pouvaient rien sur eux. Ils ne donnaient aucune marque d'amendement, ni même de bonne volonté. Pacôme, affligé de leur résistance, par cette charité ardente qui lui faisait désirer leur salut avec zèle et sincérité, eut recours à l'oraison, qui était dans toutes les difficultés sa ressource ordinaire, et, prosterné contre terre, il adressa un jour à Dieu cette belle prière que son historien nous a conservée : « Vous nous avez ordonné, Seigneur, d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; je vous conjure donc d'avoir pitié de ces pauvres aveugles, et de les regarder d'un œil favorable de votre miséricorde, afin que, rentrant en eux-mêmes par un véritable repentir, ils craignent désormais de vous offenser; ils comprennent mieux les obligations de l'état qu'ils ont embrassé, et mettent en vous, comme les autres frères, tout leur bonheur et leur espérance. »

La mauvaise disposition de ces esprits indociles fut sans doute ce qui empêcha l'effet de sa prière. Il ne se rebuta pas pour cela, car la charité ne se lasse point; mais il leur donna une règle différente de celle des autres, et si facile à observer qu'il n'y avait qu'une opiniâtreté et une mauvaise volonté bien marquée

qui pût refuser de s'y soumettre. En effet, ces obstinés qui voulaient vivre entièrement à leur gré et sans aucune dépendance, refusèrent de la suivre, et quittèrent l'Ordre avec autant de promptitude que s'ils eussent été saisis de quelque terreur panique.

Si saint Pacôme eut sujet de gémir de leur désertion, il eut lieu de s'en consoler par les merveilleux progrès de ses autres disciples. Son monastère devint dès lors comme un champ dont on a arraché l'ivraie et où le bon grain croît au large. Mais on a pu remarquer quelle fut sa patience inaltérable à supporter ces mauvais esprits, jusqu'à ce que Dieu daignât l'en délivrer.

Il eut aussi des actes de patience à exercer envers quelques anciens religieux de son monastère de Pabau, qui bien qu'exempts de défauts grossiers, étaient si portés au murmure, qu'ils y tombaient à tout propos. Il les avait repris souvent sans rien gagner sur leur esprit; mais ne croyant pas pour cela devoir se lasser de travailler à leur amendement, il entreprit pendant quarante jours des jeûnes très-rigoureux et de longues veilles qu'il passait à l'oraison, et Dieu se laissant fléchir à ses prières, il eut la consolation de voir revenir ces vieillards à résipiscence, et consommer leur course dans une véritable piété.

Sa condescendance envers un religieux d'un monastère voisin, mais qui n'était pas de son Ordre, et dont l'abbé venait souvent prendre ses conseils, n'eut pas un effet moins merveilleux. Cet esprit ambitieux et d'une humeur bouillante, désirait passionnément d'être économe (la version de Denis le Petit dit qu'il voulait être élevé à la cléricature; mais nous suivons ici le texte de Bollandus beaucoup plus sur). Il désirait donc d'être économe et sollicitait sans cesse son abbé de lui donner cet emploi dont il le reconnaissait incapable.

L'abbé, lassé un jour de ses importunités, et pensant qu'il respecterait peut-être l'autorité de saint Pacôme, lui dit contre la vérité, que ce Saint lui avait conseillé de ne pas lui donner cette charge, parce qu'il n'y était pas propre. Ce fougueux, au lieu de se rendre, prit la chose au tragique et vint droit au monastère de saint Pacôme décharger contre lui toute sa bile par quantité d'injures qu'il lui dit.

Le Saint, qui en ignorait le sujet, et qui travaillait alors avec ses religieux à dresser une muraille, ne lui répondit rien ; mais voyant que son silence l'irritait davantage, il dit avec beaucoup d'humilité : « J'ai péché, mon frère, pardonnez-moi, je vous en prie, comme vous désirez que Dieu vous pardonne vos péchés. »

La douceur de cette réponse l'apaisa, et le Saint ayant quitté son ouvrage, s'approcha de l'abbé qui avait suivi ce religieux avec un cœur vivement affligé, et lui demanda le sujet de ses emportements. Ce supérieur, autant pénétré de douleur de tout ce que venait de dire son religieux irrité, qu'il l'était de sa mauvaise conduite, instruisit le Saint de tout, et le pria de lui dire ce qu'il devait faire.

Alors Pacôme usant du don de conseil dont Dieu l'avait favorisé, lui dit : « Vous voulez savoir de moi ce que Dieu veut que vous fassiez : accordez à ce Frère ce qu'il désire, afin de délivrer son âme de la puissance du démon : car il arrive souvent qu'en faisant par commisération du bien aux méchants, ils se radoucissent, et se rendent plus raisonnables. C'est ainsi que la charité que Jésus-Christ nous a enseignée par ses exemples et par ses paroles, nous apprend à nous supporter les uns les autres avec une miséricordieuse condescendance. »

Chose admirable ! cet avis eut tout l'effet qu'il avait prédit. Le religieux voyant qu'on lui accordait avec tant d'indulgence l'emploi qu'il avait si passionnément désiré, eut honte de son ambition et de ses emportements ; et touché de repentir, non-seulement il ne voulut pas accepter la charge, mais il vint se jeter aux pieds de saint Pacôme, lui avoua qu'il était coupable, et lui dit en témoignant un vif regret de sa faute : « O homme de Dieu ! véritablement vous surpassez votre réputation ; car si, au lieu d'user de douceur envers moi, vous m'aviez traité durement, j'étais prêt de renoncer à ma profession et d'abandonner le service de Dieu. Soyez donc béni, mon saint Père, qui par votre charité avez sauvé mon âme. » Le saint vieillard le releva, l'exhorta à se conduire dans la suite d'une manière plus conforme à l'esprit de son état, l'embrassa tendrement, et l'accompagna jusqu'à la porte du monastère, d'où il le renvoya en paix.

On comprendra encore par les avis qu'il donna à Théodore d'Alexandrie, en lui confiant le gouvernement de quelques religieux, quelle était sa douceur et sa prudence. « Ce n'est pas, lui dit-il, une affaire de peu de conséquence que de bien gouverner une communauté. Si vous vous apercevez que quelqu'un de vos religieux tombe dans le relâchement, prenez-le en particulier, et exhortez-le avec patience à reprendre sa première ferveur. S'il ne reçoit pas bien la correction, laissez-le pour quelque temps, en attendant que Dieu lui touche le cœur ; car comme lorsqu'on a une épine enfoncée dans le pied, qu'on ne peut tirer sans répandre beaucoup de sang et souffrir de vives douleurs, on ne l'arrache pas de force, mais on se sert plutôt de quelque emplâtre émollient, ou de quelque autre remède doux, qui attire toujours l'épine dehors ; de même le supérieur ayant à gouverner quelque sujet d'un caractère difficile, le ramènera plutôt à son devoir par sa douceur et sa patience, qu'un autre qui voudrait le faire passer par toute la rigueur de la règle.

« Que s'il arrive, ajouta-t-il, que la faute soit de conséquence, vous m'en donnerez avis, et je tâcherai d'y remédier selon que Dieu m'inspirera de le faire par sa miséricorde. Ayez soin des malades comme de vous-même, et partagez avec eux les peines et les croix par votre charité, comme doit faire un bon père ; puisqu'en effet, vous devez l'être dans la place que vous occupez.

« Soyez le premier à observer les règles prescrites aux Frères, afin qu'ils y soient fidèles à votre exemple. Que s'il survient quelque cas dans lequel vous ne puissiez vous déterminer sur ce que je viens de vous dire, vous aurez soin de m'en avertir, et nous conclurons ensemble sur qu'il y aura à faire. »

Comme la douceur de Pacôme n'était ni lâcheté, ni considération humaine, mais un pur effet de cette charité compatissante qui est si conforme à l'esprit de Jésus-Christ, aussi ce grand maître des supérieurs savait avoir de la fermeté lorsqu'il jugeait que la gloire de Dieu, le bon ordre du monastère, et le besoin particulier des coupables exigeaient qu'il usât de sévérité.

Étant en conférence avec quelques-uns de ses religieux, un Frère qui avait fait ce jour-là deux nattes, bien que la règle n'

l'obligeât qu'à en faire une, mit par un esprit de vanité ces deux nattes devant la porte de sa cellule, afin que le Saint pût les voir et louer sa diligence.

Il fut bien trompé dans son attente. Le saint abbé pénétrant d'abord dans son intention, et jetant un profond soupir, dit aux religieux qui étaient présents : « Voyez, je vous prie, ce Frère qui a travaillé depuis le grand matin jusqu'à cette heure, pour donner tout son travail au démon sans en rien réserver pour son âme, en cherchant comme il fait, à être applaudi des hommes plutôt que de Dieu, pour qui seul il devait agir. Quelle illusion d'épuiser ainsi son corps par un grand travail, et de laisser son âme vide de mérite après avoir pris tant de peine ! »

Il appela ensuite ce Frère, lui fit une réprimande très-sévère, et lui ordonna que quand tous les religieux seraient assemblés pour la prière, il s'y rendrait en portant les deux nattes qu'il avait faites, et leur dirait : « Je vous supplie, mes frères, et je vous conjure de prier le Seigneur pour mon âme, afin qu'il ait pitié d'elle et lui pardonne ses péchés, ayant été si malheureux que de faire plus de cas de ces deux nattes que du royaume des Cieux. »

Il voulut encore que, lorsqu'ils seraient au réfectoire, il se tint debout au milieu avec ses deux nattes au côté jusqu'à la fin du repas, et enfin il l'enferma pendant cinq mois dans sa cellule, où, sans qu'il lui fût permis de parler aux autres religieux, il ne mangeait que du pain et du sel, ne buvait que de l'eau, et était obligé de faire deux nattes par jour.

Allant aussi faire la visite d'un de ses monastères, il vit, à mesure qu'il s'en approchait, que les religieux conduisaient à la sépulture un de leurs confrères, en chantant selon l'usage de l'Eglise. Dès qu'ils le virent venir ils s'arrêtèrent tous, afin qu'il fit son oraison sur le mort. Le Saint la fit, et quand il eut achevé sa prière, il commanda de cesser le chant, fit brûler devant tout le monde les habits du mort, défendit d'offrir pour lui le sacrifice, et ordonna qu'on l'allât enterrer sur la montagne sans aucune cérémonie.

C'était un religieux qu'il avait souvent averti de se corriger,

mais qui n'avait jamais voulu profiter de ses avis : et on peut juger par la conduite que le Saint garda dans cette occasion, que Dieu lui avait fait connaître le déplorable état où était son âme. Cependant, dit l'historien de la vie du Saint, bien qu'il eût souffert ce religieux incorrigible jusqu'à la mort, il ne voulut pas laisser échapper cette occasion de donner une juste frayeur à ses disciples, afin de les préserver de la tiédeur si funeste aux personnes religieuses.

La manière différente dont il agit envers un autre religieux, peut-être bien plus orgueilleux que celui qui avait étalé par vanité les deux nattes qu'il avait faites, montre que toute sa conduite dans le gouvernement des esprits était dirigée par une sagesse plus qu'humaine, et elle fera voir en même temps que l'illusion peut aisément se glisser dans les meilleures œuvres, surtout quand on les fait par son propre esprit et contre l'obéissance.

Ce religieux était fort austère dans sa vie ; mais l'orgueil et la confiance en ses propres lumières gâtaient tout. Le Saint s'en étant aperçu, l'appela en particulier et lui dit avec beaucoup de charité : « Mon Frère, Notre-Seigneur a dit : Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. Faites bien attention à cette belle sentence, et profitez-en, car je m'aperçois que le démon travaille à vous faire perdre tout le fruit de votre travail par votre attachement à votre propre sens. C'est pourquoi rendez-vous au réfectoire avec les autres, quand on fera le signe du repas. N'y rejetez pas ce qu'on vous présentera de cuit, et prenez au moins quatre ou cinq bouchées de pain pour éviter la vanité ; sans toutefois que je veuille vous obliger à prendre davantage de nourriture, de peur que vous ne satisfassiez pas la sensualité, étant vigoureux et robuste comme vous êtes. De plus, je ne veux pas que vous fassiez de longues oraisons en particulier ; mais il suffit que vous fassiez la prière en commun avec les Frères, jusqu'à ce que vous ayez surmonté le démon de la vanité, qui vous tend des pièges dans tout ce que vous faites. »

Ce religieux se rendit d'abord à cette remontrance ; mais en-

traîné par son illusion, il revint bientôt comme auparavant, et murmurait même contre l'ordre du Saint en disant : Où est-il écrit qu'il ne faut point jeûner ni prier ? Saint Pacôme, qui veillait sur lui, s'aperçut bientôt qu'il n'exécutait pas ses ordres, et il le voyait avec douleur prêt à tomber sous l'empire du démon par son opiniâtreté ; c'est pourquoi il appela un jour Théodore, son cher disciple, qui l'aidait déjà beaucoup dans le gouvernement, et lui dit : « Vous savez combien je suis affligé de voir que ce Frère ne profite pas de mes avis. Allez voir à présent ce qu'il fait, et rapportez-le moi. »

Théodore obéit, et revint dire au saint abbé qu'il l'avait trouvé priant à son ordinaire. « Retournez, lui dit le Saint, empêchez-le de prier et vous comprendrez bientôt que le démon s'en est rendu le maître. » En effet, il y retourna et voulut l'empêcher de prier ; mais ce Frère, séduit et livré au malin esprit, le reçut avec des injures, et voyant que Théodore continuait à interrompre sa prière, il entra en fureur et prit un bâton pour l'en frapper. Alors la possession du démon parut manifestement ; le malin esprit parlait par la bouche de ce misérable ; ce qui fut pour Théodore et pour les autres Frères une grande leçon sur la pureté d'intention et la suite de la vaine gloire. Cependant Pacôme, touché jusqu'au fond de l'âme du déplorable état de ce religieux, fit des prières pour lui, et obtint enfin de Dieu sa délivrance et sa entière conversion.

Comme l'obéissance est le plus ferme soutien de la religion et la sûreté des âmes religieuses, Pacôme ne recommandait rien tant à ses disciples que cette vertu, et ne souffrait guère qu'on manquât impunément. Revenant à son monastère, après avoir fait la visite des autres, les Frères vinrent l'accueillir hors de la porte pour lui faire honneur, et un des enfants qu'on élevait dans le monastère, ainsi que nous le dirons dans son lieu, s'étant mêlé parmi eux, lui dit après l'avoir salué à son tour : « Assurément, mon Père, depuis que vous êtes parti d'ici, personne ne nous a réparé des légumes ni de potage. » Le saint abbé lui répondit avec amitié : « Eh bien, mon enfant, je ferai en sorte qu'on y manquera plus. » Après quoi il rentra dans le monastère.

Lorsqu'il eut visité les différents endroits, pour voir si tout y était dans l'ordre, il se rendit à la cuisine, où il trouva le religieux qui en avait l'intendance, occupé à faire des nattes. Il lui demanda combien il y avait de temps qu'il n'avait pas servi des légumes au réfectoire, et celui-ci lui répondit qu'il y avait deux mois, s'excusant d'y avoir manqué, contre ce qui était prescrit par la règle, parce que la plupart des religieux n'en mangeaient point par esprit de pénitence, et qu'il avait ensuite le regret de voir que ce qu'il avait préparé avec beaucoup de travail et de dépense devenait inutile ; mais que pourtant, pour ne pas demeurer oisif, il faisait des nattes, un seul Frère de ceux qu'il avait sous lui suffisant pour les moindres apprêts qu'on donnait aux religieux.

Pacôme l'écouta attentivement et lui dit : « Combien avez-vous donc fait de nattes ? — Cinq cents, répondit le cuisinier. — Portez-les toutes ici, lui dit-il ; » et comme il les eut devant lui, il ordonna qu'on y mît le feu ; après quoi adressant de nouveau la parole à ce Frère, il lui dit en présence des autres qui étaient commis pour le même office : « Puisque par la suggestion du démon vous avez fait si peu de cas des règles qui sont prescrites pour votre emploi, je n'en fais aucun de vos ouvrages ; et je les ai condamnés au feu, afin que vous compreniez ce que c'est que de manquer aux règles qui nous ont été données pour le salut des âmes. De combien d'occasions de mérite n'avez-vous pas privé les Frères ? Ignorez-vous que lorsqu'il est en notre pouvoir de contenter nos désirs sur quelque chose, et que nous nous en privons pour l'amour de Dieu, nous en recevrons une grande récompense ; au lieu qu'on n'a pas sujet d'en espérer, quand on ne se prive de se satisfaire que parce qu'on n'en a pas le moyen ?

« Ne voyez-vous donc pas qu'en donnant aux Frères ce que la Règle prescrit, ils font des actes agréables à Dieu, lorsque l'avant devant eux ils se mortifient d'y toucher ; au lieu qu'en ne le leur présentant pas, leur privation est forcée et leur abstinence infructueuse ? Quoi donc ! pour épargner quelques mesures d'huile, a-t-il fallu priver les Frères de tant d'occasions de mériter ? Pensez

plutôt tout ce que nous avons au monde, avant que d'ôter aux Frères le moyen de pratiquer un seul acte de vertu. C'est pour cela que j'ai toujours été du sentiment qu'on mit tous les jours à table devant les religieux ce qu'on est en usage de leur donner, et qu'on le fit sans épargne, afin que ceux qui veulent s'en priver, selon qu'ils y seront portés par leur ferveur, fassent par là plus de progrès dans la mortification.

« D'ailleurs, si quelque religieux indisposé et qui ne veut pas pour cela se mettre à la table des malades, vient à celle de la communauté, et ne trouve ni les légumes, ni les soupes qu'on y doit mettre, et dont dans ce cas il a besoin pour son infirmité, que faut-il qu'il fasse ? Ne lui êtes-vous pas un sujet de scandale ? Ignorez-vous encore que les plus jeunes se ralentiront facilement dans la pratique des vertus, si l'on n'a la charité d'user de discrétion et de quelque adoucissement à leur égard ? »

Cet exemple nous donne lieu de parler du désintéressement du Saint, qui n'était pas une des moindres qualités par lesquelles il se rendit recommandable. Dans un temps de famine où l'on trouvait bien difficilement du blé en Égypte, il donna cent pièces d'or au procureur pour en aller acheter où il en pourrait avoir. Celui-ci, après avoir parcouru divers lieux inutilement, arriva enfin à la ville d'Hermutis ¹, où il trouva un officier qui avait la garde du blé public, et qui, pour l'estime qu'il avait pour saint Pacôme et sa Congrégation, dont il avait ouï parler fort avantageusement, lui en donna au delà de ce qu'il aurait pu espérer ; et non-seulement il le lui livra à plus de la moitié moins qu'il ne lui aurait coûté ailleurs, mais aussi il lui en délivra pour le double le l'argent qu'il avait apporté, c'est-à-dire pour deux cents pièces d'or, se contentant qu'il lui rendit les autres cent pièces au temps de la moisson.

Le procureur revint au monastère fort satisfait de son voyage, espérant d'être applaudi. Mais quand le Saint eut appris ce qu'il avait fait, il ne voulut pas seulement permettre qu'on mît un grain de blé dans le monastère ; il obligea le procureur de l'aller

¹ Aujourd'hui Ermonth, près de Thèbes, sur la rive gauche du Nil. On sait que Thèbes était située sur les deux rives du fleuve.

revendre aux environs pour le même prix qu'il l'avait eu, afin de rendre à l'officier les cent pièces d'or dont il était redevable, et d'en acheter d'autre pour cent pièces seulement, au même prix que tout le monde l'achetait ; et quand il eut fait tout cela, il lui ordonna de demeurer en repos dans le monastère, et mit un autre religieux à sa place.

Celui qui présidait à la cordonnerie du monastère, avait aussi remis au procureur une grande quantité de sandales et d'autres ouvrages de son art, pour les vendre à un prix qu'il lui détermina. Quand le procureur les eut exposés en vente, ceux qui se présentèrent pour les acheter trouvèrent qu'il en demandait trop peu, et lui dirent qu'à moins d'avoir volé la marchandise, il ne pouvait pas la mettre à un si bas prix. Le procureur s'excusa sur les ordres qu'il avait, mais il ne laissa pas de recevoir le prix qu'on lui en donna, et qui était d'un tiers plus haut que celui qu'on lui avait fixé.

A son retour, le chef de la cordonnerie trouva, en comptant la somme qu'il lui remit, qu'elle était d'un tiers plus grande qu'il n'avait espéré, et dit à saint Pacôme : « En vérité, mon Père, vous ne devez pas vous servir de ce Frère pour l'administration des biens du monastère : il paraît qu'il a trop l'esprit du monde. puisqu'il a vendu les ouvrages un tiers de plus que je ne lui avais dit. »

Le Saint fit appeler là-dessus le procureur, qui tâcha de s'excuser en racontant comment la chose s'était passée, mais son excuse ne fut pas reçue. « Vous êtes coupable, lui dit le saint Abbé, puisque vous vous êtes laissé surprendre par la cupidité des biens de la terre. Retournez au plus tôt, et allez rendre aux acheteurs l'argent que vous avez reçu d'eux au delà de ce qu'on vous avait dit, et à votre retour vous ferez pénitence de votre faute, et vous resterez dans le monastère pour y vaquer à ce qu'on vous prescrira ; car la charge de procureur ne vous convient nullement. » En effet, il mit en sa place Zachée, excellent religieux, et que l'historien du Saint dit être au-dessus de tout éloge par le mérite de ses œuvres, et qui depuis faisait encore la fonction d'économe après la mort du saint Abbé.

Ce dégagement des choses de la terre était fondé sur la tendre confiance qu'il avait en la bonté paternelle de Dieu, par laquelle il était pleinement persuadé que la Providence prendrait un soin particulier de l'entretien de ses religieux tant qu'ils seraient fidèles à son service. Aussi éprouva-t-il, même par des miracles, que son espérance était bien fondée ; car ayant en une rencontre donné libéralement aux pauvres tout ce qu'il avait à sa disposition, et ayant ensuite ordonné qu'on allât vendre trois nattes que des Frères avaient apportées, afin d'avoir de quoi acheter du blé, le lendemain, à la pointe du jour, un inconnu parut à la porte du monastère et apporta du blé au Saint, en lui disant que pendant son sommeil il s'était senti poussé par une vertu secrète de lui rendre ce service, présumant que sa communauté en avait besoin ; ce qui causa de l'admiration à tous les religieux qui furent témoins du soin particulier que Dieu daignait bien prendre d'eux.

Le zèle de Pacôme pour le maintien de l'observance et la perfection de ses religieux ne lui donnait point de relâche. Outre les fréquentes visites de ses monastères, il visitait souvent les religieux en particulier dans leur cellule, pour voir ce qu'ils y faisaient ou quels étaient leurs besoins ; et s'il s'apercevait qu'il y eût quelque chose à réformer, il ne manquait pas de les en avertir charitablement. Ce fut en faisant une de ces visites que Dieu lui accorda le don des langues en faveur d'un homme de qualité venu de Rome, qui s'était retiré parmi ses religieux.

Le Saint voulut l'entretenir, soit pour connaître son caractère et ses dispositions, soit pour l'aider par ses avis dans l'état qu'il avait embrassé ; mais comme il ne savait parler que la langue égyptienne, et que le Romain, qui ne parlait que la latine et la grecque, avait de la peine à lui ouvrir son cœur par un interprète, il lui fit signe qu'il se tint en paix, qu'il allait prier Dieu, et qu'il le viendrait rejoindre en peu de temps.

Il alla donc se mettre en oraison et adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, vous voyez que j'ignore la langue de ceux qui viennent ici des différents pays du monde ; il est inutile que vous me les adressiez si par ce défaut je ne puis leur

être d'aucune utilité. Daignez donc, mon Dieu, si vous voulez vous servir de moi pour leur salut, m'accorder la grâce de les entendre et d'en être entendu, afin que je les conduise ainsi que vous le désirez. »

Il persévéra trois heures à faire la même demande, et à la fin il se trouva entre les mains un papier qui lui fut donné par une main invisible. Il le lut, et reçut en le lisant le don de parler toutes les langues. Il en rendit aussitôt des actions de grâces au Seigneur ; et étant retourné vers le Romain, il lui parla en grec et en latin avec tant de pureté, que cet étranger avoua qu'on ne pouvait mieux parler ces deux langues.

Il fut exact à visiter ses monastères tant qu'il en eut la force. Que s'il arrivait qu'il n'eût pas eu le loisir de voir les Frères aussi souvent qu'il le désirait, il y suppléait en écrivant aux supérieurs les avis qu'il jugeait nécessaires.

Il était toujours prêt à marcher et à agir, dès qu'il s'agissait de la consolation de ses religieux. Quelques-uns vinrent du monastère de Chénobosque, et lui dirent qu'ils y avaient laissé un des leurs fort malade, et qu'il souhaitait beaucoup recevoir sa bénédiction avant que de mourir. Il se mit aussitôt en devoir de lui donner cette satisfaction ; mais à peine eut-il fait quelque peu de chemin, qu'il vit l'âme de ce Frère monter au Ciel du côté de l'Orient avec des Anges qui chantaient un cantique celeste. Ce merveilleux objet l'obligea de s'arrêter ; et les religieux qui étaient avec lui et qui ne voyaient rien de ces merveilles, l'ayant prié de se hâter de peur que le malade n'expirât en son absence, il leur dit qu'il était inutile qu'il allât plus loin, puisqu'il venait de voir l'âme de ce Frère s'élever dans le Ciel. Ces religieux étant ensuite allés à Chénobosque, et s'étant informés du temps que le malade était mort, ils trouvèrent que c'était précisément au moment que le Saint le leur avait dit.

La connaissance surnaturelle que Dieu lui donnait quelquefois de l'état de ses religieux après leur mort, s'étendait aussi sur les fautes des Frères absents, même les plus cachées. Dans une conférence qu'il faisait à ses disciples, il se sentit tout à coup fortement inspiré d'interrompre son discours, et appelant l'économe

du monastère, il lui dit tout bas : « Allez-vous-en dans une telle cellule, et vous y observerez un Frère qui néglige le soin de son âme, puisque non-seulement il ne vient pas entendre la parole de Dieu ; mais au lieu de vaquer à la prière dans sa cellule, il y dort tranquillement. Je ne vois pas qu'en faisant ainsi il mérite d'être appelé moine. »

Le Saint étant un jour près de Pabau avec Théodore, Corneille et quelques autres, il s'arrêta comme s'il eût parlé à quelqu'un, et connut par révélation que le soir d'auparavant on avait violé à Tabenne l'ordre qu'il avait donné de garder le silence dans la boulangerie en faisant les pains, et surtout ceux qui étaient destinés pour l'autel. Il y envoya aussitôt Théodore, qui trouva qu'on était en faute, et vint le lui rapporter ; sur quoi le saint Abbé lui dit ces belles paroles : « Ces Frères pensent peut-être que les règles que nous leur donnons ne sont que les ordres des hommes. Quoiqu'elles ne paraissent pas grand'chose, elles ne laissent pas que d'être de conséquence. Ignorent-ils que tout le peuple d'Israël demeura sept jours en silence devant la ville de Jéricho, ainsi que Dieu l'avait commandé, et que ce ne fut qu'après cela qu'ayant poussé leurs cris tout d'une voix, ils se rendirent maîtres de cette ville, parce qu'ils avaient été fidèles à l'ordre de Dieu, bien qu'ils ne l'eussent reçu que de la bouche d'un homme ? Que les frères donc apprennent à exécuter ce qui leur est prescrit, afin que Dieu leur pardonne leur négligence, car si cette règle était inutile, je ne la leur aurais pas donnée. »

Il vint ensuite à Tabenne, où il donna bientôt une preuve de son exactitude à l'observance de la Règle, ainsi que de sa douceur et de sa modestie ; car après qu'il eut fait sa prière, il se rendit à l'endroit où l'on faisait des nattes, et s'y mit à travailler avec les autres. Tandis qu'il faisait son ouvrage, un enfant du nombre de ceux qu'on élevait dans la maison lui dit avec naïveté qu'il ne travaillait pas bien, et que Théodore leur avait appris à s'y prendre autrement. Aussitôt il se leva et lui répondit avec douceur : « Montrez-moi, mon enfant, comment il faut faire. » L'enfant le lui montra, et il se remit à sa place avec joie, se conformant à ce qu'il lui avait dit.

Son historien cite d'autres exemples de l'humilité parfaite du Saint. Bien loin de se regarder comme le supérieur des autres, il ne se considérait que comme étant désigné de Dieu pour les servir.

C'était par cette même vertu d'humilité, que bien qu'il fût l'abbé général de toute la Congrégation, il était soumis plus qu'aucun des Frères au supérieur du monastère dans lequel il se trouvait, et quand un autre que lui faisait la conférence spirituelle, il y donnait toute son attention, se regardant comme un ignorant qui avait besoin d'instruction plus qu'aucun autre.

Il vivait aussi dans une telle dépendance des autres officiers du monastère en ce qui concernait leurs emplois, qu'il ne voulait rien avoir à son usage particulier, et le recevait comme par aumône de leurs mains, même les choses les plus nécessaires à la vie ; craignant moins, dit son historien, les peines de l'enfer, que de manquer de se conformer en tout à la douceur et à l'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous pouvons regarder également comme une preuve de son humilité, cette patience admirable qu'il montrait en toutes rencontres et qui ne se démentait jamais. Un anachorète le vint voir un jour, et tandis qu'il s'entretenait avec lui, il dit à son disciple Théodore de faire préparer quelque chose pour faire manger ce religieux. Le démon, qui voulait faire tomber le Saint dans l'impatience, empêcha que ce disciple ne le comprît, et lui fit entendre tout autrement. Il arriva la même chose lorsqu'au défaut de Théodore, le Saint donna cette commission à l'économe du monastère qui passait par là par occasion. Alors Pacôme, qui ne savait pas le stratagème du démon, et qui s'aperçut seulement que ni Théodore ni l'économe n'avaient fait ce qu'il leur avait dit, considérant que Dieu le permettait ainsi pour lui faire pratiquer la patience, se leva avec gaieté et alla préparer lui-même ce qu'il fallait pour faire manger son hôte.

Lorsqu'il l'eut congédié après le repas, il appela Théodore et l'économe pour savoir d'eux d'où venait qu'ils ne lui avaient pas obéi. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas entendu autre chose, sinon qu'ils le laissassent parler en liberté avec cet anachorète.

A cette réponse Pacôme, comprenant l'artifice dont le démon avait usé pour le faire tomber en faute, dit en soupirant : « Que le Seigneur soit béni, qui nous a conservé dans la patience et nous a fait connaître la ruse du malin esprit ! Profitez, mes enfants, de cet exemple pour pratiquer la douceur et la patience en pareilles rencontres ; car je sais que les ennemis de notre salut ne cessent de nous tendre des pièges. »

Il avait coutume tous les soirs de faire à ses frères un discours sur les devoirs de la vie religieuse. Les Frères étant un jour assemblés, il ordonna à Théodore, qui n'avait alors que vingt ans, et paraissait même plus jeune qu'il n'était, de parler en sa place. Quelque peine que ce jeune disciple eût de discourir des choses de Dieu devant une si nombreuse assemblée, il obéit pourtant sans alléguer qu'il n'avait pas été prévenu. Alors quelques anciens, choqués de ce qu'on leur donnait pour catéchiste un religieux qu'ils regardaient comme novice dans les choses spirituelles, quittèrent l'assemblée et se retirèrent dans leur cellule.

Saint Pacôme ne fit pas semblant de s'en apercevoir ; mais quand il eut congédié les religieux après le discours et la prière qu'on faisait de suite, il fit appeler ces anciens et leur dit : « Pourquoi avez-vous quitté la compagnie des Frères au temps de la conférence spirituelle ? — Vous nous avez donné, lui répondirent-ils, un novice pour nous instruire, comme s'il était bien capable de donner des leçons à tous les religieux, même aux plus vénérables de l'Ordre. »

A ces mots le saint Abbé soupira profondément et leur dit : « Savez-vous bien que c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé dans le monde ? que c'est l'orgueil qui a précipité Lucifer dans les abîmes, et réduit Nabuchodonosor au rang des bêtes ? N'avez-vous pas appris qu'il est écrit, que celui qui s'élève dans son cœur est abominable aux yeux de Dieu, et que celui qui s'enorgueillit sera humilié ? Voilà que pour n'avoir pas voulu considérer que la superbe est le commencement de tous les maux, le démon vous a dépouillé de tous les ornements des vertus ; car ne pensez pas qu'en vous retirant de l'assemblée vous ayez seulement montré du mépris pour Théodore, vous en avez montré

pour la parole de Dieu, et vous avez chassé le Saint-Esprit de votre âme. O que votre malheur est grand en ceci, et que vous êtes digne de compassion ? Comment n'avez-vous pas compris que ce ne pouvait être que par la ruse du démon que vous avez ainsi quitté Dieu et son service ! C'est sans doute à quoi je ne puis penser sans étonnement. Quoi donc ! Dieu s'est humilié pour l'amour de nous en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la Croix ; et nous, viles et abjectes créatures, nous nous enflons d'orgueil ? Assurément l'ordre est ici bien renversé. Celui qui, par sa grandeur et sa puissance, est au-dessus de toutes les créatures, s'est acquis le monde par l'humilité, tandis qu'il pouvait l'anéantir par un seul de ses regards, et nous, misérables néants, nous osons nous élever avec orgueil, ne prenant pas garde que par là nous nous rendons encore plus méprisables ? Vous ai-je donné l'exemple de quitter l'assemblée quand Théodore y a parlé ? Ne l'ai-je pas écouté avec attention comme les autres frères ? et je vous assure que j'y ai beaucoup trouvé à profiter. Aussi ne lui ai-je pas ordonné précisément afin qu'il s'exercât, mais ç'a été plutôt pour l'utilité et la consolation de mon âme. Si donc moi que vous regardez comme votre père et votre supérieur, je n'ai pas cru me dégrader en l'écoutant, comme ayant besoin d'être instruit, pourquoi avez-vous dédaigné d'en faire de même ? Je vous le dis en la présence de Dieu : si vous n'expiez votre faute par vos pleurs et par une sévère pénitence, assurément vous vous perdrez. »

Il recommandait aussi à ses religieux de se donner de garde de la vanité, et s'épargnait moins lui-même que personne. Quand il s'apercevait que quelque sentiment de vaine joie ou de secrète complaisance s'élevait dans son cœur, il l'étouffait aussitôt ou en détruisait la cause autant qu'il était en son pouvoir. C'est ce qu'il fit généreusement, lorsqu'ayant bâti une église à son monastère de Moncosé avec des colonnes et d'autres ornements, il la trouva à son gré et en ressentit de la complaisance, lui paraissant qu'il avait bien réusé. Mais persuadé que cette joie ne pouvait venir en lui que du démon de la vanité, il se mit en prière, et après il fit tirer par les Frères les colonnes avec des cordes qu'il avait

attachées aux chapiteaux, ce qui les fit pencher de côté et rendit l'édifice plus difforme qu'agréable. Quand cela fut fait comme il le souhaitait, il en prit sujet d'avertir ses religieux de réprimer soigneusement dans leur cœur les sentiments de complaisance qu'ils pourraient éprouver lorsqu'ils auraient réussi dans quelque ouvrage, de peur qu'en y adhérant, ou en se laissant flatter par les louanges des hommes, le démon ne leur fit perdre le mérite de leur travail.

Pour fortifier aussi les Frères contre les différentes tentations, il leur recommandait principalement deux choses : la première, de se confirmer sans cesse dans la crainte du Seigneur : la seconde, de découvrir leurs tentations à ceux qui étaient les plus éclairés, afin d'apprendre d'eux à les vaincre. « Tout de même, disait-il au sujet de la crainte de Dieu, qu'on se sert du feu pour purifier les vases et les rendre bien propres, ainsi la crainte du Seigneur épure le cœur de l'homme de ses affections vicieuses, et les rend un vase d'élection agréable au Seigneur, préparé à tout ce qui est de la vertu. »

Il disait ceci dans son monastère de Tabenne, où il s'était rendu expressément pour entretenir ses religieux sur l'art de combattre les diverses tentations d'ambition, de paresse, de jalousie et d'avarice que le démon suscite quelquefois aux solitaires. Mais d'ailleurs il avait en vue un religieux particulier qu'il voulait corriger par son discours, sans que les autres frères le comprissent ; c'est pour cela qu'à la fin de la conférence il ajouta des paroles qui étaient une énigme pour les autres, mais qui pouvaient aisément être entendues par celui qui était coupable, et dit : « Qu'on pourrait voir dans un vase de terre le sujet qui l'avait fait venir à ce monastère. »

Cette énigme, qui ne regardait que celui que le Saint avait dans l'esprit, fit découvrir la faute d'un autre appelé Élie, qui crut que Dieu la lui avait révélée. En effet, ce religieux, qui était fort simple, étant tenté de gourmandise, avait pris furtivement des figues et les avait cachées dans un pot de terre pour les manger en secret. Se croyant donc découvert par les paroles du saint abbé, il sortit promptement de la salle, alla prendre ce vase,

revint à l'assemblée, et en présentant au milieu des Frères son larcin au saint Abbé, il lui dit humblement : « Je vous avoue, mon père, que j'ai pris ceci. » Tous ceux qui étaient présents furent étonnés, et le Saint le fut comme les autres ; mais saisissant l'occasion de donner encore une nouvelle instruction à ses religieux, il leur dit : « Voyez, mes frères, comme ce n'est pas toujours quand nous le voulons que Dieu nous fait connaître les choses secrètes, mais seulement quand sa providence trouve à propos de nous les manifester ; car je ne savais rien de la faute de ce Frère ; mais Dieu, qui ne voulait pas qu'il se laissât surmonter par son inclination pour la gourmandise, m'a fourni par ce que j'ai dit, le moyen de le pouvoir corriger. »

Pour éviter tout sujet d'ambition parmi ses religieux, il ne voulait pas qu'ils aspirassent à aucun degré de la cléricature. Quoique le rang qu'il tenait eût pu lui servir de prétexte d'aspirer aux ordres sans que les autres eussent été en droit d'en faire de même, il n'y voulut jamais acquiescer ; et sachant que Sérapion, évêque de Tentyre, avait parlé de lui à saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, pour l'ordonner prêtre, et le déclarer supérieur général de toutes les solitudes de son diocèse, lorsque ce saint Patriarche fit la visite de toutes les églises de la Haute-Thébaïde, et s'approcha de Tabenne, notre saint Abbé fut à la vérité au-devant de lui avec ses religieux, qui étaient en très-grand nombre ; mais il eut l'adresse de se cacher au milieu d'eux lorsqu'il fut plus proche du Prélat, en sorte qu'il ne fut pas distingué des autres Frères.

Le don de discernement dont Dieu l'avait doué sur ses religieux, lui faisait bientôt juger de quel esprit leur venaient les inspirations ou les désirs qu'ils avaient, et s'ils étaient véritablement de Dieu, ou de l'ange des ténèbres. Il ne leur donnait là-dessus que des conseils pleins de sagesse, et qu'ils pouvaient suivre en toute sûreté ; mais malheur à ceux qui préféraient leurs propres lumières à celles d'un juge si éclairé. Un de ses religieux, à qui le cas arriva, en fit une expérience bien tragique.

Ce religieux, qui s'était rendu célèbre parmi les anachorètes

avant qu'il se mit sous la discipline de Pacôme, avait le désir du martyre, et sollicitait le saint Abbé de lui en obtenir de Dieu l'occasion. Le Saint l'exhortait à chasser cette idée où il voyait une illusion du démon.

Cependant ce Frère, trop prévenu en faveur de son sentiment et de son courage, continua à l'importuner tous les jours par la même demande. Le Saint lui promit enfin qu'il prierait Dieu pour cela, et lui prédit qu'il tomberait un jour entre les mains des barbares ; mais qu'il prit soin, en attendant que ce temps arrivât, de s'y préparer par un grand fond de vertu, de peur que quand l'occasion se présenterait, il ne se rendit apostat par sa lâcheté, bien loin d'être martyr de Jésus-Christ ; ce qu'il lui répéta plus d'une fois, l'avertissant toujours néanmoins de bannir de son esprit tous ces vains projets.

Deux ans après le saint Abbé ayant envoyé les Frères couper des joncs pour faire des nattes, dans une île proche le pays des Blemmiens, gens vagabonds, cruels et idolâtres ¹, tandis qu'ils y étaient allés, il dit à ce religieux de charger des provisions sur un âne pour les porter à ses confrères, et lui recommanda d'être sur ses gardes, ajoutant ces paroles de l'Apôtre : « Voici le temps favorable ; voici le jour de salut. Prenons garde à ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin que l'on ne blâme point notre ministère ². »

C'était lui en dire assez pour lui faire pressentir que l'occasion serait des plus belles, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'en profiter. En effet, à mesure que ce religieux s'avança dans le désert, il rencontra quelques-uns de ces Blemmiens qui l'arrêtèrent, lui enlevèrent ses provisions, lui lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent sur la montagne où étaient leurs camarades. Ceux-ci le reçurent avec de grandes railleries et voulurent l'obliger d'adorer leurs dieux. Il le refusa d'abord ; mais quand ils firent briller leurs épées à ses yeux, en le menaçant avec fureur

¹ Peuplades de l'ancienne Ethiopie, au sud et à l'ouest de l'Égypte dont ils inquiétaient les frontières. Denys de Périégète les dit nègres. Méla et Pline les représentent comme des monstres.

² Cor., vi, 2, 3.

de le tuer s'il n'obéissait, il fit la libation comme eux en versant du vin sur leur sacrifice, et mangea en leur compagnie de la chair qu'ils avaient offerte à leurs idoles.

Après cette détestable lâcheté, les barbares, qui n'avaient plus que faire de lui, le renvoyèrent libre ; mais cet infortuné descendant de la montagne, et ouvrant les yeux sur le crime qu'il venait de commettre, commença à déchirer ses habits, à se meurtrir le visage de coups, et à s'abandonner à la désolation. Il s'achemina ainsi vers le monastère, d'où saint Pacôme, à qui Dieu avait révélé sa chute, venait comme un bon père au-devant de lui pour lui tendre une main secourable dans son malheur.

Du plus loin que ce Frère le vit, il se prosterna en terre et lui confessa sa faute en poussant de grands cris et versant quantité de larmes, avouant que son malheur lui était arrivé pour n'avoir pas suivi son conseil.

Le saint Abbé lui commanda de se lever, et lui fit de sévères reproches. « Misérable que vous êtes, lui dit-il, la couronne était prête, et vous l'avez refusée. Vous étiez sur le point d'être uni pour toujours aux saints Martyrs, et vous vous êtes rendu indigne de leur compagnie. Jésus-Christ environné de ses Anges allait vous mettre la couronne sur la tête, et vous lui avez préféré quelques moments de vie. Vous avez appréhendé la mort que vous subirez un jour, et vous n'avez pas craint de perdre Dieu et votre salut. Eh ! où est ce courage dont vous vous vantiez tant ? où est ce si grand empressement d'endurer la mort pour Jésus-Christ ? »

Le coupable sentant toujours plus sa faute, continuait d'avouer qu'il avait péché, qu'il ne méritait pas de lever les yeux vers le ciel, et que sa perte ne venait que de lui-même. C'est pourquoi le saint Abbé considérant que son regret était sincère, passa des reproches à des paroles de paix et de réconciliation, et lui fit espérer d'obtenir le pardon de son crime de la bonté de Dieu, s'il voulait embrasser les exercices de pénitence qu'il allait lui prescrire ; ce que ce véritable pénitent lui promit de tout son cœur.

Il lui ordonna donc de s'enfermer pour le reste de ses jours.

dans une cellule séparée, où il n'eût de communication avec personne; de ne se nourrir que de pain, de sel et d'eau; de manger seulement de deux jours l'un; de faire tous les jours deux nattes; de veiller et de prier autant qu'il le pourrait, et de ne cesser de gémir et de pleurer sur sa chute.

Ce parfait pénitent ne se contenta pas de s'y soumettre, il en fit même au double; mais bien qu'il se proposât de ne plus voir personne, il fut permis à Théodore et quelques autres des principaux de l'Ordre de le visiter quelquefois pour le consoler et le fortifier dans sa retraite. Il persévéra ainsi pendant dix ans, après quoi il mourut, ayant donné toutes les preuves d'un sincère repentir et d'une parfaite pénitence.

Il ne faut pas confondre ce religieux avec un autre qui n'était pas de la Congrégation de Tabenne, et qui, ayant eu le malheur de tomber dans le même cas, vint chercher auprès de notre Saint le remède à son mal. Ce grand directeur des âmes, après lui avoir également remontré l'énormité de son crime, l'exhorta à espérer en Dieu, dont les miséricordes sont infinies. Il lui recommanda de joindre les austérités du corps à la douleur intérieure du cœur, et le renvoya plein de confiance et de consolation, dans l'espérance d'obtenir le pardon en suivant fidèlement ce qui était prescrit.

Ceci fait voir que saint Pacôme était devenu comme le père commun de tous les solitaires, qui croyaient avoir droit de s'adresser à lui dans leurs besoins spirituels, soit qu'ils fussent de son Ordre, soit qu'ils vécussent sous d'autres règles. Les abbés des différents monastères et les évêques recouraient aussi à lui dans des cas difficiles, comme à un homme qui recevait du Ciel des lumières extraordinaires.

La grande sagesse de saint Pacôme ne pouvait que faire fleurir toutes les vertus monastiques parmi ses religieux. Aussi pouvait-on regarder l'Ordre de Tabenne comme un prodige que Dieu avait opéré pour le salut des âmes, et comme un modèle à proposer à tous ceux qui voulaient rassembler des hommes pour les conduire à la perfection la plus éminente; saint Pacôme lui-même ne le regardait pas autrement; non par aucune complai-

sance de l'amour-propre, mais par un sentiment de la miséricorde du Seigneur sur un ouvrage qu'il n'avait entrepris que par son ordre.

On voyait dans Tabenne une multitude presque sans nombre de fervents religieux, dont toute l'étude était de se dégager du poids du siècle, pour porter avec plus de facilité l'aimable joug de Jésus-Christ.

Ils vivaient ces religieux, unis étroitement les uns aux autres par les liens d'une charité très-pure et très-sainte. Ils s'encourageaient mutuellement à faire des progrès dans la vie de l'esprit. Ils se nourrissaient spirituellement avec une sainte avidité de la parole de Dieu. Ils ne s'entretenaient ensemble que des moyens de triompher des passions et du démon, et de parvenir à une sainteté consommée ; et bien que plusieurs d'entre eux ne fussent que des paysans ramassés des villages d'alentour, par conséquent sans culture de l'esprit, ils étaient pleins de la sagesse de Dieu par l'étude assidue qu'ils faisaient des maximes de l'Évangile et par la communication des lumières du ciel qu'ils recevaient avec abondance.

On ne s'étonnera pas après cela que plusieurs d'entre eux aient été élevés à l'épiscopat, et que le monastère de Tabenne étant devenu célèbre par tout le monde, on s'y rendit en foule, non-seulement de toute l'Égypte et de l'Arménie ; mais encore de l'Occident et des extrémités de la terre connue ; les uns pour s'assurer par eux-mêmes des merveilles qu'ils en avaient ouï rapporter, les autres pour s'y ranger sous la discipline du grand Pacôme.

Un édifice de sainteté si solidement établi et si bien cimenté par les travaux du Saint, aurait dû, ce semble, se soutenir jusqu'à la fin des siècles ; mais la faiblesse de l'homme est extrême ; et quoique du temps de saint Jérôme, de Rufin, de Pallade et de Cassien qui en parlent avec tant de distinction, c'est-à-dire environ cinquante ans après la mort de saint Pacôme, les religieux de Tabenne furent encore très-réguliers, le grand nombre y introduisit, avec la nécessité de multiplier les biens, la sollicitude du siècle. Cette sollicitude jointe à la négligence et même à l'am-

bition de quelques supérieurs, amena le relâchement dans une grande partie, et enfin dans la suite des temps. Tabenne devint une triste preuve de la fragilité humaine, comme il avait été sous saint Pacôme et ses principaux disciples, un prodige de la grâce de Jésus-Christ.

Cette révolution future ne fut point ignorée du Saint. Dieu la lui fit d'abord entrevoir par des notions moins distinctes ; mais ces lumières échappées, pour ainsi dire, du ciel, lui en firent désirer de plus marquées, et il en eut enfin une pleine connaissance par une vision que nous allons rapporter au long comme un des traits des plus instructifs de sa vie.

Ses religieux sortant de l'oraison pour se rendre au réfectoire, il ne s'y rendit pas avec eux ; mais il alla continuer sa prière dans un endroit plus secret, afin de s'y livrer en toute liberté aux affections brûlantes de son amour pour la gloire de Dieu. Dans ce lieu séparé il ferma la porte sur lui, et reprenant son oraison, il insista principalement à demander à Dieu ce que deviendrait sa Congrégation dans la suite. Il poursuivit avec une ferveur qui allait toujours en augmentant, lorsqu'il eut tout à coup une vision, qui lui mit en évidence ce qu'il désirait si fort connaître.

Il vit donc un grand nombre de solitaires qui marchaient dans une vallée extrêmement profonde et bourbeuse, d'où les uns voulant sortir, en étaient empêchés ; les autres heurtaient du front contre d'autres qu'ils rencontraient, parce que le lieu était rempli d'épaisses ténèbres ; d'autres se laissaient tomber de lassitude ; d'autres poussaient des cris lamentables ; et d'autres enfin faisant de grands efforts sortaient de cet abîme ténébreux et arrivaient heureusement à la lumière, ce qui leur causait une grande joie et de vifs sentiments de reconnaissance envers Dieu.

Il lui fut donné en même temps une claire intelligence de cette figure, et il comprit que son Ordre se multiplierait extraordinairement ; mais que le nombre des religieux lâches prévaudrait sur celui des fervents et l'opprimerait ; que l'erreur, l'insensibilité de cœur et un déplorable relâchement succéderaient à cette belle perfection qu'il voyait avec tant de consolation se pratiquer

dans ses monastères ; que le plus grand mal viendrait du défaut de bons supérieurs, au lieu desquels on verrait en place des sujets ambitieux, très-incapables de gouverner, parce qu'ils n'auraient eux-mêmes aucune pratique des vertus et de l'observance régulière ; qu'ils ne parviendraient aux charges que par des brigues et des cabales, en se les disputant les uns aux autres, ce qui causerait de grands troubles dans l'Ordre ; que dans ces discordes des ambitieux les méchants persécuteraient les bons, en sorte que ceux-ci pourraient à peine subsister dans les monastères, et qu'ils seraient réduits au silence ; qu'ainsi une si belle institution, qu'on pouvait appeler divine, deviendrait toute humaine par la dépravation des hommes.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de saint Pacôme en prévoyant tant de malheurs. Il s'écria en fondant en larmes : « Hélas ! Seigneur, si cela doit arriver ainsi, pourquoi avez-vous permis qu'on établît des monastères ? Si les supérieurs doivent être dans la suite si mauvais, que deviendront ceux qu'ils auront sous leur conduite ? Quand un aveugle en conduit un autre, ne tombent-ils pas tous deux dans la même fosse ? J'ai donc travaillé inutilement. Souvenez-vous, mon Dieu, de mes travaux et de ceux de mes Frères, qui s'exercent aujourd'hui de tout leur cœur dans une si sainte discipline. Souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite, que vous me conserveriez jusqu'à la fin des siècles une race sainte et spirituelle. Vous savez, mon Dieu, que depuis que j'ai embrassé l'état monastique, je ne me suis jamais rassasié, non pas même en buvant de l'eau. »

Comme il faisait ainsi ses plaintes au Seigneur dans l'excès de sa vive douleur, il ouït une voix qui lui dit : « Pacôme, tu te glorifies, tandis que tu n'es qu'un homme. Demande miséricorde pour toi-même, et n'oublie jamais que rien ne subsiste que par ma miséricorde. » Alors Pacôme se prosternant la face contre terre, s'écria : « Oui, Seigneur, j'implore très-humblement votre miséricorde. Je vous conjure de ne la retirer jamais de moi. Je suis convaincu que sans elle personne ne peut se soutenir. »

Dans le même temps deux Anges lui apparurent et lui dirent de lever les yeux en haut, et il vit Notre-Seigneur Jésus-Christ

sous la figure d'un jeune homme d'une beauté et d'un éclat qu'on ne pourrait exprimer par aucune parole, qui le consola, et lui promit que nonobstant la corruption des temps qu'il lui faisait prévoir, il lui conserverait toujours une sainte postérité de religieux qui se soutiendraient dans la piété malgré l'exemple des méchants, ce qui s'est vérifié dans l'état cénobitique en général, dont saint Pacôme peut être regardé à juste titre comme le Père.

Il pouvait à peine revenir à lui, tant par la profondeur du recueillement où il s'était trouvé dans son oraison, que par l'étonnement où il était de ce que Dieu lui avait révélé. Il se rendit pourtant à l'office de la nuit avec les Frères, et ensuite chacun s'étant assis pour recevoir de lui l'instruction, la vision qu'il avait eue lui en fournit une ample matière. Il les exhorta puissamment à persévérer dans la pénitence qu'il avait embrassée, et à se servir pour cela du fréquent souvenir de la mort, de la honte dont seraient couverts les mauvais religieux au jour du jugement, des horribles tourments qui leur sont réservés, et des couronnes inestimables qui sont préparées à ceux qui seront demeurés fidèles dans le service du Seigneur.

Ce qui rend cette révélation plus certaine, c'est la grande expérience que le Saint avait de ces faveurs extraordinaires dont Dieu l'honora si souvent, et sur lesquelles il était trop éclairé pour confondre celles qui ne sont que l'effet d'une imagination échauffée ou une illusion du démon, avec celles qui viennent de Dieu.

L'esprit malin voulant un jour le tromper, se présenta devant lui tandis qu'il travaillait en particulier à faire des nattes, lui disant qu'il était Jésus-Christ ; mais Pacôme, qui avait le don de discernement des bons et des mauvais esprits, ne s'en laissa pas éblouir. Il jugea de celui qui lui apparaissait par les impressions qu'il fit sur son âme. « La présence de Jésus-Christ, dit-il en lui-même, est accompagnée de paix ; sa vue inspire de la joie et est exempte de frayeur ; elle chasse les pensées de la terre, et inspire un désir ardent de l'éternité ; et maintenant je me sens troublé et agité de diverses pensées basses et terrestres. » Il se munait aussitôt du signe de la croix et souffla contre le spectre

en lui disant : « Retire-toi, esprit séducteur, puisque étant maudit avec tes visions et tes artifices, tu ne saurais trouver place avec les serviteurs de Dieu. » Le démon disparut sur-le-champ, laissant après soi dans le lieu une infection horrible.

Il lui apparut une autre fois sous une figure humaine ; mais il s'avoua pour ce qu'il était, et eut avec lui un long entretien : il lui dit entre autres choses qu'il avait reçu le pouvoir de le tenter lui et ses disciples ; qu'il voyait avec douleur qu'au lieu d'y réussir, il ne faisait que leur procurer des sujets de mérite par la résistance qu'ils faisaient à ses tentations ; mais qu'il espérait qu'après sa mort ses religieux n'étant plus soutenus par sa vigilance et ses instructions, il pourrait plus sûrement les faire tomber dans ses pièges.

Il lui dit encore que quelque faibles que fussent les démons, surtout depuis l'incarnation du Verbe, qui avait anéanti leurs forces, ils n'étaient pas pour cela oisifs et négligents à la poursuite de la perte des religieux ; qu'ils travaillaient sans cesse à les tromper ; que quand ils voyaient qu'ils se laissaient tant soit peu flatter par leurs suggestions, alors ils redoublaient leurs efforts pour se rendre entièrement maîtres de leur cœur et les réduire sous leur puissance ; mais si, au lieu d'écouter la tentation, les hommes la repoussaient d'abord, veillaient plus sur eux-mêmes, et demeuraient plus fermes dans l'observance de leur règle, alors ils étaient contraints de les laisser et de prendre la fuite.

Pacôme entendant ces choses poussa un profond soupir, et dit d'une voix forte à cet esprit de ténèbres et à ceux de sa suite : « Que ta malice est infatigable, puisqu'elle ne cessera jamais d'exercer sa cruauté contre les hommes, jusqu'à ce que la vertu divine, qui est le Fils de Dieu, descende de nouveau du ciel pour détruire entièrement ta puissance ! » Ensuite il l'adjura par le nom de Jésus-Christ de se retirer, et il s'évanouit à l'instant.

Ceci s'était passé dans la nuit, lorsque le Saint, accompagné de Théodore, allait dans les monastères pour voir si tout y était dans le bon ordre. Le lendemain il rassembla ses principaux disciples, à qui il fit part de ce qu'il avait vu et entendu ; et il en

écrivit aux supérieurs des autres monastères, afin qu'en apprenant ces choses, ils se conservassent toujours plus dans la crainte de Dieu.

Nous ne pouvons rapporter tous les miracles que fit saint Pacôme. Il chassa les démons des corps d'un grand nombre de possédés, et il eut le don de guérir les malades ; mais il préférait les miracles invisibles de la guérison spirituelle des âmes, aux miracles visibles de la guérison des corps.

Un de ses religieux le priant de lui raconter quelqu'une des visions qu'il avait eues, il lui répondit : « Il n'est pas permis à un pécheur tel que je suis de désirer d'avoir des visions. J'agisrais en cela contre l'ordre de Dieu, et je tomberais dans l'illusion ; mais, ajouta-t-il, voici une vision bien merveilleuse : j'appelle ainsi la vie d'un homme, en qui on reconnaît une parfaite pureté et une profonde humilité de cœur ; car qu'y a-t-il de plus grand et de plus merveilleux que de voir la majesté de Dieu habiter par ces vertus dans cet homme comme dans son temple ? »

Un abbé hérétique lui envoya quelques-uns de ses moines, qui étaient convertis d'un cilice, pour mieux en imposer par cet extérieur de mortification, et lui fit faire de sa part cette proposition digne de son orgueil et de son hypocrisie : « Si vous êtes véritablement un homme de Dieu, et si vous vous flattez qu'il exauce vos prières, venez passer avec moi le fleuve à pied sec, et l'on connaîtra qui de nous deux a plus de confiance en Dieu. » Mais le Saint rejeta ce défi avec indignation, et fit rendre à cet abbé cette réponse modeste : « Toute mon étude et tous mes efforts ne tendent qu'à éviter de tomber dans les terribles jugements de Dieu, et non pas à tenter de faire de pareils miracles. »

Ses disciples s'étonnant qu'un hérétique eût eu la témérité de s'engager à faire un prodige de cette nature, il leur dit que Dieu pouvait permettre qu'il le fit par le secours du démon, qui l'aurait toujours par là plus abîmé dans son impiété et ceux qui avaient le malheur d'adhérer à ses erreurs. Il leur ajouta de ne point s'enfler de vanité pour les bonnes œuvres, et de ne souhaiter jamais de faire ces sortes de prodiges, parce que Dieu condamne ces désirs dans l'Écriture, en défendant de le tenter.

La pureté de sa foi et son zèle pour le soutien de l'Église lui inspiraient une vénération et une estime particulières pour le grand saint Athanase, qui en était l'intrépide défenseur, et qui avait tant souffert pour sa cause. Il était également uni d'une tendre affection avec tous ceux qu'il savait s'intéresser pour la foi orthodoxe, y prenant part lui-même de toute l'ardeur de son âme, et y rapportant ses oraisons les plus ferventes.

Il concevait une extrême joie de la fermeté et de l'avancement des catholiques; mais il ne pouvait apprendre sans douleur les ravages que faisaient les Ariens. Il recommandait à ses disciples de n'avoir jamais de liaison avec eux, et avec les autres ennemis de la vérité, et même de ne pas prier avec ceux qui les favorisaient.

Il était également opposé à la doctrine d'Origène, et on rapporte qu'ayant trouvé un de ses livres, il le jeta dans l'eau, et dit qu'il l'aurait jeté dans le feu, si le nom de Dieu n'y avait pas été écrit. Un jour qu'il s'entretenait avec ses religieux des affaires de leur salut, le portier du monastère vint lui dire qu'il était arrivé des solitaires de grande apparence, et qui avaient à lui parler. Il dit qu'on les introduisît dans la maison, et après les premiers compliments de politesse et de charité, et leur avoir montré quelques cellules et les principaux appartements, il les conduisit dans une chambre plus reculée pour leur donner la liberté de lui dire ce qu'ils souhaitaient.

Ils entrèrent en discours sur les saintes Écritures, et traitèrent de matières fort élevées et fort curieuses avec grande abondance de paroles et beaucoup d'éloquence; mais tandis qu'ils étalaient leur érudition, le Saint sentit une très-mauvaise odeur, sans pouvoir juger d'où elle venait. L'entretien dura jusqu'à l'heure de none, que ces solitaires prirent congé de lui sans vouloir manger comme le Saint le leur offrit, alléguant pour raison qu'ils voulaient être de retour chez eux avant le coucher du soleil.

Dès qu'il les eut congédiés, il se mit en oraison, et la face contre terre il pria le Seigneur qu'il lui fit connaître d'où pouvait venir cette mauvaise odeur. Un Ange lui apparut, et lui apprit que ces religieux étaient infectés des erreurs d'Origène.

et que les dogmes impies qu'ils soutenaient faisaient exhiler de leur cœur l'infection qu'il avait sentie. Le bienheureux Esprit lui ordonna de faire courir après eux, pour leur remontrer le tort qu'ils faisaient à leur âme en suivant cette pernicieuse doctrine, et la perte éternelle qu'ils causeraient à ceux qui se laisseraient séduire par leurs discours empoisonnés.

Il sortit aussitôt de sa cellule, dépêcha après eux un Frère qui les fit revenir, et lorsqu'ils furent en sa présence, il leur demanda s'ils lisaient les ouvrages d'Origène ; ce qu'ils n'osèrent avouer. Mais il ne s'en fia pas à leur parole et leur dit : « Je vous assure en la présence du Seigneur, que quiconque lit les écrits d'Origène et adhère à ses erreurs, se précipite dans les ténèbres et les flammes éternelles. Je vous annonce ce que Dieu m'a fait connaître, après quoi je ne suis pas coupable de vous avoir tu la vérité. C'est à vous à présent à y prendre garde. Vous ne pouvez pas me reprocher de vous l'avoir cachée. Si vous voulez me croire et goûter dans Dieu la véritable paix du cœur, jetez dans le fleuve tous les livres que vous avez de cet auteur, et n'adhérez plus aux erreurs qu'ils contiennent. » Après leur avoir ainsi parlé, il les renvoya.

Dieu protégeait quelquefois visiblement saint Pacôme par des prodiges. Nous en citerons un exemple. Dans la fondation du monastère de Panes, le Saint ayant commencé avec ses religieux à en faire l'enceinte, quelques personnes poussées par une envie maligne, vinrent dans la nuit détruire ce qu'il avait fait. Il le souffrit avec une patience supérieure à leur malice, et ne laissa pas de relever ce qu'ils avaient démoli ; mais comme ils voulurent revenir pour le renverser encore, ils furent arrêtés par un Ange qui avait fait comme un rempart de feu, et dont quelques auteurs disent qu'ils furent consumés.

Mais le Seigneur, qui prenait ainsi sa protection avec tant d'éclat, voulut vers la fin de ses jours consommer sa vertu par l'humiliation, après l'avoir élevé en honneur devant les hommes par des grâces et des faveurs insignes, et permit qu'il eût une fâcheuse traverse à souffrir au sujet de ces mêmes grâces qui lui avaient concilié l'estime et la vénération de tant de peuples.

Comme on en parlait souvent dans le monde avec admiration, quelques personnes mal intentionnées en prirent occasion de murmurer contre lui, révoquant en doute ces grâces et ces dons merveilleux dont Dieu le favorisait, et voulant faire croire qu'il était trompé et qu'il voulait tromper les autres. Cela fut cause qu'il fut appelé comme en jugement dans une assemblée d'évêques et de moines qui se tint à Latople, où il se rendit avec quelques-uns de ses religieux.

Il s'y tint dans un modeste silence jusqu'à ce qu'on l'interrogât. On le fit avec beaucoup de sévérité, et fort peu de ménagement pour son excellent mérite, quoique tous les évêques fussent orthodoxes, et que deux d'entre eux, Philon et Mobe, eussent été auparavant du nombre de ses disciples. Mais quand il lui fut permis de répondre, il le fit de manière à faire admirer sa sagesse, son humilité et l'excellence de sa grâce. Cela n'empêcha pas qu'un homme du monde qui se trouvait présent, aveuglé par ses préventions et poussé par le malin esprit, ne se jetât sur lui l'épée à la main, et il lui eût ôté la vie si ceux qui étaient présents ne l'eussent retenu.

Après cela le Saint se retira avec ses religieux qui l'avaient accompagné, et s'en alla à son monastère de Pachnum, qui était dans le territoire de Latople.

Peu de temps après son disciple Théodore, étant de retour d'un voyage qu'il avait fait à Alexandrie, le Saint ne lui parla de ce qui lui était arrivé à l'assemblée de Latople, que pour lui apprendre qu'il fallait supporter les contradictions avec patience, et en rendre à Dieu des actions de grâces. Il parut bien plus sensible aux maux dont il apprit que l'Église d'Alexandrie était affligée par la tyrannie du malheureux Grégoire, que les Ariens avaient mis sur ce siège, après en voir chassé saint Athanase; mais il prédit que ce grand Saint serait bientôt rétabli, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Cependant le carême étant passé, une maladie contagieuse se répandit dans ses monastères, où en peu de temps elle emporta plus de cent religieux, dont plusieurs étaient des principaux de l'Ordre, comme Syr, Corneille, Paphnuce et beaucoup d'autres.

d'un grand mérite. Il fut lui-même atteint du mal et souffrit extrêmement pendant quarante jours. Mais bien que son corps fût entièrement abattu par l'ardeur brûlante de la fièvre qui le consumait, il montrait tant de gaieté, qu'on pouvait juger aisément par là de la paix et de la pureté de sa conscience.

Deux jours avant sa mort il fit appeler les supérieurs et les principaux de tous les monastères, et leur parla ainsi : « Je ne puis douter par l'état où je me trouve, que le Seigneur ne m'appelle à lui. Souvenez-vous de toutes les choses que je vous ai si souvent recommandées. Soyez vigilants dans vos oraisons et discrets dans toutes vos actions. N'ayez aucune communication avec les sectateurs de Méléce, d'Arius, d'Origène. Ne vous liez qu'avec ceux qui craignent le Seigneur, et qui peuvent vous servir utilement par leur sainte conversation, en donnant à vos âmes de véritables consolations spirituelles. Quant à moi, je sens que je m'en vais, et que l'heure de ma mort approche ; c'est pourquoi je vous exhorte à choisir quelqu'un d'entre vous qui vous gouverne selon l'Esprit de Dieu. »

Il fit ensuite approcher Orsise, un des plus recommandables religieux de sa Congrégation, et lui dit de demander à chacun en particulier lequel il choisissait pour supérieur général ; mais ils s'en remirent tous au jugement du Saint, qui leur dit que puisqu'ils voulaient s'en rapporter à lui, il estimait que Pétronne était celui qui convenait le mieux, si toutefois il n'était pas mort ; car on avait appris qu'il avait le mal contagieux au monastère de Tismen, situé près de Panes. Tous acquiescèrent de bon cœur à ce choix, persuadés qu'ils ne pouvaient se tromper en suivant l'avis de leur bienheureux Père.

Il signala encore les derniers moments de sa vie par un acte de vertu, qui montrait que son amour pour la mortification et l'observance régulière ne se ralentit jamais en lui jusqu'au trépas. Comme son corps était absolument épuisé de forces, il se trouvait accablé sous le poids de la couverture dont il avait usé jusqu'alors, et pria par charité un des Frères qui était auprès de lui, d'en aller prendre une plus légère. Celui-ci courut aussitôt à l'économe, qui lui en remit une des plus propres et des plus

commodes ; mais quand le Saint la vit si différente de la première, il ne la voulut point, disant qu'il n'était pas juste qu'il eût rien de plus ni de meilleur que les autres Frères.

Enfin, après avoir recommandé par trois fois à son cher disciple Théodore, qu'il prévoyait devoir gouverner l'Ordre dans la suite, de n'abandonner jamais le soin de ceux d'entre les Frères qu'il verrait trop négligents ; mais de les exhorter et de les encourager à vivre selon la sainteté de leur état, s'étant muni du signe de la Croix, et voyant avec un excès de joie un Ange de lumière qui venait à lui, il rendit son âme à Dieu le 9 mai de l'année 348, qui était la cinquante-septième de son âge et la trente-cinquième depuis sa retraite, selon la supputation de Tillemont.

On enterra son corps le lendemain sur la montagne voisine du monastère, d'où son disciple Théodore, aidé de quelques Frères, le transporta secrètement dans un autre lieu, croyant qu'il l'avait ainsi ordonné.

Outre les règlements que ce grand Saint avait faits pour ses monastères, et dont il conviendrait de parler en traitant de la discipline de son Ordre, il écrivit encore plusieurs lettres tant aux supérieurs de ses maisons qu'à des religieux particuliers. Elles se trouvent dans la collection des règles faites dans le ix^e siècle par saint Benoît d'Aniane, qui les trouva traduites en latin par saint Jérôme. Il se servait quelquefois dans ses lettres de l'alphabet grec, ainsi que d'un chiffre pour leur parler un langage mystérieux, qui n'était entendu que de ceux à qui il écrivait, et qui étaient des personnes d'une grâce et d'un mérite extraordinaires : ceux-ci étant initiés dans le secret de ces mystères lui répondaient de la même manière. Saint Jérôme assure que c'était un Ange qui lui avait appris ce langage, aussi bien qu'à Syr et à Corneille ses disciples.

Quand nous ne connaîtrions saint Pacôme que par les éloges qu'on lui a donnés, sans qu'il nous restât aucun monument de sa vie, ils suffiraient pour nous inspirer une grande vénération pour son mérite et nous rendre sa mémoire très-respectable ; car outre ce qu'ont dit de lui les auteurs de l'histoire monastique

comme Rufin, Pallade et les autres, saint Athanase venant à Rome y rendit son nom célèbre. Saint Jérôme crut rendre un grand service à l'Église latine en traduisant les règlements qu'il faisait observer dans ses monastères, et Gennade dit qu'il n'avait pas moins une grâce apostolique pour instruire, que pour faire des miracles.

(MARIN.)

SAINT PASCAL 1^{er},

PAPE.

Pascal, romain, fils de Bonose, fut élevé dès son enfance dans la piété chrétienne et dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Il acquit surtout une grande connaissance de l'Écriture sainte ; et joignant la pureté des mœurs à la science et à la vertu, il fut reçu dans le clergé de Rome. Après avoir passé par le sous-diaconat et le diaconat, il fut élevé à la prêtrise. Sa conduite était si édifiante que tous ceux qui le connaissaient se rapprochaient de Dieu et de l'Église. Le Pape Léon III lui donna la conduite du monastère de Saint-Étienne, qu'il avait rebâti près de l'église de Saint-Pierre. Il y fit refleurir la discipline, et sous sa direction, cette maison de prières devint en quelque sorte un hospice pour les pauvres et pour les pèlerins, qu'il recevait avec une charité admirable.

Sa réputation grandit tellement qu'à la mort du Souverain Pontife Étienne IV, successeur de Léon III, Pascal fut élevé sur la Chaire de saint Pierre par les vœux unanimes du clergé, du sénat, des grands et du peuple. C'était en l'an 817. Alors l'empereur d'Orient Léon l'Arménien protégeait partout les iconoclastes et persécutait les catholiques fidèles. Il avait chassé le saint patriarche Nicéphore de Constantinople, et mis à sa place Théodore Cassitère, son écuyer. Mais Pascal s'éleva contre cette intrusion impie, et il accueillit à Rome tous les orthodoxes persécutés par Léon. Il lui envoya des légats, qui ne purent arrêter les briseurs d'images. Alors il excommunia Léon l'Arménien, qui tomba du trône moins d'un an après, en l'an 820.

En l'an 823, le jour de Pâques, le saint Pontife couronna dans Rome Lothaire, que Louis le Débonnaire avait associé à l'em-

pire. Ce prince Lothaire était venu à Rome pour cette cérémonie et aussi pour mettre un terme aux séditions qui de temps en temps troublaient Rome. Après son départ, deux des officiers de l'Église qui avaient appuyé le prince français, furent assassinés. C'était le crime des insurgés. Ils furent assez insensés pour accuser de ce meurtre le saint Pontife, qui crut devoir se justifier. Mais la partie saine du peuple romain prit sa défense ; et le saint Pape, qui ne péchait que par excès de bonté, fut appelé au ciel en 824, après avoir siégé sept ans et trois mois.

Il est fêté le 14 mai.

SAINT MAXIME,

MARTYR.

Décus voulant détruire la religion chrétienne, publia un édit qui obligeait sous peine de mort de renoncer au culte du vrai Dieu pour embrasser celui des idoles. Ce fut à l'occasion de cet édit, que le saint homme Maxime se déclara hautement pour serviteur de Jésus-Christ. Il était né parmi le peuple, et il exerçait le métier de marchand. Il fut aussitôt arrêté et conduit devant Optime, proconsul d'Asie¹.

Interrogatoire prêté par Maxime par-devant le proconsul Optime.

« Le Proconsul : « Comment vous appelez-vous ? — Maxime : Je me nomme Maxime. — Le Proconsul : De quelle condition êtes-vous ? — Maxime : De condition libre, mais esclave de Jésus-Christ. — Le Proconsul : Quel est votre état ? — Maxime : Je suis un homme du peuple, vivant de mon petit négoce. — Le Proconsul : Êtes-vous chrétien ? — Maxime : Oui je le suis, quoique pécheur. — Le Proconsul : N'avez-vous pas connaissance des édits publiés depuis peu ? — Maxime : Quels édits ? et que portent-ils ? — Le Proconsul : Que tous chrétiens renonçant à leur superstition, ne reconnaissent plus qu'un seul Seigneur à qui tout obéit, et n'aient plus d'autre religion que la sienne. — Maxime : Oui, cet édit impie et injuste m'est connu, et c'est cela même qui m'a

¹ On peut-être à Asise, ville d'Istrie.

obligé de faire une profession ouverte du christianisme. — Le Proconsul : Puisque vous êtes informé de la teneur de ces édits sacrifiez donc aux dieux. — Maxime : Je ne sacrifie qu'à un Dieu seul, et c'est à lui que je me suis sacrifié dès ma première jeunesse. — Le Proconsul : Sacrifiez, vous dis-je, si vous voulez encore vivre : car je vous déclare que pour peu que vous en fassiez de refus, je vous ferai expirer dans les tourments. — Maxime : C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir que de m'ôter promptement cette chétive et misérable vie, pour me faire passer dans cette autre vie bienheureuse et éternelle. »

Alors le proconsul lui fit donner plusieurs coups de bâton, et à chaque coup, ce juge lui criait : « Sacrifiez, Maxime, sacrifiez. » Maxime lui répondit : « Vous vous trompez si vous croyez que ces coups me fassent du mal : ce qu'on endure pour Jésus-Christ est moins un tourment qu'une douce consolation. Mais si j'étais assez imprudent pour m'écarter tant soit peu de la pratique des divins préceptes qui sont contenus dans l'Évangile, ce serait pour lors que je devrais m'attendre à souffrir d'éternels supplices. » Le proconsul le fit donc mettre sur le chevalet, et pendant qu'on le tourmentait, il lui répétait souvent ces paroles : « Repens-toi, misérable, reconnais ton erreur, renonce à ce fol entêtement, et sacrifie enfin pour sauver ta vie. — Je la perdrais, au contraire, repartit Maxime, si je sacrifiais, et c'est pour la conserver que je ne sacrifie pas. Ni vos bâtons, ni vos ongles de fer, ni votre feu ne sont capables de me causer la moindre douleur ; parce que la grâce de Jésus-Christ est en moi, et elle me délivrera de vos mains, pour me mettre en possession du même bonheur dont jouissent maintenant tant de Saints, qui en ce même lieu ont triomphé de votre fureur et de votre cruauté. C'est par le moyen de leur prière, que j'obtiens cette force et ce courage que vous me voyez. Le proconsul prononça cette sentence : « La divine clémence de nos invincibles princes ordonne que celui qui refusant d'obéir à leurs sacrés édits, n'a pas voulu sacrifier à la grande Diane, soit lapidé, pour servir d'exemple aux chrétiens. »

Saint Maxime fut en même temps enlevé par une troupe de satellites ¹, qui le conduisirent hors de la ville, où il fut assommé à coups de pierres. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT ISIDORE DE CHIO,

MARTYR.

Isidore, qui menait la vie chrétienne dans l'île de Chio, fut arrêté par le gouverneur de cette île, qui était une créature de l'empereur Gallus, successeur de Décius, et plus ignoble encore que lui. Ses agents le valaient. Le gouverneur païen, n'ayant pas pu ramener le chrétien aux idoles le condamna à la mort, et après les tortures, le fit jeter dans un puits profond, qu'on a appelé depuis lors le puits de Saint-Isidore. Suivant la tradition beaucoup de malades ont recouvré la santé en buvant de l'eau de ce puits.

SAINT BARBRE ET SAINT COLLUTH,

MARTYRS.

Saint Barbre (*Barbarus*) et saint Colluth (*Colleithus*), témoignèrent avec un autre dont nous n'avons pas le nom, et souffrirent à ce qu'on croit, à Modon dans la Morée. Leurs noms sont dans les Menées ou Mois des Grecs. Leurs corps ont été apportés de Modon à Venise et placés dans le monastère de Saint-Laurent.

SAINT PONTIUS,

MARTYR.

Il y avait à Rome un sénateur nommé Marc, dont la femme s'appelait Julia. Quoique mariés déjà depuis plusieurs années, ils n'avaient pas encore d'enfants, ce qui leur causait une affliction bien grande, par la crainte qu'ils avaient de mourir sans héritiers de leur fortune. Cependant, en la vingt-deuxième année de leur union, Julia devint enceinte, et ils en eurent tous les deux une grande joie. Or, cinq mois après, ils allèrent visiter ensemble les temples des idoles, et y présenter leurs offrandes.

¹ Le 14 mai 251.

Ils arrivèrent au temple de Jupiter, qu'on appelait le Grand, au moment même où le sacrificateur s'approchait de l'autel, la tête couverte des voiles sacrés. Saisi aussitôt du démon, ce prêtre arracha ses habits de fête et les déchira en mille pièces. Il poussait en même temps des gémissements affreux, remplissant le temple de hurlements épouvantables. « Cette femme, s'écria-t-il, porte en son sein un enfant qui détruira de fond en comble ce temple magnifique, et en pulvérisera les dieux. » Comme il ne cessait de répéter ces paroles, Marc et Julia, tout effrayés, s'enfuirent dans une maison voisine ; là Julia, prenant une pierre, s'en frappait violemment le sein en disant ; « Plût au ciel que je n'eusse pas conçu cet impio destructeur des temples, cet ennemi de nos dieux. Mieux vaut mille fois que je le fasse périr et que je périsse moi-même avec lui. » Cependant, quand son terme fut arrivé, elle mit au monde un bel enfant sans aucun défaut, lorsqu'elle croyait lui avoir donné la mort par la violence des coups. Elle allait l'étouffer, quand le père survint et l'arrêta en disant : « Laisse-le ; si Jupiter le veut, il saura bien se défendre de son ennemi ; pour nous, ne souillons point nos mains du sang de notre fils. »

L'enfant fut donc ainsi sauvé, et ils lui donnèrent le nom de Pontius ; mais, pour éviter tout malheur, jamais on ne le conduisit au temple des idoles. Quand il fut en âge convenable, on le fit étudier sous les plus habiles maîtres ; toutes les doctrines des philosophes lui devinrent familières ainsi que les lettres et les arts, en sorte que sa mémoire cultivée retenait facilement plus de livres ou de traités qu'une bibliothèque assez vaste n'en eût pu contenir.

Un jour qu'il s'était levé de grand matin pour aller trouver son précepteur, il entendit en traversant une rue le chant des chrétiens qui, présidés par le saint Pape Pontien, célébraient l'office de l'aurore. « Notre Dieu, disaient-ils, est au plus haut du ciel ; il règne dans le ciel et sur la terre : il a créé tout ce qu'il a voulu. Mais les idoles des nations ne sont que de l'or et le l'argent : elles sont l'ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, et ne parlent point ; des yeux, et ne voient point ;

des oreilles, et n'entendent point. Leurs mains ne peuvent rien toucher, leurs pieds ne sauraient se mouvoir. Leur gosier ne peut rendre aucun son ; leurs lèvres sont muettes ; car il n'y a point d'âme dans ces images trompeuses. Puissent donc tous ceux qui les ont faites leur devenir semblables, ainsi que qui-conque se confie en elles ! » Entendant ces paroles, l'enfant s'arrêta, et poussant un profond soupir, il entra dans des réflexions profondes, se demandant ce que c'était que ce cantique. Enfin, touché de l'Esprit divin, il fondit en larmes et s'écria : « O Dieu, dont on chante ici les louanges, daignez vous faire connaître à moi. » Et s'approchant résolument du lieu de l'assemblée, il frappa à la porte à coups redoublés. Quelqu'un regarda d'en haut par une fenêtre et dit : « C'est un enfant qui demande à entrer. » Sur quoi le saint Pape Pontien, touché par un mouvement secret du Saint-Esprit, répondit aussitôt : « Ouvrez-lui, et laissez-le venir à nous ; car le royaume des Cieux appartient aux petits enfants. » Pontius quitta donc ses maîtres dans la rue, et prenant seulement avec lui un autre enfant nommé Valère, qui était son condisciple, il entra. Quand ils furent montés au cé-nacle, et qu'ils eurent vu qu'on célébrait les saints Mystères, ils se retirèrent un peu à l'écart en attendant la fin du sacrifice. Après quoi Pontius se prosternant aux pieds du Pape, les embrassa avec larmes, et dit : « Je vous prie, ô très-saint Père, de m'expliquer ce cantique que vous chantiez tout à l'heure et où vous disiez : « Notre Dieu est dans le Ciel ; les idoles des nations sont muettes, aveugles et sourdes ; elles ne sentent point et ne peuvent rien toucher. » Mais surtout, et c'est ce qui nous concerne davantage, je vous ai entendus dire : « Puissent leur devenir semblables tous ceux qui se confient en elles ! »

Le vénérable Evêque lui répondit : « Je sais, mon fils, que Dieu a éclairé ton cœur pour que tu le cherches dans la vérité. Ne vois-tu donc pas que toutes ces statues sont faites de métaux, d'or, d'argent, d'airain ou de terre ? Qui ne sait que ces marbres ont été tirés de la carrière, placés sur des chariots, trainés par des bœufs et ainsi amenés sur le Forum ? Ce ne sont donc point des dieux, ces objets tirés du sein de la terre et qui y rentreront

bientôt. Notre Dieu, au contraire, en qui nous mettons notre espérance, est dans le Ciel. Il ne peut se voir des yeux du corps, mais seulement de ceux du cœur. Car comment peut-on dire qu'on a l'espérance de voir une chose quand déjà on la voit clairement ? » Pontius répondit : « Mon seigneur et mon père, qui ne sait que toutes ces idoles sont sans mouvement et sans vie ? Les rues et les places en sont pleines, ainsi que le Forum, le Capitole et tous les temples ; là on en voit de toute forme et de toute espèce, faites sans autre règle que le caprice de l'ouvrier. Qui ne les a vu placer sur leurs bases et les consolider à l'aide du fer et du plomb pour qu'elles y puissent tenir contre l'effort des vents et des tempêtes ? Nous savons en outre qu'elles ont été souvent enlevées par les voleurs ; comment en effet ces dieux qui ne savent pas se défendre pourraient-ils protéger ceux qui les adorent ? »

Le saint Évêque Pontien, entendant des paroles si sages sortir de la bouche de cet enfant, le prit par la main et voulut le faire asseoir à côté de lui. Mais Pontius résista en disant : « Le respect que je crois devoir aux maîtres qui m'enseignent les futilités des sciences profanes m'empêche de m'asseoir en leur présence ; comment donc oserais-je partager le siège de celui qui m'enseigne la voie de la vérité, en m'arrachant à l'erreur, et qui me ramène des ténèbres à la lumière ? » L'évêque répondit : « Le Seigneur Jésus notre Maître nous a donné cet enseignement divin, de nous considérer tous comme égaux devant lui, en sorte que chacun traite son prochain comme il désire être traité lui-même. » Ensuite il ajouta : « As-tu encore ton père et ta mère ? — Ma mère, répondit l'enfant, il y a deux ans qu'elle est morte. Mon père vit encore ; mais il est bien vieux et je suis son unique enfant. — Est-il chrétien, demanda l'évêque, ou bien encore idolâtre ? » Pontius répondit que son père était plus que personne entêté de ses erreurs et attaché au culte des démons. « Eh bien ! mon fils, repartit l'évêque, Dieu qui, sans le secours d'aucun homme, a daigné éclairer les yeux de ton cœur, peut aussi dissiper les préjugés de ton père, et se servir de toi pour amener à la vie éternelle celui qui t'a donné cette vie du corps. Pour toi,

mon cher fils, écoute-moi : crois en Jésus-Christ et reçois le baptême de la régénération, afin d'éteindre les ardeurs du feu éternel. » Il continua donc pendant plus de trois heures de l'instruire par de saints discours, en lui faisant connaître le royaume du Seigneur Jésus ; après quoi il le fit catéchumène, ainsi que son petit compagnon. Ils sortirent ensuite, joyeux comme deux agneaux qui reviennent d'un frais pâturage ; car ils avaient trouvé la véritable voie du salut. Chaque jour ils venaient aussi vers le serviteur de Dieu pour se perfectionner dans la saine doctrine. Et le saint enfant Pontius, bien qu'encore seulement catéchumène, montrait tant d'ardeur pour observer les commandements de Dieu qu'il justifiait cette parole de l'Apôtre : « La grâce a surabondé là où le péché abondait auparavant. »

Quand l'heure de rentrer était arrivée, il saluait avec respect le vénérable évêque Pontien, et tous les saints qui étaient avec lui ; puis il retournait chez son père. Celui-ci, le voyant arriver, lui demandait souvent : « Mon fils, qu'as-tu appris aujourd'hui de tes maîtres ? — Depuis que j'étudie, répondit Pontius, jamais je n'ai eu de leçon aussi intéressante que celle d'hier ou d'aujourd'hui. » Son père se réjouissait là-dessus, croyant qu'il parlait de quelque nouvelle doctrine des philosophes. Mais Pontius ne cherchait qu'une occasion favorable pour le gagner à la foi de Jésus-Christ, et il lui dit un jour : « Mon seigneur et mon père, j'entends dire assez souvent que ces dieux à qui nous rendons hommage, sont vains et sans pouvoir. Cette opinion commence à se répandre, et il nous est facile à nous-mêmes d'en vérifier jusqu'à un certain point la justesse ; car ces statues, quoi- qu'elles aient des membres imités de ceux du corps humain, ne peuvent toutefois s'en servir. Ne dépend-il pas du premier venu d'amener chez lui un ouvrier, et, en lui fournissant la matière convenable, de faire faire son Dieu comme il l'entend ? En sorte que, selon la différence des fortunes, l'un adore l'or, un autre l'argent, un troisième l'airain, et ainsi des autres métaux. Je t'en prie, dis-moi si ceux que nous avons dans cette maison ont servi à quelque chose depuis qu'on les a placés là ? — Non, jamais. — Alors, reprit le bienheureux Pontius, pourquoi les

honorer, pourquoi leur offrir de l'encens ? » Le père à ces mots entra dans une grande colère, jusqu'à vouloir percer son fils d'un coup d'épée, et s'écria : « Tu fais injure à mes dieux. » Mais sa fureur s'apaisant par degrés, il lui dit : « Veux-tu donc, ô mon fils, que seuls dans toute la ville nous soyons sans dieux et sans sacrifices ? — Mon père, répondit Pontius, nous ne serions pas seuls ; car il est déjà grand dans Rome le nombre de ceux qui offrent le véritable sacrifice au vrai Dieu. — Où donc les trouverons-nous ? demanda le sénateur. — Tu n'as qu'à ordonner, répondit Pontius, et je t'amènerai quelqu'un qui t'expliquera tout ceci plus clairement. — Va donc, j'y consens, » répondit le père. Sur quoi, Pontius se tournant vers le jeune Valère, lui dit : « Voilà un coup parti de la main même de Dieu. » Et aussitôt, allant chercher le saint évêque Pontien, il le conduisit chez son père qui, après avoir été instruit, fut touché de la grâce, crut en Jésus-Christ, brisa de ses propres mains toutes ses idoles, et reçut le Baptême avec son fils et toute sa maison.

Peu de temps après, ce bon vieillard vint à mourir. Le saint jeune homme, alors âgé de vingt ans, se trouva ainsi maître absolu de son sort. Il vint trouver le saint Pontife et lui apprit dans tous ses détails la mort de son père. Six mois après, des soldats vinrent le chercher pour le conduire malgré lui au sénat, où on le fit asseoir à la place laissée vacante par la mort de son père. Ce qui ne se fit point sans un dessein de la Providence, afin que, par l'entremise de Pontius, non-seulement le peuple, mais encore les empereurs eux-mêmes fussent appelés à la vraie religion. Dieu lui avait, du reste, donné une telle grâce que tous, tant au sénat qu'au palais, se sentaient prévenus en sa faveur.

Vers ce temps arriva la mort glorieuse du saint Pape Pontien. Antéros lui succéda, et ne siégea guère plus d'un mois. Il fut remplacé par Fabien, qui montrait à l'égard du jeune Pontius une bienveillance vraiment paternelle. Ce saint jeune homme, déjà parfait dans l'amour de Dieu, livra tous ses biens à l'évêque, afin qu'ils fussent distribués aux pauvres, surtout aux fidèles indigents. Il me reste à dire comment, le premier, il a procuré la conversion des empereurs, et comment, combattant vaillam-

ment le démon, il a mérité la palme du martyr par une glorieuse victoire.

En ce temps-là régnait l'empereur Philippe avec le prince Philippe son fils, et le bienheureux Pontius était leur ami intime. Comme il avait toujours ses entrées libres dans le palais, il alla un jour trouver les empereurs (c'était en la troisième année de leur règne, au millième anniversaire de la fondation de Rome). Comme donc ils allaient dans cette occasion solennelle offrir un sacrifice à leurs dieux, ils dirent au bienheureux Pontius : « Allons rendre grâces aux dieux immortels qui nous font voir aujourd'hui révolue la millième année de Rome. » Pontius cherchait à s'excuser de son mieux ; les princes au contraire redoublaient leurs amicales instances pour l'emmener avec eux à ce sacrifice. Enfin, voyant que la Providence lui donnait une occasion favorable, Pontius leur dit : « O très-pieux empereurs, puisque vous avez reçu de Dieu votre couronne, pourquoi n'adorez-vous pas Celui qui vous a placés en ce haut rang ? Pourquoi ne lui offrez-vous pas à lui seul le sacrifice de louange ? — Quoi donc ! répondit l'empereur. Mais ce que je fais, et ce sacrifice que je vais offrir au grand Dieu Jupiter n'est que pour le remercier d'avoir mis en mes mains la puissance souveraine. »

Pontius sourit et ajouta : « Prends garde, ô grand empereur, de te laisser aller à une erreur funeste. Dieu est au ciel ; il a tout créé par son Verbe, et il a donné la vie à tout par la grâce de son Saint-Esprit. » Le fils de l'empereur et l'empereur lui-même se récrièrent en disant : « Nous ne savons où tu veux en venir. »

Il leur demanda de nouveau : « Pensez-vous que Jupiter ait toujours existé ? — Non, répondirent-ils, car avant lui Saturne son père gouvernait paisiblement les peuples de l'Italie. — Et quand Saturne régnait encore en Crète, avant d'en être chassé par son fils Jupiter, l'Italie n'avait-elle donc pas déjà des peuples ? Chassé de son royaume, n'a-t-il pas trouvé ici des hôtes pour le recevoir ? O très-pieux princes, ne vous laissez donc pas séduire par les vaines imaginations des poètes. Il n'y a qu'un Dieu qui soit au ciel, Père de toutes choses, avec son Fils et le Saint-Esprit.

Il a créé tout l'univers et le gouverne sans cesse par sa Providence. » L'empereur l'interrompant aussitôt, s'écria : « Tu nous dis qu'il n'y a au ciel qu'un seul Dieu, et maintenant tu nous parles de son Fils. — Je vous le répète, dit Pontius, il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce que nous voyons dans le monde. Il a terminé son ouvrage par la création de l'homme, le faisant à son image et le douant de l'immortalité. Il a soumis à la volonté de cette créature privilégiée tout ce qui est sur la terre, dans la terre et dans les eaux. Mais le diable, qui avait été chassé du ciel, voyant l'homme en si grand honneur, fut rempli d'envie et lui persuada de se montrer ingrat et désobéissant envers celui de qui il tenait tous ces biens. L'homme, par son péché, perdit cette vie immortelle à laquelle il était destiné. Par sa désobéissance, il encourut la mort, non-seulement pour lui-même, mais aussi pour tous ses descendants. Enfin le diable, non content d'avoir ainsi dégradé l'homme, inventa, pour achever de le séparer de son Dieu, ces idoles que vous adorez maintenant comme des divinités.

« Cependant, comme il répugnait à la bonté de Dieu de laisser ainsi périr la créature qu'il avait faite à sa ressemblance, il a envoyé du ciel en terre son Fils unique par lequel toutes choses avaient été créées. Le Verbe prit donc une chair immaculée dans le sein d'une Vierge, et se fit homme pour régénérer l'homme déchu, pour rejeter dans le feu éternel le diable et ses satellites. Il s'est fait connaître par de nombreux et éclatants miracles, tels qu'on n'en avait jamais vu avant lui. Il a rendu la vue à des aveugles-nés ; à sa voix, les paralytiques ont recouvré leur santé première qu'ils avaient perdue depuis de longues années ; il a guéri des lépreux dont les chairs tombaient déjà en pourriture. Il a enfin ressuscité les morts, des morts de quatre jours, comme ce Lazare qu'il fit sortir du tombeau en présence d'une grande multitude de peuple. Il fit encore un nombre infini d'autres merveilles ; et qu'y a-t-il là d'étonnant ? Puisqu'il était l'auteur de la nature, il pouvait bien en suspendre les lois selon sa volonté. Mais les Juifs endureis, loin de vouloir le reconnaître, le livrèrent au préfet Ponce Pilate et crucifièrent le Dieu qui

venait pour les sauver. Néanmoins, le troisième jour, il ressuscita et demeura encore quelque temps sur la terre après sa résurrection, conversant avec les hommes. Par sa mort volontaire, il a détruit la mort que le diable nous avait donnée, et il nous a rendu la vie, afin que, comme lui-même une fois ressuscité ne meurt plus, nous aussi, après cette vie si courte et si misérable, nous ressuscitions pour vivre à jamais avec lui. Car en montant au ciel, il a ouvert la route à ses fidèles serviteurs. Voilà pourquoi celui qui méprisera cette voie de salut sera damné à jamais avec le diable; celui qui, au contraire, embrasse la sainte foi, habitera dans les royaumes célestes avec le Christ notre Seigneur. »

Pontius ayant fini ce discours et beaucoup d'autres que son zèle lui suggéra, la grâce divine toucha le cœur des empereurs, et ils crurent. Ils le prièrent d'achever dès le lendemain de leur exposer cette doctrine, afin de leur apprendre ce qu'ils devaient faire pour éviter la damnation et pour jouir de l'immortalité avec les Saints dans le Ciel. Mais dès ce jour même ils renoncèrent aux sacrifices des idoles, et ordonnèrent qu'on célébrât seulement par des jeux le millième anniversaire de la fondation de Rome. Le bienheureux Pontius alla trouver aussitôt le saint évêque Fabien qui gouvernait alors l'Église de Dieu, et lui raconta tout ceci en détail. Et le saint Pape, se jetant à genoux avec lui, rendit grâces à Dieu en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, je rends grâces à votre saint nom de ce que, par le ministère de votre serviteur Pontius, vous avez attiré les empereurs à notre sainte foi. »

Le lendemain, ils se rendirent ensemble au palais, et le saint Pape, ayant achevé d'instruire les empereurs, les baptisa. Par l'influence d'un tel exemple, beaucoup de Romains, abandonnant les faux dieux, vinrent en foule pour être instruits et recevoir le baptême.

Ceci dura pendant quatre ans, qui fut le temps du règne de ces empereurs, jusqu'à ce que, ayant été trahis et assassinés, Décius, leur meurtrier, montât sur le trône à leur place. Alors le Seigneur, voulant purifier son Église comme l'or par le feu de la tribulation, et jeter au feu la paille après l'avoir séparée du bon

grain, permit que l'empire vint ensuite aux mains des princes Gallus et Volusien, qui régnèrent deux ans et quatre mois dans l'idolâtrie. A peine parvenus au trône ils rendirent, tous deux de concert, de sacrilèges décrets, ordonnant que quiconque donnerait asile à des chrétiens et ne les livrerait pas immédiatement, subirait les mêmes peines que ces impies. Ainsi, après quelque temps d'une tranquille paix, les enfants de l'Église eurent à supporter de nouveau une effroyable tempête.

Le bienheureux Pontius, voyant la fureur de la persécution, se cacha quelque temps dans Rome, en butte aux persécutions les plus acharnées des prêtres païens. Mais bientôt, ne trouvant plus de retraite assez sûre, il sortit de la ville pour obéir au précepte du Seigneur : « Quand on vous persécute dans une cité, fuyez dans une autre. » Car, selon qu'il est écrit ailleurs, « l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il sortit donc de l'Italie, et alla se fixer dans une petite ville cachée au pied des Alpes et nommée Cimélia. Cependant la rage des tyrans ne cessait de s'accroître ; ils résolurent de détruire entièrement le nom chrétien, et envoyèrent pour cet effet dans toutes les provinces des ministres de Satan avec des soldats pour faire exécuter leurs ordres. Celui qui fut envoyé en Gaule s'appelait Claudius, et Anabius était son assesseur. La première ville où ils entrèrent fut celle de Cimélia, et ils y offrirent un sacrifice aux démons. Puis, s'asseyant sur leur tribunal, ils ordonnèrent qu'on leur amenât tous les chrétiens que l'on pourrait saisir. On traîna le bienheureux Pontius à ce tribunal, où Claudius et Anabius étaient assis. Le préfet s'écria d'une voix irritée : « Que l'on introduise Pontius. » (Ce qui se disait pour la forme, car il était déjà présent.) On répondit, suivant l'usage : « Le voici. » Alors Claudius lui dit : « Es-tu ce Pontius qui a troublé la ville de Rome par ses intrigues, et qui a séduit le cœur même des empereurs pour leur faire abandonner le culte des dieux ? — Je n'ai point causé de troubles, répondit le Saint ; je n'ai nui à personne ; je n'ai fait que détourner les hommes du culte des démons pour les amener au service du Verbe de Dieu. » Le préfet dit : « Nos puissants empereurs savent que tu es de famille noble : ils ont donc ordonné que tu

adores les dieux, ou que tu subisses le châtement de ton crime avec les esclaves et les plus vils malfaiteurs. — Le Christ est mon unique consolation, répondit le Saint ; si, pour l'amour de lui, j'abandonne les biens terrestres, j'en acquerrai de célestes ; et ce ne seront plus des richesses périssables, mais la gloire éternelle avec les saints Anges : tel sera mon partage. » Le préfet reprit : « A quoi servent ces vaines paroles ? Sacrifie aux dieux, où je vais briser ton corps dans les tortures. — J'ai déjà dit, répéta le saint Marytr, que je suis chrétien ; jamais je n'offrirai de sacrifices aux démons. »

Claudius, voyant cette fermeté, ordonna de reconduire l'accusé en prison, jusqu'à ce qu'il eût fait son rapport aux empereurs, auxquels il écrivit en ces termes :

« Aux très-pieux et très-invincibles seigneurs toujours augustes Valérien et Gallien, empereurs, vos serviteurs.

« A notre entrée en Gaule, nous avons trouvé ce Pontius qui a excité tant de troubles à Rome ; il n'a point cessé d'être rebelle à vos ordres. Mais, comme il est du nombre des premiers sénateurs, nous l'avons seulement fait mettre en prison jusqu'à ce que vous ayez décidé comment il doit être puni. » Les empereurs répondirent : « Notre Majesté ordonne que, s'il refuse encore de sacrifier, vous le fassiez périr par tels supplices que vous voudrez. » Le préfet Claudius se fit amener de nouveau son prisonnier et lui dit : « Écoute les ordres salutaires de tes maîtres : ils ordonnent que tu sacrifieras aux dieux, ou que tu souffriras les tourments avec les autres condamnés. » Le bienheureux Pontius répliqua : « Je n'ai point d'autre Maître que mon Sauveur Jésus-Christ, qui peut facilement me délivrer de ces tourments dont tu me menaces. — Je m'étonne, continua Claudius, qu'un homme noble et puissant comme toi descende à une telle abjection. Tu reconnais donc pour ton Maître cet homme pauvre et méprisé que notre collègue Ponce Pilate a fait crucifier pour je ne sais quel motif ; et tu ne veux pas donner ce titre aux souverains maîtres de l'État ! — Et moi, répondit le Saint, je m'étonne bien plus encore que tu méconnaisses le Dieu du ciel et de la terre sous ces dehors méprisables qu'il a pris pour ton salut. Je m'étonne que tu sois assez

« insensé pour traiter d'homme obscur celui que les Anges adorent dans le ciel. S'il a été condamné par Pilate sur l'accusation des Juifs, c'est parce qu'il l'a bien voulu. Oh ! si tu voulais l'avouer pour ton Dieu et t'humilier devant lui, ton esprit s'élèverait jusqu'au ciel, et tu verrais au fond des abîmes ceux que tu reconnais maintenant pour de véritables dieux. Quant à tes princes, que tu dis être maîtres absolus de l'empire, ils iront en enfer pour avoir adoré ces statues de pierre et de bois, et ils y entraîneront avec eux tout le peuple qui leur obéit. Sachez donc que, si vous ne quittez vos erreurs, vous sortirez misérablement de cette vie, et qu'un juste jugement vous plongera dans le feu où brûlent maintenant ceux que vous adorez. »

Alors le préfet furieux cria aux licteurs : « Préparez tous les instruments de supplice : les chevalets, les ongles de fer, les torches, les lanières, et tous les autres que vous pourrez trouver ; car il faut mettre au grand jour la folie de cet homme. — Tout est prêt, répondirent les bourreaux. — Eh bien ! dit Claudius, placez-le sur le chevalet, afin qu'il sente la douleur courir par tous ses membres, et alors nous verrons si son Dieu le tirera de nos mains. » On obéit, et pendant ce temps le bienheureux Pontius disait : « Ton incrédulité accuse d'impuissance mon Seigneur Jésus-Christ ; mais je crois fermement qu'il saura bien empêcher toute ta fureur de me nuire. » Et en effet, dès qu'on l'eut étendu sur le chevalet et qu'on eut commencé de tourner violemment la roue, l'instrument se rompit et fut tellement pulvérisé qu'il n'en resta rien ; en sorte que tous les assistants furent remplis d'une incroyable frayeur. Pour le Saint, sans s'émouvoir, il disait d'un air joyeux : « Maintenant du moins crois à la puissance de notre Dieu ; car de même que dans ce moment il arrache les justes des mains de leurs persécuteurs, de même au jour du jugement il saura bien jeter les impies dans le feu éternel. »

La fureur du préfet redoubla à ces paroles ; Anabius le voyant tout hors de lui, lui dit : « O le plus sage des hommes, tu sais qu'on nous a amené de la Dalmatie deux ours d'une taille extraordinaire ; ordonne que l'on prépare un amphithéâtre pour que ce scélérat soit dévoré par eux. » On dressa donc un amphithéâtre

par l'ordre du préfet, et le saint Martyr ontra dans l'arène. Deux bestiaires y entrèrent aussi, amenant les bêtes féroces qu'ils excitaient à coups de fouet, selon la coutume. Mais, arrivés au milieu de l'arène, les deux ours, à peine sortis de leurs cages, au lieu de se jeter sur l'homme de Dieu, attaquèrent chacun son conducteur, et les mirent tellement en pièces qu'on n'eût jamais pu reconnaître leurs corps. Puis, se dirigeant vers Pontius, ils n'osèrent venir jusqu'à ses pieds, étant tout souillés du sang des païens ; mais de loin ils léchaient la terre devant lui sans lui faire aucun mal. Alors tout le peuple poussa ce cri qui monta jusqu'au Ciel : « Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu de Pontius, le Dieu des chrétiens ! »

Le préfet cependant ne fit que s'aveugler davantage, et, dans sa fureur, il se mit à crier : « Élevez un bûcher et placez-y tout ce qui peut activer la flamme ; car si l'art magique des Marse fournit à ce rebelle des enchantements contre les serpents et les bêtes féroces, nous verrons s'il pourra charmer aussi le feu. » Le bienheureux Pontius répondit : « Pour quel crime veux-tu ainsi me jeter au feu ? Le feu éternel qui ne s'éteindra jamais deviendra ton partage. Mon Dieu qui a délivré de la fournaise les trois enfants de Babylone, peut bien me délivrer aussi. »

Pendant ce temps on construisait le bûcher ; quand il fut prêt, le préfet ordonna d'y jeter le serviteur de Dieu, après lui avoir lié les pieds et les mains. On obéit ; mais le feu, montant en tourbillons bien au-dessus des gradins de l'amphithéâtre, consuma tout le bois amoncelé sans toucher au serviteur de Dieu et même sans nuire aucunement à ses habits. Le préfet, vaincu et confus, lui dit alors : « As-tu donc conjuré tous les genres de tourments, et penses-tu m'échapper toujours ainsi ? Voici tout près le temple d'Apollon ; viens-y et sacrifie. » Le bienheureux Pontius répliqua : « Je sacrifie à mon Seigneur Jésus-Christ un corps que j'ai conservé jusqu'ici pur de toutes les souillures des idoles. Vous au contraire, avec vos empereurs, qui persécutez les serviteurs de Jésus-Christ, vous tomberez tous sous les coups de la vengeance divine. Au reste, Dieu n'a pas permis que tu pusses me nuire : essaie néanmoins tous les tourments que tu voudras. » Le préfet.

voyant sa fermeté, lui dit d'un ton flatteur : « C'est toi qui aurais dû être notre juge, puisque tu es un des principaux du sénat ; mais maintenant te voilà à notre jugement, puisque, aveuglé par la folie, tu repousses la puissance et le bonheur. — La puissance de ce siècle, répondit Pontius, et les richesses du monde sont comme les nuées du matin que les hommes croient voir couvrir les montagnes et les mers, et qu'un souffle de vent dissipe en un instant : la gloire que j'attends, l'honneur que je désire, ne finissent jamais. » A ce moment les juifs qui assistaient dans l'amphithéâtre se mirent à crier : « A mort, à mort le malfacteur ! » Alors le Martyr, levant les mains au Ciel : « Je vous remercie, dit-il, ô mon Dieu, de ce que de même que leurs pères criaient contre le Sauveur Jésus : Qu'on le crucifie, qu'on le crucifie ; de même ceux-ci soient avides de mon sang. » Le préfet, poussé par le démon, dit : « Non-seulement tu m'as fait injure à moi, mais encore aux empereurs nos maîtres. Conduisez-le donc, ajouta-t-il, sur le rocher qui est au bord du fleuve : tranchez-lui la tête, et précipitez son corps. » Les satellites exécutèrent cet ordre, et ainsi le vénérable Pontius consumma son martyre, et son âme entra dans le Ciel avec la palme de la victoire.

Peu de temps après s'accomplirent les prédictions qu'il avait faites. L'empereur Valérien fut pris par Sapor, roi des Perses ; et, sans avoir l'honneur de mourir par le glaive, il servit, tout le reste de sa vie, de jouet à son vainqueur : juste punition de ses crimes, car chaque fois que le roi Sapor voulait monter à cheval, il faisait courber le dos à Valérien et s'en servait comme de marchepied. Quant à Gallien, comme il entra à Milan, il fut assassiné par ses propres soldats. Le préfet Claudius et son assesseur Anabius furent saisis du démon à l'heure même de la mort du saint Martyr. Claudius se coupa la langue avec les dents ; les yeux d'Anabius sortirent de leurs orbites par la force de la douleur et pendaient sur ses joues ; de sorte qu'en un instant l'un et l'autre périrent misérablement. Ce châtement remplit d'une grande crainte les païens et les juifs de la ville, et l'on commença à honorer le sépulcre du bienheureux Pontius. Car ce Valère qui avait été le compagnon de son enfance, avait enlevé son corps

durant la nuit par crainte des païens. Il l'ensevelit au lieu même de son supplice. Ensuite, ayant acheté des greffiers la relation des interrogatoires et du supplice, et trouvant un navire prêt, il s'embarqua pour aller en Libye à cause de la persécution. — A Dieu qui a reçu son Martyr dans la vie éternelle soit honneur et gloire, puissance et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

SAINT BONIFACE,

MARTYR.

Il y avait à Rome une femme puissante, nommé Aglaé, fille d'Acace, qui avait été proconsul, de race de sénateurs. Elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens à Rome. Elle avait soixante-treize intendants pour gouverner ses domaines, et un au-dessus de tous, nommé Boniface, avec qui elle entretenait un commerce criminel. Il était adonné au vin et à toutes sortes de débauches ; mais il avait trois bonnes qualités : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. Quand il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec toute sorte d'affection ; la nuit, il allait par les places et par les rues, et donnait aux pauvres ce dont ils avaient besoin.

Après bien du temps, Aglaé, touchée de la grâce de Dieu, l'appela un jour, et lui dit : « Mon frère Boniface, tu vois en combien de crimes nous sommes plongés, sans réfléchir qu'il faudra nous présenter devant Dieu, et lui rendre compte de ce que nous avons fait de mal en ce monde. J'ai entendu dire à des chrétiens que si quelqu'un sert les Saints qui combattent pour le Christ, il aura part avec eux au jour du terrible jugement. Je viens aussi d'apprendre que les Serviteurs du Christ combattent en Orient contre le démon, et livrent leurs corps aux tourments pour ne point nier le Christ. Va donc, et apporte-nous des reliques des saints Martyrs, afin qu'en les servant et leur bâtissant des oratoires dignes d'eux, nous soyons sauvés par leur moyen, nous et plusieurs autres. »

Boniface prit quantité d'or pour acheter les reliques et pour donner aux pauvres, avec douze chevaux, trois litières et divers

parfums pour honorer les saints Martyrs. En partant il dit à sa maîtresse par plaisanterie : « Madame, si je trouve des reliques de martyrs, je les apporterai ; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un martyr. » Aglaé lui dit : « Laisse là ton ivresse et tes extravagances, et songe que tu dois porter les reliques des Saints. Pour moi, pauvre pécheresse, je t'attends sous peu. Cependant, que le Seigneur Dieu de l'univers, qui a pris pour nous la forme d'esclave et répandu son sang pour le salut du genre humain, daigne envoyer son Ange devant toi, conduire tes pas dans sa miséricorde et accomplir mon désir, sans considérer mes péchés. » Boniface partit, et par le chemin il disait en lui-même : Il est juste que je ne mange point de chair et que je ne boive point de vin, puisque, tout indigne et tout pécheur que je suis, je dois porter les reliques des saints Martyrs, et, levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils unique, venez à mon secours et conduisez mon voyage, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. Amen. »

Déjà, du temps d'Origène, on voyait des chrétiens dans l'Église, qui avaient beaucoup de zèle pour les œuvres extérieures de piété et de charité, sans avoir encore la force de renoncer à de mauvaises habitudes. Aglaé et Boniface étaient de ce nombre.

L'Église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde. Maxence même, qui avait pris à Rome le titre d'empereur en 306, fit d'abord semblant d'embrasser la foi chrétienne, pour flatter le peuple romain. Il commanda à ses sujets de cesser la persécution, et voulut paraître beaucoup plus doux et plus humain que ses prédécesseurs. On trouve, vers ce temps même, que Melchiade ou Miltiade, alors prêtre de l'Église romaine et depuis Pape, envoya le diacre Straton avec des lettres de l'empereur Maxence et du préfet du prétoire, au préfet de Rome, pour rentrer dans les lieux que l'on avait ôtés aux chrétiens pendant la persécution ¹.

¹ Euseb., l. VIII, c. XIV ; Aug., *Brevic.*, dici 3.

Les choses ne se passaient pas de même en Orient. La persécution y était plus cruelle que jamais, sous l'empire de Galérius et de Maximin Daïa : surtout dans la Cilicie, qui avait Simplicius pour gouverneur. Boniface, après quelques jours de chemin, arriva dans la ville de Tarse, capitale de cette province. Apprenant que dans ce moment-là même il y avait des martyrs qui combattaient, il dit à ses compagnons de voyage : Mes frères, allez chercher une hôtellerie et faites reposer les bêtes ; moi, je m'en vais voir ce que je désire le plus. Étant arrivé au lieu du combat, il vit les martyrs dans les tortures. L'un était pendu par un pied, et avait du feu sous la tête ; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés ; les bourreaux en sciaient un troisième ; un quatrième avait les mains coupées ; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge, et était ainsi cloué à terre ; un autre avait les pieds et les mains renversées et attachées par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de bâton. Leurs tourments glaçaient d'effroi les spectateurs. Boniface s'approcha des martyrs, qui étaient au nombre de vingt, et les baisait, en criant : Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens ! qu'il est grand le Dieu des saints Martyrs ! De grâce, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'entre en part avec vous au combat contre le démon ! Il s'assit à leurs pieds et embrassait leurs liens, les baisant et disant : Combattez, athlètes et martyrs du Christ, foulez aux pieds le démon ; un peu de patience ; le travail est petit et la récompense est grande.

Le gouverneur, jetant les yeux sur le peuple, l'aperçut et dit : Qui est celui-là qui se moque ainsi de moi et des dieux ? qu'on l'amène à mon tribunal. Puis, s'adressant à lui-même : Dis-moi, qui es-tu, toi qui méprises la splendeur de mon siège ? Boniface répondit : Je suis chrétien ; et, comme j'ai le Christ pour maître, je vous méprise vous et votre tribunal. Le gouverneur reprit : Comment t'appelles-tu ? Boniface répondit : Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien ; mais si vous voulez savoir mon nom vulgaire, on m'appelle Boniface. Le gouverneur dit : Avant que je te touche les côtés, approche et sacrifie. Boniface répondit : Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je suis chrétien et que je ne sacrifie

point aux démons. Si vous voulez faire quelque chose, faites : voilà mon corps devant vous. Le gouverneur, en colère, le fit suspendre et déchirer avec des ongles de fer ; les bourreaux le déchirèrent tellement, qu'on lui voyait les os. Le Bienheureux ne répondait rien, mais fixait les yeux sur les saints Martyrs. Le gouverneur, lui ayant fait donner quelque relâche, lui dit une heure après : Misérable ! sacrifie et prends pitié de toi. Trois fois misérable, lui répondit le Bienheureux, vous ne rougissez pas de me répéter sans cesse : Sacrifie, à moi qui ne veux pas seulement entendre parler de vos simulacres de néant ? Le gouverneur ordonna d'aiguiser des roseaux et de les lui enfoncer sous les ongles des mains. Le Saint regardait le ciel et souffrait sans rien dire. Le gouverneur, le voyant insensible aux tourments, commanda qu'on lui ouvrit la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Avant qu'on l'exécutât, le Bienheureux, regardant au ciel, fit cette prière : Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu ; venez au secours de votre Serviteur, soulagez-moi dans ces peines et ne permettez pas que je sois vaincu par cet impur gouverneur ; vous savez que c'est pour votre nom que je souffre. Ayant achevé sa prière, il cria aux autres martyrs : Je vous supplie, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur ! Les Saints dirent tous d'une voix : Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même enverra son Ange pour vous délivrer de ce méchant ; il achèvera dans peu votre course et placera votre nom entre les premiers-nés. Après qu'ils eurent achevé leur prière et dit Amen, le peuple se mit à pleurer et cria à haute voix : Il est grand, le Dieu des chrétiens. Il est grand, le Dieu des martyrs ! Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous ! nous croyons tous en vous et nous avons recours à vous. Anathème aux idoles des nations ! Alors tout le peuple courut renverser l'autel et jeter des pierres au gouverneur qui se leva et se retira, effrayé de ce tumulte.

Le jour suivant, de grand matin, il s'assit sur son tribunal, fit amener le Saint et lui dit : Misérable, d'où te vient cette fureur, de mettre tes espérances en un homme, et un homme qui a été crucifié comme un malfaiteur ? Le Martyr lui répondit : Tais-toi, n'ouvre pas tes lèvres impures pour nommer Notre-Seigneur

Jésus-Christ, Serpent à l'intelligence ténébreuse, qui as vieilli en de mauvais jours, anathème à toi ! car Jésus-Christ, mon Maître, a souffert pour sauver le genre humain. Le gouverneur irrité commanda que l'on emplît une chaudière de poix, et que quand elle serait bouillante, on y jetât le Saint la tête la première. Le Martyr ayant fait le signe de la Croix y fut jeté. Mais un Ange descendit du ciel et toucha la chaudière, qui fondit aussitôt comme la cire devant le feu. Elle ne fit point de mal au Saint, mais brûla plusieurs des ministres. Le gouverneur, épouvanté de la puissance du Christ et de la patience du Martyr, commanda qu'on lui coupât la tête avec l'épée, disant : Nous ordonnons que celui qui n'obéit point aux lois des empereurs, subisse la peine capitale. Les soldats le tirèrent promptement du tribunal. Le Martyr, ayant fait le signe de la Croix, supplia les bourreaux de lui donner un peu de temps pour prier ; et, se tenant debout vers l'Orient, il dit : Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre Serviteur, envoyez votre Ange et recevez mon âme en paix, afin que le dragon meurtrier ne puisse lui faire de mal. Mettez-moi en repos avec le chœur de vos saints Martyrs, et délivrez votre peuple de cette oppression des impies. Car à vous appartient l'honneur et la puissance, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. Ayant achevé sa prière, il fut exécuté ; et il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que tous s'écrièrent : Il est grand le Dieu des chrétiens ! Et plusieurs crurent en Jésus-Christ.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchaient partout : ne le trouvant point, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre : Il sera dans un lieu de débauche ou dans un cabaret à se réjouir, tandis que nous nous tourmentons à le chercher. En discourant ainsi, ils rencontrèrent le frère du geôlier, et lui dirent : N'avez-vous pas vu ici un étranger venu de Rome ? Il leur dit : Hier, il y eut un étranger qui fut martyrisé pour le Christ et il eut la tête coupée. Et où est-il ? demandèrent les autres. Il répondit : Dans l'arène, et ajouta : Comment est-il fait ? Ils dirent : C'est un homme carré, épais, blond, qui porte un manteau d'écarlate. Il

repliqua : Celui que vous cherchez souffrit hier le martyre. Eux répondirent : Celui que nous cherchons est un ivrogne et un débauché qui n'a rien de commun avec le martyre. L'autre repartit : Que vous coûtera-t-il de venir jusqu'à l'arène et de voir ? Ils le suivirent donc, et il leur montra son corps étendu. Ils le prièrent de leur montrer aussi sa tête ; il l'alla chercher et l'apporta. Le visage du Martyr, étant présenté à ses compagnons, leur parut miraculeusement sourire. Eux, l'ayant reconnu, pleurèrent amèrement en disant : Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit de vous, Serviteur du Christ ! Et ils dirent à l'officier : Voilà celui que nous cherchons ; nous vous prions de nous le donner. Il refusa de le leur donner gratuitement ; et ils lui en payèrent cinq cents sous d'or, plus de dix mille de nos francs, et l'emportèrent. Ils l'embaumèrent et l'enveloppèrent de linges précieux, le mirent dans une des litières et reprirent leur chemin avec joie, louant Dieu de l'heureuse fin du saint Martyr.

Cependant un Ange apparut à Aglaé, et lui dit : Celui qui était votre esclave est à présent notre frère ; recevez-le comme votre seigneur, et le placez dignement ; car, par son intercession, tous vos péchés vous seront remis. Elle se leva promptement, prit avec elle des ecclésiastiques pieux, avec des cierges et des parfums, et, faisant ainsi des prières, ils allèrent au-devant des saintes Reliques. Déjà, un demi-siècle auparavant, et dans le fort même de la persécution, nous avons vu les reliques de saint Cyprien transportées ainsi avec des cierges et des flambeaux. Celles de saint Boniface furent placées à cinquante stades de Rome, et Aglaé y fit bâtir un oratoire digne du saint Martyr. Il s'y opéra plusieurs miracles : les démons y étaient chassés et les malades guéris.

Aglaé renonça au monde, donna tout son bien aux pauvres et affranchit tous ses esclaves, ne retenant que quelques jeunes filles, qui renoncèrent au monde avec elle. Elle se consacra ainsi au service de Jésus-Christ, et lui devint si agréable, qu'elle chassait les démons et guérissait toutes sortes de maladies par ses prières. Elle vécut encore dans les exercices de la piété treize

ans, après lesquels elle s'endormit en paix, et fut entermée auprès de saint Boniface. (ROHRBACHER.)

En 1603, on découvrit à Rome les reliques de saint Boniface et celles de saint Alexis, dans l'église qui portait anciennement le nom du premier de ces Saints, et qui porte présentement le nom du second ; elles sont sous le grand autel dans deux riches tombeaux de marbre.

SAINT PEVER.

On le confond avec saint Pierre, et, dans la paroisse de son nom, on fait les suffrages du Prince des Apôtres. À la fête patronale, le sixième dimanche après Pâques, on célèbre l'office d'un confesseur pontife. Cependant, il est représenté dans son église en simple prêtre. Le Martyrologe romain cite saint Pever, patron d'un village de son nom, en Bretagne. Bien d'autres paroisses bretonnes sont sous le vocable de saint Pierre, qui n'y est pas désigné de cette manière. Il paraît donc que saint Pever est un prêtre qui se sanctifia dans le lieu maintenant désigné par son nom. Il y mérita un trône au ciel, en faisant, par ses instructions et ses exemples, connaître, aimer et servir Dieu.

SAINT APRUNCULE,

ÉVÊQUE DE LANGRES ET ENSUITE DE CLERMONT.

Apruncule, né à Dijon, au premier quart du ^v^e siècle, reçut une éducation qui fit de lui un homme de grande doctrine et un Saint. Ses vertus et sa science le firent élever sur le siège épiscopal de Langres, qui faisait partie alors du royaume de Bourgogne. Mais les Burgondes, appelés plus tard Bourguignons, l'entendant vanter le roi Clovis, le crurent partisan des Français et s'irritèrent contre lui au point qu'il dut songer à sa sûreté. Il se réfugia en Auvergne ; il connaissait le saint et savant évêque de Clermont, Sidonius, avec qui il était en correspondance de lettres, et qui lui fit le plus affectueux accueil, heureux dans sa vieillesse de trouver un aide dans l'évêque de Langres. Mais l'âge et les travaux avaient ruiné la santé de Sidonius, et bientôt on le vit se préparer à la mort. Son peuple le visitait en foule

pleurant et disant : Pourquoi donc, ô bon pasteur, abandonnez-vous si tôt vos pauvres enfants ? A qui nous recommanderez-vous en partant de ce monde ? Et comment pourrions-nous vivre sans vous ? Sidonius les consolait et leur disait : « Ne perdez pas courage, peuple fidèle ; confiez-vous en Dieu qui ne vous oubliera jamais, et qui va vous laisser un bon Prélat, mon frère Apruncule, dont vous connaissez le mérite. Recevez-le de la main de Dieu, car c'est lui qui vous le donne. »

Et en effet, aussitôt après le décès du bienheureux Sidonius, Apruncule fut élevé sur le siège épiscopal de Clermont, par les suffrages unanimes du clergé et du peuple. Il brilla par les plus éclatantes vertus, par sa science, par sa charité infatigable ; et après avoir fait de grandes choses, plein de mérite et modèle de sainteté, il prit aussi sa route vers le ciel, le 14 mai de l'an 491. Il fut enterré dans l'église de Saint-Étienne.

Saint Grégoire de Tours a écrit l'histoire de saint Apruncule, et le catalogue des évêques de Clermont le met au nombre des plus saints prélats de cette ville ¹.

SAINT SALVE,

ERMITE.

Saint Salve, qu'on appelle aussi saint Saire, vivait en ermite au vi^e siècle, dans la forêt de Brai en Normandie. Il était visité par les chrétiens qui avaient besoin d'aide, de consolation ou de conseils. On rapporte de lui plusieurs miracles ; et à sa mort plusieurs malades furent guéris en touchant ses restes vénérés. Son ermitage fut remplacé par une chapelle où il était représenté sur une vitre à genoux, les mains élevées vers le ciel. Cette chapelle a été un pèlerinage où beaucoup de fidèles venaient prier le Saint, notamment le 14 mai, jour de son passage à la vie bienheureuse.

SAINT EREMBERT,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Erembert naquit du temps de Clotaire II, dans Viocourt, village du territoire de Poissy. Nous ne savons rien de ses pa-

¹ Extrait de Jacques Branche, *Vies des Saints et Saintes de l'Auvergne et du Velay*

rents qui étaient seigneurs du lieu, ni de son éducation, ni de ses premiers emplois. Il renonça aux avantages qu'il pouvait espérer, et qu'il possédait déjà dans le siècle, pour suivre Jésus-Christ, et consacrer sa vie au service de Dieu dans un monastère. Il choisit pour l'exécution de son généreux dessein la nouvelle abbaye de Fontenelles, au pays de Caux, à cinq lieues de Rouen, et il reçut l'habit monastique des mains de saint Wandrille, qui en était le fondateur et le premier abbé. Il se forma pendant six ou sept ans dans la pratique des vertus et dans la perfection de la vie religieuse sous la discipline de cet excellent maître. Mais la douceur du repos qu'il goûtait dans cette sainte solitude fut interrompue par le choix qu'on fit de lui pour être évêque de Toulouse dans les commencements du règne de Clotaire III, fils de Clovis II. Il n'y eut que l'autorité du roi et de la reine sainte Bathilde, sa mère, qui eut la force de l'arracher du cloître; mais il fit bien connaître dans la suite, qu'en le quittant de corps il y avait laissé son cœur. Le peuple de Toulouse qui sur la réputation de sa vertu l'avait demandé par ses vœux et ses sollicitations, le reçut comme un présent du ciel, et il éprouva bientôt que son attente n'avait pas été vaine, car Erembert n'eut pas plutôt été sacré qu'il fit voir qu'il n'était pas moins bon évêque qu'il avait été parfait religieux. Il joignit à l'humilité, à l'abstinence, à la pureté du cœur et de l'esprit, à la piété et aux autres vertus qu'il avait apportées du monastère, toute la vigilance, tout le zèle et toute la charité d'un vrai pasteur dans les fonctions de l'épiscopat. Il s'appliqua depuis le premier moment à instruire sans cesse son peuple par la prédication, et plus encore par les grands exemples de sa vie, qui avait un rapport merveilleux avec ce qu'il enseignait aux autres. Il ne gouverna son diocèse que l'espace de douze années, mais dans tout cet intervalle on ne trouva aucun vide qui ne fût rempli de quelque bonne œuvre pour corriger les mœurs, ou pourvoir aux besoins des pauvres.

Au bout de ce terme, comme il vit que sa vieillesse et ses infirmités ne lui permettaient plus de continuer ses fonctions avec l'activité que demandait son ministère, il se déchargea de son évêché pour rentrer dans le repos d'une vie privée. Il alla passer

quelque temps au lieu de sa naissance, près de Poissy, où l'on rapporte qu'il garantit miraculeusement de l'incendie la maison où il était. Il revint ensuite dans sa chère retraite de Fontenelles, où il reprit les exercices de la vie religieuse avec une ardeur de novice, sous la conduite de saint Lambert, qui depuis quelques mois avait succédé à saint Wandrille, et qui fut fait évêque de Lyon quelques années après. Il acheva de s'y sanctifier dans la pénitence et la contemplation divine, et finit heureusement sa course mortelle le 14 mai vers l'an 671, ou 678 selon d'autres, après avoir attiré au service de Dieu dans le même monastère, son frère Gamard avec ses deux fils.

SAINTE JULITTE,

MÈRE DE SAINT PATERNE.

Julitte Guen, naquit dans le Léonnais, vers 467, et profita des principes et des exemples de vertu que lui donnèrent ses riches et nobles parents. Modèle des enfants, elle allait même au-devant des souhaits des auteurs de ses jours. Modèle des jeunes personnes, elle imitait sans cesse la Vierge très-prudente.

Recherchée par des seigneurs illustres, elle préféra le plus sage et devint l'exemple des épouses. Comme le Fils de l'homme est la lumière de la lumière, il convenait, dit l'ancien bréviaire de Cornouaille, qu'un Saint et une Sainte donnassent leur vie à saint Patern. Le Ciel combla les désirs de Petran et de Julitte, sa fervente compagne, en leur accordant vers 490, cet enfant de bénédiction. Aussitôt, ils firent vœu de continence et se séparèrent. Julitte, règle vivante des veuves, toute à Dieu et aux bonnes œuvres, fut en même temps une excellente mère. Elle procura la félicité temporelle et éternelle de son fils. Cette femme forte en fit même le sacrifice, et le laissa aller en 516, rejoindre son père, retiré dans un couvent d'Irlande.

Parfaitement libre, elle donna ses biens aux indigents et embrassa la vie religieuse. Il semble qu'elle était née pour devenir un guide de son sexe dans tous les états. Elle fit l'admiration du cloître et fut jusqu'au dernier soupir, l'humble et pieuse servante du Seigneur. Elle mourut vers le milieu du vi^e siècle.

SAINT CARTHAG LE JEUNE,
ÉVÊQUE.

Saint Carthag le Jeune, surnommé Mochuda ou le Matinal, évêque d'Irlande, fonda dans le West-Méad le grand monastère de Rathenin ou Ratheny, qui devint l'école la plus célèbre de l'Europe au vii^e siècle. Il y gouverna plus de huit cents moines pendant quarante ans, et composa pour ses disciples une règle que l'on conserve en ancienne langue irlandaise. Les persécutions d'un petit roi voisin l'obligèrent de se retirer dans le Munster ou Mémonie où il fonda un monastère et une école encore plus célèbre que celle de Rathenin. Il mourut le 14 mai 637. Il est regardé comme le premier évêque de Lismore. Sa vie a été écrite en vers latins par Bonaventure Moron.

LA BIENHEUREUSE ERGANTRUDE,
VIERGE.

On ne sait guère que le nom sans tache de cette vierge. Née de parents nobles, selon le siècle, elle entra petite enfant dans le monastère de Faremoutier, où elle se trouvait si heureuse de servir Dieu en paix, qu'elle ne voulut jamais en sortir. Elle y brilla par son humilité, sa douceur, sa piété, et monta au ciel après avoir mené constamment ici-bas la vie des Anges. On fête cette vierge sainte le 14 mai, qui est probablement le jour de sa mort, arrivée vers le milieu du vii^e siècle.

LE BIENHEUREUX GILLES DE SAINTE-IRÈNE,
FRÈRE PRÊCHEUR.

Le bienheureux Gilles, né à Vassèle, diocèse de Viseu en Portugal, dans l'année 1190, était le troisième fils du duc Rodrigues Pélage, gouverneur de Coïmbre, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Destiné à l'état ecclésiastique par ses parents, il fut comblé des biens de l'Église. Tant de bénéfices accumulés sur la tête du jeune homme, montrent sans doute quel était le crédit de sa famille dans la cour du roi Alphonse II, surnommé le Gros : mais on n'y voit pas une preuve de cette rare piété.

dont quelques historiens ont voulu faire honneur à Don Rodrigo Pelage, et à son illustre épouse.

L'abondance des richesses ne servit qu'à augmenter toujours la vanité du jeune bénéficiaire, en favorisant ses passions. Il se livrait sans retenue à tous les désirs de son cœur ; et néanmoins il ne négligeait point l'étude des sciences profanes, dans lesquelles il se piquait d'exceller au-dessus de tous ceux de son âge. Bientôt il se fit la réputation d'habile physicien, également versé dans les secrets de la nature et de la médecine. Cette étude, si peu convenable à sa profession, mais conforme à son génie et aux vues de ses parents, occupait tous les moments qu'il ne donnait pas à des plaisirs plus grossiers. C'est par ce moyen qu'il prétendait se mettre en état d'effacer la réputation des plus fameux médecins, qui étaient alors en grand crédit dans la cour de Portugal. Ayant reçu avec de telles dispositions les saints Ordres, il ne parut ni moins mondain, ni moins ambitieux. Il méprisa la lecture des saintes Écritures, l'étude de la Théologie, la science des canons et les lois de l'Église, où il les négligea entièrement, tandis qu'il continuait à se remplir de connaissances, qui flattaient plus agréablement sa vanité, et qui ne pouvaient que l'éloigner toujours davantage des occupations propres à son état.

La réputation des écoles de Paris le fit sortir du royaume de Portugal, pour venir chercher parmi nos savants professeurs de médecine, les lumières dont il croyait avoir besoin pour arriver à la fin qu'il se proposait. Les progrès qu'il fit dans cet art, lui méritèrent en effet l'admiration de l'Académie, et le degré de docteur. Ébloui par ce nouveau succès et ce titre d'honneur, il se persuada facilement qu'il touchait au terme vers lequel il avait tourné toutes ses vues. Mais la Providence en avait sur lui de plus favorables, et il ne fut pas longtemps à les connaître.

Si les lois de l'histoire nous le permettaient, nous passerions volontiers sous silence quelques faits fort extraordinaires, rapportés par presque tous les historiens des derniers siècles, qui ont écrit la vie de Gilles de Sainte-Irène. Nous n'en parlerons en passant, que parce que nous ne pouvons pas entièrement les

taire. Mais bien éloignés de vouloir les appuyer, nous croyons au contraire, avec un habile critique, que tous ces prétendus faits ne sont que des contes fabuleux, aussi éloignés de la vérité, que de toute vraisemblance.

Qui est-ce en effet qui voudra aujourd'hui se laisser persuader que le démon, sous la forme d'un voyageur, étant apparu au bénéficié portugais, lorsqu'il partit de Coïmbre pour venir en France, l'ait fait consentir à apprendre de lui une science beaucoup plus relevée, que tout ce que pouvaient lui expliquer les plus célèbres docteurs ? que docile aux conseils d'un tel maître, Gilles l'ayant suivi sans peine, ait passé sept années entières sous sa discipline, dans un antre obscur, proche la ville de Tolède ? Que s'étant donné à cet esprit réprouvé, en renonçant expressément à son Baptême, à sa Foi, à son Dieu, il ait écrit de sa main et signé de son sang cette impie cédule ? que devenu maître dans la nécromancie, et ayant obtenu la permission de continuer son voyage, il se soit rendu à Paris, moins dans le dessein de s'y perfectionner, que pour faire montre de son habileté par des cures prodigieuses ? que le Seigneur, par un effet de sa miséricorde, voulant enfin le retirer de l'abîme, se soit servi pour cela d'un spectre, qui l'effraya dans une apparition, et qui le frappa dans une autre, menaçant de le tuer, s'il ne changeait de vie ? qu'après sept années passées dans les larmes et les rigueurs de la plus sévère pénitence, la cédule fatale lui ait été enfin rendue par le prince des ténèbres, forcé d'obéir au commandement de la Mère de Dieu ?

Voilà en abrégé ce que nous racontent avec assurance plusieurs historiens espagnols, et quelques autres qui les ont suivis. Mais tout cela, dit le savant Père Échard, a bien plus l'air d'un roman que d'une histoire. Et il remarque d'abord que nul auteur contemporain n'a parlé de ces monstres. Louis de Cacegas, un des plus judicieux parmi les écrivains du xvi^e siècle, en rapportant une partie de ces prétendus faits, témoigne assez qu'il n'en est guère persuadé. Aussi le Père Humbert, qui avait conversé familièrement avec Gilles de Sainte-Irène, ne lui attribue-t-il rien de semblable. Il a cependant parlé et de la vie molle que ce cha-

noine médecin avait menée dans le siècle, et des grandes vertus qu'il pratiqua dans le cloître après sa conversion. Or dans des faits aussi singuliers, que le sont ceux dont il s'agit ici, le silence d'un auteur contemporain, grave, sincère et instruit, me paraît mériter toute une autre attention, que le récit de plusieurs autres, beaucoup plus récents, quelque respectables qu'ils soient d'ailleurs.

Nous ne dirons donc point avec ceux-ci, qu'après la seconde apparition du fantôme, notre bénéficiaire partit aussitôt pour retourner en Portugal, encore incertain quel parti il devait prendre ; et qu'arrivé à Palencia dans le temps que les premiers disciples de saint Dominique y faisaient bâtir un couvent, l'odeur de leur sainteté le détermina à demander leur habit. Ceux qui parlent ainsi de la conversion de Gilles, et de son entrée dans le cloître, sont obligés de le faire venir une seconde fois en France, pour ses études de Théologie. Nous savons en effet qu'il les fit dans le collège de Saint-Jacques à Paris. Et c'est une nouvelle raison de conclure avec le Père Échard, que ce fut dans la capitale même de ce royaume, que Gilles de Sainte-Irène prévenu de la grâce, changea en même temps de sentiments, de conduite et d'habit. On croit que pour opérer ce changement, le Seigneur voulut bien se servir des prédications du bienheureux Jourdain de Saxe et de l'exemple de tant d'autres étudiants, quelquefois même des professeurs, qui venaient tous les jours enrichir l'Ordre de Saint-Dominique, et se ranger sous la conduite de son digne successeur.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'illustre Portugais, devenu un homme nouveau, ayant distribué aux pauvres une partie de ce qu'il avait d'argent ou de meubles, récompensa de l'autre ses domestiques qu'il renvoya en Portugal, pour y apporter et une nouvelle de son changement, et la démission qu'il donna de tous ses bénéfices.

On peut fixer l'époque de cette conversion à l'année 1224 ou 1225 ; puisque le Père Humbert de Romans, qui prit la même année l'habit de religieux dans le couvent de Saint-Jacques, nous apprend qu'il y avait fait son noviciat avec le Serviteur de Dieu. C'est ainsi que nous pouvons désormais appeler Gilles de Sainte-

Irène, puisque d'esclave qu'il était du monde et de ses passions, il devint un illustre Pénitent, un fidèle disciple de Jésus-Christ et de sa Croix, un religieux humble, modeste, intérieur, si appliqué à combattre les désirs de la chair et toutes les inclinations de la nature corrompue, qu'on vit s'accomplir en lui ce qu'a dit l'Apôtre : « Où il y a eu une abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce. » Ce qu'il avait commencé avec tant de ferveur, il le continua de même le reste de ses jours. Sa persévérance fut parfaite. Sa vertu ne parut jamais se démentir. Plus il avait différé de se donner à Dieu, et de lui faire hommage de ce qu'il avait reçu de sa libéralité, plus on était édifié de le voir marcher avec tant de vitesse dans la voie de ses commandements, et dans la pratique des conseils évangéliques.

L'humilité de son cœur égalait la ferveur de son esprit. Comme il se croyait le plus coupable des hommes, le seul criminel dans la maison du Seigneur, il se persuadait aussi qu'il ne pouvait jamais descendre assez bas pour punir les excès de son orgueil, ni faire d'assez grandes mortifications pour satisfaire à la justice de Dieu, et marquer sa juste reconnaissance pour la miséricorde infinie, qu'il avait exercée à son égard. Les austérités de la Règle étaient déjà bien dures à la nature, surtout pour un homme, que la complexion et l'éducation semblaient toujours porter aux plaisirs sensuels. Mais cet esprit de pénitence qui l'animait, ne lui permettait pas de s'en tenir à ce qui était ordonné. Couvert d'un rude cilice, et portant sur sa chair une chaîne de fer, il n'aurait point mis de bornes à ses macérations, si l'obéissance, de laquelle il ne s'écarta jamais, ne l'avait quelquefois arrêté.

Tous ses anciens désordres, qui l'avaient insensiblement conduit presque jusqu'à l'oubli de Dieu et de sa loi, il les attribuait à l'amour déréglé de la gloire mondaine, dont il avait été enivré et à la corruption de sa propre volonté, qu'il avait eu le malheur de prendre pour son unique guide. Ce fut aussi par le mépris de soi-même, et le renoncement à sa propre volonté, qu'il voulut réparer ses pertes, et assurer sa vocation. Les mortifications corporelles peuvent quelquefois être portées à l'excès. Mais le saint Novice ne craignait point de jamais excéder dans la haine

du péché, dans la soumission aux supérieurs, ni dans les offices de charité, qu'il s'efforçait de rendre à ses Frères. Rien ne lui paraissait trop bas, ni trop pénible, lorsqu'il s'agissait de pratiquer la charité fraternelle, et il la pratiquait à l'égard de tous avec la même promptitude et la même affection. Les malades n'avaient point de serviteur plus assidu, plus vigilant, ni plus attentif à connaître et à prévenir tous leurs besoins. Lorsque les étudiants vaguaient à leurs exercices d'école, Gilles de Sainte-Irène parcourait leurs petites cellules, les nettoyait et les rangeait. Occupations, sans doute peu remarquables selon l'esprit du monde; mais occupations, qui étaient précieuses aux yeux de la foi. Pour en connaître tout le mérite, il suffit de savoir quel était le caractère d'esprit, et quelle avait été la délicatesse ou l'ambition d'un homme devenu si différent de lui-même.

La grâce de Jésus-Christ, qui répandait ordinairement une secrète consolation dans son cœur, parmi ces pieuses pratiques de charité et d'humilité, permettait aussi quelquefois qu'il sentit les révoltes de la nature. Et l'ennemi du salut, pour le dégoûter de ce nouveau genre de vie, lui en représentait les suites comme au-dessus de ses forces. Mais le saint Pénitent avait aussitôt recours à la prière : prosterné devant son crucifix, il éprouvait que son courage augmentait avec sa confiance, et il demeurait toujours victorieux de la tentation. Une fois qu'elle était plus violente ou plus opiniâtre, Gilles en chercha le remède dans la charité de son confesseur, ne doutant pas que l'humble aveu de sa faiblesse ne mît en fuite l'Ange superbe. Le Seigneur bénit en effet cette démarche : il donna tant de force aux paroles de son ministre que la tentation cessa dès lors. Les plaintes importunes de la nature ne se firent plus entendre, et les illusions de Satan s'évanouirent. Parmi les humiliations et les austérités, qui paraissaient si rudes, et qui l'étaient en effet, le bienheureux Gilles ne trouva plus qu'un sujet de consolation, et un nouveau motif d'espérer fermement, que Celui qui l'avait appelé à son service, le ferait persévérer dans son amour.

Appliqué, aussitôt après ses vœux solennels, à l'étude de la Théologie, il y fit tous les progrès qu'on s'était promis de la

beauté de son génie et de la pureté de ses intentions. Comme il ne cherchait plus à contenter la vanité, ni la curiosité, mais à se mettre en état de servir l'Église et le prochain, l'étude de la religion fit désormais sa plus douce occupation, et la méditation des Livres Saints ses délices. Les belles-lettres et les sciences profanes, qu'il possédait dans un degré éminent, ne lui donnaient point du dégoût pour la simplicité des divines Écritures. Il y chercha avec humilité, et il eut le bonheur d'y trouver ces sublimes vérités, qui, en faisant connaître le vrai bien, le font aussi aimer.

Gilles avait passé plusieurs années dans sa retraite, comme dans une école encore plus d'oraison que d'étude, lorsqu'on le jugea capable de faire valoir ses talents dans les chaires, et d'enseigner avec succès dans les principales maisons de sa province d'Espagne. On l'y attendait avec impatience, et ses illustres parents ne marquaient pas moins d'empressement de le revoir, que les religieux en avaient de profiter de ses lumières et de ses exemples. Le bienheureux Jourdain de Saxe, qui conservait pour lui une amitié pleine d'estime, consentit enfin à son départ, persuadé que son ministère serait d'autant plus profitable à ceux de sa nation, que dans son changement ils trouveraient la preuve la plus sensible du pouvoir de la grâce et des miséricordes infinies du Seigneur. Ce voyage fut pour le disciple de Jésus-Christ une nouvelle occasion de mérite. La lassitude, la faim, la soif, et les autres fatigues exercèrent sa patience, sans la vaincre. Soutenu par l'exemple de son divin Maître, il regardait comme précieuses toutes les occasions de souffrir. Sa vertu croissant ainsi par les épreuves, il en parut d'autant plus propre à prêcher la pénitence aux fidèles, et à persuader aux autres ce qu'il pratiquait déjà avec tant de perfection.

Le célèbre Suere Gomez, l'un des premiers disciples de saint Dominique, travaillait alors à la vigne du Seigneur dans les différents royaumes d'Espagne, où l'éclat de ses vertus et ses prédications continuelles le mettaient en état (souvent même dans la nécessité), de fonder de nouvelles maisons religieuses, pour assurer la conversion de ceux qu'il avait retirés de la vanité du siècle.

Ce grand homme, déjà instruit du mérite et des talents du Père Gilles, le reçut comme un secours que le Ciel lui envoyait. Il en fit le coopérateur de son ministère, et l'employa utilement dans tout ce qui demandait de la capacité, de la fermeté ou du zèle : tantôt à instruire les jeunes religieux dans les écoles, tantôt à annoncer aux fidèles les vérités du salut, quelquefois à faire de nouveaux établissements dans les villes qui les demandaient.

Le roi de Portugal voulant avoir des enfants de saint Dominique dans la ville de Santarem, le Père Gilles fut chargé du soin de faire bâtir ce couvent, et il s'acquitta de la commission au gré de Sa Majesté et à la satisfaction de ses compatriotes. Mais beaucoup moins occupé à faire élever des murailles ou à dresser des autels, qu'à gagner des âmes à Jésus-Christ, il ne cessait de porter tout le monde à la pénitence, à la pratique et à l'amour de la vertu. Les grands exemples qu'il en donnait faisaient encore plus d'impression sur les fidèles que ses pathétiques discours, quoiqu'on les écoutât toujours avec plaisir et avec respect.

On assure que les pieuses infantes Sencie et Thérèse, que le peuple appelait dès lors « les saintes reines, » portaient jusqu'à la vénération leur estime pour le ministre de Jésus-Christ. La première surtout, non moins illustre par ses grandes vertus que par sa haute naissance, aimait à l'entendre parler de Dieu, à s'entretenir avec lui de l'affaire du salut et à profiter de ses conseils pour s'avancer toujours dans la perfection. Jamais elle ne le rencontrait qu'elle ne se mit humblement à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et demander le secours de ses prières, ainsi qu'elle avait coutume de faire envers tous ceux qui se distinguaient par une éminente sainteté.

Celle du bienheureux Gilles parut avec le même éclat dans les autres villes de Portugal, que l'obéissance et le zèle du salut des âmes l'obligèrent de parcourir. Mais ses travaux apostoliques eurent un succès plus marqué à Coïmbre. C'est principalement dans cette ville, alors le séjour ordinaire des rois, que les folies de sa jeunesse, son luxe, sa mollesse, son ambition avaient le plus scandalisé les fidèles. Ce fut là aussi qu'il répara avec usure tout le scandale qu'il avait donné. Il y fit un assez long séjour, tou-

jours dans les pratiques de la pénitence et de la plus rigoureuse pauvreté, occupé de la prédication et de la prière, et partageant avec tant d'économie tous ses moments, que de jour et de nuit il travaillait, ou à sa propre perfection, ou à la conversion des pécheurs, ou à l'avancement spirituel des personnes de piété qui venaient apprendre sous sa direction les maximes les plus solides de la vie intérieure. Mais l'ange de ténèbres ne pouvant souffrir qu'il travaillât ainsi à détruire son empire, recommença à le tenter en différentes manières. Il est vrai que toujours fidèle à la grâce, le serviteur de Dieu continua à triompher de l'ennemi. Il connaissait sa malice, et il rendit ses efforts inutiles.

Après la mort du Père Gomez, la réputation du bienheureux Gilles fit qu'on jeta d'abord les yeux sur lui pour le faire succéder à cet illustre Provincial, fondateur de la province de son Ordre en Espagne. Parmi plusieurs grands hommes qui pouvaient dignement occuper cette place, il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux obéir au serviteur de Dieu que de commander lui-même à ses Frères. Ce fut, dit un écrivain, par un consentement général et comme par une inspiration commune, que tous les vocaux conspirèrent ensemble pour le mettre à leur tête. L'humble et modeste religieux ne s'attendait point à ce coup : il en fut sincèrement affligé. Mais toujours soumis, il accepta l'emploi et travailla avec tant de zèle, soit à la propagation de son Ordre, soit au maintien de la régularité, qu'il ne parut en rien inférieur à son prédécesseur, et qu'il en fit moins regretter la perte, qu'on avait cru irréparable. Cette vaste étendue de pays que devait parcourir le saint Provincial, pour visiter toutes les maisons soumises à sa juridiction, ne put l'empêcher de continuer toujours ses austérités ordinaires et ses prédications. C'est dans le même esprit de pénitence et de zèle qu'il faisait des voyages encore plus longs, lorsque par le devoir de sa charge il était obligé de se rendre tantôt en France, tantôt en Allemagne ou en Italie, pour assister aux chapitres généraux. Dans celui qui fut tenu à Bologne en Lombardie, l'an 1238, il contribua à l'élection de saint Raymond de Pegnafort, avec lequel il était uni d'une étroite amitié et dont il imitait de si près les grandes vertus, que l'

merite éclatant de l'un n'effaçait point la réputation de l'autre.

Pendant les brouilleries qui troublèrent longtemps la cour de Portugal et qui portèrent ensuite la confusion et le désordre dans toutes les parties de l'État, les évêques du royaume et les légats apostoliques employèrent les talents du bienheureux Gilles pour inspirer aux peuples des sentiments de soumission et de paix. Le roi don Sanche II, sans avoir été détrôné, se voyait privé de l'administration de son royaume, dont il avait sacrifié les intérêts à l'ambition de ses favoris, devenus ses maîtres, et l'infant don Alphonse, son cadet, sans porter encore la couronne, en possédait déjà les honneurs, avec le titre de régent ou d'administrateur. Cet arrangement, concerté entre les grands du royaume et les souverains Pontifes Grégoire IX et Innocent IV, avait paru un remède à une partie des maux dont on se plaignait. Mais les peuples, moins dociles ou plus divisés qu'auparavant, prenaient de toutes parts les armes, les uns pour le roi, les autres en faveur du régent. Dans ces tristes conjonctures, notre zélé Provincial se servit à propos de la réputation et du crédit que lui donnait sa sainteté, pour contenir le peuple remuant, réunir les esprits et faire cesser les discordes qui avaient ébranlé la monarchie jusque dans ses fondements.

Mais tandis qu'en fidèle sujet, et comme un véritable ministre de la paix, il remplissait avec zèle la commission dont on l'avait chargé; pendant que pour prévenir les dernières calamités d'une guerre civile, il employait les prières, les conseils, les prédications et quelquefois les miracles, un des principaux auteurs du trouble le traita avec beaucoup d'indignité. Martin Rool, après avoir longtemps abusé de la facilité du souverain et l'avoir enfin précipité dans un abîme de malheurs dont il ne put se relever, voulut imposer silence au saint Prédicateur. Il avait commencé par les injures; il continua par les menaces et n'oublia rien pour émouvoir contre lui la populace. Ceux qui soufflent le feu de la discorde n'aiment pas qu'on les fasse connaître ou qu'on travaille à prévenir les suites de leurs criminelles intrigues. Mais les disciples de Jésus-Christ savent sacrifier leurs intérêts particuliers à ceux du public, et ils ne se laissent point intimider par les me-

naces des méchants dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu et du repos des fidèles. A tous les emportements de cet homme audacieux, Gilles de Sainte-Irène n'opposa que la modestie, la patience et la douceur. Il continua toujours ses prédications, et il prédit en même temps la fin tragique qui devait être le juste châtimement des crimes de Martin Rool. L'événement vérifia bientôt la prédiction : le Prince ayant fait périr ce malheureux par le même genre de supplice que le roi Assuérus avait fait souffrir à l'infidèle Aman.

La sage conduite de notre Saint dans ces temps difficiles et orageux le rendit également cher aux deux princes, dont les intérêts cependant se trouvaient si opposés. Toujours plein de sentiments de respect pour la personne de don Sanche II et de reconnaissance pour ses bienfaits, pendant que ses serviteurs et ses sujets l'oubliaient dans sa mauvaise fortune, l'homme de Dieu continuait à le visiter et à le consoler dans sa retraite, tantôt en Galicie et tantôt à Tolède, où cet infortuné prince finit ses jours, plusieurs années après qu'on lui eut ôté la couronne ou l'administration du royaume. Mais don Alfonse II, affermi sur le trône après la mort de son frère, ne donna pas de moindres preuves de son estime (on peut dire de sa vénération), pour la sainteté du bienheureux Gilles. Il aimait à converser familièrement avec lui, et dans la douceur de sa conversation, il croyait trouver un soulagement à tous les maux qui l'affligeaient, et dans l'esprit, et dans le corps. Ce ne fut peut-être pas moins par reconnaissance pour les services qu'il en recevait, que par le désir de marquer sa dévotion particulière pour notre bienheureux fondateur, que le roi Alfonse fit bâtir à Lisbonne le couvent et la magnifique église de Saint-Dominique où, après trente-deux ans d'un règne plus tranquille que celui de son prédécesseur, on inhuma son corps, ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament.

Nous voudrions que les premiers auteurs qui ont écrit l'histoire du bienheureux Gilles de Sainte-Irène, moins appliqués à parler de révélations, de miracles et de quelques autres particularités de sa vie extatique, nous eussent appris dans un plus grand détail ce qu'il avait fait pour le service de l'Église, de sa patrie et

de son Ordre. Tout ce que nous savons sur ce sujet, c'est que toujours infatigable dans les fonctions apostoliques, il favorisa encore les divers établissements qui furent faits de son temps en Espagne, pour la conversion des maures et des juifs ; qu'il multiplia beaucoup les couvents et les monastères de sa province ; qu'il envoya plusieurs prédicateurs de la foi dans le royaume de Tunis ou dans les autres parties de l'Afrique, et qu'après avoir exercé avec beaucoup de sagesse la charge de Provincial depuis l'an 1234 jusqu'en 1242, il fit enfin agréer sa démission, pour s'occuper plus à loisir de l'affaire du salut et jouir des douceurs de la contemplation. Les grâces qu'il recevait dans ce saint exercice le lui rendaient précieux. Elles servaient aussi quelquefois à l'humilier, lorsque ces faveurs attirant fortement son esprit à la considération des perfections divines, le tenaient longtemps dans un état de ravissement qui faisait paraître au dehors ce qu'il eût voulu tenir toujours caché dans le secret de son cœur.

Si la confiance qu'avaient les fidèles en sa direction, ou le zèle qui le dévorait pour le salut des âmes, l'obligeaient de sortir souvent de sa retraite, on l'y voyait rentrer aussitôt que des raisons de charité ne le demandaient pas ailleurs. Il avait coutume de dire que c'était une espèce de folie que de vouloir paraître toujours prêt à travailler au salut des autres, en négligeant le sien propre. Mais il n'était pas moins persuadé que dans un Ordre apostolique on ne remplit pas tous ses devoirs, si on n'est bon que pour soi-même. Sur ce principe, le bienheureux Gilles commençait toujours par pratiquer ce qu'il devait enseigner. Prier et prêcher, exhorter les pécheurs à la pénitence et leur montrer en sa personne le modèle des pénitents : tel est le plan qu'il s'était fait et qu'il suivit constamment après qu'il fut entré dans le saint ministère. C'est ainsi qu'il passa les années accordées à son repos. Son grand désir eût été de pouvoir couler de même le reste de ses jours dans l'heureuse liberté de religieux particulier, sans charge et sans emploi. Mais son ministère était encore nécessaire à ses frères.

Les avantages qu'il avait procurés à toute la province pendant ses huit années qu'il en avait eu l'administration, portèrent les

supérieurs à lui en donner une seconde fois la conduite ; et il ne refusa point le travail. Déjà chargé d'infirmités, mais rempli de zèle, il recommença ses visites dans tous les royaumes d'Espagne, et ses courses, sanctifiées par un esprit de sacrifice, produisaient toujours de bons fruits. Il instruisait les fidèles, il édifiait ses religieux ; les plus fervents ou les plus spirituels trouvaient toujours dans ses exemples de nouveaux motifs de s'animer à une plus haute perfection. Sévère à lui-même et à son corps, il n'était pas moins compatissant envers les autres ; cette douceur, dont la charité était le principe, n'ôtait rien à la vivacité du zèle, quand il s'agissait d'écarter ou de prévenir les abus qui auraient pu enlever la vigueur de la discipline. L'attention particulière du bienheureux Gilles à former la jeunesse à la solide piété, à faire fleurir les études, surtout celle des saintes Écritures ; à augmenter toujours parmi les religieux l'esprit apostolique, l'amour de la prière et le zèle de la prédication ; cette sage attention attira sur lui-même et sur ses Frères tant de bénédictions, qu'il n'y avait point de couvent qui ne pût se glorifier d'avoir des Saints et des savants. C'est ce que le pieux Provincial eut la consolation de reconnaître en parcourant l'une et l'autre Castille, la Galicie, le Portugal, l'Aragon, l'Andalousie et la principauté de Catalogne.

Arrivé à Barcelone, après avoir joui pendant quelques jours de la conversation de saint Raymond de Pegnafort, il s'embarqua pour aller faire la visite des couvents de l'île de Majorque. Dans ce passage, Dieu glorifia son serviteur par un trait de miséricorde qui fit beaucoup éclater sa sainteté, et servit en même temps à la conversion d'un pécheur scandaleux. Dès le commencement de la navigation, l'un des passagers étant venu à éternuer, les matelots, par une ancienne superstition dont on attribue l'origine à Timothée, général des Athéniens, regardèrent une chose si naturelle comme un très-mauvais augure qui les menaçait tous de quelque prochain malheur. Chacun commença à craindre ; quelques riches marchands qui se trouvaient de la compagnie parurent plus timides ou plus alarmés que les autres. À leur sollicitation, le capitaine résolut de faire rentrer son vaisseau dans le port et de différer la navigation de quelques jours.

Le saint Provincial combattit avec force cette ridicule superstition ; il fit changer de dessein, et sur sa parole on remit à la voile pour continuer la route. Mais une vieille erreur avait jeté dans ces esprits crédules de profondes racines, et il parut bientôt qu'ils n'étaient point revenus de leurs anciens préjugés.

A peine avait-on perdu de vue le port et les rivages de la mer, qu'on se trouva assailli d'une violente tempête. Les vents et les flots étaient si irrités, et le danger de périr parut si prochain, que l'habileté du pilote et tous les efforts des matelots furent à bout. Épuisés et intimidés, ils ne voyaient plus de ressource, et l'orage semblait augmenter de moment en moment. Il n'en fallait pas tant pour confirmer des gens grossiers dans une superstition que le serviteur de Dieu avait entrepris de combattre, ni pour exciter contre lui les plaintes ou les murmures de ceux qu'il avait voulu instruire. Les uns remplissaient le vaisseau de cris et de confusion ; les autres, dans un morne silence, hors d'espérance d'échapper au péril, n'attendaient que le moment fatal qui allait les précipiter dans les abîmes, et ils croyaient ce moment déjà arrivé. Le Saint cependant redoublait l'ardeur de ses prières, sans laisser affaiblir sa confiance par la grandeur du péril et sans se plaindre des insultes qu'on lui faisait, comme s'il eût été la cause ou l'occasion du malheur dont on était menacé. Un de la compagnie, homme naturellement enporté et capable des derniers excès, peu content de vomir toutes sortes d'imprécations contre le saint Religieux, pressait vivement les autres de le jeter dans la mer afin de sauver, disait-il, la vie à tant d'innocents par la perte de cet autre Jonas.

Ainsi menacé de deux côtés, et plus affligé encore de voir l'aveuglement d'un chrétien qui craignait la mort et qui ne craignait point la damnation, le disciple de Jésus-Christ levant ses mains au Ciel, fit tout haut cette prière : Seigneur, Dieu tout-puissant, et toujours miséricordieux, permettez-vous donc que l'ennemi de votre gloire se joue de la simplicité de ceux qui vous adorent ? Souffrirez-vous qu'il nous fasse ainsi périr sous les flots, pour entretenir dans une criminelle superstition tous ceux qui apprendront que nous l'avons méprisée et que nous avons été submer-

gés ? Levez-vous, Seigneur, vous seul pouvez nous sauver ; levez-vous, commandez encore une fois aux vents et à la mer, et la tempête cessera.

Elle cessa en effet avec la prière du serviteur de Dieu. Et ce changement aussi subit que peu attendu par la plupart, en produisit un autre dans l'esprit de tous ceux qui se trouvaient dans le vaisseau. Revenus en même temps de leur frayeur et de leurs injustes préventions contre le Saint, ils se jettent tous à ses pieds : ceux-là lui baisent avec respect les mains ou le bout de la robe, ceux-ci l'appellent leur libérateur et leur père. Pendant qu'il les exhorte à rendre à Dieu seul leurs justes actions de grâce et à ne le regarder lui-même que comme un misérable pécheur, celui qui l'avait le plus cruellement insulté, confus de ses propres excès, le conjure avec larmes de vouloir les oublier et de lui obtenir le pardon de sa faute. Je ferai volontiers, répond le bienheureux Gilles, ce que vous demandez, si dès ce moment vous pardonnez vous-même à votre ennemi.

Ce négociant avait été dangereusement blessé dans une dispute qu'il eut avec un autre citoyen de Barcelone, son proche parent. Leurs querelles et leurs animosités croissant toujours avec scandale, les principaux de la ville s'étaient employés pour les réconcilier, afin de prévenir les suites encore plus funestes, que l'on devait craindre. Mais tout ce qu'ils avaient pu faire ou tenter était toujours demeuré sans effet, et la médiation de l'évêque de Barcelone n'avait pas mieux réussi. Le superbe Catalan, inflexible aux prières et résolu de se venger, au risque de se perdre lui-même pour le temps et pour l'éternité, n'attendait que l'occasion favorable pour se défaire de son ennemi. Ce violent désir de vengeance le suivait partout, et avec les dispositions, il était entré dans le vaisseau. Mais la vue de la mort, venait de le disposer à des sentiments plus chrétiens. La grâce, dans ce moment, agissant avec plus de force dans son cœur, il répondit aussitôt, que pour obtenir le pardon de ses crimes trop multipliés, il accordait volontiers son amitié à celui qui l'avait offensé, promettant de vivre désormais avec lui comme avec son frère, et de le traiter comme son ami. Cette conversion redoubl

la joie de tous ceux qui en étaient témoins ; on recommença les actions de grâce et on acheva heureusement la navigation.

Le pieux Provincial, pendant le court séjour qu'il fit à Majorque, mit tous ses moments à profit, pour ranimer ou soutenir la piété de ses Frères et partager avec eux le travail de la mission. Il n'y avait pas encore dix ans que les chrétiens, sous les enseignes du roi d'Aragon, étaient rentrés dans cette île, et nos prédicateurs, chargés d'y rétablir la religion, ne cessaient de catéchiser ou d'instruire les anciens et les nouveaux habitants. Ceux-là avaient toujours vécu dans une profonde ignorance des vérités de la foi, et les mœurs de ceux-ci n'étaient guère moins corrompues que celles des infidèles. A tout cela, ils ajoutaient les uns et les autres une infinité de vaines superstitions, depuis longtemps consacrées parmi les Maures, et reçues pour la plupart par des chrétiens peu instruits de la pureté de l'Évangile. Ce fut à déraciner ces vices et ces erreurs, que Gilles de Sainte-Irène s'appliqua avec tant de zèle, qu'il soutint par son courage celui des autres ministres de la parole, et leur fit concevoir de meilleures espérances.

Revenu en Portugal, il se disposa au voyage d'Allemagne, pour se rendre au chapitre général de son Ordre, convoqué à Trèves l'an 1249. Ce fut le dernier où il assista. Ses prières répétées et ses vives instances pour être déchargé du soin de la province d'Espagne, firent également admirer son humilité et son amour pour la régularité. Toujours pénétré de la vue de son néant, il ne pouvait ni oublier les premiers égarements de sa jeunesse, ni se voir sans confusion le supérieur de tant de personnes dont il croyait que l'innocence et les vertus lui reprochaient son indignité. Il y avait longtemps, il est vrai, qu'il remplissait une place d'honneur, que la seule obéissance l'avait forcé d'accepter ; mais, bien loin d'aimer cette élévation, il ne s'y était jamais accoutumé. D'ailleurs, ses rudes pénitences et ses travaux continuels, joints à diverses infirmités, semblaient le mettre hors d'état de continuer ses longs voyages à pied, et il craignait que les plus petits soulagements, s'il était obligé d'en user, ne fussent d'un mauvais exemple, plus propre à affaiblir l'esprit de régu-

larité, que tous ses soins ne pouvaient l'être à le conserver.

On ne voulut point contrister par un entier refus ce respectable supérieur, mais en le déchargeant du gouvernement d'une grande province, on lui fit agréer la conduite de quelques communautés, qui profitèrent encore pendant plusieurs années de la sainteté de ses exemples. Les peuples de Portugal ne retirèrent pas de moindres avantages de son ministère, il ne termina ses courses apostoliques dans le diocèse de Lisbonne, que lorsqu'entièrement épuisé, autant par ses grandes austérités que par le poids des années, les forces de son corps ne répondirent plus à la ferveur de son esprit. Sa chère retraite de Sainte-Irène fut dès lors son Thalor, on peut dire aussi son Calvaire. La croix, dont il s'était chargé à la suite de Jésus-Christ et qu'il porta sans se lasser jusqu'à son dernier soupir, l'avait mis dans les dispositions où il devait être, pour recevoir les faveurs du Ciel, et cette abondance de grâces qui remplirent son âme de consolation.

Dans un âge moins avancé, il avait couru après la brebis égarée et, selon le précepte du Fils de Dieu, il s'était fait une obligation de chercher les pécheurs pour les ramener au devoir. Maintenant les pécheurs, touchés de quelque désir du salut, venaient le chercher, pour apprendre de lui la véritable manière d'y travailler. Cette odeur de sainteté, qu'il avait répandue au loin, attirait au monastère de Santarem tous ceux qui avaient besoin d'instruction ou de consolation. Les plus grands seigneurs, les officiers de la cour, ainsi que les ecclésiastiques, se mêlaient souvent avec le peuple, pour marquer par leur empressement à demander le secours de ses prières, l'idée qu'ils avaient de sa vertu. Don Alphonse III donna des témoignages plus éclatants de son affection particulière, et par les fréquentes visites qu'il rendait au saint vieillard, et par son attention à tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Il porta cette attention jusqu'à faire pratiquer auprès de la cellule du Père Gilles, un lieu planté de diverses espèces d'arbres et fermé par de hautes murailles, où il pouvait selon ses désirs se dérober quelquefois à la vue des hommes, et goûter en repos les douceurs de la contemplation.

Ce fut dans cette délicieuse retraite qu'il attendit comme un

le serviteur fidèle, le moment où il plairait au Souverain Maître de l'appeler à lui. Ce moment tant désiré arriva le jour de l'Ascension, le 14 de mai 1265. Le saint homme était alors dans sa quatre-vingt-unième année, selon Cardose, ou dans sa soixante-quinzième, suivant l'opinion qui paraît la plus commune. Un ancien journal des rois de Portugal, cité dans les Actes des Saints, fait mention de cet heureux décès en ces termes : « Saint Gilles, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, alla à Dieu le quatorzième jour de mai, l'an de notre salut 1265. » On trouve dans les archives de l'église cathédrale de Coïmbre, un calendrier qui marque la même chose, ajoutant seulement que le Serviteur de Dieu, ayant été autrefois chanoine et trésorier de cette église, y avait laissé un revenu annuel de soixante livres et une terre avec tous ses droits, afin qu'on fit des prières pour le repos de son âme.

Nous voyons ici une partie de ce que la piété éclairée du bienheureux Gilles de Sainte-Irène lui avait inspiré, pour restituer à l'église de Coïmbre les fruits qu'il avait perçus pendant plusieurs années, sans y faire le service, auquel sa qualité de chanoine l'engageait. Nous ne pouvons douter que cette restitution n'ait été faite dès le temps de sa conversion, quarante ans avant sa mort. Et il est également hors de doute qu'il avait aussi dédommagé les autres églises, dont il avait possédé les bénéfices et retiré les revenus, ainsi qu'il a été dit au commencement de cette histoire.

Mais les prières dont il voulait être aidé après sa mort, furent bientôt changées en sacrifices de louanges. L'éclat de ses héroïques vertus le faisait appeler dès son vivant l'Ange tutélaire du royaume de Portugal. Dieu l'avait honoré du don de prophétie et de celui de miracles. Il s'en fit aussi plusieurs à son tombeau. Tout cela donna aux fidèles une si haute idée de sa sainteté, que presque dès son décès, ils commencèrent à l'invoquer et à lui rendre un culte, que les églises de Portugal suivirent, et que le Saint-Siège approuva dans la suite. Les habitants de Sainte-Irène le mettent au rang de leurs saints patrons, et les évêques de Viseu ont fixé sa fête au dimanche après l'Ascension. Ce culte immémorial fut approuvé par Benoît XIV le 9 mai 1748. (TOURON.)

LA VÉNÉRABLE ADÉLAÏDE DE SAVOIE.

Adélaïde ou Alix de Savoie, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa Louis VI dit le Gros, roi de France, avec lequel elle vécut vingt-deux ans dans une union parfaite.

Après la mort de ce monarque, dont elle avait eu six fils et une fille, elle contracta un second mariage avec Matthieu de Montmorency, connétable de France, dont elle eut une seule fille.

Les historiens de son temps vantent la pureté de ses mœurs et son zèle pour la religion. Sur la fin de ses jours, elle obtint de son époux la permission de se retirer à l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée. Elle y mourut en odeur de sainteté, le 14 mai 1154, âgée de soixante ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 14 mai, dédicace de l'église de Noyon sous l'invocation de la très-sainte Vierge. On ignore en quelle année eut lieu cette consécration. Beaucoup d'églises cathédrales ont été dédiées à Dieu sous le nom de Notre-Dame. Abbon disait de Paris :

Urbs in honore micat, celsæ sacrata Mariæ.

« C'est une ville qui se fit gloire d'être sous la protection de la puissante Marie. » Et en effet, outre que c'est la Patronne de sa métropole, elle est encore plus spécialement sa protectrice depuis le vœu de Louis XIII. Autrefois le royaume d'Angleterre était aussi consacré à la très-sainte Vierge.

La Hongrie la regarde comme sa patronne et lui est particulièrement dévouée ; jusque-là que sur les ducats d'or fondus et frappés vers l'an 1556, d'un côté de ces pièces est empreinte l'image de la très-sainte Vierge avec cette inscription : *Patrona Hungarie*. Saint Henri, empereur, fit l'an 1019, dédier en l'honneur de Marie la ville de Bamberg, qu'il avait bâtie depuis peu. Ce fut le Pape Benoît VIII qui la dédia. Rupert, premier évêque de Worms, consacra à la très-sainte Vierge toute la Bavière. Les églises cathédrales de Cambrai, d'Arras, de Tournai, etc., lui sont aussi dédiées. Presque toutes les villes d'Italie lui sont

consacrées, Naples, Pavie, Viterbe, Florence, Ancône, Sienne; Rome elle-même renferme quarante-six églises bâties en son honneur, et ainsi des autres royaumes.

Et il est juste que les cités et les temples de la terre soient sous la protection de Celle qu'ils représentent ici-bas, et que l'Église avec l'Écriture appelle par excellence « la Cité de Dieu, le Temple de l'Esprit-Saint. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Boniface, martyr, qui souffrit à Tarse, en Cilicie, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, fut depuis portée à Rome, et enterré sur la voie Latine.

Dans les Gaules, saint Pons, martyr, qui, par la force de ses prédications et par son adresse, convertit les deux Philippe-César à la foi de Jésus-Christ, et obtint la palme du martyre sous l'empire de Valérien et de Gallien.

En Syrie, saint Victor et sainte Couronne, martyrs, sous l'empereur Antonin. Victor fut tourmenté par le juge Sébastien, de plusieurs manières horribles. Alors la femme d'un soldat, nommée Couronne, commença à le proclamer Bienheureux à cause de sa constance dans le martyre. En même temps elle vit deux

¹ PRIDIE IDUS MAII.

Natalis sancti Bonifacii Martyris, qui sub Diocletiano et Maximiano apud Tarsum Ciliciæ passus, Romam deinde translatus, viâ Latina sepultus est. — In Gallia, sancti Pontii Martyris, cujus prædicatione et industria postquam duo Philippi Cæsares ad fidem Christi conversi sunt, ipse sub Valeriano et Gallieno principibus martyrii palmam adeptus est. — In Syria, sanctorum Martyrum Victoris et Coronæ sub Antonino imperatore : ex quibus Victor a Sebastiano iudice variis et horrendis affectus est cruciatibus, quem Corona uxor ejusdam militis cum cœpisset beatum prædicare ob martyrii constantiam, vidit duas coronas de cælo lapsas, unam Victori et alteram sibi missam : cumque hoc audientibus cunctis testaretur, ipsa quidem inter arbores scissa, Victor vero decollatus est. — In Sardinia, sanctorum Martyrum Justæ, Justinæ, et Henedinæ. — Romæ, sancti Paschalis Papæ, qui plurima sanctorum Martyrum corpora e cryptis levavit, et in diversis Ecclesiis honorifice collocavit. — Ferenti in Tuscia, sancti Bonifacii Episcopi, qui (ut refert beatus Gregorius Papa) a pueritia sanctitate et miraculis claruit. — Neapoli in Campania, sancti Pomponii Episcopi. — In Ægypto, sancti Pachomii Abbatis, qui plurima in ea regione monasteria erexit, et regulam monachorum scripsit, quam angelo dictante didicerat.

couronnes tombées du ciel, envoyées l'une pour Victor, l'autre pour elle ; ce qu'ayant assuré à tous ceux qui étaient présents, elle fut démembrée entre deux arbres et Victor décapité.

En Sardaigne, les saints martyrs Juste, Justine et Hénédine.

A Rome, saint Pascal, Pape, qui tira des grottes plusieurs corps des saints Martyrs, et les plaça avec honneur en diverses églises.

A Féranto en Toscane, saint Boniface, évêque, qui, comme le rapporte saint Grégoire, Pape, brilla dès son enfance par sa sainteté et ses miracles.

A Naples, saint Pompone, évêque.

En Égypte, saint Pacôme, abbé, qui établit dans ce pays un grand nombre de monastères, et écrivit pour ses moines la règle qu'il avait apprise sous la dictée d'un Ange.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Antoine de Tours.

Saint Natal, évêque de Milan, mort en 741.

Saint Gildéric, honoré à la Ville-aux-Clères, dans le Vendomois.

Saint Alexandre, martyr en Orient, marqué dans les Menées des Grecs.

Sainte Angia, honorée à Apt, en Provence.

Saint Gerasime, moine de l'Ordre de Saint-Basile.

Sainte Juste et sainte Justine, martyres en Sardaigne.

Sainte Bevignate (*Bevignates*), moine du ^{ve} siècle, honoré à Pérouse.

Saint Joudry, confesseur, honoré à Vendôme.

Saint Grat, confesseur, honoré à Autun.

Saint Claude, martyr, honoré à Anvers.

Saint Félice et sainte Cécile, martyrs avec plusieurs autres.

Saint Constance, évêque d'un siège qu'on ne précise pas, peut-être évêque régional, honoré à Massa et à Bénévent.

Saint Halvard, martyr en Norwége, honoré dans le Nord.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Gueston, prêtre du diocèse de Bourges, pour avoir refusé le serment schismatique, condamné à la déportation, mort en mer le 14 mai 1794.

Victor Buisson, curé au diocèse d'Aix, condamné à mort comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel du département du Var, exécuté le 14 mai 1794.

François-Dominique Tranchant, prêtre de Cambrai, pour avoir refusé le serment schismatique, condamné à mort et exécuté le 14 mai 1794, à l'âge de soixante-douze ans.

Toiron (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Mende, condamné pour la même cause, le 13 mai 1794, guillotiné le lendemain 14.

Les deux frères Jarrigion (prénoms inconnus), prêtres du même diocèse, condamnés comme le précédent, mis à mort tous deux, le 14 mai 1794.

Bergon (prénoms inconnus), aumônier d'une maison religieuse du même diocèse de Mende, condamné comme les précédents, guillotiné le 14 mai 1794.

QUINZIÈME JOUR DE MAI.

Saint Euphrase ou Euphrase, saint Indalèce, saint Torquat, saint Second, saint Cécilius, saint Ctésiphon et saint Hésique, premiers évêques de l'Espagne. — Saint Pierre, saint André, saint Paul et sainte Denyse, martyrs. — Saint Cassy et saint Victorin, martyrs. — Saint Abdas, évêque de Cascar, martyr. — Saint Ilar ou Hilaire, abbé de Galliata. — Saint Euphrase, évêque de Clermont. — Sainte Dympe, vierge et martyre. — Saint Primael, prêtre. — Saint Robert ou Rupert. — Le Bienheureux Jacques, novice de l'Ordre de Prémontré. — Le Vénérable Thomas de Cantimpré, frère prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT EUPHRAISE OU EUPHRASE,

SAINT INDALÈCE, SAINT TORQUAT, SAINT SECOND, SAINT CÉCILIS,
SAINT CTÉSIPHON ET SAINT HÉSIQUE,

PREMIERS ÉVÊQUES DE L'ESPAGNE.

Les faits que nous allons raconter, bien connus en Espagne où ils tiennent une grande place dans le Martyrologe de Salazar, sont généralement ignorés chez nous, quoique d'un grand intérêt.

Dans la dispersion des enfants d'Israël, plusieurs groupes de Juifs s'établirent loin de la Terre-Sainte. Nous ne nous occupons ici que des familles qui se fixèrent en Espagne, où elles ouvrirent leurs synagogues. Quoique toutes les contrées de l'Europe fussent idolâtres, on les toléra, parce qu'elles vivaient sans bruit. Elles priaient Dieu avec une ferveur qui put leur mériter des grâces.

Lors donc que ces enfants d'Israël apprirent quelque chose de la vie et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils s'en inquiétèrent : ils savaient que les temps annoncés par les Prophètes pour la venue du Messie étaient arrivés. L'une de leurs synagogues envoya en Judée deux de ses membres, les plus graves et les plus vertueux, pour recueillir les détails de ce grand événement, qu'on ne leur annonçait que d'une manière vague.

Ces deux envoyés étaient Euphraise et Indalèce.

Ils partirent pour Jérusalem qu'ils trouvèrent très-agitée. Les récits qu'on leur fit les étonnèrent, et les miracles qui se multipliaient en plein jour les affermirent dans l'espoir d'un meilleur avenir.

Ils s'adressèrent à saint Pierre qu'on leur désignait comme le chef des Apôtres et le Vicaire du Christ. Il leur exposa simplement les faits qui accomplissaient les prophéties, et avec ces faits la doctrine de l'Église naissante ; il leur conseilla d'aller saluer l'auguste Vierge, Mère du Rédempteur crucifié. Ils y coururent avec empressement et se prosternèrent devant elle, car ils avaient déjà la foi. Les miracles sans nombre qui se faisaient au nom de Jésus-Christ les avaient convaincus.

Ils reçurent le Baptême, et ils envoyèrent à leur Synagogue le récit de tout ce qu'ils avaient vu et de tout ce qu'ils avaient appris.

Alors ils allèrent en pèlerins visiter tous les lieux où le Sauveur avait laissé quelque souvenir de son passage ; et ils restèrent presque une année dans la Terre-Sainte.

Plusieurs fois ils virent la très-sainte Vierge, qu'ils priaient de s'intéresser à leur pays.

À leur dernière visite, ils apprirent d'elle que saint Jacques le Majeur revenait de la Perse où il avait porté l'Évangile, et qu'ils devaient l'attendre pour l'emmener en Espagne avec eux, ce qui eut lieu peu de jours après.

L'Apôtre et les deux convertis partirent donc pour l'Espagne avec dix autres disciples. Leur voyage fut heureux. Ils se fixèrent d'abord sur les rives de l'Ebre, y firent plusieurs conversions, puis se répandirent dans la Galice et l'Aragon.

Un jour que saint Jacques et ses compagnons priaient au coucher du soleil, sur les bords de l'Ebre, la très-sainte Vierge, encore vivante, leur apparut, debout sur un pilier, et dit à saint Jacques qu'il devait élever là un sanctuaire, où elle répandrait des grâces. Après quoi elle disparut, laissant le pilier de marbre sur lequel elle avait posé ses pieds.

Saint Jacques et ses compagnons fondèrent le lendemain la

chapelle de Notre-Dame-du-Pilier, enclavée plus tard dans l'église cathédrale de Saragosse.

Mais un jour des contestations s'élevèrent sur l'origine miraculeuse de ce sanctuaire, illustré pourtant par un grand nombre de miracles. Le Pape Innocent XIII fit faire à ce sujet de longues et consciencieuses recherches, à la suite desquelles la sainte Congrégation des Rites adopta, en 1723, l'exposé suivant, inséré dès lors dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame-du-Pilier, fêtée le 12 octobre :

« De tous les lieux qui offrent en Espagne un attrait spécial à la dévotion, le plus illustre sans doute est le sanctuaire consacré à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame, qu'on appelle à Saragosse Notre-Dame-du-Pilier.

« Suivant une antique et pieuse tradition, saint Jacques le Major, conduit par la Providence en Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse. Il y reçut de la très-sainte Vierge une faveur insigne : Une nuit qu'il pria avec quelques disciples, sur les bords de l'Ebre, la Mère de Dieu, encore vivante, lui apparut et lui ordonna de bâtir là un oratoire. L'Apôtre obéit sans retard. Avec l'aide de ses disciples, il éleva au Seigneur, en l'honneur de la Vierge sainte, une petite chapelle. »

Après avoir affermi la foi en Espagne, saint Jacques se sépara des dix compagnons qui étaient ses disciples ; il les laissa en divers lieux où ils devaient prêcher la bonne nouvelle ; et il s'en retourna à Jérusalem, n'emmenant avec lui qu'Euphrase et Indalèce.

Mais dès que saint Jacques reparut, la haine des Juifs poussa Hérode à le faire mourir, et ce premier parmi les Apôtres eut la tête tranchée.

Saint Euphrase et saint Indalèce s'empressèrent de recueillir le corps et la tête du saint Apôtre de leur pays.

Sur le conseil de la très-sainte Vierge, ils portèrent ces saintes reliques, s'embarquèrent à Joppé avec leur trésor et regagnèrent l'Espagne.

Ils débarquèrent avec les reliques de saint Jacques à Illurguis et les déposèrent dans un tombeau vénéré de toute la chrétienté.

Euphrase, après quelques mois de prédications, pendant lesquels il convertit beaucoup de Juifs espagnols, alla à Rome où il vit saint Pierre qui le consacra évêque, ainsi que saint Indalèce, saint Torquat, saint Ctésiphon, saint Second, saint Cecilius et saint Hesychius, qui furent les sept premiers Apôtres de l'Espagne, après leur maître saint Jacques le Majeur.

Saint Euphrase donna le premier sa vie pour la foi dans la deuxième année de Néron, le 14 janvier de l'an 57. Son diacre Clérus l'accompagna au martyre et gagna avec lui la couronne à Andujar.

Saint Indalèce, après avoir prêché la foi à Portilla, où il établit son siège, et fait beaucoup de miracles, mourut en paix au milieu de son peuple.

Saint Torquat, saint Second, saint Cecilius, saint Ctésiphon et saint Hésique, convertirent une multitude innombrable de chrétiens et moururent paisiblement sur leurs sièges, le premier à Cadix, dont il était évêque, les autres à Avila, Elvire, Virvesca et Gibraltar, qui étaient leurs villes épiscopales.

Ils sont nommés en ce jour au Martyrologe romain.

S. PIERRE, S. ANDRÉ, S. PAUL ET S^{te} DENYSE,

MARTYRS.

Dans la persécution de l'empereur Dèce, on arrêta sur le territoire de Lampsaque un jeune chrétien, en qui la beauté de l'âme répondait à celle du corps. Il fut conduit au proconsul Optimus, qui lui dit : « Quel est votre nom ? » Il répondit : « Pierre. — Le proconsul : Etes-vous chrétien ? — Pierre : Oui, je suis chrétien. — Le proconsul : Vous avez entendu la publication qu'on a faite des édits de nos invincibles princes, et vous n'ignorez pas ce qu'ils contiennent : sacrifiez donc à la grande Vénus. — Pierre : Vous ne me persuaderez pas aisément de donner de l'encens à une prostituée, dont on ne saurait sans rougir, raconter les aventures, toute sa vie n'étant qu'une suite d'impudicités dont l'histoire ne s'est chargée qu'avec peine. Si vous-même ne faites point de difficulté de l'appeler une femme perdue, une infâme courtisane, comment voulez-vous me con-

traindre de l'adorer, de lui offrir des sacrifices ? Il m'est plus glorieux, sans doute, d'en offrir au Dieu, au véritable Dieu, à Jésus-Christ, Roi de tous les siècles ; de lui offrir, dis-je, en sacrifice, des vœux, des louanges, un cœur contrit et humilié. »

Le proconsul sans avoir égard à la jeunesse et aux excellentes qualités de ce généreux confesseur, le fit étendre sur une roue, entre des pièces de bois, qu'on lia en plusieurs endroits avec des chaînes de fer, et qui portant sur tout son corps, devaient lui briser tous les os dans le mouvement qu'on donnerait à la roue. Mais plus cet admirable jeune homme souffrait, plus il marquait de force et de courage. Il riait même au plus fort de cette torture et reprochait au tyran son inutile fureur ; puis levant les yeux au Ciel : « Je vous rends grâces, Seigneur, disait-il, du courage que je ressens et que vous me donnez, pour vaincre le tyran et les tourments. » Le proconsul lui fit donner un coup d'épée qui l'acheva.

Dans le même temps le proconsul étant allé à Troade¹ avec un grand cortège, on lui présenta trois chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient et de quelle religion. Nicomaque prenant la parole avec précipitation, se hâta de répondre d'un ton de voix élevé, qu'il était chrétien. Le proconsul s'adressant ensuite aux deux autres, leur dit : « Et vous ? » Ils répondirent modestement : « Nous sommes chrétiens. » Le proconsul revenant à Nicomaque, lui dit : « Sacrifiez aux dieux, ainsi que le porte l'ordonnance du prince. » Nicomaque répondit : « Vous savez bien qu'il n'est pas permis à un chrétien de sacrifier aux démons. » Sur cette réponse, le juge le fit mettre à la question. Mais Nicomaque n'en pouvant presque plus et réduit aux abois, s'écria : « Qu'on arrête, je ne fus jamais chrétien, je suis prêt à sacrifier aux dieux. » Aussitôt le proconsul le fit relâcher ; mais à peine eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui, et l'agitait par de cruelles secousses, le jeta rudement par terre ; là ce malheureux expira après s'être coupé la langue avec les dents et l'avoir mangée.

¹ Ville bâtie par Alexandre sur les ruines de Troie.

Il y avait parmi ceux qui étaient présents à cet affreux spectacle, une jeune fille nommée Denise, âgée de quinze à seize ans, qui ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! misérable, faut-il que pour n'avoir pu souffrir encore un moment, tu te sois préparé une éternité de peines ! » Cela fut entendu du proconsul, qui la fit approcher et lui ayant demandé si elle était chrétienne, elle répondit : « Oui, je le suis. C'est pour cela que je plains ce malheureux, qui pour quelques moments de douleur, s'est privé lui-même d'un repos qui ne finira jamais. » Le proconsul lui répondit : « Vous vous trompez, ma fille, car en sacrifiant aux dieux et aux empereurs, il a satisfait à son devoir, et a trouvé le repos dont vous parlez. Mais afin qu'il ne demeurât pas exposé aux reproches que vos chrétiens auraient pu lui faire à cause de son heureux changement, Vénus et la grande Diane ont bien voulu le retirer promptement du monde. Pour vous, disposez-vous à sacrifier ou à être brûlée toute vive. » Denise répondit : « Je ne vous crains pas, le Dieu que je sers est plus puissant que vous, il me donnera la force de souffrir. »

Alors le proconsul la remit entre les mains de deux jeunes débauchés pour en faire ce qu'il leur plairait, et à l'égard d'André et de Paul il les renvoya en prison. Les jeunes gens emmenèrent Denise à leur logis. Ils firent tous leurs efforts pour l'obliger à satisfaire leur brutalité, mais elle se défendit si bien et si longtemps qu'elle les lassa, et par cette longue et généreuse résistance elle amortit le feu impur de leur infâme passion. Or voilà que sur le minuit, un jeune homme tout couvert de lumière parut tout à coup dans la chambre où ils étaient tous trois. Ces jeunes débauchés tremblants et à demi-morts de frayeur, se jetèrent aux pieds de la chaste Denise, et la conjurèrent de les garantir de la colère de ce charmant jeune homme. « Ne craignez rien, leur dit-elle avec beaucoup de douceur, il est vrai que celui que vous voyez est le gardien de ma pureté, mais à ma considération il ne vous fera aucun mal. »

Dès que le jour parut, le peuple s'attroupa autour du logis du proconsul, et se mit à demander à grands cris André et Paul. Mésicrate et Maccodon, tous deux prêtres de Diane, s'étaient

mêlés parmi le peuple, et l'échauffaient encore davantage. La sédition s'augmentant, le proconsul envoya chercher André et Paul et leur dit : « Il n'y a qu'un moyen d'apaiser ce tumulte, c'est de sacrifier tout présentement à la grande Diane. » Les deux Martyrs répondirent : « Nous ne connaissons point Diane pour une déesse, ni pour des dieux les autres démons que vous adorez. Nous n'adorons qu'un seul Dieu. » Le peuple entendant cela, pressa le proconsul de les lui livrer pour les faire mourir; ce que le proconsul lui accorda après avoir fait déchirer de verges les Martyrs. Le peuple s'en étant saisi, ils furent menés hors de la ville, où l'on commença à faire pleuvoir sur eux une grêle de cailloux.

Le bruit en vint bientôt aux oreilles de Denise. Alors cette vierge s'étant dérobée à ses gardes, poussant des cris et répandant force larmes, courut au lieu où se faisait l'exécution. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle se jeta sur le corps des saints Martyrs qui respiraient encore, et leur adressant la parole, elle leur disait : « Pourquoi voulez-vous aller au Ciel sans moi ? Je veux mourir avec vous, pour vivre éternellement avec vous. » Le proconsul fut aussitôt informé que cette jeune fille qu'il avait abandonnée aux emportements de deux jeunes débauchés, en avait été miraculeusement préservée, et que s'étant sauvée du lieu où on la gardait, elle voulait mourir avec les deux chrétiens qu'on lapidait, il ordonna qu'on la retirât de là, et qu'on la conduisit dans un autre endroit pour y avoir la tête coupée. Ce qui fut exécuté sur l'heure, à Lampsac, le jour des Ides de mai (15 mai), sous l'empire de Decius et sous le proconsul Optimus.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT CASSY ET SAINT VICTORIN,

MARTYRS.

Saint Austremoine, envoyé de Rome pour semer la foi en Auvergne, dont il fut le premier évêque, s'arrêta un soir chez un seigneur de cette province nommé Cassy, qui le reçut avec courtoisie, quoiqu'il fût païen. Le saint Prélat, voyant que toute cette famille était infectée de la lèpre, lui témoigna sa reconnaissance

en guérissant sur-le-champ tous ses malades, en leur annonçant qu'il les délivrait de leurs plaies par la grâce de Jésus-Christ. Cassy et tous les siens voulurent suivre le Saint, qui les instruisit; et ils renoncèrent au culte des idoles pour adorer le vrai Dieu. Cassy ayant acquis la connaissance de la sainte Écriture, saint Austremoine l'admit bientôt parmi ses prêtres. Alors il parcourut le pays, prêchant la foi, et un jour il rencontra Victorin, prêtre d'un temple consacré à Vasson, idole qui avait beaucoup d'adorateurs. Aidé de la grâce de Dieu, Cassy fit de Victorin un chrétien. Il l'amena à saint Austremoine qui l'instruisit, lui donna les Ordres et l'admit aussi parmi ses prêtres. Toute l'Auvergne s'empressait à se convertir. Mais Chrocus, roi ou chef d'une peuplade germane, vint fondre sur l'Auvergne et y massacra six mille deux cent soixante chrétiens, parmi lesquels on compte saint Cassy, saint Victorin et beaucoup d'autres saints prêtres ou lévites ¹.

SAINT ABDAS,

ÉVÊQUE DE CASCAR, MARTYR.

Abdas était évêque de Cascar, en Mésopotamie, dans les temps où cette contrée était soumise aux Perses. Lorsque la grande persécution de Sapor II, qui régnait depuis soixante-six ans, s'éleva contre les catholiques, le saint évêque Abdas fut enlevé de son siège et emmené à Lédä ou Lidda, capitale du pays des Husites; et là, n'ayant pas voulu adorer le soleil et le feu, il fut mis à mort, le 15 mai de l'an 373.

SAINT ILAR ou HILAIRE,

ABBÉ DE GALLIATA.

Ilar ou Hillar naquit en Toscane, l'an 476, au temps de la chute de l'empire romain en Occident, sous Augustule. Il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans la piété par ses parents, qui veillèrent sur ses mœurs avec grand soin. A l'âge de douze ans, il trouva dans la maison les Épîtres de saint Paul, et il y prit tant de goût qu'il les lisait jour et nuit. Cette sainte lecture fit tant d'im-

¹ Extrait de Jacques Branche, *Vie des Saints d'Auvergne*.

pression sur son esprit, qu'il en conçut le désir de renoncer au siècle et forma la résolution de se consacrer entièrement au service de Dieu. Comme il méditait un jour sur les moyens dont il pourrait exécuter son dessein, il entra dans une église où il entendit lire cet endroit de l'Évangile où Notre-Seigneur déclare qu'on ne peut être son disciple si l'on ne hait son père, sa mère et même sa propre vie. Il fut frappé de cet endroit qui le surprit d'autant plus facilement, qu'il avait appris sans doute qu'il fallait aimer et honorer son père et sa mère. Pour savoir comment il fallait entendre un précepte qui paraissait si opposé aux devoirs de la nature, il s'adressa à un sage vieillard qui lui dit que n'ayant encore que douze ans, il ne devait pas se mettre en peine de pénétrer une vérité dont il n'était pas en état de faire usage. Ilar répartit qu'il n'était pas trop jeune pour aller à Jésus-Christ, et que Notre-Seigneur avait dit lui-même qu'on ne devait pas empêcher les petits enfants de venir à lui. Le vieillard, jugeant par cette réponse que c'était l'esprit de Dieu qui donnait le mouvement au cœur du jeune Ilar, et qui l'appelait à lui par les voies de la perfection évangélique, lui accorda la satisfaction qu'il souhaitait. Il lui expliqua en quoi consiste l'affection qu'on doit avoir pour ses parents ; de quelle manière on doit s'en éloigner quand il s'agit d'obéir à Dieu, et de suivre Jésus-Christ que l'on doit préférer à toutes choses. Ilar, content de cette instruction, s'adressa à Jésus-Christ par une prière fervente, le conjurant de lui faire connaître sa divine volonté et de vouloir être son guide et son protecteur dans son entreprise. Il se retira ensuite dans une solitude du mont Apennin, près de la rivière de Bedèse, sur les confins de l'Émilie, maintenant la Romagne. Il y vécut trois ans sans assujétissement, s'accoutumant peu à peu aux exercices de la vie solitaire. Il se fit bâtir ensuite une petite église sur le haut de la montagne, autour de laquelle il avait choisi son séjour. Il se fit aussi accommoder au-dessous une grotte qui lui servit de cellule. Ce fut pour lors qu'étant âgé d'environ vingt ans, il commença à observer exactement les lois de la vie monastique, telles qu'il les avait apprises d'ailleurs ou qu'il se les était prescrites à lui-même.

L'auteur de sa vie, qui avait été du nombre de ses disciples, prétend que Dieu le favorisa dès ces commencements du don des miracles, et que cœ fut par ces moyens surnaturels autant que par l'exemple de sa vertu, qu'il attira près de lui beaucoup de personnes qui souhaitaient de servir Dieu sous sa conduite. De ce nombre fut un riche seigneur de Ravenne, nommé Olybre, qui étant encore païen et attaqué d'épilepsie ou du mal des éneurgumènes, avait été guéri par la prière du Saint et retiré en même temps des ténèbres du paganisme. Il se fit instruire et baptiser avec sa femme, ses deux fils et tous ceux de sa famille et de ses domestiques qui étaient dans l'idolâtrie, et qui montaient au nombre de quatre-vingts personnes. Peu de jours après, il se trouva dégagé des liens du mariage par la mort de sa femme; et pour répondre plus dignement à la double grâce que Dieu lui avait faite, il quitta le monde avec tout ce qui pouvait l'y retenir, vint se retirer près de son bienfaiteur, Ilar, avec ses deux fils, et lui donna quelques terres qu'il avait dans le voisinage de sa solitude pour bâtir et doter un monastère. Voilà quelle fut l'origine de la célèbre abbaye de Galliata, qui était le nom du village le plus proche de cette solitude, et qui a depuis porté celui de saint Ilar, son fondateur. Elle est devenue dans la suite des temps si riche et si puissante, qu'on a vu jusqu'à trente-six paroisses dans sa dépendance, et que l'abbé était seigneur de presque toute la vallée et d'un très-grand nombre de bourgs et de villages. De là est venu le relâchement et l'extinction de cet esprit d'humilité, de pénitence et de pauvreté que le fondateur Ilar y avait fait régner de son vivant. Les abbés s'étant fait commendataires, se sont regardés comme des princes temporels, jusqu'à lever des troupes et faire la guerre sous leur bannière. Mais enfin l'abbaye fut remise dans la régularité au xv^e siècle et donnée aux Camaldules, ou religieux de l'Ordre de Camaldoli.

Saint Ilar continua toujours depuis l'établissement de son monastère, de recevoir des disciples. Il les faisait jeûner et travailler ordinairement jusqu'à l'heure de none. Après le repas, il faisait faire la lecture spirituelle, puis chanter les louanges de Dieu jusqu'au soir. Il les faisait lever à minuit pour dire l'office jusqu'au

matin qu'il les menait au travail. Plus il avançait, plus il perfectionnait sa discipline ; mais on ne sait s'il se servit pour cela de quelque règle écrite. Sa réputation attira des admirateurs et des envieux à sa vertu. Quelques-uns du nombre de ces derniers tâchèrent de le décrier auprès de Théodoric, roi des Goths, qui était devenu le maître de toute l'Italie, et l'accusèrent de ne point se soumettre aux ordres du prince et de ne point porter les charges publiques. Quelques autres ajoutent qu'on lui fit encore un crime de ce qu'il avait admis des officiers de la cour à la profession religieuse. Théodoric, dans les premiers mouvements de sa colère, voulait envoyer des soldats pour maltraiter le Saint et détruire son monastère. Mais ayant été retenu par de secondes réflexions, il jugea plus à propos de le mander à la cour et de l'entendre dans ses défenses, et il en fut si satisfait que, condamnant sa prévention, il le traita très-favorablement et lui donna même des terres pour augmenter encore son monastère. Depuis ce temps, le Saint gouverna sa communauté dans un calme profond pendant l'espace de près de cinquante ans. Il usait de son autorité avec tant de modération, qu'il exerçait le premier les emplois bas et pénibles qu'il leur donnait, et qu'il parut dans tout le temps de son administration le dernier des religieux par son humilité, plutôt que leur chef et leur maître. Lorsque dans sa dernière maladie il se vit proche de sa fin, il rassembla ses religieux pour renouveler les instructions qu'il leur avait faites sur l'humilité, l'obéissance et la charité qui devait les unir dans la pratique de leurs obligations. Il mourut saintement entre leurs bras, le 15 mai de l'an 558, après quatre-vingt-deux années de vie. Ses disciples embaumèrent son corps et l'enterrèrent avec beaucoup de solennité dans leur église. Il y demeura en l'état qu'ils l'avaient mis pendant plus de neuf cents ans. Le général des Camaldules Pierre Delfino, ayant pris possession de son abbaye l'an 1488, donna ses premiers soins au changement qu'il y fallait faire, et après y avoir établi la réformation, il fit la translation du corps de saint Ilar, qui avait été trouvé sous les ruines de l'ancienne église, le 13 avril 1495 ; il le mit sous le grand autel.

SAINT EUPHRAISE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Ce saint homme fut élevé au siège épiscopal d'Auvergne, dans la dixième année du règne de Clovis I^{er}. Il vécut dans une si grande intégrité de conscience, qu'elle lui acquit le nom de Saint. Ne pouvant pas se rendre au concile d'Agde, qui s'ouvrit le 11 septembre 506, il s'y fit représenter par le prêtre Paulin. En 507, il reçut à Clermont saint Quintien, évêque de Rhodéz, qui venait d'être contraint de fuir de sa ville où, parmi les dissensions des Goths et des Français, sa vie n'était pas en sûreté ; il fut pour l'exilé un ami compatissant et généreux. Les deux évêques Euphrase et Quintien se rendirent ensemble au concile qui s'ouvrit à Orléans le 10 juillet 511. Saint Quintien y brilla par sa science et à son retour à Clermont, avec saint Euphrase, ce bon Saint qui soupirait après une retraite pour se préparer à la mort, céda son siège à saint Quintien ; il l'avait occupé vingt-cinq ans.

Saint Euphrase, en 518, s'en alla dans le Ciel, où il avait conquis par sa vie sainte un siège plus paisible que ceux d'ici-bas.

SAINTE DYPNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Dypne était fille, vers le vi^e siècle, d'un prince d'Irlande qui, veuf de sa femme, trouva sa fille si belle, qu'il voulut l'épouser. La jeune princesse frémit à une telle proposition. Car si son père était païen, elle avait été élevée par les suivantes de sa mère, qui étaient chrétiennes.

Comme son père insistait dans son projet abominable, de l'avis de son confesseur le saint prêtre Gerbern, elle s'enfuit, aborda dans la province d'Anvers, et avec quelques compagnes chrétiennes qui l'avaient suivie, elle établit dans les bruyères du nord une petite communauté religieuse.

Elle se croyait en sûreté ; mais son père, furieux jusqu'à la frénésie, était à sa recherche.

Après avoir exploré plusieurs côtes, il s'arrêta un jour dans un village de la Campine qui fait partie de l'Anversois. Là, ayant

payé sa dépense en monnaie d'Irlande, on lui dit qu'on la connaissait déjà, et sans prévoir les suites de ces propos, on lui apprit qu'il y avait dans la contrée une belle dame qui avait payé en monnaie semblable quelques achats nécessaires. Il sut ainsi qu'il se trouvait dans le voisinage de sa fille.

Il courut à sa retraite, lui reprocha sa résistance, et lui dit qu'il ne partirait pas sans la ramener.

La trouvant fermement décidée à mourir plutôt que d'y consentir, il la tua.

Il avait déjà tué le vénérable Gerbern, son confesseur.

Or, après son double crime, sa frénésie devint une folie furieuse. On fut obligé de le lier; et les magistrats de ces lieux, ayant amené avec eux un prêtre, voulaient sa mort à leur tour. Mais le prêtre dit au fou, qui comprenait un peu son état, qu'il avait fait une martyre chrétienne, et qu'il pouvait, en priant le Dieu de Dymgne, recouvrer la raison et la paix. Ce qui eut lieu.

Et dès lors on amena à la tombe de sainte Dymgne les fous et surtout les fous furieux, qui reçurent guérison.

Le lieu où ces faits extraordinaires se sont passés s'appelle Ghelle, et un habile médecin français ¹ l'a visité. Il y a trouvé une colonie de sept cents fous, vivant en liberté chez les habitants et prenant part à leurs travaux. Il raconte comment autrefois on calmait tout à fait les fous en les exorcisant, ce qui se fait rarement aujourd'hui; et il ajoute : « Doit-on regretter que l'indifférence de notre époque ait fait perdre à ce moyen de traitement à peu près toute son efficacité? Nul doute que l'exorcisme n'ait guéri beaucoup de démoniaques. »

SAINT PRIMAEL,

PRÊTRE.

Prêtre et solitaire, Primaël menait une vie angélique dans une forêt de la Cornouaille, et jouissait d'une grande réputation de prudence et de sainteté. Saint Corentin l'alla visiter, pour recevoir de lui quelques salutaires instructions. Le charitable Gêno-

¹ M. Moreau de Tours, médecin de l'hospice de Charenton, dans la *Revue indépendante* de 1842.

bite l'accueillit gracieusement. Les deux serviteurs de Dieu passèrent le reste du jour en pieux entretiens et la nuit suivante en prières.

Le matin, saint Corentin désira célébrer la messe dans l'oratoire du vertueux Ermite, qui, lui ayant préparé tout ce qui était nécessaire, alla chercher de l'eau à une fontaine assez éloignée de sa retraite. Corentin l'attendit longtemps et sortant de la chapelle, il vit revenir le bon vieillard à petits pas, tant par lassitude que parce qu'il était boiteux. Il en fut attendri et obtint du Tout-Puissant une source abondante et plus à portée de son hôte. Ce prodige fit éclater la reconnaissance des deux sages. Quelques jours après, saint Corentin s'en retourna satisfait, et Primaël resta dans son désert. Au beau soir de ses jours entièrement consacrés au Seigneur, il fut le voir, l'aimer et l'exalter au Ciel.

SAINT ROBERT ou RUPERT.

Saint Robert ou Rupert, né à Bingen sur le Rhin, vit le jour au commencement du ix^e siècle. Il avait pour père le duc Robolaüs, qui était païen, et pour mère la fille d'un seigneur de la cour de Charlemagne. Elle était généreusement chrétienne. A l'âge de trois ans, Robert perdit son père. Il fut élevé par sa mère qui lui inspira l'amour de Dieu et du prochain, avec une grande compassion pour les pauvres. Elle le prêchait d'exemple ; car elle-même était dévouée à Dieu et compatissante à tous les malheureux. Elle s'appelait Berthe. A l'imitation de sa sainte mère, saint Rupert ne rencontrait pas un pauvre sans le consoler et lui donner quelques secours. Très-souvent il amenait avec lui les enfants délaissés et il les présentait à Berthe : « Ma mère, lui disait-il, puisque ces pauvres enfants sont mes frères, faites qu'ils partagent avec moi ce que vous possédez. »

Un jour elle lui dit qu'elle avait dessein de fonder un monastère où les pauvres seraient secourus. Il lui répondit, et il n'avait guère que douze ans alors : « Chère mère, rappelez-vous ce que vous m'avez fait lire du Prophète Isaïe : « Partagez votre pain avec ceux qui ont faim, recevez dans votre maison ceux qui

n'ont pas d'asile, donnez vos vêtements à ceux qui en manquent et ne méprisez pas ceux qui ont la même origine que vous. »

Sa pieuse mère l'embrassa ; puis il dépensa la plus grande partie de ses biens à fonder des hôpitaux où tous les pauvres étaient reçus.

Le plus vif bonheur de Robert était de visiter ces refuges, de soigner lui-même les malades, de pourvoir à leurs besoins, de soutenir les faibles, de consoler les affligés et de leur rappeler que toutes les consolations viennent de Dieu.

Il releva et embellit l'église de Bingen, et avec la pleine approbation de Berthe, il bâtit lui-même aussi, sur une montagne voisine, un monastère où il se retirait souvent.

Ce jeune Saint, mûr pour le Ciel, ne fut pas laissé longtemps ici-bas. A l'âge de vingt ans, Dieu l'appela à lui.

Le monastère qu'il avait fondé prit dès lors son nom. Sa pieuse mère le suivit de près, et les habitants de cette région lui donnent le titre de Bienheureux.

LE BIENHEUREUX JACQUES,

NOVICE, DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Une âme pure et innocente, que Dieu combla des plus abondantes bénédictions, à qui il inspira de bonne heure l'amour de la retraite et du recueillement, et qu'il se hâta d'appeler à lui dans les Cieux, tel est en peu de mots l'exposé de la vie du bienheureux Jacques, religieux de Vicogne.

Il était encore dans les années du noviciat et se préparait avec une admirable ferveur à faire ses vœux de religion, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Quelques jours avant son trépas, il fut tout à coup ravi en extase ; puis au moment où il revint à lui, on remarqua sur ses traits des signes d'une joie extraordinaire. Le maître des novices et d'autres personnes qui étaient présentes, lui en ayant demandé la cause, il leur répondit qu'il avait vu dans le Ciel sa place préparée au milieu des chœurs des Vierges. En même temps, il les pria de chanter avec lui cette invocation qu'il avait si souvent répétée avec ses frères : « Salut.

Marie, espérance du monde. » Presque au même moment, le pieux jeune homme remettait paisiblement son âme à Dieu, l'an 1279. Trois ans plus tard, en travaillant aux fondations d'une nouvelle église au monastère de Vicogne, on trouva le corps virginal du saint Religieux encore frais et sans corruption, quoique les linges dans lesquels on l'avait enveloppé fussent gâtés. Son visage était si bien conservé qu'on aurait cru qu'il respirait encore. Dieu sans doute voulut manifester ainsi la grande pureté de son serviteur et combien il chérit les âmes chastes. Les religieux levèrent respectueusement le corps de leur jeune et vertueux confrère, le renfermèrent dans un beau sépulcre et le déposèrent dans leur nouvelle église, où il reçut depuis lors les hommages de leur respect et de leur amour ¹.

LE VÉNÉRABLE THOMAS DE CANTIMPRÉ ².

Thomas de Cantimpré, à qui plusieurs auteurs donnent le titre d'évêque suffragant de Cambrai, sous Nicolas de Fontaine, naquit à Lewes-Saint-Pierre, près de Bruxelles, d'une famille très-illustre du pays. On l'appliqua de bonne heure à l'étude dans laquelle il fit de rapides progrès. La piété se développant aussi dans son jeune cœur avec les années, le vertueux Thomas prit bientôt la résolution de se consacrer entièrement au service de Dieu. C'est alors qu'il se retira chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Cantimpré, aux portes de la ville de Cambrai. La science éminente et la précoce vertu du jeune religieux attirèrent bientôt l'attention de l'évêque de ce diocèse. Aussi le chargea-t-il, quelque temps après, d'entendre les confessions des fidèles dans sa ville épiscopale. Le vénérable Thomas s'en acquitta avec prudence et sagesse : mais son âge encore peu avancé, et la crainte de ne pas avoir la science nécessaire, lui inspiraient parfois de grandes inquiétudes. Il crut donc devoir consulter sur ce sujet une personne remplie de l'esprit de

¹ Extrait des *Vies des Saints* de M. l'abbé Destombes.

² *Vies des Saints de l'Ordre*, par Hyacinthe Choquet, p. 89.— Raissius, xv maii.— Foppens., art. Thomas Cantipratensis, etc.

Dieu, et s'adressa pour cela à une religieuse du monastère d'Aquiers, la bienheureuse Lutgarde, dont la réputation de sainteté était répandue dans tout le pays. Celle-ci, loin d'approuver son dessein d'abandonner cette fonction, l'encouragea au contraire et lui persuada de continuer à travailler au salut des âmes, l'assurant que la grâce de Dieu lui serait toujours en aide.

A l'âge de trente et un ans, le vénérable Thomas sentit naître en lui le désir d'entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qui prenait à cette époque un grand développement. Ce fut alors qu'il suivit quelque temps à Cologne les leçons du célèbre Albert le Grand, et qu'il eut pour condisciple saint Thomas d'Aquin. Son mérite ne tarda pas à être connu des Dominicains, ses confrères; aussi, quelques années plus tard, le voit-on remplir, dans la communauté de Louvain, les fonctions importantes de Sous-Prieur. Au milieu des occupations de sa charge, le digne Religieux trouvait encore du temps pour la prédication et la pratique des bonnes œuvres. Il continuait aussi de conduire dans les voies du salut un grand nombre de personnes qui le choisissaient pour le directeur de leur conscience.

Les auteurs n'entrent point dans le détail des travaux apostoliques du vénérable Thomas; le seul fait sur lequel ils donnent quelques détails, est le « miracle du Saint-Sacrement, » arrivé à Douai dans l'église de Saint-Amé, en l'année 1254, et dont le Père Thomas fut un des nombreux témoins. Voici en quels termes Hyacinthe Chocquet le rapporte dans sa vie des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. Un jour, dit-il, un prêtre donnant la communion au peuple dans l'église de Saint-Amé, à Douai, durant le temps pascal, laissa tomber par accident une sainte Hostie par terre. Se mettant aussitôt à genoux, il se disposait à la recueillir avec respect, quand l'Hostie, se levant d'elle-même en l'air, vint s'attacher au purificateur qu'il tenait en main. Étonné et tout hors de lui-même, le prêtre appelle aussitôt les chanoines de cette église collégiale. Ils arrivent et aperçoivent sur le purificateur le corps d'un tout petit enfant d'une grande beauté. Le peuple est aussitôt convoqué pour être témoin de ce prodige, et tous, en le contemplant, sont remplis d'admiration. Le vénérable Thomas

étant venu à Douai dans le même temps, demanda au doyen de l'église de Saint-Amé, dont il était très-connu, qu'il voulût bien lui permettre de voir le miracle que Dieu continuait d'opérer dans cette ville. On s'empressa de satisfaire sa curiosité et celle de beaucoup de personnes du peuple qui s'étaient approchées en même temps que lui. A peine le ciboire, qui renfermait la sainte Hostie, fut-il découvert, que tous s'écrièrent : « Je vois mon Sauveur ! » Le vénérable Thomas était bien étonné, car il ne voyait rien, si ce n'est une Hostie avec les apparences ordinaires. Rentrant aussitôt en lui-même avec humilité, il se demandait ce qui dans sa conscience pouvait l'empêcher d'être, comme les autres, témoin de ce prodige. Mais à peine ces pensées avaient-elles passé dans son esprit, qu'il vit la face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'âge parfait, une couronne d'épines sur la tête, et deux gouttes de sang découlant du front sur chaque joue. Se prosternant aussitôt par terre, le vénérable Thomas adora son Sauveur en fondant en larmes. Un moment après, il se releva et regarda de nouveau ; mais la couronne d'épines et les gouttes de sang avaient disparu, et l'on ne voyait plus qu'une belle figure d'homme, un peu tournée à droite, de sorte que l'œil, de ce côté, pouvait à peine être aperçu. Le nez était droit et long, les sourcils arqués, les yeux baissés et exprimant une grande douceur, les cheveux longs et descendant sur les épaules, la barbe abaissée sous le menton et laissant apercevoir une bouche gracieuse, le front large, les joues maigres, le cou long et un peu incliné. Telle était la figure que contempla le vénérable Thomas de Cantimpré. Une multitude de personnes furent avec lui témoins de ce prodige, dont la ville de Douai a, pendant des siècles, célébré le précieux et touchant souvenir.

Ce saint et savant personnage mourut, selon Juste Lipse, en 1263 ; mais il est plus probable que ce fut en 1280. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, une Vie de la bienheureuse Christine, vierge, qui mourut vers l'an 1224, celle de la bienheureuse Lutgarde, religieuse du monastère d'Aquiers, en Brabant. Surius les a reproduites dans le tome III de sa Vie des Saints. Le *Bonum universale de apibus* du vénérable Thomas, est un recueil de mi-

racles et d'exemples de vertu arrivés de son temps. Il avait aussi composé un ouvrage intitulé : *De natura vel causis rerum*, et un dernier livre qu'il ajouta à la vie de la bienheureuse Marguerite d'Oignies ¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Boulogne-sur-Mer, Henri II, roi de France, le 15 mai 1550, à son entrée dans cette ville, offrit à la cathédrale une très-belle image de la très-sainte Vierge et quatre grandes lampes parfaitement bien travaillées en argent. Il les avait fait venir dans un vaisseau. L'église de Boulogne est célèbre par les miracles fréquents qui y sont opérés par l'intercession de la très-sainte Vierge. Louis XI, roi de France, avait aussi une grande dévotion envers Notre-Dame-de-Boulogne.

Confirmation de la bulle du samedi ou sabbatine, par le Pape Clément VII, l'an 1528. Nous reparlerons de cette bulle demain, anniversaire de la mort de saint Simon Stock.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Espagne, les saints Torquat, Ctésiphon, Second, Indaléc, Cécilius, Hésychius et Euphrase qui, ayant été ordonnés évêques

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

²

IDIBUS MAII.

In Hispania, sanctorum Torquati, Ctesiphontis, Secundi, Indaletii, Cæcili, Hesychii et Euphrasii, qui Romæ a sanctis Apostolis Episcopi ordinati, et ad prædicandum verbum Dei in Hispanias directi sunt : cumque variis urbibus evangelizassent, et innumeras multitudines Christi fidei subjugassent, in ea provincia diversis locis quieverunt. Torquatus Acci, Ctesiphon Vergii, Secundus Abulæ, Indaletius Urçi, Cæcilius Illiberi, Hesychius Cartejæ, et Euphrasius Illiturgi. — Eboræ in Lusitania, sancti Maucii Martyris. — In insula Chio, natalis beati Isidori Martyris, in cujus Basilica extat puteus, in quem fertur fuisse injectus, de cujus aqua infirmi sæpius potati sanantur. — Lampsaci in Hellesponto, passio sanctorum Petri, Andreae, Pauli, et Dionysii. — Pausinæ in Sardinia, sancti Simplicii Episcopi et Martyris, qui Diocletiani tempore sub Barbaro præside perfoesus lancea martyrium consummavit. — Arvernus, sanctorum Martyrum Cassii, Victorini, Maximi, et sociorum. — In Brabantia, sanctæ Dymphne Virginis et Martyris, filie regis Hiberniæ, quæ pro fide Christi et virginitate servanda, a patre jussa est decollari.

à Rome par les saints Apôtres, furent envoyés pour prêcher la parole de Dieu dans les Espagnes. Après avoir évangélisé plusieurs villes et soumis à la foi de Jésus-Christ une multitude innombrable de peuples, ils moururent en paix en divers lieux de cette province : Torquat à Cadix, Ctésiphon à Vierze, Second à Avila, Indalèce à Portilla, Cécilius à Elvire, Hésychius à Gibraltar, et Euphrase à Anduxar.

A Evora, en Portugal, saint Manços, martyr.

Dans l'île de Chio, la fête de saint Isidore, martyr. On voit encore, dans l'église qui porte son nom, le puits où l'on croit qu'il fut jeté, et dont l'eau guérit souvent les malades qui en boivent.

A Lampsaque, dans l'Hellespont, martyre des saints Pierre, André, Paul et Denyse.

A Pausine, en Sardaigne, saint Simplicie, évêque et martyr, qui, du temps de l'empereur Dioclétien et sous le président Barbare, ayant été percé d'une lance, acheva son martyre.

A Clermont, en Auvergne, les saints martyrs Cassius, Victorin, Maxime et leurs compagnons.

En Brabant, sainte Dympne, vierge et martyre, fille d'un roi d'Irlande, par l'ordre duquel elle fut décapitée pour la foi de Jésus-Christ, et pour la conservation de sa virginité.

Additions des autres martyrologes.

Saint Rétime, évêque d'Autun.

Sainte Christine, martyre à Lampsaque.

Saint Achille, évêque de Larisse, en Thessalie, au iv^e siècle.

Saint Brithun, abbé de Béverley, mort en 733.

Saint Derme, honoré chez les Cophtes.

Saint Héraclé, martyr à Athènes, avec Bénétime et Paulin.

Saint Libérateur, martyr, honoré à Bénévent.

Saint Auger, évêque de Brème et de Hambourg.

Saint Bachtisoès, martyr en Perse avec Isaac.

Saint Gervase, honoré à Pavie.

Saint Guimer, évêque de Carcassonne.

Saint Paulin, martyr à Pavie, avec saint Bonin et saint Soter.

Saint Vitezind, martyr des Maures en Espagne, en 855.

Le bienheureux Tarlat, religieux Servite, honoré à Sienna.

Saint Chrysante, martyr à Pavie, avec saint Fortunat.

Saint Dimitrien, évêque de Vérone au III^e siècle.

Saint Prestable, martyr à Porto, avec plusieurs autres.

Sainte Quirilla, honorée à Rome à Sainte-Marie-des-Monts.

Sainte Rosule, martyre, honorée en Valachie.

Saint Ammone, solitaire, honoré chez les Ethiopiens.

Martyrologe de la dernière persécution.

Rouel (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Mende, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut arrêté, conduit devant le tribunal criminel de la Lozère siégeant à Mende, et comme complice de séditeux condamné à mort le 15 mai 1794.

Gabriel Lapanouze, prêtre du diocèse d'Albi, évita le serment en quittant son diocèse, revint à Albi en 1797, fut arrêté, envoyé à Rochefort, déporté à la Guyane, où il mourut de misères et de souffrances le 15 mai 1799, à l'âge de quarante ans.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1^{er} — 15 MAI

PREMIER JOUR DE MAI.

	Pages.
S. Philippe, apôtre.....	1
S. Jacques le Mineur, apôtre.....	4
S. Josias, martyr.....	9
S. Jérémie, prophète et martyr.....	9
S. Andéol, martyr.....	37
S. Ache et S. Acheul, martyrs,....	37
S ^{te} Grate, veuve.....	38
S. Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre.....	40
S. Orens ou Oriens, évêque d'Auch.....	45
S. Sigismond, roi et martyr.....	45
S. Africain ou Affrique, évêque de Comminges.....	49
S. Marcoul, abbé.....	53
S. Théodulfe ou Thiou, abbé.....	56
S. Asaph, évêque au pays de Galles.....	58
S. Arige, évêque de Gap.....	59
S. Brieuc, évêque.....	60
S. Blandin, anachorète.....	62
S. Kellac, évêque et martyr.....	63
S. Ultan ou Outain, apôtre irlandais.....	63
S. Théodard ou Audard, évêque de Narbonne.....	65
S. Aldobrand, évêque.....	66
Le B. Nicolas de Pépules, Frère Mineur.....	66
La B ^{te} Jeanne la Récluse.....	67
La B ^{te} Mafalde, fille de roi.....	67
La B ^{te} Panasia, vierge et martyre.....	70
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	74
Martyrologe romain.....	75

Additions des autres Martyrologes.	77
Martyrologe de la dernière persécution.....	77

II^e JOUR.

S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Église.....	79
S. Second, évêque d'Avila.....	114
S ^{te} Flamine, vierge et martyre.....	115
S. Vindémial, évêque de Capse, martyr.....	115
S ^{te} Florine, vierge et martyre.....	116
S. Germain, évêque régional, martyr.....	116
S. Florent d'Anjou.....	117
S. Valbert, abbé de Luxeuil.....	120
S ^{te} Wiborade ou Guiborade, vierge et martyre, et S ^{te} Rachilde, sa compagne.....	121
Le B. Conrad de Selleburen, martyr.....	128
Le B. Claude Reigne, Frère Mineur.....	128
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	129
Martyrologe romain.....	130
Additions des autres Martyrologes.....	131
Martyrologe de la dernière persécution.....	132

III^e JOUR.

L'invention de la Sainte Croix..	133
La sainte Croix de Poitiers et quelques autres portions de la Vraie Croix	140
Le saint Sang de Notre-Seigneur, à Bruges.....	146
Le saint Suaire de Notre-Seigneur, à Besançon.....	150
S. Alexandre, pape et martyr.....	150
S. Juvénal, évêque et martyr.....	163
S. Timothée et S ^{te} Maure, martyrs.....	163
S. Brocade, évêque.....	165
S ^{te} Antoinette, vierge et martyre.....	166
S ^{te} Galla, veuve, et S. Alexandre, confesseur.....	166
S. Philippe le Solitaire	167
S. Aufroi, évêque d'Utrecht.....	167
Le B. Stanislas de Cazimir, chanoine régulier de Latran en Po- logne.....	168
Le V. Henri Garnett, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi.....	170
Le V. chanoine Antoine Roullac, confesseur de la foi.....	170
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	173
Martyrologe romain.....	174
Additions des autres Martyrologes.....	175
Martyrologe de la dernière persécution.....	176

IV^e JOUR.

S ^m Monique, mère de S. Augustin.....	177
S. Florian, martyr.....	186
S ^m Egelinde, martyre.....	188
S. Silvain, évêque de Gaza, martyr.....	188
S. Cyriaque ou Quiriace, évêque et martyr.....	189
S. Enemour, abbé.....	190
S ^m Hélène, vierge, patronne de Troyes.....	190
S. Vénère, évêque de Milan.....	193
S. Sardos, évêque de Limoges.....	195
S. Mallulphe, évêque de Senlis.....	197
S. Ethelred, roi de Mercie.....	197
S. Nicéphore de Midicion.....	198
S. Godard ou Gothard, évêque en Allemagne.....	198
S. Jean Thérèse, abbé en Calabre.....	199
La B ^m Hélène de Saint-Antoine, clarisse.....	200
Le B. Philippe d'Aquila, Frère Mineur.....	200
Le V. Augustin Webster, confesseur de la foi.....	202
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	203
Martyrologe romain.....	203
Additions des autres martyrologes.....	204
Martyrologe de la dernière persécution.....	205

V^e JOUR.

S. Pie V, Pape.....	206
S. Maxime, évêque de Jérusalem.....	225
S. Jovinien, lecteur et martyr.....	225
S. Grat, évêque de Carthage.....	226
S. Euloge, évêque d'Edesse, et S. Protogène, évêque de Carres.....	226
S ^m Avoye ou Aurée, vierge et martyr.....	231
S. Hilaire, évêque d'Arles.....	232
S ^m Waldrade ou Vaudrée, abbesse.....	240
S. Mauront, abbé de Bruel.....	242
S. Avertin l'Aumônier.....	246
S. Ange, carme, martyr.....	246
Le V. Bernard, moine de Cluny.....	249
Le V. Père Sébastien Michaélis, réformateur des Frères Prêcheurs en France.....	251
Le V. Père Jean-Baptiste du Saint-Sacrement, fondateur des religieux déchaussés de Notre-Dame-de-la-Merci.....	272
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	278
Martyrologe romain.....	279
Additions des autres Martyrologes.....	280
Martyrologe de la dernière persécution.....	281

VI^e JOUR.

S. Jean devant la Porte Latine.....	282
S. Evode, premier évêque d'Antioche, après saint Pierre	286
S ^m Bénédict, vierge.....	287
S. Jean Damascène.....	288
S. Edbert ou Eadbert, évêque.....	313
Le B. Hatta, premier abbé de Saint-Waast d'Arras.....	313
S. Pétronax, abbé du Mont-Cassin.....	314
Le B. Jean de la Puébla, Frère Mineur.....	315
La B ^m Elisabeth, dominicaine.....	318
La B ^m Elisabeth de la Tour, clarisse.....	319
Le V. Jean de Ruysbroeck.....	319
La Vénérable Jeanne Brien.....	320
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	320
Martyrologe romain.....	322
Additions des autres Martyrologes.....	323
Martyrologe de la dernière persécution.....	324

VII^e JOUR.

S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr.....	325
S. Benoît II, Pape.....	332
S ^m Flavie Domitille, vierge et martyre, avec ses compagnes sainte Euphrosyne et sainte Théodora.....	332
S. Domne ou Donge, évêque de Salone.....	333
S ^m Mâtie, vierge de Troyes, martyre.....	333
S. Constantin, roi breton	339
S. Gibrien, prêtre.....	340
S. Domitien, évêque de Maëstricht.. ..	341
S. Blandin.....	341
S ^m Sisétrude, vierge de Faremoutier.....	342
S. Cérénic et S. Sérène, reclus au diocèse de Séez.....	342
S. Placide, abbé de Saint-Symphorien.....	343
S. Létard, évêque	344
S. Jean de Béverley, évêque d'Yorck	345
La B ^m Mathiasse, clarisse	347
Le V. Lambert, évêque d'Arras	348
Mémoire de la très-sainte Vierge.. ..	348
Martyrologe romain.....	349
Additions des autres martyrologes.....	351
Martyrologe de la dernière persécution.....	351

VIII^e JOUR.

L'apparition de saint Michel Archange.....	352
S. Boniface IV, Pape.....	360

TABLE DES MATIÈRES.

741

S. Victor le Maure, martyr.....	360
S. Hellade, évêque d'Auxerre.....	361
S. Aglaé, pénitente.....	361
S. Acathe, martyr.....	362
S. Jean, évêque de Châlon-sur-Saône.....	363
S. Idunet.....	364
S. Désiré, évêque de Bourges.....	364
La B ^{re} Itte ou Iduberge.....	371
S. Godon ou Gon, évêque de Metz.....	372
S. Wiron, évêque irlandais.....	372
Le B. Frédéric, abbé d'Hirsauge.....	375
S. Pierre de Tarentaise.....	375
Le B. Aimé Ronconi.....	384
S. Ange de Masacchio, martyr.....	385
Le V. Gauthier, évêque d'Autun.....	385
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	387
Martyrologe romain.....	388
Additions des autres Martyrologes.....	389
Martyrologe de la dernière persécution.....	389

IX^e JOUR.

S. Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople, docteur de l'Eglise.....	391
S. Hermas, disciple des Apôtres.....	415
S ^{rs} Blande et S. Félix, martyrs.....	415
S ^{re} Languide, compagne de S ^{re} Ursule.....	416
S. Théodore, S. Urbain et leurs compagnons, martyrs.....	416
S. Bié ou Béat, solitaire.....	417
S. Tudin et S. Guénolé, abbés.....	417
Le B. Fort Gabrielli, ermite.....	418
S. Grégoire, cardinal, évêque d'Ostie.....	419
Le B. Nicolas Albergati, cardinal, évêque de Bologne.....	419
La V. Catherine Calabrez, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique.....	425
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	428
Martyrologe romain.....	428
Additions des autres Martyrologes.....	429
Martyrologe de la dernière persécution.....	429

X^e JOUR.

S. Antonin, archevêque de Florence.....	430
S. Job, prophète.....	465
S. Simplicie et S. Palmace, martyrs.....	481
S. Calépode, martyr.....	482

S. Epimaque, martyr.....	482
S. Gordien, martyr.....	483
S. Monderic, évêque.....	484
S. Mauran le Sage.....	485
S. Hinguetin, évêque.....	485
S. Congall, abbé en Irlande.....	485
S. Mochuda, évêque de Lismore.....	486
S. Bourbaz ou Wulband, martyr.....	487
S ^{te} Solange, vierge et martyre.....	487
S. Isidore le Laboureur.....	488
Le V. Jean d'Avila.....	490
Le V. P. François Alric, Frère Prêcheur, et ses compagnons, confesseurs de la foi.....	496
La V. princesse Elisabeth de France, vierge et martyre.	496
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	501
Martyrologe romain.....	506
Additions des autres Martyrologes.....	508
Martyrologe de la dernière persécution.....	508

XI^e JOUR

S. Mayeul, abbé de Cluny.....	509
S. Anthime, S. Maxime et leurs compagnons, martyrs.....	517
S. Népotien.....	524
S. Mamert, évêque de Vienne.....	528
S. Mucius, martyr.....	529
S. Tudi, abbé.....	530
S. Gengoul, martyr.....	530
S. Gautier, abbé d'Esterp	531
S. François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus.....	535
Le B. Vincent d'Aquila, frère mineur.....	539
Le V. Matthieu Gam, martyr en Cochinchine.....	540
La V. Catherine Aubert.....	543
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	544
Martyrologe romain.....	544
Additions des autres Martyrologes.....	546
Martyrologe de la dernière persécution.....	546

XII^e JOUR.

S. Nérée et S. Achillée, martyrs.....	547
S. Pancrace, martyr.....	554
S. Athénodore, évêque en Egypte.....	555
S. Philippe d'Argyriou.....	556
S. Epiphane, évêque de Salamine.....	556
S. Modoald, évêque de Trèves.....	572

S. Mondry, solitaire.....	574
S. Germain, patriarche de Constantinople.....	574
S ^e Rictude, abbesse de Marchiennes.....	580
S ^e Berthilie.....	582
La B ^e Imelda, vierge.....	582
La B ^e Catherine de Cordoue, vierge.....	583
Le V. Vibald, évêque d'Auxerre.....	584
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	585
Martyrologe romain.....	586
Additions des autres Martyrologes.....	587
Martyrologe de la dernière persécution.....	588

XIII^e JOUR.

S. Jean le Silencieux, évêque et solitaire.....	589
S. Victor et S ^e Couronne, martyrs.....	595
S ^e Glycère et S. Léodice, son geôlier, martyrs.....	595
Les SS. Martyrs d'Alexandrie sous les ariens.....	596
S. Servais, évêque de Tongres.....	600
S. Marcellin, évêque d'Auxerre.....	606
S. Onésime, évêque de Soissons.....	607
S. Flavius, évêque de Châlon-sur-Saône.....	607
S ^e Agnès, première abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.....	609
S ^e Disciole, compagne de S ^e Agnès.....	610
S. Serge, confesseur de la foi.....	611
S. Pierre Régalat, frère mineur.....	611
Le B. Albert le Laboureur, du tiers-ordre de Saint-Dominique..	614
Le B. Louis de Hongrie, du tiers-ordre de Saint-François.....	615
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	616
Martyrologe romain.....	617
Additions des autres martyrologes.....	618
Martyrologe de la dernière persécution.....	619

XIV^e JOUR.

S. Pacôme, abbé de Tabenne, instituteur des Cénobites.....	620
S. Pascal I ^{er} , Pape.....	667
S. Maxime, martyr.....	668
S. Isidore de Chio, martyr.....	670
S. Barbre et S. Colluth, martyrs.....	670
S. Pontius, martyr.....	670
S. Boniface, martyr.....	684
S. Pever.....	690
S. Apruncule, évêque de Langres et ensuite de Clermont.....	690
S. Salve, ermite.....	691
S. Erembert, évêque de Toulouse.....	691

S ^m Julitte, mère de S. Paterne.....	693
S. Carthag le Jeune, évêque.....	674
La B ^m Ercantrude, vierge.....	694
Le B. Gilles de Sainte-Irène, frère prêcheur.....	694
La V. Adélaïde de Savoie.....	712
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	712
Martyrologe romain.....	713
Additions des autres Martyrologes.....	714
Martyrologe de la dernière persécution.....	715

XV^e JOUR.

S. Euphraise ou Euphrase, S. Indalèce, S. Torquat, S. Second, S. Cécilius, S. Ctésiphon et S. Hésique, premiers évêques de l'Espagne.....	716
S. Pierre, S. André, S. Paul et S ^m Denyse, martyrs.....	719
S. Cassy et S. Victorin, martyrs.....	722
S. Abdas, évêque de Cascar, martyr.....	723
S. Ilar ou Hilaire, abbé de Galliata.....	723
S. Euphraise, évêque de Clermont.....	727
S ^m Dympne, vierge et martyr.....	727
S. Primaël, prêtre.....	728
S. Robert ou Rupert.....	729
Le B. Jacques, novice de l'Ordre de Prémontré.....	730
Le V. Thomas de Cantimpré, frère prêcheur.....	731
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	734
Martyrologe romain.....	734
Additions des autres Martyrologes.....	735
Martyrologe de la dernière persécution.....	736

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

	Pages.
S. Abdas, évêque de Cascar, martyr. — 15 m.....	723
S. Acathe, martyr. — 8 m.....	362
S. Ache, avec S. Acheul, martyrs. — 1 m.....	37
S. Acheul, martyr. — 1 m.....	37
S. Achillée, avec S. Nérée, martyrs. — 12 m.....	547
B. Adélaïde de Savoie. — 14 m.....	712
S. Afrique, le même que S. Africain. — 1 m.....	49
S. Africain ou Afrique, évêque de Comminges. — 1	49
S ^e Aglaé, pénitente. — 8 m	361
S ^e Agnès, première abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. — 13 m.....	609
B. Aimé Ronconi. — 8 m.....	384
B. Albergati (Nicolas), cardinal, évêque de Bologne. — 9 m....	419
B. Albert le Laboureur, du tiers-ordre de Saint-Dominique. — 13 m.....	614
S. Aldobrand, évêque. — 1 m.....	66
S. Alexandre, confesseur, avec S ^e Galla. — 3 m.....	166
S. Alexandre, pape et martyr. — 3 m.....	150
Alexandrie (les SS. Martyrs d') sous les ariens. — 13 m.....	596
B. P. Alric (François), frère prêcheur, et ses compagnons, con- fesseurs de la foi. — 10 m.....	496
S. Amateur ou Amatre, évêque d'Auxerre. — 1 m.....	40
S. Amatre, le même que S. Amateur. — 1 m.....	40
S. Andéol, martyr. — 1 m.....	37
S. André, martyr, avec S. Pierre, S. Paul et S ^e Denyse. — 15 m.	719
S. Ange, carme, martyr. — 5 m.....	246
S. Ange de Masacchio, martyr. — 8 m.....	385
S. Anthime, avec S. Maxime et leurs compagnons, martyrs. — 11 m.....	517
B. Antoine Roulhac, chanoine, confesseur de la foi. — 3 m....	170
S ^e Antoinette, vierge et martyre. — 3 m.....	166
S. Antonin, archevêque de Florence. — 10 m.....	430

S. Apruncule, évêque de Langres et ensuite de Clermont. — 14 m.....	690
S. Arige, évêque de Gap. — 1 m.....	59
S. Asaph, évêque au pays de Galles. — 1 m.....	58
S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, docteur de l'Eglise. — 2 m.....	79
S. Athénodore, évêque en Égypte. — 12 m.....	555
B ^{re} Aubert (Catherine). — 11 m.....	543
S. Audard, le même que S. Théodard. — 1 m.....	65
S. Aufroi, évêque d'Utrecht. — 3 m.....	167
B. Augustin Webster, confesseur de la foi. — 4 m.....	202
S ^{re} Aurée, la même que S ^{re} Avoye. — 5 m.....	231
S. Avertin l'Aumônier. — 5 m.....	246
S ^{re} Avoye ou Aurée, vierge et martyr. — 5 m.....	231

B.

S. Barbre, martyr avec S. Colluth. — 14 m.....	670
S. Béat, solitaire, le même que S. Bié. — 9 m.....	417
S ^{re} Bénédicte, vierge. — 6 m.....	287
S. Benoît II, pape. — 7 m.....	332
V. Bernard, moine de Cluny. — 5 m.....	249
S ^{re} Berthilie. — 12 m.....	582
S. Bié ou Béat, solitaire. — 9 m.....	417
S ^{re} Blande et S. Félix, martyrs. — 9 m.....	415
S. Blandin, anachorète. — 1 m.....	62
S. Blandin. — 7 m.....	341
S. Boniface IV, pape. — 8 m.....	369
S. Boniface, martyr. — 14 m.....	684
S. Bourbaz ou Wulband, martyr. — 10 m.....	487
S. Brieuc, évêque. — 1 m.....	60
S. Brocade, évêque. — 3 m.....	165

C.

La V. Calabrez (Catherine), vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique. — 9 m.....	425
S. Calépode, martyr. — 10 m.....	482
S. Carthag le Jeune, évêque. — 14 m.....	604
S. Cassy, martyr avec S. Victorin. — 15 m.....	722
La V. Catherine Aubert. — 11 m.....	543
La V. Catherine Calabrez, vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique. — 9 m.....	425
B ^{re} Catherine de Cardone, vierge. — 12 m.....	581
S. Cécilius, avec S. Euphrase, etc., premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	711

S. Cérénic avec S. Sérène, reclus au diocèse de Séez. — 7 m...	342
B. Claude Reigne, frère mineur. — 2 m.....	128
S. Colluth, martyr avec S. Barbre. — 14 m.	670
S. Congall, abbé en Irlande. — 10 m.....	485
B. Conrad de Selleburen, martyr. — 2 m.....	128
S. Constantin, roi breton. — 7 m.....	339
S. Ctésiphon, avec S. Euphrase, etc., premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	716
S ^e Couronne, martyre avec S. Victor. — 13 m.....	595
S. Cyriaque ou Quiriac, évêque et martyr. — 4 m.	189

D.

S ^e Denyse, martyre avec S. Pierre, S. Paul et S. André. — 15 m.	719
S. Désiré, évêque de Bourges. — 8 m.....	364
S ^e Disciole, compagne de S ^e Agnès. — 13 m.....	610
S. Domitien, évêque de Maëstricht. — 7 m.....	341
S. Domne ou Donge, évêque de Salome. — 7 m.....	333
S. Donge, le même que S. Domne. — 7 m.....	333
S ^e Dympe, vierge et martyr. — 15 m.....	727

E.

S. Eadbert, le même que S. Edbert. — 6 m.....	313
S. Edbert ou Eadbert, évêque. — 6 m.....	313
S ^e Egelinde, martyre. — 4 m.....	188
V. Elisabeth de France, princesse, vierge et martyre. — 10 m.	496
B ^e Elisabeth de la Tour, clarisse. — 6 m.....	319
B ^e Elisabeth, dominicaine. — 6 m.....	318
S. Enemour, abbé. — 4 m.....	190
S. Epimaque, martyr. — 10 m.....	482
S. Epiphane, évêque de Salamine. — 12 m.....	556
B ^e Ercantrude, vierge. — 14 m.....	694
S. Erembert, évêque de Toulouse. — 14 m.....	691
S. Ethelred, roi de Mercie. — 4 m.....	197
S. Euloge, évêque d'Écosse, avec S. Protogène. — 5 m.....	226
S. Euphrase, évêque de Clermont. — 15 m.....	727
S. Euphrase ou Euphrase, avec S. Indalèce, S. Torquat, S. Second, S. Cécilius, S. Ctésiphon et S. Hésique, premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	716
S. Euphrase, le même que S. Euphrase. — 15 m.....	716
S ^e Euphrosine, avec S ^e Flavie-Domitille et S ^e Théodora. — 7 m.	332
S. Evode, premier évêque d'Antioche après S. Pierre. — 6 m..	247

F.

S. Félix, martyr avec S ^e Blande. — 9 m.....	415
S ^e Flamine, vierge et martyre. — 2 m.....	115

S ^e Flavie-Domitille, vierge et martyre avec S ^e Euphrosine et S ^e Théodora. — 7 m.....	332
S. Flavius, évêque de Châlon-sur-Saône. — 13 m.....	607
S. Florent d'Anjou. — 2 m.....	117
S. Florian, martyr. — 4 m.....	186
S ^e Florine, vierge et martyre. — 2 m.....	116
B. Fort Gabrielli, ermite. — 9 m.....	418
V. P. François Alric, frère prêcheur, et ses compagnons, confesseurs de la foi. — 10 m.....	496
S. François de Girolamo, de la compagnie de Jésus. — 11 m...	535
B. Frédéric, abbé d'Hirsauge. — 8 m.....	375

G.

S ^e Galla, veuve, avec S. Alexandre, confesseur. — 3 m.....	166
V. Gam (Matthieu), martyr en Cochinchine. — 11 m.....	540
V. Garnett (Henri), de la compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 3 m.....	170
S. Gautier, abbé d'Esterp. — 11 m.....	531
V. Gauthier, évêque d'Autun. — 8 m.....	385
S. Gengoul, martyr. — 11 m.....	536
S. Germain, évêque régional, martyr. — 2 m.....	116
S. Germain, patriarche de Constantinople. — 12 m.....	574
S. Gibrien, prêtre. — 7 m.....	340
B. Gilles de Sainte-Irène, frère prêcheur. — 14 m.....	694
S ^e Glycère, martyre, avec S. Léodice, son geôlier. — 13 m...	555
S. Godard ou Gothard, évêque en Allemagne. — 4 m.....	125
S. Godon ou Gon, évêque de Metz. — 8 m.....	372
G. Gon, le même que S. Godon. — 8 m.....	372
S. Gordien, martyr. — 10 m.....	482
S. Gothard, le même que S. Godard. — 4 m.....	198
S. Grat, évêque de Carthage. — 5 m.....	226
S ^e Grate, veuve. — 1 m.....	38
S. Grégoire, cardinal, évêque d'Ostie. — 9 m.....	419
S. Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople, docteur de l'Église. — 9 m.....	391
S. Guénolé, avec S. Tudin, abbés. — 9 m.....	417
S ^e Guiborade, la même que S ^e Wiborade. — 2 m.....	121

H.

B. Hatta, premier abbé de Saint-Waast d'Arras. — 6 m.....	313
B ^e Hélène de Saint-Antoine, clarisse. — 4 m.....	26
S ^e Hélène, vierge, patronne de Troyes. — 4 m.....	191
S. Hellade, évêque d'Auxerre. — 8 m.....	261
V. Henri Garnett, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 3 m.....	17

S. Hésique, avec S. Euphrase, premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	716
S. Hermas, disciple des Apôtres. — 9 m.....	415
S. Hilaire, abbé, le même que S. Ilar. — 15 m.....	723
S. Hilaire, évêque d'Arles. — 5 m.....	232
S. Hingueten, évêque. — 10 m.....	485

I.

S. Idunet. — 8 m.....	364
B ^m Iduberge, la même que la B ^m Itte. — 8 m.....	371
S. Ilar ou Hilaire, abbé de Galliata. — 15 m.....	723
B ^m Imelda, vierge. — 12 m.....	582
S. Indalèce, avec S. Euphrase, etc., premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	716
Invention de la sainte Croix. — 3 m.....	133
S. Isidore de Chio, martyr. — 14 m.....	668
S. Isidore le Laboureur. — 10 m.....	488
B ^m Itte ou Iduberge. — 8 m.....	371

J.

S. Jacques le Mineur, apôtre. — 1 m.....	4
B. Jacques, novice de l'Ordre de Prémontré. — 15 m.....	730
J.-P. Jean-Baptiste du Saint-Sacrement, fondateur des religieux déchaussés de N.-D. de la Merci. — 5 m.....	272
S. Jean Damascène. — 6 m.....	288
S. Jean d'Avila. — 10 m.....	490
S. Jean de Béverley, évêque d'Yorck. — 7 m.....	345
B. Jean de la Puébla, Frère Mineur. — 6 m.....	315
V. Jean de Ruysbroeck. — 6 m.....	319
S. Jean devant la Porte Latine. — 6 m.....	242
S. Jean, évêque de Châlon-sur-Saône. — 8 m.....	363
B ^m Jeanne la Réclusé. — 1 m.....	67
S. Jean Thérèse, abbé en Calabre. — 4 m.....	199
S. Jean le Silencieux, évêque et solitaire. — 13 m.....	589
La V. Jeanne Brien. — 6 m.....	320
S. Jérémie, prophète et martyr. — 1 m.....	9
S. Job, prophète. — 10 m.....	465
S. Josias, martyr. — 1 m.....	9
S. Jovinien, lecteur et martyr. — 5 m.....	225
S ^m Julitte, mère de S. Paterne. — 14 m.....	693
S. Juvénal, évêque et martyr. — 3 m.....	163

K.

S. Kellac, évêque et martyr. — 1 m.....	63
---	----

L.

V. Lambert, évêque d'Arras. — 7 m.....	348
S ^e Languide, compagne de S ^e Ursule. — 9 m.....	416
S. Léodice, martyr, avec S ^e Glycère. — 13 m.....	595
S. Létard, évêque. — 7 m.....	344
B. Louis de Hongrie, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 13 m.	615

M.

B ^e Malfade, fille de roi. — 1 m.....	67
S. Mallulphe, évêque de Senlis. — 4 m.....	197
S. Mamert, évêque de Vienne. — 11 m.....	528
S. Marcellin, évêque d'Auxerre. — 13 m.....	606
S. Marcoul, abbé, 1 m....	53
V. Mathieu Gam, martyr en Cochinchine. — 11 m.....	540
B ^e Mathiase, clarisse. — 7 m.....	347
S ^e Matie, vierge de Troyes, martyre. — 7 m.....	333
S. Mauran le Sage. — 10 m.....	485
S ^e Maure, avec S. Timothée, martyrs. — 3 m.....	163
S. Mauront, abbé de Bruel. — 5 m.....	242
S. Maxime, évêque de Jérusalem. — 5 m.....	225
S. Maxime avec S. Anthime et leurs compagnons, martyrs. — 11 m.....	517
S. Maxime, martyr. — 14 m.....	668
S. Mayeul, abbé de Cluny. — 11 m.....	509
S. Michel, archange (Apparition de). — 8 m.....	352
S. Mochuda, évêque de Lismore. — 10 m.....	486
S. Modoald, évêque de Trèves. — 12 m.....	572
S. Monderic, évêque. — 10 m.....	484
S. Mondry, solitaire. — 12 m.....	574
S ^e Monique, mère de S. Augustin. — 4 m.....	177
S. Mucius, martyr. — 11 m.....	529

N.

S. Népotien. — 11 m.....	524
S. Nérée avec S. Achillée, martyrs. — 12 m.....	547
S. Nicéphore de Micidion. — 4 m.....	198
B. Nicolas Albergati, cardinal, évêque de Bologne. — 9 m.....	419
B. Nicolas de Pépules, Frère Mineur. — 1 m.....	66

O.

S. Onésime, évêque de Soissons. — 13 m.....	607
S. Orens ou Oriens, évêque d'Auch. — 1 m.....	45
S. Oriens, le même que S. Orens. — 1 m.....	45
S. Outain, le même que S. Ultan. — 1 m.....	63

P.

S. Pacôme, abbé de Tabenne, instituteur des Cénobites. — 14 m.	620
S. Palmace avec S. Simplicie, martyrs. — 10 m.....	481
B ^{ne} Panasia, vierge et martyre. — 1 m.....	70
S. Pancrace, martyr. — 12 m.....	554
S. Pascal I ^{er} , Pape. — 14 m.....	667
S. Paul, martyr avec S. Pierre, S. André et S ^{te} Denyse — 15 m.	716
S. Pétronax, abbé du Mont-Cassin. — 6 m.....	314
S. Péver. — 14 m.....	690
S. Philippe, apôtre. — 1 m.....	1
B. Philippe d'Aquila, Frère Mineur. — 4 m.....	200
S. Philippe d'Argyrion. — 12 m..	556
S. Philippe le Solitaire. — 3 m.	167
S. Pierre de Tarentaise. — 8 m.....	375
S. Pierre Régalat, Frère Mineur. — 13 m.....	611
S. Pierre, martyr avec S. André, S. Paul et S ^{te} Denyse. — 15 m..	719
S. Pie V, Pape. — 5 m....	206
S. Placide, abbé de Saint-Symphorien. — 7 m.....	343
S. Poncius, martyr. — 14 m.....	670
S. Protogène, évêque de Carres, avec S. Euloge. — 5 m.....	226
S. Primaël, prêtre. — 15 m.....	728

Q.

S. Quiriace, le même que S ^{te} Cyriaque. — 4 m.....	189
---	-----

R.

S ^{te} Rachilde, avec S ^{te} Wiborade. — 2 m.....	121
B. Reigne (Claude), Frère Mineur. — 2 m.....	128
S ^{te} Rictrude, abbesse de Marchiennes. — 12 m.....	580
S. Robert ou Rupert. — 15 m.....	728
V. chanoine Roulhac (Antoine), confesseur de la foi. — 3 m....	170
S. Rupert, le même que S. Robert. — 15 m.....	728

S.

Sainte Croix de Poitiers et quelques autres portions de la Vraie Croix. — 3 m.....	140
Sainte Croix (Invention de la). — 3 m.....	133
Saint Sang de Notre-Seigneur, à Bruges. — 3 m.....	146
Saint Suaire de Notre-Seigneur, à Besançon. — 3 m.....	150
S. Salve, ermite. — 14 m.....	691
S. Sardos, évêque de Limoges. — 4 m.....	195
V. P. Sébastien Michaélis, réformateur des Frères Prêcheurs en France. — 5 m.....	249
S. Second avec S. Euphrase, etc., premiers évêques de l'Espagne. — 15 m.....	716
S. Second, évêque d'Avila. — 2 m.....	114

S ^r Sérène avec S. Cérénic, reclus au diocèse de Séz. — 7 m...	342
S. Serge, confesseur de la foi. — 13 m.....	611
S. Servais, évêque de Tongres. — 13.....	60
S. Sigismond, roi et martyr. — 1 m.....	4
S. Silvain, évêque de Gaza, martyr. — 4 m.....	18
S. Simplicie avec S. Palmace, martyrs. — 10 m.....	481
S ^r Sisétrude, vierge de Faremoutier. — 7 m.....	342
S ^r Solange, vierge et martyre. — 10 m.....	467
B. Stanislas de Cazimir, chanoine régulier de Latran, en Po-	
logne. — 3 mai.....	168
S. Stanislas, évêque de Cracovie, martyr. — 7 m.....	325
T.	
S. Théodard ou Audard, évêque de Narbonne. — 1 m.....	65
S ^r Théodora, avec S ^r Euphrosine et S ^r Flavie Domitille. — 7 m.	332
S. Théodore, martyr avec S. Urbain et leurs compagnons. — 9 m.	416
S. Théodulphe ou Thiou, abbé. — 1 m.....	56
S. Thiou, le même que S. Théodulphe. — 1 m.....	56
V. Thomas de Cantimpré, Frère Prêcheur. — 15 m.....	731
S. Timothée avec S ^r Maure, martyrs. — 3 m.....	163
S. Torquat, avec S. Euphrase, etc., premiers évêques de l'Es-	
pagne. — 15 m.....	716
S. Tudi, abbé. — 11 m.....	530
S. Tudin, avec S. Guénolé, abbés. — 9 m.....	407
U.	
S. Ultan ou Outain, apôtre irlandais. — 1 m.....	63
S. Urbain, martyr avec S. Théodore et leurs compagnons. — 9 m.	416
V.	
S. Valbert, abbé de Luxeuil. — 2 m.....	120
S ^r Vaudrée, abbesse, la même que S ^r Waldrade. — 5 m.....	240
S. Vénère, évêque de Milan. — 4 m.....	193
V. Vibald, évêque d'Auxerre. — 12 m.....	584
S. Victorin, martyr avec S. Cassy. — 15 m.....	722
S. Victor le Maure, martyr. — 8 m.....	360
S. Victor, martyr avec S ^r Couronne. — 13 m.....	595
B. Vincent d'Aquila, Frère Mineur. — 11 m.....	539
S. Vindémial, évêque de Capse, martyr. — 2 m.....	115
W.	
S ^r Waldrade ou Vaudrée, abbesse. — 5 m.....	240
S. Webster (Augustin), confesseur de la foi. — 4 m.....	202
S ^r Wiborade ou Guiborade, martyre avec S ^r Rachilde. — 2 m.	121
S. Wiron, évêque irlandais. — 8 m.....	202
S. Wulband, le même que S. Bourbaz. — 10 m.....	45

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

822 C896 C001 v. 9

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239955